REVUE

DES

DEUX MONDES

XIVe ANNÉE. — NOUVELLE SÉRIE

1er JUILLET 1845.

REVUE

DES

DEUX MONDES

TOME ONZIÈME

QUATORZIÈME ANNÉE. — NOUVELLE SÉRIE

PARIS
AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DES BEAUX-ARTS, 10

1845

THE GETTY CENTER
LIBRARY

POÈTES

ET

ROMANCIERS MODERNES

DE LA FRANCE.

LI.

DESAUGIERS.

Voici un portrait qu'il ne m'appartenait pas de faire. J'avais eu dès long-temps l'idée que le plus gai, le plus franc, le plus copieux et le plus ample de nos chansonniers manquait en effet à une série déjà si longue de poètes, et qu'après tous ces élégiaques, tous ces lyriques, tous ces sensibles et ces délicats presque tous mélancoliques et plaintifs, il fallait, lui aussi, l'introduire, dût-il venir un peu tard pour être le boute-en-train de la bande. On avait insisté auprès de Charles Nodier, qui avait fort connu Desaugiers, pour qu'il retraçât cette physionomie si vivante et rassemblât à ce sujet ses souvenirs : les souvenirs, même en se composant et se confondant un peu selon la fantaisie de Nodier, en s'entremêlant de quelques folles couleurs, n'eussent été ici qu'un charme de plus et une manière non moins vive de ressem-

blance. Mais Nodier mourut avant d'avoir laissé échapper les pages riantes, et nous voilà en demeure, nous poète autrefois intime, critique aujourd'hui très grave, de payer le tribut au plus joyeux et au plus bachique des chanteurs. N'importe, nous le ferons sans trop d'effort : la critique a pour devoir et pour plaisir de tout comprendre et de sentir chaque poète, ne fût-ce qu'un jour.

A une noble dame qui lui demandait de réciter des vers à table, le poète Parini répondit par un refus :

Orecchio ama placato
La Musa, e mente arguta e cor gentile.

« La Muse, pour se confier, veut une oreille apaisée, un esprit fin et un cœur délicat. » Cela est vrai et le sera toujours des muses discrètes, tendres ou sévères. Mais il est aussi une poésie qui a présidé de tout temps aux banquets, aux réunions cordiales des hommes et qui s'inspire de la bonne chère, de l'abondance de la paix et des joies de la vie. Les moins lettrés vous citeront tout aussitôt, comme antiques patrons du genre, Horace et Anacréon. On remonterait plus haut encore, et c'est Horace lui-même qui a dit :

Laudibus arguitur vini vinosus Homerus.

Homère, en effet, ne perd aucune occasion de remplir les coupes dans les festins qu'il décrit. Lorsqu'Ulysse déguisé en mendiant arrive chez le fidèle Eumée, celui-ci traite son hôte avec honneur; il lui sert le dos tout entier d'un porc succulent, lui présente la coupe toute pleine, et Ulysse, moitié ruse, moitié gaieté, et comme animé d'une pointe de vin, se met à raconter avec verve certaine aventure à demi mensongère où figure Ulysse lui-même : « Écoute maintenant, Eumée, s'écrie-t-il, écoutez vous tous, compagnons, je vais parler en me vantant, car le vin me le commande, le vin qui égare, qui ordonne même au plus sage de chanter, qui excite au rire délicieux et à la danse, et qui jette en avant des paroles qu'il serait mieux de retenir... » Et cela dit, le malin conteur pousse sa pointe et, comme entre deux vins, il risque son histoire, qui a bien son grain d'*humour* et dans laquelle il joue avec son propre secret.

Mais, après Homère, et sans parler d'Anacréon trop connu, le poète ancien qui a le mieux parlé du vin est peut-être Panyasis, de qui l'on n'a que des fragmens. Ce Panyasis, qui était de la grande époque et oncle ou cousin-germain d'Hérodote, avait composé chez les Grecs la

troisième épopée célèbre, celle qui suivait en renom les deux filles d'Homère. On n'en sait guère que le morceau que voici, et il est fait pour donner le regret de l'ensemble. Rien qu'à la largeur de la coupe, on peut prendre idée de la manière du maître :

« Allons, ô mon hôte, bois! c'est là un talent aussi que de savoir dans un festin boire comme il faut et plus que tous les autres, et en même temps de donner le signal à tous. Le héros d'un festin est égal au héros qui, dans la guerre, dirige les mêlées terribles, là où si peu demeurent inébranlables et soutiennent de pied ferme le choc de Mars impétueux. Cette gloire-là est, à mes yeux, toute pareille à celle du convive intrépide qui jouit lui-même de la fête et met en train les autres. Car il ne me semble pas vivre, il ne connaît pas la consolation de la vie, le mortel qui, éloignant son cœur du vin, boit quelque autre boisson d'invention nouvelle (1). Le vin est aux mortels aussi utile que le feu; il est le vrai bien, le remède des maux, le compagnon de tout chant. Il est une part sacrée de toute réjouissance, de toute allégresse, de la danse et de l'aimable amour. C'est pourquoi, assis au festin et t'humectant à souhait, il te faut boire, et non pas te gorger de viandes, comme un vautour, oubliant les gracieuses délices. »

On a là, dans ce fragment de Panyasis, comme un premier type classique de l'admirable *Délire bachique* de Desaugiers.

Les Gaulois, on le sait, ont toujours aimé le vin, et les Français la chanson. Chanson galante, chanson satyrique, chanson de table, ils en ont eu de toutes les sortes et dans tous les âges. On assure, non sans vraisemblance, que cela commence fort à passer, et qu'on ne chante plus guère, du moins dans le sens joyeux du mot. Un reproche certain qu'ont mérité nos poètes modernes, si éminens à tant d'égards, si grandement lyriques, si tendrement élégiaques, c'est d'avoir trop oublié l'esprit, ce qui s'appelle proprement de ce nom, ce qu'avaient précisément nos pères. En effet, si l'on excepte Béranger et Alfred de Musset, on trouvera qu'ils s'en sont passés en général et qu'ils ont tous négligé le sourire. Si cette remarque est vraie du sourire et de l'esprit, que sera-ce s'il s'agit du rire et de la franche gaieté? On conviendra qu'elle est encore plus absente. Il faut avouer que Béranger lui-même n'en a que le premier abord et le semblant; elle ne fournit bien souvent chez lui que le prétexte et le cadre, tandis qu'elle reste le fond chez Desaugiers. Celui-ci est le dernier chansonnier vrai-

(1) Ne dirait-on pas que le bon Panyasis en veut au thé ou à la bière? Les Grecs de tout temps méprisèrent la boisson du Celte ou du Scythe.

ment gai, le pur chansonnier sans calcul, sans arrière-pensée, dans toute sa verve et sa rondeur; à ce titre, il demeure original et ne saurait mourir.

Desaugiers, dans son *Hymne à la Gaieté*, a dit :

> Il n'est donné qu'à la vertu
> D'éprouver ton heureux délire.

Je n'oserais affirmer que la vertu et la gaieté se tiennent si étroitement; la gaieté naît avant tout d'un tempérament heureusement mélangé par la nature; mais il faut aussi que ce tempérament ne soit pas altéré de bonne heure par des habitudes sociales et des influences factices trop contraires. La gaieté annonce d'ordinaire un fonds pur, non tourmenté, non compliqué. Ce qui nuit le plus à la gaieté dans notre genre de vie actuel, c'est la complication en toute chose, c'est le harcellement et l'aiguillon, l'inquiétude dans la vie matérielle comme dans celle de l'imagination et de l'intelligence. Les plus nobles préoccupations sont promptes à l'étouffer, à la tarir jusque dans sa source. Il n'est pas exagéré de dire que, chez les modernes, l'ivresse elle-même a changé de caractère, et qu'elle n'engendre plus la même disposition d'oubli qu'autrefois. Voyez l'éloge qu'ont fait du vin d'éloquens écrivains de nos jours. Je viens de relire la dixième des *Lettres d'un Voyageur*, par George Sand, où se trouve cet hymne enthousiaste : « A Dieu ne plaise que je médise du vin! généreux sang de la grappe, frère de celui qui coule dans les veines de l'homme!.... Vieux ami des poètes!.... toi que le naïf Homère et le sombre Byron lui-même chantèrent dans leurs plus beaux vers, toi qui ranimas long-temps le génie dans le corps débile du maladif Hoffmann! toi qui prolongeas la puissante vieillesse de Goethe, et qui rendis souvent une force surhumaine à la verve épuisée des plus grands artistes, pardonne si j'ai parlé des dangers de ton amour! Plante sacrée, tu crois au pied de l'Hymète, et tu communiques tes feux divins au poète fatigué, lorsqu'après s'être oublié dans la plaine, et voulant remonter vers les cimes augustes, il ne retrouve plus son ancienne vigueur. Alors tu coules dans ses veines et tu lui donnes une jeunesse magique; tu ramènes sur ses paupières brûlantes un sommeil pur, et tu fais descendre tout l'Olympe à sa rencontre dans des rêves célestes. Que les sots te méprisent, que les fakirs du bon ton te proscrivent, que les femmes des patriciens détournent les yeux avec horreur en te voyant mouiller les lèvres de la divine Malibran!... »

— Toute une philosophie sociale va se mêler insensiblement à cet élan du poète, et nous voilà bien loin de la gaieté. — M. de Laprade, à son tour, célébrant *la Coupe*, dans une pièce pleine de beaux vers, a dit :

Des hautes voluptés nous que la soif altère,
Fils de la Muse, au vin rendons un culte austère,
Buvons-le chastement, comme le sang d'un dieu.

C'est là ce qu'on peut appeler s'enivrer du bout des lèvres et selon la méthode des Alexandrins, en christianisant du mieux qu'on peut le Bacchus du paganisme, en symbolisant l'orgie sacrée avec des réminiscences de la communion. C'est de l'ivresse tempérée et commentée de métaphysique (1). On ne saurait mieux marquer que par de tels traits la différence qui nous sépare de nos pères; ceux-ci et Desaugiers le dernier, dans leur manière d'*entendre* le vin, c'est-à-dire de le boire et de le chanter, tenaient un peu plus directement, on en conviendra, des façons du bon Homère et de celles du bon Rabelais.

Marc-Antoine Desaugiers naquit le 17 novembre 1772, à Fréjus en Provence. C'est cette même ville qui avait donné naissance à Sieyès, le grand métaphysicien de 89; venant après lui et sorti du même lieu, le chansonnier de l'Empire et de la restauration semblait destiné à prouver qu'en France, même après 89, *tout finit* encore *par des chansons*. Mais cela n'était plus vrai qu'en passant, et l'issue a prouvé qu'il ne fallait pas se fier à l'apparence. Pour les Bourbons, si on veut le prendre en un certain sens, tout a fini en effet par des chansons, mais ç'a été par celles de Béranger, non point par celles de Desaugiers.

Desaugiers sortait d'une famille où les dons du chant et de l'esprit semblent avoir été héréditaires. Son père, compositeur de musique et

(1) Que Pindare abordait autrement la *coupe* dans ce début sublime de la VIIe olympique, où il compare les libéralités de sa muse à l'envoi d'un nectar généreux! J'y voudrais faire sentir du moins le désordre de mouvement, la largesse d'effusion et l'opulence :

« Comme lorsqu'un riche, prenant à pleine main la coupe toute bouillonnante au dedans de la rosée de la vigne, après avoir bu à la santé de son gendre, la lui donne en cadeau pour l'emporter d'une maison à l'autre, — une coupe toute d'or, son bien le plus cher et la grace du festin, — honorant par là son alliance, — et il rend le jeune époux enviable à tous les amis présens pour un si cordial hyménée;

« Et moi aussi, riche du nectar versé, présent des Muses, j'envoie ce doux fruit de mon génie aux héros chargés de couronnes, et j'en favorise à mon gré les vainqueurs d'Olympie et de Delphes... »

ami de Sacchini, de Gluck, a donné des opéras et d'autres morceaux lyriques appréciés des maîtres. Notre Desaugiers eut deux frères, dont l'aîné, traducteur et commentateur distingué des *Bucoliques* de Virgile, a fait ses preuves et à l'opéra encore et dans la cantate. Il y avait dans cette famille comme un courant naturel de verve, de gaieté et de musique, qui allait du père aux enfans. Ces courans-là, en se divisant, ont aussi leurs caprices et leurs inégalités de veine : ici ce n'est qu'un filet, là c'est un jet à gros bouillons. Nous n'avons qu'à suivre dans son plein la source même.

Le jeune Desaugiers marqua dès l'enfance d'heureuses dispositions. Son père, qui était venu s'établir à Paris, le mit pour faire ses études au collége Mazarin, et l'écolier, en terminant, y eut pour professeur de rhétorique Geoffroy, nature peu délicate assurément, mais plus nourri de l'antiquité et des Grecs qu'on ne l'était généralement alors, même au sein de l'Université. L'autre professeur de rhétorique, dont le jeune Desaugiers suivait également les leçons, était un M. Charbonnet, que Duvicquet donne pour homme d'esprit dans toute l'acception du mot, et qui, ajoute-t-il, tournait fort bien le couplet (1). Rien donc ne manqua, ni au collége, ni au logis, pour mettre en jeu des facultés naturelles, si vives dès le premier jour. Un honorable chanoine de l'église de Paris, compatriote de la famille Desaugiers, écrivant à l'un des frères du célèbre chansonnier sur la nouvelle de sa mort (août 1827), lui rendait ce gracieux témoignage : « Je n'oublierai jamais l'homme aimable que j'ai vu dans sa première enfance, et dont feu l'abbé Arnaud avait tiré l'horoscope qu'il a si bien justifié : « Voilà, disait-il du jeune *Tonin* (2), voilà une tête grecque. » Il aurait pu dire aussi : Voilà une tête romaine, et y découvrir des traits de ressemblance avec le bon, l'aimable Horace, que votre ingénieux chansonnier rappelait si souvent. Si je n'avais pas craint d'effaroucher sa muse folâtre et de rembrunir sa gaieté, je l'aurais volontiers recherché pour partager celle qu'il répandait autour de lui. Avec moins de raisons de me tenir à l'écart que monseigneur l'évêque de Verdun, le sérieux de mon état me paraissait contraster avec cette gaieté habituelle, qui, au surplus, au dire de M. le curé de Saint-Roch, n'a jamais passé les bornes de la décence. »

Nous aurons plus tard occasion de revenir sur cette indulgence du

(1) Article sur Desaugiers dans le *Journal des Débats* du 12 août 1827.

(2) Dans son enfance, on l'appelait *Tonin*, diminutif d'Antoine; plus tard, en famille, on l'appelait *Saint-Marc*.

clergé et des personnes religieuses pour la malice innocente de Desaugiers, tandis qu'on était, au même moment, très en garde contre d'autres gaietés plus suspectes. On aura remarqué cette expression de *tête grecque* appliquée à l'enfant; n'oublions pas que sur ces plages favorisées de la Provence étaient déposés de toute antiquité des germes apportés d'Ionie. L'évêque de Verdun, dont il est question dans cette lettre, était M. de Villeneuve, compatriote également de Desaugiers, et qui avait conseillé à son père, au sortir des études, de le placer dans l'église, si bien que le jeune homme passa six semaines au séminaire de Saint-Lazare. Mais il ne tint pas à l'épreuve, et dès le lendemain sa vocation l'emportait : il faisait une comédie en un acte et en vers qui réussissait au boulevard; il arrangeait en opéra-comique *le Médecin malgré lui* de Molière, dont son père faisait la musique, et qu'on jouait à Feydeau en 1791. La révolution vint à la traverse et coupa en deux cette gaieté naissante qui allait si aisément prendre son essor.

Au moment où la patrie pouvait sembler le moins regrettable, Désaugiers accompagna à Saint-Domingue sa sœur, qui venait d'épouser en France un colon de cette île. On débarqua à la ville du Cap en janvier 1793. Une lettre de notre voyageur que nous avons sous les yeux nous le montre au naturel, tel qu'il était en ces années d'hilarité et d'insouciance, tel qu'il eut l'heureux privilége de rester toujours. Il paraît qu'il y avait à vaincre quelque prévention dans la famille chez laquelle il arrivait; l'accueil fut d'abord un peu froid pour lui, pour les jeunes époux et pour sa sœur en particulier, qui avait à se faire adopter de la nouvelle famille, et à s'y apprivoiser elle-même. De jeunes belles-sœurs observaient les nouveaux-venus avec un intérêt encore plus curieux qu'affectueux peut-être; mais tout ce petit manége ne tint pas long-temps en face d'un hôte aussi imprévu; on avait affaire en sa personne au plus irrésistible génie (le *Genius* des anciens), à celui qui se rit de la contrainte et qui épanouit les fronts : « Quant à moi, écrivait Désaugiers racontant ce premier accueil et comment il avait rompu la glace, j'ai fait des prodiges, soit dit sans me flatter. Je me suis surpassé en gaieté, je ne dirai pas et en esprit, mais je puis dire qu'on m'en soupçonne beaucoup. J'ai été enjoué, galant, plaisant, et j'ai fait fortune. Mme Mourlan a ri et plaisanté avec moi comme avec son fils. Les demoiselles ont commencé par m'éplucher (Mme Lavaux me l'avait prédit); elles m'ont d'abord fait mille questions, auxquelles j'ai répondu avec une justesse qui m'étonne quand j'y pense. Elles ont été forcées de quitter la partie, et ce succès

m'a enhardi à un point extrême. On m'a fait chanter et toucher du piano, je ne me suis pas fait prier. Nous étions à chaque repas vingt personnes à table, et j'ai eu le talent de les faire toutes rire. Bref, quand il a été question d'aller au Borgne, on ne voulait plus me laisser aller, et on a fait tout ce que l'on a pu pour reculer ce *funeste* départ... »

Cette lettre si folâtre (contraste funèbre!) est datée du *lundi* 21 *janvier* 1793. Riez, chantez à souhait, portez avec vous la joie, et soyez partout où vous entrez l'ame de la fête! Vous avez beau l'ignorer ou l'oublier, ce contraste se reproduira chaque fois et chaque jour, pour qui le saura voir : publique ou cachée, il y aura toujours ce jour-là dans le monde une grande douleur, — une infinité de grandes douleurs.

Les désastres de Saint-Domingue vinrent avertir les heureux colons que la foudre n'était pas loin. La révolution, là aussi, éclata, et avec la fureur d'un orage du tropique. La famille de Desaugiers et lui-même furent en proie à toutes les calamités qui assaillirent les blancs. Publiant en 1808 son premier recueil de chansons, il toucha, dans sa préface, quelque chose de ces horribles scènes dont il avait été témoin et victime; mais, chez les êtres vivement doués et qui ont été désignés en naissant d'une marque singulière, la nature au fond est si impérieuse, et elle donne tellement le sens qui lui plaît à tout ce qui vient du dehors, qu'il y voyait plutôt un motif de s'égayer désormais et de chanter : « Permettez-moi, disait-il au lecteur en cette préface, de payer à la Gaieté, ma généreuse libératrice, un hommage que l'ingratitude la plus noire pourrait seule lui refuser; daignez m'entendre, et vous en allez juger. C'est elle qui, me tendant une main secourable sous un autre hémisphère, adoucit pour moi les périls et les horreurs d'une guerre dont l'histoire n'offrira jamais d'exemple; c'est elle qui me consola dans les fers où me retenait la férocité d'une caste sauvage; c'est elle enfin qui, m'environnant de tous les prestiges de l'illusion, me fit envisager d'un œil calme le moment où, pris les armes à la main par ces cannibales, condamné par un conseil de guerre, agenouillé devant mes juges, les yeux couverts d'un bandeau qui semblait me présager la nuit où j'allais descendre, j'attendais le coup fatal... auquel j'échappai par miracle, ou plutôt par la protection d'un Dieu qui n'a cessé de veiller sur moi pendant le cours de cette horrible guerre. Une maladie cruelle fit bientôt renaître pour moi de nouveaux dangers; ce n'était pas assez d'avoir été condamné par mes juges, je le fus par les médecins. J'allais périr..., quand la Gaieté, mon inséparable com-

pagne, soulevant d'une main le voile de l'avenir, me montra de l'autre le beau ciel de ma patrie, où le bonheur semblait m'appeler. » Et voilà sa barque remise à flot, aventureuse et légère; le voilà plus en humeur, plus en veine que jamais, se croyant quitte une bonne fois avec le malheur, et n'invoquant pour tous patrons à l'avenir que *Momus* (comme on disait alors) et que *Thalie :*

Naturam expellas furca, tamen usque recurret.

Tant il est vrai que toute nature douée d'une vocation énergique se fait jusqu'à un certain point sa propre destinée et porte avec elle son démon.

A peine remis de tant de maux, Desaugiers fut emmené de Saint-Domingue aux États-Unis par un capitaine américain qui l'avait entendu un jour toucher du piano. Ce brave homme n'avait pu résister à l'intérêt qu'un talent si naturel et si expansif lui inspira : il lui offrit sur-le-champ le passage *gratis* à son bord, et lui garantit qu'il trouverait sur le continent prochain à donner autant de leçons qu'il voudrait. Arrivé à Baltimore, le jeune Saint-Marc y passa les années 1795, 1796; il savait très bien l'anglais, et avait des écolières pour le piano en grand nombre : il s'était rendu extrêmement fort sur cet instrument. Sa sœur, devenue veuve, l'avait rejoint, et leur existence à tous deux était tolérable. Ce genre de vie convenait même beaucoup mieux à Desaugiers que le sort qui lui était primitivement destiné à Saint-Domingue comme régisseur de quelque plantation; mais tous ses vœux se portaient vers la France, et il ne fut heureux que lorsqu'il revit le sol natal et sa famille, au printemps de 1797.

C'était le moment de l'extrême orgie du Directoire et de la bacchanale universelle. On a vu quelquefois, au plus fort des calamités et des fléaux, le cœur humain réagir bizarrement et prendre sa revanche par une sorte d'étourdissement et d'ivresse. On a l'idéal le plus charmant de cette disposition un peu artificielle dans le cadre du *Décameron* de Boccace. Mais, s'il y a toujours quelque chose contre nature dans ce contraste d'un oubli volontaire et factice au sein des fléaux, rien n'est plus simple au contraire et plus concevable que l'expansion et la détente au lendemain même de la crise. C'est ce qui eut lieu en France au sortir des atrocités de la Terreur. On se remit à l'instant à vivre, à vivre avec délices, à jouir éperdûment des dons naturels, de l'usage de ses sens, des plaisirs libres et faciles, du charme des réunions surtout et de la cordialité des festins. On déjeuna, on dîna, on chanta beaucoup; Comus, Momus et Bacchus furent à l'ordre du jour : c'était

bien le moins après la déesse Raison. La mode s'en mêla, comme elle se mêle à tout : on se fit un rôle de gastronome et d'épicurien.

Oui, nom d'un chien!
J'veux t'être épicurien,

se disait plus tard Cadet Buteux dans la chanson. De très honnêtes gens se l'étaient dit avant Cadet Buteux, et s'étaient crus obligés de l'être en dépit de leur estomac lui-même, *invita Minerva*. Des personnages que nous avons connus très graves et même moroses (Eusèbe Salverte, par exemple) avaient débuté, grelots en main, sous ce masque de gaieté. Desaugiers n'eut pas à le prendre; il saisit, comme on dit, la balle au bond, et la relança de plus belle. On peut dire que la gaieté, en France, n'eut son plein accent et tout son écho que lorsqu'il y fut revenu.

Pendant les deux ou trois premières années qui suivirent son retour, nous le perdons un peu de vue : il ne resta pas tout ce temps à Paris. Attaché, comme chef d'orchestre, à une troupe de comédiens, il alla, me dit-on, à Marseille, et fit ses caravanes en province. Molière, jeune, les avait faites aussi. On a depuis brodé sur cette époque de la jeunesse de Desaugiers, car il a eu et il a sa légende, comme il convient à un type jovial et populaire; on a inventé mainte anecdote sur lui non moins que sur Rabelais, non moins que sur La Fontaine, et il est devenu matière à vaudevilles à son tour. On ne sait rien d'ailleurs de précis; il parlait peu de son passé et de ses aventures de jeunesse, ou du moins il n'en parlait qu'en courant, entre la coupe et les lèvres; il en disait quelquefois : « J'écrirai tout cela un jour, quand je serai vieux; » mais ce souvenir, chez lui, n'était qu'un éclair, et l'abondance de la vie présente, le jet de chaque moment, recouvrait tout (1).

Depuis mars 1799, où il donnait au théâtre des Jeunes-Artistes *le Testament de Carlin*, on le trouverait sans interruption mêlé à une foule de petites pièces de tout genre, opéras comiques, vaudevilles, tantôt comme auteur unique, tantôt et le plus ordinairement comme

(1) Dans une notice sur Desaugiers (*Chants et Chansons populaires de la France*, 39e livraison), M. Du Mersan, qui l'a bien connu, a dit en effleurant cette époque : « Il voyage avec quelques amis, et, leur bourse légère étant épuisée, ils se font acteurs de circonstance. Leur talent ne répondant pas à leur bonne volonté, ils fuient la scène ingrate qui ne les nourrissait pas, et laissent jusqu'à leurs vêtemens pour gages. » — Les *Mémoires de mademoiselle Flore* (chap. VI), nous montrent Desaugiers chef d'orchestre au petit théâtre dit *des Victoires nationales*, rue du Bac, vers l'année 1799.

collaborateur pour une moitié ou pour un tiers. Son esprit à ressources excellait à ces jeux de circonstance, à ce travail en commun de quelques matinées. Chansonnier, musicien, metteur en scène, plein de gais motifs et de saillies, il était là dans son élément. On raconte qu'un jour l'acteur qui faisait *Arlequin*, dans je ne sais quelle farce de lui, se trouvant indisposé au moment de la représentation, il le suppléa à l'improviste et joua incognito le rôle avec applaudissement (1). Le chiffre des pièces auxquelles il a pris part ne va pas à moins de 115 ou de 120. Nous n'aurons point à l'y suivre; la plupart de ces productions légères ressemblent à un champagne autrefois piquant, mais dont la mousse s'est dès long-temps évaporée. Une couple de fois, il parut vouloir tenter une scène plus haute : en 1806, il donna seul *le Mari intrigué*, comédie en 3 actes et en vers, très faible, qui fut jouée au théâtre de l'Impératrice, autrement dit théâtre Louvois; en 1820, il atteignit aux cinq actes, également en vers, et fit jouer à l'Odéon une comédie, *l'Homme aux précautions*, dont je n'ai rien absolument à dire. Le joli acte de *l'Hôtel garni*, fait en société avec M. Gentil, est resté à la Comédie-Française. Mais l'originalité de Desaugiers et sa vraie veine doivent se chercher ailleurs; laissons là ces prétendus succès *d'estime*, et qu'on me parle de son *Dîner de Madelon!* Comme vaudevilliste et auteur dramatique, il prit rang vers 1805 et ne cessa, durant les vingt années qui suivirent, d'attester chaque soir sa présence par cette quantité de folies, de parades, de parodies plaisantes, dont les représentations se comptaient par centaines, et qui fournissaient aux Brunet et aux Potier des types d'une facétie incomparable : *M. Vautour*, la série des *Dumollet*, *le père Sournois*, et tant d'autres. Comme chansonnier proprement dit, il débuta et se classa d'emblée, vers 1806, à titre de convive du *Caveau moderne :* c'est par ce côté qu'il nous appartient ici.

Il y aurait une jolie histoire à esquisser, celle de la gaieté en France. La gaieté est avant tout quelque chose qui échappe et qui circule; mais elle eut aussi ses rendez-vous réguliers, ses coteries et foyers de réunion, ses institutions pour ainsi dire, aux divers âges. Laujon, au tome IV de ses *Œuvres*, a tracé un petit aperçu des dîners chantans, à commencer par *l'ancien Caveau*, dont la fondation appartient à Piron, Crébillon fils et Collé, et qui remonte à 1733 (2). On remon-

(1) On apprend des *Mémoires*, déjà cités, *de mademoiselle Flore* (chap. II) que c'était le rôle d'Arlequin cadet, joué d'ordinaire par Monrose, dans *L'un après l'autre* (théâtre Montansier, 1804).

(2) Laujon a varié sur cette date; dans une notice sur le même sujet insérée dans

terait bien au-delà, si l'on voulait rechercher tous les dîners périodiques un peu célèbres, égayés de chant, de même que, dans l'histoire de notre théâtre, on remonte bien au-delà de l'établissement des *Confrères de la Passion*. Il y avait les dîners du *Temple*, où Chaulieu, l'abbé Courtin et autres libres commensaux des Vendôme, célébraient Lisette, la paresse et le vin. Il y eut ces gais dîners de la jeunesse de Boileau et de Racine, où faisaient assaut La Fontaine et Molière : Chapelle n'y laissait pas dormir le refrain. On entrevoit plus anciennement les dîners ou soupers de la *Satire Ménippée*, où de malicieux couplets durent se chanter, à la sourdine la veille de l'entrée d'Henri IV, et à gorge déployée le lendemain. Marot, dans sa jeunesse, était le meneur et l'ame de cette société des *Enfans sans souci*, folle bande directement organisée pour le vaudeville et les chansons; mais c'est à partir de 1733 qu'on peut suivre presque sans interruption la série des dîners joyeux, et qu'on possède les annales à peu près complètes de la gastronomie en belle humeur. *L'ancien Caveau*, dont les réunions se tenaient au carrefour Bussy, chez le restaurateur Landelle, dura dix années et plus. Les dîners qui eurent lieu ensuite chez le fermier-général Pelletier, et qui, à partir de 1759, rattachèrent plusieurs des précédens convives, eurent l'air un moment de vouloir remplacer le centre qu'on avait perdu; pourtant on ne s'y sentait pas assez entre soi, pas assez au cabaret. Bon nombre des membres dispersés de l'ancien caveau, aidés de fraîches recrues qu'ils s'adjoignirent, reformèrent un *Caveau* véritable, qui paraît avoir duré jusqu'après 1775. Il y eut là un nouvel intervalle comblé par d'autres fondations *intérimaires*, que Laujon a touchées en passant. Mais c'est au lendemain de la Terreur qu'il se fit une véritable restauration de la gaieté en France. Dans un dîner du 2 fructidor an IV (1796), dix-sept gens d'esprit dont on a les noms, et parmi lesquels on distingue les deux Ségur, Deschamps, père des poètes Deschamps d'aujourd'hui, Piis, Radet, Barré, Després, etc., posèrent entre eux les bases d'un projet de réunion mensuelle, qu'ils rédigèrent le mois suivant en couplets; c'était l'ère des constitutions nouvelles et des décrets de toutes sortes, on ne manqua pas ici d'en parodier la formule :

En joyeuse société,
Quelques amis du Vaudeville

le recueil des *Dîners du Vaudeville* (mois de frimaire, an IX), il indique l'année 1737. Je livre ces discordances aux futurs historiens et aux chronologistes de la chanson.

Considérant que la gaieté
Sommeille un peu dans cette ville;
Sous les auspices de Panard,
Vadé, Piron, Collé, Favart,
Ont regretté du bon vieux âge
Le badinage
Qui s'enfuit;
Et, pour en rétablir l'usage,
Sont convenus de ce qui suit :

Et, après la rédaction rimée des divers articles du règlement, la commission signait en bonnes formes :

Au nom de l'Assemblée entière,
Paraphé, *ne varietur*.
Paris, ce deux vendémiaire,
Radet, Piis, Deschamps, Ségur.

De là les *Dîners du Vaudeville*, qui fournirent une carrière assez brillante, et ne prirent fin qu'aux approches de l'Empire (1). Un peu plus tôt, un peu plus tard, l'aimable société avait son terme marqué vers ce moment qui enleva plusieurs de ses principaux convives : l'un des Ségur mourut, l'aîné devenait maître des cérémonies; Després, nommé secrétaire des commandemens du roi de Hollande, et d'autres membres encore, appelés à de graves fonctions officielles, durent renoncer à des amusemens qui semblaient incompatibles avec l'étiquette renaissante. Le décorum impérial ne passait rien; il était très raide, comme quelque chose de très neuf. De plus jeunes et de moins compromis dans les honneurs survinrent donc, et se groupèrent de toutes parts en frairies à la ronde. J'omets cette foule de réunions moins en vue et vouées à une goguette moins choisie, qui pullulèrent alors, et qui n'ont pas laissé de traces ni d'archives; mais l'institution qui sembla l'héritière directe des *Dîners du Vaudeville*, et qui représente la gaieté sous l'Empire, comme l'autre réunion l'avait représentée sous le Directoire et sous le Consulat, ce fut la société du *Rocher de Cancale* ou du *Caveau moderne*. Nous y trouvons tout d'abord Desaugiers.

La gaieté sous l'Empire différa un peu de celle du Directoire; elle se régla davantage sans cesser d'être abondante, elle se simplifia. Sous

(1) On a la collection des chansons qu'on y chantait et qui se publiaient par cahier chaque mois, plus ou moins régulièrement, à partir de vendémiaire an v (septembre 1796).

le Directoire, elle était en train de tout envahir et de déborder : l'Empire fit là comme ailleurs, il fit des quais. La gaieté y put couler à pleins bords dans un lit tracé.

C'est Tyrtée ou Callinus qui a dit, s'adressant à la jeunesse oisive : « Jeunes gens, vous vous croyez en pleine paix, et la guerre embrase toute la terre. » Ceci s'appliquerait très bien au très petit nombre de jeunes gens ou d'hommes jeunes encore, qui avaient trouvé moyen d'éviter la conscription et de rester à Paris sous l'Empire. Sous ce gouvernement fort et victorieux, dans ce silence absolu de toute discussion politique sérieuse, on avait pris le parti, quand on le pouvait, de jouir de la vie, du soleil de chaque matin, de rêver la paix et d'en prélever les douceurs. On s'était refait une sorte de sécurité par insouciance, et, puisqu'on ne pouvait rien au gouvernail, on ne songeait qu'à remplir gaiement la traversée. On pratiquait l'épicuréisme tout de bon; on répétait en chœur la ronde bachique d'Armand Gouffé : *Plus on est de fous.....*; et du café des Variétés au café de Chartres, on s'en allait fredonnant la devise de Desaugiers et du *Caveau :*

Aime, ris, chante et bois,
Tu ne vivras qu'une fois.

Cette morale des joyeux chansonniers est, après tout, celle même que chante bien mélodieusement, si l'on s'en souvient, l'oiseau magique dans les jardins d'Armide : *Cogliamo la rosa....*

Cueillons, cueillons la rose au matin de la vie!

Que si, sous sa forme purement folâtre et dans la voix bruyante de l'ivresse, elle est moins faite pour séduire les ames délicates et tendres, elle prend parfois aussi des accens d'une telle richesse, d'une folie si éclatante et si sincère, qu'elle a force de poésie à son tour, et que, bon gré mal gré, elle entraîne. Je puis assurer les élégiaques et les rêveurs que Lamartine, qui effleura cette vie de l'Empire dans sa jeunesse, apprécie fort et sait très bien rappeler à l'occasion certaines des plus belles chansons de Desaugiers.

Ce ne sont pas celles qui ont pour titre et pour sujet un de ces noms tirés au sort, comme c'était d'usage dans les réunions du *Caveau*, la *neige*, la *plume*, le *noir*, le *long;* il s'agissait de broder là-dessus quelques couplets, vraie gageure de société et pur jeu d'esprit. Ces sortes de chansons, qui prêtent aux pointes et aux calembourgs, sont trop nombreuses dans le premier recueil de Desaugiers; mais bien vite et

du second coup il perça juste et ouvrit largement sa veine. Ses belles chansons, toutes de feu et d'inspiration (il suffira de les noter d'un mot), ce sont : *Ma Vie épicurienne* (1810) :

Le jour
Chantant l'amour,
Et souvent le faisant sans bruit
La nuit.....;

le *Panpan bachique* (1809) :

Lorsque le champagne
Fait en s'échappant
Pan, pan.....;

ce sont ces autres refrains irrésistibles et qui éveillent de toutes parts l'écho, *le Carillon bachique,* surtout *le Délire bachique* (1810) :

Quand on est mort, c'est pour long-temps...,

admirable chant tout bouillant d'une douce fureur, et où brille dans tout son éclat le génie rabelaisien. Il est telle de ses premières chansons faite comme parodie et pendant à la fameuse chanson à boire de maître Adam de Nevers, et intitulée *Chanson à manger* (1806), où ce même génie à la Gargantua se déclare. Je ne me figure pas qu'on chantât autre chose aux noces de Gamache; on en a plein la bouche à chaque mot, on nage véritablement en pleine bombance. Desaugiers, en ce genre, a la veine plus grasse qu'aucun de ses devanciers et de ses contemporains; mais on ose mieux louer en lui les vifs et légers accès de son humeur jaillissante, au nombre desquels je rappellerai encore *la Manière de vivre cent ans* (1810). C'est par de telles explosions de verve, populaires en naissant, que Desaugiers est devenu si vite un type national de gaieté et comme le patron à perpétuité de tous les dîners chantans; il n'en est aucun désormais où sa réjouissante mémoire ne préside. Il a du premier jour, et sans y songer, effacé le pâle Laujon, redonné la main aux maîtres gaulois de vieille race, et n'a pas été détrôné à cet endroit, même par Béranger.

La sensibilité, que celui-ci a introduite avec tant d'art dans la chanson, n'est pas absente, autant qu'il le semblerait d'abord, chez Desaugiers. Dans ce *Dîner de Madelon*, sa petite comédie la plus charmante (1813), il se rencontre de jolis couplets qui expriment *la Philosophie du sexagénaire :*

A soixante ans on ne doit pas remettre
L'instant heureux qui promet un plaisir.

. . . . . .

Celui qui plie à soixante ans bagage,
S'il vécut bien, vécut assez long-temps.

Il y a là-dessous une tristesse que voilent l'expression et le sourire. C'est, au ton près, la pensée de cet ancien qui disait : « Lorsque tu auras doublé (1) le soixantième soleil, ô Gryllus, Gryllus, meurs et deviens poussière; bien sombre en effet est le tournant par-delà ce point de l'existence, car déjà le rayon de la vie est émoussé. »

Le propre du chansonnier, c'est que la parole chez lui soit à peu près inséparable de l'air. Un poète lyrique a du nombre, de l'harmonie, de la mélodie; mais le chant proprement dit, l'*air*, il faut que cela dans la chanson accompagne, inspire comme d'un seul et même souffle la parole, et ne fasse qu'un avec elle. Composer après coup de la musique sur de jolis vers lyriques qu'on a intitulés ballade ou chanson, ou encore envoyer ses couplets ou stances au compositeur, ce n'est pas du tout la même chose que d'être chansonnier. Desaugiers l'était, si jamais on le fut, et tout ce qu'il a fait en ce genre a été tellement lancé d'un jet, qu'on ne peut guère y adapter d'autres airs; rhythme et pensée, la chose légère est née tout entière avec le chant. A ne les juger que sur le papier, les pièces lues (qu'on ne s'en étonne pas) ne rendent que bien peu les mêmes pièces chantées; c'est une lettre morte et muette; il faut l'air pour leur rendre le souffle et le sens. A lire, par exemple, la jolie chanson intitulée *les Inconvéniens de la Fortune* (1812), se douterait-on de ce demi-ton de tristesse, de ce filet de mélancolie qui se mêle si bien au refrain chanté?

Depuis que j'ai touché le faîte
Et du luxe et de la grandeur;
J'ai perdu ma joyeuse humeur :
Adieu bonheur! (*bis.*)
Je bâille comme un grand seigneur...
Adieu bonheur!
Ma fortune est faite.

Ce refrain : *Ma fortune est faite,* revient chaque fois plus tristement. La sensibilité, chez Desaugiers, se glisse quelquefois dans l'air, même lorsqu'elle n'est pas dans les paroles. — Comme pendant à cette déli-

(1) Métaphore empruntée des Jeux olympiques.

cieuse chanson, il faut prendre aussitôt celle du *Réformé content de l'être* (1814), dont le refrain est d'un effet tout contraire au précédent, et dont l'air également va en sens inverse du trait final :

Tout va bien (*bis*),
Grace au ciel, je n'ai plus rien,
Je n'ai plus rien, je n'ai plus rien.

De toutes les chansons de Desaugiers, s'il m'était permis de préférer et de dire celle qui me semble peut-être la plus complète littérairement (*littérairement!* mot sobre et profane, mot académique dont je ne saurais assez demander pardon en telle matière!), je nommerais *la Treille de sincérité* (1814). Composition, détail, expression et facture, elle me paraît tout réunir au point de perfection et à ce degré d'art dans le naturel qui, en chaque genre et même en chanson, constitue le chef-d'œuvre.

J'ai indiqué à dessein, chemin faisant, les dates de presque toutes les pièces que j'ai citées; on aura pu remarquer qu'elles sont toutes d'avant 1815; non pas que Desaugiers n'ait fait de charmans couplets depuis; mais ce que je tiens à bien montrer, c'est qu'il est proprement le chansonnier de l'Empire, celui d'avant 1815 en effet. A dater de ce moment et sous la restauration, cette veine purement épicurienne et rieuse ne suffit plus à la France; on a vu de près d'affreux désastres, on a subi des affronts; l'inquiétude est partout qui gagne à l'intérieur et se prolonge dans l'avenir. Si l'on chante encore, il faut que la chanson soit modifiée, soit enhardie et armée comme en guerre. La muse inoffensive, insouciante, du Vaudeville et du Caveau, ne répond plus assez à la disposition publique et ne saurait l'exprimer pleinement. Il y a une jolie boutade de Desaugiers dont voici le premier couplet :

Chien et chat,
Chien et chat,
Voilà le monde
A la ronde;
Chaque état,
Chaque état
N'offre, hélas! que chien et chat.

Et il énumère toutes les zizanies d'alentour, classiques et romantiques, grétristes et rossinistes, Grecs et Turcs; à propos de ces deux peuples alors aux prises, il disait :

Qu'êtes-vous sous ce beau ciel
Que réfléchit l'Archipel,
Turcs si doux et si polis,
Et vous, soldats de *Miaulis?*
Chien et chat, etc., etc.

Eh bien! non, on prenait dès-lors les choses plus au sérieux; on ne disait plus, on ne voulait plus entendre dire, même en chanson, *chien et chat*, de toutes ces luttes et de tous ces hommes; on disait : *tyrans et esclaves, bourreaux et victimes;* on prenait parti pour et contre. Bref, l'esprit public se modifiait profondément, et la chanson elle-même avait à s'ingénier, à s'élever, au risque de perdre quelque chose de sa gaieté sans doute et de son naturel : assez d'accroissemens et de riches conquêtes purent l'en consoler.

Les éditions de Desaugiers répondent exactement à cette vue de la critique : un premier volume parut en 1808, un second en 1812, un troisième en 1816. On y trouve tout entier le chantre original et populaire de cette époque dont nous avons défini l'esprit au dedans. Les loisirs de l'Empire et la première restauration, voilà son cadre et son règne à lui, son règne sans partage. Desaugiers excelle à nous faire voir en raccourci, par le bout rapetissant de la lorgnette, les mœurs et le tableau d'un temps déjà si loin de nous. J'ai parlé de ses belles et grandes chansons; mais il y a celles de *genre*, les miniatures, le *Palais-Royal* d'alors, les rues d'alors, *Paris à cinq heures du matin, à cinq heures du soir*. Le moraliste peu chagrin fait défiler en de vifs couplets toute une suite de petites scènes, de façades ou de facettes, nettes, brillantes, mouvantes, de la vie humaine; c'est bien l'espèce de chanson dont Picard nous rend la comédie. Dans *l'Atelier du peintre* Desaugiers a des traits du grotesque de Saint-Amant; c'est la charge du genre *David* dans sa défroque et son mobilier. Comment oublier ces folles scènes nocturnes de *M. et Madame Denis* (1807), si bourgeoises, si gauloises, si avant logées dans toutes les mémoires, et qui semblent nous être venues du temps de ma mère grand'! Comme on se figure que Molière y aurait ri (1)! Et La Fontaine! qu'est-ce qu'il aurait dit de voir Philémon et Baucis ainsi tournés en gaudriole? La série des *Cadet Buteux* est une autre branche dramatique de la chanson de Desaugiers; il met sur le compte de ce batelier de la Râpée la plupart

(1) Le vaudeville de *M. et Madame Denis, tableau conjugal en un acte*, fut représenté pour la première fois aux Variétés en juin 1808. On chantait à la suite de la pièce les couplets déjà bien connus.

de ses parodies des pièces célèbres d'alors, telles que *la Vestale*, *les Deux Gendres*, *les Danaïdes*. On a justement remarqué que ces pots-pourris si naïfs, si amusans, sont sans fiel; il y fait presque valoir les qualités des ouvrages qu'il parodie. Ce *flaneux* de *Cadet Buteux* est un excellent type de gros sens parisien, faubourien, d'observation badaude et populaire. Malherbe s'était vanté d'aller prendre tous les mots de son vocabulaire chez les crocheteurs du Port-au-Foin; Desaugiers, à certains jours, s'en allait parmi les passeurs du Port-au-Vin et y prenait tout simplement sa philosophie. Aux confins du même genre, proche barrière, et tirant sur le poissard ou le grivois, les amateurs distinguent et goûtent fort les amours de *Pierre et Pierrette*. Mais je commence à me sentir par trop incompétent au détail, et j'ai hâte de rentrer dans l'ensemble.

Il faut bien aborder la comparaison de Desaugiers et de Béranger, puisqu'elle est inévitable en tel sujet et qu'on aurait l'air, si on l'omettait, de la fuir. Est-il besoin de rappeler avant tout que Béranger est un esprit d'un tout autre ordre, un talent hors de pair qui a créé son domaine et qui a ouvert, ne fût-ce que pour lui seul, des voies nouvelles? L'ami de Chateaubriand et de La Mennais a su rendre la chanson digne de la familiarité et du tous-les-jours de ces hautes imaginations, de ces nobles intelligences. Un tel éloge en dit beaucoup. Comme poète, Béranger n'a, de nos jours, nulle comparaison à craindre. Mais sur un seul point, en ce qui est de la chanson proprement dite (et j'ai bien le droit de glisser ici la réserve, puisque je proclame assez franchement la gloire), sur un seul point Desaugiers garde l'avantage, c'est sur le chapitre de la gaieté franche. Béranger, jeune, avant toute célébrité, regardant passer Desaugiers, qu'il connaissait de vue sans être connu de lui, murmurait tout bas : « Va! j'en ferais aussi bien que toi, des chansons, si je voulais! » — Il disait vrai et il l'a bientôt prouvé; il en a fait d'aussi jolies, même avant d'en faire de très belles et de sublimes; il en a fait d'aussi jolies et presque d'aussi gaies, mais il les a faites parce qu'il l'a *voulu*. Or en cela seulement, mais pourtant en cela, il est moindre que Desaugiers.

Celui-ci était chansonnier comme La Fontaine était *fablier;* il y avait dans le talent qui le poussait à la chanson, ou, pour mieux dire, dans la sève qui poussait des chansons en lui, quelque chose d'irrésistible, quelque chose qui le pose assez bien entre Chapelle et La Fontaine.

Béranger a de la sensibilité, de la malice, de l'élévation, je ne veux certes pas prétendre qu'il n'ait pas aussi de la gaieté; mais, cette gaieté, il songe vite à s'en servir, à s'en couvrir, à s'en faire un cadre,

un véhicule et un auxiliaire pour aller à mieux et viser plus haut, tandis qu'elle était à la fois la forme et le fonds, la source et le fleuve même chez Desaugiers. Desaugiers, si plein de traits, n'a pas fait une épigramme en sa vie; il n'a pas blessé un ennemi, il n'en a pas eu. A qui aurait prononcé devant lui le mot de vengeance, il aurait dit plaisamment comme dans Regnard :

Que feriez-vous, monsieur, du nez d'un marguillier?

Son hilarité était pure : *sal merum*. Je l'ai comparé à Chapelle, il en avait la franchise et la rondeur, mais sans la crapule. Il avait aussi de la saillie et du sel à poignée de Santeuil, tout cela innocemment. Il y a beaucoup d'art dans le talent de Béranger, il y entre même quelque ruse. Avec Desaugiers, le naturel est tout grand ouvert; on rit rien que pour rire; on sent une sécurité complète résultant de l'entière cordialité.

Le propre du talent de Desaugiers, c'est, je l'ai dit, qu'il est chansonnier sans aucune *arrière-pensée*. Béranger a des arrière-pensées; il en est tapissé, et bien lui en prend ainsi qu'à nous, puisque c'est de là qu'il tire ses points de vue supérieurs et qu'il démasque au besoin ses horizons. Pascal a dit hardiment : « Il faut avoir une porte de derrière et juger de tout par là : en parlant cependant comme le peuple. » Béranger a eu cette *porte de derrière* dans la chanson : il a su y introduire toute une armée par la poterne, toute une race de héros et de vainqueurs, comme dans une Ilion. Tant de glorieux sujets, tant de vaillans chefs y sont bien parfois un peu à l'étroit et un peu pressés comme dans le cheval de bois; mais ils en sortent de même plus imprévus et plus impétueux, avec grandeur, avec éclairs. — Quoi qu'il en soit, c'est cette absence bien reconnue d'arrière-pensée qui fait passer chez Désaugiers certaines plaisanteries de rencontre, sur la création dans *le Nouveau-Monde*, sur Adam et la pomme dans *Verse encor*, sur les diables et les damnés dans *Il faut rire*, sans qu'il ait été le moins du monde soupçonné d'impiété. Béranger ne pouvait impunément en dire autant sous les Bourbons, et, s'il touchait du bout du doigt au sacré, il *sentait* tout aussitôt *le roussi*, à titre de philosophe. Mais Desaugiers était de l'ancienne race, de cette malice du bon vieux temps et d'avant Voltaire; on lui pardonnait de rire comme dans les vieux noëls, sans que cela tirât à conséquence. Le curé de Saint-Roch ne le chicana en rien à l'article de la mort, et le digne ecclésiastique oublia ou ignora parfaitement qu'en racontant autrefois le refus de

prières qui signala l'enterrement de Mlle Raucourt, *Cadet Buteux* avait chansonné sur l'air : *Faut d'la vertu, pas trop n'en faut....* On se rappelle la lettre du bon chanoine que nous avons précédemment citée, et qui témoigne de l'indulgence du clergé en général pour Desaugiers; il me semble maintenant que nous nous l'expliquons très bien.

Béranger à ses débuts, et dans sa période du *Roi d'Yvetot*, avait été fort lié avec Desaugiers; l'aimable président du Caveau avait accueilli à bras ouverts le nouveau-venu qui s'annonçait si bien; il fut le premier à lui donner l'accolade, il chantait partout ses louanges, et, qui mieux est, ses chansons pour les faire valoir. Béranger le lui a rendu par ces couplets sémillans qui se sentent si bien de leur sujet :

Bon Desaugiers, mon camarade,
Mets dans tes poches deux flacons;
Puis rassemble, en versant rasade,
Nos auteurs piquans et féconds.
Ramène-les dans l'humble asile
Où renaît le joyeux refrain.
Eh! va ton train
Gai boute-en-train!
Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

On a dit que, bien peu après, les opinions politiques avaient séparé ces deux hommes, rivaux un seul moment; qu'il en était même résulté d'un côté... mais chut! j'aime mieux croire en tout à la louange manifeste qu'à l'allusion cachée.

Desaugiers devait voir la restauration avec faveur; s'il avait chanté l'Empire, comme c'était d'usage et de rigueur alors, il était prédisposé par nature à devenir bourbonien; il aimait les jouissances sociales, les bienfaits de la paix, et la race d'Henri IV prêtait de tout point à ses refrains favoris. Sa politique et sa charte, à lui, étaient courtes : s'en remettre à la Providence et au pilote pour le gouvernail de l'état, et se contenter d'être le plus aimable, le plus égayant des passagers. Il fut très bien traité par les princes rentrans, par le comte d'Artois en particulier; on lui demandait en toute occasion d'animer de sa présence et de sa verve les divertissemens et les fêtes. Nommé directeur du Vaudeville en 1815, il y resta jusqu'à sa mort, sauf une interruption de deux ou trois ans (1822-1825). Il continua aussi de présider

les dîners du *Caveau moderne*, qui ne mourut qu'avec lui. Les chansons de Desaugiers, plus rares sous la restauration, furent trop souvent de circonstance : les fêtes du roi, le baptême du duc de Bordeaux, le sacre de Reims, obtenaient de lui sans effort des couplets sincères, mais que la France entière ne répétait pas. En vain dans son *Appel aux Français* soupirait-il d'un demi-ton de plainte :

Peuple français, la politique
T'a jusqu'ici trop attristé;
Rappelle ta légèreté,
Ton antique
Joyeuseté!

Cette gracieuse chanson était comme le *chant du cygne* de la gaieté en France. La politique gagnait de plus en plus, et, lorsqu'on riait encore avec Desaugiers, ce n'était qu'une trève. Pourtant les cercles les plus familiers ou les plus brillans le recherchaient et se le disputaient à l'envi; il continuait d'être le convive le plus indispensable et le plus promis, et l'ame vivante de toute réunion. Si la cause de la gaieté se perdait de plus en plus dans l'ensemble, il lui rendait l'avantage dès qu'il paraissait sur un point, et, comme ces foudres de guerre qui ne meurent qu'en triomphant, il ramenait la victoire partout où il était de sa personne. — Dans les repas de corps de la garde royale, il avait nom l'*aumônier* du régiment. — Sa maladie, une maladie bien cruelle, la pierre, interrompit à peine les saillies de sa vive et indulgente humeur; il chansonna son mal comme toute chose, sans amertume et en lui pardonnant; il fit en riant son épitaphe, sans y croire encore. Cette maladie devint bientôt un évènement pour tous, et sa mort fut un deuil public, car il avait été la joie de beaucoup. Ce jour-là, ce seul jour, le nom de Desaugiers fit couler des pleurs de tristesse, et ils coulèrent en abondance. Il n'avait que cinquante-quatre ans accomplis lorsqu'il mourut (9 août 1827). On trouvera dans la notice de M. Merle, en tête des œuvres (1), et dans celle de M. Creuzé de Lesser (*Biographie universelle*), l'expression touchante des regrets unanimes. J'ajouterai seulement ici quelques traits puisés en bon lieu, et qui achèveront de dessiner cette physionomie heureuse.

Desaugiers, ce qu'on croirait difficilement à ne le juger que du

(1) J'ai beaucoup emprunté pour tout ce qui précède à cette notice de M. Merle, et je dois de plus à la parfaite obligeance de cet homme d'esprit plus d'un souvenir dont j'ai profité.

dehors, était un homme d'intérieur; mari et père tendre, voué aux affections domestiques, il n'a laissé au sein de la famille la plus unie que des souvenirs pieux et inaltérés, aussi vifs après tant d'années que le premier jour. Les instans où il parvenait à s'arracher au monde et où il s'asseyait parmi les siens, à sa table bourgeoise, étaient peut-être ses plus vrais jours de fête à lui. — On a dit qu'il avait un certain fonds mélancolique sous sa gaieté. Il disait lui-même que sa première pensée au réveil était toujours triste. J'ai vu son portrait peint par Riessner le père, datant de 1812, et avant cet embonpoint qu'il prit dans la suite : la finesse et la sensibilité y frappent tout d'abord. Sa figure, si on la surprenait au repos, était plutôt mélancolique. Quand il était au piano, il finissait volontiers, au bout d'un certain temps, par tomber dans la pure romance sentimentale; mais dans l'habitude, et dès qu'il voyait des visages et des yeux humains, il souriait, il étincelait au premier choc, et la gaieté ne tarissait pas.

Il y avait jusque dans sa manière de serrer la main quelque chose de moelleux et de naturellement caressant, qui exprimait l'affection.

Je continue de le peindre, tel qu'on me l'a montré, tel qu'il m'apparaît tout-à-fait présent. Très distrait, très flâneur, il est toujours en retard dans les dîners d'étiquette où il se rend; il s'attarde aux boutiques, aux passans, au *polichinelle* du coin, même quand la belle compagnie, à deux maisons de là, pourrait très bien l'apercevoir du balcon. Il entre, une saillie s'échappe, et tout est réparé.

Directeur du Vaudeville, il était peu fait, on le conçoit, pour les détails et pour les tracas de l'administration. Pourtant, par le privilége de sa nature, il apaisa d'un mot et fit tomber plus d'une fois les différends. Tendrement aimé de la jeunesse, il la favorisait avec zèle. Dans les pièces de jeunes gens qu'il faisait jouer, combien de fois il lui arriva de jeter des couplets sans s'en vanter, quelques grains de son sel! — Le soir, en rentrant du théâtre, à minuit, il se mettait à lire les pièces présentées, avant de les faire lire au comité. Il les lisait jusqu'au bout, et écrivait aux auteurs des lettres longues, motivées, paternelles, qui adoucissaient les refus. Tous les conflits d'amour-propre ou d'intérêt se taisaient aisément devant lui. Il était de ceux qui ont un don à part, et qui sont destinés par la nature, non-seulement à égayer, mais encore à adoucir les relations des hommes. — On pouvait le définir *une joie de la vie.*

Il y avait dans tout son être un *liant* unique; on sentait bien au vrai que la joie était là-dedans. Il semblait dire à tous en entrant : « Nous

n'avons qu'un instant, laissons ce qui divise, et jouissons ensemble de ce que je vous apporte. » Il avait besoin de voir tous les visages heureux autour de lui.

Une fois au piano, on aurait dit que la chanson lui sortait par tous les pores, par les doigts, par les cheveux légèrement en désordre, par ses yeux brillans comme par ses lèvres riantes. Ce n'était ni étudié ni travaillé, et, le lendemain, cela faisait une chanson charmante, que tous répétaient déjà.

Il ne faudrait pas croire pourtant qu'il ne travaillât pas ses chansons, celles dont on se souvient. Desaugiers travaillait beaucoup sans en avoir l'air, non pas dans son cabinet sans doute, les coudes sur sa table et en se rongeant les ongles; il travaillait en marchant, seul, aux Champs-Élysées ou aux Tuileries, dans son allée favorite du *Sanglier*. Enfin, ses chansons si promptes à naître, et souvent si parfaites d'exécution, ne s'achevaient pas toutes seules, qu'on le sache bien. Il y avait entre elles et lui le dernier tour de promenade solitaire et le tête-à-tête du lendemain matin.

On a là tout ce que j'ai pu recueillir de plus intéressant et d'un peu littéraire sur cette imagination riante et cette ame sans replis, sur ce dernier représentant de la gaieté française, et qui en a fait éclater le bouquet final éblouissant. L'aimable chose est si en souffrance pour le quart d'heure, qu'il a dû être raconté et analysé (j'en demande bien pardon à ses mânes) par celui de tous les auteurs de *Tristes* qui a le moins le bonheur de lui ressembler. Il est tombé aux mains des élégiaques, mais non pas tout-à-fait des profanes, et nous avons fait de notre mieux pour l'honorer à notre manière, pour arroser de lait et de miel, et même d'un peu de vin, son tombeau.

SAINTE-BEUVE.

ÉTUDES

SUR L'ANGLETERRE.

LES CLASSES INFÉRIEURES.

Lorsque l'Europe, après les longues guerres de la révolution française et de l'empire, posa les armes en 1815, on ne vit pas, comme dans les siècles précédens, les armées licenciées se répandre en brigandages et en désordres de toute espèce : un million de soldats rentrèrent dans la vie civile, sans commettre le plus léger excès; des hommes, qui n'avaient manié jusque-là que le sabre ou le fusil, se mirent au rude apprentissage de la science, de l'industrie, de l'agriculture. L'œuvre de destruction ayant cessé, une fièvre de travail circula bientôt dans les veines du corps social. L'antique fiction du soldat laboureur devint un épisode vulgaire. Jamais transformation plus grande ne s'était opérée avec des allures plus pacifiques, et le changement s'accomplit à vue d'œil, comme pour un décor d'opéra. Si le repos de la société fut quelquefois troublé, il le fut par les gouvernemens enivrés de leur triomphe, et l'on put mesurer, en contemplant

des résultats qui tenaient du prodige, les progrès que la civilisation avait faits parmi les peuples depuis trente ans.

Dans ce mouvement des sociétés modernes, l'Angleterre fut la nation qui eut le plus de peine à passer du pied de guerre au pied de paix. La France elle-même, envahie, dépouillée, mise à rançon par l'étranger et comprimée par un pouvoir inintelligent, donna l'exemple de la résignation ainsi que du bon ordre. La transition, si douloureuse pour nous, semblait devoir être cependant plus facile pour nos voisins. L'Angleterre en effet avait dicté les conditions de la paix; elle s'était adjugé, par les traités, les dépouilles de la France, de l'Espagne et de la Hollande; elle restait désormais la seule puissance coloniale et la première puissance maritime; les marchés du monde entier allaient s'ouvrir à son industrie. Parvenue à l'apogée de sa puissance, ne devait-elle pas se trouver aussi en pleine prospérité et avoir enfin son âge d'or? Avec la guerre avaient cessé les charges extraordinaires qui pesaient sur les contribuables : les dépenses publiques, qui s'élevaient, pour l'année 1814, à la somme inouie de 106,832,260 livres sterling (2,724,222,630 fr.), étaient tombées à 92 millions sterling en 1815, à 65 millions sterling en 1816, et à 55 millions en 1817, réduction de 48 pour 100 en trois années. Ainsi, les sacrifices à faire s'allégeaient pour la nation, au moment même où elle devenait maîtresse de déployer toutes les ressources de son activité.

Des circonstances, au premier abord si décisives, n'exercèrent pourtant aucune influence appréciable sur le sort du peuple anglais; il y a plus, le retour de la paix fut signalé par un profond malaise. Le travail industriel ne prit pas les développemens que l'on avait lieu de prévoir, et le commerce extérieur diminua tout à coup dans une proportion effrayante : les exportations de l'Angleterre, qui montaient à 45 millions sterling en 1814 et à 51 millions en 1815, descendirent à 41 millions en 1816 et à 35 millions en 1817. En même temps, les délits se multipliaient à l'envi et débordaient l'énergie de la répression. On avait compté, dans l'Angleterre proprement dite, 6,390 accusés pour l'année 1814; ce nombre s'éleva soudainement à 7,818 en 1815, à 9,091 en 1816, et à 13,902 en 1817, accroissement de 118 pour 100 en trois années (1).

Le progrès du crime, lorsqu'il se manifeste avec cette rapidité vio-

(1) En 1842, vingt-huit ans après la paix, le nombre des accusés était de 31,309, accroissement de 391 pour 100.

lente, est toujours le symptôme de quelque trouble dans l'économie intérieure de la société; mais, comme s'il en fallait d'autres preuves, des émeutes éclatèrent sur plusieurs points du royaume, et les associations secrètes commencèrent à se propager parmi les ouvriers.

M. Porter pense que, si la paix n'amena pas un état de choses matériellement et moralement plus heureux pour l'Angleterre, on doit l'attribuer à l'épuisement où la guerre avait laissé le pays (1). Je ne veux pas contester d'une manière absolue l'influence de cette cause. Au terme d'une lutte gigantesque, à laquelle avaient pris part toutes les grandes puissances de l'Europe, qui avait mis en mouvement les plus nombreuses armées que l'on eût encore vues depuis l'époque des croisades, et qui avait pris tour à tour chaque contrée pour champ de bataille, les vainqueurs devaient se trouver presque aussi maltraités que les vaincus. De 1806 à 1815, l'Angleterre avait dépensé plus de 21 milliards de notre monnaie à soutenir ou à soudoyer la résistance du principe aristocratique; elle avait tenu à flot jusqu'à cent vingt vaisseaux de ligne; son armée de terre et de mer lui avait coûté jusqu'à 71 millions sterling (plus de 1,800 millions de francs); pour sauver, pour ranimer, pour ressusciter le malade, Pitt et ses successeurs l'avaient en quelque sorte saigné à blanc. Quelle constitution, soumise à un traitement aussi énergique, n'aurait pas été ébranlée?

La Grande-Bretagne a recouvré depuis les forces que la guerre lui avait fait perdre. La population, la production et la richesse ont repris leur marche ascendante; cependant le malaise subsiste, les plaies ne se ferment pas, l'agitation continue. Il y a donc d'autres causes à ce désordre que des circonstances dont le temps aurait déjà effacé la trace, à quelque profondeur qu'elle eût été déposée. On les trouvera dans la conduite du gouvernement anglais à l'égard des classes inférieures, conduite marquée au coin de l'injustice et de l'exclusion. Le peuple se plaint rarement des privations qui lui sont imposées, quand il voit les chefs politiques du pays prendre leur part de ces souffrances; mais c'est trop présumer de sa patience et de sa docilité que de rejeter sur lui seul le fardeau tout entier.

En 1816, la paix venant réduire les dépenses publiques, les ministres et le parlement se trouvaient en mesure d'opérer, dans la quotité de l'impôt, un dégrèvement considérable; au lieu de modérer les taxes de consommation, qui étaient excessives et que toutes les classes de la population supportaient, l'on jugea plus opportun de sup-

(1) Porter, *Progress of the Nation*, section IV.

primer l'*income-tax*, impôt qui pesait sur les revenus et non sur les salaires, et dont les conséquences ne se faisaient pas sentir au-dessous des régions moyennes de la société. Par-là, les revenus de l'aristocratie s'accrurent d'une somme égale à la taxe, c'est-à-dire de 10 pour 100; les classes qui recueillaient déjà les bénéfices du gouvernement parvinrent à s'affranchir des charges qu'entraîne l'administration d'un grand état.

A la même époque, les propriétaires fonciers, non contens de se décharger sur la masse des consommateurs du poids des taxes publiques, cherchèrent à établir directement un impôt à leur profit. Avant 1815, les blés étrangers pouvaient être introduits en franchise, lorsque le prix des blés indigènes s'élevait à 68 shillings (82 fr. 50 c.) par *quarter;* on restreignit cette faculté au taux de 80 shillings (100 fr.). Ce fut comme si l'on avait frappé les grains dont se nourrit le peuple, dans un pays qui n'en produit pas des quantités suffisantes pour sa consommation intérieure, d'une taxe de 14 shill. (17 fr. 50 c.) par *quarter*. Les lois sur les céréales, lois de cherté pour les classes inférieures, lois de privilége pour les classes supérieures, eurent ainsi pour effet d'élever le prix des fermages et d'augmenter par conséquent la valeur des biens fonds. Ce fut une liste civile que se vota l'aristocratie. Quatre ans plus tard, une mesure inévitable, la reprise des paiemens en espèces, en donnant aux billets de banque la valeur de l'or, aggravait encore l'inégalité des fortunes, car il en résultait une altération très sensible dans le taux réel des contrats à longue échéance, et par suite un surcroît d'opulence pour les maîtres du sol.

L'aristocratie britannique ne peut donc s'en prendre qu'à elle-même des commotions qui agitent le royaume depuis trente ans. L'ordre établi n'eût peut-être jamais été attaqué, si elle avait gouverné dans l'intérêt de tout le monde. Cette partialité, ou plutôt cet égoïsme du gouvernement a produit ce que les Anglais appellent une législation de classe ou de caste (*class legislation*), et rien ne provoque le mécontentement du peuple comme le défaut d'équité dans les corps politiques qui sont chargés de faire les lois.

Certes, l'Angleterre n'est pas un pays en révolution. Il y a déjà plus de deux cents ans que ses institutions ont pris leur assiette, et qu'elle débat les conséquences des principes que la plupart des nations de l'Europe en sont encore à poser. Sans doute, l'aspect des choses se modifie incessamment dans cette contrée, mais le fond reste immuable. C'est un peuple en marche, mais qui suit toujours la même direction et qui ne perd jamais de vue le point de départ : voilà ce qui

explique comment le système des castes, qui suppose l'immobilité de l'Égypte ou de l'Inde, se continue, sous une autre forme, dans la Grande-Bretagne, au milieu, pour ainsi dire, du mouvement perpétuel. La race anglaise est naturellement hiérarchique; c'est la seule aujourd'hui qui respecte les supériorités de position, autant et plus que les supériorités d'intelligence et de caractère, et qui accepte, avec l'inégalité des rangs, jusqu'à l'inégalité des droits. Dans un pays ainsi constitué, pour affaiblir ou même pour détendre le lien de l'obéissance, il a donc fallu que l'on ait beaucoup abusé du pouvoir.

Oppression générale et oppression locale, domination exercée par une race d'hommes sur une autre, despotisme du propriétaire foncier et du manufacturier, tyrannie s'appuyant sur le sol ou sur le capital, persécution émanant quelquefois du pouvoir temporel et plus souvent du pouvoir spirituel, rien n'a manqué aux épreuves de cette démocratie encore dans les limbes. De là aussi les caractères divers que la révolte a pris, selon les lieux et selon les époques, tantôt se localisant comme les griefs dans le comté de Kent, dans le pays de Galles et en Irlande, tantôt s'étendant au royaume entier, comme les associations d'ouvriers (*trades-unions*) et les insurrections des chartistes. Un coup d'œil jeté sur ces évènemens, dont quelques-uns appartiennent à des dates récentes, fera mieux comprendre quelles sont en Angleterre les prétentions des classes inférieures et quel est leur avenir.

I. — HERNE-HILL.

Au printemps de l'année 1838, et quelques mois avant le couronnement de la reine, une agitation extraordinaire se manifesta parmi les paysans, dans les environs de Cantorbéry. Ces hommes, jusqu'alors paisibles et occupés du travail des champs, avaient paru tout à coup saisis de la fièvre religieuse : ils ne se réunissaient d'abord que pour prier, pour chanter des cantiques, ou pour communier au milieu des bois; mais bientôt la prédication enflammant leurs passions et les tournant contre l'ordre social, cette émotion devint une révolte. Le lundi 27 mai, un rassemblement se forma dans le village de Boughton, portant, en signe de ralliement, une miche de pain au bout d'un drapeau bleu et blanc sur lequel était peint un lion rampant : les paysans ameutés se dirigeaient vers le bois de Bleane, sous la conduite d'un homme de haute taille, que cette foule semblait adorer.

Parvenu dans un champ communal, le rassemblement fit halte, et

le chef ôta ses souliers en s'écriant : « Maintenant, je suis sur mon terrain. » Il était évident que les révoltés avaient choisi cet endroit pour le théâtre de leur résistance; de trois constables envoyés pour les arrêter, un fut tué et les autres prirent la fuite. Deux compagnies du 45e régiment s'avancèrent alors, la baïonnette au bout du fusil; le *riot-act* fut lu, et les rebelles sommés de se disperser. Un lieutenant, ayant mis la main sur leur chef, fut renversé d'un coup de pistolet tiré à bout portant. A ce signal, les paysans, sans autres armes que des bâtons, se précipitèrent sur le détachement qui dut faire, pour sa défense, une exécution terrible : huit des rebelles restèrent couchés par terre, sept furent blessés grièvement, et vingt-sept tombèrent dans les mains des soldats. Le major Armstrong, qui commandait l'expédition, un moment entouré par cette foule fanatique, courut les plus grands dangers; les officiers n'avaient jamais vu des hommes affronter la mort avec un courage plus résolu.

Le héros de cette échauffourée se faisait reconnaître, parmi les cadavres des paysans groupés autour du sien, à sa haute stature et à ses proportions herculéennes. La vénération du peuple lui avait survécu. Les femmes se disputaient les boucles de sa chevelure et les lambeaux de sa chemise ensanglantée; l'une d'elles fut surprise, qui s'efforçait d'introduire un peu d'eau dans sa bouche, parce qu'il avait dit qu'au moyen de cette assistance il ressusciterait dans un mois. Lorsqu'il fallut l'ensevelir, les paysans suivirent son cercueil avec un sombre désespoir, que la présence de la force armée contenait à peine. Depuis cette époque, sa mémoire se perpétua dans le comté de Kent comme celle d'un autre messie, et ceux qui périrent à ses côtés en le couvrant de leur corps sont considérés comme des martyrs.

D'où venait l'ascendant incroyable que cet homme avait exercé? quel charme surnaturel lui avait valu des dévouemens aussi entiers et aussi aveugles? comment une scène du XIVe ou du XVe siècle avait-elle pu se renouveler, en pleine civilisation, à l'ombre de la métropole religieuse des trois royaumes, et sur la grande route de Londres à Paris?

Le prétendu messie n'était qu'un échappé des petites-maisons. Il s'appelait John Nicholl Thoms, mais il prenait le nom beaucoup moins plébéien de sir William Courtenay. Condamné par le jury de Maidstone à sept années de déportation pour crime de parjure, on avait reconnu ensuite dans ce délit la conséquence d'une aliénation mentale, et on l'avait enfermé dans l'hospice de Barming-heath, où il resta deux ans. Mis en liberté à l'expiration de ce terme, il était venu demeurer à Boughton. Courtenay possédait des avantages extérieurs

peu communs; il parlait avec facilité, et des citations de la Bible revenaient à tout propos dans ses discours, moyen d'influence qui ne pouvait pas manquer son effet sur des esprits simples et dans un pays protestant. Dans ses harangues aux paysans, cet illuminé leur promettait de vastes domaines, et, pour donner plus d'autorité à ses promesses, il prétendait tantôt être le baron Rothschild, le comte de Devon, ou le roi de Jérusalem, et tantôt disposer d'un grand crédit à la cour, à ce point qu'on le verrait, le jour du couronnement, assis à la droite de la reine. Enfin, l'enthousiasme de la foule ayant ajouté à son audace, il se présenta comme étant le Christ lui-même; à ceux qui en doutaient, il montrait mystérieusement les cicatrices laissées sur ses mains par les clous qui l'avaient attaché à la croix. Une figure naturellement noble et sa barbe, qu'il taillait à l'image du Christ, aidaient à l'imposture; pour achever de séduire ses partisans, il les oignait, sous prétexte de les rendre invulnérables, et l'argent qu'il puisait dans toutes les bourses était répandu sans réserve en libéralités : le fanatisme s'était ainsi fortifié de toutes les ressources de l'admiration.

Mais le pouvoir de fascination dont Courtenay paraît avoir été doué ne rend pas complètement raison de l'étrange facilité avec laquelle une population vouée au travail et soumise aux lois passa, en quelques jours et presque sans s'en douter, de l'obéissance à la révolte. Un changement aussi radical et aussi soudain ne s'explique pas indépendamment des conditions particulières dans lesquelles se meut la société. Les troubles du comté de Kent appelaient une enquête; le gouvernement ne songea pas à la faire, ni les chambres à la provoquer. La première impression de surprise une fois amortie, l'opinion publique se détourna de ce spectacle, qui ne pouvait que l'importuner à l'approche des pompes et des réjouissances du couronnement. Le parlement demanda des explications pour la forme; il voulut connaître les motifs qui avaient amené l'élargissement de Courtenay avant l'expiration de sa peine, comme si l'ordre et le repos du pays dépendaient de la vigilance avec laquelle les maisons de fous étaient gardées. Cependant quels étaient les hommes que le maniaque traînait à sa suite? Sur quoi portaient leurs plaintes, et à quelle fin aspirait leur ambition? Sur tout cela, pas une conversation ne fut échangée. La presse elle-même ne se montra ni plus intelligente ni plus curieuse; les journaux de Londres se bornèrent à signaler ce qu'il y avait d'imprévu dans ces évènemens « qui avaient, disaient-ils, éclaté comme une bombe; » mais ils n'eurent garde de rechercher d'où la bombe était partie.

Une réunion d'économistes et de philanthropes, la *Société centrale d'éducation*, osa seule penser que la parole de Courtenay n'avait été que l'étincelle qui tombe sur une traînée de poudre, et que la cause réelle du désordre devait se trouver dans l'état social des paysans qui avaient combattu pour la divinité du faux messie. Un de ses membres, M. Liardet, envoyé sur les lieux avant que le souvenir de ces évènemens se fût refroidi, a publié un rapport qui donne la clé de l'énigme (1). Il suffit de grouper, en y joignant les inductions qui en dérivent, les faits qui ont été recueillis dans ce remarquable travail.

La misère semble n'avoir eu aucune part aux troubles du comté de Kent. Le lieu de la scène est un de ces paysages qui n'appartiennent qu'à l'Angleterre : des collines à pente douce que séparent de riantes vallées, de vastes et grasses prairies dans les bas-fonds, et plus haut des jardins, des vergers, des champs de blé ou de houblon, l'agriculture dans toute sa magnificence et la nature dans toute sa beauté. Sur une terre aussi fertile, la population doit vivre dans l'aisance : les laboureurs gagnent de 15 à 18 francs par semaine; les femmes, 7 francs 50 cent.; un enfant de treize ans, de 3 francs 75 cent. à 5 francs. Chaque famille a sa chaumière et son jardin, jardin cultivé avec un soin infini, chaumière divisée souvent en quatre chambres, de manière à développer également la santé du corps et les bonnes mœurs. Le mobilier a un air de propreté qui charme; outre les tables bien polies, des armoires garnies de linge et une batterie de cuisine luisante, on voit dans chaque maison une énorme pendule qui annonce que les maîtres du logis connaissent le prix du temps aussi bien que le commis le plus affairé de la Cité. Les femmes savent généralement coudre et blanchir; quelques-unes sont capables de faire leur beurre et de pétrir leur pain. Toute chaumière a une étable qui renferme une vache ou un cochon; en un mot, la condition de ces paysans est bien supérieure à la moyenne des principaux comtés.

Parmi ceux qui prirent part à l'émeute du 28 mai, un seul passait pour être d'une probité suspecte, et quatre seulement recevaient des secours de leur paroisse. Tous les autres étaient des hommes d'un âge mûr et d'un caractère irréprochable, qui vivaient sans peine du travail de leurs bras ou qui cultivaient le sol en qualité de fermiers. La population de ces hameaux se distingue encore par une sobriété assez rare dans la Grande-Bretagne; les villages éloignés des grandes routes n'ont pas un seul cabaret.

(1) *Report on the state of the Peasantry, at Boughton, Herne-Hill*, etc.

Ainsi, la misère et la débauche, ces alimens naturels de tout désordre, n'ont été pour rien dans les scènes de Boughton. M. Liardet en voit la cause principale dans l'ignorance habituelle des populations rurales, ignorance qui lui paraît plus entière là qu'ailleurs. A l'appui de son opinion, il rappelle que, sur quarante chaumières examinées par lui à Dunkirk, il y en avait vingt qui ne renfermaient pas un livre, et que, dans les autres, la Bible était le seul livre qui s'offrît aux regards des visiteurs. A Herne-Hill, bien peu d'habitans étaient en état de signer leur nom, et ceux qui savaient lire ne lisaient que les premières pages du Nouveau Testament.

L'ignorance n'est pas moins grande dans les campagnes de la France; je doute cependant qu'un imposteur ou un illuminé, en déployant des séductions égales à celle de Courtenay, parvînt à y éveiller le même fanatisme, En général, les révolutions politiques commencent dans les villes, et les révolutions religieuses dans les campagnes; les peuples les plus fanatiques ont été les peuples pasteurs. Mais nos paysans ont vu le monde, et le mélange continuel des classes dans la société française rend leur esprit moins accessible aux illusions ou aux préjugés; il en est tout autrement en Angleterre. Voici la peinture que fait M. Liardet de l'état social dans la paroisse de Herne-Hill.

« Le village renferme quatre-vingt-huit familles qui donnent une population de quatre cent soixante-dix individus. Le vicaire est le seul homme comme il faut (*gentleman*) qui réside dans la paroisse; il n'y a ni médecin, ni pharmacien, ni boutique d'aucune espèce. La terre est distribuée en fermes, depuis soixante jusqu'à cent cinquante acres d'étendue. Les fermiers, qui ont une existence grossière et qui ont reçu une instruction purement agricole, ne sont pas en état, quand ils en auraient la volonté, de contribuer à la réforme morale du peuple. Le principal d'entre eux et le seul qui prenne quelque intérêt à ces questions, n'a lui-même que l'éducation que l'on donnait, il y a quarante ans, aux classes laborieuses dans les districts ruraux. C'est néanmoins un personnage très méritant, qui, à force d'industrie, de persévérance, d'économie, et par une bonne conduite dont il ne dévia jamais, s'est élevé de l'humble condition de journalier à la position honorable qu'il occupe aujourd'hui. Tout le fardeau des intérêts séculiers de la paroisse retombe sur ses épaules : il est marguillier, gardien des pauvres, commissaire chargé de veiller à l'entretien des routes, et il remplit ces fonctions, non-seulement pour le village de Herne-Hill, mais aussi pour celui de Dunkirk, qui est encore plus considérable et qui renferme sept cents habitans. »

Ne cherchons pas ailleurs la véritable cause des troubles : elle est dans cet isolement social. Voilà deux villages et douze cents habitans,

parmi lesquels ni la classe supérieure ni la classe moyenne ne se trouve représentée. Les propriétaires ne vivent pas sur leurs domaines, et les fermiers ne sont que des laboureurs, sans capitaux et sans lumières; aucune profession libérale n'y est exercée, pas même l'art de guérir; point d'industrie ni de commerce, même en détail; le village de Dunkirk, terre d'église, qui appartient au chapitre de Cantorbéry, est absolument privé des secours spirituels, et sans les 300 livres sterling attachées à la cure de Herne-Hill, cette paroisse n'aurait probablement pas fixé la résidence du seul *gentleman* qu'elle renferme. Il n'y a donc là que des paysans, et des paysans abandonnés à eux-mêmes, des paysans qui ne reçoivent rien de la société que leur salaire, en échange d'un travail qui fait produire au sol la rente du propriétaire et la dîme du clergé.

Les hommes, par cela seul qu'ils vivent en société, demandent à être conduits; quand leurs chefs naturels leur manquent, ils sont à la merci du premier charlatan qui veut s'emparer de leur esprit et qui se fait fort de les diriger. « Seriez-vous disposé à écouter un bon avis? demandait M. Liardet à un paysan. — Je ne le crois pas, monsieur, répondit le bonhomme, si le conseil venait de quelqu'un comme moi; mais s'il m'était donné par un *gentleman* comme vous, je pense que j'y céderais. » Cette conversation est un trait le lumière; elle explique à la fois l'état moral des paysans et l'ascendant que Courtenay obtint si promptement parmi eux. Tout autre *gentleman* qui aurait pris la peine de leur parler de leurs intérêts dans cette vie et de leurs espérances dans l'autre eût probablement exercé la même influence.

Il est à remarquer que le village de Boughton, le plus peuplé des trois, et celui où l'insurrection vint former ses rangs, n'a compté qu'un des siens parmi les paysans qui ont péri, et deux seulement parmi les prisonniers. La plupart des victimes appartenaient aux paroisses de Herne-Hill et de Dunkirk. Cela ne veut pas dire que Boughton ait une grande supériorité de mœurs ou de lumières; mais c'est un lieu de passage, dont les habitans se frottent par conséquent un peu plus au monde, et que la civilisation éclabousse de temps en temps, si elle n'y pénètre pas. Les prophètes et les charlatans, rencontrant peu d'illusions en pareil lieu, doivent y faire moins de prosélytes; de là le peu de succès de Courtenay à Boughton, où il ne recruta pas plus de trois dupes sur treize cents habitans.

Depuis l'ouverture du chemin de fer qui va de Londres à Folkestone et à Douvres, le courant des voyageurs s'est détourné. La popu-

lation de Boughton, comme celle de Herne-Hill et de Dunkirk, attend que les hauts dignitaires de cette église métropolitaine dont elle aperçoit les tours à l'horizon s'occupent enfin de civiliser la contrée. Dans le moyen-âge, les terres de l'église étaient les mieux cultivées, et les serfs de l'église les plus heureux; aujourd'hui le clergé anglican n'est pas un propriétaire plus paternel ni plus attaché à ses devoirs de tuteur que l'aristocratie civile. A quelques égards, la propriété, dans les mains des corps religieux, a des inconvéniens plus sensibles. Les grands seigneurs résident très souvent sur leurs domaines, où ils dépensent une partie de leurs revenus et où ils tiennent à honneur d'étaler un luxe princier; mais les dignitaires ecclésiastiques, ne possédant qu'à titre de fidéicommis, habitent rarement les terres qu'ils exploitent : aussi l'*absentéisme*, ce fléau des sociétés aristocratiques, frappe-t-il principalement les populations dont la tutelle leur est dévolue.

Quel était le sens de cet emblème derrière lequel se ralliaient les paysans ameutés de Herne-Hill et de Dunkirk? Pourquoi ce pain, qu'ils portaient au bout d'un drapeau, et qui parlait pour eux aux regards de la foule? Ce n'était pas un signe de détresse, car tous ces hommes, qui « vivaient en travaillant, » n'avaient pas à se poser, comme les ouvriers de Lyon, l'autre terme du redoutable dilemme, et à « mourir en combattant. » Ce pain était le symbole de la propriété, et figurait une évolution sociale. Les paysans aspiraient à devenir propriétaires. Occupés à féconder un sol dont ils ne voyaient jamais les maîtres, ils en étaient venus à considérer ceux-ci comme des étrangers, dont l'absence avait singulièrement affaibli les droits. Il y a dans ces faits une grande leçon. Le travail est l'origine de la propriété; c'est en cultivant le sol que l'homme se l'approprie. Quand le possesseur cesse de cultiver, malgré la loi et malgré l'usage, le lien qui l'attache au sol commence à se détendre; il peut finir par se briser, si le propriétaire cesse de résider et va dissiper au dehors des produits dont il garde la jouissance pour lui seul. Toute aristocratie oisive est à la veille d'un 93. Si elle veut résister et si elle veut vivre, il faut qu'à l'exemple de ce géant que la mythologie païenne fait naître de la terre, elle se retrempe souvent au contact du sol qui la nourrit.

II. — CARMARTHEN.

Les troubles du pays de Galles ont suivi de près ceux des districts manufacturiers. Vers le milieu de l'année 1843, au moment où l'at-

tention de l'Angleterre était détournée et ses troupes occupées par les formidables démonstrations d'O'Connell, une espèce de jacquerie s'organisa dans la partie méridionale de la principauté, sur les côtes reculées qui font face à l'Irlande. Le fermier de la route de Carmarthen à Saint-Clare ayant établi, contre le vœu des magistrats locaux, une nouvelle barrière, une trentaine d'hommes barbouillés de noir, sous la conduite d'un chef déguisé en femme, que les siens nommaient Rébecca, vinrent la démolir en plein jour. Relevée plusieurs fois, la barrière fut aussi souvent détruite, et, la colère du peuple s'échauffant par la résistance, les bureaux de péage furent renversés en un instant sur toutes les routes dans le comté de Carmarthen, ainsi que dans les comtés limitrophes de Pembroke, de Glamorgan, de Brecon et de Radnor.

Le pays de Galles, contrée montueuse et d'un difficile accès, a servi long-temps de refuge aux bannis et aux proscrits de l'Angleterre; mais, depuis plusieurs siècles que la principauté jouit d'un profond repos, on avait le droit de croire que les traditions de la révolte étaient oubliées, et que l'assimilation de cette province au royaume, commencée de bonne heure par les lois, avait été achevée par les mœurs. Eh bien! ces souvenirs sont encore présens à la mémoire des habitans, qui reprennent, comme s'ils ne l'avaient jamais interrompue, la vie d'aventures. Les exploits de Rébecca ont déjà leur légende; le goût du merveilleux donne une physionomie particulière aux expéditions nocturnes des Gallois, et une sorte de loyauté chevaleresque relève des épisodes qui semblaient devoir être le fait d'une bande de pillards.

Avant d'attaquer une barrière, Rébecca dénonçait les hostilités. Le garde était sommé de vider les lieux; on lui donnait le temps de mettre sa famille et son mobilier à l'abri. Malheur à lui, s'il n'obéissait pas! la bande, en arrivant, cernait la maison, battait le garde, brûlait les meubles, et l'œuvre de destruction commençait. Pendant que les uns, armés de pioches et de leviers, s'occupaient à démolir la barrière, les autres, placés en sentinelles sur la route, faisaient un feu roulant pour éloigner les curieux; puis, la barrière rasée, chacun tirait à travers champs, et la force armée survenant ne trouvait plus à qui s'en prendre.

Bientôt ce système de dévastation s'étendit aux *work-houses* ou maisons de charité, autre objet de l'animadversion publique. Les rébeccaïtes pénétrèrent dans la petite ville de Carmarthen, et ne laissèrent que des décombres à la place où s'élevait un de ces édifices

que les Anglais eux-mêmes ont baptisés du nom odieux de *bastilles*. Plus tard, les fermes furent attaquées; les propriétaires menacés émigrèrent en foule; Rébecca, étendant son ambition, s'érigea en censeur de la société et en redresseur des torts; la terreur régna dans la contrée.

L'organisation des rébeccaïtes était remarquable : ils n'avaient pas de chef, car Rébecca n'était qu'un rôle que chacun remplissait à son tour; ils ne levaient pas de drapeau, car c'était une protestation qu'ils entendaient faire, et non une révolte. Cependant le concert entre eux était universel et instantané, comme dans un pays insurgé contre ses conquérans; des feux allumés sur les hauteurs servaient de signaux télégraphiques; le cornet à bouquin ne cessait de retentir dans les bois; les rébeccaïtes s'exerçaient au maniement des armes et à la discipline militaire; ils tenaient des assemblées pendant la nuit, et des enfans portaient les lettres de convocation de ferme en ferme; un ensemble admirable présidait à tous leurs mouvemens, que protégeait d'ailleurs un invariable secret. Quand ce n'est pas la volonté souveraine d'un homme qui imprime cette unité d'impulsion, elle ne peut être le produit que du concours de la population tout entière.

L'Angleterre ne s'émut pas, au premier abord, des désordres dont le pays de Galles était le théâtre : comme on n'y apercevait aucun caractère politique, on laissa volontiers à la magistrature locale le soin de les réprimer. Ajoutez que les allures romanesques de Rébecca et de son lieutenant, miss Cromwell, devaient charmer les imaginations dans cette société blasée. Le peuple qui, courant après les émotions d'un autre âge, s'était donné, quelques années auparavant, le spectacle d'un tournoi, au château d'Eglintoun, battit des mains, croyant entendre un écho de Robin Hood ou d'Owen Glendwor. Les grands journaux de Londres mirent des correspondans aux trousses de la *dame*, et donnèrent tous les matins le récit de ses faits et gestes : celui du *Times*, admis aux séances mystérieuses de ce parlement de paysans, intéressa le public à leurs plaintes. La curiosité fraya les voies à la sympathie.

Le gouvernement lui-même fut entraîné par l'exemple. Voyant la police battue ou désarmée, il avait envoyé des régimens de dragons, et avait publié des proclamations par lesquelles de fortes primes (depuis 50 liv. sterl. jusqu'à 500 liv. sterl.) étaient offertes à quiconque livrerait ou dénoncerait Rébecca; mais les dragons, constamment devancés ou évités par les insurgés, s'épuisèrent en marches et en contre-marches. L'argent n'ébranla pas la fidélité que les Gallois s'étaient jurée, et pas un traître ne se rencontra pour venir réclamer le

prix du sang. Il fallut donc songer à des expéditions d'une autre nature. Un officier de la police judiciaire, M. Hall, dépêché sur les lieux, avait déjà constaté sommairement l'origine et le caractère du désordre. On donna plus de solennité à l'enquête, en la confiant à trois commissaires, parmi lesquels figurait un homme d'une grande expérience et d'une égale autorité, M. Frankland Lewis.

Cette mesure, jointe à quelques concessions des propriétaires fonciers, calma presque aussitôt les troubles. Une population qui avait bravé et lassé la force publique céda d'elle-même dès que la presse et le pouvoir parurent prendre intérêt à son sort. L'agitation tendit à se régulariser, et les protestations armées firent place aux pétitions les plus pacifiques. Les Gallois, dans leur ignorance et dans leur confiance, supposaient que le gouvernement pouvait et voulait leur rendre justice, du moment où il s'enquérait de leurs griefs.

Le pays de Galles, sous le rapport moral, se distingue honorablement des autres parties du royaume. Les douze comtés, les comtés les plus pauvres, sont ceux où l'on respecte le plus les personnes et les propriétés. Il s'y commet très peu de délits et de crimes; en 1842, pendant que l'on comptait, dans l'Angleterre proprement dite, un délinquant sur 489 habitans, et un délinquant sur 627 habitans en Écosse, le pays de Galles n'a présenté qu'un délinquant sur 1,368 habitans. Durant les troubles, lorsque Rébecca renversait les châteaux et démolissait les barrières, ses gens gardaient leurs mains pures et ne s'appropriaient rien de ce qu'ils avaient touché. Tout le temps que ces bandes ont parcouru nuitamment la contrée, l'on ne citerait pas un seul acte de pillage. Quel contraste avec les mœurs de la race anglo-saxonne, et comme le peuple de Galles doit sembler honnête à côté de la populace bien voisine pourtant qui a saccagé Bristol!

Pour qu'une population aussi amie de l'ordre se soit portée, avec toutes les apparences d'un mouvement unanime, à des excès que l'on peut considérer comme une révolte ouverte contre la société, il faut assurément qu'on lui ait rendu l'existence insupportable. C'est la conclusion qui se trouve exprimée avec une naïveté touchante dans l'apologue suivant qu'un fermier raconta, pour tout discours, devant une assemblée de paysans; car le peuple de Galles, comme tous les peuples enfans, donne volontiers à ses sentimens la forme de l'apologue :

« Un gentilhomme avait un très beau cheval, qu'il montait depuis des années et qui avait l'allure douce autant que le pied sûr. Un soir, en revenant chez lui, il fut fort étonné de voir que son cheval, au lieu de marcher paisi-

blement comme à l'ordinaire, s'efforçait tout le long du chemin de le jeter par-dessus la haie, et en effet, au moment où ils arrivaient, le cheval jeta son cavalier par-dessus la haie. Le cavalier se releva, entra chez lui, et appelant ses domestiques, il ordonna au groom de tirer sur le cheval et de le tuer; mais une vieille femme qui appartenait à la maison lui dit : « Ne tuez pas ce « cheval, il y a peut-être quelque défaut dans la selle; autrement, votre « monture ne vous aurait pas porté sans accident pendant tant d'années. Ne « tuez donc pas ce cheval sans examen, et laissez-nous plutôt regarder s'il « n'y a pas quelque chose qui aille de travers. » On examina le dos du cheval avant de l'abattre, et l'on y trouva deux larges blessures, une de chaque côté. La vieille femme dit aussitôt : « Vous le voyez, vous auriez mal fait de tuer « ce cheval; lorsque la selle était bonne et que rien ne le blessait, il vous « portait sans accident; quelque défaut doit se trouver au coussin de la selle. « La chair de son dos est déchirée jusqu'à l'os. » En examinant la selle, on y découvrit deux gros clous qui avaient fait ces blessures. Au lieu de tuer le cheval, on arrangea la selle, et le cheval, au lieu de renverser le cavalier, le porta désormais sans accident, aussi loin qu'il le put et aussi long-temps que celui-ci vécut.

« Et maintenant, Rébecca a souffert jusqu'à ce que sa chair eût été déchirée et l'os mis à nu; mais à la fin elle a renversé le gentilhomme. Que les maîtres du sol s'entendent pour la guérison de ses blessures, pour redresser ce qui va de travers, pour réparer la selle, et ni eux ni Rébecca n'en souffriront à l'avenir. »

Les gens du pays de Galles ne parlent pas toujours par apologues. Dans une de ces réunions dont le *Times* a publié en quelque sorte les procès-verbaux, un fermier s'écriait : « Le cœur du pays a été endurci par l'oppression. — Je consens, disait un autre, à être réduit à la pauvreté par la volonté de la Providence; mais je ne veux pas que ce soit par l'injustice des hommes. — On demande, ajoutait un troisième, comment il faut s'y prendre pour saisir Rébecca. On ferait tout aussi bien de se demander d'abord qui elle est. Quelques-uns prétendent que Rébecca est la mère de tous les fermiers; mais, pour dire la vérité, c'est la pauvreté qui est Rébecca (grands applaudissemens); et ce qui entretient Rébecca, ce sont les abus. »

Voilà les troubles du pays de Galles expliqués; on comprend maintenant pourquoi Rébecca était un jour ici et là un autre, pourquoi le premier venu pouvait remplir ces fonctions redoutables et s'ériger en vengeur du peuple, pourquoi enfin, au lieu d'être un chef de bande ou de parti, une personne en un mot, Rébecca n'était que le symbole, la personnification des opprimés se levant en courroux, le jour où ils avaient assez de leur misère; c'est la pauvreté qui était Rébecca.

L'excès de cette pauvreté a changé le caractère du peuple. Les Gallois étaient une race assez semblable aux montagnards de l'Écosse et gardant comme eux les traditions de la famille ainsi que les liens du clan, passionnés dans leurs attachemens autant qu'acharnés dans leurs haines, et portant la reconnaissance à ce point, qu'un avocat de Carmarthen, qui donnait gratuitement des consultations aux pauvres, étant venu à mourir, la ville entière prit le deuil. On obtenait tout d'eux avec une parole conciliante; leur respect pour les maîtres du sol était sans bornes, et aucune circonstance n'avait fait brèche à leur docilité éprouvée. Aujourd'hui, la population se trouve divisée en deux camps, ceux qui possèdent et ceux qui travaillent. Les propriétaires sont considérés comme une classe à part, et comme tels on les déteste; le paysan passe à côté d'eux, sans porter comme autrefois la main à son chapeau.

On a comparé l'état du pays de Galles à celui de l'Irlande; il y a misère en effet et même oppression des deux côtés; mais les maux que le gouvernement anglais a infligés d'une main si libérale à l'Irlande étaient le fait d'un conquérant qui agissait de propos délibéré et en connaissance de cause. L'intention du pouvoir n'a été pour rien dans les souffrances du pays de Galles; cette contrée porte seulement la peine de la mauvaise administration qui la régit. On imaginerait difficilement à quel point le pays de Galles demeure inconnu à l'Angleterre, et l'Angleterre au pays de Galles. Il est tel comté gallois où les proclamations du gouvernement n'ont jamais été publiées, où l'on sait à peine le nom du souverain qui règne sur le royaume-uni. Les Anglais ignorent l'idiome qui se parle dans le pays de Galles, et les Gallois n'entendent pas l'anglais. Cette ignorance oppose à leur éducation des obstacles presque insurmontables, car le gallois est une langue sans livres, dans laquelle on ne peut apprendre ni les sciences, ni l'histoire, ni la religion, ni même les arts usuels et les secrets du travail, qui conserve les traditions et qui favorise par conséquent l'esprit de routine, mais qui ne saurait aujourd'hui servir d'instrument au progrès.

Sans doute la différence des races explique la différence persévérante des idiomes. Les Gallois appartiennent comme les Irlandais à la race celtique, et ils ont un égal éloignement pour le sang saxon. Un des articles du programme de Rébecca est même dirigé spécialement contre l'emploi dans le pays de Galles des ouvriers et des surveillans anglais; mais les autres Celtes de l'empire, les Irlandais et les Écossais, quoique soumis plus tard, ont adopté bien plus complète-

ment la langue de la race victorieuse. Dans les *highlands* de l'Écosse, il n'y a plus que les vieillards qui parlent l'idiome de Rob Roy, et l'anglais est d'un usage vulgaire en Irlande, jusque dans les solitudes du Connaught. Dans le pays de Galles, plus de la moitié des habitans parlent une langue qui leur est propre; les enfans même qui demandent l'aumône sur les routes ne savent que ces deux mots d'anglais : « *half a penny, sir.* » Les Gallois gardent cette ignorance incommode jusque dans les villes de l'Angleterre; Liverpool renferme plus de vingt chapelles où l'on prêche en langue gaélique, et où le même idiome est seul employé dans le service divin. L'intérêt cependant commence à prévaloir sur l'aversion. Les Gallois comprennent que la connaissance de l'anglais peut devenir pour eux une ressource; ils le considèrent, dit un témoin interrogé dans l'enquête, « comme la langue de l'avancement, » comme un moyen de faire leur chemin dans le monde; aussi les écoles de paroisse sont-elles désertes, quand on n'y enseigne que le gaélique; l'enseignement de l'anglais est la seule chose qui décide les parens à y envoyer leurs enfans. Quel parti ne tirerait pas de cette disposition un gouvernement qui dirigerait la sollicitude des pouvoirs publics vers l'éducation du peuple!

Au rebours de l'Écosse, où l'individualité nationale s'efface tous les jours, bien que cette contrée jouisse encore d'une sorte d'individualité politique, le pays de Galles, qui n'a pas une existence politique distincte de celle de l'Angleterre, a conservé néanmoins son caractère original : la principauté est encore une nation. On a traité les Gallois comme des Anglais, et ils sont tout autre chose; leur état légal ne répond pas à leur état réel. Les Irlandais se plaignent et ont le droit de se plaindre de ce que, en les faisant entrer dans l'union britannique, on ne les y a pas admis sur le pied d'une complète égalité. Les Gallois pourraient articuler la plainte contraire, car ils souffrent principalement de l'assimilation que l'Angleterre a tenté d'établir.

Jusqu'aux premières années du XVIIe siècle, la coutume du pays de Galles admettait le partage égal des héritages, qui avait amené une extrême division dans la propriété. La petite propriété convient à cette contrée semée de montagnes, sillonnée par les rivières et les torrens, et où de vastes espaces stériles séparent les terrains cultivés. Elle n'est pas moins en rapport avec la rareté des capitaux et avec la médiocrité des fortunes. Il a donc fallu faire violence aux mœurs des Gallois pour introduire dans leurs usages le droit d'aînesse, cette loi aristocratique de l'Angleterre, et pour accumuler par suite les terres dans un petit nombre de mains; mais quand il ne leur a plus été permis

de posséder en qualité de propriétaires, ils ont cherché du moins à occuper le sol comme fermiers. De là vient qu'au rebours de l'Angleterre, où un fermier exploite souvent jusqu'à 2,000 acres, le pays de Galles est divisé en une multitude de petites fermes qui n'ont pas quelquefois plus de 25 acres d'étendue. De là aussi le prix élevé de la rente que paie le sol, la concurrence faisant monter le taux du fermage bien au-dessus du bénéfice que le cultivateur peut légitimement espérer.

Le sol est généralement mauvais dans le pays de Galles, il ne produit que de l'avoine ou de l'orge. Cultivé d'ailleurs comme il l'est, presque sans engrais et avec une charrue qui gratte plutôt qu'elle ne laboure, au lieu de s'améliorer, il s'appauvrit tous les ans. On cite des endroits où les fermiers ont récolté des céréales quatorze années de suite, au risque de rendre la terre absolument rebelle à toute espèce de production. Comment en pourrait-il être autrement? Le propriétaire afferme ses domaines à l'enchère et sans bail : le cultivateur qui promet le fermage le plus élevé est mis aussitôt en possession; mais on ne lui donne aucune garantie, et comme on peut toujours l'évincer en l'avertissant six mois à l'avance, il n'a garde de risquer son argent, s'il en a, dans des améliorations dont un autre serait peut-être appelé à recueillir le fruit. Il cultive donc, non pas comme un fermier, mais comme un manœuvre, travaillant rudement et vivant de peu, versant abondamment sur les champs la sueur de son front, mais n'y apportant rien de plus.

Dans une contrée où la terre ne rend que des produits médiocres et où tout le bénéfice de la production est absorbé par le propriétaire, la misère doit être commune. Pour trouver à vivre, les petits fermiers sont obligés de voiturer des charbons ou de la chaux, et de louer leurs services en qualité de journaliers. Leur nourriture est grossière et à peine suffisante : du pain d'orge, de la bouillie d'avoine, du fromage, du lait, et rarement du porc. Les chaumières, blanchies à la chaux, paraissent généralement salubres, en dépit de leurs dimensions étroites; mais on en visite souvent plusieurs sans y apercevoir un morceau de pain, et bien des fermiers n'envoient pas leurs enfans à l'école, faute de vêtemens décens pour les couvrir. Que dire des huttes qu'habitent les simples journaliers? « J'entrai, écrit un rédacteur du *Times*, dans des chaumières le long de la route, afin de me rendre compte de la condition du peuple; elles sont construites en terre, le sol en est fangeux et plein de trous. On n'y voit ni chaises ni tables; elles sont à moitié remplies de mottes de tourbe empilées

dans tous les coins. Il n'y a pas d'autre ameublement qu'un mauvais bois de lit et une marmite; point de lit, un peu de paille en tient lieu, et pour couvertures ils ont des haillons. Un feu de tourbe remplit la chaumière de fumée, et attire les enfans qui viennent s'accroupir autour de l'âtre. Toutes les chaumières se ressemblent; je n'ai vu, dans aucune partie de l'Angleterre, une aussi abjecte pauvreté. »

Les journaliers ne reçoivent pour salaire que 9 à 10 *pence* (92 c. à 1 fr. 03 c.) par jour en été, et 6 *pence* (61 c.) en hiver; mais ils ont du moins la faculté de quitter le travail des champs pour celui des mines, qui est florissant dans le pays de Galles, et que fécondent les capitaux de l'Angleterre. Les fermiers, au contraire, espèces d'immeubles par destination, ne peuvent pas émigrer, ni chercher fortune dans une autre industrie. C'est la classe la plus à plaindre, car les charges dont le capitaliste prend ailleurs sa part pèsent ici uniquement sur le travail, et le fermier du pays de Galles, de déchéance en déchéance, en est venu à n'avoir pas d'autre capital que la vigueur de ses bras. Ainsi, les grands vivent littéralement de la ruine des petits; chaque année de fermage coûte au fermier une faillite. Une classe moyenne ne peut pas se former dans les campagnes, car, à chaque effort que fait le pauvre pour s'élever, il retombe bientôt au-dessous du point d'où il était parti. Cet éternel servage des Gallois a ému les commissaires du gouvernement, qui, n'osant pas invoquer l'intervention de la loi, en appellent du moins à la prévoyance et à l'humanité des propriétaires fonciers.

Les seules réformes que l'on ait tentées dans le pays de Galles ont tourné au détriment des populations. La loi du 13 août 1836, qui commua les dîmes, impôt variable de sa nature, en une rente fixe, rente payable en grains, mais qui s'évalue en argent au cours moyen des mercuriales, a été bien accueillie en Angleterre, où elle faisait cesser des procès sans terme et des difficultés infinies; mais on a eu le tort, en l'appliquant aux douze comtés gallois, de ne pas l'accommoder aux habitudes locales, et l'on a commis la faute encore plus grave de prendre pour base des évaluations des prix qui n'étaient pas ceux de la contrée. Il en résulte que la somme fixe à payer se trouve, dans la plupart des cas, beaucoup plus élevée que ne l'était auparavant la moyenne des dîmes. Les fermiers demandent donc à les payer en nature, comme par le passé, alléguant que cet impôt, au lieu de ressortir au dixième, leur enlève souvent le sixième du revenu. Ajoutez qu'une partie seulement des dîmes étant consacrée aux besoins du culte, et le reste devenant l'apanage des propriétaires fonciers, la destination de cet impôt ne peut plus le protéger contre les réclamations

qu'il a soulevées; mais fût-il exclusivement réservé à l'église anglicane, les Gallois ne s'exécuteraient pas de meilleure grace, attendu qu'ils professent en majorité des cultes dissidens (1). L'antipathie que fait naître la différence des races s'augmente ainsi par la différence des religions.

La nouvelle loi des pauvres, cette réforme qui, à défaut d'autres résultats, avait introduit une grande économie dans l'administration des secours publics en Angleterre, devait produire et a produit l'effet contraire dans les districts ruraux du pays de Galles. Là, sous le régime de l'ancien système, la taxe des pauvres était le plus souvent payée en nature : le fermier donnait des grains, du beurre ou tout autre produit agricole, que l'administrateur de la paroisse (*overseer*) distribuait ensuite aux pauvres, à la place d'une subvention en argent. Ceux-ci pouvaient en souffrir dans quelques circonstances; mais le partage qui s'opérait ainsi entre ceux qui possédaient et ceux qui ne possédaient pas avait un caractère plus fraternel. La paroisse était une famille dont les libéralités, ne s'adressant qu'aux besoins réels, les soulageaient sans engendrer ni encourager la misère.

Le système actuel, rendant impératif le paiement de la taxe en argent, aggrave par cela même le poids de cet impôt; comme il exige en outre la construction de bâtimens considérables pour les dépôts de mendicité et le salaire d'un état-major administratif, les dépenses des paroisses pour l'entretien des indigens devaient nécessairement s'accroître. En fait, il en coûte aujourd'hui 10 à 15 pour 100 de plus qu'en 1838; dans quelques paroisses, le nombre des pauvres de tout âge a doublé, et celui des pauvres valides a triplé. Le dépôt de mendicité de Carmarthen, qui ne renfermait que 91 indigens en 1839, en comptait déjà 327 en 1843; celui de Llannelly était remonté de 28 à 204, et celui de Cardiff, de 127 à 395.

En augmentant la misère dans le pays de Galles, la loi des pauvres a porté encore une grave atteinte à la moralité des habitans. On sait qu'aux termes de la vieille législation des paroisses, toute fille mère qui se disait enceinte des œuvres d'un homme était crue sur parole, et que le père putatif, si mieux il n'aimait épouser la mère, était tenu de fournir des alimens à l'enfant; en cas de résistance ou de refus, les magistrats pouvaient ordonner la contrainte par corps. Cette coutume avait donné lieu à des abus inimaginables; les jeunes filles, spéculant sur la protection dont la loi couvrait leurs désordres, se livraient

(1) « Il y a cent ans, les sectes dissidentes ne comptaient que 35 chapelles dans le pays de Galles; en 1832, le nombre des chapelles était déjà de 1,428. »

au premier venu, dans l'espoir d'obtenir, à défaut du mariage, une pension alimentaire; les plus éhontées trafiquaient même de ce pouvoir de dénonciation, et levaient des contributions sur les jeunes gens en les menaçant, pour le cas où ils ne se rachèteraient pas du péril, de les désigner aux magistrats. En réprimant le scandale, la loi de 1835 n'a pas dérogé au principe des législations d'origine germanique qui admettent la recherche de la paternité; mais elle a décidé, par voie d'atténuation, que tout enfant illégitime resterait à la charge de sa mère jusqu'à l'âge de seize ans, et que, dans le cas où la mère se trouverait hors d'état de l'entretenir, l'enfant retombant à la charge de la paroisse, les gardiens auraient le droit de sommer le père putatif de pourvoir à son entretien. Dans ce cas, le témoignage de la mère ne suffit plus; il faut d'autres témoignages et des indices en quelque sorte matériels pour déterminer cette imputation de paternité. Si la paroisse peut toujours saisir les revenus ou le salaire du père putatif, comme gage de la pension alimentaire, elle n'est plus autorisée à faire usage de la contrainte par corps.

Cette réforme étrange, qui n'osait ni donner ni retirer à la pudeur de la femme la protection de la loi, avait d'abord réprimé en Angleterre le débordement des naissances illégitimes, qui reprend maintenant son cours; mais elle a positivement échoué dans le pays de Galles, où elle a même eu pour effet d'introduire les abus qu'elle tenait ailleurs en échec. Parmi les Gallois, les rapports entre les jeunes gens et les jeunes filles avant le mariage résultaient des habitudes de la population et de la distribution intérieure des chaumières. Toute jeune fille débute par être servante de ferme; or, dans les fermes, le grenier sert de dortoir commun aux journaliers des deux sexes, et ce rapprochement donnant de grandes facilités au désordre, une promesse de mariage a bientôt achevé la séduction. Sous l'empire de l'ancien système, la séduction entraînait presque toujours le mariage : le jeune homme, sachant que les suites devaient être à sa charge dans tous les cas, apprenait à contenir ses passions et à observer ses devoirs; ou, quand il avait commis une faute, il s'empressait de la réparer, moitié par respect pour la décence publique, moitié par crainte de la loi. La jeune fille n'abusait pas, comme en Angleterre, de l'avantage de sa position légale, et il était rare qu'elle affirmât par serment le contraire de la vérité (1). Les mariages se faisaient de bonne heure

(1) « Not one woman in ten thousand will take a false oath. » (*Inquiry on South-Wales.*)

et avec une grande imprévoyance; mais les mauvais effets de la loi n'allaient pas au-delà.

Depuis le changement opéré en 1835, la prostitution est entrée dans les mœurs. Les jeunes gens, ne courant plus aucun risque personnel, se font un cruel passe-temps de perdre les jeunes filles. Le garçon de ferme qui a séduit sa compagne de travail lui persuade de se réfugier, au terme de sa grossesse, dans le dépôt de mendicité. Celle-ci relève à peine de couches, que le séducteur la laisse là; que s'il est actionné par les gardiens de la paroisse, ou poursuivi par l'indignation publique, il quitte le pays et va chercher du travail dans les mines ou dans les ateliers industriels. Le père abandonne la femme, et la mère abandonne l'enfant; c'est la paroisse qui recueille le fardeau. Les trois quarts des enfans que reçoivent les dépôts de mendicité dans le pays de Galles sont des enfans illégitimes et que leurs parens délaissent. La famille tombe ainsi en désuétude; un grand nombre des naissances ont lieu hors mariage, et l'on cite des femmes qui ont eu successivement jusqu'à neuf bâtards. L'ancienne loi était immorale, car elle encourageait la jeune fille à se prostituer, en faisant tourner nécessairement à son profit les conséquences de son inconduite : la nouvelle loi est inhumaine, car elle ajoute à la responsabilité de la femme, sans augmenter ses moyens de résistance et sans diminuer les tentations dont sa vertu est entourée.

La législation de l'Angleterre sur les secours publics gêne et révolte les gens du pays de Galles; mais la taxe des barrières est, de toutes les importations britanniques, celle qui fait peser sur eux la plus dure oppression. Je comprends que, dans les pays riches, qui s'étendent en plaines fertiles et qui abondent en populeuses cités, le système des péages soit préféré pour l'entretien des routes. Cette taxe prend alors le caractère d'un impôt de consommation : ceux qui dégradent les routes paient seuls pour les réparer, et dans la proportion du dommage; et, comme la circulation est active, l'on n'a pas besoin de multiplier les barrières ni d'élever le taux des péages jusqu'à les rendre onéreux pour les transports. Voilà le système qui devait réussir et qui a réussi, en effet, en Angleterre; mais, dans une contrée pauvre, hérissée de montagnes et coupée de torrens, le problème de la circulation se présente sous un tout autre aspect. Il y aurait une véritable injustice à défrayer l'entretien des routes, au moyen d'un péage, attendu que la dégradation des chaussées, dans ces régions élevées, provient beaucoup moins du passage des transports que de l'action des élémens et de l'influence des saisons. Joignez à

cela que, les routes étant peu fréquentées, il faudrait, si l'on voulait obtenir un revenu qui suffît pour les frais d'entretien, faire supporter au roulage, aux voitures publiques, aux charrois de l'agriculture, un impôt hors de proportion avec les facultés du contribuable et avec l'importance du service rendu.

Le pays de Galles a manqué long-temps de routes carrossables. Pour exécuter celles qui existent aujourd'hui et qui sont fort belles, les comtés ont dû emprunter; car l'état n'a pas fait pour les Gallois ce qu'il avait fait pour la Haute-Écosse, où les grandes lignes de communication furent tracées au moyen d'une subvention accordée par le parlement. Il arrive donc souvent que le produit des péages sert à payer les intérêts de la dette, et que la paroisse est encore obligée de s'imposer pour subvenir à la réparation des routes. La forme adoptée pour la perception des péages concourt aussi à rendre la taxe plus onéreuse à la population. Les commissions (*trusts*) qui administrent les routes afferment les droits de barrières à des prix très élevés, grace à la concurrence effrénée que se font les entrepreneurs. L'argent abonde ainsi dans les caisses locales; mais les traitans, qui veulent retrouver leurs déboursés, multiplient les barrières, exagèrent les tarifs, et pressurent le menu peuple. Les chevaux, étant de petite taille, ne transportent que la moitié du poids que traînent les attelages de même nature dans les comtés anglais; cependant le droit est également de 6 d. par cheval et par distance, et les distances sont plus rapprochées. On a calculé qu'une charge de chaux (la chaux est l'engrais de cette contrée humide), qui vaut 3 sh., prise au four, revenait à 6 sh., par les péages seulement, à une distance de cinq milles anglais. Dans quelques districts, la charge de houille, qui vaut 2 sh. 8 d. sur le carreau de la mine, payait 9 à 10 sh. pour être transportée à huit milles. Il devenait à peu près impossible aux fermiers de se procurer les choses nécessaires à la vie ainsi que les instrumens de travail. Qu'on ne s'étonne donc pas si leur patience a fini par se lasser.

Les commissaires du gouvernement, qui ont reconnu et sondé les plaies de cette population, ne proposent aucune réforme sérieuse. Le gouvernement lui-même, désespérant sans doute de proportionner le remède au mal, se tient dans une inaction absolue. Il a fallu, pour calmer les esprits, que les propriétaires fonciers consentissent, dans certains districts, à la réduction des fermages; les magistrats locaux n'ont obtenu la suppression de quelques barrières et la diminution des péages qu'en résiliant un certain nombre de baux. Le réveil de l'industrie a fait le reste, en portant jusqu'au fond de ces vallées le

mouvement et la vie qui animent l'Angleterre. Sans parler de l'activité qui s'est communiquée au travail des mines et des forges, les capitalistes anglais demandent à construire deux grandes lignes de chemin de fer à travers le pays de Galles, dont l'une joindrait Birmingham au port de Holyhead, dans l'île d'Anglesey, le point de la côte qui est le plus rapproché de l'Irlande, et dont l'autre, se rejetant vers la côte méridionale, irait du comté de Glocester à la baie de Swansea. Ces projets gigantesques, en y joignant les embranchemens déjà proposés, exigeront une dépense de 220 à 225 millions de francs. Les capitalistes et les ingénieurs de la race saxonne envahissent ainsi le pays de Galles; cette contrée, déjà conquise, va être enfin exploitée.

Mais les Saxons auront beau pénétrer dans les solitudes que Rébecca ne trouble plus par le bruit de ses expéditions nocturnes, les opinions démocratiques éveillées par l'oppression ne s'éteindront pas désormais. On peut en juger par le ton des pétitions adressées à la chambre des communes. Entre autres demandes de ce peuple, il en est deux qui vont directement contre la nature et contre les tendances du gouvernement britannique. Les Gallois voudraient remplacer la magistrature gratuite, qui juge leurs différends, qui les ruine en épices (*fees*) et dont la morgue les révolte, par des magistrats salariés et électifs : c'est l'organisation des justices de paix décrétée par l'assemblée constituante; mais quoi de plus antipathique à la constitution de l'Angleterre et aux traditions fondamentales de l'aristocratie?

Un autre vœu, que l'on concilierait plus difficilement avec les droits de la propriété, est celui de voir confier à des assesseurs librement élus le soin de régler équitablement pour chaque ferme le taux de la rente à payer au maître du sol. Ce plan a quelques points communs avec la *fixité de tenure*, qui est à l'ordre du jour en Irlande. Il ne tend à rien moins qu'à dépouiller les propriétaires de la libre disposition de leur chose, et qu'à convertir les fermiers en usufruitiers des domaines occupés par eux. C'est encore l'expropriation sous une autre forme, car il n'y a plus de propriété le jour où celui qui possède doit soumettre à la décision d'un arbitre, quel qu'il soit, les termes de l'exploitation et le taux de son revenu. Pour peu que de pareilles idées aient pris racine dans les esprits, tout arrangement n'aura qu'une durée provisoire. Les désordres de 1843 ont pu cesser et l'agitation s'apaiser pour un temps; mais le feu d'une révolution sociale couve sous la cendre et en jaillira certainement quelque jour.

III. — PRESTON.

Il n'y a pas dans l'ordre social une plus grande difficulté que celle du salaire; ni la science ni la philanthropie ne l'a résolue. L'économie politique, à son début, avait supposé que le prix du travail se mesurait naturellement aux besoins du travailleur, théorie à laquelle les faits donnaient déjà et donnent encore un cruel démenti. La doctrine contraire serait, à tout prendre, infiniment plus exacte. Loin que les salaires suivent la proportion des besoins, ce sont les besoins qui se réduisent au niveau des salaires : voyez l'Irlandais se nourrir des pommes de terre que les porcs dédaignent et se couvrir de haillons. Est-il dans la nature des choses que l'homme descende aussi bas, et ne semble-t-il pas plutôt que la misère ait fait ici violence à ses plus légitimes instincts?

Aujourd'hui, les économistes enseignent que le travail est une marchandise dont le cours est déterminé, comme celui de toute autre valeur, par le rapport de l'offre avec la demande. Suivant eux, lorsque la demande excède l'offre, le maître ferait de vains efforts pour abaisser le taux des salaires, et quand l'offre excède la demande, l'ouvrier s'agiterait inutilement pour les élever. Cette doctrine, conforme à l'observation, règne désormais dans la science : on reconnaît en elle un axiome inflexible, une loi universelle et immuable comme celles du monde physique. Seulement, et comme pour nous consoler de sa rigueur, l'économie politique a inventé une sorte de gravitation dans l'industrie humaine : « Le prix courant du travail, dit Ricardo, tend à se rapprocher de son prix naturel. »

Malgré cette atténuation, la société, qui accepte le principe ou qui le subit, ne peut pas se résigner entièrement aux conséquences; on va voir pourquoi. Lorsque la marchandise sur laquelle porte la hausse ou la baisse n'est qu'une cargaison de fers en barre ou de cotons filés, il devient assez facile d'en prendre son parti, car la hausse profite alors ou la baisse est onéreuse au capitaliste, et, le capital étant l'accumulation des épargnes, les provisions de l'industrie, il se fait dans le pays, au pis-aller, une destruction d'embonpoint plutôt qu'une déperdition de substance. Le spéculateur déconfit, le fabricant ruiné, trouve encore à s'employer en qualité de commis ou d'ouvrier; quand les ressources de l'épargne ou les profits du capital viennent à lui manquer, le salaire lui reste. Derrière cette classe d'hommes, une autre classe est debout, sur laquelle, en cas de désastre, la première

peut se replier. Mais les ouvriers de l'agriculture et des fabriques, la multitude qui fait la base de l'édifice industriel n'a plus où descendre. Dans les luttes de la production, elle figure un corps d'armée sans réserve ni retraite possible, acculé tous les jours aux plus extrêmes périls. Sur le marché du travail, les risques ne sont plus des chances de gain ou de perte; c'est l'existence même des travailleurs qui se trouve en jeu. Toute réduction dans les salaires retranche quelque chose de leur chair et de leur sang. On comprend maintenant que les ouvriers résistent à ces retranchemens; on comprend que la société s'en émeuve. Un principe aussi rigoureux que celui qui tend à faire considérer comme une marchandise le travail de l'ouvrier, la subsistance du peuple, ne s'établira jamais dans les mœurs sans un puissant correctif. L'Angleterre a mis en regard la taxe des pauvres; mais ce contre-poids, jugé suffisant par ceux qui possèdent, n'a pas satisfait ceux qui produisent. De toutes les formes qu'emprunte la prévoyance sociale, de tous les sacrifices que le capital peut s'imposer en faveur du travail, l'aumône sera toujours celui qui soulèvera les objections les plus vives et les plus fondées.

Les Anglais ont poussé jusqu'à ses dernières conséquences la théorie du salaire. Ils ont voulu non-seulement que le prix du travail fût librement débattu entre les ouvriers et les maîtres, mais que les uns comme les autres eussent la faculté de se concerter sur les intérêts qui leur étaient communs. Dès l'année 1825, les lois qui frappaient les coalitions (*combinations*) d'interdit ont été rapportées sur la proposition de M. Hume, et, depuis ce moment, le pouvoir légal n'intervient plus dans les débats industriels que pour réprimer les violences qui alarment ou qui troublent la société.

Après comme avant la suppression de ces lois, les ouvriers n'ont fourni au gouvernement que trop d'occasions de le faire. Il n'y a peut-être pas d'exemple en Angleterre d'une coalition qui ait respecté les dissidences individuelles et qui n'ait employé que les moyens de persuasion pour en triompher. Les plus pacifiques au début finissent par des appels à la force brutale. On s'assemble par troupes, on arrête arbitrairement des prix que l'on prétend imposer ensuite; les ouvriers qui refusent de se joindre au mouvement sont insultés, battus, et voient quelquefois leur vie menacée; les maîtres qui résistent deviennent l'objet du ressentiment populaire, on ferme leurs ateliers, et l'on désigne souvent leurs manufactures à l'incendie. Le travail est interdit partout; des contributions sont levées sur les professions encore actives au profit de celles qui chôment; les classes in-

férieures s'isolent, et tout faubourg d'une ville industrieuse devient un Mont-Sacré d'où les ouvriers lancent des regards de colère sur les rangs supérieurs de l'ordre social.

Les maîtres, de leur côté, ne sont pas plus sages, et ils ne s'accordent pas entre eux une plus grande liberté. Seulement la violence, quand ils l'emploient, a des formes plus polies, sinon plus humaines. Au lieu de blesser ou de tuer les dissidens, on les met à l'index, on les déconsidère sans bruit, on s'efforce de les rejeter en dehors du monde commercial. Entre les procédés des maîtres et ceux des ouvriers, il n'y a donc que la différence de la forme; l'égarement est au fond le même dans les deux cas.

Dès que l'on reconnaît aux maîtres et aux ouvriers le droit de se coaliser en vue des transactions qui naissent du travail, les choses ne peuvent pas se passer d'une autre manière. Le nombre des intéressés est trop grand, et il y a trop de complications dans les intérêts, pour qu'un accord volontaire devienne possible. L'intimidation a seule raison des dissentimens, intimidation qui emprunte ici des moyens physiques et qui pénètre là dans l'ordre moral : d'où il suit que plus le marché du travail aura d'étendue, plus les coalitions seront fréquentes et tyranniques. L'Angleterre, renfermant les travailleurs proportionnellement les plus nombreux, les mieux payés et les plus habiles, a dû être aussi le théâtre où ces associations anormales se sont principalement développées. Les tentatives des maîtres, favorisées par une organisation préexistante, ont des allures plus mystérieuses et qui échappent à l'observation; celles des ouvriers se passent en grande partie sur la place publique, ce qui en rend l'histoire facile, de quelque secret qu'ils prétendent l'entourer.

Les coalitions d'ouvriers ont un caractère particulier en Angleterre; elles n'y sont pas, comme sur le continent européen, accidentelles et purement locales, naissant des circonstances et s'éteignant après l'explosion, ainsi que la flamme de la poudre : au lieu de se produire à l'état d'émeute, elles existent à l'état d'institution. Dans chaque industrie, l'association formée entre les ouvriers en vue des salaires (*trades union*) est générale et permanente; une sorte de franc-maçonnerie les rallie et les rend solidaires d'un bout à l'autre du royaume-uni. Il y a l'*union des fileurs*, l'*union des charpentiers*, l'*union des briquetiers*, l'*union des chapeliers*, l'*union des tailleurs*, l'*union des ouvriers en laine*, l'*union des tisserands en bonneterie*. Chacune de ces associations groupe les ouvriers sous le contrôle d'un gouvernement local, et compte au moins une loge par ville ou par district; les loges

correspondent entre elles, et désignent des délégués qui se réunissent périodiquement en congrès pour délibérer sur les intérêts de leurs commettans. Le conseil exécutif de chaque union lève des contributions sur les membres qui la composent; il promulgue des décrets qui ont force de loi, et fait appel à la publicité, soit par des assemblées, soit par des pétitions, soit même par des journaux. Les ouvriers dans chaque industrie ont donc obéi à l'impulsion de cet instinct démocratique qui tend à centraliser les forces et l'autorité. Supposez que les diverses *unions* parvinssent à s'entendre et à former un centre commun : alors la démocratie industrielle aurait son gouvernement, avec lequel il faudrait compter; mais alors aussi l'Angleterre cesserait d'être l'Angleterre : cette dualité de principes que les publicistes ont cru y voir et qui n'existe pas, se produirait en effet dans l'état.

Parmi les associations d'ouvriers, la plus ancienne et la plus formidable est sans contredit l'union des ouvriers fileurs (*spinner's union*). L'industrie du coton est organisée de manière à donner à cette classe d'hommes un ascendant marqué. Bien qu'ils représentent à peine le dixième des ouvriers employés dans la filature, leur concours est absolument nécessaire, et quand ils le refusent, le travail doit cesser à l'instant. Dans une manufacture qui renferme quatre cents ouvriers, les quarante fileurs, en quittant leurs métiers, condamneront les autres à l'oisiveté. Ajoutez que ces hommes, étant généralement les plus vigoureux, les mieux rétribués et les plus habiles, exercent une grande influence par leur exemple. Ce sont les serre-files du bataillon industriel; quand ils s'ébranlent, le reste les suit bon gré, mal gré. Non-seulement les fileurs dirigent d'une manière à peu près absolue les mouvemens des ouvriers, mais les manufacturiers avec lesquels ils engagent la lutte des salaires sont les plus mal placés pour résister à des exigences de cette nature, pour peu que l'on mette d'intelligence à les faire valoir et de persévérance à les défendre. Dans les industries où le capital fixe a peu d'importance, comme dans l'art du tailleur, du charpentier ou du fabricant de bonneterie, l'ouvrier refusant de travailler, le maître peut fermer boutique et attendre des temps meilleurs, car il ne fait que renoncer à des chances de profit, et ses pertes réelles ne sont pas assez sérieuses pour lui donner de l'inquiétude ou de l'embarras; mais un filateur, qui a mis dehors un capital énorme en constructions, en machines et en matières premières, ne peut pas suspendre ses opérations sans en éprouver un dommage considérable. Supposez que ce capital fixe représente, comme il arrive fréquemment dans la Grande-Bretagne, une somme de 2 millions de

francs; en le frappant d'immobilité, on occasionne au fabricant une perte d'environ 4,000 francs par semaine, sans compter la dépréciation que le temps apporte naturellement à cette propriété.

Les ouvriers fileurs n'ont rien négligé pour tirer parti des avantages de leur position. Entre l'ouvrier et le maître, la dictature de l'industrie devant appartenir à celui des deux qui pourrait prolonger les sacrifices et résister aux souffrances, ils ont fait les efforts les mieux combinés pour demeurer en possession du champ de bataille. L'union des fileurs existe depuis un temps immémorial; il y a déjà quarante ans qu'elle embrasse l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande; c'est la plus riche et la plus fortement organisée; elle a eu à sa disposition des sommes énormes. Les multitudes, dociles à son impulsion, se sont plusieurs fois livrées à des démonstrations tellement imposantes, que l'on a cru être à la veille d'une révolution. La lutte s'est prolongée jusqu'à interrompre souvent le travail pendant plus de six mois, et pourtant il a fallu céder. Les pertes ont été grandes des deux côtés; mais les ouvriers, en fin de compte, ont été constamment vaincus.

Il ne faut pas confondre les commotions populaires que déterminent la misère et l'inaction avec ces mouvemens à jour fixe et par ordre qui ont lieu généralement dans les époques où les manufactures jouissent de la plus grande prospérité. Les ouvriers s'y préparent de longue main, en formant un fonds commun au moyen de retenues opérées sur les salaires. Lorsque le comité directeur juge le moment venu, il demande une augmentation dans le prix des façons ou dans le taux des journées; faute par les fabricans de l'accorder sur l'heure et sans discussion, il ordonne une suspension générale des travaux (*strike*). Parmi les sécessions industrielles, la première qui ait réuni un grand nombre d'ouvriers est celle de 1810, dans laquelle tous les fileurs de Manchester et des environs, y compris Stockport, Macclesfield, Staley-Bridge, Ashton, Hyde, Oldham, Bolton et Preston, quittèrent au même instant les manufactures. Trente mille ouvriers restèrent sans emploi pendant quatre mois, et pour peu que l'inaction se fût prolongée, leur exemple allait entraîner l'Écosse. La suspension des travaux avait été décrétée dans un congrès tenu à Manchester, et auquel assistaient les délégués des autres villes manufacturières; quant à la direction de cette foule mutinée, elle était confiée à un ouvrier très intelligent nommé Joseph Shipley, qui exerçait un pouvoir absolu sur la multitude et qui paraît avoir été un autre Mazaniello (1).

(1) *Character, object and effects of trades-unions*, in-8°, London, 1834.

Les ouvriers qui avaient quitté les ateliers étaient soutenus par les contributions volontaires de ceux qui travaillaient; la subvention s'éleva pendant quelque temps à 1,500 liv. st. par semaine, dont Manchester seul fournissait près de la moitié, et sur laquelle les instigateurs de l'émeute recevaient une solde hebdomadaire de 12 shillings.

La cause principale de cette levée de boucliers était la prétention affichée par les ouvriers de porter les salaires dans les manufactures rurales au même taux qu'ils obtenaient à Manchester. On payait alors à Manchester 4 d. 2 (45 c.) pour filer une livre de coton numéro 40, et 4 d. (40 c.) seulement hors de la ville. Cette inégalité dans les salaires était plus apparente que réelle; en effet, les ouvriers des districts ruraux, payant leur logement moins cher et jouissant d'une santé plus robuste, vivent tout aussi aisément que ceux des villes avec un revenu moins élevé. On comprend encore que, dans les grands marchés, le taux des salaires s'élève en raison même de l'abondance du travail. Les ouvriers se révoltant contre une des conséquences les plus légitimes et les plus nécessaires de l'industrie, leur tentative devait donc échouer, car ils se heurtaient à la force même des choses. Après plusieurs mois de misère et de souffrances, les épargnes ayant été dévorées, les meubles vendus, les effets mis en gage, il fallut rendre les armes. Les ouvriers reprirent le travail, quelques-uns à des prix qui étaient inférieurs de 50 pour 100 à ceux qu'ils avaient refusés.

En 1824, les fileurs de Hyde, à l'instigation du comité directeur, quittèrent les ateliers afin d'obtenir une augmentation de salaire. Après quelques semaines d'oisiveté et après que l'union eut dépensé plus de cent mille francs en leur faveur, ils furent trop heureux de retrouver du travail aux prix habituels. En 1829, nouvelle démonstration; vingt-une filatures et dix mille ouvriers restèrent durant six mois entiers frappés d'immobilité. En 1830, la même calamité s'étendit à cinquante-deux filatures et à trente mille ouvriers, dans les villes d'Ashton et de Staleybridge. En 1836, ce fut le tour de Preston, où 8,500 ouvriers de tout sexe et de tout âge restèrent sans emploi depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de février suivant.

Dans une brochure intéressante (1), M. H. Ashworth a exposé les résultats de cette mésintelligence entre les chefs et les soldats de l'armée industrielle. Le bilan de l'émeute y est dressé avec une précision fort instructive; j'en reproduis les principaux traits.

Au mois d'octobre 1836, les ouvriers fileurs de Preston gagnaient

(1) *Inquiry into the origin and results of the strike of cotton spinners.*

en moyenne 22 sh. 6 d. (28 fr. 60 c.) par semaine, ou près de 5 francs par jour; mais dans la ville voisine de Bolton, la moyenne des salaires s'élevait alors à 26 sh. 6 d. (33 fr. 75 c.) pour les mêmes ouvriers. Les fileurs de Preston, excités par des émissaires de l'union, demandèrent à être mis sur le même pied que leurs voisins. Les fabricans s'assemblèrent, et, reconnaissant qu'il y avait quelque chose de fondé dans ces plaintes, ils offrirent une augmentation de 10 pour 100, qui reportait le salaire de la semaine à un taux nominalement inférieur de 1 fr. 15 c. au prix de Bolton, mais tout-à-fait égal, si l'on tenait compte du bon marché des denrées. On ne parvint pas à s'entendre, et les 42 filatures de la ville s'arrêtèrent à la fois.

Dans les premiers jours qui suivirent la rupture, le peuple fit bonne contenance; il ne paraissait éprouver ni souffrances ni regrets. Cependant cette attitude stoïque ne tarda pas à se démentir. Il y avait à peine un mois que le travail avait cessé, quand les rues de la ville se remplirent de mendians; l'administrateur des secours publics (*overseer*) fut assiégé de demandes, et la population du dépôt de mendicité s'accrut rapidement. A cette époque, les fileurs recevaient de l'union une subvention de 5 shillings par homme et par semaine; les rattacheurs, de 2 à 3 shillings; quant aux cardeurs et aux tisserands, ils n'avaient d'autres ressources que la pitié des manufacturiers, qui se manifestait par l'aumône d'un morceau de pain chaque jour.

Vers le milieu de décembre, les fonds de l'union se trouvaient épuisés. Le conseil municipal, ému de cette détresse universelle, vota un faible secours de 100 livres sterling. Il était évident que la lutte touchait à son terme. Les manufacturiers prirent la résolution d'ouvrir leurs ateliers, annonçant qu'ils ne retireraient pas l'offre faite par eux d'augmenter de 10 pour 100 les prix courans du travail, mais exigeant de chaque ouvrier qu'ils admettaient l'engagement de rompre avec l'union. La première semaine qui suivit cette déclaration, quarante fileurs seulement répondirent à l'appel des maîtres; dès la seconde semaine, on en comptait cent; quarante furent en outre attirés des villes voisines, et les services des autres devinrent moins nécessaires, les maîtres s'étant décidés à employer des métiers renvideurs. A la fin de la querelle, deux cents fileurs, ceux qui avaient soulevé et prolongé l'agitation, remplacés par d'autres ouvriers, se virent réduits à quitter la ville.

Durant cette collision, soixante-quinze personnes furent arrêtées pour causes d'ivresse ou de désordre; douze furent condamnées à l'emprisonnement, comme s'étant rendues coupables de menaces ou

de violences; vingt jeunes filles descendirent au rang des prostituées; deux personnes furent condamnées à la déportation, et trois moururent de faim. La perte essuyée par les ouvriers, à ne parler que du salaire, s'éleva à un million et demi de francs; les maîtres perdirent plus d'un million; les petits boutiquiers furent ruinés. Voilà donc les résultats de l'émeute industrielle traduits en chiffres. Il reste démontré que le principal dommage est pour les ouvriers, que ceux-ci relativement et absolument en souffrent plus que les maîtres, et qu'il n'y a pas pour eux la moindre chance d'améliorer leur condition en troublant l'ordre régulier de la société. Toutes les coalitions d'ouvriers, en Angleterre, ont abouti aux mêmes conséquences que celles de Preston. Partout elles ont eu pour effet l'invention ou l'application de quelque machine qui réduisait d'autant le travail de l'homme, et l'introduction de nouveaux ouvriers dont la concurrence tendait à faire baisser le prix de ce travail. On a calculé à 60 shill. par tête (près de 80 fr.) la somme que les Anglais paient annuellement au fisc; dans un pays où l'ouvrier des manufactures gagne de 4 à 6 shill. par jour, une suspension de travail, qui dure seulement quinze jours, équivaut donc à un doublement de l'impôt; en quinze jours, la richesse nationale peut diminuer d'une valeur égale à celle d'un budget qui représente 12 à 1,300 millions de francs. Quel puissant motif de faire régner la concorde entre les maîtres et les ouvriers!

Les coalitions n'ont pas toujours tort, et, à dire vrai, le droit est rarement du côté du maître; mais il y a péril pour la société, quand les individus, lésés ou non lésés, entreprennent de se faire justice par leurs propres mains. Aussi les tentatives des ouvriers ont-elles été uniformément signalées par les excès les plus coupables, et lorsque la violence, un moment couronnée de succès, leur a donné le pouvoir, cette autorité accidentelle et capricieuse ne s'est exercée qu'au gré de l'ignorance et qu'au profit de l'anarchie. On peut citer en exemple les actes de folie auxquels se porta, de 1831 à 1835, l'union des ouvriers en laine dans le comté d'York. La plus belle manufacture de draps à Leeds, celle de MM. Gott, fut celle que l'union choisit pour faire le premier essai de ses forces. Les propriétaires venaient d'élever un magnifique bâtiment de cent trente mètres de façade, qu'ils avaient garni des métiers les plus perfectionnés et qu'ils destinaient au tissage des draps fins. Tout était prêt, on allait se mettre à l'œuvre, lorsque les tisserands, au nombre de deux cent dix, refusèrent de travailler, exigeant une augmentation de salaire. Après une résistance de quelques semaines, MM. Gott, qui ne se voyaient pas soutenus par

les autres manufacturiers de la ville, prirent le parti de céder; mais les ouvriers n'y gagnèrent rien, car on n'admit que le nombre qui était suffisant pour alimenter l'ancienne manufacture : la nouvelle resta vacante, et les métiers sans emploi. Les fabricans se vengèrent en réduisant la quantité du travail de l'augmentation que le prix avait subie.

Encouragée par ce demi-succès, l'union dressa un tarif obligatoire des façons pour la filature et pour le tissage, fit publier ce tarif dans les journaux, et en adressa aux manufacturiers des exemplaires imprimés. Les ouvriers se proposaient ainsi, non-seulement d'élever, mais encore d'égaliser le taux des salaires, de procurer au travailleur inhabile ou médiocre les mêmes avantages qu'au travailleur intelligent et expérimenté. C'était renverser l'ordre naturel des choses, et faire régner le plus brutal despotisme; c'était étouffer l'émulation et refuser à l'industrie les instrumens du progrès. Les maîtres éludèrent d'abord les prescriptions du tarif, en donnant une partie de leurs laines à filer et de leurs étoffes à tisser aux ouvriers répandus dans les campagnes. Alors commença entre les maîtres et les ouvriers une guerre de ruses et de stratagèmes; la loyauté disparut de ces rapports, dès que la liberté en fut bannie. L'union ayant ordonné aux maîtres de filer et de tisser exclusivement à Leeds, ceux-ci réduisirent leur fabrication au tiers de ce qu'elle était auparavant. Un peu plus tard, les ouvriers prétendirent substituer au tarif des façons un tarif de journées. Tout ouvrier, habile ou inhabile, actif ou paresseux, devait recevoir 21 sh. (26 francs 75 cent.) par semaine. Un fabricant, ayant constaté que les ouvriers travaillaient beaucoup moins sous l'empire de ce système, réclama auprès du comité, qui, le fait n'est que trop certain, lui défendit de tenir des livres.

La constitution intérieure des associations qui dominèrent pendant quelques années l'industrie lainière dans le comté d'York et qui la mirent à deux doigts de sa ruine mérite d'être connue. Chaque union se divisait en plusieurs districts, et chaque district renfermait plusieurs loges ou clubs. Tout district devait élire un comité directeur, et ce comité envoyait autant de délégués qu'il y avait de loges locales à la grande loge, qui s'assemblait deux fois par an. Là, sept délégués étaient choisis pour former le conseil suprême de l'union. Le conseil suprême ordonnait seul les suspensions de travail qui avaient pour objet l'augmentation des salaires; quand il ne s'agissait que d'en prévenir la diminution, le comité de district était compétent. La grande loge ne s'assemblait jamais deux années de suite dans la même ville.

Les délégués qui la composaient recevaient 3 sh. 6 d. (4 fr. 50 cent.) par jour, s'ils appartenaient au district où se tenait la réunion, et 5 sh. (plus de 6 francs), s'ils venaient d'un autre district. On leur allouait encore les frais de leur dîner et des frais de voyage. Chaque loge devait rendre ses comptes tous les mois; mais cela devenait quelquefois impossible, soit parce que les affiliés ne payaient pas exactement leur contribution mensuelle, soit parce que le caissier ou le comité lui-même détournait les fonds remis à sa gestion. On peut affirmer que l'infidélité des mandataires en qui les ouvriers avaient mis leur confiance a eu plus de part que toutes les autres causes réunies à la ruine de ces associations.

Les coalitions d'ouvriers dans le royaume-uni étant une sorte de franc-maçonnerie industrielle, il ne faut pas s'étonner si la cérémonie de l'admission se faisait avec un appareil de mystère et de terreur. La loge s'assemblait dans quelque taverne, vers neuf ou dix heures du soir. L'aspirant était introduit les yeux bandés, et quand le bandeau tombait, il se trouvait au milieu d'hommes revêtus de surplis, qui semblaient être là pour célébrer les rites de quelque religion inconnue. Dans un coin de la salle figurait un squelette, sur la tête duquel demeuraient suspendues une hache d'armes et une épée nue. Une table occupait le milieu; sur cette table la Bible était ouverte, et sur le texte sacré, l'initié ou, pour emprunter les termes maçonniques, l'*étranger* devait prêter serment. Voici la formule du serment exigé par l'union des peigneurs de laine :

« Je soussigné, X..., peigneur de laine, en présence du Dieu tout-puissant, déclare volontairement que j'ai l'intention de prêter un appui persévérant à la confrérie connue sous le nom de « société charitable des ouvriers en stuff et autres; » je m'engage solennellement à ne jamais agir en opposition avec la confrérie dans les efforts qu'elle fera pour maintenir le taux des salaires, et à y contribuer au contraire de toutes mes forces dans la mesure de la loi et de la justice, à l'aider dans ses tentatives pour assurer une rémunération légitime au travail. Je prends Dieu à témoin, dans cette déclaration solennelle, que ni espoir, ni crainte, ni récompenses, ni châtimens, pas même la mort ne pourra me déterminer, par voie directe ou indirecte, à donner le moindre renseignement sur ce qui se sera passé dans cette loge ou dans toute autre appartenant à la société, et que je n'écrirai rien sur papier, bois, sable, pierre ou toute autre chose, par quoi nos actes puissent être connus, à moins que les chefs de la société ne m'aient autorisé à le faire. Je ne consentirai jamais à ce que l'argent qui appartient à la société soit distribué ou qu'il serve à un autre usage qu'aux intérêts de la société et de l'industrie. Que Dieu me soit donc en aide et qu'il me permette de garder avec fermeté

les engagemens que je prends ici solennellement! Si j'en révèle jamais la moindre partie, puisse la société tout entière, à laquelle j'appartiens, ainsi que tous les hommes justes, me vouer au mépris tant que je vivrai; puisse ce qui est maintenant devant moi plonger mon ame dans l'éternel abîme de misère! Amen. »

Tout horrible qu'est ce langage, il n'approche pas de celui que l'union des fileurs (*cotton spinners*) de Glasgow mettait dans la bouche de chaque récipiendaire. Jamais serment prêté au chef d'une bande de voleurs n'a exprimé plus ouvertement la haine de la loi morale, et jamais la liberté humaine n'a abdiqué au profit de plus atroces passions. Voici le texte de la formule écossaise.

« Moi X....., devant Dieu tout-puissant et devant les témoins ici présens, je jure volontairement d'exécuter, avec zèle et avec promptitude, autant qu'il dépendra de moi, toute tâche ou injonction que la majorité de mes frères m'imposera dans notre intérêt commun, comme de punir les traîtres (*knobs*, ce sont les ouvriers qui travaillent malgré l'injonction de l'union), d'assassiner les maîtres qui nous oppriment ou qui nous tyrannisent, de démolir les ateliers qui appartiennent à des propriétaires incorrigibles, et de contribuer aussi avec joie à nourrir ceux de mes frères qui auraient perdu leur emploi par suite de leurs efforts contre la tyrannie, ou qui auraient renoncé au travail pour résister à une réduction de salaire. Je jure, de plus, de ne jamais divulguer l'engagement que je prends ici, si ce n'est dans les occasions où j'aurai été désigné pour faire prêter le même serment aux personnes qui voudront devenir membres de notre association. »

Et ce n'étaient pas de vaines paroles. Lorsque le comité directeur avait décrété la peine de mort contre un homme, ouvrier ou maître, il trouvait toujours, parmi les membres de l'union, comme autrefois les tribunaux vehmiques, quelque bourreau pour l'exécuter. Si le meurtrier hésitait à tenir l'affreux serment, on lui donnait de l'argent, on payait ses dettes, ou même on se bornait à l'encourager par quelques verres de whiskey. Les seules victimes en Angleterre furent M. Thomas Ashton et un ouvrier dans les environs de Leeds; mais, à Dublin, dix ouvriers furent assassinés en trois ans; à Glasgow, l'on n'épargna pas même les femmes, et toutes sortes d'armes furent employées, depuis le vitriol jusqu'aux armes à feu. Un procès, qui frappa la Grande-Bretagne de terreur, fit découvrir au sein des classes ouvrières une véritable confédération de Thugs qui s'arrogeaient le droit de vie et de mort sur les individus (1).

La cause des ouvriers a été perdue le jour où ils l'ont souillée par

(1) *Trial of the Glasgow cotton spinners*, in-8°, 1838.

de tels excès; mais, en admettant qu'elle fût restée pure de toute violence et de tout écart, le succès n'était pas possible. Les ouvriers, pour me servir de leurs propres expressions, ont soulevé le ciel et la terre; leur organisation était un prodige d'habileté et d'énergie, et l'on ne peut comparer à l'audace de l'entreprise que la constance admirable avec laquelle ils ont supporté les mauvais jours. On les a vus élever des manufactures par souscription et ouvrir des dépôts de marchandises. Les systèmes de communauté les plus extravagans dans lesquels se joue l'imagination des utopistes ont donné lieu à quelque essai de leur part. Enfin ces mêmes hommes, qui avaient tenté de combiner, par le plus vigoureux effort de centralisation, leurs démarches dans les trois royaumes, et qui avaient inauguré dans l'île de Man, dès 1828, une sorte de parlement industriel, ne se laissent pas décourager par les échecs passés. Les voilà qui appellent à Londres des délégués de toutes les industries, et qui, sous le nom plus modeste de *conférence*, établissent une assemblée délibérante en regard de la chambre des communes et de la chambre des lords.

Supposez une organisation pareille en France, en Belgique ou en Allemagne; les maîtres, vaincus avant de combattre, ne chercheraient pas même à résister. En Angleterre, la position des manufacturiers est trop forte; les Titans modernes, en dépit de leurs proportions athlétiques, feront de vains efforts pour escalader le rocher inexpugnable sur lequel trône le Jupiter industriel. La distance est si grande, qu'il n'y a plus désormais d'espoir de la franchir. Le maître a pour lui le capital et le temps; qu'est-ce que le nombre et que peut le courage devant ces puissances, qui sont de nos jours la forme sous laquelle se manifeste la nécessité?

LES CHARTISTES.

L'agitation politique n'est pas aussi naturelle qu'on le croit aux classes inférieures de la Grande-Bretagne. Malgré cet appareil de clubs, qui s'étend au village le plus obscur et qui comprend jusqu'aux femmes, les questions de gouvernement ne passionnent pas tous les esprits. Sans doute le mécanisme des assemblées délibérantes est d'un usage vulgaire, les enfans jouent au député ou au juré, comme ils jouent chez nous au soldat; l'ouvrier le moins éclairé est capable de présider un *meeting* et d'y parler tant bien que mal pendant deux heures. J'ai entendu sur les *hustings* des bouchers et des épiciers qui

faisaient encore figure à côté de M. Duncombe et de M. Roebuck. Il ne faudrait pas en conclure pourtant que la politique est l'élément naturel de tout ce peuple, ni qu'il s'y complaît.

Les formes représentatives font partie des mœurs anglaises; elles s'appliquent aux intérêts les plus secondaires et jusqu'aux amusemens qui n'ont rien de public. Quatre hommes ne peuvent pas boire ensemble sans élire un président (*chairman*), ni sans porter des *toasts* qui expriment leurs sympathies ou leurs vœux. Toute partie de plaisir a ses règles; pour toute chose, on s'associe, et toute association s'organise suivant le principe du système électif. Il en est de la procédure parlementaire au-delà de la Manche, comme de la danse chez les anciens, qui se mêlait à toutes les habitudes de la vie et même aux cérémonies sacrées. Mais ne prenons pas la forme pour le fond; le fait de s'associer, de délibérer et de prendre des résolutions en commun, fait universel en Angleterre, ne constitue pas une classe de citoyens à l'état politique, et ne signifie pas qu'elle ait la prétention ou le moyen de prendre part au gouvernement.

La division du travail, dont on a fait un axiome de la science industrielle, est avant tout un trait distinctif du caractère anglais. Ce principe règle la politique comme le reste; bien que le droit de suffrage descende très bas et qu'il tende à se généraliser encore, il y a toujours une classe dont les affaires publiques sont la vocation, et sur laquelle les autres classes de la société se reposent de ce soin. Celles-ci font de temps en temps une démonstration, elles donnent des marques d'assentiment ou de déplaisir; encore faut-il que l'occasion les sollicite. Un grand péril peut les tenir en éveil, une mauvaise administration peut exciter leur colère; mais ces emportemens passagers ne donnent pas au peuple une action régulière ni sérieuse sur la direction imprimée au pays.

Dans la politique du royaume-uni, les classes inférieures jouent le même rôle que les archers dans les armées du XIIIe et du XIVe siècle; elles aident à gagner les batailles de l'esprit public; elles sont un instrument utile, un appoint important, mais elles ne sont pas autre chose. Il ne faut voir dans leurs rangs que des nombres dont la valeur dépend de la place qui leur est assignée. En veut-on la preuve? que l'on regarde d'où sont venues et comment se sont formées les commotions populaires depuis trente ans. On n'y découvrira rien de spontané, ni qui ressemble à un développement des opinions. La cause qui fait agir le peuple est toujours extérieure au peuple : en 1815, la loi sur les grains; en 1817 et 1819, la marche réactionnaire du gou-

vernement; en 1824 et 1829, l'impulsion donnée par les coalitions d'ouvriers; en 1830 et 1831, le contre-coup de notre révolution et le mouvement de réforme dirigé par la classe moyenne; en 1836, 1839 et 1842, la détresse croissante des travailleurs.

En 1815, l'agitation débuta par l'émeute et par des désordres qui ne respectèrent pas toujours le droit de propriété. On se battit dans les rues à Londres pendant la discussion du *bill* qui tendait à élever le prix des céréales; à Bridport, pour obtenir une réduction dans le prix du pain; à Biddefort, afin d'empêcher la sortie des grains; à Bury, à Ely, à Nottingham, les ouvriers sans emploi brisèrent les machines; à Preston, à Newcastle, à Glasgow, à Birmingham, la misère et la faim firent les frais de la révolte; à Dundee, plus de cent boutiques furent pillées. Ces scènes de brutalité et de pillage se renouvelèrent plusieurs fois dans les mêmes villes, et les troubles se prolongèrent jusqu'à la fin de 1816.

En juin 1817, le ministère ayant rétabli l'ordre légal, sir Francis Burdett fit, dans la chambre des communes, une motion en faveur de la réforme parlementaire. Il s'agissait pour les réformistes, non de prétendre à un succès encore impossible, mais de donner le signal de l'agitation. Aussitôt de nombreux *meetings* se tinrent dans les comtés de Lancastre et de Chester; les femmes y furent admises, et prirent part aux délibérations de la multitude. Cette innovation, d'abord accueillie par des éclats de rire, ne tarda pas à devenir un article de foi dans le *credo* radical. Les femmes, non contentes de voter dans les réunions publiques, formèrent des associations, eurent leurs comités, et créèrent aussi à leur usage une sorte de franc-maçonnerie.

Les hommes, de leur côté, semblaient se préparer à une campagne plus sérieuse que ces exercices publics ou secrets de la parole. Ils se rassemblaient le soir dans les champs, et, sous la direction de quelques vieux soldats, ils s'habituaient aux évolutions militaires, apprenant à se mettre en ligne, à marcher au son du clairon, à se déployer et à former le carré; il ne manquait plus que des armes et des chefs pour en faire une armée. Vers l'été de 1819, et lorsque les ouvriers parurent suffisamment rompus à cette discipline, le comité métropolitain ordonna quelques démonstrations. Une réunion se tint à Spafields près de Londres, sous la présidence de M. Hunt; il y en eut une autre à Birmingham, dans laquelle le major Cartwright et sir Ch. Wolsley furent élus pour représenter dans le parlement les vœux de la population en qualité de procureurs fondés (*legislatorial attorneys*). A Manchester, trente mille personnes s'étaient réunies dans l'espace

ouvert de Saint-Petersfield, les femmes vêtues de blanc, les hommes portant des rameaux verts sur leurs chapeaux, et Hunt haranguait la foule, lorsque la *yeomanry* de Manchester, jointe à celle du comté voisin, lança ses chevaux au milieu de cette masse compacte, foulant aux pieds ceux qui ne fuyaient pas assez vite, et sabrant ceux qui faisaient mine de se défendre. Ce fut un lâche massacre; le champ en a gardé, par allusion à une bataille beaucoup trop célèbre en Angleterre, le nom sinistre de Peterloo. Dès ce moment commencèrent entre la classe inférieure et la classe moyenne ces haines implacables qui divisent une nation en deux peuples ennemis.

A dater de 1819, Manchester cesse d'être le quartier-général des mouvemens politiques. A l'hostilité contre le gouvernement succède l'hostilité contre les chefs de la manufacture. Manchester devient le centre des coalitions d'ouvriers, et les agitateurs politiques se rabattent sur Birmingham. Les ouvriers en coton s'absorbent dans les questions de salaire; les réformistes vont recruter leurs troupes parmi les mineurs et les ouvriers en métaux.

De 1820 à 1830, les classes laborieuses disparaissent de la scène politique et semblent avoir donné leur démission. En 1830, l'*union politique de Birmingham* les réveille. Les ouvriers, enrôlés encore une fois sous la bannière des classes moyennes, mais avec une pensée qui leur est propre, se lèvent à la voix d'Attwood. En 1817, le peuple de Londres avait insulté le régent; en 1831, les ministres de Guillaume IV, effrayés de l'irritation populaire, conseillèrent au roi de ne pas se rendre à l'invitation du lord maire dans la Cité. Des troubles éclatèrent sur plusieurs points de l'Angleterre, jusqu'au jour où, le système de résistance rendant les armes, l'acte de réforme inaugura une politique nouvelle dans l'administration du royaume-uni.

A partir de cette époque, la coalition temporaire des ouvriers avec les maîtres contre la vieille aristocratie qui gouvernait depuis William Pitt ne s'est plus reformée. Les classes inférieures, livrées à elles-mêmes, s'éloignent chaque jour davantage des intérêts et des lois qui dominent dans la société. Elles ne confient plus à personne le soin de rédiger leur programme, ni de leur fournir une bannière. Après s'être confondues long-temps avec le parti radical, et après lui avoir apporté le relief que procure toujours l'appui de la foule, elles ont voulu constituer un parti distinct; de là l'origine des chartistes qui occupent l'attention publique depuis sept ans.

En Angleterre, les partis même dont l'émeute est la vocation débutent par des remontrances parlementaires. La première démons-

tration des chartistes fut une pétition à la chambre des communes, par laquelle ils demandaient : « 1° que tout habitant mâle du royaume qui aurait atteint l'âge d'homme eût le droit de voter dans les élections; 2° que le vote eût lieu au scrutin secret (*ballot*); 3° que les élections fussent annuelles; 4° que le cens d'éligibilité fût supprimé, et que les membres des communes reçussent un traitement; 5° enfin, que l'égalité proportionnelle fût établie entre les districts électoraux, en prenant la population pour base du nombre des membres à élire (1). » Ce sont là les *cinq points de la charte* du peuple, les articles du symbole qui représentait, aux yeux d'une multitude ignorante, l'avenir du pays.

La pétition, adoptée à Birmingham le 6 août 1838 dans une assemblée nombreuse, servit à rallier et à organiser les ouvriers. Elle se couvrit, en peu de mois, de 1,280,000 signatures, et le principe en fut reconnu dans plus de 500 *meetings*. Chacune de ces réunions devait nommer un délégué, et l'assemblée des délégués, convoquée à Londres pour les premiers jours d'avril 1839, reçut le nom pompeux de *convention nationale*. Les classes laborieuses affichaient ainsi la prétention d'établir un parlement démocratique, en face du parlement qui était l'expression légale de l'aristocratie.

Cette *convention nationale*, à peine réunie, se jeta dans les voies de l'anarchie la plus furibonde. C'était le moment où, la majorité des whigs ayant chancelé dans les communes, il se faisait une tentative de restauration au profit des tories. Les chartistes secondèrent la réaction, dans le seul espoir d'augmenter les chances de désordre. Les motions les plus factieuses se succédaient dans leurs *meetings :* un jour, on déclarait que la chambre des communes n'était plus la représentation constitutionnelle du peuple; un autre jour, que le peuple avait le droit de s'armer et que tout citoyen, afin de protéger sa vie et ses biens, devait posséder une arme à feu. Bientôt, ne trouvant pas auprès de la population métropolitaine la sympathie sur laquelle ils avaient compté, les membres de la convention ne se crurent plus en sûreté à Londres. En faisant la motion de quitter la capitale, un des meneurs, Feargus O'Connor s'écriait : « Je crois de l'intérêt des délégués d'aller s'abriter derrière un quart de million d'hommes prêts dans Birmingham à prendre leur défense. Il y aurait moyen de

(1) L'opinion qui veut que le scrutin secret protége le vote des électeurs a fait des progrès en Angleterre. La motion de M. Grote sur le *ballot*, qui n'avait réuni, en 1833, que 106 voix sur 317 votans, et, en 1835, 146 voix sur 485 votans, obtint, en 1839, 218 voix sur 553 votans.

rallier les chartistes du Lancashire et du Yorkshire; rester à Londres au moment où le pays de Galles s'insurge, où une révolution peut éclater en Irlande, et où l'Angleterre jettera un cri de vengeance, ce serait s'exposer à ne pas pouvoir distinguer ses amis de ses ennemis. Nous avons à Birmingham une protection que le gouvernement n'oserait pas nous ravir; les hommes libres de Birmingham savent fabriquer des armes. »

Dès-lors il devenait évident que les chartistes, au lieu de se proposer une réforme, préparaient une insurrection. Le parti radical en fut lui-même effrayé. M. Attwood, qui avait consenti à présenter la pétition monstre à la chambre des communes, écrivit au comité de Birmingham pour l'engager à désavouer toute pensée de violence et de recours à la force physique, tout désir de semer la discorde entre les ouvriers et les maîtres, toute intention d'empiéter sur les droits et sur les priviléges des autres classes de la société. « Paix, loi, ordre, loyauté, union, disait cet apôtre du radicalisme, voilà les bannières sacrées sous lesquelles les hommes de Birmingham ont conduit leurs concitoyens à la victoire, en faisant adopter le *bill* de réforme. Le peuple, s'il reste fidèle à ces bannières, aura la force d'un géant; mais s'il les abandonne, il ne sera plus qu'un pygmée. »

Pour toute réponse à des conseils aussi sages et qui partaient d'une voix amie, les membres de la convention réunis sur le Mont-Sacré du chartisme, à Holloway-Heath près de Birmingham, posaient dans les termes suivans les préliminaires de la révolte. « Est-on décidé, sur la demande de la convention, à retirer toutes les sommes individuellement placées dans les caisses d'épargne et dans les banques particulières, ou dans les mains de toute personne opposée aux droits du peuple? — Est-on prêt, sur la même demande, à convertir tout le papier-monnaie en or et en argent? — Si la convention juge nécessaire un mois entier pour préparer des milliers de citoyens à obtenir la charte de leur salut politique, est-on résolu à ne pas travailler pendant ce mois et à s'abstenir de toutes liqueurs spiritueuses? — En vertu de l'ancien droit constitutionnel menacé par des législateurs qui appartiennent à une école moderne, s'est-on procuré les armes des hommes libres pour défendre les prérogatives léguées au peuple par ses ancêtres? »

Ces résolutions, qui furent unanimement adoptées, moins toutefois l'obligation de l'abstinence, renfermaient un plan de campagne très complet : on voulait embarrasser et affamer le gouvernement avant de l'attaquer; mais il fallait, pour mener à fin une telle conspi-

ration, plus de patience et de discipline que n'en pouvaient avoir des multitudes enrôlées de la veille. L'émeute était d'une politique plus intelligible et plus appropriée au tempérament du peuple; il s'y précipita tête baissée, et la promena, six mois durant, d'un bout à l'autre du royaume-uni. Dès le mois de mai, Vincent donnait le signal dans le pays de Galles, où les chartistes parcoururent les campagnes, fabriquant des piques et enlevant les armes des fermiers; plusieurs individus ayant été arrêtés à Llanidloe, le peuple, armé de fusils, enfonça les portes de la prison, battit la police et délivra les détenus. Dans le quartier de Finsbury-Square, à Londres, les insurgés se montrèrent moins braves; à la première démonstration de la police, ils prirent la fuite, pendant qu'un de leurs orateurs se plaignait de ne pas voir à leur tête *quelques gamins de Paris* pour leur apprendre à attendre de pied ferme la force armée; à Kircmuir, en Écosse, la prison fut forcée ainsi qu'à Bury, dans le comté de Stafford; dans les poteries, une tentative semblable provoqua un conflit entre la troupe et le peuple, on échangea des coups de fusil : trois hommes périrent, et quarante furent blessés.

On peut juger des desseins des chartistes par les discours qu'ils tenaient et par les placards colportés dans les *meetings*. A Bristol, ils arborèrent un drapeau avec cette devise : « La liberté ou la mort! » à Glasgow, une main saisissant un poignard était peinte sur leur bannière avec ces mots : « Nous réduirez-vous à cette extrémité? » à Newcastle *on Lyme*, quinze mille hommes s'assemblaient, gens de la campagne pour la plupart, portant devant eux des placards sur lesquels on lisait : « Il vaut mieux périr par le glaive que par la faim. — Un jour de liberté est mille fois préférable à un siècle de servitude. — L'homme est toujours un homme; où est son supérieur? — Il faut convertir le fer de nos charrues en épées. » A Manchester, les ouvriers mineurs des environs entraient en ordre de bataille, avec des provisions de poudre et enseignes déployées. Sur les bannières étaient inscrits ces mots : « Les droits de l'homme, le suffrage universel, ou la mort; l'union fait la force. — Tremblez, tyrans, le peuple se réveille! » Comme pour expliquer le sens caché de ces sentences, Feargus O'Connor disait : « Je n'engagerai pas le peuple à se mesurer avec des piques ni avec des bâtons contre des soldats bien armés et bien disciplinés; mais, à la première agression des soldats, il *doit attaquer les propriétés...* » Un autre orateur allait plus loin, et voulait ajouter l'incendie au pillage : « Si le peuple n'est pas libre et heureux, l'époque n'est pas éloignée où la tragédie de Sodome et de Gomorrhe sera

renouvelée. » Un troisième résumait ainsi toutes les opinions : « Le peuple est décidé à obtenir la charte par des moyens pacifiques, s'il se peut, et, dans le cas où cela ne se pourrait pas, par la force. » C'était ce que M. Bronterre O'Brien appelait « se venger *nationalement* sur la vie et sur les propriétés des hommes des classes supérieures et moyennes. »

Les effets suivirent de près les paroles. La *convention nationale* avait laissé aux comités locaux le soin de décider à quelle époque devait commencer le mois sacré (*national holiday*) dans chaque district manufacturier. Le mois d'août ayant été généralement choisi, des attroupemens se formèrent à Newcastle, à Manchester, à Sheffield, à Nottingham et à Bury, et la police fut obligée d'employer la force pour les disperser. A Chester, l'on saisit près de six mille fusils. A Birmingham, la lutte prit un caractère très grave. Pendant dix jours, les ouvriers, se rassemblant chaque soir au centre de la ville, dans le *Bull-ring*, avaient tenu le reste des habitans dans un perpétuel état d'alarme. Le 15 juillet, l'émeute, ayant recruté quelques mineurs des environs, envahit les rues principales; repoussée d'abord par la police, elle se rua sur le poste avec plus de force, battit les constables et resta maîtresse du terrain. Alors commença une scène de dévastation purement anglaise : en moins de trois heures, trente maisons étaient démolies et les meubles brisés ou brûlés. Ce ne fut qu'à minuit, et avec le secours d'un régiment qui marchait la baïonnette au bout du fusil, que les autorités purent rétablir l'ordre. Aussi le duc de Wellington en prit-il occasion de dire à la chambre des lords : « J'ai plus d'une fois été témoin oculaire des désastres dont une ville emportée d'assaut est le théâtre; mais je n'ai jamais vu des excès semblables à ceux qui viennent dans une seule nuit d'affliger Birmingham. »

La plus formidable démonstration des chartistes se fit dans le pays de Galles, à Newport. Les chefs de l'insurrection avaient de longue main travaillé les ouvriers des mines et des forges à trente milles à la ronde. Cette population turbulente et désaffectionnée écoutait avidement les prédicateurs de désordre. On n'eut pas de peine à lui persuader qu'elle allait conquérir l'exemption du travail, le partage des propriétés, et par suite l'abondance. Le 3 novembre, les feux furent simultanément éteints dans tous les hauts-fourneaux, dans les forges et dans les fonderies des environs. En ramassant de gré ou de force les ouvriers, on forma ainsi un rassemblement de dix mille hommes. Le 4, vers dix heures du matin, cette troupe divisée en deux colonnes,

l'une sous le commandement de John Frost, magistrat destitué et délégué chartiste, l'autre sous la conduite de son fils, jeune garçon de quatorze ans, pénétra dans Newport, où les deux corps firent leur jonction devant l'hôtel-de-ville. Cette position n'était défendue que par soixante hommes du 45e régiment et par quelques constables spéciaux; les magistrats municipaux s'y étaient renfermés. Les insurgés, après avoir poussé trois hourras, commencèrent l'attaque avec fureur. En un clin d'œil, toutes les fenêtres furent brisées; une grêle de pierres, de balles et de lingots, pleuvait sur les défenseurs de ce retranchement improvisé, et déjà le maire, M. Philipps, ainsi que plusieurs constables, étaient blessés. A ce moment critique, l'officier qui commandait le détachement fit une sortie à la tête de trente hommes et chargea intrépidement les assaillans. Ceux-ci, après une faible résistance, prirent la fuite, abandonnant sur la place leurs armes et leurs blessés, dont seize étaient mortellement atteints.

En récapitulant les divers conflits auxquels donna lieu le mouvement chartiste de 1839, on est uniformément frappé de la facilité que les autorités locales et le gouvernement trouvent à réprimer les troubles, même lorsqu'ils éclatent sur plusieurs points à la fois. L'administration ne demande pas de pouvoirs extraordinaires, elle se borne à proclamer l'illégalité des rassemblemens armés et à diriger quelques escouades de *policemen* vers les districts où l'agitation se manifeste. Quant à l'émeute, elle ne tient nulle part devant la force publique; à Birmingham, une charge de cavalerie suffit pour dégager, et cela au milieu de la nuit, les rues occupées par une multitude que le succès anime; à Newport, dix mille hommes bien armés se retirent, à la première décharge, devant une demi-compagnie d'infanterie. Ce n'est pas ainsi que les choses se passent en France : sans parler des journées de juillet 1830, qui rallièrent toutes les classes de la population parisienne contre le drapeau de la restauration, qui n'a pas admiré, tout en réprouvant la cause qui leur mettait les armes à la main, l'héroïque ténacité des insurgés de 1832 et 1834? Cinq cents hommes résistant pendant deux jours, dans le cloître Saint-Méry, aux attaques d'une garnison nombreuse; des ouvriers disputant pied à pied la ville de Lyon au canon d'une armée; voilà ce qui serait impossible en Angleterre. Il y a cette distance entre les classes inférieures des deux contrées, que les ouvriers anglais n'en sont encore qu'à l'émeute, tandis que les ouvriers français, même quand le pays n'a plus de révolution à faire, sont tous les jours capables d'une insurrection.

Pour expliquer cette différence, M. Roebuck a dit dans la chambre

des communes, aux applaudissemens de lord John Russell et de sir Robert Peel : « De l'autre côté de la Manche, la force est le pouvoir qui tient le peuple en respect; mais dans le pays où nous vivons, l'obéissance à la loi règne parmi toutes les classes. Ici, dans le plus nombreux rassemblement et au plus fort de l'émotion populaire, le constable s'avance et va saisir, au milieu de la foule, l'homme le plus vigoureux ainsi que le plus influent.... Si le peuple désirait l'anarchie et la confusion, quelle force physique pourrait le contenir (1)? » L'éloge aurait paru plus légitime il y a dix ans; mais si la classe supérieure et la classe moyenne en sont toujours dignes, on ne peut plus l'appliquer aux classes inférieures sans risquer d'être démenti par les faits. Ce qui prouve que le peuple respecte les lois, c'est quand il s'abstient de les attaquer et quand il obéit sans hésiter aux autorités qui les représentent; mais quand, après les avoir attaquées, il s'enfuit devant les coups de fusil et n'attend pas les coups de sabre, cela prouve, au contraire, qu'il ne rend qu'à la force l'hommage qu'il devait à la loi.

Voilà bientôt sept ans que la révolte est en permanence dans la Grande-Bretagne; la force armée et une partie de la population en sont venues cent fois aux mains; le sang a coulé, la propriété a été mise au pillage, et l'on peut voir encore dans quelques villes les décombres qui attestent ces déplorables exploits. C'est le moment que l'on choisit pour nous vanter l'attachement des ouvriers anglais à l'ordre légal, pour les exalter sur ce point aux dépens de l'Europe! M. Roebuck, et la chambre des communes avec lui, s'imaginent donc que l'Europe ne lit pas les journaux anglais, et qu'on n'a jamais entendu parler à Paris, à Berlin ni à Vienne, des excès de Birmingham et de Newport? « Ce qui fait la force de la loi dans la Grande-Bretrgne, a dit sir Robert Peel, c'est la conviction que le peuple a de sa justice (2). » Cette conviction, que le premier ministre juge nécessaire à l'autorité de la loi chez un peuple libre, les ouvriers de l'Angleterre ne l'ont plus. Ils ne posent pas un principe et ils ne font pas une démarche qui ne soit une protestation contre l'ordre légal. Celui qu'ils conçoivent peut être chimérique, mais celui qui règne les blesse par trop de côtés pour qu'ils reconnaissent dans le fait l'expression exacte du droit.

(1) *Speech on the motion of M. Duncombe*, 3 may 1842.

(2) « But what had given to that law its influence? — It was the conviction, on the part of the people, that is was just. » (*Sir Robert Peel's speech*, 3 may 1842.)

Non, ce n'est pas un scrupule de légalité qui dissipe aujourd'hui les rassemblemens et les émeutes; c'est bien plutôt l'absence des habitudes militaires dans la population. Des hommes qui s'assomment bravement à grands coups de poings sans pousser une plainte, et pour gagner un pari de quelques livres sterling, ne savent affronter ni le feu ni l'arme blanche. Le courage militaire, dans cette population d'ailleurs très résolue, ne se développe que sous le bâton du sergent. Le duc de Wellington a raison : supprimez les châtimens corporels, et vous supprimez la discipline parmi les troupes britanniques; dès-lors il n'y a plus d'armée. Mais indépendamment de cette timidité, qui est naturelle à une foule anglaise en présence des uniformes, il y avait dans le mouvement de 1839 une cause plus réelle de faiblesse : les chartistes ne se sentaient ni soutenus ni avoués par la grande masse de la population. « Le peuple n'obéira à l'appel de la convention, disait un de leurs orateurs, M. Fletcher, que dans les comtés de Cumberland, de Westmoreland, de York et de Lancastre; vous ne trouverez l'unanimité en faveur des chartistes que parmi les ouvriers qui sont le moins payés. L'homme qui gagne 30 shill. par semaine ne s'inquiète en aucune façon de ceux qui n'en gagnent que 15, et ces derniers ne prennent nul souci de ceux qui n'en gagnent que 5. *Il y a une aristocratie dans les classes ouvrières*, de même que dans les classes moyennes et dans les classes supérieures. »

Avertis par cet isolement, les chartistes sont rentrés depuis dans des voies plus pacifiques et plus régulières. Le parti qui inclinait aux moyens violens (*physical force men*) a perdu l'ascendant qu'il avait usurpé. A la place des démagogues qui égarent le peuple, afin de l'exploiter, ont surgi des notabilités plus franches et plus naturelles, telles que l'ébéniste Lovett et un mécanicien nommé Collins. On voit, par la brochure qu'ils publièrent, en 1840, sous ce titre : *le Chartisme, nouvelle organisation du peuple*, qu'ils comprenaient la nécessité de faire concorder la diffusion de l'instruction avec celle du suffrage. Sans doute, ce n'était pas aller encore assez loin; mais auraient-ils pu remplir le rôle de tribuns du peuple, s'ils avaient pensé et s'ils avaient dit qu'avant de donner aux hommes des droits politiques, il faut commencer par répandre sur eux les bienfaits de l'enseignement?

En modérant leur allure, les chartistes voulaient rattacher plus étroitement leur cause aux intérêts vrais ou supposés des classes laborieuses. Leurs chefs parvinrent à persuader aux ouvriers, la détresse commerciale aidant, que les classes inférieures n'obtiendraient jamais justice tant qu'elles ne seraient pas représentées dans les chambres,

et que l'augmentation ou tout au moins la bonne tenue des salaires était liée à la cause du suffrage universel. A dater de 1842, la politique de la multitude roule sur l'association de ces deux idées. Tout orateur qui réclame, dans le parlement ou ailleurs, une extension du droit électoral, prend pour argument la misère publique; mais, dans la pensée des ouvriers, l'idée du suffrage est décidément subordonnée à l'idée du salaire : qu'on lise la résolution adoptée par ceux de Manchester, réunis, au nombre de trois ou quatre mille, dans la *salle des charpentiers*.

« Art. 1. Nous ne pouvons pas vivre au taux actuel des salaires, et nous sommes déterminés à ne plus travailler jusqu'à ce que nous ayons obtenu les prix de 1839.

« Art. 2. C'est l'opinion de l'assemblée que nos droits politiques sont impérieusement nécessaires pour maintenir nos salaires, quand nous les aurons conquis; en conséquence, nous agirons de concert avec tous nos amis de toutes les professions, pour faire convertir en loi la charte du peuple, comme étant la seule garantie de ces droits. »

L'agitation ayant pris ce cours, les chartistes se mirent en contact avec l'organisation préexistante des *unions*, et la firent servir à une démonstration dont l'étendue était encore sans exemple. Je veux parler de la pétition présentée le 2 mai à la chambre des communes par M. Duncombe, et couverte de 3,317,702 signatures. Cette opération avait duré trois mois; il avait fallu former six cents associations, et cent mille chefs de famille avaient long-temps retranché de leur salaire, pour subvenir à tous les frais, dix centimes par semaine.

La pétition fut présentée avec une grande pompe. La *convention nationale*, voulant donner une haute idée de son importance et se poser en pouvoir de l'état, avait mis ce jour-là tous les chartistes sur pied. La procession partit de Lincoln's inn Fields, et traversa les rues de Londres, se dirigeant sur Westminster aux acclamations de la foule. La pétition ouvrait la marche, portée sur les épaules de seize hommes robustes, dont chacun représentait un corps de métier; cet énorme document était orné de rubans, et annoncé par un placard sur lequel on lisait, en gros caractères, le nombre 3,317,702. Venaient ensuite divers emblèmes qui trahissaient les préoccupations réelles du peuple, et d'abord un drapeau noir sur lequel figurait cette inscription : « Le meurtre demande justice. 16 août 1819. » Le revers du drapeau représentait le massacre de Peterloo. Plus loin, des milliers de bannières se déployaient avec ces mots : « Nous voulons la justice avant la charité! — La charte du peuple! — Pas de transaction! — Tout

homme est né libre! — Dieu a donné aux hommes des libertés égales et des droits égaux! » A cela se joignaient des citations empruntées à la Bible, comme celle-ci : « Celui qui verse le sang de l'homme périra par la main de l'homme. »

Le cortége mit plusieurs heures à défiler; à trois heures de l'après-midi, les premiers rangs arrivaient à la hauteur de la chambre des communes. Le volume de la pétition était tel, qu'il fallut la dérouler pour la faire passer par la porte de la salle. On la déposa sur le bureau; mais ses longs anneaux, étendus sur le parquet, couvraient un espace immense. C'était bien la force brutale, la force du nombre prenant, dans l'enceinte du parlement, un corps et une voix.

La teneur de ce document faisait aussi peu d'honneur aux lumières de ceux qui l'avaient adopté qu'aux intentions de ceux qui l'avaient rédigé. Les pétitionnaires ne se bornaient pas à solliciter le suffrage universel, à se plaindre du système d'exclusion dont s'inspiraient tous les actes du parlement, ni à exposer l'état profond de misère dans lequel les classes laborieuses s'enfonçaient de jour en jour. C'était une protestation en forme contre toute espèce de propriété. Ils attaquaient ce qu'ils appelaient « le monopole du papier-monnaie, le monopole de la force mécanique, le monopole du sol, le monopole des moyens de transport; » et pour couronner ces folles doctrines, ils attaquaient la légitimité de la dette publique. N'était-ce pas proposer, ainsi que le fit remarquer M. Maucaulay, un système universel de confiscation? Et que pouvait-on imaginer de plus extravagant, dans un pays où la propriété est tout, que de vouloir qu'elle ne fût plus rien?

Si la pétition n'eût embrassé que les cinq points de la charte, elle aurait trouvé des défenseurs dans la chambre des communes. La question du suffrage universel n'y était point nouvelle; elle formait la base des opinions radicales, et dès 1780, le comité réformiste de Westminster professait ouvertement cette doctrine, à laquelle s'étaient ralliés plusieurs membres de l'aristocratie, entre autres le duc de Richmond; mais les opinions monstrueuses avec lesquelles les chartistes avaient accouplé leurs théories ne permirent à personne d'épouser cette cause. Quarante-neuf membres demandèrent que l'on entendît les organes de leurs griefs à la barre de la chambre; les chartistes n'obtinrent pas d'autre marque de sympathie. M. Duncombe, en présentant la pétition, s'excusa presque du rôle qu'il prenait, faisant ouvertement allusion à ce qu'il y avait d'absurde, de sauvage et de chimérique dans cet exposé. Un autre radical, M. Fielden,

s'écria que c'étaient les mauvaises lois qui avaient jeté le peuple entier dans la politique. M. Roebuck affirma que ceux qui avaient signé la pétition l'avaient signée sans la lire, et que ce document ne représentait pas leurs opinions. Sur quoi, lord John Russell mit fin au débat en disant simplement que, si l'on avait pu faire signer au peuple des pétitions contraires à ses vœux réels, on pourrait tout aussi aisément lui faire choisir des représentans indignes de sa confiance.

La démonstration du 1er mai 1842 a été le dernier acte politique des chartistes; un parti qui étale ainsi publiquement l'anarchie de ses élémens et le néant de ses vues donne par le fait sa démission. Sans doute, on retrouve les chartistes se mêlant aux troubles qui éclatèrent peu de temps après dans les comtés de Stafford, d'York et de Lancastre; mais en dépit de leurs incitations, la querelle conserva le caractère d'un débat entre les maîtres et les ouvriers. Depuis cette époque, leurs chefs se partagent : Feargus O'Connor et quelques autres ont jeté leur dévolu sur la difficulté du salaire, qu'ils envenimment par des pamphlets d'une dialectique passionnée (1); les plus modérés, tels que Lovett, Collins et Vincent, se sont ralliés à l'association que M. Sturge a fondée à Birmingham en vue de l'extension du suffrage, et qui embrasse aujourd'hui quarante-cinq villes du royaume-uni. Il ne reste plus de ce mouvement qu'une irritation anarchique qui fermente au sein des classes ouvrières, et dans les autres classes de la société une défiance profonde qui les rejette en masse vers le parti conservateur. Birmingham, la patrie par excellence du chartisme, vient d'envoyer à la chambre des communes un membre tory, M. Spooner.

LA DÉMOCRATIE.

Les révolutions et les grandes réformes qui changent la constitution d'un état ne se font jamais par le soulèvement ni selon la volonté d'une seule des classes qui composent le peuple. Ce qui a rendu possible en France la révolution de 1789, c'est qu'un sentiment commun animait les classes inférieures et la classe moyenne; c'est que les mêmes instincts d'égalité et de liberté se retrouvaient dans les rangs les plus divers de la population; c'est que le tiers-état, que la monarchie aristocratique avait exclu du pouvoir et qui demandait la recon-

(1) *The Employer and the Employed*, by Feargus O'Connor.

naissance de ses droits, était alors tout le monde. En Angleterre, la réforme électorale de 1832 est sortie du concert temporaire, exceptionnel et dû à des causes extérieures, qui s'établit, dans l'attente d'une commotion européenne, entre les classes inférieures, la classe moyenne et une partie de l'aristocratie. Aujourd'hui l'impuissance des ouvriers coalisés et l'avortement du chartisme viennent, au contraire, de ce que les rangs inférieurs de la société sont engagés seuls dans ces mouvemens anarchiques. La démocratie a fait naufrage pour s'être isolée.

Ne prenons pas les cris de la multitude pour la voix de l'opinion publique. Qu'est-ce que le nombre sans la force de cohésion? Qu'est-ce même que l'intelligence sans l'autorité? La foule peut prendre ses chefs dans la classe moyenne ou dans la classe supérieure; mais il lui faut des chefs. Elle peut, pour monter plus haut, s'appuyer sur la bourgeoisie ou sur l'aristocratie, mais il lui faut un point d'appui. Elle peut, dans une convulsion sociale, donner le coup de grace à l'ordre établi; mais il faut qu'elle ait un ordre quelconque à y substituer. Voilà ce qui manque à l'Angleterre. Quelle rénovation politique serait possible dans un pays où les diverses classes de la population vivent non-seulement séparées, mais hostiles, et où l'état de guerre semble être l'état naturel? Les classes moyennes ne se rapprochent pas des classes inférieures par la sympathie, ni celles-ci des classes moyennes par l'envie. Le mot d'ordre n'est pas plus de courir sus aux supériorités que de combler les bas-fonds de l'ordre social. Celui que chacun déteste et qu'il attaque, c'est son voisin immédiat. Personne n'aspire à l'égalité. On s'inquiète peu d'avoir quelqu'un au-dessus de soi, pourvu que l'on ait quelqu'un au-dessous. Le mouvement d'ascension ne suit pas la forme démocratique; il est aristocratique pour tous, et depuis le premier degré de l'échelle jusqu'au dernier.

Lisez les manifestes les plus hardis de la classe ouvrière. L'aristocratie, qui est ce que l'on attaque principalement en Europe, est peut-être la seule institution que respectent les novateurs de l'autre côté du détroit. Les ouvriers anglais réclament le suffrage universel, parce qu'ils considèrent la chambre des communes comme représentant la part que doit prendre l'élément populaire au pouvoir législatif; mais ils sont loin de contester une part considérable d'action à l'élément aristocratique, et ils ne songent pas plus à supprimer l'hérédité dans la chambre des lords qu'à rendre électif le pouvoir royal. Le droit d'aînesse et les substitutions, qui érigent les propriétés foncières en autant de fiefs, ne semblent pas les choquer et ne sont l'objet d'aucune plainte. Ils savent bien que là gît la pierre angulaire de l'aristo-

cratie; mais ils ne veulent ni s'y heurter, ni la détruire. Le peuple, quand la misère ne change pas la direction naturelle de ses idées, est conservateur par un instinct de déférence et de subordination, comme les chefs de la société le sont par un sentiment d'égoïsme. Je l'ai déjà dit, le privilége n'offense personne en Angleterre; c'est la forme légitime du droit dans ce pays. Les ouvriers trouvent bon que la classe supérieure ait des priviléges; mais ils veulent aussi avoir les leurs. La reconnaissance, la garantie de toutes ces prétentions individuelles ou collectives forme ce que les uns et les autres entendent par la liberté.

C'est la constitution de la propriété qui détermine le caractère politique d'une nation. Là où la propriété se trouve divisée et possédée par le plus grand nombre, la démocratie devient possible; partout, au contraire, où le sol est occupé par un petit nombre de propriétaires, l'aristocratie doit prévaloir. La France, la Suisse et les États-Unis sont des pays démocratiques, attendu que tout le monde y possède quelque chose et qu'il n'y a guère de famille qui n'ait un champ au soleil ou un pignon sur rue. Je ne comprends pas la démocratie en Angleterre, dans une contrée où le sol est immobilisé dans les mains de quelques milliers de familles, et où les capitaux mobiliers suivent la même loi de concentration. Quand on interdit la propriété au peuple, comment l'appeler au gouvernement? Comment livrer sans péril la décision des intérêts publics à ceux que l'on a rendus par le fait inhabiles à la gestion des intérêts privés?

Non-seulement la multitude n'a aucune part à la propriété foncière, mais on ne conçoit pas, de l'autre côté de la Manche, qu'elle puisse jamais y avoir part. Il faut voir de quel air de pitié les économistes, que l'opinion publique adopte aujourd'hui pour oracles, parlent des contrées où la civilisation repose sur la division du sol. Il faut lire ces discussions du parlement, dans lesquelles on s'élève même contre la pensée de donner au pauvre journalier un lot de terre à cultiver pour ses besoins personnels; il faut entendre un radical, un partisan du suffrage universel, M. Roebuck, en un mot, s'écrier: « Pour le bien-être et pour le bonheur du pays, les classes laborieuses ne doivent pas avoir d'autres moyens d'existence que leurs salaires (1). » Des multitudes menant une existence précaire et dépendant, pour leur subsistance, du bon plaisir de ceux qui possèdent, et en regard quelques milliers d'hommes disposant de la richesse et gouvernant despotique-

(1) Chambre des communes, mai 1845.

ment la production, des patriciens et des prolétaires, voilà, même pour les esprits les plus avancés en Angleterre, l'idéal de la société. Dans l'empire romain, le problème du gouvernement consistait à nourrir les plébéiens faméliques par des distributions gratuites de blé; dans l'empire britannique, il consiste à leur fournir, sans qu'aucun évènement puisse les interrompre, des distributions de travail. Quand on admettrait que le peuple de la Grande-Bretagne a, sur les autres nations civilisées, cette supériorité de lumières et d'expérience que revendiquent pour lui ses orateurs et ses publicistes, la base étroite de l'ordre social rend tout-à-fait impraticable l'extrême diffusion des droits politiques dans un pays ainsi constitué. Le suffrage universel ne serait nulle part moins logique ni moins possible; il mettrait, comme le dit M. Macaulay, la propriété et le capital aux pieds du travail; il renverserait, selon la parole de sir Robert Peel, la constitution de l'Angleterre.

Que l'on médite attentivement les conséquences de l'acte de réforme. Voilà une première et large tentative faite en Angleterre pour donner une base démocratique au pouvoir électif. Si l'on excepte la Suisse, qui n'a que des gouvernemens municipaux, et les États-Unis, qui ont le désert devant eux ouvrant ses espaces comme autant de soupapes à l'anarchie, il n'y a pas de contrée au monde où le droit de suffrage s'étende plus loin ni où il descende plus bas. Tout fermier devient électeur en exploitant un domaine qui acquitte une rente de 50 livres sterling; tout habitant, dans les villes, peut se faire inscrire sur la liste électorale, pourvu qu'il occupe une maison ou partie de maison de 10 livres sterling de loyer. Parmi les adultes, un homme sur cinq est ainsi appelé à voter.

Une mesure qui devait, dans la pensée de ses auteurs, affaiblir l'aristocratie, en a fortifié au contraire la domination. En 1839, lord John Russell jugeait ce résultat transitoire. « L'acte de réforme, disait-il, a étendu les droits politiques à des milliers d'hommes qui n'en jouissaient pas auparavant : en même temps les lumières se sont répandues, un sentiment d'indépendance a pénétré dans les esprits, et l'on a pris plus d'intérêt aux affaires publiques; mais de l'autre côté est l'influence de la propriété, influence exercée équitablement par quelques-uns, avec un mélange de bien et de mal par le plus grand nombre, et par d'autres avec tyrannie. Une lutte s'établit aussitôt entre les deux puissances : la plupart des électeurs usant librement de leur droit et ne se souciant pas de servir d'instrument aux volontés des propriétaires fonciers, tandis que les propriétaires veulent domi-

ner comme autrefois, et s'efforcent de faire voter leurs tenanciers comme ils votent eux-mêmes. Avant peu, nous arriverons à un état de choses meilleur, dans lequel l'influence du propriétaire s'exercera sans heurter le droit des électeurs. Le sentiment public est assez fort pour opérer ce progrès. »

Le progrès que prédisait lord John Russell ne s'est pas accompli. L'opinion publique n'a pas de bien grandes sévérités, dans les sociétés aristocratiques, pour les hommes qui abusent de la puissance, et le scandale des élections de 1841 a dépassé tout ce que l'on avait vu jusque-là. Combien M. Macaulay était plus près de la vérité, lorsqu'il disait dans la même discussion : « Le bill de réforme a détruit ou restreint dans d'étroites limites l'ancienne pratique de la nomination directe (les bourgs pourris); mais en revanche il a donné une impulsion nouvelle à l'usage de l'intimidation, et cela au moment où il conférait la franchise à des milliers d'électeurs. Si j'en crois la clameur qui s'élève, non du sein d'un parti ou de quelque coin du royaume, mais qui part des tories comme des whigs et des whigs comme des radicaux, en Angleterre, en Écosse et en Irlande, bien des députés siégent dans cette chambre, qui doivent leur nomination à des votes arrachés par la crainte. S'il en existe en effet, il vaudrait infiniment mieux qu'ils siégeassent ici pour OLD SARUM; car en siégeant pour OLD SARUM, ils ne représenteraient pas le peuple. Toute tyrannie est détestable, mais la pire tyrannie est celle qui emprunte les allures de la liberté. Sous le régime d'une oligarchie pratiquée sans déguisement, le peuple souffre uniquement d'être gouverné par ceux qu'il n'a pas choisis; mais à quelque degré que l'intimidation intervienne dans le système de l'élection populaire, le peuple souffre tout à la fois d'être gouverné par ceux qu'il n'a pas réellement choisis, et de n'avoir pas la liberté du choix que les lois lui attribuent. Un grand nombre d'êtres humains deviennent ainsi de pures machines, au moyen desquelles les grands propriétaires expriment leur volonté (1). »

A quoi tient cependant la facilité que les grands propriétaires trouvent en Angleterre à intimider ou à corrompre le corps électoral? Évidemment, à la composition du corps électoral lui-même. C'est parce que le fermier électeur dépend du propriétaire qu'il vote comme le propriétaire l'entend; c'est parce que le boutiquier électeur craint de perdre la clientèle des gens riches qu'il suit leur exemple sur les *hustings*. L'électeur propriétaire, si borné que soit l'horizon de sa

(1) *Speech on the ballot.*

propriété, le franc tenancier à 40 shillings de revenu, demeure inaccessible à ces influences; personne n'oserait lui demander compte de son vote, tandis que le vote du simple tenancier est considéré comme appartenant naturellement à celui qui possède le sol (1).

On le voit, l'acte de réforme a peut-être étendu les droits politiques au-delà de ce que comportait l'état social de l'Angleterre. Le parlement a fait des lois démocratiques pour un pays où la démocratie n'existe pas. Il en est résulté que l'influence aristocratique a changé de caractère : elle s'exerçait auparavant d'une manière directe sur un corps électoral peu nombreux; elle s'exerce aujourd'hui par des voies détournées sur les multitudes admises aux droits politiques. L'oppression a fait place à la corruption. Le suffrage universel tournerait probablement encore à l'avantage des grands propriétaires et des grands capitalistes, si l'Angleterre avait un parlement assez insensé pour le décréter.

Il ne faut pas confondre la liberté avec l'exercice des droits politiques. Les radicaux anglais considèrent comme des esclaves tous les citoyens qui ne concourent pas à élire les membres du parlement. C'est là une exagération faite à plaisir. Il y a dans toute société des personnes que leur âge, leur sexe ou leur condition tiendront perpétuellement éloignées des affaires publiques. La politique a ses mineurs comme la famille, dans l'intérêt desquels les plus avancés en âge et les plus expérimentés seront toujours chargés de stipuler. La liberté est un droit, le suffrage est une fonction. La liberté appartient à tous, le suffrage n'appartient qu'à ceux qui peuvent se prononcer en connaissance de cause et dans l'indépendance de leur jugement : d'où il suit que le nombre des électeurs se proportionne naturellement à l'état de la société; ce n'est pas une question de principe, c'est une simple question de fait.

Les garanties de lumières et d'indépendance qui sont le véritable titre aux fonctions électorales se rencontrent-elles communément dans la classe des hommes qui vivent uniquement de leur travail? Voilà toute la difficulté. Quand on la supposerait dès à présent résolue en leur faveur, cette solution ne pourrait pas encore s'appliquer à l'Angleterre. Je conçois qu'aux États-Unis, l'ouvrier soit investi du droit de voter dans les élections; car il obtient des salaires élevés, et vivant à bon marché, il peut faire des épargnes en argent et en temps, cultiver son esprit et employer ses loisirs. Dans les îles britanniques,

(1) Lord Wortley, *Speech on the ballot.*

l'élévation du salaire ne procure à l'ouvrier aucun de ces avantages, car elle est annulée par la cherté de toutes choses, et par la nécessité, qui s'impose au plus misérable, d'avoir toujours l'argent à la main. L'ouvrier anglais est celui qui a le plus de besoins, et qui peut le moins les satisfaire. De là l'état profond de dépendance dans lequel nous le voyons plongé. La richesse du salaire combinée avec la cherté de la vie dans un pays où le petit nombre possède, voilà, indépendamment de toute autre cause, ce qui rend impossible en Angleterre l'existence de la démocratie.

La Grande-Bretagne était déjà une nation aristocratique par ses institutions, par les mœurs de ses habitans, par la concentration des propriétés et des capitaux; elle le devient chaque jour davantage par les conditions de cherté qui s'attachent à l'existence dans cette contrée. Le pain est cher, le logement est cher, le service est cher, tout est cher. Il en coûte beaucoup pour se procurer le nécessaire; il en coûte encore plus pour avoir le bien-être et pour tenir pied aux raffinemens de l'étiquette. On comprendra les progrès et en même temps les exigences du luxe britannique, en voyant que les taxes somptuaires, qui n'ont jamais rien produit en France, les taxes sur les domestiques, sur les voitures, sur les chevaux, sur les chiens et sur les armoiries, ont rapporté à l'Échiquier, en 1841, plus de 80 millions de francs. Aussi les familles qui ont une fortune médiocre ne peuvent pas vivre dans la Grande-Bretagne; elles viennent chercher sur le continent de l'Europe une vie plus facile et des usages moins rigoureux. Quant aux pauvres gens, le climat de cette société leur est tout-à-fait mortel. L'Angleterre d'aujourd'hui rappelle, à certains égards, l'aspect de l'Italie pendant la décadence de l'empire romain, alors que la terre convertie en jardins ne nourrissait plus que des patriciens et des esclaves.

Les économistes et le gouvernement lui-même (1) ont cherché la cause du malaise dans l'accroissement de la population. Le problème se posera quelque jour peut-être; mais aujourd'hui il semble prématuré de l'agiter. Malthus est venu un siècle trop tôt. Que veulent dire en effet les économistes, quands ils parlent de l'excès de la population? Cela signifie apparemment que le nombre des habitans n'est plus en rapport avec les moyens de subsistance, que la société ne peut ni produire, ni se procurer, au moyen des échanges, la somme d'alimens, de vêtemens, etc., qui lui est nécessaire; en un mot, que le

(1) *Sir Robert Peel's speech, on the state of the country*, 11 august 1844.

progrès de la richesse publique n'a pas marché du même pas que la propagation de l'espèce humaine. Est-ce là, je le demande à tout observateur attentif, l'état des choses en Angleterre? Si l'on met d'un côté l'accroissement de la population, et de l'autre la somme des richesses créées depuis un demi-siècle, ne demeure-t-il pas évident que le mouvement d'expansion a porté principalement sur les produits matériels?

La société anglaise, prise pour un tout, est de nos jours, eu égard au nombre dont elle se compose, infiniment plus riche et plus forte qu'elle ne l'a jamais été; mais toutes les classes de la nation n'ont pas participé au progrès dans la même mesure. L'accroissement de la richesse n'a pas profité à chacune d'elles dans une égale proportion. La répartition s'est faite au contraire entre elles, de manière à augmenter les inégalités sociales. Les riches se sont enrichis, et les pauvres se sont appauvris (1). Il n'y a pas eu, comme dans les soulèvemens du globe terrestre, un exhaussement simultané de toutes les couches de la nation; non, la partie inférieure s'est abaissée, pendant que la partie supérieure s'élevait. Le manufacturier millionnaire est venu doubler le grand seigneur millionnaire. Il s'est trouvé en 1842 cinq cent mille personnes en état de payer l'*income tax*, c'est-à-dire possédant au moins 150 liv. sterl. de revenu, et cela tandis que le salaire du tisserand descendait au-dessous de 5 shillings par semaine, ou d'à peu près 300 francs par année.

L'aristocratie elle-même commence à s'inquiéter de la disproportion qui existe entre la tête et les membres du corps social. Lord John Russell l'indiquait en 1844 à la chambre des communes, dans une motion tendant à lui faire prendre en considération l'état du pays. « Le mécontentement, disait-il, tant des districts agricoles que des districts manufacturiers, est désormais un fait admis pour tout le monde. En considérant attentivement cette question, il est impossible de ne pas reconnaître que, soit par la faute des lois ou malgré les lois, *les classes laborieuses dans ce pays n'ont pas fait les mêmes progrès en aisance et en bien-être que les autres classes de la nation.* Quand on

(1) « En 1688, les exportations du royaume s'élevaient à 4 millions sterling, la population était de 7 millions d'hommes; les dépenses de l'état de 2 millions sterling, le revenu moyen de l'ouvrier de 15 liv. sterl.; la viande valait 2 d. (20 cent.) la livre, et le blé 34 sh. le quartier. Aujourd'hui, nos exportations ont décuplé, et la population a doublé. Le salaire du journalier a augmenté à peine de 50 pour 100; mais avec cet argent il obtient moitié moins de substances alimentaires. Cependant la charge de l'impôt est vingt-cinq fois plus forte. » (*Aristocratic taxation.*)

compare ce que l'Angleterre est aujourd'hui avec ce qu'elle était il y a un siècle, en 1740, il est impossible de ne pas voir que les classes supérieures ont beaucoup gagné en luxe et en élégance, et que les ressources dont la classe moyenne disposait pour se donner le *comfort* et les jouissances de la vie se sont aussi beaucoup accrues; mais, en considérant la condition des classes laborieuses, et en comparant la quantité de choses nécessaires à la vie, que leur salaire pouvait leur procurer au milieu du dernier siècle, avec celle que leur salaire leur procure aujourd'hui, si nous pouvions descendre dans tous les détails qu'étalent sur ce sujet les rapports de vos commissaires, nous serions bientôt convaincus que le peuple n'a pas participé, au même degré que les autres classes de la société, au progrès de la civilisation et des connaissances humaines (1). »

Lord Stanley va plus loin : il ne se borne pas à dénoncer le mal, il met hardiment le doigt sur la cause. C'est lui qui a fait devant la chambre des lords cet aveu, le plus remarquable sans contredit et le plus complet que la nécessité ait jamais arraché à un membre du patriciat : « Le danger pour un grand pays tel que celui-ci, dans le temps où nous vivons, est l'accumulation de la propriété, jointe à l'extrême inégalité avec laquelle elle est répartie. » Mais, après des prémisses dont la témérité a dû inquiéter la chambre qui l'écoutait, voyez quelles conclusions impotentes : « Nous avons eu la preuve, dans ces dernières années, que l'impôt pesait de tout son poids sur ceux qui pouvaient le plus difficilement le supporter, et que les classes les plus opulentes n'étaient pas taxées dans la proportion de leurs moyens. En 1840, le chancelier de l'Échiquier, afin de rétablir l'équilibre dans les finances, proposa une augmentation de 5 pour 100 sur toutes les taxes de consommation, et de 10 pour 100 sur les taxes assises, taxes acquittées principalement par les classes qui étaient dans l'aisance. Dans le premier cas, la consommation ne se trouvant pas en état de supporter l'accroissement de l'impôt, il s'opéra une telle diminution dans les quantités imposées, que le produit n'augmenta que de 1 pour 100; dans le second cas, les riches étant seuls frappés, le revenu présenta sans difficulté une augmentation de 10 pour 100. Il eût été naturel de penser, quand nous avons établi l'*income-tax*, que cet impôt aurait pour effet de réduire les dépenses et la consommation du peuple; mais, bien que l'*income-tax* pesât principalement sur les classes riches, sur celles qui acquittaient déjà

(1) *Lord John Russell's speech on the state of the country*, august 1844.

les taxes assises, le produit des taxes assises n'a pas diminué, il s'est même accru dans une proportion considérable (1). »

Ainsi, pour diminuer l'inégalité avec laquelle la richesse est répartie entre les diverses classes de la population, lord Stanley et les politiques de cette école pensent qu'il suffit d'obliger l'aristocratie britannique à faire pour un temps le très mince sacrifice de la trentième partie de son revenu. Parce que l'impôt a pesé jusqu'ici presque entièrement sur les classes laborieuses, ils imaginent qu'en mettant plus ou moins les classes opulentes à contribution, on supprimera tout sujet de plainte, peut-être même toute souffrance. N'est-ce pas là l'histoire de ce tyran de l'antiquité qui croyait expier les faveurs trop constantes de la fortune en jetant, au milieu d'une orgie, son anneau dans la mer?

L'inégalité de l'impôt n'est qu'une des formes sous lesquelles le pouvoir politique en Angleterre favorise l'inégalité des fortunes; et si l'on voulait sérieusement établir dans les lois une tendance moins partiale, il faudrait les amender toutes, depuis le premier article jusqu'au dernier. Sans doute la classe opulente s'est enrichie de l'impôt qu'elle ne payait pas, pendant que la classe nécessiteuse s'est appauvrie de l'impôt qu'elle payait. On a calculé que la propriété foncière, qui contribuait pour un sixième au paiement des taxes pendant les trente années du règne de George II, pour un septième durant les trente-trois premières années du règne de George III, qui comprennent la guerre d'Amérique, et pour un huitième ou pour un neuvième seulement, de 1793 à 1816, n'avait plus participé, depuis la guerre jusqu'au rétablissement de l'*income-tax* en 1842, que dans la faible proportion d'un vingt-quatrième aux charges annuelles de l'état (2). Notez bien que, durant cette dernière période, la valeur des propriétés et la somme des revenus avaient doublé en Angleterre; ce qui devait alléger encore la contribution acquittée par la classe des propriétaires de la moitié de son poids. « La propriété sur laquelle porte l'*income-tax*, dit lord Monteagle, n'excédait pas, en 1803, 74,000,000 liv. st.; encore cette somme renfermait-elle 18,000,000 sterl., représentant les revenus qui n'excédaient pas 150 liv. sterl. par année, de sorte que la partie de cette propriété qui est soumise à l'*income-tax* d'aujourd'hui ne s'élevait pas à plus de 56,000,000 st. (1,428,000,000 fr.). Or, la valeur de la propriété sur laquelle porte en ce moment la taxe

(1) *Lord Stanley's speech on the property tax*, 4 april 1845.
(2) *Aristocratic taxation.*

est de 181,000,000 sterl. (4,615,500,000 fr). Je reconnais qu'une partie de cet accroissement doit être attribuée à des causes autres que l'exemption de l'impôt; mais il demeure prouvé que la propriété du pays ne se serait pas accumulée dans une proportion aussi forte, si l'impôt avait continué de peser sur le revenu que le propriétaire en retirait (1). »

Mais quand l'égalité proportionnelle de l'impôt se trouverait rétablie, le sort du peuple en Angleterre n'en recevrait pas une amélioration très sensible. Le mouvement aristocratique se ralentirait peut-être; il ne s'arrêterait pas. Lorsque l'inégalité des conditions est arrivée à ce point, elle ne peut plus que s'accroître. Les capitaux accumulés ont une puissance d'attraction contre laquelle ne tiennent pas les petites fortunes; et les grandes existences, une fois enracinées dans le sol, s'étendent et se fortifient avec le temps. Lord Stanley reconnaît que l'accumulation du capital, de la propriété et par conséquent du pouvoir est le danger de l'Angleterre; j'ai quelquefois entendu des Anglais, alarmés de l'excès même de la richesse, prévoir que l'on périrait par là; je n'en ai pas rencontré un seul qui admît que cet état de choses pût changer tant que durerait l'existence de la nation.

Dans une telle société, le lot des classes inférieures est donc l'impuissance, pendant que l'apanage des classes supérieures est l'omnipotence. Le peuple, en tant que peuple, reste frappé d'une incapacité politique radicale et absolue; il ne peut que témoigner son mécontentement, s'agiter ou même se révolter, et c'est là ce qu'il fait. L'agitation en bas, l'inquiétude au sommet, voilà l'état présent de la Grande-Bretagne. L'aristocratie est souveraine, mais elle ne peut pas dormir; elle a toujours devant les yeux la triste et terrible image de cette population qui ne tient jamais un seul jour en réserve, dès la veille le pain du lendemain, de cette Angleterre qui, selon Carlyle, « gît, malade et mécontente, se tordant d'impuissance sur le lit où la fièvre la cloue, sombre et presque désespérée dans sa misère, dans sa nudité, dans son imprévoyance, et dévorant son chagrin (2). »

LÉON FAUCHER.

(1) *Speech on property tax*, 4 april 1845.
(2) *Chartism*, by T. Carlyle.

VOYAGE ARCHÉOLOGIQUE

A NINIVE.

La Sculpture Assyrienne et les Bas-Reliefs de Khorsabad.[1]

Ce qui offre le plus d'intérêt parmi les découvertes faites à Khorsabad, c'est assurément la sculpture. Les murs des salles et les façades extérieures sont décorés de tableaux taillés dans la pierre avec une admirable fécondité de ciseau. Rois et visirs, prêtres et idoles, eunuques et guerriers, combats et fêtes joyeuses, tout est représenté; la vie des Ninivites vient miraculeusement se dérouler devant nous, depuis les symboles religieux jusqu'aux usages domestiques, depuis l'orgie du triomphe jusqu'au supplice des vaincus. Deux genres de sculptures tapissent les murs de ce palais, qui passe aux yeux des habitans étonnés pour une création de Satan. J'ai dit que le revêtement des massifs de briques avait 3 mètres de hauteur. Il est formé de plaques de marbre juxtaposées, ayant généralement de 2 à 3 mètres de large. Dans plusieurs salles, ces plaques sont divisées en deux zones chacune de 1 mètre 20 centim. de haut, sur lesquelles sont

(1) Voyez la livraison du 15 juin.

sculptées un nombre considérable de figures dont les plus grandes ont un mètre. Ces deux zones sont séparées par une bande d'inscriptions en caractères cunéiformes, c'est-à-dire en forme de coins, allant d'un bord à l'autre de la pierre. Dans d'autres salles et sur les façades extérieures, les pierres de revêtement portent des figures plus grandes qui les couvrent de haut en bas, et dont le relief, proportionné à leur taille, a une saillie de quelques centimètres. Sur les façades sont invariablement représentés et fréquemment répétés des personnages ailés, coiffés de bonnets à cornes ou à tête d'épervier, présentant une pomme de pin de la main droite, tandis qu'à leur main gauche est suspendue une corbeille ou un seau. Sont-ce des divinités ou des prêtres revêtus de l'emblème du dieu au culte duquel ils sont voués? Cette dernière hypothèse me semble peu probable, car tous les prêtres attachés au culte d'une divinité qui a pour principal attribut des cornes, ou des ailes, ou une tête d'épervier, tous ces prêtres devraient porter ses emblèmes, et les figures symboliques dont il est question n'offrent pas cette particularité; elles sont d'ailleurs toutes accompagnées d'un personnage à formes humaines, et qui, à en juger par la main qu'il élève en signe d'hommage religieux, ou par la bandelette qui orne son front, ou encore par le bouc sacré dont il va faire offrande, doit représenter le prêtre assistant la divinité. Ce qui me porte à croire qu'il en doit être ainsi, c'est que, sous le sol du palais, il a été trouvé de petites statuettes exactement semblables, et qui, à coup sûr, ne peuvent représenter autre chose que des divinités. J'en parlerai plus loin. Il est assez difficile de démêler le sens mystique de ces représentations qui divinisent des monstres dont les analogues ne se trouvent que dans les religions les plus barbares; mais, quel que soit d'ailleurs le vrai caractère de ces personnages, l'on doit, en tout cas, les accepter pour des symboles religieux.

Après les dieux et leurs acolytes vient le roi, qui s'avance majestueusement au-devant de son visir, ou peut-être du chef des mages, du plus grand des Chaldéens. Tous deux ont la main levée en signe de serment et d'hommage, geste consacré, car on le trouve encore sur les monumens de la Perse, soit de l'époque de Darius, soit de celle de Sapor. Derrière le roi est l'eunuque qui, par son rang dans la hiérarchie du harem royal, le suit de plus près; il tient le chasse-mouche, et, après lui, marchent d'autres eunuques ou des guerriers à longue barbe portant les armes du roi, son carquois garni de flèches, son arc au cou de cygne, et sa masse à triple tête de lion. Puis cette procession s'augmente d'un grand nombre de personnages qui paraissent

apporter au monarque des chars à quatre chevaux, des trônes magnifiques, des tables sculptées avec un art délicieux, ou bien des vases à tête de lion, des outres pleines d'or ou de vin, de petites villes portées au bout des doigts comme emblèmes de celles qui n'ont pu résister aux armes des Assyriens, et se sont reconnues tributaires du grand empire. Parmi tous ces personnages, le roi est remarquable par la somptuosité de son costume. Ce costume, qu'il porte seul, consiste en une tunique à manches courtes, dont le bas est orné de glands; par-dessus est jeté un manteau superbe dont, si j'en crois quelques fragmens de couleur retrouvés, le fond était pourpre, semé de rosaces d'or. Ce manteau est garni de franges élégantes qui prouvent en faveur du goût ninivite. La tête auguste du monarque est coiffée d'une mitre élevée, conique, surmontée d'une pointe et ornée de bandes à rosaces, qui ont dû également être dorées. Ses bras sont entourés de bracelets et ses pieds chaussés de sandales; dans sa ceinture passe une épée longue, droite, dont la lame est engagée dans une gueule de lion, et dont le fourreau est orné à son extrémité de deux petits lions couchés qui se tiennent embrassés. Le costume des gens de sa suite, plus simple, a cependant une grande élégance; il consiste en de longues tuniques également à glands et à longues franges; leur chevelure ou leur barbe, tressée et bouclée aussi soigneusement que celle du roi, prouve que la coquetterie la plus raffinée et la recherche la plus minutieuse dans la toilette étaient d'étiquette à la cour de Ninive. Ces processions, qui paraissent autant d'hommages allégoriques rendus à la puissance souveraine, couvrent jusqu'à 400 mètres d'étendue et décorent les façades extérieures.

Ce ne sont pas là les seuls ornemens de ces façades : les plus grandioses et ceux qui produisent le plus bel effet sont les gigantesques taureaux ailés, à tête humaine, coiffés d'une énorme tiare, qui ornent les principales portes d'entrée. Ces taureaux ont communément 5 mètres de hauteur sur autant de longueur. Leur poitrail épais, poilu, sur lequel descend une longue barbe frisée, s'avance sur la façade, en saillie de 1 mètre, et leurs corps, fuyant dans la porte, en forment les côtés, tandis que leurs ailes, développées en majestueux éventails, s'étendent jusqu'à la corniche. Ce taureau a servi de type à celui de Persépolis; on le retrouve dans la mythologie des Perses sous le nom de *kaïomars* ou *ghilchâh*, roi de la terre, et il passe pour le fondateur fabuleux de la monarchie *païchdaddienne*. Chez la plupart des peuples de ces contrées, il est considéré comme emblème du Créateur, et il a ses analogues dans le bœuf *Nandi* des Indiens ou *Apis*

des Egyptiens. D'après certaines pierres creusées en forme d'encastrement et trouvées de chaque côté des grandes portes extérieures, il paraîtrait qu'on y avait placé au pied des taureaux, et scellé dans ces dalles préparées *ad hoc*, un lion de petite taille, portant sur le dos un anneau dans lequel passait une chaîne qui s'attachait à un anneau correspondant planté dans la muraille. On doit penser que ces lions enchaînés au pied des taureaux majestueusement posés, et dont les ailes déployées attestent la libre puissance, avaient un sens mystique, et ce qui fortifierait cette opinion, c'est que je n'ai trouvé nulle part, dans les sculptures de Ninive, le lion en liberté. Indépendamment du rôle qu'on lui a assigné ainsi auprès des portes, il est le plus souvent représenté comme ornement de vases, de tables, de bracelets ou d'épées, mais toujours dans une position qui rappelle la servitude. On n'a trouvé qu'un seul des lions dont je parle ici; ce lion est une ronde-bosse, et, d'après toutes les apparences, on doit le croire en bronze fondu. L'emplacement des autres peut d'ailleurs, nous l'avons dit, être reconnu avec certitude; mais ils ont disparu, comme tous les autres objets en métal, dont l'absence dénote un pillage bien entendu. Les ennemis de Ninive ont suivi à la lettre les instructions que leur donnait le prophète Nahum dans ses anathèmes : « Pillez l'or, pillez l'argent; les richesses de Ninive sont infinies, ses vases et ses meubles précieux sont inépuisables. »

A l'intérieur et sur les murs des salles, il y a deux genres de bas-reliefs; les grands sont, à quelques variantes près, des répétitions de ceux qui sont sur les façades, et les seuls sujets nouveaux qu'ils représentent sont des génuflexions de captifs enchaînés et supplians devant le grand roi, qui, paraissant méconnaître le plus beau privilége de la royauté, leur fait subir sous ses yeux les plus cruels supplices. Quant aux bas-reliefs compris dans les deux zones étroites qui, avec les bandes d'inscriptions, se partagent la surface des murs, les scènes qui s'y trouvent retracées offrent plus de variété. Les uns représentent des combats livrés à des ennemis de nations différentes, si l'on en juge par la diversité des costumes, et des assauts donnés à plus de vingt forteresses, chacune accompagnée d'une courte inscription qui, très probablement, en conserve le nom. Ces tableaux, où les ressources militaires de l'antiquité apparaissent dans tous leurs détails, sont animés par des guerriers combattant à pied ou à cheval, avec la lance ou l'épée, et tenant au-dessus de la tête des boucliers circulaires qu'ils présentent à l'ennemi. On y voit, en première ligne, des archers qui bandent leur arc, décochent leurs flèches derrière de grands boucliers

posés à terre, et qui les dérobent tout entiers aux coups de l'ennemi. Le roi préside, du haut de son char, à neuf batailles différentes; il foule aux pieds de ses chevaux les mourans et les morts : les cadavres décapités prouvent que l'usage de trancher la tête aux vaincus était pratiqué par certains peuples bien avant les musulmans, qui décapitent, on le sait, leurs ennemis pour les priver du secours de l'ange qui doit les enlever au ciel. Le souverain, dominant la mêlée ou menaçant ses adversaires, est toujours accompagné de deux personnages. A côté de lui est le conducteur, penché en avant, de manière à être parfaitement maître de ses chevaux lancés au galop; il les excite au moyen d'un fouet, ou les maîtrise en retenant vigoureusement de grandes guides sur lesquelles il allonge ses bras. Derrière, selon qu'il combat ou qu'il a déposé son arc, le roi est garanti des coups de l'ennemi par deux boucliers que soutient un guerrier, ou il est ombragé par un parasol, emblème suranné de la puissance souveraine, qu'un eunuque porte au-dessus de sa tête. Parmi les combattans, au milieu desquels le monarque assyrien paraît toujours en triomphateur, on reconnaît facilement ses ennemis; leur costume est très différent de celui que portent les soldats de Ninive; les uns sont vêtus de tuniques plus courtes et coupées autrement que celles des Assyriens; d'autres sont couverts de peaux de bêtes; ils combattent avec des armes d'une forme différente; leurs boucliers sont carrés; ils n'ont point la tête couverte d'un casque ni le corps enveloppé d'une cuirasse comme les guerriers ninivites, ce qui prouve qu'ils sont moins avancés en civilisation et sans doute moins belliqueux que les Assyriens, car, dans tous les temps, les nations guerrières se sont plus préoccupées que les autres des moyens de défense, sans négliger ceux qui pouvaient faciliter l'attaque. Parmi tous ces combattans, on reconnaît très bien un groupe de nègres à leurs cheveux crépus et à l'absence de barbe. Ce détail est précieux comme renseignement historique, car si l'on admet, ce qui ne me paraît pas douteux, que toutes ces nuances de costumes et de physionomies appartiennent à des peuples divers, on pourra ainsi se former une opinion des guerres et des conquêtes entreprises par ce souverain belliqueux qui prend, du haut de son char, une part si active aux combats. On peut trouver, dans l'étude de ces sculptures, les bases d'un travail qui jetterait quelque jour sur l'histoire de ce prince, et par suite sur l'origine de ces monumens, en attendant que les inscriptions qu'ils nous ont consacrées, traduites par nos savans philologues, vinssent prouver la justesse des inductions.

Continuant de parcourir ces salles immenses, on est émerveillé de

trouver réalisée sur la pierre, et par un habile ciseau, une des plus nobles idées que la pensée royale ait exécutées de nos jours, celle de transmettre à la postérité les fastes glorieux d'une grande nation. Après les combats, les assauts, les supplices, viennent les réjouissances; on voit à Ninive comme à Paris, après le siége de Samarie ou de Tyr comme après la bataille d'Isly, des guerriers en habits de fête, les cheveux et la barbe soigneusement bouclés et parfumés, assis devant des tables chargées de mets, les uns en face des autres, élevant leurs verres et portant des santés en l'honneur du vainqueur. Mais qu'est-ce que ces tables recouvertes de nappes, ces chaises, ces verres avec lesquels on trinque si joyeusement? Ils sont du plus beau travail, et l'emportent, je ne dirai pas sur les produits de l'industrie du peuple qui occupe le territoire de Ninive, mais même sur beaucoup d'objets où nous nous plaisons à reconnaître l'empreinte de notre civilisation. Les tables ont une tournure extrêmement élégante; leurs pieds en griffes de lion, portant sur des pommes de pin, sont très finement dessinés, et sculptés avec un art qui accuse une délicatesse excessive de goût et de ciseau. Les chaises ne sont pas moins remarquables; elles prouvent, par imitation, que l'art du tourneur n'était pas inconnu alors. Les petites têtes de taureaux, si précieuses par leur travail et si vraies de caractère, qui ornent les bras de ces espèces de fauteuils, aussi bien que les têtes de lion qui terminent les vases à boire, me font penser que toutes ces représentations ne sont pas simplement le produit de l'imagination capricieuse d'un ouvrier, mais bien des symboles exprimant une idée religieuse ou politique. J'ai trouvé, au milieu des décombres, de petites têtes de taureaux en cuivre repoussé, parfaitement ciselées, et à l'intérieur desquelles étaient restés quelques fragmens de bois pourri ayant appartenu à des siéges exactement semblables à ceux qui figurent sur les bas-reliefs.

Cet immense festin, cette longue suite de tables auxquelles sont assis des convives d'un rang élevé, à en juger par le costume qu'ils portent et par les eunuques royaux qui les servent, rappellent assez bien l'interminable repas de cent quatre-vingts jours qu'Assuérus donna aux grands de son royaume, dans son palais de Suze. Pendant ce repas, dit l'Écriture, au livre d'*Esther*, « ayant le cœur gai de vin, il commanda aux sept eunuques qui servaient devant lui de lui amener la reine Vasti, afin de faire voir sa beauté aux seigneurs de sa cour... » Les choses ne se passèrent probablement point de la même façon dans le palais de Ninive, car il est remarquable que l'on n'y retrouve pas une seule figure de femme, si ce n'est parmi les captifs

que conduisent des soldats. Encore faut-il supposer que ce sont des mères qui portent sur leurs épaules les enfans qu'on voit au nombre des prisonniers. Il faut donc croire que les Assyriens, comme les Orientaux modernes, cachaient les femmes, et qu'ils n'ont montré celles de leurs ennemis vaincus qu'avec l'intention de leur faire subir une humiliation de plus.

Les hôtes dont ces palais somptueux avaient abrité les plaisirs ne passaient cependant pas toute leur vie dans la mollesse et la débauche. Ils savaient combattre les influences énervantes de la bonne chère, et se préparaient aux fatigues de la guerre en entretenant les forces de leur corps; les jouissances de la table faisaient place au plaisir de la chasse; les murs d'une salle tout entière sont décorés de sculptures qui nous font assister à ces violens exercices. Là on voit encore le roi dans son char; il ne cherche plus un ennemi qu'ira percer sa flèche royale; il se promène dans un parc, ou *paradis*, planté de cyprès, une fleur de paix à la main, précédé de hérauts et de massiers, tandis qu'autour de lui ses courtisans se livrent aux plaisirs de la chasse. Des animaux de toutes sortes tombent sous leurs coups. Les différentes espèces de gibier sont représentées avec un tel soin, que l'on reconnaît facilement la perdrix, le faucon, le faisan ou le lièvre. A côté des chasseurs qui tirent des oiseaux, d'autres s'exercent et visent sur des cibles au milieu desquelles le but est dessiné sous la forme d'un lion ou d'une rosace. Toutes ces sculptures sont d'un travail excessivement fin, et, par le talent avec lequel elles ont été exécutées, on peut croire qu'elles sont du plus habile des sculpteurs ninivites, dont la main se reconnaît facilement dans les sujets qui présentent le plus d'intérêt, et qu'il s'était sans doute réservés.

Au premier aspect, le caractère des innombrables bas-reliefs qui décorent les palais de Khorsabad ne paraît pas différer beaucoup de celui des sculptures de l'Égypte et de l'Inde : on peut leur trouver aussi quelque ressemblance avec les sculptures des monumens éginétiques ou étrusques; mais ce rapport tient moins à un état de civilisation également primitif chez tous ces peuples qu'aux traits distinctifs d'un art né de l'imagination et de l'instinct, et qui ne s'est pas encore élevé par l'étude à la perfection. Si l'on tient compte en même temps de toutes les considérations qui faisaient modifier les sujets donnés par la nature, et de l'élément conventionnel que les symboles religieux introduisaient nécessairement dans la représentation des sujets mystiques, on comprendra que toutes les figures représentées sur les bas-reliefs de l'Égypte et de l'Inde ou sur ceux de

Khorsabad aient certaines beautés de détails avec lesquelles la raideur des poses et l'absence de toute perspective forment un contraste choquant. Ainsi, ce qui, au premier coup d'œil, nous fait remarquer presque un air de famille entre les sculptures des Indiens, des Égyptiens, des premiers temps de la Grèce et celles de Ninive, ce sont quelques symboles analogues, une grande simplicité de formes jointe à une ornementation aussi riche que minutieuse, de la naïveté souvent, toujours de la finesse, enfin, dans les contours, une excessive pureté, poussée quelquefois jusqu'à la sécheresse.

Si l'on compare successivement l'art assyrien, tel que les fouilles faites à Khorsabad l'ont montré, à celui des peuples qui ont précédé ou suivi immédiatement les Ninivites, on pourra, je crois, se convaincre que l'art assyrien est infiniment plus pur que l'art indien, souvent grotesque et monstrueux, aussi fin, mais plus savant dans tous les détails anatomiques que l'art égyptien, qu'il surpasse de beaucoup dans l'étude de la nature; et, si l'on ne craint pas d'arriver jusqu'à un parallèle des bas-reliefs de Ninive, non-seulement avec ceux des premiers ouvrages de la Grèce, mais avec ceux du Parthénon, on trouvera que, notamment dans toutes les scènes analogues à celles qui ornent la célèbre frise de ce temple, le ciseau du sculpteur ninivite n'est pas tellement inférieur à celui de Phidias qu'on ne puisse risquer entre eux une comparaison.

Après avoir, devant ces innombrables bas-reliefs, analysé l'art et le génie particuliers aux sculptures assyriennes, il reste encore une étude curieuse à faire. Il est intéressant d'observer les diverses races d'hommes qui représentent les ennemis des Assyriens dans les scènes de guerre et les forteresses assiégées; c'est le moyen d'arriver à reconnaître, ou du moins à présumer, quel souverain a pu élever ces palais.

Parmi les adversaires que combat le grand roi, et dont il paraît triompher, on distingue trois ou quatre peuples différens; on en voit qui, tête nue et vêtus de peaux de bêtes, paraissent appartenir à une nation peu civilisée; au sommet des tours qu'ils défendent s'élèvent des flammes, et, les bras étendus, ils semblent invoquer une puissance céleste. La végétation figurée rappelle celle d'un pays chaud, quoique les vêtemens de ces guerriers puissent faire supposer qu'ils soient obligés de se couvrir de fourrures pour se garantir des intempéries d'un climat variable. Peut-être doit-on les prendre pour un peuple pasteur, comme l'étaient et le sont encore les vrais Perses, ou habitans du Fars, patrie de Cyrus, et les Mèdes qui, après avoir soutenu plusieurs fois le choc des Assyriens, finirent par devenir leurs

tributaires. Il y en a d'autres qui portent des tuniques avec des capuchons; au pied des tours qu'ils défendent croissent des arbres à larges feuilles, assez semblables au bananier, indice encore d'une contrée chaude, et, immédiatement après le tableau qui représente l'assaut donné à cette citadelle, on voit une suite de captifs que des gardes assyriens conduisent à leur souverain. Cette procession offre ceci de remarquable, que l'un des prisonniers est escorté par un eunuque qui tient un chasse-mouche au-dessus de sa tête. L'eunuque est évidemment assyrien, à en juger par son costume, ses armes, et la petite tête de lion qui orne le manche du chasse-mouche. Il faut observer que les eunuques, dans l'antiquité asiatique, étaient presque exclusivement attachés à la personne du souverain, ce qui est d'ailleurs prouvé par les tableaux sculptés de Khorsabad. Sur ces bas-reliefs en effet, le roi est toujours entouré d'eunuques qui combattent à ses côtés, marchent à la tête de ceux qui viennent lui offrir des présens, ou président à l'apprêt des festins; et si l'on remarque que le chasse-mouche est, comme le parasol, un des attributs de la royauté, que nul autre que le roi n'est représenté avec l'un des deux, on sera autorisé à voir, dans le captif dont il est question, un prince vaincu. Or, l'histoire sainte nous a raconté les malheurs de plusieurs rois de Judée qui, après avoir vu tous leurs efforts trahis par la volonté de Dieu, avaient eu à subir l'humiliation de l'esclavage. On se souvient d'Osée, roi d'Israël, qui, ayant voulu secouer le joug des Assyriens et s'affranchir du tribut qu'il leur payait, se vit assiéger dans Samarie par Salmanazar. Vaincu, il fut chargé de fers et emmené en captivité avec son peuple, que le vainqueur établit, dit l'Écriture, dans Hala et dans Habor, villes des Mèdes, qui faisaient alors partie de l'empire d'Assyrie. Au nombre de ces illustres captifs se trouve peut-être Tobie, à qui était réservé, dans son infortune, l'honneur insigne d'être le premier ministre du grand roi; peut-être aussi cette femme qui marche derrière lui et porte sur ses épaules un enfant n'est-elle autre qu'Anne portant le jeune Tobie.

La salle dans laquelle sont retracées les invasions des Assyriens sur les terres des Juifs contient d'autres bas-reliefs, qui pourraient faire croire que le sculpteur a voulu faire allusion aux conquêtes de Salmanazar et de Sennacherib. En effet, l'histoire rapporte que, ce dernier prince assiégeant le roi Ézéchias dans Jérusalem, celui-ci appela à son secours les souverains d'Égypte et d'Éthiopie, et que le prince de Ninive, pour châtier ces alliés téméraires du saint roi, poussa son armée victorieuse en Égypte et pénétra jusque dans les régions du Haut-Nil, où il eut à combattre successivement les Éthiopiens et les Nu-

biens. Les bas-reliefs nous présentent en effet des personnages aux cheveux crépus et au visage imberbe portant tous les signes caractéristiques de la race nègre, avec un costume analogue à celui qu'ils ont conservé de nos jours, armés enfin des mêmes coutelas recourbés dont ils se servent encore aujourd'hui. A côté de ces combats et de ces assauts, on voit d'autres prisonniers qui implorent le roi d'Assyrie et sont tenus par des chaînes attachées à un anneau passé dans la lèvre inférieure. L'Écriture nous a conservé la tradition de cet usage antique, et les bas-reliefs de Ninive viennent attester l'exactitude de ce passage du livre des *Rois*, où Sennacherib, menaçant de sa colère le roi de Juda, lui dit : « Je te mettrai un cercle au nez et un mors à la bouche. » D'autres costumes et d'autres particularités distinctives entre tous ces tableaux sculptés peuvent également rappeler les conquêtes de Salmanazar et de son successeur Sennacherib, qui portèrent plusieurs fois la guerre en Syrie, en Phénicie et en Judée. L'Écriture nous dit que les peuples de ces contrées ne connaissaient point l'usage des chariots ni des chevaux; or, sur les bas-reliefs qui semblent reproduire des combats avec des Syriens ou des Juifs, on ne voit figurer ni char ni cavalier, tandis que l'on remarque des cavaliers dans les tableaux où l'on croit reconnaître des Mèdes ou des Perses.

Si l'on interroge l'histoire, on est amené à reconnaître dans Salmanazar et Sennacherib les deux princes les plus belliqueux de la seconde époque de Ninive. Teglatphalazar, imploré par Achaz, roi de Juda, et décidé à lui prêter assistance par les riches présens que lui fit ce monarque, s'empara de Damas, de la Galilée, et mit Israël à contribution; mais ces victoires sont de peu d'intérêt, comparées à celles de Salmanazar et surtout de Sennacherib. Les conquêtes de ce dernier laissèrent bien loin derrière elles les triomphes de ses prédécesseurs, et elles étaient sans contredit plus dignes d'inspirer les artistes qui ont buriné les hauts faits retracés sur les murs du palais de Khorsabad.

Le quatrième roi de cette période, Assarhaddon, a également des titres à l'attention de la postérité. Il s'empara de Babylone et réunit son territoire à l'empire assyrien; il reprit la Syrie et la Palestine, qui avaient secoué le joug, défit Manassé, roi de Jérusalem, et l'emmena à Babylone. Nabuchodonosor Ier fit aussi quelques conquêtes; il battit les Mèdes et prit Ecbatane; son général Holopherne porta la guerre en Judée. Son successeur Saracus n'a laissé que son nom et le souvenir du mépris que sa paresse et ses vices inspirèrent à ses sujets. Ce fut sous son règne que Ninive fut détruite pour la seconde fois, et que

la nouvelle alliance des Mèdes et des Babyloniens, conduits par Cyaxare et Nabopolassar, détermina la ruine de ce vaste et puissant empire.

Auquel de ces princes peut-on attribuer les monumens trouvés à Khorsabad? Je dirai d'abord qu'il ne me semble pas que l'on puisse les faire remonter à la première époque de l'empire assyrien. Cette époque finit à Sardanapale, qui tomba sous les efforts réunis du Mède Arbace et de Bélésis ou Nabonassar, grand-prêtre et gouverneur de Babylone. Tous deux se promettaient de renverser sans peine un gouvernement affaibli par les débauches et l'incurie du souverain; mais Sardanapale, réveillé brusquement au milieu de la mollesse du sérail, renonçant à ses plaisirs et à ses habits de femme, donna du moins, par sa résistance, l'exemple d'une énergie désespérée, et témoigna par sa mort d'une résignation courageuse. Il semble qu'il ait voulu racheter ainsi la honte de ses vices. Le Tigre, selon la prédiction, avait renversé ses murailles devant l'ennemi; témoin de la prise de sa capitale et de la ruine de son empire, Sardanapale mit le feu à son palais, afin de soustraire ses richesses à la rapacité du vainqueur. Cet acte de désespoir ne mériterait-il pas à ce malheureux prince une autre épitaphe que celle que Diodore rapporte comme ayant été composée par lui-même : « Mortel, qui que tu sois, livre-toi à tes penchans, essaie de toutes les jouissances; le reste n'est rien. Me voici cendres, moi qui fus le grand roi de Ninive; ce que l'amour, la table, la joie me procurèrent de bonheur quand j'étais vivant, cela seul me reste maintenant dans le tombeau; tous les autres biens m'ont quitté. »

Je ne crois donc pas, je le répète, que l'on puisse attribuer le palais de Khorsabad à un prince de la dynastie dont Sardanapale fut le dernier et infortuné rejeton, et je puis étayer cette opinion de quelques preuves. La première, c'est que, si l'on ajoute foi aux histoires qui sont arrivées jusqu'à nous, on ne peut arrêter ses idées, depuis le premier successeur du fils de Sémiramis jusqu'à Sardanapale, sur un seul prince dont la vie offre quelques faits glorieux analogues à ceux qui sont représentés sur les bas-reliefs de Khorsabad; et si l'on veut remonter jusqu'à Ninus et Sémiramis, on se perd dans un labyrinthe de fables, où le merveilleux domine et où la réalité historique devient insaisissable. C'est après que le trône fondé par le fils de Bélus eut croulé sous la torche incendiaire de Sardanapale, et qu'une nouvelle ère eut commencé pour Ninive régénérée par Teglatphalazar, c'est alors seulement que la vérité commence à poindre et à se montrer dégagée de tous ses voiles mystérieux. On ne peut donc chercher, à mon avis, le fondateur des monumens de Khorsabad que dans cette seconde période de l'empire assyrien.

Une autre raison, qui n'est pas la moins importante, c'est que, d'après le récit que fait Diodore de la prise de Ninive par Arbace et Bélésis, les machines de guerre étaient inconnues alors, et qu'il fallut, pour ouvrir une brèche aux remparts, que le Tigre vînt par une crue extraordinaire seconder les efforts désespérés des rebelles qui, depuis deux années déjà, assiégeaient cette capitale. Or, les béliers jouent un grand rôle dans les assauts figurés sur les marbres de Khorsabad.

Aux raisons que je viens de citer et qui ne permettent pas d'attribuer ces bas-reliefs à la première époque de Ninive, j'en puis joindre une troisième: c'est l'analogie frappante qu'on remarque entre ces sculptures et celles de Persépolis, le rapprochement que l'on peut établir entre les scènes représentées dans les deux villes ainsi qu'entre les détails des costumes et de la toilette des Assyriens et des Perses. Persépolis ne date que du ve ou vi^e^ siècle au plus avant Jésus-Christ. La première dynastie des rois d'Assyrie remonte au viiie et au-delà; la seconde va jusqu'au viie. S'il y a eu à Ninive deux époques florissantes, il est probable que les Mèdes ou les Perses, qui, après eux, ont imité les Assyriens, ont conservé, sous la forme matérielle des usages privés ou sous les symboles mystiques de la religion, les souvenirs de la civilisation qui était la plus rapprochée de leur temps: ils ont donc dû faire leurs emprunts à la Ninive de Salmanazar et de Sennacherib. L'ancienne Ninive, d'ailleurs, ébranlée fortement par l'assaut que lui donnèrent Arbace et Bélésis, a dû disparaître en partie et faire place à une nouvelle ville sortie des cendres de la première. Mise en contact par la guerre avec la Syrie, la Phénicie et la Judée, cette Ninive rajeunie a vu se développer sa civilisation sous cette influence belliqueuse, sans laisser altérer le caractère particulier de l'art assyrien.

En parcourant la plaine immense qui s'étend de Mossoul ou Neïnivèh jusqu'à Khorsabad (distance qui suppose quatre heures de marche), on rencontre, comme je l'ai déjà fait observer, de nombreuses traces de construction et une quantité considérable de *tumuli* hérissés de fragmens de pierres et de briques. Évidemment, des habitations, une ville, ont occupé ce vaste territoire, à une seule époque ou à deux époques différentes. Personne ne peut dire si, à l'une ou à l'autre de ces époques, Ninive a compris tout cet espace; mais on peut le présumer, parce que, en Orient, dans ces temps reculés, il n'y avait pas plus qu'aujourd'hui entre la superficie des villes et leur population la proportion qui existe en Europe. En Asie, les maisons n'ont pas d'étages supérieurs; chaque famille a la sienne; les habitans ne sont pas agglomérés comme dans nos pays, et une popu-

lation très faible peut occuper un très large territoire. Il y avait de plus, aux temps anciens, à l'intérieur des villes, des terrains vagues, des jardins, des champs même, et ce que nous appelons faubourgs constituait jadis la ville elle-même. On peut donc comprendre que Ninive ait eu cette étendue, surtout en se rappelant ce que Jonas en dit. Quoi qu'il en soit, je crois qu'il est très probable, et cela résulte de beaucoup de faits particuliers observés avec soin, que la portion du territoire de Neïnivèh qui est aujourd'hui encore enclavée dans une enceinte que la charrue a respectée, et qui n'a pas moins de 5 ou 6,000 mètres, forme l'emplacement occupé dans l'antiquité par les palais, les temples et les principaux édifices, correspondant à ce qu'on appelle en Turquie *kalèh* et en Perse *ark* (1). Autour de cet emplacement viennent se grouper, comme cela a dû certainement avoir lieu à Ninive, toutes les habitations du peuple, formant une ville qui n'a pas de limites et à laquelle des maisons peuvent s'ajouter indéfiniment. Les grands monticules de Neïnivèh marqueraient donc la place de la Ninive de Sardanapale. On sait que cette ville était située sur le bord même du Tigre, et la disparition de la partie des murs qui longeait le fleuve vient à l'appui de ce que l'histoire nous raconte de la ruine des remparts détruits par la crue des eaux. Mais je crois aussi que le fait de cette destruction même, les idées superstitieuses des princes orientaux, qui, dans tous les temps, n'ont habité qu'avec répugnance la demeure de leurs prédécesseurs, les conseils aussi de leur vanité, qui les a toujours portés à élever des monumens nouveaux, ont pu déterminer les souverains de la seconde époque assyrienne à choisir pour leur résidence un emplacement qui fût à l'abri des ravages de l'inondation : c'est ce qui expliquerait la situation des édifices de Khorsabad à quatre heures du Tigre. Il est fort possible alors que, la résidence royale s'étant déplacée, le peuple se soit porté vers le même lieu, et que Ninive, s'étendant dans le principe au sud de Mossoul, se soit ensuite élargie du côté de l'est et du septentrion; ce qui rendrait moins surprenante la distance qui sépare Khorsabad de Neïnivèh.

Je crois donc que les palais si heureusement découverts par M. Botta se rattachent à la seconde époque de Ninive; mais, ainsi que je l'ai dit à propos des premières fouilles entreprises par le consul de France, les sculptures qui auraient décoré le palais dont les ruines forment la masse du monticule de Neïnivèh étaient d'un art identique à celui de Khorsabad. Cela s'explique d'ailleurs très bien, car l'intervalle qui a

(1) C'est-à-dire la citadelle ou partie fortifiée dans laquelle sont enfermés les palais du souverain ou du gouverneur et les principaux édifices.

séparé les deux dynasties a été trop court pour que des changemens notoires aient pu être introduits dans la civilisation assyrienne. D'ailleurs, les hommes qui avaient donné à cette civilisation un si admirable élan n'avaient pas encore disparu, et ils purent transporter aux palais de nouvelle création leur génie et leur habileté.

Reste à décider, entre ceux des souverains qui ont pu les habiter, quel est celui qu'on doit regarder comme fondateur, question délicate qu'il est très téméraire d'aborder, surtout en face des inscriptions si nombreuses auxquelles il faut croire que nos philologues trouveront un jour un sens certain, et qui donnera peut-être un cruel démenti à mes inductions. Cependant, comme ce n'est que du choc des erreurs et des opinions contraires que la vérité peut jaillir en passant par la discussion, on me pardonnera d'essayer mes forces pour découvrir le mot de l'énigme. Voici donc tout ce que mes réflexions et mes remarques sur ces monumens que j'ai étudiés à fond et pendant bien des mois me conduisent à croire.

J'ai dit précédemment qu'il y a cinq princes dont les conquêtes glorieuses peuvent avoir été figurées sur les murs de Khorsabad : *Teglatphalazar*, *Salmanazar*, *Sennacherib*, *Assarhaddon* et *Nabuchodonosor Ier*. Si le premier est reconnu pour celui qui a rétabli la dynastie assyrienne, ainsi que son surnom de *Ninus-le-Jeune* semble l'indiquer, on est autorisé à croire que, l'empire n'étant pas encore raffermi sous son règne, Teglatphalazar n'a guère pu s'occuper de la construction de palais aussi somptueux. Les conquêtes de ce prince n'ont pas eu, d'ailleurs, un éclat assez grand pour justifier l'orgueil qui se trahit sur les marbres de Khorsabad.

Salmanazar fit, lui, de grandes conquêtes et des guerres brillantes; mais il ne régna que quatorze ans, et il est difficile de croire que l'ensemble des monumens retrouvés puissent être le fruit des loisirs de ce monarque pendant ce court espace de temps.

Sennacherib est celui dont le règne présente le plus de faits guerriers, et dont les conquêtes se sont étendues le plus loin. Par les batailles qu'il a livrées depuis les bords de l'Euphrate jusqu'aux régions méridionales du Nil, c'est le prince dont les exploits ont pu fournir le plus de sujets pour les tableaux sculptés de Khorsabad. Les actes de barbarie même qui s'y trouvent consignés semblent désigner ce souverain, car l'histoire a signalé la férocité de son caractère et l'humeur sanguinaire qui le portait aux actes de la plus horrible cruauté. Ainsi on serait presque en droit, d'après cela, de regarder comme des faits authentiques de la vie de Sennacherib ceux qui sont retracés à Khor-

sabad; on le reconnaîtrait là crevant les yeux, de sa propre main, à d'infortunés captifs, ici présidant au supplice d'un malheureux qu'écorche le scalpel d'un bourreau assyrien. On verrait encore un souvenir de son règne dans ce terrible châtiment du pal infligé à des ennemis malheureux, pour qui des fers eussent été sans doute trop légers, et qui sont placés, comme un exemple menaçant, devant les remparts que défendent leurs compatriotes. L'opinion qui attribue à Sennacherib les monumens de Khorsabad se justifie encore par d'autres raisons : ainsi les personnages représentés sur ces marbres figurent (autant qu'à l'aide des traditions nous pouvons en juger) des Mèdes, des Perses, des Syriens, des Juifs, des Phéniciens, des Égyptiens ou des Nubiens. En résumé, les scènes représentées à Khorsabab s'accordent sur tous les points avec ce que l'Écriture nous a raconté de ce roi des rois. Cependant il faut tenir compte d'une considération assez grave. Si l'on s'en rapporte à l'histoire (et il faut bien la prendre pour base, quelque incomplète et incertaine qu'elle soit), Sennacherib n'aurait occupé le trône que pendant sept ans. Revenu dans ses états, après avoir été obligé de lever brusquement le siége de Jérusalem, il fut bientôt mis à mort par ses propres fils, en punition de ses crimes. Toujours en conquête, loin de sa capitale, ce prince n'a guère pu présider à l'édification des monumens en question.

On peut concilier, il est vrai, l'opinion qui reconnaît dans ces sculptures l'histoire de Sennacherib et celle qui attribue aux édifices de Khorsabad un autre fondateur. Le fils et le successeur de Sennacherib, Assarhaddon, a fait en Syrie et en Judée des conquêtes qui ont eu de l'importance; il a profité du désordre d'un interrègne pour réunir la Babylonie à l'empire de Ninive, et a, lui aussi, fait captif un roi juif. Il est donc possible qu'à ses propres exploits il ait ajouté ceux de son prédécesseur et fait graver les uns et les autres sur les murs de son palais, essayant ainsi, tout en perpétuant sa gloire personnelle, d'effacer la tache sanglante du parricide dont il avait profité et qui l'avait mis en possession de la couronne de son père assassiné par ses frères. Les sculptures de Khorsabad présenteraient alors la suite des victoires remportées par ces deux princes, et le temps qui a pu manquer au premier pour exécuter ces travaux gigantesques a permis au second, pendant les trente-neuf ans qu'il a occupé le trône d'Assyrie, de consacrer ainsi la gloire des deux règnes.

On pourrait aussi donner des raisons semblables en faveur de Nabuchodonosor Ier, et voir dans les citadelles représentées celles qu'il dut prendre pendant le cours de la guerre qu'il fit aux Mèdes, dont il

assiégea et prit la capitale. Peut-être même celle des forteresses où l'on remarque des flammes au haut des tours n'est-elle autre qu'Ecbatane, et un des épisodes figurés sur les parois de la plus grande salle semble se rapporter aux victoires de ce prince dans la Médie : c'est celui des trois captifs enchaînés, dont un est suppliant et prosterné devant le roi qui le perce à coups de javelot. Le fait est consigné dans l'histoire comme l'un des traits de la vengeance cruelle du roi de Ninive, irrité contre Phraorte, chef des Mèdes, qui avait osé le braver. L'histoire dit encore que la ville d'Ecbatane fut mise à sac et dépouillée de tous ses ornemens. Un pillage est, en effet, représenté, et l'on y voit des soldats assyriens, les épaules chargées de dépouilles arrachées à un temple ou à un palais. Le festin même, qui occupe une si grande surface sur les murs de Khorsabad, semble confirmer encore l'opinion qui attribuerait à Nabuchodonosor la fondation de ce palais; car Hérodote raconte qu'à son retour à Ninive, le vainqueur de la Médie se livra pendant quatre mois entiers à la bonne chère et à tous les plaisirs sensuels qu'il voulut faire partager à tous ceux qui l'avaient accompagné dans son expédition. Il est fort possible encore que le héros qui figure partout combattant en avant du roi ne soit autre que son général Holopherne, qui alla plus tard mourir de la main de Judith devant Béthulie.

Je ne quitterai point ce sujet sans revenir sur le sac d'Ecbatane, qui, d'après le bas-relief, et d'accord avec l'histoire, paraît avoir offert le singulier exemple d'un pillage organisé et dirigé avec un ordre et une régularité inusités en pareille circonstance. Ainsi on voit, sur le tableau qui représente ce fait, un des eunuques, le visir peut-être du grand roi, assis sur un tabouret et occupé à faire écrire et tenir en note les objets pillés que les soldats passent devant lui; parmi ces objets, on remarque d'autres soldats brisant à coups de hache une statue colossale dont les débris, placés dans le plateau d'une balance, sont pesés par deux eunuques qui en estiment la valeur. Les objets qui chargent les épaules des soldats assyriens, ceux qui sont encore appendus aux murs du temple ou du palais dévasté, rappellent exactement ceux qui figurent dans ces longues processions d'eunuques et de gardes qu'on voit sur d'autres bas-reliefs aller au-devant du roi en lui portant des présens. Les vases, les fauteuils ou les tables qui sont représentés dans les scènes de festins, sont encore les mêmes que ceux que l'on voit sur le tableau du pillage; il est donc probable que tous les objets du même genre que l'on apporte au souverain ne sont autre chose que les dépouilles provenant de la prise d'une ville ennemie, et destinées à immortaliser peut-être la conquête d'Ecbatane.

De toutes ces observations, il résulte, ce me semble, qu'il ne peut y avoir d'hésitation, relativement à l'origine des palais de Khorsabad, qu'entre Assarhaddon et Nabuchodonosor Ier. J'ajouterai que, pour mettre d'accord les deux opinions qui pourraient s'élever à ce sujet, je crois avoir fait une remarque qui n'est pas sans importance et qui porte sur la configuration du périmètre et du plan des monumens. Ce plan est irrégulier et se présente, dans son ensemble, sous la forme d'un grand rectangle auquel aurait été ajouté un second quadrilatère, de plus petites dimensions, et qui, par toutes les traces retrouvées, ne paraît pas se rattacher d'une façon symétrique au premier. A l'endroit même où finit l'un et où aurait commencé l'autre, j'ai trouvé des constructions dont il est difficile d'expliquer l'arrangement et l'ordonnance; ces constructions pourraient faire croire que tout l'édifice n'a pas été conçu d'un jet, et qu'au contraire, une portion en ayant été construite, on aurait voulu y faire des additions plus ou moins bien raccordées avec les parties existantes. Il serait alors possible que la portion primitive appartînt à Assarhaddon, et que les constructions postérieures, qui ont fourni le plus de monumens complets, dussent être attribuées à Nabuchodonosor Ier.

Ces observations paraîtront bien minutieuses et bien subtiles, ces présomptions bien hasardées; pourtant elles ne sont pas aussi vaines qu'on serait porté d'abord à le croire. Elles s'appuient sur un examen consciencieux des sculptures retrouvées à Khorsabad. En attendant que la science ait pu interpréter les inscriptions qui les accompagnent, on peut donc, je le crois, considérer l'un des derniers princes du second empire d'Assyrie comme le fondateur de ces palais, et, choisissant entre Assarhaddon et Nabuchodonosor Ier, on ne doit pas en faire remonter la création au-delà de la fin du VIIIe siècle avant Jésus-Christ. C'est une date assez reculée pour laisser à ces monumens tout le prestige d'une respectable antiquité, et elle est en même temps assez rapprochée de l'époque de Persépolis et des premières sculptures grecques pour expliquer l'analogie frappante qui existe entre l'art ninivite et celui des Perses, des Grecs et des Étrusques.

J'ai dit qu'au-dessus des plaques sculptées qui revêtent les murs des palais de Khorsabad, il avait dû exister à l'intérieur des salles, comme sur les façades extérieures, une frise formée avec des briques cuites émaillées. La plupart des fragmens qui en ont été retrouvés ont présenté, en effet, les traces évidentes d'un émail devenu terreux par l'action de l'incendie qui a consumé l'édifice, mais dont certaines parties se trouvaient encore à un état presque parfait de vitrification. Si l'on ignore quels étaient les procédés employés par les Ninivites

pour obtenir ces émaux, on peut être certain d'un fait qui m'a été indiqué par les débris mêmes que j'ai recueillis : c'est que toutes les briques qui étaient destinées à former un tableau ou une frise entière ont dû être préalablement disposées sur un plan horizontal, de manière à être parfaitement adhérentes, comme sur le mur qui devait les recevoir. Ainsi posées, on dessinait et on peignait sur ces briques les divers sujets qu'elles devaient représenter, après quoi on les passait au feu pour obtenir une couche d'émail assez épaisse destinée à consolider et à rendre plus vives les couleurs appliquées; puis on les mettait une à une sur la frise dans l'ordre où elles avaient été d'abord disposées, et on formait ainsi de grandes mosaïques.

D'après ce qui en a été retrouvé dans les salles, je pense que les ornemens des frises intérieures étaient plus variés. Ils consistaient généralement en longs cordons de rosaces ou en guirlandes de fleurs de lotus épanouies qui alternaient avec des boutons de la même plante, ou bien ils présentaient un petit quadrille jaunâtre à peu près semblable à ce que l'on appelle *grecques*. Pour les façades extérieures, l'arrangement a dû être différent et plus compliqué. Je crois qu'au-dessus des murs, et surmontant les longues files de divinités, rois, prêtres ou gardes, il y a eu des ornemens à peu près semblables à ceux des salles, mais de plus grandes dimensions; et, si j'en crois le nombre des fragmens d'émaux et les sujets qu'ils représentaient, retrouvés projetés à terre, en face des principales entrées, les dessus des grandes portes ont dû être ornés de tympans ou mosaïques semblables représentant des sujets symboliques ou des scènes de triomphe, accompagnés d'inscriptions également en couleur. En effet, presque tous les morceaux qui ont été relevés aux places que j'indique ont donné des portions de figures de dieux, de rois ou de captifs, rappelant les figures analogues dans les bas-reliefs. La fabrication de ces émaux connue à Ninive, et qui s'est certainement étendue à Babylone, explique ce passage d'Hérodote, où l'historien grec fait la description des tableaux qu'il a vus dans le palais de Sémiramis, et qui représentent *des chasses où sont des oiseaux et autres animaux peints.*

Les voyageurs admirent encore aujourd'hui l'élégance des coupoles et des minarets de Bagdad, et surtout de la Perse. Ces minarets sont entièrement recouverts de mosaïques du même genre, de l'émail le plus brillant et le plus solide. Invention chaldéenne, l'art des émaux s'est perpétué chez les peuples qui ont remplacé les anciens Ninivites et Babyloniens. Les Arabes, conquérans de l'Asie centrale, au nom de Mahomet et pour la gloire de l'islam, l'ont introduit dans tout l'Iran et jusque dans l'Afghanistan, où il a servi d'ornement aux coupoles

chatoyantes des mosquées de Ghisné et d'Ispahan, qui ont succédé aux palais et aux temples de marbre d'Ecbatane et de Persépolis.

L'œil se serait difficilement habitué au contraste qu'auraient produit, à côté de ces émaux aux couleurs vives et variées, les bas-reliefs qu'ils surmontaient, si leurs sculptures étaient restées nues et n'avaient eu d'autre ton que celui de la pierre grisâtre sur laquelle ils étaient exécutés. Les artistes de Ninive ont voulu éviter cet effet désagréable, et ils ont colorié de tons à peu près semblables à ceux des briques émaillées tous les bas-reliefs qui décorent les salles ou les façades. C'est ce qui est prouvé par les traces nombreuses de coloration qui se retrouvent sur les sculptures que le feu n'a pas endommagées. Cette polychromie est depuis long-temps reconnue comme particulière aux monumens de l'Égypte; de célèbres voyageurs l'ont constaté, et de consciencieux ouvrages nous ont conservé à cet égard de curieux détails. Les couleurs retrouvées à Khorsabad paraissent être les mêmes que celles qui donnent encore aujourd'hui tant de vivacité aux sculptures égyptiennes. Les tons en sont très peu variés, et, d'après les observations minutieuses auxquelles je me suis livré, ils se bornent au bleu, au vert, au rouge, au jaune et au noir. On sait que, depuis quelques années, et contrairement à l'opinion qui refusait d'admettre que les Grecs eussent jamais caché leurs belles formes architecturales ou sculpturales sous de la peinture plastique, quelques savans, archéologues et artistes, à la tête desquels on doit citer MM. Quatremère de Quincy, Raoul Rochette et Hittorf, ont constaté que la polychromie était l'une des principales ressources que les Grecs ont employées pour la décoration de leurs édifices, et toutes les recherches que l'on a faites à ce sujet tendent à prouver que les couleurs désignées précédemment étaient pour les temples de la Grèce, comme pour ceux de l'Égypte, les seules en usage.

On se rend compte aisément des raisons qui, indépendamment d'un goût particulier, ont pu engager les Assyriens à peindre les sculptures de leurs palais ou de leurs temples. Nous avons déjà parlé du fâcheux effet produit par le contraste des émaux et de la pierre sculptée, dont la surface grisâtre, mélangée de parties cristallisées, n'est nullement agréable à l'œil. Ce qui se comprend plus difficilement, c'est que les Grecs, dont tous les monumens ont été construits avec des matériaux de la plus belle qualité, tels que le marbre du Pentélique ou de Paros, et dont les ornemens architectoniques étaient si finement exécutés, aient pu se décider à cacher l'empreinte du ciseau de leurs habiles sculpteurs sous des couches de bleu et de rouge que rien ne nécessitait. D'après cela, il est permis de croire que les Hellènes, dans

leurs habitudes de polychromie, ont moins obéi à un goût qui leur était propre, qu'ils n'ont voulu suivre un genre de décoration déjà adopté en Orient; ils complétaient ainsi les emprunts qu'ils ont faits à l'art oriental pour les autres élémens de leur architecture ou de leur sculpture. Sans doute cet art a été profondément modifié par leur génie, mais on ne peut sans injustice leur accorder l'honneur d'avoir imaginé le principe.

Pour en revenir à Ninive, je ne trouve pas surprenant qu'on y ait pratiqué le même système de coloration qu'en Égypte; c'est encore une conséquence de l'esprit d'imitation dont l'influence se révèle dans tous les grands monumens exécutés par les Assyriens. Je n'oserais point avancer que les murs des palais de Khorsabad étaient entièrement coloriés, et, à cet égard, je suis dans le doute. Il est possible que certaines parties seulement des bas-reliefs aient été peintes, et qu'afin de produire plus d'effet, en laissant la pierre dans un état naturel sur les grandes surfaces, on n'ait colorié que quelques détails; cependant je ne le pense pas. Il est vrai que les tons retrouvés se remarquent principalement sur les armes des guerriers ou les harnais des chevaux; mais on ne peut conclure de cette particularité que ces places soient les seules que l'on ait eu l'intention de colorier; puis il est fort probable que les couleurs retrouvées avaient été obtenues au moyen d'oxides métalliques qui les ont rendues solides, tandis que les couleurs perdues, provenant de végétaux, ont dû offrir moins de résistance à l'action du feu ou de l'humidité. J'ai d'ailleurs reconnu sur certaines plaques sculptées assez d'autres fragmens de couleur pour croire que la surface des bas-reliefs a dû être, en totalité, couverte de peinture; car j'ai vu des coiffures et des tuniques encore teintées de rouge de deux nuances, l'une se rapprochant du pourpre, l'autre jaunâtre, ayant toute l'apparence du minium. Comme on remarque particulièrement cette nuance sur la tiare ou le bandeau royal du souverain, il est permis de croire que la couche rougeâtre retrouvée sur ces ornemens distinctifs de la royauté n'était autre chose qu'une préparation destinée à recevoir une application d'or. En continuant avec soin mon examen au sujet de cette coloration générale, je me suis aperçu en beaucoup d'autres endroits, et sur les murs des façades, où l'incendie a fait moins de ravages, que le fond de la pierre conservait encore une teinte d'ocre, et que les visages des personnages, ainsi que leurs membres nus, paraissaient participer de ce même ton d'ailleurs assez léger. Une des particularités les plus remarquables de la coloration des figures est le soin avec lequel ont été

peintes en noir vif les prunelles des yeux et les paupières, ce qui ferait penser que, déjà dans l'antiquité la plus reculée, était adopté l'usage de se peindre le bord des yeux, qui s'est perpétué dans tout l'Orient, et qui fait encore partie de la toilette des raffinés. Il est curieux de rapprocher de cette observation, faite devant les sculptures de Khorsabad, ce que raconte Hérodote de la manie qu'avaient les Mèdes d'imiter, dans leurs habitudes privées, les Assyriens, à qui ils empruntèrent *les longues robes et la coutume de se teindre la barbe, les cheveux ou les yeux*. Parmi les admirables fragmens de sculptures qui sont destinés à notre Musée, il se trouve quelques plaques qui portent de précieuses empreintes de cette polychromie adoptée généralement dans l'antiquité orientale, et sur laquelle les connaissances des anciens archéologues avaient été mises en défaut par les Romains, qui, tout en imitant l'architecture grecque, s'étaient refusés à suivre cet usage. Il a fallu que, dans ces derniers temps, la sagacité des savans contemporains, aidée par la facilité des voyages, vînt décider la question, et combler ainsi une lacune dans l'histoire de l'art grec.

En décrivant les sculptures de Khorsabad, j'ai dit qu'elles étaient accompagnées de longues bandes d'inscriptions. En effet, dans les salles où les bas-reliefs sont sur deux rangs, ils sont invariablement séparés par une tablette sur laquelle sont gravés en creux, et avec beaucoup de soin, des caractères cunéiformes compris dans un cadre dont les dimensions sont restreintes à celles de chacune des plaques du revêtement des murs, de manière qu'on peut dire que chacune de ces plaques porte son inscription. Le nombre des lignes composant ces tablettes hiéroglyphiques est invariable dans une même salle; il ne varie que d'une salle à l'autre; ainsi il est de treize, dix-sept ou vingt lignes. Dans les chambres où les figures sont de grandes proportions et occupent les parois des murs du haut en bas, les inscriptions sont gravées sur le fond même des tableaux sculptés et empiètent sur le bas des vêtemens, qui présente une surface unie; le nombre des lignes est alors indéterminé.

Il est remarquable qu'aucune des plaques faisant partie des façades extérieures ne porte de caractère, quel que soit le sujet représenté. Faut-il attribuer cette particularité à un préjugé religieux ou à un respect exagéré pour la royauté, qui empêchait de laisser les légendes mystiques ou historiques que ces inscriptions consacraient sous les yeux du vulgaire, admis dans les cours, mais exclu de l'asile sacré du souverain? On peut croire, en effet, que les princes et les prêtres chaldéens de Ninive, retranchés derrière un rideau mystérieux, avaient

pour principe de dérober aux regards et à l'intelligence des peuples les dogmes de la religion ou les attributions presque aussi sacrées de la puissance royale; car indépendamment des inscriptions qui accompagnent les sculptures, et qui sont ainsi mises en évidence, chaque plaque des murs est encore munie d'une autre bande de caractères placés derrière, et de façon à ne pouvoir jamais être vus. Il ne faudrait pas en conclure que ces plaques ont fait partie d'une construction antérieure, car la manière dont les lignes y sont tracées prouve évidemment qu'elles ont été écrites avec intention sur le revers des bas-reliefs, et pour être placées comme nous les avons trouvées. En effet, l'envers de chaque plaque est brut, et porte encore les traces des coups de marteau de l'ouvrier qui l'a préparée; le centre seul présente une surface polie, un peu creuse, sur laquelle sont les inscriptions gravées avec négligence, et sans aucun des soins que l'on a pris pour le même travail sur les murs des salles. Ce qui achève de convaincre que ces inscriptions étaient destinées à ne pas être vues, c'est que, comme je l'ai dit en parlant de la construction de ces édifices, toutes les encoignures des salles sont d'un seul morceau de pierre, taillé en équerre, et, sur le derrière de ces coins, sur l'angle saillant qu'elles présentent vues de dos, sont également des lignes semblables qui tournent avec l'équerre et suivent les deux côtés. Ces singulières inscriptions conservaient, selon toute apparence, des textes religieux qui, dans ces temps où la religion s'enveloppait de mystère et se cachait aux yeux du peuple, avaient été avec intention, et peut-être comme talismans de même que les idoles enterrées sous le sol, placées derrière les plaques de revêtement des murs. Au reste, cette particularité n'a rien de plus surprenant que celle que présentent les briques cuites qui font partie des murs, et qui portent également de petites inscriptions qu'on ne pouvait certainement pas voir, posées à plat comme elles l'étaient.

M. Botta, qui a copié avec un zèle intelligent toutes les inscriptions trouvées à Khorsabad, a remarqué que celles qui sont derrière les pierres offrent une partie commune, et ne diffèrent que par quelques caractères. Cette particularité est une de celles que l'on observe dans un grand nombre de formules de toutes les époques et dans toutes les langues, soit religieuses, soit profanes. Dans ces formules, le commencement se répète, et la fin seule offre un sens différent.

Indépendamment des inscriptions ainsi placées derrière les plaques sculptées ou accompagnant les bas-reliefs, il y en a encore un grand nombre d'autres, et ce sont les plus longues, sur les larges dalles qui

forment le pavé de toutes les portes. M. Botta a cru y remarquer des incrustations métalliques, destinées sans doute à protéger les caractères contre le frottement des sandales de ceux qui avaient leurs entrées au palais du grand roi.

J'ai dit précédemment que les figures symboliques découvertes à Khorsabad me paraissaient des images de dieux, parce que j'avais retrouvé leurs analogues dans de petites figurines en terre cuite, cachées avec le plus grand soin, évidemment dans une pensée religieuse, sous le sol des cours extérieures. Voici comment j'ai été conduit à retrouver ces idoles, et, à ce propos, je dirai qu'il faut souvent, dans des recherches de ce genre, que le bonheur vienne au secours de l'investigateur et de ses raisonnemens. Je cherchais à comprendre la manière dont le pavage des cours était établi; j'avais fait enlever les deux rangs de briques qui le composaient, lorsque, sous une de celles du second, il s'ouvrit tout à coup un large trou carré. Je l'examinai de près, et je m'aperçus que c'était une fosse parfaitement construite avec quatre briques sur champ, ayant au fond une quatrième sur laquelle reposait une couche épaisse de sable fin. En y plongeant la main pour en retirer ce sable, l'ouvrier ramena un morceau de terre cuite que je reconnus facilement pour avoir appartenu à une petite figure. Je fis alors chercher avec plus de soin, et on en retrouva les autres fragmens. L'idole dont ils avaient fait partie s'était sans doute amollie par l'humidité, et affaissée sur elle-même, elle s'était décomposée; mais la petite fosse dans laquelle on avait fait cette singulière découverte n'avait d'ailleurs rien de remarquable, et comme la place qu'elle occupait n'offrait aucune particularité, je présumai qu'il y en avait ainsi beaucoup d'autres disséminées sous le pavé. Celle-ci était en avant, sur le côté d'une des portes d'entrée, et il était fort possible qu'à la place symétriquement correspondante, de l'autre côté, il y eût un trou semblable. Je le trouvai, et cette fois, plus heureux, j'en retirai une petite statuette également en terre cuite, mais assez bien conservée, et entièrement couverte d'un émail bleu semblable à celui qui recouvre les petites figures égyptiennes du même genre. Elle était coiffée d'un bonnet à cornes, et le reste de son ajustement, moins les ailes, ne différait pas de celui des personnages ailés figurant sur les façades.

Cette nouvelle circonstance devait fort naturellement me faire croire qu'il y avait, en avant et de chaque côté de toutes les portes, des idoles semblables cachées sous le sol, dans des trous où une superstition religieuse les avait fait placer comme gardiennes du seuil et divinités protectrices de l'habitation du souverain. Mes présomptions

ont été justifiées par le fait, et, si je n'ai pas été assez heureux pour trouver partout des idoles conservées, j'ai du moins reconnu les fosses dans lesquelles étaient encore des fragmens qui prouvaient que ce système de consécration du seuil était général.

Tel est l'ensemble des inductions auxquelles j'ai été conduit par l'étude attentive des monumens si heureusement retrouvés par M. Botta. En m'appliquant à chercher le sens probable de ces sculptures et à soulever le voile qui en recouvre les allusions, je n'ai pas eu la prétention de donner mes opinions pour la fidèle traduction de ces textes mystérieux. J'ai seulement voulu essayer d'accorder les sujets représentés sur le marbre avec ceux que les historiens nous ont transmis. Je laisse à la science des philologues et à l'habileté des archéologues le soin de décider toutes les questions graves que la pioche a fait surgir de terre, en lui dérobant les précieux restes de cette grande capitale de l'Asie occidentale que Dieu frappa si violemment de sa colère. Jamais, à aucune époque, on n'a fait une découverte archéologique aussi importante que celle des palais retrouvés sous le village arabe de Khorsabad; car les idées que l'on a eues jusqu'à ce jour sur Ninive étaient très confuses, très contradictoires : en faisant la part trop large aux récits figurés et éminemment poétiques de l'Orient, on était tout près de croire fabuleuses les traditions de la Bible et d'Hérodote. La découverte de M. Botta aura un double résultat : elle justifiera Hérodote et la Bible aux yeux de ceux qui les accusaient d'exagération, et elle révélera dans toute sa majesté et toute son élégance un art qui fait comprendre à quel degré de civilisation était déjà arrivé cet empire, qui n'avait paru grand que par ses conquêtes. Tous ceux qui aiment à remonter les siècles pour suivre dans ses différentes phases la marche de l'esprit humain ne pourront refuser le témoignage de leur reconnaissance à M. Botta pour sa belle découverte. Ils doivent également applaudir au généreux enthousiasme avec lequel notre gouvernement a saisi l'occasion de doter la France des antiques monumens qui vont enrichir nos musées. C'est là une précieuse conquête, dont les savans de tous les pays pourront prendre leur part, aussi bien que ceux de notre célèbre Institut, qui, par l'appui qu'ils ont prêté aux premiers efforts du consul de France à Mossoul, ont puissamment contribué au succès d'une entreprise si digne d'intéresser l'Europe entière.

EUGÈNE FLANDIN.

DES

TRAVAUX RÉCENS

SUR LE XVIIIe SIÈCLE

EN ALLEMAGNE ET EN ANGLETERRE.

I. — *Geschichte des achtzehnten jahrunderts*, von Dr F.-C. Schlosser. — Heidelberg, 4 vol.

II. — *Voltaire et Rousseau*, par lord Brougham (en français). — *Statesmen of the time of George the III*, by lord Brougham and Vaux. — *Men of Letters and Science of the time of George the III*, by the same (en anglais).

III. — *The Courts of Europe during the eighteenth century*, by H. Swinburne. — London, 2 vol., 1844.

Voici le XVIIIe siècle remis en cause, jugé de trois côtés, par un docteur allemand, un publiciste écossais, et un gentilhomme voyageur; l'un est le docteur Schlosser, le second est lord Brougham, que l'infatigable activité de sa pensée, de sa plume et de sa parole a rendu fameux; le troisième, Anglais de bonne compagnie, a connu de près les cours de Louis XV et de Louis XVI, sans compter celles de Turin, de Naples, de Madrid et de Londres, qu'il visitait à la même époque, et où il était admis de plein vol. De ces trois personnes, deux sont vivantes, lord Brougham et le docteur Schlosser; leur capacité les élève plus haut que Henri Swinburne, mort en 1803 à la Trinidad.

Lord Brougham a du style, de l'éloquence, de la sagacité, et conserve dans sa verte vieillesse quelque chose de la ferveur qui attirait sur ses jours de lutte les regards de l'Europe; le docteur Schlosser possède une vaste érudition, réglée par un jugement calme, habile aux déductions, assez hardi pour se soustraire aux préjugés particuliers ou généraux.

Comment se fait-il donc que le plus faible des trois, un esprit aimable et médiocre, Henri Swinburne et ses confidences, qui n'ont pas été destinées à l'impression et qui se publient d'une façon très incorrecte, aient plus d'attrait pour nous que les théories du docteur, et apportent des clartés plus pures que les pages éloquemment élégantes du ci-devant grand-chancelier, lord Brougham et Vaux?

Voici, je crois, la raison de ce penchant que j'avoue, je ne veux pas dire de cette supériorité. Nous aimons les faits par le temps qui court, et il y a beaucoup de faits, tels petits qu'ils soient, dans l'ouvrage médiocre de Swinburne. Ils n'y apparaissent pas contournés ou mutilés par les doigts de fer de la théorie, mais se présentent ingénument, comme il a plu à Dieu et à l'histoire de les produire; nous pouvons juger pour notre compte; c'est à nous de les classer comme il convient. Nous ne sentons plus la main rigide d'un théoricien qui nous enferme dans les cellules de son système préconçu, comme on enfermerait des coupables dans les subdivisions de la maison de pénitence. Enfin, Swinburne est naïf; Schlosser est systématique. Quant aux pages heureuses et puissantes de lord Brougham, ce ne sont pas celles où il expose son opinion sur Hume, Voltaire et Robertson; on l'aime surtout quand, ressuscitant ses souvenirs personnels en dehors de toute appréciation contestable, il évoque les scènes de sa jeunesse et la physionomie des hommes qu'il a connus.

Ce sont, au surplus, trois ouvrages dont la lecture intéresse. Quelle inépuisable étude est-ce donc que le XVIIIe siècle? Pourquoi conserve-t-il ce privilége et cet attrait? N'a-t-on pas assez écrit sur ces cent années? D'où vient que le regard et la pensée se reportent sans cesse vers ces aïeux qui vécurent entre 1720 et 1800? Ce ne sont pas seulement Montesquieu et Buffon, Franklin et Lavoisier, Pitt et Voltaire, les plus beaux noms, qui nous émeuvent d'une curiosité sympathique, mais les moins importans, les insectes du rayon de soleil, les mites littéraires et les papillons de la mode qui ont vécu deux jours dans ce temps-là; tous, ils amusent et récréent notre pensée. On aime Walpole, on ne dédaigne ni Dorat ni Carmontelle; on lirait avec plaisir les mémoires de cet abbé austro-italien qui s'appelait Trapassi, et qui,

se traitant lui-même comme une divinité grecque, s'intitula Métastase. On suit avec joie Franklin en Angleterre, Bernardin de Saint-Pierre en Russie, l'abbé Casti à la cour de l'empereur Joseph, et jusqu'à ce triste et sauvage bouffon de Lamettrie dans le palais de Sans-Souci; les actrices, Mlle Duthé ou Mlle Arnould, ont leur petit coin agréable dans cette vaste scène, et aussi les abbés de cour ou de sacristie. On va jusqu'à lire le journal de Bachaumont, réservoir où tombaient pour s'y distiller goutte à goutte les moindres bruits de la ville, et ces sévères mémoires du lugubre chansonnier Collé, et les immorales vertus de Mme d'Épinay, et le cynisme vénitien de Casanova, qui traînait partout ses habitudes de mauvais lieu, et les mémoires de Goethe s'étudiant, comme on étudie un mythe, avec un profond respect pour lui-même.

Une matière si usée et si triviale en apparence n'a donc rien perdu de sa verdeur. Moins ces hommes étaient faits comme nous, plus nous cherchons à les connaître; nous voulons entrer dans leur familiarité intime. Nous autres bourgeois, qu'un habit brodé émerveille, nous nous jetons dans cette cohue de marquis et de duchesses; le tapage et l'éclat récréent fort nos esprits, et notre ennui s'en trouve bien; cela nous arrache à la monotone adoration des machines et du gain qui nous possède. Sans vouloir courir les mêmes dangers que nos pères, les scènes auxquelles leur turbulence a pris part nous réjouissent; nous admirons même leurs faiblesses. Ne dirait-on pas que c'est là notre âge héroïque et romanesque? Nous nous ennuyons, ils s'amusaient; nous appliquons, ils inventaient. Notre timidité développe leurs découvertes; leur audace se lançait dans les entreprises inconnues, et courait les hasards de la théorie, nous laissant la prosaïque utilité de l'application. Ces forces physiques que nous employons avec prudence dans l'intérêt de notre bien-être, et dont nous faisons de l'or et du pouvoir, — et les gaz, et l'électricité, — Spallanzani, Franklin, Watt, Galvani, Priestley, Lavoisier, les ont arrachées à la nature domptée. Ce siècle de fécondité et de destruction qui nous a précédés est pour notre époque de réparation et d'économie comme un temps de magie extraordinaire, qui nous inspire une curiosité toujours insatiable et toujours nouvelle; car il possède le secret encore inexpliqué de notre présent et de l'avenir.

Une portion de ce sujet immense est encore à peu près vierge, et ce n'est pas la moins curieuse : je veux parler des jugemens partiels portés sur chaque nation, pendant le XVIIIe siècle, par les voyageurs ou les étrangers. Leur vue était plus nette, leurs impressions étaient

plus vives; l'habitude ne les avait blasés sur rien. Tout un côté inattendu de révélations se trouve enfoui dans les notes qu'ont tracées l'Italien Baretti pendant son séjour à Londres, le Piémontais Alfieri à Paris, Beaumarchais à Madrid, Goldoni venant mêler sa bonhomie fine au dithyrambe de Diderot, Grimm arrivant de Gotha pour séduire nos dames, et Mlle Clairon finissant par jouer la grande coquette dans une petite cour d'Allemagne. Ces noms ouvrent la marche d'une façon brillante; arrivent ensuite et Walpole, et Sterne, et John Moore, esprit sautillant et sans portée, qui passa pour un génie entre 1780 et 1789; miss Helena Williams, observatrice impartiale, qui vit mourir Louis XVI; Weber, qui approcha de Marie-Antoinette, et Goethe lui-même, qui entra dans l'Argonne et marcha contre la France, en 1792, sans beaucoup de colère. Il raconte en souriant sa magnifique campagne de Mayence, et comment il essayait sous la tente des expériences d'optique dont les boulets de nos artilleurs détruisaient l'économie, et qui l'intéressaient mille fois plus que les peuples et les rois. Rien de plus sérieusement divertissant que tous ces points de vue, ouverts de mille côtés sur le tourbillon et le courant du XVIIIe siècle. De là une instruction variée, profonde, neuve, et qui se complète fort bien par la nouvelle acquisition que nous venons de faire. Trois juges si divers, qui nous apportent leur avis et nous disent ce qu'ils ont vu ou rêvé, Swinburne, lord Brougham et le docteur Schlosser, méritent bien qu'on les écoute.

Nous commencerons par le dernier : c'est le moins amusant, mais le plus méthodique, le plus vaste et le seul des trois qui prétende à un ensemble systématique et lié.

Il a tenté l'histoire complète du XVIIIe siècle, y comprise l'histoire littéraire, qui occupe les deux premiers volumes. Nous nous occuperons seulement de cette partie, dont la dernière édition, fort augmentée et très modifiée, vient de paraître en Allemagne.

Le XVIIIe siècle! Tant d'évènemens complexes se pressent dans le livre du docteur, que le génie ordonnateur d'Aristote, la hauteur et la compréhension de Schlegel, la vive et lumineuse exposition de M. Villemain, devenaient indispensables. Suivre de l'œil tous les courans nationaux, apprécier les littératures les plus variées, les personnages les plus complexes, les rapprocher sans les confondre, démêler les nuances, saisir les analogies, remonter aux sources, ne jamais se tromper sur les causes, analyser les effets et les influences, non-seulement dans la vie d'un peuple, mais de peuple à peuple et de région à région; enfin, planer sur le tout et bien voir le double mouvement des idées

et des faits, qui, se modifiant par une action réciproque, s'avancent, bondissent, s'arrêtent, luttent contre les obstacles, et reprennent leur cours pour aboutir enfin au gouffre de la révolution française et à la préparation de nos nouvelles destinées : c'était la tâche imposée au docteur Schlosser. Il ne croit pas sans doute avoir touché le but et définitivement fermé la carrière; mais il a essayé de grouper scientifiquement ces masses confuses : son travail contient des parties excellentes, qui éclairent, si elles ne compensent l'insuffisance de certaines autres.

L'œuvre du savant patriarche de Heidelberg, œuvre recommandable à plusieurs égards, et sur laquelle on regrette de porter un scalpel sévère, offrait mille difficultés même aux plus grands esprits. Et d'abord quelle classification fallait-il établir parmi tant de peuples, de livres et de mœurs?

M. Schlosser a choisi la plus rigoureuse; isolant les nations et procédant par périodes décennales, introduisant dans son livre un ordre administratif et régulier qui en détruit l'unité intellectuelle, il a consacré un chapitre séparé à l'Allemagne pendant une décade, à l'Angleterre pendant une autre, à la France pendant une troisième. Le monde ne marche pas ainsi; ce cadastre systématique, mensonge de la régularité, au lieu d'introduire l'ordre, consacre scientifiquement le désordre. Avec ces divisions de chapitres morcelés, on ne suit pas les influences, on ne reconnaît pas la génération éternelle des esprits et des idées; le drame secret de la pensée humaine perd ses catastrophes, ses péripéties et son intérêt. On ne reconnaît plus comment les génies éclosent, et comment ils propagent leur magnétisme éternel. Vous vous promenez gravement de case en case, et de division en division, par un procédé machinal qui semble régulier et qui est mécanique. On a des transitions comme celle-ci : « Maintenant nous allons passer à Wieland; » liaison trop commmode pour être adoptée par une intelligence telle que celle du docteur. « Ici, dit-il ailleurs, nous revenons aux services que Lessing a rendus entre 1771 et 1781. » Les services que Lessing a rendus appartiennent au cours de sa vie, et forment un tout dont l'influence et l'origine ne peuvent être scindés. Trois fois Lessing se montre à de grandes distances; tour à tour apparaissent et s'éclipsent Voltaire, Hume, Rousseau. On ne peut rien imaginer de plus fatigant que cette découpure, née d'un fanatisme d'impossible régularité. Quoi! la vie de chaque homme n'est-elle pas son œuvre? ne forme-t-elle pas un tout? n'a-t-elle pas sa source morale et son énergie propre? Pour s'astreindre à un ordre servile, fau-

dra-t-il anéantir cette unité si importante du but et de l'ensemble? Le mode de M. Villemain et celui de Schlegel valaient bien mieux. Sur les points qu'ils traitaient dans la suite de leur œuvre, ils concentraient les clartés de leur synthèse et les forces de leur analyse.

Cet ordre désiré par le professeur, on ne devait pas le chercher à la surface. Il fallait voir comment Diderot se rattachait à Toland et à Richardson, Voltaire à Locke, par de certains courans d'influences qu'il importait de signaler et de suivre. Pour accomplir cette peinture, on ne devait rien laisser de côté, ni l'Italie avec Alfieri, Gozzi, Goldoni, ni l'Espagne avec ses Campomanès et ses Feyjoo. Ces groupes, qu'il était difficile, mais nécessaire de fixer d'une manière rigoureuse, pouvaient seuls éclairer le mouvement du siècle; une fois établis, on voyait se former les divisions réelles. Dans le groupe des imitateurs des anciens, Alfieri se dessinait à côté de l'abbé Barthélemy, du *Léonidas* de Glover, et des essais dramatiques de Gottsched. Un autre bataillon appelait à lui le fantasque Gozzi, qui se rapportait naturellement à la comédie populaire *dell' arte*, aux Arlequins et aux Brighella, et à ce goût, renaissant alors, pour les légendes anciennes. Goldoni, le reproducteur sans verve, mais non sans vérité, des mœurs bourgeoises, s'installait entre Iffland et Diderot, entre Cumberland et Lessing, tous caressant la même tendance populaire; — chaque nom retrouvait sa signification, chaque œuvre sa place lumineuse.

Par ses subdivisions chronologiques, le docteur a détruit tout cela. L'Italie et l'Espagne ont été effacées de la carte. On n'a plus aperçu les rapports et les influences; on a perdu de vue ce brillant éveil de l'Allemagne intellectuelle et poétique, stimulée par l'étude anglaise d'Addison et de Milton, en 1750, et l'action réciproque exercée en 1789 sur les Anglais par l'apparition subite de Goethe, de Schiller et de Burger, qui produisirent à leur tour Lewis, Walter Scott et Byron. Ce sont là les grandes crises de la vie littéraire des peuples et comme les mariages intellectuels des races. En outre, certains faits, les mieux connus du docteur et les mieux étudiés par lui, ont débordé de leur cadre, pendant que d'autres parties se trouvaient amoindries ou annulées; la juste proportion a disparu, la valeur relative des œuvres s'est présentée sous un faux jour. A côté de l'histoire intellectuelle de l'Allemagne, portion excellemment traitée, voici la France incomplète et l'Angleterre mutilée : c'est que les matériaux germaniques encombraient le cabinet du professeur, moins riche en élémens français, et privé de renseignemens vrais sur la Grande-Bretagne.

Où a-t-il pu voir, par exemple, que les frères Walpole ont « tenu en

main (comme il le dit) les affaires de ce pays, entre 1750 et 1760? (1). » Et de quel droit le savant professeur les nomme-t-il « des écrivains *moisis* et affectés, faux et présomptueux? » Les erreurs sont ici aussi nombreuses que les mots. Robert Walpole avait un frère ambassadeur à Madrid, qui ne dirigeait rien, vivait somptueusement et méprisait fort les lettres, comme faisait son frère (2). Horace Walpole, fils de Robert, seul de la famille, a fait de la littérature en amateur. Il n'est pas exact de dire que les mœurs de l'aristocratie anglaise soient depuis un siècle celles des marquis débraillés de notre régence: c'est exactement le contraire qu'il faudrait dire, et la pruderie calviniste, qui s'est assise sur le trône avec Guillaume III, a totalement métamorphosé, quant aux formes et aux apparences du moins, le dévergondage brillant des cavaliers de Charles II. M. Schlosser, homme d'étude et d'érudition, n'a point pénétré dans la vie politique et active de l'Angleterre, cette vie puissante ou plutôt cette lutte qui a dominé toutes les productions intellectuelles du pays. Son point de vue, celui du métaphysicien et du savant, le trompe sans cesse; il dit que la sentimentalité des romans de Richardson et de quelques autres éveilla dans les masses la compassion pour les classes pauvres, et contribua à faire naître la science de l'économie politique. Quoi! Addison en 1720 réclamait des asiles de travail pour les indigens; De Foë, en 1700, traçait le plan d'une caisse d'épargne; Boisguilbert et Vauban osaient, sous Louis XIV, dresser le tableau statistique des misères de la France; Howard, un peu plus tard, visitait les prisons du monde entier, et c'est à l'auteur de la triste *Paméla* que vous faites remonter les origines de la philanthropie moderne! L'esprit systématique entraîne dans de tels malheurs; on veut ranger des faits mal compris dans des subdivisions tracées *à priori*, on se trouve à la tête d'un bel ensemble qui est une armée d'erreurs.

Ainsi, pour prouver l'immoralité du temps, « Fabre d'Églantine, *Sillery* et *Laclose* » sont donnés comme auteurs de romans immoraux. Mme de Genlis, cette prude moraliste, est transformée en Sillery, et devient homme; Choderlos de Laclos est *Laclose*, et Fabre, l'auteur du *Philinte de Molière*, se change en romancier. Goldsmith est jugé en deux mots : c'est un *écrivain par métier;* Price et Payne occupent chacun une page. Ces derniers ne méritent pas plus de mention littéraire que Lavicomterie ou Cubières-Palmézeaux. Quant à Gold-

(1) Tome I, page 115.

(2) Voyez, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er avril 1845, *les deux Walpole*.

smith, homme singulier et besogneux, il essayait de tuer son talent comme ses qualités, brochait ses ouvrages, dépensait mal sa vie et restait honnête malgré ses travers, comme il restait homme de génie en dépit de sa nonchalance; excellent prosateur et excellent poète, qu'il faut traiter avec plus de respect; écrivain original et inspiré, naïvement élégant, et qui mérite cet éloge : *Nihil tetigit quod non ornavit.*

L'histoire des idées et des influences se trouve ainsi perpétuellement faussée par l'érudite théorie de l'écrivain. Marmontel, qui n'a jamais eu d'action sur son temps, mais qui a suivi et exploité avec une pesante habileté les idées contemporaines, est représenté comme un guide puissant. Toute son impulsion lui venait de Voltaire; il était de ces hommes qui subissent la loi, sans jamais la donner. Sterne, représenté par M. Schlosser comme un écrivain « de progrès, » constitue au contraire un temps d'arrêt capricieux dans la civilisation littéraire de son pays; il a fondu dans son métal de Corinthe toutes les tendances contradictoires des vieux partis et des sectes anciennes, sentimentalisme, indécence, pruderie, archaïsme, anglicanisme, catholicisme. Horace Walpole et Percy, qui réveillèrent le souvenir de l'antiquité féodale et frayèrent la route à Walter Scott, ne sont pas seulement cités, et l'auteur affirme que lord Byron a été le premier qui apportât quelque génie dans la « littérature du monde » (*Welt-Literatur*) : assertion, en vérité, incroyable, quand on pense au *Moine* de Lewis, homme du monde; aux écrits de Walpole, la perle des salons; aux ironies de Swift, qui vivait avec les chefs de l'état; aux leçons morales d'Addison, qui fut ministre lui-même. Fielding n'est pas mieux apprécié. Lorsque le *Tom Jones* de Fielding et le *Grandisson* de Richardson commencèrent leur rivalité, le public « ne se retourna pas, comme le prétend M. Schlosser, du côté des peintures sentimentales de l'auteur de *Paméla*, parce que la vérité des tableaux de Fielding le fatiguait et qu'il aimait mieux rêver. » Cette hypothèse est ingénieuse, mais démentie par les dates et les faits. Richardson a triomphé surtout dans une coterie puritaine, Fielding dans le grand monde. La vogue religieuse de l'hypocrite Paméla suscita le mécontentement du joyeux cavalier Fielding; on vit ce *justice-of-peace*, homme de race et bon compagnon, prendre la plume pour attaquer l'imprimeur puritain; le duel s'engageant sur ce terrain presque politique, les deux champions se harcelèrent jusqu'à la mort, eurent tous deux leur public et leurs lecteurs, et les conservèrent long-temps; le champ de bataille est resté à Fielding. Ces divers filons de la société

anglaise n'ayant été analysés par aucun écrivain du pays, il ne faut pas s'étonner que le professeur de Heidelberg, entouré de ses livres, sans expérience de la vie anglaise, et qui, pour compléter son œuvre, comptait sur les ressources d'une logique ferme sans doute, mais faillible, se soit parfaitement trompé sur l'Angleterre.

Les courans contraires qui luttaient dans cette société étrange lui ont offert un phénomène inexplicable; ainsi, il se demande comment la morale de lord Chesterfield, « cette moralité d'escroc très poli, a pu marcher d'accord et d'ensemble avec les caprices de Sterne et la magniloquence de Burke. » C'est que Chesterfield représentait une caste, Burke et Sterne deux autres. La vitalité hostile et durable des partis en Angleterre échappe à l'écrivain allemand; s'il avait compris cette variété, il n'aurait pas dit que le goût encyclopédique français « a dominé l'Angleterre entre 1780 et 1795. » Jamais cela n'a pu être. Il a fallu au contraire un demi-siècle pour que le plus ouvert et le plus accessible des esprits, lord Brougham, triomphât de ses anciennes traditions de whig de 1812 et osât se montrer impartial envers Voltaire et Rousseau. L'Angleterre, au XVIIIe siècle, ne s'est point rapprochée de la France, comme le prétend M. Schlosser; c'est la France qui s'est rapprochée avec violence de cette portion de la Grande-Bretagne, sceptique, rationaliste ou incrédule, qui reconnaissait Toland, Locke, Cudworth, Bolingbroke et Shaftsbury pour ses maîtres. A ce titre, et comme représentans des libres penseurs anglais, Gibbon et Hume sont venus trôner parmi nous; ils n'étaient point, comme le dit M. Schlosser, « en proie à la contagion française. » Ils tenaient leur contagion de plus haut et de plus loin. Bolingbroke et Locke avaient depuis long-temps opéré sur Voltaire cette même inoculation dont Gibbon et Hume subissaient les conséquences; ils écrivaient et pensaient comme libres agens, non comme imitateurs.

Gibbon a été spécialement maltraité par M. Schlosser, qui le nomme « un corps d'hippopotame avec une face de plum-pudding (1), » expressions trop humoristiques dans un sujet grave et sous la plume d'un écrivain qui condamne vivement les facéties symboliques de Hamann et de Hippel. Gibbon avait de la vanité et des ridicules; le point de départ de son grand ouvrage est faux; mais le mouvement auquel il se rattache est bien plus important que M. Schlosser ne le suppose. Ce personnage, qui, après avoir deux fois changé de religion et ne croyant à aucune, tout imbibé de l'esprit qui régnait chez Helvétius et

(1) Tome I, page 230.

d'Holbach, tout frais émoulu des salons de Voltaire et de Mme Geoffrin, alla le 15 octobre 1764 s'asseoir parmi les ruines du Capitole, et là, pendant que les moines chantaient vêpres dans le temple de Jupiter et que le soleil se couchait sur la campagne romaine, conçut la première pensée de l'œuvre où il voulut réhabiliter le polythéisme en racontant les dernières lueurs de la gloire païenne, — Gibbon ne doit pas être confondu avec les rhéteurs vulgaires. Païen d'une seconde renaissance, hostile et convaincu, il mettait au service de cette attaque définitive contre le christianisme son érudition et son talent; pour le classer, il ne suffit pas de signaler l'ambitieuse ornementation de son style et de railler avec plus ou moins de bon goût ses disgraces extérieures.

Robertson n'est pas mieux caractérisé quand on affirme qu'il écrivait, « pour les gens du monde et les gens d'affaires, des périodes arrondies, » et que c'était un historien médiocre : modération n'est pas médiocrité. Pour l'apprécier sainement, il fallait, non comme lord Brougham, son neveu (1), lui ménager une complète apothéose, mais le rallier à ce petit groupe anglo-écossais du XVIIIe siècle, auquel Benjamin Constant, si admirablement analysé par notre ami M. Sainte-Beuve, appartenait par l'éducation, et dont Dugald Stewart a été le centre quelque temps. Ce groupe, plus lumineux qu'il n'était ardent, mais utile vers la fin du XVIIIe siècle par le contrepoids de sa raison modeste et tempérée, se rallie à Genève, calviniste et presbytérienne comme l'Écosse, et mériterait un analyste spécial, qui dirait combien de services il a rendus à l'Europe moderne pour l'élucidation et la propagation des idées. Lord Brougham lui-même n'est pas étranger à cette veine particulière. C'est ce groupe de raisonneurs et d'écrivains sobrement élégans qui, dès 1770, guidé par Reid, a battu le scepticisme en brèche et refait la conscience humaine. Aux saturnales des Lamettrie et des Naigeon, ils opposèrent une sagesse fine et douce, une morale scientifique revêtue d'un style pâle et d'une élégance un peu timide, qui ont déteint sur beaucoup de romans anglais et même

(1) Petit-neveu par sa mère. Lord Brougham, du côté paternel, appartient à une très ancienne famille du Westmoreland, de race anglo-saxonne, puisque les Brougham sont mentionnés du temps d'Édouard-le-Confesseur. La terminaison *ham* (Hex-*ham*, Notting-*ham*, Bucking-*ham*, Dur-*ham*, Birming-*ham*) est saxonne pure, et n'est autre que la racine *heim*, *home*, « habitation » (*domus*). Nous n'appuierions pas sur ces minces détails, si nous n'écrivions en face de je ne sais quelle petite école pédantesque et étourdie, toute prête à imputer ses ignorances à l'erreur d'autrui, et à inventer des légèretés pour se donner le plaisir d'en triompher.

français, et qui se retrouvent chez Robertson et chez Hume, avec des caractères choisis d'élévation et de bon goût. Pourquoi M. Schlosser n'a-t-il rien dit de ces détails? Il méprise beaucoup ce qu'il nomme les « cancans anecdotiques » et le « bric-à-brac de l'histoire privée. » A la bonne heure! mais avec ce système de vastes généralités et ce sublime dédain pour les petits faits, on court risque de procéder par grandes erreurs.

La partie vraiment excellente de l'œuvre du docteur Schlosser est celle qui concerne l'Allemagne. Nécessaire à consulter pour bien connaître le fonds littéraire de ce pays depuis Lessing jusqu'à Goethe, elle corrige les légèretés et les inexactitudes incroyables des meilleures œuvres françaises consacrées à la même matière. Ce n'est pas que le docteur ne s'étende un peu trop sur les grands hommes de son pays; Lessing comparé à l'orateur Fox, Von Thümmel placé à côté de Burns, Miller d'Ulm et Miller d'Itzehoe analysés à la loupe, nous fatiguent un peu. Que nous importe la colère du prince de Hohenloë-Bartenstein contre le baron de Munster-Landegge, qui avait traité son altesse de *Hochgeborne Reichsfürsten*, et non pas de *Durchlauchtig Hochgebornen* (1)? Cette tempête dans un verre d'eau ne méritait point cinq pages, quelque importance que ce grand débat entre deux petites sérénités pût avoir aux yeux du journaliste Von Gœckingk.

J'aurais mieux aimé que le docteur Schlosser nous expliquât définitivement la singularité de cette littérature allemande du XVIIIe siècle, nouée dans son germe, débutant par la critique, tout érudite et méditative, vieille avant d'être naïve, posthume avant d'être jeune, donnant Lessing avant Goethe, et la règle avant la pratique; curieuse par cela même qu'un immense flot de doutes et d'acquisitions, de théorèmes et de théories, un autre panthéisme alexandrin circulait au fond de ses veines long-temps avant que Goethe eût créé son panthéisme poétique. J'aurais voulu que l'historien montrât le lien qui rattachait Lavater, l'illuminé protestant, à l'autre illuminé protestant Whitgift, et aux sectaires anglais de la même époque; qu'il nous montrât quel cours identique d'idées réformatrices emportait à la fois Jean-Jacques Rousseau, Basedow et Godwin, celui-ci en Angleterre, le second en Allemagne, le premier en France, tous trois calvinistes de naissance, et prétendant ramener l'homme à la nature par la force de l'éducation. Le portrait de Basedow, Jean-Jacques grotesque qui s'obstinait à

(1) *Noble prince*, au lieu de *très illustre noble*.

baptiser sa fille sous les trois noms d'*Elementaria-Prænumerantia-Philanthropina*, relatifs aux trois parties de son système, est excellent chez le docteur Schlosser; mais on ne sait ni d'où il vient, ni à quoi il tient.

Quelles causes sociales déterminèrent aussi la sentimentalité werthérienne, cette mode extraordinaire de pleurer sans fin, cet *obermanisme* désespéré qui n'eut qu'un règne passager en France avec Arnaud Baculard, en Angleterre avec le docteur Young, mais qui pénétra les dernières couches de la société et de la bourgeoisie allemandes entre 1780 et 1790, et y persista long-temps, si bien que deux ouvrières joufflues et deux bonnes bourgeoises qui se rencontraient à Leipzig ou à Gœttingue ne se demandaient plus : « Comment vous trouvez-vous (*Wie finden sie sich*)? » mais : « Avez-vous versé de nombreuses larmes? » ou bien : « Comment les souffrances de votre cœur se comportent-elles (1)? » Ce penchant lacrymal favorisa le succès du *Werther* de Goethe, et celui de *Kabal und Liebe* (*Intrigue et Amour*), de Schiller; les œuvres de Kotzebue en furent le produit définitif; mais où donc prenait-il sa source? M. Schlosser aurait bien dû nous en instruire. Ne serait-ce point dans ce néant de la vie pratique, dans cet étouffement extraordinaire et séculaire opéré par la vieille hiérarchie allemande, dans le poids colossal de cette société écrasée à tous ses étages par les *Hochgebornen*, les *Wohlgebornen* et les *Durchlauchtig-Hochgebornen*, — dans le profond ennui qui en résultait, et le piétisme mystique et sentimental vers lequel les Lavater et les Jung Stilling dirigeaient leur essor comme vers un asile? La *Messiade* de Klopstock est détrempée de ces larmes, consolation désespérée d'un état social intolérable; pleurer est triste, s'ennuyer est pis encore. — Néanmoins, c'est chez le docteur Schlosser qu'il faut étudier les diverses écoles allemandes du XVIIIe siècle. Le reste de l'Europe est traité dans son livre d'une façon bien incomplète et souvent erronée.

On découvre aisément ce qui manque au vieux et vénérable docteur : c'est la pratique de la vie réelle. Il sait très bien les langues, la philosophie et même les livres; il ne sait pas toujours les causes vivantes des livres. On croit le voir, du haut de sa tourelle silencieuse de Heidelberg, compulser et épuiser la bibliothèque du XVIIIe siècle, ne rien négliger des élémens de son travail, se mettre en quête de toutes les inductions possibles, s'emparer du savoir que les vo-

(1) Voir Schlosser, *Werther und Siegwart*, t. II.

lumes contiennent, et passer à côté de la science magique et subtile des hommes et des partis, science rude et douloureuse, que la lutte des pays libres peut seule donner. Cette initiation a bien ses dangers; elle trouble par son ardeur la sérénité du raisonnement, inspire des partialités violentes, émousse la finesse, corrompt la pureté, abaisse l'élévation suprême de l'esprit. L'homme politique a peine à gravir les cimes de la pensée : il ne plane pas sur d'aussi larges espaces, son atmosphère devient moins raffinée et plus vulgaire; mais, long-temps aux prises avec la réalité, il attache plus de prix à l'exactitude tranchée des contours et à la précision des lignes : il veut des faits, quelquefois mal appréciés, toujours des faits, jamais des nuages; il ne se contente de rien de vague, l'à peu près métaphysique ne le satisfait pas. Si la rudesse passionnée de son observation peut déplaire, chez lui la subtilité vaporeuse du coup d'œil ne trompe jamais.

Parmi les juges et les historiens du XVIIIe siècle, le docteur Schlosser représente la spéculation érudite; lord Brougham l'observation active. Tous deux, — le premier travaillant à loisir dans sa cellule de Heidelberg, et dominant les flots du Neckar; le second, dans son château de Provence, l'œil et l'oreille attentifs aux rumeurs des salons de Paris et du parlement d'Angleterre; Schlosser écrivant une grande histoire calme et détaillée; lord Brougham lançant dans le public les fragmens capricieux de ses études, — ils ont en honneur le bien de la race humaine, leurs yeux et leur cœur ne se ferment pas aux améliorations qui se sont produites. D'ailleurs l'antithèse ne peut être plus complète ni plus piquante. Si l'on trouve chez l'érudit Allemand la trace du calme métaphysique de sa vie, l'activité pratique de lord Brougham se reflète sur son style et ses idées; l'homme de parti et l'avocat reparaissent malgré lui dans ses fortes phrases et ses préjugés vigoureux. On aperçoit la musculature de l'athlète jusque dans le repos et dans l'âge avancé de cet homme long-temps mêlé aux luttes réelles, qui connaît le fort et le faible de la vie humaine, et ne la prend pas pour une spéculation oisive. Ce combat lui a laissé des cicatrices et des habitudes ineffaçables; tout l'anime et l'excite. Dès les premières lignes de son essai sur Voltaire, on dirait qu'il entend la trompette, et que le coursier hennit comme dans Job. Avocat de Voltaire, il le défend contre les dévots, qui l'inculpent d'athéisme, et prétend le laver de toute hérésie; ce qui nous semble à nous autres inutilement belliqueux et tout au moins superflu. On peut se taire sur la vie de Schlosser, qui a coulé ses jours en honnête et studieux

professeur, très aimé et estimé de ses élèves et du public. La vie de lord Brougham est bien autre chose; jetons un coup d'œil sur cette ardente carrière pour éclairer l'ouvrage nouveau qu'il vient de publier.

Lord Brougham est assurément un des hommes les plus remarquables de notre temps. Saxon d'origine, persévérant et indomptable comme sa race, il tient à l'Écosse par l'éducation et les premières tendances, se rattache à Robertson, Reid et Dugald Stewart par le fond de la philosophie et des idées, et relève du whiggisme le plus libéral par le cours de toute sa vie, fidèle d'ailleurs aux engagemens de sa jeunesse. Au service de ces opinions et de ces idées de progrès social, d'éducation populaire et d'amélioration régulière, il a mis, non pas comme Samuel Romilly et Wilberforce, une patiente intelligence et une persévérante habileté, mais une opiniâtreté, une énergie, une activité, une ardeur poussées jusqu'à l'acharnement; ajoutons qu'il avait sa fortune à faire. On a vu, pendant une certaine époque, lord Brougham siéger au parlement, écrire dans les revues, publier des livres, soutenir des controverses, rédiger des pamphlets, plaider pour ses cliens devant trois ou quatre tribunaux, signer des mémoires d'avocat, résoudre des problèmes de géométrie, soutenir des motions qui duraient deux heures de nuit, et éditer des ouvrages d'éducation qui avaient dix volumes; la même journée le trouvait chargé, non écrasé, d'épreuves à corriger, de consultations à donner, d'ennemis à combattre et de recherches à pousser dans le champ de l'érudition; le malin Hazlitt le comparait à Briarée. Non seulement il entreprenait tout, mais il réussissait à tout et trouvait du temps pour tout. Les années, en s'écoulant, accroissaient, au lieu de l'éteindre, cette vigueur, dont elles augmentaient l'âpreté. Rêverie, oisiveté, fantaisie, s'exilaient d'une telle existence, dont chaque minute était un combat renouvelé; l'utopie n'y entrait pour rien; réalité, action, labeur, en absorbaient chaque moment. Lord Brougham ne se contentait pas de prêcher l'éducation du peuple, il présidait la société *for the Diffusion of popular knowledge.* — « En avant! » le mot d'ordre des Américains modernes, était son mot d'ordre; partout sur la brèche : ici, pour réformer et nettoyer les moisissures et les corruptions des lois; là, pour défendre la liberté de la presse; plus loin, pour martyriser et crucifier dans un article quelque défenseur des abus. On sait quelle part il a prise à la réforme parlementaire, à l'émancipation des catholiques, et à ce procès de Caroline de Brunswick, procès fait aux volontés despotiques de George IV. Les triomphes de lord Brougham entre 1808 et 1830, succès conquis

avec une activité devenue fébrile, se comptent par centaines, et tous se rapportent au même but, à la réalisation de ces théories philanthropiques et libérales dont Franklin, Dumont de Genève, Samuel Romilly, ont été les promoteurs, et dont la vieille source se cache dans les idées de Fénelon, Vauban et Saint-Pierre, les institutions genevoises, et les écrits du calviniste Daniel de Foë, auteur de *Robinson*.

Aujourd'hui que l'emploi violent, peut-être l'abus de ces facultés puissantes, joint au progrès de l'âge et au travail des rivalités, ont condamné lord Brougham à l'inactivité politique, il n'est point surprenant que le XVIIIe siècle, grand réservoir lumineux des théories sociales auxquelles il s'est dévoué, lui apparaisse comme le sujet d'études le plus intéressant et le plus fécond, et qu'il l'aborde, non avec la longanimité érudite du docteur allemand, mais avec cette audace d'attaque qui ne lui a jamais fait faute.

Il a donc pris sa hache d'armes et taillé deux ou trois blocs dans cette matière. D'abord les *hommes d'état* l'ont attiré, ce qui était naturel, et il les a jugés d'après ses souvenirs, un peu ses partialités de whig et d'Écossais, quelquefois d'après son humeur. Ensuite il s'est occupé des *gens de lettres* et des *hommes de science*, encore un peu au hasard, mais avec plus de logique qu'on ne l'a dit; et non content de faire comprendre aux Anglais Voltaire et Rousseau, qu'ils ne comprennent guère, il s'est mis à rédiger en bon français cette double biographie qui vient de paraître chez nous, et qui, si elle n'est pas un chef-d'œuvre, tant s'en faut, une œuvre complète encore moins, est une rare curiosité littéraire (1).

Ainsi que le docteur Schlosser, il croit au progrès des destinées humaines, et accepte le XVIIIe siècle comme un renouvellement et un berceau; là d'ailleurs s'arrête la ressemblance. Quand les deux personnages se rencontrent, c'est pour s'administrer des coups d'épée. Le docteur allemand, pesamment armé, ne ménage pas son antagoniste, qui lui porte des atteintes plus rapides, plus impétueuses, et sait le défaut de la cuirasse. M. Schlosser appelle lord Brougham un « Anglo-Franco-Genevois; » ce n'est pas une injure bien grave. Il l'accuse aussi d'écrire « dans l'ivresse, » ce qui nous semble une gentillesse d'érudit un peu trop forte, d'autant mieux que c'est lord Brougham qui a raison.

L'attaque principale a lieu à propos de Junius, auquel le ci-devant chancelier reproche de grandes colères contre de petits hommes,

(1) *Voltaire et Rousseau*, par lord Brougham; chez Amyot, rue de la Paix.

et une dépense disproportionnée d'épigrammes, d'éloquence, de beau style, de formules oratoires et d'invectives amères à propos de l'alderman Sawbridge et du grammairien Horne Tooke. Rien de plus juste. Le docteur répond qu'il s'agissait du salut de l'Angleterre, que Junius l'a sauvée, et que, s'il n'avait pas écrit, elle courait risque d'être asservie; il nous permettra de n'en rien croire. Lord Brougham répliquerait sans doute avec nous que ces effervescences de la liberté sont inséparables des foyers politiques où elle s'élabore, mais qu'il ne faut pas les estimer plus qu'elles valent. En effet, Junius n'a rien sauvé, l'Angleterre ne lui doit rien; elle a plus que payé par une gloire de cent années la peine qu'a prise cet inconnu de satisfaire, dans des libelles virulens, ses rancunes et ses haines personnelles. La constitution pouvait se passer de Junius et de ses querelles avec l'alderman Sawbridge sans courir le moindre risque, et les philosophes étrangers devraient concéder à chaque pays le privilége de comprendre mieux que personne ses propres affaires et son histoire. Voilà le danger des esprits spéculatifs : ils comptent pour peu l'expérience ou la comptent pour rien. Ailleurs, le professeur allemand tance vertement l'orateur écossais de sa partialité pour Burke, « ce déclamateur fleuri, » et de son « indulgence pour lord North. » Si Burke n'est pas un homme politique de premier ordre, il a beaucoup de valeur comme écrivain, et l'on n'est pas un ministre méprisable quand on sait résister, comme North, à tant d'influences vives et conjurées. Lord Brougham aurait trop beau jeu s'il voulait prendre sa revanche et quereller le docteur sur la place énorme qu'il a réservée à ses animalcules littéraires de Berlin et de Berne, aux Nicolaï, aux Jacobi, à l'ennuyeux *Siegwart* et à cet intolérable *Agathon* de Wieland.

Lord Brougham, tout en ne publiant que des fragmens, a encore un avantage sur M. Schlosser, qui traite le sujet entier. Le choix de ces fragmens biographiques indique une vue très juste de la valeur propre qui caractérise le XVIIIe siècle, valeur scientifique et se dirigeant vers l'amélioration et les découvertes matérielles. M. Schlosser s'occupe à peine de ce côté important de son sujet, qui intéresse vivement lord Brougham. Cavendish, Black, Priestley, Watt, Simson et Davy, tous physiciens ou chimistes, usurpent les trois quarts de son volume et se rangent sur un pied d'égalité près de Voltaire, Rousseau, Robertson et Hume.

Cette place donnée aux sciences physiques ne nous semble pas aussi arbitraire qu'on l'a prétendu. Le siècle commence par l'attraction et finit par le galvanisme. Newton l'inaugure; Volta le couronne. Il dé-

bute par l'abolition des vieilles formules péripatétiques que Gassendi détruit dès 1690 en continuant la doctrine des atômes d'Épicure, et lui prêtant une réalité chimique et un sens chrétien. Viennent ensuite dans la sphère morale le doux sensualiste Shaftsbury, Wolff qui prêche en Allemagne la morale de l'utilité, Franklin qui la popularise en Amérique, et tous les disciples de Locke. Vauban, l'abbé de Saint-Pierre, Quesnay, Adam Smith, les économistes, appliquent les mêmes idées et les mêmes vues à la politique et à la théorie de la richesse. L'inoculation est apportée en Angleterre par lady Montagu; les essais de la machine à vapeur par Watt coïncident avec les expériences sur les aérostats, l'électricité, le galvanisme, et le *mull-jenny* d'Arkwright, la découverte de l'oxygène et des gaz, les observations microscopiques de Spallanzani, celles de Galvani et de Volta, et le commencement de celles de Gall. Enfin, pour l'utilité de l'homme, on attaque et poursuit la nature de tous les côtés. Lord Brougham a donc raison contre ceux qui l'accusent d'avoir donné aux sciences positives trop de place et de valeur; c'est M. Schlosser qui a eu tort de ne pas leur en donner assez. Cet instinct de la réalité, si vif chez lord Brougham, lui apprend que, sans le portrait exact des hommes qui agrandirent la science physique au XVIIIe siècle, on ne peut donner de ce siècle une idée vraie; mais il a le tort de s'enfermer dans ses partialités, et d'exiler du tableau Spallanzani et Volta, Franklin et Lavoisier, pour s'occuper seulement de Black et de Simson, qu'il place sur le piédestal.

Il y a dans le choix de ces notices jetées au hasard beaucoup de bizarrerie et de caprice; cependant, comme lord Brougham a connu Davy, Cavendish et Simson, ses pages sont précieuses. Si l'on n'y voit pas indiqué le progrès des sciences physiques et mathématiques pendant le XVIIIe siècle et leur marche à travers le monde, on admire l'amour de l'auteur pour la science, le culte qu'il professe pour la civilisation, et la verve avec laquelle il reproduit ses souvenirs. Il ne parle qu'avec un respect qui approche de l'idolâtrie de Landsdowne-House, où le gaz hydrogène a été découvert. Il se rappelle avec émotion les belles leçons de Black, ce maître « à la parole si pure, si nette, si parfaitement lucide, aux tempes à vives arêtes et couronnées de mèches d'argent, qui tenait de la main droite un tube à l'ouverture étroite, de l'autre un vase sans bec rempli d'un liquide bouillant dont il faisait tomber de très haut, avec une délicatesse incomparable, un filet mince qui entrait dans le tube, sans qu'une goutte se perdît pendant que le chimiste, tout en procédant à l'opération, démontrait la

nécessité de proportionner l'élévation du vase au diamètre du tube. » Dans ces descriptions et ces souvenirs, lord Brougham développe sans charlatanisme, sans efforts et sans vains ornemens, son intelligence sincère et véhémente. La vie de Watt, de Davy, de Cavendish, offre plusieurs morceaux de ce genre, et depuis que la machine à vapeur est devenue le lieu commun de la rhétorique moderne, on n'a rien écrit de plus puissant et de plus vif que la description de cette invention dans la vie de Watt.

Les Hommes d'état, les Hommes de science au dix-huitième siècle, quelque incomplète qu'en soit la série, méritaient d'être traduits à cause des souvenirs personnels dont ils sont remplis, souvenirs qui jettent sur les notices de Roberston, Davy et Black, un vif intérêt. Notre Lavoisier y est lestement traité, cela est vrai, mais nous ne manquons pas non plus de controversistes, et M. Arago se serait chargé de la défense. On peut trouver encore que si le docteur Schlosser exagère l'importance de ses Allemands, de Matthison et de Thomasius, lord Brougham a une prédilection excessive pour ses whigs, ses chimistes et ses Écossais. L'historien Robertson, déprécié par M. Schlosser, se relève et devient un dieu dans les pages de lord Brougham. Hume, dont le docteur fait l'un des penseurs les plus remarquables de tous les temps, est réduit par le ci-devant grand-chancelier aux proportions plus modestes d'un historien sans exactitude et d'un écrivain chimérique.

L'origine de ces dissidences tient aux généalogies intellectuelles de ces hommes célèbres et de leurs juges. Hume, jacobite sceptique, métaphysicien indolent, a dû trouver grace près du philosophe germanique, tandis que le whig Robertson, calviniste et mêlé aux affaires de son pays, provoquait l'indulgence et le panégyrique de lord Brougham. Il y a là deux injustices; malgré ses inexactitudes de détail, Hume a conservé les grandes masses, et même les profondeurs austères de la vérité historique; un instinct sûr et prompt, joint à l'indépendance de son esprit, lui indiquait les calomnies dont les tories vaincus avaient à se plaindre, et qu'il s'est plu à venger. Avoir osé dire ce que tous les esprits sages reconnaissent aujourd'hui, que Charles Ier n'était pas un monstre ni Strafford un instrument servile, que le catholique Jacques II avait ses vertus et la protestante Élisabeth ses défauts, c'est ce que lord Brougham le whig a peine à pardonner au tory Hume, qui, ne demandant rien aux ministres whigs de l'époque et n'attendant rien d'eux, s'est donné le malicieux plaisir de les convaincre d'erreur dans une narration admirablement tissue,

et de combattre le préjugé populaire. Lord Brougham se souvient toujours de son whiggisme écossais; le vieux rédacteur de la *Revue d'Édimbourg* ne cite pas Samuel Johnson sans le traiter de « grossier bigot; » et s'il rabaisse le mérite historique de Hume, il prête au doux et calme génie de Robertson un éclat et une vigueur qui lui ont toujours manqué. Esprit bien discipliné, servi par une investigation patiente et par un talent de style facile et abondant, Robertson ne méritait certes pas le mépris souverain du docteur Schlosser; il s'élève au premier rang des talens modérés et des génies secondaires; lord Brougham le compare tout simplement à Raphaël (1)!

Ainsi, même de nos jours, se trouve soumise à la passion des partis la critique littéraire anglaise. Toutes les fois que lord Brougham échappe à son whiggisme invétéré, il retrouve la sûreté, la finesse du coup-d'œil et cette vigueur d'étreinte qui fut jadis la terreur de ses adversaires. On peut citer parmi ses excellens morceaux celui où il compare la chasteté de coloris et la pureté de lignes qui distinguent Robertson à cette recherche de l'effet enluminé que les modernes ont adoptée, et dont le commun des lecteurs est séduit. « Vers les deux heures du matin, dit Robertson, Colomb, debout sur la poupe, découvrit une lumière dans l'éloignement et la fit voir à don Pedro » — Washington Irving a le même fait à raconter. — « Enveloppé des ombres de la nuit et caché à tous les yeux, dit-il, Colomb fit le guet avec une intense et continuelle observation, embrassant de l'œil tout l'obscur et vaste horizon. Soudain, vers deux heures du matin, il crut voir une lueur scintiller à distance. » Lord Brougham fait remarquer la triviale splendeur et le papillotage affecté de ces mots : « scintiller, — les ombres de la nuit, — le vaste horizon. » Il dénonce la dégradation subie par l'histoire, ainsi confondue avec les banalités du roman. En de pareilles observations littéraires ou philosophiques, lord Brougham est tout-à-fait supérieur, soit qu'il caractérise le style heureux et souple de Hume, ou qu'il fasse ressortir les secrètes et curieuses beautés que Robertson a voilées habilement. S'occupe-t-il des deux apôtres du XVIIIe siècle français, Jean-Jacques et Voltaire? Il met le doigt sur le chef-d'œuvre spécial qui caractérise l'un et l'autre, et il indique, avec une certitude de coup d'œil qui appartient à peu d'esprits, *Candide* d'une part, de l'autre les *Confessions*, les deux réalisations intimes de leur génie.

Nous touchons ici au péché capital de lord Brougham. D'où lui est

(1) *Life of Robertson*, p. 15, édition Stassin, à Paris, rue du Coq.

donc venu ce désir singulier de refaire la biographie de Voltaire et de Rousseau? Pourquoi publier en français cette fraction isolée de sa galerie du XVIIIe siècle, et venir nous apprendre, à nous Français, assourdis depuis cent ans des noms de Rousseau et de Voltaire, ce que nous devons penser désormais de ces deux hommes, et les anecdotes secrètes de leur vie? Hélas! nous en savons sur eux bien plus long que lord Brougham n'en saura jamais. Nous avons les révélations de Longchamps, les confidences de Bernardin de Saint-Pierre, les méchancetés de Mme Dudeffant, les niaiseries du marquis de Villette, et que sais-je? jusqu'aux attaques de M. de Bonald et de M. de Maistre. Nous savons fort bien ce que c'est que le pauvre *Luc*, sobriquet grossier dont Voltaire affublait sa majesté le roi de Prusse, et que lord Brougham, dans sa candeur excessive, « croit avoir été un *grand coquin* dont le nom était employé *dislogistiquement.* » Non, my lord, ce Luc n'était pas un grand coquin; l'honnêteté nous défend de vous donner des indications plus précises. Nous savons exactement ce que c'étaient que Thérèse et Mme de Warens, et nous connaissons sur le bout du doigt le plan des Charmettes. La bibliothèque relative à Rousseau et à Voltaire pourrait, sans exagération, être portée à quarante mille volumes; la merveilleuse et microscopique exactitude de M. Beuchot vous renseignera là-dessus, et la plupart de ceux de nos compatriotes que le cours actuel de la civilisation intéresse ont lu ou tout au moins feuilleté ces nombreux réceptacles de mensonges et de préjugés. Lord Brougham ne pouvait être au courant, comme nous, de cette vaste controverse; aussi son œuvre sans nouveauté nous semble-t-elle courir trop lestement à la surface des objets et des idées.

Avouons néanmoins que le docteur Schlosser, en se posant juge de nos querelles, s'est montré plus fertile mille fois que lord Brougham en outrecuidances erronées; par exemple, il nous apprend (1) que Voltaire a écrit des hymnes dans le style de *la Marseillaise;* il exagère démesurément l'importance des couplets satiriques attribués avec assez de vraisemblance, mais sans aucune certitude, à Voltaire contre le régent. Il affirme que l'auteur de *Zaïre* était fort célèbre avant son départ pour Londres, ce qui est absolument inexact, et il ajoute que Bolingbroke, pendant son séjour à Londres, lui donna des leçons d'impiété, ce qui ne l'est pas moins. Les erreurs de M. Schlosser sont matérielles; ce sont des erreurs de fait. Celles

(1) Tome I, page 110.

de lord Brougham sont tout simplement des lacunes qui prouvent une connaissance imparfaite de nos vieilles mœurs monarchiques. Il ignore l'influence de Bolingbroke sur la société du Temple et le mélange de cette influence avec les doctrines de Gassendi. Impartial, mais insuffisant, il se croit fondé à réclamer en faveur des vertus morales du XVIIIe siècle. Les véritables relations de Voltaire avec l'Angleterre, Bolingbroke, Young, lady Montagu, ne sont pas même détaillées, encore moins approfondies. Il ne montre pas Voltaire rencontrant à Westminster les funérailles du grand Newton, ce magnifique tableau, l'un des plus significatifs que M. Villemain ait jetés dans son bel ouvrage sur le XVIIIe siècle. Lord Brougham, puisqu'il avait à cœur de parler de la versification anglaise de Voltaire et de justifier ses essais de style anglais, pouvait aller chercher dans la collection Dodsley ces mauvaises strophes qui prouvaient du moins sa thèse et dont l'héroïne était la plus jolie femme du temps, Marie Lepel :

Hervey, would you know the passion
  You have kindled in my breast?
Trifling is the inclination
  That by words can be expressed.

In my silence see the lover.
  True love is by silence known.
In my eyes you'll best discover
  All the power of your own.

« Hervey, voulez-vous connaître la passion que vous avez allumée dans mon cœur? Il n'y a que les penchans frivoles que les paroles peuvent exprimer.

« Mon silence vous dit que je vous aime. C'est le silence qui fait connaître l'amour véritable. Lisez dans mes yeux tout le pouvoir des vôtres. »

C'est un assez pauvre madrigal, mais qui vient à l'appui de l'argumentation par laquelle lord Brougham démontre que Voltaire écrivait assez purement en anglais. Quant au mot *ills*, employé par notre poète dans le sens de maladie, il nous semble que le grand-chancelier se montre ici d'une excessive indulgence, et que c'est plutôt une preuve d'une connaissance superficielle de l'idiome qu'une imitation archaïque. S'il n'était pas d'une insoutenable impertinence d'entamer avec lord Brougham une controverse sur le sens réel et primitif d'un mot saxon, nous serions d'avis que c'est Voltaire qui a tort; qu'il a pris *ill* pour *illness* ou *ailment;* que Shakespeare, en employant dans *Hamlet those ills we have*, a simplement voulu dire

les maux et non « *les maladies* que nous avons; » que le vrai sens du mot *ill* est général, celui du mot *illness* particulier au mal physique devenu maladie, et que le mot *ailment* correspond au mot français *souffrance* ressentie dans un moment donné. Mais tous ces pédantismes ne doivent pas occuper trois minutes les intelligences sérieuses; il serait permis d'insister davantage sur le secours que le roi George II voulut bien accorder au jeune Voltaire, et que lord Brougham passe sous silence. C'est un fait assez grave à plusieurs égards, et le docteur Schlosser ne l'a pas oublié, bien qu'il l'ait présenté sous des couleurs mensongères et mêlé de circonstances controuvées.

Brouillé avec toutes les puissances, furieux contre le gouvernement et les dévots, Voltaire arrivait à Londres, où il retrouvait son ami Bolingbroke (1), protection de peu de valeur sous le ministère de Robert Walpole. Sa réputation de malice et d'esprit, mais non de génie, était faite : il venait de passer six mois à la Bastille. On savait que le héros protestant de *la Henriade* y apparaissait entouré d'autres protestans, peints de nobles couleurs, et qu'un esprit général d'opposition régnait dans le poème. Robert Walpole, qui connaissait les rapports du jeune Arouet avec son vieil ennemi Bolingbroke, usa de la situation avec l'habileté rusée qui caractérise toutes les circonstances de sa vie. Le banquier sur lequel Voltaire avait des lettres de crédit vint à manquer, et la situation du voyageur fut embarrassée. Non seulement Walpole jugea qu'il était convenable de se rendre favorable le poète, mais, par le conseil de ce Talleyrand de son époque, passé maître en toutes les finesses de la ruse politique, et que nous avons essayé de peindre au vif (2), George II, qui « aurait donné pour une guinée » toutes les odes de Pindare (3), ouvrit généreusement sa bourse au voyageur, écrivit son nom royal à la tête de la liste des souscripteurs de *la Henriade*, et commença la fortune du jeune homme. Il était difficile de placer mieux son argent. Non seulement toutes les faiblesses et toutes les lâchetés de l'Angleterre à cette époque furent dissimulées ou passées sous silence par l'homme d'esprit, mais une partie de l'influence et de l'action si énergiques exercées pendant le XVIIIe siècle sur la

(1) En 1723, Bolingbroke reçut le pardon royal, que son ennemi Walpole eut la maligne générosité de lui procurer. En 1726, Voltaire alla à Londres. En 1727 (11 juin), George Ier mourut. En 1728, Walpole était de nouveau tout-puissant, et conseillait à la reine Caroline de faire protéger Voltaire par son mari. Quant à l'intimité de Bolingbroke et de Voltaire, lisez la correspondance de ce dernier.

(2) Voyez l'article déjà cité sur *les deux Walpole*.

(3) H. Walpole, *ten years' Reminiscences*.

France intellectuelle et sociale par les idées britanniques remonte évidemment à Voltaire, à sa prédilection, à ses souvenirs et à sa reconnaissance. Nous aurions espéré que lord Brougham aurait retrouvé ou offert sur le séjour de Voltaire en Angleterre des documens nouveaux et curieux; malheureusement il n'en est rien. Il nous semble même que la fameuse rencontre de Voltaire et de Congrève n'est pas présentée sous son vrai jour par l'ex-grand-chancelier.

Le théâtre, sous Charles II, avait été une école de débauche. Sous Jacques II et sous Guillaume III, on se fatigua de cette mode, et le calvinisme puritain ayant repris le dessus, ce fut désormais une honte pour tout homme qui se respectait d'avoir touché de près ou de loin à ces coulisses dégradées. Le dernier soutien du théâtre immoral et brillant des Farquhar et des Vanbrugh, Congrève, ayant été attaqué avec virulence par un calviniste fanatique nommé Collyer, se vit désigné à l'indignation populaire; il soutint la lutte avec une adresse modérée, se retira le plus doucement qu'il put, se retrancha dans l'exercice de fonctions publiques assez honorables, effaça soigneusement les traces de sa jeunesse théâtrale, et se garda bien de réveiller les souvenirs d'un talent allié à toutes les idées de licence, de débauche, et aussi de haine publique. Le jeune Voltaire, en débarquant à Londres, ne savait pas un mot de ces détails, qui d'ailleurs n'ont été ni appréciés ni exposés par aucun historien littéraire, même anglais, bien qu'ils résultent de l'ensemble des faits (1). Bientôt son admiration pétulante alla déranger le repos calculé de ce Congrève qui s'enfermait dans l'égoïsme élégant d'une retraite de bon goût, et qui, ayant eu le dessous dans sa lutte avec Collyer, se mêlait aux gentilshommes pour se faire oublier. Voltaire, croyant avoir affaire à un autre Molière, eut soin de lui parler de ses succès dans un art que l'Europe honorait; mais il ne faisait que rouvrir les plaies et éveiller les plus tristes souvenirs et même les craintes du poète. On conçoit bien que, reculant devant sa propre gloire, devenue dangereuse et presque infame, Congrève ait répondu : « Moi! je ne suis pas un auteur dramatique, je ne suis rien qu'un *gentleman* en retraite! » Si ces conclusions semblaient exagérées au savant auteur, nous oserions l'inviter à relire, en regard de la biographie de Baxter et des nombreux pamphlets publiés entre 1688 et 1725 contre l'immoralité du théâtre anglais, les étranges scènes d'alcôve où Congrève

(1) Voyez l'*Histriomastix* de Collyer, Colley Cibber, dans son autobiographie, Leigh Hunt, qui, dans sa vie de Congrève, a rapporté les faits sans en déduire les conséquences.

Puts fairly all his actors to bed (1).

Nous ne voudrions pas jurer non plus que Mme du Châtelet fût la vertu pure et immaculée que le panégyrique veut bien mettre en scène, ni que les convenances fussent aussi sévèrement respectées de nos bons aïeux que lord Brougham l'imagine. La grace, si l'on veut; pour les convenances, c'est autre chose. La régence n'avait point pris ce train, et si le noble lord veut bien jeter les yeux sur *le Neveu de Rameau*, cette admirable peinture du XVIIIe siècle en déshabillé, sur les mascarades de Collé, sur les pièces où les dames de la cour jouaient des rôles, et même sur les Mémoires de Mme de Genlis, où se trouvent de si drôles de mots, il ne confondra pas la grace du XVIIIe siècle avec la décence. Dans un certain état de mœurs, tout se fait avec une délicatesse et un bon goût qui ravissent; M. l'abbé de Voisenon vous dira le reste.

Rendons justice à lord Brougham; échappant à toutes les appréciations passionnées il a su placer à son point de vue et sous sa vraie lumière l'*Essai sur les Mœurs* de Voltaire, « le premier ouvrage, comme le dit très bien un homme d'un rare esprit, où la philosophie de l'histoire ait été substituée au récit chronologique des faits. » Il sent de même la valeur extrême de *Candide*, et ne saisit pas moins bien cette déification des passions humaines que Rousseau a opérée, et qui devait émaner de ses doctrines. En faveur de ces grandes masses comprises par lord Brougham avec une vigueur qui atteste la supériorité de son esprit, on oublie de nombreuses erreurs de détail, la purification de Mme du Châtelet, par exemple, et cette assertion fausse que *l'Écossaise* n'a jamais été représentée. Fréron, singulier caractère, qui avait du jugement sans style, du goût sans agrément et du courage sans éclat, se trouvait au parterre avec sa femme, soutenant l'orage, comme Socrate, parfaitement tranquille, dit un contemporain, et riant aux facéties de Wasp.

Quant au style français de lord Brougham, il n'a pas la fine grace d'Hamilton, mais il ne manque ni de lucidité, ni d'énergie; on est surpris que cette plume étrangère puisse s'assouplir à nos tournures et se rendre maîtresse de nos idiotismes. L'étranger et le Saxon apparaissent surtout dans le fond même des choses et dans l'enchaîne-

(1) « Montre tout bonnement ses héros en chemise. » Voyez *Way of the World*, et surtout le *Double-dealer*.

ment exotique des pensées, ou dans les scrupules de l'auteur. Accoutumé à un ordre social où le respect pour le dogme s'allie à la conservation de la société, lord Brougham se préoccupe beaucoup d'hérésie. Dès le début, il avoue la peur qu'il a de voir son héros accusé de *blasphemy;* depuis long-temps la France a passé là-dessus. Le mot anglais *spirit* n'a pas pour corrélatif exact le mot *esprit*, comme l'écrit lord Brougham à la fin de sa notice sur Voltaire. Le *spirit* est la qualité même qui n'a jamais fait défaut au noble lord; c'est cette verve de tempérament qui, se communiquant à la parole comme à la pensée, est indispensable à l'orateur populaire; don spécial qui pourrait suppléer à la justesse et à la grace, à l'étendue et à la profondeur, mais qui ne les exclut pas.

Ces volumes de lord Brougham, surtout la partie anglaise et scientifique, ne sont après tout que de curieux « mémoires pour servir à l'histoire du XVIIIe siècle. » Parlons maintenant du voyageur Swinburne dont les notes inédites offrent un genre d'intérêt analogue, mais plus ingénu et moins doctrinal.

Quelques jours avant la mort de Louis XV, arrivait à Paris un jeune Anglais de bonne race, accompagné de sa jeune femme, tous deux jouissant d'une médiocre fortune, et qui venaient de contracter un mariage d'amour. Un bon ton exquis, un goût parfait, un vif penchant pour les arts, la simplicité élégante des manières, distinguaient le jeune couple, sans le faire ressortir avec bruit aux yeux de ce beau monde parisien, fou d'originalités et de nouveautés. On donna peu d'attention à Swinburne et à sa femme; tous les yeux étaient tournés depuis trente ans vers Wilkes, vers Atterbury, vers la duchesse de Kingston, et tous ces extravagans que l'Angleterre nous envoyait par nuées. Swinburne, cependant, trouva en France mieux que de l'admiration : des amitiés tendres et vives, dans la magistrature et la noblesse, et parmi les meilleurs. Chez les Boufflers, les Mirepoix et les Noailles, chez les Dupaty et les Trudaine, on l'accueillit avec une sympathie vive qui devint quelquefois un attachement durable. Quand la révolution eut dispersé ces familles de robe ou d'épée, Swinburne, qui avait voyagé avec sa femme à travers toutes les cours d'Europe, revint en France, chargé de négocier le cartel d'échange des prisonniers français et anglais; on n'avait pas trouvé de conciliateur plus utile que ce charmant caractère et ce doux esprit.

Le plus aimable homme du monde, sans pouvoir jamais être homme politique, Swinburne avait le goût des arts, des voyages et de la vie

élégante. Antiquaire sans pédantisme, gentilhomme sans frivolité, il visita l'Italie et l'Espagne, dont il donna la description détaillée dans un ouvrage excellent, qui fait encore autorité. Sa jeune femme, qui l'accompagnait, partageait tous ses travaux; elle savait plusieurs langues, anciennes et modernes, écrivait d'un style aussi pur que son mari, mettait ses observations en commun avec celles de Henri Swinburne, et revoyait les notes qu'il avait écrites, si bien que l'œuvre du voyageur, est, à bien dire, l'œuvre du jeune ménage.

Ce sont les lettres particulières de Henri que l'on vient d'éditer, Dieu sait comme! Il n'y a rien de plus ignorant que l'éditeur de cette correspondance; il écrit la *Soirée* pour « la Source, » domaine de Bolingbroke, auprès d'Orléans, prend Mme de La Vallière sous Louis XVI pour la repentante maîtresse de Louis XIV; il fait souper en 1789 Swinburne avec cette pauvre duchesse, devenue carmélite, qui était morte en 1710, consacre à cette confusion une longue note, fait valoir énormément la précision de sa science, et ne cite pas un nom français sans le mutiler. Eh bien! cette France déguisée et en débris est encore intéressante; on y retrouve tous nos vieux noms parlementaires et toute cette cour si spirituelle et si charmante, dont les gais fantômes dansent autour de nous, évoqués par Swinburne. Honnête cœur, plume facile et bienveillante, Swinburne traverse doucement ce monde enflammé des théories et des passions du XVIIIe siècle, comme un chant idyllique, un ciel orageux. Il ne prétend ni à l'éloquence, ni à l'énergie, et n'a pas de style à proprement parler; c'est un charme que cette absence, dans un temps où les « stylistes, » comme on dit en Allemagne, nous ont saturés de phrases, gorgés de métaphores, et inondés de beau langage. Il n'a pas de système non plus, les grands systèmes nous ont fatigués autant que les grands styles. Nous voulons maintenant posséder et accumuler beaucoup de faits pour les classer et les comparer ensuite, sauf à les transformer un jour en philosophie, et Swinburne est excellent pour cette œuvre préparatoire, tant il est franc, net et limpide. On ne peut pas toujours avoir du génie, et il est bon de se détendre un peu. Eh bien! prenez Swinburne, c'est amusant comme un panorama mobile. Cela passe, repasse, et fuit, c'est délicieux de laisser-aller et de facilité. Y a-t-il rien de meilleur que la description de Rewbell à son grand lever, en 1796, au petit Luxembourg.... « Une foule curieuse, trois pelés et six tondus (*tag-rag and bobtail*)! j'entrai avec Lynch (1), qui donnait

(1) Depuis maire de Bordeaux.

le bras à Mme d'Aremberg, et moi à Mme de Brancas. Personne ne prit garde à nous. Nous traversâmes de vastes salles remplies de militaires de toutes armes, et nous arrivâmes à l'ancien salon de Monsieur, qui était partagé en deux par une barre de bois. Deux sentinelles admettaient dans la portion où se tenait Rewbell les personnes qui avaient des pétitions, laissant en dehors de la barre les simples spectateurs comme moi. Un secrétaire déguenillé et revêtu d'une vieille redingote sale était assis près de Rewbell, dont le costume éblouissant contrastait fort avec la tenue du subalterne. Une épée romaine se balançait à une chaîne d'or sur sa culotte de satin blanc, qui, retenue par une ceinture bleue, s'accordait avec son justaucorps blanc. Un manteau écarlate à l'espagnole doublé de satin blanc brochait sur le tout; les cheveux étaient frisés et bouclés avec recherche, et les souliers blancs ornés de rosettes bleues. Dans cet équipage peu républicain, qui n'a ni la simplicité du *paludamentum*, ni la largeur et la majesté de la toge, le directeur se tenait debout entre deux soldats armés de baïonnettes, ayant derrière lui quatre crispins en manteaux courts, avec des bonnets rouges à plumes; il recevait les pétitions, et faisait la plus étrange figure du monde. Il y avait quelques ministres assis autour du feu. Ce singulier spectacle de marionnettes est sans le plus léger rapport avec les affaires; mais le peuple s'en amuse gratis, et il se trouve fort heureux de ce que son chef daigne recevoir en main propre ses réclamations et ses pétitions. A une heure, le grand personnage fit sa révérence et rentra. » Toute l'époque du directoire, sur laquelle nous avons tant de renseignemens exagérés et si peu de données vraies, est peinte avec la même simplicité de couleurs qui laisse apercevoir à nu cette confusion étrange de la république mourante. Un certain dîner chez le banquier Perignon réunit Isnard, « qui buvait sec et parlait haut, » Cambacérès, « un homme noir, silencieux, grave, un vrai juge anglais, » Portalis, « jurisconsulte sans affectation, » et vingt-neuf autres personnes de tous les bords et de tous les étages. Un peu plus tard, il rencontre chez Perregaux Beaumarchais, « vieux, tout-à-fait sourd, et toujours brillant, » Rœderer, le spirituel et sévère historien, enfin Talleyrand, « qui veut absolument être placé. Il revient d'Amérique et trottine, comme un *diable boiteux*, remuant ciel et terre pour que le directoire veuille bien de lui (1). » Mille petits traits de ce genre en disent plus que vingt dissertations. Chez Mme Charles de Damas, Swinburne

(1) Tome II, p. 195. — *A diable boiteux*, moving heaven and earth, etc.

rencontre Mme d'Houdetot, « vieille et toujours gaie et charmante. » Ces personnages passent rapidement, mais si bien marqués qu'on les aime et les reconnaît, si fugitifs qu'ils soient.

Un certain jour, le directoire se rend à Notre-Dame « en grande procession pour remercier Dieu de la mort de Louis XVI; » ce qui, par parenthèse, est une des facéties les moins logiques que l'histoire moderne ait ensevelies dans ses pages. « Il y avait, dit Swinburne, beaucoup de trompettes et de troupes, et très peu de curiosité. Le peuple regardait, sans s'émouvoir aucunement, passer les voitures fort simples qui renfermaient son gouvernement en costume espagnol. » La procession castillane et romaine une fois installée sous les arceaux de la cathédrale royale et gothique, « tout à coup Rewbell se trouva couvert de poussière et de débris, que des malintentionnés, logés dans je ne sais quels recoins des voûtes, firent tomber sur la tête du directoire exécutif. »

Si vous sortez de l'église, vous retrouvez dans les rues de Paris, en 1797, la population la plus singulière et la plus bariolée. « Les femmes ne montrent dans la rue que le bout de leur nez. Dans les bals, c'est autre chose; là on ne cache absolument rien. Les promeneuses enfoncent leur cou, leurs épaules et la moitié de leur corps dans des fichus écarlates, avec de grandes bordures couleur orange ou couleur de rose... Quant au costume de soirée, dit-il ailleurs, c'est un *peu trop fort* (en français). Tous les bras sont nus jusqu'à l'épaule. Cela fait froid à voir. Mais on ne porte pas la taille courte comme en Angleterre. » La situation des deux femmes les plus célèbres du temps par la beauté et par le génie, Mme Tallien et Mme de Staël, doit inspirer quelques scrupules à ceux qui respectent encore le bruit populaire; toutes deux étaient le but général de l'envie et de la haine. A peine mariée, en 1789, la fille de Necker vivait dans une atmosphère d'outrages et de calomnies. « On la trouvait, dit Swinburne, vaine, bavarde, dictatoriale et persuadée de ses mérites. » Quant à Mme Tallien, son apparition dans un bal en janvier 1796 est tristement piquante. « L'unique beauté qui se montra parmi tous ces piétineurs arriérés (*kicking their heels*) qu'une autre époque aurait condamnés à faire galerie, ce fut Mme Tallien; elle avait la figure fatiguée; sa vie est laborieuse, et elle a de quoi rêver. Elle portait une perruque noire, en tête de mouton, rattachée par derrière, entremêlée de diamans et de perles. Son costume était ponceau et or. Elle a un beau développement d'épaules, elle est très forte et d'une grande appa-

rence; elle danse bien, marche bien, ses yeux sont superbes, et son nez est singulier. Je ne puis appeler cela qu'un nez irlandais; je ne sais si vous me comprendrez; un nez très droit, mais relevé du bout dans le genre de Burke. Il n'y avait près d'elle qu'une dame de compagnie, ce que nous appelons l'*avaleuse de couleuvres*. Sa figure portait des traces d'abattement, et je ne m'étonne pas de sa tristesse; plus d'un mot outrageant arrivait jusqu'à elle; les femmes qui tiennent à leur réputation, celles même qui ont des maris républicains, ne veulent pas la voir. Peut-être n'a-t-elle de crimes que sa fortune et sa beauté..... L'autre jour, tout un salon s'est désempli et est resté vide au moment où elle se montra. Peut-on rien imaginer de plus ridicule, quand on pense que, parmi ces femmes, pas une ne s'est abstenue ou ne s'abstiendra demain de lui demander directement ou indirectement et d'obtenir d'elle quelque grace? » Ces détails sont plus significatifs dans leur naïveté que toutes les phrases.

J'aime aussi beaucoup l'évêque Couet, et « sa petite bonne, » vivant au quatrième « avec son bon petit magot d'écus, » et M. Cubières, « écuyer cavalcadour, » se jetant pour exister « sur les fournitures de foin de la république, » et au milieu de toutes ces bizarreries, le gros lord Malmesbury, tout gourmé, tout gonflé, se donnant une grande importance et ne faisant absolument rien. « J'allai voir, dit Swinburne, les femmes qui ont servi d'intermédiaire à lord Malmesbury et à Sidney Smith. Il les nomme ses *Muses*. Elles demeurent au cinquième dans une maison qui donne sur le marché Saint-Germain. Ce sont probablement des espionnes du directoire. Je trouvai deux sorcières, l'une plus jeune, l'autre plus vieille, donnant des soins à un enfant. Ce sont ces femmes qui ont remis à Sidney Smith, enfermé au Temple, des billets roulés dans des coques de noix, et de l'argent qui, j'en suis sûr, diminuait en passant par leurs mains. » Nulle part on ne trouve une plus complète et plus amusante peinture de Paris à cette époque. Swinburne, à son retour, est frappé du changement que sept terribles années ont fait subir à la France. « Je cours la ville, dit-il, avec l'étonnement d'un enfant. Que tout est changé! Tout le mouvement, toute la vie, se concentrent sur un point unique, autour du Palais-Royal. Le reste est sombre et comme désert... Quant à la population, elle a gagné; comme les femmes ne mettent plus de rouge, je les trouve embellies, leur peau est moins ridée et leur teint plus clair; des mœurs, je n'ai rien à vous dire; le costume favori est un certain pantalon couleur de chair et collant sur lequel on fait

tomber une mousseline tellement fine que cela ne compte pour rien; on divorce, quand on veut, pour épouser la femme de son voisin, ou de son oncle, ou de son neveu, et il s'opère ici un croisement de races universel. Les plus prudes et les plus dévotes donnent d'excellentes raisons de leur laisser-aller. « *Ah! maman,* disait l'autre jour Mlle de T. à sa mère, *peut-on songer à faire son salut maintenant?* La vraie génération révolutionnaire est usée, celle qui est née avant la révolution est profondément blasée et fatiguée; celle qui naît maintenant constituera peut-être une société supportable. » Swinburne écrivant sans théorie, sous le coup du moment, sous l'éclair des évènemens qui passent, et ne se permettant juste de réflexions que celles qui s'imposent à lui par la force des choses, a plus d'autorité qu'un rêveur. « Les chefs du gouvernement, dit-il en 1796, sont abhorrés, et cependant tout reste en place. L'imbécillité des princes à travers l'Europe ne permet pas de croire que la monarchie puisse se relever. La république a besoin de tomber entre les mains de quelque guide (*charioteer*) habile (il disait cela quatre ans avant le consulat de Bonaparte). Maintenant l'argent est le dieu auquel tout le monde sacrifie, et chacun l'emploie à la satisfaction de ses passions avec une fureur si insensée, qu'il est difficile de prédire quand un homme grand et vertueux pourra sortir d'un tel chaos; mais trente-six millions d'hommes ne restent pas volontairement dans une situation *incomfortable,* et le seul poids d'une telle masse arrangera les choses, pourvu que les chefs sachent assurer la tranquillité matérielle pendant quelque temps. »

A ce tableau de Paris en 1796, il faut opposer la peinture ou plutôt l'esquisse des cours d'Europe en 1780 : le même esprit délicat et naïf vous la fournira. Non, certes, la révolution française n'a pas surpris le monde d'une explosion inattendue; Swinburne vous montrera ces matériaux entassés et putrides qui fermentaient sous ses yeux dès l'année 1750. Hélas! comme tout était affaissé, stérile et menaçant, dans les hautes régions européennes, pendant que le flot populaire s'élevait autour des trônes! Comme tout le monde féodal s'en allait mourant, surtout au midi! Ces pauvres vieilles races royales, de quelles puérilités elles récréaient leur décrépitude! A Naples, à Madrid et à Turin, quel bégaiement de passions séniles et quel vain tumulte de divertissemens enfantins! Le sang appauvri dans les veines des familles germaines et frankes, que l'Europe avait jadis reconnues pour maîtresses, avait, de voluptés en voluptés, perdu sa vigueur pre-

mière. On ne trouvait plus sous les blasons que sots amusemens, folles jalousies, dégénération profonde, galanteries vulgaires et oubli de la dignité; les vertus même y apparaissaient énervées, et la roture s'en apercevait bien, car tous ces palais étaient de cristal; on savait ce qui se passait à Trianon comme à Palerme, à Versailles comme dans Aranjuez, où le roi croyait aux sorciers, et craignait *d'être métamorphosé avec sa voiture en oranger dans sa caisse* (1). Sur ces pauvretés et ces faiblesses dont 1789 fut le dénouement, sur ces descendans des vieilles races, dépensiers et ruinés, ennuyés et sensuels, voici un voyageur qui nous apporte mille petits contes de bonne femme, *garrit aniles ex re fabellas vicino*, sans prétention à la philosophie politique, mais où respire la fraîcheur du vrai.

Suivez Swinburne à Paris, à Trianon, à Madrid et à Naples, vous y verrez Mme de Pompadour, Mme Dubarry, Acton, lady Hamilton, Galiani, Aranda, non tels que les palettes et le clinquant des romanciers nous les donnent, mais réels, dans leur déshabillé du matin, comme ils étaient à tous les yeux. — En avril 1774, il est présenté avec le duc de Dorset au roi Louis XV qui va mourir. « J'ai eu l'honneur de voir sa majesté en gilet et en manches de veste; il n'y a que les ambassadeurs des familles alliées aux Bourbons qui la voient en gilet de flanelle. Elle a babillé opéra avec ses courtisans, marmotté une prière avec le cardinal de la Roche-Aymon, nous a regardés fixement (*stared at us*), puis est partie. Le dauphin (depuis Louis XVI) est gauche, marche mal, et est mal bâti (*awkwardly made*). Sans être laid, puisqu'il ressemble à son grand-père, il a le nez beaucoup trop proéminent et busqué, et semble un bonhomme. Il parle gaiement et beaucoup. Son teint est bis (*sallow*), et l'ensemble n'est pas favorable. Son frère cadet (depuis Louis XVIII) est agréable, et le troisième (depuis Charles X) aussi, bien que la bouche soit trop grande, et que l'on aperçoive les gencives et les dents d'une façon qui déplaît. Ils ne sont pas encore formés; leurs jambes et leur buste manquent de force, et ils se dandinent d'un pied sur l'autre avec une inquiétude fatigante, comme font quelques-uns des membres de la famille royale d'Angleterre. Le temps semble leur peser, tant les questions qu'ils adressent sont puériles et frivoles; d'ailleurs ils se montrent familiers et ennuyés : je les ai vus se mettre à la poursuite d'un valet qui emportait

(1) Voyez les Mémoires du marquis de Louville, t. I.

le linge sale du roi, et s'amuser à le chatouiller; ce qui leur causait de grands transports et des éclats de rire sans fin. »

A la cour de Madrid, Swinburne voit le roi passer la journée à dormir, la reine à préparer un *puchero*, l'infant don Gabriel à fabriquer une machine, et don Antonio, l'autre infant, à remplir de sable une charrette à bras qu'il traînait ensuite. Aucune méchanceté, pas même de malice, dans ces observations de Swinburne. Et que pouvaient donc faire, qu'allaient devenir, en face du monde qui changeait, ces derniers fils des races féodales? Sans le droit et la force de l'épée, dans quelle poussière allaient tomber leurs titres dus à l'épée et consacrés par le combat? Cette oisiveté royale, cette habitude séculaire des plaisirs sensuels, à quels résultats allaient-elles aboutir? A Naples, où se passaient les plus étranges épisodes de ces saturnales de la royauté absolue qui s'en allait, Swinburne s'arrête long-temps, étonné du *lazzaronisme* princier de ces cours, d'ailleurs pleines de bonhomie et parfaitement exemptes de cruauté dans leurs travers. Les peuples ne sont guère opprimés entre 1775 et 1789 : c'est le mépris qui a écrit l'épitaphe de la monarchie en Europe.

De temps à autre, un ou deux Anglais des classes inférieures tombent au milieu des fêtes du Pausilippe, et servent à l'amusement du roi, de la reine, des maîtresses, des favoris et de tout ce joyeux monde. « Miss Snow, que l'on nomme à Londres *Bière forte*, et qui pèse cent tonneaux, s'est mise à danser de tout son pouvoir avec ce M. Spence que vous connaissez, et qui n'entame pas de contredanse sans les plus belles contorsions de polichinelle. Le roi s'amusait prodigieusement, battait des mains, criait bravo, et se tordait de rire. Le monsieur voyait bien qu'on riait de sa danseuse, et miss Snow s'apercevait que son danseur avait beaucoup trop de succès; mais chacun, ignorant qu'il contribuait à l'amusement universel, faisait part aux assistans de ses observations sur la partenaire et le partner; ce qui rendait la scène infiniment plaisante. » La figure la meilleure est celle du nain Galiani se moquant de Tanucci et de la marquise de San-Marco, et de la Rocca, et de tout le monde. Plus bas encore, au-dessous de la cour de Naples, se place la cour de Turin, « qui semble peuplée de gens de Lilliput. Le roi est si timide, qu'il ose à peine regarder quelqu'un en face, et qu'il s'est éclipsé quand il nous a vus. Le prince de Piémont semble parfaitement usé, pâle, mince; un souffle l'emporterait et le détruirait. Il semble que la sève et la force aient disparu de tous ces vieux rameaux. » Mais la maison des Stuart était plus dégénérée en-

core et frappée d'idiotisme. « Nous trouvâmes le cardinal d'York officiant dans l'église de Frascati (Swinburne était catholique); nos dames portaient de grands chapeaux à la mode du temps. Le cardinal ex-prince leur envoya dire qu'elles eussent à les ôter : or, vous savez que ces chapeaux sont attachés à un coussinet par derrière, et que de très longues épingles les assujettissent. Ma femme fit répondre à son éminence qu'elle priait son altesse royale de lui envoyer son coiffeur pour l'aider à se dépétrer, qu'autrement il lui serait impossible d'entendre la messe en cheveux. De longs messages diplomatiques s'ensuivirent, et le cardinal fut inexorable. C'est un personnage fort laid, au visage long, très semblable à son grand-père, comme lui hautain, bigot, têtu et ridicule. » — « Le comte d'Albany, le second prétendant, frère du cardinal d'York, dit ailleurs Swinburne, est toujours endormi dans sa loge, et ivre à la fin du premier acte. Il a l'œil rouge, la face rouge et l'air stupide. Sa femme, dont le nez est retroussé et très gros, a pour constant chevalier le Piémontais Alfieri. »

En courant l'Europe, de 1775 à 1789, avec Swinburne, on est saisi d'une profonde tristesse, tant les présages révolutionnaires surabondent. Les tristes bals de Marie-Antoinette, l'introduction de la simplicité des costumes à la cour, la destruction de l'étiquette, qui annonce le peu de foi aux vieilles formules, la prépondérance acquise par Cagliostro, « ce roi des faiseurs de dupes, » par Mesmer et le comte de Saint-Germain, « les deux prophètes, » l'énorme prodigalité des gentilshommes, apparaissent de toutes parts comme symptômes funèbres. On ne peut pas prétendre que ces renseignemens soient arrangés après coup; Swinburne écrit ses notes familières entre 1775 et 1789. « L'extravagance de ce monde-ci est inimaginable. Jamais chez nous, on n'a rien vu de tel. Le trousseau de Mlle de Matignon, qui va épouser le baron de Montmorency, coûtera 25,000 livres sterling. Il y aura cent douzaines de chemises et le reste à l'avenant. Vous voyez que l'équipement d'une mariée n'est pas une petite affaire; on regarde comme chose très ordinaire cinq mille livres sterling de dentelles, de mousselines et de soieries. » Peu d'années après, Necker venait annoncer à ces mêmes gentilshommes le déficit de l'état et essayer de le combler. Une crainte secrète, un pressentiment et comme une saveur mortuaires se répandaient partout, à la ville et à la cour. Les princes eux-mêmes comprenaient que les choses ne pouvaient aller ainsi long-temps, et Swinburne rapporte un propos bien étrange du comte d'Artois, qui fut Charles X. C'était en 1787. Lo-

ménie de Brienne, archevêque de Sens, ministre impopulaire, reçut l'ordre de donner sa démission. Le comte d'Artois avait insisté longtemps auprès de Louis XVI pour qu'on retirât au ministre son portefeuille. « Pourquoi cet acharnement? » lui demanda le roi. — « Parce que je n'ai pas envie d'aller mendier mon pain à l'étranger! » répondit Charles X, qui devait aller expirer à Goritz.

Aucun besoin de dénigrement ne paraît chez Swinburne; les vertus privées de Louis XVI, la grace si délicate de la haute noblesse, la situation isolée de Marie-Antoinette, le touchent profondément. Il parle en passant du duc de Chartres, aujourd'hui le roi Louis-Philippe, comme d'un jeune homme « très bien élevé, d'excellentes manières, plus réservé et plus *strict* pour le ton et la tenue que le reste de la cour. » Il raconte une scène pathétique entre la reine et mistriss Swinburne en 1790. « Vous partez, lui dit la reine; vous allez retrouver votre mari et vos enfans. Vous êtes bien heureuse! » Et la reine pleura.

Ce qui résulte de ces deux volumes de fragmens incomplets c'est un enseignement profond qui manque et au docteur Schlosser et à lord Brougham; c'est l'affaissement de toutes les monarchies, le délabrement du système et des individus qui le maintenaient en Espagne, en Italie, en Sardaigne, en France, l'épuisement des familles nobles et l'urgente décadence sous le poids de laquelle les trônes méridionaux allaient crouler. Ce point de vue si important, qui n'est celui ni du whig, tout préoccupé du progrès des sciences physiques, ni du professeur, trop bien au courant de la littérature germanique et de ses variations, doit désarmer la colère et la haine, et apprend l'indulgence au philosophe. Qui n'aurait pitié de ces vieilles races placées sur une pente si fatale, élevées pour le pouvoir, incapables de le garder, entourées d'ennemis, sentant le terrain qui cédait sous leurs pas, débordées de toutes parts par les classes bourgeoises et inférieures, ne faisant pas un mouvement qui ne fût une faute, pas une faute sur laquelle des torrens de clartés ne vinssent se répandre, ne pouvant ni se rattacher aux philosophes sans prêter de la force à leurs ennemis, ni résister au mouvement sans périr?

Une exacte connaissance des littératures de l'Europe, et même celle de la marche des sciences, ne suffisaient pas à qui voulait écrire l'histoire du XVIIIe siècle. L'indispensable comparaison des idées et des choses à travers l'Europe entière avait besoin d'être éclairée par la connaissance non moins approfondie de l'état où se trouvaient les

esprits et les ames; pour cette dernière œuvre, les voyageurs tels que Swinburne sont excellens; ce sont eux qui jettent la lumière la plus calme et la plus vraie; avec eux, nous pouvons rectifier les jugemens, pondérer les opinions, redresser les erreurs et contrôler par l'étude des mœurs réelles l'analyse de ces produits de la pensée ou de ces conquêtes de la science, qui se dirigèrent vers un même but, renversèrent les mêmes idoles et saluèrent la même aurore.

Essayons de débrouiller ce chaos, résumons-nous. L'impulsion première de tout le siècle lui vient de la religion et de la politique soumises au raisonnement individuel. Cette impulsion part de l'Angleterre calviniste de 1688, où s'établit la tolérance et la soumission du roi à la loi; elle enfante sur sa route la révolution américaine, elle aboutit enfin à la révolution française. Il s'agit donc, pour comprendre le XVIIIe siècle, de mesurer la pente sur laquelle, entre 1688 et 1789, l'Europe a été entraînée.

Pendant cet espace de temps, la France court à la réforme sociale, l'Angleterre à la conquête maritime et industrielle, l'Allemagne à la réalisation poétique de son génie propre; l'Espagne s'agite dans son impuissance, l'Italie dort et fait de la musique, et l'Amérique septentrionale éclot à la vie politique.

En Angleterre, de 1688 à 1750, s'établit, avec le triomphe du puritanisme, de la maison de Nassau et de celle de Hanovre, le premier foyer des idées populaires et philanthropiques; ces idées s'y réalisent par les banques, les hôpitaux, les institutions pour les sourds-muets, la caisse d'épargne et celle d'amortissement. La théorie de ces idées populaires, puritaines d'origine, puis sceptiques et semi-républicaines dans l'application, se répand en France avec Bolingbroke et les réfugiés anglais. Du mariage de ces théories avec la libre et voluptueuse vie de la régence naissent les étranges mœurs de notre XVIIIe siècle : l'Angleterre, après son compromis de 1688, arrive à la conquête de l'Inde et des mers; la France écoute Bolingbroke, glorifie Voltaire, et résout par sa révolution les problèmes agités par elle pendant cent ans, et empruntés à l'Angleterre. Quant à l'Allemagne, restée d'abord étrangère au mouvement, elle commence par entrer, vers 1730, dans une voie de mysticisme protestant; elle débute par le piétisme, que le docteur Schlosser dépeint très bien, essaie de se rapprocher de la vie pratique anglaise en suivant le philosophe Thomasius, et, bientôt après, cherche la régularité française avec Gottsched. L'élément français est vaincu en Allemagne par l'importation de l'influence an-

glaise, que Lessing et Herder font triompher; enfin Goethe, Kant et Schiller apparaissent éclatans au bout de la carrière.

Ainsi, comme je l'ai dit, le grand mouvement de l'Allemagne au XVIIIe siècle est tout littéraire; celui de la France, tout philosophique; celui de l'Angleterre, tout pratique. Dans ces trois divisions même, l'élément populaire, appuyé sur les sciences physiques, ne suspend pas un moment son progrès. Ces larges cadres ne sont pas des hypothèses, mais des faits irrécusables et d'une exactitude rigoureuse, où viennent se placer les plus petits groupes, les moindres subdivisions : ici, par exemple, Genève calviniste, républicaine et moraliste, donne la main à l'Écosse analytique et presbytérienne; — la Hollande des Boerhaave et des vieux Mieris, des médecins observateurs et des peintres à la loupe, va se perdre et se confondre avec l'Angleterre, qui a ses Crabbe et ses miss Burney, observateurs non moins minutieux et détaillés; — enfin l'Amérique de Franklin, calviniste d'abord, puis parvenue au scepticisme, se rattache à Genève et à l'Écosse par des points nombreux et singuliers, et devient l'expression la plus complète du progrès matériel préparé par l'Angleterre de Priestley et la France de Lavoisier.

C'est vers ce progrès matériel que la France et l'Europe et le monde sont emportés aujourd'hui. On voit combien le passé, mesuré avec soin, reconnu avec scrupule, est important pour éclairer et le moment présent et les horizons de l'avenir.

PHILARÈTE CHASLES.

LES

RUINES DE VIJAYANAGAR.

I.

Il y avait bientôt quatre ans que le 55e régiment de sa majesté britannique était en garnison à Bellary, dans la présidence de Madras, aux Indes orientales, et cependant aucun de ses officiers n'était encore allé visiter les admirables ruines de Vijayanagar, qui n'en sont éloignées que d'une dizaine de lieues à vol d'oiseau. Il faut sans doute attribuer cette indifférence apparente à la mauvaise réputation de cette localité, où de terribles fièvres intermittentes sont endémiques à toutes les saisons de l'année. C'est encore probablement la même cause qui a écarté de ces ruines les peintres, les historiens et les touristes, bien qu'elles puissent rivaliser avec les premières du monde sans peut-être en excepter la Palmyre de Volney. Le moment était enfin venu où nous devions réaliser un projet long-temps médité. Cinq d'entre nous avaient obtenu un congé d'un mois, qu'ils se proposaient de mettre doublement à profit, en explorant toutes les merveilles enfouies au désert et en chassant les paons, les sangliers et les tigres qui se sont installés dans les demeures abandonnées de l'homme.

Notre départ, fixé à dix heures du soir, par une belle nuit de mars, avait été retardé par une fête mensuelle à laquelle quelques-uns de nos camarades se seraient fait un scrupule de manquer. Cette fête de

la *Société du Clou* caractérise trop bien la race anglaise pour que nous renoncions à la décrire, bien qu'elle doive nous entraîner à quelques digressions.

> Man beeing reasonable must get drunk
> The best of life is but intoxication.

« L'homme, étant un être raisonnable, doit s'enivrer, car la meilleure coupe de la vie est celle de l'ivresse. » Dans ces deux vers, lord Byron a exprimé la pensée constante, unanime de ses compatriotes, depuis le temps de Shakspeare jusqu'à nos jours. Chose étrange, le peuple qui s'est arrangé l'existence la plus indépendante et la plus *comfortable* (le mot est exclusivement de son invention) est aussi celui qui partout et toujours se montre le plus fatigué de la vie. Jeune homme ou vieillard, l'Anglais se dit : Le bonheur n'existe pas, il n'est que dans les rêves; et ces rêves, que sa raison calme et positive le rend impuissant à créer, il les demande à l'ivresse. Celle-ci renverse bien la raison de son piédestal, mais au lieu des fantômes gracieux de l'imagination, elle ne présente à l'Anglais que les burlesques tableaux de la folie. Il s'agite, il a la fièvre, il rit d'un rire d'aliéné; peu lui importe; il se procure ainsi des émotions puissantes qui corrigent l'insipidité de sa vie. C'est donc par raison qu'il s'enivre. Dès-lors il n'en rougit plus. Dans la plus haute société comme dans la plus basse, on se dira entre hommes : *Come let us get drunk together;* « viens, ami, nous nous enivrerons ensemble. » Toutefois, dans ce délire momentané qu'il recherche, l'Anglais pourrait paraître ridicule, ou bien trahir son secret devant son compagnon, si celui-ci restait maître de ses facultés; il faut donc, il exige que son ami les dépouille en même temps que lui. De là cette coutume de trinquer ensemble à chaque libation. On s'assure que l'on marche ainsi du même pas, verre pour verre, à l'oubli des convenances. Je me rappelle un compagnon de table qui, le lendemain d'une débauche, m'aurait volontiers cherché querelle parce qu'au dernier moment où sa raison chancelait, il avait remarqué dans mes yeux un éclair d'intelligence. Heureusement, tous les Anglais ne sont pas ainsi faits. Au contraire, ils sont généralement aimables dans l'ivresse. C'est le moment où ils révèlent souvent des qualités de cœur qui les feraient adorer s'ils voulaient les laisser apercevoir dans la vie ordinaire. Bien des fois j'ai béni la folle orgie qui, me dévoilant l'ame d'un camarade, m'a fait y découvrir un trésor que je le forçais plus tard à partager avec moi, et qu'il me savait gré d'avoir découvert sous l'odieuse enveloppe imposée par la *fashion* nationale.

Non-seulement les Anglais ont accepté la vieille devise : *In vino veritas*, mais ils ne croient pas connaître un homme à fond, s'ils ne l'ont vu et fait parler sous l'influence du vin. Cette idée a donné naissance à une singulière coutume qui se conservait encore dans tous les régimens britanniques il y a quarante ans, et qui n'est point entièrement perdue, même aujourd'hui. On sait que, sous le régime de la *masse*, dans l'armée anglaise, tous les officiers d'un même corps dînent ensemble, et que chacune de ces tables d'hôtes régimentaires donne une fois par semaine un dîner public où chacun a le droit d'inviter les *gentlemen* de sa connaissance. Les arrangemens, le ton et jusqu'à un certain point la conversation de ce dîner sont sous le contrôle de deux officiers qui remplissent à tour de rôle les fonctions de président et de vice-président. Ces officiers s'asseoient aux deux extrémités de la table. Il y a quarante ans au plus, disons-nous, c'était la coutume, le jour du dîner public, dès qu'on avait placé le dessert sur la table et un nombre à peu près suffisant de bouteilles devant les convives, de renvoyer tous les domestiques. Le président se levait alors, prenait un clou et un marteau, et clouait la porte de la salle, ce qui indiquait que l'on ne devait plus ni entrer ni sortir. Puis, revenant à sa place, il proposait solennellement la santé du roi ou de la reine, et passait les bouteilles devant lui de gauche à droite. Ce toast s'accomplissait en silence, mais debout, puis on se rasseyait, et les bouteilles commençaient à circuler de deux en deux minutes. Il était expressément défendu au président de s'enivrer jusqu'à ce qu'il eût vu tous les convives et le vice-président en dernier lieu tomber successivement sur le plancher. Si un *griffin* (c'est l'expression anglaise qui signifie un blanc-bec) cherchait à esquiver son tour quand la bouteille était devant lui, le président fronçait le sourcil, et le menaçait d'une amende d'abord, puis du déplaisir de ses camarades, et bientôt l'ivrognerie lui était inoculée.

Depuis 1815, on a changé tout cela. L'Angleterre s'est civilisée au contact des mœurs continentales. On ne marche plus à l'ivresse brutalement, au pas de charge, sous la férule d'une espèce de tambour-major; on y arrive librement, gracieusement, avec de gais propos et de joyeux refrains. Au lieu de s'enivrer comme un portefaix, on se grise avec le champagne et le xérès, mais on se grise toujours; l'ivresse est encore admise par le bon ton et l'extrême fashion. Dans beaucoup de régimens comme dans le nôtre, en 1830, un petit noyau d'élite avait formé une société dite *du Clou* (en mémoire du fameux clou qui dans l'usage ancien servait à condamner la porte), et chaque initié

s'y présentait avec le symbole de l'ordre : un clou d'argent porté en sautoir sur un ruban bleu. Les membres de ce club s'engagent, en mémoire du bon vieux temps, à se réunir une fois par mois chez l'un d'eux, à tour de rôle, avec le parti pris de se griser en bonne société, ou, suivant leur expression assez pittoresque, de *forger un clou pour leur cercueil*. Ce n'est pas que tous voient les suites de la débauche sous un point de vue aussi lugubre. Au contraire, un proverbe anglais assure qu'une vie trop régulière est nuisible à la santé, et qu'il faut un excès par mois.

Je m'étais réuni le 1er mars 1836 à une assemblée de dix-huit membres qui célébraient, selon la coutume, la fête du clou. J'étais le seul convive qui n'appartînt pas à ce club joyeux. Comme nous devions partir pour Vijayanagar au sortir même de table, mes compagnons de voyage m'y avaient fait inviter contre les règles, qui excluent ordinairement les non-initiés. Je ne fatiguerai certainement pas le lecteur de tous les détails de cette folle soirée : je viens incontinent à l'incident qui la termina et qui rentre dans mon sujet. L'orgie tirait à sa fin, et l'heure fixée pour notre départ avait sonné depuis longtemps, quand entre deux éclats de gaieté la brise du soir nous apporta par la fenêtre ouverte le chant des bayadères d'une pagode située dans le cantonnement extérieur. L'idée vient aussitôt à un jeune fou de proposer un enlèvement des Sabines. Chacun de nous devait prendre une bayadère en croupe et l'emmener bon gré mal gré aux ruines de Vijayanagar. Il va sans dire que cette proposition parut à tous des plus raisonnables et fut accueillie par un triple bravo. Comme on pouvait s'attendre à une résistance plus ou moins énergique des brahmines et de la populace, les membres du club qui ne devaient point faire partie du voyage nous offrirent leurs services pour nous aider dans la bataille et couvrir notre retraite après la razzia. Cette offre héroïque fut acceptée avec des poignées de main et des larmes d'attendrissement. Nos chevaux et leurs *saïces* (1) furent donc expédiés en avant à un caravansérail en dehors du camp, sur la route que nous devions suivre, et puis deux à deux, chancelant et chantant, nous allâmes droit à la pagode. Grace à la surprise, l'enlèvement des bayadères fut chose facile. Bien que les brahmines sonnassent leurs trompes pour assembler les fidèles, et que la multitude se fût aussitôt ruée à notre poursuite, nous arrivâmes sans accident, après

(1) *Saïce*, *cavallere* ou *ghore-wala* sont les expressions arabe, créole et indienne qui désignent un domestique spécialement attaché à un cheval, dont il ne doit jamais s'écarter sur la route comme au gîte.

quelques combats d'arrière-garde, où les coups de poing jouèrent le principal rôle, au caravansérail qui devait nous servir de point de ralliement; mais soit que nos palefreniers eussent mal compris nos ordres ou qu'ils ne voulussent point se prêter à ce qui leur paraissait devoir nous attirer une mauvaise affaire, ils manquèrent au rendez-vous, et nous nous trouvâmes bientôt assiégés par toute la population des faubourgs dans une cour ouverte entourée d'une simple muraille de quatre ou cinq pieds de hauteur. Tel est néanmoins l'ascendant de l'Européen sur l'indigène, qu'il suffit de trois ou quatre de nos camarades moins ivres que les autres, debout, un bâton à la main, près de la porte du caravansérail, pour contenir l'émeute. On leur jeta bien de loin nombre d'injures et même quelques pierres, mais aucun natif n'osa forcer l'entrée ou franchir la muraille qui nous séparait de la foule. Toutefois, le nombre toujours croissant de nos assaillans allait peut-être leur donner du courage, et un moment de folie aurait pu nous coûter cher, quand nos grooms se précipitèrent dans l'enceinte, conduisant nos chevaux par la bride, et nous apprirent que le général commandant la division, sur la nouvelle d'un attroupement, envoyait une compagnie d'Européens sous les ordres d'un officier pour arrêter les perturbateurs. Or, il n'y avait pas moyen de s'y méprendre : les perturbateurs, c'étaient bien nous. Il n'y avait donc pas de temps à perdre; nous entrâmes aussitôt en capitulation avec les brahmines. On leur rendit d'abord leurs almées aussi pures qu'on les avait reçues, et on y ajouta quelques roupies pour apaiser l'indignation de l'idole; puis nos défenseurs s'esquivèrent parmi la foule, qui, avec la douceur caractéristique du pays, les laissa passer en souriant; enfin, sautant nous-mêmes sur nos chevaux, nous partîmes au triple galop. La bande joyeuse était déjà loin, qu'on nous entendait encore chanter en chœur ce refrain d'une chanson anglo-indienne :

Yes, I will wrestle, fight,
My boys, leap over any where!
For 'tis my delight
On a shining night
In the season of the year (1).

Qu'on ne s'étonne pas de notre gaieté : la lune brillait au firmament, l'air était tiède et pur, nous avions devant nous un voyage, du plaisir, des dangers, et nous avions vingt ans!

(1) « Oui, j'aime à lutter, à me battre, à bondir en courant par-dessus les obstacles, car c'est mon délire, quand la nuit est claire, dans la saison du plaisir. »

Traversant pendant la nuit le petit hameau de Courtenay, à trois lieues et demie de Bellary, nous poussâmes jusqu'à Dirijie, gros village à quatre lieues plus loin, que nous atteignîmes au lever du soleil. Nous y fûmes rejoints dans la matinée par la célèbre mistriss Y. et son mari. Leurs chevaux les avaient précédés, et ils arrivaient en palanquin. Mistriss Y. était la Diana Vernon de l'Inde. Elle était connue pour le meilleur jockey, le meilleur groom, le plus habile vétérinaire et la plus intrépide chasseresse de la colonie. Joignez à cela une beauté d'Anglaise, une simplicité, une gaieté et un cœur d'enfant, et nous serons bien près d'arriver au beau idéal de son sexe. Les chevaux, c'était sa passion, passion funeste qui lui avait coûté le bonheur d'être mère. La chasse, c'est-à-dire cette chasse qui consiste à suivre dans une course au clocher la fuite du renard ou du sanglier, c'était pour elle une frénésie; mais elle n'y portait d'autre arme que sa houssine légère dans la plus petite main imaginable. Les chevaux les plus fougueux lui obéissaient, et l'animal qu'elle montait de préférence était un superbe alezan qui avait appartenu au résident d'Hyderabad, et tellement méchant que celui-ci avait été sur le point de le faire mettre à mort quand mistriss Y. s'offrit à le dompter. Elle y parvint, et le résident lui en fit hommage. Elle seule pouvait l'approcher, et cette créature qui aurait dévoré toute autre personne que son intrépide maîtresse se laissait caresser et baiser au front par la jolie femme qui l'avait vaincue, mangeait dans sa main, et la suivait sans palefrenier quand il lui plaisait de marcher devant en lui laissant les rênes sur le cou.

Le 3 mars, nous avançâmes jusqu'à Kammalpour (une distance de cinq lieues) en forçant deux renards sur notre route. On est ici à une lieue du Tombouddra, et sur la lisière du jongle qui a envahi les ruines et tous les environs de Vijayanagar. Nous étions attendus par le collecteur (magistrat et percepteur du district), M. Robertson, et son premier assistant. Leurs tentes étaient dressées à l'ombre de quelques beaux tamariniers. Trois éléphans, de ceux que la compagnie entretient à Dirijie pour le transport des bagages de la division de Bellary, mais choisis pour l'occasion comme des vétérans acoutumés à la chasse au tigre, étaient enchaînés à quelques pas de nous au milieu de tout un troupeau de bœufs, de chameaux et de bêtes de somme exclusivement à notre service. Le milieu du jour fut consacré à mûrir nos plans pour le lendemain. Notre belle Diane ne pouvant nous accorder que deux ou trois jours, il fut convenu que la chasse passerait avant

les antiquités. Toutefois, le soir même nous profitâmes de la fraîcheur pour faire une excursion dans le bois, et le hasard nous conduisit à une première pagode dont l'aspect désolé répondait parfaitement à l'idée de terreur qui s'attache aux ruines de la vieille capitale du Carnate. On n'y trouvait cependant que la tristesse et l'obscurité ordinaires d'un temple hindou, peut-être un peu augmentées par l'ombre épaisse des grands arbres qui entouraient la pagode. Ses piliers bas et solides, supportant en guise de toiture des blocs de granit également massifs, semblaient défier les ravages du temps : un tremblement de terre pouvait seul ébranler un pareil édifice. On voyait cependant qu'il était depuis long-temps abandonné. Le pipol plongeait ses énormes racines dans les interstices des pierres; une couche de débris encombrait tout l'intérieur, et une forte odeur de chauve-souris prouvait que le brahmine avait depuis long-temps cessé d'y officier. Une idole renversée était celle de Ganesa, fils de Siva. Selon la mythologie indoue, ce dieu coupa la tête à Ganesa dans un moment de colère; mais pour consoler ensuite la déesse Parvati, sa mère, il remplaça cette tête par celle d'un éléphant. A quelques pas de la pagode, devant sa principale façade, est un petit lac qui a sa légende.

Le dernier brahmine de la pagode avait une belle femme et un seul enfant; dans un accès de jalousie, il poignarda l'enfant et le jeta dans le lac. La mère dans son désespoir s'y précipita après lui et ne reparut plus; mais on vit souvent et l'on voit encore, dit-on, glisser à la surface du lac le spectre d'une femme enveloppée dans un brouillard, et portant le corps ensanglanté d'un enfant. Il est à remarquer que quiconque est témoin de cette vision prend aussitôt la fièvre et meurt. C'est ce qui fait que les bords du lac se sont dépeuplés et sont devenus peu à peu un désert inhospitalier, et pourtant ce paysage est calme et doux comme un tableau de Claude Lorrain, c'est un site enchanteur que celui de ce petit lac, avec son eau qui reflète les nuages comme un miroir noir brisé çà et là par les larges feuilles du lotus. Sur la surface tremblante de ces feuilles court comme un éclair le magnifique oiseau du même nom, le lotus, espèce de faisan au brillant plumage. Nous le suivions, tout absorbés, dans ses jeux, quand quelque chose vint rider la face de l'eau; c'était un crocodile qui nous regarda quelque temps avec des yeux hébêtés, puis s'enfonça. L'oiseau s'était envolé. Nous nous en retournâmes pour nous préparer par le repos aux fatigues du lendemain.

Le 4 mars, un quart d'heure avant le jour, nous étions déjà réunis

dans le *béchobah* (1) (la petite tente où l'on déjeune généralement en voyage), délicieusement occupés à savourer cette première tasse de café dont on ne jouit nulle part comme dans l'Inde, au moment de mettre le pied à l'étrier pour une marche, une chasse ou une bataille. Nous révisions en grand conseil le plan de campagne de la journée. Plusieurs troupes de sangliers ayant été reconnues la veille, il avait été décidé qu'on leur livrerait un combat à l'arme blanche, combat singulier, chevaleresque, bien autrement méritoire à nos yeux qu'un vulgaire assassinat à coups de fusil. Notre arme était la lance; mais pour pouvoir nous en servir avec succès, il fallait d'abord chasser l'ennemi du fourré impénétrable où il s'était retiré, le pousser dans la plaine, et, nous jetant alors à sa poursuite de toute la vitesse de nos chevaux, le percer comme les paladins d'autrefois, au risque de tomber nous-mêmes sous ses défenses. Or, il n'était point facile de débusquer l'ennemi d'un terrain brisé et rempli de fondrières : c'est ce qu'avait prévu notre ami le collecteur; il avait en conséquence réuni pour nous aider une troupe de *shikaris* (chasseurs indigènes à pied) qui nous attendaient autour d'un feu allumé à quelque distance de la tente. Dans le clair-obscur ainsi produit, accroupis sur leurs hanches et tenant leur long fusil à la main, on les eût pris, sans trop se mettre en frais d'imagination, pour quelques-unes de ces sombres figures que l'on retrouve dans tous les temples indous. Notre équipage ainsi complété, nous montâmes en selle, et au moment même où le soleil paraissait à l'horizon, nous plongions dans la forêt de Vijayanagar.

Jamais certainement je n'ai vu autant de gibier rassemblé sur un même point. Nous avancions en demi-cercle, longeant les premières collines sur lesquelles se dessinent à perte de vue les ruines colossales de l'enceinte extérieure de la vieille cité, et à chaque coup que nos batteurs armés de longues gaules donnaient sur les buissons, c'étaient tous les animaux de l'arche qui prenaient leur fuite ou leur volée, depuis la caille jusqu'au paon, depuis le grand cerf moucheté jusqu'à la petite et gracieuse antilope. Le sol sur lequel nous marchions était tellement coupé de ruines de canaux et d'aqueducs, qu'il n'y avait souvent pas moyen de passer. Au moment où nous étions peut-être le plus empêtrés, un énorme sanglier partit presque entre les jambes d'un de nos camarades dont le cheval s'enfuit au galop, à notre grand

(1) Le mot se compose de *be*, privatif, et *chobah*, bambou, parce que la tente qu'on désigne ainsi est soutenue, sans bambou, par des cordes attachées à des pieux fichés dans la terre.

amusement et au grand désespoir de son maître. Suivre l'ennemi était tout-à-fait impossible; nous fîmes donc un quart de conversion à gauche et poussâmes vers la plaine.

Le soleil était déjà haut dans les cieux, et un sentiment de découragement causé par l'excessive chaleur commençait à nous gagner, quand chevaux et cavaliers furent soudainement ranimés par ce cri du chef shikari : *dekho sahib*, *dekho*, *dokeran! dokeran!* voyez, messieurs, voyez, les sangliers! les sangliers! Effectivement, nous aperçûmes aussitôt une troupe de ces animaux qui abandonnait le couvert pour bondir à travers la plaine. La coutume en pareil cas est, pour chaque cavalier, de choisir l'animal qui lui paraît le plus beau et de se lancer à sa poursuite. S'il entend son métier, il ne doit ni jeter ni brandir sa lance, mais la tenir appuyée à sa cuisse, à un angle de 45 degrés avec la terre; s'il parvient à rejoindre le sanglier, il doit seulement chercher à le dépasser du côté gauche, en laissant toujours son arme dans la même position. Il suffit qu'il le rase d'assez près pour que la pointe de sa lance arrive jusqu'à la bête; alors l'impulsion même de sa course fera entrer le fer jusqu'au manche, sans un mouvement, sans un effort du chasseur. On est sûr, au contraire, de manquer son coup, si on veut en quelque manière le diriger.

J'ai vu des sangliers dans l'Inde peser jusqu'à trois cents kilos : alors ils courent beaucoup moins vite; mais ceux auxquels nous avions affaire pour le moment étaient tous plus ou moins maigres, plats des côtés et très longs des jambes, conditions qui promettaient à nos chevaux une course des plus fatigantes. La promesse ne fut point menteuse : nous partîmes comme le vent. Il fallut d'abord traverser un sol noir, mais sec, crevassé, avec des fentes où la jambe entière d'un cheval pouvait disparaître. Heureusement, j'avais quelque raison de me fier à mon arabe; court, ramassé, fait comme un chevreuil, il aurait trouvé moyen de placer ses quatre petits pieds sur une pointe de rocher. Il semblait voler en effleurant les sommités du terrain et laissa bientôt ce mauvais passage derrière lui. Ce que devenaient mes compagnons, je n'en savais rien et ne m'en souciais guère. Il m'avait bien semblé voir rouler au fond d'un ravin un de mes meilleurs amis; je n'en avais donné qu'un coup d'éperon de plus à mon cheval. Je ne crois pas qu'un Anglais se fût arrêté en pareil cas pour son propre père, encore moins à coup sûr pour un frère aîné, héritier par privilége de toute la fortune de la famille. Nous rencontrâmes ensuite un terrain plus uni sur lequel nous allions, comme disent nos voisins, *at a killing pace*, à ce pas qui tue. J'étais très fort de cet avis, quant à notre

allure, et le sanglier pensa bientôt de même, car, faisant un brusque détour à droite, il regagna la montagne. Alors les embarras recommencèrent. Par bonheur le sanglier, déjà horriblement échauffé de sa course, chaque fois qu'il traversait un filet d'eau, ne manquait pas de s'y vautrer. Il laissait échapper ainsi un temps précieux, et nous ne manquions jamais de regagner le terrain perdu. Enfin, voulant respirer à toute force, l'animal fit volte face, s'adossa à un buisson et attendit notre venue. L'un des chasseurs se présenta à la charge, mais le sanglier s'élança vers lui, et d'un coup de boutoir le roula dans la poussière avec sa monture, puis le monstre reprit sa course, et nous nous remîmes à sa poursuite. Les choses ne pouvaient aller toujours ainsi. Évidemment le sanglier était sur les dents, et nos chevaux n'étaient guère moins fatigués. Enfin, enlevant mon arabe des rênes et de l'éperon, j'arrive à côté de l'animal : un autre bond me le fait dépasser, tandis que le fer de ma lance disparaît dans ses flancs. Se sentant blessé, le sanglier se tourne avec l'intention de charger; et comme instinctivement je ne voulais point lâcher le bois de ma lance, la secousse m'enlève des étriers et me jette sans connaissance au pied d'un arbre. Heureusement le fer restait dans la plaie, et, avant qu'il pût atteindre mon cheval, le sanglier expirait de sa blessure. Deux de ces animaux succombèrent de la même manière sous les coups des autres chasseurs.

Le 5 mars fut employé de diverses manières par les différens membres de la caravane. Ceux qui avaient encore des chevaux frais recommencèrent les courses de la veille. Les autres (et j'étais de ce nombre) se mirent en quête des bécassines fort nombreuses dans les champs de riz du voisinage. Chasseur aveugle et maladroit, j'avais perdu mes peines, et je m'en revenais au rendez-vous, vers le milieu du jour, le sac vide et d'humeur assez maussade, quand j'appris d'un de nos camarades un de ces traits de dévouement où se signale parfois le cœur d'une épouse, et dont on voudrait éterniser le souvenir. Le capitaine Y... avait d'abord suivi la chasse au sanglier, mais, désappointé dans une première course, il avait demandé son fusil. Comme il le recevait des mains de son palefrenier, il vit sauter, sur un rocher à quelque distance, une guenon suivie de ses petits. Le capitaine avait un certain talent pour empailler, et il lui manquait dans sa collection un singe de cette espèce. Il se mit donc à la poursuite de la petite famille qui, habilement dirigée par la mère, lui échappa long-temps. Après plus d'une lieue, le capitaine perdit patience et tira de fort loin. La guenon tomba sur le coup. Comme il descendait de cheval

pour la ramasser, des bûcherons indiens qui l'avaient observé se précipitèrent sur lui. Il faut savoir que le singe est un animal sacré dans toute l'Inde, parce que Vishnou, dans plusieurs de ses *avatars*, eut recours à des armées de singes, que son général favori, Hanouman, était encore un singe, et qu'enfin lui-même ne dédaigna pas quelquefois de revêtir la forme de cet animal; mais peut-être dans aucune partie de l'Inde le singe n'est-il aussi vénéré que dans les environs de Vijayanagar, parce que la tradition y place le séjour de la mère d'Hanouman, le berceau de ce demi-dieu et le théâtre de quelques-uns de ses exploits. La mort donnée imprudemment à quelque sapajou est donc un de ces actes en très petit nombre qu'un Européen ne peut point se permettre en présence d'un Indien, et qui attireront bien plus sûrement sa vengeance qu'une insulte ou même une violence personnelle. C'est ce que le capitaine Y... éprouva à ses dépens. Les bûcherons, après l'avoir terrassé, se mettaient en devoir de l'assommer, quand un secours tout-à-fait inespéré lui arriva. Sa femme, plus au courant que lui des superstitions du pays, ne l'avait pas vu sans inquiétude s'éloigner pour cette folle poursuite. Elle l'avait d'abord suivi de loin sans dessein bien arrêté; puis, son anxiété devenant plus vive, elle avait pris le galop pour le rejoindre. Depuis quelques minutes, les détours du sentier le lui avaient fait perdre de vue, quand tout à coup elle entendit des cris et reconnut sa voix. Franchissant les bruyères comme un oiseau, elle se dirigea en ligne droite vers le point d'où partaient les cris, et bientôt, de l'autre côté d'un ravin profond, elle découvrit son mari qui se débattait entre des assassins. Elle était seule et sans armes; un précipice les séparait; poussant son cheval, elle lui fit franchir cet obstacle d'un seul bond et arriva, les yeux étincelans, la cravache à la main, au milieu de ces furieux. Dans leur terreur superstitieuse, ils crurent que le cheval avait des ailes; ils la prirent pour une magicienne, abandonnèrent leur victime, et se dispersèrent dans la campagne. De leur côté, les deux époux se hâtèrent de regagner les tentes. Ce fut alors seulement que la femme se montra sous l'héroïne; mistriss Y... dut nous quitter dès le lendemain et fut plus d'un mois malade de son émotion. Un soir enfin on la revit dans le monde : c'était à un bal. Quand elle entra dans la salle, par un mouvement spontané, toutes les femmes se levèrent pour la voir, et tous les hommes s'inclinèrent devant elle. Cet hommage inattendu la saisit, et elle fondit en larmes. Ce trait, qui nous semblait si admirable, lui paraissait tout naturel : elle n'y avait réfléchi ni avant, ni après.

Le 6, nous transportâmes nos pénates au centre même des ruines, dans ce quartier de Vijayanagar qui conserve encore son ancien nom de Hampi. C'est une grande rue qui se termine au temple de Viroupascha, à quelques mètres de la rive méridionale du Tombouddra. Les tigres étant fort nombreux, nous nous installâmes dans une galerie au premier étage, qui paraissait avoir appartenu à un palais, avec un balcon donnant sur la rue. Notre premier soin en arrivant fut de faire les arrangemens nécessaires pour garantir les chevaux et le troupeau contre les attaques des bêtes féroces durant la nuit. D'une part, on éleva une palissade; de l'autre, on prépara des broussailles pour tracer un cordon de feu; enfin, nos armes restaient chargées. Ces précautions, loin d'être inutiles, n'étaient pas même suffisantes : dès le premier soir, un chien et une chèvre furent enlevés; mais, les jours suivans, des coups de fusil tirés à chaque instant au hasard, des boîtes et des bruits de toute espèce éloignèrent ces visiteurs incommodes.

II.

Une origine mythologique, des légendes recueillies dans les deux épopées de l'Inde, le *Ramayana* et le *Mahahbarata*, ne sont pas les seuls titres qui recommandent à l'attention du voyageur les ruines de Vijayanagar. D'autres souvenirs se rattachent à cette ville, et il ne sera pas inutile de faire connaître ce que nous sommes parvenu à découvrir de l'histoire réelle, mais comparativement moderne, de l'empire dont Vijayanagar a été la capitale pendant deux siècles, empire qui a retenu le nom et une partie de la splendeur de la vieille cité long-temps encore après la destruction de celle-ci.

On manque de documens indous sur l'histoire des temps antérieurs à la conquête de l'Indoustan (1) par les armées mahométanes. Ou les Indous n'étaient pas dans l'usage d'écrire l'histoire de leur pays, ou, s'ils avaient des annales, elles furent détruites par les pandits ou soustraites à tous les regards. Les seuls témoignages qu'on possède sur

(1) Nous prenons ici le mot Indoustan dans son sens général, comme désignant tout le continent compris entre l'Indus, le Barrampouter et le cap Comorin. Dans le sens particulier, il ne s'applique qu'à la partie septentrionale de l'Inde entre le Thibet et la Nerbudda. De même, le mot Dekhan, pris dans le sens général, s'applique à toute la partie méridionale de l'Inde au-dessous de ce fleuve; mais, dans le sens particulier, il ne convient qu'au pays situé entre la Nerbudda et le Kistnah. Au-dessus de cette limite, c'est proprement le Carnate.

cette époque se trouvent dans le *Mahahbarata*, poème historique de la plus haute antiquité, écrit en langue sanscrite, mais dont on ne peut consulter les traditions qu'avec une grande réserve. Si le père de la poésie grecque a totalement changé l'histoire d'Hélène pour donner une libre carrière à son imagination, qui peut nous garantir l'exactitude des faits rapportés par un autre poète, surtout quand ce poète est un Indien? C'est aux écrivains persans que nous sommes redevables de la portion la plus authentique de l'histoire ancienne de l'Inde. Le célèbre Mahomed-Férihstha, qui résuma, au commencement du XVIIe siècle, tous les matériaux recueillis par ses prédécesseurs, en a bien composé une première histoire de l'Indoustan, mais on ne peut guère y attacher de crédit que pour la période postérieure aux premières conquêtes des mahométans, vers l'an 1000, et dans cette période même, il ne nous entretient guère que des empires de Ghisni et de Delhi, jusqu'au commencement du XIIIe siècle. Tout le vaste espace dont il néglige de parler n'avait point cessé d'être divisé en plusieurs royaumes, dont chacun eût exigé une histoire particulière, et Ferishtah ne mentionne les évènemens qui s'y passèrent qu'autant qu'ils se rattachent aux progrès du peuple conquérant. L'histoire du Dekhan est plus obscure encore que celle de l'Indoustan, parce que les invasions des mahométans y furent plus tardives. Elles commencèrent vers l'an 1300. Il est donc inutile de chercher quelque document authentique sur un peuple ou sur une localité au-dessous du Kistnah antérieurement à cette date; c'est aux légendes et aux traditions locales qu'il faut s'en rapporter.

Les légendes suffisent heureusement pour jeter une glorieuse auréole sur le site enchanteur et les admirables ruines de Vijayanagar. Ces ruines s'élèvent dans un site consacré par la religion des Indous depuis des temps immémoriaux. C'est en quelque sorte le mont Olympe de leur mythologie. S'il faut s'en rapporter aux admirables chants du *Ramayana*, ce lieu aurait été pendant des siècles le séjour du grand Rama (une incarnation de Vishnou), de sa femme Leila, et de son frère, de son fidèle compagnon, l'héroïque Lachsman. A la place occupée par les ruines modernes s'élevait autrefois la fameuse cité de Cishcindya, dont la souveraineté fut si furieusement contestée par les célèbres satyres Sougriva et Vali, comme nous l'assure Valmiki dans un des chapitres de son *Ramayana*. Toutes ces légendes accumulées sur une même localité l'avaient faite sainte entre toutes, et encore aujourd'hui c'est un but de pèlerinage qui ne le cède en rien à la fameuse pagode de Jaggernauth.

Les avantages attachés à une position inexpugnable expliquent encore mieux que la célébrité des lieux le choix qu'on en fit pour y construire une métropole. Belaldéo, qui vint s'y établir en 1344, était un des nombreux chefs indous dont les possessions avaient été ravagées en 1322 et en 1326 par le fameux Cafour, général d'Allah, empereur pathan de Delhi. Ce chef (Belaldéo), qui, par ses talens militaires et ses succès contre les Pathans, était parvenu à ranger sous sa loi tout le pays entre le Kistnah et la côte de Coromandel, avait néanmoins compris, après les désastres de ses premières guerres, la difficulté de résister à un ennemi dont la principale force était dans une innombrable cavalerie. Sur un rayon de plusieurs lieues, dans toutes les directions autour du temple, déjà fameux, de Viroupacsha, il trouvait une succession continue de positions militaires admirablement calculées pour la défense. C'était une montagne surgissant derrière une autre montagne, une crête après une autre crête, comme des vagues de granit séparées par d'étroites vallées, et formant des retranchemens naturels que l'art humain n'aurait pu surpasser. Vers le centre de cet espace, les ondulations du sol disparaissaient et permettaient d'y créer de nombreux étangs, où des travaux d'art devaient amener, par mille canaux, les eaux du Tombouddra. Enfin, cette noble rivière traversait déjà la ville, mais en bondissant sur des cataractes de rochers qui en interdisaient la navigation, de sorte que, tout en fournissant aux besoins de la cité, elle devait encore ajouter à sa force.

Quand Belaldéo revint, en 1344, de son expédition contre les Pathans, Viroupacsha (c'était l'ancien nom de la ville) ne manquait point d'une certaine importance, et comptait déjà six enceintes tracées à différentes époques d'accroissement; Belaldéo en ajouta une septième, la plus gigantesque et la mieux conservée de toutes, bien que toutes se retrouvent encore, et fit de cette résidence sa capitale, en prenant lui-même le titre de Vijaya, Dwaja, Raja, d'où sa métropole reçut le nom de Vijayanagar. Le sceptre resta deux siècles dans sa famille, jusqu'à l'extinction de ses héritiers directs; mais leur puissance leur survécut, et passa à une branche collatérale qui transporta le siége de l'empire à Chandeghery, trente lieues plus au sud. Celle-ci régna encore cent ans avec une splendeur presque égale à celle de la première dynastie.

L'empire du Carnate, de Vijayanagar, ou de Narsinga (car il est également connu sous ces trois noms), au moment de sa plus grande prospérité, c'est-à-dire en 1500, s'étendait du cap Comorin, sur la

côte occidentale, jusqu'aux sources du Kistnah, y compris la principauté de Goa, et sur la côte orientale jusqu'à l'embouchure du Godavery; c'était le royaume le plus compact et le plus puissant de toute l'Inde en-deçà du Gange. Le cours du Kistnah en traçait la limite septentrionale; partout ailleurs cet empire était baigné par la mer. Il comprenait donc la présidence de Madras, telle qu'elle est aujourd'hui constituée, plus le royaume de Mysore, les possessions portugaises et un tiers de la présidence de Bombay.

Malheureusement, dans l'intervalle d'un siècle et demi, depuis la fondation de l'empire du Carnate, en 1344, jusqu'en 1500, période de prospérité toujours croissante, les historiens ne nous ont conservé ni la succession exacte des princes qui ont passé sur le trône, ni les évènemens qui ont marqué leurs différens règnes. C'est le plus souvent à quelques inscriptions ou à la tradition locale que nous devons les noms de ceux qui se sont le plus distingués, tels que Achyata-Raja, Vitala-Raja, etc. Quelquefois aussi, un voyageur qui a contemplé les magnificences de Vijayanagar nous laisse en quelques mots l'expression de son enthousiasme. Ainsi Khondemir raconte qu'un ambassadeur de l'empereur Sharokh était à la cour de Vijayanagar en l'année 1443 de l'ère chrétienne, et tout en faisant la part du style oriental de cet écrivain, notre admiration est singulièrement excitée par sa description de la ville. Hérat, la capitale de l'empereur Sharokh, une des plus populeuses et des plus magnifiques cités de l'Asie, ne pouvait, dans l'opinion de l'ambassadeur, être comparée à Vijayanagar.

Nous ne trouvons, dans les historiens persans, de renseignemens moins décousus que sur le règne le plus brillant et le plus tourmenté, le premier de la décadence, celui des deux frères associés, Narsinga-Raja et Crishna-Raja, de 1500 à 1545. C'est alors seulement que Ferishtah, dans son histoire des souverains du Dekhan, nous apprend que la ville de Vijayanagar avait été, pendant deux siècles, considérée comme imprenable par les conquérans musulmans; qu'il nous parle de leurs armées traversant, au commencement du XVIe siècle, diverses parties du Carnate, assiégeant et prenant plusieurs places fortes qui en dépendent, quelquefois même tout près de la capitale, mais sans oser entamer celle-ci. Nous avions en vain cherché des documens plus précis sur cette période de décadence, quand un heureux hasard fit tomber entre nos mains un livre qui ne se trouve probablement que dans la bibliothèque de Nancy. Ce livre, qui avait appartenu à la bibliothèque particulière du monastère de l'Annonciade, situé autrefois dans la même ville, est intitulé : *Histoire de*

choses plus mémorables advenues tant ez Indes orientales qu'autres pays de la découverte des Portugais, dédiée à la royne régente, mère du roy, par le père Pierre Du Jarric, Tolosain, de la compagnie de Jésus. L'ouvrage du jésuite toulousain nous rend tout un siècle de cette histoire que le temps et les convulsions politiques avaient emportée, toute l'époque la plus intéressante, celle de la décadence de l'empire de Vijayanagar, depuis l'apogée de sa prospérité jusqu'à sa dissolution. On y trouve un récit détaillé des guerres qu'eurent à soutenir les rois de Vijayanagar à l'époque où les Portugais s'établirent dans l'Inde, depuis 1511 jusqu'aux dernières années du XVIe siècle. Alors s'opéra un changement de dynastie qui plaça sur le trône de Vijayanagar un prince nommé Madava-Bhatta. Sous son règne, le Carnate jouit de quelques années de paix, et sa nouvelle capitale, Chandeghery, rivalisa de luxe et de magnificence avec l'ancienne Vijayanagar. A Madava-Bhatta succéda Rama-Raja, et à celui-ci un prince nommé Ventacapaty, qui reçut les jésuites à sa cour. Aussi le père Du Jarrier s'étend-il avec complaisance sur son règne. Les détails de la négociation qui amena les jésuites dans l'empire de Vijayanagar méritent d'être cités :

« L'an 1597, le père Nicolas Pimenta, ayant été constitué visiteur de la compagnie de Jésus aux Indes orientales par le révérend père général Claude Aquaviva (siégeant alors à Goa), reçut pour mission de visiter toutes les églises de la partie méridionale de l'Inde. Cette mission l'amena cette même année à la ville de Saint-Thomas, qui appartient au roi de Narsinga, bien qu'il en baille le gouvernement au naigue de Tanjaor avec certaines conditions. Le père visiteur, estant en ladite ville, considéra qu'il importait beaucoup, pour le bien de la chrestienté de ce pays-là, de gagner la bienveillance du roi de Bisnagar, d'autant que c'est l'un des plus puissans monarques de l'Indoustan, et auquel tous les princes d'alentour payent tribut. Il trouva bon et expédient d'envoyer vers lui quelques-uns de nos pères, afin qu'ils taschassent d'entrer en sa bonne grace, et se loger s'ils pouvaient dans sa ville royale de Chandeghery, où il se tient d'ordinaire. Il donna donc charge au père recteur du collége des jésuites de Saint-Thomas d'esprouver s'il y aurait moyen d'aller planter la foi chrestienne au royaume de Bisnagar, et de commencer cette mission à la première commodité qu'il trouverait. »

Ce père recteur, nommé Simon, trouva moyen de se ménager des intelligences à la cour de Vijayanagar par l'intermédiaire d'un marchand natif de la ville de Chandeghery, *lequel s'estait rendu chrestien depuis quelques années, et demeurait lors à la ville de Saint-Thomas.*

Celui-ci s'employa si bien et avec tant de zèle dans cette affaire, que l'*empereur de Bisnagar escrivit bientôt une lettre au père recteur du collége de Saint-Thomas, par laquelle il le priait de lui faire tant d'honneur que de le venir trouver en sa capitale.* Le père recteur ayant reçu cette lettre partit de la ville de Saint-Thomas le 10 octobre de l'an 1598, emmenant avec lui le père François Ricci, qui entendait passablement le tamoul, et le marchand chrétien qui devait leur servir de trucheman. Ce marchand leur rendit encore de bons services, tant en chemin que lorsqu'ils furent arrivés à Chandeghery; car il les mit aussitôt en rapport avec le raja Obo, beau-père de l'empereur de Vijayanagar, qui leur obtint une audience de sa majesté. Le roi de Vijayanagar fit un excellent accueil aux deux pères de la compagnie de *Jésus; il leur donna congé de prescher l'Évangile en ses terres et de bastir une église en sa ville royale de Chandeghery.* Le 18 sèptembre 1599, ce prince accorda aux prêtres de la compagnie de Jésus des lettres patentes par lesquelles il permettait à tous ses vassaux *qui se voudraient rendre chrestiens de ce faire, et de retenir leurs offices*, honneurs, dignités et gouvernemens, avec *tous leurs biens et possessions, de mesme que lorsqu'ils estaient payens.*

En l'an 1601, l'empereur assigne aux pères une pension de mille pagodes, qui doit leur être payée sur les revenus du district de Cougeveram par son gouverneur en cette ville. En l'an 1602, il envoie une ambassade fort honorable au vice-roi des Indes pour la couronne de Portugal, et veut qu'elle soit accompagnée par deux pères jésuites de la mission de Chandeghery. En 1609, Ventacapaty marche contre un de ses vassaux rebelles, qui, retiré dans la forteresse de Vellore, refusait de reconnaître l'autorité du roi. Il s'empare de la place, s'y installe avec la reine, et y séjourne plusieurs années. Il s'était fait suivre dans cette expédition par un des pères de la mission de Chandeghery, qu'il retint auprès de sa personne à Vellore, et sous l'influence duquel il écrivit la même année au roi de Portugal la lettre que voici :

Lettre du raja des rajas, grand seigneur, grand chevalier, roi Ventacapaty, au très puissant seigneur de la terre et de la mer, dom Philippe, roy de Portugal.

« Je reçus la lettre de votre majesté et me réjouis fort l'entendant lire. En icelle, votre majesté me traitait de deux choses : l'une était touchant les pères de la compagnie de Jésus qui sont en ma cour,

comme votre majesté avait été aise d'entendre les faveurs que je leur faisais; l'autre estait du vice-roy de Goa, comme votre majesté lui avait escrit qu'il m'assistât d'aide et de secours en ce qui serait nécessaire pour mon royaume. Je suis très aise de savoir toutes ces choses, car quant aux pères, durant ces onze ans qu'ils ont demeuré en ma cour, ils ont toujours marché comme bons religieux; ainsi je les traiterai comme tels et comme votre majesté désire. Quant au vice-roy, je suis toujours prêt pour le secourir avec toutes mes forces quand il en sera besoin contre les Sarrazins, nos anciens ennemis, etc. Je désire que l'amitié, laquelle dès le temps de Narsinga les roys mes devanciers ont eue avec les roys de Portugal, soit maintenue entre votre majesté et moi. »

Le reste du règne de Ventacapaty n'offre plus rien d'intéressant. Il meurt en 1625. Son neveu Trimala-Raja lui succède. C'est ce prince qui permit aux Anglais, en 1633, de former un établissement à Madraspatnam, près de la ville de Saint-Thomas, et d'y bâtir un fort en 1640. La crainte d'une invasion des Mogols avait causé plus d'un tourment à son prédécesseur. Ce ne fut pourtant pas de Delhi que partit le coup qui anéantit les rois de Narsinga. Un empire croulant lui-même sous les atteintes des Mogols vint d'abord s'abattre sur celui de Vijayanagar avant de le couvrir de ses propres ruines. La dynastie des Bahminides avait été remplacée sur le trône de Golconde par celle de Couttoubshah. Le Carnate fut conquis pour un roi de ce nom par un personnage assez fameux, l'émir Jemlah, celui qui devint ensuite le favori d'Aurungzeb, et le visir de Shah-Jehan. La guerre dura six ans, de 1644 à 1650, et se termina par la destruction totale et définitive de la monarchie de Vijayanagar.

III.

On connaît maintenant les souvenirs historiques qui planent sur les ruines de Vijayanagar. Depuis bientôt deux cents ans que les Européens s'agitent dans le Dekhan, personne cependant n'a encore songé à publier une description de ces restes admirables d'une capitale dont la civilisation rayonnait sur tout l'espace compris entre le Kistnah et le cap Comorin. Il n'y a pas encore trois siècles qu'elle excitait l'envie de toute l'Asie, et dans ce court intervalle, c'est à peine si son nom même a échappé à l'oubli. Les villageois qu'on rencontre dans le voisinage des ruines les désignent sous le nom collectif de *la vieille cité*.

A trente ou quarante milles plus loin, on leur applique indifféremment les trois noms de *Anégoundi*, *Viroupacsha* ou *Humpi*. Ce devrait être Pompa, du nom d'une déesse dont ces montagnes étaient le séjour favori; mais les habitans du Carnate en ont fait par corruption Hompa, et les Anglais Humpi. Ce n'est plus que dans l'histoire et dans les légendes que l'on retrouve l'ancien nom de Vijayanagar.

Il est dit dans les chroniques que Viroupacsha, le plus considérable des deux temples qui subsistent encore à quelques pas de la rive méridionale du Tombouddra, à 15° 14′ de latitude nord et à 76° 34′ de longitude est (de Greenwich), occupait précisément le centre de la ville, qui s'étendait, à partir de cet édifice, à environ deux lieues dans toutes les directions. Le second temple se trouve à environ 800 mètres à l'est du premier, près d'un point où la rivière, tournant brusquement vers le nord, se fraie un passage de sept à huit cents pas parmi des rochers de granit, et reprend ensuite son cours naturel vers l'orient. Ces deux monumens sont les mieux conservés de toutes ces ruines, et cependant la tradition leur attribue une date fort antérieure à celle de la fondation de Vijayanagar. Le premier de ces temples est dédié à Siva sous le nom de Viroupacsha, ou la déité dont on ne saurait supporter le regard; l'autre à Vishnou, sous le nom de Vitaladeva ou Rama-Chandra, l'un de ses avatars.

César Frédérick, un voyageur qui s'arrêta quelque temps à Vijayanagar vers le milieu du XVIe siècle, donne à cette ville dix lieues de circonférence. D'après mes propres observations, je lui en accorderais davantage, et je crois qu'il a voulu parler d'une des enceintes intérieures; car la muraille fortifiée de Belaldéo, que l'on peut suivre dans presque tout son développement, et dont les arcs de triomphe subsistent encore, se retrouve à l'est, à l'ouest, au sud-est, au sud-ouest et au nord, toujours à la même distance, au moins deux lieues, du temple de Viroupacsha. Quel que soit le point de vue d'où l'on examine cette enceinte, elle paraît interminable, et l'on dirait une œuvre de géans. Ce sont des pierres colossales de trente pieds de long sur dix de large couchées transversalement les unes sur les autres, et que leur masse seule suffirait pour conserver debout jusqu'à la fin des siècles. Les enceintes intérieures, au nombre de six, ont laissé beaucoup moins de traces, mais on les retrouve encore en cherchant avec un peu d'attention.

La cité, de forme hexagonale, était divisée, sur les deux rives du Tombouddra, en différens quartiers, dont chacun à son tour avait été le siége du pouvoir. Ces quartiers recevaient chacun un nom particu-

lier, soit des différens princes de la dynastie, soit de quelque circonstance locale. Leurs tracés et leurs dénominations subsistent encore pour la plupart. Ainsi sur la rive septentrionale du fleuve se trouvent Apara ou le quartier opposé (par rapport au temple de Viroupacsha), et, toujours du même côté, à environ deux milles au-dessous du temple, Anegoundi. Ce nom vient du mot *ané*, qui veut dire éléphant, et *goundi*, place, parce que c'était le quartier où l'on conservait les éléphans, dont on voit encore les écuries. Cela n'empêche pas que, durant le règne des deux frères, Narsinga et Crishna-Raja, c'était la résidence du frère aîné, qui s'en était réservé exclusivement l'administration. Sur la rive méridionale se trouvent les quartiers Viroupacsha (au centre), Vitala-Raja, où se trouve le second temple, Achyata-Raja et Crishna-Raja, ainsi nommés des princes qui en avaient été plus spécialement chargés avant ou après leur élévation au trône.

Parmi les ruines d'Anegoundi, et comme inséparable de ces ruines, il est une existence dont la vue est triste pour le cœur : nous voulons parler d'un jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans, représentant des rois de Vijayanagar, et descendant direct du dernier souverain. Ainsi, ruines de la cité royale et ruines de la race royale, tout est là sous vos yeux. Le spectacle subsiste complet; le temps laisse debout ici tout ce qu'a fait le malheur. Malgré sa haute naissance, ce jeune homme n'a aucune ressource de fortune, et la condition de tout son entourage paraît des plus misérables. Cependant les descendans des rois de Vijayanagar s'efforcent de conserver encore quelques apparences de majesté, et entre autres emblèmes d'un pouvoir qui n'est plus, ils ont un éléphant pour la chasse et les cérémonies. Quand on leur objecte l'inutilité de cette dépense, ils répondent qu'ils espèrent toujours, pour un temps ou pour un autre, quelque changement dans le gouvernement de ce pays, que leurs droits l'emporteraient alors sur ceux de toutes les familles royales de race indoue; mais s'ils renonçaient à tous les insignes de la dignité royale, il n'y aurait plus rien pour les distinguer de la foule, et leur nom, comme il est déjà arrivé pour celui de leur cité, serait bientôt enseveli dans un oubli total. Pourtant, hâtons-nous de le dire, le jeune prince déchu des ruines de Vijayanagar vit entouré d'un respect qui ne s'attache guère au malheur que sous le ciel de l'Inde, ou du moins qu'on ne trouve nulle part aussi vrai, aussi durable, aussi profond.

A l'exception des écuries d'éléphans, qui sont encore debout, les ruines d'Anegoundi n'ont point le cachet de grandeur que l'on retrouve dans les quartiers de la rive méridionale du Tombouddra. Une

population d'environ deux cents personnes s'y est groupée autour de l'héritier de ses rois, et y a formé une espèce de village en suspendant ses toits de chaume aux débris des palais et des pagodes. A environ moitié chemin entre le temple de Viroupacsha et Anegoundi se voient les restes d'un pont qui unissait autrefois les deux grandes régions de la cité. Ce pont traversait la rivière sur un point où elle a un demi-mille de largeur, et où, si l'on excepte quelques pieds d'eau dans un ou deux endroits, on peut la traverser à gué presque en toute saison. Cependant, pour effectuer ce passage sans danger, il faut profiter des rochers et suivre le tracé du pont qui était construit en zigzag sur des pilastres de granit d'une seule pièce, enfoncés comme à coups de marteau dans le lit du Tombouddra. Ces pilastres soutiennent d'autres blocs de granit jetés transversalement d'un chapiteau à l'autre. Quelques-unes de ces colonnes sont inclinées par l'action des eaux depuis cinq siècles, mais la chaîne n'en est point encore interrompue, et l'ensemble de ces débris rappelle les pierres druidiques.

Revenant un soir à notre gîte plus tard que de coutume avec juste assez de lumière pour distinguer, comme nous descendions le cours sinueux du fleuve, les masses sombres et silencieuses de ces pilastres, je ne pus m'empêcher de comparer ce spectacle à celui qu'avaient dû offrir les mêmes lieux au temps des rajas. A l'extrémité du pont la plus rapprochée des temples devait se tenir une foule de brahmines attendant l'arrivée du souverain à la lumière du *pacal-divati* (le flambeau des cérémonies religieuses), et au son du *chihna* (la trompette sacrée à double tuyau). Les colonnades et les terrasses sur toutes les éminences, éclairées d'une profusion de lumières de toutes couleurs, retentissaient de la musique guerrière qui ouvrait la marche du raja, tandis que son long cortége se déroulait avec la pompe usitée dans l'Inde antique.

Les chroniques rapportent que, sous le règne de Crishna-Raja, sans compter les mosquées et les chapelles chrétiennes, il y avait dans Vijayanagar au moins trois cents temples principaux dédiés à différentes divinités indoues. Ce qu'il en reste aujourd'hui prouve en effet que le nombre de ces temples était prodigieux, et que la plupart étaient de dimensions colossales et du travail le plus exquis. Il n'est pas une éminence ou une crête de rochers qui n'ait été appropriée à quelque culte et qui n'en conserve la marque.

En remontant le cours du fleuve, la partie de la ville la mieux conservée comme ensemble est celle qui a retenu le nom de Humpi. C'est

une esplanade qui commence au temple de Viroupacsha et se termine à une pagode beaucoup plus petite, avec un portique et deux tours en spirale de chaque côté. Cette esplanade a sept cents mètres de longueur sur cinquante-six de largeur. Elle est encadrée à droite et à gauche d'arcades en terrasse à plusieurs étages, avec des balcons d'espace en espace. Le temple lui-même, outre le mérite de son antiquité, est fort curieux et serait mieux apprécié s'il n'était voisin de celui de Vitaladeva, dont il nous reste à parler. La construction du temple de Viroupacsha est celle de presque toutes les grandes pagodes indiennes : une cour entourée d'une haute muraille avec des portes en pyramides, puis un portique qui donne entrée dans un large vestibule semé ici de fragmens d'idoles, dont quelques-unes sont d'un travail et d'un poli admirables. C'est une espèce de panthéon des divinités indoues. Siva, Vishnou, Lacshman, Ganesa, sont les images que l'on y retrouve le plus souvent. Quelques-unes de ces statues sont encore intactes. Puis vient un passage avec un escalier et une porte de chaque côté qui conduit au Garba-Griha, le saint des saints, cloître triste et sombre, où les rayons même réfléchis du soleil ne pénètrent jamais, et dans lequel s'accomplit la majeure partie des rites brahminiques. Les prêtres seuls ont le droit d'y entrer. Si l'on en croit la tradition, de grands trésors sont enfouis quelque part dans cet espace. Ainsi l'on raconte de Crishna-Raja qu'il avait offert à Siva-Viroupacsha un ornement d'or et de pierres précieuses qui devait servir de couronne à son image; mais les *sthanicars* (gardiens du temple), tout en recevant l'offrande, ne voulurent point lui donner la destination que le prince avait indiquée. Ils se contentèrent de la déposer dans le trésor du monastère. Chrisna-Raja se plaignit, dit-on, aux brahmines de ce que l'ornement qu'il avait voulu consacrer à l'idole ne dût servir qu'à les enrichir. Pour le satisfaire et en même temps pour lui montrer le peu d'importance qu'ils attachaient réellement à son offrande, ils le conduisirent dans le Garba-Griha, en lui disant de toucher en passant la muraille à droite et à gauche. Il le fit, et, trouvant la surface inégale, exprima aussitôt sa surprise. On alluma alors un flambeau, et il put voir que tous les murs de ce sanctuaire étaient incrustés de pierreries et de bijoux hors de prix.

A chaque pli du terrain, ce sont ensuite d'autres ruines et d'autres temples par centaines, ensevelis, étouffés sous les broussailles, où il faut pénétrer la hache à la main au risque de se trouver face à face avec un tigre; mais on est toujours dédommagé de ces périlleux efforts.

Tout près de la rivière, on rencontre une petite pagode délicieuse où se trouvent trois statues fort bien conservées, celles de Lacshman, Rama et Hanouman; un peu plus loin dans le jongle, un temple à colonnes de granit noir, fort rare et fort dur, d'un poli superbe, et un autre avec des bas-reliefs admirables qui représentent tous les exploits de Rama dans l'île de Ceylan. Enfin, près de l'extrémité méridionale du pont s'élève l'incomparable Vitalraj (temple dédié à Vitaladeva), dont l'extérieur seul est en ruines. Cette pagode avait autrefois deux cours d'enceinte, aujourd'hui il n'en reste plus qu'une avec des portes pyramidales richement sculptées. Au centre se présente le temple principal tourné vers l'est et composé de trois ailes, avec un portique magnifique au milieu. En entrant sous le portique, on est d'abord frappé de la grandeur et de la majesté de l'ensemble, puis on est séduit par la grace et le fini des détails, et enfin, à mesure que l'œil s'accoutume aux objets les plus saillans, on découvre avec étonnement qu'il n'y a pas un pouce de ce vaste édifice auquel le ciseau n'ait donné une forme, et sur cette forme n'ait gravé une idée.

Nous avons dit que le temple se composait d'abord de trois ailes ou de trois salles sur le même plan. Le plafond des deux ailes latérales est d'un dessin pareil. Il se compose de dalles de granit, chacune de douze pieds carrés, d'un seul bloc, et chacune sculptée de manière à représenter un dais suspendu par des cordes tenues aux quatre coins par des perroquets. L'élévation de ces oiseaux au-dessus du sol les a sauvés des destructeurs de toutes les époques, anglais et musulmans, et leur a conservé même en partie les brillantes couleurs qu'on leur avait données. C'est dans l'aile centrale, celle qui conduit à l'intérieur de la pagode, que se déploient surtout le goût exquis et toutes les ressources de l'artiste. Le plafond est encore ici un assemblage de dalles de granit, mais ces dalles ont trente pieds de longueur sur quatre de largeur, et reposent sur des colonnes qui n'ont point leurs pareilles dans le monde. Pour les former, on a pris des blocs de granit de vingt pieds de circonférence et trente pieds de hauteur, et l'on a donné à chacune de ces masses une base et un chapiteau. La base est généralement un lion ou un autre animal grimpant; puis le fût ou la partie intermédiaire a été découpée à jour en quatorze, quinze et quelquefois seize formes différentes, chacune ayant sa base et son chapiteau distinct se reliant à la base et au chapiteau communs. Les tiges qui subdivisent ainsi chaque colonne représentent pour la plupart l'élite des Apsaras, ou nymphes célestes, telles que Rhamba,

Urvasi, Menaca et Tillotama, dont les traits, les formes et les contours, paraissent avoir été copiés sur les plus beaux modèles humains. Ce sont ces groupes de personnages qui supportent l'énorme toiture. La grace et la légèreté des figures corrigent ce que l'édifice pourrait présenter de trop massif. Tout cela avait été richement colorié, mais la peinture a presque entièrement disparu.

Derrière ces salles s'étendent les cloîtres ordinaires, remarquables seulement par la coquetterie des ciselures qui décorent toutes les corniches; puis on trouve une esplanade et d'autres temples collatéraux. A quelques mètres en avant des degrés qui conduisent au portique principal est un char qui a fait donner à cette pagode le nom de *Car pagoda*, par lequel elle est mieux connue des touristes anglais. C'est la prétendue imitation d'un char céleste. L'idée indoue de ce véhicule divin ne rappelle nullement les modèles de chars que nous ont laissés les Grecs; la forme est beaucoup moins gracieuse et a une ressemblance assez marquée avec celle d'un *hackery*, une des voitures à bœufs en usage aujourd'hui dans le pays. Dans le modèle en question, les roues, l'essieu, le timon et tout le corps du chariot sont en granit. Cette lourde machine était surmontée d'une coiffe pyramidale, dans le style des portes de pagodes, en briques et en plâtre. A l'époque de ma visite, en 1836, tout cela tombait en poussière.

En débouchant du temple de Vitaladeva, tournez à droite ou à gauche, et vous trouverez dans le prolongement de l'esplanade une foule d'autres pavillons et d'autres temples construits sur une plus petite échelle, mais des mêmes matériaux et toujours élégans. Ils sont consacrés à des divinités inférieures. Tous sont évidemment d'une date beaucoup plus récente que celle du temple de Viroupacsha qui se perd dans la nuit des temps, et la plupart furent construits au XVe siècle, la période la plus brillante de la capitale. Des inscriptions en tamoul, en telinga et en sanscrit indiquent que divers morceaux d'architecture sont dus à la magnificence de Crishna-Raja, entre autres un portique conduisant à l'un des petits temples, malheureusement le plus délabré, dans la cour de Vitaladeva. Il est de l'époque de son couronnement. L'inscription nous apprend que les revenus d'une pièce de terre ont été assignés par ce prince pour la construction, l'entretien et le service de cette pagode. Plus loin, dans le même quartier, on voit les ruines de son palais. Un tertre élevé, dont la base est entourée de maçonnerie, indique la place où s'élevait le trône des rois de Vijayanagar.

On remarque aussi un ancien gymnase, un réservoir pour les ablutions pieuses, cinq tours en spirales, une *piazza* où se tenaient les gardes de la cour, enfin des écuries pour les éléphans de service, construites avec une magnificence toute royale et surmontées d'un vaste dôme. Dans quelque sens que vous fouilliez sur un espace de dix lieues la triste forêt qui a successivement envahi toutes ces merveilles, vous trébuchez à chaque pas sur des temples et des palais. Un grand nombre de ceux-ci étaient souterrains, mais les passages qui y conduisaient sont obstrués de débris. Quelques travaux suffiraient pour les dégager et mettre au jour des trésors.

N'oublions pas le palais d'Achyuta-Raja, dans le quartier du même nom. Il est moins bien conservé que celui de Crishna-Raja. On y trouve cependant une remise pour les chariots, d'un beau travail de maçonnerie, une salle du conseil, deux pavillons de plaisance, et la tour en spirale qui marque la résidence d'un prince. On y voit aussi un salon de bain entouré d'une galerie partagée en plusieurs compartimens; le plafond et les murailles en sont encore coloriés. Montez de cette galerie par un escalier tournant sur la terrasse qui la couronne, et vous verrez à vos pieds, non plus la fameuse cité de Vijayanagar, célébrée dans la tradition et la légende, la capitale de souverains dont l'autorité s'étendait sur la moitié de l'Indoustan, et dont l'amitié était recherchée par les plus puissans princes de l'Asie, mais de vastes ruines, d'immenses édifices mutilés par le sabre musulman et défigurés par la main du temps; l'ombre et le tombeau d'une gloire qui n'est plus!

Nous avions à peu près complété nos recherches après vingt jours d'études, de fouilles parmi les ruines, et de conversations plus ou moins sérieuses avec les brahmines que l'accomplissement d'un vœu ou d'un pèlerinage amène encore à chaque instant de toutes les distances au temple de Viroupacsha. J'avais aussi obtenu des renseignemens précieux du jeune descendant des souverains de Vijayanagar, dont la royauté en guenilles ne m'effrayait plus. Bien que j'évitasse soigneusement de le blesser, en employant dans mes rapports avec lui toutes les formules respectueuses dues au titre qu'il revendiquait, quelques services que j'avais eu occasion de lui rendre me permettaient de le traiter sur le pied de l'amitié, sinon de l'égalité. Je lui avais donc proposé de se joindre à une expédition que nous avions projetée pour le 23 mars, et qui devait être le prélude d'une guerre acharnée contre les rois du désert. C'était une chasse au tigre

sur des éléphans. Le prince, ayant lui-même un de ces dociles animaux fort bien dressé à cette chasse qui était sa seule occupation et lui fournissait son principal revenu, avait accepté notre offre avec empressement. Il fut même convenu qu'il me donnerait une place sur son *houdah* (1). Nous avions d'ailleurs à notre suite trois éléphans de la compagnie, de sorte qu'en marchant au combat nous devions présenter un appareil assez formidable.

Une catastrophe tout-à-fait imprévue devait contrarier ces beaux projets. Nous revenions un soir, l'avant-veille du jour fixé pour la chasse, tout chargés de butin, nos albums remplis d'esquisses, de notes, d'inscriptions dérobées aux ruines, quand, en arrivant au logis, nous apprîmes que plusieurs de nos domestiques, dont nous avions remarqué depuis quelques jours le peu d'activité, s'étaient couchés fort malades. Nous avions déjà entendu parler de la fièvre de Hampy, car c'est par ce nom que l'on caractérise une fièvre maligne toute spéciale à cette localité; mais on nous en avait conté des histoires si évidemment exagérées que nous avions fini par n'y plus croire. L'impunité dont nous jouissions depuis notre arrivée contribuait aussi à nous encourager dans une confiance fatale. Comme beaucoup d'Européens, nous voulûmes attribuer l'indisposition de nos gens à la privation d'alimens substantiels et de liqueurs alcooliques. Au lieu donc de profiter de cet avertissement pour nous-mêmes et de nous éloigner au plus vite, nous nous contentâmes d'acheminer les malades vers Bellary, nous proposant de retarder encore notre départ de quelques jours.

Dès le lendemain, cependant, trois de nos camarades se sentirent pris d'un mal de tête insupportable qui amena la fièvre durant la journée et le délire vers la nuit. Nous comprîmes alors qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour appeler du secours. La constitution de l'Européen résiste plus long-temps aux miasmes délétères que celle de l'Indou; mais une fois qu'il est atteint, la maladie marche beaucoup plus vite, en proportion même de la force du tempérament. Il fut convenu que je partirais à l'instant (il était minuit) et que je parcourrais d'une seule traite les quatorze lieues qui nous séparaient du cantonnement. Aussitôt arrivé, je devais expédier un médecin et des palanquins pour toute la société. La vie de tous dépendait peut-être

(1) Espèce de corps de cabriolet qui s'attache au dos de l'éléphant, généralement entouré d'une balustrade en fer avec des anneaux pour appuyer les fusils.

de ma célérité. Je ne doutais pas de mes forces; mais les chemins étaient mauvais, et il me fallait un guide pour plusieurs parties de la route. Grace à la vigueur de mon cheval et au courage de mon saïce, le trajet fut accompli en quinze heures. C'est quelque chose d'inexplicable que cette élasticité physique, cette énergie soutenue de l'Indien, si faible dans une lutte corps à corps avec l'Européen, si supérieur à lui pour supporter une fatigue prolongée. Trottant devant moi quand j'allais au pas, s'accrochant à la queue de mon cheval quand je prenais le galop, mon saïce ou palefrenier, un pauvre jeune homme grêle et maigre, qu'un souffle aurait tué, ne me perdait jamais de vue et se retrouvait à mes côtés dans tous les passages difficiles. Enfin il arrivait en même temps que moi aux portes de la citadelle de Bellary, prêt à tenir mon cheval quand je mis pied à terre. L'étrangeté de ce fait, le désert et le silence qui régnaient autour de moi durant cette longue course, réveillèrent en moi une série d'impressions pareilles à celles que j'avais éprouvées au cap de Bonne-Espérance en lisant quelques strophes d'une poésie toute *byronienne* qui n'a jamais été publiée, œuvre inconnue d'un poète amoureux de cette triste colonie. En voici une faible traduction :

« J'aime à errer au loin dans le désert sans autre compagnon que le pauvre sauvage qui court en silence à mes côtés. Quand les chagrins de la vie jettent une ombre sur mon ame, que, malade du présent, je me retourne vers le passé, que mes yeux se remplissent de larmes de regret devant les chères images de mes premières années, quand je songe aux amitiés brisées par la trahison ou par la mort, aux compagnons de mon enfance abandonnés ou perdus, et enfin que je me vois moi-même solitaire exilé dont aucun être n'a gardé le souvenir, c'est alors que, fatigué de tout ce qui est sous le soleil, et avec cette tristesse de cœur que nul regard ne peut sonder, je m'enfuis au désert, loin du séjour de l'homme.

« Quand la tourmente de la vie avec ses scènes d'oppression, de corruption et de lutte, la menace du superbe et la terreur du lâche, le rire du dédain, les larmes de la souffrance, la méchanceté, la bassesse, la folie et le mensonge, me jettent dans une rêveuse et sombre mélancolie; quand mon cœur est plein, que ma pensée fermente, que je sens dans mon ame une corde sympathique qui répond à toutes les douleurs, ah! c'est alors qu'il y a pour moi de la liberté, de la fierté, du bonheur à bondir sur mon coursier, à me précipiter aussi rapide que l'aigle en avant, en avant, bien loin dans le désert, sans autre

compagnon que le pauvre sauvage qui court en silence à mes côtés (1). »

Mais laissons courir notre giaour du cap des Tempêtes : quand on accuse l'humanité avec tant d'amertume, au moins faudrait-il être humain, au moins faudrait-il avoir pitié de son pauvre sauvage. Si dans ma course forcée à Bellary je n'ai pas mieux traité le mien, j'avais du moins une excuse : il fallait sauver mes compagnons. Les secours furent envoyés; ils arrivèrent à temps. Nos camarades, à l'exception d'un seul, qui, n'ayant jamais été malade un seul jour, se croyait invulnérable, rentrèrent au cantonnement. Pourtant il fallut aux uns des mois, aux autres des années, pour se rétablir; quelques-uns durent changer de climat et retourner en Europe. La malaria de Vijayanagar semblait nous avoir tous empoisonnés.

J'ai dit qu'un seul de nos amis avait persisté à séjourner parmi les ruines. Un matin, quelques semaines plus tard, un Indien se présenta devant moi, faible, abattu, se traînant à peine. Il était porteur d'une lettre du capitaine B..... dans laquelle ce dernier m'apprenait que la

(1) On voudra peut-être avoir une idée du texte original. Voici la première strophe :

Afar in the desert I love to ride
With the silent bushboy alone by myside.
When the sorrows of life the soul o'ercast
And sick of the present I turn to the past;
And the eye is suffused with regretful tears
From the fond recollections of former years.
And the shadows of things that have long since fled
Flit o'er the brain like the ghosts of the dead,
Bright visions of glory that vanish'd too soon
Day dreams that departed ere manhood's noon,
Attachments by fate or by falsehood reft,
Companions of early days lost or left;
And my native land whose magical name
Thrills to my heart like electric flame;
The home of my child hood, the haunts of my prime,
All the passions and scenes of that rapturous time
When the feelings were young and the world was new
Like the fresh bowers of paradise op'ning to view!
All, all now forsaken, forgotten or gone
And I a lone exile remembered of none,
Aweary of all that is under the sun!
With that sadness of heart which no stranger may sean
I fly to the desert afar from man.

fièvre venait de le saisir à son tour, et me priait de lui expédier un palanquin en toute hâte. J'obéis à ses instructions; mais le messager, malade lui-même, avait été trois jours en route; je conçus donc les plus vives inquiétudes. Le surlendemain, comme je sortais de chez moi au point du jour pour me rendre au champ de manœuvres, je vis des porteurs endormis dans ma vérangue, et un palanquin déposé sous mon vestibule. Je courus l'ouvrir pour donner la bienvenue à mon ami; il était mort. Ce n'était déjà plus qu'un cadavre hideux et décomposé.

Telles furent les circonstances de notre excursion aux ruines de Vijayanagar : contrastes frappans de gaieté et de douleur, péripéties bizarres, commençant par l'orgie et finissant par la mort! C'est l'image de la vie telle qu'elle se présente le plus souvent aux regards du voyageur sous le ciel dévorant de l'Inde.

E. DE WARREN.

LA

CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

VOYAGE D'UN SLAVE AUTOUR DE LA CHAMBRE.

On ne se souvient plus guère d'Henri Fonfrède, ce loyal, fantasque et parfois éloquent journaliste, et on a tout-à-fait oublié un livre que le publiciste de la Gironde adressa, il y a quelques années, *à MM. les députés de France,* touchant les limites constitutionnelles de leur prérogative. M. Henri Fonfrède était un humoriste en politique, — il y en a toujours quelques-uns, — il exagérait volontiers les choses et s'emportait facilement. En cette occasion, il criait à l'usurpation de pouvoir, et présageait sur tous les tons, si l'on ne changeait vite de système, la ruine prochaine de la charte et la chute inévitable de la royauté. M. Fonfrède annonçait des catastrophes, et il semblait prêt, comme cela avait été dit sous la restauration avec beaucoup plus d'à-propos, à se mettre chaque matin à la fenêtre pour voir passer la monarchie en chaise de poste, peut-être même sur un tombereau. Que sont devenues ces tristes prévisions? La charte est encore debout, et la royauté n'est point partie pour l'exil, que nous sachions, quoique MM. les députés de France, pour parler comme M. Fonfrède, n'aient pas mis à profit les pressans conseils et n'aient pas jugé nécessaire de restreindre les frontières de leur empire. Ont-ils eu tort? Ils ont eu raison. Des alarmistes seuls peuvent voir une situation violente et périlleuse dans un état de choses qui, pour être

nouveau, n'en est pas moins parfaitement normal. Dans un gouvernement parlementaire, véritablement parlementaire, il est bon, il est logique que celui des trois pouvoirs qui se renouvelle sans cesse, qui rentre sans cesse dans le sein du pays comme pour s'y retremper à une source toujours féconde, soit précisément celui qui représente le mouvement et la vie, pousse avec plus de passion à la gloire et au bien-être, et remue, en un mot, le plus d'idées, de sentimens et de faits. Il est clair qu'en agissant ainsi, ce pouvoir absorbe une grande part de l'attention publique. Qu'est-ce que cela prouve? Cela veut-il dire que la moindre prérogative des deux autres pouvoirs en soit atteinte? Non, certes. Du bruit que peut faire la chambre des députés, de l'attention qu'elle provoque, de l'ascendant qu'elle exerce, la royauté n'a rien à craindre; si elle y perd un peu de son antique prestige, elle y gagne de la solidité. En s'appuyant sur un parlement très fort, la monarchie, il est vrai, n'est ni absolue ni chevaleresque, mais elle est inébranlable, ce qui est bien quelque chose.

Quant à la pairie, les inquiétudes ne sont pas plus fondées, et elle n'est pas plus menacée que la royauté par les empiètemens de la chambre élective. Il ne faut pas oublier qu'il est de l'essence de cette institution de régler le mouvement plutôt que de le donner. A Dieu ne plaise que nous condamnions la pairie à être simple spectatrice! Elle doit être plus que cela, elle doit être juge : la pairie est la plus haute des magistratures. On dira qu'elle s'efface peu à peu, qu'elle joue un rôle de plus en plus médiocre. Si cela est vrai, c'est sa faute, non celle de l'autre chambre; et la meilleure preuve qu'elle laisse, de son plein gré, sommeiller trop souvent ses prérogatives, c'est qu'elle en abuse quelquefois. N'a-t-elle pas un cercueil de plomb toujours ouvert pour ensevelir opiniâtrément cette conversion des rentes qui ressuscite sans cesse? Qu'on ne crie donc pas à l'usurpation de pouvoir; rien n'empêche la chambre des pairs d'être ce qu'elle doit être. A elle l'impartialité, la réflexion, le calme dans la force; à la chambre des députés l'initiative et une animation constante. Cette animation lui est indispensable pour accomplir de bonnes et grandes choses, quoique, dans un autre gouvernement parlementaire qui nous a souvent servi de modèle, cela ne soit pas toujours nécessaire. C'est que, de l'autre côté du détroit, les partis ont une politique de tradition, une politique toute faite, qui n'a pas besoin, pour marcher, d'une impulsion quotidienne; et encore, dans la chambre des communes, au moindre incident nouveau, la passion s'en mêle : on vient de voir ce qu'a produit le bill de Maynooth. Ailleurs donc, en temps ordinaire, le calme plat peut être fécond; en France, c'est une agitation modérée qui est la source de tout progrès, et par agitation modérée on doit entendre les profonds sentimens du pays mis en jeu et s'associant à l'intelligence des hommes d'état. Là est notre vie régulière. En dehors de ce mouvement, il peut y avoir bien-être matériel, il n'y a pas amélioration politique, et rien n'est plus triste, même au milieu du développement convenable de l'industrie et des affaires, que de voir la France qui dort à côté de son parlement en

somnolence, tant cela est peu dans son tempérament et dans son allure naturelle. Il faut à notre politique de nombreuses et ardentes discussions; le silence la tue. Notre Liberté est orateur, c'est son goût, et ce goût rapporte plus qu'il ne coûte.

Voilà pourquoi il est injuste de médire des longues discussions qui ont lieu dans la chambre des députés et, par exemple, des discussions de l'adresse. D'aucuns prétendent que c'est du temps précieux perdu en bavardages. Ce sont gens à courte vue qui ne voient que le petit côté des faits; ils ne voient, dans ces solennels débats, qu'une lutte à grand renfort de phrases entre des ambitions satisfaites et des ambitions impatientes. Portons nos regards au-delà, et nous verrons qu'en définitive ce qui se passe au début de chaque session est un règlement de comptes entre les dépositaires du pouvoir et les représentans du pays. Qu'importe que ce règlement de comptes se fasse autour de sept portefeuilles rouges que les uns veulent garder et les autres conquérir? Le résultat n'est pas moins considérable : la situation d'un grand peuple est mise à jour, de telle sorte qu'une nation puissante n'est plus un mineur à qui l'on cache l'état de ses affaires, que ses relations extérieures comme ses finances ne sont plus soustraites à ses yeux et cessent d'être des mystères dont les générations suivantes ont seules la clé. N'est-ce rien qu'un tel résultat? sans compter qu'en cette occurrence les gouvernemens sont dans la nécessité rigoureuse de ne rien tenter qui ne se puisse avouer hautement, ce qui n'est pas peut-être d'une si médiocre importance. Cependant il est impossible de se dissimuler que cette immense publicité sur le marbre de la tribune a des inconvéniens, surtout en matière d'alliances et de traités; mais ces inconvéniens sont effacés par de tels avantages, qu'on doit aujourd'hu convenir, sous peine d'être aveugle ou de mauvaise foi, que le régime de la discussion est le premier des gouvernemens. Or, les débats de l'adresse sont les grands jours de ce régime; ce sont les champs de mai des gouvernemens constitutionnels.

Encore une considération qui n'est pas à dédaigner dans cette France qui a toujours aimé l'art et le style, c'est qu'au milieu des luttes incessantes de la parole notre tribune grandit. Chose admirable! chez nous, les hommes supérieurs ne manquent jamais pour s'approprier aux situations nouvelles et emporter le prix du genre en toute circonstance. L'ancien régime produisait les diplomates qui causaient le plus agréablement dans les salons de l'Europe : c'étaient les héros de la conversation. Le régime actuel produit les hommes d'état qui parlent le plus éloquemment dans les assemblées politiques : ce sont les héros de la tribune. Quels orateurs le parlement britannique peut-il aujourd'hui opposer aux nôtres? quel membre de la chambre des communes, avec toutes les traditions de Pitt, de Fox et de Canning, possède mieux que M. Guizot la gravité de la parole, la grandeur et l'originalité de l'expression, et, s'il faut tout dire, l'éloquence du sophisme? Quel est le whig ou le tory qui, dans ses harangues, est plus lumineux, plus abondant, plus universel que M. Thiers? Qui porte plus loin que l'ancien président du

1er mars l'art de persuader sans efforts et de convaincre à son système en ayant l'air de l'exposer sans intention?

A merveille! va-t-on dire; le gouvernement représentatif touche donc à la perfection! Nous sommes, sans nous en douter, en plein âge d'or constitutionnel! Mon Dieu, non. Si l'institution est excellente, il est fâcheux d'ajouter que les hommes ne valent pas l'institution : comme dirait M. Hugo le pair de France en son langage de poète, le ver est dans le fruit. En d'autres termes, si la chambre des députés, à notre avis, ne fait qu'user largement de ses prérogatives dans l'intérêt général, le député abuse trop souvent des siennes dans son intérêt privé. Au moment où nous admirons le jeu magnifique de l'institution, nous nous heurtons au despotisme étroit de l'individu.

Le mal est réel, la plaie est vive, d'autant plus que le monopole créé par le député pour son agrément n'est pas près de s'arrêter; il s'étend chaque jour. Être député va bientôt tenir lieu de tout, comme le *sans dot* d'Harpagon. Dès qu'on a réuni les suffrages de cent cinquante électeurs autour d'un clocher, on est une puissance, et l'on peut, sans trop de présomption, aspirer à quoi que ce soit : le sacre de quelques électeurs, le plus souvent de quelques bons paysans qui sont l'ignorance même, produit des effets vraiment magiques, et communique sans doute je ne sais quel mérite surnaturel. La vérité est que vous êtes aussitôt un personnage hors ligne. Dès lors, si vous daignez demander un emploi, qu'un homme supérieur ne s'avise pas de se mettre à la traverse et de vous faire concurrence : à peine il se serait montré, qu'il serait étendu sur le carreau. Dix hommes de talent sollicitent une place: c'est un sot qui l'obtient. Mais quoi! il avait deux boules dans la main, et que vouliez-vous que fît le ministre, par ce temps de majorités imposantes d'une ou deux voix? Le ministre ne pouvait que serrer fort gracieusement une main qui lui sera prochainement d'un bon secours, fort heureux qu'on lui tendît cette main tout ouverte et qu'on lui offrît l'occasion de la remplir. On avouera que, dans un pays démocratique comme le nôtre, c'est un beau privilége que le député s'est arrogé. — Si un père de famille rêve pour son fils un brillant avenir administratif, au lieu de lui souhaiter du talent et du caractère, il fera mieux de lui souhaiter deux cents électeurs.

Le député, c'est le dieu Pan : il est partout. Hier encore, on signalait à la chambre, avec une louable fermeté, sa présence dans les choses administratives, où il n'apporte que des désordres. C'est le député qui morigène, déplace ou destitue des fonctionnaires d'un ordre assez élevé qui avaient cru s'attacher au service d'un gouvernement libre, et qui se trouvent réduits à la merci d'un pacha au petit pied. Cela est intolérable, et malheureusement cela durera aussi long-temps qu'il y aura des ministères voulant vivre à tout prix, et, au lieu de s'adresser ouvertement aux sentimens généraux, aimant à abriter leur petite politique derrière des transactions particulières et des manéges à huis-clos. Or, en France, la corruption n'est dangereuse que lorsqu'elle se cache; mais alors elle l'est beaucoup, car elle peut s'éterniser. Nous n'avons et nous n'aurons pas de Walpole marquant avec des billets de banque cer-

tains passages des livres qu'il envoyait à ses créatures; tant pis que nous n'ayons pas de Walpole : il serait bientôt brisé, et la probité prendrait sa revanche.

Au lieu de prendre plus tard sa revanche, que la probité politique prenne dès aujourd'hui ses mesures : cela vaudra mieux. La chambre des députés peut parfaitement se sauver elle-même; le malade est médecin, et il connaît le remède qui peut le guérir. Ce remède, c'est la proposition de M. de Rémusat, c'est au moins une partie du remède, car il faudrait encore, pour qu'il y eût véritablement guérison, que certains hommes d'état, comme nous disions tout à l'heure, voulussent bien consentir à ne plus s'accrocher avec opiniâtreté à un portefeuille qui échappe, et à ne pas rester majestueusement assis sur un banc de ministre avec une majorité d'une ou deux voix. La moitié plus un n'est pas une majorité constitutionnelle. Avec une chambre ainsi partagée, on vit de transactions, de compromis, d'humiliations quelquefois; on louvoie, on transige, on ne gouverne point. Quand donc certains hommes d'état comprendront-ils cette vérité si simple, et se soumettront-ils à cette règle élémentaire du gouvernement représentatif? quand? Le lendemain du jour où ils n'auront plus de leur côté que la moitié moins un. Ce jour viendra peut-être. En attendant, la corruption mine et contremine, la cupidité se met à l'encan, et la faiblesse se laisse faire, si bien que des vices sans nombre s'introduisent peu à peu dans une institution admirable qui finirait par succomber, si elle était moins forte, et si elle n'était sortie toute vivante des entrailles de la société moderne.

Tel qu'il est, on comprend que ce grand corps peut être l'objet d'études bien curieuses. Qui ne serait aise d'être initié aux mille particularités de son existence? Eh bien! voici quelqu'un qui veut nous conduire dans tous les coins et recoins du Palais-Bourbon : c'est un Slave; mais on sait que les Slaves ont le don des langues et qu'ils se familiarisent vite, malgré leur patriotisme, avec les mœurs de tous les pays. Celui-ci paraît très au courant de ce qui se passe de la salle des Pas-Perdus à la salle des séances et de la bibliothèque à la buvette, et il a été bien inspiré d'entreprendre son *Voyage autour de la Chambre des Députés*.

Nous ne sommes pas à bout de voyages. Entre le voyage de M. Xavier de Maistre autour de sa chambre, et celui de M. Dumont d'Urville autour du monde, il y a place pour bien des expéditions, petites ou grandes. L'on pourra voyager long-temps encore, sans que la terre vienne à manquer, et sans qu'on soit forcé de tomber dans les redites. Au reste, la question importante pour le voyageur est d'avoir de bons yeux; tout ce qu'on sait voir est intéressant. Les régions les plus explorées prennent des aspects inattendus et tout nouveaux, dès qu'un homme d'esprit chevauche à travers leurs chemins battus. C'est une vérité vulgaire qu'on peut courir beaucoup sans rien voir. Combien de gens ont fait le tour du monde sans faire le tour de leur vaisseau! De même on peut voir beaucoup sans changer de place; on couperait

les jambes à un fin et pénétrant moraliste qu'il ne ferait pas moins de découvertes dans des pays connus ou non. En général, c'est donc le voyageur qui importe plus que le lieu du voyage. Cependant il est tel sujet qui intéresse assez par lui-même, qui fait d'abord ouvrir le livre, couper les pages. De ce nombre est la présente excursion.

Un voyage autour de la chambre des députés! mais voilà qui peut être aussi agréable qu'instructif. Vous allez donc nous apprendre la géographie et les mœurs de ce pays. Vous allez nous dire comment se font et se défont les lois, comment on devient ministre et comment on cesse de l'être. Vous démontrerez l'attraction irrésistible qu'un portefeuille rouge exerce sur celui-ci, et la frayeur insurmontable qu'un marbre blanc haut de trois pieds inspire à celui-là, au point de lui enlever net la parole. Vous entrerez dans plus d'une conscience et en dévoilerez le fond; vous éventerez mille secrets. — Un voyage autour de la chambre des députés! êtes-vous déjà en route? Introduisez-moi donc dans l'intimité de ces hommes qui mènent les affaires de la France, et dont les paroles ont des échos dans toute l'Europe. Peignez-nous en pied M. Thiers et M. Guizot, et essayez d'être neuf après tant d'autres peintres. Montrez-nous au vrai M. Berryer et M. de Lamartine, le premier si grand orateur quand on l'écoute, et le second quand on le lit. Tâchez d'analyser M. Dupin, qui ne vieillit pas. Faites estimer, autant qu'il dépendra de vous, M. Odilon Barrot, toujours si grave, qui conserve encore presque tout son prestige au dehors, M. Dufaure qui s'efface, et M. Billault qui monte. M. Mauguin est bien déchu, n'est-ce pas? Expliquez cette décadence; expliquez aussi comment M. de Tocqueville, un homme d'un mérite réel, s'essouffle à devenir un chef de parti, ce qu'on ne devient pas en s'essoufflant. Parlez encore longuement de quelques autres; puis, si vous ne voulez pas absolument nous faire grace des médiocrités vaniteuses, fustigez-les, en courant de banc en banc, dans la salle des conférences, dans les couloirs, dans les bureaux, partout. Est-ce fait? A demi seulement.

Le Slave a eu l'ambition de donner un récit complet de son voyage, et, s'il n'a pas toujours réussi quant aux hommes, il faut reconnaître qu'il est d'une exactitude parfaite quant aux choses; il n'a rien omis sur ce point. Il commence par décrire le palais avec ses diverses entrées, ses grands vestibules, son paisible jardin, ses statues. Il jette un coup d'œil sur le passé et raconte dans quel cérémonial l'empereur et Louis XVIII venaient à la chambre. Il fait une longue halte dans la salle des Pas-Perdus, et il trace là un des chapitres les plus curieux de ses tablettes. C'est là qu'il attrape, pour nous la transmettre, la physionomie de chaque député qui a un nom, et qu'il lance ses anecdotes les plus piquantes. Après quoi, il passe à la chapelle, aux bureaux de la chambre, à la bibliothèque, qui compte cinquante mille volumes et où ne puisent qu'un petit nombre de députés, et à la buvette, où ils vont tous. Ainsi, le Slave ne laisse pas un coin de la chambre sans l'explorer, et il présente en même temps le député sous toutes ses faces et à toutes les

heures de sa vie parlementaire, de telle sorte que son livre est un *vade-mecum* très commode pour quiconque veut se mettre au courant de nos mœurs représentatives : c'est le *guide* de l'électeur à Paris.

Quand on voit le Slave parcourir d'un pas alerte les diverses tribunes de la salle des séances et arriver, bon pied bon œil, à la tribune dite des journalistes, on s'attend à des portraits, et l'on est tout contrarié qu'ils ne viennent pas. Il eût été piquant, en effet, de voir juger les juges, et d'apprendre à quel point, chez ces maîtres profès de l'opinion publique, le style est l'homme. Toute la presse parisienne est dans cette loge : — plumes légères, dédaigneuses, mordantes; plumes magistrales et ennuyeuses; jeunes plumes qui ne savent pas assez, et vieilles plumes qui ressassent; dégoûts profonds, colères factices, verve spirituelle, en un mot, je le répète, toute la presse. Quelles bonnes pages ironiques et sérieuses aurait pu écrire le Slave, s'il eût voulu tirer parti de son sujet! Pourquoi a-t-il laissé échapper cette bonne fortune? Dieu me pardonne, je crois que le courage lui a manqué. Un Slave est courageux sans doute, et le nôtre a fait ses preuves : il a bravé la colère de l'autocrate; mais on peut fort bien braver l'autocrate et craindre d'offenser ce congrès de roitelets qui siége dans la tribune des journalistes.

M. Tanski (on peut aujourd'hui dire le nom du Slave sans indiscrétion) a été moins réservé dans le chapitre de son livre qu'il a intitulé : *Généraux et chefs de corps des armées parlementaires*. Je l'en féliciterais, si, tout en nous dévoilant avec habileté les secrets de la stratégie, les marches et contre-marches de l'opposition et du ministère, il n'eût pas été plus d'une fois injuste envers quelques hommes éminens. Il dit, par exemple, que « M. Thiers aime à coucher sur le champ de bataille, mais qu'il dédaigne de s'y fortifier, » et c'est pour cette raison, on ne s'en serait pas douté, que M. Thiers est tombé deux fois si rapidement du ministère. J'en demande pardon à l'auteur du *Voyage*, il se trompe. Au 22 février et au 1er mars, M. Thiers n'a pas dédaigné de se fortifier sur le champ de bataille; il était fortifié suffisamment, et il s'est retiré, on sait pourquoi, en pleine majorité. Ces deux retraites ont été assez éclatantes pour qu'il ne soit pas permis d'en méconnaître le sens et la portée. Je m'étonne que M. Tanski ait commis cette faute, et je m'étonne également qu'à son avis les rapports de M. Duvergier de Hauranne *manquent de nerf et de caractère*. Si les rapports de M. Duvergier de Hauranne méritent ce traitement, qui donc, dans la chambre, est capable d'écrire un bon rapport?

D'autres fois, M. Tanski n'est pas injuste, mais il est avare. Ainsi il se contente de consacrer deux lignes à M. de Rémusat. Il y avait tout un portrait à faire. Écrivain qui sait unir la grace à la force, orateur qui, à plusieurs reprises, a fait entendre les accens d'une conscience passionnée; spirituel et sensé, bienveillant et ferme, éloquent et honnête, M. de Rémusat ne réunit-il pas des qualités qui font de lui comme un Benjamin Constant incapable de faiblesse? Encore une bonne page que l'auteur du *Voyage* a laissé échapper.

Pendant que le Slave trébuchait dans quelques-uns de ces jugemens littéraires et politiques, plusieurs erreurs de faits se glissaient dans *le Voyage autour de la Chambre des Députés*. M. Tanski donne M. Vivien et M. Léon de Maleville comme d'anciens lieutenans de Casimir Périer. Or, chacun sait que M. Vivien, même préfet de police, était loin d'être en communion parfaite avec son ministre. Quant à M. de Maleville, que l'auteur, du reste, appelle un esprit lucide et un caractère droit, et qu'il pourrait, avec la même raison, appeler un orateur incisif et de bon goût, il n'est entré à la chambre qu'en 1834, deux ans après la mort de M. Périer.

Cela dit, ce compte réglé, nous aimons à rendre justice au livre de M. Tanski. Il y règne d'un bout à l'autre un ton excellent; les personnalités n'y sont jamais offensantes, et, même aux endroits les plus hasardés, il reste dans les bornes de la discrétion. De plus, le Slave est bien informé, il en sait long, il n'est jamais à court de détails, et son livre est, en quelque sorte, la chambre prise au daguerréotype. Avec les récits de M. Tanski sous les yeux, on a le tableau exact des grandeurs et des petitesses du régime parlementaire; on pénètre au cœur des institutions représentatives, et l'on sait ce qu'il faut espérer et ce qu'il faut craindre.

En lisant dernièrement l'ouvrage étrange de M. le prince de Polignac, et en voyant cette pauvre tête se lever fièrement du milieu des ruines qu'elle a amoncelées, je me disais que jamais incapacité plus profonde n'avait présidé aux destinées d'un grand peuple. M. de Polignac ne comprend rien, absolument rien à notre temps et à notre pays. On disait, sous la restauration, de M. de Richelieu, que c'était l'homme de Crimée qui connaissait le mieux la France; on ne pourrait pas dire de M. de Polignac que c'est l'homme de Bavière qui nous connaît le mieux, car il est sûr que bien des gens en Bavière sont plus avancés que lui. Eh bien! cependant, M. de Polignac a été président du conseil. Les destinées de la France ont été remises en ses mains. — Avec le gouvernement parlementaire, tel que nous l'avons aujourd'hui, un pareil malheur ne serait plus possible. Nous n'avons rien à craindre de l'incapacité; le danger est ailleurs. Ne redoutons pas les incapables, mais craignons le talent sans patriotisme. Avec une chambre partagée en mille nuances et sans majorité décidée, avec les besoins particuliers de plusieurs, la versatilité de quelques-uns, la vénalité de quelques autres, il serait possible qu'un homme supérieur, sans être échauffé de l'amour du pays, s'emparât du pouvoir et le gardât. Qu'arriverait-il alors? L'incapacité avec de bonnes intentions perdit une dynastie; le talent sans patriotisme rapetisserait la France.

PAULIN LIMAYRAC.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 juin 1845.

La discussion du budget des dépenses n'a pas duré plus de quinze jours. On a déjà vu que les ministères de la justice et de l'intérieur n'avaient pas fixé long-temps l'attention de la chambre; les travaux publics, le commerce et les finances ont marché du même pas. Le budget de l'instruction publique a été vivement disputé; mais M. de Salvandy, qui reparaissait à la chambre après une assez longue absence, s'est défendu avec autant de fermeté que de présence d'esprit. La chambre a voté toutes les allocations soutenues par lui et demandées par son illustre prédécesseur, allocations fort justes, que des préventions étroites pouvaient seules contester. Deux incidens ont été remarqués dans ce débat sur l'instruction publique. Un homme d'esprit dont les intentions sont excellentes, mais qui n'a pas toujours le tact et la modération nécessaires, s'est imaginé d'attaquer l'existence légale de l'Université. Nous renvoyons M. Desmousseaux de Givré aux réclamations énergiques de M. Dupin. L'Université est parfaitement légale; elle est chère au pays; elle est nationale; la faveur des chambres ne lui manquera pas, et nous espérons encore qu'elle n'aura pas le chagrin de compter M. Desmousseaux de Givré parmi ses adversaires. L'autre incident est une sortie de M. de Lespinasse contre les cours du collége de France. L'honorable député dénonce l'enseignement de MM. Michelet et Quinet; il appelle sur eux la réprobation du pays. La chambre, d'un sentiment unanime, a blâmé ces attaques contre deux professeurs absens, qui n'appartiennent pas d'ailleurs à la juridiction parlementaire. Où en serions-nous si l'on pouvait traduire les écrivains et les professeurs devant la chambre, et si le palais Bourbon pouvait être transformé en un comité de censure philosophique ou littéraire?

Moins heureux que son collègue de l'instruction publique, M. le ministre de la guerre a essuyé d'assez rudes échecs dans la discussion de son budget. Il s'est vu forcé de subir un grand nombre de réductions, et n'a triomphé sur deux ou trois points qu'après des épreuves douteuses. L'institution de trois conseillers rapporteurs attachés au conseil supérieur de l'Algérie a

été fortement critiquée. Pour défendre cette création, on prétend qu'elle a pour but d'associer l'élément civil à l'élément militaire dans l'administration de la colonie. Nous craignons bien que l'on n'ait abusé ici de la confiance de la chambre, et que l'on n'ait déguisé sous l'invocation d'un principe, d'ailleurs fort sage, une mesure inutile, inspirée par des motifs très secondaires. Néanmoins la mesure est votée; nous verrons maintenant les grands effets qu'elle produira.

L'administration de la guerre ne se maintient pas toujours dans les bornes d'une stricte légalité. Par exemple, elle ne respecte pas toujours les règles de l'avancement. La tribune a révélé là-dessus des preuves de l'arbitraire ministériel. Mais, au moins, on peut dire du ministère de la guerre que l'ordre le plus parfait règne dans toutes les parties de son immense comptabilité; les règles financières y sont généralement observées, et les crédits reçoivent un emploi conforme au vœu des chambres. La comptabilité de la guerre, grace à une direction persévérante et éclairée, est devenue un modèle à suivre pour tous les états libres, où l'administration, sévèrement contrôlée, doit se mettre en mesure de démontrer sur tous les points son exactitude, son habileté et sa bonne foi. Malheureusement, nous ne pouvons adresser le même éloge au ministère de la marine, qui vient d'essuyer dans la discussion du budget une si violente bourrasque, châtiment mérité des négligences ou des abus dont notre puissance navale a cruellement souffert depuis plusieurs années.

Il était impossible que le budget de la marine ne donnât pas lieu à un grave débat. Déjà les discussions des années antérieures avaient révélé les désordres de ce département. Des réformes avaient été promises; il fallait en réclamer de nouveau l'accomplissement. Puis, toutes les questions qui touchent la marine ne se rattachent-elles pas à la politique extérieure du cabinet? N'est-ce point là qu'on peut connaître la mesure de sa fermeté vis-à-vis de l'Angleterre? Nos grandes affaires ne sont point sur le continent. La Méditerranée, l'Océan, sont le théâtre de nos difficultés diplomatiques. Si vous voulez savoir quel rôle le ministère entend jouer sur ce théâtre, regardez ce qui se passe dans les arsenaux de la marine, c'est-à-dire quel est l'emploi des fonds votés par les chambres pour soutenir l'honneur et la puissance du pays. C'est là que se trahissent les secrets de la politique ministérielle.

Une circonstance d'ailleurs venait prêter au débat sur la marine un nouvel intérêt. Dans une discussion récente du parlement anglais, il avait plu à deux membres de l'opposition d'exagérer ridiculement les forces maritimes de la France, pour accuser sir Robert Peel d'imprévoyance, et lui imputer le tort de négliger la défense des côtes britanniques. Sir Robert Peel n'a pas répondu. Il s'est retranché dans le silence commandé par la raison d'état. Tout le monde sait, en France, ce que signifie cette tactique. Mieux que personne, sir Robert Peel connaît l'état réel de nos forces navales, et il pourrait, d'un seul mot, rassurer l'opposition anglaise, si tant est qu'elle ait besoin d'être rassurée; mais il aime mieux accréditer par son silence les attaques dirigées

contre les prétendus développemens de notre marine, car ces attaques sont un argument utile à ses négociations avec la France. En cela, l'opposition anglaise et le cabinet britannique sont peut-être complices d'une même fraude; ils jouent une comédie concertée à nos dépens. Aussi, ce qu'il y avait de mieux à faire, chez nous, au sujet des discours du commodore Napier et de lord Palmerston, c'était de n'en point parler. Malheureusement la discrétion n'est point la vertu habituelle de notre ministère et de ses journaux. Humble dans ses actes, le cabinet du 29 octobre n'est pas toujours modeste dans son langage. Il aime à se vanter des succès qu'il n'a pas. La presse ministérielle a donc invoqué comme un argument sérieux les exagérations du parlement anglais sur l'accroissement de notre puissance navale, et la politique de M. Guizot a passé, pendant plusieurs jours, pour un système profondément calculé, qui trompe sir Robert Peel sous le voile d'une amitié empressée, et qui augmente silencieusement les forces maritimes de la France. Il était temps, pour nous sauver du ridicule aux yeux de l'Angleterre, que la discussion du budget de la marine vînt dissiper ces vaines fumées.

Hélas! quand l'opposition répète sans cesse que notre marine s'affaiblit, que le dépérissement de la flotte va toujours croissant, malgré les sacrifices votés par les chambres, tout cela n'est que trop vrai. Écoutez M. Rihouet, qui est un ami du ministère, et qui a fait partie de la commission nommée il y a deux ans pour proposer les bases d'une réforme dans l'administration des ports; écoutez M. Bignon et tous les membres de la commission du budget, choisis dans les rangs conservateurs : ils vous diront que chaque année la situation de notre marine s'aggrave. Le matériel naval s'appauvrit. Les approvisionnemens sont au-dessous des besoins de la flotte. Les constructions languissent. Pendant que les anciens navires pourrissent de vétusté, les nouveaux demeurent sur les chantiers. Les ordonnances qui ont réglé la situation normale du pied de paix ne sont pas exécutées, et nous n'avons point de réserve pour parer à un cas de guerre. Cependant le budget de la marine s'élève à 120 millions. Les chambres françaises, interprètes du vœu national, votent tous les ans de nouveaux crédits. Quelquefois même elles votent des fonds que le ministère ne demande pas. Vains efforts! L'état de notre flotte, au lieu de s'améliorer, présente de jour en jour un caractère plus alarmant, et nous sommes arrivés en 1845 à cette douloureuse situation, qu'avec un budget de 120 millions, notre marine offre moins de ressources qu'en 1825, sous M. de Chabrol, qui n'avait que 62 millions à dépenser! Le gouvernement sorti de juillet semble moins favorable aux progrès maritimes de la France que le gouvernement de la restauration, issu de nos malheurs et imposé par l'étranger!

A qui faut-il s'en prendre? A l'administration seule. Les partis extrêmes accusent les tendances du gouvernement; on lui attribue un plan systématique, qui serait une trahison. Sans aller si loin, nous dirons avec conviction que cet affaiblissement de notre marine militaire a pour cause une incapacité ou une négligence coupable. Qu'on relise la *Note* de M. le prince

de Joinville, dont le témoignage assurément n'est pas suspect, on verra combien ses critiques sont accablantes pour l'administration. Il en est de même des reproches que la tribune a fait entendre dans le dernier débat sur la marine; M. de Mackau a vainement essayé de se justifier : ces reproches sont restés sans réponse. Les abus qui se passent dans les arsenaux sont notoires. Les moyens que l'administration emploie pour y remédier sont insuffisans. On avait promis un contrôle; celui que l'ordonnance du 14 juin a prescrit est incomplet. Pourquoi l'administration se refuse-t-elle à rétablir le contrôle créé par Colbert, maintenu par les arrêtés de l'empire, et si malheureusement aboli en 1828, organisation simple et puissante, qui plaçait le matériel naval sous la garantie d'une direction supérieure, et donnait au contrôle la force de l'unité, tandis qu'aujourd'hui l'absence de vérification centrale et d'attributions distinctes, une surveillance éparse, une responsabilité illusoire, rendent le contrôle à peu près nul? Pourquoi M. de Mackau résiste-t-il encore sur ce point au vœu exprimé par trois commissions? Quels sont ses motifs? Est-ce la crainte de blesser des amours-propres ou des intérêts de corps? Peut-on sérieusement invoquer de pareilles raisons devant l'intérêt de l'état? Ensuite, comment se fait-il que l'administration de la marine persiste à ne pas exécuter les intentions des chambres dans l'emploi des crédits? Depuis plusieurs années, les prescriptions parlementaires sont éludées à l'aide de la rédaction vicieuse des budgets. Les fonds votés pour les constructions sont appliqués aux armemens; de là est venu surtout le dépérissement de la flotte. Pourquoi enfin tant de sollicitude pour les dépenses du personnel, et tant d'indifférence pour le matériel naval? On veut augmenter la paie des officiers, et l'on ne veut pas construire des vaisseaux! En vérité, nous comprenons que les passions commencent à s'emparer de cette question de la marine. Nous sommes encore de ceux qui ne voient dans cette question qu'un défi jeté à l'opinion par l'esprit de routine et par l'inertie administrative; mais quand on songe à la persévérance du mal et à l'opiniâtreté de la lutte, on est bien embarrassé pour disculper le gouvernement des graves reproches que les partis violens ne craignent pas de lui adresser.

Il fallait trouver un remède énergique à cette situation. Deux moyens se présentaient : une enquête parlementaire, ou une enquête administrative. L'opposition, voulant garder jusqu'au bout cette attitude défiante, mais modérée, qu'elle a constamment montrée pendant la session, a préféré l'enquête administrative, qui a été votée par la chambre sur la proposition de M. Lacrosse, soutenue par M. Billault. A l'ouverture de la prochaine session, les chambres recevront un compte spécial et détaillé de l'inscription maritime et des équipages de ligne, de l'état des bâtimens de la flotte, de l'approvisionnement des arsenaux et des constructions navales. Tel est le nouvel amendement imposé au ministère. Enfin, la vérité sera connue, ou plutôt le gouvernement sera forcé d'avouer ce que tout le monde sait. Ce ne sera pas, sans doute, un plaisir pour nous de contempler nos misères, et de

montrer à l'Angleterre un tableau qui la fera sourire; mais c'est le seul moyen d'arrêter le gouvernement de la France dans une voie funeste. Si les intentions de nos ministres sont bonnes, l'amendement de la chambre sera une force pour eux. M. de Mackau y trouvera l'appui nécessaire pour vaincre les préjugés aveugles qui l'entourent. L'amendement de M. Lacrosse est un service rendu au pays. La France veut une marine. Les chambres prodiguent les fonds pour l'établissement et l'entretien d'une flotte qui réponde à l'importance de notre rôle dans les affaires du monde. Il faut que le vœu des chambres soit rempli. Une politique faible, imprévoyante ou inhabile, qui négligerait les intérêts de notre marine, laisserait à ses successeurs des difficultés et des périls qui entraveraient plus tard la marche d'une politique nationale; il faut empêcher que l'avenir de la France soit engagé.

On a reproché à M. Billault d'avoir rappelé au gouvernement, dans cette discussion, la nécessité d'étudier et de préparer les forces agressives de la France. Ce reproche est puéril. Dans tout examen des forces militaires d'un pays, il faut admettre le cas de guerre, et, en cas de guerre, on ne doit pas sans doute se borner à se défendre. Une nation prudente doit toujours être en mesure de frapper ses adversaires en transportant chez eux le fléau qu'ils ont amené chez elle. Ce raisonnement tombe sous le sens. Il faut être bien aveuglé par l'entente cordiale pour ne pas le comprendre, et pour découvrir une énormité politique dans les paroles très sages de l'honorable M. Billault.

Au budget de la marine se rattachait naturellement la question des établissemens de l'Océanie. Que veut le ministère? quel rôle jouons-nous dans ces parages, où l'on voit l'influence anglaise triompher devant le pavillon du protectorat, et un amiral français poursuivre d'île en île une reine sauvage, en la suppliant vainement de reprendre le pouvoir que la France lui a rendu? Quand finira cette comédie, dont le dénouement peut devenir tragique? Jusqu'où ira la patience de notre gouvernement? A entendre M. le ministre de l'intérieur, notre gouvernement est parfaitement tranquille, et la question de Taïti ne trouble personne, si ce n'est M. Léon de Maleville et M. Billault. Nous félicitons M. Duchatel de sa sécurité. On oublie vite en France; mais il n'y a pas de mémoire plus oublieuse que celle de nos ministres, surtout quand il s'agit des fautes qu'ils ont commises.

Le crédit demandé pour l'établissement d'une division navale sur la côte occidentale d'Afrique a été voté par la chambre à l'unanimité moins une voix. L'examen de la convention du 29 mai a été réservé d'un commun accord. Cependant quelques paroles de M. Dupin ont fourni à M. le ministre des affaires étrangères l'occasion d'expliquer les clauses de l'article 8. D'après le commentaire de M. Guizot, cet article placerait la France vis-à-vis de l'Angleterre dans la même position que les États-Unis. Les deux situations seraient identiques. La France ne reconnaîtrait pas comme un droit la visite sur ses navires pour constater la nationalité du pavillon; ce serait un acte que l'Angleterre serait libre d'accomplir à ses risques et périls; en cas d'erreur, il y aurait lieu à indemnité. Nous craignons que les instructions don-

nées aux croiseurs par les deux gouvernemens de France et d'Angleterre n'aient pas un sens aussi précis. On verra du reste comment les choses se passeront dans la pratique. M. le ministre des affaires étrangères a donné des éclaircissemens sur un autre point. On se demandait pourquoi le traité n'avait désigné que la côte occidentale d'Afrique. La côte orientale était-elle donc exceptée? La surveillance devait-elle être inégalement partagée entre les deux nations? M. Guizot a déclaré que cette inégalité n'existait pas. Si la convention du 29 mai a désigné expressément la côte occidentale, c'est qu'elle a voulu déterminer le nombre des croiseurs que la France serait tenue d'y employer : quant à la côte orientale, la France pourra y envoyer autant de croiseurs qu'elle voudra. Ces explications sommaires ont satisfait la chambre, qui n'a pas voulu d'ailleurs prolonger ce débat, ajournant à la session prochaine l'examen des questions qu'on ne peut essayer de résoudre sans une expérience de plusieurs mois.

Avant de clore la discussion du budget, la chambre a décidé, par un amendement, que toutes les nominations faites dans la Légion-d'Honneur seraient insérées au *Moniteur*. Cette mesure est bonne en elle-même. Fallait-il l'introduire dans le budget? C'est autre chose. A notre avis, la loi du budget ne doit contenir que les dispositions qui s'y rattachent réellement. Y joindre des dispositions étrangères, qui n'ont aucun rapport direct avec les dépenses de l'état, c'est sortir de la limite tracée par la constitution, et entraver la liberté de la chambre des pairs, qu'on peut mettre ainsi dans l'alternative ou d'adopter une mesure que sa conscience repousserait, ou d'amender le budget, ce qui, vu l'époque de la session et le départ précipité de la chambre élective, deviendrait un grave embarras pour le gouvernement. M. le ministre des finances et M. le garde-des-sceaux ont soutenu ces principes; nous les approuvons. Le penchant de la chambre à insérer dans le budget des articles additionnels qui n'ont rien de commun avec la loi de finances nous semble un danger grave. On ne sait guère jusqu'où pourrait mener une pareille voie. Néanmoins la chambre, en cela, n'est peut-être point la plus coupable. D'où sont venues, cette année, les plus fortes atteintes qu'ait reçues la dignité de la pairie? Qui a le moins ménagé ses susceptibilités? N'est-ce point le ministère? On doit le reconnaître, il a commencé par donner l'exemple, et la chambre l'a suivi.

Une coalition d'ouvriers a fixé pendant ces derniers jours l'attention de la capitale. Les ouvriers charpentiers ont abandonné leurs travaux, en demandant que le prix de la journée fût porté de quatre à cinq francs. Leur absence se prolongeant, l'administration a pris le parti d'envoyer des soldats dans les ateliers de charpente pour travailler au compte des entrepreneurs. Cette mesure a soulevé de vives attaques à la tribune et dans la presse. Nous pensons en effet qu'elle offre des dangers; elle peut amener des collisions entre l'armée et les classes ouvrières. Le gouvernement, en l'appliquant, assume donc sur lui une grande responsabilité. Mais que faire? faut-il abandonner une foule de métiers à la merci d'une classe d'ouvriers, dont les résis-

tances sont entretenues par une minorité violente? faut-il que plusieurs industries soient sacrifiées à l'arbitraire d'une seule, qui met sur elles son interdit? Parce que les ouvriers charpentiers exigent une augmentation de salaire, faudra-t-il condamner à mourir de faim tous les ouvriers employés dans les travaux où le concours des charpentiers est nécessaire? Évidemment l'envoi des soldats dans les ateliers pour y neutraliser les mauvais effets des coalitions est une mesure dont l'emploi peut être justifié par les circonstances. M. Duchatel l'a parfaitement démontré. Du reste, le gouvernement de 1830 ne peut être soupçonné de dureté envers les classes ouvrières. Il a déjà beaucoup fait pour elles; il continuera de les protéger dans la limite des lois et des principes de notre constitution sociale. On demande des réformes, on voudrait que le pouvoir intervînt dans la fixation des salaires; ce serait un élément de désordre et d'injustice. D'autres esprits, plus sages, réclament le développement des institutions capables d'établir des relations bienveillantes entre les maîtres et les ouvriers, et de prévenir ou de pacifier leurs différends sans le secours des tribunaux ordinaires. L'institution des prud'hommes a produit d'excellens effets dans les villes où elle a été introduite. Le gouvernement, en la généralisant, aurait une arme puissante contre les coalitions.

Nous ne suivrons pas la chambre des députés dans les mille débats d'intérêt industriel ou d'intérêt local qui ont été soulevés pendant cette quinzaine. Nous ne dirons pas combien de fois l'ordre du jour a été changé, et au milieu de quels tumultes, excités par le conflit des espérances ou des passions rivales. Nous n'aimons pas à considérer la chambre sous cet aspect, qui lui ôte parfois le caractère d'une assemblée politique. Reportons-nous de préférence aux débats plus graves qui ont signalé cette session; et puisqu'elle va finir, voyons en peu de mots quel jugement il est permis de porter sur la conduite de la chambre vis-à-vis du cabinet.

Au début de la session, la chambre pouvait changer la face des affaires. Le parti conservateur avait une belle occasion de raffermir le gouvernement de la France en le confiant à des mains plus sûres et désignées par l'opinion. De nombreux rapprochemens s'étaient opérés entre les deux centres, les élémens d'une majorité puissante étaient formés, tout conspirait contre la durée d'un ministère que les fautes récentes de sa diplomatie avaient gravement compromis. Cependant le ministère n'a pas été renversé. Le parti conservateur aurait voulu sa chute, mais il n'a pas osé le frapper lui-même. Une vingtaine de membres, en s'abstenant de voter dans la discussion de l'adresse, ont sauvé malgré eux le cabinet.

Nous le disons à regret, nous pensons que le parti conservateur a commis une faute. Il a manqué de prévoyance et de décision. Ou il approuvait le ministère, et alors il devait le soutenir énergiquement; ou il blâmait sa marche, et dans ce cas pourquoi lui avoir laissé une existence précaire, humiliée, chétive, nuisible à tous les intérêts légitimes que le pouvoir doit protéger? Tout le monde comprendra que la réunion Lemardelay, c'est-à-dire le parti

des exaltés, ait embrassé vivement la cause de M. Guizot; mais les conservateurs indépendans, les esprits modérés, ceux que le traité du Maroc et l'indemnité Pritchard avaient douloureusement émus, ceux qui accusaient M. Guizot d'imprudence ou de faiblesse, et qui trouvaient sa politique dangereuse, ceux enfin qui appelaient de tous leurs vœux une combinaison nouvelle, où le parti conservateur fût dignement représenté, pourquoi n'ont-ils pas favorisé cette combinaison quand elle s'est offerte? Nous ne chercherons pas à expliquer cette contradiction.

Heureusement, l'opposition ne s'est pas démembrée. Sauf quelques désertions isolées et sans importance, les rapprochemens qui s'étaient opérés entre le parti conservateur et le centre gauche, dans l'une et l'autre chambre, se sont maintenus. L'homme d'état qui avait inauguré la session par un discours plein de sagesse, où le langage d'une opposition naissante se conciliait avec les plus fermes principes du pouvoir, a conservé sa ligne. Le centre gauche aussi a gardé la sienne. Fidèle au programme de modération que les imprudences de la politique ministérielle avaient rendu nécessaire, appliqué à calmer les esprits plutôt qu'à les irriter, mesuré dans ses paroles et dans ses actes, le centre gauche s'est conduit avec une loyauté habile, qui a augmenté son influence dans le pays. Le contact avec les membres dissidens du parti conservateur ne lui a pas été inutile. Il a toujours parlé, toujours agi comme un parti de gouvernement. Il a pris l'initiative des sages mesures; il est venu en aide à la faiblesse du pouvoir. Il n'a fait aucune motion violente, aucune proposition de nature à inquiéter les esprits. Sans rappeler les discours de M. Thiers, admirables modèles de l'éloquence politique, sans rappeler M. Billault, dont la parole, toujours entraînante, mais toujours contenue, a remporté cette année des triomphes si éclatans, qui refuserait de rendre justice à la modération qu'ont montrée des esprits éminens comme M. de Rémusat, dont l'action parlementaire a été si discrète, ou comme M. Duvergier de Hauranne, dont le langage et les écrits ont toujours été si mesurés? S'il y a aujourd'hui des différences profondes entre le centre gauche et le parti conservateur, assurément, le pays ne les aperçoit pas. La seule différence réelle qui nous frappe, c'est que le centre gauche sait ce qu'il veut, dit ce qu'il pense, et marche droit vers son but, tandis que le parti conservateur, dont les intentions sont à peu près les mêmes que celles du centre gauche, n'a pas le courage de ses convictions, et n'ose suivre jusqu'au bout les conseils de son patriotisme et de son bon sens.

Le ministère a donc vécu par tolérance. Entre l'opposition qui votait contre lui et les conservateurs qui le désavouaient, il a trouvé une place étroite et s'y est maintenu, en dépit des souffrances de sa dignité. La majorité, mécontente de lui, et plus encore d'elle-même, s'est consolée en lui infligeant des échecs. Chaque jour a été signalé par une défaite ministérielle. Nous avons vu la chambre contraindre le ministère à annuler des traités de commerce qu'il avait signés et ratifiés. La signature royale, apportée sur le marbre de la tribune, a été rayée. Nous avons vu des projets de loi rejetés,

d'autres complètement remaniés, sans compter une foule de propositions adoptées malgré la résistance avouée ou secrète du cabinet. Nous avons entendu des interpellations sur des points qui concernaient exclusivement le pouvoir exécutif. L'initiative politique et administrative a été enlevée au ministère; le gouvernement est descendu dans la chambre, et les feuilles ministérielles, admirant cette situation, ont célébré M. Guizot comme l'inventeur de la grande politique, et comme le chef du plus glorieux des cabinets.

Le ministère du 29 octobre a inventé en effet quelque chose; il a découvert le secret d'immobiliser les portefeuilles. On avait cru jusqu'ici qu'il fallait avoir la majorité pour gouverner; cela n'est pas nécessaire. La majorité refuse-t-elle de marcher avec vous? eh bien! marchez avec elle; vos opinions ne lui plaisent pas? prenez les siennes; elle repousse vos projets de loi? sacrifiez-les de bonne grace; faites ce que la chambre veut, et non pas ce que vous voulez; mettez vos portefeuilles dans sa main : de la sorte, l'harmonie ne sera jamais troublée entre la chambre et vous, et nous n'aurons plus à redouter les questions de cabinet. Admirable système qui met en plein jour la grandeur d'ame et le désintéressement de nos hommes d'état!

On veut que le ministère du 29 octobre soit un grand ministère. De bonne foi, que représente-t-il? quels sont les grands actes qui lui appartiennent? quelle est cette politique glorieuse qui mérite la reconnaissance du pays? Pour avoir signé le traité du Maroc et l'indemnité Pritchard, a-t-on mérité les honneurs du Capitole? On a obtenu, dites-vous, la suppression du droit de visite; oui, mais à contre-cœur et sous l'empire d'une volonté devant laquelle il a fallu plier. Que dira l'histoire? Que M. Guizot était partisan outré du droit de visite, qu'il a signé une convention pour l'extension de ce droit, que les chambres ont repoussé cette convention, qu'elles ont exigé de plus l'abolition des traités de 1831 et 1833, et que M. Guizot a obéi? Voilà l'exacte vérité. Quelle gloire peut en rejaillir sur la renommée de M. Guizot? Le ministère, dit-on, a été un négociateur habile; lui seul pouvait obtenir de l'Angleterre cette concession. La politique de M. Guizot est comme la lance d'Achille, elle seule peut guérir les maux qu'elle fait. A cela, nous ferons une réponse bien simple, c'est qu'il aurait mieux valu suivre une politique prudente et raisonnable que de créer des difficultés pour se donner le plaisir de les résoudre. L'opposition, si elle avait tenu le pouvoir, aurait eu un grand avantage sur M. Guizot dans l'affaire du droit de visite, comme dans celle de l'Océanie : c'est qu'elle n'aurait pas imaginé de signer la convention de 1841, ni de planter le drapeau français sur les rochers stériles de Taïti. Qu'on cherche donc, pour immortaliser M. Guizot, d'autres actes que l'abolition du droit de visite, concédée aux chambres, ou l'indemnité Pritchard, concédée aux exigences de l'Angleterre, ou le traité du Maroc, déchiré par Abderraman, le lendemain de nos victoires et sans respect pour la signature de la France. Le ministère nous a-t-il donné les fortifications et la loi de régence? Les fortifications, c'est la pensée de M. Thiers qui les a inspirées; la

loi de régence, c'est M. Thiers qui lui a donné, par le généreux appui de son éloquence, ce caractère national qui lui eût manqué, si le ministère s'était présenté seul pour la défendre. Un mouvement énergique s'est déclaré depuis peu contre les empiétemens du parti ultramontain; la France, pleine de respect pour la foi de ses pères, défend les droits de l'état et l'indépendance de l'esprit humain contre les tentatives d'une réaction aveugle : qui dirige ce mouvement? qui le contient dans de justes bornes? Est-ce le ministère? Non. Le ministère recule, et l'opinion le pousse. Sans les voix éloquentes qui retentissent à la tribune, le ministère se croiserait les bras et laisserait tomber dans des mains ennemies la direction morale et intellectuelle du pays. Tournons les regards d'un autre côté. Depuis quelque temps, l'attention de la France se porte vers la marine. Il y a là une pensée patriotique, un noble but. Qui a donné l'éveil? Est-ce le ministère? Non. Le signal est parti des degrés du trône, et le ministère, loin d'y applaudir, en a été d'abord consterné. Si depuis il a entrepris des réformes dans la marine, c'est que le parlement les a exigées, et sa marche a été si lente, que la chambre, pour le stimuler, vient de prononcer contre lui, dans la discussion du budget, un arrêt de défiance. Si donc nous finissons par avoir une marine, ce ne sera pas au ministère du 29 octobre que nous la devrons. Ce sera aux chambres, à l'opinion, aux voix influentes de la presse et de la tribune, qui font agir le ministère contre sa volonté. Lorsque le ministère ne prend conseil que de lui-même, il commet des fautes : témoin l'affaire de Taïti, celle du Maroc et beaucoup d'autres. Lorsque le ministère, avant d'agir, essaie de faire triompher ses convictions personnelles, il échoue : témoin la dotation, les ministres d'état, le banc des évêques, le traité de commerce avec l'Angleterre. Mais quand le cabinet se dépouille de sa volonté pour exécuter celle des chambres, il fait des mervilles, il accomplit des prodiges; c'est alors, il est vrai, que les feuilles ministérielles disent de lui qu'il est un grand ministère. Le compliment est flatteur pour l'opposition.

Nous ne dirons rien cette fois de la chambre des pairs, sinon que sa patience commence à se lasser, et qu'elle ne se réunit pas toujours en nombre suffisant pour voter, malgré les recommandations pressantes de son illustre chancelier. Cependant elle a voté dans cette quinzaine plusieurs lois, dont la plus importante est celle des caisses d'épargne. Nous ne reviendrons pas sur ce sujet. Les travaux de la pairie ne seront pas terminés avant le 15 juillet. Néanmoins on annonce le départ prochain de plusieurs ministres, pressés de quitter Paris, et d'aller demander à des climats plus purs ou à des lieux plus paisibles l'oubli de leurs fatigues parlementaires. La chambre des pairs se plaint, dit-on, de ce procédé, qu'elle trouve peu convenable envers l'un des trois pouvoirs de l'état.

Un aperçu rapide de plusieurs questions étrangères prouvera que notre diplomatie a besoin en ce moment d'une direction attentive. Les intérêts de la France peuvent être engagés d'un instant à l'autre dans des complications difficiles.

M. Guizot a déclaré qu'il ne seconderait pas la politique des États-Unis dans l'affaire du Texas. Son penchant visible est du côté de l'Angleterre. Or, toutes les nouvelles que l'on reçoit de l'Amérique font connaître que l'annexion est certaine. Le peuple texien est résolu à se prononcer pour cette mesure. La France en sera donc pour ses protestations impuissantes, qui éloigneront d'elle les sympathies de son ancienne alliée. Est-ce là le but que M. Guizot a voulu atteindre? L'entente cordiale exigeait-elle de nous ce nouveau sacrifice? Etait-il nécessaire de payer une si lourde rançon pour l'abolition du droit de visite?

En Grèce, le ministère Coletti-Metaxas, en butte à des attaques violentes, voit ses efforts neutralisés par le mauvais vouloir de l'Angleterre. Aux troubles qui agitent le pays, aux rivalités ardentes qui arment les partis les uns contre les autres, aux mille intrigues d'une opposition implacable, aux embarras d'une administration naissante, dont les rouages ne suffisent pas pour seconder l'action du pouvoir, est venu se joindre un débat de frontières avec le gouvernement turc, source de nouvelles complications diplomatiques. Jusqu'ici, le gouvernement de la Grèce a montré dans ce conflit une fermeté et une modération dignes d'éloges; mais qui se chargera d'éclairer le divan, de calmer ses ressentimens jaloux, de tempérer ses exigences, de lui donner des conseils dictés par la prudence et l'équité? Est-ce l'Angleterre? On sait maintenant que les alarmes du divan et les démonstrations menaçantes qui les ont suivies ont été inspirées par la diplomatie anglaise. L'action distincte de la France est donc nécessaire pour prévenir une explosion et pour fortifier le gouvernement grec. Espérons, dans l'intérêt de la Grèce, que cette ligne est déjà adoptée par le cabinet des Tuileries, malgré le démenti qu'elle peut donner à la politique de l'entente cordiale.

Une crise électorale vient d'amener en Belgique la dissolution du cabinet. Après quatre ans de durée, le ministère que dirigeait M. Nothomb se retire. Sa succession est ouverte; les partis sont en présence; la couronne n'a pas encore prononcé. En ce moment, tout examen des prétentions diverses qui retardent le dénouement de la crise, et toute appréciation des conséquences que peut avoir ce dénouement pour la France, seraient prématurés. Ce qu'on peut dire dès aujourd'hui, c'est que M. Nothomb sera difficile à remplacer; la Belgique n'a pas d'homme d'état plus éminent.

En Suisse, l'évasion du docteur Steiger donne lieu à des conjectures diverses. Quelles que soient ces conjectures, on doit se féliciter de voir tranchée, par le fait, une question inquiétante, dont la solution divisait les esprits. Si le gouvernement de Lucerne a perdu le bénéfice d'un acte de clémence, il n'a pas du moins à en supporter la responsabilité. Or, dans la situation actuelle des partis, cette responsabilité, bien qu'une politique humaine et généreuse ne dût pas hésiter à la prendre, pouvait passer cependant pour onéreuse.

Ainsi que nous l'avions prévu, toutes les nuances de l'opinion libérale, en

Espagne, repoussent énergiquement le mariage de la reine avec le fils aîné de don Carlos. Les chefs de la fraction puritaine du parti modéré se prononcent également contre la candidature du comte de Trapani. Le nom du fils de don Carlos est considéré comme un symbole de réaction. Le gouvernement espagnol a envoyé à toutes les autorités du royaume une circulaire énergique, où il rappelle que don Carlos et sa famille sont hors la loi, et où il déclare que tous ceux qui serviraient leurs prétentions seront jugés comme traîtres par les conseils de guerre. L'Espagne compte sur la France dans cette nouvelle crise, et les paroles que M. Guizot a prononcées dernièrement devant la chambre des députés, en réponse au discours de M. Billault, paraissent avoir produit une impression favorable sur les esprits.

On a beaucoup parlé, dans ces derniers temps, de la négociation de M. Rossi près du saint père. Des lettres de Rome disent qu'elle a échoué complètement; d'autres font entrevoir qu'après de grandes difficultés l'habile négociateur a gagné du terrain, et qu'il a déjà obtenu des concessions. Quoi qu'il en soit, de nouvelles violences éclatent dans l'épiscopat français. M. l'archevêque de Toulouse publie un manifeste où il prend ouvertement la défense des jésuites. A l'entendre, la France est livrée à l'impiété; dans les jésuites, elle attaque la religion. Nous devons croire à la sincérité de M. l'archevêque de Toulouse, mais nous ne discuterons pas avec lui. Nous n'essaierons pas de lui prouver que la France est religieuse, que la religion et les jésuites n'ont rien de commun, que les intentions de la France à l'égard du clergé sont excellentes, et que le clergé nuirait à sa propre cause en la confondant avec celle des jésuites, que repoussent nos lois et les invincibles répugnances du pays. Il y a long-temps que toutes ces vérités sont démontrées. Nous nous contenterons de renvoyer le vénérable prélat à la lettre pastorale que M. l'évêque de Montauban vient d'adresser à son diocèse au sujet du manuel de M. Dupin. Si M. l'évêque de Montauban n'approuve pas le manuel, au moins il se garde bien de dire que la France est impie. Il assure au contraire que la religion n'est pas en danger, et, pour mieux protéger les intérêts de la foi, il rappelle à ses curés qu'ils ne doivent admettre pour prêcher dans leurs églises que des prêtres pourvus d'un titre ou d'un emploi ecclésiastique; ce qui veut dire que la prédication ne doit pas être permise aux jésuites.

V. DE MARS.

LA

CONQUÊTE DU MEXIQUE

PAR FERNAND CORTEZ

D'APRÈS DE NOUVEAUX DOCUMENS AMÉRICAINS.[1]

A un homme de ce XIXe siècle qui est l'héritier du XVIIIe, et par conséquent, quoi qu'il fasse, peu dévot, un effort est nécessaire pour comprendre l'esprit dont étaient animés les Espagnols conquérans du Nouveau-Monde. On juge la moralité des évènemens de l'histoire avec les idées de son propre temps, et souvent c'est pour le mieux, l'arrêt n'en étant que plus équitable; car nous pouvons nous flatter d'être initiés à la notion de l'éternelle justice un peu moins mal que les générations qui nous ont devancés de plusieurs siècles, et notre balance est plus exacte. Nous possédons des secrets qui manquaient aux contemporains; venus après eux, nous apercevons des effets qu'ils ne

(1) *Histoire de la Conquête du Mexique,* par M. William Prescott; Boston, 3 vol.; Paris, chez Baudry. — Collection de Documens américains, publiée par M. Ternaux-Compans; Paris, Arthus Bertrand. — Voyez la première partie de ce travail, *De la Civilisation mexicaine avant Fernand Cortez*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1845.

pouvaient distinguer, et enfin nous ne sommes pas, ainsi qu'ils l'étaient, juges et partie. Cependant, quand il s'agit non plus d'apprécier la moralité intime des actes, mais simplement d'en reconnaître les traits saillans, on les regarde aussi des yeux de son époque, ce qui peut en dénaturer l'aspect. Maintes fois, alors, c'est un panorama où les objets sont à faux jour, parce qu'on s'est placé hors du point de vue.

Ainsi, les idées religieuses n'étant plus aujourd'hui le mobile des conquêtes, nous sommes enclins à négliger leur influence dans les faits des temps passés ou à l'amoindrir. Nous répétons envers les Espagnols un arrêt que le XVIIIe siècle, en cela inspiré par ses passions, a prononcé contre eux sans que la cause fût suffisamment entendue, et nous tenons pour constant que la soif de l'or fut l'unique ressort de leurs entreprises dans le Nouveau-Monde. Je ne prétends pas que l'amour de la richesse, l'espoir de se créer de grandes fortunes et de grandes existences ait été étranger à ces expéditions merveilleuses : il y a des motifs humains dans toutes les actions des hommes; mais, à la louange de notre espèce, on peut tenir pour certain que toutes les fois qu'il y a eu un déploiement de qualités héroïques quelque temps soutenues, l'homme a obéi à de nobles inspirations. Il répugne de croire que la cupidité seule puisse engendrer des héros. Dans Cortez et dans ses compagnons, il y avait donc mieux que le désir de s'enrichir ou de se faire une position dans les Indes. Autant vaudrait dire que lorsque la France, en 1789, se leva pour prendre en main la cause de la liberté, l'enthousiasme sublime dont la nation était remplie, et qui lui permit de fournir d'une haleine pendant vingt-cinq ans une si glorieuse carrière, n'était point inspiré par un sentiment profond des droits du genre humain, et que les prodiges dont notre patrie a étonné le monde durant un quart de siècle procédaient simplement d'une sotte vanité de bourgeois jaloux des préséances de la noblesse.

Les monumens de l'histoire sont assez nombreux et assez variés pour qu'on y trouve toutes les lumières désirables. Ils nous font voir que les expéditions des Espagnols dans le Nouveau-Monde furent faites sous les auspices du sentiment religieux. Qu'à ce sentiment s'alliassent des idées d'intérêt et d'ambition, je ne fais aucune difficulté de le reconnaître, car ce n'est rien de plus que d'avouer qu'il y a dans l'homme deux principes, et que notre ame est unie à un corps. Je ne remonterai pas à Colomb, qui part dans l'espoir de rencontrer le Grand-Kan et de le convertir, et qui, lorsqu'il a vu qu'il y avait de l'or dans le Nouveau-Monde, n'en veut aller chercher qu'afin de subvenir aux

frais d'une croisade nouvelle en Terre-Sainte, ce qui ne l'empêche point d'attacher un grand prix à son titre d'amiral de Castille et aux avantages matériels attachés à ce titre. Tenons-nous-en à Cortez et au Mexique. Cortez, comme Colomb, comme tous les Espagnols de ce temps qui venaient d'achever de reprendre les Espagnes sur les Maures, avait dans l'ame une foi active et envahissante. Les imaginations étaient exaltées dans la Péninsule. C'était la foi qui avait donné à une troupe de cavaliers réfugiés dans les Asturies la force de triompher de califes puissans; de quoi donc n'était-on pas capable quand on combattait pour la foi! L'ardeur religieuse naturelle à ce siècle s'était accrue de tout ce qu'y pouvait ajouter le feu sacré du patriotisme. Pour la jeunesse qui sortait de terre sous les pas des vainqueurs de Grenade et de Cordoue, soumettre des infidèles, établir le culte de la croix dans des contrées où le signe de la rédemption n'avait pas brillé encore, c'était l'ambition souveraine, la gloire suprême, un bonheur sans pareil. Une expédition dans le Nouveau-Monde était une croisade. La guerre contre les Indiens, par cela seul qu'ils étaient infidèles, était une guerre sainte. Leur faire confesser la foi était un mérite incomparable. A ce prix, qu'on eût donné carrière à ses passions, qu'on eût été licencieux, cupide, sanguinaire, peu importait : tout péché était racheté par une aussi bonne œuvre, et on allait droit au ciel. Contre les mécréans, et tout non croyant était tel, tous moyens étaient bons, pourvu qu'on leur fît accepter le baptême. La foule en était persuadée, quoique quelques-uns des chefs fussent plus éclairés et plus humains.

Cortez, de même que tous les hommes grands et petits, était de son temps. Il en partageait, à des degrés divers, les illusions et les préjugés, comme il en avait le courage et la foi. Son chapelain, Gomara, nous a conservé la harangue qu'il adressa à sa troupe au moment de quitter définitivement l'île de Cuba, à la revue du cap Saint-Antoine. Il termine par ces paroles, que, si leur nombre est petit, ils ont avec eux le Tout-Puissant, qui n'a jamais abandonné les Espagnols dans leurs luttes contre les infidèles. Que fait la multitude des ennemis qu'ils peuvent rencontrer, puisqu'ils sont sous la bannière de la croix? Cette conviction ne le quitta jamais, et il la maintint chez ses compagnons; grande raison pour qu'ils triomphassent. Le meilleur moyen qu'un homme accomplisse une œuvre, quelque difficile qu'elle soit, c'est qu'il se soit persuadé qu'il ne la pouvait manquer. Cortez fut d'une sagacité extraordinaire, d'une politique extrêmement habile, d'une intrépidité sans égale, d'une vigilance inouie, d'une prudence consommée en même temps que d'une audace prodigieuse; il possédait

au plus haut degré l'empire de soi, gage et condition de l'empire sur autrui. A tous ces dons naturels se joignit, d'un bout à l'autre de la conquête, un bonheur incroyable; les élémens et les évènemens semblent conspirer pour lui. Cependant la principale cause de son succès, ce fut sa foi.

Dans l'île de Cozumel, premier point de relâche, à peine a-t-il rassuré les habitans, que son lieutenant Alvarado, débarqué avant lui, avait fait fuir par ses violences, qu'il s'occupe de les convertir. Sur leur refus de renoncer à leur idolâtrie, il ordonne aux siens de saisir les statues des dieux et de les précipiter du haut en bas des temples, disposés, comme ceux des Mexicains, en pyramides. Un autel est mis à la place du sanctuaire païen; le père Olmedo y dit la messe, et les Indiens, saisis de ce que les dieux n'ont pas aussitôt frappé de mort les étrangers qui les ont outragés dans leurs sanctuaires et leurs images, se laissent baptiser. De là on passe à la province de Tabasco, dans la péninsule du Yucatan, et on y trouve des populations plus nombreuses, plus guerrières, plus avancées dans les arts. Celles-là faisaient des sacrifices humains. Les Indiens refusent de communiquer avec l'expédition; il faut se battre. Le combat fut opiniâtre et sanglant. On vit un saint, monté sur un cheval gris, descendre du ciel pour se mettre à la tête des cavaliers espagnols et leur donner l'exemple de charger. Personne n'en douta dans l'armée, et lorsque Cortez rendit compte de l'affaire aux souverains de Castille, il leur dit : « Vos altesses royales doivent tenir pour certain que cette victoire fut remportée moins par nos forces que par la volonté de Dieu, car qu'est-ce que nous aurions pu, quatre cents hommes que nous étions, contre quarante mille guerriers? » Terrifiés par l'artillerie, par la cavalerie, stupéfaits de l'audace de cette poignée d'hommes qu'ils prennent pour des êtres surnaturels, les Indiens se convertissent. On célèbre leur conversion par une cérémonie pompeuse le dimanche suivant, qui était le dimanche des Rameaux, et on s'embarque pour gagner les terres mexicaines où l'on sait qu'habite un grand souverain, chef d'un peuple qui possède beaucoup d'or.

Bientôt des entrevues ont lieu entre Cortez et Teutlile, gouverneur, pour Montezuma, de la province à laquelle correspond aujourd'hui le pays de la Vera-Cruz. Tout se passe à grande étiquette, comme il convient aux représentans de deux souverains puissans dont chacun se tient pour le premier monarque de l'univers. Montezuma est tourmenté du désir d'éloigner les Espagnols de la capitale. Par ses envoyés, il les détourne d'y venir, il leur fait dire, en homme qui est

accoutumé à être obéi, que cela ne lui convient pas; mais aussi, en prince magnifique et libéral, il les comble de présens. Ce sont des tissus de coton d'une grande beauté, des étoffes de plume, article dans lequel les Mexicains excellaient, et qui leur était propre. Ce sont des bijoux d'or et d'argent d'un grand poids et d'une façon égale à la matière. C'est de la poudre d'or à pleins casques; Cortez avait dit à Teutlile que ses compagnons étaient sujets à une affection de cœur pour laquelle la poudre d'or était un spécifique souverain. A ces dons splendides, Cortez répondit comme il le pouvait, par une toque ornée d'une médaille en or représentant saint George et le dragon, par des chemises de Hollande, les plus fines qu'il possédât (les Mexicains ne connaissaient pas le lin), et par des articles de verroterie qui pouvaient paraître d'un grand prix chez ces peuples où l'art du verrier était ignoré. Moyennant ces échanges, on pouvait se croire en bons rapports; les Indiens du voisinage apportaient des vivres en abondance aux Espagnols et se mettaient à leurs ordres pour tous leurs besoins. Cortez continuait de négocier pour qu'on le laissât aller à Tenochtitlan (Mexico); mais au milieu d'une conférence l'heure des vêpres sonne, et Cortez imagine que le moment est venu de faire connaître aux Aztèques la loi religieuse dans laquelle il a tant à cœur de les instruire. Par son ordre, le père Olmedo commence une prédication où il expose les mystères du christianisme, et annonce que les Espagnols sont venus pour extirper l'idolâtrie et établir le culte du vrai Dieu. Il termine en distribuant de petites images de la Vierge avec le Christ dans ses bras. Deux interprètes, l'Espagnol Aguilar, qui a été captif dans le Yucatan, et la jeune fille indienne Malinche, livrée à Cortez par un des caciques de Tabasco, transmettent tant bien que mal la parole du bon père aux Aztèques étonnés. De ce moment, toute relation est rompue. Pas un des naturels ne se présente au camp; il ne vient plus de provisions, et, parmi les suivans de Cortez, les mécontens commencent à dire qu'il faut s'en retourner à Cuba avec les présens somptueux de Montezuma.

Cependant Cortez reçoit un message du chef des Totonaques, établis autour de Cempoalla dans la *Terre-Chaude*. Las des exigencees des Aztèques, qui l'avaient récemment soumis, ce cacique envoie demander l'assistance de ces merveilleux étrangers qui lancent le tonnerre et ont avec eux des animaux à l'irrésistible impétuosité. Il est puissant, il se vante d'avoir cent cinquante mille combattans sous ses ordres, hyperbole extrême, quoique sa capitale Cempoalla eût réellement trente mille ames. Ce fut pour Cortez une révélation. Ce grand empire

mexicain n'était donc pas uni et compact; il recélait des fermens de division; une politique habile pouvait s'y ménager des auxiliaires pour s'y faire jour et le renverser. L'ouverture du cacique est accueillie avec amitié. On va marcher sur Cempoalla : toutefois, avant de se mettre en route, Cortez assure sa position personnelle. A la faveur d'une organisation nouvelle, fondée sur l'indépendance qu'avaient alors les communes en Espagne, il rompt les liens de subordination apparente qui l'attachent au gouverneur de Cuba, Velasquez. Cette révolution s'opère sans qu'il paraisse faire rien de plus que de suivre le mouvement, au moyen de l'établissement d'une colonie qui, en vertu de son droit municipal, nomme ses officiers. Quelques jours après, on est à Cempoalla, aux acclamations des populations indiennes. Cortez compromet habilement le cacique vis-à-vis des Aztèques par un affront qu'il le décide à faire, sans la participation ostensible des Espagnols, aux collecteurs qui venaient chercher le tribut de la part de l'empereur. Il le réconcilie ensuite avec une peuplade voisine et lui garantit sa protection envers et contre tous; en même temps il entreprend de le convertir. Le cacique proposait le mariage de huit jeunes filles prises dans les familles les plus considérables de la principauté avec des officiers espagnols. Cortez accepte, à la condition qu'elles seront baptisées, et intime au cacique qu'il faut que lui-même il devienne chrétien. L'Indien veut argumenter, il déclare qu'il résistera à toute tentative contre les images de ses dieux : il remontre que, s'il était réduit à l'impuissance, les dieux sauraient bien se venger eux-mêmes; mais les Espagnols sont révoltés de cette sanguinaire idolâtrie et des festins de cannibales où on dévore les victimes dans une infernale communion. Ils poussent des cris d'enthousiasme quand leur général leur dit qu'il faut en finir; car, s'ils supportent plus long-temps le spectacle de ce culte diabolique, Dieu, qui seul peut les faire réussir, se retirera d'eux. Ils suivent Cortez, qui s'élance vers le temple l'épée à la main. Le cacique appelle ses guerriers aux armes et barre le chemin aux Espagnols avec ses prêtres aux cheveux épars et aux robes noires tachées de sang. Cortez fait saisir et entourer par ses soldats le chef, les principaux prêtres et les plus illustres guerriers des Totonaques. « Vous êtes des insensés, leur dit-il, vous n'avez de refuge qu'en moi; car, si je vous abandonnais, la main de Montezuma s'appesantirait aussitôt sur vous. Il faut donc que vous m'obéissiez, et je veux la destruction de vos idoles. » Le cacique à cette pensée s'incline, et, se cachant la figure dans les mains, il s'écrie que Cortez fasse ce qu'il voudra, mais que la colère des dieux va se ma-

nifester contre les étrangers profanateurs. Cinquante Castillans montent au sommet de la pyramide, arrachent les idoles de bois, les font rouler sur le parvis et en font un feu de joie. A ce spectacle, le ciel se tait, au grand étonnement des naturels. Le sanctuaire est purifié ensuite : on y dresse un autel et on y conduit processionnellement une image de la Vierge entourée de fleurs. Plusieurs des prêtres des dieux sanguinaires des Mexicains se joignent au cortége, en robe blanche. Le père Olmedo célèbre la messe et adresse à son auditoire une exhortation qui arrache des pleurs à tous les assistans. Cortez a satisfait au cri de sa conscience et il s'est assuré la fidélité des gens de Cempoalla. Sa confiance est doublée. Il part de Cempoalla pour s'avancer vers Mexico, malgré la défense de Montezuma. Il emmène avec lui 400 fantassins, 15 cavaliers, 7 pièces d'artillerie; le reste de la troupe demeure à la Vera-Cruz, sous le commandement d'Escalante qui lui est dévoué, comme dans un poste d'observation sur la mer. 1,300 guerriers totonaques que d'autres grossiront bientôt, et 1,000 tamanes ou porteurs chargés du bagage, se joignent à lui.

D'après le conseil des gens de Cempoalla, on se dirige par le pays de Tlascala, peuplé d'une nation qui avait, dans ses montagnes, maintenu son indépendance contre le puissant Montezuma, de même que les Suisses, après avoir secoué le joug, avaient été, dans leurs défilés, au milieu de leurs rochers, invincibles pour l'empereur d'Allemagne, héritier des Césars. Les Tlascaltèques étaient de même origine que les Aztèques, ils parlaient un dialecte de la même langue et avaient les mêmes habitudes, les mêmes usages, avec moins de raffinement et de culture, et notamment les mêmes sacrifices sanglans; malgré tous ces traits de ressemblance, ils détestaient les Aztèques d'une haine féroce; c'étaient les frères ennemis. Cortez, en marchant à eux, était guidé par l'espoir de s'en faire des auxiliaires contre l'empire mexicain, mais il n'avait pas songé à la fierté de ces montagnards. Ils refusaient de se soumettre à Montezuma, parce qu'ils voulaient être les maîtres chez eux. Quelle chance y avait-il qu'ils acceptassent une suzeraineté inconnue?

Ici commence pour Cortez la guerre de la conquête. Jusqu'alors il avait trouvé sur son chemin des obstacles à arrêter, l'un après l'autre, vingt chefs ordinaires. C'était le gouverneur Velasquez, dont il était la créature, malgré lequel il avait fallu audacieusement partir, s'approvisionner, se recruter; c'étaient, dans sa petite troupe, les partisans de Velasquez qu'il avait fallu intimider ou séduire, afin que leur glaive ne brisât pas le fil de l'intrigue de la Vera-Cruz, à la faveur de

laquelle il s'était dégagé de toute dépendance vis-à-vis du gouverneur de Cuba. Il avait eu à plier à l'obéissance des gens indisciplinés, ramassés de toutes parts; ensuite des complots à déjouer, car le mécontentement de ces aventuriers, auxquels on voulait mettre un frein, avait engendré plus d'une conspiration. Il avait eu à obtenir d'eux qu'ils abandonnassent au souverain, sans s'en rien réserver, tous les présens de Montezuma qui étaient dûment leur propriété; il leur avait demandé ce sacrifice, comptant que la vue de tant d'or et d'argent lui concilierait la cour, ferait accepter la comédie jouée par la municipalité de la Vera-Cruz et éconduire les émissaires de Velasquez. Enfin, il avait eu à contenir les murmures qui avaient fait explosion à la nouvelle de l'incendie de la flotte qui les séparait de leurs amis, et les laissait, eux, une poignée d'hommes, à la merci d'ennemis valeureux et innombrables. Je ne parle pas des batailles qu'on avait dû gagner contre les habitans de Tabasco. Avec un esprit fécond en expédiens, une rare dextérité, une forte dose de cette résolution qui est communicative; avec une grande circonspection dans l'audace même, et en s'aidant de l'expérience qu'il avait acquise, tout jeune encore, au milieu d'une vie agitée, Cortez avait pu sortir de tous ces embarras; c'était affaire de ressources intellectuelles et de force morale. Maintenant, pour soumettre les armes à la main ces vaillans Tlascaltèques qui refusent de l'accueillir ou de lui livrer passage, c'est de la force matérielle qu'il faut. Comment faire? Rien ne leur est plus facile que de mettre en ligne cinquante mille guerriers déjà éprouvés; ils les ont tout prêts; leurs défilés sont aisés à garder; leur sol est couvert de bois où l'on peut organiser des embuscades. Les lieux et le nombre sont pour eux. Cortez, avons-nous dit, a quatre cents hommes, quinze chevaux et sept petites pièces d'artillerie. Il y avait pu joindre, lorsqu'il entra sur le territoire des Tlascaltèques, trois mille guerriers indigènes.

Les Tlascaltèques sont commandés par le jeune Xicotencatl, non moins rusé qu'intrépide. On livre un premier combat où Cortez demeure vainqueur avec la perte sensible de deux de ses quinze chevaux. Quelques jours après, c'est une affaire plus sérieuse : on se bat toute la journée; l'artillerie, les chevaux et les lances de bon acier de Tolède font merveille; Xicotencatl est forcé d'abandonner le champ de bataille, mais il se retire en bon ordre. Cortez, dont la petite armée compte plusieurs blessés, envoie proposer la paix. Xicotencatl, à la tête de ses troupes, répond que le chemin de Tlascala ne sera ouvert aux Espagnols que pour qu'ils aillent à la pierre du sacrifice, et que s'ils restaient dans leur camp, on irait les y prendre.

Le 5 septembre 1519, nouvelle bataille; les Indiens sont nombreux, pleins de ressentiment. Cortez fait un appel à la foi de sa troupe. « Dieu est avec eux; Dieu veut que la croix soit plantée dans ces belles régions; comment le serait-elle s'ils lâchaient pied? » Il leur a donné des instructions intelligentes pour tirer le meilleur parti de leurs armes européennes. Les deux armées s'ébranlent. La victoire était indécise, lorsqu'un des chefs indiens, qui avait eu une querelle avec Xicotencatl, s'éloigne avec ses soldats, entraînant un autre chef dans sa fuite préméditée. Xicotencatl tient bon quatre heures de plus et bat en retraite sans être poursuivi. Cortez alors renouvelle ses propositions de paix. La réponse fut une attaque de nuit. Heureusement Cortez a accoutumé ses hommes à être toujours prêts; jamais leurs armes ne les quittent, ils dorment en ordre de combat, et des sentinelles vigilantes gardent le camp. Cette nuit, par bonheur, il faisait clair de lune. Les Tlascaltèques échouent donc encore une fois, et Cortez envoie des Indiens porteurs de paroles de paix, non plus au général ennemi, mais bien à la ville de Tlascala même. La proposition est favorablement écoutée. Une ambassade solennelle part pour aller trouver Cortez. L'obstiné Xicotencalt la retient dans son camp et se prépare à prendre sa revanche. Chez les Espagnols, pendant ce temps, le découragement a pénétré; ils comptent leurs morts et leurs blessés; ils voient leur général rongé par la fièvre. Ils souffrent du froid dans cette partie élevée du plateau où ils couchent à la belle étoile. On se dit de l'un à l'autre que l'idée d'aller jusqu'à Mexico est une folie. Le parti de Velasquez se réveille, et une députation de mécontens va présenter au général les griefs de l'armée. « Il se peut que la nature soit contre nous, mais Dieu est plus fort que la nature, répond Cortez. » Il leur cite un vers d'une vieille romance dont le sens est qu'il vaut mieux mourir avec gloire que vivre dans le déshonneur. Ces autres *grognards* se calment, et peu après des gens de Tlascala paraissent avec des enseignes blanches en signe de paix : ils apportent des provisions de la part de Xicotencatl. La joie se répand dans le camp. Cependant Marina, qui les a observés de près, avertit Cortez que c'est un stratagème et qu'ils sont envoyés pour l'espionner; Cortez en acquiert la preuve et renvoie aussitôt à Xicotencatl ses émissaires après leur avoir fait couper la main. C'est ce que César avait fait bien plus injustement, lors du siége d'Alesia, contre des gens qui n'étaient pas des traîtres. « Rapportez à votre général, leur dit Cortez quand on les jeta hors du camp, qu'il peut venir de jour et de nuit, quand il voudra et comme il le voudra, et il verra qui nous sommes. » A la vue de ses émissaires mutilés,

Xicotencatl est déconcerté, consterné. Ces étrangers extraordinaires savent donc lire dans sa pensée ! Il se met enfin à désespérer de triompher des Espagnols, soit par la force ouverte, soit par la ruse, et se convertit à la paix. Il vient lui-même en donner l'assurance. A peu de jours de là, on part en bonne harmonie, tous ensemble, pour Tlascala, où Cortez est reçu dans le palais du père de Xicotencatl, et l'union achève de se cimenter.

Ce n'est pas précisément la bravoure virtuelle qui donna aux Espagnols la victoire sur les Tlascaltèques. L'un des compagnons de Cortez affirme que rien n'était plus brave que ces Indiens; il en a vu qui seuls se défendaient contre deux cavaliers, contre trois, contre quatre. La supériorité des armures, la poudre à canon, une discipline admirable, une incomparable vigilance, une tactique supérieure et le génie de Cortez décidèrent le succès. Les chevaux, sortes de monstres ailés, dont la vue troublait les guerriers tlascaltèques les plus déterminés, plus encore que les éléphans de Pyrrhus les Romains, y furent pour une bonne part. Cortez avait singulièrement façonné ses hommes. Il avait fait passer en eux sa prodigieuse présence d'esprit et avait trempé leurs corps par toutes les épreuves. La volonté persévérante d'un bon général opère comme le bain du Styx. Par un effet de leur tempérament, les Espagnols, quand un grand sentiment les anime, ont des qualités militaires qu'on chercherait vainement ailleurs. L'Anglais est assurément très brave, mais une armée anglaise qui n'a pas un certain bien-être, de la viande, du thé, est démoralisée et perdue. L'Espagnol peut se passer de tout, de boire, de manger, de dormir, supporter le froid et le chaud, et faire, l'estomac vide, des marches incroyables. Les soldats de Cortez eurent lieu de déployer toutes ces ressources qu'ils avaient dans le sang. Je crois cependant que rien ne les soutint au même degré que la conviction où ils étaient du triomphe nécessaire, infaillible, de la croix par leurs mains. Depuis l'expulsion des Maures, ils étaient persuadés que des infidèles ne pouvaient leur résister. C'est ce que répond Marina à un chef des Cempoallans qui, dans une des batailles contre les Tlascaltèques, croit que c'en est fait de lui et des siens, et Cortez, dans ses discours à ses compagnons, lorsqu'ils lui remontrent les difficultés dont ils sont entourés, revient toujours à leur dire qu'ils ont la bannière de la croix et que cela doit leur suffire.

Mais cette foi robuste, indomptable, qui donne à Cortez tant de puissance et lui vaut de pareils succès, lui crée aussi des périls, le pousse vers des écueils. Une fois à Tlascala, il se demande s'il peut tolérer auprès de lui le culte des faux dieux. Ses nouveaux amis, ses

alliés, dont il ne peut se passer pour son entreprise contre Montezuma, sont idolâtres; ils égorgent des victimes humaines et les mangent avec grand apparat. Ces atrocités sacriléges continueront-elles d'avoir leur cours, et la croix aura-t-elle traversé l'état de Tlascala sans le purifier de cette souillure? Le père Olmedo, heureusement, modère le héros. « Il faut faire chaque chose en son temps, lui dit-il; attendons l'occasion. » Et, en effet, l'occasion se présente bientôt. Voici que les chefs tlascaltèques proposent à Cortez et à ses officiers leurs filles pour épouses. Cortez leur répond que c'est impraticable, à moins que Tlascala ne se convertisse. Il leur explique la différence de leur religion avec la sienne, leur déclare qu'ils sont voués à la perdition éternelle, s'ils ne secouent leurs ténèbres. Une controverse s'engage; les sénateurs tlascaltèques allèguent, suivant une formule qu'on retrouve souvent dans la bouche des Indiens, que chacun, étant content de ses dieux, doit les garder; qu'eux, vieillards de la nation, ils n'abjureront jamais le culte des divinités qui avaient protégé leurs jeunes ans; que cette abjuration attirerait sur l'état la colère du ciel et soulèverait les populations, qui ne voulaient se départir de leurs croyances pas plus que de leurs libertés, et répandraient la dernière goutte de leur sang pour les unes comme pour les autres.

Après la conférence, Cortez, dont le caractère s'accommode mal des obstacles, ressent des mouvemens d'irritation et penche à s'y livrer : le père Olmedo lui renouvelle ses observations et ses prières pour qu'il temporise. « Patience; à quoi bon violenter la conscience de ces peuples? Les conversions forcées ne valent rien. Quand vous aurez renversé les autels, en supposant que vous le puissiez, les idoles resteront dans les cœurs. Agissons par la persuasion; l'œuvre, si elle est plus lente, sera plus sûre. » Alvarado et Velasquez de Léon joignent leurs instances à celles du moine charitable et bien avisé. Cortez condescend au principe de la tolérance religieuse. Les Espagnols pratiqueront leur religion publiquement, mais aucune contrainte ne sera exercée sur les habitans pour les y amener. Une grande croix est plantée dans un des carrefours de Tlascala. Elle surmonte un autel, où chaque jour la messe est célébrée. Cinq ou six jeunes filles des premières familles de la république sont baptisées et se marient à des officiers espagnols. L'une d'elles était la fille du vieux Xicotencatl, la sœur du jeune général qui avait défendu le sol de la patrie avec tant de courage et de persévérance. Elle devint la femme d'Alvarado, pour qui les Tlascaltèques ressentaient une admiration profonde, et qui, à cause de ses manières ouvertes et démonstratives, de ses allures hardies, de ses

grands cheveux blonds bouclés sur un teint clair, avait reçu le nom de Soleil (*Tonatiuh*). De ce mariage naquirent des enfans qui s'allièrent avec les plus nobles familles de Castille.

Il fut heureux pour Cortez que l'ardeur de son prosélytisme trouvât pour la tempérer la prudence du père Olmedo, les vues probablement mondaines de quelques-uns de ses lieutenans, et que, par leurs conseils, il se laissât ramener à la circonspection qui, en toute autre matière, lui était naturelle. Il eût soulevé un orage où il eût disparu avec sa troupe, alors épuisée, et dont les rangs étaient éclaircis; et eût-il réduit les Tlascaltèques, ce qui n'est pas probable, ces démonstrations de prosélytisme brutal lui eussent fermé le chemin de Mexico. L'entreprise eût été manquée. L'histoire mentionnerait son nom comme celui d'un condottiere qui aurait anéanti, par son fanatisme, les espérances magnifiques qu'avaient fait naître de premiers succès. Ce que c'est pourtant qu'un instant dans la vie d'un grand homme! Ce que vaut un bon avis! Une magnifique page, en impérissables caractères, dans l'histoire universelle, au lieu d'un de ces souvenirs obscurs, indifférens et fugitifs, qui forment le lot des aventuriers imprudens, et même l'unique récompense d'hommes meilleurs en qui la nature avait mis l'étoffe d'un héros, mais qui ont été malheureux.

Cortez, une fois rentré dans la bonne voie où son excellent jugement et sa pénétration tendaient à le maintenir, dresse son plan de campagne. Il ira maintenant à Mexico, bon gré, mal gré; il a une puissante alliance garantie par l'antipathie invétérée des Tlascaltèques contre les Aztèques. Le terrain est ferme sous ses pieds et il a le secret de la faiblesse de l'empire mexicain. Ce qu'il a appris à Tlascala a confirmé le dire du cacique de Cempoalla sur la haine qu'une partie des populations tributaires de l'empire a vouée à ses oppresseurs. Montezuma est détesté dans les provinces conquises : un libérateur qui s'offrira pour délivrer les peuples de ce joug pesant, pourvu qu'il soit fort, trouvera de nombreux auxiliaires. Aux portes même de Mexico, le *conquistador* sait qu'il aura des amis. Le frère de Cacamatzin, roi de Tezcuco, fils comme lui de Nezahualpilli, le prince Ixtlixochitl, écarté du trône de Tezcuco par l'influence de Montezuma, et réduit à un apanage médiocre, brûle de se venger : il est renommé par son bouillant courage, et il a fait offrir ses services à Cortez.

Cependant, à Mexico, l'empereur était livré à une perplexité désolante. Au fond généreux et intelligent, ce prince, après s'être distingué par sa bravoure, s'était abandonné à une superstition effrénée et à une bigoterie sanglante, on a vu à quel degré. Il est bien difficile

de présumer ce qui se passait dans son ame : nous sommes trop étrangers aux idées sous l'empire desquelles on vivait alors à Mexico, et la superstition avec ses extravagances est comme un de ces labyrinthes tortueux et sombres où il est impossible de distinguer le chemin qu'un homme a pu suivre parmi les détours les plus bizarrement compliqués. Si les idées qui peuvent naître d'une aveugle superstition associée à l'astrologie n'étaient pas presque toujours au rebours de l'ordre naturel du raisonnement, aux antipodes de la logique et du bon sens, on pourrait expliquer la conduite indécise de Montezuma et les contradictions de sa politique vacillante en disant qu'il était dominé tour à tour par un penchant à se conformer aux prophéties qui annonçaient le retour de Quetzalcoatl ou de sa race, et par le désir de conserver l'empire, même en dépit des envoyés de ce dieu vénéré. En tant qu'empereur jaloux de sa souveraineté, Montezuma redoutait ces étrangers sur lesquels des rapports propres à inspirer de l'effroi lui étaient parvenus. Le contact de ces êtres formidables ne pouvait manquer d'être fatal à son autorité. D'un autre côté, n'était-ce pas Quetzalcoatl qui revenait, conformément à la tradition, ou qui envoyait ses enfans? Une vague rumeur courait depuis plusieurs années que le moment solennel du retour de ce bon et puissant prince était proche, et dans ce cas ne fallait-il pas recevoir les Espagnols avec le plus profond respect, le plus grand empressement? Des présages menaçans se multipliaient depuis quelque temps. Les astrologues prédisaient que des calamités étaient suspendues sur l'empire, et c'est sans doute à ce motif qu'il faut attribuer le redoublement des sacrifices humains offerts alors aux dieux en expiation.

Dans les tiraillemens de son indécision, Montezuma, à l'arrivée des Espagnols, avait réuni le grand conseil de l'empire, dont faisaient partie les rois de Tezcuco et de Tlacopan. Qu'étaient ces êtres d'une race ignorée? quel accueil leur fallait-il faire? Était-ce ou non la descendance de Quetzalcoatl? étaient-ce des hommes ou des êtres surnaturels? Ce devaient être des hommes, et bien des raisons donnaient à croire que c'étaient les envoyés de Quetzalcoatl : ils venaient de l'orient, ils étaient blancs et barbus, ils étaient courageux, invincibles. Cependant, s'ils venaient de la part de Quetzalcoatl, comment étaient-ils ennemis des dieux du pays? Quelques personnes inclinaient à les bien recevoir, et entre autres Cacamatzin, qui avait succédé, avons-nous dit, à son père Nezahualpilli sur le trône de Tezcuco; mais cet avis n'avait pas été du goût de Montezuma. Finalement l'empereur ne s'était arrêté à aucun parti. Dans ses tergiversations, il

n'avait pas ouvert aux Espagnols sa capitale, il n'avait pas non plus employé la force pour les éloigner. Il les avait fait observer par ses ambassadeurs. Le plus habile d'entre eux, Teutlile, avait des instructions afin de constater ce qu'il pouvait y avoir de commun entre les Espagnols et Quetzalcoatl; aussi, ayant remarqué sur la tête d'un des soldats un casque doré semblable à celui que portait l'image du dieu, Teutlile avait demandé que le casque lui fût remis afin de l'expédier en toute hâte à Tenochtitlan (Mexico) comme une pièce de conviction. Cependant Cortez insistait toujours pour être admis à présenter à l'empereur le message qu'il prétendait apporter de la part de son souverain. Il faisait plus, il se rapprochait, pendant qu'on lui en refusait la permission. Maintenant il était à Tlascala, chez les ennemis des Aztèques. Il s'était montré plus formidable encore qu'on ne le supposait. Il était difficile de ne pas accueillir sa demande, et l'on pouvait se réserver par quelque embuscade le moyen de s'en débarrasser. A Tlascala donc, une dernière ambassade de Montezuma vient trouver Cortez, chargée de riches présens, de même que les autres. Cette fois, Cortez était invité à se rendre auprès de l'empereur, et on l'engageait à ne pas se lier avec les Tlascaltèques, qui, disait-on, étaient des barbares, des gens de bas étage. On lui indiquait pour se rendre à la capitale la route de Cholula, assurant que, dans cette ville, des préparatifs dignes de lui avaient été faits pour le recevoir. S'il faut en croire les historiens espagnols, c'est un complot qu'on y avait préparé.

Je glisse sur les évènemens de Cholula, quoique ce soit un remarquable épisode plein de dramatiques horreurs. Je ne m'arrête pas davantage aux détails du voyage de Cholula à Tenochtitlan, quoique ce soit sacrifier la description de villes curieuses, de jardins plus fastueux que ceux de l'orgueilleuse Sémiramis, et de montagnes dont les défilés rappellent les pays enchantés des romans de chevalerie. Entrons dans la capitale avec Cortez. Le voilà dans cette Venise au milieu des montagnes. Il habite le palais bâti par l'empereur Axayacatl, père de Montezuma, au pied de la grande pyramide. Cette vaste demeure, comprenant plusieurs bâtimens clos dans une même enceinte, suffit à loger les Espagnols et les Tlascaltèques qui les ont suivis, avec les nombreux serviteurs que leur a donnés le prince mexicain. Rien ne leur manque. Les habitans de la ville leur témoignent les plus grands égards, car décidément ce ne peuvent être des hommes qui ont accompli de pareilles prouesses, résisté à tant d'efforts, surmonté tant de périls, traversé sans en recevoir d'atteinte tant d'embûches; ce doivent être des

dieux, et on les qualifie de *dioses blancos* (les dieux blancs). Qu'importe pourtant à Cortez? Il n'est pas venu pour goûter les splendides loisirs d'une hospitalité impériale. Il a son but toujours devant lui, ce qui lui donne un grand avantage sur Montezuma, qui est bourrelé d'incertitudes. L'empereur aztèque conserve, il est vrai, un pouvoir immense. La terreur qu'il inspirait au loin s'est affaiblie, et c'était le ressort de son autorité; Cortez a recueilli, même entre Cholula et la capitale, beaucoup de murmures contre le gouvernement aztèque : cependant, telle est l'opinion qu'on a encore de l'empereur et de sa puissance, qu'aux portes de Mexico, les Cempoallans, qui jusqu'alors ont suivi fidèlement Cortez, viennent lui dire qu'il ne leur est pas possible d'en franchir l'enceinte et de s'exposer au courroux du *grand Montezuma.*

Dans la solennelle audience où Montezuma, entouré de sa cour, reçoit Cortez et ses officiers, l'empereur déclare au *conquistador* qu'à tant de hauts faits accomplis par les Espagnols, non moins qu'à la direction par laquelle ils sont venus dans ses états, il lui est impossible de ne pas les reconnaître pour les envoyés du grand et bon Quetzalcoatl qui a civilisé l'Anahuac. Le souverain au nom duquel s'annonce Cortez ne peut être que Quetzalcoatl lui-même. Montezuma, en parlant ainsi, avait les yeux et la voix remplis de larmes. On ne pouvait douter de sa sincérité en ce moment. Dans les jours qui suivent, il comble tous les Espagnols de présens. Il n'était simple soldat qui n'eût deux colliers massifs en or. Cortez, cependant, a pris la mesure des ressources inouies dont Montezuma dispose. Il voit quel est le dévouement absolu de toute la nombreuse population de la capitale et des environs pour l'empereur aztèque. Le tempérament violent de ses compagnons, excité par tant de victoires, par le spectacle de tant de richesses sur lesquelles ils étaient portés à s'arroger le droit du vainqueur, lui inspirent des inquiétudes que redouble le caractère âpre et féroce des guerriers de Tlascala. Ceux-ci, en effet, sont détestés des Aztèques et le leur rendent bien. Dans leur humeur sauvage, ils ne peuvent contenir l'arrogance dont les a gonflés le succès. Ensuite, il peut arriver d'Espagne une réponse peu amicale à ses dépêches, un rappel peut-être par l'effet des accusations et des intrigues de Velasquez, ou de la misérable envie contre tout ce qui se distingue qui anime l'évêque Fonseca, directeur des affaires des Indes. Le gouverneur de Cuba lui-même est homme à envoyer une nouvelle expédition, et d'autres auraient le mérite et le bénéfice des héroïques labeurs déjà accomplis! Il n'y a donc pas de temps à perdre. Monte-

zuma est fasciné, il faut en profiter. Telles étaient les pensées dont était agité le sein de Cortez huit jours après son entrée dans la cité impériale de Tenochtitlan. Il s'était placé dans l'obligation de réussir et d'ajouter à la couronne de Charles-Quint un fleuron si beau qu'en considération de ses services toute son audace lui fût pardonnée. Un dernier pas restait à faire, un seul, mais c'était le plus difficile de tous. Hôte de Montezuma, il fallait devenir son maître. Cortez se fie à sa fortune. Montezuma sera le vassal du roi d'Espagne, et lui, Cortez, il aura un gage certain de la subordination et de l'obéissance des peuples. Ce gage sera la personne de l'empereur.

Après tant de hardiesses, celle-ci était une suprême témérité. Sous prétexte de la conduite perfide d'un gouverneur mexicain, Quauhpopoca, qui, il y a quelque temps déjà, a fait égorger deux soldats espagnols, Cortez se rend au palais impérial suivi de cinq ou six de ses plus intrépides lieutenans, et termine un entretien avec le prince en lui disant de le suivre dans ses propres quartiers. Montezuma refuse; on lui réplique qu'il le faut. Il offre en otages ses enfans; on lui signifie qu'on le veut lui-même, et les Espagnols mettent la main sur la garde de leur épée. C'est de la folie caractérisée, direz-vous; le palais est rempli de gardes, la ville regorge de soldats mexicains. Montezuma est tout puissant : ainsi qu'il le dit un jour à Cortez, il n'a qu'à lever le doigt pour que des myriades de guerriers se ruent sur la petite troupe des Castillans et de leurs suivans les Tlascaltèques. Mais Cortez, avec le coup d'œil de l'homme de génie, a vu que son ascendant personnel sur Montezuma était plus grand encore que le pouvoir de ce prince sur ses sujets. Cette autorité absolue de l'empereur, puisqu'il tient l'empereur lui-même dans sa main, elle sera un instrument pour ses desseins audacieux. Montezuma est fasciné par le *conquistador*, donc il cédera et se laissera emmener dans le casernement de celui-ci : il est vain au plus haut degré, donc il fera comme s'il allait de son plein gré, et que tel fût son bon plaisir. A sa cour, parmi ses gardes, et dans sa capitale, on est dressé à lui obéir ponctuellement avec la soumission la plus profonde; donc, quand il aura exprimé sa volonté, on n'y résistera pas, on le conduira respectueusement dans cette prison, qu'il subira, mais qu'il paraîtra s'être choisie. Cependant, quand il demande sa litière, disant que c'est pour aller s'établir dans le quartier des Espagnols, les nobles, chefs de sa garde et de sa maison, semblent stupéfaits; ils n'en croient pas leurs oreilles ni leurs yeux. Dans les rues, la foule le regarde passer comme terrifiée d'un sacrilége abominable; cependant personne ne bouge : Montezuma répète

qu'il lui plaît d'aller vivre parmi ses amis les Espagnols. Il y est reçu d'ailleurs avec le respect le plus affecté. Sa maison, avec son luxe éclatant, le suit dans cette captivité.

Une fois Montezuma entre ses mains, Cortez lui fait apercevoir que, s'il est souverain à Tenochtitlan, il n'en est pas moins le vassal du roi d'Espagne. L'infortuné Quauhpopoca est jugé, condamné, brûlé vif, et, pendant la durée de l'exécution, Montezuma, comme un vassal félon, est mis aux fers. De ce jour, Montezuma dut être déshonoré à ses propres yeux. Vainement, après le supplice de Quauhpopoca, Cortez se remet à le traiter avec tous les signes extérieurs du respect : Montezuma se sent déchu au fond de l'ame, et son influence parmi les populations est ébranlée. Le jeune roi de Tezcuco, Cacamatzin, qui lui doit la couronne, qui est son neveu, exprime hautement son indignation, et commence à organiser la résistance. Montezuma lui enjoint de venir auprès de lui; Cacamatzin répond qu'il compte bien, en effet, paraître dans Tenochtitlan, mais que ce sera pour restaurer la religion dégradée, rendre à l'empire son renom et sa liberté; qu'il ira, la main non sur la poitrine, dans l'attitude d'un suppliant, mais sur la poignée de son épée, pour exterminer ces Espagnols qui ont infligé tant d'ignominie aux nations d'Anahuac. Cacamatzin poursuivait son dessein, lorsque Montezuma, perfide envers ceux qui se dévouent pour lui, et lâche comme la perfidie l'est toujours, le fait saisir dans un palais où il l'avait convié à une conférence, et le livre à Cortez. Un prince plus souple est placé sur le trône de Tezcuco. Délivré de tout embarras de ce côté, le *conquistador*, pour qui une concession obtenue de Montezuma n'est qu'un moyen d'en obtenir une autre plus grande, exige du malheureux empereur un dernier sacrifice, la reconnaissance expresse et formelle de la souveraineté de Charles-Quint et de son propre pouvoir. Dès leur premier entretien, Montezuma, si l'on doit en croire les historiens espagnols, lui avait exprimé qu'il était porté à s'avouer le vassal du roi d'Espagne.

Tous les chefs de l'empire sont donc convoqués en une espèce de parlement. Du haut de son trône, Montezuma leur rappelle la tradition de Quetzalcoatl. « Vous vous souvenez, leur dit-il, que ce dieu en partant annonça qu'il reviendrait pour reprendre parmi nous l'autorité suprême. Le temps prédit est arrivé : ces hommes blancs viennent des pays situés au-delà des mers, du côté où le soleil se lève, et ils revendiquent pour leur roi le pouvoir suprême en notre pays. Je suis prêt à le leur abandonner. Vous qui avez été mes fidèles vas-

saux pendant le long espace de temps que j'ai passé sur le trône, j'attends de vous que vous me donniez cette dernière preuve de soumission. Vous reconnaîtrez pour votre maître le grand prince qui règne de l'autre côté de l'Océan; en son absence, vous obéirez au capitaine qu'il a envoyé parmi nous. Les tributs que vous m'apportiez, vous les lui paierez; les services que vous me rendiez, c'est à lui maintenant d'en disposer. » A ces mots, l'émotion et les sanglots étouffent ses paroles, et l'illustre assistance, à son exemple, ne peut retenir ses larmes; chacun lui répond que, puisque tels sont ses ordres, il sera obéi. Immédiatement après, le serment de fidélité est prêté. Acte en est dressé par un notaire royal de la cour d'Espagne. Des Espagnols partent, à titre de collecteurs d'impôts, pour recueillir le tribut des différentes provinces de l'empire. Déjà Cortez s'était occupé de fonder des établissemens dans le pays, et avait détaché cent cinquante hommes sous le commandement de Velasquez de Léon, pour aller installer une colonie bien loin, à l'embouchure du Guazacoalco, où se trouve le meilleur port de tout le golfe du Mexique, et où Cortez espérait découvrir ce qu'il nomme le *secret du détroit*, c'est-à-dire un passage naturel de l'Océan Atlantique à l'Océan Pacifique. Ainsi tout est fini, et le rêve de Cortez en six mois est devenu une réalité.

Mais non; c'est à peine si rien est commencé. L'ardeur religieuse de Cortez, long-temps contenue, va faire explosion, et il y aura des tourmentes auprès desquelles les luttes contre les Tlascaltèques et leur général Xicotencatl ne seront plus que des jeux d'enfans. Dès le premier jour où il a pu s'entretenir avec Montezuma, Cortez lui a parlé de se convertir. Il lui a fait un exposé des croyances chrétiennes sur l'origine du monde, a déployé toutes ses connaissances théologiques, lui a certifié qu'il adorait Satan, et que cette abominable idolâtrie le conduirait à une damnation éternelle. Il l'a conjuré de sauver son ame et de faire le salut de son peuple en passant au culte pur enseigné par le Christ et en s'inclinant devant la croix, signe de la rédemption opérée au prix du sang d'un Dieu de bonté. Montezuma a répondu qu'il ne doutait pas que le dieu des Espagnols ne fût un grand dieu, qu'il avait sur la création une croyance assez semblable à celle qui venait de lui être indiquée, mais que ses dieux à lui-même étaient de puissans dieux pareillement, qu'ils avaient fait la grandeur des Aztèques, et qu'ainsi il leur resterait fidèle. Peu de jours après, visitant en compagnie de l'empereur le grand temple où étaient réunis les sanctuaires de tous les dieux, Cortez, à la vue du sang humain qui les souil-

lait, avait apostrophé son impérial interlocuteur en ces termes : « Comment un prince aussi glorieux et aussi sage que vous l'êtes peut-il adorer ces idoles, représentation de Satan? Ah! si vous nous permettiez d'ériger ici la croix, d'y placer les images de la Vierge et de son divin fils, vous verriez ce que deviendraient ces dieux abominables. — « Ces dieux, avait dit Montezuma, sont ceux qui ont conduit les Aztèques à la victoire depuis l'origine de la nation; ils nous envoient le temps des semailles et celui de la moisson, et si j'avais pu m'attendre à ce que vous leur manquiez ainsi de respect, je ne vous aurais point admis en leur présence. » Cette scène se passait avant la captivité de Montezuma. Le père Olmedo, intervenant aussitôt, avait calmé Cortez, et bientôt des soucis temporels avaient distrait l'attention du grand capitaine; mais du moment où Montezuma a fait solennellement sa soumission à Charles-Quint, le zèle religieux de Cortez se réveille plus impétueux. S'il a travaillé pour la couronne de Castille, qu'a-t-il fait pour la foi? Sera-t-il dit que maintenant, dans cette capitale qui reconnaît pour maître sa Majesté Catholique, les sacrifices humains poursuivront impunément leur cours?

Suivi de ses principaux officiers, Cortez entre dans l'appartement de Montezuma et lui demande de faire remettre aux Espagnols, pour l'exercice de leur culte, la vaste enceinte du grand temple, afin qu'on puisse inviter le peuple entier à participer aux bienfaits de la religion du Christ. « Mais, Malintzin, répond l'empereur consterné, vos exigences sont poussées si loin que le courroux de nos dieux va s'enflammer, et mes peuples vont se soulever plutôt que de souffrir la profanation de leur temple. » En effet, la religion d'une nation est, de tous ses biens, celui dont le sacrifice lui est le plus odieux; tant qu'un peuple a de la foi, la perte de sa religion lui est plus sensible encore que celle de sa nationalité même. A la suite d'une conférence avec les prêtres, Montezuma cependant annonce à Cortez qu'un des deux sanctuaires de la grande pyramide lui est abandonné. On y érige un autel où la croix s'élève; la messe y est célébrée avec un grand appareil par les pères Olmedo et Diaz; le sanctuaire attenant demeure consacré au culte sanguinaire du dieu de la guerre, et retentit au même instant des chants des Aztèques indignés.

De ce jour, tout a changé d'aspect à Mexico. Jusqu'alors Montezuma était d'une extrême affabilité envers les Espagnols; il se plaisait dans la société de quelques-uns d'entre eux, et jouait avec eux en leur laissant toujours des gages de sa munificence. Il devient sombre, il les évite, et

passe son temps à s'entretenir avec les principaux des guerriers et des prêtres aztèques. La population contient mal son animosité; sa fierté blessée se fait jour. L'empereur envoie chercher Cortez et lui déclare que les dieux ont fait connaître aux prêtres qu'ils étaient courroucés et demandaient, sous peine des plus grands malheurs pour la ville et l'empire, que les étrangers profanateurs fussent sacrifiés sur leurs autels. « Vous n'avez, dit-il, de chance de salut que dans la retraite; partez, allez d'où vous êtes venus, vous ne serez saufs qu'à ce prix. » Cortez, avec un grand sang-froid, réplique qu'il ne se refuse pas à quitter le pays, mais qu'auparavant il faut qu'il ait des vaisseaux. On se met donc, à la Vera-Cruz, à construire une flotte sous les ordres de Martin Lopez; mais, sous main, Cortez a soin que la construction aille lentement. En attendant, tout dans la capitale prend un air de plus en plus lugubre et menaçant. On se prépare, du côté des Mexicains à attaquer, du côté des Espagnols à se défendre. A la première occasion, les glaives vont être tirés.

Tout à coup on apprend qu'une flotte a paru à la Vera-Cruz. Elle est nombreuse, elle est montée par des soldats espagnols. Ils sont neuf cents, dont quatre-vingts cavaliers, autant d'arquebusiers, cent cinquante arbalétriers, avec beaucoup d'artillerie. C'est plus de quatre fois la force de la troupe castillane qui environne Cortez à Mexico. A cette nouvelle, les Espagnols poussent des cris de joie; ils sont sauvés. Illusion! c'est le dernier coup qui est porté à Cortez. Cette expédition vient de Cuba, où Velasquez l'a organisée pour qu'elle aille renverser le piédestal que s'est fait Cortez. De la Villa-Rica de la Vera-Cruz, le *conquistador* avait envoyé en Espagne deux de ses officiers, chargés d'offrir à la cour les somptueux présens qu'il tenait de Montezuma, en leur recommandant bien de ne pas toucher à Cuba. L'un d'eux, qui y avait une plantation, se met en tête de la visiter, malgré ces instructions, et ainsi toute l'île apprend les découvertes inespérées de Cortez, et connaît l'Eldorado qu'il a atteint. La fureur de Velasquez n'a plus de bornes. Il épuise toutes ses ressources, afin de composer une armée à laquelle Cortez ne puisse résister, et qui conquière pour lui-même le riche empire mexicain. Telle est l'armée qui vient de débarquer à la Vera-Cruz, sous les ordres de Narvaez, officier d'une bravoure éprouvée.

Cortez a bientôt pris son parti. Avec soixante-dix Espagnols, il sort de Mexico, laissant le commandement au vaillant Alvarado, à qui il recommande la prudence et la modération. En route, il rallie les cent

cinquante hommes qu'il avait confiés à l'un de ses lieutenans pour aller fonder une colonie sur les bords du Guazacoalco, marche droit sur Narvaez, qui se garde assez mal, trouve le moyen de semer un peu d'or et beaucoup de bonnes paroles dans cette armée, et, par un coup de fortune, fait Narvaez lui-même prisonnier après un combat de nuit où, à la faveur de l'obscurité, il a pu faire accroire qu'il avait de grandes forces. Toute la troupe de Narvaez, émue de ses hauts faits, séduite par son éloquence, enflammée par les dépouilles que promet l'empire mexicain, passe sous ses drapeaux, et Cortez rentre bravement à Mexico, le 24 juin 1520.

Cette fois on dirait que la populeuse cité est déserte. Pas un Aztèque ne se montre pour voir passer le *conquistador* triomphant; sur le lac, le long des chaussées, pas une pirogue. C'est qu'aux griefs religieux des Aztèques Alvarado en a ajouté un autre : par une infame perfidie, il a égorgé la fleur de la jeune noblesse pendant qu'elle célébrait la fête du dieu de la guerre, Huitzilopotchli, probablement afin de s'emparer des ornemens d'or dont s'étaient chargés pour la solennité ces six cents infortunés jeunes gens. Cortez, une fois dans ses quartiers, y est bientôt cerné. Il avait eu la précaution de faire construire deux brigantins sur lesquels il aurait pu s'échapper au travers du lac; les Aztèques les ont brûlés. Un siége furieux commence contre les Espagnols. Une grêle de flèches et de pierres tombe sur tous les points du palais d'Axayacatl qui leur sert de forteresse. Ils répondent par l'artillerie et la mousqueterie, qui font d'horribles brèches dans les rangs serrés des Mexicains; mais qu'importe? les assaillans sont innombrables, et ils ne demandent qu'à mourir, pourvu que dix de leurs vies soient échangées contre la vie d'un *fils du Soleil*. Cortez fait des sorties où il a l'avantage, cependant il n'en demeure pas moins bloqué. Les terrasses des maisons sont garnies de guerriers, les ponts des canaux qui longent les rues sont levés. « Vous êtes à nous, crient les Aztèques, la pierre du sacrifice est prête, le couteau du sacrificateur est aiguisé. Notre dieu Huitzilopotchli va enfin voir couler devant lui votre sang qu'il attendait. Les bêtes fauves de la ménagerie du palais rugissent de plaisir, parce qu'elles sentent qu'elles vont dévorer votre chair. Nous avons des cages où nous en enfermerons pour les engraisser, afin qu'ils soient dignes d'être sacrifiés, les enfans félons d'Anahuac qui sont dans vos rangs (les Tlascaltèques). » En parlant ainsi, ils combattaient avec tant de bravoure, dit Bernal Diaz, que « plusieurs de nous, qui avaient servi en Italie dans les *combats de géans* contre les Français, ou dans le Levant con-

tre les Turcs, déclaraient n'avoir jamais rien vu qui fût pareil à ces Indiens. » C'est le frère même de Montezuma qui commande le siège, et il est de tous le plus intrépide. Cortez heureusement n'est pas homme à se rebuter ou à perdre courage. Il a un corps de fer et une ame de bronze. Il espère qu'à force de carnage il obligera les Indiens à se soumettre. Il essaie de les effrayer par des machines de guerre à l'aspect formidable, des tours qui marchent chargées de guerriers à couvert. Il tente aussi la voie des négociations, et fait intervenir Montezuma lui-même comme médiateur. Le malheureux empereur paraît en grande pompe sur une terrasse du quartier des Espagnols. A sa vue, la foule, accoutumée à lui obéir, par un premier mouvement s'incline. « Venez-vous pour me délivrer? dit-il du ton calme d'un homme accoutumé à commander; mais je ne suis point prisonnier: je reste ici de mon plein gré parmi les hommes blancs qui sont mes hôtes. Venez-vous pour les forcer à se retirer? mais ils se préparent eux-mêmes à partir. » Les termes d'amitié dont Montezuma se sert envers les Espagnols rallument la rage des Aztèques; du moment où il se dit l'ami de ces étrangers profanateurs, il n'est plus qu'un traître à la patrie et aux dieux. Une décharge de pierres et de flèches est dirigée sur lui. Il est blessé et meurt peu de jours après.

Cette aventure montre à Cortez que les Aztèques ne se soumettront pas. D'un autre côté, ses vivres sont épuisés, et il n'y a plus qu'un parti à prendre: c'est de se frayer à tout prix un passage. Pour sortir de Mexico cependant, il faut passer au travers de longues rues dont les maisons sont converties en citadelles, avec leurs terrasses chargées de projectiles et couvertes de combattans. Après les rues sont les longues chaussées jetées dans le lac, et bordées de guerriers aux aguets dans leurs canots, parmi les roseaux. Pour saisir plus sûrement leur proie, les Mexicains ont dans les rues détruit les ponts, érigé des barricades; les chaussées de même ont été rompues. Pourtant Cortez, par une marche de nuit, regagne la terre ferme par la chaussée de Tlacopan, la plus courte des trois; mais quelle nuit! Dans les récits des *conquistadores* et dans les annales espagnoles, c'est la nuit fatale (*noche triste*). Cortez y perdit la moitié de son armée; tous ceux qui s'étaient embarrassés de butin périrent ou furent pris, ce qui était pire. Toute l'artillerie resta aux Aztèques, à qui heureusement on avait caché la manière de s'en servir et la composition de la poudre. Il fallut une grande bravoure dans la petite troupe espagnole pour atteindre, même au prix de tant de sacrifices, la terre ferme; les femmes elles-mêmes se distinguèrent les armes à la main.

Deux héros principalement firent le salut de tous, le général d'abord, et l'audacieux Alvarado, qui se surpassa au point d'arracher des cris d'admiration aux Aztèques. Il arrive démonté en un endroit où la chaussée est coupée. Les cavaliers, serrés les uns contre les autres, ont pu passer en se jetant dans le lac, et, avec eux, ils ont conduit une partie de la troupe de l'autre côté de la brèche; mais il est seul, lui : il était demeuré en arrière pour contenir les assaillans. Il semble qu'il ne peut échapper, lorsque, s'appuyant sur sa longue lance et appelant à lui toute sa vigueur, qui était prodigieuse, il franchit la largeur de la brèche d'un saut; puis d'un regard il nargue les ennemis étonnés, qui s'écrient qu'il est véritablement le fils chéri du Soleil. Le saut d'Alvarado est demeuré célèbre. Le lieu où la scène se passa porte aujourd'hui le nom de Saut d'Alvarado, et, de tous ses exploits, c'est celui qu'on choisit pour lui faire son nom historique. Le premier lieutenant de Cortez, le conquérant du royaume de Quiché, est désigné dans les chroniques comme Alvarado-du-Saut.

Une fois sur la terre ferme, Cortez trouve une armée qui l'attaque. Alors s'engage la bataille d'Otumba qu'il gagne après avoir cru, comme César à Munda, que c'en était fait, et qu'il ne lui restait plus qu'à mourir glorieusement. De là, il va se refaire parmi les Tlascaltèques et s'y apprête à revenir sur Tenochtitlan avec des ressources nouvelles. Je passe sur les démarches par lesquelles il s'assure de la fidélité des gens de Tlascala, sur les expéditions qui rétablirent parmi les populations son crédit ébranlé par les désastres de la *noche triste*, sur les alliances qu'il forme, sur les mécontentemens qu'il apaise, ainsi que sur les complots qu'il conjure parmi les siens. C'est une série d'évènemens et d'incidens qui tiennent du prodige; je glisse de même sur l'ambassade envoyée par les Aztèques à Tlascala, afin de supplier les Tlascaltèques de se concerter avec tout le pays d'Anahuac pour écarter ces cruels étrangers, ennemis des hommes et des dieux, et sur les débats que soulèvent ces envoyés dans le sénat de Tlascala. C'est beau cependant comme les plus dramatiques séances du sénat romain. Arrivons avec Cortez devant Mexico, où il se présente à la tête d'une armée fort nombreuse d'auxiliaires dont il a perfectionné l'armement, qu'il a soumise, sous plusieurs rapports, à une loi sévère. Une flotte de treize brigantins portant de l'artillerie doit opérer sur le lac.

Le frère de Montezuma, qui avait succédé à l'empire, est mort, après un règne de quatre mois, de la petite vérole, importée par Narvaez. A sa place a été choisi Guatimozin, neveu et gendre de Monte-

zuma, jeune homme de vingt-cinq ans, d'une bravoure à toute épreuve, d'une intelligence remarquable et d'une rare élégance en sa personne, qui avait voué aux Espagnols une haine implacable, pareille à celle que jura Annibal aux Romains entre les mains d'Hamilcar. Cortez, qui a mesuré les difficultés de son entreprise et qui ne veut rien négliger pour le succès, établit des règlemens qu'il enjoint aux siens d'observer fidèlement. Ce recueil d'ordonnances militaires nous a été conservé. Le but suprême qu'il indique à ses compagnons d'armes est la conversion des païens; c'est le secret de leur force et la condition de leur triomphe. Autrement, dit-il, cette guerre est souverainement injuste, et tout ce qu'elle nous procurerait serait un bien mal acquis. De là des dispositions qui interdisent, sous des peines sévères, le blasphème, le jeu, etc. On dirait une armée de croisés et de croisés disciplinés, et en effet Cortez se supposait le chef d'une croisade, comme avait pu le faire Godefroi de Bouillon. Du côté opposé, les prêtres, qui ont une grande influence sur Guatimozin, prêchent aux Aztèques qu'il n'y a pas de compromis possible avec les Espagnols violateurs des temples, et qu'avec eux il faut vaincre ou périr. Comme dans *la Jérusalem délivrée*, le ciel est en présence d'un olympe païen ou des anges déchus compagnons de Satan. Comme dans l'Iliade, les hommes croient voir les habitans du céleste séjour prendre parti pour eux et descendre dans leurs rangs. C'est au moins ce qui advient aux Espagnols, qui, à mainte reprise, sont persuadés qu'ils ont distingué dans les airs la vierge Marie, ou à côté d'eux saint Jacques sur son cheval blanc, ou saint Pierre patron de Cortez.

De part et d'autre, il y a une multitude innombrable de combattans, car Cortez a eu jusqu'à 150,000 auxiliaires; des deux côtés, un dévouement extraordinaire et une prodigieuse ardeur. Les Aztèques se défendent comme un peuple qui combat pour ses *autels* et pour ses *foyers*. Les Espagnols se conduisent comme des prédestinés qui ont à exécuter un arrêt du ciel, et comme des ambitieux qui ont à conquérir à la pointe de l'épée des richesses et des titres. Les Indiens auxiliaires cherchent à assouvir de longs ressentimens, à tirer des représailles d'une violente oppression; ils veulent exterminer d'anciens maîtres qui les anéantiraient eux-mêmes, si l'on n'en triomphait. Plus d'une fois la victoire est indécise, malgré le courage féroce des gens de Tlascala et la vaillance sanguinaire du prince de Tezcuco, Ixtlixochitl. C'est toujours l'intrépidité de cette poignée d'Espagnols, et c'est souvent la bravoure personnelle de Cortez qui enlève le succès, non sans l'acheter chèrement. On se bat par terre et par eau, à distance et corps à corps,

de jour et de nuit, sur les plates-formes des pyramides, sur les terrasses des maisons, sur la plage boueuse du lac. On emploie la ruse aussi bien que l'audace, et plus d'une fois les embûches de Guatimozin mettent les *conquistadores* en péril. Déjà, dans la *nuit fatale*, Cortez avait couru de grands périls. A l'attaque de Xochimilco (*le Champ des Fleurs*), l'une des villes de la vallée, il est un instant prisonnier. C'en était fait de lui si les Aztèques n'eussent voulu le réserver pour un sacrifice ultrà-solennel. Un Tlascaltèque et deux de ses propres serviteurs le dégagèrent. Le lendemain, on chercha le guerrier de Tlascala pour le récompenser; mais ce fut en vain, et il demeura accrédité dans l'armée que c'était saint Pierre en personne qui était venu au secours du général sous ce déguisement. Durant le siége même de Mexico, Cortez, à la sollicitation plus que pressante de ses compagnons, qui souffrent des pluies et du manque de vivres, se décide un jour à donner un assaut général. « On nous laisse, disaient les soldats, exposés à toutes les intempéries des saisons, livrés à la famine, pendant qu'un coup de main serait si facile contre ces païens. Est-ce que l'autre jour nous n'avons pas pénétré de vive force jusqu'au cœur de la ville, jusqu'au palais de l'empereur et au temple où Satan est adoré sous le nom de cette infame idole Huitzilopotchli? Est-ce que nous n'avons pas su mettre le feu à cet abominable sanctuaire et au palais, et précipiter du haut en bas de la pyramide les prêtres sanguinaires dont ce repaire était peuplé? Finissons-en par un assaut. — Vous aurez l'assaut, » dit le général, que les murmures ont alarmé. En effet, on convient d'attaquer en deux colonnes. Alvarado commande l'une; Cortez s'est réservé de diriger l'autre. On s'ébranle après la célébration de la messe. Cortez partage son corps en trois divisions qu'il lance successivement, en recommandant aux chefs la circonspection. Les Aztèques battent en retraite; les Espagnols, conduits par le trésorier Alderete (dans cette expédition les financiers eux-mêmes étaient des héros), et par Andres de Tapia et le frère d'Alvarado, les pressent vivement. On touche enfin au centre de la ville et on crie victoire. Tout à coup, du sommet d'un *teocalli*, on entend le cor de Guatimozin. A ce signal, les Indiens fuyards se retournent; d'autres, qui occupent les maisons, se montrent sur les terrasses; les rues latérales s'encombrent de guerriers, et il en sort des roseaux du lac à droite et à gauche de la chaussée. Ils se jettent avec furie sur les Espagnols et sur leurs auxiliaires. Le désordre se met dans les rangs, et l'artillerie ne peut plus rien, c'est une mêlée affreuse. Beaucoup d'Espagnols sont pris ou tués; Cortez, lui-même blessé, est saisi par six hommes aux formes athlétiques, qui,

le voyant presque seul, ont accouru avec frénésie en criant : A Malintzin! à Malintzin! Il est cependant encore une fois arraché des mains de l'ennemi; mais le cor de Guatimozin, qui semble exercer une influence magique comme celui d'Astolphe, continue de sonner, et l'impétuosité des Aztèques va toujours croissant. Ils font rouler aux pieds de Cortez plusieurs têtes espagnoles en s'écriant : Voici *Tonatiuh!* (c'était, on l'a vu, le nom qu'ils avaient donné à Alvarado.) Voici Sandoval! (c'était l'ami le plus cher de Cortez.) Du côté de la colonne d'Alvarado, pour semer l'épouvante parmi les Espagnols, ils lançaient de même des têtes de simples soldats blancs, en faisant retentir le nom de Malintzin. Heureusement ni le général, ni Alvarado, ni Sandoval n'avaient succombé; cependant les Espagnols étaient en complète déroute; ils gagnèrent avec peine leurs retranchemens, et le soir, au coucher du soleil, ils purent contempler avec effroi l'horrible cérémonie qui se passait au sommet du grand *teocalli*. Leurs frères d'armes prisonniers étaient égorgés devant la statue du dieu, et leurs corps sanglans, précipités du haut de la pyramide, tombaient au milieu d'une foule qui s'en disputait les membres pour s'en repaître.

Cette victoire de Guatimozin inspira un grand enthousiasme parmi les Aztèques et ceux qui leur étaient restés unis. Les prêtres proclamèrent que les dieux, satisfaits du sacrifice des prisonniers espagnols, avaient promis de délivrer le pays des étrangers, et que, dans huit jours, cette promesse serait accomplie. A cette nouvelle, l'alarme se répand parmi les alliés des Espagnols. Ils désertent en grand nombre, non pour se rendre chez les Aztèques, dont ils redoutent le courroux, mais pour rejoindre leurs foyers. Cependant Cortez fait faire bonne garde dans le camp. Les sorties des assiégés sont repoussées; les huit jours se passent sans que les Espagnols aient perdu rien de plus que quelques maraudeurs. Les alliés, voyant que l'oracle est en défaut, reviennent vers les Espagnols. L'ardeur agressive des assiégés se refroidit, et ils se retrouvent bientôt en face des fléaux dont ils étaient poursuivis depuis quelque temps, la famine et les maladies épidémiques qu'engendrent la misère et l'encombrement. De l'exaltation plusieurs passent à l'abattement; ils voient avec désespoir leurs anciens vassaux démolir tous les quartiers de la ville que Cortez a envahis et niveler ses édifices.

Cortez, qui sait à quoi s'en tenir sur leur position, dépêche à Guatimozin trois chefs qui étaient parmi les prisonniers. Il le fait conjurer de se soumettre, lui promettant qu'on lui laissera la couronne, que les Aztèques garderont leurs propriétés et leurs dignités, sous la

suzeraineté du roi des Espagnes. Le jeune prince reçut les envoyés avec distinction et écouta attentivement leur message. Probablement parce qu'il n'était pas assez le maître, il s'en remit à un conseil composé des principaux chefs de l'armée et des hommes les plus considérables. Quelques-uns furent d'avis d'accueillir les propositions de Cortez; mais les prêtres, qui reconnaissaient qu'avec les chrétiens c'en était fait de leur influence, furent d'un avis opposé. « La paix est un grand bien, dirent-ils à l'empereur, pourvu que ce ne soit pas avec les hommes blancs. Il n'est pas de promesse qu'ils n'aient violée. Leur cupidité est sans bornes, et qui pourrait dénombrer leurs outrages contre nos dieux? Fions-nous aux divinités qui ont été si long-temps les protectrices de notre nation. Ne vaut-il pas mieux mourir que de vivre sous l'esclavage de ces étrangers menteurs et impies? » Leur éloquence enflamma Guatimozin. « Eh bien! dit-il, nous mourrons en combattant; malheur à qui parlera de se rendre! » En réponse aux offres de Cortez, deux jours après, Guatimozin ordonne une sortie générale; elle est sans succès. Les Aztèques sont refoulés et tenus à l'étroit dans quelques-uns des quartiers. Parmi eux la famine devient plus cruelle chaque jour. Ils se nourrissent des lézards et des rats qu'ils peuvent trouver; ils recherchent les reptiles et les insectes, rongent l'écorce des arbres, et s'en vont la nuit arracher des racines. Pendant ce temps, Cortez, voyant qu'il n'y avait pas d'autre moyen de les soumettre, poursuit l'œuvre de destruction à laquelle il s'était déterminé avec beaucoup de regret : les pyramides et les palais sont rasés, tout comme les huttes en joncs où habitait la populace. La démolition s'accomplit par les mains des alliés, auxquels les Aztèques criaient : « Malheureux! plus vous démolissez et plus vous aurez à reconstruire, car, si nous sommes les vainqueurs, nous voudrons avoir une capitale aussi magnifique qu'autrefois, et si les hommes blancs l'emportent, ils ne seront pas moins exigeans que nous-mêmes. » Malgré l'âpreté de leurs maux, ces vaillans Aztèques faisaient bonne contenance : ils répondaient avec hauteur et dédain quand on leur disait qu'ils n'avaient plus de vivres, et l'un des chefs indiens attachés à Cortez leur ayant remontré, dans un de ces entretiens qui se reproduisaient assez fréquemment entre les sorties et les assauts, qu'ils étaient à la dernière extrémité, ils lui jetèrent des crêpes de maïs à la figure, disant qu'ils avaient des subsistances pour eux et pour les autres.

Cependant la faim et la maladie les décimaient. On les voyait amaigris sur leurs terrasses ou derrière les barricades. Quand on gagnait

sur eux une rue de plus, on y trouvait les cadavres entassés en pourriture. Eux si soigneux de la sépulture, ils avaient cessé de la donner aux morts. Dans les maisons, on rencontrait des femmes et des enfans décharnés, ne pouvant plus se traîner, car tout ce qui avait la force de se tenir debout se concentrait dans les quartiers insoumis encore. Dans cette triste situation, on les entendit plus d'une fois reprocher aux Espagnols de ne pas en finir. « Vous n'êtes pas les fils du Soleil, car il est, lui, rapide en sa course, et vous, que vous êtes lents dans votre destruction! Achevez-nous donc, afin que nous allions enfin près de notre dieu Huitzilopotchli, qui nous tiendra compte de tout ce que nous souffrons pour lui! » D'autres fois ils les bravaient, leur disant qu'ils chercheraient en vain les trésors; qu'on avait tout enseveli dans des cachettes dont ils n'auraient pas le secret. Et il ne fallait pas leur parler de se rendre : Cortez ayant adressé à Guatimozin un prisonnier d'un haut rang pour le presser de traiter, on assure que Guatimozin envoya ce parlementaire à la pierre du sacrifice.

Bientôt il ne resta plus aux Aztèques qu'un quartier, le plus incommode de tous, faisant à peine le huitième de la cité, et où il n'y avait pas assez de bâtimens pour leur donner asile. Plusieurs demeuraient, la nuit comme le jour, en plein air dans les bateaux, parmi les roseaux du lac. Chaque jour, Cortez acquérait des preuves nouvelles de l'extrémité à laquelle ils étaient réduits. Pendant quelque temps, ils avaient pu se soutenir en dévorant les prisonniers qu'ils faisaient dans les sorties. Cette ressource même leur était ravie. On en surprenait la nuit qui rôdaient pour ramasser des débris que les animaux immondes eussent dédaignés, ou pour arracher de leurs ongles une poignée d'herbes, et on raconte qu'on vit des mères égorger leurs enfans pour les manger. Une épidémie causée par les miasmes dont l'air était empesté décimait ceux qui échappaient au glaive et à la famine. Cortez fut saisi de pitié; il donna les ordres les plus formels pour qu'on épargnât tout ce qui ne commettait aucune agression; mais quel moyen de se faire obéir de ses alliés les féroces Tlascatèques et des ci-devant vassaux des empereurs aztèques, qui avaient à exercer des vengeances pour le joug pesant sous lequel on les avait courbés? En même temps il renouvelait ses efforts pour obtenir de Guatimozin qu'il se soumît. Sur les instances des chefs, le jeune monarque consentit enfin à une entrevue. On se donna rendez-vous à la vaste place du marché, sur une grande plate-forme qui autrefois servait à des représentations populaires. Cortez y fit étendre des tapis et dresser un banquet où il comptait prier son vaillant ennemi d'assouvir

sa faim. A l'heure indiquée, Guatimozin ne parut pas; il se fit excuser par les mêmes chefs qui lui avaient apporté les paroles de Cortez, soit qu'il craignît qu'on ne s'emparât de sa personne et que le sort de Montezuma, réduit à n'être plus que l'instrument passif des étrangers, lui semblât le plus grand des maux, soit plutôt que l'influence des prêtres l'eût déterminé à lutter jusqu'à la fin, sans rémission. Le *conquistador* retint à dîner ces pauvres affamés, et les renvoya avec ses complimens pour leur maître, et avec des provisions, en réitérant sa demande d'une conférence. Le fier Guatimozin retourna présent pour présent; les mêmes personnes revinrent au camp espagnol chargées des plus beaux tissus en coton, mais seules, sans l'empereur. Cortez leur renouvela ses instances les plus vives, si bien que le lendemain matin on lui apporta la promesse de la visite de Guatimozin pour midi. Ce fut encore en vain, et l'on s'aperçut que les assiégés se préparaient silencieusement à combattre dans leur dernier asile comblé de morts et de mourans. Il y eut donc, le jour suivant, une bataille ou plutôt une boucherie. Les auxiliaires de Cortez égorgèrent quarante mille Aztèques, sans distinction d'âge ni de sexe. Leur furie sanguinaire excita l'indignation de ce grand homme, qui, rendant compte de cette scène à son maître, lui dit : « Les cris des enfans et des femmes qu'on égorgeait les uns sur les autres étaient si lamentables, qu'il n'y avait personne parmi nous qui n'en eût le cœur déchiré... Jamais on ne vit cruauté pareille (à celle des alliés); jamais des êtres sous forme humaine ne se montrèrent plus étrangers à l'humanité. » Et cependant le lendemain matin, après une nuit passée sur ce lieu de désastres, Guatimozin refusa encore de se rendre ou de venir traiter avec le capitaine espagnol.

On était au 13 août 1521. Ce devait être le dernier jour de cet empire si florissant à trois années de là. Avant de donner un dernier assaut, Cortez fit inviter l'empereur à se présenter. Ses envoyés revinrent avec le *cihuacoatl*, magistrat du premier rang, qui déclara avec l'air de la consternation que Guatimozin saurait mourir, mais qu'il ne viendrait pas traiter. Puis, se tournant vers Cortez : « Faites maintenant ce qu'il vous plaira. — Soit, répondit Cortez. Allez dire à vos amis qu'ils se préparent; ils vont mourir. » — En effet, les troupes s'avancèrent : il y eut une dernière mêlée, un dernier carnage, sur terre et sur le lac. Les Mexicains épuisés trouvèrent dans leur désespoir, leur patriotisme, leur dévouement à leurs dieux, la force de lutter avec héroïsme une dernière fois. Guatimozin, acculé au rivage, se jeta dans un canot avec quelques guerriers, et essaya

de s'échapper à force de rames; mais un brigantin de la flottille espagnole le poursuivit : il fut pris et mené à Cortez, qui le reçut avec les égards dus à une tête couronnée. Lui, s'avançant avec dignité sur la terrasse préparée pour cette triste entrevue d'un prince captif avec son vainqueur : « J'ai fait, dit-il, tout ce que j'ai pu, Malintzin, pour sauver ma couronne et mon peuple. Vous voyez où je suis tombé maintenant; faites de moi ce que vous voudrez. » Et, indiquant du doigt un poignard placé dans la ceinture du général, il ajouta avec véhémence : « Tirez cette arme, et finissez-en avec moi. — Non, répondit Cortez, vous serez traité avec un profond respect. Vous avez défendu votre capitale comme le plus brave des princes; les Espagnols savent honorer la valeur jusque dans leurs ennemis. » Il s'informa ensuite de l'impératrice, qui était fille de Montezuma, l'envoya chercher avec une escorte, et fit servir un repas à ses deux augustes prisonniers. L'empire aztèque avait cessé d'exister; la domination espagnole était établie au Mexique. La croix triomphait dans ce beau pays, et son règne était sans partage.

Lorsqu'on examine la conquête du Mexique sous le rapport religieux et sous le rapport politique, elle présente, on le voit, un rare intérêt; mais c'est un récit très attachant à d'autres titres encore. On croirait avoir pris lecture d'un poème épique ou d'un roman de chevalerie, tant les évènemens et les simples incidens y sont sur des proportions grandioses, inouies, tant les hommes s'y montrent puissans, tant le merveilleux lui-même y a de part. Quant à la grandeur des évènemens, il suffit pour la mesurer de tracer le programme de l'entreprise telle qu'elle s'est passée. Voilà un aventurier qui, parti de Cuba avec 553 soldats, 110 marins, 16 chevaux, 13 arquebuses, 32 arbalètes, 10 pièces de canon, 4 fauconneaux, ose s'attaquer à un empire dont tout lui révèle bientôt que la population est d'une admirable bravoure, dont le souverain fait d'un signe tout trembler au loin, et tient, dit-on, rangés sous sa loi trente vassaux en état de mettre chacun 100,000 hommes sous les armes. Cortez ne se propose pas seulement de faire reconnaître son maître Charles-Quint aux habitans de ce formidable empire et à leur superbe empereur comme leur suzerain, il forme la résolution de les obliger à abjurer leur religion, c'est-à-dire à faire le plus grand sacrifice qu'on puisse demander à un peuple. Il le veut, il le tente, et il ne lui faut pas trente mois pour y réussir.

Auprès d'un tel sujet le thème de l'Iliade paraît exigu et pâle. Qu'est-ce en effet sinon la brouille et le racommodement d'Achille et d'Aga-

menmon avec une action qu'on ne peut qualifier de finale, car elle ne termine rien, dans laquelle le principal des défenseurs de Troie est vaincu et tué par le plus vaillant des Grecs? L'Énéide n'est pas sur de plus larges proportions : deux chefs de peuplade, Enée et Turnus, se disputent, avec des forces à peu près égales, la main de la fille d'un roitelet du Latium. Pour chacun de ces deux chefs-d'œuvre impérissables, le poète a dû tirer de son propre fonds le merveilleux dont il a admirablement brodé l'aventure; à une réalité mesquine il a été nécessaire d'ajouter la fable; il a fallu semer le récit, avec un art infini, de traditions historiques, de notions géographiques et de la philosophie la plus avancée du temps. De la sorte l'Iliade et l'Enéide sont des espèces d'encyclopédies des deux époques, importantes dans les annales du genre humain, où elles furent écrites, mais des encyclopédies sous la forme la plus admirable et la plus entraînante, tracées de la main d'hommes du plus rare génie et du plus grand savoir. Elles offrent le tableau animé et éclatant des croyances et des opinions, des connaissances et des usages, des mœurs et des arts de deux peuples d'élite, de qui notre civilisation dérive, à qui nous nous sentons liés par un cordon ombilical. Par conséquent, elles nous saisissent, pour ainsi dire, par les entrailles, et elles resteront des monumens immortels tant que subsistera la civilisation de l'Occident, qui n'est pas près de finir, car elle prime en ce moment la terre tout entière, *du Japon jusqu'à Rome*. La *Jérusalem Délivrée* raconte le choc de deux masses, considérables cette fois, mais à peu près d'égale puissance. La foi y triomphe, parce qu'elle est la foi, conclusion juste sans doute, mais trop prévue et qui par cela même laisse le lecteur assez froid. On a eu beau y mettre du merveilleux; on n'en a point fait une merveille, quoique ce soit une magnifique composition. A la conquête du Mexique, comme valeur intrinsèque sous le rapport des prodiges accomplis, il n'y a de comparable que l'envahissement de l'Asie par Alexandre, ou la fondation de la puissance portugaise dans l'Inde. De même qu'au Mexique, dans ces deux épisodes de l'histoire du genre humain, la disproportion est énorme entre la force assaillante et celle qui est assaillie. L'infiniment petit triomphe de l'infiniment grand; la force du génie se révèle dans toute sa splendeur; par un effort sublime, l'homme dépasse d'une immense hauteur la sphère où il est resserré ordinairement, et réalise des miracles. C'est l'inattendu et l'imprévu à leur plus haute expression.

Si la conquête du Mexique, prise dans son ensemble, est prodigieuse, les détails ne sont pas moins surprenans. On ne sait quels

faits admirer le plus dans cette suite pressée d'incidens, car de toutes parts le prodige ressort des entrailles des faits, comme du diamant la lumière, comme de la pourpre ou de l'or l'éclat éblouissant. Sera-ce, en effet, l'incendie de la flotte ordonné par Cortez afin qu'il faille vaincre ou périr, ou l'audace avec laquelle le *conquistador* fait prisonnier Montezuma, dans son palais, au milieu de ses gardes, au cœur d'une capitale dévouée à son seigneur? Décernera-t-on la palme à la campagne contre Narvaez, ou à la bataille d'Otumba, dans laquelle Cortez, réduit à une poignée d'hommes presque démoralisés et sans artillerie, met en déroute les Mexicains enivrés de leurs succès de la *noche triste* et tue de sa main leur général au moment où il semble perdu lui-même? Quelle est l'histoire, quel est le roman historique où il se passe une aventure pareille au combat livré sur la plate-forme du grand *teocalli*, dans lequel on se précipite les uns les autres de cent vingt pieds de hauteur? Allez plus avant encore dans les détails, vous rencontrez à chaque instant des prouesses romanesques : c'est le saut d'Alvarado, ce sont ces deux jeunes Mexicains qui, dans la mêlée, du sommet de la grande pyramide, se prennent par la main et se ruent de toute leur force sur Cortez afin de le précipiter avec eux de toute cette hauteur, contens de mourir si par leur mort ils achètent celle de l'ennemi de leur patrie et de leurs dieux. Ou bien encore vous avez l'ascension de ces cinq soldats qui vont puiser du soufre dans le cratère du Popocatepetl. Faute de soufre, l'armée va manquer de poudre; on soupçonne que ce volcan aura une solfatare ou plutôt on en a été informé déjà. Cinq hommes sont détachés pour y aller voir. Ils montent, et Dieu sait ce que c'est que de gravir le Popocatepetl; depuis eux jusqu'en 1827, personne n'a plus osé le tenter. Après plusieurs jours, ils arrivent à la cime, malgré les laves et la cendre, malgré l'éclat de la neige qui les aveugle, malgré le froid de ces hautes régions. Un goufre de plus de mille pieds de profondeur, au fond duquel on aperçoit une flamme bleuâtre et d'où s'échappent des vapeurs empestées et brûlantes, se montre enfin ouvert devant eux. Ils tirent aux dés froidement à qui y descendra; le sort désigne le chef de la petite bande, Montaño; on le met dans un panier suspendu à une corde, et il se laisse couler dans l'abîme. Parvenu à quatre cents pieds, il fait soigneusement sa récolte de soufre, et revient comme s'il avait fait la chose du monde la plus simple, un tour de promenade dans un des jardins de Séville ou de Cordoue.

Dans ce drame apparaît une variété de caractères fortement dessinés, je ne dirai pas comme ceux de l'Énéide, ce ne serait point assez,

mais comme ceux de l'Iliade elle-même. Celui que les Aztèques appelaient *Tonatiuh* (le Soleil) à cause de sa haute stature, de sa fière contenance et ses longs cheveux blonds, Alvarado del Salto, a la vigueur colossale du grand Ajax, la vaillance du fils de Tydée, et les audacieux emportemens de l'autre Ajax, qui ne s'arrête devant rien, pas même devant le sacrilége. A côté de cette figure terrible, on aime à envisager le jeune et héroïque Sandoval, celui que Cortez appelle son fils, et qui, auprès de lui, représente le fidèle Achate ou le bien-aimé Patrocle; mais il a vingt coudées de plus que l'ami d'Énée ou que le fils de Menœtius : il commande l'admiration par l'ardeur et l'énergie de son courage; il est touchant par l'affection qu'il reçoit et par celle qu'il rend. Après l'assaut où les Espagnols ont été rudement repoussés par Guatimozin, quand il part de son campement pour aller à l'état-major-général chercher des nouvelles de Cortez, que les Aztèques se sont vantés d'avoir tué, et que seul, sur un cheval épuisé par une journée de combat acharné, il traverse une vaste plaine couverte d'ennemis impitoyables, le lecteur le suit avec un intérêt que Tancrède et Renaud excitent à peine dans les momens les plus palpitans, et que n'éveille pas le jeune Pallas à l'instant suprême. Christoval de Olid, plus tard cependant félon envers son général, Velasquez de Léon, Avila, Quiñones, Andres de Tapia, Escalante, sont assurément comparables à Idoménée, à Philoctète, à Mérion, à Ménélas, à Antiloque, à Mnesthée. Thersite, lâche au combat, plus lâche par la diffamation qu'il répand sur les héros, se retrouve à peu près dans les conspirateurs qui complotent d'attenter à la vie du général, ou dans ces quelques compagnons de Narvaez, qui, chargés de butin, veulent retourner à Cuba sans que l'entreprise ait été consommée. Le bon père Olmedo, prêtre rempli d'une foi éclairée et d'une charité inaltérable, qui tempère le prosélytisme ardent des Espagnols et retient Cortez, sur ce seul point impatient, est une physionomie bien autrement belle et pieuse que l'inanimé Calchas. Et qui voudrait changer le vigilant pilote Alaminos pour Palinure l'endormi? Le général de l'armée, Cortez, réunit la majesté inflexible du grand Agamemnon et toutes les qualités de commandement qui distinguent le roi des rois, à l'irrésistible impétuosité d'Achille et à l'habileté d'Ulysse, inépuisable en expédiens et en artifices.

Parmi les Indiens auxiliaires, on distingue le prince de Tezcuco, Ixtlixochitl, jeune homme emporté, d'une bouillante fidélité à ses nouveaux amis, qui, souvent interpellé comme un traître par les Az-

tèques, répond à l'accusation par des traits de courage presque fabuleux, et le jeune Xicotencatl, de Tlascala, héros plus complet, qui est tiraillé sans cesse entre sa haine pour les Aztèques et le soupçon que les hommes blancs viennent asservir tous les indigènes sans exception. Ce sont deux types originaux qui contrastent vivement. Quelle différence aussi entre leurs deux fins! L'un devient cacique de Tezcuco, l'autre périt sur une potence comme un déserteur, pour avoir pendant le siége quitté les rangs des Espagnols et s'être dirigé, dégoûté d'eux, vers les montagnes : exemple terrible que Cortez crut devoir donner aux récens vassaux de son souverain, afin qu'ils comprissent l'étendue de leurs devoirs et la vigueur de la main sous laquelle ils s'étaient rangés. Un autre des chefs tlascaltèques, le vieux Magiscazin, par sa prudence et sa loyauté, et par les éclairs d'énergie qui lui reviennent dans une circonstance critique, lorsque l'éloquence des ambassadeurs aztèques a presque déterminé le sénat de Tlascala à abandonner Cortez, alors fugitif, ressemble au sage Nestor, fidèle aux dieux, quand, à la vue des Grecs qui plient et d'Hector qui s'apprête à embraser la flotte, il redemande ses javelots. C'est le même qui argumente avec Cortez, comme l'eût pu faire le roi de Pylos, sur le caractère de la religion de ses pères.

Du côté des Mexicains, les traits des personnages ne sont pas moins fortement prononcés. La noble figure d'Hector ne fait point pâlir celle de Guatimozin, et on aimerait mieux être dans une ville défendue par ce dernier que sous l'égide du fils de Priam. A vingt-cinq ans, ce prince, le dernier des empereurs aztèques, se montre admirable par son activité et son esprit de ressources quand il faut organiser la résistance ou l'agression; d'une bravoure à toute épreuve, il est en même temps familier avec les ruses de la guerre. Dans ses désastres, on le voit sublime de résignation; il demeure roi sur le brasier où Cortez, cédant à l'avidité de ses compagnons, le fait placer pour qu'il déclare, dans la torture, où il a caché ses trésors, qu'il n'a point cachés, hélas! car il ne lui reste rien. Il meurt en roi, quand le *conquistador*, trompé par de fausses dénonciations pendant une pénible campagne dans l'isthme de Honduras, lui arrache la vie. Le frère de Montezuma, Cuitlahua, intrépide soldat, intelligent capitaine et patriote ardent, est un type plus séduisant qu'Agénor ou Énée. Parmi les autres chefs troyens, il n'est personne qui soit plus beau que le cacique de Tezcuco, Cacamatzin, quand il reçoit avec une généreuse indignation l'ordre envoyé par Montezuma d'obéir aux Espa-

gnols. Et dans les rangs des Aztèques, il n'y eut pas de Pàris qui lâchât pied indignement, chacun y sut mourir.

Montezuma lui-même, l'infortuné Montezuma, n'est pas un type commun. Libéral et généreux jusqu'à la prodigalité, élégant jusqu'aux dernières limites du faste, royalement affable, il est aussi d'un esprit cultivé et fin. Dans sa jeunesse, il s'était montré intrépide à la guerre, et appartenait à l'ordre des Quachictin, qui étaient les braves des braves; mais, par degrés, il était tombé dans une bigoterie imbécile. Il crut que les signes astrologiques et les antiques prédictions du pays lui commandaient de se soumettre aux Espagnols. Par une inconcevable contradiction qui révèle beaucoup de faiblesse d'ame, la superstition religieuse effaça en lui, vis-à-vis de ces étrangers audacieux, le sentiment du patriotisme, quoique Cortez se présentât avec l'intention avouée d'anéantir la religion mexicaine. Vainement à l'amour de la patrie se joignit, pour le solliciter, le sentiment de l'ambition, la passion du pouvoir qui dévore quiconque en a goûté; il ne sut trouver contre les envahisseurs que des supercheries de Grec du Bas-Empire. M. Prescott l'a comparé quelque part à Louis XIV, et c'est souverainement injuste pour le grand roi. Si, de même que Montezuma, Louis XIV eut un luxe excessif qui le conduisit à obérer les populations; si, ainsi que le prince mexicain, mais du moins lorsqu'il eut l'excuse d'un âge avancé, il se laissa dominer par de fausses idées qu'on lui présentait sous le masque de la religion, et s'il commit la faute impardonnable, et à jamais fatale à notre pays, de révoquer l'édit de Nantes, il n'en est pas moins vrai qu'en lui l'amour de la patrie resta toujours aussi ardent qu'à vingt-cinq ans. Il se sentit toujours le représentant d'une puissante nationalité qui ne devait point courber la tête, et la veille de la journée de Denain, où devait se jouer la fortune de la France, ses paroles à *l'audacieux Villars* sont sublimes. Jamais on ne lui eût, lui vivant, mis des fers. Quelque bien doués qu'ils soient d'ailleurs, les caractères indécis font une triste figure dans l'histoire. Tel était Montezuma. Louis XIV, au contraire, fut d'un bout à l'autre remarquable par sa résolution. Aussi il constitua une grande monarchie, il fonda un système politique, et Montezuma laissa un empire crouler sous lui.

Les femmes même ne font pas défaut à l'épopée de la conquête du Mexique. Ce n'est plus tout-à-fait la noble et touchante Andromaque; ce n'est pas non plus la douce et plaintive Iphigénie, ni Hécube aux incomparables douleurs, ni la tendre et inconsolable Didon. C'est pour-

tant un beau rôle encore que celui de cette jeune et belle fille des bords du Guazacoalco, issue d'un cacique, qu'une mère dénaturée vend honteusement à des marchands d'esclaves dans son enfance, et qui, cédée par un cacique du Yucatan à Cortez, devient l'interprète, l'affidée conseillère et, disons-le sans détour, l'amante du capitaine. Dona Marina, toujours à côté de Cortez, ne se borne pas à transmettre ses discours aux Mexicains. Par l'effet de cette puissance de divination que la femme qui aime possède beaucoup plus que tout homme au monde, elle lui donne, en quelque situation qu'il soit, de salutaires avertissemens. Par elle, Cortez devine les espions qui ont été dépêchés par Xicotencatl pour endormir sa vigilance, et qu'à la suite de sa découverte il renvoie à leur général, le poing coupé. Par elle de même, dans la ville sacerdotale et commerçante de Cholula, il est mis au courant de la formidable conspiration où l'on espère exterminer d'un coup la petite armée castillane. Marina produisait une grande impression sur les indigènes. « *Belle*, dit Camargo, l'historien de Tlascala, *comme une déesse*, elle semblait aux Mexicains un être supérieur à eux-mêmes, quelque chose au-delà de la nature humaine. » Sa liaison avec Cortez, qui n'était ignorée de personne, fit qu'ils le nommèrent d'après elle : son vrai nom étant Malinche, Cortez ne fut plus désigné que par le nom de Malintzin. L'entrevue et la réconciliation de Marina avec sa mère, que le plus étrange des hasards place sur le chemin de Cortez pendant l'expédition de Honduras, qui suivit immédiatement la prise de Mexico, est une page fort intéressante.

Si l'on voulait comparer les efforts matériels que rapportent l'Iliade et l'Énéide à ceux de la conquête, la supériorité encore serait tout entière du côté de ce dernier drame. La mêlée de la *noche triste* a bien plus de grandeur et d'horreur que l'assaut de la muraille dont se sont entourés les Grecs. Qu'est-ce que cette muraille elle-même auprès de celle dont se sont fortifiés les gens de Tlascala contre les Aztèques, ou en comparaison des retranchemens dont s'entoure Cortez pendant le siége? Qu'est-ce que l'attaque des vaisseaux par Hector auprès des furieux assauts que livrent les Aztèques au palais d'Axayacatl, occupé par les Espagnols, avant la *noche triste?* Que signifie la difficulté d'ériger en ais de sapin la masse caverneuse du cheval fatal à Ilion, proposé par l'artificieux Epeus, auprès de la construction de treize navires de guerre dans les forêts de Tlascala par les soins du praticien Martin Lopez, et du transport de cette *armada*, pièce par pièce, à dos d'hommes, à travers les montagnes, pendant

vingt lieues, jusqu'au lac au milieu duquel était située la capitale des Aztèques?

Le merveilleux proprement dit, l'intervention du ciel, l'historien ou le poète n'ont pas à l'imaginer pour la conquête du Mexique; les acteurs de la conquête leur en ont épargné la peine. Je l'ai déjà fait remarquer, du côté de Cortez, ces hommes éprouvés par les combats, qui ont guerroyé, les uns en Italie contre les Français, les autres sur les mers contre les Turcs, croient apercevoir saint Jacques, l'apôtre vénéré, qui tire l'épée pour eux, monté sur un cheval blanc, et la Vierge qui les encourage. Ils l'ont vu, de leurs yeux vu; l'un d'eux, Bernal Diaz l'atteste. Cortez lui-même demeure persuadé que son patron saint Pierre a pris les traits et l'habit d'un guerrier de Tlascala pour venir lui sauver la vie. Pour les Espagnols, les divinités mexicaines sont des transfigurations de Satan, qui entasse contre eux des maléfices, auquel le paradis répond, comme de droit naturel, par des miracles. Du côté des Mexicains, à l'origine les cavaliers sont pris pour des êtres à part; l'homme et la bête ne forment qu'un; c'est la fable des centaures renouvelée au sérieux, et les hommes blancs par eux-mêmes ont quelque chose de divin; on les nomme, avons-nous dit, les *dieux blancs*. Sans doute, par l'effet de sourdes rumeurs transmises des îles et du Yucatan sur ces hommes blancs et barbus arrivés de l'orient, des bruits étranges s'accréditent dans l'empire mexicain avant le débarquement de Cortez. L'imagination des hommes y joint des présages funestes. A son lit de mort, le roi de Tezcuco, Nezahualpilli, renommé pour sa science astrologique, déclare à Montezuma que c'en est fait de l'empire. Puis il semble que les dieux soient courroucés. Une comète étincelante apparaît; les eaux du lac se gonflent et envahissent subitement Mexico, sans qu'une tempête ait agité l'atmosphère, sans qu'un tremblement de terre ait ébranlé le plateau d'Anahuac sur ses bases massives; un vaste incendie désole la capitale; on entend dans les airs des voix sourdes et lugubres qui annoncent des calamités, et la princesse Papantzin, sœur de l'empereur, morte depuis quatre jours, sort du tombeau pour lui dire qu'une catastrophe est imminente. Quoi de plus merveilleux que la tradition concernant le dieu Quetzalcoatl, au teint blanc et au visage barbu, qui devait débarquer un jour en venant de l'est, ou envoyer ses descendans pour régner à sa place, tradition qui semblait indiquer si clairement Cortez, et dont celui-ci tira un parti infini!

Parmi les motifs qui autorisent les poètes à mêler le ciel d'une manière active et directe aux évènemens de la terre, et donnent, pour

ainsi dire, un corps à leurs fictions, à ce degré que le commun des hommes prend leurs récits au pied de la lettre, on peut en signaler deux principaux : l'un est l'extrême difficulté vaincue qui paraît ne pouvoir s'expliquer que par une action surhumaine ; l'autre est le concours de circonstances accidentelles, au nombre desquelles cependant il n'est pas défendu de compter le génie, qui amènent des solutions contraires à toute probabilité, ce que, dans le langage familier, on nomme un bonheur *insolent*. C'est ce que le sceptique attribue au hasard, mais le vulgaire et l'homme religieux (malheur au poète qui ne l'est pas !) en font honneur à la Providence. Lorsque des faits historiques ont présenté profondément l'un ou l'autre de ces caractères, il suffit de les regarder ou de les montrer à travers la lunette de l'imagination pour y voir ou y faire voir le merveilleux. Or, il n'y a pas autre chose dans la conquête du Mexique, d'un bout à l'autre, du débarquement de Cortez à la prise de Mexico. Ce sont à chaque instant d'incroyables obstacles, surmontés par des prodiges d'intelligence, d'audace et d'énergie, ou des combinaisons fortuites qui renversent toutes les chances. Les Espagnols alors, disons mieux, la Péninsule tout entière, car qui voudrait en omettre, quand il s'agit d'héroïsme, la patrie de Vasco de Gama et d'Albuquerque? étaient à ce moment la grande nation de l'Europe et du monde, et il semblait que le ciel se plût à leur prêter assistance.

Mais je reviens à ce que je disais en commençant. Le caractère principal de la conquête lui est venu de la religion, du prosélytisme religieux. De nos jours c'est l'amour de la gloire, l'enthousiasme pour la liberté, qui portent les hommes aux grandes actions. La passion dominante alors parmi les Espagnols était celle de la propagation de la foi : ils en étaient possédés. Il fallait un mobile aussi puissant que celui du sentiment religieux militant, pour que, même avec des instrumens tels que le bras de Cortez, au service d'une pensée comme la sienne, de pareils prodiges fussent produits. Ceux qui disent que la soif de l'or a pu inspirer tant d'héroïsme et faire accomplir de si grandes choses ne connaissent pas la nature humaine ou la calomnient. J'ai essayé ici de restituer à la conquête son véritable caractère, d'assigner aux prodiges opérés par Cortez et ses compagnons leur véritable cause. Mon but n'a pas été seulement de rétablir la vérité sur un évènement historique isolé, ou de rappeler, par un exemple éclatant, à un siècle peu croyant, ce dont la foi religieuse est capable. C'est que là est la donnée fondamentale de l'histoire entière du Mexique jusqu'à nos jours; là est la clé de la situation présente de ce vaste

empire, là gît à la fois le secret de son affligeante décadence et celui de sa régénération encore possible. Cortez était un de ces géans dont la main vigoureuse imprime une impulsion si forte, qu'il n'est plus possible à un peuple de s'y soustraire, même après des siècles et quand le moteur a disparu. Le cachet de cet homme est empreint sur tout ce qui reste debout dans le Mexique, même sur ce qui a été fondé après lui. Ces beaux pays sont exclusivement catholiques, et les peuples qui y sont établis, imbus de la vie catholique jusqu'à la moelle des os, n'ont de chance que par le catholicisme et avec le catholicisme. Ceux qui les ont étudiés sont aujourd'hui à se demander si le Mexique ira s'abîmer dans la barbarie, ou s'il subira une conquête nouvelle en vertu de laquelle il passerait sous le joug pesant d'une race protestante qui se flatte que la domination du monde lui a été promise, et qui, à l'égard du Mexique, est déjà enivrée des succès qu'elle a eus au Texas, ou si, au contraire, les populations qui couvrent aujourd'hui cette magnifique contrée resteront indépendantes et se remettront en marche dans les voies de la prospérité et de la civilisation. A cause du rang que possède le Mexique dans le Nouveau-Monde, on peut croire que toutes les républiques jadis colonies de l'Espagne suivront sa destinée, quelles qu'elles soient. Or, la question qui d'ici à peu d'années se résoudra pour le Mexique, et dont la solution paraît devoir s'appliquer au nouveau continent presque tout entier, est plus voisine qu'on ne le pense de celle qui consisterait à savoir si le génie du catholicisme, mis en contact avec le génie du protestantisme, peut en supporter la rivalité, ou encore si de nos jours le catholicisme peut donner de la sève à un peuple qui paraît frappé de langueur et au moment de succomber. Faisons-le remarquer, notre patrie a plus que personne un immense intérêt engagé dans cette question, car elle a été, elle est encore le coryphée des peuples catholiques; c'est de là qu'elle a tiré sa grandeur.

MICHEL CHEVALIER.

L'ALTAÏ

SON HISTOIRE NATURELLE, SES MINES, SES HABITANS.

VOYAGE SCIENTIFIQUE
dans l'Altaï oriental et les parties adjacentes des frontières de Chine,
PAR M. PIERRE DE TCHIHATCHEFF (1).

RAPPORT SUR LA PARTIE GÉOLOGIQUE DE CET OUVRAGE,
PAR MM. A. BRONGNIART, DUFRENOY, ÉLIE DE BEAUMONT.

I.

A une époque où la civilisation, de plus en plus assurée de ses destinées, marche pas à pas à la conquête de l'univers, et, précédée de hardis pionniers, semble s'enquérir d'avance de toutes les ressources que lui gardent ses futurs domaines, les voyages dans l'Asie centrale présentent un intérêt des plus grands. Après s'être long-temps exercée dans le Nouveau-Monde et sur l'immensité des mers qui baignent les deux continens, notre curiosité semble aujourd'hui se concentrer sur l'Afrique. Cette terre, dont le nom seul glaçait d'effroi les

(1) Un vol. in-4°, chez Gide, rue des Petits Augustins.

explorateurs des siècles derniers, est aujourd'hui attaquée par les quatre points cardinaux. Au nord, la conquête de l'Algérie ouvre une porte qu'ont déjà franchie et nos braves escadrons et quelques négocians aventureux. Les premières plaines du désert ont été sondées, la constitution géologique en a été reconnue, et un habile ingénieur, M. Fournel, a proposé de les jalonner de puits artésiens qu'entoureraient bientôt de fraîches oasis, ports de refuge au milieu de ces mers de sable, plus périlleuses que le véritable océan. Au midi, les Anglais et les Hollandais refoulent chaque jour davantage vers l'équateur les peuples de la Caffrerie. A l'ouest, le Niger et ses affluens sont remontés par les bateaux à vapeur sortis des chantiers de Londres. A l'est enfin, l'Angleterre encore a planté son drapeau sur les rives de la mer Rouge, et s'apprête à suivre la voie que lui ont tracée nos aventureux compatriotes, MM. Combes, Tamisier, Lefèvre, Dabadie, Rochet d'Héricourt. Avant un siècle peut-être, ces apôtres guerriers ou pacifiques de la civilisation, partis de quatre points opposés, se rencontreront au centre de ces terres si long-temps inconnues; avant un siècle, l'Afrique nous aura livré ses secrets vainement défendus par son climat brûlant, son ciel meurtrier, ses déserts et ses monstres.

Au milieu de cet entraînement général vers l'Afrique, l'Asie est négligée d'une manière vraiment inexplicable. Presque tout reste à découvrir dans cet antique berceau du genre humain. Malgré les renseignemens recueillis par notre infortuné compatriote Jacquemont, malgré le voyage plus récent de MM. de Humboldt, Ehrenberg et Rose, et les magnifiques résultats qui ont récompensé leurs fatigues, l'Asie centrale est à peine connue. Nous ne savons rien sur l'intérieur de l'empire chinois. Au midi, l'Inde proprement dite est seule ouverte à nos investigations, et bien qu'emportés par la nécessité ou l'entraînement des conquêtes, les Anglais envahissent chaque année quelque province, quelque empire nouveau, leurs possessions s'arrêtent à ces chaînes de montagnes que la nature a élevées comme de gigantesques remparts entre le sud et le centre du continent. Au nord, l'aigle moscovite couvre de ses ailes des régions sans bornes; mais là même où son empire est le moins contesté se trouvent d'immenses contrées où ne pénétra jamais un seul de ces hommes d'Europe qui les gouvernent. Les cartes officielles de la Sibérie présentent de larges lacunes où des provinces entières ne sont figurées qu'en blanc.

Aujourd'hui cependant la Russie paraît s'occuper sérieusement de reconnaître les terres qui lui appartiennent. Chaque année, les steppes sans fin de la Sibérie et ses hautes chaînes de montagnes sont tra-

versées par des voyageurs chargés d'explorer ces régions, d'en faire connaître la topographie, de découvrir les ressources de tout genre qu'elles peuvent offrir à l'agriculture, au commerce, à l'industrie. Chaque année aussi se multiplient des conquêtes pacifiques bien autrement profitables que celles de la guerre. Au milieu de ces déserts dont le nom ne soulève dans nos esprits que des idées de misère et de désolation existent de vastes plaines, de riches vallées où la terre récompense avec usure les moindres soins du laboureur, des pâturages immenses où d'innombrables troupeaux trouveraient une nourriture plus que suffisante, des forêts prêtes à livrer les matériaux nécessaires à l'établissement des colons, et le combustible indispensable pour braver les rigueurs des hivers. A ces élémens d'une exploitation agricole des plus fructueuses se joignent des richesses minéralogiques dont la valeur dépasse peut-être tout ce qu'on connaît des contrées les plus favorisées sous ce rapport. On dirait que la nature s'est plu à réunir en Sibérie les trésors qu'elle a disséminés dans le reste du monde. Tous les métaux usuels, et en particulier le fer et le cuivre, s'y rencontrent à côté de l'or, de l'argent, du platine, et comme pour assurer à jamais leur exploitation, de vastes amas de houille sont là prêts à remplacer le bois quand les forêts seront épuisées.

Au nombre des portions les moins connues de la Sibérie, se trouve une vaste contrée placée sur les confins de la Chine, entre les 49e et 56e degrés de latitude, et les 78e et 89e degrés de longitude. C'est cette région que M. de Tchihatcheff a été chargé d'explorer, et, nous devons le dire tout d'abord, ce voyageur s'est acquitté de sa mission avec un zèle et une intelligence dignes des plus grands éloges. Au reste, M. de Tchihatcheff n'en était pas à son coup d'essai. Quoique jeune encore, il a déjà parcouru la plus grande partie du globe. Il a sillonné en tout sens les divers états de l'Europe, séjourné pendant plusieurs années dans l'Asie méridionale, habité le Mexique, visité les îles de l'Océan Pacifique. Possédant cette généralité de connaissances si importantes pour tout voyageur qui veut être autre chose qu'un simple touriste, il a rendu aux diverses sciences de nombreux et importans services. Cependant M. de Tchihatcheff s'est occupé surtout de minéralogie et de géologie, et, dans le voyage dont nous allons indiquer les principaux résultats, il a trouvé une belle occasion pour se livrer à ses études favorites. Aussi le mémoire présenté par lui à l'Académie des Sciences sous le titre de *Recherches sur la constitution géologique de l'Altaï* offrait-il un haut intérêt. Dans un rapport remarquable qu'avaient signé avec lui MM. Ad. Brongniart et Dufrénoy,

M. Élie de Beaumont en a parfaitement fait ressortir toute l'importance, et, sur les conclusions de l'illustre géologue, l'Académie a accordé à ce travail le plus grand honneur dont elle dispose, l'insertion au *Recueil des savans étrangers*.

Un suffrage aussi honorable est un sûr garant de la valeur scientifique de l'ouvrage publié par M. de Tchihatcheff : peut-être serait-il une assez mauvaise recommandation auprès des personnes qui cherchent dans la lecture d'un voyage autre chose que de l'instruction, et que retiendrait la crainte de ne trouver dans celui-ci que des dissertations techniques compréhensibles seulement pour les savans de profession. Heureusement, il n'en est pas ainsi. Dans la partie consacrée à l'itinéraire, M. de Tchihatcheff a prouvé qu'il savait faire autre chose que déterminer des roches et relever des inclinaisons de couches. Sans jamais cesser d'être un homme sérieux, il sait se montrer artiste; il apprécie ce que les contrées qu'il traverse lui présentent de poésie tour à tour sombre ou riante; il nous initie aux mœurs, aux traditions des peuplades qu'il rencontre; partout son style est clair et animé. Peut-être le goût français pourrait-il y reprendre l'usage trop fréquent de la métaphore; mais on pardonnera facilement ce défaut à un voyageur qui a passé plusieurs années dans l'Orient, qui en avait adopté le costume et appris le langage.

Toutefois nous adresserons à M. de Tchihatcheff un reproche que nous croyons fondé. La portion historique de son ouvrage est à chaque instant interrompue par des détails purement techniques qui embarrassent la narration. Il eût bien mieux valu séparer complètement ces deux parties. L'intérêt y eût gagné pour le lecteur, qu'il eût voulu s'instruire ou seulement s'amuser.

M. de Tchihatcheff n'a, du reste, rien négligé pour entourer son ouvrage de tous les accessoires qui peuvent en relever le prix. Un itinéraire relevé avec le plus grand soin nous fait connaître dans tous ses détails la route qu'il a suivie. Une carte géologique de l'Altaï résume tout ce que ses propres travaux et ceux de quelques rares prédécesseurs, parmi lesquels nous citerons surtout MM. de Humboldt et Gustave Rose, nous ont appris sur la constitution de ces lointaines contrées. Des dessins intercalés dans le texte présentent, tantôt des coupes de terrain et des croquis zoologiques, tantôt quelques-uns des incidens du voyage, et sont comme la traduction pittoresque de l'esprit de l'ouvrage entier. Enfin un atlas de dix-neuf planches lithographiées avec une rare perfection met sous nos yeux quelques-uns des sites les plus remarquables ou les plus caractéristiques de l'Altaï, et

nous donne une idée de la physionomie de ces paysages si rarement contemplés par des yeux européens.

Parti de Saint-Pétersbourg le 12 mars 1842, M. de Tchihatcheff eut bientôt traversé les vastes contrées qui le séparaient de l'Altaï. Son traîneau, ce véhicule inconnu à l'habitant des zones tempérées, glissait encore sur la neige durcie des steppes ou sur la glace des fleuves, et semblait, en les frôlant, narguer les navires immobiles sous la rude étreinte de l'hiver. Un mois après, notre voyageur était à Barnaoul, à près de huit cents lieues de son point de départ, à plus de cent cinquante lieues de Krasnoyarsk, terme extrême de sa course. Là il s'arrêtait trois semaines pour faire ses préparatifs, gagnait la ville de Biisk, d'où son œil pouvait apercevoir les cimes neigeuses qu'il allait explorer, et le 26 mai il quittait voitures et traîneau pour les chevaux kalmouks, qui seuls désormais devaient lui servir de monture. Ici seulement commençait le véritable voyage. Jusque-là M. de Tchihatcheff avait suivi l'itinéraire de ses prédécesseurs; il pouvait encore quelque temps se diriger d'après les renseignemens fournis par les rares commerçans qui vont sur la frontière de Chine faire des échanges avec les soldats gardiens du céleste empire; mais bientôt il ne devait avoir pour guide que la boussole et les vagues indications recueillies chez les hordes de Kalmouks.

M. de Tchihatcheff n'atteignit la ville d'Omsk que le 18 octobre. Il avait donc été cinq mois en route. Près de moitié de cet espace de temps s'était écoulé dans les déserts les plus élevés de l'Altaï. Dans la course qu'il fit pour découvrir les sources de l'Akabane, il passa près de trois mois sur des plateaux glacés, au milieu de marécages dont le sol mobile semblait s'ébranler à chaque instant sous les pieds des chevaux, couchant sous une tente que la glace et la neige changeaient parfois en une cage sans issues, et n'ayant pour toute nourriture qu'un peu de riz, du biscuit brisé à coups de hache, et parfois seulement quelque oie sauvage que son malheureux sort amenait sous le fusil d'un des Cosaques de la caravane. Souvent, dans cette excursion pénible, M. de Tchihatcheff se vit menacé d'être obligé de revenir sur ses pas. Il traversa deux fois, sans s'en douter d'abord, la chaîne des monts Sayanes, et pénétra ainsi involontairement sur le territoire chinois, où il put observer les mœurs d'une tribu particulière de Kalmouks, désignés sous le nom de *Soyons*. Au milieu de ces déserts, M. de Tchihatcheff perdit l'un après l'autre tous ses instrumens; il fut abandonné par plusieurs Kalmouks de son escorte, et ne ramena au poste cosaque de l'Akabane que quatre-vingt-quatre chevaux sur cent

cinquante qu'il avait eu le soin de choisir avant de s'engager dans cette expédition.

C'est au milieu de ces régions lointaines, sur les bords de l'Alach, que le 8 juillet M. de Tchihatcheff observa la célèbre éclipse de soleil qui, à cette même époque, mettait en mouvement tout le monde savant européen. Des observations précises recueillies à une aussi grande distance auraient eu de l'intérêt; malheureusement un chronomètre, le dernier des instrumens qu'on avait pu préserver jusque-là, s'était brisé la veille dans une chute de cheval. Ce qui servit sans doute à consoler M. de Tchihatcheff, c'est que toute observation eût été impossible : au moment du phénomène, la caravane était assaillie par un ouragan qui lui permit à peine d'entrevoir un instant le soleil en partie éclipsé sous la forme d'un croissant qui disparut bientôt derrière d'épais nuages. On voit que notre voyageur eut à supporter sur les frontières de la Chine un temps très semblable à celui qui, chez nous, fit pousser plus d'un soupir aux astronomes et trompa la curiosité de tant de bons Parisiens.

Pour faire connaissance avec les contrées parcourues par M. de Tchihatcheff, jetons maintenant un coup d'œil sur ces dessins dus au crayon de M. Mayer, son infatigable compagnon de voyage. Tracées sous le contrôle sévère d'un géologue, ces planches ont une importance tout autre que les croquis pittoresques trop souvent donnés comme l'expression de la nature. A eux seuls, ils attestent pour les yeux exercés la nature du sol. En contemplant cet amas de montagnes qui longent le Yeniseï ou entourent le lac Noir (Kara-Kol) et le lac de Kokorgo, en promenant ses regards sur les massifs de l'Oulouhane et du grand Alach, on est tout d'abord frappé de l'uniformité de ces contours adoucis, de ces lignes horizontales et sans vie qui doivent fatiguer la vue du voyageur. A peine les Alpes de Katoune montrent-elles une ou deux fois dans le lointain leurs cimes neigeuses à la coupe hardie et brisée. Cet aspect monotone semble caractériser les montagnes de l'Asie centrale; car Victor Jacquemont, en parcourant les hautes régions de l'Himalaya, se plaignait aussi de leur uniformité, et regrettait ces magnifiques points de vue qui, dans nos Alpes européennes, frappent le voyageur à chaque pas et lui font oublier ses plus rudes fatigues.

La mollesse des contours de l'Altaï, la monotonie du paysage qui en est la suite, ont pour cause immédiate la nature même des roches qui composent ces montagnes. Les schistes, d'une structure peu solide, s'y trouvent en grande abondance, et entraînent aussi un

des caractères orographiques les plus saillans de cette contrée. L'Altaï est presque partout composé de grands plateaux à sommets planes et déprimés, couverts de vastes nappes de marais, et rappelant sur une vaste échelle les *fagnes* de l'Ardenne et de l'Eifel. Des vallées profondes, à bords presque perpendiculaires, séparent ces sommités aplaties. La planche où sont reproduits les premiers contreforts des Alpes de Katoune donne une idée très nette de cette conformation remarquable. Toutes les hauteurs du Saldjar présentent l'aspect d'une plaine profondément crevassée comme elle l'aurait été si une force puissante, agissant à de grandes profondeurs, l'eût soulevée au-dessus de son niveau primitif sans y produire d'autre changement que de la fendre en divers sens.

Telle est en effet, selon toute apparence, l'origine des monts Altaï. On sait que notre globe présente sur mille points de sa surface des traces irrécusables de ces grands bouleversemens; on sait que depuis les belles recherches des géologues de nos jours, et surtout de MM. de Buch et Élie de Beaumont, la formation des grandes chaînes de montagnes par soulèvement a été mise hors de doute. L'Altaï n'échappe pas à cette loi commune, et tout dans sa constitution donne raison à cette théorie admirable qui a permis de préciser l'âge relatif des montagnes, de reconnaître parmi ces pics sourcilleux, qui tous ont précédé sur la terre l'apparition du genre humain, quels étaient les aînés et les cadets. Bien plus, il présente avec plusieurs autres chaînes, avec nos alpes en particulier, cet autre trait de ressemblance, que la force de soulèvement a agi à deux reprises et dans deux directions différentes. Dans l'*Altaï occidental*, l'alignement général des chaînes est dirigé du nord-ouest au sud-est; dans l'*Altaï oriental*, les crêtes montagneuses se dirigent, soit du nord au sud, soit du nord-est au sud-ouest. Ces deux directions se touchent aux Alpes de Katoune, et là comme dans nos Alpes, se trouve le pic le plus élevé de la chaîne. Dans l'Altaï, la Belouha, haute de près de 9,000 mètres, représente notre Mont-Blanc; elle est, comme lui, entourée de vastes lacs dont les rives perpendiculaires plongent dans des eaux profondes, et de vallées cratériformes dont les cimes contournées portent l'empreinte irrécusable des forces opposées qui les ont arrachées aux entrailles de la terre.

Ces révolutions effrayantes qui ont si profondément bouleversé la surface du globe, élevé les montagnes et creusé les vallées, ont pour cause unique peut-être l'éruption de roches ignées analogues au granite. Dans les Alpes, dans plusieurs autres chaînes, ces roches se montrent presque partout à découvert, surmontant de leurs pointes

aiguës les couches d'origine sédimentaires qu'elles ont rompues et redressées. Dans l'Altaï, il n'en est pas de même. Agissant à des profondeurs incalculables, elles ont soulevé en bloc tout ce pays aussi grand que la France, et dans cet ébranlement se sont produites ces fentes abruptes devenues aujourd'hui des vallées, ces entonnoirs dont de vastes lacs occupent le fond. Les granits, les syénites, les diorites, les porphyres, toutes ces roches aujourd'hui solides, alors masses fluides, ne se sont montrées à découvert que sur quelques points; mais dans ce cas, on reconnaît sans peine qu'elles se sont frayé un passage à travers les couches préexistantes. C'est ainsi qu'on trouve en maint endroit, et surtout sur les rives de la Tchoultcha, des fragmens de roches sédimentaires empâtés dans le granite. Lorsque celui-ci sortit liquide de ses abîmes entr'ouverts, il enveloppa ces quartiers de la roche qu'il venait de briser, et les conserva enchâssés dans sa pâte comme un témoignage indestructible de ces antiques bouleversemens. Ailleurs, dans le voisinage du village de Sogra, on voit ce même granite former des filons réguliers dans des roches d'une nature toute différente dont il a rempli les fentes, comme le cuivre ou le plomb en fusion remplissent le moule d'un fondeur. Ailleurs encore on trouve, comme M. de Humboldt l'avait vu dans l'Irtysch, des couches redressées verticalement que recouvre une large calotte de granit. Après avoir soulevé la croûte solide qui l'emprisonnait, l'avoir brisée, et placée perpendiculairement, cette roche a versé au-dessus ses vagues brûlantes qui, solidifiées bientôt en assises horizontales, attestent de nos jours leur mode de répartition.

L'action des masses ignées, qui ont soulevé et traversé parfois tout l'Altaï, ne s'est pas bornée aux phénomènes que nous venons de décrire. Elle a modifié dans beaucoup de circonstances la nature même des roches préexistantes, qui n'ont pu se trouver impunément en contact avec cet effroyable foyer de chaleur. Peu de contrées présentent sur une aussi grande échelle les phénomènes de *métamorphisme*. On désigne sous ce nom l'ensemble des transformations qu'ont subies certaines roches et qui reconnaissent presque uniquement pour cause le voisinage des grandes éruptions de matières fondues. On voit alors les calcaires terreux ou compactes revêtir le caractère de marbres cristallins, comme nos Pyrénées en offrent de nombreux exemples. D'autres fois, de durs et solides qu'ils étaient, ils deviennent friables et se fendillent en tout sens en passant à l'état de *dolomie* par l'addition de la magnésie. Des grès se changent en bancs solides de quartz; des argiles schisteuses, des matières arénacées durcissent et présentent

l'aspect de jaspes divers, de schistes micacés ou talqueux. Ces métamorphoses, en faisant disparaître les caractères primitifs des terrains, en les fondant les uns dans les autres par des nuances insensibles, embarrassent souvent le géologue, et pour l'Altaï en particulier M. de Tchihatcheff s'est vu réduit à laisser sans les classer un grand nombre d'entre eux sous la dénomination commune de *terrains anciens indéterminés.*

Quelques-uns de ces phénomènes de métamorphisme paraissent dus uniquement à l'action de la chaleur. L'analyse retrouve alors dans la roche nouvelle les mêmes élémens que dans celle dont elle n'est qu'une modification. Dans bien des cas aussi, elle nous révèle l'apparition de quelque principe nouveau, par exemple de l'acide sulfurique, de la magnésie, de la silice. Ici l'explication semble devenir plus difficile. Comment concevoir la pénétration de ces corps au milieu de masses compactes qui ne paraissent avoir rien perdu de leur solidité? Un fait qui se reproduit chaque jour dans nos usines permet de se rendre raison de ce phénomène. Pour changer le fer en acier, il suffit de le chauffer dans de la poussière de charbon. Bien que la température ne soit nullement à comparer à celle que possèdent les roches en fusion vomies par les fissures du globe, une petite quantité de carbone se volatilise et pénètre jusqu'au cœur du morceau de fer, qui se trouve avoir changé de nature, avoir acquis toutes les propriétés de l'acier. C'est en petit une expérience de métamorphisme.

La stabilité de certains élémens tels que la silice ou la magnésie ne doit pas faire rejeter cette explication. M. Laurent a prouvé, par des expériences directes, que sous l'influence d'une température élevée les corps les moins volatiles en apparence, comme l'oxide de fer, pénètrent dans la masse des corps qui les environnent. M. Gaudin, en employant la flamme développée par un mélange d'hydrogène et d'oxygène, a fondu et volatilisé la silice, la magnésie, la chaux. Ainsi rien ne s'oppose à ce que nous regardions comme étant de la même nature les faits de cémentation que nous produisons tous les jours et ceux de métamorphisme que nous présente la nature. Il n'y a d'autre différence que dans la nature des substances, la grandeur des appareils et des résultats.

Le terrain houiller présente dans l'Altaï un remarquable développement et se rattache peut-être, selon M. Élie de Beaumont, à la vaste formation carbonifère dont quelques voyageurs intrépides nous ont révélé l'existence au milieu de l'Asie centrale. La houille elle-même a été trouvée sur plusieurs points. Dans le bassin de Kouznetzk en par-

ticulier, ce combustible forme probablement un dépôt de 250 kilomètres de long sur 100 kilomètres de largeur moyenne. Si cette délimitation est exacte, ce serait là un des plus immenses amas de houille que l'on connaisse, et bien qu'ici cette substance se rapproche de l'anthracite par sa composition, bien qu'elle soit par conséquent d'une qualité inférieure à nos bonnes houilles de France, elle n'en offrira pas moins des ressources précieuses aux populations futures de ces froides régions.

Les roches du terrain carbonifère et des formations voisines contiennent en général de nombreux fossiles animaux ou végétaux. L'Altaï n'a pas manqué de fournir son tribut de renseignemens sur ces créations antiques, et parmi les échantillons recueillis par M. de Tchihatcheff, il s'est trouvé quelques espèces nouvelles. L'examen des végétaux a surtout fourni une remarque importante à M. Gœppert, que notre voyageur avait prié d'examiner ses richesses botaniques. Le savant professeur de Breslau a reconnu que la structure des bois fossiles de l'Altaï était presque entièrement semblable à celle des *araucaria* de la Nouvelle-Hollande et s'éloignait de celle de tous nos arbres ordinaires. Ce fait avait déjà été reconnu vrai pour les bois fossiles recueillis en Europe : il semble, d'après le travail de M. Gœppert, acquérir une véritable généralité, et l'on peut en tirer la conclusion qu'à l'époque de la formation des houilles, des espèces végétales presque entièrement semblables, peut-être identiques, couvraient nos climats tempérés et les déserts de la Sibérie, tandis qu'aujourd'hui ces mêmes espèces n'ont plus d'analogues que dans les régions australes. Ce que nous savons sur les conditions de la végétation nous autorise donc à conclure que pendant cette période une température uniforme et élevée enveloppait tous les points du globe, et que les différences de climats, si tranchées de nos jours, n'existaient pas encore.

L'Altaï renferme de nombreux gîtes métallifères presque tous placés dans des formations neptuniennes ou d'origine aqueuse, mais tous voisins des granites, comme si leur présence tenait à l'action de cette roche même. Parmi ces mines, il en est de cuivre et de fer dont l'exploitation est rendue des plus faciles par la nature du minerai. Les deux usines de Tomsk et de Salaïr produisent annuellement à elles seules plus de 500,000 kilogrammes de fer pur.

On trouve dans l'Altaï un grand nombre de mines d'argent. M. de Tchihatcheff en a visité treize. Quelques-unes sont très productives. Celle de Zméeff, dont la découverte fit connaître, il y a une cinquan-

taine d'années, les richesses cachées de ces régions, donnait, dans les premiers temps de son exploitation, près de 1 kilogramme d'argent pour 16 kilogrammes de minerai. Aujourd'hui qu'elle est épuisée, on fouille religieusement les déblais qu'au temps de l'abondance on avait dédaigneusement rejetés, et on en tire encore 4 à 5 grammes d'argent sur 16 kilogrammes de matière brute. Les mines de Rydersk et de Krukof donnent de 34 à 47 grammes de métal pour 16 kilogrammes de minerai. Enfin, les mines de Salaïr, que nous avons vu donner du fer, fournissent aussi par année près de 900 kilogrammes d'argent. Cette exploitation va, du reste, recevoir de grands développemens. L'usine doit être montée de manière à pouvoir fondre tous les ans 500,000 *poudes* de minerai, ce qui donnera au moins 1,500 à 1,800 kilogrammes d'argent pur.

Considérées dans leur ensemble, les chaînes de l'Altaï se présentent comme un massif formant un demi-cercle irrégulier, dont la concavité est tournée à l'ouest. Cette partie du pays dont nous parlons peut être considérée, a dit M. de Humboldt, comme un cap énorme, tenant par son extrémité méridionale au continent des terrains anciens de l'Asie centrale, et entouré de tous les autres côtés par une vaste mer de dépôts diluviens. Ces derniers pénètrent dans les anfractuosités des districts montagneux, et y forment comme autant de golfes. Quelquefois aussi on les trouve dans l'intérieur, étendus comme des lacs solides au fond de quelques bassins particuliers. Partout la composition de ces dépôts est la même. Ils consistent uniquement en fragmens et débris plus ou moins triturés appartenant aux roches qui constituent la charpente solide du grand édifice dont ils enveloppent et recouvrent la base.

C'est dans ces dépôts que gisent les plus grandes richesses de l'Altaï, richesses tellement considérables, qu'elles ne tarderont peut-être pas à opérer dans l'Europe entière une révolution analogue à celle qui résulta de l'importation des trésors du Pérou. C'est au milieu de ces détritus, arrachés aux roches voisines par des courans dont l'origine est inconnue, qu'on trouve ces sables dont un simple lavage extrait des monceaux d'or. Ce métal précieux semble disséminé dans presque toute la contrée. M. de Tchihatcheff cite dix-sept localités différentes où l'exploitation de l'or est en pleine activité, et lui-même en a découvert plusieurs autres où peut-être s'exercera bientôt cette industrie lucrative.

Nous possédons encore trop peu de données pour essayer de résoudre le problème de la formation des sables aurifères en général ou

de ceux de l'Altaï en particulier. Cependant M. de Tchihatcheff a réuni quelques faits d'où il paraît résulter que l'or semble affectionner ou fuir certaines roches, bien que les unes et les autres aient une même origine et appartiennent également au groupe des roches ignées. Ainsi, dans l'Altaï, dans l'Oural, les dépôts aurifères se trouvent toujours dans le voisinage des diorites, tandis que la présence du granit est de mauvais augure pour celui qui cherche un nouveau gîte de minerai. M. de Humboldt nous a appris qu'à Haïti la trituration artificielle de cette même diorite met à nu les parcelles d'or disséminées dans la masse, mais qu'on n'y trouve jamais ce métal en filon. A Bornéo, d'après M. Horner, les dépôts aurifères se trouvent également dans le voisinage de roches analogues à la diorite. Là aussi le granite est très rare, et quand il se montre, il revêt quelques-uns des caractères de cette roche privilégiée. Ces exemples, et bien d'autres encore, pourraient faire supposer que, lors de leur irruption en masses incandescentes à travers les couches solides du globe, certaines roches ont été *imprégnées* d'or par une action analogue à celle dont nous avons parlé plus haut. Au reste, le phénomène dont nous parlons n'est pas particulier à ce métal; on l'observe également pour le platine dans les monts Oural, où les roches composées en partie de serpentine semblent avoir de même servi d'*agent platinifère*.

Comme nous l'avons dit plus haut, le nombre des exploitations d'or dans l'Altaï est considérable. La ville de Krasnoyarsk peut être regardée comme un des chefs-lieux de cette industrie, et c'est là que M. de Tchihatcheff a recueilli les renseignemens les plus circonstanciés à cet égard. En 1842, les seuls districts de Kaïnsk et de Yeniseisk avaient fourni près de 500 poudes ou 6,150 kil. d'or pur. Les *orpailleurs* ou propriétaires des mines estiment à 100 pour 100 le minimum d'intérêt que puisse rapporter une mise de fonds engagée dans ces lavages productifs. Un bénéfice de 800 ou 850 pour 100 est regardé par eux comme représentant le taux ordinaire. Bien souvent cette limite est dépassée. On en jugera par l'exemple suivant. M. de Tchihatcheff cite un orpailleur, M. Miasnikoff, dont l'exploitation ne datait que de trois ans. La première année produisit seulement 10 poudes d'or (163 kilogrammes environ); la seconde rapporta 36 poudes (587 kilogrammes); avant la fin de la troisième année, bien que la campagne ne fût pas terminée, M. Miasnikoff avait déjà recueilli plus de 80 poudes (1,300 kilogrammes) d'or pur, représentant une valeur d'environ 4,500,000 francs. Les frais d'exploitation réduisent, il est vrai, ce produit brut à 2,400,000 francs; de plus, les 20 pour 100 prélevés par

le gouvernement le diminuent encore de 480,000 francs. Néanmoins, toute déduction faite, M. Miasnikoff n'en avait pas moins obtenu, pour le seul été de 1842, un bénéfice net de 1,920,000 francs.

On comprend que des gains aussi énormes doivent stimuler puissamment l'esprit d'entreprise. Aussi l'industrie du lavage des sables aurifères de la Sibérie a-t-elle marché avec une rapidité sans exemple. Dans l'espace de quatorze ans, ses produits se sont accrus dans la proportion de 1 à 200. En 1830, elle ne fournissait que 95 kilogrammes d'or représentant une valeur de 3,230,000 francs. Aujourd'hui, elle rapporte plus de 18,000 kilogrammes d'or ou 61,200,000 francs. Ces chiffres sont énormes, et pourtant ils deviendront chaque jour plus considérables à mesure que le nombre de bras, venant à augmenter, permettra d'exploiter sur une plus grande échelle. Tous les orpailleurs répétaient à M. de Tchihatcheff que le manque d'ouvriers les empêchait de doubler ou de tripler leurs bénéfices. Ainsi, l'augmentation de la population est à elle seule un élément infaillible d'accroissement pour cette industrie en se bornant aux localités actuellement connues; et comme les limites du domaine aurifère reculent tous les ans devant chaque nouvelle exploration, comme elles semblent n'avoir d'autres bornes que les glaces éternelles du pôle, il est impossible de prévoir où s'arrêteront les gigantesques développemens de cette véritable *récolte d'or.*

Peut-être ne trouvera-t-on pas maintenant exagéré ce que nous disions tout à l'heure en comparant l'influence qu'aura un jour l'exploitation de la Sibérie sur le commerce des métaux précieux à celle qu'exerça la découverte de l'Amérique et de ses trésors. Dans son dernier ouvrage de minéralogie, M. Beudant évalue à 24,000 kilogrammes la quantité d'or extraite annuellement sur tous les points du globe. Ce poids de métal représente une valeur de 82 millions. Dans ce total, l'Amérique équatoriale figure pour 64 millions, la Sibérie pour 8 millions seulement; mais nous venons de voir que la production de cette dernière rivalise aujourd'hui avec celle de l'Amérique. Nous avons pu nous convaincre par les progrès accomplis dans le court espace de quatorze ans que cette exploitation prendra dans le nord de l'Asie une importance croissante. Qu'elle suive deux ans encore la même progression, et la Sibérie fournira à elle seule plus d'or que tout le reste du monde : dans vingt ans, elle mettra annuellement en circulation une quantité d'or au moins double de celle que nous consommons aujourd'hui.

Ici nous devons cependant, avec le célèbre minéralogiste que nous

venons de citer, faire une réflexion rassurante pour la stabilité de la fortune publique. L'influence des métaux précieux est loin d'être aujourd'hui ce qu'elle fut autrefois, et une énorme quantité d'or versée tout à coup dans le commerce ne saurait amener des secousses semblables à celles que produisirent en Espagne les trésors du Mexique et du Pérou. Dans notre siècle d'industrie, le charbon de terre et le fer remuent plus de capitaux que l'or et les diamans. La houille produit annuellement près de 180 millions, et le fer plus de 500 millions.

Quoi qu'il en soit, la Russie favorise autant que possible l'industrie des orpailleurs. A l'exception des districts de Kolyvane et de Nertchinsk qui appartiennent au gouvernement, les immenses dépôts de la Sibérie sont ouverts aux entrepreneurs de toutes les nations. Il suffit d'adresser au ministère des finances une demande formelle à cet égard pour obtenir la concession du terrain qu'on désire exploiter. Cependant cette concession ne s'accorde que pour douze ans, et n'assigne à chaque particulier qu'un lot d'environ 5 kilomètres de long sur 250 mètres de large.

Le lavage des sables se fait sous la surveillance de divers agens du gouvernement chargés de prévenir et de juger les contestations qui peuvent surgir entre les concessionnaires sur leurs limites respectives, de régler les relations entre les maîtres et les ouvriers, de prélever sur les produits ce qui revient à l'état. Grace à ces mesures, il règne dans ces contrées une sécurité bien remarquable. Chaque jour, on voit des milliers d'ouvriers, presque tous condamnés par la loi, remettre entre les mains d'un inspecteur, fort seulement de son ascendant, les trésors qu'ils ont recueillis. Au milieu de quelque chétive cabane, on entasse des monceaux d'or, qui plus tard, répartis sur des chariots, se rendent tranquillement à Barnaoul et franchissent plusieurs milliers de kilomètres, marchant à petites journées, et n'ayant pour escorte qu'un cosaque qui fume tranquillement sa pipe sans même s'embarrasser d'armes qu'il sait devoir être inutiles.

L'exploitation des sables aurifères de l'Altaï est généralement des plus faciles. Le plus souvent ces dépôts sont à fleur du sol ou recouverts seulement d'une mince couche de terre végétale qu'on enlève pour exploiter à ciel ouvert. Si cette couche acquiert une épaisseur trop considérable, on ouvre une tranchée, puis on attaque le minerai directement, et les ouvrages souterrains qu'entraîne cette manière d'opérer ne sont jamais bien compliqués, à raison du peu d'épaisseur des dépôts exploitables. Il est cependant quelques localités qui nécessitent des modifications dans le mode d'extraction des sables. Sur les

rives de la Biroussa, on a découvert une couche aurifère dont l'épaisseur est au moins de 6 mètres; mais on ne peut creuser à cette profondeur à cause de la hauteur de la rivière, dont les eaux envahissent sans cesse les travaux. Après avoir vainement tenté de refouler la rivière au moyen de digues, on a eu recours à un expédient très ingénieux : on a pris le parti de n'exploiter que pendant l'hiver. A cette époque, la rivière gèle en entier. On taille alors la glace de manière à découvrir les parois verticales de la berge, et par cette tranchée on enlève à peu de frais le minerai qu'on désire.

Les richesses minérales de la Sibérie semblent avoir été connues dès la plus haute antiquité. Partout, dans ces vastes contrées, on rencontre des traces d'un peuple mystérieux, désigné par la tradition sous le nom de *Tchoudi*, et qui, bien avant les mineurs russes, avait trouvé l'art de séparer l'or et l'argent de leur gangue sans valeur. C'est là un nouveau trait de ressemblance qui rapproche ces régions hyperboréennes des provinces intertropicales du Nouveau-Monde. Au Mexique aussi, les *Azthèques* avaient précédé les Espagnols dans l'exploitation des mines. De même que ces derniers, les Tchoudis paraissent avoir ignoré les usages du fer, avoir eu recours au cuivre et à l'étain pour se procurer des instrumens tranchans, et cette circonstance, en rendant presque impossible l'exploitation des filons en roche, nous explique pourquoi à ces époques reculées, au Mexique comme en Sibérie, l'or était beaucoup plus commun que l'argent.

Peut-être les recherches archéologiques permettront-elles un jour de rattacher l'une à l'autre les traditions locales qui conservent le souvenir des Tchoudis et les croyances grecques qui placent dans les régions boréales le siége d'immenses trésors. Hérodote parle des *Arimaspes* comme d'un peuple qui savait arracher aux griffons gardiens de ces richesses l'or qui parvenait jusqu'en Grèce par l'entremise des *Issédons*. Dans le magnifique ouvrage sur l'Asie centrale où M. de Humboldt s'est montré tour à tour profond naturaliste, historien érudit et archéologue plein de sagacité, cet illustre savant place ce dernier peuple dans la steppe des Kirghiz, entre Karkarali et Semipalatinsk. Il est probable que les procédés d'exploitation employés par ces nations éteintes ne différaient pas de ceux qui sont en usage de nos jours. S'il en est ainsi, la fable de la toison d'or recevrait une interprétation bien naturelle. On sait que la dépouille de divers animaux est employée dans le lavage des sables aurifères pour retenir plus facilement les parcelles de métal que leur pesanteur spécifique plus grande laisse déposer sur le fond des appareils. N'est-il pas permis

de voir dans cette circonstance toute technique l'explication de cette toison symbolique dont la renommée attira sur les rivages de Colchos l'élite des héros de la Grèce mythologique?

Les contrées que baigne le Pont-Euxin conservent encore des traces de leurs antiques trésors. Les fouilles entreprises par ordre du gouvernement russe dans l'ancienne Tauride mettent chaque jour à découvert des tombeaux dont la richesse contraste d'une manière frappante avec la pauvreté des sépultures grecques. Dans les parages où florissaient jadis Phanagoria, Hersonèse, Olbia, Tynas, l'or est bien plus abondant que dans aucune autre des localités d'Europe et d'Asie explorées de nos jours comme pouvant présenter quelques restes de l'industrie ou du luxe des peuples qui les habitèrent. A Kertch surtout, l'ancienne Panticapée, ce métal est répandu avec une magnifique profusion dans les demeures sépulcrales. La moitié des objets qu'on y trouve sont en or pur ou en *electrum*, alliage d'or et d'argent. Ici comme au Pérou, l'or est souvent employé à des usages secondaires qui en attestent l'abondance. Souvent un camée, une pierre de peu de valeur, sont enchâssés dans un encadrement d'or massif d'une valeur bien supérieure. Jamais cependant il n'a existé de mines d'or en Tauride. Il est donc très probable que les colonies grecques placées dans le voisinage des barbares ne firent que tirer parti de leur position, et, pour employer l'expression du voyageur russe, amenèrent dans leur enceinte le fleuve d'or de l'Oural et de l'Altaï.

La flore de l'Altaï, à en juger par le nombre de plantes qu'a recueillies M. de Tchihatcheff, n'est pas très riche, et ne compte qu'environ deux cent cinquante espèces. Plusieurs d'entre elles se retrouvent dans nos Alpes européennes, et les arbres surtout donnent à ces contrées éloignées un aspect général très semblable à la physionomie sévère que le sapin imprime au paysage dans nos gorges élevées. Cette observation s'accorde, du reste, avec une des lois que la nature semble s'être imposée dans la production des êtres organisés. Le froid semble restreindre le nombre et la variété des manifestations de la vie. Dans toutes les régions glacées, on trouve beaucoup moins d'espèces, soit animales, soit végétales; mais, généralement, cette diminution dans le nombre des différences spécifiques est compensée par la multiplication plus grande des individus. La faune ou la flore des contrées boréales est bien plus uniforme que celle des régions plus chaudes; elle n'est peut-être pas moins nombreuse. Cette proposition, au moins dans ce qu'elle a de général, est confirmée par un très beau travail que M. Brandt, membre de l'académie impériale de Saint-Péters-

bourg, a publié sur la faune de Sibérie, et qui forme un appendice important à l'ouvrage de M. de Tchihatcheff. Il résulte des recherches de ce célèbre naturaliste que l'Europe renferme 143 espèces de mammifères terrestres, 451 espèces d'oiseaux, 94 espèces de reptiles, tandis qu'en Sibérie on ne trouve que 92 mammifères, 323 oiseaux, et 21 reptiles.

Une telle disproportion s'explique sans peine par les circonstances topographiques et climatologiques qui distinguent la Sibérie de l'Europe. Cette dernière forme une grande presqu'île étendue vers le couchant, exposée du côté du sud aux vents chauds qui lui arrivent d'Afrique, baignée à l'ouest par une mer constamment attiédie par les eaux que le *gulf-stream* amène du golfe du Mexique. Aussi ses hivers sont-ils courts et peu rigoureux. La Sibérie, au contraire, profondément enfoncée dans les terres, séparée de nos régions tempérées par de hautes chaînes de montagnes, enserrée du côté du nord par une ceinture de glaces éternelles, est largement ouverte à toute la violence du souffle boréal, tandis que la chaude haleine des vents du sud ou de l'ouest ne peut pénétrer jusqu'à elle. Aussi, à la même distance du pôle, les hivers y sont-ils bien plus longs, bien plus rigoureux qu'en Europe, et l'on doit s'attendre à voir subsister la supériorité de cette dernière pour ce qui touche au nombre des espèces animales, lors même qu'on aurait exploré à fond les vastes steppes de la Sibérie.

Les deux faunes que nous comparons ont un grand nombre d'espèces communes. Cependant chacune d'elles est caractérisée par la présence d'espèces qui ne se retrouvent pas dans l'autre. Ainsi la Sibérie possède en propre vingt-six mammifères et quarante-trois oiseaux qu'on ne trouve pas en Europe. Au reste, les résultats que nous énonçons ici d'après M. Brandt ne sont applicables qu'à la Sibérie occidentale, c'est-à-dire à la portion de cette immense contrée qui est placée à l'ouest du Yeniseï, et qui renferme l'Altaï. La Sibérie orientale, située à l'est du même fleuve, doit présenter dans sa faune des caractères bien plus prononcés. Elle doit se rapprocher sous ce rapport de l'Amérique septentrionale, dont elle n'est séparée, on le sait, que par le détroit de Behring ou des mers qui, transformées en plaines de glace par les froids excessifs de l'hiver, offrent un passage facile aux animaux des deux continens et favorisent le mélange des espèces.

En parlant des productions animales de la Sibérie et de l'Altaï, nous devons une mention particulière aux cousins, à ces insectes si justement désignés par l'épithète de sanguinaires. En pénétrant dans

les régions boréales, le voyageur pourrait se croire à l'abri de leurs morsures. Il n'en est rien. Les cousins sont un des fléaux des vallées de l'Altaï. Dès que la température s'adoucit, aux premiers jours d'un printemps bien tardif, ils envahissent l'air par myriades, et attaquent l'homme avec fureur, comme s'ils voulaient profiter d'une proie que le ciel leur envoie si rarement. Souvent M. de Tchihatcheff se vit assailli par leurs essaims affamés, alors même que la neige et la glace craquaient encore sous ses pieds. Au reste, ces parasites, émules des mousquites des pays chauds, pénètrent jusqu'aux latitudes les plus froides. L'amiral Wrangel nous apprend qu'à Nijni-Kolimsk, trois degrés au-delà du cercle polaire, pendant les deux mois que dure l'absence des fortes gelées et qu'on y appelle l'été, le ciel est obscurci par des nuées de cousins. On ne parvient à se garantir de leurs attaques qu'en vivant au milieu d'une fumée suffocante. Triste destinée de l'homme du nord, qui rencontre auprès du pôle presque tous les fléaux des pays chauds sans la moindre compensation! Dans ces régions désolées règnent comme sur les bords du Nil les ophthalmies, le typhus, les épizooties; mais il y manque la brise du soir, si douce après une journée brûlante, les acacias avec leurs fleurs embaumées, les dattiers avec leurs fruits. Dans ces déserts de glace, il n'existe point d'oasis.

II.

La population indigène de l'Altaï se compose presque uniquement de tribus errantes appartenant à la race mongolique, et désignées sous le nom générique de Kalmouks. On peut la considérer comme partagée en deux grandes familles, dont l'une habite à l'est, l'autre à l'ouest de la Katoune, un des principaux affluens de l'Ob. Ces peuples reconnaissent eux-mêmes cette division, et se désignent par des expressions correspondantes à celles que nous venons d'employer. Au reste, entre ces deux branches d'un même tronc il n'existe pour ainsi dire aucune différence. Langage, mœurs, usages, tout leur est commun. Seulement les tribus de l'est présentent à un degré bien plus prononcé les caractères de leur race, et en considérant les portraits, donnés par M. de Tchihatcheff, de deux *zaïzanes* ou chefs des environs de la Tchouya, on ne peut méconnaître à ces pommettes saillantes, à ces yeux étroits et obliques, le type chinois dans toute sa pureté.

Les Kalmouks de l'Altaï paraissent être les descendans de ces hor-

des qui, sous l'impulsion puissante de Tchingis-Khan, s'élevèrent à la fin du XIIe siècle jusqu'au rôle de conquérans, s'emparèrent de la Chine, de la Corée, et, sous le nom de Tartares ou de Mongols, vinrent jusque sur les bords du Volga et de la mer Caspienne porter le nom de leur maître et la terreur de ses armes. Expulsés plus tard de l'empire chinois, ces peuples se replièrent de plus en plus sur l'Asie centrale, et inondèrent sous différens noms jusqu'aux contrées qui font aujourd'hui partie de la Sibérie. Plusieurs de leurs tribus se réunirent et parvinrent même à fonder dans l'Asie centrale des états assez puissans; mais bientôt ces empires éphémères tombèrent sous les coups des Chinois. Mongols et Tartares furent en partie exterminés. Un grand nombre de tribus cherchèrent un asile dans l'Altaï et implorèrent la protection de la Russie, qui les admit au nombre de ses sujets; quelques autres restèrent sur les limites des deux empires, et reconnurent à la fois les deux souverainetés de la Chine et de la Russie. Encore aujourd'hui, elles paient l'impôt à la cour de Pékin aussi bien qu'à celle de Saint-Pétersbourg, et sont en conséquence désignées sous le nom de *peuples à double tribut.*

Presque partout où la race victorieuse des Mongols venait s'établir, elle trouvait la contrée occupée par des tribus d'origine turque. Du croisement de ces deux races naquirent d'un côté les Tatars ou Tartares qui habitent la Russie européenne, chez lesquels l'élément turc est resté prédominant, et les Kalmouks de la Sibérie, dont le type mongol s'affaiblit à mesure qu'ils ont avancé davantage vers l'ouest. Le langage a subi les mêmes influences, et dans toute la vaste étendue de pays occupé par ces deux grands peuples, on parle une espèce de jargon turc plus ou moins corrompu.

Cette opinion sur l'origine des Kalmouks est justifiée par deux faits rapportés par M. de Tchihatcheff. D'un côté, en franchissant la chaîne des Sayanes et en pénétrant ainsi dans l'empire chinois, il a pu observer de près les Soyons, qui ne différaient presqu'en rien des Kalmouks de son escorte. D'autre part, il signale en plein Altaï, sur les rives de l'Akabane, l'existence de quelques tribus kalmoukes désignées sous le nom commun de *Sagaïs*, bien distinctes de toutes les autres et dont les traits rappellent presque complètement le type de la race turque. La langue de ces tribus diffère sensiblement de l'idiome kalmouk. Quoiqu'elle ne soit qu'un dialecte turc très corrompu, elle se rapproche bien plus de la langue mère et est incomparablement moins mélangée d'expressions mongoles.

Les Kalmouks sont essentiellement des peuples nomades. Groupés

en tribu sous la direction d'un zaïzane, ils promènent d'une vallée à l'autre leurs troupeaux et leurs tentes ou *yourtes*, qu'ils recouvrent quelquefois de morceaux d'écorce d'arbre. Les tribus de l'Altaï surtout n'ont aucune idée de notre manière de vivre à l'européenne. Ils ne connaissent même pas l'usage des chariots. Les individus qui accompagnèrent M. de Tchihatcheff jusqu'au poste cosaque de l'Akabane témoignèrent le plus grand étonnement à la vue des ornières qui annonçaient le voisinage de ce centre de civilisation, et les méprises plaisantes qu'amena leur ignorance de nos usages, la naïve manifestation de leur surprise à la vue des objets les plus simples, égayèrent bien des fois les pénibles journées passées dans ces déserts par notre voyageur.

Si les Kalmouks de nos jours ont conservé les habitudes errantes de leurs ancêtres, ils ont bien dégénéré de cette ardeur guerrière qui, sous la conduite de Tchingis-Khan, leur valut l'empire de l'Asie et fit trembler l'Europe elle-même. Rien de plus timide et de plus inoffensif que ces peuples qui, devant la moindre apparence de danger, ne connaissent d'autre ressource que la fuite. Aussi leur rencontre dans ces vastes solitudes est-elle presque sans danger pour l'Européen, dont la seule vue semble les écraser comme s'ils reconnaissaient en lui un être d'une nature supérieure. Faibles et de petite taille, ils sont surtout terrifiés par l'aspect martial et les formes athlétiques des Cosaques à qui sont confiées la garde des frontières et la police du pays. Aussi ces derniers les traitent-ils avec le plus profond dédain. Lorsque M. de Tchihatcheff manquait de chevaux et ordonnait à l'un de ses Cosaques d'en aller chercher dans quelque tribu voisine, celui-ci ne prenait jamais la peine de remplir lui-même la commission. Il se contentait de remettre son sabre à un Kalmouk qui, plaçant avec respect sur ses épaules ce redoutable talisman, allait le montrer à la tribu en formulant sa demande. S'il éprouvait un refus ou des délais, il déposait le sabre au milieu des récalcitrans et se retirait sans rien dire. L'effet de cette tactique ne tardait guère à se manifester. La nouvelle qu'un sabre de Cosaque venait d'arriver répandait une alarme générale, et le messager était à peine de retour qu'on voyait arriver au galop les chevaux demandés, suivis d'un Kalmouk portant le terrible dépôt. Pour rien au monde, un Kalmouk ne voudrait conserver chez lui un sabre de Cosaque. Il passera des journées à cheval pour le rendre à son propriétaire, non pas qu'il craigne précisément les réclamations de ce dernier, mais il n'oserait laisser au milieu de sa fa-

mille cet instrument redoutable, qu'il croit doué de la faculté mystérieuse d'agir au nom de son maître absent.

La plupart des Kalmouks sont idolâtres. Ils reconnaissent et adorent le *koutaï* ou principe du bien, et le *chaïtane* ou principe du mal. Les sacrifices qu'ils font à ces deux déités consistent en chevaux, bœufs et moutons, qu'ils immolent soit en les écartelant, soit en leur fendant la poitrine et en y introduisant la main pour comprimer le cœur. L'animal est ensuite placé sur le feu, et après en avoir subi l'action quelques instans, il fait les frais d'un repas auquel prennent part tous les assistans, ainsi que les prêtres ou *abysses*. Ces derniers ne jouissent d'aucune prérogative, et en dehors des cérémonies religieuses fort simples qu'ils sont chargés de diriger, ils ne se distinguent en rien du reste de la nation. Le fanatisme est inconnu chez ces peuples. Les Kalmouks changent très facilement de religion; mais on ne saurait avoir grande confiance en leur conversion, presque toujours amenée par des considérations toutes terrestres et un intérêt purement matériel.

Cette indifférence en matière de religion paraît avoir régné chez les Kalmouks à l'époque même où régnaient les successeurs immédiats de Tchingis-Khan. Elle seule peut expliquer, comme elle les a rendues possibles, les pérégrinations de quelques moines du XIIIe siècle. On sait que Rubruquis et Carpini entre autres pénétrèrent jusque dans les cours mongoles, qu'ils y furent bien accueillis, mais ne parvinrent à exciter qu'une curiosité semblable à celle qu'auraient fait naître des baladins et des jongleurs. On les promenait couverts de leurs habits sacerdotaux, on leur enjoignait de déployer toute la pompe de leurs cérémonies, d'entonner les hymnes sacrés, puis on les renvoyait. On les traitait d'ailleurs sans façon, et Rubruquis raconte naïvement comment un jour qu'il expliquait à Mangou-Khan les vérités de la religion chrétienne, il se vit interrompu dans sa harangue par les ronflemens sonores du prince. Cette tolérance dédaigneuse contraste étrangement avec le fanatisme farouche inspiré par les doctrines de Mahomet, avec le zèle trop souvent cruel qui régnait alors chez les populations chrétiennes. Certes, si un sectaire étranger se fût ainsi présenté chez un prince catholique, il est peu probable qu'on se fût contenté de le trouver ennuyeux ou divertissant, témoin les nestoriens, qui, à cette même époque, étaient contraints, pour fuir le glaive de l'orthodoxie, de se réfugier dans ces villes lointaines, où le pieux Rubruquis les trouva, à son très grand scandale, suivant tranquillement leurs doctrines à l'abri de l'indifférentisme des princes mongols.

On doit distinguer soigneusement des peuples dont nous venons de parler les *Kirghiz*, qui habitent les steppes étendues au pied de l'Altaï, au sud-ouest de ces montagnes. Ces derniers, résultant du mélange de la race turque avec quelques rameaux indo-germaniques, sont bien supérieurs aux Kalmouks. En revanche, ils sont aussi turbulens et enclins au brigandage que leurs voisins sont doux et inoffensifs. Aussi, pour maintenir la sécurité dans ces steppes que leur position désigne comme la grande voie commerciale entre la Chine et la Russie, cette dernière puissance s'est vue obligée de multiplier les établissemens militaires et les piquets de Cosaques. Ces établissemens ont déjà amené un résultat utile et d'un heureux augure pour l'avenir de ces contrées. Frappées des avantages et du bien-être que la civilisation entraîne après elle, les populations nomades commencent à se grouper autour des villages cosaques, et déjà quelques familles ont échangé leurs *yourtes* ambulantes pour des maisons immobiles, mais plus comfortables.

Parmi les qualités qui distinguent éminemment les Kirghiz, il faut compter surtout le développement extraordinaire du sens de l'ouïe et de celui de la vue. M. Ivanine, officier très instruit qui a vécu longtemps parmi eux, assure avoir vu des Kirghiz qui, à plus d'un kilomètre de distance, découvraient un homme caché en embuscade. Les Cosaques, chez qui les sens dont nous parlons sont aussi très exercés, prétendent que les Kirghiz voient la nuit aussi bien que le jour. Cependant ils paraissent être inférieurs sous ce rapport aux *Yakoutes*, peuples qui ont probablement la même origine et qui habitent les parages inférieurs de la Léna. L'amiral Wrangel, dans son *Voyage le long des côtes septentrionales de la Sibérie*, cite à ce sujet un fait presque incroyable. Un jeune Yakoute lui assura avoir observé dans le ciel une grande étoile de couleur bleuâtre qui en dévora successivement plusieurs autres de moindre dimension et les rendit ensuite. En comparant les époques, le savant voyageur acquit la conviction que cet homme avait bien réellement observé les éclipses des satellites de Jupiter.

Un trait de mœurs commun aux diverses peuplades dont nous parlons consiste en ce qu'elles ignorent toutes l'usage du café. Cette boisson, considérée chez les populations arabes et persanes comme étant presque indispensable à l'existence, est remplacée chez les peuples d'origine mongole par le thé; mais ce que les habitans des monts Altaï ou des steppes de la Sibérie désignent sous ce nom ne ressemble guère au liquide parfumé que nous avons emprunté aux

mandarins chinois. C'est une véritable soupe dont la base est fournie par un mélange de feuilles grossières et de fragmens de tiges vendus dans ces contrées sous le nom de *thé de briques*. On avale ce potage après l'avoir fait bouillir avec du beurre et du sel. Le thé pris de cette manière est très nourrissant, propriété qu'il doit sans doute à la grande quantité de substance azotée qui entre dans sa composition. D'après M. Péligot, cette quantité s'élèverait jusqu'à 20 ou 30 pour 100, proportion énorme qu'aucun autre végétal connu n'a encore présentée.

La Russie, en étendant son empire sur toutes ces populations à demi sauvages, les a soumises à des règlemens dont nous devons reconnaître la douceur et l'équité. Tous les peuples de race non slave habitant la Sibérie sont désignés sous le nom commun de *payeurs de yassak* ou de *peuples hétérogènes*. Ils sont divisés en trois catégories : 1° les *peuples sédentaires*, où se trouvent compris tous les individus fixés dans des villes, des villages, ou qui cultivent la terre; 2° les *peuples nomades*, qui se servent d'habitations susceptibles d'être transportées d'un lieu à l'autre; 3° les *peuples errans*, comprenant les tribus essentiellement vouées à une vie vagabonde et qui se livrent surtout à la chasse, à la pêche et à l'élève des bestiaux. Quelques peuplades forment en outre des catégories particulières, et de ce nombre sont surtout les hordes *à double tribut* du gouvernement de Tomsk.

Les peuples de la première section jouissent de tous les droits des sujets russes et sont de plus exemptés à perpétuité du recrutement et des charges militaires. Chaque *oulouss* (village) comptant quinze familles a le droit d'organiser une administration nationale composée d'un *starosta* (ancien) et de deux aides. Un nombre déterminé d'oulouss constitue un arrondissement administratif. Ces arrondissemens sont ensuite groupés en districts (*voloste*). A ces divers degrés, l'administration reste toujours *nationale*. Toutes les personnes qui la composent sont indigènes et élues par leurs concitoyens de même race.

Pour faciliter les relations entre les autorités locales russes et ces chefs nationaux, la loi autorise ces derniers à choisir selon leur gré la voie de l'écriture ou des communications orales. Elle accorde également et dans tous les cas une exemption complète de l'emploi du papier timbré.

L'organisation administrative des peuples nomades ou de la seconde section est entièrement semblable, sauf que les ressorts en ont encore été simplifiés. Quant aux peuples errans, ils sont presque entièrement livrés à eux-mêmes. On ne trouve plus chez eux que de faibles

traces de ces dispositions administratives, et l'action des autorités russes se borne à prendre les mesures indispensables à la conservation des droits respectifs des peuples limitrophes. Tous les peuples d'origine étrangère sont jugés d'après leurs propres usages et coutumes. L'application des lois russes n'a lieu que dans les questions capitales, à l'occasion de crimes graves, ou bien dans les cas non prévus par les institutions nationales. Les peuplades comprises dans la troisième section sont exemptes de tout impôt et redevance. Les deux autres paient un faible impôt nommé *yassak*, consistant en un certain nombre de fourrures. On leur a d'ailleurs accordé le droit de payer ce tribut soit en nature, soit en argent, comme aussi d'employer le produit de leur chasse pour acheter aux bureaux du gouvernement la poudre, le plomb et autres objets de première nécessité.

Chaque tribu possède en propre un territoire dont les limites sont déterminées par le gouvernement. L'immensité de l'étendue permet de consacrer à cet usage des lots infiniment supérieurs à ce qu'exige l'entretien des peuplades, et qui dépassent même ce que leur industrie peut exploiter. Néanmoins il est expressément défendu aux colons russes de s'établir sur les domaines concédés aux peuples de race étrangère. Ceux-ci, au contraire, jouissent du droit d'entretenir avec les Russes, sans réserve ni restriction aucune, toutes les relations de commerce qu'ils sont en mesure de former. Par là, on évite l'envahissement de leurs terres en même temps qu'on facilite les transactions, et par suite la fusion de ces peuples d'origine diverse. Une seule exception est posée à cette liberté illimitée. Le commerce des boissons spiritueuses est sévèrement prohibé. C'est là une mesure pleine à la fois de moralité et de prudence, car les populations de ces contrées ont un penchant invincible pour l'ivrognerie, et l'introduction chez elles de nos liqueurs alcooliques ne manquerait pas d'entraîner les suites funestes dont les exemples ne sont que trop multipliés chez les nations sauvages qui ont reçu des Européens ces poisons lents, mais d'une action si inévitable.

Ce qui distingue surtout l'organisation sociale de la Sibérie, c'est l'absence de tout servage proprement dit. On sait qu'en Russie, les paysans, propriété des seigneurs, sont attachés à la glèbe ou à la maison de leur maître. En Sibérie, il n'en est pas ainsi. Les cultivateurs appartiennent à la catégorie des *paysans de la couronne*, c'est-à-dire que, moyennant une redevance fixe de 11 roubles ou environ 11 fr. par tête, ils peuvent donner à leur industrie toute l'étendue dont elle est susceptible. Sous ce rapport, les peuples de *race étrangère* sont as-

similés aux colons russes. Ceux de la première catégorie ont en outre le droit, en se livrant au commerce, de se faire inscrire dans celle des trois *guildes* dont ils peuvent payer l'impôt. Ceux de la seconde catégorie ne peuvent atteindre qu'à la seconde *guilde*.

En Russie, où il n'existe rien qui rappelle notre classe moyenne non plus que la petite bourgeoisie de nos temps féodaux, on a de tout temps manqué d'intermédiaire entre le serf et le seigneur. Les *guildes* ou classes de commerçans peuvent être considérées comme tendant à combler un jour cette lacune. Leur organisation rappelle un peu celle de nos corporations du moyen-âge. Elles sont au nombre de trois, et jouissent chacune d'immunités et de priviléges particuliers. L'impôt qui pèse sur leurs membres augmente avec le degré de la *guilde*. Les plus riches négocians seuls sont en état d'acquitter les droits de la première, mais tout individu peut, en s'enrichissant, passer d'une guilde à l'autre. Les membres de la première guilde vont presque de pair avec la noblesse, et, dans ces dernières années, le gouvernement russe a dû déployer beaucoup de fermeté pour repousser les réclamations des nobles, qui protestaient contre cette espèce d'égalité. On voit que, grace à cette organisation, les familles de race étrangère peuvent, en se livrant au commerce, atteindre presque aux premiers rangs de la société russe.

Dans l'ouvrage de M. de Tchihatcheff, les détails qu'on vient de lire sont accompagnés de citations qui paraissent ne laisser aucun doute sur l'authenticité de ces renseignemens. S'ils sont l'expression de la vérité, il faut bien reconnaître que la domination russe est un bienfait pour ces vastes contrées, qu'elle est cent fois préférable, pour ces peuplades à demi sauvages, à celle de certains peuples qui inscrivent en gros caractères sur leur drapeau le grand mot de *philanthropie*. Quelle différence dans les manières d'agir de la Russie et de l'Angleterre! La première, laissant à ces peuples soumis leurs terrains de chasse ou de pêche, leurs lois, leurs mœurs, leurs coutumes, cherchant à les initier peu à peu aux bienfaits de la civilisation, facilitant leur fusion avec ses sujets plus avancés, les protégeant contre leur intempérance naturelle, ouvrant à une ambition qu'elle cherche à faire naître un libre accès dans les rangs de la société civilisée; la seconde, se rendant maîtresse de la terre, en expulsant peu à peu les habitans dont la race semble disparaître à son brûlant contact, ne mélangeant jamais le sang breton avec celui de ces peuplades proscrites, ne s'inquiétant ni de leur présent ni de leur avenir que pour détruire par tous les moyens possibles, *per fas et nefas*, le moindre obstacle qui

pourrait gêner son développement! Quelle différence surtout entre la Russie se constituant le gardien des droits de ces tribus errantes, les protégeant contre ses propres sujets, contre ces colons envoyés par elle pour peupler ces solitudes lointaines, et les États-Unis brisant les sociétés établies, violant les traités librement consentis de part et d'autre, rejetant dans les forêts les *Peaux-Rouges* échappés déjà à la vie sauvage, puis traquant à la carabine comme autant de bêtes fauves ces hommes dont ils ont coupé les arbres et brûlé les maisons!

A côté des populations asiatiques dont nous venons de parler vivent et se développent peu à peu un nombre assez considérable de colonies européennes. Diverses d'origine, elles diffèrent aussi par leurs mœurs et présentent, sous ce rapport, des contrastes frappans. Le riche orpailleur que le désir de faire fortune retient dans ces contrées lointaines rêve sans doute parfois avec délices au temps où il pourra jouir de ses trésors au sein d'une société qui lui prodiguera tous les raffinemens du luxe. En attendant, ses plaisirs sont bornés. Presque toujours dénué d'éducation intellectuelle, il ne connaît que la bonne chère pour occuper ses loisirs. Il s'y livre donc tout entier, et dans ce but il met à contribution les contrées les plus lointaines. Aux venaisons, au gibier de ses forêts, aux pâtés de Strasbourg, succèdent sur sa table, splendidement servie, les fruits de l'Europe tempérée, les oranges de Messine et du Portugal, arrivées sur les rives du Yeniseï en passant par Saint-Pétersbourg. Les meilleurs vins de Bordeaux et de Malaga, le champagne acheté à des prix énormes, pétillent dans les riches verres de la Bohême, tandis qu'un Kalmouk, coiffé de son bonnet de feutre, présente aux convives rassasiés le plus pur café de l'Arabie fumant dans la porcelaine du Japon, et qu'accompagnent les cigares parfumés de Manille ou de la Havane.

Les simples ouvriers suivent l'exemple de leurs maîtres. Presque tous nés dans la misère, ils dépensent follement le salaire élevé qu'ils touchent sans grande fatigue. Chaque année, les tavernes et les lieux de débauche engloutissent des sommes considérables, qui, sagement employées, eussent porté la richesse dans les familles et accru l'aisance générale de la population. Jusqu'à ce jour, l'industrie des lavages a servi seulement à créer des fortunes individuelles : elle n'a presque rien fait pour la prospérité générale. Elle contribue à entretenir, à accroître encore la dépravation des ouvriers qui s'y livrent, et qui presque tous appartiennent à la classe des exilés pour crimes ou délits. Ces tristes résultats d'une industrie si propre, en apparence, à

répandre autour d'elle la richesse et le bien-être contrastent avec ceux qu'on observe chez les hommes de la même classe livrés aux travaux de l'agriculture. Ici, les travaux opiniâtres et soutenus exercent une influence éminemment salutaire, et amènent à leur suite des idées de progrès et de moralité. L'exercice des métiers et des travaux manufacturiers semble, sous le rapport qui nous occupe, tenir le milieu entre ces deux extrêmes. Ainsi se confirment, au fond de la Sibérie, les résultats fournis en Europe par les calculs de la statistique. Ici comme en Angleterre, comme en France, comme en Europe, nous voyons les vices de la classe manufacturière offrir le plus triste contraste avec l'état moral des populations agricoles.

Les Cosaques forment une classe à part au milieu de la population européenne de la Sibérie. Ils sont partagés en deux catégories distinctes par leur organisation et leur destination : les uns, appelés *Cosaques de ligne*, sont régis par les lois et règlemens militaires. Ils relèvent du gouverneur-général et remplissent toutes les fonctions des troupes régulières. Leur engagement dure vingt-cinq ans : ce terme expiré, ils peuvent regagner leurs steppes; mais le gouvernement cherche à les fixer en Sibérie en leur donnant, outre leur solde et leurs rations, des terres qui leur appartiennent en propre, en leur permettant de se livrer à tous les genres de commerce ou d'industrie. Les troupes cosaques se recrutent toujours d'individus de cette race, et les enfans sont censés faire partie du régiment de leur père.

Les Cosaques de la seconde division portent le nom de *Cosaques urbains*. Ils constituent un véritable corps de police, une espèce de garde municipale permanente, et relèvent des autorités civiles. Les uns sont enrégimentés et remplissent à peu près les mêmes fonctions que nos gendarmes. Le gouvernement leur fournit les armes; mais les chevaux et tous les frais d'équipement sont à leur charge. Chacun d'eux reçoit en toute propriété quinze arpens de terre labourable, ou l'équivalent en terrain de chasse et de pêche. Ces allocations sont inaliénables. Leur engagement dure vingt-cinq ans, et tout individu congédié est censé demeurer dans la localité où est cantonné son ancien régiment. Cette milice est également composée uniquement de Cosaques, et les enfans y entrent de droit à l'âge de seize ans.

A l'époque où l'on appliqua pour la première fois aux Cosaques de la Sibérie le principe de l'enrégimentation, le gouvernement jugea convenable de ne point y assujettir ceux qui se trouvaient établis dans des contrées éloignées. Il les organisa en colonies ou stations mili-

taires. Celles-ci consistèrent dans le principe en réunions de cinquante à cent hommes au plus, et prirent le nom de *stannitza*. Ces *Cosaques stationnaires* ne reçoivent aucune subvention du gouvernement, qui leur accorde seulement des terres, l'exemption de tout impôt et le droit de se livrer au commerce ou à l'industrie. En revanche, ils doivent se fournir d'armes et de chevaux, veiller à la sûreté des frontières et des contrées où ils sont établis, tenir en état les routes qui traversent leur territoire, construire et entretenir les établissemens nécessaires pour leur administration, fournir des chevaux et le logement aux employés qui voyagent par ordre du gouvernement.

Ces colonies, disséminées sur des frontières lointaines ou des plaines sans bornes, nous semblent devoir exercer un jour une grande influence sur l'avenir de ces contrées. Quelques-unes ont déjà pris un développement considérable, et présentent l'aspect de villages dont tous les habitans jouissent de l'aisance que donne le travail. Placées ainsi sous les yeux des tribus nomades, elles constituent autant de centres qui doivent tôt ou tard les attirer et les fixer d'autant plus facilement que les Cosaques apprennent et parlent sans peine la langue des peuples qui les entourent. Déjà les Kirghiz commencent à reconnaître les avantages de la vie européenne. Après avoir servi comme ouvriers ces Cosaques qui les dominent, ils ont cherché à les imiter. Ces farouches enfans de la steppe dressent volontiers leurs yourtes à côté des stannitza, quelques-uns même ont remplacé leurs habitations ambulantes par de véritables maisons, et se livrent à l'agriculture. Sans doute, ces résultats sont encore peu de chose dans le présent; mais c'est beaucoup pour l'avenir, et l'on peut prédire que le moment viendra où ces hordes errantes se métamorphoseront en peuples cultivateurs.

Les exilés forment en Sibérie la très grande majorité de la population russe. Parmi eux, il faut distinguer plusieurs catégories très distinctes, et avant tout les déportés pour crimes ou délits. La peine de mort n'existe pas en Russie; elle y est remplacée par le knout et la déportation. Les condamnés pour crimes capitaux sont occupés aux travaux forcés, et correspondent à peu près à nos galériens. Quant à ceux qui ont encouru des peines moins sévères, ils sont partagés en cinq classes. La première comprend les individus qui ont subi la peine du fouet. Ils sont employés aux travaux les plus rudes dans les usines et les fabriques, et portent le nom d'*ouvriers provisoires*. La seconde renferme les condamnés destinés à divers métiers qui exigent une

constitution robuste. On place dans la troisième ceux qui, moins propres aux travaux pénibles, sont employés comme domestiques. La quatrième est composée de ceux qui ont encouru la moindre peine, et qui sont propres aux travaux agricoles : ce sont les *exilés colons*, désignés sous le nom de *pozélentsi* (installés). Enfin la cinquième classe comprend les individus que leur âge ou leurs infirmités rendent impropres à tout travail, et qui sont entretenus aux frais de l'état.

Tout exilé peut, à l'aide d'une conduite régulière, passer d'une classe à l'autre, et arriver ainsi à la quatrième ou celle des exilés colons. Pendant le temps écoulé dans les classes précédentes, son travail lui est payé. Une portion du salaire est employée à son entretien. Le reste forme une masse qu'on lui remet lorsque, parvenu à la quatrième classe, il lui est permis de s'établir et de travailler entièrement pour son compte. A cette époque, le gouvernement lui alloue des terres, et, pendant trois ans, il est exempt de tout impôt. Les sept années suivantes, il paie la moitié de l'impôt perçu sur les paysans de la couronne. Ce terme expiré, il est mis sur le pied de ces derniers, et jouit des mêmes droits.

Débarrasser la société des criminels et des gens sans aveu, remplacer par la déportation la peine de mort, si terrible, parce qu'elle est sans remède, la peine de la prison, si lourde pour l'état; ramener par le travail des hommes égarés à des idées de droiture et de moralité; créer ainsi des colonies utiles, et semer au milieu de régions désertes les germes de populations pleines d'avenir, c'est là une belle pensée. Deux peuples ont essayé de résoudre ce problème, la Russie et l'Angleterre, et si nous comparons les résultats obtenus, il faudra bien le reconnaître, l'avantage reste à la première. Nous avons vu avec quelle facilité on maintient le bon ordre en Sibérie dans les circonstances les plus propres à réveiller les passions mauvaises. Ce résultat s'explique sans peine par les effets de l'organisation juste et sage dont nous venons d'esquisser les principaux traits. Le tableau que présentent les colonies pénitentiaires de la Nouvelle-Hollande est bien différent.

Jetons avec M. Dupetit-Thouars (1) un coup d'œil sur l'état moral de ces contrées pendant la période de vingt-six ans écoulée de 1810 à 1836. Il résulte de documens officiels publiés par ordre du conseil de la colonie que, dans les huit premières années de cette période, le

(1) *Voyage autour du monde sur la frégate la Vénus, pendant les années* 1836, 1837, 1838 *et* 1839, par Abel Dupetit-Thouars; Paris, 1841.

nombre des condamnations en cour criminelle a été au chiffre total de la population dans le rapport de 1 à 370. Pendant les trois années suivantes, ce rapport n'a guère varié; mais de 1821 à 1825, la proportion a été de 1 à 223; enfin de 1831 à 1835, cette proportion s'est élevée au point que le chiffre des condamnations est à celui de la population comme 1 est à 120. Il ne s'agit ici que des condamnations pour causes criminelles. D'après M. Bannister, ancien attorney général, le nombre total des condamnations prononcées par les cours de justice, en 1825, a été de 6,000 sur une population de 16,000 *convicts* (déportés). En 1835, le chiffre des condamnations s'est élevé à 22,000 sur une population de 28,000 *convicts*, et dans ce nombre ne figurent pas les actions au criminel.

Ainsi, bien loin de s'améliorer pendant la période dont nous parlons, la population de la Nouvelle-Hollande s'est de plus en plus gangrenée. Les causes de cette démoralisation croissante, signalées avec raison par M. Dupetit-Thouars, sont multiples. Nous mettrons en première ligne avec lui l'absence de toute organisation parmi les *convicts*, et l'introduction prématurée du jury, qui, en soumettant les criminels au jugement d'hommes qui partagent tous leurs sentimens, leur assure l'impunité. Le célèbre marin à qui nous empruntons ces détails cite à ce sujet un fait révoltant qui s'est passé à Sidney sous ses yeux. Une douzaine de *convicts* employés comme domestiques sur les frontières de la colonie se réunirent un jour pour traquer quelques indigènes inoffensifs qui, sur la foi des traités, habitaient le voisinage. Ils les chassèrent, et les ayant réunis dans une hutte au nombre de vingt-huit, hommes et femmes, ils les lièrent avec des cordes et les traînèrent dans les bois. Là ils allumèrent un grand feu, et y précipitèrent ces malheureux, qu'ils retenaient avec des branches d'arbre au milieu des flammes, tirant à coups de fusil et de pistolet sur ceux qui cherchaient à échapper au supplice. Cet épouvantable crime fut connu. Ses auteurs comparurent devant la cour criminelle. L'attentat fut prouvé; cependant après un quart d'heure de délibération, le jury rapporta un verdict de non culpabilité. Les assassins furent relâchés.

Nous trouvons indiquée dans l'ouvrage que vient de publier le capitaine Wilkes (1) une autre cause bien grave de corruption pour les *convicts* de la Nouvelle-Hollande : c'est l'absence de toute classification

(1) *Narrative of the United-States exploring Expedition during the years* 1838, 1839, 1840, 1841 *and* 1842, by Charles Wilkes; London, 1845.

parmi les condamnés. Qu'ils soient conduits en Australie pour un crime ou pour une faute légère, un sort pareil les attend. Cette confusion, contraire aux principes les plus élémentaires de la justice, a pour résultat inévitable de mettre en contact les hommes les plus pervers avec ceux qui n'étaient qu'égarés, de donner aux funestes conseils des premiers une autorité que la loi semble sanctionner d'avance.

Dans quelque catégorie que le déporté russe doive être classé à son arrivée en Sibérie, la loi défend expressément de séparer les mères et les enfans de leurs maris et pères, à moins que les premiers n'aient manifesté officiellement le désir de ne point partager le sort de l'exilé. A Sidney, il n'en est pas ainsi. A peine débarqués, les *convicts* sont soumis à un véritable triage, et le capitaine Wilkes nous apprend que presque toujours les personnes mariées, données comme ouvriers aux habitans du pays, se voient séparées brusquement. D'ordinaire les enfans à la mamelle sont transportés au dépôt de Paramatta, tandis que les mères, entraînées chez leurs maîtres, les perdent de vue pour des mois, pour des années entières, et souvent pour toujours. Les scènes qui accompagnent ces actes de violence, dit le capitaine Wilkes, sont déchirantes; on peut comprendre, mais non pas exprimer le désespoir de ces pauvres créatures. Cette conduite est aussi immorale qu'inhumaine. Détruire l'esprit de famille chez des êtres déjà vicieux, n'est-ce pas briser le dernier lien qui les attache à la vertu? N'est-ce pas les pousser de vive force à lutter contre des lois qui se jouent des plus intimes affections? Ici surtout, au point de vue de la régénération des *convicts* comme au point de vue des intérêts matériels des colonies, l'Angleterre, on en conviendra, est bien au-dessous de la Russie.

La classe des exilés colons de la Sibérie comptait, en 1840, 134,630 individus, dont 64,340 étaient établis dans la Sibérie orientale à l'est du Yeniseï, et 70,290 dans la Sibérie occidentale; 11,000 environ étaient employés au lavage des sables aurifères. Le nombre des exilés incorporés directement dans cette classe a suivi, depuis quelques années, une marche ascendante assez rapide, à en juger par les chiffres suivans : en 1839, la Sibérie reçut 951 exilés colons; en 1840, 1,184; en 1841, 1,482. Cet accroissement tient sans doute aux mesures adoptées par le gouvernement, qui cherche autant que possible à augmenter le nombre de ces colons en y incorporant tous les gens sans aveu et tous les serfs dont les seigneurs demandent l'éloignement. On sait que, dans ce dernier cas, le serf abandonné par son propriétaire

revient de droit à la couronne, et au lieu de le garder en Russie, comme on faisait autrefois, on l'envoie aujourd'hui en Sibérie.

Cette manière d'agir paraît d'abord révoltante, mais ce qu'elle a d'odieux ne tient réellement qu'à l'arbitraire absolu qui sert ici de règle. En effet, le serf russe devenu exilé colon gagne immensément au change. Dans la maison de son maître, il n'avait rien à lui; il était esclave dans toute l'étendue du mot. En Sibérie, il trouve un champ, une maison qui lui appartiennent en propre; il peut se livrer librement à toute industrie. Quoique exilé, il n'est plus attaché à la glèbe, et il a pour prison un pays grand comme l'Europe, où il peut en toute liberté choisir son lieu de domicile. Aussi ces anciens esclaves, aujourd'hui cultivateurs, ouvriers ou marchands, apprécient-ils en général très bien leur nouvelle position, et se félicitent-ils d'avoir encouru un châtiment auquel ils doivent la liberté et le bien-être. Tels sont du moins, nous racontait un jour M. de Tchihatcheff, les sentimens que lui exprimait un colon qu'il avait connu esclave à Saint-Pétersbourg. « Autrefois, lui disait cet homme, je n'aurais pu que rester debout en votre présence; aujourd'hui, nous voilà assis à la même table, causant sur le pied de l'égalité. C'est que je vous reçois *chez moi*, monsieur le comte. » — « Chez moi! » répétait-il avec un sentiment d'orgueil. Cet homme avait raison : son rôle dans la société était tout autre. De propriété il était devenu propriétaire; de *chose* il était devenu *homme!*

M. de Tchihatcheff ne nous apprend rien sur le sort des exilés politiques. Chambellan de sa majesté impériale, il a gardé un silence prudent sur un sujet qui aurait pu lui faire revoir la Sibérie autrement qu'en qualité de voyageur. Nous voudrions pouvoir suppléer à cette lacune, mais ici les documens manquent. On connaît la sévérité de la police politique des tsars. Qui saura jamais ce que les déserts de la Sibérie ont entendu de plaintes douloureuses, ont vu couler de larmes de désespoir, versées par tant d'hommes dont le seul crime fut souvent d'avoir obéi aux impulsions les plus généreuses? Ah! c'est ici qu'apparaît tout l'odieux de ce despotisme sans frein, étrange importation en Europe des institutions asiatiques. En Angleterre, en France, à l'époque de nos tempêtes politiques, il s'est trouvé des hommes qui se jouaient de la vie et de la liberté de leurs concitoyens, mais jamais ces mauvais jours n'ont eu longue durée. Là-bas, sous les glaces du pôle, il en est autrement. Qu'un peuple entier se lève et, au nom du droit des nations, revendique sa place au soleil, qu'après une lutte héroïque il succombe et couvre de ses débris l'Europe entière, ne

croyez pas que le despotisme soit satisfait. Dix ans après encore, il ne se tiendra pas pour sûr de la victoire; il prendra la moindre rumeur pour un bruit de fers qui se brisent, et dans sa terreur inquiète il proscrira les populations en masse, il les arrachera à ce sol qu'elles n'ont pu défendre, il les transportera à huit cents lieues de sa capitale, au-delà des déserts de l'Altaï.

Eh bien! qu'il en soit ainsi. Un des braves de la Pologne, s'adressant à ses compatriotes dans un de ces anniversaires où ils se réunissaient pour parler de leurs frères morts, le disait avec raison : Peut-être, aveugle instrument de la Providence, Nicolas prépare-t-il l'avenir; peut-être, en croyant servir sa vengeance et assurer le trône des tsars, ménage-t-il à son empire ses plus redoutables ennemis. Dans les steppes de la Sibérie, sur les rives du Yeniseï, dans les vallées de l'Altaï et des Sayanes, les Polonais rencontreront les Cosaques, qui, eux aussi, eurent leurs jours de lutte, qui, eux aussi, firent trembler l'aigle moscovite dans son aire glacée. Encore quelques années, quelques siècles peut-être, — car que sont les siècles dans la vie des nations? — leurs enfans se reconnaîtront pour frères; ils tendront la main aux fiers descendans de la race turque civilisés par le contact des Européens, aux paysans russes émancipés par le travail. De ces familles croisées naîtra une race énergique et intelligente, qui n'aura pas connu le servage, qui, fidèle au souvenir de ses pères, conservera comme un talisman le mot sacré de liberté. Ce peuple sera fort, car, en remuant la terre pour ensemencer ses champs, il en tirera de l'or et du fer, ces deux grands élémens de la puissance; et quelque jour la Sibérie, vengeant la Pologne, brisera ce colosse informe qui, un pied sur l'Europe, l'autre sur l'Amérique, se croit inattaquable dans ses remparts de neige et rêve la conquête du monde.

A. DE QUATREFAGES.

LES

CHEMINS DE FER

ET LES CANAUX.

De la Rivalité actuelle des Chemins de Fer et des Voies navigables en France, en Angleterre et en Belgique. 1

I. — CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES.

En abordant les hautes questions que notre sujet soulève, nous ne jugeons pas nécessaire d'en relever l'importance. Après les longues et solennelles discussions qui ont tant de fois agité les deux chambres, en présence des hésitations, des doutes, qui se sont manifestés dans leur sein et qui tiennent leurs résolutions comme suspendues depuis deux ans, quand d'une part l'avenir des chemins de fer est à peine connu, et que de l'autre l'existence même de notre système de navigation intérieure semble en péril, il est permis de croire qu'un puissant intérêt s'attache à la solution des problèmes auxquels a donné naissance la lutte engagée entre les chemins de fer et les canaux. Déterminer le caractère de cette lutte, en apprécier les conséquences probables, signaler à cette occasion les écueils de certaines théories

décevantes, trop favorablement écoutées, tel est le but que nous nous proposons.

Déjà plusieurs écrits recommandables ont été publiés sur cette matière, et nous avons recueilli, sans les mettre toutes en usage, les précieuses données qu'ils fournissent (1). Nous ne nous sommes astreint toutefois à suivre aucun de ces écrits, alors même que nous en adoptions les principes, d'autant mieux que nous faisons intervenir dans le débat des considérations d'une haute valeur selon nous et qu'on a trop négligées jusqu'à présent.

Dans notre manière de voir, les chemins de fer et les canaux se présentent comme devant concourir au même but par l'heureux accord de leurs fonctions. A ces derniers resterait la spécialité du transport des grosses marchandises; aux autres appartiendrait de préférence le transport des personnes et celui des marchandises légères, ou plutôt de toutes celles pour lesquelles l'avantage d'une locomotion rapide l'emporte sur celui du bas prix. En ce sens, les deux modes de communication, quoique rivaux, et au sein de leur rivalité même, se prêteraient en quelque sorte une assistance mutuelle; par leur concours, les besoins du public seraient mieux et plus complètement satisfaits. On ne veut pas qu'il en soit ainsi; on prétend que la supériorité des chemins de fer est générale, absolue, et que partout où ils se trouvent en concurrence avec des voies navigables, ces dernières seront inévitablement détruites : c'est ce qu'il faut examiner.

Les chemins de fer, ainsi que le disait fort bien un ministre belge, l'emportent sur les voies navigables par leurs *qualités générales* comme moyens de transport, puisqu'en effet ils peuvent transporter à la fois, et à des conditions plus ou moins satisfaisantes, les personnes et les choses, les marchandises légères et les marchandises lourdes, tandis que les voies navigables, sauf quelques exceptions assez rares qui ne tirent point à conséquence, ne sont guère utiles ou convenables que pour le transport de ces dernières. C'est là une vérité généralement admise, qui n'a été, à notre connaissance, niée par personne, si ce n'est peut-être par ceux qui sembleraient avoir aujourd'hui le plus d'intérêt à l'affirmer. Il s'agit de savoir seulement si, dans l'emploi de leurs facultés *spéciales*, qui consistent à transporter économiquement les matières pesantes, les voies navigables ne l'emportent pas à leur tour sur toutes les voies rivales.

(1) Nous devons une mention particulière à l'excellent ouvrage publié par M. Ch. Collignon, ingénieur en chef des ponts-et-chaussées, sous ce titre : *Du Concours des Chemins de fer et des Canaux.*

Avant tout, il convient de faire nos réserves. Quand il serait bien prouvé que les chemins de fer doivent neutraliser les canaux, comme moyens de transport, partout où ils seront établis en concurrence, nous nous garderions bien encore de proférer ce cri sauvage : supprimons les canaux pour établir des lignes de fer dans leurs lits. Les canaux sont les prolongemens des rivières ; avec quelques avantages de moins, ils offrent aussi quelques avantages de plus, et, à tout prendre, ils en multiplient les bienfaisans effets. Ils distribuent d'une manière égale sur la surface d'un territoire ce fluide précieux, l'eau, dont la surabondance est un désordre, dont l'absence est un fléau. Ce n'est pas le moindre de leurs mérites d'agrandir le domaine de l'homme en augmentant l'étendue de la terre cultivable. Si le sage ministre Sully regardait comme un service rendu à l'humanité la plantation d'un arbre, que n'aurait-il pas dit de la construction d'un canal ! On peut hésiter à ouvrir un canal à cause de la dépense que ce travail entraîne; détruire celui qui existe, c'est un acte insensé, barbare, contre lequel l'humanité proteste.

S'il était vrai que les chemins de fer dussent rendre les canaux inutiles comme moyens de transport, loin de tirer de là la conséquence extrême que ces derniers doivent disparaître, tout en admirant la merveilleuse puissance des voies nouvelles, nous déplorerions peut-être ce résultat, qui, sans dispenser à l'avenir de la construction de certains canaux nécessaires, rendrait pourtant le public moins ardent à réclamer et le gouvernement moins prompt à entreprendre ces utiles créations. Nous le déplorerions d'autant plus que nous ne verrions plus alors, pour l'exploitation des voies nouvelles, de bon système possible. Abandonnées aux compagnies, elles deviendraient en peu de temps, c'est-à-dire après la destruction des canaux et malgré toutes les réserves des cahiers des charges, l'objet d'un monopole étroit dont le public paierait largement les frais. Réservées à l'état, elles deviendraient avec non moins de certitude la proie de ces maladies incurables, l'insouciance, l'oubli, la négligence, le désordre, maladies inévitables, fatales, dont tous les établissemens de l'état sont affectés. Heureusement il n'en est rien, et nous espérons prouver clairement, malgré tous les raisonnemens contraires, que les canaux conserveront toujours, quoi qu'il arrive, un avantage sensible sur les chemins de fer, quant au transport des marchandises pesantes.

Pour résoudre cette question, il semble qu'il devrait suffire de rassembler les faits épars qui se sont produits dans des contrées diverses,

de les rapprocher et de les comparer. Quoi qu'on en dise, les faits ne manquent pas : ils suffisent amplement pour asseoir un jugement solide; mais ces faits, considérés d'un peu loin, ne sont pas toujours bien compris, ils semblent même, à certains égards, se combattre, à tel point que des esprits prévenus y trouveraient sans peine la justification des opinions les plus contraires. Aussi la comparaison de ces faits, non éclairée d'avance par une judicieuse analyse des circonstances diverses qui peuvent modifier les prix, n'est-elle propre qu'à conduire, à travers une suite de contradictions apparentes, à un abîme de doute.

Trois élémens différens et très distincts constituent le prix total du transport des choses et des personnes : d'abord, le péage, qui représente l'intérêt des fonds engagés dans la construction de la voie et la dépense ordinaire de l'entretien; ensuite, le transport proprement dit, qui comprend toutes les dépenses relatives au déplacement opéré sur la voie même, avec tous les frais administratifs qui s'y rapportent; enfin, les frais accessoires, qui consistent surtout dans la prise des marchandises à domicile, le chargement et le déchargement, la remise à domicile. Or, il s'en faut bien que ces élémens divers subissent les mêmes influences et suivent les mêmes lois. De là des inégalités apparentes, des anomalies singulières, dans la lutte engagée entre les chemins de fer et les canaux, irrégularités, anomalies dont il faut se rendre compte, si l'on veut mettre entre les faits cette concordance qui seule en rend le témoignage concluant.

Si l'on devait s'en rapporter aux seules données théoriques, la question qui nous occupe serait bientôt résolue. On prouverait, par des calculs mathématiques, qu'une force égale entraîne une charge bien plus considérable sur une voie d'eau que sur des lignes de fer. Ces calculs, nous le savons, ne valent pas les leçons de l'expérience. Toutefois, sans leur accorder une importance décisive, il est permis de les prendre comme point de départ, et il est bon, dans tous les cas, de connaître, au moins par approximation, les conditions différentes de la traction dans les deux modes que l'on compare. Voici comment M. Cordier déterminait ces conditions dans un ouvrage publié en 1830 (1), le premier dans lequel ait été produite en France l'opinion de la supériorité absolue des chemins de fer sur les canaux.

(1) *Considérations sur les Chemins de fer*, par M. J. Cordier, inspecteur divisionnaire des ponts-et-chaussées.

VITESSE PAR HEURE.	EFFET UTILE DE LA FORCE D'UN CHEVAL	
	SUR UN CANAL.	SUR UN CHEMIN DE FER DE NIVEAU.
4,000 mètres.	48 tonnes.	13 tonnes.
8,000	6	6,30
12,000	1,77	4,20
16,000	0,75	3,10

N'examinons pas jusqu'à quel point ces données sont exactes; un à peu près nous suffit, et, en les empruntant à un ouvrage où s'annoncent des idées opposées aux nôtres, nous ne serons pas suspect de les avoir choisies pour notre usage.

En suivant les indications de ce tableau, on trouverait donc que, pour une petite vitesse de 4 kilomètres à l'heure, une force égale obtiendrait des résultats beaucoup plus grands sur un canal que sur un chemin de fer; le rapport serait de 48 à 13. Pour des vitesses plus grandes, le rapport changerait à tel point, que le chemin de fer l'emporterait à son tour : ce qui s'explique par la différence des résistances de l'air et de l'eau. Mais il est bon de remarquer que les petites vitesses conviennent aux canaux, tant parce que leur constitution s'en accommode que parce que les marchandises qu'ils transportent ne demandent pas une locomotion rapide, tandis que les chemins de fer sont spécialement consacrés aux transports accélérés; et quand même la nature de leur service ne les inviterait pas à adopter les grandes vitesses, la rigidité de leur structure leur en ferait une loi, car une marche plus lente y produirait aussitôt l'encombrement. Aussi peut-on dire que, si la vitesse naturelle des bateaux sur les voies navigables est de 4 kilomètres à l'heure (1), celle des convois de marchandises sur les chemins de fer est d'au moins 16 kilomètres, comme elle a été généralement réglée jusqu'à présent : d'où il suit que la charge d'un cheval, qui serait, dans le premier cas, de 48 tonnes, ne serait plus, dans le second, que de 3 et 1/10e, c'est-à-dire plus de quinze fois moins forte. Ce qui augmente encore cette inégalité déjà si grande, c'est le poids relatif des véhicules; car un convoi de wagons, avec sa locomotive et son tender, pèse incomparablement plus qu'un bateau portant une charge égale. Ajoutons que, dans le tableau qui précède, on suppose un chemin de fer de niveau, ce qui ne s'est pas

(1) Elle n'est même que de 3 kilomètres à 3 1/4. Aussi la charge qu'un cheval traîne sur un canal est-elle généralement plus forte que celle qui est indiquée sur le tableau.

encore vu et ne se verra peut-être jamais, tandis que la ligne d'un canal, nous ne parlons pas des rivières, est toujours et nécessairement de niveau.

Avec de telles différences dans l'effort de la traction, il est difficile de comprendre que le transport puisse s'effectuer aussi économiquement sur un chemin de fer que sur un canal. Comment donc est-on parvenu à se faire illusion sur ce sujet au point de croire que le premier puisse lutter à conditions égales, ou même avec des conditions plus favorables? Comment se fait-il surtout que certains faits, en petit nombre il est vrai, mais constans, semblent confirmer cette étrange croyance? C'est précisément parce que le prix du transport, dans tous les modes possibles de communication, se compose, comme nous le disions tout à l'heure, d'élémens divers; c'est parce que ces élémens ne sont pas sujets aux mêmes lois, qu'il s'y rencontre des inégalités indépendantes de la supériorité absolue du mode de transport, et que ces inégalités, quand on ne s'en rend pas compte, autorisent parfois les hypothèses les plus absurdes. C'est en outre qu'on a abusé des contradictions apparentes de certains faits mal examinés, mal compris. C'est enfin qu'on a profité de la confusion que ces contradictions font naître pour substituer aux simples indications de l'expérience des combinaisons captieuses, des calculs factices, qui semblent parfois mettre la raison même en défaut.

Nous n'avons qu'un seul moyen d'éviter à cet égard toute confusion, et de faire jaillir des faits les lumières qu'ils recèlent : c'est de considérer séparément chacun des élémens constitutifs des prix du transport. Qu'on nous pardonne l'aridité de quelques détails en faveur de l'importance du sujet. Dans l'avenir comme dans le présent, de grands intérêts s'attachent à la solution de ces questions.

II. — DU PÉAGE.

Suivant ce que nous avons dit précédemment, le péage ne serait pas dû pour les voies navigables, en ce que la dépense de leur construction et de leur entretien serait déjà compensée par les services qu'elles rendent à d'autres titres. Supposons toutefois que ce péage soit dû, puisqu'aussi bien on l'exige dans certains cas, et voyons quelles sont les lois qui le régissent.

Puisqu'il est destiné à couvrir l'intérêt d'une somme fixe, une fois déboursée pour l'établissement de la voie, et la dépense annuelle de l'entretien, qui ne change guère, on voit que, pour répondre à son

objet, le péage doit produire annuellement une somme fixe, invariable. Supposons, par exemple, un canal dont la construction ait coûté 200,000 francs par kilomètre, et dont l'entretien exige, pour la même longueur, une dépense moyenne annuelle de 2,000 francs. En ajoutant à cette dernière somme l'intérêt à 5 pour 100 des capitaux engagés, on trouvera que la voie doit rapporter, à titre de péage, 12,000 francs par kilomètre et par an. Par un calcul semblable, on pourrait établir que pour un chemin de fer ce produit doit s'élever, par exemple, à 20,000. Ces données, une fois établies, demeureront d'ailleurs constantes, quoi qu'il arrive, puisque le point de départ ne change pas, c'est-à-dire, en d'autres termes, que pour que la construction et l'exploitation de ces voies ne soient point une mauvaise opération financière, il faudra qu'en tout temps le montant des droits perçus à titre de péage sur les transports s'élève à ces chiffres invariables, de 20,000 francs par kilomètre et par an pour le chemin de fer, de 12,000 pour le canal. Nous laissons de côté la part des bénéfices, qui est arbitraire, qu'on élève ou qu'on abaisse selon les circonstances, et qui n'est pas un élément nécessaire de notre calcul.

De cette fixité nécessaire du produit total du péage, il résulte qu'il se répartit d'une manière très inégale sur les transports, selon que ces transports sont plus ou moins multipliés. En effet, une somme de 12,000 francs répartie sur une circulation moyenne de 100,000 tonnes supposerait, pour indemniser les propriétaires de la voie, un tarif de 12 centimes par tonne, tandis qu'avec une circulation double ce tarif se réduirait aussitôt de moitié. Cette considération montre combien on s'est trompé quand on a voulu déterminer d'une manière générale le montant des droits à percevoir à titre de péage, soit sur les chemins de fer, soit sur les canaux. Il n'y a point à cet égard de règle sûre, au moins point de principe absolu, puisque cela dépend de la somme totale des transports effectués. L'assiette du péage varie donc selon l'activité de la circulation, et à cet égard les différences sont telles d'une voie à l'autre, que, dans certains cas, un prélèvement de 2 centimes par kilomètre et par tonne serait largement rémunérateur, tandis qu'ailleurs un prélèvement de 10 centimes constituerait à peine, pour les propriétaires de la voie, une suffisante indemnité. Qui ne voit ici tout d'abord le principe et la cause de grandes inégalités dans les conditions d'exploitation? On s'explique déjà, pour peu qu'on réfléchisse, les anomalies dont nous parlions tout à l'heure. Vainement, en effet, un mode de transport serait-il foncièrement égal, ou

même supérieur à l'autre, si l'activité de la circulation ne permettait pas d'abaisser le tarif du péage au même niveau.

Il faut remarquer d'ailleurs que cette activité dépend à bien des égards de la situation, ce qui rend les anomalies dont nous parlons inévitables. On peut bien dire avec une certaine vérité, comme l'a fait tout récemment M. le ministre des travaux publics (1), que le bas prix des transports contribue à étendre la circulation en faisant naître pour ainsi dire les produits transportables. Rien de plus juste en thèse générale; mais cela n'est vrai que dans une certaine mesure, et, quoi qu'on fasse, l'influence des situations se fait toujours sentir. Pour faire comprendre l'étendue de cette influence et rendre sensibles les vérités que nous énonçons, nous citerons un grand exemple qui nous servira du reste à plusieurs fins. Comparons l'une à l'autre deux voies de communication fort connues, qu'on a souvent citées, en tirant de leur rivalité des conséquences bien contestables : nous voulons parler du chemin de fer de Saint-Étienne et du canal de Givors.

Le canal part des environs de Rive-de-Gier et s'avance de là, dans la direction de l'est, sur une longueur de 16 kilomètres. A son point de départ c'est une impasse, de l'autre côté il débouche dans le Rhône, en aval de Lyon. Comme les bateaux qui en sortent chargés de houille ne peuvent pas remonter le cours de ce fleuve, dont la rapidité est connue, le canal de Givors ne sert point à l'approvisionnement de Lyon. Il n'y servait pas même avant la construction du chemin de fer, et cette ville recevait alors les houilles de Saint-Étienne par les routes ordinaires. Les provenances du canal ne vont donc pas au-delà de la vallée du Rhône; elles ne l'approvisionnent même pas tout entière, car elles ne tardent point à y rencontrer la concurrence des mines de la Grand'Combe, qui, grace à de belles voies de communication établies pour leur usage, exploitent avec avantage le bas du fleuve, dont elles sont voisines, et approvisionnent nos ports du littoral. Voilà donc un débouché limité par la nature des choses, c'est une sorte d'impasse des deux côtés. Dans cette situation, le tonnage du canal est, autant que nous pouvons le savoir, d'environ 200,000 tonnes par an.

La position du chemin de fer est tout autre. Son point de départ est à Saint-Étienne; il se dirige de là sur Rive-de-Gier, où il rencontre le canal; il le suit parallèlement jusqu'à la jonction du Rhône. Là,

(1) Discussion, à la chambre des pairs, de la loi relative au rachat des actions de jouissance des canaux.

pendant que les provenances du canal suivent le cours du fleuve vers le midi, le chemin de fer remonte vers le nord jusqu'à Lyon. A lui, et à lui seul, appartient donc d'abord l'approvisionnement de cette grande ville et de ses dépendances. A Lyon, les provenances du chemin de fer sont versées dans la Saône, fleuve tranquille et lent, qu'elles remontent sans peine et dont elles approvisionnent tout le bassin. De la Saône, elles passent ou dans le canal de Bourgogne, qui revient vers le centre de la France en traversant toute la riche province dont il porte le nom, ou dans le canal du Rhône au Rhin, qui s'incline vers l'est. Par cette dernière voie, elles vont approvisionner Mulhouse et l'industrieuse Alsace. A ce point, les débouchés du canal et ceux du chemin de fer ne sont déjà plus comparables; ce n'est pourtant encore, par rapport à ce dernier, qu'une branche de son exploitation.

En retour de la ligne que nous venons de parcourir, le chemin de fer ne s'arrête point à Saint-Étienne; il se prolonge en arrière vers la Loire, qu'il va toucher en deux endroits, à Andrezieux et à Roanne. Les houilles expédiées dans cette direction sont donc versées dans la Loire, bien près de la source du fleuve, dont elles peuvent parcourir dans toute son étendue et à la descente l'immense bassin. De ce côté, elles rencontrent, il est vrai, quelques concurrences, mais presque toujours locales, et dont elles triompheraient facilement grace à leur excellente qualité et à leur prix, si le chemin de fer ne les grevait, dès leur départ, de frais de transport considérables. De la Loire, elles peuvent entrer dans les divers canaux qui, au nombre de quatre, coupent la partie centrale de la France, savoir : le canal du Centre, ceux du Nivernais, de Briare et d'Orléans; enfin, soit par ces derniers canaux, soit par le canal de Bourgogne, elles viennent approvisionner, outre les points intermédiaires, la vallée de l'Yonne, la vallée de la Seine et Paris.

Nous n'avons pas besoin de faire ressortir l'importance et l'étendue de cette exploitation, surtout rapprochée de l'exploitation du canal de Givors. Il y a là une disproportion qui frappe les yeux. Eh bien! ce n'est pas tout. Avec cette supériorité déjà si évidente de position, le chemin de fer peut encore disputer au canal le débouché qui lui est propre sans que l'avantage soit réciproque. En effet, ce dernier n'entre en communication, nous l'avons vu, ni avec la Saône ni avec la Loire : aussi les régions de l'est, du nord et de l'ouest de la France lui sont comme interdites. Toute son activité est tournée vers le midi par sa communication avec le Rhône. Le chemin de fer, au

contraire, touche ce fleuve comme le canal et au même point, d'où il suit qu'il peut lui disputer encore l'unique débouché dont il jouit.

Si l'on considère attentivement cette position du chemin de fer de Saint-Étienne, on trouvera peut-être qu'elle est sans égale dans le monde. De la crête élevée qu'il occupe, il commande et relie entre elles nos principales voies de communication vers le nord et le midi. Traversant un bassin houiller d'une grande richesse, au centre d'un grand pays qu'on peut dire généralement affamé de houille, il tient pour ainsi dire à son service, pour distribuer ce produit sur la surface du territoire, tous nos beaux fleuves, la Garonne exceptée, et tous nos principaux canaux. A l'est, il répand ses produits jusqu'à la rencontre des houilles prussiennes de Sarrebruck, qui paient un droit à la frontière, et pour lesquelles il n'existe jusqu'ici d'autre moyen de transport que le charroi. Au nord, son débouché n'est limité que par la concurrence des charbons de Mons et de Valenciennes; à l'ouest, malgré quelques concurrences locales, sa circulation n'est vraiment bornée que par la concurrence des charbons anglais, qui approvisionnent nos ports; enfin, au midi, il tient à son service le Rhône, qui porte ses produits jusqu'à la mer : position vraiment unique, à laquelle on ne peut pas même comparer celle des chemins de fer ou des canaux qui portent les riches produits des houillères anglaises à l'Océan pour les répandre de là sur les deux mondes!

Dans cette position, le chemin de fer de Saint-Étienne met en circulation environ 650,000 tonnes par an (1). Pour un chemin de fer c'est énorme, et on a remarqué avec raison qu'il n'y en a pas un seul en Europe qui soit autant chargé. Relativement à la situation, c'est excessivement peu. Aussi croyons-nous que l'on a fait une grande faute en établissant là, au lieu d'un bon canal qui eût suffi à l'immense circulation que la position prescrit, un chemin de fer qui déjà faiblit sous le poids de sa tâche et ne la remplira jamais qu'à demi.

Quoi qu'il en soit, on voit qu'ici la position commande pour ainsi dire une circulation considérable, tandis que celle du canal de Givors est nécessairement plus bornée, puisqu'elle n'affecte qu'une seule des branches que le chemin de fer exploite (2). Dès-lors il y a une inéga-

(1) 330,223 tonnes pendant le deuxième trimestre de 1844. (Compte rendu du 20 décembre 1844.)

(2) En comparant ces situations si différentes, on a quelque peine à comprendre l'étrange conception du canal de Givors. Les anciens disaient, en parlant de la ville qui s'appelle aujourd'hui Scutari, que c'était la ville des aveugles, parce que ceux

lité nécessaire dans le tonnage des deux voies, et par suite des conditions très différentes pour le péage.

Prenons les chiffres tels qu'ils sont. Le tonnage du chemin de fer étant donc de 650,000 tonnes (et nous faisons volontairement abstraction des voyageurs), et l'intérêt de la mise de fonds ainsi que l'entretien de la voie exigeant par hypothèse un prélèvement total de 20,000 francs par kilomètre, on voit que le droit à percevoir à titre de péage n'est que de 3 centimes par kilomètre et par tonne, tandis que le canal de Givors ne transportant que 200,000 tonnes, il est clair que, pour obtenir la somme de 12,000 francs qui forme le montant présumé des intérêts de la mise de fonds et de l'entretien de la voie, il ne peut pas, sans se constituer en perte, abaisser le chiffre du péage au-dessous de 6 centimes par kilomètre et par tonne. Telle est l'inégalité de taxation que la situation seule commande sans que le mérite propre de chacune des deux voies puisse l'effacer. De là plusieurs conséquences fort importantes.

Et d'abord, quant au fait particulier dont il s'agit, on voit que, bien examiné, il conduit à des conclusions diamétralement contraires à celles qu'on en a tirées précédemment. On a dit : Le chemin de Saint-Étienne a forcé le canal de Givors à baisser ses tarifs, il a réduit presque à rien ses bénéfices; donc le chemin est supérieur au canal. Eh bien! supposez seulement les deux voies égales en puissance, qu'arrivera-t-il? C'est que le chemin de fer pouvant, grace aux immenses débouchés qui lui sont propres et que son rival ne peut pas lui disputer, se contenter d'un péage beaucoup moindre, la lutte serait déjà par cela seul fort inégale. En outre, comme le premier pourrait encore, sur la ligne unique où ils se rencontrent, s'imposer momentanément quelques sacrifices sans cesser de réaliser des bénéfices dans d'autres directions, tandis que les pertes sur le canal seraient sans compensation possible, il est évident que le chemin de fer attirerait à lui sans grand effort tout ce qui reste à la circulation de son rival. Si le canal de Givors se soutient néanmoins dans une situation

qui la fondèrent, étant arrivés sur les rives du Bosphore, et ayant devant eux l'admirable position où s'élève Constantinople, ne la virent pas, ou la négligèrent, pour aller s'établir, à peu de distance de là, sur un rivage perdu. On pourrait en dire autant de ceux qui entreprirent le canal de Givors. Ils avaient sous les yeux la plus belle position du monde, et se placèrent à côté dans un cul-de-sac. Il est juste de dire pourtant qu'à l'époque où le canal de Givors fut construit, la position n'était pas ce qu'elle est devenue dans la suite, parce que les communications vers l'est, le nord et l'ouest n'étaient pas encore bien établies.

si défavorable, ce ne peut être qu'en raison de l'extrême supériorité qu'il a d'ailleurs comme moyen de transport. C'est qu'il compense par le plus bas prix de la locomotion la surélévation nécessaire de son péage. Changez les positions, mettez le chemin de fer à la place du canal et le canal à la place du chemin de fer, et ce dernier ne transportera pas une tonne de charbon.

Quant aux conséquences générales qui découlent de ce rapprochement, tout le monde les a déjà comprises. C'est d'abord que le péage est un élément trop variable, trop subordonné à l'influence des positions, pour que l'on puisse en faire l'objet d'un calcul régulier; c'est, en outre, que l'intervention de cet élément dans la composition des prix suffit pour expliquer les inégalités, les anomalies singulières que l'on remarque dans la lutte engagée entre les chemins de fer et les canaux; c'est enfin que, si l'on veut déterminer d'une manière absolue les conditions de supériorité de l'un des deux modes de transport sur l'autre, il faut de toute nécessité faire abstraction de cet élément, dont les variations, pour ainsi dire capricieuses, mettraient en défaut tous les calculs.

Il faut pourtant bien, dira-t-on, en tenir compte, quand il se trouve, comme par exemple en Angleterre, que tous les canaux sont possédés par des compagnies qui les exploitent en vue d'un bénéfice. C'est qu'en effet le péage peut alors changer les conditions de la lutte en élevant les tarifs. Eh bien! quelle en est alors l'influence? Cette influence, répétons-le, est variable selon les positions. Il faut dire pourtant, et cette considération qui ne nous a point échappé est assez grave, que les chemins de fer ont toujours à cet égard un avantage qui frappe les yeux : c'est que, joignant au transport des marchandises celui des personnes, ils peuvent diviser pour ainsi dire le fardeau du péage entre les deux services, de manière à n'en laisser qu'une partie à la charge des marchandises.

Il y a plus : comme les chemins de fer n'ont pas en général, pour le transport des personnes, de concurrence à craindre, si la circulation des voyageurs devient assez active, rien n'empêche qu'ils ne reportent le péage tout entier sur cette seule partie du service, de manière à en exonérer complètement celle qui se rapporte aux marchandises. C'est même ce qui se pratique dans bien des cas, surtout en Angleterre. Cet avantage est réel, et il est grand : il suffirait pour rendre la lutte généralement impossible, si les canaux n'avaient pas à d'autres égards une supériorité marquée. Dans l'état présent des choses, il procure du moins aux chemins de fer une supériorité relative en certains

cas, c'est-à-dire là où la circulation des marchandises est bornée; mais les canaux conservent leurs avantages partout où cette circulation est assez active pour leur permettre au moins de répartir le péage sur un très grand nombre d'unités. Tout ceci ressortira, du reste, beaucoup mieux quand nous aurons déterminé les prix comparatifs du transport.

III. — DU TRANSPORT.

Il n'en est pas du prix du transport comme du péage. Bien qu'assurément l'exploitation d'une voie quelconque doive s'effectuer avec plus d'économie là où une circulation active fournit plus ordinairement des chargemens complets, comme les frais du transport se renouvellent à chaque opération, ils s'élèvent avec le tonnage, et il n'est plus possible de les amortir ou de les atténuer d'une manière indéfinie. C'est donc là une dépense qu'il est possible de déterminer d'une manière approximative pour les chemins de fer comme pour les canaux, et à cet égard une comparaison régulière est praticable.

Ce n'est pourtant pas à l'aide du calcul que l'on peut arriver à établir cette comparaison. Il y a dans toutes les entreprises industrielles, et particulièrement dans l'exploitation des voies de communication, une si grande part à faire à l'imprévu et aux inévitables irrégularités du service, qu'il est impossible de tout embrasser, de tout comprendre dans un compte fait *à priori*. On ne le peut pas même en se servant de quelques exemples, parce que les situations diffèrent, et que des calculs applicables à telle exploitation ne le sont pas à telle autre, fussent-elles voisines. Aussi les calculs qu'on a présentés sur ce sujet sont-ils en général fort peu concluans : ils le sont d'autant moins, que la plupart de ceux qui les ont dressés, agissant dans un esprit d'exagération systématique, ou se livrant aux caprices de leur imagination, ont tantôt dissimulé les dépenses en exagérant les produits, tantôt raisonné sur des hypothèses beaucoup plus que sur des réalités. Sans parler de quelques combinaisons fantastiques, qu'on a présentées comme des déductions solides, la plupart de ceux qui ont voulu établir par le calcul le plus bas prix possible du transport sur les chemins de fer se sont plu à rassembler par la pensée sur une seule ligne tous les avantages en quelque sorte épars sur plusieurs, oubliant que, dans tous les genres d'industrie, chaque établissement particulier a ses défauts et ses mérites, et que, s'il en est par hasard un qui réunisse tous les avantages possibles, celui-là fait exception.

A quoi bon, d'ailleurs, les calculs? Pourquoi s'égarer dans le dédale des chiffres, pour en tirer laborieusement des inductions suspectes, quand on a devant soi des élémens d'appréciation plus sûrs dans des faits visibles, constans? Des calculs! nous n'en demandons pas pour reconnaître et constater le prix effectif du transport sur les canaux; nous le prendrons tout simplement dans les tarifs de la batellerie. Il nous suffira de distraire de ces tarifs le montant du péage, et comme ce dernier est perçu par des mains différentes, sous le titre de droits de navigation, il nous sera très facile de faire la distinction. Eh bien! cette distinction, il n'est pas plus difficile de la faire pour les chemins de fer. C'est qu'en effet les compagnies qui les exploitent sont naturellement conduites, au moins dans le cas d'une concurrence réelle avec les voies navigables, à reporter le péage tout entier sur le service des voyageurs, de manière à en exonérer complètement le service des marchandises, en sorte que le tarif propre à ces dernières ne représente réellement que la dépense effective du transport. Ainsi, voulez-vous connaître le prix réel, sérieux, pratique, du transport des marchandises sur les chemins de fer: prenez tout simplement les tarifs de ceux qui sont concurrens des canaux. Il s'y trouve quelques inégalités, parce que les conditions d'exploitation ne sont pas partout les mêmes; mais, en prenant une moyenne, on ne peut manquer d'arriver à une appréciation exacte.

Nous savons bien que ce résultat sera nié par ceux même qui l'ont invoqué tant de fois à l'appui de leurs doctrines. Comme tout ceci n'a pas été jusqu'à présent bien expliqué, bien défini, on profite de l'espèce de confusion qui règne entre les divers élémens dont les tarifs se composent pour se faire du péage une sorte d'arme à deux tranchans. Veut-on prouver, en thèse générale, la supériorité des chemins de fer sur les canaux, on rappelle avec complaisance qu'ils réunissent deux services distincts, celui des personnes et celui des choses, et que, le premier suffisant en général à couvrir toutes les dépenses fixes, on peut exonérer de ces dépenses les marchandises. Vient-on ensuite à comparer en fait, terme à terme, les prix respectifs des chemins de fer et des canaux, on change de langage et on allègue que les tarifs des chemins de fer comprennent le péage, dont les canaux sont, à ce qu'on prétend, injustement exemptés. Il faut pourtant choisir : ou bien cette faculté de reporter les dépenses fixes sur le compte des voyageurs n'est pas réelle, et il faut alors renoncer à s'en prévaloir comme d'un argument favorable, ou bien elle existe en effet, sans que rien empêche les compagnies d'en faire usage, et dans ce cas il

faut convenir que les tarifs des chemins de fer pour les marchandises sont la mesure exacte du prix du transport.

Entre ces deux hypothèses, le choix ne saurait d'ailleurs être un instant douteux. Il est évident que toute compagnie qui, pouvant couvrir ses dépenses fixes avec la recette effectuée sur les voyageurs, se trouvera pour les marchandises en concurrence avec une voie navigable, sera naturellement, nécessairement amenée, par la seule considération de son intérêt bien entendu, à ne tenir compte pour les marchandises que de la dépense effective du transport. Le simple bon sens le veut ainsi; puisqu'en effet les autres dépenses étant déjà couvertes, tout ce que cette compagnie percevra sur les marchandises en sus du prix du transport augmentera d'autant ses bénéfices nets. Nul doute que les choses ne se passent ainsi dans la pratique, surtout en Angleterre, où la concurrence entre les chemins de fer et les canaux est générale. Aussi peut-on dire hardiment que les prix portés sur les tarifs pour les marchandises ne représentent que la dépense pure et simple du transport.

Eh bien! en consultant ces tarifs, que trouvons-nous? Il existe en Angleterre quelques compagnies qui, plus favorisées que les autres, soit par l'excellent établissement de leur voie et son heureuse direction, soit par la nature des marchandises qui font l'objet ordinaire de leur trafic, ont pu abaisser leurs tarifs jusqu'à 6 centimes 1/4 ou 6 1/2. Ces compagnies sont en petit nombre; on les cite, et, à vrai dire, ce sont des exceptions. Voilà donc jusqu'ici l'extrême limite, le dernier terme du bas prix auquel on ait pu parvenir, non pas sur les chemins de fer en général, mais en Angleterre seulement et sur quelques chemins de fer privilégiés. Encore faut-il s'entendre. Même dans ces cas particuliers, ce prix n'est applicable qu'à la houille, qui est, de toutes les marchandises, la plus commode pour la manutention, et à tous égards la plus favorable à l'exploitation économique des chemins de fer. Pour toutes les autres, les tarifs sont maintenus plus haut : ainsi, 9 centimes pour les fontes; 10, 12 centimes et plus pour le reste. Si nous fixons donc la moyenne de la dépense effective du transport en Angleterre à 7 centimes par tonne pour quelques chemins privilégiés, à 8 centimes pour le grand nombre, il nous semble que, loin d'exagérer cette moyenne, nous faisons au contraire à ceux dont nous combattons les doctrines une assez large concession; bien entendu que nous n'appliquons ceci qu'à l'Angleterre, en faisant cette remarque que si, dans ce pays, l'établissement des chemins de fer a généralement coûté plus qu'ailleurs, l'exploitation en est plus économique, tant parce que

les lignes y sont construites suivant les données les plus rigoureuses de l'art, que parce que le charbon, le fer, la fonte, la construction et la réparation des appareils mécaniques y sont à plus bas prix que dans le reste de l'Europe.

Voyons maintenant ce qui se passe en Belgique.

En faisant, d'après les documens officiels, le relevé par classes des marchandises transportées dans ces dernières années par le chemin de fer belge, et en appliquant à ces données les prix portés sur les tarifs, on trouve, par un calcul assez simple que nous jugeons inutile de reproduire ici (1), que la moyenne du prix du transport est d'environ 11 centimes par kilomètre et par tonne. Ce n'est pourtant pas cette moyenne que nous adopterons. Le tarif belge s'applique en effet d'une manière assez inégale; il faut d'abord se rendre compte de ces inégalités.

Voici un tableau que nous avons dressé à l'aide d'un tarif pris, en 1843, à la station d'Anvers. Ce n'est qu'un extrait, mais suffisant pour rendre compte de toute l'économie du tarif et des différentes vues dont il offre l'application. Nous avons reproduit exactement dans une première partie du tableau les prix tels qu'ils sont indiqués sur le document originaire, c'est-à-dire de station à station, et par 100 kilogrammes. Dans une seconde partie du même tableau, en ajoutant une colonne pour indiquer les distances, nous avons ramené les prix à la tarification par kilomètre et par tonne.

EXTRAIT DU TARIF BELGE.

STATION D'ANVERS.

STATIONS.	DISTANCES.	MARCHANDISES DE ROULAGE LES 100 KILOGRAMMES. 1re classe.	2e classe.	3e classe.	ARTICLES de MESSAGERIES.
D'Anvers à Malines... (2)	»	25 c.	40 c.	50 c.	1,25 c.
— à Termonde.	»	45	70	90	2,25
— à Courtray..	»	1,05	1,60	2,10	5,25
— à Liége.....	»	1,25	1,90	2,50	6,25
		PAR KILOMÈTRE ET PAR TONNE.			
D'Anvers à Malines...	25 kil. 500	10 c.	16 c.	20 c.	49 c.
— à Termonde.	52	8,6	13,4	17,3	43
— à Courtray..	124 500	8,4	12,8	16,8	42
— à Liége.....	120	10,4	15,8	20,8	52

(1) On trouve le détail de ce calcul dans l'ouvrage de M. Collignon.

(2) Ces prix ne comprennent que le transport de station à station; la remise à domicile est faite, selon la classe à laquelle la marchandise appartient, à raison de

On peut faire, sur l'examen seul de ce tableau si court, plusieurs observations importantes.

Il faut remarquer d'abord que nous y avons compris à dessein deux lignes distinctes, celle d'Anvers à Courtray par Malines et Termonde, et celle d'Anvers à Liége, lignes placées dans des conditions fort différentes, en ce que la première est, dans toute son étendue, accolée à une voie navigable, tandis que la seconde est au contraire isolée dans la plus grande partie de sa longueur et affranchie de toute concurrence. C'est la seule branche du chemin belge qui soit dans ce cas.

Sur la première ligne, celle d'Anvers à Courtray, nous voyons que les prix baissent proportionnellement à mesure que les distances deviennent plus grandes. Ainsi le tarif, qui est de 10 c. par kilomètre et par tonne d'Anvers à Malines, n'est plus que de 8 c. 4 d'Anvers à Courtray. C'est qu'en effet on a trouvé, ce qu'il est facile de comprendre, que les voyages à courtes distances sont proportionnellement plus dispendieux pour le chemin de fer que les voyages plus longs; il était juste de tenir compte de cette différence. Le prix de 8 c. 4, porté pour le voyage d'Anvers à Courtray est, du reste, le chiffre le plus bas du tarif normal. Nous verrons bientôt les exceptions.

Quant à la seconde ligne, celle de Liége, le tarif est beaucoup plus élevé. Quoique la distance soit à peu près la même que celle d'Anvers à Courtray, il y a une différence de 2 centimes par kilomètre et par tonne. D'où vient cette différence? Rien de plus simple : elle vient précisément de ce que la ligne de Liége est isolée et n'a pas de concurrence à craindre, tandis que l'autre, celle de Courtray, a besoin, pour conserver un tonnage tel quel, de se rapprocher autant que possible des tarifs des canaux concurrens.

On a écrit et répété, avec une assurance qui nous étonne, que le chemin de fer belge ne pouvait pas être pris pour exemple, que le gouvernement, qui en est propriétaire et qui le dirige, n'avait pas voulu le faire entrer en lutte avec les canaux; que, trouvant les canaux établis et voulant les utiliser, puisqu'ils existent, il les avait volontairement ménagés par les graduations arbitraires de ses tarifs. Voilà pourtant jusqu'où peut aller dans le champ des hypothèses une imagination complaisante et facile! Sur le seul examen de ce qui précède, on peut reconnaître d'abord qu'il n'y a rien d'arbitraire dans le tarif belge : il est au contraire parfaitement raisonné et très logique; mais

25, 30 et 35 centimes les 100 kilogrammes, soit 2 fr. 50 cent., 3 fr. et 3 fr. 50 cent. la tonne.

on voit en même temps que les combinaisons en sont dirigées dans un esprit tout différent de celui qu'on imagine. Si le gouvernement belge avait eu la pensée qu'on lui prête, il eût élevé le tarif sur la ligne d'Anvers à Courtray, concurrente d'une ligne navigable, tandis qu'il l'eût abaissé sur celle d'Anvers à Liége, où il n'existe pas de canaux, et il a fait précisément tout le contraire. C'est qu'en effet, par les graduations non arbitraires, mais très raisonnées, très conséquentes de son tarif, il a eu pour but de ménager le chemin de fer dans la lutte fort inégale qu'il avait à soutenir contre les canaux pour le transport des marchandises pesantes. Oui, le gouvernement belge a subordonné les tarifs du chemin de fer à l'existence des canaux, mais ce n'est pas en vue de ménager ces derniers, qui n'avaient pas besoin, et l'expérience le prouve, de tels ménagemens. Il l'a fait uniquement pour attirer autant que possible au chemin de fer quelque chose de l'énorme clientelle de ses rivaux. C'est pour atteindre ce but qu'il a abaissé les tarifs jusqu'aux dernières limites du possible là où la concurrence existe, sauf à se dédommager ailleurs.

Le plus bas prix normal du tarif belge est donc de 8 c. 4. Quant aux exceptions ou restrictions, les voici :

Il est entendu d'abord que les prix ci-dessus, bien que fixés par 100 kilog., ne sont applicables qu'à des chargemens entiers de vagons, de 4,000 à 4,500 kilog. Toutefois, les marchandises pesant moins de 4,000 k. et plus de 500 sont admises aux mêmes prix, mais avec cette restriction qu'elles ne seront expédiées qu'en dedans des trois jours, c'est-à-dire que l'administration se réserve dans ce cas la faculté de les faire servir, en temps utile, à compléter ses chargemens. Il est fait une remise de 10 pour 100 aux marchandises de la première classe quand elles sont expédiées par chargemens de 20 vagons et plus; la remise est de 20 pour 100 pour la houille et les fontes de fer en gueuses à transporter à 80 kilomètres et plus; elle est de 30 pour 100 pour l'exportation.

Dans tout l'ensemble de ce tarif aussi bien que dans chacune de ses dispositions, deux pensées se manifestent, à ce qu'il nous semble, d'une manière bien frappante et bien claire. La première, c'est de ne pas ménager les canaux, ou plutôt d'obtenir, à l'aide même de quelques sacrifices, que le chemin de fer participe au mouvement considérable qui les anime. C'est ainsi d'abord qu'on abaisse les tarifs sur les lignes qui leur sont parallèles en les relevant ailleurs; c'est encore ainsi qu'on accorde des remises pour les gros chargemens qui semblent appartenir plus particulièrement à la voie navigable; c'est dans

le même esprit enfin qu'on élève considérablement, ainsi qu'on peut le voir, le tarif pour les articles de messageries, qui ne reviennent jamais aux canaux. L'autre pensée, qui n'est pas moins saillante, c'est celle d'utiliser autant que possible le railway en lui attirant par des concessions les gros chargemens et les transports à longues distances, qui sont toujours les plus économiques. C'est après cela qu'on a pu dire que le gouvernement belge, par égard pour les voies navigables, ne cherchait pas assez à utiliser son railway. Nous demanderons ce qu'eût fait de plus une compagnie intelligente, intéressée, qui eût voulu engager avec les canaux une lutte sérieuse? Quant aux fortes remises que le chemin de fer accorde sur les marchandises destinées à l'exportation, elles appartiennent à un autre ordre d'idées; ce sont des sacrifices que le gouvernement s'impose pour favoriser l'exportation et le transit. Ces sacrifices n'ont jamais été d'ailleurs considérables, car les marchandises qui ont joui de ce privilége ne forment que 2 3/4 pour 100 du mouvement total, la plus grande masse des exportations ayant continué à se faire par les voies navigables.

Appuyés sur ce qui précède, et considérant d'autre part que le gouvernement belge ne tire de l'exploitation de son chemin de fer qu'un intérêt très modéré du capital, nous pouvons dire hardiment que la dépense effective du transport est sur ce chemin d'au moins 9 centimes par kilomètre et par tonne, et en vérité, en l'établissant à ce taux, nous faisons acte de grande modération. Cela ne veut pas dire que les transports ne puissent à la rigueur s'effectuer à un moindre prix dans certains cas particuliers, et que tel wagon, par exemple, qui vient fort à propos compléter un convoi, ne puisse être ajouté à moins de frais à la masse totale; mais cela veut dire que, sur l'ensemble, avec 9 centimes par kilomètre et par tonne, le chemin belge ferait à peine ses frais.

Que dirons-nous maintenant pour la France? Il est évident d'abord que le service ne saurait, toutes circonstances égales d'ailleurs, s'y effectuer aux mêmes conditions qu'en Angleterre ou en Belgique, puisqu'en effet tous les matériaux dont les chemins de fer se servent, les machines qu'ils emploient et le charbon qu'ils consomment, y sont à plus haut prix. Malheureusement les faits nous manquent ici pour asseoir une base, car, outre que les chemins français sont encore en petit nombre, nous n'en connaissons aucun qui se trouve, quelques suppositions que l'on ait faites à cet égard, en concurrence réelle, en concurrence réglée avec une voie navigable.

S'il est en France un fait que l'on puisse prendre, non comme base,

mais comme point de départ d'une appréciation, c'est le prix de revient, assez bien constaté et connu, du transport des marchandises sur le chemin de Saint-Étienne. On l'a établi, d'après les comptes-rendus de la compagnie, à environ 8 centimes par tonne, non compris l'intérêt du matériel roulant. Quoique ce chiffre nous paraisse un peu trop faible, nous l'acceptons pourtant; mais il faut dire, malgré toutes les assertions contraires, que c'est là un prix de revient *exceptionnellement bas*, et auquel nul autre chemin de fer en France ne pourra prétendre.

On parle des inconvéniens particuliers au chemin de Saint-Étienne, du peu de largeur de ses entre-voies, de la raideur de ses courbes, de l'imperfection de son matériel (aujourd'hui réparée) et de ce qui lui reste encore de son ancienne méthode de traction par chevaux. Tous ces inconvéniens sont réels, bien qu'on les exagère; cependant on ne prend pas garde qu'ils affectent beaucoup moins le transport des marchandises que celui des personnes. Qu'importe la largeur des entre-voies, qu'importe aussi la raideur des courbes, avec les petites vitesses que les marchandises demandent? Et quant à la traction par chevaux, il n'est pas bien sûr que pour les petites distances où elle était particulièrement employée, elle revînt à plus haut prix que la traction par les locomotives. A d'autres égards, quels avantages ce chemin n'a-t-il pas sur tous les autres? D'abord l'extraordinaire importance de son trafic, qui tient à sa position particulière et qui sera difficilement égalée, circonstance qui seule lui assure une économie relative considérable. Ensuite la nature même de ce trafic, qui consiste pour la plus grande partie en transport de charbon (1), avantage immense, inappréciable, et que rien ne peut compenser ailleurs. Qui n'a remarqué, en effet, que lorsque l'on cite de temps à autre un chemin de fer comme exemple de l'abaissement possible des tarifs, c'est toujours sur la houille que la baisse porte, c'est toujours d'un chemin houiller qu'il s'agit? C'est qu'en effet, outre que le charbon est, de toutes les marchandises que les chemins de fer transportent, la plus commode, la plus maniable, la plus facile à arrimer, à charger et à décharger (surtout quand on en fait un trafic habituel et que les wagons sont disposés en conséquence), c'est encore de toutes les marchandises celle qui fournit, lorsqu'elle abonde comme dans le cas

(1) Sur 330,223 tonnes de marchandises transportées dans le deuxième semestre de 1844, on a compté 274,154 tonnes de charbon et coke. La proportion était encore plus considérable dans le semestre correspondant de 1843.

présent, le trafic le plus régulier, le plus égal, le plus constant, le plus propre enfin à assurer pour chaque jour le mouvement de la veille, et pour chaque convoi un chargement complet. A tant d'avantages que la plupart des chemins houillers ne possèdent pas au même degré que celui de Saint-Étienne, ajoutez celui non moins précieux de traverser le bassin houiller dans toute son étendue, et d'être en contact direct avec la plupart des mines par de petits embranchemens. Aucun chemin français, disons-le hautement, ne peut prétendre à de tels avantages : aussi les prix seront-ils partout ailleurs beaucoup plus élevés.

Tout bien considéré, nous ne croyons pas que la dépense effective du transport sur les chemins français s'éloigne beaucoup de 10 centimes en moyenne. Ainsi, en Angleterre, 7 centimes pour quelques lignes particulières, c'est-à-dire pour les chemins houillers, 8 centimes au moins pour les autres; en Belgique, 9 centimes pour l'ensemble du réseau; en France, de 9 à 10, en se rapprochant beaucoup de ce dernier chiffre : voilà les prix réels, effectifs, déduction faite du péage.

Voyons maintenant quels sont les prix correspondans des canaux. On peut s'en faire une idée juste par le seul examen du tableau suivant, qui offre le relevé des tarifs pour les principales lignes de navigation aboutissant à Paris.

INDICATION DES LIGNES.	FRET TOTAL PAR TONNE ET PAR KILOMÈTRE.	DÉCOMPOSITION DU FRET.	
		DROITS DE NAVIGATION.	TRANSPORT.
Ligne du nord.	fr.	fr.	fr.
De la frontière belge à Paris.....	0,0399	0,0175	0,0224
De Dunkerque à Paris.....	0,0438	0,0175	0,0263
Lignes de Lyon à Paris.			
1° Par le canal de Bourgogne.....	0,0541	0,0191	0,0363
2° Par le canal du Centre et le canal latéral.....	0,0826	0,0516	0,0300
Ligne de Roanne à Paris.....	0,0631	0,0308	0,0323
Canal de l'Ourcq... Bois.....	0,0631	0,0394	0,0237
Canal de l'Ourcq... Pavés.....	0,0311	0,0125	0,0186
Seine à la remonte.....	0,0504	0,0029	0,0475

Nous n'aurons à faire que quelques observations sur ce tableau. Écartant le prix du transport sur la Seine, qui ne saurait être pris en considération, nous trouvons une moyenne d'environ 3 centimes; mais il est bon de remarquer que pas une des lignes indiquées ci-dessus, si ce n'est peut-être la petite ligne du canal de l'Ourcq, n'est

absolument complète. On sait, par exemple, que, dans leur voyage de Lyon à Paris, par le canal de Bourgogne, les bateaux éprouvent de graves interruptions sur l'Yonne, où ils sont obligés de se débarrasser d'une partie de leur chargement et de prendre des alléges. Ailleurs ce sont des inconvéniens d'une autre sorte. On croit qu'il en est autrement de la ligne du nord, et on a dit, en parlant de cette ligne, que la navigation y est irréprochable. Si l'on parle du service de la batellerie, nous conviendrons qu'il s'y fait bien, que les entrepreneurs du transport par eau y font à peu près tout ce qu'on peut attendre d'eux, sans qu'il y ait pourtant rien d'exceptionnel, ni surtout rien d'artificiel dans leur manière d'opérer; mais quant à la voie d'eau considérée en elle-même, il s'en faut bien qu'elle soit irréprochable. Elle ne le serait qu'autant qu'on aurait exécuté le canal projeté de Pontoise à Saint-Denis. Jusqu'ici les bateaux venant du nord sont obligés de se livrer, de Pontoise jusqu'à Saint-Denis, à la navigation tourmentée de la Seine, non sans danger pour eux et pour les marchandises qu'ils portent. L'inconvénient est d'autant plus grave que ces bateaux ne sont pas construits pour ce genre de navigation. C'est là une véritable lacune dans la voie navigable du nord, et cette seule circonstance grève le transport d'au moins 2 francs par tonne. On voit donc que les prix ci-dessus, quoique déjà fort modérés, ne sont pas encore les prix réels, les prix définitifs de la voie d'eau, et que celle-ci, une fois débarrassée de ses entraves, effectuera sans peine les transports à 2 centimes 1/2 au plus. Et qu'on ne dise pas que les entraves, les inconvéniens que nous signalons ici, sont de l'ordre de ceux dont nous parlions plus haut, qui tiennent à la nature des choses, et qu'on retrouve partout, sur les chemins de fer comme ailleurs. Non; ce sont de véritables lacunes, semblables à celles que l'on signale, par exemple, avec raison, sur la ligne de fer de Strasbourg à Bâle, et qui attestent seulement un travail inachevé. Ces lacunes disparaîtront sans aucun doute. L'Yonne sera améliorée et mise en harmonie avec le reste de la voie dont elle fait partie, et quant à la ligne du nord, elle recevra tôt ou tard son complément nécessaire dans un canal de Pontoise à Saint-Denis, à moins que les améliorations projetées sur la Seine ne rendent ce complément inutile.

Ainsi, 2 centimes 1/2 par kilomètre et par tonne pour les canaux, de 9 à 10 centimes pour les chemins de fer : voilà les termes réels de la comparaison à établir entre les deux modes de transport. Tel est le rapport véritable, déduit, non de calculs abstraits, de raisonnemens théoriques, mais des données positives que la pratique fournit.

Si l'on voulait à toute force opposer aux faits réels, aux données de la pratique, des calculs abstraits, qu'on sache bien que nous pourrions à notre tour produire des calculs semblables. On prouverait par des chiffres que les chemins de fer sont en mesure de transporter les marchandises à raison de 6 centimes et moins; nous prouverions à notre tour, par des chiffres aussi admissibles, aussi concluans, que les canaux peuvent effectuer ces mêmes transports pour moitié des prix qu'on vient de voir. Nos calculs, et nous le déclarons d'avance, quelque rigoureux qu'ils parussent et qu'ils fussent en effet, seraient au fond entachés d'erreur, parce qu'ils ne tiendraient pas toujours compte des faux-frais, des non-valeurs, des interruptions de services, de ces mille incidens de la pratique, que la pratique seule révèle; mais ils vaudraient tout juste autant que ceux qu'on nous oppose. Bien plus, ils se justifieraient par des faits, car les prix ci-dessus, qu'on le sache bien, ne s'appliquent qu'à un trafic régulier, à un service de transport suivi, et si nous voulions sortir de cet ordre normal de faits, nous trouverions ailleurs des prix d'occasion incomparablement plus bas. Ainsi ces mêmes bateaux qui naviguent, à la demande du commerce, aux prix stables qu'on vient de voir, vont souvent, dans les intervalles de temps que cette navigation régulière leur laisse, utiliser leurs chômages accidentels en s'offrant pour transporter, à des distances plus ou moins grandes, des matières de peu de valeur, comme du sable, du gravier, du fumier, de la marne, à des prix considérablement réduits; mais ce n'est pas sur ces faits accidentels qu'une appréciation doit s'établir.

S'il en est ainsi, dit à ce propos un des hommes dont nous combattons les doctrines, s'il y a, en effet, une différence si notable entre le prix des canaux et celui des chemins fer, comment se fait-il que ces derniers aient jamais pu, lorsqu'ils se trouvaient en concurrence avec des voies navigables, transporter seulement une tonne de marchandise? Comment se fait-il, dirons-nous à notre tour, que le roulage même, dont les prix sont encore plus élevés, et qui ne compense guère cet inconvénient par d'autres avantages, n'ait jamais été entièrement dépouillé par les canaux? Cela vient de ce que toute espèce de transport ne convient pas à toute espèce de marchandise, de ce qu'il y a des matières qui redoutent le voisinage de l'eau, comme il en est d'autres qui l'appellent, de ce que certaines marchandises demandent un déplacement rapide, fût-il plus cher, tandis que pour d'autres un mode de transport plus lent serait encore préférable, même à prix égal. C'est qu'enfin les besoins sont divers, et qu'il faut aussi des moyens

divers pour y répondre. Et voilà précisément pourquoi les chemins de fer et les canaux sont loin de s'exclure; voilà pourquoi ces deux modes de transport peuvent et doivent exister concurremment, lorsque le mouvement des choses et des personnes est assez actif pour les alimenter l'un et l'autre. Voilà pourquoi un pays pourvu d'une population nombreuse et d'un commerce florissant n'est vraiment satisfait que lorsque ces deux agens de la circulation concourent à le servir.

IV. — DES FRAIS ACCESSOIRES.

La supériorité des voies navigables n'est pas moins sensible en ce qui concerne les frais accessoires dont il nous reste à parler. Pour le comprendre, il suffit de considérer les positions. Les voies navigables entrent dans les villes et les parcourent souvent dans leur longueur. On peut même dire qu'il n'y a guère de ville importante qui ne soit assise sur un cours d'eau, fleuve, rivière ou canal, plus ou moins accessible aux bateaux. C'est qu'en effet les voies d'eau appellent les populations sur leurs bords par les avantages de toute nature qu'elles leur offrent; aussi se trouvent-elles généralement en contact direct avec elles sur une grande partie de leur parcours. Il y a plus : au sein des villes, ce sont en général les établissemens industriels d'une certaine importance, et surtout ceux qui ont fréquemment à expédier ou à recevoir des marchandises pesantes, qui affectionnent les bords des voies d'eau et viennent s'y asseoir de préférence. Ils y sont doublement attirés et par le besoin d'avoir à leur portée l'eau, dont ils font ordinairement un grand usage, et par la facilité qu'ils y trouvent pour l'expédition et la réception des marchandises.

Ce qui est vrai dans l'intérieur des villes ne l'est pas moins au dehors. Voulez-vous voir et reconnaître le plus grand nombre possible des établissemens industriels d'un pays : suivez les voies d'eau, vous les verrez presque tous assis sur leurs rives. Que s'il en est qui s'en éloignent, c'est que des motifs particuliers et très graves les appellent dans certains endroits déterminés, ou qu'ils ne sont pas de nature à pouvoir être déplacés, comme, par exemple, les mines, qu'il faut bien prendre où elles se trouvent. Ainsi, soit dans les villes, soit au dehors, les voies navigables sont partout en contact direct non-seulement avec les populations groupées sur leurs rives, mais encore et surtout avec les établissemens industriels, points de départ ou lieux de destination des gros transports. Le chargement et le déchargement s'effectuent donc, dans le plus grand nombre des cas, à la porte même des usines.

De là quels avantages! Point de transport du lieu de la station au domicile, puisque le bateau même y vient : c'est une économie d'environ 3 francs par tonne à l'arrivée sur les petits comme sur les longs voyages, une économie à peu près égale au point de départ; voyez en outre quelle garantie pour le propriétaire, toujours maître de surveiller lui-même, quand il le faut, le déchargement de sa marchandise!

On a compris ces avantages, et il était difficile en effet de n'en être pas frappé; seulement on a cru qu'ils n'étaient que transitoires, qu'ils dérivaient uniquement de la longue existence des canaux, et que les chemins de fer les partageraient un jour. Avons-nous besoin de dire que c'est encore là une illusion que l'expérience doit dissiper? On a déjà compris que ce n'est pas uniquement comme moyens de transport que les voies d'eau attirent et les populations et les usines sur leurs rives; c'est encore comme aqueducs pour les premières, comme réservoirs d'eau pour les autres, et ce sont là des destinations que les chemins de fer n'ont pas, que nous sachions, la prétention de remplir. En mettant même cette considération à part, jamais les chemins de fer ne verront, comme les canaux, les établissemens industriels se ranger le long de leurs *francs bords*, par cette raison simple et décisive qu'ils n'ont pas de francs bords, et qu'ils ne sont abordables que dans les stations.

C'est ici un fait en apparence peu important, et dont cependant les conséquences sont graves. Une route ordinaire et un canal ont cela de commun qu'ils sont accessibles sur tous les points de leur parcours. La route a même cet avantage particulier qu'elle étend ses ramifications de toutes parts, à l'intérieur des villes comme au dehors, et qu'elle conduit partout à domicile, pénétrant même au besoin jusqu'au cœur des établissemens. Si le canal n'offre pas cette commodité, il est certain du moins que, sauf quelques exceptions assez rares, on peut entrer en communication avec lui en quelque lieu qu'on le rencontre, à moins que les règlemens de police ne s'y opposent. Un industriel peut donc établir sa maison, son usine, à portée d'un canal, partout où sa convenance l'exige, assuré qu'il est de jouir partout des avantages que ce voisinage promet. Il n'en est pas de même d'un chemin de fer : il n'est abordable, disons-nous, que dans les stations; ainsi le veulent la nature de son service et la rigidité de sa structure. De plus, dans les stations même, il n'est pas abordable ouvertement, directement, car c'est encore une des nécessités de son service que ces stations soient closes, ou du moins que les étrangers ne puissent y faire eux-mêmes

leurs affaires, et qu'on n'y arrive qu'en passant par la filière des bureaux. Ajoutons que les stations de chemins de fer seront toujours beaucoup plus entourées de cafés, de restaurans pour les voyageurs, de maisons pour les employés, d'ateliers ou de magasins pour le service de la voie, que d'établissemens industriels proprement dits.

Il y a même ici une observation à faire, moins évidente peut-être que celles qui précèdent, et qui demande encore à être confirmée par l'expérience, mais que nous croyons fondée : c'est que jamais les stations de chemin de fer ne se placeront, quoi qu'on fasse, au centre du mouvement industriel. Outre qu'elles y seraient elles-mêmes fort mal à l'aise, avec leurs dépendances ordinaires, avec les nécessités rigoureuses de leur service, elles seraient pour tout leur entourage un objet constant de gêne et d'ennui, bien différentes en cela des voies navigables qui, à tous égards, semblent inviter les populations industrielles à fréquenter leurs abords. Elles pourront donc s'approcher, autant qu'elles le voudront, des centres commerciaux; elles n'y pénétreront jamais. Nous voyons aujourd'hui un grand nombre de villes insister pour que les lignes de fer qui les rencontrent pénètrent dans leur enceinte, et offrir même de payer, par des sacrifices pécuniaires considérables, cet avantage problématique. Telle est, par exemple, la ville de Lille, qui paraît tenir à cette faveur d'une manière particulière, bien qu'elle étouffe déjà dans ses remparts trop étroits, et qu'il ne s'y trouve plus depuis long-temps la moindre place disponible, même pour y bâtir une maison. Si c'est dans l'intérêt des voyageurs que cette ville réclame un tel privilége, nous n'avons rien à dire, sinon qu'elle paierait un peu cher un avantage fort mince; si c'est, au contraire, dans l'intérêt des marchandises et de leur facile déchargement, nous croyons qu'elle sera doublement trompée dans son calcul. En supposant, en effet, ce qui n'est pas d'ailleurs probable, car Lille jouit d'excellens canaux; en supposant, disons-nous, que la station du chemin de fer dans cette ville devienne le centre d'un mouvement de marchandises considérable, il est à présumer que, tôt ou tard, le chemin de fer, bien que pénétrant dans l'intérieur de la ville, serait forcé d'établir la gare des marchandises au dehors. C'est ainsi que le chemin de Rouen, qui pénètre dans Paris, tient une gare séparée pour les marchandises aux Batignolles.

Quoi qu'il arrive, du reste, à cet égard, un chemin de fer n'a et ne peut avoir qu'une seule gare, et par conséquent un seul point abordable pour un même centre industriel; c'est là que tout doit aboutir.

La station ou la gare d'une voie d'eau se prolonge, au contraire, sur une étendue considérable; elle est, pour ainsi dire, indéfinie. Voyez seulement Paris, et considérez sur combien de points les bateaux vont aborder. Il en est de même partout. Souvent, aux abords d'une ville, quand cette ville n'est pas enclose de murs, et qu'elle peut se répandre à volonté dans la campagne, vous voyez se prolonger le long de la voie navigable une ligne interminable de maisons ou d'usines, qui toutes sont en contact direct avec elle et vivent de ce contact. Est-il raisonnable de supposer qu'il en puisse jamais être ainsi d'un chemin de fer?

Ces avantages ne sont pas d'ailleurs les seuls. Il en est un, par exemple, dont l'importance peut être sentie beaucoup mieux qu'elle ne s'explique : c'est la liberté de mouvemens et d'allures que la voie d'eau permet, liberté qui s'accorde si bien avec les habitudes commerciales, et qu'un chemin de fer exclut parce qu'elle est de tous points incompatible avec la rigueur obligée de son service. C'est en même temps la facilité avec laquelle la voie d'eau se prête à tous les besoins les plus variés. Sans entrer à cet égard dans des détails qui deviendraient trop minutieux et nous mèneraient peut-être un peu loin, nous nous contenterons de transcrire quelques réflexions pleines de sens et de justesse, qui nous ont été communiquées par un homme pratique. Voici ce que nous écrit sur ce sujet M. P. Tresca, commissionnaire à Dunkerque (1) : « D'une seule marée il rentre à Dunkerque de 40 à 50 navires, comportant 200 à 250 tonneaux chacun. Les 10,000 tonnes que fournissent ces navires sont expédiées dans les dix jours qui suivent le commencement des déchargemens. Outre la difficulté de fournir les 2,500 wagons (en dix jours) pour transporter ces marchandises, resterait l'impossibilité à chaque destination de fournir des magasins assez vastes pour loger une aussi grande quantité de marchandises, tandis qu'en expédiant par bélandre bien couverte, la marchandise est logée, le propriétaire n'a nullement à s'en inquiéter. Pendant tout le temps du parcours, il peut chercher à la vendre; il peut, moyennant une indemnité minime de quelques francs par jour, la laisser à bord du bateau même après l'arrivée à destina-

(1) Nous nous étions adressé à M. Tresca pour savoir de lui quel était le résultat actuel de la concurrence que la voie navigable du nord fait depuis quelque temps à la Seine. M. Tresca a eu l'obligeance de nous répondre, en joignant à sa lettre des réflexions qui nous ont paru trouver ici leur place. M. Tresca est le premier qui ait fait, en 1823 et 1824, des expéditions par eau de Dunkerque sur Paris.

tion, tandis que le chemin de fer vous la livre dans les vingt-quatre heures : il le voudrait, qu'il ne pourrait pas garder votre marchandise; aussi, en fait de marchandises autres que celles de consommation journalière, et à prix égal de transport, les bélandres auront toujours la préférence. Du reste, la part du chemin de fer sera encore assez large pour qu'il puisse se passer des 3/4 du produit des transports par eau. Il aura toutes les marchandises en transit, les objets d'ameublement et de mode, les approvisionnemens de bouche, les colis de marchands, et enfin les voyageurs, plus un quart environ des grosses marchandises qui s'expédient actuellement par eau. Si avec cela il ne peut pas vivre, ce ne sera pas en faisant la concurrence à la voie d'eau qu'il pourra y arriver. » A ces réflexions si judicieuses et si précises, nous n'ajouterons qu'une simple observation : c'est que l'auteur de cette note suppose que la ligne de fer et la voie navigable lutteraient à prix égal, et c'est dans cette hypothèse qu'il admet, avec grande raison selon nous, que cette dernière obtiendrait encore la préférence pour la plus forte partie des grosses marchandises. Or il s'en faut bien que cette hypothèse soit exacte (1), puisque les prix du chemin de fer doivent excéder au moins de moitié ceux de la voie navigable.

V. — CONCLUSION DE CE QUI PRÉCÈDE.

Voilà donc dans quels termes la lutte est engagée entre les chemins de fer et les canaux. En rassemblant les données qui précèdent, on peut facilement pressentir les résultats généraux de cette lutte, aussi bien que les accidens et les péripéties.

Par rapport au coût du transport proprement dit, les voies navigables ont sur les voies rivales une supériorité très décidée, qui est encore augmentée, dans le plus grand nombre des cas, par une différence notable dans le montant des frais accessoires. Si quelque chose

(1) Le transport par eau, de Dunkerque à Paris, coûte actuellement 20 fr. par tonne. Supposons que le chemin de fer du nord puisse effectuer le transport à raison de 10 centimes par kilomètre et par tonne. Ce serait un prix beaucoup plus bas que celui de nos chemins de fer les mieux posés, ceux d'Orléans, de Rouen, de Saint-Étienne. Comme la distance de Paris à Dunkerque, par la voie la plus courte, c'est-à-dire en admettant l'exécution de l'embranchement de Fampoux à Hazebrouck, qui a été voté récemment, sera de 320 kilomètres, le prix du transport d'une station à l'autre serait encore de 32 fr. par tonne.

vient atténuer dans une certaine mesure cette extrême inégalité, c'est cette circonstance que les chemins de fer ont en général une direction plus droite, et par conséquent un moindre développement entre deux points extrêmes. En prenant plusieurs exemples, nous avons calculé que la différence à cet égard pouvait être en moyenne d'environ un quart : elle est bien loin, comme on le voit, de compenser la différence des prix. Et, par exemple, dans la direction du nord dont nous venons de parler, la voie navigable a 457 kilomètres de développement, tandis que le chemin de fer n'en aura que 320; c'est un des cas les plus favorables, ce qui n'empêche pas que le tarif du chemin de fer s'élèvera, comme on a vu, à 32 francs par tonne, tandis que sur la voie navigable il ne s'élève, péage déduit, qu'à 12 francs 50 centimes, qui se réduiraient même à 10 francs 50 centimes, c'est-à-dire à moins du tiers, si la voie était complète.

Mais d'un autre côté, les chemins de fer réunissent sur une même voie deux services, celui des voyageurs et celui des marchandises, et comme ils peuvent, lorsque le premier est assez actif, recouvrer par le seul transport des voyageurs l'intérêt du capital engagé et la dépense de l'entretien de la voie, ils ont la faculté d'exonérer de ces frais les marchandises. Ceci n'est pas, du reste, une exception, c'est la règle; ce n'est pas une hypothèse, c'est la réalité, au moins pour toutes les entreprises prospères. Rien de semblable pour les canaux. Lors donc que ces derniers sont la propriété de compagnies qui cherchent, comme de raison, leurs bénéfices, ou tout au moins l'intérêt de leurs capitaux, qu'elles ne peuvent obtenir que par le prélèvement d'un péage, il arrive précisément le contraire de ce qu'on a supposé souvent : c'est que la batellerie est obligée de soutenir la lutte avec la surcharge d'un péage dont le chemin de fer est, quant aux marchandises, exempt. Peut-elle la soutenir à ces conditions? Oui, dans certains cas, mais non toujours, ou plutôt il faut s'entendre.

Le question est moins de savoir si la batellerie pourra se soutenir que de savoir si le produit du canal restera suffisant pour indemniser ses propriétaires. Pour la batellerie, le danger n'existe, selon nous, dans aucun cas, et nous croyons qu'on s'est alarmé bien à tort sur ce sujet. Quoi qu'il arrive, la supériorité effective pour le transport lui reste. Que si le péage devient accidentellement trop lourd pour lui permettre de soutenir la lutte à conditions égales, les propriétaires seront toujours forcés de le réduire, sous peine de voir déserter la voie. Il s'agit donc de savoir seulement si ces derniers trouveront

dans le péage ainsi réduit une suffisante indemnité. C'est là précisément ce qui dépendra, comme nous l'avons dit, de l'activité de la circulation, et par conséquent des positions. Il semble donc qu'il n'y ait à cet égard aucune règle générale à établir. On peut se demander toutefois si les revenus des canaux pris en masse, et sur un vaste ensemble de constructions du même ordre, resteront encore dans un juste rapport avec le capital engagé. C'est à quoi les faits seuls doivent répondre. Nous sommes heureusement en mesure de les interroger.

C'est en Angleterre surtout que la lutte est engagée dans de semblables conditions, parce que tous les canaux, au nombre de 121, sans compter 83 rivières canalisées, y sont possédés et exploités par des compagnies, et que d'ailleurs il ne s'y trouve plus, à l'heure qu'il est, une seule voie réellement productive qui ne soit en concurrence avec une ligne de fer parallèle. Eh bien! qu'est-il arrivé de cette lutte? quels en sont les résultats actuels? Il est certain que l'établissement des chemins de fer a considérablement réduit les bénéfices antérieurs des compagnies propriétaires de canaux, en les forçant à baisser le chiffre des péages. Comment serait-il possible qu'il en fût autrement? Il est même arrivé, et cela devait être, que, pour quelques-unes de ces compagnies, les bénéfices se sont réduits à rien; mais, pour un grand nombre d'autres, il se sont maintenus, et, pris en masse, ils sont encore après tout considérables. Il suffit, pour s'en convaincre, de consulter les tableaux présentés par M. Minard, inspecteur divisionnaire des ponts-et-chaussées, dans un ouvrage publié au mois de juin 1844 (1). Il résulte de ces tableaux que les principaux canaux réunis de l'Angleterre, qui avaient coûté à l'origine 10,367,000 liv. st., valaient en mai 1843, après l'ouverture des railways concurrens, 22,474,600 liv. st., c'est-à-dire deux fois et un quart le capital émis. Il est vrai qu'ils avaient valu 31,366,100 liv. st. avant l'établissement des chemins de fer; mais qu'importe? Il nous suffit de savoir que, sous l'action de la concurrence, leur valeur est demeurée fort supérieure au capital primitif. Depuis le mois de mai 1843, époque à laquelle se rapportent les indications fournies par M. Minard, cette valeur, nous le savons, a encore baissé. Supposons-la réduite actuellement à moins du double du capital d'émission, ou même, si l'on veut, à un et trois quarts de ce capital; ce serait encore à ce seul point de vue une brillante spécu-

(1) *Des Conséquences du voisinage des chemins de fer et des voies navigables*

lation, spéculation supérieure même par les résultats financiers à celle de l'exploitation des chemins de fer, puisque cette dernière n'a guère donné jusqu'ici que deux tiers en sus du capital émis. Il n'en faut pas tant pour nous prouver qu'en général les canaux portent fort légèrement le poids de leur péage.

Ce résultat obtenu sur un ensemble de canaux anglais est d'autant plus remarquable que plusieurs de ces créations avaient été en tout temps, et bien avant l'établissement des chemins de fer, de fort mauvaises spéculations financières, soit que, lors de la grande ferveur pour la construction de ces voies navigables, après avoir épuisé toutes les bonnes positions, on se soit jeté en désespoir de cause sur les mauvaises, soit que plusieurs de ces travaux aient été entrepris par de riches propriétaires fonciers beaucoup plutôt en vue des avantages agricoles qui devaient en résulter qu'en vue d'une exploitation commerciale. Ce qui est certain, c'est que dès avant la concurrence des chemins de fer il y avait plusieurs canaux, tels par exemple que ceux de Crinan, de Croydon, de Portsmouth et Arundel, etc., qui ne donnaient que des produits insignifians et n'avaient presque aucune valeur vénale; ce qui fait comprendre encore mieux combien fermement se maintiennent ceux qui avaient réellement une valeur. Aussi en est-il qui ont donné et qui donnent encore des produits bien supérieurs à tout ce qu'on a pu obtenir sur les meilleurs chemins de fer connus.

Il est vraiment difficile de comprendre qu'en présence de résultats pareils on vienne nous parler de navigation compromise, de batellerie en désarroi, de circulation interrompue, et qu'on prédise déjà, pour un avenir prochain, la ruine définitive du système. Quand même les canaux, dans leur ensemble, ne donneraient que l'intérêt pur et simple des fonds engagés, disons mieux, quand même ils ne produiraient que la moitié de ces intérêts, ce qui réduirait leur valeur vénale à moins du quart de ce qu'elle est aujourd'hui, il n'y aurait pour cela, qu'on le sache bien, ni batellerie ruinée, ni circulation interrompue : les revenus des canaux seraient faibles, voilà tout, et il résulterait de là seulement qu'on renoncerait désormais à en construire d'autres dans l'unique vue de leur produit commercial. Quant à la batellerie, elle n'en poursuivrait pas moins sa marche régulière, avec cette seule différence qu'elle supporterait un péage moins élevé. Pour que la concurrence des chemins de fer affecte véritablement la batellerie, au moins d'une manière durable; pour que cette concur-

rence rende la circulation sur les canaux impossible ou onéreuse à ceux qui l'entreprennent, il ne suffit pas qu'elle s'attaque aux tarifs actuels de la navigation tels qu'ils sont généralement établis en Angleterre avec la surcharge du péage : il faut encore qu'après avoir supprimé tout péage, elle en vienne jusqu'à affecter les prix du transport effectif. C'est alors seulement que les chemins de fer et la batellerie se trouveront pour ainsi dire face à face. Jusqu'el-à, les propriétaires des canaux seront seuls en cause. Eh bien! dans l'état présent des choses, les chemins de fer sont tellement loin de cette limite, il y a entre leurs prix et ceux de la batellerie une distance si grande, qu'il est presque ridicule de penser qu'ils parviennent jamais à la franchir.

L'unique question, répétons-le, est donc de savoir si, en présence des chemins de fer, les canaux exploités par des compagnies donneront encore à leurs propriétaires un revenu. Eh bien! malgré d'inévitables inégalités, dont nous avons expliqué la cause, l'affirmative est hautement proclamée en Angleterre par un vaste ensemble de faits, puisque là ce revenu n'est pas seulement suffisant, mais large, élevé, royal. Une valeur plus que double de la valeur primitive, un revenu supérieur encore, toute proportion gardée, à la valeur vénale, car l'agiotage, qui donne aux actions des chemins de fer une valeur exagérée, agit sur celle des canaux en sens contraire : voilà les résultats actuels. N'est-ce pas là, même au point de vue des compagnies, une brillante opération? Que sera-ce si l'on considère cette opération à son véritable point de vue, à celui du pays, c'est-à-dire si, outre l'accroissement de valeur commerciale et financière des canaux, on tient compte de l'immense valeur agricole qu'ils ont créée : les marais desséchés, les landes arides fertilisées, le trop plein des eaux enlevé dans la saison des pluies, l'humidité rendue aux campagnes dans les temps de sécheresse, sans compter tant d'autres bienfaits pour les populations? Tout cela, dira-t-on, est de peu de valeur pour les compagnies qui construisent les canaux et qui les exploitent. Oui, si les actionnaires de ces compagnies sont de simples spéculateurs qui n'engagent leurs fonds qu'en vue du revenu commercial; aussi pensons-nous que, vu le caractère de ces travaux et la nature des services qu'ils rendent, les canaux doivent être entrepris à d'autres conditions. Supposez qu'ils aient été construits au compte et avec les deniers des propriétaires riverains, ce qui est du reste vrai en Angleterre même dans bien des cas : comprend-on alors les conséquences? Par le seul fait de l'amélioration de leurs terres, ces propriétaires

auront été amplement dédommagés de leurs dépenses, sans parler des agrémens de toute nature et de l'amélioration des conditions sanitaires du pays, dont ils seront les premiers à profiter. Dès-lors, tout ce que les canaux représentent aujourd'hui en capital, tout ce qu'ils produisent comme exploitation commerciale, comme valeur financière, devra être considéré par eux comme un bénéfice net. Qu'on cherche ailleurs dans le monde une plus magnifique spéculation!

Hâtons-nous d'ajouter toutefois qu'une semblable exploitation des voies navigables ne serait ni régulière ni juste. Puisque la construction des canaux profite à la fois à l'agriculture et au commerce, il n'est pas dans l'ordre que le commerce seul en fasse les frais. Que les charges se partagent, puisque l'utilité est double; que les propriétaires de terres pourvoient à la construction des canaux et le commerce à leur entretien, ou bien que l'état intervienne pour concilier, à l'aide de subventions, ces intérêts divers : voilà ce que la raison et la justice demandent. Aussi le système anglais n'est-il pas, à cet égard, un exemple à suivre. Nous établirons plus clairement cette vérité dans la seconde partie de ce travail, et nous verrons aussi ce que devient la prétendue concurrence des chemins de fer et des voies navigables dans ces nouvelles conditions.

CH. COQUELIN.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

BOSSUET ET FÉNELON

UNE POLÉMIQUE RELIGIEUSE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

I.

Le rôle et les écrits de Bossuet dans le grand acte qui constitua, en 1682, l'église gallicane, et plus tard l'*Histoire des variations*, avec la formidable polémique qu'elle suscita, tant de travaux et de gloire l'avaient mis à la tête de l'église de France, et institué comme l'interprète officiel et le gardien de sa doctrine et de son unité. C'est ainsi qu'après en avoir fini avec les protestans, l'historien des *Variations* dut reprendre la plume pour combattre la doctrine du *pur amour*, ressuscitée du quiétisme, et défendue, non plus par un Molinos, espèce d'hypocrite de dévotion, qui avait caché sous un étalage de spiritualité les plus honteux désordres, mais par un esprit supérieur et presque un saint, par Fénelon.

Il ne s'agit pas de juger cette querelle en théologien. Pour cela, il faudrait, dans celui qui en écrit, l'autorité, et dans ceux qui le lisent, le goût de ces matières. Mais, sous les querelles théologiques, il y a une part pour la philosophie chrétienne; il y a la lutte des caractères et des passions, il y a enfin un tour d'esprit, une méthode, par où

ces querelles ont exercé sur les esprits une influence générale. Dans un pays comme la France, dans un siècle comme le XVIIe, où la théologie était à la fois un goût sérieux et une mode, quand les deux adversaires sont un Bossuet et un Fénelon, se pourrait-il que de nombreux écrits fussent sortis de telles plumes sans que l'esprit français en fût touché, sans que l'art et la langue y aient été intéressés?

C'est par ce côté que m'a attiré la querelle de ces deux grands hommes, et peut-être y aurait-il utilité à étudier dans la même vue toutes les querelles, soit philosophiques, soit théologiques, qui ont occupé le XVIIe siècle. Il en résulterait certainement cette vérité, que si toutes ont servi à former l'esprit français, il a été néanmoins d'un intérêt capital pour la conduite générale et la perfection de cet esprit, que la victoire soit demeurée successivement à Descartes contre Gassendi, à Pascal contre les jésuites, aux catholiques contre les protestans, et enfin à Bossuet contre Fénelon.

La cause véritable de ces luttes si diverses, c'est la guerre de la liberté contre la discipline, du particulier contre le général, de ce que Fénelon appelait le *sens propre* contre ce que Bossuet appelle la *tradition* et l'*universel*. Or, s'il a été bon que ces deux principes se disputassent à qui donnerait sa forme à l'esprit français, n'importait-il pas néanmoins que la discipline fût victorieuse de la liberté, le général du particulier, la tradition du sens propre? D'autant plus que ces victoires n'ont pas été meurtrières, et que le principe vaincu n'a pas péri. Seulement il est resté au second rang. C'est l'image de cette lutte intérieure de nos facultés, dont parle Bossuet dans le *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même*. S'il est bon que l'imagination et les sens aient leur part, il faut que la raison domine. Cet équilibre même, qui paraît le plus haut état de l'intelligence humaine, n'est que l'effet de la domination de la raison, c'est-à-dire de la seule faculté qui ne se trompe pas, tenant la balance entre les facultés qui se trompent.

S'il est un pays où cette vérité soit une croyance populaire, c'est la France. Voilà pourquoi la liberté de spéculation, qui paraît être un droit naturel, y a toujours été contenue, quelquefois opprimée, aux époques même où l'on reconnaissait et tolérait d'autres libertés en apparence aussi considérables. C'est que la spéculation, dans une tête française, ne se résigne pas long-temps à être oisive. Elle veut agir, se propager, devenir la règle et la loi. De là l'état de suspicion où elle a toujours été tenue par la puissance publique, sous les noms les plus divers, jansénisme, jésuitisme, quiétisme, idéologie.

L'influence de ces différentes sectes sur le génie national et sur la langue serait aisée à marquer. Ce sont autant de schismes qu'il a fallu détruire dans l'intérêt de l'unité intellectuelle de notre pays.

S'il est un tour d'esprit antipathique au génie et à la langue de ce pays, c'est la subtilité, excès commun à toutes ces sectes qui toutes ont raffiné, quoique dans des desseins bien différens.

Les jésuites raffinaient sur la morale. Leur subtilité corrompait le cœur; leur casuisme éveillait dans les consciences ce fonds de mauvaise foi d'où nous tirons tous les prétextes de mal faire.

Les jansénistes ne raffinaient que sur le dogme, mais avec des arrière-pensées d'inquiétude et de suspicion contre la puissance publique, lesquelles affaiblissaient l'esprit d'unité qui fait la force de notre nation.

Les quiétistes, pour ne parler que des spéculatifs, ruinaient à la fois l'activité humaine par de vaines recherches de perfection, et la morale, en ne rendant pas la volonté responsable des brutalités du corps.

La langue souffrait de ces subtilités plus ou moins innocentes. Il faut lire certains passages des *Provinciales* où Pascal se raille légèrement du langage des pères, et cite des phrases dont l'affectation et le raffinement contrastent si étrangement avec le naturel et la candeur de son style. On sent combien il importe à la morale que Pascal triomphe des jésuites, et que son simple bon sens parvienne à déshonorer leur subtilité.

Les jésuites auraient relâché cette langue; les jansénistes la desséchaient; les quiétistes l'obscurcissaient et l'aiguisaient jusqu'à la rendre inintelligible. Plus tard, ceux qu'on a appelés les idéologues y devaient répandre les nuages de l'abstraction. Il était donc d'un grand intérêt que tous ces schismes, y compris celui-là même qui tira tant d'autorité de la vertu incommode, mais irréprochable de ses défenseurs, le jansénisme, fussent vaincus par le véritable esprit de la nation, représenté plus ou moins bien et défendu plus ou moins innocemment par la puissance publique.

Ces combats n'ont été stériles ni pour la nation qui en était témoin, ni pour les combattans eux-mêmes. Ceux-ci profitaient de leurs qualités réciproques, à peu près comme des armées ennemies se forment, en se combattant, aux usages de guerre et à la discipline qui donnent l'avantage; mais c'est surtout pour la nation que le spectacle n'en était pas sans fruit: l'esprit public s'enrichissait de ce que chaque adversaire avait de bon. Cela est vrai surtout des jansénistes, auxquels j'éprouve le besoin de rendre hommage, et qui d'ailleurs firent tou-

jours plus d'ombrage au pape et à la milice qu'il avait en France dans le corps des jésuites qu'à l'église gallicane. Toutefois je ne retire pas ce que j'en ai dit quant à la langue, qu'ils auraient desséchée par l'aridité de leur logique. On les comparait aux calvinistes, les plus secs des réformateurs, à cause d'une certaine conformité entre leur doctrine de la grace et la prédestination de Calvin. La comparaison, dont ils se défendaient par tant de tours de souplesse, n'était vraie que de leur méthode de composition, de leur tour d'esprit, de leur langue, trop souvent correcte et triste comme celle de Calvin.

Quant aux quiétistes, qui ne voit tout le mal que leur victoire eût fait à l'esprit national et à la langue? Aussi ne peut-on trop glorifier Bossuet d'avoir écrasé cette secte dans sa querelle mémorable avec Fénelon, de même qu'on ne peut trop s'étonner que ce dernier, un si beau génie, et dans ses autres ouvrages un esprit si français, ait abondé dans des subtilités si antipathiques au génie de son pays.

De tous les dogmes du catholicisme, le plus populaire peut-être, c'est le dogme de l'amour de Dieu, aimé comme auteur du salut éternel : dogme admirable, d'où naît l'activité chrétienne, avec tous ses effets, les bonnes œuvres, la prière, et généralement tous les actes qui sont accomplis en vue de cette récompense. Le christianisme en avait trouvé le principe au fond du cœur humain, où il n'y a peut-être pas d'amour absolument sans intérêt, ni de sacrifice sans quelque espoir de récompense, et il l'avait réglé, pour le plus grand nombre des hommes, par des actes et des formules que la plus antique tradition avait consacrés.

Cependant, pour faire la part de quelques esprits plus relevés et plus excellens, les héros du christianisme, l'église catholique, par l'organe de ses chefs et de ses docteurs, avait autorisé ou toléré un certain amour de Dieu moins étroitement lié à l'idée du salut éternel, et une certaine prière dans laquelle le fidèle ne faisait aucune demande et ne rappelait formellement aucune des promesses divines. Cette doctrine fort délicate était, en quelque sorte, facultative. Ceux qui la professaient pour la spéculation, et qui d'ailleurs pratiquaient tous les devoirs qui découlent du dogme de l'amour de Dieu, entendu dans le sens populaire, s'appelaient les mystiques. L'église y avait même pris quelques-uns de ses saints.

Le quiétisme, condamné en 1685 dans la personne de Molinos, n'avait été que l'exagération, poussée jusqu'à l'absurde, de l'amour désintéressé des mystiques. Il excluait l'activité à cause de ses motifs intéressés, et la prière comme impliquant la demande et l'espérance.

Il enseignait un amour de Dieu si absolument pur de tout désir du salut, si vide de tous motifs et de toute espérance, qu'il rendait inutiles les deux principaux dogmes du christianisme, la médiation du Christ et les actes. En cet état, l'ame, absorbée dans une contemplation sans fin, devenait indifférente, même à sa condamnation éternelle, pour peu qu'elle la crût dans les vues de Dieu, et y souscrivait avec une sorte de joie; l'on vit des dévots abandonner tout commandement sur leur corps, et faire hommage à Dieu des désordres de leur vie comme de la plus absolue résignation à ses décrets. C'est ainsi que le fameux Molinos, si long-temps vanté comme un prêtre consommé dans la direction, avait vécu vingt-deux ans dans toutes les ordures, dit Bossuet, et sans se confesser. Il est vraisemblable que pour beaucoup de ces mystiques la doctrine n'était qu'une couverture pour des désordres comme ceux de Molinos; mais un bon nombre s'efforçaient de bonne foi à réunir en eux la bête et le saint.

Par ce peu que j'ai dit du quiétisme, on devine tout d'abord par quels côtés il dut attirer Fénelon, et inspirer au contraire à Bossuet une répugnance invincible et implacable. Dès leurs premières années, le tour d'esprit de ces grands hommes et la direction de leurs travaux les avaient comme préparés à cette lutte qui tint pendant trois années toute la chrétienté attentive, et qui fut un des plus beaux spectacles littéraires du XVIIe siècle.

Bossuet avait été saisi, dès ses premières études de théologie, de la suite de l'histoire de la religion. Depuis lors, et dans tout le cours de ses travaux, il n'avait pas séparé un moment les promesses divines, telles qu'elles sont enseignées dans les livres saints, de la suite et de la perpétuité de leur exécution, ni la transmission du dogme de la transmission du gouvernement ecclésiastique. Il était né, en quelque sorte, avec la vocation de défendre la tradition catholique. Il avait d'ailleurs peu de goût pour cet autre ordre de traditions, d'origine plus récente, dont se composait la religion secrète et intérieure des parfaits, et il avouait volontiers qu'il n'y était venu que fort tard, et à l'occasion des raffinemens extraordinaires de dévotion qui, dans les derniers temps, s'étaient autorisés de leurs expériences.

Fénelon, non moins attaché que Bossuet au fond de la doctrine catholique, mais né avec un esprit ardent et subtil qu'attirait toute recherche des choses rares et inaccessibles, s'était senti de bonne heure entraîné vers les mystiques. Autorisé d'ailleurs par la tolérance de l'église, qui, dans les choses douteuses ou indifférentes, avait pour maxime de laisser aux esprits la liberté d'opinion, il s'était attaché de

préférence aux écrits des saints solitaires. Leur génie subtil ouvrait à son esprit des horizons infinis, et leur vertu même devenait un piége pour son jugement, en lui ôtant la crainte de s'égarer sur de si saintes traces. Ses études profanes marquaient le même goût. A la différence de Bossuet, qui est plus latin que grec, Fénelon est plus grec que latin. Et parmi les auteurs grecs, il goûtait surtout Platon, dans les écrits duquel il n'est pas malaisé de trouver tous les excès des opinions idéalistes, et même le quiétisme, que Bayle y a découvert presque sans paradoxe.

II.

C'est dans cette disposition d'esprit qu'étant précepteur du duc de Bourgogne, il rencontra la fameuse Mme Guyon. Cette dame avait de la beauté, beaucoup d'esprit, et ce tour de piété que Fénelon admirait dans les mystiques; elle le charma. Une amitié d'autant plus dangereuse, qu'elle était plus pure, donna à ce commerce de spiritualité toute la douceur et toute la force d'un commerce de cœur, et entraîna peu à peu Fénelon à se faire le champion de Mme Guyon.

Toute cette histoire est bien connue. Mme Guyon avait consenti d'abord à remettre tous ses papiers entre les mains de Bossuet, et avait reçu de lui, avec l'absolution, la permission de communier. Tout à coup elle sort de nouveau de sa retraite et recommence ses étranges nouveautés de la grace dont la plénitude était telle, qu'il fallait, selon ses paroles, la délacer pour l'empêcher d'en crever, et de cet état passif « où Jésus-Christ même est un dernier obstacle à la perfection d'un cœur qui reçoit Dieu immédiatement, dans le vide de toute affection, de toute crainte, de toute espérance, de toute pensée quelconque. » C'est cet état que décrit un poète du temps dans ce portrait fort piquant de Mme Guyon :

Ce modèle parfait, ce Paraclet nouveau
Donne du pur amour un spectacle bien beau,
Quand tout d'un coup, sentant un gonflement de grace,
Elle crève en sa peau, si l'on ne la délace.
La grace de dedans passant jusqu'au dehors,
Du bassin de l'esprit regorge dans le corps.
Elle en déchirerait jusqu'à son corps de jupe,
Si dans le même instant quelque dévote dupe
Ne faisait prendre l'air à cet amour sacré.
Mais du lacet enfin se voyant délivré,

Il se répand au cœur de toute l'assistance,
Et chacun le reçoit dans un profond silence (1).

Dans un siècle où les schismes religieux étaient des crimes d'état, on ne s'étonne pas que l'auteur de telles illusions fût enfermé à la Bastille, et qu'on ordonnât une recherche de toutes les personnes suspectes de les professer. Mme de Maintenon, qui, d'abord, avait goûté Mme Guyon, à cause de son esprit et de la pureté de ses mœurs, la sacrifia, non pas comme on l'a dit, aux ombrages de Louis XIV, lequel ne sut l'affaire que fort tard, mais à ses propres scrupules religieux, éveillés et commandés par ceux de Bossuet.

La conduite que tint Fénelon est moins connue. Sa bonne foi, les graces de ses ouvrages, l'espèce de séduction que sa vertu, son exil, une opposition au moins secrète au gouvernement de Louis XIV, ont exercée sur la postérité, tout a concouru à jeter sur cette affaire une obscurité qui lui a tourné à faveur. La vérité éclaircie ne rend pas Fénelon coupable, mais elle absout Bossuet.

Il y eut d'abord de fréquens entretiens entre Bossuet, averti par la rumeur publique des progrès de la nouvelle spiritualité, et Fénelon, qui ne cachait ni son goût pour ces doctrines, ni son amitié pour celle qui les professait. Les explications furent pendant long-temps sincères et amicales. Bossuet n'avait pas de peine à pénétrer un homme qui ne cherchait pas à se dérober. Loin d'ailleurs de l'aigrir, l'obstination de Fénelon ne fit d'abord que l'inquiéter pour lui-même. Il se tâtait, dit-il, en tremblant, craignant à chaque pas des chutes après celles d'un esprit si lumineux (2). A mesure que les entretiens, en serrant de plus près les choses, prirent le caractère de conférences, il devint de plus en plus difficile de se mettre d'accord. Fénelon éludait tout, atténuait tout. Les énormités même de Mme Guyon ne l'embarrassaient pas; elles venaient, selon lui, ou d'ignorance et d'innocence, ou du défaut de précision, ou de ce qu'on les entendait dans un autre sens que leur auteur. Rien n'était à admettre ni à rejeter tout-à-fait. Il fallait, répétait-il sans cesse, examiner, éprouver les esprits, selon le précepte de saint Paul. Où Bossuet voulait décider, Fénelon ne voulait qu'expliquer.

Plusieurs mois se passèrent ainsi. Enfin Mme Guyon demanda et obtint que ses écrits fussent examinés par Bossuet, par l'évêque de

(1) Extrait d'une épître satirique en réponse à une lettre apologétique de l'abbé de Chanterac, vicaire-général et ami de l'archevêque de Cambrai.

(2) *Relation du Quiétisme.*

Châlons, depuis M. de Paris, et M. Tronson, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice. Près d'une année y fut employée. Outre les écrits imprimés et les cahiers manuscrits de Mme Guyon, il fallait lire tout ce que Fénelon lui-même écrivait chaque jour sur la matière, soit ardeur de conviction, soit pour détourner sur lui les coups qui menaçaient son amie. Fénelon ne nommait point Mme Guyon; la nommer, c'eût été avouer l'apologie; il espérait la sauver à la faveur de quelque proposition générale qui l'eût excusée sur le fond et l'intention, sauf à l'abandonner, s'il le fallait, sur quelques excès de parole ou de plume, bien pardonnables à une femme. Il accompagnait d'ailleurs ses envois de tant de marques de soumission, d'humilité et de déférence, que ses juges, quoique épouvantés parfois de ses éblouissemens, ne pressaient rien, persuadés qu'ils le ramèneraient. Il offrait de tout quitter, même sa place de précepteur, à la seule condition qu'on lui montrât clairement par où il avait péché. Il ne voulait qu'être convaincu, comme s'il était possible de convaincre un homme de bonne foi que trompent ses lumières et sa vertu.

Il fallait pourtant en finir. Bossuet et les deux prélats ses confrères se mirent d'accord sur un certain nombre d'articles qui réglaient toute la matière, et ils en firent un formulaire auquel Fénelon fut invité à souscrire. Il disputa long-temps, faisant des restrictions sur chaque article; mais, pressé par les prélats, il céda, soit triomphe de la vérité chrétienne, soit l'effet d'un changement de fortune qui l'avait rendu ou indifférent ou plus facile sur des choses de pure spéculation. Ce fut en effet dans l'intervalle, entre la rédaction et la signature de ce formulaire, que Louis XIV appela Fénelon à l'archevêché de Cambrai. Entre sa nomination et sa consécration, cette facilité persista. Bossuet, qui devait être son consécrateur, raconte dans la *Relation* que, deux jours avant la cérémonie, le nouvel archevêque, à genoux, baisant la main qui devait le sacrer, la prenait à témoin qu'il n'aurait jamais d'autre doctrine que celle de son consécrateur. Fénelon a nié ce fait; mais son démenti ne peut prévaloir contre Bossuet donnant pour vrai ce qui était si vraisemblable.

Devenu archevêque, Fénelon changea de conduite. Bossuet avait expliqué dans un livre les articles du formulaire (1). C'était le détail authentique et le résumé de tout ce qui avait été dit dans les conférences d'où ce formulaire était sorti. Ce livre avait été écrit de concert avec les deux prélats, lesquels y donnèrent l'approbation ecclésias-

(1) *Instructions sur les états d'oraison.*

tique. Il y manquait celle de Fénelon. Bossuet la lui demanda. Fénelon refusa de lire le livre. Son motif, c'était que certaines maximes de Mme Guyon y étaient textuellement censurées; en souscrivant à l'écrit de Bossuet, il se rendait complice de la persécution dont cette dame était l'objet. Il y avait un autre motif que sa vertu lui dérobait. L'archevêque de Cambrai ne voyait plus les choses du même œil que l'abbé de Fénelon. Ce que le modeste ecclésiastique avait proposé à titre de restrictions discrètes était devenu pour le prince de l'église des dogmes dont il ne pouvait faire le sacrifice à personne. Avant son sacre, il avait souscrit au formulaire; après son sacre, sa conscience l'empêchait de souscrire au commentaire qu'en avait rédigé Bossuet d'accord avec les deux prélats qui avaient concouru à le dresser. Le fond n'avait pas changé, l'abbé de Fénelon n'était pas moins déclaré pour le pur amour que l'archevêque de Cambrai: c'était la même opiniâtreté dans l'attachement au sens propre; mais tant qu'il avait eu à ménager sa fortune à venir, involontairement plutôt que de dessein formé, cette opiniâtreté s'était dissimulée sous d'humbles doutes et sous mille promesses de se détacher de ses idées aux premières raisons qui lui en feraient voir le faux. Arrivé au faîte, toutes ces graces qui la paraient avaient fait place à la sécheresse d'un refus offensant.

De ce refus hautain date cette guerre de deux années entre les deux plus grands prélats de la chrétienté, et cette suite d'écrits dont l'abondance et la force firent l'admiration de ceux mêmes que touchait médiocrement le côté de pure théologie : guerre acharnée, où l'avantage de l'orthodoxie n'est pas le seul qui soit demeuré à Bossuet.

III.

On s'explique à merveille comment on ne put ni par persuasion, ni par menace, arracher à Fénelon un acte ou une parole qui condamnât Mme Guyon. Si l'habit d'archevêque jetait quelque peu de ridicule sur ce dévouement chevaleresque, nul habit n'eût justifié une autre conduite envers une femme de mœurs d'ailleurs irréprochables. Ce qui s'explique moins aisément, c'est que Fénelon se fût laissé prendre aux illusions de cette femme. Je reconnais là celui que Louis XIV appelait « le plus chimérique des beaux esprits de son royaume. » En effet, le chimérique dominait dans cet esprit d'ailleurs si lumineux et si juste. C'est le chimérique qu'il avait tout d'abord cherché dans la religion, en s'y attachant aux auteurs mystiques. Il n'avait pas eu assez de l'abîme des mystères pour exercer sa subtilité; il lui avait fallu quel-

que chose de plus que la foi intelligente, ce problème sur lequel s'était consumée l'ame de Pascal. Cherchant aussi le chimérique dans la vertu, il ne s'était pas contenté de la pureté laborieuse et pleine de combats des saints, et il voulait arriver à celle des parfaits, espèce de saints qui échappaient à la lutte par l'inaction, ou plutôt, et n'est-ce pas là le comble du chimérique? il aspirait à réunir en lui tous les caractères et toutes les dispositions, et à être à la fois le docteur de la tradition et le mystique de l'expérience propre, le saint et le parfait. Doué d'ailleurs d'une imagination tendre et d'une ame passionnée, dans une condition qui lui interdisait de donner son cœur à aucune créature vivante, il ne trouva que Dieu qui lui fît connaître la douceur d'aimer impunément. Encore craignait-il de se trop aimer lui-même dans cet amour, et c'est ce qui lui fit imaginer cette étrange échelle de cinq manières d'aimer Dieu, de cinq amours de Dieu, avec lesquels se combinait, dans des proportions décroissantes, un mélange d'intérêt propre, et dont le dernier était cet amour entièrement désintéressé, sans espérance, sans crainte, sans alliage d'aucun sentiment humain, lequel formait le suprême état de perfection enseigné par les quiétistes.

Quand Fénelon rendit cette doctrine publique dans son fameux livre des *Maximes des Saints*, tout le monde s'écria que le quiétisme ressuscitait. Il fit d'incroyables efforts de souplesse pour se tenir séparé des quiétistes, comme, avant lui, les jansénistes pour se distinguer de Calvin; mais il ne persuada personne. La méthode même de son livre eût suffi pour le rendre suspect. Voulant faire voir le vrai et le faux sur chaque point où le pur amour et le quiétisme pouvaient se toucher, il avait placé en regard de chaque proposition fausse et condamnable la proposition qu'il estimait vraie et autorisée par les parfaits : mais tantôt les différences étaient si insensibles qu'on pouvait douter qu'il en tînt sincèrement compte; tantôt il paraissait mettre tant d'indifférence ou de complaisance en exposant le faux, et si peu de soin à le faire haïr, qu'on n'était pas persuadé qu'il n'y eût pas le même goût qu'au vrai; outre que, par l'effet même de sa bonne foi, dans un livre où il prétendait se distinguer des quiétistes, Fénelon n'avait trouvé ni à blâmer ni même à mentionner Molinos, oubli qui pouvait être interprété tout au moins comme le manque d'une répugnance présente et forte. Mme de Maintenon, qui ne lui fut jamais malveillante, l'image même du sens commun dans le grand siècle, disait, à l'époque où l'affaire se jugeait à Rome : « Si M. de Cambrai n'est pas condamné, c'est un fier protecteur pour le quiétisme. » Tout le monde pensait comme Mme de Maintenon.

Assurément, les deux doctrines ne se ressemblaient pas plus par le fond des intentions que les deux hommes par le caractère et la vie. Selon Molinos, il fallait aimer Dieu jusqu'à souscrire à sa condamnation éternelle, si on la croyait dans les desseins de Dieu : d'où l'indifférence pour tous les actes qui, selon la tradition chrétienne, nous rachètent de la condamnation, et pour l'espérance qui nous excite à les accomplir. L'amour de Dieu sans acte, au sein du désespoir, était toute la religion des quiétistes honnêtes gens; pour les grossiers, outrant le raisonnement, ils se laissaient aller au désordre et à l'ordure pour mériter du moins la condamnation à laquelle ils avaient souscrit. Le pur amour de Fénelon n'excluait ni la confiance dans les promesses de béatitude éternelle ni les actes dont elle est le prix; mais il les reléguait parmi les motifs inférieurs. L'un abandonnait les actes comme inutiles; l'autre les discréditait comme insuffisans pour les parfaits. On sent combien, malgré leurs différences, les deux doctrines étaient près de se toucher.

Si ce n'était pas trop de tout l'esprit de Fénelon pour se jouer sur cette lame, ce n'était pas assez d'une vertu ordinaire pour ne pas glisser du quiétisme des honnêtes gens dans les désordres de Molinos. Certes le commerce de Fénelon avec Mme Guyon a été irréprochable, et c'est le triomphe de sa vertu qu'aucun de ses ennemis n'ait osé en douter. Pourtant cette amitié même, que Bossuet eut le grave tort de comparer à celle qu'inspirait Priscille (1) à l'hérésiarque Montan, était le principal défaut de la doctrine du pur amour, car il avait eu besoin, pour en traiter, de l'imagination ardente et de l'esprit curieux et mal assuré d'une femme (2); et de même qu'il fallait une force prodigieuse d'esprit pour se tenir suspendu sur l'abîme du quiétisme, de même il fallait la vertu des anges et des solitaires pour garder la pureté dans une amitié avec une femme jeune et passionnée, qui empruntait à la la langue de l'amour tous les termes de sa spiritualité.

Lui-même reconnaissait dans sa doctrine certains caractères qui auraient dû l'en garantir, si la bonne foi et l'opiniâtreté ne l'eussent aveuglé. Le livre des *Maximes*, disait-il, n'était pas utile à tout le monde; il ne convenait qu'à certaines ames, dans un certain état.

(1) Dame phrygienne qui avait quitté son mari pour suivre Montan ou Montanus, hérésiarque du IIe siècle, lequel se faisait passer pour prophète et faiseur de miracles; il mourut, à ce qu'on croit, sous Caracalla, en 212.

(2) Leibnitz voulait faire traiter cette matière par les femmes. « Rien, dit-il, n'est plus de la juridiction des femmes que les notions de l'amour, et comme l'amour divin et l'amour humain ont une notion commune, les dames pourront fort bien approfondir cette pensée de la théologie. » (Extrait d'un précieux volume publié par M. Cousin sous le titre de *Mélanges philosophiques.*)

Quelques personnes, il en convenait, abusaient du pur amour et de l'abandon. « Je sais, écrivait-il à un ami, que des hypocrites, sous de si beaux noms, renversent l'Évangile (1). » Comment donc s'arrêtait-il là, au lieu de conclure qu'il y avait sagesse à ôter *les beaux noms* aux hypocrites? N'est-ce point par les effets que se jugent les doctrines? Or, quelles marques plus sûres du danger d'une doctrine que son inutilité pour le plus grand nombre, et l'abus qu'en peuvent faire les hypocrites?

Dans un moment d'impartialité et de calme, peut-être après sa soumission, il écrivait d'une personne d'Arras, qui se croyait dans cet état particulier où, selon lui, la doctrine du pur amour porte tous ses fruits : « On ne se trompe point, quand on ne veut rien voir et qu'on ne s'arrête à rien de distinct pour le voir, excepté les vérités de l'Évangile. Il arrive même souvent que les lumières sont mélangées : auprès de l'une qui est vraie et qui vient de Dieu, il s'en présente une autre qui vient de notre imagination et de notre amour-propre ou du tentateur, qui se transforme en ange de lumière (2). » Que dire de plus juste de cette corruption insensible qui fait tourner les lumières mêmes en illusions et en mouvemens de vanité? J'aurais cru ce passage de Bossuet, si je ne l'avais lu dans Fénelon.

Bossuet avait donc bien raison de se déclarer ouvertement contre la doctrine du pur amour, et de la condamner pour les effets mêmes que, de l'aveu de Fénelon, elle produisait chez certaines personnes. Le représentant du catholicisme, c'est-à-dire de l'universel, devait repousser une doctrine à l'usage d'esprits de choix, d'ames placées dans un certain état, et qui corrompait l'excellence même du christianisme, qui est d'être la religion de tout le monde, des esprits de toute nature et de tout état. L'amour pur substituait au christianisme populaire une sorte de christianisme de conférences secrètes et mystérieuses, un christianisme de beaux esprits, faisant leur nécessaire de ce qu'ils déclaraient n'être pas utile à tout le monde, et qualifiant eux-mêmes leur piété de *piété distinguée*. C'était, en effet, leur prétention de ne rien dire comme les autres, et la religion eut aussi ses précieuses. L'abbé de Chanterac, qui était du clergé et des amis de Fénelon, homme d'esprit et de vertu d'ailleurs, écrivait que le crime de la doctrine était sa sublimité même, et que le tort de Fénelon était cette plénitude qu'on prenait dans les apôtres pour de l'ivresse (3).

(1) Lettres de Fénelon.
(2) Lettres de Fénelon.
(3) Correspondance de Fénelon.

Un préjugé fâcheux pour le pur amour, c'est qu'il avait pour partisans les ennemis de Pascal, les jésuites, ceux dont l'influence avait fait effacer du livre des *Hommes illustres contemporains*, de Perrault, les vies et les images d'Arnauld et de l'auteur des *Provinciales*, ceux qui, par dépit contre Racine, dont l'archevêque de Paris empruntait la plume pour réfuter Fénelon, donnaient pour sujet de thèse à leurs écoliers : *Racinius an est poeta? an est christianus* (1)? ceux dont Bossuet disait, même dans le fort de la dispute : « Leur crédit n'est pas si grand que leur intrigue. » Il ne faut rien exagérer, ni rendre la pureté de Fénelon responsable des excès stigmatisés dans les *Lettres provinciales;* mais c'était une mauvaise circonstance que d'être soutenu par une secte qui avait toujours subordonné la vérité de la doctrine à l'intérêt du corps, et qui favorisait toutes les imaginations du sens propre à cause de la prise qu'elle avait par là sur tous ceux qui s'y abandonnaient, croyant se rendre plus indépendans (2).

Ce fut un autre tort de la doctrine du pur amour d'avoir pour champion le fameux protecteur de Pradon contre Racine, le duc de Nevers, lequel avait loué les deux théâtres où se donnaient les deux *Phèdre,* afin de remplir celui où se jouait la pièce de Pradon, et tenir vide celui où se jouait la *Phèdre* de Racine. Le duc de Nevers défendit les *Maximes des Saints* dans des vers aussi secs que les doctrines de ce livre et aussi prosaïques que ceux de son protégé Pradon. Voltaire trouve néanmoins à louer de ce duc un portrait satirique de l'abbé de Rancé, qui n'est que médiocre. A la vérité, c'étaient des vers de grand seigneur, et il y était mal parlé d'un moine; double mérite aux yeux de Voltaire.

Fénelon avait en outre l'appui du fameux Le Tellier, qui laissa voir son inclination jusqu'à entraver la publication du livre de Bossuet sur les *États d'oraison*. Cet appui était d'ailleurs secret. Sauf ce père, personne de marque dans l'église ne s'engagea ouvertement dans la cause du pur amour, et Bossuet avait le droit de dire, dans sa *Relation :* « L'épiscopat n'a pas été entamé, et M. l'archevêque de Cambrai ne peut citer pour son sentiment aucun docteur qui ait un nom. » Au contraire, de grands noms dans l'église et dans les lettres vinrent en aide à Bossuet et à ses deux collaborateurs. L'abbé de Rancé, Nicole, Racine, prirent la plume contre le pur amour. Nicole, qui retrouvait

(1) Racine est-il un poète? Racine est-il chrétien?

(2) « Les pères jésuites, dit l'abbé de Chanterac, jugent bien autrement le livre des *Maximes;* ils l'approuvent, ils le louent, ils le défendent, etc. » (Correspondance de Fénelon.)

les jésuites sous les quiétistes, avait réfuté ces derniers dans un livre où Fénelon voyait « la plus implacable critique des mystiques (1). » L'abbé de Rancé, dans une lettre d'une modération et d'une clarté admirables, se prononça contre l'archevêque de Cambrai avec l'autorité que lui donnaient quarante années de solitude employées à méditer sur la perfection chrétienne. Pour Racine, j'ai dit qu'il avait prêté à l'archevêque de Paris une plume que conduisait certainement la plus pure conviction.

Presque tout le public éclairé se rangeait du côté de Bossuet, à Paris comme dans les provinces. C'était le savant abbé Nicaise de Dijon, le correspondant de Leibnitz et de nombre d'hommes éminens de l'époque, lequel, chose remarquable, attaquait les nouveaux quiétistes comme ennemis des belles-lettres (2). C'était Mlle de Scudéry, dont on sait combien l'esprit valait mieux que les livres, et qui écrivait à ce même abbé Nicaise ces paroles si sages : « Je ne veux point me mêler dans une dispute d'une matière si élevée, et je me tiens en repos, en me bornant aux commandemens de Dieu, au nouveau Testament et au *Pater;* car je crois, ajoute-t-elle, qu'une prière que Jésus-Christ a consignée ne contient pas un intérêt criminel, quoique Mme Guyon la regarde comme une prière intéressée, ce qui renverserait les fondemens du christianisme. » Un autre correspondant de l'abbé Nicaise, l'abbé Bourdelot, lui écrit : « Depuis la *Relation sur le Quiétisme*, M. de Cambrai est tombé dans le dernier mépris, et on en veut mal à M. l'archevêque de Paris et à M. de Meaux de l'avoir laissé faire archevêque, sachant tout ce qu'ils en savaient... Tant qu'il n'a été question que du dogme, il partageait les esprits; mais l'histoire et les faits l'ont accablé. » Il n'y a rien là que de vrai. Ce qui le prouve entre mille choses, c'est la conduite de ce même Perrault, qui, par complaisance pour les jésuites, avait retranché Arnauld et Pascal de ses *Contemporains illustres*, et qui, contraire d'abord à Bossuet, vint lui offrir, après la *Relation*, ses excuses et ses complimens.

Il parut, durant cette querelle, divers écrits en vers ou en prose, où le bon sens public donnait gain de cause à Bossuet. On en fit un recueil, où tout est à lire, même la préface, dont certains passages sont d'une excellente plume, et qui traite d'ailleurs Fénelon avec le respect qu'il méritait. « L'homme, y est-il dit, est vain jusque dans ce qui le devrait le plus rabaisser et humilier. Il veut renchérir sur tout,

(1) Correspondance de Fénelon.

(2) *Mélanges philosophiques*, par M. Cousin.

aller au-delà de Dieu, s'il pouvait; et ne le pouvant pas, il veut raffiner sur la manière de lui rendre le culte si simplement exprimé dans les Écritures. » Et plus loin : « On s'élève et on se guinde à des subtilités abstraites et impraticables qui deviennent dangereuses par leur impossibilité même et qui peuvent faire croire que la religion dépend de nos idées, et qu'elle en est le pur ouvrage. En voulant n'être rempli que de la grandeur de Dieu et du créateur, l'on néglige souvent de réfléchir sur le néant de la créature, sur sa faiblesse et son impuissance, sur le besoin qu'elle a d'être animée et soutenue par l'idée même de son bonheur pour éviter le désespoir et sa propre destruction (1). »

La pièce la plus piquante du recueil, c'est une paraphrase du *Pater noster* par les quiétistes. En voici trois couplets; la paraphrase est en regard du texte :

Adveniat regnum tuum.	Votre royaume a des appas Pour des ames intéressées; Les nôtres d'un motif si bas Se sont enfin débarrassées. S'il vient, il nous fera plaisir; Mais Dieu nous garde du désir!
Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.	Seigneur, notre pain quotidien Ne peut être que votre grace; Donnez-la-moi, je le veux bien, Ne la donnez pas, je m'en passe. Que je l'aie ou ne l'aie pas, Je suis content dans les deux cas.
Et ne nos inducas in tentationem.	Seigneur, si votre volonté Me met à ces grandes épreuves Qui désespèrent le tenté, Mon cœur, pour vous donner des preuves De mon humble soumission, Consent à la tentation (2).

(1) Recueil de diverses pièces sur le quiétisme.

(2) Voici pour des goûts plus grossiers et pour ceux qui doutaient fort injustement de la vertu de Mme Guyon :

Un prélat, certain jour, exhortant la Guyon,
S'informait si des sens chaque tentation
Du pur amour divin ne l'avait point tirée.
La dévote lui répondit
Que, comme un autre Saint-Esprit,
Lacombe l'avait obumbrée.

Le père Lacombe avait été le directeur de Mme Guyon.

Bossuet n'eut pas d'abord pour lui le roi et Mme de Maintenon, ou, s'il les eut, ce fut d'autorité plutôt que par leur penchant. « Il n'y a rien à en attendre, écrivait-il à son neveu, que des choses générales dans l'occasion. » On sait que les jésuites étaient à la cour les garans de l'orthodoxie de Fénelon; il y était d'ailleurs fort soutenu par les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse, dont il était l'ame, et par l'affection que le duc de Bourgogne gardait à son ancien précepteur; mais Bossuet finit par entraîner tout.

Le plus considérable de ses partisans fut Leibnitz. L'adhésion de Leibnitz est d'autant plus décisive qu'elle venait d'un protestant, et que bon nombre de protestans penchaient pour Fénelon à cause du schisme qu'il introduisait dans l'église catholique, et par hostilité contre Bossuet, qui leur avait porté un coup si rude dans son *Histoire des Variations*. L'opinion de Leibnitz sur la querelle entre Bossuet et Fénelon est le jugement même de la postérité. Il n'y a rien à y changer.

D'abord, sur le premier bruit des préventions dont le livre des *Maximes* est l'objet, il incline vers Fénelon comme vers l'opprimé : « Ne fait-on pas un peu de tort à M. l'archevêque de Cambrai? écrit-il à l'abbé Nicaise. Je me défie toujours un peu du torrent populaire, et toutes les fois que j'entends crier *crucifige!* je me doute de quelque supercherie. » Puis, après avoir lu les écrits des deux prélats, il se range du côté de Bossuet. Il approuve fort la lettre de l'abbé de Rancé. Il trouve excellens les vers de Boileau sur le pur amour :

> C'est ainsi quelquefois qu'un indolent mystique,
> Au milieu des péchés tranquille fanatique,
> Du plus parfait amour pense avoir l'heureux don
> Et croit posséder Dieu dans les bras du démon (1).

Selon les apparences, pense-t-il, Mme Guyon est une orgueilleuse visionnaire, et l'archevêque de Cambrai a été trompé par son air de spiritualité. Enfin il approuve la conduite de Louis XIV faisant cesser la dispute, et il loue jusqu'au bref ou bulle du pape, dit-il, qui condamnait Fénelon. « Je suis, conclut-il, prévenu pour deux choses : l'une est l'exactitude de M. de Meaux, l'autre est l'innocence de M. de Cambrai (2). »

Cette innocence n'était contestée de personne. Mme de Maintenon,

(1) Épître sur l'amour de Dieu.

(2) *Mélanges philosophiques*, publiés par M. Cousin.

qui ne voulait point le perdre, lui en rend un bel hommage. « S'il n'était pas trompé, écrivait-elle, il pourrait revenir par des raisons d'intérêt. Je le crois prévenu de bonne foi; il n'y a donc plus d'espérance. » Les bons esprits ne doutaient pas plus de la bonne foi de Fénelon que de l'exactitude de Bossuet. Pour l'innocence de ce dernier, certaines gens en doutaient, disant tout haut que le livre des *Maximes* eût été orthodoxe, si Fénelon n'avait pas été précepteur du duc de Bourgogne. Voici ce que leur répondait Bossuet : « Quant à ceux qui ne peuvent se persuader que le zèle de défendre la vérité soit pur et sans vue humaine, ni qu'elle soit assez belle pour l'exciter toute seule, ne nous fâchons point contre eux. Ne croyons pas qu'ils nous jugent par une mauvaise volonté, et après tout, comme dit saint Augustin, cessons de nous étonner qu'ils imputent à des hommes des défauts humains (1). » Aveu d'autant plus noble que Bossuet semble reconnaître comme possible, sinon confesser comme délibéré et volontaire, tout ce qui lui échappa au-delà des droits de la polémique. Ma passion pour la gloire de Bossuet ne va pas jusqu'à nier ce qu'il y eut d'outré dans ses démarches à la cour de Rome, où d'ailleurs il n'était que trop bien servi par son neveu, homme opiniâtre, faisant bien plus les affaires de l'influence temporelle de son oncle que celles de sa foi, mais d'ailleurs d'un talent et d'une fermeté d'esprit nullement méprisables.

Ce sont les amis surtout et les proches qu'il faut accuser de ce qui fut employé d'armes mauvaises dans ce magnifique combat. C'est l'abbé de Chanterac du côté de Fénelon, et l'abbé Bossuet du côté de l'évêque de Meaux, qu'il faut rendre responsables, l'un de ce fonds d'orgueil que Fénelon nourrissait sous cette piété inaccessible, l'autre de la vivacité qui poussa Bossuet, soit à livrer des secrets qu'il aurait dû tenir ensevelis, soit à conseiller les menaces pour arracher au saint-siége une prompte condamnation. Dans les débats des esprits supérieurs, ceux de leurs amis qui ne les peuvent suivre dans cette sphère, où la vérité les domine invinciblement et les détache de toute vue humaine, ne s'intéressent qu'à leurs faiblesses et à leurs arrière-pensées, et pour le profit qu'ils en espèrent tirer; et il n'arrive que trop souvent, aux jours où l'attrait de la vérité s'affaiblit pour les deux adversaires, qu'excités par des subalternes intéressés ou aveugles, ils laissent arriver dans leur intelligence ces vues humaines qui se mêlent insensiblement aux plus pures lumières.

(1) *Relation du quiétisme.*

Il ne faut donc pas s'étonner qu'il y ait eu des fautes commises de part et d'autre, du côté de Bossuet par emportement, du côté de Fénelon par cette habileté qui fut si prodigieuse qu'elle fit mettre en doute sa sincérité, et que la magnanimité même de sa soumission après le bref du pape fut interprétée comme l'action d'un habile homme. C'est encore le grand Leibnitz qui en juge ainsi. « M. l'archevêque de Cambrai, écrit-il, s'est mieux tiré d'affaire qu'il n'y était entré. Il en est sorti *en habile homme*, et il y était entré sans penser aux suites qu'elle pouvait avoir. » Ce jugement est celui d'un homme de génie qui ne voyait pas de loin et d'en bas, comme la foule, la conduite de Fénelon avec l'illusion de la distance; il la voyait de près, et pour ainsi dire de plain pied, par cette connaissance qu'ont de leurs égaux les hommes supérieurs. Il apercevait le calcul jusque dans la soumission, et ce fameux mandement par lequel Fénelon faisait connaître à ses diocésains la condamnation dont l'avait frappé le saint-siége, Leibnitz n'y voyait que l'acte d'un *habile homme*.

Dix ans plus tard, dans une lettre au père Letellier, confesseur de Louis XIV, qui pensait à le remettre en grace auprès du roi, Fénelon prouvait combien Leibnitz avait vu juste. Parlant de sa condamnation et de la doctrine qui avait triomphé, il dit : « Celui qui errait a prévalu; celui qui était exempt d'erreur a été écrasé. » Il est vrai qu'il ajoute, comme pour ne pas démentir le fameux mandement de soumission : « Dieu soit béni, je ne compte pour rien non-seulement mon livre, que j'ai sacrifié à jamais avec joie et docilité à l'autorité du saint-siége, mais encore ma personne et ma réputation. » C'est toujours, et jusqu'à la fin, l'homme et le rôle, et une admirable vertu qui en purifie et en rend aimable la contradiction.

Le combat de ces deux grands prélats est un des plus beaux souvenirs de l'histoire de notre littérature. Chacun y déploya, outre les qualités propres à son génie, les qualités de sa cause; mais la supériorité fut pour celui qui défendait la bonne. Le fameux livre des *Maximes des saints*, d'où naquit le scandale, parut avant les *États d'Oraison* de Bossuet. Ce livre n'est qu'un recueil de propositions et de formules, le plus souvent inintelligibles même pour le temps. « Je ne puis, disait M. Tronson, esprit profond et grave théologien, je ne puis qu'estimer ce que j'y entends et admirer ce que je n'y entends pas. » Un style sec, quoique précis et facile, point d'onction, rien pour le cœur, des axiomes d'une théologie sans date et sans tradition, une piété qui ne prie ni n'espère, et d'ailleurs aucune des qualités

aimables de l'auteur de *Télémaque :* tel est ce livre; la cause de Fénelon avait gâté son génie (1).

Il n'en est pas de même du livre des *États d'Oraison*. C'est un historique vif et intéressant de l'origine et des progrès de la doctrine des auteurs mystiques. Bossuet se donne d'ailleurs beaucoup de liberté dans des matières qui ne se recommandaient ni de l'autorité des livres saints, ni de la parole de Jésus-Christ, ni de celle des apôtres, ni des décrets des conciles, et dont la tradition remontait à peine à quatre ou cinq siècles. Il avouait à Fénelon qu'avant ces disputes sur l'oraison passive et le pur amour, il avait négligé les auteurs mystiques dont les livres, disait-il, ne sont bons qu'à demeurer « inconnus dans des coins de bibliothèque avec leur langage exagératif et leurs expressions exorbitantes (2). »

Gerson en avait parlé dans les mêmes termes deux siècles auparavant, lorsqu'ayant à surveiller *les amans de Dieu* de son temps, il qualifiait leurs travers d'*insanias amantium, imo et amentium*, folies d'amans *ou plutôt folies de fous*. Bossuet, malgré son respect, n'épargne pas même les plus saints, pour peu que leurs expériences ne soient pas conciliables avec la doctrine de l'église. Ni saint François de Sales, ni sainte Thérèse, ni le bienheureux Jean de Lacroix, ne peuvent prévaloir contre les principes et le bon sens. Il faut à Bossuet « des expériences solennelles et authentiques, celles des prophètes, des apôtres et des saints pères qui les ont suivis, et non pas des expériences particulières qu'il est difficile ni d'attribuer ni de contester à personne par des principes certains. » C'est ainsi que, dans cette matière si au-dessus du sens commun, il reste, comme en toute autre, attaché au sens commun, discernant ce que ces subtilités cachaient de réel, et s'arrêtant toujours à la limite de l'intelligible. Le chrétien conduit par un tel guide peut tenter impunément les expériences des parfaits, et le curieux qui cherche la philosophie sous la théologie reconnaît dans les doctrines défendues par Bossuet le cœur et l'esprit de l'homme

(1) Voici ce que disent du style Bossuet et ses deux collaborateurs, l'évêque de Chartres et l'archevêque de Paris, dans une déclaration en latin, adressée au pape Innocent XII : « Aussi, en général, le style du livre est-il tellement entortillé ou embarrassé (*tortuosus ac lubricus*), qu'à peine en peut-on tirer un sens certain en plusieurs endroits, après s'y être appliqué; ce qui est la marque d'une doctrine sans principe et sans suite, où l'on ne cherche par tant de correctifs que des faux-fuyans et des détours. »

(2) *Instructions sur les états d'oraison.*

mieux compris, et, dans l'art qu'il met à les défendre, la méthode éternellement la meilleure pour rechercher et exposer toute espèce de vérité.

Le livre de Fénelon parut un peu après celui de Bossuet. Il l'avait fait lire en manuscrit à l'archevêque de Paris et à l'évêque de Chartres, qu'il essayait, en habile homme, Leibnitz a autorisé le mot, de séparer de l'évêque de Meaux. Ce fut une nouvelle blessure pour Bossuet. On se cachait de lui, on le voulait brouiller avec ses confrères, et peu s'en était fallu que Fénelon n'y réussît, car il obtint d'abord pour son livre une sorte d'approbation, que les deux prélats lui retirèrent ensuite avec éclat, parce qu'il n'en sut pas user discrètement.

Pendant que Rome examinait ce livre avec la lenteur propre au saint-siége, la guerre de plume commença entre les deux adversaires. Les écrits se succédaient sans interruption. A Rome, on se disputait les juges par des traités *ex professo* écrits en latin; à Paris, on se disputait les spectateurs par des attaques et des répliques en français. Quatre lettres de Fénelon, pleines de vivacité et d'esprit, mirent d'abord le public de son côté. Il y atténuait tout; il répandait de la grace sur les arides formules du livre des *Maximes*. Tous les esprits cultivés qu'il conviait, par de si agréables avances, à prendre sa défense, lui surent gré de les rendre compétens, par tant de précision et de clarté, dans une matière de théologie si ardue. On admirait cet air de résignation et de candeur; on se laissait prendre à ces offres de soumission sous lesquelles perçaient l'assurance et l'opiniâtreté, à cette sensibilité qui touchait les femmes. Une première disgrace de cour vint ajouter au charme. Louis XIV avait relégué Fénelon à Cambrai. Le succès de ces lettres fit dire à Bossuet : « Qui lui conteste l'esprit? Il en a jusqu'à en faire peur, et son malheur est de s'être chargé d'une cause où il en faut tant. » Pour lui, il répondit avec sa vigueur et sa simplicité ordinaires, se renfermant jusqu'à la fin dans l'exactitude, pensant plus aux juges qu'aux curieux. « Pour des lettres, écrivait-il à Fénelon, composez-en tant qu'il vous plaira; divertissez la ville et la cour, faites admirer votre esprit et votre éloquence, et ramenez les graces des *Provinciales;* je ne veux plus avoir de part au spectacle que vous donnez au public. »

Sauf quelques passages où l'aigreur avait peine à se cacher, la polémique n'avait porté jusqu'alors que sur les doctrines; mais les lenteurs du saint-siége, auprès duquel Fénelon avait de puissans amis, un premier jugement où les voix s'étaient partagées, tant de raffinemens nés de la dispute, toute cette mauvaise fertilité, comme l'appelle Bossuet,

des esprits subtils, lui donnèrent l'idée, je devrais dire la tentation, d'en venir aux personnalités. L'impatience l'avait gagné. Il sentit que tout ce qui lui restait à vivre se serait consumé vainement à poursuivre un adversaire qui, par mille tours de souplesse, échappait à toutes les prises; car comment réduire cette opiniâtreté qui affectait toutes les offres de soumission et d'obéissance? Comment arracher une concession à un homme toujours prêt à céder, disait-il, pourvu qu'on lui marquât avec précision les endroits et les sens condamnables, et qui n'était jamais d'accord ni du sens, ni de l'endroit qu'on lui marquait? L'attaquait-on par le sens direct, c'est par l'indirect qu'il se défendait, et de quelque côté qu'on le prît, ou bien il n'avait pas dit ce qu'on lui faisait dire, ou bien on ne lui faisait pas dire ce qu'il avait dit. Lui opposait-on quelque endroit noté comme erroné : il y avait fait des correctifs auxquels on n'avait point eu d'égard. Lui montrait-on qu'il s'était contredit en soutenant deux propositions opposées et également absolues, l'une des deux, disait-il, ne devait être entendue qu'au sens relatif. Ce n'était pas mauvaise foi : il n'est pas donné à la mauvaise foi d'être si opiniâtre, car, comme elle a pour mobile un intérêt, il suffit d'un intérêt plus grand pour la faire céder; mais la bonne foi d'un esprit subtil et chimérique lasserait la raison du genre humain.

Quoi qu'il en soit, Bossuet perdit patience, et, passant des doctrines aux faits, il publia la *Relation du Quiétisme*, livre admirable dont les belles et faciles réponses de Fénelon ne purent affaiblir l'effet. Ce livre ruinait les doctrines de l'archevêque de Cambrai par les vrais principes, présentés de nouveau et résumés avec une invincible exactitude, et par les motifs secrets que Bossuet n'aurait pas dû trahir. On ne vit plus une question de dogme, mais un prince de l'église, un archevêque, un esprit supérieur, devenu le sectaire d'une femme que les plus indulgens tenaient tout au moins pour folle. Vainement, dans ses réponses, Fénelon prodigua la dignité et les graces; sa générosité même se tournait contre lui, car en affectant de donner le nom d'*amie* à Mme Guyon, il découvrait son illusion; et si la charité eût alors parlé au cœur de Bossuet, il eût regretté d'avoir réduit son adversaire à avouer un commerce qui ne pouvait être que coupable ou ridicule. A la vérité, la vertu de Fénelon n'avait pas permis qu'il fût coupable; mais la supériorité de son esprit n'avait pas empêché qu'il fût ridicule. En tout cas, l'explication de sa conduite dépendait du caprice des jugemens humains, et ce fut le comble du scandale et de la disgrace que quelqu'un pût se croire le droit de douter de l'innocence de Fénelon.

On sait le dénouement de cette affaire. Fénelon fut traité en vaincu; on l'accabla dans sa personne et dans ses amis. Louis XIV avait demandé à Rome l'examen des *Maximes des Saints;* il finit par en exiger la condamnation. La bulle du pape vint enfin frapper l'archevêque de Cambrai : il était prêt pour un triomphe décent comme pour une défaite habilement supportée. Quoique le coup l'eût frappé au cœur, nul ne s'aperçut qu'il était blessé, et, pareil à ce lutteur rhodien de son *Télémaque* qui, renversé par le fils d'Ulysse, tâche encore de le mettre dessous (1), il sut faire un dernier tort à son vainqueur de la grace même avec laquelle il tomba.

IV.

Quoique les armes n'aient pas toujours été bonnes, la victoire a été juste. Juste en ce qui touche le dogme, elle l'a été pareillement pour qui ne regarde dans cette querelle fameuse que les principes des deux adversaires, les conséquences générales de ces principes pour la conduite de l'esprit, et enfin le côté par lequel une lutte entre deux des plus grands écrivains de notre pays peut intéresser notre littérature et notre langue.

Le principe fondamental de Bossuet, c'est la tradition, le catholique, l'universel, le *nous*. Le principe de Fénelon, c'est le particulier, et s'il y a tradition, tout au plus, une tradition d'hier; c'est l'expérience personnelle, le *moi*. En d'autres termes, Fénelon part du sens individuel; Bossuet du sens commun. Ces deux principes sont également légitimes; c'est la lutte sans cesse renouvelée du sens individuel et de ses expériences contre la discipline et la tradition, qui fait la vie des sociétés humaines. Les révolutions ne sont autre chose que le combat, rendu sanglant par les passions qui s'y mêlent, du principe du sens propre, d'où naît l'activité et l'invention, et du principe du sens commun et de la tradition, d'où naît l'ordre, la règle, la hiérarchie, l'esprit de conservation si nécessaire pour balancer et pour contenir l'esprit d'invention. C'est pour ce grand combat que la Providence met au monde, à certaines époques, des hommes supérieurs en qui se personnifient les deux principes, et c'est parce que ce combat est nécessaire et inévitable que tout combattant qui y est de bonne foi est innocent; mais, comme il n'y a de combat dans ce monde que pour

(1) Livre V.

qu'il y ait un vainqueur et un vaincu, toutes les fois que le principe du sens commun ne peut pas vivre avec le principe contraire, il faut qu'il l'emporte. Le plus beau moment des sociétés humaines est celui où une transaction est possible, et où le sens commun, qui ne mérite ce nom qu'à la condition de ne rien exclure, s'enrichit des inventions du sens propre tout en triomphant de ses excès.

Dans la querelle entre Bossuet et Fénelon, la transaction était impossible : le sens propre n'y apportait que les pires de ses excès, des subtilités à fatiguer l'intelligence de théologiens comme M. Tronson, une piété qui paraissait inaccessible à des solitaires comme l'abbé de Rancé. Il importait donc qu'il fût vaincu; il l'importait pour l'esprit français comme pour la religion. Orthodoxe quant à la foi, Bossuet ne le fut pas moins quant à la méthode, et si l'on ne cherche dans cette polémique que des règles et des leçons pour la conduite de l'esprit, la supériorité du talent, comme la gloire du bon exemple, appartiennent à Bossuet.

Dans cette admirable polémique, Bossuet laisse rarement voir la personne. S'il parle de lui, c'est seulement à titre d'évêque chargé du dépôt des ames. On l'a accusé d'arrière-pensées de rivalité : s'il en mérite le reproche, Dieu le sait; mais il n'en paraît rien dans ces écrits où il semble porter la parole au nom de l'église assemblée, sans ménagement mondain, mais sans colère. Bossuet ne songe pas plus à éviter le soupçon de jalousie qu'à affecter les vains égards. Rien, dans ses écrits, n'est donné au désir de plaire; nulle affectation de candeur hors de propos, point d'inutiles marques de déférence pour cacher le secret plaisir de colère avec lequel on porte les coups, point d'éloges excessifs prodigués à l'adversaire pour détourner l'accusation d'envie. Bossuet n'a pas besoin de surfaire le mérite de Fénelon, parce qu'il ne craint pas de l'estimer. Tantôt l'énormité de ses erreurs le révolte; tantôt les prodigieuses ressources de ce talent lui tirent des paroles d'admiration qui ne sont pas de vaines atténuations du tort qu'il entend bien lui faire par ses réponses. Les écrits de Bossuet sur le quiétisme resteront le modèle de la polémique personnelle, puisque l'imperfection humaine veut qu'il y ait de la polémique personnelle.

Pour le fond, Bossuet s'arrête où cesse la lumière. On ne l'embarrasse point par l'autorité des saints mystiques. La tradition qu'on lui oppose étant récente, et de tolérance plutôt que de discipline, la même raison qui se courbait devant les mystères, et se faisait gloire de n'en pas pénétrer les obscurités vénérables, ne s'émeut point de

certains raffinemens qui s'autorisent du nom d'un saint. Fénelon le poursuivait de citations de saint François de Sales : « Pourquoi, répondait Bossuet, affecter de répéter ces passages, et faire dire à tout le monde que le saint homme s'est laissé aller à des inutilités qui donnent trop de contorsions au bon sens pour être droites? » Et ailleurs : « Ce sont des expressions et non des pratiques. » A-t-il d'ailleurs méconnu ou trop peu estimé les délicatesses de la piété des contemplatifs? Celui à qui l'abbé de la Trappe donnait raison contre Fénelon ne peut être accusé d'avoir fait la part trop petite aux solitaires et aux parfaits. Quoique plus sensible aux vérités de la foi populaire et du catéchisme obéi en toute simplicité, il entrait volontiers dans les besoins des esprits qui cherchaient un commerce plus intime avec Dieu; mais il ne voulait les suivre que jusqu'où sa vue pouvait pénétrer. On l'a appelé l'aigle de Meaux; si cette image n'est pas vaine, il la faut entendre aussi bien de la force de son regard que de la hardiesse de son vol. Or, qui oserait dire qu'au-delà de la portée de ce regard il y eût autre chose qu'illusion et ténèbres?

Le défenseur du sens propre, Fénelon, est tout entier de sa personne dans ses écrits. Il parle en son nom, il est le plus souvent toute sa tradition. Le *moi*, si haïssable, même quand il est paré de tant de graces, remplit sa polémique. Le sens propre, l'expérience, disent en effet : *moi*. De là vient même l'attrait tout particulier de ses écrits. On y voit tous les mouvemens d'un homme d'un esprit extraordinaire, qui défend, non une vérité transmise et universelle, mais des idées particulières, qu'il déclare d'un intérêt médiocre pour le plus grand nombre, et qu'il traite comme sa propre chose, les adoucissant, les atténuant, les modifiant par des correctifs qui faisaient dire à Bossuet : « La vérité est plus simple, et ce qui doit si souvent être modifié marque naturellement un mauvais fond. » Fénelon sait bien ce que les hommes admirent en lui, et c'est par là qu'il se fait voir. On sent dans cette controverse ce désir de plaire, même à ses laquais, dont parle Saint-Simon. Pourvu qu'il sauve la faveur de sa personne, sa cause est gagnée. Il semble qu'il ne cherche qu'un succès personnel dans un débat de doctrine, et son ardeur à se montrer sous un beau jour fait quelquefois oublier ce qu'il se doit. Ainsi, croirait-on qu'un archevêque, un homme de cette vertu, un Fénelon, se défende d'avoir menti? C'est pourtant ce qu'il fait à satiété. Se contente-t-il du moins d'une protestation en termes généraux, comme il sied à un homme aussi au-dessus du mensonge que le ciel est au-dessus de la terre? Non. Il établit subtilement qu'il n'a pas pu mentir,

parce qu'il y aurait moins gagné qu'à rester vrai, comme s'il eût plus craint de passer pour maladroit que pour menteur. C'est lui d'ailleurs qui prodigue à son adversaire la déférence et l'admiration, ici par légèreté de plume et sans à-propos (1), ailleurs par calcul, et pour rendre plus dangereux des coups portés d'une main plus respectueuse.

Je reconnais là les formes qu'affecte le sens propre, et je les note dans Fénelon, parce qu'elles sont communes à toutes les opinions particulières. Il en est d'autres encore plus caractéristiques: ce sont les protestations de docilité, de soumission absolue. Son esprit en varie les tours à l'infini : offres de tout quitter, prières pour qu'on ne le ménage point, et qu'on se dispense avec lui des respects humains, humbles instances pour qu'il y ait décision; c'est trop peu, sommation qu'on en finisse avec lui, promesse de se taire, de s'aller cacher et de faire pénitence, déclarations réitérées d'humilité et de petitesse : « Réglez-moi tout ce que vous voudrez; j'aime autant me rétracter aujourd'hui que demain; traitez-moi comme un petit écolier, etc. » Mais voyez au fond de toutes ces demandes de prompte décision : ce sont autant de défis portés à ses juges de rien décider. D'autant plus qu'il ajoute : « Qu'on me fasse voir clair; qu'on précise, qu'on marque les termes; » comme s'il n'avait pas d'avance mille échappatoires pour se dérober aux décisions.

Encore un trait du sens propre : c'est d'atténuer le refus de ce qui vous est demandé en offrant mille fois davantage. Fénelon est-il invité à faire le sacrifice de quelque vaine proposition dans un ordre de vérités qu'il juge lui-même n'être pas utile à tout le monde, il offre d'aller au martyre où personne ne songe à l'envoyer. Après la rétractation de Mme Guyon et l'absolution de Bossuet, qui la déclarait innocente, on priait Fénelon de condamner, pour l'abus qui pouvait en être fait, certaines maximes de cette dame. Ce blâme ne touchait plus son amie, puisqu'elle s'était rétractée; on le lui demandait non contre elle, car elle était réconciliée, mais dans l'intérêt de ceux qui pouvaient s'y méprendre. Qu'offrait-il? De brûler Mme Guyon de sa propre main et de se brûler lui-même; ce qui faisait dire à Bossuet : « Il n'y a rien à brûler ici. » On sourit de ces expressions, qui lui partent un peu trop fréquemment pour que la sincérité n'en perde pas de son prix :

(1) Il résulte d'une lettre de Fénelon à Bossuet que celui-ci l'avait prié de lui épargner les louanges. Cette lettre se termine ainsi : « A cause que vous avez défendu à mes lettres tout compliment. »

Je le signerai, je l'eusse signé, je suis prêt à le signer de mon sang. Qu'y a-t-il donc à signer du sang d'un archevêque? Est-ce quelque vérité universelle? Est-ce un de ces dogmes d'où dépend toute la foi? Nullement; c'est quelque définition du quatrième ou du cinquième amour, une chimère, une subtilité dont son imagination a fait un dogme. On ne risque pas de rencontrer ces violences de paroles chez le défenseur de l'universel; loin qu'il tombe dans l'excès d'engager son sang, il ne daigne pas prendre acte de l'offre que Fénelon fait du sien.

Au reste, la victoire éclatante de Bossuet n'ôta pas à Fénelon ce à quoi il tenait peut-être le plus, la faveur de la personne. Le saint-siége même, en le frappant, laissa voir qu'il avait été sensible à ce grand art de plaire, que relevait une vertu admirable; et si l'évêque de Meaux resta maître des intelligences, l'archevêque de Cambrai resta maître des imaginations.

La défaite de Fénelon fit cesser des écrits où la belle langue du XVIIe siècle recevait de si graves dommages de cette spiritualité outrée qui la chargeait de vains mots et altérait sa pureté. En discréditant la fausse subtilité dans les matières de théologie, Bossuet la fit mépriser dans toute espèce d'écrits, et il fortifia le penchant de l'esprit français à n'admettre et à n'estimer que ce qui est simple et vrai. Ce fut peut-être le fruit le plus réel de sa victoire, car je doute que le quiétisme se fût établi en France, et que la victoire des visionnaires du pur amour eût propagé les excès de Molinos dans un pays où le ridicule n'aurait pas eu besoin des bulles du pape pour détruire un parti de cyniques de dévotion.

NISARD.

DRAME-JOURNAL

DE

SOPHIE-DOROTHÉE

FEMME DE GEORGE Ier.

Le 16 novembre 1726, trois voitures de deuil quittaient la forteresse d'Ahlden, château féodal des ducs de Brunswick. Un écusson voilé d'un crêpe s'abaissait au-dessus de la porte; le pont-levis retentissait sous le poids du catafalque, et le même blason, composé des armoiries écartelées de la maison d'Olbreuse en Poitou et de la maison princière de Brunswick-Lünebourg, se répétait sur le cercueil et sur les carrosses. Il était difficile de comprendre la solennité de ces funérailles en ce lieu pauvre et isolé. Dans la première voiture, il y avait une femme qui pleurait; dans la seconde et la troisième, on apercevait quelques figures de cérémonie, physionomies plates de baillis, de surintendans et de dames d'honneur germaniques. Les eaux demi-glacées de l'Aller, éclairées d'un soleil gris et terne, la rue tortueuse du petit village d'Ahlden avec ses cailloux inégaux, la pauvre population étiolée de tisserands chétifs qui apparais-

(1) *Memoirs of Sophia-Dorothea, consort of George I,* chiefly from the secret archives of Hanover, Brunswick, Berlin and Vienna. London, 2 vol., H. Colburn, 1845.

saient sur les portes, le bonnet à la main, pour saluer le cadavre, composaient une scène triste et complète, à laquelle il ne manquait rien, pas même les larmes de ces bonnes gens du village et les pas mesurés des quarante trabans au costume hongrois, montés sur de lourds chevaux. Six cents personnes environ, hommes, femmes et enfans, suivirent humblement le cercueil de leur bienfaitrice, qui allait dormir, après une vie de douleur, dans un caveau de princes.

Ce n'est pas un récit romanesque que nous voulons commencer; il s'agit de faits incontestables qui touchent aux premières maisons de l'Europe, et se rapportent à l'une des destinées les plus déplorables du dernier siècle. La réalité apparaît plus touchante que les inventions, quand le temps, de son souffle, enlève ces couches de feuilles sèches et entassées qu'on nomme intérêts et passions; alors, et long-temps après les évènemens, nous apprenons ce que l'homme vaut, ce que la société ose, ce que les peuples souffrent, et ce qui se passe sous nos yeux, au milieu des civilisations florissantes. Il y a d'effroyables iniquités qui se révèlent, des crimes plus odieux que ceux dont les tribunaux font justice qui éclatent après des siècles, des secrets de l'histoire privée qui font peur au philosophe, des mains sanglantes qui sortent de terre, et des lumières lugubres qui se répandent sur le cœur humain. Ces secrets ne s'apprennent que tard; on les ensevelit aussi profondément que possible, et l'honneur des familles, la cupidité, l'indifférence, jettent à l'envi leurs pelletées de terre sur les victimes sacrifiées, celles surtout qui se sont heurtées et brisées contre les puissances de ce monde. Victimes dont l'histoire ne s'occupe guère, et dont les pleurs ont coulé devant Dieu, ignorées de tous, sans justice de la part des hommes que les égoïsmes envahissent, que les jouissances absorbent, ne serait-il pas temps de vous donner un coup d'œil, de jeter la clarté sur vos noms effacés, sur vos vertus perdues et vos inutiles dévouemens, et de s'accoutumer à vous compter pour quelque chose?

Parmi les souvenirs de ce genre, il n'en est point de plus dignes d'intérêt que celui de Sophie-Dorothée de Hanovre, dont je montrais tout à l'heure le convoi solitaire. Duchesse d'Ahlden et princesse de Zelle par son père, ses mémoires, composés par elle-même pendant une captivité de trente-deux ans, viennent de paraître à Londres sous le titre de *Journal* et la forme de drame, « écrit par Sophie-Dorothée dans sa prison, et fait pour éclaircir les évènemens de sa vie. » L'authenticité de ces mémoires ne peut souffrir de doute (1). La forme en

(1) *Diary of the Conversations of the principal personages at the courts of*

est bizarre, le style fatigant, la phraséologie épaisse, et il n'y a que la princesse elle-même, dont le respect pour la vérité ait pu gâter à plaisir la tragédie domestique dont elle était l'héroïne. Reproduisant les conversations des personnages avec qui elle a entretenu des rapports, elle ne fait pas grace d'une révérence, ou d'un domestique apportant une lettre sur un plateau; vous diriez ces images dont le soleil est le peintre fidèle, et c'est le plus triste peintre et le plus lugubre dont on puisse s'aviser; la princesse est peintre à la manière du soleil. Elle n'a donc fait ni un bon drame ni un bon roman, et la pauvre femme a mal traité sa propre vie. Elle s'enfonce dans les mots; l'étiquette allemande règne dans le livre, au point de nous dérober les émotions dont il est rempli, et même les idées quand il y a des idées. Les caractères des personnages n'apparaissent pas avec netteté au milieu de cette pâte verbeuse et sous les draperies d'une cour cérémonieuse et brutale.

Avant la publication de ces documens sans art, qui prouvent l'innocence de la princesse et ne prouvent pas son talent, on savait d'une manière confuse l'histoire de cette épouse de George Ier, accusée par lui d'une intrigue amoureuse avec le beau Kœnigsmark, que l'on fit disparaître; les romanciers avaient brodé de leur mieux une étoffe si riche et si vague. Les historiens ne s'accordaient pas sur les motifs et sur les détails de l'anecdote, et Walpole lui-même, auquel les particularités de la cour n'échappaient guère, n'avait pu soulever les voiles dont cette lugubre aventure s'était enveloppée. L'archidiacre Coxe, dans ses mémoires sur Robert Walpole, avait contredit les assertions de son prédécesseur, et les derniers historiens de la maison d'Hanovre, lord Mahon et M. Jesse, avaient jeté dans cette obscurité des conjectures qui ne faisaient que l'accroître.

Aujourd'hui l'auto-biographie de Sophie-Dorothée vient de paraître à Londres, escortée de renseignemens accessoires et inédits fournis par les archives de Vienne, de Berlin, du duché de Brunswick et du duché de Zelle. Au manuscrit de la princesse, qui porte pour premier titre *Précis de mon Destin et de ma Prison*, viennent se joindre la confession d'une mourante, la comtesse Platen, qui joua dans ce drame un rôle sanglant et ignoré, celle d'un assassin salarié, dont le même ecclésiastique reçut les aveux (1), une correspondance volumineuse et une narration détaillée, écrite en allemand par la confidente

Hanover and Zelle, illustrative of the history of Sophia-Dorothea, written by herself, and now first translated from the original kept by that princess, during her thirty-two years' imprisonment in the castle of Ahlden.

(1) *Leichen-predigt auf C. E. Græfin von Platen*, mit den personalien.

et la dame d'honneur de Sophie (1), Mlle de Knesebeck, qui partagea sa captivité. Sous le rapport du style, il n'y a rien à dire de cet ouvrage, dont la première partie contient le récit embrouillée et emphatique des aventures de Sophie. Appliquons à ce fragment d'histoire une sévérité plus critique, et suivons de près les documens auxquels le second volume est consacré, documens précieux pour les annales du XVIIIe siècle et celles de la civilisation moderne en Allemagne et en Angleterre.

Entre 1650 et 1750, l'ascendant de Louis XIV ne se fit pas sentir seulement en France et en Espagne; cette prépondérance politique, chèrement acquise, chèrement payée, domina le nord de l'Europe, qui résistait à notre puissance en cédant à l'impulsion de nos mœurs. Maîtres du mouvement général, chefs de la civilisation européenne, nous commencions l'éducation sociale de la Russie, de la Prusse, de la Suède, et même, sous certains rapports d'élégance, de la Grande-Bretagne. On nous imitait mal, comme il arrive toujours, et cette inoculation imparfaite produisait des effets aussi étranges que ceux qui, entre 1520 et 1600, avaient suivi la parodie des mœurs italiennes, importée en France par François Ier et Louis XII. On connaît ce mélange de rudesse et de volupté, de barbarie et de licence, de grace efféminée et de violence qui marque l'époque des Valois, vivement reproduite par la naïve corruption de Brantôme. Quelque chose de semblable se manifesta dans les petites cours d'Allemagne, et même dans le palais britannique de Whitehall, lorsque, séduits par l'exemple du maître oriental de la France, les princes du Nord voulurent à leur tour essayer des fêtes et des maîtresses, danser dans les ballets, jouer des pastorales, récompenser des poètes, et marcher dans cette voie de monarchie éclatante que Louis XIV avait ouverte. L'étiquette germanique conserva sa lourdeur; le respect héréditaire de l'autorité y gagna peu, et la vertu encore moins; au lieu de faire naître les arts, on fit éclore des vices grossiers, qui de temps en temps s'égayaient de crimes. Il fallut cinquante années encore pour que la cour de Saxe-Weimar, dont ce fut l'honneur et la gloire, épurât ce mélange hétérogène de vieilles mœurs et de culture nouvelle, et greffât sur les traditions patriarcales du pays l'habitude d'une élégance noble et les savantes délicatesses des arts. En dépit des réprimandes réitérées du

(1) *Nachrichten von der ehemaligen Chur-Prinzessin Sophie-Dorothea von Hannover*, sogenannten Prinzessin von Ahlden, Gemahlin des Chur-Prinzen Georg Ludwig, nachherigen kœnig Georg I von Grossbritannien. Beschrieben von der Hofdame der Chur-Prinzessin dem Fræulein von dem Knesebeck.

cabinet de Vienne, que ce penchant général effrayait, ces petites cours, débris d'une féodalité énervée, s'épuisaient en puériles rivalités, en folles débauches, en intrigues machiavéliques et en fêtes ruineuses, qui ne corrigeaient pas la rudesse fondamentale des mœurs. Quand on lit les *Lettres de la Princesse palatine*, mère du régent, les *Mémoires de la Margravine de Bayreuth*, sœur de Frédéric-le-Grand, petite-fille de cette même Sophie-Dorothée qui va nous occuper, *la Saxe Galante* du baron de Pœllnitz, et la *Vie d'Aurore de Kœnigsmark* par Kramer, on croit entrer dans des cavernes fantastiques peuplées de faunes, de nymphes, de satyres lascifs, et de graves conseillers auliques.

Il y a cependant des nuances et des degrés dans cette imitation générale de Louis XIV. Ceux-ci lui prennent sa pompe militaire, ceux-là sa dévotion régulière, presque tous sa galanterie espagnole. L'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste, dépense quinze millions de thalers ou cent millions sterling pour ses maîtresses, qui lui donnent cinquante-trois bâtards. Quand son fils épousa la fille de Joseph Ier, empereur d'Autriche, « il fit armer, dit un grave historien allemand, un vaisseau magnifique nommé *le Bucentaure*, qui descendit l'Elbe avec son équipage en satin jaune et en bas de soie blancs, escorté de cent gondoles illuminées et de quinze petites frégates de six canons. Dix-neuf cents gentilshommes, six régimens d'infanterie, trois de cavalerie, et onze cents gardes royaux, commandés par le baron de Mordar, maître des postes, qui sonnait d'une trompe de chasse en or enrichie de pierreries, accompagnaient l'électeur, couvert de diamans qui valaient deux millions de thalers. Il reçut la fiancée à Pirna. Cent six carrosses à six chevaux firent à Dresde leur entrée triomphale, et les fêtes durèrent un mois entier, pendant lequel l'électeur et sa cour se partagèrent les rôles des divinités grecques, sans les quitter un moment; l'Olympe était au complet, depuis Vénus et Apollon jusqu'aux hamadryades. Un peu plus tard, il donna dans son camp, près de Mühlberg, un dîner dont les convives étaient quarante-sept rois et princes, et qui dura trente jours; du moins les tables restèrent-elles toujours dressées; on y servit un gâteau de vingt-huit pieds de long, de douze pieds de large, de trois pieds de haut, et que le grand panetier, armé d'une hache d'or et déguisé en charpentier, découpa solennellement après une promenade à travers le camp. » Ces puérilités, peut-être exagérées par l'histoire, prouvent du moins l'ardeur de la contagion que nous avons signalée. Les jardins de Versailles se reproduisaient à Munich et à Dresde, comme à Prague et à Londres,

avec l'exagération des parodies; ce n'étaient plus seulement des buis taillés en quinconce, mais des forêts taillées en pièces d'échiquier, des sapins du Nord transformés en vases antiques, et des ifs tour à tour métamorphosés en pyramides et en perruques. Plus une cour était petite, plus elle cherchait à se signaler ainsi; la cour de Vienne restait seule fidèle aux vieilles mœurs, et conservait ainsi sa prépondérance; la grande Marie-Thérèse, apprenant pendant le spectacle que sa bru venait d'accoucher d'un fils, se leva tout à coup de sa loge et charma le peuple, en lui disant dans le patois de Vienne : « Mes enfans, le fils Léopold a *ein fieu!* »

Dans ces mœurs étranges et bariolées, grossièreté brodée de libertinage, les évêques et leurs cours occupaient une des belles places. Il y avait des localités, telles qu'Osnabrück, dont l'évêque était alternativement un protestant et un catholique, et où le palais épiscopal se remplissait de chiens, de faucons, de joueurs, de buveurs, de danseurs, de femmes galantes et d'enfans de tous les ordres que l'évêque reconnaissait pour être à lui; Goethe, dans son drame de *Goetz de Berlichingen*, a touché un petit coin de ce singulier tableau. S'il y avait des évêques Sardanapale, il y avait aussi des évêques Alexandre et Jules César, par exemple ce prince de Munster, Van Ghalen, dont l'accoutrement étonna le spirituel William Temple, quand ce dernier le rencontra « emporté dans son carrosse par six chevaux fougueux, et escorté de cent heydukes qui l'accompagnaient au grand galop. Il fallait voir ces Hongrois au costume bizarre, à la veste courte, au bonnet noir, avec leur petite hache d'armes, leur espingole en bandoulière et leur cimeterre recourbé, lancer leurs chevaux ventre à terre, faire feu sans quitter la selle, et se livrer devant leur prince à tous les exercices orientaux du djerid. Cet évêque, qui habitait une forteresse imprenable et vivait en seigneur féodal du moyen-âge, m'a fait l'honneur de m'apprendre à boire d'une façon vraiment épiscopale. Une cloche d'argent de grande dimension, dont on enlevait le battant quand il s'agissait de la remplir de vin, servait à cet exploit, qui m'étonna d'abord. La rasade était inévitable; on renversait la cloche pour prouver que l'exploit était accompli (1). » Nous verrons l'évêque d'Osnabrück offrir à côté de ce prélat guerrier le personnage non moins bizarre d'un prélat libertin.

D'autres princes, par exemple Antoine de Wolfenbüttel, ne se distinguaient que par la grace et la gravité de leurs mœurs; d'autres se

(1) *Life of W. Temple*, t. I, p. 62.

modelaient sur les goûts littéraires et élégans de Louis XIV. Quelques-uns passaient leur jeunesse à courir l'Europe, surtout l'Italie, d'où ils ramenaient dans leur principauté un commencement de famille improvisée, quelquefois un sérail importé de Venise. Ajoutez à ces élémens dramatiques et discordans les rivalités, les haines, les passions violentes et contraintes, les intrigues à propos d'un titre, les ardeurs de préséance entre ces petites cours, les conspirations pour obtenir un lambeau de territoire et monter d'un degré dans l'échelle hiérarchique, les guerres livrées pour conquérir trois lieues, les fêtes qui, données dans un parc, dévoraient le revenu d'une année, la manie de bâtir et de dessiner des jardins, enfin la mythologie poétique de l'antiquité, qui brochait sur le tout et régnait avec une langue française, gâtée par nos réfugiés protestans; — on verra quel singulier monde ce devait être que ce monde germanique où Leibnitz rêvait sa théodicée, et dont les fragmens inconciliables cherchaient inutilement leur harmonie et leur unité.

Les réfugiés français, que Louis XIV avait chassés avec une si folle imprudence, occupaient dans le Nord une situation qui n'a pas été assez remarquée. L'aïeul de Benjamin Constant, M. de Rebecque, montait le même vaisseau qui portait Guillaume III à la conquête du trône catholique de Jacques II. Les Ancillon entraient dans les conseils de l'électorat de Brandebourg; des Françaises étaient partout chargées de l'éducation des jeunes altesses; Frédéric-le-Grand et Catherine de Russie furent élevés par des Français. Ils répandaient à la fois dans le Nord l'horreur du grand roi et l'imitation de nos mœurs; de là ce double mouvement qui rattachait les cours du Nord à la France par l'imitation et les opposait à la France par la haine. Quelquefois on voyait une fille de gentilhomme français venir s'asseoir sur un de ces petits trônes suzerains dont elle devenait maîtresse par la grace de l'élégance et de la beauté; les jalousies indigènes s'éveillaient, et il était rare que l'on ne punît pas, de manière ou d'autre, l'audace de l'étrangère, soit sur sa personne, soit dans sa postérité.

C'est ce qu'éprouva au commencement du XVIIe siècle une Française aussi distinguée que peu connue, la fille du marquis d'Olbreuse en Poitou, qui suivait son père en exil, et qui apparaissait sous le patronage de la duchesse de Tarente et de Mlle de la Trémouille, « éclatante de jeunesse et de beauté, » disent les contemporains. Éléonore d'Olbreuse produisit une vive sensation dans les grands bals que Guillaume donnait à Bréda en 1667. Ce que la ligue du Nord avait de brillant, d'aimable et de célèbre parmi les princes d'Alle-

magne et les protestans bannis de France se réunissait dans cette petite ville de Bréda, Versailles du protestantisme, où chacun croyait trouver un terrain neutre et un asile contre ses propres doctrines. Les mascarades et les bals n'y discontinuaient pas; loin des regards du populaire, qui les aurait condamnés sévèrement, les gentilshommes se dédommageaient, et la galanterie, que l'on reprochait à Louis XIV, y reprenait ses droits. On était là si bien en sûreté contre les prédicateurs, que la femme de Guillaume d'Orange, la protestante Marie, destinée à devenir reine d'Angleterre, écrivait à son frère Charles II : « Nous jouons tous les soirs de petites comédies chez la reine de Bohême (fille de Jacques Ier), et c'est vraiment plaisir de voir les *passages* qui se font entre ces dames et leurs galans; je ne trouve pas qu'elles prennent la moindre peine de cacher leurs inclinations (1). » Si la jeune Éléonore d'Olbreuse était vêtue en *bergère*, en *nymphe*, en *bohémienne* ou en *dryade*, lorsqu'elle toucha le cœur du duc de Zelle, c'est ce que ne disent pas les lettres qui décrivent avec une exactitude de notaire les solennités de ces bals; mais ce qui est certain, c'est que la main d'Éléonore fut sollicitée par plusieurs gentilshommes. Le duc George-Guillaume de Zelle, second fils du duc de Brunswick-Lünebourg et frère aîné de l'évêque d'Osnabrück, se montra le plus empressé de ses adorateurs. Il avait quarante ans et l'expérience des passions. Une Vénitienne, Zenobia Buccolini, lui avait donné un fils, qui, sous le nom abrégé de Buccow, devint grand-écuyer de la cour de son père; d'ailleurs ce duc de Brunswick était honnête homme, dominé par ses affections, dénué d'ambition et faible de caractère, comme le prouve l'engagement que lui avait fait contracter son frère cadet, le brillant et ambitieux évêque d'Osnabrück.

Ce prélat, troisième fils du duc George de Brunswick, après une jeunesse aventureuse et guerrière, avait épousé une Stuart, Sophie, petite-fille de Jacques Ier, arrière-petite fille de Marie Stuart, et fille de cette malheureuse et charmante reine de Bohême, Élisabeth, qui continua la longue filiation d'infortunes attachée au blason héréditaire de cette famille. On voit dans les lettres de Sophie qu'elle était savante et spirituelle, parfaitement indifférente en fait de religion, qu'elle entrait dans les vues ambitieuses de son mari, et poussait aussi loin que possible la tolérance conjugale; les maîtresses de l'évêque étaient ses amies, et pendant que son fils George se battait

(1) Manuscrits de Lambeth. — Lettres particulières de Marie et de la reine de Bohême, fille de Jacques Ier.

en Morée et en Hongrie, elle attendait avec impatience la mort de la reine Anne, qui laissait espérer le trône de la Grande-Bretagne aux électeurs de Hanovre. Mais il pouvait se présenter des obstacles; le frère aîné de l'évêque, George-Guillaume, pouvait contracter un mariage princier, dont les fruits auraient dérangé les plans ultérieurs du couple ambitieux. On obtint donc de la facilité du frère une promesse écrite, par laquelle il s'engageait ou à ne point se marier, ou à ne s'unir que de la main gauche à une femme d'un rang inférieur; cette alliance bizarre était familière à la maison de Brunswick, qui depuis le XIIe siècle n'a pas compté moins de trente-deux mariages de ce genre. Les choses ainsi arrangées, l'évêque tenait sa cour splendide à Osnabrück, soldait des espions en Angleterre et en Hollande, dépassait ses revenus, et donnait des fêtes à la Louis XIV dans son château féodal.

Toujours plus épris de Mlle d'Olbreuse, le duc George, placé entre sa passion et sa promesse, était fort embarrassé de ne pouvoir ni satisfaire l'une ni tenir l'autre. Mlle d'Olbreuse résistait à ses prières, ne voulait pas entendre parler de main gauche et de coutumes allemandes, et se maintenait dans un système de refus modeste et de fierté pauvre qui répandait sur elle un intérêt vif et mérité. Cependant l'aîné des trois frères mourait. Le duc George devenait duc de Zelle, et les dépenses comme les splendeurs de la cour épiscopale d'Osnabrück continuaient leur cours. On y riait beaucoup de la passion vertueuse du duc George et de sa *madame*, comme disait l'évêque, et l'on se permettait même de petites comédies entre quatre paravents, où le bon duc était représenté recevant d'Éléonore des leçons de français, et s'efforçant en vain de lui donner des leçons d'amour. Les progrès de Mlle d'Olbreuse dans l'affection du duc George et ceux de l'évêque dans la dilapidation de ses revenus suivirent un cours parallèle, si bien que ces deux élémens, qui paraissaient n'avoir aucun rapport ensemble, finirent par se rencontrer. Le duc offrit de l'argent; l'évêque en reçut. Le duc en avait beaucoup depuis que Mme Buccolini s'était retirée à Venise avec sa pension; l'évêque n'en avait guère, et il en avait grand besoin. On stipula que les droits futurs de l'évêque et de sa femme, ainsi que ceux de leur fils George, sur l'électorat de Hanovre et la couronne d'Angleterre, ne seraient nullement compromis par les héritiers possibles de son frère aîné. Les conseillers auliques se mirent à l'œuvre; on griffonna pendant six mois d'iniques paperasses, d'après lesquelles les héritiers du duc George se trouvaient exclus du partage et privés

de tout droit, à l'exception de certains domaines qui leur étaient assurés. Enfin l'évêque, malgré son titre ecclésiastique, exploita vigoureusement la passion de son frère aîné pour cette irréprochable Éléonore, qui paraît avoir été d'une beauté parfaite et d'un grand esprit, et le mariage fut conclu. Elle épousa deux fois son amant, d'abord de la main gauche, sous le titre de comtesse d'Harburg, pour satisfaire les scrupules de l'évêque et remplir l'engagement écrit, ensuite de la main droite sous le titre de duchesse de Zelle. La vie de cette charmante femme, aïeule de Frédéric-le-Grand, et qui eut pour fille notre Sophie-Dorothée, fut un modèle de bon goût, de raison et de moralité.

Sa fille, dont nous avons à nous occuper ici, se trouva dès sa naissance dans une position singulière. Française par sa mère, déclarée inhabile à succéder, maîtresse d'une fortune considérable et indépendante, compensation et prix des concessions exigées par l'évêque, elle était la plus désirable héritière des principautés allemandes; et comme on pouvait après tout lutter contre l'évêque et essayer de déchirer le contrat exigé par lui, cette position dangereuse, brillante et équivoque la donnait pour but aux ambitions rivales et l'exposait à la malveillance de son oncle, à son observation et à son inquiétude. Éléonore, duchesse de Zelle, écarta d'abord ces nuages, tant elle se montra simple, gracieuse et prévenante. Elle visitait de temps en temps la cour épiscopale, laissait l'évêque se livrer à ses déportemens sans se permettre une épigramme, et donnait ses soins à l'éducation de sa fille, sans manifester aucune prétention à des alliances qui eussent pu accroître les ombrages et les inimitiés. Sophie-Dorothée s'éleva donc sous les yeux de sa mère, adorée de son père, et devint aussi belle qu'élégante. C'était à quinze ans une personne accomplie, et qui en paraissait vingt, d'un type rare et curieux, une de ces femmes blondes aux yeux noirs, qui semblent marquées d'un sceau particulier, et qui joignent à la mobilité d'impressions naturelle à leur sexe de plus impérieux contrastes et des dissonances plus vives. Son caractère ne ressemblait point à celui de son père. Douée de beaucoup de bonté et de peu de prudence, franche jusqu'à l'impétuosité, d'une sensibilité facilement émue, entraînée par ses mouvemens et ses instincts, la plupart généreux et nobles, l'indépendance de sa situation et de sa fortune, les éloges donnés à sa beauté et l'affection de son père, l'avaient accoutumée à l'exercice d'une volonté absolue, dont il faut dire qu'elle n'abusa jamais, et qui dut redoubler pour elle le martyre de sa captivité, c'est-à-dire de sa vie. D'ailleurs, sous la loi et l'exemple de la

duchesse, la cour de Zelle, où s'élevait cette belle personne, respirait la décence et le bon goût.

Il y avait autre chose à dire du palais épiscopal d'Osnabrück, qui se divisait en deux parties, l'une livrée aux travaux scientifiques et aux discussions théologiques de Sophie, qui « n'avait pas de plus grand plaisir, dit un historien, que de mettre aux prises un catholique et un protestant, et de les exciter pour se moquer de tous les deux; » l'autre retentissant du bruit des instrumens qu'on accordait, des meutes qui rentraient au chenil, des chevaux qui piaffaient en hennissant, et de l'attirail d'une vie de prince féodal renfermée dans l'espace étroit d'une forteresse. Ernest-Auguste avait alors cinquante ans, une énorme corpulence et mille prétentions. « On le voyait, dit un contemporain, endosser une cuirasse le matin pour passer en revue ses troupes, rentrer pour présider à la répétition d'un opéra, accorder une heure aux alchimistes, qui le prenaient pour dupe, monter à cheval, chasser pendant trois heures, et terminer sa journée par la représentation solennelle d'un ballet, où il figurait comme son prototype Louis XIV, sous la forme d'Apollon, environné de nymphes qui l'adoraient. » On peut juger si les agens d'intrigues et les femmes d'aventures avaient prise sur un tel homme, plongé dans ses nuages d'orgueil, de lubricité et d'ambition, et offusqué d'avance par ses prétentions et ses espérances.

On s'amusait dans cette petite cour, dont les divertissemens n'étaient pas toujours d'un goût pur, bien que la mythologie grecque en fît les frais, et que les arrangeurs du prince eussent soin de les calquer sur ceux de Benserade et de Quinault. Le 19 mai 1673, par exemple, l'armée du prince-évêque était sous les armes, ses trabans en grand costume, ses conseillers auliques en bas de soie rouge, et sa forteresse en mouvement dès le matin, pendant que le pont-levis s'abaissait pour livrer passage à Diane et à Bellone, montées sur deux superbes palefrois, et allant au-devant des deux fils de l'évêque, George et Maximilien, qui revenaient chez leur père. La paisible et savante Sophie les suivait dans son carrosse, sans s'embarrasser d'autre chose que de causer avec le grand Leibnitz, auquel elle proposait de nouveaux doutes sur le système des mondes et la prescience de Dieu. L'évêque était noblement resté dans sa citadelle, comme il convenait à un potentat, et particulièrement occupé des ornemens et des décorations de la salle, autrefois une chapelle catholique, où le soir même un opéra nouveau devait être exécuté. Diane et Bellone avaient préparé cet opéra; c'étaient deux beautés « mal

accommodées de la fortune, » filles d'un comte ruiné, Carl-Philip von Meisenberg, Clara-Élisabeth, âgée de vingt-un ans, et Catherine-Marie, de dix-neuf ans, belles à contenter les plus difficiles, et qui, depuis un mois, faisaient, surtout l'aînée, les délices de la cour du prélat. Elles se mirent donc à la tête des trabans, et rencontrèrent les princes à quelques portées de fusil de la forteresse, accompagnés de leurs précepteurs, M. Platen et M. Busche. Après avoir couronné de leurs blanches mains le front des héros, elles les laissèrent monter dans le carrosse de leur mère; et pendant que M. Platen, le précepteur de George, était frappé d'une extrême admiration pour Diane, l'aînée, M. Busche, son collègue, éprouvait le même sentiment en faveur de Bellone, la cadette. La journée se termina par la représentation d'un chef-d'œuvre que l'imprimerie nous a transmis, dont les vers sont pauvres, dont le style est impur, mais qui prouve le bon vouloir de Mlles de Meisenberg; c'est un petit opéra composé par l'aînée (en français, s'il est permis de parler ainsi), où elles posèrent, chantèrent, dansèrent, et se développèrent sous tous les aspects. Cela porte le titre de : « Pastorale pour *régaler* MM. les jeunes princes de Brunswick-Lünebourg à leur arrivée à Osnabrügge, par Mlles de Meisemberg (1). » Ces demoiselles se piquaient de chant, de danse, de poésie, de coquetterie, de galanterie, et réussirent excessivement dans leur costume de Diane et Bellone, Diane surtout, c'est-à-dire Élisabeth, qui était grande et brune, aux cheveux flottans, à l'œil étincelant, aux vives couleurs, au port hardi, et dont l'évêque fut charmé.

Si Élisabeth de Meisenberg, devenue Mme Platen, puis favorite de l'évêque, et bientôt après comtesse de Platen, eût été placée dans un plus large cadre, l'histoire eût fait grand bruit de son nom; sa gloire s'est perdue dans les crimes et les intrigues d'une petite cour ignorée. Elle méritait mieux. Mme de Maintenon, Mme de Montespan, la marquise des Ursins, et quelque chose de l'ancienne Lucrèce Borgia se réunissaient dans son personnage. Ses passions étaient ardentes, ses prétentions infinies, et ses talens pour l'intrigue, son audace, son adresse, sa cupidité, ses jalousies de femme, resserrés dans un étroit espace et forcés de bouillonner dans les limites d'une civilisation inférieure, la conduisirent à des actions odieuses et dont sa fortune et son pouvoir assurèrent l'impunité. Le plus terrible repentir la punit, et, ce qui jette sur cette histoire une couleur étrange, son lit de mort, peu digne d'une femme du monde qui

(1) Osnabrügge, 1673, avec gravures.

doit expirer élégamment, fut celui d'une criminelle vulgaire qui se torture dans les remords. Ce qui nous reste à raconter sur cette femme a pour autorité son propre témoignage; nous ne faisons que copier sa confession, reçue au lit de mort par un ministre protestant épouvanté.

Les deux cours de Zelle et d'Osnabrück ne se ressemblaient donc en rien. Le duc était riche dans son petit territoire, et l'évêque pauvre dans sa forteresse. Les mœurs domestiques et la simplicité de l'un étaient comme un reproche permanent et une satire involontaire des tumultueuses splendeurs dans lesquelles le prince-évêque faisait fondre ses domaines et obérait son trésor. Si ce dernier voyait avec quelque dédain les goûts conjugaux et économiques de son frère, il ne se préoccupait pas moins du mariage que l'on pouvait réserver à Sophie-Dorothée, sa nièce, et des entraves qu'un choix peu convenable à ses intérêts apporterait à ses desseins ultérieurs. Son fils George, tout brave qu'il fût et descendant des Stuarts par sa mère, était sans grace, sans habileté, sans esprit, et le prince-évêque devait lui laisser une fortune compromise. Si le mari de Sophie-Dorothée réunissait les qualités contraires, il pouvait devenir un rival dangereux; aussi les espions de l'évêque lui apportèrent-ils une nouvelle qui le glaça d'effroi, quand ils lui dirent que le fils du prince Antoine Ulrich de Wolfenbüttel, cousin du duc de Zelle, s'était mis sur les rangs, que la duchesse protégeait ses prétentions, et que la jeune fille (elle avait quinze ans alors) semblait elle-même assez favorable à cette union avec son cousin. La réunion des deux familles et des deux domaines devenait redoutable. L'évêque ne savait toutefois comment s'opposer à ce qu'il craignait; il consulta son ministre Platen et surtout la femme de Platen, devenue le véritable ministre, reine de sa cour, directrice des bals, souveraine des plaisirs de son éminence, et motrice de toutes ses volontés. Celle-ci avait marché à grands pas. De sa sœur Catherine, gracieuse intrigante qui reconnaissait la supériorité de sa sœur aînée et obéissait aux mouvemens qui lui étaient imprimés par Élisabeth, elle avait fait d'abord l'épouse légitime du complaisant précepteur M. Busche, ensuite la favorite du fils aîné de l'évêque. Ce dernier revenait de ses guerres en Morée et en Hongrie, couvert de lauriers, mal élevé, plein de son mérite et rompu aux habitudes soldatesques; c'était lui que les deux sœurs avaient déjà *régalé*, comme nous l'avons vu, d'un ballet pastoral et mythologique. Il accepta le titre de protecteur de Mme Busche, et, par cet habile arrangement, le père et le fils se trouvèrent à la fois sous la main des deux sœurs.

Le conseil que donna la comtesse Platen à son noble amant dans cette circonstance fut digne de Machiavel : absorber la fortune et les domaines de Sophie-Dorothée au profit des héritiers de l'évêque, et réunir le duché de Zelle à l'électorat de Hanovre. Pour y parvenir, il suffisait que le mariage projeté entre le jeune duc de Wolfenbüttel et sa cousine fût rompu, et que cette dernière acceptât pour époux le fils de l'évêque, amant de Mme Busche, futur électeur de Hanovre, peut-être un jour roi de la Grande-Bretagne. Un instrument était nécessaire pour cela. Près du duc de Zelle se trouvait un certain Bernstorff, premier ministre, conseiller aulique, grand homme de loi, qui aimait les tabatières d'or et les présens, parlait peu, volait beaucoup, s'arrondissait incessamment du bien d'autrui, et que l'on pouvait aisément gagner. On le gagna. Les plans d'Élisabeth réussirent de point en point. Le ministre Bernstorff reçut la promesse d'un château et l'envoi d'une tabatière, détruisit le mariage qui déplaisait à l'évêque, suscita des jalousies et des ombrages entre le prince de Wolfenbüttel et son cousin, et, puissamment aidé par la savante Sophie, finit par conclure, à la satisfaction de l'évêque, le mariage du brutal George et de sa cousine, fille de Française, qui, en épousant le fils d'une Stuart, entrait dans une famille fatale. Ce furent pour elle deux malheurs, comme on va le voir.

Elle y entrait le cœur plein d'un amour vif et partagé, dont l'objet n'était pas ce Kœnigsmark que les historiens présentent sous des traits romanesques et menteurs, mais Auguste de Wolfenbüttel, jeune homme de vingt ans, dont la demande avait été approuvée et encouragée par ses parens mêmes, qu'elle regardait d'avance comme son mari, et qui venait de passer six mois près de sa cousine, qui allait avoir seize ans tout à l'heure. La mère et la fille résistèrent de leur mieux à l'influence de Bernstorff et à la main cachée de la comtesse Platen et de l'évêque; elles succombèrent devant une volonté décidée et un préjugé violent. Bernstorff avait représenté à son maître qu'il y avait trop de Français dans son armée, qu'on se plaignait de le voir céder aux conseils de sa femme, et qu'il perdait ainsi la considération qui lui était due. C'est surtout la crainte de paraître faibles qui détermine les hommes faibles; malgré le désespoir de la duchesse et les protestations de sa fille, le mariage fut célébré le 21 novembre 1682, entre cette enfant destinée à un autre et l'un des êtres les plus dégradés de son époque, ce George de Hanovre qui fut roi.

Nous n'avons pas à nous occuper de cet homme sordide, cruel et ridicule qui épousait Sophie-Dorothée. Elle avait appris de sa mère la

leçon que doivent apprendre la plupart des femmes, la résignation au mariage sans amour, et malgré les torts, les âpretés, les caprices, les maîtresses de son mari, auquel elle donna deux enfans en peu d'années (George, qui devint George II, roi d'Angleterre, et Sophie, qui devint mère de Frédéric-le-Grand), les premières années de son union avec le prince se passèrent convenablement. Elle allait souvent visiter sa mère, soignait ses jeunes enfans, et fondait des asiles de charité, pendant que le mari, qui aimait la poudre à canon, guerroyait contre les troupes catholiques de Louis XIV pour attester sa fidélité protestante. Quant à l'évêque, devenu électeur de Hanovre, et qui avait continué dans le palais électoral l'ancienne orgie d'Osnabrück, il trouvait une fraîcheur inattendue dans le souffle pur et la conversation candide de cette jeune mère; l'électrice elle-même, vouée à la science, goûtait la conversation de Sophie-Dorothée, qui savait plusieurs langues. Enfin, à vingt ans, la beauté de la princesse, se développant avec éclat, rejeta dans l'ombre les autres femmes de la cour, et particulièrement la maîtresse avouée du prince. Catherine de Meisenberg n'était ni assez coquette pour stimuler des goûts blasés, ni assez forte pour briser une situation fausse; n'ayant pour se soutenir ni la ruse de sa sœur, ni les séductions hautaines de la femme légitime, elle laissa tranquillement le prince se détacher d'elle; un amour sans estime mourut de sa mort naturelle, qui est l'ennui. Ce n'était pas le compte de la sœur aînée.

Mme Platen, plus riche et plus accréditée que jamais, adorée de l'électeur, arbitre unique, crainte de tous, reproduisait dans un pays paisible et protestant ces grandes et terribles figures des courtisanes romaines, qui s'associaient aux papes dans les mauvais temps de la papauté, et que l'on voyait traverser la ville-reine montées sur leurs mules caparaçonnées de pourpre, précédées de vingt hallebardiers, et suivies d'un bourreau. Elle n'avait qu'une douleur : c'était de voir la jeune nièce de l'électeur, Sophie-Dorothée, briller à côté d'elle. La princesse, instruite par sa mère, avait d'abord traité cette singulière puissance avec une réserve polie et des égards mesurés; il lui fut impossible de se maintenir long-temps sur ce terrain. Les astres rivaux ne pouvaient briller dans le même ciel; la position respective des deux femmes devint une guerre ouverte et violente. Tous les avantages semblaient être du côté de la jeune mère, de la femme sans tache, de la princesse élégante estimée de tous; — ce fut la courtisane et la maîtresse avide de l'évêque qui l'emporta.

Vous diriez presque la lutte de Kriemhilt et de son ennemie dans les

Niebelungen. Ce ne fut d'abord qu'une rivalité de femmes et de costumes, d'élégance et de beauté. La comtesse Platen se soutenait dans sa splendeur, aidée des recherches de l'opulence et des habiles soins que l'expérience fournit. La jeune femme, qui avait l'avantage de l'âge et du rang, s'entourait d'une petite cour hostile aux prétentions de la maîtresse de l'évêque. Le frère cadet du prince George, le prince Maximilien, s'y joignit; ce fut un évènement et une affaire d'état que l'espiéglerie du jeune homme, lorsqu'un jour il s'avisa de faire tomber le fard dont la comtesse relevait sa pâleur en jetant quelques gouttes d'eau sur ce visage admiré. Le prince fut sévèrement réprimandé, puis banni de la cour. Cependant l'intimité domestique de la princesse, n'étant plus troublée par Catherine de Meisenberg, devenait menaçante pour la favorite, qui ouvrit la tranchée par une démarche hardie. Il y avait parmi les demoiselles d'honneur une demoiselle Melusine Ermengarde de Schulenburg, blonde d'une élégance svelte et d'une beauté délicate, aux yeux bleus candides et tendres, d'une modestie et d'une pudeur qui eussent attendri des ames même farouches, et qui touchait à ses dix-neuf ans. A travers cette gaze d'ingénuité céleste, Mme Platen avait deviné l'esprit d'intrigue et l'ambition de fortune; ce fut le chef-d'œuvre de la stratégie féminine que de choisir cette personne et d'opposer les séductions d'une innocence timide et tremblante à cette innocence fière de l'épouse en possession de ses droits et sûre de son pouvoir. George, fidèle aux exemples paternels, s'ennuyait un peu du mariage, la supériorité de sa femme le gênait; il mordit au premier hameçon qui lui fut offert, adopta publiquement Mlle de Schulenburg, et ne prit point la peine de cacher ses assiduités. Ses fréquentes absences, car il servait alors sous le prince d'Orange et se trouvait souvent sous les drapeaux, retardaient le résultat de ces intrigues. Dans le palais de Hanovre, les deux femmes s'insultaient froidement et sourdement. Il manquait à cette scène un acteur, qui arriva bientôt et mit en feu les élémens du drame; c'était le jeune Philippe-Christophe, comte de Kœnigsmark, dont on a diversement parlé.

Les Kœnigsmark, Suédois d'origine, semblent moins appartenir à leur époque qu'à celle de Cinq-Mars et de la fronde. Ce sont de vrais aventuriers du XVIIe siècle, de ceux que le crayon de Callot a fait vivre, présomptueux, légers, satiriques, ardens, capables de tout, la race des Buckingham et des petits-maîtres, que Lauzun a continuée sous Louis XIV à ses risques et périls. Rien n'est plus vif et plus hardi que le portrait de ce jeune Kœnigsmark : les yeux noirs et sail-

lans, le front spirituel et surmonté d'une forêt de cheveux noirs un peu crépus, les lèvres sensuelles, et l'ironie étincelant sur tous les traits. On reconnaît un de ces hommes auxquels se fier est difficile, près desquels s'ennuyer est impossible, et dont il ne faut être ni l'ami, ni la femme, ni la maîtresse. Riches et braves, héros d'aventures, on les avait vus partout, au siége de Malte, chez les Turcs, en Algérie; à Madrid, où ils donnaient des combats de taureaux; à Paris, où ils figuraient dans les carrousels. Le frère aîné de celui dont nous voulons parler, Charles-Jean Kœnigsmark, que les historiens ont confondu avec le nôtre, avait soutenu à Londres un procès criminel d'étrange espèce. Pour épouser la plus riche héritière de la Grande-Bretagne, lady Élisabeth Percy, il n'avait pas trouvé de meilleur moyen que de faire assassiner par trois spadassins son second mari, le célèbre Thomas Thynn, Thomas aux millions. Le mari ne mourut pas; les trois assassins furent pendus, et, grace à l'intervention du roi Charles II, Charles-Jean put aller batailler en Morée, à Navarin, à Modon, et se faire tuer devant Argos. Pendant qu'il faisait ces exploits, son frère cadet, Philippe, plus beau, plus spirituel, aussi étourdi que lui, commençait son éducation protestante dans une académie de Londres, et de là se rendait, à seize ans, à la cour du duc de Zelle, où se trouvait la jeune Sophie-Dorothée, plus jeune de plusieurs années, et par conséquent éloignée de l'âge où les préférences se déterminent et se passionnent. Cette association enfantine, qu'interrompit bientôt le départ du jeune aventurier pour l'armée, explique la familiarité de leurs rapports subséquens, et l'on va voir avec quelle adresse on en tira parti.

Kœnigsmark reparut à la cour de Hanovre et à celle de Zelle, enrichi par un héritage récent, plus brillant que dans son adolescence, conteur, causeur, beau joueur, l'un des jolis hommes de son temps, et déjà familier avec les cours de l'Europe. Il fut reçu avec joie par tout le monde, surtout par les femmes. L'électeur le nomma colonel de ses gardes et le laissa tenir le premier rang dans les fêtes, régler les ballets, donner le ton des conversations, chanter les airs nouveaux de Lulli, et « traîner tous les cœurs après soi; » on ne se serait pas avisé de reprendre en rien le brillant élève de la cour de France. La comtesse Platen, de son côté, pensa qu'il était de son honneur de l'enlever à ses rivales, et de son intérêt de le détacher de la princesse. Philippe avait renoué avec cette dernière leurs relations d'enfance; elle le recevait souvent, lui faisait raconter ce qu'il avait vu ou cru voir, et s'en divertissait singulièrement. Cette seconde partie des récits

des voyageurs n'est pas, on le sait, la moins réjouissante des deux; Mlle de Knesebeck, présente à ces conservations, nous dit que le jeune homme ne s'en faisait pas faute. « Il était très amusant, dit la dame d'honneur; sans doute il mentait beaucoup; la princesse riait comme une folle. »

Cependant Mme Platen, qui avait brouillé le ménage, n'était pas plus avancée. Ne pouvant captiver les attentions de Kœnigsmark, elle trouvait son empire ébranlé, et séchait de dépit. En vain elle tentait de noircir auprès de l'électeur une amitié dont il connaissait la source et la portée; quand elle désespéra de réussir autrement, elle résolut de porter les grands coups; ces expressions n'ont rien d'exagéré. Des passions puériles dans leur violence mènent au crime et au meurtre aussi sûrement que les grands intérêts. Les princes de cette époque, imitateurs légers de Louis XIV, ne se doutaient pas qu'en essayant d'introduire les voluptés élégantes de Versailles dans leurs châteaux d'Herrenhausen et d'Osnabrück, sans y faire pénétrer en même temps nos délicatesses réparatrices et nos fines convenances, ils composaient le plus dangereux poison; de ces rivalités de femmes, de ces intrigues d'alcôve, de ces mascarades étourdies, sortiront des drames ensanglantés.

A force de penser à ce Kœnigsmark qui lui résistait, la comtesse Platen s'occupa de lui sérieusement. Toutes ses munitions de coquetterie étaient épuisées; il n'y avait plus ni dédains, ni épigrammes, ni détours à employer; elle fit feu de ses dernières cartouches, et au milieu de l'un des bals masqués qui constituaient la vie de l'évêque, elle alla droit à Kœnigsmark et se déclara bravement. Un pas de ballet dont il s'était bien tiré en fournit l'occasion; « elle espérait, dit-elle au comte Philippe, qu'elle aurait enfin l'honneur tardif de le recevoir chez elle et de le féliciter d'une élégance qui enlevait tous les suffrages. » L'heure de cette visite fut fixée par elle-même; c'était après le bal, qui, dans ces temps primitifs, se terminait à neuf heures. Kœnigsmark répondit avec la politesse convenable, et fit honneur au rendez-vous; le lendemain, toute la ville et surtout Sophie-Dorothée le savaient.

Déjà la princesse, qui ne prétendait point à l'amour de Kœnigsmark, et qui pensait surtout aux cheveux blonds et aux yeux allanguis de Mlle de Schulenburg, avait raillé le jeune homme sur les évidentes obsessions dont il était l'objet. On avait beaucoup ri en comité secret de la belle Platen, de ses trames perdues, de ses nouvelles ardeurs, et un peu de l'électeur-évêque, son ami; je ne jurerais pas

que la malice féminine de la princesse, si vertueuse qu'elle fût, ne se réjouît d'assister de près à l'une des chutes de sa fière ennemie. Le comte avait promis à ces dames de les tenir au courant des détails du siége, et il faut bien en vérité pardonner quelque chose au caractère d'enfant gâté de Sophie, à ses habitudes de princesse adorée, aux caprices d'un esprit vif, à son ménage brouillé, et à sa juste colère contre Mme Platen.

Ici commence une série de malheurs et de fautes de la princesse, fautes qui, certes, ne sont pas des crimes, et qui prouvent son innocente imprudence. Entourée d'influences hostiles et se débattant sans pouvoir les combattre, elle ne fit, à chaque mouvement, que s'embarrasser dans leurs replis. George était revenu trouver Mlle de Schulenburg; l'électeur vivait sous le joug appesanti d'Élisabeth Platen; le duc de Zelle était singulièrement refroidi pour sa fille, et même pour sa femme, que Bernstorff, l'homme aux tabatières, lui montrait comme une Française dangereuse; enfin le comte Kœnigsmark poursuivait son vol de papillon. Des scènes violentes avaient lieu dans le palais électoral, dont Mlle de Schulenburg avait doucement pris possession; un beau jour, le mari de Sophie-Dorothée voulut étrangler sa femme contre une muraille. Elle prit la fuite, et demanda asile à sa famille, qui, ne jurant que par le conseiller Bernstorff, la reçut fort mal, et la renvoya chez son mari. La situation de cette pauvre femme devint affreuse, toute riche et puissante qu'elle fût; repoussée de son père, vainement défendue par les supplications maternelles, maltraitée par son mari, poursuivie jusqu'à la mort par Élisabeth Platen, indifférente à la population allemande, qui voyait en elle une étrangère, ses seuls amis étaient cet étourdi de Kœnigsmark, qui devait la perdre, et sa demoiselle d'honneur, Mlle de Knesebeck, qui n'avait ni pouvoir ni fortune.

Alors la pensée de son cousin se représenta dans son esprit. Jamais, depuis la rupture du premier mariage, Auguste de Wolfenbüttel n'avait reparu à Zelle et dans le duché de Hanovre. Quand elle se vit sans espoir du côté de sa propre famille, elle imagina d'échapper à ce malheur en prenant refuge à Wolfenbüttel, chez le père de son cousin, de réclamer publiquement le divorce, d'attester l'innocence de sa vie et les torts matériels de son mari, de porter sa cause devant une cour aulique ou consistoriale, et qui sait? peut-être d'épouser celui qu'elle aimait. Le plan était hardi, et il fallait réussir. Elle en fit part à Kœnigsmark et à Mlle de Knesebeck, qui ne trouvèrent point les circonstances favorables.

Élisabeth Platen, qui se doutait qu'elle était jouée et qu'on riait d'elle, s'agitait dans la douleur et la colère. Elle se sentait profondément méprisée de ce Kœnigsmark, venu tout exprès pour la punir, et auquel l'attachait un amour mêlé de haine, un de ces amours implacables qui mûrissent dans l'automne des passions et des intrigues. Elle lui avait défendu de visiter son ennemie; il en riait. Elle l'avait dénoncé à George et à l'électeur comme l'amant de la princesse; on n'en avait rien voulu croire. Fatigué des ardeurs croissantes de la comtesse, il jugea commode de prendre la fuite et d'aller, loin des intrigues sérieuses qui ne l'amusaient guère, passer quelques semaines chez l'électeur de Saxe, ce même Auguste aux cinquante-trois bâtards et aux sept cents maîtresses, dont sa sœur Aurore avait été la favorite. Là Kœnigsmark se trouvait dans son élément; il fut l'ame et la vie des fêtes de l'électeur, et amusa ses compagnons de table aux dépens des deux petites cours de Hanovre et de Zelle. C'étaient des descriptions à n'en plus finir de l'évêque en Apollon, de Mme Platen en Vénus, des deux Meisenberg blotties dans la robe de chambre de l'évêque, de Mlle de Schulenburg, la blonde, vêtue en amazone, et forcée de courir après son royal amant à travers les bois et les forêts. Sophie-Dorothée était seule ménagée. On avait autrefois chassé du palais du duc de Zelle et du service particulier de sa fille une personne jolie, déjà corrompue, que l'électeur de Saxe avait fait entrer dans son harem. Elle assistait avec beaucoup d'autres aux récits plaisans de Kœnigsmark, et comme elle était l'espionne payée de la comtesse Platen, cette dernière fut instruite aussitôt de ce qui se disait sur son compte, à la table et dans le palais de l'électeur. Kœnigsmark avait diverti ces dames non-seulement aux dépens du rouge et des mouches de sa conquête, mais sur des chapitres bien plus piquans, et personne n'ignorait les jalouses fureurs de la Roxane de Hanovre et les particularités de sa beauté.

L'étourdi revient au palais électoral, où son titre de colonel des gardes le rappelle. Il ne s'occupe pas de la terrible comtesse, et ne rend visite qu'une seule fois à la princesse, dont la situation était devenue insoutenable; le plan de celle-ci était d'ailleurs arrêté pour la fuite. Kœnigsmark lui promet de l'avertir dès qu'il aura fait les préparatifs qui doivent la conduire à la cour de Wolfenbüttel sous la sauve-garde de sa fidèle Knesebeck et de six trabans. On convient, pour ne pas attirer l'attention, de cesser toute espèce de rapports jusqu'au moment du départ. Ces grandes aventures, cet air de protecteur de l'innocence et d'enleveur de princesses le séduisaient, et son étour-

derie le précipitait dans cette affaire comme dans une partie de plaisir. Nous venons de traverser le boudoir et la comédie; le burlesque et la licence vont disparaître; après Scarron et Crébillon fils, voici le drame.

Un soir, Kœnigsmark trouve sur sa table un fragment de papier blanc portant ces mots tracés au crayon d'une main tremblante : *Ce soir, après huit heures, la princesse Sophie-Dorothée attendra le comte Kœnigsmark.* L'écriture était incertaine, et l'heure du rendez-vous indue. Il ne réfléchit pas, ce n'était guère sa coutume, se rend au palais, et excuse, en présentant le billet, sa présence inattendue et insolite; la princesse, que tout cela étonnait, donne l'ordre de le faire entrer. Pendant que ces choses se passaient, Élisabeth Platen, qui avait ses grandes entrées chez l'électeur, se rendait près de lui, dénonçait le rendez-vous qu'elle-même avait préparé en corrompant un domestique de Kœnigsmark, qui avait déposé le billet prétendu de la princesse sur la table du jeune homme, et obtenait l'ordre de faire fermer à l'instant toutes les issues du palais, et de s'emparer de Kœnigsmark. Cette arrestation du colonel des gardes offrait quelques difficultés; la comtesse les leva : il ne s'agissait que de placer quatre trabans déterminés sous ses ordres, de leur commander une obéissance absolue à la comtesse, et de lui laisser le soin du reste. Cela dit, l'électeur s'enveloppa de sa robe de chambre et n'y pensa plus. Élisabeth, suivie de ses trabans, les mena dans une salle antique nommée la *salle des chevaliers*, leur apporta un vaste bol de punch qu'elle prépara de ses mains, les plaça en embuscade dans la cheminée gigantesque de la salle, et leur dit ce dont il s'agissait. Elle, postée derrière la tapisserie qui séparait cette salle d'une galerie voisine, attendit le passage de Kœnigsmark. Le comte se fit attendre long-temps. Mlle de Knesebeck et la princesse le retinrent plus de trois heures, sans s'occuper trop de la singularité de l'entrevue, du billet supposé, de l'auteur de ce billet, et des conséquences possibles; on causa beaucoup de toutes choses et des préparatifs du départ. De sa vie, le jeune Kœnigsmark n'avait été plus brillant. Au lieu de se livrer aux plaintes élégiaques des amans qui vont se quitter, il suivait son caractère, s'abandonnait à une joie folle, imitait la comtesse Platen dans ses transports de jalousie, se mettait à genoux comme elle devant un Kœnigsmark figuré par une petite poupée française, simulait les angoisses de cette coquetterie dédaignée, la représentait dansant la *pavane* à l'antique avec l'électeur-évêque, et mêlait à ces gaietés tant de récits originaux et d'anecdotes piquantes, que

les heures s'écoulaient inaperçues au milieu des rires de Mlle de Knesebeck et de Sophie-Dorothée.

Je défie un auteur dramatique doué d'expérience ou de génie de mieux disposer la scène. Sous la grande cheminée gothique, les quatre trabans hongrois se tapissent, le cimeterre nu et protégés par les lourdes sculptures de ces faunes qui, soutenant leurs corbeilles de fleurs, s'enlacent à de jeunes nymphes. Le bol de punch flamboie sur la table de pierre; une tapisserie qui se soulève laisse voir le front pâle et l'œil ardent d'Élisabeth Platen. Cependant la porte de l'appartement de Sophie-Dorothée se ferme dans l'autre aile du bâtiment, et la jeune femme, après avoir embrassé ses enfans endormis, fait admirer ses bijoux à Mlle de Knesebeck, en riant des bons contes de Kœnigsmark. Alors on entend des pas incertains à travers les longues salles; le jeune homme a trouvé toutes les issues fermées, et la grande horloge sonne maintenant onze heures. Il s'étonne, puis se rappelle qu'une porte qui donne sur les jardins reste toujours ouverte; de galerie en galerie, il se dirige dans l'obscurité vers ce point où la flamme du punch s'annonce à lui par une lueur bleue. La scène tragique a été racontée sous forme de drame par la princesse, et c'est à elle seule qu'il appartient de la reproduire. Kœnigsmark s'approche et voit les quatre hommes qui s'élancent, les quatre cimeterres qui brillent.

KŒNIGSMARK (1). — Trahison! trahison!

LA COMTESSE PLATEN, entr'ouvrant la porte. — Ne le laissez pas tirer son épée. Coupez-lui la retraite. Bien. Frappez! Qu'on le jette par terre et qu'on lui lie les mains.

KŒNIGSMARK, renversé. — Épargnez la princesse; elle est innocente!

LA COMTESSE. — Ne l'écoutez pas. C'est un criminel. Exécutez les ordres de l'électeur! Bien! Ne le quittez pas! ne le lâchez pas! Bâillonnez-le; frappez s'il le faut, et qu'on lui attache solidement les pieds et les mains! A la bonne heure; il est à nous.

KŒNIGSMARK. — La princesse est innocente!

LA COMTESSE. — Liez mieux ses mains. Maintenant, qu'on le prenne et qu'on l'emporte.

(Les quatre trabans soulèvent Kœnigsmark, dont le sang coule en abondance. Ils essaient en vain de le faire tenir debout. Il s'évanouit.)

LA COMTESSE. — Déposez-le par terre. Bien! Dénouez le mouchoir qui le bâillonne. (Elle emploie ce mouchoir à bander les plaies de sa tête et le regarde attentivement.) Maintenant, traître, confesse ton crime et celui de la princesse!

(1) *Diary*, etc. — *The assassination*, p. 232.

KŒNIGSMARK, se soulevant sur le coude et ouvrant les yeux. — Ah! vipère! c'est vous!

LA COMTESSE. — Tu achèves de te perdre, traître! Il faut que tu avoues!

KŒNIGSMARK. — La princesse est innocente!

LA COMTESSE, soulevant Kœnigsmark évanoui. — Du vinaigre! Serrez ce mouchoir autour de sa tête!

KŒNIGSMARK, après avoir respiré du vinaigre, rouvre les yeux et voit encore Élisabeth Platen. — Furie exécrable!

(La comtesse, agenouillée, se relève et laisse tomber la tête de Kœnigsmark sur le pavé; la bougie qu'elle tenait échappe de ses mains; poussant un cri pendant qu'elle semble glisser dans le sang du blessé, elle étouffe du pied sa dernière imprécation.)

LA COMTESSE. — Qu'y a-t-il? Mort? Est-il possible! Qu'on le ranime, qu'on le soigne! Je vais trouver l'électeur et prendre ses ordres.

(Les quatre trabans essaient de bander ses plaies et restent silencieux autour du cadavre.)

PREMIER TRABAN. — Il est mort!

DEUXIÈME TRABAN. — Plus rien!

TROISIÈME TRABAN. — Voilà une belle affaire. Après tout, nous n'avons fait qu'obéir.

Ce fragment ressemble à une scène de Shakspeare comme une forêt dessinée sur l'agathe naturelle ressemble au tableau d'un maître. Le corps de Kœnigsmark, jeté dans un lieu immonde, fut dévoré par la chaux vive sous les yeux d'Élisabeth. Telle fut la fin du plus brillant cavalier de ce temps et de cette cour.

On avait vu des lumières traverser les appartemens, et Kœnigsmark avait disparu, voilà tout ce que l'on sut; les trabans reçurent de l'argent et se turent. Personne n'osa parler de ce mystère, où l'on soupçonnait un crime.

Cependant Sophie-Dorothée, ignorant ce qui avait eu lieu, avait passé une partie de la nuit à ranger ses bijoux et à continuer les préparatifs de ce départ si désiré pour Wolfenbüttel. Il n'était plus temps. Placée sur une pente fatale, chaque instant qui s'écoulait la faisait descendre un peu plus bas vers la ruine qui l'attendait. Dans les papiers de Kœnigsmark, saisis aussitôt après l'assassinat, se trouvaient de nombreuses lettres que la princesse lui avait écrites pendant son séjour à Dresde, et où sa colère et son ironie contre l'électeur, George son fils, Élisabeth Platen, Bernstorff, et même contre l'indifférence et la faiblesse de son propre père, le duc de Zelle, éclataient en vives épigrammes et en mouvemens d'indignation. Ces malheureuses lettres, montrées aux intéressés et commentées par la comtesse, enlevèrent à Sophie les derniers protecteurs sur lesquels elle pouvait

compter et les restes de sympathie qui s'élevaient encore en sa faveur. Si elles prouvaient l'innocence des rapports de Sophie et de Kœnigsmark, elles la montraient fière, violente, hardie, profondément blessée, prête à fuir chez les ennemis de l'électeur, et dangereuse dans sa colère; on eut peur d'elle et on l'écrasa.

Elle acheva de prêter des armes à ses adversaires en déplorant avec larmes l'absence de Kœnigsmark, et en accusant hautement Élisabeth Platen de la mort de ce malheureux. On lui envoya le comte de Platen pour l'interroger; ce dernier lui exposa que l'on craignait de la voir mère d'un fils de Kœnigsmark. « Vous me prenez pour votre femme! » répondit-elle fièrement à Platen, qui devint son ennemi implacable. Alors une cour consistoriale s'assemble pour la juger; elle proteste; un jour, prête à recevoir le sacrement, elle se retourne au milieu de l'église, et, faisant face à l'assemblée, prend Dieu même et l'hostie sainte à témoin de la pureté de sa vie, défiant la comtesse Platen d'en faire autant. La comtesse pâlit, et l'église retomba dans le silence. La lutte entre les deux femmes était terminée. Le tribunal, sans s'occuper de l'adultère, avait prononcé le divorce; elle n'était plus femme de George de Hanovre, et Élisabeth Platen l'emportait.

Nous avons vu quel concours d'inimitiés ardentes, d'imprudences et d'étourderies avait préparé cette destinée, et comment Élisabeth Platen avait enflammé contre son ennemie les passions et les intérêts. Mlle de Knesebeck, jetée en prison dans une forteresse au milieu de la forêt du Harz, « d'où elle ne découvrait, dit-elle, que les cimes vertes des grands arbres qui se balançaient comme une mer, » parvint à en sortir par la toiture, où un prétendu couvreur, qui n'était autre qu'un amant déguisé, pratiqua une ouverture qui permit à la demoiselle d'honneur de s'échapper. On conduisit en grande pompe la princesse à ce vieux château d'Ahlden, où il ne lui fut permis de voir ses enfans ni sa mère, et où elle mourut après trente-deux années de langueur et de solitude profonde; puis il ne fut plus question d'elle. La comtesse Platen expira en 1706, en dictant le récit de sa vie, et disculpant complètement ce Kœnigsmark qu'elle avait aimé, cette princesse qu'elle avait haïe. L'un des assassins du jeune homme soulagea sa conscience par une confession analogue, reçue par le même ecclésiastique et conservée dans les archives de Zelle.

Quant à George, devenu électeur d'Hanovre et roi d'Angleterre, qu'il soit jugé par l'histoire, où il a fait figurer à côté de lui Mme de Schulenburg sous le nom de duchesse de Kendal, et Mme Kielmansegg, fille de la comtesse Platen et favorite à son tour sous le nom

de duchesse d'Arlington, — déshonorant ainsi la pairie des trois royaumes qu'on lui donnait. Certes, il n'y avait pas de roi qui méritât mieux que George Ier d'être chassé du trône par une révolution et honteusement banni avec sa suite. On n'y pensa même pas. Il personnifiait une haine, et tout le monde fut content.

L'obscurité où cette douloureuse histoire est restée ensevelie jusqu'à la publication de ces documens, et l'impunité historique dont l'électeur-évêque, George Ier et la comtesse Platen ont joui, ne peuvent s'expliquer que par un mot : la passion populaire. L'intérêt protestant qui dominait les intérêts du Nord servait de mobile à la politique anglaise; c'était lui qui couvrait de son amnistie de si misérables caractères, de si infames palais, et des crimes si odieux, lui qui laissait languir et mourir dans sa prison d'Ahlden cette femme intéressante qui n'avait commis d'autre crime que d'être belle, jeune et pure, d'avoir vu de trop près les ignominies de l'évêque et de la favorite, d'avoir bravé cette femme hardie, et d'avoir désiré la liberté. Cette fille d'une Française restait trente-deux années dans les murs de sa citadelle, usait de sa fortune en faveur du pauvre village dont elle « voyait de sa fenêtre, dit-elle, pour toute récréation, la petite rue tortueuse et les habitans levés dès quatre heures du matin, » et y écrivait ces tristes mémoires, publiés après plus d'un siècle, pendant que les créatures que l'électeur de Hanovre traînait après lui allaient s'asseoir paisiblement sur les marches du trône protestant d'Angleterre, et s'y couvrir de toute espèce de titres et d'honneurs en face des populations calvinistes! Elles souffraient cela en haine de Louis XIV, — et l'on n'a rien dit encore de tous ces mobiles passionnés d'une histoire presque contemporaine, — tant l'histoire est lente à se révéler.

PHILARÈTE CHASLES.

DE

LA POÉSIE LYRIQUE

EN ALLEMAGNE.

M. ÉDOUARD MOERIKE.

Edouard Moerike's Gedichte.[1]

On sait de quel ordre d'idées naquit, vers les premières années du siècle, le mouvement romantique en Allemagne; l'étude des anciens, jointe à l'esprit critique du protestantisme, avait, sinon complètement détruit, du moins fort compromis ce que j'appellerai l'élément naïf dans la poésie. Les esprits éminens de l'époque, Tieck et Novalis à leur tête, sentirent qu'il fallait réagir, et soudain à l'antiquité on opposa le moyen-âge, à l'art réel et qui a conscience de sa force et de sa beauté l'art qui s'ignore, l'art populaire, l'art naïf. Ce fut alors l'époque des fabliaux et des légendes, l'ère du merveilleux. Les caractères humains, agissant dans un but humain et conséquent, disparurent; la nature devint un théâtre d'illusions et de fantasmagories, de scènes occultes représentées par des ombres insaisissables défilant

(1) Un vol. in-18. Stuttgard et Tubingen, chez Cotta. — Paris, chez Klincksieck.

au demi-jour d'un mystérieux crépuscule et flottant sans pesanteur au gré de leurs aspirations infinies; en un mot, le monde poétique ne fut pour un moment qu'une immense nuit de Walpürgis où la fantaisie mena sa ronde au clair de lune avec les fées, se roula dans le cristal des sources avec l'ondine et les naïades, et dans la flamme vive avec la salamandre. Que de muses charmantes ce réveil d'une mythologie si féconde attira! et parmi celles qui s'attardèrent autour du merveilleux miroir, combien se laissèrent aller à prendre le reflet pour l'image, le moyen-âge de convention et de théorie pour le véritable, pour le moyen-âge de fait! Je ne parle pas de Tieck, qui devait, après les temps de délire, aborder par ses nouvelles un monde plus positif, d'où l'on aurait tort cependant de conclure qu'il soit homme à se faire faute, même aujourd'hui, d'une libre escapade au pays des anciens rêves. Je parle encore moins d'Uhland, esprit méthodique et sage, dont l'inspiration, en cette sphère du moyen-âge qu'elle hante volontiers, a toujours choisi la zone plus éclairée, le fond lumineux dont le profil humain se détache. Mais n'est-il pas permis de penser que des natures délicates comme l'étaient Novalis, par exemple, et ce Wackenroeder, qui se rêvait le contemporain de Raphaël, que de pareilles natures, disons-nous, durent, par l'effet de leur illuminisme, se croire pour un moment au sein même de cette existence dont le seul mirage les enivrait! A ce point de vue, tous deux sont morts à temps; au moment où l'auteur des *Méditations d'un Solitaire cloîtré* et le chantre aimé de *Henri d'Ofterdingen* quittèrent le monde, l'illusion de leur vie était en pleine efflorescence. Ce qu'il serait advenu s'ils eussent survécu à l'heure enthousiaste, on l'ignore. Peut-être auraient-ils persisté, au risque de passer pour retardataires aux yeux de la génération nouvelle; peut-être aussi se fussent-ils jetés à corps perdu dans les tendances humanitaires et le socialisme, ainsi qu'il arrive à Bettina. Trop souvent, de nos jours, le socialisme n'est qu'un romantisme qui grisonne. Toujours est-il qu'il y avait chez certains des coryphées du mouvement rétrospectif en Allemagne un élément naïf qui, même encore aujourd'hui, se perpétue. De là toute une filiation de muses gracieuses et discrètes, la plupart ignorées du monde et cultivant le germe transmis dans un coin de la Souabe ou de la Thuringe, de la Silésie ou de la Marche. Ne vous est-il jamais arrivé, en parcourant les galeries d'un château, de remarquer parmi les portraits de famille la figure élégante et douce d'un jeune homme dont l'expression mélancolique vous indique d'avance la fin prématurée? Vous descendez au jardin, et, voyant des enfans s'ébattre sur

les pelouses, il vous semble reconnaître en eux quelque chose de l'air et des traits de l'aïeul adolescent. Ainsi, dans ces physionomies romantiques qui se détachent, non sans charme, sur le fond du tableau contemporain, je crois surprendre un peu du son de voix et du profil de Novalis. Pour ceux-là, nous l'avouons, les évènemens n'ont pas marché; il s'agit bien, en vérité, de tendances industrielles et de libéralisme! que leur importe l'ère constitutionnelle qui date de juillet? Parlez-leur de la source vive au fond du bois et du monde merveilleux qui l'habite, parlez-leur des rapports de l'esprit avec la nature, de cette harmonie élémentaire que le christianisme a rompue. Le poète donne à la nature un œil spirituel pour qu'elle voie, il lui donne une bouche pour qu'elle parle, il remet l'être humain en communauté avec le soleil et la terre, avec les plantes et les bois, et souffle en nous ce sentiment d'épouvante sacrée que l'aspect du beau inspire au sage de Platon.

Que de nuances dans le romantisme! M. Édouard Moerike est romantique et M. Heine aussi. M. Heine, si je ne me trompe, débuta au déclin de la période et vit éclore sa poésie aux derniers rayons du soleil d'Arnim et des Schlegel. Quoi qu'il fasse pour renier cette origine, l'auteur des *Reisebilder* en subira l'influence jusqu'à son dernier jour. Romantique défroqué, dira-t-on; oui, sans doute, mais heureusement pour lui l'instinct originaire a persisté. Même en ses écrits d'aujourd'hui, il n'est point rare de trouver çà et là maint passage qui ne respire que fantaisie et graces naïves; peu s'en faut que vous ne le preniez alors pour un modèle de simplicité, pour un cœur d'enfant, tant il a l'air de croire à l'existence de ces elfes et de ces kobolds, de ces nixes et de ces fées dont il conte les histoires avec un si délicieux abandon. D'ordinaire l'illusion ne se prolonge guère au-delà d'un paragraphe; au détour du feuillet, vous rencontrez le faune qui ricane; là même, selon nous, est la principale originalité de M. Heine. Dans la phalange romantique proprement dite, M. Heine n'eût jamais figuré au premier rang. Pour l'imagination et les idées, Arnim, Novalis, Bettina elle-même, garderont toujours sur lui une incomparable supériorité. La grande habileté de l'auteur des *Reisebilder* est d'avoir su se faire un romantisme à part, une sorte de romantisme critique dont mieux que tout autre il possède le secret en Allemagne. Mêler l'élément naïf de la poésie du moyen-âge à l'élément négatif des sociétés modernes, manipuler du soir au matin les principes les plus contraires, mêler Arnim à Byron, Novalis à Mme Sand, prendre même quand on peut un aiguillon à Voltaire, tel est, j'imagine, le

procédé. Le docteur Julius comparait dernièrement dans sa chaire de Koenigsberg la prose de M. Heine à un paradis terrestre, pour la richesse et le luxe de la végétation. J'admets volontiers le paradis terrestre, à condition qu'on n'oubliera pas le serpent. Arrivons à M. Édouard Moerike.

Vis-à-vis de MM. Heine, Herwegh, Freiligrath, de tous les dilettanti de l'Allemagne littéraire contemporaine, M. Édouard Moerike est un poète naïf : bien entendu qu'il ne saurait être ici question que d'une naïveté relative, d'un certain état d'innocence où la fantaisie vit cloîtrée en dehors des bruits et des menées du jour. De tout temps, et cela même au moyen-âge, la période naïve par excellence, des muses bien distinctes se sont trouvées en présence : la muse qui a conscience et celle qui ne l'a pas, la poésie d'art en un mot et la poésie populaire. Il va sans dire qu'aujourd'hui l'art prédomine. Encore en Allemagne trouve-t-on çà et là quelques individualités du genre de celle qui nous occupe. Chez nous, avouons-le, ces individualités deviennent plus rares. Ce sens naïf dont nous parlions tout à l'heure, cette virginité de l'intelligence, si tant est que nous l'ayons jamais eue, voici bien long-temps que nous l'avons perdue. Ainsi, Victor Hugo, Béranger, Sainte-Beuve, sont des artistes dans toute la force de l'expression, des natures en qui la faculté critique et la faculté imaginative marchent au moins de front. Pour trouver l'instinct naïf proprement dit, il faudrait s'adresser aux vocations féminines, et là même combien rares sont les exemples! Je ne vois guère que Mme Desbordes-Valmore qu'on puisse citer, car ce n'est ni l'auteur des *Glanes*, ni l'auteur de *Napoline*, esprits avisés, talens avant tout littéraires, qu'on rangera parmi les muses simples et qui s'ignorent. N'importe, cette rêverie, en général, a des charmes, et j'aime à l'opposer au dilettantisme du moment. Tandis que la muse de M. Freiligrath parcourt, en oiseau de passage, toutes les zones de l'univers, et va des mers de glace au Sahara, tantôt arrêtant son vol sur l'arbuste embaumé des tropiques, tantôt couvant de l'aile au bord du Nil des œufs de crocodile, on se prend à suivre les modulations du rossignol qui vocalise au clair de lune sous le tilleul du voisinage; et ce poète qui, sans vouloir sortir du cercle un peu restreint de son domaine, se fait modestement l'écho des chastes voix de la nature et des soupirs du cœur, a souvent touché de plus près à la véritable originalité que celui dont l'imagination se met si fort en frais pour nous décrire la ceinture du cheick du Sinaï ou les mœurs des nègres du Congo.

Donner le procédé de cette poésie de M. Édouard Moerike, à vrai

dire, on ne le saurait guère : c'est le chant de l'oiseau sur la branche, la chanson populaire dans sa plus naïve expression. On croirait lire de la prose, tant cette strophe a de simplicité, et cependant la rime vient à point, et la cadence est telle, que vous vous prenez à fredonner, à part vous, je ne sais quel motif imaginaire, comme si cette poésie avait en soi une musique infuse. Il faut avoir vécu parmi ces honnêtes populations de la Souabe, entendu les refrains du vieux temps qui se chantent à la brune sous les tilleuls de l'église, pour comprendre l'idyllique fraîcheur de ces compositions naïves. C'est d'ordinaire l'éternelle histoire du cœur des pauvres jeunes filles, un amoureux qu'on avait, et qui s'est enfui sans tenir ses promesses, les rêves caressés des anciens jours qu'on évoque pour les voir s'évanouir soudain, comme cette plainte jetée à l'écho du vallon, et que la brise emporte. « Temps des roses, hélas! que tu as passé vite! es-tu donc passé pour jamais? Ah! si mon amoureux m'était resté, je ne souffrirais pas de la sorte. En honneur de la belle moisson, elles chantent toutes, les faucheuses; mais, moi, triste et pauvre engeance, rien d'heureux ne m'attend ici-bas. A travers la prairie en fleurs je me glisse perdue en mes songes jusque vers la montagne où mille fois il m'a juré fidélité, et là, sur le versant, je pleure à l'ombre du tilleul, tandis qu'à mon chapeau le vent agite le ruban rose qu'y attacha sa main. » Ainsi finit le doux motif, ou, pour mieux dire, il ne finit pas, car c'est le caractère, car il entre dans le caractère même de ces émanations élégiaques de laisser l'imagination en suspens, de s'arrêter en l'air comme ces mélodies de Weber et de Schubert, désespoir éternel des amateurs de la symétrie musicale. Un soupir de harpe éolienne, un ruban qui flotte, une larme, voilà toute cette poésie. Libre à vous de passer outre, et même de sourire, si vous n'avez pas la note sympathique. Cependant il est dans ce mince volume de M. Édouard Moerike mainte chanson d'un naturel charmant auquel il faut qu'on s'attendrisse; et pour peu que vous vous souveniez de la complainte que psalmodie à son rouet la divine Marguerite de *Faust*, vous aimerez l'histoire de cette pauvre délaissée dont un mal pareil trouble la vie :

« De bonne heure, avant que le coq chante, avant que l'étoile ait pâli, je descends et j'allume le feu.

« La flamme naît, l'étincelle pétille, je regarde la flamme et l'étincelle, toute plongée en ma douleur!

« Et soudain il me revient, cruel enfant, que j'ai rêvé de toi toute la nuit.

« Larmes sur larmes coulent de mes yeux; ainsi le jour s'écoule; ah! que ne revient-il! »

Une autre fois l'Ariane champêtre s'adresse au vent : « O brise qui murmures, vent qui grondes, dis-moi d'où tu viens, où tu vas. » Mais le vent poursuit sa course sans l'entendre. « Le secret de ma vie, enfant, est-ce que moi-même je le sais? Je l'ai demandé aux montagnes, je l'ai demandé au ciel, aux fleuves, à l'océan, et ni les montagnes, ni le ciel, ni les fleuves, ni l'océan, ne m'ont répondu; ainsi je vais depuis des siècles. — De grace, arrête un seul moment, s'écrie alors la jeune fille, ne me diras-tu pas au moins en quels lieux est la patrie de l'amour, ne me diras-tu rien du secret de sa naissance et de sa fin? — Qui peut répondre à ce que tu me demandes? L'amour, ma belle, est comme le vent : rapide et prompt, jamais il ne repose, il est éternel; ce qui change, c'est le cœur! »

La muse de M. Édouard Moerike aime le merveilleux, les histoires de sorcières et les contes de fées, en un mot toute cette poésie du nord de l'Allemagne dont nous avons vu Kerner naturaliser l'esprit au jardin du Neckar. Ainsi même en ce groupe souabe si étroit, si uni, l'étude nous signale deux tendances, l'une réaliste, historique, plus portée, quand le surnaturel se rencontre, à le circonscrire dans l'ordre des phénomènes de conscience : Uhland et Schwab; l'autre exclusivement romantique et toujours prête à transporter les choses sur le domaine de la fantaisie : Justin Kerner et M. Édouard Moerike, son meilleur élève ou disciple, comme il vous plaira. « Il n'est point mal, écrit le docteur Frédéric Vischer, dans ses *Sentiers critiques*, il n'est point mal que de temps en temps la poésie se révèle sous une apparence fantastique à la *plate* raison qui prétendrait la condamner à ne jamais produire qu'une froide et vulgaire copie des choses, ne fût-ce que pour montrer à sa rivale, si prompte à regarder toute simplicité dans l'ame comme une concession faite à sa manière prosaïque d'envisager le monde, ne fût-ce, disons-nous, que pour lui montrer que le génie poétique, loin de laisser les choses comme elles sont, les modifie, les retourne et les transporte dans un royaume nouveau et imaginaire. » Pour ma part, je me range assez volontiers de l'avis du docteur de Tubingen, et j'avoue que j'adore les arabesques lorsqu'elles ont de sveltes encolures de sirène, des huppes de colibri et de voluptueux enroulemens de fleurs. — En parlant de sirène, il nous semble ouïr les voix traîtreusement enchanteresses de celles dont M. Édouard Moerike peuple les grottes de son lac. Sirène ici n'est pas tout-à-fait le mot; en cette mythologie du moyen-âge nixe conviendrait mieux : si je l'écris, me le passera-t-on?

Dans leur palais profond, sous les gouffres marins,

Trône le chœur fatal des sept nixes; leurs mains
De la rose des eaux balancent le calice,
Leurs yeux guettent le jour dont un pur rayon glisse.

Et dès que sur les flots par la brise emporté
Un navire fuit comme une ombre,
Du royaume des eaux monte une clameur sombre,
Un affreux cri de mort par sept fois répété.

Une cloche magique alors s'ébranle et sonne,
Les pâles sœurs dansent en rond;
Leur robe se défait, leur ceinture se rompt,
Leurs cheveux dénoués laissent choir la couronne.

Et la mer aussitôt déchaîne ses fureurs,
Et les élémens en délire
Rugissent autour du navire
Jusqu'à ce qu'il s'abîme au sein des profondeurs.

Ainsi chante l'astrologue Dracon au balcon de la princesse Liligi, sa blonde élève, qu'il a charge d'instruire dans les sciences occultes. Vers minuit, le grimoire s'est clos, et l'ardente jeune fille a supplié le maître de satisfaire à sa passion du merveilleux en lui contant des légendes d'un autre monde, la *Grotte des Sept-Sœurs*, par exemple, et l'histoire du *Fils du Roi*. L'astrologue n'a rien à refuser à la princesse, et le voilà commençant les préludes que nous venons d'entendre. La lune se mire dans les transparences vives des grandes eaux du parc; le pin rend ses accords nocturnes, de tièdes bouffées d'aubépines et d'acacias nagent dans l'air, et puis la voix de l'alchimiste a des vibrations si profondément sympathiques, car maître Dracon n'appartient point à cette race classique d'astrologues rébarbatifs qu'on nous montre la baguette à la main, et sur le dos une robe sordide à peine digne d'orner la carcasse d'un usurier talmudiste du *Ghetto*. Dracon est jeune encore, il est beau, et dès qu'un peu d'exaltation s'en mêle, son œil noir jette des flammes. O douce et blanche Liligi, pourquoi prolonger cette heure dangereuse? Que fait donc votre imprudente mère? Cependant la jeune fille continue à s'enivrer des paroles de l'enchanteur, qui, tandis qu'un charme inconnu la fascine, étend ses mains sur elle, et de sa lèvre basanée effleure ses doux yeux d'hyacinthe, dont une somnolence magnétique appesantit déjà les paupières. Liligi s'endort, et pendant son rêve il lui semble qu'elle entend les harmonies des sphères, et que les étoiles revèlent à son esprit le secret de nos destinées. Bientôt pourtant elle

s'éveille. « O maître, vous vous taisez; de grace, encore la ballade du *Fils du Roi,* » et l'astrologue continue ainsi :

A la surface de l'onde
Glisse le vaisseau royal,
Et les sept sœurs à la ronde :
Viens à nous, bel amiral!

Viens, nos chants doux et suaves
Te berceront désormais;
Viens, tu verras nos palais!
Viens, nous serons tes esclaves!

Et le fils du roi, séduit,
Quitte son bord. O démence!
On l'accueille, on le conduit
Sous la vive transparence.

Vois la porte du sérail
Où t'attendent les sultanes!
Vois l'escalier de corail,
Les minarets diaphanes!

Cependant le même soir,
Sur l'océan solitaire,
L'étoile du ciel put voir
Un corps flotter vers la terre.

C'était le beau fiancé
Du chœur des nixes marines.
Sept blessures purpurines
Étoilaient son sein glacé.

Ici la même scène à laquelle nous avons assisté tout à l'heure se renouvelle; le couplet qui nous a dit l'enivrement de la jeune fille sous les incantations de l'astrologue se reproduit en manière de refrain, et, comme dans les ballades de Schubert, à l'anxiété croissante de la mélodie, au ton plus orageux de l'accompagnement qui toujours davantage se complique, on sent les approches du dénouement. — Donc, la princesse Liligi demande une autre histoire; Dracon obéit : ce sera la dernière. Il chante, il chante! et sa lèvre, sur la fin, effleure encore la paupière de la jeune fille endormie. Plus d'histoires désormais ni de baisers; cette fois Liligi ne se réveille pas : car cet homme est un magicien au service des nixes, et voilà cette nuit trois semaines qu'il s'est introduit, à la faveur d'un emploi mensonger, dans le palais du roi pour préparer le sortilége. Dracon s'empare du corps inanimé de

la belle Liligi; porté sur son manteau fantastique, il gagne l'océan où bientôt il plonge avec sa proie, et va frapper à la porte de corail, amenant aux sept sœurs l'aimable princesse, qui sera nixe un jour et commence en attendant son apprentissage.

Une des graces principales de cette poésie est, selon moi, dans la naïveté même de l'inspiration du poète, dans la profonde sympathie de l'auteur pour son sujet. M. Édouard Moerike aime, on le voit, cette mythologie romantique; il y croit, il a foi dans son naturalisme, et, quand il parle de cette vie élémentaire des sources et des fleuves, je trouve en son accent quelque chose de la persuasive sérénité de Novalis interrogeant au sein des mines de la terre les forces vives des métaux. Au premier abord, l'idée pourra sembler étrange, et cependant rien n'est plus vrai : il y a parmi les poètes des organisations plus spécialement appelées à rendre certains frémissemens, certaines sensations de la vie de la nature. On dit de tel peintre : il fait bien l'eau, le ciel, les arbres; pourquoi n'en dirait-on pas autant de tel poète, de Wilhelm Müller et de M. Édouard Moerike par exemple, les deux lyriques en Allemagne qui, selon nous, ont pénétré plus avant dans ces mystérieuses confidences de la naïade moderne? celui-là un peu prosaïque, un peu bourgeois, comprenant davantage l'eau qui fait aller le moulin, le courant leste et clair où voyage la truite entre deux haies de gazon émaillé; celui-ci plus entraîné vers le merveilleux, plus romantique, et préférant au ruisseau de la belle meunière la grotte de cristal des ondines du Rhin ou du Danube.

Sur le Danube immense un esquif a glissé,
Vois, c'est la fiancée avec le fiancé.

« Que puis-je te donner, mon bien-aimé? dit-elle;
Dis, quel est le trésor que ton désir appelle? »

Lui plaisante et sourit; mais la vierge, à ces mots,
Plonge sans hésiter son bras au sein des flots.

« Naïade du Danube, ah! que ton flot m'envoie
Pour mon doux bien-aimé quelque splendide proie! »

Et soudain dans sa main étincelle au soleil
Une royale épée au pommeau de vermeil.

A son tour, lui s'incline, et voilà qu'il ramène
Dans ses doigts un collier qu'envierait une reine.

Sur le front de sa belle il le pose à l'instant;
On dirait à la voir la fille du sultan! —

« Naïade du Danube, ah! que ton flot m'envoie
Pour mon doux bien-aimé quelque splendide proie! »

La vierge recommence, et sa main, ô trésor!
Du sein des flots émus retire un casque d'or.

Et lui, durant ce temps, pêches miraculeuses!
Ramène un peigne orné de pierres précieuses.

Pour la troisième fois sa main plonge dans l'eau;
Ah! malheur! la voilà tombée hors du bateau!

Il s'élance après elle, et la saisit à peine,
Que la nymphe tous deux vers le fond les entraîne.

La nymphe du Danube est avare et sans cœur;
Jeune fille et garçon paieront cher sa faveur.

La barque sur les eaux désormais flotte vide,
Le soleil disparaît, la nuit tombe rapide;

Et, quand la lune au ciel se leva, les deux corps
Surnageaient enlacés et voguaient vers les bords.

Ces forces élémentaires, hostiles à la race humaine, ne séjournent point seulement sous les eaux; le naturalisme populaire dont la muse romantique évoque l'esprit, le naturalisme du moyen-âge en peuple la création. Comme l'océan et les fleuves, la terre et l'air ont une vie occulte, et malheur à qui refuse d'y croire! Une belle jeune fille, courtisée de tous, s'amuse à bafouer ses amoureux : « Plutôt que de me marier, dit-elle un soir, j'aimerais mieux me faire la fiancée du vent. » Or, pendant la nuit, le vent survient et l'emporte, et, neuf mois après, la commère met au monde le bandit Jung Volker. — Autre part, c'est la fille du meunier, Greth, que l'esprit du vent ensorcelle. Un matin, le fils du roi entre au moulin, et, la trouvant seule, va l'embrasser, lorsque soudain la chevelure de la belle se met à tournoyer, à bruire, à gronder, que c'est une tempête dans la maison, tandis qu'au dehors pas un rameau ne bouge. « Ah! s'écrie le don Juan épouvanté, tu es la fiancée du vent; c'est toi qui, l'autre nuit, as enlevé le drapeau de mon palais. » A ces mots, un coup de vent brise la fenêtre et les emporte tous les deux par-delà les mers, sur un pic désolé où la sorcière étouffe son amant d'une étreinte. Dirai-je encore l'histoire fantastique de ce petit homme à bonnet rouge qu'on voit apparaître à la lucarne d'une certaine maison de la ville chaque fois qu'un incendie doit éclater dans la contrée? Dès la veille, il va et vient, monte et descend, se remue et s'agite comme sous une fiévreuse

influence, puis, à la première alarme, on le voit sortir de sa retraite sur un maigre bidet dont les naseaux ont l'air de flairer la flamme, et jusqu'à ce qu'un nouveau désastre menace d'éclater, cavalier et monture ne reparaissent plus. — Mais, dira-t-on, ce sont là des contes de nourrice que nous débite votre auteur : peut-être; seulement ne médisons pas trop de ces enfantillages de la pensée, ils ont bien aussi leurs charmes et leur intérêt. C'est à tort d'ailleurs que nous comptons l'enfance et la jeunesse au nombre de ces choses qui passent sans retour. On citerait au besoin tel moment de l'existence le plus sérieusement occupée, où ces aimables fantaisies du berceau reparaissent en secret évoquées, et, pour peu qu'une forme élégante et littéraire ravive alors ces réminiscences d'un autre temps, on goûte sans trop rougir l'enfantillage, et le poète est bien venu. En ce sens, a-t-on jamais rien pensé de plus vrai que ce vers tant connu :

Si Peau d'Ane m'était conté, etc.?

Il s'en faut cependant que cette muse naïve ignore les purs secrets de l'art, les idéales combinaisons de la forme classique; je noterais, à ce propos, plus d'une élégie touchée de main de maître, et qui tiendrait fort dignement sa place dans le recueil du mieux goûté de nos intimes, la *Visite au Val d'Urach*, par exemple, morceau tout empreint d'une exquise et touchante mélancolie. Le poète, évoquant son passé, retourne aux lieux où s'écoulèrent ses premières années. Impossible de rendre avec plus de bonheur que ne l'a fait M. Édouard Moerike en cette aimable pièce l'émotion d'une pareille scène :

« Vallon chéri, je crois rêver en m'égarant ainsi sous ton épaisseur; aucun prodige dans ce que voient mes yeux, et pourtant il me semble que le sol frémit, que l'air et la feuillée gazouillent; cent miroirs verdoyans me renvoient mon passé qui me trouble en me souriant; la vérité me devient une poésie, et ma propre image un fantôme étrange à la fois et doux. »

S'adressant alors à ces torrens que le soleil inonde de ses feux, à ces bois profonds, dont les chaudes bouffées lui arrivent chargées de vapeurs balsamiques : « Me reconnaissez-vous, s'écrie-t-il, moi qui si long-temps ai vécu parmi vous?

« Ici, chaque tige m'enlace en d'ineffables méditations; pas un caillou, pas un brin d'herbe si petit, que mon regard ne s'y attache avec langueur. Brins d'herbe et cailloux me parlent de choses oubliées à demi; la joie et la peine se disputent mon ame; je voudrais pleurer, et la larme s'arrête, tandis qu'en ma fiévreuse angoisse j'ai hâte de pénétrer plus avant. »

A quelques pas de là, notre poète rencontre les sources de la vallée. Aussitôt, comme vous pensez, le motif favori lui revient, et nous le voyons interroger de nouveau cet esprit de la nature dont il semble pressentir la vie élémentaire sous la transparence des eaux.

« Montrez-moi, s'écrie-t-il, ô sources! montrez-moi vos cellules tapissées de mousse, montrez-moi, au plus secret du bois, les matrices profondes où s'élaborent vos ondes impétueuses avant de s'épancher en cascades sur les rochers et la vallée. »

Je regrette de ne pouvoir donner aucune idée du grand air que respirent ces stances, du vigoureux métal dont se composent ces octaves. Ici, on peut le dire, le poète est digne de son interlocuteur, et certes il faut que l'esprit de la nature ait fait vœu d'un mutisme impitoyable pour ne pas répondre à qui l'interroge sur ce mode antique et solennel. Que de grace encore et de tendre émotion dans le tableau des premières amitiés dont ce paysage lui rappelle les beaux jours! Il évoque du sein des touffes de feuillage le camarade de son enfance :

« O toi qui jadis fus un autre moi-même, oh! viens, cher enfant, viens sans crainte; aujourd'hui encore nous nous ressemblons, et jamais nous n'aurons à nous effrayer l'un de l'autre. »

Mais en vain il étend les bras, en vain il conjure la place, le feuillage reste immobile, et sur le banc accoutumé l'ami d'autrefois ne revient pas s'asseoir : « Adieu donc, ô vallée! soupire alors le poète en s'éloignant le cœur gonflé de larmes; adieu, seuil paisible de mon existence, foyer où je puisais le meilleur de mes forces, nid embaumé des premières sensations, adieu, je pars, et que ton génie m'accompagne. »

Il y a plus : maint fragment de ce trop court volume, surtout dans la dernière partie, témoigne d'un commerce assidu des anciens. Sans parler de diverses traductions de Catulle heureusement venues (le choix n'indique-t-il pas ici certaine affinité de complexion?), on noterait çà et là telle pièce où le symbolisme antique se mêle, non sans charme, aux détails un peu réels de nos pratiques modernes : le poème intitulé *Fêtes d'Automne*, par exemple, dans lequel Dionysos évoqué se révèle, en vrai dieu légitime qu'il est, à ces bons paysans de la Souabe. Garçons, filles et matrones, sont rassemblés pour les vendanges, déjà la fête va son train; mais voyez donc, sous ces bosquets, ce marbre festonné de pampre et de lierre. Quel air rêveur! Serait-ce là Bacchus? « Viens te mêler à nos groupes joyeux, s'écrient les vendangeurs, viens, ou du moins fais-nous signe de la main que tu

nous as compris, et mesure trois pas le long de nos vignes riantes. » Cependant le dieu demeure immobile et chacun croit avoir perdu sa peine, lorsque trois coups de tonnerre ébranlent la vallée.

« Ainsi Zeus lui-même a voulu que son fils nous soit propice, ainsi nulle prière n'est vaine, et l'Olympe exauce encore les vœux des gens. »

A cette manifestation divine succède un silence sacré; puis, le trouble religieux se dissipant, on songe à couronner la fête.

« Entonnez les dernières chansons et descendez par couples jusqu'au fleuve, où vous attend un bateau pavoisé. A la place d'honneur, que le dieu s'installe et nous dirige, et que l'équipage glisse en chuchottant par les frais sentiers que la lune éclaire. »

L'épigramme dans le goût antique, et telle du reste que Goethe l'a restaurée, se montre aussi par moment aiguisée tant bien que mal et voulant mordre, mais plus volontiers sentimentale, comme dans ce sixain que le poète adresse à sa mère :

« Eh quoi! de tant de poésies, pas une qui te soit destinée, ô ma mère! Pour te chanter, crois-moi, je suis trop pauvre ou peut-être trop riche, car toi seule, en mon sein, es tout un poème encore *inchanté* (1), un poème que nul ne sentirait et que je garde pour me consoler lorsque mon cœur attristé se détourne du monde, et, solitaire, contemple en lui la paix durable de son immortelle partie. »

Une autre fois le poète, traversant un cimetière de village, s'arrête devant une sépulture délabrée. Que d'abandon et de misère! C'est à peine si quelques vieillards du pays se souviennent du nom qui fut gravé sur cette dalle, et nul, à coup sûr, n'y soupçonne un sanctuaire. Là repose la mère de Schiller, du prince des lyriques souabes. Le passant attendri cueille sur la place une églantine, et la rose sauvage devient entre ses mains le sujet d'une élégie en douze vers qui serait peut-être la meilleure épitaphe à inscrire sur la pierre de celle qui mit au monde un immortel, si pendant qu'on élève des statues au fils on pouvait s'informer encore de l'endroit où gisent les ossemens de la mère.

Nous en avons dit assez sur M. Édouard Moerike pour qu'on ait une idée du caractère de cet aimable esprit. Nous n'osons croire cependant que les amateurs du haut goût en littérature s'accommodent jamais d'un régime si simple, à moins que ce ne soit par contraste à

(1) Ein noch *ungesungenes Lied* ruhst du mir im Busen.

l'ordinaire du jour. On nous a tant saturé le palais de genièvre et d'arack, qu'il pourrait se faire peut-être qu'un peu d'eau pure et naturelle puisée à la source voisine eût son mérite parmi nous. Inutile d'ajouter que dans tout ceci nul sentiment réactionnaire ne nous anime. En feuilletant cette infinité de publications poétiques que le libraire Cotta édite sans relâche, et qui, chose étrange, se vendent toutes plus ou moins, tant est vivace aujourd'hui encore le goût des vers dans cette Allemagne de Mme la comtesse Hahn-Hahn et de M. de Sternberg, il nous a semblé surprendre chez l'auteur de ce mince volume un romantisme doucement élégiaque, une fraîcheur native, que nous avons essayé de faire apprécier. Ici rien de titanique, de byronien. La douleur humaine, quand elle se rencontre, n'est guère qu'un soupir, qu'une larme assez rapidement séchée. Quant au cri déchirant de la conscience moderne, à ces accens sublimes qui ne résonnent que sur les lyres immortelles, demandez-les aux chantres de *Werther* et de *René*, de *Childe-Harold* et de *Jocelyn*. La muse dont nous parlons garde modestement la plaine et l'ombre, et si l'envie lui prend de parcourir les régions de l'air, ce n'est pas sur les ailes d'un aigle qu'elle voyage, mais sur le nuage d'Arnim et de Brentano qui l'entraîne à la chasse des elfes et des fées. Nous savons très bien que la Muse peut avoir de nos jours à remplir de plus sérieuses missions, et qu'il ne s'agit pas pour elle uniquement désormais de soupirer quelque élégie oiseuse au clair de lune, ou d'insuffler à l'aide d'une sarbacane je ne sais quelles vaporeuses silhouettes que le vent emporte. La poésie éclaire de son flambeau les plus secrets recoins de la vie des peuples; la poésie chante l'épopée du cœur, et ne se lasse pas de redire d'âge en âge l'éternelle imprécation du Prométhée humain; la poésie explore toute profondeur, tout abîme, et, comme Jésus-Christ, comme Dante, ne reculera pas devant la descente aux enfers. Bien entendu cependant qu'en explorations si solennelles l'esprit d'en haut interviendra. A Jésus-Christ lui-même la légende donne un ange pour guide; Dante, comme on sait, eut Virgile. Or, pour peu qu'on ne soit pas bien sûr d'avoir quelque génie à ses côtés, j'imagine qu'on fera toujours mieux de restreindre sa sphère. En pareil cas, le plus prudent est encore de suivre le sentier de la fantaisie et de s'en aller rêver au bois voisin; là du moins, si l'on s'égare, on a bientôt retrouvé sa voie, et le pire qui puisse arriver, c'est d'avoir perdu quelques heures.

HENRI BLAZE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 juillet 1845.

Le ministère a réussi dans ses négociations avec la cour de Rome. Sur un ordre du général de la société, les jésuites de France seront dispersés, leurs maisons seront fermées, leurs établissemens seront dissous. Ceux d'entre eux qui voudront résider sur le territoire français rentreront dans la catégorie du clergé ordinaire; ils seront soumis à l'autorité des évêques et des curés. Telles sont les concessions obtenues par M. Rossi. Nous ne chercherons pas à diminuer l'importance de ce résultat; c'est un évènement heureux pour le pays et un succès pour le ministère. Si le cabinet du 29 octobre avait eu souvent de pareilles fortunes, son existence n'aurait pas été si vivement débattue.

Le gouvernement pouvait s'armer de la loi et frapper directement les jésuites; il a mieux aimé prendre la voie pacifique et conciliante des négociations. Ce parti, plus sage en apparence, n'était pas cependant sans danger : un échec diplomatique eût pu compromettre la situation du gouvernement; mais la négociation a réussi. Dès-lors, il n'y a que des éloges à adresser au cabinet. Dira-t-on qu'il a humilié la France devant la cour de Rome? Nous ne pouvons supposer que le ministère, en négociant avec le saint-siége, n'ait pas réservé les droits de la France. Si la négociation eût échoué, les lois eussent été exécutées. Le ministère a négocié pour prévenir une conclusion irritante, pour calmer des scrupules religieux, pour ménager des susceptibilités; il a voulu que Rome fût avertie, et qu'elle vînt mettre le poids de son opinion dans la balance. Cette conduite n'est point de la faiblesse; c'est de la modération et de l'habileté. Les jésuites diront qu'ils ont cédé devant Rome et non

devant notre gouvernement : qu'importe, pourvu qu'ils cèdent, pourvu qu'ils se dispersent, et que leurs associations soient dissoutes? Nos lois, pour exister, n'ont pas besoin du témoignage des jésuites, et notre gouvernement peut se passer de leur estime comme de leur affection.

On a dit que la négociation avait échoué, en ce sens que ce sera le général de l'ordre et non le pape qui prononcera la dispersion des jésuites de France. Ce raisonnement n'est pas digne d'une opposition sérieuse. Personne ne croira que le saint-père soit demeuré étranger aux concessions obtenues par notre gouvernement; personne ne supposera que le général des jésuites se soit engagé à dissoudre les établissemens de France sans l'aveu du pape et sans son adhésion formelle. La cour de Rome, soit pour ne pas froisser ceux des membres du clergé français qui ont appuyé ouvertement les prétentions des jésuites, soit par ménagement pour les jésuites eux-mêmes, a pu vouloir que son intervention fût laissée dans l'ombre, et que l'initiative parût appartenir au général de la société. On ne peut qu'approuver cette réserve, qui n'ôte rien à l'efficacité des mesures concertées avec le saint-siége, et qui a dû rendre l'issue de la négociation plus facile.

On connaît peu jusqu'à présent les circonstances qui ont précédé ou accompagné la négociation de M. Rossi. Voici sur ce sujet quelques détails dont nous pouvons garantir l'exactitude.

Jusqu'au rapport de l'honorable M. Thiers sur le projet de loi de l'enseignement secondaire, la gravité de la question des jésuites avait peu frappé l'esprit des ministres du 29 octobre. M. Martin du Nord tranquillisait ses collègues en leur répondant des intentions du clergé; M. Villemain exprimait des inquiétudes que l'on écoutait peu; l'entente cordiale occupait toutes les pensées de M. Guizot. Enfin, quand la chambre eut choisi M. Thiers pour être l'interprète de ses sentimens sur cette question, le ministère ouvrit les yeux. Ce choix significatif de l'illustre chef du centre gauche nommé par la majorité malgré les efforts du parti ministériel, l'effet de cet évènement dans le pays, la joie qu'en ressentirent les vrais amis des libertés constitutionnelles, tout cela fit comprendre au gouvernement qu'il fallait agir.

Divers moyens furent proposés et repoussés. M. Guizot fut le premier, dans le conseil, qui parla d'envoyer un négociateur à Rome, chargé de réclamer l'intervention du saint-siége. Cette proposition fut d'abord trouvée assez étrange par les collègues de M. le ministre des affaires étrangères. Les uns pensèrent que la négociation ne pourrait réussir, les autres que le gouvernement, en cas d'échec, se trouverait placé dans une situation plus difficile qu'auparavant, puisqu'après avoir forcé la cour de Rome à entrer dans la lutte, il aurait sur les bras deux ennemis au lieu d'un. On se demandait en outre quel serait le négociateur qui consentirait à jouer sa fortune diplomatique dans une mission pareille. Cependant le conseil finit par adopter le projet de M. Guizot, et M. Rossi, que ses talens, sa renommée, les qualités particulières de son esprit, et une certaine finesse italienne,

rendaient merveilleusement propre à cette négociation, partit pour Rome avec des instructions précises, qui réclamaient la dispersion des jésuites de France et la fermeture de leurs établissemens.

Tous ceux qui étaient à Rome lors de l'arrivée de M. Rossi s'accordent à dire que l'entrée du négociateur français dans la ville éternelle n'a pas été triomphale. L'accueil du pape Grégoire XVI fut courtois et affable; mais la haute société romaine, complice des intentions du sacré collége, reçut M. Rossi avec une froideur marquée. En homme habile, M. Rossi parut ne pas s'apercevoir de ces dispositions malveillantes. Il vit les cardinaux, les personnages influens; il les reçut chez lui; on ne parla plus bientôt que de son esprit et de ses dîners; on se rapprocha de lui, on l'entoura. Néanmoins la négociation n'avançait pas. M. Rossi prenait faveur, mais les jésuites n'avaient pas perdu un pouce de terrain, et les dépêches que M. Guizot recevait de Rome étaient loin d'être rassurantes. Le ministère commençait à s'inquiéter.

Sur ces entrefaites eurent lieu en France les interpellations de M. Thiers, suivies de l'ordre du jour motivé qui mettait le ministère dans la nécessité d'exécuter les lois du royaume contre les jésuites. Aussitôt M. Rossi s'empara de cette manifestation pour frapper l'esprit de la cour de Rome. Armé d'une dépêche énergique de M. Guizot, il démontra l'urgence d'une concession; il tint un langage plus pressant; il fit des représentations plus vives. Dès-lors on l'écouta; des conférences eurent lieu, et la négociation marcha rapidement. Le cardinal Lambruschini, connu autrefois pour ses opinions exaltées, et peu favorable jusqu'ici à la cause du gouvernement de juillet, fut l'ame d'un projet de conciliation qui triompha enfin des résistances entretenues autour du saint-siége. Toutes les concessions demandées par M. Rossi furent accordées. Seulement, pour ménager l'amour-propre des jésuites et les susceptibilités du clergé français, on convint que le général de l'ordre interviendrait dans l'application des mesures consenties par la papauté. Des gens qui se prétendent bien informés, et qui aiment à sonder les replis du cœur humain, disent que le général des jésuites accomplira sans regret la mission dont il s'est chargé. Une chose le console, c'est que les jésuites de France possèdent aujourd'hui quinze ou seize millions, que le bon père, sans doute dans l'unique intérêt de la société, trouverait mieux placés à Rome qu'à Paris. Cette considération, dit-on, n'aurait pas été sans influence sur les engagemens qu'il a pris, et qu'il a déjà exécutés, car, au moment où nous écrivons, l'ordre de la dispersion des jésuites est venu en France. La dissolution de leurs établissemens est prononcée.

Néanmoins, M. Rossi restera encore quelque temps à Rome pour assurer les résultats de la négociation. Le ministère compte sur l'utilité de ses démarches dans le cas où des résistances inattendues feraient naître des difficultés nouvelles. D'ailleurs, les instructions dont il est chargé comprennent un point qui n'a pas encore été résolu. Il s'agirait des lazaristes, en faveur

desquels le gouvernement voudrait obtenir du saint-siége des garanties. Il est probable que M. Rossi fera de nouveaux efforts pour réussir sur cet objet important.

Somme toute, nous l'avons déjà dit, cette conclusion des affaires de Rome nous paraît mériter l'approbation de tous les gens sensés; elle est d'accord avec les vœux que nous avons toujours formés, avec les opinions que nous avons constamment défendues. C'est avec un vif regret que nous avons vu naître, sous le ministère actuel, la question des jésuites. Nous avons toujours souhaité que le débat eût une issue pacifique. Les querelles religieuses ne sont pas de notre temps. Ce nom de jésuites jeté au milieu de nos discussions politiques, ces protestations hostiles de plusieurs membres de l'épiscopat, ces violences de quelques écrivains fanatiques auxquelles répondaient malheureusement d'autres violences échappées dans l'emportement de la lutte, tout cela nous semblait un anachronisme qu'il était urgent de faire cesser. Le mal que l'on aurait pu prévenir dès l'origine par une conduite plus ferme s'était aggravé en se prolongeant; la conclusion présentait des difficultés : le ministère a su les résoudre par des moyens qu'approuveront tous les esprits modérés. Il n'y aura point de persécution, point de martyrs : nous nous en réjouissons. Nous rendons hommage à la sagesse du saint-siége; son rôle dans cette affaire prouve qu'il sait comprendre l'esprit de l'époque, et qu'il connaît les véritables intérêts de l'église. Espérons que chacun aussi comprendra ses devoirs. Délivré d'un auxiliaire dangereux, le clergé français suivra l'exemple de modération que lui donne la papauté; il cessera de soutenir des principes subversifs de l'autorité de l'état. D'un autre côté, l'état ne sera plus défendu avec ces armes railleuses et sceptiques qui effraient la religion. Plus de réaction dans un sens ni dans l'autre, plus de doctrines ultramontaines, mais aussi plus de Luthers. Ce ne sont point les Luthers de nos journaux ou de nos écoles qui ont fait triompher la bonne cause; ce ne sont point leurs prédications qui ont garanti les droits de l'Université et qui ont raffermi la marche du gouvernement au milieu de la tempête soulevée contre lui. Tandis que le débat sur les jésuites provoquait au dehors des exagérations regrettables, la vraie philosophie, amie de la foi et de la raison, parlait à la tribune le langage mesuré qui convient à notre pays, à la tolérance de notre siècle et au caractère modéré de nos institutions.

Justes envers le ministère, que nous félicitons sincèrement d'avoir terminé une affaire épineuse, envers l'habile négociateur qui a si bien rempli la mission confiée à sa dextérité et à sa prudence, nous avons bien le droit de demander que l'on soit juste aussi envers les hommes dont les conseils et l'influence ont prêté un si grand secours au gouvernement. Aujourd'hui, cependant, on se plaît à rabaisser ces hommes. Ils n'ont rien dit, ils n'ont rien fait d'utile. Ils n'ont parlé, ils n'ont agi que pour entraver la marche du cabinet. Heureusement, le pays ne partagera pas cette ingratitude des feuilles ministérielles envers M. Thiers, M. Cousin,

M. Dupin, M. Barrot. Tout le monde sait d'où l'impulsion est venue. On se rappelle l'attitude embarrassée du pouvoir dans la discussion de la loi sur l'enseignement à la chambre des pairs. On se rappelle ses hésitations et son silence à la chambre des députés. Pendant que son inaction aggravait le péril, qui a pris en main la question, qui a imprimé au gouvernement une direction salutaire, qui a réclamé une solution prompte, soit par les voies légales, soit par des formes conciliantes, qui a professé les principes d'après lesquels la négociation a été suivie, qui a parlé, qui a conseillé d'agir, si ce n'est l'opposition, représentée dans cette circonstance par M. Thiers, et par les honorables membres que nous venons de nommer? L'opposition n'a pas négocié, cela est vrai; mais tout porte à croire que l'on n'eût pas négocié, si elle avait gardé le silence, et, dans tous les cas, la modération et la fermeté qu'elle a montrées ont rendu la négociation plus facile. Voilà ce que des écrivains ministériels devraient avoir la bonne foi et le courage de reconnaître, au lieu de plaisanter ingénieusement tous les matins sur le prétendu dépit de l'opposition. A les entendre, on dirait que le ministère a vaincu l'opposition en triomphant des jésuites. Est-ce donc ainsi qu'il faut écrire l'histoire pour être agréable au ministère?

Un jour viendra sans doute où le pouvoir et ceux qui le défendent comprendront mieux les véritables conditions du gouvernement représentatif. Pourquoi cet acharnement des feuilles ministérielles à déprécier sans cesse l'opposition, à nier sa part d'influence, à lui contester ses mérites, à méconnaître les services qu'elle peut rendre et ceux qu'elle a rendus? N'est-il pas avéré que l'opposition, depuis bientôt cinq ans, a pris une part décisive dans les grandes affaires qui ont occupé le pays, telles que la loi de régence, les fortifications, le droit de visite, l'accroissement de la marine, et, en dernier lieu, la question des jésuites? Pourquoi nier l'évidence? Pourquoi vouloir tromper si grossièrement l'opinion? N'est-ce pas l'honneur de notre pays, et un témoignage de sa maturité politique, que le pouvoir ait aujourd'hui en face de lui une opposition éclairée, influente, qui lui donne souvent d'utiles conseils, et dont l'impulsion est bonne à suivre? N'est-ce pas là un symptôme heureux, un gage de confiance dans l'avenir, un progrès de nos institutions; les organes du gouvernement ne devraient-ils pas signaler ce progrès et en féliciter le pays, au lieu de sacrifier la vérité à des passions égoïstes?

Les nouvelles du Maroc nous apprennent qu'Abderrhaman a enfin ratifié le traité du 18 mars. Toutefois, les anciens traités de commerce entre la France et le Maroc seront prochainement révisés; cela veut-il dire que les clauses stipulées à Lalla-Maghrnia sur les relations commerciales ne seront pas maintenues? C'est un fait qui n'est pas encore éclairci. On annonce qu'un envoyé extraordinaire de l'empereur viendra à Paris pour suivre les négociations.

Le traité du 29 mai relatif à l'abolition du droit de visite a donné lieu à de nouveaux débats de chaque côté du détroit. En France, tout le monde est

d'accord pour approuver les clauses générales du traité. Si l'indécision règne encore sur plusieurs points, l'expérience les éclaircira. Toute discussion sérieuse doit donc être ajournée à la session prochaine. L'opinion de la chambre des pairs est la même à cet égard que celle de la chambre des députés. Aussi, le crédit demandé pour la station navale d'Afrique eût été voté au Luxembourg sans discussion, si M. de Boissy n'eût soulevé quelques critiques de détail, qui ont été pleinement réfutées par M. le duc de Broglie. L'illustre pair a expliqué le silence du traité en ce qui concerne la répression de la traite sur la côte orientale d'Afrique. Les traités de 1831 et 1833 n'avaient rien stipulé pour la côte orientale; il n'y avait pas lieu dès-lors à s'en occuper dans la convention du 29 mai, dont le principal but a été de substituer un nouveau mode au droit de visite réciproque. Sur la côte occidentale, la France est engagée; sur la côte orientale, elle n'a contracté aucune obligation. Elle est libre d'y envoyer tel nombre de vaisseaux qu'elle voudra. D'ailleurs, jusqu'ici, la traite n'a jamais eu lieu sur la côte orientale que sous le pavillon portugais, lequel, d'après les conventions existantes, est soumis à une surveillance rigoureuse de la part de l'Angleterre. Voilà pourquoi le gouvernement anglais entretient une croisière sur cette côte, tandis que la France peut se dispenser d'en avoir une. Les charges de notre marine seront-elles augmentées par suite de la convention du 29 mai? M. le duc de Broglie démontre qu'elles seront, au contraire, diminuées. Sous l'empire des anciens traités, la France entretenait quatre croisières, formant quarante-trois vaisseaux; elle n'aura plus désormais que vingt-six bâtimens à fournir pour la répression de la traite.

A mesure que la convention du 29 mai sera plus connue, nous espérons qu'elle sera de plus en plus approuvée par l'opinion. Nous souhaitons vivement que l'expérience en démontre les bienfaits. Nous sommes disposés à y voir, dès à présent, une satisfaction réelle accordée par le ministère au sentiment national, et, de la part du gouvernement anglais, une juste déférence aux susceptibilités légitimes de notre pays. Puisse cette conclusion, longtemps réclamée par la tribune française et déclarée impossible par ceux même qui l'ont obtenue, opérer un rapprochement durable entre les deux peuples! Cet espoir, nous le croyons, est partagé par la majorité des esprits en Angleterre, car nous ne voulons pas prendre pour l'expression d'un parti le dernier discours prononcé dans le parlement anglais par lord Palmerston. Que le noble lord, qui a voulu l'extension illimitée du droit de visite, regrette les traités de 1831 et 1833, on le conçoit sans peine; qu'il trouve la convention du 29 mai inefficace, l'avenir se chargera de lui répondre; mais un ancien ministre de l'Angleterre, un des hommes les plus considérables du parlement britannique, ne devrait pas se tromper sur les sentimens de la France au point de déclarer qu'elle veut l'impunité de la traite, et que son véritable grief contre le droit de visite est de le trouver trop efficace contre le trafic des esclaves. Si de semblables paroles étaient souvent prononcées à la tri-

bune anglaise, ce ne serait pas un bon moyen de resserrer l'union entre les deux peuples. Heureusement sir Robert Peel, dans sa réponse à lord Palmerston, a été mieux inspiré que son imprudent adversaire. Il a su respecter l'esprit public de notre pays; il a justifié ses intentions. Tout son discours, quoique réservé, porte l'empreinte d'une disposition amicale à l'égard de la France. Nous voudrions que sir Robert Peel eût toujours tenu le même langage. Peut-être, il y a un an, avait-il les mêmes sentimens; mais, à coup sûr, il ne savait pas les exprimer de la même manière.

On le voit, nous ne cherchons en aucune façon à dissimuler les succès récens du cabinet. On ne nous accusera pas de les amoindrir. Nous reconnaissons volontiers que la situation du ministère est modifiée depuis un mois. Jusque-là, ses fautes pesaient sur lui. Toléré plutôt que soutenu par une majorité douteuse et mécontente, quelquefois même désavoué par elle, objet de défiances qu'il ne pouvait calmer, d'inquiétudes qu'il ne pouvait dissiper, il avait marché d'échecs en échecs durant tout le cours de la session. Le pouvoir était devenu entre ses mains un fardeau trop lourd qui semblait toujours au moment de lui échapper. Deux négociations heureuses viennent de le raffermir, au moins temporairement. Il ne faut pas croire cependant que sa tâche soit finie, et qu'il n'ait plus qu'à se reposer dans la contemplation de sa gloire. Nous sommes forcés de le dire, au risque de troubler la joie de son triomphe, il lui reste encore bien des choses à faire pour mériter l'entière confiance des chambres et du pays.

En terminant l'affaire du droit de visite et la question des jésuites, le ministère du 29 octobre a réparé des fautes qu'il avait commises. Si M. Guizot n'avait pas signé la convention de 1841, condamnée par les chambres, la question du droit de visite n'aurait pas excité en France l'irritation que l'on a vue, peut-être même n'aurait-elle pas été soulevée. De même, si une sécurité aveugle et de funestes complaisances n'avaient pas encouragé dans l'origine les empiètemens du clergé, la question religieuse n'eût pas pris les proportions qui l'ont rendue si grave. Toutefois, nous le reconnaissons, c'est un mérite de savoir réparer ses fautes. Oublions donc le droit de visite et les jésuites; mais que le ministère n'en reste point là, qu'il sorte du cercle étroit où il a renfermé jusqu'ici sa politique, qu'il trouve à la France une noble carrière digne de sa destinée et de ses souvenirs. Deux reproches ont toujours été adressés au cabinet : on a dit de lui qu'il n'avait pas le sentiment national et que sa politique était stérile. Ces reproches lui sont venus souvent de ses meilleurs amis; qu'il cesse de les mériter. On a dit aussi que le ministère avait abaissé le pouvoir; qu'il cherche maintenant à le relever, à lui rendre son ascendant nécessaire; qu'il donne l'impulsion au lieu de la recevoir, qu'il dirige la majorité. Que, dans toute circonstance difficile, ce ne soient pas les chambres qui ordonnent et le gouvernement qui exécute. A ce prix, le ministère du 29 octobre regagnera dans le pays tout le terrain qu'il a perdu, et que ses derniers succès ne lui ont pas encore fait retrouver.

Assurément, jamais un ministère n'a rencontré des circonstances plus favorables pour diriger la France dans les voies d'une politique glorieuse et féconde. L'intérieur est calme; au dehors, les intentions sont bienveillantes. Le bon accord se rétablit entre l'Angleterre et la France, l'union des deux gouvernemens semble se resserrer plus étroitement. A quoi peut donc servir cette union, si ce n'est à faire réussir de grandes entreprises, dignes de l'esprit généreux des deux nations et du rang qu'elles tiennent dans le monde? La difficulté du droit de visite résolue, combien n'y a-t-il pas d'autres questions où il serait utile de faire marcher de front la politique des deux pays pour garantir l'équilibre des grandes puissances, favoriser le développement des libertés constitutionnelles et assurer les progrès de l'humanité! Serait-ce une chimère que de vouloir des garanties plus sûres contre l'ambition de la Russie en Orient, une protection plus efficace pour les libertés de la Grèce, une intervention plus active et plus loyale pour réprimer l'anarchie sanglante du Liban, où de malheureux chrétiens, les amis de la France, les protégés de notre gouvernement, sont livrés sans défense à des ennemis fanatiques, impitoyables, que la connivence des autorités turques encourage, et que l'administration insouciante du divan abandonne tranquillement à leurs fureurs? Les dernières correspondances du Levant donnent sur cette déplorable guerre des détails qui font frémir. Les Druses exercent dans la montagne des barbaries atroces. Les chrétiens expirent dans les tortures. Les femmes, les enfans, sont massacrés. Les temples sont pillés et incendiés. Des villages entiers ont disparu. Un armistice a été conclu entre les parties belligérantes, mais il est violé par les Druses, qui ne reconnaissent que l'autorité de leurs chefs, plus puissans que les gouverneurs turcs chargés de les contenir. De leur côté, les chrétiens sont divisés, et cette désunion, que la Porte et la Russie n'ont jamais cessé de fomenter dans des intérêts divers, les rend inférieurs à leurs ennemis. Devant cette oppression barbare du faible par le fort, devant ces cruautés inouies, devant cette anarchie qui menace de se propager sur tous les points de la Syrie, la diplomatie européenne demeure impuissante. Ses représentations ne sont pas écoutées. Il est temps qu'elle agisse plus énergiquement. Si la France et l'Angleterre veulent vaincre les obstacles qui s'opposent, dans ces malheureuses contrées, au rétablissement de la justice et du droit, rien ne les empêchera de réussir.

De graves insultes ont été commises à Mexico contre plusieurs membres de la légation française. Le ministre de France, M. de Cyprey, a exigé satisfaction du gouvernement mexicain, et si ce dernier refuse les réparations demandées, toute relation diplomatique sera provisoirement suspendue entre les deux états. Nous concevons, du reste, que la France ne juge pas nécessaire de se montrer très exigeante envers un gouvernement incapable de maintenir l'ordre chez lui, de comprimer l'anarchie, de se défendre lui-même, à plus forte raison de faire comprendre à des populations sauvages le respect qui est dû à la personne d'un ambassadeur. Tous les jours, les

attentats commis contre la légation française se renouvellent à l'égard des envoyés des autres puissances. Voilà le gouvernement, voilà le pays dont les intérêts, soutenus par l'Angleterre, implorent notre protection dans la question du Texas. Peut-être M. le ministre des affaires étrangères regrettera-t-il un jour les paroles qu'il a prononcées à la chambre des députés sur cette question. Est-ce le Mexique, dans l'état de barbarie où l'ont replongé ses discordes civiles, dans son ignorance brutale, dans sa dépravation et sa faiblesse, qui pourra jamais devenir un élément sérieux de ce système que M. Guizot appelle l'équilibre du Nouveau-Monde? C'est en vain que la diplomatie européenne voudrait enlacer aujourd'hui cette force exubérante, cette action conquérante et colonisatrice qui entraîne les États-Unis. La seule chose à faire est de régler ce mouvement au lieu de chercher à le comprimer. Qu'on l'arrête sur certains points, la justice le veut. Que l'on empêche des spoliations iniques, des envahissemens manifestes; que l'on signale, par exemple, les prétentions sur la Nouvelle-Écosse et sur le Canada comme des témérités ridicules qui exposent les États-Unis au jugement sévère des nations civilisées, rien de mieux; tout cela est parfaitement juste et mérité. Mais il y a pour les États-Unis des conquêtes en quelque sorte légitimes, qu'une politique prudente peut tolérer, car il serait tout-à-fait inutile de s'y opposer, attendu qu'on serait vaincu par une fatalité irrésistible. L'intérêt de la civilisation dans le Nouveau-Monde n'est-il pas d'abandonner les immenses plaines du Texas à la race aventureuse, intrépide, qui seule est en état de les cultiver, de les peupler, et d'y faire triompher l'homme contre la nature? Le Mexique, dit-on, sera envahi à son tour. Nous n'y voyons pas grand mal, si le Mexique reste plongé dans cette barbarie qui fait de la plus belle contrée du monde un désert abandonné à des brigands. On craint le développement excessif de la puissance américaine. Nous ne partageons pas cette terreur. Quand le colosse touchera aux deux rives de l'Océan, nous avons peine à croire qu'il puisse long-temps s'appuyer sur une base assez solide pour se tenir debout. Son poids entraînera sa chute; mais ses œuvres resteront.

La situation politique s'est de nouveau compliquée en Espagne. Des troubles sérieux ont éclaté en Catalogne au sujet de la *quinta*, sorte de conscription dont la principauté avait été jusqu'ici exempte, les *ayuntamientos* fournissant eux-mêmes directement le contingent d'hommes réclamé par le gouvernement de Madrid. A Esparraguera et en quelques autres villes si célèbres par leur exaltation dans ces dernières années, la population en est venue aux hostilités les plus violentes contre les autorités municipales. Un alcade et plusieurs agens de la force publique ont été mis à mort dans le premier moment de colère. On a songé ensuite à constituer une junte centrale au nom de l'ancien régent; mais les troupes ont comprimé, ou, pour mieux dire, prévenu une telle manifestation, et les plus compromis d'entre les mécontens sont maintenant en fuite dans les montagnes de Girone et de Lérida. Le capitaine-général, don Manuel de la Concha, s'est mis

lui-même en campagne à la tête de cinq bataillons pour en finir avec ces soulèvemens isolés, qui, d'une heure à l'autre, peuvent prendre le caractère d'une insurrection générale, et on annonce qu'il a dû s'enfermer dans Tarasa et attendre pour agir de nouveaux renforts. Ces nouvelles, qu'on ne peut accueillir qu'avec réserve, indiqueraient une situation fort grave. Pendant la guerre de sept ans, jamais un chef pouvant disposer de cinq bataillons n'eût été contraint de se retrancher dans un village; il aurait librement tenu la campagne, quel que fût d'ailleurs le nombre et l'audace des ennemis. En quelle situation se trouverait donc le général Concha, si les populations l'avaient réduit à une défensive qu'à une si courte distance de Barcelone on ne gardait pas même vis-à-vis des plus hardis partisans de l'infant don Carlos!

Après cette espèce de *pronunciamiento* que vient de faire Esparraguera, on comprend sans peine que la reine n'aille point, cette année, prendre les bains de la Puda, aux environs de cette ville. Le 18, la cour doit se rendre en droite ligne à Sarragosse, et l'on espère encore que le cabinet abandonnera ce malheureux projet de voyage dans les provinces vascongades, contre lequel tout le monde s'est élevé en Espagne, même au sein du parti modéré. Les réelles inquiétudes suscitées dans le pays par les rumeurs et les polémiques de toute sorte dont le mariage de la jeune reine a déjà été l'objet exigent impérieusement le prompt retour des princesses à Madrid. C'est là une nécessité politique d'autant plus urgente que le gouvernement est hors d'état de donner sur ce point satisfaction à l'impatience publique. Vingt fois tranchée par les partis au gré de leurs espérances et de leurs ambitions, cette délicate question demeure encore, à vrai dire, insoluble; pas de projet qui, l'instant d'après, ne paraisse impraticable; pas de combinaison que ne viennent, comme à plaisir, déconcerter les évènemens. Il est aujourd'hui impossible de se livrer à la moindre conjecture dont on ne puisse démontrer demain la parfaite inopportunité. Nulle autre part, l'irrésolution n'est aussi grande ni aussi pénible qu'à Barcelone, au conseil des ministres, auprès de la reine. Le gouvernement de Madrid hésite entre les deux candidatures qui maintenant paraissent avoir le plus de chances, la candidature d'un prince de Cobourg et celle de don Enrique, duc de Séville, fils puîné de l'infant don Francisco de Paula. Le problème serait bientôt tranché sans doute, n'était l'intervention de la diplomatie européenne; mais cette intervention est aujourd'hui si impérieuse et si inquiète, elle suscite des difficultés si graves et de si nombreux embarras, elle s'exerce enfin de telle manière, que la question, pour le moment, est devenue, nous le répétons, insoluble, et que le cabinet de Madrid a dû, cette fois encore, prendre le parti de l'ajourner.

La session, terminée depuis quelques jours à la chambre des députés, va finir à la chambre des pairs. Nous n'avons pas besoin de dire que la tribune, dans ces derniers temps, a été d'un laconisme et d'une sobriété vrai-

ment remarquables. Que de projets de lois votés sans discussion! Que de millions généreusement accordés! Que de chemins de fer précipités dans le gouffre de la Bourse! L'heureux temps que les derniers jours d'une session pour faire passer cette loi si nécessaire, que l'on appelle le budget! Nous ferons comme les chambres; nous glisserons sur toutes ces questions importantes, qu'un examen superficiel a tranchées ou écartées, sauf à les étudier de nouveau et à les discuter plus mûrement dans des temps plus propices, questions de finances et de politique, comme le dégrèvement de l'impôt du sel, la réduction du timbre des journaux, la réforme postale, l'établissement des impôts de luxe; questions administratives, comme la création d'une demi-douzaine de chemins de fer, la restauration de Notre-Dame de Paris, si vivement réclamée par M. Léon de Maleville, la seconde loi des colonies, relative aux essais d'émancipation, enfin les crédits d'Afrique et l'établissement d'un comptoir à Alger, question très controversée, et dont la solution a peut-être été trop rapide. Nous ne parlerons pas de l'horrible épisode qui jette un voile si sombre sur l'expédition de Dahra; espérons que cet affreux récit sera démenti. Des bruits ont transpiré sur les mécontentemens fort justes exprimés par le maréchal-gouverneur au sujet de la nouvelle organisation civile de l'Algérie. C'est un sujet qui doit être traité avec étendue, et sur lequel nous reviendrons. L'intérêt de la France est de ne pas affaiblir en ce moment les moyens militaires du gouvernement de l'Afrique. Toute mesure qui tendrait à ralentir l'action de l'armée, à gêner ses mouvemens, à entraver sa marche, serait condamnée hautement par l'opinion. Que serait-ce si les motifs les plus frivoles, si des raisons qu'on ne peut avouer étaient la principale cause des modifications récentes apportées dans le régime civil de la colonie? Du reste, si le maréchal-gouverneur s'exprime avec sa franchise accoutumée sur les mesures dangereuses qu'on lui impose, il paraît qu'ici on ne l'épargne guère. Nous espérons que cette lutte s'apaisera d'elle-même, et que le ministère du 29 octobre n'oubliera pas la reconnaissance qu'il doit au duc d'Isly.

Et les élections, et les nouveaux pairs! Les élections se feront-elles au mois de novembre, ou dans un an, ou dans deux? Nous pourrions faire là-dessus des raisonnemens à perte de vue; nous en dispenserons nos lecteurs. Il est évident pour tout homme sensé que le ministère lui-même ne sait pas encore ce qu'il fera. Quant aux nouveaux pairs, c'est un sujet sur lequel nous aurions bien quelque chose à dire; mais pourquoi parler des douleurs de M. le chancelier? Le ministère ne les connaît-il pas aussi bien que nous? D'ailleurs, quand on vient de terminer l'affaire du droit de visite et la question des jésuites, peut-on s'inquiéter des désagrémens que l'on cause à la pairie? Nous conseillons à la pairie d'être modeste, puisqu'on veut qu'elle le soit; nous lui conseillons de conformer ses sentimens à sa fortune. Cela est triste, mais c'est le meilleur parti qu'elle ait à prendre.

REVUE LITTÉRAIRE.

Le quatrième volume de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* paraît en ce moment. A la fin du troisième volume de ce grand ouvrage, M. Thiers avait laissé ses lecteurs en face des prospérités du consulat et des bienfaits de la paix générale. Comment cette paix si glorieusement conquise par le génie de la révolution française et de Bonaparte a-t-elle été troublée? quelles furent les raisons qui ravivèrent l'inimitié un moment assoupie de l'Angleterre contre la France? par quels moyens ces deux puissances se préparèrent-elles à une lutte nouvelle et formidable? voilà ce que nous raconte aujourd'hui l'historien du consulat et de l'empire. La rupture de la paix d'Amiens forme le nœud de ce quatrième volume : à cet évènement principal viennent se rattacher la prépondérance exercée par le premier consul sur l'Allemagne, dont il fallait reconstituer les états secondaires et les petites principautés en vertu du traité de Lunéville, les affaires de la Suisse où deux partis s'agitaient avec violence, celui de la révolution et celui de l'ancien régime; les négociations des deux cabinets de Londres et des Tuileries pour éviter une rupture funeste; puis, quand la rupture a éclaté, les préparatifs immenses du premier consul pour frapper son ennemi au cœur : c'est le camp de Boulogne; enfin une triste renaissance de complots à l'intérieur : c'est la conspiration de George, fomentée par les intrigues des princes émigrés, intrigues déplorables, car elles amenèrent la fatale catastrophe du duc d'Enghien. Tel est, pour ainsi parler, l'*argument* du quatrième volume de M. Thiers. En matière de récits historiques, nous ne connaissons rien de plus vaste et de plus simple : c'est que l'écrivain joint à la science approfondie des faits un art merveilleux qu'il doit à la puissance de la réflexion.

Quand le gouvernement anglais signa le traité d'Amiens, il avait le plus grand besoin de la paix : aussi la conclut-il avec empressement, et sans trop songer aux conséquences inévitables que devait amener la pacification du continent. Il était cependant facile de prévoir que la paix générale serait pour la France une source féconde de prospérités. Cette paix procurait à la France l'avantage de montrer à l'Europe qu'elle avait l'intention et la force de restaurer l'ordre social par la salutaire alliance des principes nouveaux avec ce que le passé avait d'indestructible et de nécessaire. Aussi l'Europe se tournait vers la France et son glorieux chef avec une déférence qui était presque de la sympathie. Nous parlons ici, non pas seulement des peuples, mais des gouvernemens eux-mêmes, qui ne pouvaient échapper à l'ascendant du premier consul. C'est ce qui fut sensible, quand il fallut régler les affaires de la Suisse et de l'Allemagne. « Par les traités de Campo-Formio et de Lunéville, dit M. Thiers, la rive gauche du Rhin était devenue notre propriété depuis le point où ce beau fleuve sort du territoire suisse, entre Bâle et Hu-

ningue, jusqu'à celui où il entre sur le territoire hollandais, entre Émerick et Nimègue; mais par la cession de cette rive à la France, des princes allemands de tout rang et de tout état, tant héréditaires qu'ecclésiastiques, avaient fait des pertes considérables en territoire et en revenu. » L'histoire des arrangemens nécessaires pour compenser ces pertes est tracée de la manière la plus lumineuse par M. Thiers, qui l'a fait précéder d'une exposition nette et précise de l'ancienne constitution germanique. Après cette habile excursion dans le passé, l'historien est mieux en mesure de nous faire comprendre les affaires du présent. Quelle était alors à l'égard de l'Allemagne la politique de Napoléon? C'était une pensée toute de sagesse et de modération. Cimenter une alliance solide et fructueuse avec la Prusse, contenir l'Autriche sans l'écraser, satisfaire par de justes indemnités les états de second et de troisième ordre, tel fut le but de la médiation qu'il offrit à l'Allemagne, et qu'elle accepta avec empressement. Les affaires dont Napoléon se chargeait se faisaient vite et bien. Quand tous les intérêts eurent été loyalement débattus et réglés équitablement, Napoléon ne permit pas qu'un dénouement utile à tous fût retardé et compromis par des lenteurs dangereuses, et le 25 février 1803, la diette germanique adopta définitivement le *recez* qui sanctionnait des divisions nouvelles dans le territoire politique de l'Allemagne, et la sauvait ainsi de la guerre civile et de l'anarchie. Dans les affaires de la Suisse, l'intervention de Napoléon ne fut pas moins efficace. C'est à Paris que des Suisses appartenant à toutes les opinions qui divisaient leur patrie travaillèrent sous les yeux de Napoléon à l'acte de médiation qui devait procurer à la Suisse une longue période d'ordre et de repos. Il faut lire dans M. Thiers la belle allocution que le premier consul adressa aux représentans de la Suisse au moment où ils allaient ouvrir leurs conférences. Ce discours fut recueilli par plusieurs personnes à l'époque où il fut prononcé. M. Thiers, en travaillant sur toutes ces versions, a réuni ce qui était commun à toutes, et ce qui concordait avec les lettres écrites sur ce sujet par le premier consul. De ce travail de l'historien, il est sorti un morceau comparable aux plus belles harangues que nous ait léguées l'antiquité.

Ce spectacle de la grandeur de la France, qui exerçait ainsi sur l'Europe une sorte de dictature morale, était insupportable à l'Angleterre. « Qu'on imagine, dit M. Thiers, un envieux assistant aux succès d'un rival redouté, et on aura une idée à peu près exacte des sentimens qu'éprouvait l'Angleterre au spectacle des prospérités de la France. » C'est avec ces simples et incisives paroles que M. Thiers commence l'exposition de toutes les causes morales qui amenèrent la rupture de la paix d'Amiens. Ces causes sont déduites avec une impartialité lucide. Le ministère Addington désirait sincèrement le maintien de la paix; mais il était faible, et n'osait pas faire ce qu eût été nécessaire pour rester en bonne intelligence avec le gouvernement français, c'est-à-dire rendre Malte et appliquer l'*alien-bill* aux émigrés qui

conspiraient à Londres. Fort de son droit, le premier consul parlait à l'Angleterre avec une énergie, avec une véhémence dont nous trouvons la trace dans une bien remarquable dépêche à M. Otto, et dans un entretien avec l'ambassadeur anglais, lord Withworth; mais il fallait que les destins s'accomplissent. Le ministère Addington, qui tremblait à la fois devant Pitt et devant Fox, prit, en raison de sa faiblesse même, l'initiative de la rupture. Les deux gouvernemens rappelèrent chacun leur ambassadeur, et une lutte terrible se prépara. Quel devait en être le théâtre? L'Angleterre elle-même. Le livre XVIIe de l'histoire de M. Thiers, intitulé : *Camp de Boulogne,* expose pour la première fois dans ses derniers détails et sur les documens les plus positifs, tels que la correspondance de l'amiral Bruix avec le ministre Décrès et avec Napoléon, la gigantesque conception d'une invasion en Angleterre. Tout paraît tellement prévu, si bien calculé et préparé dans cette entreprise inouie, qu'elle perd pour ainsi dire une partie de sa témérité. Jamais on n'a mis tant de réflexion à combiner le plus audacieux de tous les plans. L'Europe contemplait les préparatifs du premier consul avec stupeur, l'Angleterre avec un véritable effroi. Il est un mot remarquable que l'empereur François II dit alors à notre ambassadeur, M. de Champagny, mot qui arrive pour la première fois à la notoriété historique : « Si le général Bonaparte, dit François II, qui a tant accompli de miracles, n'accomplit pas celui qu'il prépare actuellement, s'il ne passe pas le détroit, c'est nous qui en serons les victimes, car il se rejettera sur nous, et battra l'Angleterre en Allemagne. » Ces paroles furent sur-le-champ consignées dans une dépêche par M. de Champagny : elles dénotent une rare prévoyance; mais, comme le remarque M. Thiers, cette prévoyance servit bien peu à François II, car c'est lui-même qui vint plus tard offrir à Napoléon l'occasion de battre, comme il disait, l'Angleterre en Allemagne.

Pour se défendre contre les immenses préparatifs de Napoléon, l'Angleterre ne se contentait pas d'augmenter sa flotte et d'improviser une sorte d'armée de terre, afin de résister à l'invasion: elle songeait à susciter contre nous une coalition sur le continent; elle ne resta pas étrangère non plus à la vaste conspiration que George Cadoudal et les princes français ourdirent contre la personne et le gouvernement de Napoléon. C'est l'histoire de cette conspiration qui termine le quatrième volume de M. Thiers. Dans ce drame compliqué, l'historien fait la part et juge le rôle de chacun avec une rare fermeté d'esprit. Dans la main de M. Thiers, la plume de l'histoire ne fléchit pas; elle sait tracer les arrêts sévères que la justice réclame. Nous ne serions pas étonnés que certaines passions accueillissent par des cris de colère les jugemens portés par l'historien sur George, sur les émigrés, sur les princes qui conspiraient à Londres. M. Thiers a trouvé des paroles d'une indignation éloquente contre ces assassins qui prétendaient passer pour des héros. Il a mis aussi en complète lumière l'étroite connexité de la conspiration de George avec l'immolation du duc d'Enghien. Cette dernière cata-

strophe est racontée avec une sorte de gravité sombre. L'historien a des accens de solennelle tristesse, car il est obligé de condamner son héros; mais il ne manque pas à cet austère devoir, puisqu'il nous montre Napoléon égalant en un instant l'acte commis sur la personne de Louis XVI, qu'il reprochait si amèrement à ses devanciers. « Douloureux spectacle, s'écrie en terminant M. Thiers, où tout le monde était en faute, même les victimes, où l'on voyait des Français se faire les instrumens de la grandeur britannique contre la grandeur des Français, des Bourbons, fils, frères de rois, destinés à être rois à leur tour, se mêler à des coureurs de grandes routes; le dernier des Condé payer de son sang des complots dont il n'était pas l'auteur, et ce Condé, qu'on voudrait trouver irréprochable parce qu'il fut victime, se rendre coupable aussi en se plaçant encore cette fois sous le drapeau britannique contre le drapeau français; enfin un grand homme, égaré par la colère, par l'instinct de la conservation, par l'orgueil, perdre en un instant cette sagesse que l'univers admirait, et descendre au rôle de ces révolutionnaires sanglans qu'il était venu comprimer de ses mains triomphantes, et qu'il se faisait gloire de ne pas imiter! » Dans le livre de M. Thiers, la figure de Napoléon, à ce moment suprême de la mort du duc d'Enghien, prend un aspect tragique qui remue l'ame profondément.

L'intérêt puissant de ce quatrième volume est dans la transition à laquelle on assiste du consul à l'empereur. Le héros est toujours aussi grand, mais il n'est plus aussi pur. On ne courbe pas encore la tête sous le successeur de Charlemagne, mais on n'est plus en face du premier magistrat d'une république. En refusant d'exécuter fidèlement le traité d'Amiens, en remettant ainsi en question l'état et la paix de l'Europe, l'Angleterre donne à Napoléon des tentations formidables; elle le provoque pour ainsi dire à changer de physionomie et de rôle. S'il n'est plus pacificateur, il redeviendra conquérant, mais dans des proportions gigantesques. M. Thiers a exprimé admirablement (pag. 314, 315) cette révolution qui s'opéra dans l'ame de Napoléon : on voit qu'il y sait lire avec une rare intelligence. Tout, dans ce quatrième volume, nous montre l'historien de plus en plus maître de son sujet. L'exécution est ferme, toujours égale, et comme dans aucun endroit l'auteur ne montre ni effort ni fatigue, le lecteur le suit toujours avec le même plaisir. C'est en ne cherchant pas dans sa manière d'écrire d'autre éclat, d'autres effets que les effets et l'éclat qui résultent de la grandeur et de la vérité des choses, que M. Thiers produit sur les esprits une impression profonde, continue, et sait exciter pour la suite de son livre une curiosité qu'il satisfait avec une promptitude vraiment méritoire, quand on songe à la gravité, à l'importance de l'œuvre. Dans un mois, le cinquième volume nous montrera Napoléon mettant sur sa tête la couronne impériale et luttant contre la seconde coalition : nous aurons ainsi la moitié de cette belle histoire, et il sera déjà possible d'étudier et d'apprécier les proportions et les lignes principales de ce grand monument.

Discours, Rapports et Travaux inédits sur le Concordat, par Portalis, publiés par M. le vicomte Frédéric Portalis, conseiller à la cour royale de Paris (1). — Parmi un très grand nombre de documens intéressans que renferme cette publication, deux grands morceaux méritent surtout d'attirer l'attention publique : le premier est le *Discours sur l'organisation des Cultes*, chef-d'œuvre de haute raison et d'intelligence politique, où sont établis sur des bases aussi larges que solides les rapports généraux de la société civile avec le pouvoir spirituel; le second est l'*Exposition des Maximes et des Règles consacrées par les Articles organiques du Concordat*. Bien que le premier de ces documens soit depuis long-temps dans le domaine public, il importe qu'il soit remis sous les yeux de la génération qui s'élève, afin de l'éclairer sur des faits que l'esprit de parti s'efforce chaque jour d'altérer et d'obscurcir. Combien de jeunes esprits se laissent persuader que le concordat n'a été pour le premier consul que le calcul d'une politique égoïste, qu'un pur instrument de gouvernement et de despotisme, et que la France de 1802 se serait infiniment mieux accommodée de la liberté illimitée des cultes! Le discours de Portalis dissipe ces illusions, et démontre, par d'irrécusables témoignages, que le rétablissement de la religion catholique était alors un besoin universellement senti, et en quelque sorte le cri de toute la France. Qu'on lise les procès-verbaux des conseils généraux des départemens; on y trouvera à chaque page des déclarations comme celles-ci : « Il est temps que les théories se taisent devant les faits. Point d'instruction sans éducation, sans morale et sans religion. » — « Les professeurs ont enseigné dans le désert, parce qu'on a proclamé imprudemment qu'il ne fallait jamais parler de religion dans les écoles. » — « L'instruction est nulle depuis dix ans : il faut prendre la religion pour base de l'éducation. » — « Les enfans sont livrés à l'oisiveté la plus dangereuse, au vagabondage le plus alarmant; ils sont sans idée de la Divinité, sans notion du juste et de l'injuste. De là des mœurs farouches et barbares; de là un peuple féroce. » Si le rétablissement du culte catholique pouvait seul mettre un terme à cette anarchie déplorable des idées morales et religieuses, il n'importait pas moins, dans cette alliance légitime et salutaire de l'état avec l'église, de conserver à l'état le caractère d'indépendance absolue et de souveraineté générale qui lui appartient, et de prendre des garanties efficaces contre le retour d'une domination désormais incompatible avec les idées et les mœurs de la nouvelle société. Ce fut là le grand objet des articles organiques, qui ont fait naître tant d'opinions contradictoires et de controverses passionnées.

On sait que des réclamations s'élevèrent dès la promulgation de ces fameux articles. Le pape lui-même, dans son allocution portant ratification du concordat, se réserva de faire des représentations sur quelques dispositions des articles organiques. Peu après, une note officielle du cardinal-légat dé-

(1) Chez Joubert, rue des Grés, 14.

termina les principaux points litigieux. Les choses ne s'arrêtèrent pas là. Les ultramontains s'écrièrent que les articles organiques étaient contraires aux droits du saint-siége et aux canons de l'église; que ce n'était rien moins que l'établissement d'une église nouvelle et d'une nouvelle discipline. Portalis entreprit de réfuter ces hautaines prétentions. Il ne se contenta pas de répondre à la note du cardinal-légat; il voulut répondre à tout, embrasser le système entier des articles organiques, et en démontrer le parfait accord avec les saints canons et toute l'ancienne discipline de l'église. De là son *Exposition des Maximes et des Règles*, etc., travail admirable par la science et la bonne foi, ouvrage d'un homme plein de lumières et de piété qui veut rester tout ensemble bon catholique et bon citoyen, également fidèle à la foi de ses pères et à l'esprit des sociétés modernes. Cet éminent morceau, resté enseveli dans les archives du gouvernement, et que M. Frédéric Portalis met au grand jour pour la première fois, resta sans réplique à l'époque où il fut composé; on peut l'opposer encore avec avantage aux prétentions des canonistes ultramontains de nos jours.

A côté de ces documens fondamentaux se placent une foule de pièces, la plupart inédites, qui servent à les éclaircir et à les confirmer. Nous signalerons celles qui se rapportent à la dissolution de certaines congrégations religieuses, comme les sociétés du Cœur de Jésus, des Victimes de l'amour de Dieu, des frères pacanaristes, des pères de la Foi; celles enfin qui ont pour objet des actes relatifs à l'enseignement et à l'instruction publique. Les débats qui s'agitent sous nos yeux, les prétentions de l'épiscopat, la renaissance des congrégations religieuses, la question toujours pendante de la liberté de l'enseignement, toutes ces circonstances réunies ajoutent à l'intérêt durable qui s'attache aux écrits de Portalis en leur donnant le mérite et les avantages de l'à-propos. Terminons en signalant l'introduction qui précède cette riche réunion de précieux documens. Écrite par le petit-fils de Portalis, elle n'est pas indigne de cette illustre mémoire.

De la Pacification religieuse, par M. l'abbé Dupanloup (1). — Le titre de cet ouvrage est trompeur; l'auteur a le mot de paix sur les lèvres, mais le fond de son ame est tout entier à des pensées de haine, de violence et de récrimination. Si l'on ne considérait que les opinions mêmes de M. l'abbé Dupanloup, sa haine profonde contre la philosophie et ses plus illustres interprètes, ses préventions absurdes contre l'Université, sa vive sympathie pour certaine congrégation religieuse, on pourrait ne voir en lui qu'un prêtre fanatique entre mille autres; mais à son style tour à tour emmiellé de flatterie ou enflé de rhétorique pompeuse, à ses caresses pour tous les puissans, à un certain patelinage qui se mêle sans cesse de la façon la plus ridicule à des élans factices d'éloquence creuse et sonore, on voit bien qu'on a affaire à un esprit

(1) Chez Poussielgue-Rusand, rue Hautefeuille, 9.

calme et froid, qui n'est exempt d'aucune des passions et d'aucun des préjugés de son corps, mais qui s'attache à les déguiser sous les dehors d'une modération affectée et d'une impartialité hypocrite. M. l'abbé Dupanloup se propose ces trois questions : Sur qui pèse la responsabilité des querelles actuelles? Quels sont les vœux du clergé en matière d'enseignement? Comment peut-on donner à la jeunesse une éducation nationale? Aucune de ces questions n'embarrasse le moins du monde M. le directeur du petit séminaire de Paris. C'est l'Université qui a cherché querelle au clergé; c'est l'Université qui a écrit les pamphlets de M. Desgarets et les a fait approuver par plusieurs évêques; ce sont les philosophes qui ont fondé *l'Univers religieux* pour rallumer au XIXe siècle les feux de la ligue; ce sont eux aussi qui ont poussé la main de M. de Châlons et tenu la plume de M. de Bonald pour déclarer la guerre au concordat et aux lois du royaume. Quant au clergé, il ne demande que des libertés légitimes; il ne veut ni monopole ni privilége pour ses séminaires; il ne songe pas le moins du monde à lutter contre l'Université par la chaire et le confessionnal; il ne refuse aucune des conditions légitimes de la liberté; enfin, chose encore plus merveilleuse, il est seul capable de donner à la jeunesse française une éducation digne d'elle, digne de notre temps, digne des principes de la révolution. Il faut entendre ici M. l'abbé Dupanloup s'expliquer en docteur sur le véritable esprit de la révolution française, faire la leçon à M. Thiers, qui, à son avis, est une manière de contre-révolutionnaire, et démontrer avec une gravité voisine de l'impertinence qu'il n'y a en France de véritable amour de la liberté que dans le clergé. Suivant M. Dupanloup, le culte de la liberté est héréditaire dans l'épiscopat français, et, pour en donner une preuve éclatante, sait-on quel personnage il s'avise de citer? Bossuet. Oui, Bossuet devient entre les mains habiles de M. Dupanloup un *libéral*, c'est le nom qu'il lui donne, presque un révolutionnaire. En vérité, les hommes de génie sont sujets à de tristes mésaventures, et Bossuet, entre tous, a bien du malheur. Tandis que M. Michelet en fait un quiétiste, voici M. Dupanloup qui l'affuble du nom de libéral, sans parler de M. de Cormenin, qui ne veut voir en lui qu'un prélat courtisan, et de M. de Genoude, qui entend mettre les excentricités d'une politique décriée sous la protection de cette vénérable et glorieuse mémoire.

Nous ne dirions rien du style de M. Dupanloup, si son parti ne lui décernait pas unanimement la palme de l'éloquence et du bon goût. La justice nous force à dire que M. le supérieur du petit séminaire est un rhéteur de la plus médiocre espèce. Son style n'a pas même cette correction commune qu'on a le droit d'attendre de tout homme qui traite des matières sérieuses : tantôt il nous parle *de certaines ames qui se jettent au milieu des vagues* (p. 249); tantôt *du sol de la patrie sur lequel on sème le vent de l'impiété pour y recueillir les tempêtes* (p. 259). Il est inutile d'insister sur ce grotesque fatras; espérons seulement que les rhétoriciens du petit séminaire de Vaugirard n'imitent pas dans leurs pièces d'éloquence les exemples de M. leur supérieur.

Histoire de l'École d'Alexandrie, par M. Jules Simon; deuxième et dernier volume (1). — Ce volume est le complément de l'important travail que M. Jules Simon a entrepris sur la moins connue des grandes écoles de l'antiquité, travail dont la première partie a été dans ce recueil l'objet d'une appréciation étendue. Plein d'admiration pour le génie de Plotin, qui est le véritable père de la doctrine philosophique d'Alexandrie, et qui a fourni à ses successeurs, même à Proclus, toute la substance de leurs systèmes, M. Jules Simon avait consacré la plus grande partie de son premier volume à l'exposition approfondie du panthéisme mystique des *Ennéades*. Le volume qui vient d'être publié nous montre l'école d'Alexandrie sous un jour nouveau; avec une science non moins exacte, il a plus de mouvement et de variété. Nous ne connaissions encore d'Alexandrie que ses spéculations abstraites; M. Jules Simon nous montre aujourd'hui le rôle qu'elle a joué dans les grandes affaires du monde. Au temps de Plotin, il semble que l'école se prépare et s'arme en silence, dans l'attente d'un inévitable combat. Porphyre engage la bataille par son livre contre les chrétiens; l'authenticité des Écritures, la divinité de Jésus-Christ, sont tour à tour l'objet de ses véhémentes attaques. Le Christ, à ses yeux, n'est qu'un sage, et le prophète Daniel n'a prédit qu'après coup. Jamblique va au-delà de Porphyre; il ne veut pas seulement détruire le christianisme; il aspire à le remplacer. Héritier de la pensée de Jamblique, enfant d'Athènes et d'Alexandrie, élève des Maxime et des Chrysanthe, ami de Libanius, Julien met au service de la philosophie, avec toutes les forces de l'empire, l'enthousiasme d'un sectaire et l'ame d'un héros; mais le christianisme persécuté traverse en triomphant ce rapide orage, et accable à son tour Alexandrie du double poids de la puissance impériale et de la supériorité des idées. L'école décline avec Plutarque et Syrianus; Proclus la relève un instant, mais sans pouvoir la sauver, et la vaste érudition de ce rare génie, un des plus brillans qu'Alexandrie ait produits, ne sert qu'à honorer sa chute.

Tel est le vaste et imposant tableau que M. Jules Simon déroule sous nos yeux. Autour des grands noms de l'école d'Alexandrie viennent se grouper des personnages moins illustres, mais qu'une histoire complète ne devait pas dédaigner: Origène, que l'on a souvent confondu avec le célèbre père de l'église de ce nom; Longin, rhéteur et philosophe, plus connu par le *Traité du Sublime*, dont il n'est pas l'auteur, que par ses spéculations métaphysiques; Amélius, élève de Plotin, rival de Porphyre, dont la doctrine, qui semblait perdue, est restituée par M. Jules Simon avec une rare sagacité.

Mais le principal intérêt de ce vaste récit se concentre naturellement sur les quatre personnages dont les noms marquent, après celui de Plotin, les phases successives de la destinée d'Alexandrie, je veux dire Porphyre, Jamblique, Julien et Proclus. Un caractère commun nous frappe dans ces gé-

(1) Chez Joubert, rue des Grés, 14.

nies d'ailleurs si divers. Ce sont des philosophes, et aucun d'eux ne connaît les conditions essentielles de l'existence et des progrès d'une philosophie. Ces fils de Platon adorent Mithra; ces libres penseurs croient aux miracles, que dis-je? ils en prétendent faire, unissant ainsi en une détestable alliance l'imposture et la crédulité. Que le mystique Plotin communie avec l'Un, c'est là une extravagance tempérée par une sorte de sublime exaltation; mais que penser de Porphyre qui chasse des bains publics un démon nommé Causathan, et nous assure avec gravité qu'on peut acquérir l'esprit prophétique en mangeant le foie de certains animaux? Que dire de Jamblique, à qui il suffit de toucher de la main l'eau des bains de Gadara, devant la foule de ses disciples, pour que deux beaux enfans, Éros et Antéros, sortent de la source et viennent entourer de leurs bras l'homme puissant ou plutôt le Dieu qui les a évoqués? Que dire surtout de Julien, stoïcien rigide et adorateur de Vénus, philosophe éclectique et persécuteur des chrétiens, contempteur des superstitions païennes, et dont les mains sont toujours teintes du sang des hécatombes immolées? Quand il contraint ses soldats, par une ruse indigne de lui, de sacrifier aux dieux; quand lui-même, dans les temples, entouré d'une foule curieuse de femmes et d'enfans, porte le bois pour les sacrifices, attise le feu, plonge le couteau dans les entrailles de la victime, les interroge d'un œil avide, et fait dépendre le salut de l'empire de ces ridicules cérémonies : dans ce persécuteur, dans ce tyran, dans cet initié, peut-on reconnaître un philosophe? Du reste, dans l'école d'Alexandrie, nul n'échappe à la triste et commune loi; Proclus lui-même, cet analyste pénétrant, cet inépuisable érudit, ce subtil et ferme génie qui a rappelé Aristote, Proclus ne garde pas plus que ses devanciers le caractère d'un philosophe vraiment digne de ce nom. A l'exemple de Porphyre, qui s'appelait le prêtre du Père, il prend le titre chimérique autant qu'ambitieux d'hiérophante de tous les cultes, et à ce titre il fait des miracles, prédit l'avenir, évoque les génies. La nature écoute sa voix, les vents se déchaînent à son gré, et les tremblemens de terre s'arrêtent à un signe de sa main. Ces déplorables faiblesses d'hommes de génie jettent un jour profond sur l'esprit du temps. Tout se dissout alors, tout se corrompt et se déprave, la philosophie comme les autres élémens de l'ancienne civilisation; le sol grec et romain appartient désormais à des races nouvelles; l'esprit et l'avenir sont au christianisme.

Arrivé au terme de son ouvrage, M. Jules Simon résume dans une conclusion étendue ses vues les plus générales, et, pour les mieux établir, il répond aux objections que son premier volume avait suscitées. La critique n'a point à regretter d'avoir provoqué ces éclaircissemens nécessaires, toujours spécieux d'ailleurs et quelquefois éloquens. En défendant ses vues, qui paraissent toutefois encore trop ou trop peu alexandrines, comme on voudra, sur l'impuissance de la raison à atteindre la nature de Dieu, M. Jules Simon a écrit quelques-unes de ses plus belles pages, et l'on trouve dans toute cette conclusion, avec la clarté et l'élégance habituelles de son style, un heureux surcroît de précision et de vigueur.

— HISTOIRE CONSTITUTIONNELLE DE LA MONARCHIE ESPAGNOLE, par M. Victor du Hamel (1). — Pour beaucoup d'écrivains, l'Espagne est restée un pays de fantaisie, peuplé de mille terribles ou charmantes images. Lorsqu'on nous parle de l'Alhambra, de Séville, de Tolède, des bords de l'Èbre et du sombre palais de l'Escurial, rien de réel ne se présente à l'imagination, et il semble que le *romancero* soit la meilleure histoire de tous ces vaillans souverains, de ces grands inquisiteurs, de ces orgueilleuses reines, de ces guerriers, de ces moines, de ces maîtresses de rois. Il n'est pas donné à tout le monde d'échapper à un tel prestige, et parmi les livres nombreux écrits sur l'Espagne, on compte ceux où la fantaisie n'est pas intervenue aux dépens de l'observation et du bon sens. C'est à cette catégorie trop restreinte qu'appartient l'ouvrage publié par M. Victor du Hamel sous ce titre : *Histoire constitutionnelle de la Monarchie espagnole.* M. du Hamel a su comprendre les exigences de ce sujet; il a porté dans l'accomplissement de sa tâche la conscience et le zèle qu'on aime à rencontrer chez l'historien. Il n'était pas inutile de rappeler même aujourd'hui que bien des siècles avant que l'Angleterre eût rêvé sa célèbre constitution de 1688, le système représentatif tant vanté existait dans la Péninsule. M. du Hamel donne de curieux détails sur la vieille législation espagnole; il cite à ce propos des passages intéressans du *Fuero Juzgo* et du code des *Siete Partidas.* La période que retrace l'historien s'étend depuis 411 jusqu'à 1833, c'est-à-dire depuis l'invasion des Vandales jusqu'à la mort de Ferdinand VII. L'ouvrage se divise en quatre parties. La première et la seconde contiennent le précis historique des institutions nationales, l'histoire en un mot des constitutions de Castille et d'Aragon depuis Pélage jusqu'à la réunion des deux couronnes sous Ferdinand et Isabelle. La troisième continue cette histoire (devenue dès-lors celle d'Espagne) sous la domination de la maison d'Autriche, et la quatrième passe en revue les faits constitutionnels survenus après l'établissement des Bourbons sur le trône en la personne de Philippe V. Le livre de M. du Hamel a surtout ce grand avantage, qu'il servira pour ainsi dire de commentaire à l'histoire de l'Espagne contemporaine. On comprend mieux les passions et les luttes qui agitent ce pays depuis quinze ans, quand on remonte vers ces temps peu connus où retentissait déjà, poussé par les meilleurs et les plus énergiques citoyens, ce cri de guerre de Padilla : *Libertad* et *Fueros!* On sent mieux aussi combien est grave la signification de ces mots, lorsqu'on sait que les *fueros* aragonais donnaient au peuple, dans certains cas, le droit de déposer le souverain et d'en élire un autre à sa place. Il est fâcheux seulement que l'esprit de parti se révèle trop ouvertement dans cet ouvrage, et que l'histoire y serve trop souvent de prétexte au développement d'opinions toutes personnelles. Nous ne serons pas les seuls à nous trouver en désaccord avec l'auteur, au sujet du fameux *auto acordado* de

(1) Deux volumes in-8°, chez Amyot, rue de la Paix.

1713 et de la nouvelle loi d'hérédité de Philippe V; M. du Hamel émet sur ce point des opinions qu'il nous est impossible de prendre au sérieux. Chacun, d'ailleurs, pouvant à cet égard se charger de la réfutation, nous croyons inutile d'insister, et nous nous bornerons à signaler en finissant l'intérêt des recherches qui peut atténuer, s'il ne rachète pas les défauts du livre.

— Les ÉTUDES SUR L'ANGLETERRE, de M. Léon Faucher, déjà publiées en partie dans cette *Revue*, viennent d'être réunies en volumes (1). Nos lecteurs savent quel esprit d'investigation consciencieuse et d'attachante analyse M. Léon Faucher a porté dans ce travail. Il n'a pris la plume qu'après avoir visité l'Angleterre avec le plus grand soin, et après s'être entouré de tous les documens parlementaires. C'est appuyé sur ces documens et éclairé par ses souvenirs qu'il discute tous les problèmes politiques et sociaux que soulève la situation intérieure du royaume-uni. White-Chapel et Saint-Giles lui révèlent les progrès du crime et de la misère à Londres. Dans la Cité, il observe le mécanisme de l'administration municipale et de la banque d'Angleterre. A Liverpool, à Manchester, à Leeds, à Birmingham, se dévoile la situation industrielle, avec le contraste effrayant de sa grandeur et de ses périls, de ses bienfaits et de ses maux. A Herne-Hill, dans le pays de Galles, dans les associations chartistes, se manifestent les vagues tendances et les sourds empiétemens de l'esprit démocratique. Enfin la question des céréales appelle l'attention de l'observateur sur les classes moyennes, et l'organisation politique du pays l'amène à parler de l'aristocratie. M. Léon Faucher rencontre ainsi les classes de la société anglaise sur le terrain même des questions qui les intéressent le plus directement; c'était le meilleur moyen de les bien voir, et son livre n'y a pas gagné seulement l'intérêt d'une appréciation politique et morale, mais l'exactitude d'un curieux et substantiel document.

(1) Deux volumes in-8°, chez Guillaumin, 14, rue Richelieu.

V. DE MARS.

DES IDÉES

ET

DE L'ÉCOLE DE FOURIER

DEPUIS 1830.

I. — *OEuvres de Fourier,* nouvelle édition.
II. — *Destinée sociale,* par M. Victor Considérant.
III. — *Observations critiques sur la doctrine de Fourier,* par M. Daurio.
IV. — Publications fouriéristes.

Depuis quinze ans déjà, les disciples de Charles Fourier aspirent à la domination universelle; ils ont multiplié les cours, les brochures, les journaux : à les entendre, ils sont à la veille de déployer sur tous les points du globe une activité triomphante. Au fond, le fouriérisme se dissout; pour s'étendre, il renonce à son drapeau, et malgré ses bravades retentissantes, au lieu de conquérir la société, la petite congrégation des phalanstériens est bien près d'être conquise. Le moment est venu d'analyser ce mouvement qui réalise un à un avec une docilité merveilleuse tous les phénomènes de l'erreur. Ce spectacle est triste, mais nous ne craindrons pas de le contempler. La lutte des idées excentriques contre la société n'a jamais peut-être été plus vive qu'à notre époque, et l'histoire des utopies a plus que jamais son à-propos.

Dans les crises révolutionnaires, il surgit toujours des inventeurs et des enthousiastes. Tous exercent une critique impitoyable, tous aspirent à la conquête du monde : animés par le souffle des révolutions, tous se présentent avec

la persévérance, la hardiesse, l'héroïsme du génie; mais là s'arrêtent les ressemblances. L'inventeur crée, sa critique suppose un dogme, son idée doit maîtriser les évènemens, l'avenir est à lui, Dieu pense dans sa pensée comme s'il l'avait choisi pour corriger la création. L'enthousiaste est le jouet de la tourmente révolutionnaire, la victime de sa propre critique; il prend le passé pour l'avenir, et il reste seul avec ses idées dans les espaces imaginaires de l'erreur, sans jamais toucher à la réalité. L'inventeur a une postérité; l'enthousiaste n'a que des ancêtres. Ainsi, dans la crise sociale du moyen-âge, Abélard devance saint Thomas; le *Sic et Non* est la préface de la grande concordance de la *Somme*, et le doute d'Abélard se propage et grandit à travers les siècles. Les millénaires, pour renverser l'église, annoncent une nouvelle incarnation, de sorte qu'ils reviennent au point de départ du christianisme : l'église triomphe. Quand la crise se renouvelle plus tard, Campanella annonce Bacon; Bacon trace le programme du XVIIIe siècle. Dès-lors on voit qu'un monde nouveau doit surgir; le moyen-âge est condamné à mourir. Guillaume Postel, les frères de la Rose-Croix, Robert Fludd, ces nouveaux millénaires de la renaissance, évoquent les sciences occultes. Ce n'est pas à l'expérience, c'est à la magie, à l'astrologie, à l'alchimie, à l'apocalypse, qu'ils demandent la manifestation des temps modernes. Les nouveaux millénaires disparaissent à leur tour sans jouer aucun rôle dans l'histoire. Rien n'est plus logique : dès que l'intelligence travaille sans l'appui d'une découverte, il faut qu'elle se répète, et quand ses erreurs se trouvent en présence des faits, elles doivent s'évanouir.

L'enthousiaste le plus ardent et le plus excentrique de nos jours, Fourier, est aussi l'homme qui, tout en croyant marcher vers un avenir indéfini, a reculé le plus loin dans le passé. Il annonçait un nouveau monde industriel; on l'a cru sur parole, on l'a proclamé, comme Saint-Simon, le génie qui venait achever d'un seul coup l'œuvre de la révolution française. Il a séduit, il devait séduire, car le grand œuvre de la philosophie n'est point terminé. La révolution a posé des prémisses, les préfaces de nos codes ont proclamé des principes, qui ouvrent d'infinis horizons à la libre activité de l'esprit humain. La critique est donc inévitable, la discussion légale, le mouvement nécessaire; ni la science des intérêts ni celle du droit n'ont prononcé leur dernier mot. On veut malheureusement devancer, brusquer l'œuvre de la raison. De là cette exaspération de la minorité qui prend le nom de parti social, ce désespoir, cette impatience, qui se formulent dans les erreurs du communisme. Au milieu de ce mouvement, que sont devenus les deux chefs des socialistes? L'effervescence révolutionnaire leur avait donné des adeptes; ils avaient fondé deux sectes, et aujourd'hui le saint-simonisme a disparu, le fouriérisme seul survit, mais à la condition de résoudre de nouveau un à un tous les problèmes que Fourier avait résolus d'un seul trait. C'est dire que, si le saint-simonisme s'est dissout, le fouriérisme doit se convertir en masse; dès à présent même, il ne vit plus que comme une fraction excentrique du parti radical, dont il usurpe les tendances et revendique les succès. Un rêve maladif

et un réveil imparfait, les angoisses d'une demi-conversion après les ardeurs de l'orthodoxie, voilà les deux phases et l'histoire tout entière du fouriérisme.

La vie et les travaux de Fourier ont déjà trouvé leur historien; nous ne voulons pas revenir sur une tâche accomplie dans cette *Revue* même (1). Si nous suivons d'abord Fourier dans sa marche solitaire vers le passé, ce n'est qu'afin de mieux apprécier l'état actuel de la secte. Il est curieux de comparer la doctrine des maîtres aux théories des disciples, et de constater l'hérésie chez ceux même qui croient jeter les fondemens d'une nouvelle église.

I. — LE PHALANSTÈRE.

Charles Fourier ne se propose pas une simple réforme industrielle. Qu'on se figure un homme qui possède six cent mille palais prêts à le recevoir dans toutes les parties du globe, qui éprouve seize fois par jour le ravissement d'un bonheur inattendu; un homme dont le moindre acte est un plaisir, le moindre plaisir une action utile, et dont les jouissances les plus égoïstes se transforment comme par enchantement en actions héroïques glorifiées par l'humanité tout entière : tel est le sort que Fourier promet à tous les hommes. Ce premier degré de félicité une fois atteint, lorsque tous les hommes seront mille fois plus heureux que ne l'ont été les plus grands rois de la terre; lorsqu'ils seront délivrés de tout ennui, de toute contrainte, la science même de ce bonheur terrestre découvrira tous les secrets de la vie et de la mort : elle pourra agir sur les forces les plus intimes de la création, et l'humanité s'élèvera dans une hiérarchie céleste par un miracle cosmogonique qui lui fera traverser des myriades de mondes au milieu de merveilles toujours nouvelles et toujours croissantes. On le voit, ici il ne s'agit pas du bien-être, mais du bonheur; on ne promet pas une révolution, mais une transfiguration. Si Jésus-Christ annonçait la grace, Fourier nous assure à tous le paradis.

Fourier, on le devine, professe un souverain mépris pour la civilisation : il l'interroge au point de vue du bonheur, et la critique est facile. Suivant lui, la civilisation ne profite qu'aux riches, elle ne donne la richesse qu'à un vingtième du genre humain, et ce vingtième est soumis à toutes les chances, à tous les ennuis, à toutes les passions de la fortune. La civilisation se fonde sur la famille et la propriété. La famille renferme l'homme dans une vie bornée, monotone, souvent odieuse; elle sacrifie les enfans, la femme : divisée dans le ménage, elle ne s'unit que pour lutter contre l'ordre public. La propriété est exposée à l'émeute, aux confiscations, aux procès, au vol, aux dilapidations : elle ne sert dans la civilisation qu'à développer cette féodalité que la famille contient en germe. Aussi la famille jointe à la propriété organise les castes, la guerre du manant et du seigneur. La tyrannie pousse à la révolte, le peuple s'insurge; mais il n'échappe à la féodalité politique que

(1) Voyez, dans la livraison du 15 novembre 1837, l'article de M. Louis Reybaud sur Charles Fourier.

pour tomber sous le joug de la féodalité industrielle. Il est libre, il est souverain, à la condition de vivre dans les *bagnes mitigés* de la grande industrie. L'ordre n'est maintenu que par l'action de la loi, par la prison, l'échafaud, les baïonnettes : ce sont des esclaves armés qui contiennent des esclaves désarmés, tandis qu'à l'extérieur le sort des nations est livré à tous les accidens de la guerre. Bref, la civilisation se réduit à la guerre de tous contre tous, à une guerre savante, déguisée, souvent hypocrite, toujours terrible. Ainsi, d'après Fourier, la libre concurrence est l'anarchie de la propriété industrielle, parfaitement libre de se ruiner, et d'opprimer le travail et le talent. Le commerce se trouve monopolisé par les marchands, naturellement hostiles aux intérêts des producteurs et des consommateurs. La distribution des richesses tourne encore à l'avantage du monopole, c'est un axiome que la pierre va au tas, que les premiers dix mille francs sont les plus difficiles à gagner, et cet axiome à lui seul est l'expression de la plus cruelle injustice. Donc, la production se fait au profit du producteur, la circulation au profit des marchands, la distribution de la richesse au profit des riches; partout les fonctions de l'économie politique sont viciées, faussées en faveur des fonctionnaires au détriment du public, en faveur du riche aux dépens de la masse.

D'après Fourier, la marche de la civilisation est subversive. Les nouvelles créations de la mécanique affament l'ouvrier, la division du travail le réduit à l'état de machine; le développement de l'industrie fortifie la féodalité industrielle, de sorte que la misère s'étend en même temps que la richesse augmente. C'est l'art de la guerre qui exploite depuis trois siècles les meilleures inventions. Si l'industrie a rapproché tous les pays, associé tous les peuples, ce n'est que pour leur faire partager tous les inconvéniens de la civilisation. Où se trouve aujourd'hui l'association universelle? Suivant Fourier, elle se trouve dans le monopole commercial de l'Angleterre : favorisé par le perfectionnement de l'art nautique, ce monopole ferme toutes les communications, il soumet l'honneur des nations aux calculs de l'intérêt mercantile, il salarie la guerre sur le continent. Les peuples civilisés ne s'accordent que pour déboiser les montagnes, ruiner les climats, propager les pestes, développer les causes de la guerre universelle. Plus la civilisation avance, plus elle nous éloigne du bonheur : elle est si repoussante, dit Fourier, que, malgré ses avantages, elle répugne aux barbares et aux sauvages. Elle ne fait que *réprimer*, *comprimer*, *supprimer* nos instincts, elle se réduit à une triple lutte contre la nature, contre l'homme et contre Dieu : contre la nature, car les travaux qu'elle impose répugnent à nos passions; contre l'homme, car elle met en guerre la famille et l'état, les riches et les pauvres, les gouvernemens et les peuples; contre Dieu, car elle proclame des lois morales et nous prêche le devoir. Or, c'est là pour Fourier un bouleversement monstrueux. Tous les animaux, dit-il, suivent l'instinct, tous les êtres vivans obéissent à l'impulsion divine du plaisir, l'homme seul renonce volontairement au bonheur, lutte contre ses propres passions et se révolte ainsi contre Dieu.

Fourier le déclare, il faut sortir de la civilisation : le bonheur ne se trouve que dans le règne animal. Là, point de gêne, point de contrainte, point de morale ni de politique; le travail est un instinct, l'industrie un plaisir. Partout où l'homme est soumis à l'empire de la nature, il est en même temps heureux et puissant. L'œuvre de la reproduction s'accomplit dans les ravissemens de l'amour; ce sont des joies maternelles que les soins fastidieux et dégoûtans réclamés par l'éducation de l'enfance. Les plus pénibles travaux de la chasse, de la guerre, de la science, de l'art, ont leurs plaisirs; les plus hideuses occupations peuvent présenter un attrait. Fourier excelle dans l'observation de l'animalité, soit de la brute, soit de l'homme; il est doué du génie des choses vulgaires, il recherche et saisit tous les cas où les passions de l'homme s'identifient avec l'industrie; il parle de rois adonnés à la serrurerie, à la menuiserie, à la vente du poisson, à la fabrication de la cire à cacheter. Ce sont là des exceptions dans la société, et cependant l'identification du plaisir et du travail est la loi universelle dans la nature. Rendre l'homme à la nature, de sorte que l'essor continu des passions enfante tous les bienfaits de l'industrie, tel est le problème de Charles Fourier. S'il n'y a pas de corrélation, dit-il, entre nos instincts et notre industrie, on doit désespérer de l'humanité comme on désespère de la civilisation; si cette corrélation, si cette harmonie existent, on ne doit les chercher ni dans la politique, ni dans la morale, ni dans la religion; on doit les chercher dans une nouvelle invention, dans un instrument nouveau, et cet instrument, Fourier le propose : c'est le phalanstère. On sait que le phalanstère est à la fois un palais et une commune où se réunissent seize cent vingt personnes, ou quatre cents familles. Elles y trouvent des ateliers, des terres, des machines, tous les instrumens du travail, elles s'associent en commandite, elles restent complètement libres de faire tout ce qui leur passe par l'esprit, et il se trouve que, par la force de nos instincts, le travail se change en plaisir, la passion en industrie, l'intérêt devient la justice la plus rigoureuse, et les richesses se multiplient dans une proportion effrayante. Qu'un seul de ces palais soit établi, et les bénéfices seront si exorbitans, les jouissances si vives, le bonheur si extraordinaire, que toutes les communes de la terre se transformeront sur-le-champ en phalanstères. « Pendant cette phase, dit Fourier, chaque année vaudra des siècles d'existence et offrira une foule d'évènemens si surprenans, qu'il ne convient pas de les faire entrevoir sans préparation. Les esprits des civilisés se soulèveraient si on leur exposait sans précautions la perspective des délices dont ils vont jouir sous très peu de temps, car il faudra à peine deux ans pour organiser chaque canton sociétaire, et à peine six ans pour achever l'organisation du globe entier, en supposant les plus longs délais possibles. »

Le plan de Fourier est très simple : il se réduit, on le sait, à changer le mobilier du globe, à substituer des palais-communes à toutes les villes et bourgades du monde. Où donc trouver la garantie de toutes les merveilles promises par le phalanstère ? Quel est le principe de la nouvelle invention? C'est ici le moment décisif de la doctrine de Fourier; le reste n'est qu'une affaire

de logique : si la preuve ici résiste à la critique, Fourier est le plus grand de tous les hommes; mais point de milieu entre une révélation et un délire. Écartons d'abord les équivoques : le bonheur annoncé par Fourier ne tient pas à l'architecture du phalanstère; cette architecture sera commode, utile, prodigieuse, si l'on veut, mais les murailles du phalanstère ne renferment aucun sortilége pour transformer la société. Le principe d'association n'explique pas non plus le phalanstère : l'association ne supprime ni les ennuis du travail ni les contraintes morales. La nature, dit Fourier, repousse ce *simplisme* de l'association; les familles nombreuses s'irritent, se subdivisent chaque jour malgré les avantages incontestables de la vie commune. La critique de la société ne conduit pas non plus au phalanstère. Que la critique de Fourier soit vraie ou fausse, superficielle ou profonde, il n'y a aucun lien entre l'énumération de nos douleurs et la toute-puissance attribuée à la nouvelle commune de seize cent vingt habitans.

Si le phalanstère ne se justifie ni par sa construction, ni par l'association, ni par la critique de la société, quel en sera donc le principe? Apparemment ce principe est dans la nature : en effet, autant Fourier a outré la critique de la société, autant il exagère l'apologie de la nature; dans la civilisation, il ne voit que le mal, comme si elle était l'œuvre du bourreau; dans la nature, il ne voit que le bien, comme si elle était le paradis. Il insiste sur une vérité vulgaire, il montre que l'instinct est infaillible, qu'il est sanctifié sans cesse par le plaisir; il montre que l'industrie animale est attrayante, et il en conclut que les instincts, les attractions, sont proportionnelles aux destinées, et que le bonheur est la vocation de tous les êtres. Le fait isolé était vrai, la généralisation est démentie par tous les faits. La nature est ensanglantée sur tous les points; il est des races qui disparaissent, la vie se nourrit de la mort; tout être vivant sort armé des mains de la nature pour exercer la destruction; c'est le sacrificateur prédestiné d'une myriade d'êtres vivans, il ne connaît pas lui-même ses propres victimes. Par une contradiction fatale, en même temps que l'instinct est proportionnel à la destinée, tous les instincts sont en désaccord avec toutes les destinées. La guerre est donc naturelle; l'opposition, l'antithèse entre la nature et la civilisation est donc factice, d'autant plus que Fourier fait abstraction du principe de l'art, la pensée. Le principe fouriériste, absent de la nature, est-il dans la Providence? L'idée d'une bonté infinie ne change pas les faits qui sont devant nous; le sang coule, et puisque le phalanstère se place au milieu de la lutte des élémens dans une nature sacrifiée, il ne se justifie ni par le spectacle visible de la nature, ni par la providence invisible de Dieu.

Fourier s'efforce d'absoudre la nature de l'homme par l'analyse des passions, il les compte, il en trouve douze : les cinq sens d'abord, ensuite l'amour, l'amitié, le *famillisme*, l'ambition; en troisième lieu, les passions de l'intrigue, de la variabilité, de l'union, en d'autres termes la *cabaliste*, la *papillonne*, la *composite;* une treizième passion, l'*unithéisme*, les absorbe toutes. D'après Fourier, les passions ne conduisent pas nécessaire-

ment à la guerre; elles peuvent trouver le plaisir dans le travail, le bonheur dans l'industrie : c'est la civilisation qui les pervertit. Il en résulte la possibilité abstraite et métaphysique d'un ordre de choses où les douze passions se combinent avec toutes les fonctions des arts et métiers; mais, entre la possibilité métaphysique qui embrasse tout et l'acte positif et réel du phalanstère, il y a un abîme : comment le franchir? Il s'agit de prouver d'une manière directe et positive que, dans la nouvelle commune, les paysans, les hommes du peuple, pourront se livrer à l'attrait des travaux élégans, que les marquises se passionneront pour le blanchissage, que les comtesses feront la cuisine, que les rois exerceront réellement le métier de serrurier et de cordonnier. Il s'agit d'utiliser tous les goûts, les plus immondes comme les plus purs, d'absorber l'humanité dans l'industrie attrayante en lui faisant oublier toutes les idées actuelles de décence, de distinction; il s'agit de trouver une myriade de coïncidences miraculeuses entre les instincts et l'industrie, de manière à satisfaire toutes les vanités, toutes les ambitions, et si un seul homme se trouve en dehors des lois de l'attrait, si un seul meurtre est commis, il y a des geôliers, des supplices, il y a la guerre : le phalanstère est manqué.

Quelle est donc, nous le répétons, la preuve directe et définitive du phalanstère? Cette preuve, nous l'avons cherchée en vain dans le principe de l'association, dans la critique de la société, dans l'apologie de la nature, dans l'apologie des passions, dans la Providence divine. Le phalanstère ne se fonde que sur la théorie des nombres. Le nombre est neutre, impersonnel; il pénètre à travers les trois règnes de la nature, et il reste toujours le même; il mesure tout ce qui tombe dans l'espace et dans le temps, il saisit, il rapproche tout : la figure des minéraux, les formes des végétaux, celles de la vie, les phases de l'année, la marche des astres. L'ordre et la symétrie se laissent entrevoir partout; partout il y a les traces de je ne sais quel rhythme mystérieux qui se répète de loin en loin dans la création. Or, le nombre fixe les rhythmes, les assonances, il note les multiples et les diviseurs qui se répètent dans la nature. On dirait qu'il touche à l'essence intime des choses. Il y a sept couleurs, sept tons; la triade et la tétrade s'additionnent, se divisent, se multiplient de mille manières avec une constance infaillible dans les productions naturelles comme dans la marche des astres. Le nombre est donc un premier principe, se dit Fourier, comme Dieu et la matière : il gouverne les mondes, il organise la fleur, la charpente de l'animal, les formes de la vie, enfin cette force que l'on nomme la passion. Le nombre *groupe* tous les êtres d'après ses lois symboliques; il développe par séries tous les groupes; la *série distribue les harmonies* dans l'univers; la création se résout dans une grande loi sériaire dont les enchaînemens indéfinis frappent sans cesse nos yeux. Or, la série, d'après Fourier, est parfaite dans la nature entière; il n'en doute pas un instant : la série est vivante, les astres vivent comme les animaux; Fourier en est encore parfaitement certain. Partout cette vie est mobile, partout le développement s'accomplit par l'attraction, partout le mouvement s'identifie

avec le plaisir, partout le rhythme du nombre répand le bonheur sur les groupes et les séries, soit des fleurs, soit des mondes : ici encore Fourier est soutenu par une foi inébranlable. L'homme seul est malheureux; donc la civilisation intervertit le nombre qui doit le gouverner. Qu'on l'arrache à la civilisation et qu'on le replace dans le nombre de l'harmonie universelle. Alors l'ordre qui domine le *mouvement physique*, le *mouvement organique*, le *mouvement animal*, éclatera dans l'humanité, c'est-à-dire dans le *mouvement passionnel;* la nature organisera elle-même l'association, partout l'industrie de l'homme se trouvera identifiée avec le bonheur et infaillible comme l'instinct. Fourier oublie complètement que le rhythme du plaisir est aussi le rhythme de la douleur.

Le phalanstère suppose la théorie des nombres, rien n'est plus évident, et, par une bizarrerie qui n'est pas la moindre, Fourier n'expose nullement cette théorie dans ses livres. La science du phalanstère se dérobe ainsi à l'examen lorsqu'on se croit sur le point de la saisir; nous n'avons plus qu'à la deviner. Tout l'effort de Fourier consiste à noter les nombres les plus solennels qui se répètent dans la création pour identifier le rhythme de la création et les harmonies de la musique. Cette opération achevée, on ne sait comment, il veut que la nouvelle commune soit organisée d'après un nombre donné par la musique et correspondant à l'ordre universel. Il reprend donc ici sa psychologie, ses douze passions; il les traduit dans les sept notes et les cinq demi-tons de l'octave; il traduit successivement les caractères en autant d'accords formés par la réunion de plusieurs notes ou passions. Dès-lors l'homme, les sentimens disparaissent, il ne reste plus que des notes; Fourier compte les accords de la musique, il dresse l'échelle de toutes les harmonies, et comme le nombre 810 lui donne une série complète d'accords correspondans à une foule d'assonances cabalistiques, il en conclut qu'il doit y avoir toutes les harmonies instinctives dans les 810 personnes ou caractères, lesquels, doublés par les deux sexes, forment l'association phalanstérienne de 1620 personnes. C'est là le petit tourbillon harmonique dans lequel les hommes se groupent, se séparent, s'attirent ou s'éloignent les uns des autres, d'après les lois de la musique *mondiale;* transformés en accords vivans, ils soulèvent 30,000 antipathies ou discords pleins, 1,200,000 demi-discords, et mille autres modulations, sans sortir jamais du nombre sacré, qui représente l'attrait universel.

Tout le système de Fourier présente la symétrie d'un rhythme symbolique : les 32 chœurs de la phalange répondent aux 32 dents de l'homme, les 810 caractères aux 810 muscles du corps humain; les 400 travaux, les 400 familles de la phalange, les 4,000,000 de phalanstères sortent de la tétrade; la septénaire des couleurs et des tons constitue le groupe, et la civilisation à son tour, cette antithèse de l'harmonie, développe les vices de la propriété, de la famille, du commerce, des infidélités conjugales, vices que l'on compte dans chaque catégorie d'après un nombre symbolique pris au rebours. La forme du système, le but extraordinaire de l'industrie attrayante, le principe

du nombre placé à côté de Dieu et de la matière, tout prouve que le fouriérisme se fonde sur l'harmonie pythagoricienne et sur tous les principes des mystagogies antiques. Fourier substitue souvent une preuve à l'autre dans la polémique; attaqué par l'expérience, il riposte par le principe d'association; attaqué sur l'association, il critique la civilisation. Souvent les conséquences se présentent chez lui comme des principes, car il joue la Providence elle-même sur ce coup de dés du phalanstère : forcé par l'analyse à donner son dernier principe, le système se réduit à un labyrinthe inextricable d'analogies mystagogiques toujours entrevues, jamais expliquées. Ainsi, pour admettre l'instrument de Fourier, il faut d'abord rejeter la civilisation comme une tyrannie morale, politique et religieuse; ensuite on doit croire aveuglément que la nature est partout et toujours heureuse. En troisième lieu, il faut avoir une foi inébranlable dans le principe du nombre, le vrai dieu de Fourier. Quand on a surmonté cette triple épreuve, quand on est persuadé que les planètes tournent avec une vive satisfaction autour du soleil, il reste une dernière épreuve, la plus dure : il faut croire aveuglément à la parole de Fourier, car il ne donne point le secret du phalanstère. Au reste, sa science, nous le répétons, était la science des anciens. L'antiquité se confiait naïvement dans les forces vivantes de ce monde; elle croyait que le nombre pouvait déchirer le voile qui cache les dieux élémentaires, elle épiait, elle écoutait, elle attendait le moment où l'oreille de l'homme pourrait saisir les voix divines ou l'harmonie mondiale. En contemplant la nature, Fourier a entendu le dernier retentissement de la lyre d'Orphée; la magie musicale de Saraswati a troublé sa raison; dans son égarement, il a vu la nouvelle Jérusalem du phalanstère dessinée à grands traits dans la création : de l'erreur, il a été conduit au délire. Suivons-le dans cette hallucination poétique.

II. — L'ÉPOQUE HARMONIENNE.

Persuadé d'avance qu'il pouvait satisfaire toutes les passions, Fourier n'a plus qu'à imaginer, à rêver; le nombre établit *à priori* le bonheur universel, on n'a donc à interroger la nature que pour chercher les plus heureuses combinaisons de l'instinct, qui se réaliseront toutes dans le phalanstère. Il faut d'abord que le groupe et la série se développent spontanément, librement : quatre passions, l'amitié, l'amour, le *famillisme*, l'ambition, peuvent grouper les hommes; la *cabaliste*, la *papillonne*, la *composite*, peuvent développer la série; le nombre assure ce prodige, donc la confusion disparaît dans la nouvelle commune, organisée par groupes et par séries; ces groupes et ces séries animales correspondent à tous les travaux de l'industrie. Il y a des fonctions monotones dans la subdivision du travail, mais la *papillonne* peut les parcourir toutes en *courtes séances*. Il y a des travaux odieux, mais les machines peuvent les faciliter, les *vilains goûts* peuvent s'en charger. Comment suppléer au travail répugnant de la domesticité? Les amis, les flatteurs peuvent remplacer les domestiques. Quant aux travaux malpropres, on

y dévoue la jeunesse, naturellement portée, selon Fourier, à la malpropreté et au dévouement. Au reste, on court au travail avec l'impétuosité de l'instinct, on ferme l'Évangile, on cherche la richesse et non pas la vertu, et la vertu vient par surcroît. Telle est la possibilité morale garantie par le nombre du phalanstère.

L'or coule à flots de cette source enchantée de l'industrie attrayante. Pour le recueillir, Fourier coordonne une nouvelle série de possibilités économiques. Il est possible de conserver tous les avantages, moins les inconvéniens de la propriété; le phalanstère est une commandite; donc, sans blesser l'instinct des propriétaires, il augmentera les bénéfices de la propriété. Fourier veut, d'un autre côté, tous les avantages de la communauté. Donc, le phalanstère réunit tous les habitans dans un seul ménage, les nourrit par un seul restaurant; une seule administration publique dirige l'agriculture et l'industrie. Ainsi la propriété et la communauté se donnent la main, et, en effet, tous les problèmes de l'économie politique sont résolus d'un seul coup, si on admet la combinaison des deux principes. La libre concurrence de tous les actionnaires, de tous les hommes, de tous les instincts, s'applique à la production; la communauté s'empare de la circulation, et garantit ainsi les marchandises comme l'état garantit la monnaie; c'est encore la communauté qui distribue les richesses, et, vouée à l'intérêt de tous, elle rétribue le capital, le travail et le talent avec la justice la plus rigoureuse. Plus de lutte entre la famille et l'état, entre le capital et le talent, entre la production et le commerce, entre le commerce et la consommation; plus de répression, plus de gaspillage dans l'administration. Fourier suppute avec un aplomb admirable la baisse des prix, l'abondance naturelle; mais l'agencement de toutes les possibilités économiques repose toujours sur l'attrait, et le nombre reproduit son rhythme dans l'évaluation des bénéfices. Par un jeu de la décade, un sou vaudra 10 francs, une paire de bottes durera dix ans.

Après les possibilités morales, économiques, Fourier découvre dans l'éducation une nouvelle série de possibilités. L'industrie n'est plus qu'une fête continuelle; on promène les enfans d'atelier en atelier, ils manient les outils, les vocations se manifestent, le génie se révèle par le travail attrayant, s'élève par la concurrence à travers les groupes et les séries, et conquiert dans le monde la place qui lui est dévolue. Ici encore la puissance du nombre distribue les grands hommes. Dans le petit tourbillon de la commune sociétaire, le génie se multiplie par trois, autant de fois qu'il y a de sciences, d'arts et de travaux. Les 15,000 phalanstères de la France réorganisée contiendraient donc 45,000 Napoléons, 45,000 Newtons, 45,000 Talmas, et ainsi de suite. Ces hommes aujourd'hui sont perdus, l'harmonie sociétaire les produirait au grand jour.

La donnée du phalanstère une fois posée, le bonheur se propage par explosion, la civilisation est renversée. Comment résisterait-elle au spectacle entraînant du bonheur? Fourier n'a qu'une seule appréhension, au reste très sérieuse, il craint que les hommes ne meurent de joie; il veut éloigner les

enfans civilisés du spectacle de l'industrie attrayante; suivant lui, la vision du phalanstère peut tuer comme la vision de Dieu.

L'image du phalanstère se reproduit en grand dans l'humanité : la musique mondiale coordonne les individus dans la commune, comme elle coordonne les phalanstères dans l'harmonie universelle. Les phalanstères se développent donc par groupes et par séries; en se développant, ils enfantent les provinces, les états, les royaumes, les empires, les trois *césariats* harmoniens, enfin l'administration unitaire du globe, ayant son siége à Constantinople et sa papauté *unithéiste* dans l'*omniarche*. Le mouvement de l'harmonie universelle est double, de même que le mouvement du phalanstère; la concurrence des six cent mille phalanges du globe donne libre essor à tous les instincts de l'humanité; cette concurrence crée l'administration unitaire du globe; une fois constituée, l'administration unitaire distribue les royaumes, les récompenses, gouverne le monde par un mouvement qui descend de haut en bas. La double échelle est immense, la hiérarchie illimitée; l'ambition, excitée partout, ne conduit nulle part à la guerre; le phalanstère a doublé, centuplé l'étendue du globe. La terre est désormais un labyrinthe où César et Pompée, le pape et l'empereur marchent toujours sans se rencontrer jamais : l'ambition profitera d'autant plus à l'humanité qu'elle sera plus forte, *Néron sera plus utile que Fénelon*. L'industrie attrayante entraîne les sauvages et les barbares; de grandes armées, instrumens de l'harmonie unitaire, reboisent les montagnes, percent les isthmes, fertilisent les déserts, commandent au cours des fleuves, transforment les climats. L'homme le plus pauvre, mieux logé, mieux nourri que nos rois, jouit de tous ses droits, « chasse, pêche, cueillette, pâture; on a libre essor des sens, libre essor des ames, participation au progrès, ligue intérieure, insouciance, vol extérieur, liberté convergente, *minimum* abondant. » L'ordre combiné présente « le lustre des sciences et des arts, le spectacle de la chevalerie errante, la gastronomie combinée en sens politique, en sens matériel, en sens passionné; la politique galante pour la levée des armées. » Il n'y a plus dans le globe qu'une seule monnaie, une seule langue. Une notation unique a fixé tous les caractères. Les sentimens sont notés, classés, mesurés, traduits dans les notes de la musique. Plus de mariages mal assortis, plus d'amitiés factices; les hommes qui ne se sont jamais vus n'ont qu'à montrer leur partition; si les accords se conviennent, la mélodie est immédiate, et ils s'embrassent avec l'effusion d'anciennes connaissances.

La liberté de l'amour est la première condition du bonheur pour quiconque se place en dehors de la société. Jacob Boehm rêve les jeux éternels de l'amour dans une nature purifiée; Charles Fourier est un peu moins détaché de la terre. Il veut à la fois les bénéfices du mariage et ceux de la communauté; il invente la double polygamie, il donne aux femmes des *favoris*, des *maris*, des *géniteurs*, à tous des *bacchans* et des *bacchantes*, à ceux qui chérissent leur propre virginité, le corps des *vestales* et des *vestels*. Les plus bizarres possibilités de l'amour se réalisent dans une série de combi-

naisons burlesques. Fourier console les amans déçus avec des *faquiresses* et des *bacchantes*, c'est ce qu'il appelle la *purgation des passions* (1). L'essor libre de l'amour multiplie l'attraction de l'industrie, resserre les groupes, intrigue les séries; l'amour s'alliant au travail, le travail à la volupté, les sybarites du phalanstère se lèveront à quatre heures du matin pour travailler comme des nègres : en harmonie « celui qui aura le plus joui de la vie et se sera livré aux passions les plus immodérées sera le plus sage, le plus saint, le plus grand. » Tous les souvenirs de l'antiquité, du moyen-âge, les rêves de la mythologie et de la chevalerie, les détails les plus bizarres de la guerre, de la cuisine, en traversant l'imagination de Fourier, grandissent et se renversent pour parodier le christianisme au rebours. On livre des combats babyloniens en pâtisserie, mille génies culinaires viennent conquérir les peuples avec des soupes au fromage : la musique mondiale fixe, réalise et maintient toutes les possibilités de la vie phalanstérienne.

Vaincu dans la civilisation, le génie du mal n'est pas encore terrassé, il se révolte contre la théorie de Fourier. Le bonheur détruit le bonheur, car la population se multiplie, et la misère doit reparaître au sein de la richesse; heureusement cette population multipliée finira par atteindre un chiffre invariable, elle ne débordera pas au-delà des quatre millions de phalanstères, car les femmes riches et vigoureuses ont peu d'enfans. Le génie du mal doit se révolter alors de nouveau et opposer à Fourier les glaces des pôles, les feux de l'équateur, l'obscurité de la nuit, les maladies, la mort. Ici tout semble perdu; mais Fourier s'élève de nouveau aux régions de la musique mondiale, et l'enchantement redouble. Par analogie, il avait donné aux astres la vie de l'homme; par analogie, les astres imposaient à l'homme l'ordre qui règne dans le firmament : l'harmonie sortait d'une série d'actions et de réactions de la terre au ciel. Maintenant il faut doubler l'action et la réaction; Fourier entre donc dans le règne aromal, le règne des fluides impondérables, innombrables, inconnus. D'après lui, c'est dans ce royaume invisible que se préparent tous les enchantemens du monde visible : là, cette musique qui gouverne les globes, l'organisme, l'animalité et les passions, se répète une cinquième fois, y produit un cinquième mouvement, en réalité le plus puissant. L'œil de l'homme ne saisit que des effets, il ne voit que des arbres, des fleurs, des animaux, qui naissent et vivent par enchantement; il ne voit pas que Vénus crée la chèvre, Mercure la pêche, que toutes les productions de la terre

(1) Il y a dans cette partie du système des détails qu'on nous saura gré de supprimer. La sollicitude de Fourier pour la béatitude sensuelle évoque au profit du plaisir toutes les possibilités que les casuistes proscrivent au nom de la morale. Notre rêveur a pensé même aux femmes âgées. La *Gazette des Tribunaux* avait parlé d'un jeune Champenois accusé d'avoir violé sept vieilles femmes, et sur cette possibilité Fourier fonde le hideux roman d'Urgèle et de Valère. Mêmes aménités pour les vieillards, à qui semble dédié le roman de la belle Orythie, la prostituée heureuse, riche, dévouée gratuitement à la vieillesse, la *régénératrice*, dit Fourier, *des saines doctrines du commerce*.

viennent des influences sidérales qui imposent des myriades de formes à la vie occulte du globe. L'humanité a résisté jusqu'à présent à la musique universelle, elle va céder. L'apparition du phalanstère est imminente; mais si la terre subit l'influence aromale du ciel, le ciel doit subir l'influence aromale de la terre. D'après ce principe nullement développé, mais fortement accusé, Fourier se dit : la civilisation est horrible, donc elle répand une influence pestilentielle dans le firmament; elle place notre roi, le soleil, dans l'impuissance de régner, et l'influence malfaisante se répand du soleil dans les voûtes du firmament pour le malheur d'une myriade d'existences. L'univers est en retard, il souffre, et c'est la faute de l'homme qui a bouleversé les aromes terrestres. En transformant la terre, Fourier changera la condition des aromes, et rétablira l'harmonie dans le royaume des fluides impondérables; il agira sur le soleil, de là sur les astres, il commandera ainsi aux forces cosmiques, et l'univers reprendra sa marche ascendante : tout ce que le bonheur de l'homme peut demander, il l'aura. C'est ainsi que le phalanstère, après avoir subi une action hyperbolique, impose aux mondes une réaction hyperbolique : de là le progrès cosmogonique de Fourier. Ici encore la science livre mille possibilités physiques; elle parle d'aurores boréales éteintes aux pôles, de couches lucides à la surface des astres, de fluides impondérables dont la force touche à l'impossible, et la musique mondiale réalise sur-le-champ tous les souhaits de Fourier. Donc, les 810 caractères du phalanstère promettent 81,000 ans de durée à la terre; le septénaire promet 70,000 ans d'harmonie; la civilisation, l'histoire, n'a été que la *dentition* de l'humanité condamnée à se construire le phalanstère. Les harmoniens atteignent à la hauteur de 84 pouces, parcourent des carrières amoureuses de 120 ans, vivent 144 ans. La mort n'existe pas; la mort, c'est la vie, c'est la vie aromale, deux fois plus longue, et cent fois plus heureuse : l'homme passe ainsi d'une vie à l'autre pendant 400 *métempsycoses bicomposées*. Le monde se *contre-moule*, les animaux féroces ou malfaisans se transforment pour l'usage de l'homme : les lions font le service de la poste aux lettres. Des aurores boréales réchauffent les pôles, l'atmosphère devient lucide à la surface comme un miroir, l'eau de la mer s'adoucit, quatre lunes éclairent la nuit; bref, la terre se renouvelle vingt-huit fois jusqu'à ce que la grande ame de notre planète, exténuée, fatiguée, passe dans une autre planète avec toutes les ames humaines, qui conserveront un souvenir abrégé de la vie antérieure. Le soleil, délivré des miasmes de la civilisation, aura fixé une comète pour en faire notre nouvelle demeure; de là, on passera dans Mercure, où l'on apprendra la langue unitaire de l'univers qui doit nous mettre en communication avec les autres habitans de notre système planétaire. Nous les joindrons dans le soleil, où les forces de l'homme seront quadruples. Du soleil, on passe à d'autres soleils, de l'univers aux binivers, aux trinivers, etc., et de demeure en demeure, le progrès redouble par octaves qui se suivent en se dédoublant. C'est un crescendo effrayant qui augmente toujours, qui envahit la création, qui épuise la vitalité de tous les mondes jusqu'à l'époque d'un *recul cosmo-*

gonique, qui doit nous faire descendre, par les mêmes lois prises au rebours, jusqu'à notre premier point de départ, pour recommencer le cercle éternel de la vie. Tel est le *grand jour* du monde industriel, le *kalpa* de Fourier.

Ce système n'est-il pas une dernière apparition de la mystagogie orientale? Ces chiffres 3, 4, 7, 12, 72, etc., multipliés, variés de mille manières dans l'harmonie et dans l'antithèse de la civilisation, répètent dans une assonance mystérieuse les vingt-huit années de la vie d'Osiris, le nombre des complices de Typhon, des traducteurs de la Bible, des disciples, des apôtres de Confucius, de Bouddha, du Christ, et tous les rhythmes traditionnels qui ont déterminé la poésie de la religion dans les temples de l'Orient et du moyen-âge. Fourier n'est pas un mystique passif, ce n'est pas un visionnaire; le don de la croyance traditionnelle lui est refusé, le don de la seconde vue prophétique n'illumine jamais son intelligence. Fourier est un mystagogue, un thaumaturge qui ne s'est pas humilié devant le christianisme; il est le dernier magicien, il imite ces grands-prêtres de l'Orient qui arrêtaient le soleil, ces *artistes* du monde païen qui se posaient en maîtres du monde matériel. Seulement, la magie a cette fois multiplié ses forces; Fourier joue avec Dieu, il joue à une martingale effrayante, il gagne des myriades de mondes, et il double toujours.

III. — FOURIER MAGICIEN.

Nous venons d'expliquer les procédés secrets du fouriérisme : il nous reste maintenant à découvrir la route que Fourier a parcourue au rebours pour nous transporter vers le moyen-âge et l'antiquité païenne.

Né en 1772, Fourier appartient au XVIIIe siècle; il lui doit son érudition, ses tendances, la morale du plaisir et cette confiance illimitée dans la puissance de l'industrie : en d'autres termes, Fourier marchait avec les encyclopédistes à la conquête du monde sensible. Jadis, dans les premiers temps du christianisme, on avait découvert un Dieu infini, et, dans l'enthousiasme de la découverte, l'humanité avait sacrifié le temps à l'éternité, la matière à l'esprit, le monde à Dieu. Le moyen-âge méprise la terre, se méfie de la raison; l'église ne veut pas être de ce monde, et les hommes l'imitent; ils sacrifient aux pieds du successeur de saint Pierre les biens comme les idées. Le sacrifice une fois accompli, quand cette œuvre d'abnégation fut poussée à ses dernières limites, on recula d'épouvante : l'église, qui était le symbole de tous les sacrifices, la papauté, dont l'unique mission était d'éclairer l'intelligence et de faire l'éducation du genre humain, avaient exploité la crédulité universelle pour réprimer la raison, confisquer à leur profit tous les biens de ce monde, et fonder un empire matériel sur la terre. Dès-lors le mouvement fut interverti, la révolution commença dans le sens opposé, l'humanité voulut s'élever jusqu'à Dieu sans l'intermédiaire du prêtre : Luther arracha à la papauté le nord de l'Europe, les états catholiques s'émancipèrent

peu à peu de l'église, le savant prit le pas sur le théologien. D'abord, on formula une morale, une jurisprudence, une philosophie indépendantes; la physique révéla par Newton un dieu qui ne semblait plus le Dieu de la Genèse. Newton avait démontré que l'ordre était dans l'univers, et désormais on s'attacha au monde pour mieux comprendre Dieu. La conquête du monde sensible fut, au XVIIIe siècle, une œuvre sainte, une croisade, une religion, et cette religion avait ses apôtres et ses fanatiques, ou plutôt ses vérités et ses erreurs. Légitime quand elle réorganisait l'ordre matériel dans les codes et les constitutions, légitime quand le droit naturel s'armait de l'ironie de Voltaire et de la colère de Rousseau contre les tyrannies, les erreurs, les humiliations d'un autre temps, la philosophie s'égarait en oubliant que le monde sensible de l'art et de l'industrie est à la merci du monde invisible de l'intelligence et des idées. Les yeux fixés sur le monde physique, les philosophes du XVIIIe siècle voyaient encore la matière quand ils regardaient l'homme; ils réduisaient la vie à une contraction, la pensée à une sensation, l'homme tout entier à une variété du règne animal, Dieu à une hypothèse créée pour expliquer le mouvement. L'erreur favorisait l'entraînement. L'homme rendu à la nature est un meilleur instrument de civilisation; l'éducation pourra le transformer à son gré, le législateur rencontrera moins d'obstacles. D'ailleurs, si l'homme sort des mains de la nature, comme la nature est sainte, il en sort sanctifié; il n'a plus à rougir de fautes qu'il n'a point commises, il n'y a plus de traditions qui l'humilient, plus de hiérarchies consacrées par cette tradition, plus d'inégalités, plus de pieuses injustices : tous les hommes sont frères, libres, tous sont prêtres et rois. Toujours est-il qu'en cherchant la pensée dans la nature, on oubliait l'homme, on faisait de l'homme un instrument, et on ne savait plus qui pourrait le gouverner. L'erreur gagnait les meilleurs esprits : Montesquieu ne pose que deux principes réellement actifs dans son système, *les législateurs* et *les circonstances,* c'est-à-dire des hommes au-dessus de l'humanité et des choses hors de l'humanité. Quel est donc le rôle des masses? Pourquoi obéissent-elles à des sages? Pourquoi d'autres sages sont-ils sacrifiés? D'où viennent ces religions que l'on combat, ces religions si puissantes qu'elles ont fondé et détruit mille empires? Qu'on le demande à Voltaire, l'histoire est une comédie; qu'on le demande à Rousseau, la civilisation est une maladie de la pensée, et les encyclopédistes finissent par opposer à la théocratie du moyen-âge le fantôme immense d'une théocratie naturelle où l'homme remplace Dieu, se trouvant divinisé par les miracles de l'industrie. On oubliait qu'on ne commande à la terre que lorsqu'on dispose des forces du ciel; en d'autres termes, on ne commande à l'industrie que par la puissance des idées, et en effet, lorsque la révolution éclata, la conquête projetée, n'ayant pour principe que des doctrines matérialistes, ne put dépasser l'ordre matériel de la société.

Les hommes qui avaient voulu faire de la révolution la vraie rédemption avaient cru qu'il suffisait d'attaquer ouvertement, publiquement, le christianisme pour racheter le monde. On se mit à l'œuvre; la propagande en 93

fut publique, officielle, tyrannique, elle succomba; le christianisme domina la révolution : la nature parut hideuse sans Dieu, la raison ironique sans le Christ, la société impossible sans traditions. L'homme, dont on voulait faire un instrument, se révolta contre les réformateurs. Que faire? Les politiques furent convertis par la force des intérêts, les philosophes par la force des idées, et ils virent que le christianisme n'avait pas été compris. Quant à Fourier, il se déclara contre la révolution, contre la science elle-même.

Victime en 1793 de la terreur, Fourier avait conçu une haine implacable contre les gouvernemens révolutionnaires; mais peu importent la date, les évènemens, peu importent les sentimens personnels de Fourier, pourvu que dans sa haine il reste d'accord avec les instincts de son temps. La première condition dans un pareil combat est qu'on ne tienne aucun compte des idées, de la religion et des forces de la raison. Qu'on parcoure les livres de Fourier, partout cette condition est remplie. On n'y trouve pas un mot sur l'intelligence de l'homme : chose étrange! Fourier a pensé toute sa vie sans se demander une seule fois d'où lui venaient ses idées. Il se représente l'homme comme une machine passionnelle, sa psychologie commence avec les sens, finit avec la *composite*, et ne suppose pas comme possible l'intervention de la raison dans la solution du problème du bonheur. Bref, il veut brûler les quatre cent mille volumes de nos bibliothèques; Condillac n'échappe pas au bûcher. Tout était donc à refaire; il fallait recommencer la révolution. Fourier répéta alors contre la révolution le programme révolutionnaire; il exagéra le doute de Descartes, l'acatalepsie de Bacon, la nécessité de refaire l'entendement, la nécessité de sortir de l'ornière révolutionnaire, la nécessité de se délivrer de toutes les idées politiques, morales, religieuses et économiques. Que voulait Fourier? La rédemption; il voulait nous transporter au ciel en remplaçant le christianisme, et il fallait que le bonheur absolu, éternel, pût jaillir de la vie et du plaisir, de la matière et du mouvement. Avec la science descriptive, on ne pouvait guère avancer; les moyens rassemblés dans l'Encylopédie ne donnaient que la civilisation telle qu'elle est. Fourier rejette donc toutes les limites de la science descriptive; il se propose de pénétrer dans la *textura rerum,* dans l'essence intime des choses; il s'efforce de deviner la vie, il invoque le nombre, il croit arriver ainsi à la rédemption terrestre, et il se place à son insu au milieu des hommes du moyen-âge.

Le moyen-âge avait eu son naturalisme, la magie, l'alchimie, l'astrologie, les sciences occultes. Tout n'avait pas cédé à la philosophie chrétienne; on résistait à l'idée d'un Dieu infini et d'une patrie spirituelle, et la nécromancie intervertissait les lois du christianisme en cherchant à réaliser le ciel sur la terre. La poésie du XIIIe siècle nous présente sans cesse le chevalier entre l'ermite et le nécromant, entre la croisade en terre sainte et les féeries d'un monde enchanté. Cette croyance à la féerie, profondément enracinée dans l'imagination populaire, avait été prise à la lettre par les physiciens du moyen-âge. Tandis que la philosophie chrétienne se développait dans la scolastique,

la physique travaillait sourdement à réaliser les féeries des épopées chevaleresques. Elle cherchait les panacées, la transformation des métaux, les breuvages qui éternisent la vie, qui enchaînent l'amour. Qu'on ouvre Roger Bacon lui-même : il parlera de renouveler les prodiges de Gédéon, d'incendier les villes par la création d'un soleil artificiel; d'autres veulent donner la richesse aux pauvres, à tous les hommes la vertu adamitique; d'autres vivent dans la persuasion qu'un secret, une découverte, suffiraient à délivrer la nature de l'enchantement satanique qui l'étouffe. Tous s'orientent au milieu des phénomènes de l'instinct, des sympathies, des fluides, de la musique; tous veulent toucher à l'arbre de la vie. Les sciences, à leurs yeux, ne sont que d'ignorantes compilations des signes extérieurs; les arts, des tentatives empiriques sur des signes incompris. Les physiciens du moyen-âge aspiraient à la véritable interprétation de la terre et du ciel, de la nature et de la Bible, et ils rêvaient un grand art fondé sur la science de Salomon. Que cette science, que cet art fussent possibles, ils n'en doutaient pas : n'avaient-ils pas derrière eux mille prodiges, mille traditions remplies de miracles? Pour ces artistes, l'histoire de Moïse, de Trismégiste, de Jésus-Christ, d'Apollonius, de Salomon, d'Orphée, des mages, équivalait à une démonstration scientifique. Ils croyaient si bien usurper la puissance des thaumaturges, qu'ils imposaient le secret aux adeptes; ils exigeaient d'eux la vertu chrétienne pour que le magicien ne se jouât pas de la vie des hommes. La papauté était donc le grand œuvre de la science officielle; la transfiguration du monde était le grand œuvre du naturalisme. Postel, dans son délire, voit poindre l'aurore d'un nouveau jour cosmogonique; Boehm, plus tard, annonce l'*aurore naissante;* Paracelse s'était proclamé le roi des mystères (*arcanorum monarcha*), le roi des temps intermédiaires, en attendant le renouvellement du monde. Les frères de la Rose-Croix, Robert Fludd, s'attendaient, vers 1610, à la transfiguration universelle, et poursuivaient le but de Paracelse. Cette idée d'une panacée, d'un saint Graal, avait gagné au moyen-âge jusqu'à la scolastique; les *claves magnæ*, les logiques de ce temps, avaient des prétentions presque magiques; le grand art de Raymond Lulle, en tenant ses promesses, aurait distribué les dons du Saint-Esprit à tous les hommes. François Bacon lui-même tombe dans l'erreur; le *Novum Organum* est la panacée qui promet aux esprits vulgaires la puissance du génie.

Le naturalisme du moyen-âge expire aux pieds de François Bacon. Deux siècles plus tard, Fourier s'empare du *Novum Organum,* et entre ses mains, par une bizarre interversion, cette préface des temps modernes devient la préface du moyen-âge. Bacon établit la possibilité de mille découvertes descriptives, et il fonde là-dessus un *grand art* industriel. Fourier accepte les possibilités signalées par Bacon, et il en déduit une science magique sur laquelle il fonde le *grand art* du phalanstère. Si la science occulte chez Fourier prend une forme nouvelle, celle de l'industrie, il ne faut pas oublier que la forme ne compte pas dans cette poésie flottante des mystagogies. Ce sont les principes et les procédés qui comptent. Le langage des fleurs, la

symbolique des animaux, la musique mondiale, la même musique observée dans le corps de l'homme, l'aimantation de l'univers, les sympathies et les antipathies, l'éternelle analogie du microcosme et du macrocosme, la vie, les amours des astres, les influences sidérales, le rhythme du nombre, bref tous les principes de Fourier, y compris le dédain absolu de toutes les limites de la science descriptive, se trouvent déjà chez les magiciens du moyen-âge. Quant aux procédés, ils sont encore les mêmes. Que l'on prenne Robert Fludd, le dernier rapsode des sciences occultes : comme Fourier, il arrête son thème d'avance, il cherche la rédemption par la force du nombre, et quand il l'a obtenue *à priori*, les possibilités les plus abstraites de l'expérience, c'est-à-dire la possibilité de disposer des mirages et des fluides impondérables, de transpercer la surface opaque des corps, de se déplacer avec la rapidité de la foudre, de se rendre invisible, etc., tous les rêves enfin se réalisent. Fludd a son instrument comme Fourier, comme Paracelse, comme tous les alchimistes; il a son secret à lui qui révèle tous les secrets.

Une seule différence sépare Fourier de ses contemporains du moyen-âge : ceux-ci croyaient, non pas à la philosophie, mais à la tradition matérielle du christianisme. Fourier est incrédule, et son incrédulité le rejette au-delà du moyen-âge. Si la magie était une renaissance du paganisme, une réminiscence de la sagesse de ces pontifes de l'antiquité qui se croyaient les artistes de la création, ce n'était cependant qu'une renaissance maladive, faussée, complètement transformée par le christianisme. La magie prenait la forme du catholicisme, elle n'aspirait très souvent qu'à propager par enchantement le pouvoir de l'église, elle plaçait ses secrets sous la garde des vertus chrétiennes. Cherchait-elle un bonheur impossible sur la terre, la rédemption était assurée par la foi, les miracles étaient prouvés par les légendes; elle voulait bien conquérir l'ubiquité, la vision de l'univers, mais c'était au Christ d'achever l'enchantement par je ne sais quelle purification éthérée. Elle voulait bien escalader le ciel, mais elle n'avait pas à le construire; le paradis existait, il ne s'agissait que d'y monter. Fourier est libre, il est seul; le génie positif des temps modernes le poursuit toujours, et c'est dans le plaisir qu'il doit trouver la rédemption, c'est dans le monde qu'il doit construire le ciel. De là toutes les terribles nécessités de son système, dont la première est d'arracher au Christ sa couronne d'épines en déclarant le devoir impie, et dont la dernière est de se retrouver au point de départ. Ainsi, en se révoltant contre la révolution, il tombait dans le sensualisme du XVIIIe siècle; en voulant dépasser les limites de la science descriptive, il tombait dans la magie du moyen-âge; en se délivrant du christianisme, il tombait au milieu de l'antiquité païenne. Suivant lui, le phalanstère aurait dû être construit à l'âge de Périclès. Nous sommes en retard, nous marchons au rebours depuis 2300 ans.

Fourier méconnaît entièrement le travail accompli par la raison depuis Socrate jusqu'à Hegel. Il prétend avoir élevé la critique de la civilisation au rang d'une science : il n'a regardé la civilisation qu'avec les yeux du corps.

Il n'a jamais compris, soupçonné la pensée qui l'anime; il lui a toujours demandé le bonheur qu'elle ne peut pas donner. Fourier ne voit que les gibets, les gendarmes, les armées, les moralistes. Pour lui, les peuples sont des forçats, les riches des argousins, les moralistes des mystificateurs, les prêtres des hypocrites. On se bat pour des idées, il croit que l'humanité est folle. Il entend les cris des combattans, mais sans les comprendre. Il ne saisit que des injures qui pour lui sont des signes de l'impuissance des lutteurs. On croirait lire Robert Fludd, qui accuse les savans de ne pas faire des miracles et le clergé de ne pas créer le millénium. Au reste, le magicien attaque constamment les républicains avec les absolutistes, les absolutistes avec les républicains, la raison avec l'autorité, l'autorité avec la raison, la concurrence avec les idées gouvernementales, les idées gouvernementales avec la concurrence, la communauté avec la théorie de la propriété, la famille avec les théories du communisme. Il ne veut point l'immoralité des civilisés, il ne veut point des idées morales qui lui dictent la critique de l'immoralité. Toutes les questions intermédiaires depuis la famille jusqu'au système gouvernemental subissent la même critique, provoquent les mêmes sarcasmes. Contre le clergé, Fourier reprend les armes de Voltaire; contre les philosophes, il va plus loin que les jésuites; enfin, contre la civilisation, il reproduit toute la polémique de Rousseau, et contre l'état de nature, toutes les apologies de l'industrie. Toujours étranger, toujours hostile aux traditions qui gouvernent le monde depuis deux mille ans, il ne critique pas, il médit, et il expie la médisance par une contradiction continuelle où les mêmes principes sont tour à tour affirmés et niés. Quand il plaide contre la liberté, il admet l'autorité; quand il attaque l'autorité, il suppose forcément cette même liberté qu'il avait niée auparavant. Il trouve le devoir impie sans voir que la notion de l'impiété suppose celle du devoir.

Le cercle vicieux de cette critique se reproduit dans la partie dogmatique du système. Fourier est toujours en arrière de deux mille ans. Tous les biens, tous les avantages, tous les trésors matériels sont réunis dans le phalanstère. L'harmonie juxtapose la concurrence portée à son plus haut degré de paroxisme, et une hiérarchie titanique qui administre le globe. Toutes les créations de l'ambition la plus effrénée s'allient à tous les avantages de la paix et de la vie pastorale. Le mariage donne la main à la promiscuité, la chasteté à la prostitution, la propriété à la communauté dans la commandite; la moralité s'unit à l'immoralité, le luxe aristocratique se combine avec le radicalisme le plus absolu. Bref, le magicien fait paraître des paladins, des chevaliers, des césars, des druidesses, des empereurs, des faquirs, des dryades, des hamadryades, des brahmanes. Il copie et reproduit toutes les parades de l'histoire; il reste toujours étranger à la pensée qui les créait, aux luttes qui leur défendent de coexister.

C'est en vain que Fourier invoque la magie : depuis deux mille ans, la raison l'a vaincue. Le magicien prétend résoudre à lui seul le problème de la rédemption tel que le lui suggère la pensée moderne dans sa double phase

religieuse et philosophique. Cette idée de la rédemption pousse le magicien au délire. Comment pourra-t-il racheter l'homme? Le monde des idées lui est fermé; il ne lui reste qu'à trouver un secours providentiel dans l'animalité. Fourier s'empare de l'animalité : qu'y trouve-t-il? la rédemption du travail attrayant. C'est là l'expédient d'un homme de génie aux abois; mais il faut déterminer, appliquer ce travail, décrire l'attrait, le développer. Les idées sont supprimées; sans idées, point de passions, point de poésie, point d'attraction véritablement humaine. La pensée détruite, les peuples n'ont plus d'histoire, l'histoire n'a plus de vie, la vie n'a plus de sens, l'attrait du combat s'évanouit comme celui du triomphe. A quoi donc s'appliquera l'attraction de Fourier? à la culture des melons, des cerises, des fraises, des navets, au jeu bizarre de toutes les facultés, réduites, par l'industrie, à une fougue animale très joyeuse et profondément burlesque.

La magie de Fourier, qui réclame tous les biens matériels, suppose, invoque, appelle aussi tous les prodiges de l'intelligence. Mais où prend-il le génie? dans l'*éclosion des instincts*, hors des idées, dans les mystérieuses profondeurs de l'animalité. Et comment veut-il régler l'apparition de tous les grands hommes à venir? toujours par le nombre. Il voit surgir à chaque génération huit millions de Napoléons, de Watts, de Talmas, tous inventeurs, tous éternellement réformateurs. Quel sera donc le travail de ces hommes? Maître de la pensée multipliée par une myriade de génies, maître d'une force que rien ne peut évaluer, Fourier, poussé de conséquence en conséquence, se sert de cette même force pour achever son progrès au rebours. Qu'on lise ses fictions harmoniennes, on y verra l'humanité devenue gastronome, le génie de l'humanité livrant de grandes batailles en pâtisseries, et distribuant les délices de la soupe au fromage. Il y a un mariage conclu dans un moment de tendresse où le duc Dagobert ne sait pas résister à Amaryllis, parce qu'elle a très bien raccommodé sa culotte : il lui accorde la main de son fils. L'humanité tombe en enfance. Suivons Fourier au milieu des mystères cosmiques : il a invoqué les forces de la nature, il s'y est livré aveuglément, il en a fait l'apothéose, parce qu'il attend d'elles la rédemption, et une fois à l'œuvre, il s'aperçoit qu'il doit refaire cette même nature qu'auparavant il avait trouvée parfaite. Cette perfection, disait-il, ne souffre qu'un huitième d'exception dans toutes les octaves; mais partout la dialectique du plaisir le met aux prises avec le mal : il doit en conclure que la terre est dans un état exceptionnel, que l'histoire, que l'expérience, que le monde sont des exceptions, que la nature est une exception de la nature. Étrange hallucination, qui l'oblige à bouleverser cette nature à laquelle il s'était aveuglément confié en repoussant l'art de la civilisation! Suivons-le encore dans ce travail : il refait la nature, il *contremoule* le monde, il marche sans sourciller à travers mille transfigurations, et sa conquête se réduit à accoupler la furie des passions et le *droit d'insouciance qui élève l'homme au niveau de l'animal libre,* la frénésie du plaisir et l'*indolorisme* absolu. Il se suicide ainsi pour jouir de la vie. Lorsque nous arrivons enfin aux dernières limites

du progrès, après toutes les créations, tous les prodiges d'une folie solitaire, nous trouvons un *recul cosmogonique*. Le bonheur de Fourier n'arrive pas à l'infini : le système tourne sur les trois principes coéternels de Dieu, du nombre et de la matière. Dans la géométrie éternelle de l'univers, de ce Dieu-matière, le nombre des biens et des maux s'équilibre sans cesse; on ne s'élève d'un côté qu'en descendant de l'autre. Nous sommes donc ici au point de départ : Fourier n'a fait que déplacer le mal; la rédemption disparaît, nous restons dans le monde païen.

IV. — PREMIÈRE PHASE DU FOURIÉRISME. — LE MAGICIEN ET LES INITIÉS.

Pendant quarante ans, Fourier prit au rebours toutes les idées philosophiques et religieuses; il trouvait ridicules les choses sérieuses, et sérieuses les choses ridicules. Plein de vénération pour l'animalité, il méprisa constamment tous les principes de la civilisation. A ses yeux, les civilisés étaient des animaux à attractions faussées, bizarres, terribles : il les classait, les craignait, les appelait, se méfiait d'eux; jamais il n'y eut de véritable communication entre lui et le reste des hommes. Le phalanstère, pour Fourier, était une véritable hallucination, il le voyait partout, dans la civilisation, dans la nature. Jamais il ne manquait une parade militaire; la manœuvre lui présentait le jeu tout-puissant du groupe et de la série intervertis pour une œuvre de destruction. Dans ses livres, on reconnaît à toutes les pages le génie de la folie : Fourier ne démontre pas, il commande, il raille, il éclate de rire, son style est d'une netteté étonnante, tout cède à sa parole magique. Il s'empare de la société par l'égoïsme, de l'homme par l'animal, et il les pousse avec une force satanique contre la civilisation qu'il déteste. Si on l'étudie attentivement, il magnétise, et le lecteur est poursuivi de mille visions burlesques, de mille tableaux comiques; jamais on n'a mieux senti ni mieux décrit la vie vulgaire.

A l'époque de l'empire, on ne rêvait pas : l'intelligence était occupée; personne n'écouta Fourier, le magicien resta seul. Le premier disciple de Fourier se présenta en 1814; ce fut M. Juste Muiron, ancien préfet de l'empire. En 1824, le magicien vit se grouper à ses côtés d'autres disciples, de vrais millénaires qui avaient la religion du travail attrayant, l'amour des richesses et de la philanthropie par surcroît. Ils vénéraient le maître sans trop le comprendre; lui seul pouvait découvrir tous les trésors enfouis et accomplir le grand œuvre de l'animalité. Le maître devait être omniarche; il avait cent cinquante empires grands comme la France à distribuer sans alarmer la diplomatie. Malheureusement il fallait de l'or pour attirer l'or. On attendit. En 1830, on crut que le moment de la rédemption nouvelle était arrivé, le nombre des initiés doubla, et en 1832 la petite congrégation des phalanstériens fit son apparition dans la presse avec *le Phalanstère*, appelé plus tard *la Réforme industrielle*.

Il ne faut pas s'y tromper, c'était l'excès ou plutôt l'oisiveté des forces révolutionnaires qui favorisait le fouriérisme; M. Jules Lechevalier quittait les saint-simoniens pour diriger le premier mouvement de la secte. Le fouriérisme ne pouvait donc se propager sans se modifier, et la propagande était déjà pour lui une phase toute nouvelle. Le magicien, à la rigueur, n'avait pas de politique, rien de commun entre lui et le reste des hommes. *Le Phalanstère* adopta l'histoire de France depuis 1789, on adopta même toute l'histoire de l'humanité, comme la préface naturelle du fouriérisme. M. Jules Lechevalier, qui dictait cette énorme concession faite à la faiblesse des hommes, en profita avec adresse pour entraîner les débris du saint-simonisme en déroute. Que voulaient les saint-simoniens? La réhabilitation des masses en politique, la réhabilitation de la chair en morale et en religion. M. Jules Lechevalier accepta ces prémisses, demanda à ses anciens confrères les conséquences qu'elles renfermaient, et d'idée en idée il les poussa à la dernière conclusion du fouriérisme. — Le principe est juste, disait-il, il faut réhabiliter l'amour, l'instinct, le travail, le talent, toute la nature humaine; mais pourquoi fonder une papauté? pourquoi copier le moyen-âge, mettre le plaisir en procession, le travail en religion? Loin d'arrêter, loin de contredire le saint-simonisme, il faut le doubler, et ici l'industrie attrayante et l'enchantement du phalanstère viennent achever la rédemption entreprise par Saint-Simon. Au moins le fouriérisme évite les gendarmes.

En présence du parti républicain, la tactique changea : les initiés ne tenaient aucun compte des principes; ils réduisirent donc la question révolutionnaire à une question de finance. Dès-lors, qu'était la république? La suppression de la liste civile. Qu'importaient, grand Dieu! quelques centimes de plus ou de moins à des hommes qui rêvaient un avenir pantagruélique? Même dédain pour toutes les réformes administratives proposées par la démocratie, même horreur pour les réformes politiques, parce qu'elles amenaient le désastre matériel de la guerre. On justifiait ainsi la révolution dans le passé, on l'accusait dans l'avenir; on la repoussait dans les idées, on la voulait dans l'industrie. Quand cette contradiction éclatait, *la Réforme industrielle* aux abois biaisait, louvoyait, courait des bordées. Sans l'accepter, sans la repousser, M. Jules Lechevalier en concluait que le fouriérisme travaillait dos à dos avec les démolisseurs. — Depuis trois siècles, disait-il, la religion, la politique, l'industrie, la famille, tout s'écroule; désormais on est arrivé à l'anarchie la plus profonde; le dernier mot de l'économie politique formule cette anarchie; on laisse faire la banqueroute, l'agiotage, la féodalité industrielle, le commerce menteur. Maintenant il faut reprendre le travail au rebours : les démolisseurs commencent par attaquer la religion pour organiser le travail, nous organisons le travail pour refaire la société; les démolisseurs marchent de la réforme sociale à la réforme industrielle, nous partons de la réforme industrielle pour arriver à la réforme sociale. Pour organiser un village, ils veulent s'emparer d'un empire. Nous ne demandons que l'essai d'une colonie pour régénérer le monde sans émeute, sans guerre,

par la seule force de l'attrait. — Au reste, pour secouer le parti républicain, insensible aux charmes de l'industrie attrayante, on empruntait les armes du parti conservateur, sauf à combattre ensuite les conservateurs avec les armes du parti républicain.

Cette propagande produisit sur la presse un effet irrésistible, mais fort imprévu; le magicien, sorti enfin de son obscurité, fut accueilli par des éclats de rire, et la fantasmagorie du phalanstère redoubla l'hilarité universelle. On devine l'exaspération des initiés; ils ne comprirent pas qu'on se moquât du rédempteur des civilisés. Pour parer au scandale, il fut résolu au sein de la petite congrégation de monter à l'abordage de tous les organes de la presse civilisée, de les couvrir de honte et d'y introduire de vive force les lois de la véritable sagesse. Les initiés se lancèrent dans toutes les directions et présentèrent des analyses du système à tous les journaux; quand on refusait d'insérer leurs articles, *le Phalanstère* dénonçait les coupables; quand on les acceptait, *le Phalanstère* ne se possédait plus de joie. Les initiés s'attendaient à la catastrophe de la civilisation. Un obstacle se présenta bientôt : la tolérance la plus débonnaire ne pouvait laisser passer les bacchans et les bacchantes, malgré le cortége des vestales et des vestels; les initiés avaient eu beau multiplier leurs efforts, ils restaient sous le coup d'une accusation d'immoralité trop bien fondée; pour gagner du temps, ils imaginèrent d'ajourner indéfiniment la rédemption de l'animalité. Pour le moment, les accords en majeure devaient seuls fonctionner; la mineure de l'adultère était réservée à des temps meilleurs. Nouvelle modification, nouvelle concession à la faiblesse des civilisés; malheureusement, en moralisant le phalanstère, on le détruisait. N'oubliait-on pas qu'il fallait proscrire la morale subversive des civilisés? Que devenait la rédemption du magicien, si on admettait cette monstreuse invention du devoir?

Les anti-requins et la poste aux lions, avec l'entourage des lunes et des aurores boréales, étaient un vrai crève-cœur pour les sages du phalanstère. Ils n'y croyaient pas beaucoup, et les épigrammes tombaient comme la grêle sur le petit groupe des initiés. Les sages criaient à l'ignorance, à la calomnie, à l'imposture; enfin ils déclaraient, de guerre lasse, que la cosmogonie de Fourier était une sorte de poésie, un simple ornement du système. Nouvelle concession à la faiblesse des humains, nouvelle imprudence qui compromettait la véritable sagesse. La rédemption morale du magicien s'expliquait et s'excusait par la transfiguration du monde physique : on conçoit qu'il n'y ait ni gêne morale, ni abnégation, ni sacrifice en paradis. Comment admettre l'essor des passions sans accueillir les anti-requins? Pour rester fidèles à la parole du maître, en contentant leur propre incrédulité, les initiés imaginèrent un curieux expédient : ils ajournèrent à la fin du monde la complète vérification du système.

Les initiés ne cessaient pas de réclamer la fondation du phalanstère; ils espéraient ainsi dessiller une fois pour toutes les yeux des civilisés. Toutes les questions du jour étaient traitées au point de vue fouriériste. On montrait

les avantages de l'industrie attrayante : le roi, les chambres, les partis, les démocrates, les conservateurs, avaient besoin du travail instinctif; le phalanstère était la panacée universelle, la seule voie de salut pour les pauvres et pour les riches. MM. Considérant, Abel Transon, Jules Lechevalier, faisaient des cours, voyageaient pour recruter des adeptes; on multipliait les appels aux capitalistes pour ramasser le monceau d'or qui devait attirer tous les trésors. A la fin, on entraîna MM. Dulary et Devay, l'un député, l'autre médecin, tous deux propriétaires à Condé-sur-Vesgre, et un moment on se crut sur le point d'assister au spectacle de l'industrie attrayante. Suivant Fourier, le phalanstère devait gagner, rien que sur les spectateurs, 50 millions en deux ans; la dernière heure de la civilisation allait sonner. Là encore la doctrine de Fourier subissait, au contact des idées révolutionnaires, une dernière transformation. Nous avons vu que cette doctrine repose sur deux sortes de preuves, les unes expérimentales, les autres magiques. L'expérience montre la possibilité, le nombre la réalise. Les disciples de Fourier, recrutés tous sur le terrain des sciences positives, étaient incapables pour la plupart aussitôt qu'ils sortaient de leur spécialité. En discutant les extrêmes possibilités du radicalisme, ils avaient accepté le phalanstère comme le pandémonium des plus heureuses possibilités démocratiques. Surpris, enveloppés par les preuves extérieures, ils étaient tombés au pouvoir du magicien sans croire à la magie. Il en résulta que l'on prit la conséquence, et on oublia le principe; on prit l'enchantement de l'industrie attrayante, et on supprima le nombre qui le crée, la musique qui le démontre. Les disciples, en hommes positifs, se rapprochaient du sens commun, mais ils tombaient dans la plus grossière des contradictions; ce n'étaient pas même des disciples, c'étaient des croyans égarés qui prenaient la rédemption du phalanstère pour un progrès démocratique.

L'immense distance qui séparait le maître des disciples ne tarda pas à se révéler dans le journal même. Le magicien devenu journaliste écrivait à côté des siens; les disciples l'appelaient le *révélateur*, le *démiourgos du monde sociétaire*, l'*architecte du bonheur sur la terre*. Jamais pourtant un mot de sympathie, d'éloge, d'encouragement du maître aux disciples; il les fascine, et il garde le secret de la fascination. Quelquefois les adeptes se laissent gagner au sens commun; alors le magicien les réprimande, les appelle *les disciples aventureux*, les met dans l'alternative de rejeter ou d'accepter tout son système. Les fouriéristes parlent en hommes de parti, ils donnent un faux air raisonnable au fouriérisme. Le magicien marche isolé, il a le don des miracles, il ne prend la parole que pour opérer des enchantemens. D'un seul coup, il annonce l'abolition des droits réunis, l'affranchissement des nègres, l'extirpation de l'indigence, l'émancipation des hommes, des femmes et des enfans; il assure une fortune subite aux savans et aux artistes; il délivre les rois des terreurs de l'émeute, etc. Que les journalistes propagent son système, ils deviendront les médiateurs des peuples et des rois, et toutes les phalanges du globe se réuniront pour leur assurer 500,000 francs de re-

venu. On parlait de fonder des colonies agricoles; quelle misère! la meilleure de toutes, celle de Wortell, s'est-elle propagée en Europe par explosion? Possède-t-elle le secret de l'attrait qui aurait renversé la civilisation? La civilisation ne peut dépenser la centième partie de la somme nécessaire pour la réaliser. Et Fourier demandait un million pour une épreuve; il étouffait de dépit en voyant l'or que l'on jette par monceaux en mille entreprises, tandis que le globe, le paradis lui échappait faute d'un million. On veut fortifier Paris, prodiguer ainsi des centaines de millions dans une œuvre de guerre, et le magicien, avec un million, aurait extirpé à jamais la cause de toutes les révolutions, de toutes les guerres. Le ministère anglais venait de dépenser cinq cents millions pour émanciper les nègres des colonies américaines; avec un million, Fourier aurait affranchi tous les esclaves du globe, résolu tous les problèmes de finance et de politique. Avec un million, il aurait concilié la contradiction actuelle du libre arbitre et de la Providence, il aurait montré s'il y a une Providence, si Dieu est associé avec l'homme, car, disait-il, « il semble associé avec les démons; on dirait qu'il a confié aux mauvais génies toutes les sociétés, à Belzébuth les sauvages, à Moloch les barbares, à Satan les civilisés. » Le million ne venait pas, et Fourier de s'écrier : *Habent oculos et non videbunt;* si Napoléon l'avait écouté, il aurait sauvé cent trente millions de victimes; si la restauration l'avait écouté, Charles X régnerait encore; si la France de juillet l'écoutait, en quinze jours elle partagerait avec la Chine le protectorat du globe.

Le magicien aurait volontiers foudroyé cette race laide et méchante des civilisés, tous ligués, tous armés contre lui pour soutenir cette hideuse civilisation! Ils disent qu'ils défendent la propriété; les malheureux l'écrasent avec le maximum républicain et l'indemnité légitimiste! Ils disent qu'ils défendent la famille, la moralité, eux, les hommes aux mille prostituées, aux cent quarante-quatre espèces d'infidélités qui circulent dans toutes les maisons! Lui, Fourier, aurait garanti l'amour avec les vestales, les bacchantes, la double polygamie et une quarantaine universelle pour supprimer certaines maladies. On riait, il demandait son million; on riait encore, il voulait mettre les journalistes sous la censure d'une chambre de discipline, et il demandait toujours son million. « Il y a perfidie, disait-il, chez les philosophes qui veulent empêcher l'examen et l'essai de ma théorie avec un torrent de calomnies et un fatras d'absurdités dont je n'ai jamais écrit une ligne. » Voyez la calomnie; on dit qu'il donne à l'homme une queue de trente-deux pieds; cette queue ne sera que le privilége exclusif des solariens, et qu'on le sache, elle donnera « garantie de chute, arme puissante, ornement superbe, force gigantesque, dextérité infinie, concours à tous les mouvemens du corps. » Un journal lui a fait transformer l'eau de la mer en limonade. Non, jamais il n'a écrit pareille chose, mais Jupiter, en s'approchant de la terre, donnera à la mer *un goût mitoyen entre l'aigre de cèdre et l'eau de Seltz.* Fourier croyait fermement à tous ces prodiges; on criait à l'impossible, les savans passaient outre, et le magicien de se comparer à un

homme qui se serait présenté à Auguste avec les découvertes du monde moderne. Les civilisés, disait-il, ont retardé toutes les découvertes, éconduit, tourmenté tous les inventeurs; qu'ils refusent donc le million du phalanstère. *Habent oculos et non videbunt.*

Vers la fin de 1834, le journal tomba en agonie; on désespéra d'organiser la colonie de Condé-sur-Vesgre. Pendant quelque temps, Fourier resta presque seul à *la Réforme industrielle.* Il n'en fut que plus libre et plus grand, il se surpassa lui-même. Les trois mille candidats du phalanstère se présentaient sans cesse à son imagination, il continua de les interpeller nominativement; il distribuait des royaumes imaginaires et conviait les rois, les grands, les capitalistes, aux miracles de l'industrie attrayante. Tandis que les avantages grandissaient, l'épreuve était mise au rabais. Fourier proposait *une épreuve minime en travaux à courtes séances appliquée à cent soixante enfans de trois à douze ans.* « Ne pourrait-on pas, disait-il, aujourd'hui obtenir d'une réunion d'enfans plus de prodiges que de tous les aréopages scientifiques? Revenons donc aux enfans pour dessiller les yeux des pères et leur présenter la planche de salut, l'industrie attrayante en courtes séances. Voir en petit, essayer en petit, tel est le goût dominant des Français; ils n'aiment que les extrêmes, le très petit en essai et le gigantesque en duperie. Prenons donc le monde comme il est, donnons donc aux Français le plan d'un très petit essai sur de petits enfans en cultivant un petit terrain avec un petit capital et un petit mobilier industriel. C'est, je l'espère, assez de petitesse pour me mettre au niveau de la ci-devant grande nation qui a conquis tant d'empires et n'a jamais su conquérir le sien, réunir cette France dont sept millions et demi d'habitans sont encore au pouvoir de l'ennemi sur le continent... Fulton aurait dû construire ou proposer seulement une petite chaloupe mignonne qui aurait démontré en petit le pouvoir de la vapeur, et sa nacelle aurait conduit de Paris à Saint-Cloud, sans voiles ni rameurs, ni chevaux, une demi-douzaine de nymphes qui, au retour de Saint-Cloud, auraient ébruité le prodige et mis tout le beau monde parisien en émoi. »

Rien n'égale le mépris du magicien pour la France, pour ces *petits Français,* le peuple *vandale,* « le plus mal gouverné de l'Europe, le plus dévoré par les sangsues, le plus inepte en politique extérieure, le plus prodigue du sang des soldats, le plus dupe en dénouemens de guerre, en traités et en alliances, le plus favorable aux charlatans et aux agitateurs philosophiques, le plus hostile envers les inventeurs, etc. » Que l'Angleterre vienne donc enlever le grand inventeur à ces *petits Français,* qu'elle fonde le phalanstère, qu'elle laisse à la France son initiative de vandale pour prendre l'*initiative de la libération du globe.* L'argent manque, on ne peut fonder la colonie de Condé-sur-Vesgre, le magicien se voit écrasé par l'incurie et la méchanceté des civilisés. Le souvenir de l'empereur qui perd son trône à Waterloo se présente alors à son esprit; mais point de malheur qui ait le droit de fraterniser avec lui. « Bonaparte, dit-il, a perdu son trône par un acte de

couardise philosophique (par respect pour le commerce). Il avait épousé la timidité politique des Français; lui qui avait su créer une fabrique de rois n'osa pas créer une fabrique de chapeaux rouges. L'éducation française a causé sa perte, elle a fait de lui un despote, un esprit faussé, un avorton en tout autre emploi que la guerre. » Non, le magicien ne cède pas comme l'empereur, il ne cède pas aux *poltrons scientifiques*, *aux Français asservis aux superstitions académiques*. Qu'on tremble, qu'on crie, qu'on se moque de lui; il continue sa route, il vit de la vie des harmoniens, il tourne sans cesse le kaléidoscope de la musique mondiale, il voit l'homme qui acquiert la vue du coq et contemple le soleil, il voit les nègres de l'Afrique blanchis; la nature prend la parole; le chat, le singe, le choux-fleur, persiflent les civilisés. C'est en vain qu'on veut calmer sa fièvre, on le supplie de supprimer son monologue, d'ajourner sa cosmogonie, on le prie de ne pas soulever autour de lui ce rire olympien qui le tue. « Je ne ferai pas de basses concessions, dit-il; je cède quelque chose à la petitesse de mon siècle, mais rien de trop. Parlant à des pygmées, à des lilliputiens, je veux bien me rabaisser un peu à leur niveau en admettant, s'ils l'exigent, que mes théories d'analogie et de cosmogonie sont de jolis romans; mais je prends date, je fais acte de possession de ces prétendus romans qui seront bientôt de sublimes vérités, et dont on regrettera amèrement de n'avoir pas favorisé le public. Il en coûtera bien des efforts pour trouver après moi ce qu'on aurait pu obtenir de moi. »

Tout s'écroulait autour de Fourier, le phalanstère, l'école, le journal même; par un suprême effort, le magicien concentra toute sa puissance sur le dernier numéro de *la Réforme industrielle*, et Fourier remporta sa dernière victoire en éblouissant le public avec l'immense féerie de *la Fausse Industrie* (1). Dans ces pages, qui sont comme le testament de Fourier, éclate le paroxisme de sa fureur apocalyptique. Le célèbre *puff* américain des découvertes de Herschell sur le monde de la lune avait fait espérer à Fourier la vision directe du phalanstère dans les planètes : un moment le magicien se crut sauvé; quand le *puff* fut démasqué, les civilisés éclatèrent de rire comme d'habitude; il y avait là une méprise à décontenancer Bouddha et ses douze apôtres. Voici la réponse de Fourier : « Le *puff* américain, dit-il, prouve 1° l'anarchie de la presse; 2° la stérilité des conteurs extramondains; 3° l'ignorance des *coques atmosphériques;* 4° le besoin d'un *mégasco-télescope*. » Il attendait, ajoute-t-il, cette découverte de Herschell, puisque cet astronome pouvait faire accepter ses inventions par les civilisés. Pour lui, il se trouve enveloppé, réduit au néant par *les entraves du faux savoir*. Fourier les dénombre; ce sont la métaphysique, la politique, la morale, l'*économisme*, les tartufes, les charlatans, la méfiance, la crédulité du public, le journalisme, les vices du caractère français, l'anglomanie, l'extéromanie, le

(1) L'article destiné au dernier numéro de *la Réforme* devint sous ce titre un ouvrage en deux volumes, publié en 1835.

besoin de médisance, la calomnie qui accouple le phalanstère au saint-simonisme, le faux libéralisme, les paniques du gouvernement. Le magicien classe sous vingt-huit catégories tous ses adversaires, il jette en quelques lignes le plan d'un ouvrage contre cette armée qui l'enveloppe; puis, toujours à propos du *puff* américain, il démontre l'anarchie de la presse; pourquoi n'y a-t-il point de gendarmes qui arrêtent une fausse nouvelle sur la route? Faute de surveillance, le monde scientifique est exposé à toutes les supercheries. Heureusement les planètes vivent, elles organisent nos fleurs, nos animaux; en même temps, elles nous enseignent le phalanstère, elles critiquent notre faux savoir. Vénus crée sur la terre la mûre des ronces, symbole de la morale, et la framboise remplie de vers, symbole de la contre-morale prêchée dans les théâtres; ce sont les planètes vivantes, et non pas la lune, *satellite cadavérisé* qu'il faut étudier d'après le magicien, et, dans son sommeil magnétique, il voit la fausse sagesse anéantie s'évanouir comme la fumée devant une découverte astronomique. Il voit le mégasco-télescope révélant le règne de l'harmonie dans Jupiter; la nouvelle arrive aux Tuileries, le roi convoque les philosophes. « Je vous ai rendu, dit-il, vos trente fauteuils que vous avaient ôtés Napoléon et Louis XVIII; en remerciement, vous me cachez l'invention dont j'avais besoin plus qu'aucun souverain. Voyez le bonheur réalisé dans cet astre. — Sire, on ne se serait pas douté de cela, le divin Platon et le divin Sénèque n'en avaient rien dit, on ne pouvait deviner. — On le pouvait si bien qu'un homme vous a donné en grand détail le calcul de la mécanique sociétaire des passions, et vous lui avez adressé un torrent d'injures. — Sire, ce sont quelques journalistes, des écrivains qui ont besoin de gagner 100 francs pour un feuilleton. — Eh bien! ces zoïles à 100 francs pièce sont maîtres de l'opinion. — Sire, on a obtenu une nouvelle loi sur la presse. — Elle est si mauvaise, que les zoïles redoublent de vandalisme; depuis cette loi, on a dénigré la plus belle invention de Fourier, la mécanique des passions. — Que voulez-vous, sire, qu'on en dise? cet homme veut créer la bête de l'apocalypse. — En êtes-vous bien sûrs? Pouvez-vous montrer cette annonce imprimée par lui? — Non, mais nous avons lu dans une gazette qu'on a dit qu'on a ouï-dire qu'il a dit ça.... » Là-dessus le roi en colère prend à l'instant même des mesures pour que l'essai soit fait avec 1 million à prélever sur les 3,300,000 francs de la succession Brezin. Et dès-lors on entre en harmonie.

Voilà, en peu de mots, l'homme tout entier. Chaque page de *la Fausse Industrie* indique la même exaltation cérébrale, le même renversement de toutes les idées, la même folie lucide, détaillée, précise, arithmétique; c'est un travail de condensation qui épouvante; on est saisi de terreur devant cette hideuse identification du génie et de la folie. — Cependant, au moment même où le délire de Fourier atteignait son paroxisme, l'école entrait dans une voie qui devait rapidement l'éloigner du maître. A la période d'enthousiasme et de rêverie allait succéder l'ère des expédiens et des transactions.

V. — SECONDE PHASE. — LES INITIÉS ET LES PROFANES. — LA PHALANGE.

Le cénacle des initiés éprouva de poignantes angoisses quand *la Réforme industrielle* eut cessé de paraître. Long-temps on dissimula l'échec, on affirma que l'école grandissait; mais, entre eux, les initiés durent s'avouer que les cours, les leçons, la propagande, n'avaient abouti qu'à compromettre les sages aux yeux des simples civilisés. Le chef même de l'école, M. Lechevalier, après avoir tenté un dernier essai dans la *Revue du Progrès social*, avait commis le péché de civilisation; M. Abel Transon, l'un des initiés les plus vénérables, désertait à son tour pour passer à ce *contre-pivot du fouriérisme* que les civilisés appellent l'ultra-catholicisme. Tout était à refaire, on était encore comme au commencement des choses, et les initiés, réunis autour du magicien, délibérèrent de nouveau comment on pourrait enlever le monde aux civilisés. Les uns proposèrent d'agir dans l'ombre, de se glisser dans les journaux, de passer des journaux au pouvoir, et là, par un coup d'état, d'installer l'industrie attrayante dans le gouvernement. Le magicien et la majorité se méfièrent de ce plan; les initiés, livrés à eux-mêmes, auraient pu se civiliser; on se décida pour une guerre ouverte. L'église phalanstérienne fut réorganisée; on fonda un *centre-directeur*, l'effort dura deux ans; enfin, en 1836, la véritable sagesse triompha, et *la Réforme industrielle* parut sous le nouveau titre de *la Phalange*. La direction de la nouvelle église fut confiée à un adepte, M. Victor Considérant, très affermi dans les croyances phalanstériennes.

Depuis 1824, M. Victor Considérant avait été saisi de la monomanie du groupe et de la série. Officier distingué dans le corps du génie, il abandonne la carrière militaire, offre sa démission, se dévoue à l'avenir harmonien, et personne, nous nous plaisons à le reconnaître, vers 1834, ne savait mieux que lui faire la différence d'un anti-requin et d'une anti-baleine. Cette exubérance d'érudition fouriériste déborde dans le livre de la *Destinée sociale*. M. Considérant excelle à montrer la *fougue enthousiaste de l'accord*, l'*acharnement rivalisé du discord*, les *groupes engrenés, rivalisés, conjugués;* tous les fourneaux du phalanstère fonctionnent avec fureur, les *temps gastrosophiques* approchent; le livre est imprégné de parfums culinaires, il y a même un peu de musique. Le bonheur se propage par explosion, et on épargne 1,285,000 francs dans le décrottage des bottes. L'ouvrage est dédié au roi. M. Considérant imitait Fourier en tous points, il maniait à merveille les pivots, les contre-pivots; il torturait la langue, il couchait, il renversait les lettres alphabétiques; ses écrits, pour me servir de son style, étaient assaisonnés avec force invectives *abracadabrantes et supercoquentieuses :* c'était, en un mot, la vulgarité moins la poésie du magicien. Son idée de prédilection, sa métaphysique, sa sagesse, étaient de racheter le monde de l'esclavage des idées, de la tyrannie du devoir, de la loi du sacrifice. Sans doute, disait-il, Jésus-Christ a bien fait de prêcher l'association universelle;

mais il est tombé au-dessous de Moïse en prêchant l'abnégation. Il a voulu diminuer le mal avec la morale; a-t-il réussi? Nullement, le mal subsiste. Il faut donc revenir aux saines doctrines du paganisme, perfectionner le christianisme avec la religion du plaisir, porter l'essor des passions dans l'église universelle, et ici le magicien se présentait au néophyte comme le rédempteur du devoir appelé à nous délivrer de la fastidieuse contrainte de la vertu. Suivant lui, le fouriérisme n'était ni une secte, ni un système, ni une religion; c'est la vérité pure, absolue, une science rigoureuse et mathématique.

L'échec de Condé-sur-Vesgre exaspéra le nouvel adamite; il vomit un torrent d'injures contre les civilisés, il attaqua les conservateurs avec les démocrates, les démocrates avec les conservateurs, la religion avec la philosophie, la philosophie avec la religion : les sectes, les partis, les systèmes, les idées, tout était livré à l'exécration des sages. Un jour, il annonçait à l'Hôtel-de-Ville la *rédemption du devoir;* l'autre jour, il annonçait aux simples civilisés qu'on assistait à *la débâcle de la politique,* à *l'agonie de la civilisation.* Il y avait un peu de scandale, et l'attention se réveillait. On conçoit le ravissement des initiés : M. Considérant devint le pivot du cénacle; on lui conféra la suprématie spirituelle.

Une fois investi de la direction suprême, M. Considérant, en qui l'exaltation phalanstérienne n'avait pas détruit un certain sens de la vie pratique, comprit qu'il y avait dans le monde le possible et l'impossible. Il voulut se rendre possible : il eut une tactique, des secrets; il se comparait à un général d'armée qui ne peut livrer ses plans de bataille. Pour combattre, il fallait un journal; le journal parut : pour gagner du terrain, il fallait se civiliser; on baissa le ton, et M. Considérant insista sur la nécessité de ménager la lumière au faible entendement des civilisés. *La Phalange* fut destinée en grande partie à surprendre les profanes par l'exposition de quelques projets économiques qui devaient préparer les voies à la véritable sagesse. Soumis à l'ascendant du pontife, les initiés ressemblaient à une compagnie d'éclaireurs qui attendent le commandement du général. L'ébullition démocratique avait disparu; M. Considérant avait séparé nettement le fouriérisme de la démocratie, alors compromettante.

Soit épuisement, soit prudence, peut-être par dédain, Fourier se tint à l'écart du nouveau journal; il ne donna à *la Phalange* que quatre articles : ce sont les derniers traits lancés contre le monde civilisé par le magicien qui se meurt. Fourier se moque du christianisme, de la morale de Fénelon, des philanthropes, et, voyant ses disciples prêts à transiger, il prédit un nouveau Virgile qui s'emparera de sa théorie, affectera de la combattre en partie, la mettra au service de la morale, de la philosophie, et fera à merveille son chemin dans le monde. Comme on voit, le Virgile était né, il était à ses côtés : c'était M. Victor Considérant.

Dans ses derniers jours, Fourier s'isola, s'exalta de plus en plus; jamais il ne douta un instant de sa conception; il voyait, il touchait son système; à

ses yeux, la nature était déjà transfigurée. Le magicien s'éteignit, profondément convaincu qu'il allait jouir des délices de la vie aromale. Si la perversité des hommes lui avait arraché sa couronne d'omniarche, il avait la certitude absolue que des myriades d'astres entravés dans leur marche ascendante par les miasmes de la civilisation allaient revenir sur leurs pas pour forcer la race humaine à rentrer dans le nombre de l'harmonie universelle.

A la mort de Fourier, *la Phalange* déclara qu'elle garderait le deuil jusqu'aux jours de l'harmonie; le corps du magicien fut inhumé provisoirement dans un cimetière de la civilisation, en attendant le moment où il devait être transporté dans la capitale du globe et déposé dans un monument qui aurait surpassé tous les monumens de la terre. On commenta toutes les notices publiées à l'occasion de la mort de Fourier; on vit dans les sympathies des journaux un signe évident du repentir de cette civilisation si cruelle dans son indifférence. Les sages, moitié heureux, moitié troublés, s'empressèrent de retourner à leur enseignement, et reproduisirent dans *la Phalange* leurs propres ouvrages. Il fut même question, je crois, d'un phalanstère en miniature.

La Phalange fut suspendue, et les sages comprirent enfin les dangers de l'orthodoxie. Désormais le dieu n'était plus là pour contrôler, le pontife pouvait agir; M. Considérant se mit à l'œuvre, il y eut revirement, et on cingla rapidement vers les régions lointaines du sens commun. *La Phalange* reparut sans prendre le deuil, le phalanstère était enterré dans les cartons de deux architectes, on ne parla presque plus de l'industrie attrayante, on organisa l'enseignement des profanes; les sages gardèrent pour eux-mêmes le secret de la véritable sagesse. Comme premier degré d'initiation, *la Phalange* demandait (qui pourrait le croire?) que les civilisés se délivrassent de l'esclavage des principes pour s'associer, abstraction faite de toutes les idées. Les partis, disaient les sages de *la Phalange*, luttent-ils pour leurs intérêts : tous ont raison, les républicains, les légitimistes comme le juste-milieu; les intérêts (en d'autres termes l'égoïsme) sont sacrés. Les partis luttent-ils pour les principes : tous sont dans l'erreur; il faut s'embrasser. Voilà le programme de *la Phalange*. Elle prétendait ne pas croire; la foi des civilisés l'irritait, l'égayait; le feuilleton était consacré au compte rendu de la comédie parlementaire, quand on ne vouait pas à une sainte indignation *ce ramassis de contradictions grecques, romaines, anglaises, américaines, qui conduisent les peuples au carnage*. Jusque-là on attaquait tout le monde, on élevait partout des barrières, et le fouriérisme ne pouvait trouver aucune issue en civilisation. A l'époque de la coalition, M. Considérant s'en aperçut; dès-lors il personnifia dans M. Thiers le parti du mouvement, dans M. Guizot le parti de la résistance; il reproduisit contre les deux chefs de la coalition toutes les diatribes déjà lancées par Fourier contre les démocrates et les conservateurs. Le chef de l'église, le disciple du magicien, avait pris rang parmi les conservateurs excentriques. Le préfet du Haut-Rhin appuya sa candidature. M. Considérant ne fut pas élu, mais le phalanstère se crut dès-

lors sur le chemin du pouvoir. L'itinéraire était déjà fixé. Il était beau de voir la petite phalange se déchaîner furibonde contre M. Thiers. Les phalanstériens pouvaient attaquer la société, inspirer la haine contre la civilisation, rejeter tous les principes, enfanter de nouveau la société par l'essor des passions, créer des dignités par la force des *vilains goûts*, cela était légitime; mais que M. Thiers osât considérer le traité Brunow comme une injure faite à la France, qu'il voulût fortifier Paris, risquer une réforme électorale, c'étaient là des actes subversifs, barbares, sanguinaires, *anti-chrétiens*. M. Thiers voulait renouveler les horreurs de l'empire, incendier l'Europe, s'emparer de la dictature de la France : il chargeait le pistolet de Darmès. Après les diatribes contre M. Thiers, empruntées aux conservateurs, venaient les pointes contre M. Guizot, empruntées aux démocrates; puis l'attaque devint régulière, après que M. Thiers se fut retiré des affaires. *La Phalange* ne voulait pas de la résistance; elle voulait le mouvement paisible, très paisible; elle s'échauffait sur la nécessité de l'ordre et de la paix : par momens toutefois il lui prenait des quintes d'une toux révolutionnaire à couvrir les cris les plus aigus du communisme : non pas qu'elle provoquât à la guerre, à l'émeute, non certes, mais il fallait se bien garder de la pousser, car les initiés eux-mêmes auraient pu mettre *un pied dans la révolution*. Au reste, *la Phalange* déclarait en toutes lettres qu'un gouvernement étant une garantie d'ordre, elle défendrait toujours *à priori* tout gouvernement établi, par cela même qu'il était établi; elle ajoutait qu'elle le défendrait, fût-il légitimiste, contre les républicains; fût-il républicain, contre les légitimistes. Révolutionnaires, contre-révolutionnaires, légitimistes, républicains ou juste-milieu, les nouveaux adamites avaient un système commode. Comment les attaquer? Ils voulaient l'ordre, la liberté, l'association universelle, et le bonheur du genre humain.

Les sages ne parvenaient à concilier la résistance et le mouvement qu'en professant le plus souverain mépris pour les contradictions. S'agissait-il de la réforme électorale : les démocrates de toutes les nuances avaient tort. La réforme n'allége pas les chaînes du *travail répugnant;* le peuple n'a pas d'idée organique, il n'est pas initié, il veut tyranniser; *il ne tient pas assez compte de la misère des riches :* la réforme d'ailleurs ne multiplie pas les comestibles. Toutefois, les conservateurs qui repoussaient la réforme avaient tort comme les démocrates, et *la Phalange* proposait une manière de compter les voix qui aurait donné vingt fois gain de cause à cette opposition si abhorrée et si anarchique. S'agissait-il de la presse, *la Phalange* faisait en même temps l'apologie de la liberté de la pensée et des lois de septembre. Quant à l'Université, à en croire les fouriéristes, elle prêchait le régicide. « L'émeute et l'assassinat, disaient-ils, ne sont que la conclusion des prémisses posées par les hommes qui sont chargés de l'enseignement universitaire, et que la presse applique à la société contemporaine. — Si le roi ne peut sortir des Tuileries, la faute en est à la politique et à la philosophie. » Plus tard, quand le ministère faisait des concessions aux évêques, quand il sacrifiait

quelques professeurs, quand il intimidait les autres, *la Phalange* défendait l'Université. Impartiale et désintéressée cette fois, elle signalait nettement la mauvaise tendance du gouvernement et l'impudence des journaux religieux. Se présentait-il une question administrative, *la Phalange* se plaçait constamment au point de vue démocratique; elle attaquait la féodalité de la grande industrie dans tous les actes de la chambre : dans les questions politiques, au contraire, constamment conservatrice, *la Phalange* défendait avec acharnement les deux cent mille électeurs qui disposent de la chambre, cette même féodalité industrielle qu'il s'agissait de supprimer. S'agissait-il de défendre les intérêts des masses des ouvriers, de la petite industrie : l'état devait intervenir dans le mouvement industriel, le diriger, et toutefois la direction, l'intervention populaire, était confiée par les sages à cette haute bourgeoisie qu'ils accusaient de tyrannie. Même contradiction dans la politique extérieure : les initiés la traitaient comme si elle se réduisait à une simple administration démocratique des intérêts de tous les peuples. On proposait donc une flottille neutre, *omnicolore* sur toutes les mers pour veiller à l'intérêt universel; on voyait déjà *les états-généraux de l'humanité* convoqués à Constantinople, la capitale du monde, et jugeant paisiblement tous les différends de la diplomatie : on réclamait le percement de l'isthme de Panama, de l'isthme de Suez, l'initiative de la France dans toutes les affaires du monde, l'association démocratique de l'Orient, de l'Occident, de l'Amérique. Il n'y avait à de tels vœux qu'une seule conséquence logique, c'était la guerre, mais la guerre pouvait réveiller toutes les idées de la tradition révolutionnaire, et les sages, pour l'exécution de leurs projets, s'en rapportaient au gouvernement anglais, qui serait enchanté de perdre la suprématie des mers, aux deux cours de Berlin et de Vienne, naturellement bien disposées pour toutes les idées démocratiques; enfin, à la diplomatie, qu'on connaît pour essentiellement désintéressée et humanitaire! Fourier avait voulu donner à la France le protectorat d'une troisième partie du globe et marier les fils du roi par la grace du phalanstère. Impuissans à réaliser l'explosion culinaire du groupe et de la série, les initiés indiquaient un moyen nouveau pour agrandir la France et lui assurer toutes les initiatives : ils proposaient de la désarmer, de renoncer à la guerre, d'abjurer à jamais la révolution. Suivant eux, quand l'étranger aurait cessé de craindre les forces révolutionnaires de la France, la France pourrait prendre toutes les initiaves révolutionnaires du globe.

La Phalange serait tombée vingt fois, si les initiés n'avaient pas su tremper à propos dans la civilisation. On comptait parmi les fouriéristes des hommes distingués, tous liés entre eux par l'amitié la plus touchante; ils faisaient hommage à l'ombre du magicien de toutes les idées les plus étrangères au fouriérisme : on accepta ces idées comme des transitions nécessaires et proportionnées à l'ignorance de l'époque actuelle. Si la prétention était bizarre, quelques-unes des idées ainsi adoptées étaient raisonnables. L'attention générale se porta sur un projet de réseau national des chemins de fer proposé

par M. Perreymond. Quand même le beau projet de M. Perreymond n'aurait pas été admissible en entier, quand même, à propos d'autres projets, *la Phalange* n'aurait fait que résumer les vœux de quelques économistes ou des conseils généraux, quand même elle se serait bornée à se tenir au niveau de l'idée démocratique, il faut reconnaître que sa polémique sur les chemins de fer était habile et vigoureuse. Après ce succès, il fut possible de marcher. On oublia l'argot harmonien; on s'habitua à dissimuler l'immense bouffonnerie du fouriérisme; on se garda bien de réimprimer un seul des cent cahiers inédits de Fourier. Les critiques qui rappelaient les passages compromettans du magicien furent insultés; *la Phalange* n'avouait rien, ne désavouait rien. Impossible de la contraindre à réimprimer dans ses colonnes la vraie théorie de Fourier; elle refusait impitoyablement le droit de la juger aux malheureux civilisés plongés dans l'esclavage des principes. Les idées administratives portèrent bonheur au journal, qui trouva des adhérens; on saisit au vol les moindres paroles d'encouragement, on fit des efforts inouis pour ameuter les journaux des départemens contre l'incurie de la capitale, et, d'un autre côté, pour engager la polémique avec les grands organes de la presse parisienne et acquérir ainsi de l'autorité dans les départemens. Moitié habileté, moitié naïveté, les phalanstériens virent dans chaque évènement, dans chaque question soulevée par la presse, le progrès de leurs idées. *Nos idées,* disaient-ils, *arrivent à la chambre des pairs.* Dans la chambre des députés, MM. Jouffroy, Lamartine, A. de Gasparin, etc., se trouvaient rangés parmi les *expectans* du phalanstère. Il résulta tout naturellement de cette série de transactions et d'équivoques que M. Considérant arrivait en 1842 au conseil général du département de la Seine, où il fut appelé par des qualités que la civilisation avait su apprécier. Quelque temps auparavant, prié par les électeurs de s'expliquer sur la doctrine de Fourier, « ce n'est pas comme disciple de Fourier, disait-il, que je me présente aux électeurs... Je n'accepte la théorie de Fourier que sous bénéfice d'inventaire, et avec la sanction de l'expérience. » D'après lui, l'organisation du travail se réduisait « à quelque chose d'analogue à ce système d'asiles et de colonies agricoles qui ont été essayés en Hollande. » Pour le coup, c'était la débâcle du phalanstère.

Ainsi *la Réforme industrielle* s'était placée au point de vue radical, et *la Phalange* appartenait au juste-milieu. Les disciples de Fourier avaient débuté par démontrer la *nullité sociale de l'Evangile*, et ils s'étaient proposé dans la suite de réaliser le christianisme; ils avaient dénoncé la philosophie, et ils étaient devenus très obligeans pour les philosophes; ils avaient commencé par l'industrie attrayante, et l'association avait fini par les préoccuper exclusivement; la magie avait été le point de départ du fouriérisme, et les sages en étaient venus à essayer de l'administration. Malgré tant d'efforts, *la Phalange* perdait chaque jour du terrain. Heureusement les fées qui habitent le règne aromal récompensèrent enfin tant de persévérance. Le magicien avait attendu pendant douze ans, à midi, un protecteur mystérieux du phalanstère : un jour, trois ans après sa mort, ce protecteur se présenta, et, comme le

maître l'avait souhaité, c'était un Anglais, M. Young. Ses offres furent brillantes : le phalanstère fut ajourné, il est vrai, et l'on ne fonda qu'une modeste fabrique; mais *la Phalange* se releva, et à partir de cette époque, elle put paraître trois fois par semaine.

VI. — NOUVELLE PHASE DU FOURIÉRISME.

En se civilisant, les phalanstériens croyaient rester fidèles à Fourier, ils lui faisaient honneur de toutes les idées de la civilisation, et ils avaient fini par croire, dans la sincérité de leur cœur, à l'immense supériorité de *la Phalange* sur tous les journaux. On s'imagina qu'il ne restait qu'à paraître tous les jours pour conquérir le monde. On frappa donc un coup décisif, on s'écria : *la politique se meurt*, *la politique est morte*, et, par une contradiction nouvelle, on transforma *la Phalange* en un journal politique quotidien. Il va sans dire que les sages devaient régénérer le *premier-Paris*, entraîner la presse dans les voies du fouriérisme, diriger les journaux des civilisés; tout devait plier ou rendre les armes. On s'attendait si bien à ce miracle de la sagesse phalanstérienne, que les marques de sympathies données au nouveau journal démocratique furent consignées dans un bulletin journalier sous la rubrique : *mouvement de l'opinion;* les initiés ne doutèrent pas que le monde ne fût à eux. Bientôt cependant on s'aperçut que le *mouvement* de l'opinion avait cessé, les hommes étaient plus endurcis que jamais.

La Démocratie pacifique, *journal des intérêts des gouvernemens et des peuples*, adopta comme *la Phalange* le principe de l'association prise au point de vue matériel. Une série de projets sur les chemins de fer, les assurances, les caisses d'épargne, la réforme judiciaire, l'octroi, lui tint lieu d'idées. La plupart de ces projets ne sont pas nouveaux, c'est un héritage de *la Phalange.* On remarque, entre autres plans, la réforme de l'édilité parisienne, qui est encore une idée de M. Perreymond. A l'exemple de *la Phalange*, *la Démocratie pacifique* se montre conservatrice au point de vue politique, démocratique au point de vue administratif. Elle ne cesse pas d'attaquer la féodalité industrielle, et pourtant ne cesse pas de faire l'apologie de la politique qui la maintient. A l'extérieur, elle continue à proposer l'administration unitaire du globe, le congrès permanent de Constantinople, l'initiative universelle de la France, et elle insiste avec une vigueur nouvelle sur l'association des douanes françaises, belges, allemandes, italiennes; elle conseille la conquête de Madagascar, le système colonial de Louis XIV, une foule de merveilles politiques, économiques, sociales et morales. Toutes ces merveilles ne doivent pas coûter un coup de canon; *la Démocratie* déteste la guerre, et M. Thiers est toujours signalé comme le fléau d'une politique incendiaire; tout s'arrangera à l'amiable, sans coup férir, avec la permission de l'Angleterre, avec l'appui de l'empereur d'Autriche et du roi de Prusse. *La Démocratie pacifique* rend hommage dans son programme aux excellentes intentions des ministres de Vienne et de Berlin; pourquoi donc se fâcher?

Dans cette troisième phase du fouriérisme, la conversion des sages a fait de nouveaux progrès, ils ont tamisé de plus en plus la lumière, de crainte d'éblouir les lecteurs; l'orthodoxie, l'excentricité, pour mieux dire, a été reléguée dans le feuilleton. Autrefois, on rédigeait consciencieusement tous les ans le discours du trône, tel que le cabinet phalanstérien l'aurait conçu. Le roi ne manquait pas de dire que depuis 1830 il n'avait poursuivi qu'un seul but, la fondation du phalanstère; toutes les négociations avec les cours, toutes les mesures intérieures, avaient été ménagées de manière à pouvoir présenter à la France un ministère d'initiés. *La Démocratie pacifique* a fini par sourire elle-même, du moins en apparence, de sa propre naïveté. Jamais elle ne s'est plus rapprochée de tout le monde, jamais les *expectans* n'ont été aussi nombreux. M. Victor Hugo lui-même, le poète maudit par le magicien, constamment attaqué par les disciples, est réhabilité aux yeux des sages depuis certain discours où M. de Lamartine s'est nettement séparé de la secte. Des profanes distingués ont été admis à côté des rédacteurs orthodoxes. Jusque-là il y avait progrès; malheureusement la civilisation a introduit ses vices au sein du phalanstère. Les adamites de la politique ont perdu l'enthousiasme de l'âge d'or, l'innocence de l'âge d'argent, et, sans arriver à une conversion complète, ils se sont arrêtés dans une situation équivoque qui empire tous les jours. Le journal de la secte, s'admirant lui-même, a d'abord revendiqué modestement le droit de juger et de gouverner tous les partis. Je n'ai pas d'idées, s'est-il dit, donc je saurai juger toutes les idées, je suis impartial. Récemment les sages ont déclaré qu'ils avaient tué la politique (1). « Incontestablement le but spécial de notre travail, disent-ils, a été atteint; où sont aujourd'hui les partis de 1834 et de 1836? la débâcle de la vieille politique est consommée, les vieux partis sont brisés, anéantis. » Il n'y a donc plus ni légitimistes, ni républicains, ni juste-milieu; il n'y a plus en Europe ni gouvernemens absolus, ni diplomatie, ni catholiques, ni protestans; les querelles de l'Université, du clergé, ont cessé, et le tout grace à *la Phalange*. En vérité la mouche du coche avait plus de modestie. Après avoir enterré la politique, les sages ont inventé le socialisme et frayé la route au parti social. « L'organisation du travail, la grande idée soulevée au commencement du siècle par Fourier emporte dans son tourbillon, non-seulement ceux qui l'acceptent, mais encore ceux qui s'efforcent de lutter contre elle. » Les sages qui se vantent d'avoir tué la politique professent donc le socialisme, qui est la politique à sa dernière puissance; ils prétendent même avoir inventé la révolution, la convention, qui proclame le droit de tous au travail, Babeuf et Buonarrotti; ce sont eux qui ont jeté la détresse dans les classes pauvres, provoqué les coalitions des ouvriers, découvert les droits de l'homme. On ne saurait plus naïvement se contredire.

(1) *La Phalange, Revue de la science sociale*, t. I, p. 38. — Sous ce titre paraît la continuation de l'ancienne *Phalange*, depuis long-temps interrompue, et reprise au commencement de cette année.

Pour sauver cette contradiction du socialisme sans politique, les disciples de Fourier ont placé les réformes sociales et administratives avant les questions gouvernementales, avant les principes. Ne voient-ils pas que la bureaucratie ne peut rien contre un ministère, que la politique révolutionnaire n'est que la défense de tous les intérêts sanctifiés par un principe, que la meilleure des réformes administratives peut devenir une cause de ruine politique (1), que le socialisme sans politique est le despotisme du docteur Francia, la plus hideuse des tyrannies? Comment prétendre que la politique est morte, quand on intervient dans toutes les affaires, quand on prend parti sur toutes les questions, quand on tombe d'accord avec l'opposition sur les évènemens d'Espagne, d'Irlande, de Suisse, et quand on publie un journal quotidien, sans se refuser aucune des aménités de la polémique? On croit s'affranchir du joug de la politique, et en réalité on ne fait que de la politique personnelle, on ne cherche que des *ressources, des relations, des alliances;* on vise à la modération, et on flatte les partis extrêmes; on a loué la veille un journal ultrà-conservateur, le lendemain un journal ultrà-radical. L'égoïsme est le dieu de l'école; les mêmes actes, les mêmes hommes sont tour à tour bafoués et applaudis suivant les convenances de la secte. Aux éloges on répond par la flatterie, à la critique par l'injure. Enfin, tandis que l'école se déclare naïvement à la recherche d'une position sociale par la force du feuilleton, elle prêche la plus profonde des immoralités politiques, l'indifférence, le mépris en matière de principes et de partis. Je n'accuse pas les intentions, je n'accuse pas les hommes, je n'accuse pas non plus l'essor des passions; j'accepte, s'il le faut, toutes les apologies de la moralité du phalanstère, bien que Fourier n'ait pas ajourné si loin qu'on nous l'assure la double polygamie, bien que la *liberté amoureuse* soit la *première issue* de la civilisation, bien que la morale, une fois détruite dans le principe qui oblige, soit immédiatement détruite dans l'application. Je n'accuse ici que cette tendance déplorable des phalanstériens, qui nous présente comme l'idéal de la perfection politique le type du mauvais citoyen. Sans principe, sans raison, sans limite, l'utopie phalanstérienne se réduit à la suppression de tous les devoirs politiques et au dénigrement systématique de tous les principes au profit de tous les gouvernemens établis.

Que le magicien renonçât à la politique, on le conçoit: la magie suppléait à la politique, à la philosophie, à la religion, à la guerre, à tout. Fourier était à sa manière dans le sens commun, il avait une idée, cette idée de la magie qui dominait le monde avant l'apparition du christianisme et de la philosophie. Les disciples de Fourier, après avoir ajourné l'industrie attrayante, la cosmogonie, le phalanstère, n'ont pas même l'excuse de la folie; ils n'em-

(1) *La Démocratie pacifique* proposait les assurances unitaires par l'état; c'est le plan que le duc de Modène voulait réaliser en 1832. L'opinion des Modénais repoussait les assurances unitaires, et avec raison, car les bénéfices auraient multiplié les sbires, les espions, les jésuites et toutes les mesures nécessaires pour emprisonner les propriétaires, dont les biens auraient été d'ailleurs parfaitement assurés!

pruntent au fouriérisme que ses tendances grossières, moins le principe du système, ils en sont réduits à reconnaître qu'ils se bornent *à inspirer le désir de lire les ouvrages de Fourier*, et ces ouvrages sont la meilleure condamnation de leurs théories nouvelles. Défendent-ils les gouvernemens? Le maître a déclaré que ce sont là des *tyrannies pénibles*. Se placent-ils avec les démocrates? Fourier les appelle *dupes ou fripons*. Tiennent-ils à des constitutions? *Je m'en bats l'œil*, a dit le magicien, *je ne les lis pas*. Respectent-ils la philosophie? Elle n'a inspiré (c'est encore Fourier qui parle) que des massacres, des lois subversives. Fourier approuve Napoléon d'avoir supprimé la section des sciences morales à l'Institut; on ne doit rien attendre des philosophes; *comme les savetiers, ils ne travaillent pas dans le neuf*. Respectent-ils la religion? La religion est une *facétie indigne*. S'efforcent-ils de concilier le christianisme et le fouriérisme? Mais la loi du sacrifice, c'est l'anti-fouriérisme, elle est à la doctrine comme les ténèbres à la lumière, comme la terreur à l'amour, comme le besoin à l'attraction. Suivant Fourier, Jésus-Christ *cachait son jeu*, de crainte d'alarmer Auguste; il vivait avec des courtisanes, il dînait chez des traitans; il disait : *Frappez et on ouvrira;* c'était dire : Cherchez l'industrie attrayante, et vous la trouverez. On n'a pas cherché, et la civilisation est encore chrétienne; la *Théorie des quatre Mouvemens* a paru, et la société est toujours plongée dans l'*impénitence finale* du christianisme. Enfin, si les fouriéristes promettent de pratiquer la morale chrétienne, Fourier leur répond encore : « La morale vient de *morari*, retarder, entraver, et il faut, au lieu de l'homme moral, entravé, et par suite faux, hypocrite, étudier l'homme passionnel. » Le devoir est une des nécessités les plus monstrueuses de la civilisation. Quand on propose des colonies agricoles, des fermes d'asile, on est dupe de ce que Fourier appelait des *avortemens philanthropiques*, des *cacophonies champêtres*. Tenez-vous au progrès de l'enseignement primaire, secondaire, libre, universitaire, peu importe? « Vous multipliez les chevaliers d'industrie en rébellion avec la société par l'excès d'instruction et l'exiguité des moyens. » Améliorez-vous la civilisation? C'est empirer un fléau, c'est multiplier les malheurs. Enfin, prêchez-vous l'association? Vous ne rencontrez pas de plus redoutable adversaire que Fourier; vous êtes *simplistes*, vous tombez dans le charlatanisme de Owen et de Saint-Simon, vous méconnaissez l'art d'associer. On ne juxtapose pas les hommes; si l'attraction ne les unit, les familles se subdivisent; hors du phalanstère, il n'y a que la lutte : la nature, dans la civilisation, a opposé individu à individu, famille à famille, peuple à peuple; la guerre ouverte ou cachée est inévitable et universelle. Comment donc associer la diplomatie à Constantinople, comment donc concilier dans chaque état et sans coup férir tous les intérêts opposés? Le magicien partirait d'un éclat de rire, lui qui démontrait la nécessité absolue de la guerre, la nécessité de la lutte des passions hors de l'harmonie, lui qui se confiait même dans cette lutte, car plus l'égoïsme était acharné, implacable, plus la guerre était forte entre les civilisés, et plus il était sûr que la force des passions non plus répercutée,

mais directe, aurait enfanté des prodiges dans l'essor libre et convergent du phalanstère. Fourier ne biaisait pas, ne louvoyait pas, il ne laissait d'autre alternative que la guerre ou le paradis; il ne conseillait pas à Napoléon de se confier niaisement dans la bonne volonté des alliés. Combattait-il les libéraux, il était grand dans son cynisme, il faisait l'apologie de Francia; suivant lui, Napoléon devait s'emparer du commerce, fabriquer des chapeaux rouges, et imposer une religion.

Quel est donc le lien entre les disciples et le maître? Séparés sur tous les points, s'accorderaient-ils dans la critique de la féodalité industrielle et de la libre concurrence? Le magicien combattait la libre concurrence avec toutes les idées qui détruisent la propriété, la famille, la société. Depuis deux mille ans, on accusait la propriété de développer l'égoïsme. Fourier respecte le principe de la propriété pour attaquer le fait, la propriété vivante, qui circule dans le commerce, se produit librement par le travail, dans tous les accidens de la concurrence. Les premiers socialistes disaient : La propriété conduit à la féodalité, à la caste; il a dit : *La propriété morcelée,* jointe à la famille, conduit aux castes et à la féodalité. On avait soutenu que la propriété met en lutte les pauvres et les riches, les peuples et les gouvernemens : il croit démontrer qu'elle met en opposition les prolétaires et les capitalistes, les ouvriers et les grands seigneurs de la terre et de l'industrie; on disait que la propriété, c'est la guerre ouverte ou masquée : il a répété que la concurrence est une guerre; on disait enfin que la propriété dictait des lois répressives, politiques, jamais morales : il a reproduit la même idée; toute la critique de la concurrence se retrouve dans les théories de Platon, de Campanella, de Morelli. Pour l'adopter, il faut être communiste ou magicien, point de milieu, car Fourier accusait la concurrence et la féodalité actuelles, comme il accusait tous les moyens de la civilisation, tous les procédés de l'industrie, toutes les limites des sciences descriptives. Et Fourier ajoutait comme renfort à ses attaques toutes les critiques formulées par les théoriciens même de la libre concurrence, et par ceux qui la combattaient au nom du monopole. Smith n'ignorait pas que, si la concurrence profitait au public, elle jetait la guerre dans le commerce, que cette guerre avait un seul et unique frein, la banqueroute, et il n'hésitait pas à proclamer la concurrence pour supprimer la grande guerre du monopole. Que répondait le monopole? Il criait à l'anarchie. Fourier notait, acceptait toutes les critiques des hommes, car il avait la science des dieux. Les disciples de Fourier suppriment la magie; dès-lors, à quoi bon leur polémique? Peut-elle au moins s'expliquer par le socialisme? Mais l'utopie socialiste, confiée à la discrétion des chambres, n'est guère dangereuse. Au reste, le socialisme lui-même, vrai ou faux, le socialisme dans toutes ses nuances n'avait pas aux yeux de Fourier plus de valeur que la politique. Voyez sa haine contre les jacobins, contre les démocrates, son exaspération contre les deux sectes de Owen et de Saint-Simon. Nous le répétons, il était magicien, il croyait à la toute-puissance du nombre, au charme irrésistible de la musique; et s'il émancipait le peuple, c'est

qu'il émancipait l'homme, les rois, les empereurs, les papes; s'il assurait un *minimum* avec voiture aux pauvres, c'est qu'il transfigurait l'univers comme Boehm et Swedenborg.

VII. — LES ÉCRIVAINS FOURIÉRISTES.

Nous avons vu qu'en cherchant à vulgariser le fouriérisme, on l'avait détruit. Dans les publications mêmes qui ne sont destinées qu'aux initiés, la doctrine du maître s'est perdue. Sans doute le zèle ne manquait pas : l'un des premiers actes du pontificat de M. Considérant a été de dresser un catalogue des livres orthodoxes; les écrivains qui représentent cette orthodoxie se citent les uns les autres avec une vénération qui nous attendrit et nous met sans cesse dans la voie des bonnes lectures. Malgré tout, les trois théories du fouriérisme, c'est-à-dire la musique mondiale, l'harmonie des instincts et des travaux, l'explosion du phalanstère, ne se trouvent nulle part réunies; hors des livres de Fourier, nous n'avons que d'incomplètes et pâles compilations.

Le premier en date parmi les écrivains fouriéristes, M. Juste Muiron, doit être classé à part, il appartient à l'époque de la restauration, époque anté-diluvienne pour le fouriérisme. Le premier, il admira la terrible poésie du magicien, quand Fourier était encore un commis-marchand fort inconnu et un peu ridicule par ses lubies. En même temps, il eut le mérite de dégager le premier du labyrinthe magique de l'harmonie l'idée du comptoir communal, c'est-à-dire de la commune en commandite, dans ses *Aperçus sur les procédés industriels*, publiés en 1824. C'était réunir le double tact de l'artiste et de l'administrateur. — Après M. Juste Muiron vient M. Jules Lechevalier (1); il expose avec simplicité, d'une façon persuasive et sympathique, la doctrine de Fourier, que d'ailleurs il altère en bien des points. C'est à peine si dans cet âge primitif et antique de la religion nouvelle, on croyait à une vague et lointaine réhabilitation de l'homme et de la nature.

M. Considérant, qui a succédé à M. Lechevalier comme chef et représentant de la secte, est encore très loin de personnifier la véritable doctrine de Fourier; il croit que le phalanstère se fonde sur l'expérience; il ne s'est jamais occupé des nombres; c'est par hasard qu'il a écrit quelque page sur la musique mondiale : sa foi pèche par la base, quoique, dans un élan d'orthodoxie, il soit arrivé au faîte de la hiérarchie harmonienne. Une pléiade d'écrivains entoure M. Considérant : peu appréciée dans le monde de la civilisation, elle attend les jours de l'harmonie pour briller de tout son éclat. Le plus distingué de ces écrivains, M. Paget, mort en 1840, était le Caton de la phalange; il exposait avec méthode, il dénombrait avec une gravité plaisante les plus étranges rêveries politico-économiques du magicien. Il nous faut la série, donc les passions formeront la série; il nous faut le travail attrayant, donc le travail sera attrayant; il nous faut la justice, donc la jus-

(1) *Études sur la science sociale*, 1835.

tice régnera dans le phalanstère; il faut que la population ne dépasse pas certaines limites, donc elle ne les dépassera pas. Tel est le naïf raisonnement que poursuit M. Paget d'un bout à l'autre de son livre (1); pas un mot sur la morale, sur la cosmogonie, pas le moindre soupçon que Fourier ait dû transfigurer la nature pour assurer d'avance toutes les possibilités du phalanstère.

Les efforts tentés par M. Considérant pour civiliser peu à peu le phalanstère devaient provoquer des révoltes intérieures. D'abord on ne put entrer dans les voies gouvernementales en 1839 sans qu'il y eût des dissidens; on ne put faire des concessions aux civilisés sans irriter les sages. Plusieurs néophytes se séparèrent à cette époque du centre directeur. Le centre à son tour dut désavouer d'abord le zèle intempestif de quelques fidèles qui demandaient à la chambre la fondation du phalanstère; il dut aussi se prononcer contre d'autres fidèles qui préparaient très sérieusement une tentative de réalisation dans le Brésil, et pouvaient ainsi compromettre la vraie sagesse. A côté des ultras, il y eut les hérétiques. M. Pompery, auteur d'une théorie de l'association universelle (2), inspira de vives inquiétudes à la phalange. Il pensait, il raisonnait, il présentait le phalanstère comme le couronnement du progrès continu; à ses yeux, M. Pierre Leroux était le saint Jean-Baptiste de Charles Fourier, il osait même avouer quelques scrupules à l'endroit du *travail attrayant* des bayadères. Les sages frémirent, le téméraire fut grondé, et ses livres ne figurent pas dans le catalogue de la véritable sagesse. Une ardente néophyte du fouriérisme, Mme Gatti de Gamond (3), se sépara à son tour du centre directeur. Elle prêcha ouvertement contre les mœurs harmoniennes : elle admettait volontiers l'essor des onze passions; mais l'essor de l'amour, elle le rejetait au nom de toutes les femmes. On dissimula ce scandale. Nous passons sous silence bien d'autres dissidences microscopiques. Un pas de plus, et nous tomberions dans l'analyse des infiniment petits.

L'attaque la plus vive partit du midi de la France. Dès l'avènement de M. Considérant, il avait surgi dans les environs de Toulouse un hérésiarque, qui, sous le pseudonyme de Daurio, se livrait, dans une correspondance harmonienne, à l'interprétation la plus téméraire des livres magiques, prétendant ainsi se soustraire à l'autorité du comité directeur de Paris. En 1837, l'hérésie de Toulouse avait déjà fait une centaine de recrues. La révolte se déclara complètement vers 1841. — L'impiété du centre parisien, dit M. Daurio, fait supposer un vice dans la doctrine de Fourier; examinons donc cette doctrine. Elle se fonde sur trois principes : Dieu, la matière, et le nombre, qui gouverne Dieu lui-même. Donc, le véritable Dieu, c'est le nombre. Fourier identifie dans une même loi les mouvemens des astres, des

(1) *Introduction à l'étude de la science sociale.*

(2) *Introduction religieuse et philosophique à la théorie de l'association et de l'unité universelle.*

(3) *Fourier et son Système;* 1838. — *Réalisation d'une commune sociétaire;* 1840.

végétaux, des animaux, des aromes et des passions. Quelle analogie peut-on établir entre le mouvement circulaire des planètes et l'organisation des végétaux? Quel rapport y a-t-il entre la végétation et les passions de l'homme? Admettons que l'ordre du ciel doive se réaliser sur la terre; d'après le maître, le mouvement des comètes est irrégulier, donc l'humanité sera éternellement la même, moitié anarchique, moitié régularisée. Le maître annonce des transfigurations célestes, le progrès du ciel : sur quoi se fonde-t-il? Sur une inconnue, sur le règne aromal. Voilà encore des rêves. Annonce-t-il des créations, des progrès terrestres? Si la terre a vieilli, elle n'enfantera plus rien : si elle est jeune, l'homme lui-même pourrait être remplacé par des créatures supérieures. — L'hérésie de Toulouse rejette les analogies musicales; elle substitue aux douze passions que Fourier tirait de la musique quarante passions déterminées par l'histoire naturelle; elle comprime par les instincts intellectuels l'animalité orthodoxe du fouriérisme. La raison rétablie, l'harmonie des instincts et des travaux est compromise, le phalanstère est ajourné à quatre mille ans. Les séries, dit l'hérésiarque, se développent par entraînement; mais qui nous assure que l'entraînement ne sera jamais exploité? Les séries rivalisent par une concurrence pacifique; qui nous assure que la paix sera maintenue partout et toujours? Fourier permet le vol : pourquoi pas le meurtre? Le maître abolit la morale : pourquoi donc honore-t-il le dévouement? On garantit l'harmonie universelle des instincts par la *purgation des passions*, par la *substitution* qui absorbe tout instinct irrité. Peut-on déplacer l'amour, substituer les amans, absorber la vanité, l'avidité, l'ambition, mille désirs insatiables et le désir du bonheur qui augmente avec le bonheur même? La vraie *absorption*, c'est le ciel. D'ailleurs, comment admettre que huit cent dix personnes prises au hasard vivront en harmonie, tandis qu'un seul intrus suffit à troubler une famille nombreuse? Et si elles ne sont pas prises au hasard, comment les choisir? Nous n'avons, dit M. Daurio, ni les règles, ni la science, ni le pouvoir indispensables pour fonder le phalanstère. La nouvelle commune suppose la civilisation détruite, les idées anéanties, aucun gouvernement qui s'oppose à l'explosion de l'harmonie; enfin, elle suppose l'industrie attrayante, qui implique l'abondance universelle, car l'attrait ne s'attache qu'aux travaux élégans. Comment créer l'abondance? Par la communauté? La communauté répugne à l'attraction. Par un redoublement de travail? Il supposerait l'entraînement et la découverte des moyens qui le provoquent. On le voit dans la guerre; là, il touche au paroxisme : comment exciter le paroxisme dans les travaux de la cuisine et du ménage? Le paroxisme n'est-il pas momentané? Si on croit l'exciter et le soutenir par l'attrait de la variété, n'aurons-nous pas des productions inférieures aux travaux assidus de la civilisation? Comment alors vaincre la concurrence des civilisés? Au lieu de l'abondance, il y aura la misère au phalanstère.

Jamais M. Daurio ne sort des données de Fourier; il les détruit l'une par l'autre, mais il concentre sa foi dans le groupe et la série. Avec cette donnée, il trace le plan d'une église phalanstérienne qui doit se développer par groupes

et par séries, c'est-à-dire par une hiérarchie *rivalisée, engrainée, contrastée,* afin d'envelopper la civilisation et de l'écraser. L'hérésiarque imagine une papauté centrale, une opposition permanente, des contrepoids, un journal de polémiques intérieures interdit aux profanes. L'église ainsi constituée doit discuter la doctrine, la développer, organiser le sacerdoce de la pensée, et en même temps analyser les caractères des affiliés pour préparer dans l'avenir *l'assortiment passionnel* du phalanstère. Arrivé à la conception d'une église phalanstérienne, l'hérésiarque de Toulouse ne garde plus aucun ménagement pour les *sages* de Paris. M. Considérant est représenté comme le tyran, le Borgia, l'*omnivore* du fouriérisme; il a étouffé la discussion, usurpé une autorité absolue, violé les saintes lois du groupe, qui exigent le contrôle. « Je ferai donc, dit l'hérétique à M. Considérant, acte de *contre-pivot* et de *contre-chef,* je vous livrerai aux *flammes de l'opinion*, au *démon de la critique;* je vous attacherai au *poteau de l'absurde*, je vous *broyerai dans votre aire*, ne vous laissant d'autre issue que la vraie organisation des initiés. Résistez, mes attaques modifieront votre groupe. Je vous créerai quatre contre-poids dans la doctrine de Fourier, dans l'opinion, en m'alliant avec les socialistes et en soulevant tous les initiés qui murmurent. *Frère, il faut mourir ou se convertir, se convertir ou mourir il faut* (1). » M. Daurio a échoué dans sa tentative, et le centre directeur a gardé le silence sur l'hérésie de Toulouse.

Il semble, au reste, que le fouriérisme se modifie suivant les climats. Les phalanstériens des États-Unis multiplient les associations; on parle de la fondation de nouvelles communes, on a peut-être à cette heure réalisé le comptoir communal. Les initiés transtlantiques sont dirigés par des ministres protestans pour la plus grande gloire du christianisme; est-ce bien là le système de Fourier? On songe si peu au vrai phalanstère, que les comités américains se réunissent pour spéculer sur les assurances. A Londres, le fouriérisme présente une nouvelle nuance. M. Doherty, le chef des initiés de Londres, s'est aperçu que la magie est la véritable base du fouriérisme, et comme Fourier n'a pas exposé cette partie de son système, il supplée franchement au silence du maître par les révélations de Swedenborg. D'après M. Doherty, l'homme et la nature sont deux manifestations de la lumière spirituelle; la nature reflète la lumière, l'humanité la réfracte; un troisième phénomène de diffraction, une troisième révélation de la lumière, se manifestent dans les révélations religieuses des illuminés et des prophètes. L'univers souffre, sept fois sur huit le mal triomphe du bien, les sept huitièmes des animaux nuisent à l'homme, les sept huitièmes de l'humanité sont livrés à la douleur, les religions sont livrées dans la même proportion à l'erreur et à la contradiction, car Dieu se contredit dans les révélations religieuses comme il détruit ses créations dans le règne de l'humanité et de la nature. Il trompe par des prophètes comme il tue par des reptiles; mais l'empire du mal dis-

(1) *Observations critiques sur la doctrine de Fourier,* par M. Daurio, 1841.

paraîtra, la lumière qui brille par un huitième d'exception deviendra la règle universelle de la création. Le Christ l'a promis; après l'initiation de la chute et du repentir, après la seconde initiation de l'Évangile et de l'amour, la loi sériaire réalisera l'unité universelle annoncée par l'Évangile. Quelle est donc, se demande M. Doherty, cette loi sériaire? Swedenborg l'a révélée dans la hiérarchie des esprits, Fourier dans la hiérarchie des harmoniens; elle aboutit à l'omniarche dans le règne aromal, à l'omniarche dans le règne des harmoniens. Or les hommes, pense M. Doherty, sont les esprits sur la terre, les esprits sont les hommes dans le monde aromal; donc l'omniarche, le vrai omniarche, est le centre hyperarchangélique des deux mondes, le Verbe, le Christ, et, avec un peu de bonne volonté, on verra, d'après M. Doherty, dans l'omniarche amphimondain, la seconde personne de Dieu. Ici la musique cède la place à la lumière, Swedenborg se substitue à Fourier, les anges aux harmoniens, la vision au travail attrayant; l'hérésie est complète.

Le dernier effort de l'orthodoxie phalanstérienne ressemble à une abjuration. *La Phalange* vient de reparaître pour calmer les murmures des initiés les plus ardens : c'est donc là qu'il faut chercher la vraie sagesse. *La Phalange* parle-t-elle de l'industrie attrayante? Nullement; elle veut réaliser l'ordre, la liberté, l'association. Y a-t-il donc une théorie qui se propose sciemment le désordre, la tyrannie, la dissolution de la société? Le but de *la Phalange*, disent les sages, est identique avec celui de la philosophie et du christianisme; pourquoi pas avec le but du paganisme? Néron lui-même n'incendiait Rome que pour la reconstruire mille fois plus splendide. *La Phalange* a oublié le système de Fourier. *Plus de démarcation*, s'écrie-t-elle, *plus de séparation, plus d'enregistrement, plus de costume phalanstérien*, et, sauf un morceau inédit de Fourier, le recueil a justifié son programme. Quant à l'avenir, voici le plan des sages : aujourd'hui, ils ont un journal quotidien pour les profanes, un recueil périodique pour les initiés; ils sont, disent-ils, dans la *période binorganique*. Si leurs efforts réussissent, ils seront en mesure de publier des romans-feuilletons qui multiplieront leurs lecteurs. « Le moment venu, les doctrines sociales du journal se liant aux sentimens excités par les manifestations dramatiques du feuilleton (si on gagne les poètes à la théorie), il y aura dans le monde en bloc une conversion immense. Alors l'école proposera l'expérience de l'ordre sociétaire, et la réponse à l'appel se fera comme une explosion. » Voilà donc la baguette du magicien remplacée par le roman-feuilleton. En attendant, les sages sont à la recherche d'une *position assez forte pour garantir l'expérience de toutes les entraves, soit d'en haut, soit d'en bas*. Nous voilà revenus à ces mémorables discours du trône de la première *Phalange*, et, tout au rebours de ce qu'on disait il y a treize ans, il s'agit de conquérir la France avant de tenter l'essai sur une commune. S'il est vrai que les sages ont tué les partis, créé le socialisme, trouvé seuls *le vrai nœud* des questions, gouverné, refait la France par la petite phalange, le moyen d'éviter un cabinet de sages aux prochaines élections?

Si l'on oppose le fouriérisme au saint-simonisme, on pourra s'assurer que les saint-simoniens n'ont rien à craindre de la comparaison. Les deux sectes ont également imité le moyen-âge. Le saint-simonisme voulait accoupler, comme les millénaires, une papauté sans dogmes à un libéralisme sans limites; le fouriérisme revenait à l'idée du grand œuvre et continuait la tradition du naturalisme ancien. Tandis que les saint-simoniens exagéraient la révolution, Fourier la niait et la poursuivait de cyniques insultes. Les saint-simoniens, quelles que soient leurs erreurs, ont été héroïques d'audace, ils ont inspiré plus de dévouement, plus d'enthousiasme en deux ans que Fourier en quarante. Tous ont abordé de front le problème de la nouvelle religion; ils ont entraîné dans leurs rangs quelques-uns des hommes les plus distingués de notre génération, et, en rendant le dernier soupir, ils ont légué au fouriérisme son principe de vitalité, le socialisme. Le fouriérisme, après son coup de tête de *la Réforme industrielle*, s'est amoindri, falsifié, déguisé, dans la crainte d'exciter l'hilarité universelle, et son seul mérite a été de se dissoudre à petit bruit en baissant de ton sur l'avenir harmonien, comme si, le mysticisme une fois admis, on pouvait marchander les merveilles du paradis et les mettre à la portée des économistes. Dès son origine, le fouriérisme a été frappé d'une stérilité si complète, que l'unique travail où l'école montre une sorte de vitalité se réduit à la politique de M. Considérant, étrangère à la pensée de Fourier. Pour développer la doctrine, M. Pompery la dissout dans une théorie de M. Pierre Leroux; M. Doherty, dans les révélations de Swedenborg; M. Daurio, dans je ne sais quelle vaine conception du groupe et de la série. Partout il ne reste que les lignes, le vague dessin d'une hiérarchie abstraite, où l'on place au gré de la fantaisie toutes les idées, sans règle, sans principe, sans logique. L'idée même du phalanstère est restée vague, confuse, et tout aussi incertaine que l'était la pierre philosophale dans l'esprit des alchimistes. Aucun ouvrage n'a paru sur le *garantisme*, l'époque actuelle que Fourier n'a point expliquée. Parmi les penseurs de la petite église, aucun n'a cherché à résoudre les mille objections sous lesquelles la philosophie écrase l'édifice matériel du phalanstère; aucun n'a tenu compte des deux traditions mystique et matérialiste qui se réunissent pour s'entredétruire dans le système de Fourier; aucun n'a soupçonné le mélange d'arithmétique vulgaire et de poésie pythagoricienne qui est l'ame et l'originalité même de cette colossale utopie. Un homme distingué, dont les idées ont plus d'une fois défrayé l'école, M. Perreymond, n'a jamais dit un mot du phalanstère, et ce n'est pas nous qui blâmerons sa réserve. Partout la propagande, la polémique, la prédication, ont présenté la même équivoque, qui consiste à prendre la niaise possibilité des douze passions pour un principe; partout on a accepté l'agencement de possibilités extérieures comme une démonstration mathématique; partout enfin on a commis la même bévue en accouplant au hasard le christianisme, la philanthropie et le phalanstère. Des démocrates, des conservateurs, que l'esprit d'aventure a réunis sous la même bannière, des matérialistes sans philosophie, des mystiques sans inspiration, voilà les forces de

l'école. Chrétiens, philanthropes, socialistes, les disciples de Fourier, en renonçant à la cosmogonie harmonienne, ont transporté dans leurs idées politiques et religieuses le désordre intellectuel dont la physique du maître est l'effrayant témoignage. Aux apparitions bizarres, aux rêves bachiques, ont succédé les combinaisons politiques impossibles; on a les chimères de l'application au lieu de celles de la théorie. C'est toujours la même folie, le théâtre seul a changé; des régions surnaturelles, le fouriérisme a été transporté au milieu de nos intérêts et de nos passions. Par là même il hâtera son agonie; il ne côtoiera pas impunément la vie pratique, déjà il s'est heurté à mille écueils, et tôt ou tard il viendra s'y briser.

Ainsi, un homme extraordinaire, unique, mal compris, a été la première victime de sa folie : il avait conçu un monde imaginaire, le rendez-vous de tous les rêves; mais ses livres magnétisèrent sans instruire, et le charme seul put survivre au magicien. De Fourier aux disciples, il y eut toujours un abîme, l'équivoque du socialisme; des premiers disciples aux disciples d'aujourd'hui, il y a un nouvel abîme créé par une politique tout-à-fait en dehors de la doctrine. L'initiation extérieure détruit le système, les livres orthodoxes ne sont que des compilations ou des hors-d'œuvre, l'école tout entière flotte entre la banalité et l'absurde, et la contradiction est si vaste, si multiple dans ses formes, que chez tout phalanstérien l'homme est infiniment supérieur au disciple. Cette considération unique m'a décidé à parler. Il est pénible de voir tant d'efforts prodigués dans une œuvre impossible et le dévouement mis au service de cette duperie gigantesque du phalanstère; puisque les fouriéristes semblent toucher à l'heure du réveil, ils doivent se résoudre à entendre avec calme de franches félicitations sur leur conversion prochaine, qui sera hâtée par l'anarchie même de l'école. Que les phalanstériens attaquent les abus, les vices de la société, l'égoïsme des conservateurs, rien de plus utile. Que les disciples du magicien s'occupent du sort des ouvriers, de l'organisation du travail, des réformes administratives, rien de plus juste : de là au phalanstère, il y a la distance de la terre au ciel, du possible à l'impossible. Le tort des ultra-révolutionnaires de toutes les nuances depuis 1830 a été d'attaquer la révolution avec les armes de leur fantaisie, de chercher à surprendre la société et à se surprendre eux-mêmes par des intrigues métaphysiques, de torturer la science pour lui demander une rédemption au lieu d'un progrès, d'appliquer, en un mot, une force d'esprit considérable au développement d'erreurs monstrueuses. Quel a été le résultat? On a compromis pour long-temps la cause du progrès raisonnable; on a gaspillé des forces précieuses; on a entravé le mouvement des idées plus que ne l'ont fait les partis rétrogrades. Au moyen-âge, les alchimistes se ruinaient en rêvant la richesse; aujourd'hui les utopistes n'arrivent qu'au ridicule en cherchant le bruit, ils reviennent au passé en cherchant l'avenir.

FERRARI.

ÉTUDES

SUR L'ANTIQUITÉ.

VARRON ET SES SATIRES MÉNIPPÉES.

I. — *Sentences varroniennes inédites*, par M. VINCENZO DEVIT; Padoue, 1843.

II. — Les *Saturæ Menippeæ*, par M. FRANZ OEHLER; Quedlinbourg, 1844.

I.

Le vieux Varron fut un lettré plus encore qu'un écrivain; l'idéal pour lui était bien plus dans le savoir que dans le style. Approfondir et inventorier tout ce qu'on avait connu, tout ce qu'on avait fait jusqu'à lui, toucher chaque science et aborder chaque écrit, fut sa vocation véritable. *Helluo librorum*, gourmand de livres, l'expression pourrait lui être tout aussi bien appliquée qu'elle le fut à Gabriel Naudé; encyclopédiste et polygraphe comme l'auteur des *Coups d'État*, il fut comme lui un de ces érudits passionnés à qui la forme importe peu, et qui visent surtout à la variété des sujets, à la curiosité des détails. Certes, à lire le *Mascurat* de Naudé, on ne se douterait jamais que cet ouvrage a été écrit six ans seulement avant *les Provinciales;* la trame du discours est encore bigarrée de toutes les façons de dire propres

à l'autre siècle, et à chaque instant les citations des anciens viennent s'entremêler aux tours gaulois de la diction. De même chez Varron : vous ne le prendriez guère pour un contemporain des *Tusculanes*, tant les archaïsmes de la vieille prose de Caton se glissent sous sa plume et s'enlacent volontiers, dans ses *Ménippées*, à des lambeaux de phrases grecques. Aux époques de vive transition, il y a souvent de ces retardataires de la langue : qui se douterait, à les lire, que Pacuve et Lucile sont postérieurs à Térence? qui croirait que Retz et Saint-Simon écrivirent après Fléchier? On le voit, ce style fruste, cette rouille du langage, peuvent donner plus de caractère encore au génie : ainsi de l'ombre dans les tableaux de Rembrandt.

C'est par l'universalité de ses goûts d'érudit que Varron me paraît surtout ressembler à Gabriel Naudé. Seulement, comme le bibliothécaire d'Auguste précéda de dix-sept siècles le bibliothécaire du Mazarin, il dut (les écrits n'abondant pas au même degré) s'occuper davantage des choses même ainsi que des hommes, d'où vint qu'il aborda de bien plus près que l'autre la philosophie proprement dite et l'histoire. Plaute a un passage frappant qui marque à merveille la différence qu'il y avait entre l'érudition telle que la comprenaient forcément les anciens, et l'érudition telle que, venus bien après eux, nous sommes conduits à l'entendre. C'est dans la charmante comédie des *Ménechmes;* un esclave, fatigué d'errer par le monde, dit à son maître qu'il accompagne : « Il faut retourner chez nous, à moins que nous ne nous préparions à écrire l'histoire, *nisi si historiam scripturi sumus.* » Le mot est significatif. Les modernes demandent surtout la science aux livres; dans l'antiquité, on la demandait d'abord aux choses, c'est-à-dire aux voyages et aux conversations. De là, sans compter la diversité même des caractères, une dissemblance profonde qu'il serait puéril de cacher : Varron, dans les écoles, avait pris foi à la philosophie du Portique, tandis que Naudé, dans ses excursions polyglottes à travers tant de milliers de volumes imprimés, ne recueillit que le scepticisme. Comment d'ailleurs un lieutenant de Pompée, contre qui César a marché en personne, ressemblerait-il de tout point à un simple collecteur qui ramassait les curiosités bibliographiques de la foire de Francfort? Comment confondre le républicain de l'ancienne Rome, retiré dans ses riches villa et se consolant par les lettres de la chute de la liberté, avec le secrétaire *domestique* d'un cardinal, qui justifiait la Saint-Barthélemy pour distraire la goutte de son maître? Sans doute quand Naudé, dans sa petite campagne de Gentilly, avait Gassendi à dîner, on devait quelquefois parler d'Épicure tout comme Varron en causait avec Cicéron lorsqu'ils se prome-

naient de compagnie le long des viviers de Tusculum; mais quelle distance de ces interlocuteurs consulaires, de ces correspondans patriciens, comme un Hortensius ou un Atticus, à l'enjouement bourgeois d'un Lamothe-le-Vayer ou à la causticité parisienne d'un Guy Patin!

Je m'aperçois qu'en insistant on trouverait toujours plus de contrastes et moins de rapports : c'est un danger que courent souvent les faiseurs de parallèles. Le seul point, du reste, que je tienne à maintenir dans ce rapprochement un peu factice de Varron et de Naudé, c'est que tous deux, avec la même curiosité de tout apprendre et de faire pour ainsi dire le tour de la science, gardèrent dans leur style je ne sais quelle vieille saveur nationale et surent, au lieu de laisser éteindre leur verve sous l'érudition, en faire un utile auxiliaire pour leur humeur moqueuse. Le *Mascurat* est une satire tout comme ces *Ménippées* presque inconnues auxquelles le vieux Romain a laissé son nom : telle est pour nous la ressemblance qui importe. Là comme ici l'érudit recouvre le moraliste; c'est tout ce qu'on voulait dire.

En France, ce procédé d'ironie sous air d'érudition ne saurait surprendre : chez nous, bien souvent, la science et la raillerie ont été sœurs. Ainsi, avant de tracer les pages austères de *l'Esprit des Lois*, la plume de Montesquieu s'était jouée à plaisir dans les *Lettres Persanes;* mais, sans s'appuyer d'un exemple de génie qui pourrait être pris pour une exception, on peut noter comme une marque toute particulière de l'esprit français cette fréquente alliance de la moquerie et du savoir. Voyez plutôt que de fois, dans notre littérature, la veine courante et nationale de la satire s'est glissée chez les érudits; que de fois les plus malicieux génies ont fait perfidement flèche de l'érudition! Y a-t-il un seul recoin obscur de l'antiquité où Rabelais et Bayle n'aient fouillé, n'aient trouvé quelque trait piquant? Notre admirable *Ménippée du Catholicon* n'est-elle point l'œuvre collective de quelques latinistes en bonne humeur? La Monnoye n'entremêlait-il pas ses perquisitions bibliographiques de noëls gausseurs? Et Courier enfin, pour prendre un exemple qui nous touche de près, ne tenait-il pas plus encore à sa réputation d'helléniste qu'à sa gloire de pamphlétaire? Varron est de cette famille-là.

De plus de quatre cent quatre-vingt-dix livres sur toute espèce de sujets que l'antiquité connaissait de cet infatigable polygraphe, πολυγραφώτατος, comme l'appelait Cicéron (1), il ne nous en est par-

(1) *Ad Attic.*, XIII, 18.

venu que deux, dont l'un encore est bien mutilé, son *Agriculture* et son traité *de la Langue latine*. De là vient que nous sommes habitués à ne voir exclusivement en lui qu'un sage dissertant sur les charrues et les abeilles, ou un curieux étymologiste destiné à faire quelques siècles plus tard les délices des Priscien, des Nonius, et de tous les plats grammairiens de la décadence. D'ordinaire, on ne se figure le grand Varron que dictant, à quatre-vingts ans, pour sa femme Fundania, des préceptes d'économie rurale; on ne se le représente qu'avec cet air sérieux que son ami Cicéron lui donne dans les *Académiques*. En 1794, au sortir des sanglantes épreuves de la terreur, M. Joubert, écrivant à M. de Fontanes, lui conseillait la lecture des livres faits par les vieillards qui ont su y mettre l'originalité de leur caractère et de leur âge. Varron, entre autres, était recommandé au futur grand-maître, et M. Joubert ajoutait : « Vous me direz si vous ne découvrez pas visiblement, dans ses mots et dans ses pensées, un esprit vert, quoique ridé, une voix sonore et cassée, l'autorité des cheveux blancs, enfin une tête de vieillard. Les amateurs de tableaux en mettent toujours dans leur cabinet; il faut qu'un connaisseur en livres en mette dans sa bibliothèque. » C'est bien là le savant respecté (1) dont les connaissances universelles édifiaient déjà Quintilien (2), et dont la fécondité merveilleuse faisait dire à saint Augustin, au milieu d'éloges sans bornes, qu'un seul homme eût à peine pu lire ce que seul ce Romain avait écrit (3); c'est bien ce personnage vénérable que Pétrarque (4) mettait entre Cicéron et Virgile, et dont il disait en des vers qui sont le plus glorieux éloge :

> Varrone, il terzo gran lume romano,
> Che quanto'l miro più tanto più luce....

« Varron, la troisième grande lumière de Rome, qui brille d'un éclat plus vif à mesure que je la contemple davantage. »

Tel est le Varron en quelque sorte *officiel*. Ses contemporains déjà

(1) Aussi, lorsqu'un certain grammairien nommé Palémon, ancien tisserand qui s'était fait professeur, et auquel on pardonnait sa grossièreté en considération de son éloquence, s'avisa un jour de traiter Varron de *porc*, le trait fut-il cité comme la plus grande marque d'arrogance qu'un homme pût donner. (Voyez l'anecdote dans Suétone, *de Gramm. ill.*, 23.)

(2) Quam multa, immo pæne omnia tradidit Varro! (*Orat. Inst.*, XII, 11.)

(3) Tam multa legisse, ut aliquid ei scribere vacasse miremur; tam multa scripsisse, quam multa vix quemquem legere potuisse credamus. (*De Civ. Dei*, VI, 1.)

(4) *Trionfo della Fama*, III, terz. 13.

le traitaient sur ce ton de solennité respectueuse; aussi quand Pollion, avec les dépouilles de la guerre, fit construire, à côté du Palais de la Liberté, une galerie magnifique destinée à recevoir les ouvrages et les bustes des écrivains illustres, le vieil ami de Pompée fut-il le seul vivant dont on admit l'image. C'est une gloire qui, dix-sept siècles plus tard, devait se renouveler pour Buffon dans les galeries du Jardin du Roi. Il y a autour du souvenir de Buffon et de Varron je ne sais quoi de majestueux et d'imposant : on dirait que ni l'un ni l'autre n'ont jamais souri. Pour Varron, c'est certainement une erreur, et je tiens à prouver que je n'ai point fait du paradoxe à plaisir en le rapprochant de Naudé. Toute la différence, c'est que Naudé finit par le *Mascurat*, tandis que Varron commença par ces *Ménippées* que ses autres ouvrages firent ensuite oublier.

Laissons donc aujourd'hui les traités assez peu avenans *de l'Agriculture* ou *de la Langue latine*, et cherchons à surprendre la gaieté sur les lèvres sérieuses du Romain. L'occasion d'ailleurs est propice pour s'occuper des *Saturæ Menippeæ*. Depuis bientôt trois cents ans que notre Robert Estienne a commencé d'en recueillir les fragmens mutilés, tous épars dans les glossateurs et les grammairiens, jamais la critique française ne s'est demandé ce que c'était que ces curieux monumens de l'hilarité latine, dont l'un des premiers chefs-d'œuvre de notre propre littérature a pour jamais dérobé le nom et consacré en même temps le souvenir. Or il se trouve précisément que d'un côté un jeune érudit allemand, M. Franz OEhler, vient de donner une bonne récension de ces *Ménippées* (1), et que de l'autre un savant professeur de Padoue, M. Vincenzo Devit, a retrouvé récemment et publié, d'après des manuscrits inédits, un certain nombre de *Sentences varroniennes* (2). On le sait, tout vrai satirique doit contenir un moraliste : nous sommes donc autorisé par l'à-propos à chercher, dans ces débris divers, le caractère et les proportions véritables des compositions piquantes, et malheureusement perdues, où Varron, après Lucile, avait peint la société de son temps. Qu'on nous laisse, en passant, recueillir sur la rive quelques-unes de ces planches brisées, quelques morceaux de ces mâtures rompues, qui témoignent du moins des pertes du naufrage; c'est un devoir pieux. Les littératures,

(1) *M. Terentii Varronis Saturarum Menippearum reliquiæ*, Quedlinbourg, 1844, in-8°; Paris, Klincksieck, rue de Lille, 11.

(2) *Sententiæ M. Terentii Varronis majori ex parte ineditæ*, Padoue, 1843, in-8°; Paris, chez Firmin Didot.

comme le globe, ont subi dépouvantables submersions, et la pensée aussi a, si j'ose dire, ses fossiles, que l'obligation de la critique est de classer et de recueillir.

II.

Quelques détails d'abord sur la vie de l'homme; les œuvres de l'écrivain s'en trouveront sur plus d'un point éclairées (1).

De même que Salluste, Varron était né dans la Sabine, probablement à Réaté. Moins âgé de trois ans qu'Hortensius, et de dix ans que Cicéron, il vint jeune à Rome, et, selon la coutume du temps, alla perfectionner ses études à Athènes. Tout ce qu'on sait de ces obscurs commencemens, c'est qu'il reçut les leçons de plusieurs maîtres illustres : en Italie, le savant Élius Stilon (2), Ascalon en Grèce, furent ses professeurs; quant à la philosophie, elle lui fut enseignée par un disciple célèbre du Portique, Antiochus. Son temps sans doute se passa bientôt entre le barreau et l'étude; ce qui paraît certain, c'est que les poésies d'Ennius étaient dès-lors sa lecture favorite. Je ne m'en étonne pas, Ennius avait créé la satire : de la part du futur auteur des *Ménippées*, c'était là une prédilection naturelle. Un peu plus tard, on le trouve investi de fonctions publiques : il est tour à tour édile ou tribun, triumvir ou consul. Lui-même nous a appris que, dans ces magistratures diverses, il s'imposait comme un devoir inviolable de respecter toujours la liberté des personnes.

Jusque-là, l'histoire politique reste à peu près silencieuse sur Varron, dont les *Ménippées* avaient déjà paru à divers intervalles; mais, en l'an 67 avant l'ère chrétienne, il servit sous Pompée, dans la guerre contre les pirates. On lui avait donné le commandement de la flotte des auxiliaires grecs : il combattit courageusement et sauta le premier sur un navire ennemi. Une forte somme d'argent et les honneurs de la couronne navale lui furent accordés comme récompense. Toutefois, en devenant soldat, Varron n'oublia point la science, qui, à vrai dire, fut la seule passion de sa vie : ainsi je trouve dans l'*Histoire naturelle* de Pline que, durant cette expédition même, il faisait des expériences sur l'eau de la mer Caspienne et projetait de jeter un pont sur je ne

(1) La plupart des textes relatifs à la biographie de Varron ont été savamment discutés par Schneider, au tome Ier de ses *Scriptores rei rusticæ*, page 217 à 240.

(2) Cicéron dit d'Élius : « C'est de lui que notre ami Varron reçut les élémens de cette science qu'il a si fort agrandie, et à laquelle son vaste génie et son savoir universel ont élevé de si beaux monumens. » (*Brut.*, 56.)

sais quel détroit de l'Adriatique; il avait alors quarante-neuf ans. Propréteur et gouverneur de la Cilicie, sa pacifique carrière d'administrateur fut interrompue par la guerre civile. Ami particulier de Pompée, qui usait de lui familièrement, jusqu'à lui commander pour son usage propre une sorte de manuel des rapports du consul avec le sénat, Varron resta fidèle à l'adversaire de César, qui se trouvait représenter d'ailleurs le parti des vieilles libertés républicaines, lequel était le sien. Devenu l'un des trois lieutenans de Pompée en Espagne, il fut chargé de défendre la Citérieure. Quand César eut battu les deux autres généraux, il marcha en personne contre Varron, dont les soldats déjà étaient ou gagnés ou abattus : une des deux légions déserta même sous les yeux de son chef. Voyant, aux environs de Cordoue, que la retraite lui était coupée, le lieutenant de Pompée se rendit à discrétion. Cédait-il ici à la nécessité, ou faisait-il acte de prudence? S'il en faut croire une phrase épigrammatique des *Commentaires* de César, Varron se laissa surtout ébranler sous le branle de la fortune (1). Du reste, le vaincu comme le vainqueur (ils étaient liés d'une amitié ancienne) se conduisirent tous deux avec délicatesse; César rendit aussitôt la liberté à Varron, et Varron profita de cette liberté pour aller à Dyrrachium et raconter lui-même sa défaite à Pompée.

A partir de ce jour, l'auteur des *Satires Ménippées* quitta résolument la vie politique, et rien désormais ne l'y put faire rentrer, pas plus les séductions du pouvoir que l'amour de la liberté compromise. Varron appartenait aux lettres; les vingt-quatre dernières années de sa vie furent exclusivement consacrées à l'étude. Après avoir demandé pendant quelque temps à ses riches villa un refuge contre les troubles civils, il revint à Rome. Quelques amis communs, les Oppius et les Hirtius, lui ménagèrent le pardon complet du dictateur, qui le chargea de rassembler ses livres et de les ranger avec ceux qui déjà appartenaient à la république : c'était un premier essai de bibliothèque nationale. Même aux yeux de César, on le voit, Varron n'était plus qu'un lettré.

La vie de l'ancien lieutenant de Pompée se passa dès-lors tout entière entre l'étude, la culture des champs et les soins de l'amitié. Le plus souvent, il demeurait à la campagne, allant de sa villa des environs de Cumes à sa maison de Tusculum, où la beauté du paysage et l'extrême pureté de l'air le retenaient souvent; il visitait ses fermes, entretenait ses garennes et ses viviers, surveillait les nombreux troupeaux de moutons et de chevaux qu'il avait en Apulie et dans la Sabine,

(1) Se quoque ad motum fortunæ movere cœpit. (*De Bell. civ.*, II, 17-20.)

ou bien encore il se délassait en faisant admirer à ses amis la volière magnifique qui ornait sa terre de Casinum, sur l'ancien territoire des Volsques. En tout cela, Varron restait fidèle à la vieille tradition romaine qu'il aimait, regrettant avec amertume l'heureux temps où l'on ne donnait que deux jours sur neuf aux choses de la ville, et où les travaux du labour et des vignobles passaient pour chacun avant les affaires du cirque. Homme du passé par ses goûts ruraux et simples, par son attachement au parti de la république, il appartenait pourtant aux temps nouveaux par un amour passionné des arts (1) : aussi s'ingéniait-il à toutes sortes de curiosités et de recherches; il avait une horloge de son invention (2), des collections de toute espèce, entre autres un riche musée, plein de sculptures et où se trouvait un groupe admirable, taillé dans un seul bloc par le statuaire Archelas, et représentant une lionne autour de laquelle jouaient des Amours. Du reste, dans ces villa, point de lambris précieux, point de pavés de marbre, point de ces incrustations en citronnier qui ruinaient les familles au temps de Martial; le vermillon et l'azur ne brillaient pas sur les plafonds, on ne marchait point sur la marqueterie et les mosaïques. Ce que Varron aimait le mieux, c'étaient les murailles garnies de livres, *literis exornati parietes* (3); c'était son cabinet de Casinum, situé à la source d'un ruisseau, tout proche de sa belle volière. Là se passaient pour lui les plus douces heures.

Elles devaient être douces aussi, les heures que Varron donnait à Cicéron. Ni l'un ni l'autre n'était jeune quand cette liaison arriva à l'intimité; mais on comprend qu'au milieu des désastres publics la

(1) Pline l'ancien rapporte que Varron, pendant son édilité, avait fait venir de Lacédémone une peinture à fresque dont on orna les Comices, et dont la beauté fut long-temps un sujet d'admiration. (*Hist. nat.*, XXXV, 49.)

(2) C'était un cadran sur lequel une main mesurait le temps au moyen d'un mécanisme ingénieux. Peut-être fut-ce la première horloge connue chez les Romains, qui, au temps de Plaute, n'usaient que tout récemment du soleil pour mesurer les heures. On en peut juger par un court et curieux fragment qui nous est resté de la *Bis Compressa;* c'est un gourmand, probablement un parasite qui parle : « Que les dieux exterminent le premier qui inventa la division des heures, le premier qui plaça dans cette ville un cadran solaire! Le traître qui nous a coupé le jour en morceaux pour notre malheur! Dans mon enfance, il n'y avait pas d'autre horloge que l'estomac, bien meilleure, bien plus exacte que toutes les leurs pour vous avertir à propos, à moins qu'il n'y eût rien à manger. Mais maintenant, quoi qu'il y ait, il n'y a rien que quand il plaît au soleil. A présent que la ville est remplie de cadrans solaires, on voit presque tout le monde se traîner desséché, affamé. » (Voir le Plaute de M. Naudet, t. IX, p. 360.)

(3) *De Re rust.*, III, 1.

conformité de leurs opinions modérées et de leurs goûts littéraires aient tout-à-fait rapproché ces deux hommes célèbres. Un certain nombre des lettres écrites par Cicéron à son ami durant la dictature de César est parvenu jusqu'à nous (1). Leur caractère à tous deux s'y révèle à merveille. Varron, obstinément retiré à la campagne, vit dans la solitude avec ses livres, et, comme le sage de Lucrèce, il contemple la tempête du rivage. Cicéron, au contraire, reste dans le tumulte de Rome, tout en enviant cet abri de la retraite, ces loisirs donnés aux muses; mais son cœur agité est retenu par les regrets de l'ambition, par l'amour inquiet de la chose publique : il hésite, il se reproche de ne pas rejoindre aussi les ombrages des villa, où il ne serait pas obligé de souper avec ses maîtres et de complimenter ses vainqueurs. « Que nos études, écrit-il, nous réunissent et nous consolent; après avoir fait l'agrément de notre vie, elles en seront aujourd'hui le soutien. » Et toutefois, en avouant que la sagesse est du côté de Varron (2), qu'il a plus de prudence que personne (3), que lui seul a su trouver un port dans la tempête et que les jours qu'il passe à Tusculum valent autant que l'espace entier de la vie (4), Cicéron n'a pas ce courage de s'abstenir qui, au jugement de plusieurs, paraîtra peut-être un simple égoïsme de lettré. Varron, aux yeux de son illustre correspondant, était un vrai grand homme : *Te semper magnum hominem duxi*. C'est la gloire qu'un pareil témoignage dans une pareille bouche.

Le souvenir de cette amitié persistante honore autant Varron que Cicéron : entre lettrés, il y a presque toujours un petit élément de discorde qui se glisse à la longue, c'est l'amour-propre. On en trouve bien quelques traces dans les relations des deux Romains; mais leur mutuel attachement n'en fut pas altéré. Les dédicaces alors étaient une aménité fort à la mode. Atticus confia un jour à Cicéron que Varron, leur ami commun, était très désireux d'une douceur de ce genre : Cicéron, qui, avec sa délicate susceptibilité littéraire, nourrissait au fond de l'ame un vœu analogue, fut à la fois charmé de l'insinuation et un peu piqué de n'avoir pas été prévenu par Varron; c'est ce qu'il laisse entrevoir dans quelques billets curieux (5) où sa

(1) *Ad Fam.*, l. IX, 1-8.

(2) Sapientiorem quam me. (*Ibid.*, 1.)

(3) Et me, et alios prudentia vincis. (*Ibid.*, 2.)

(4) His tempestatibus, es prope solus in portu... Hos tuos tusculanenses dies instar esse vitæ puto. (*Ibid.*, 6.)

(5) *Ad Attic.*, XIII, 13, 16, 18, 25; édit. de M. Victor Le Clerc.

nature d'*homme de lettres* se trahit à chaque phrase : « A quoi avez-vous reconnu, écrit-il à Atticus, que Varron souhaite cela de moi, lui qui, parmi tant d'ouvrages qu'il a composés, ne m'en a jamais adressé aucun? » Cicéron finit pourtant par donner une place à Varron entre les interlocuteurs de ses *Académiques*, et il lui dédia cet ouvrage au nom de leur ancienne amitié, *vetustate amicitiæ conjunctus;* mais il ne put s'empêcher de laisser, là même, échapper quelques regrets à son tour sur les retards apportés à la publication d'un autre livre qui devait lui être adressé : — « Les muses de Varron, disait Atticus dans ce dialogue, gardent un silence plus long qu'à l'ordinaire; je ne crois pas pourtant qu'il demeure oisif, je crois plutôt qu'il ne nous dit rien de ce qu'il écrit. » — Et Varron alors répliquait : — « Point du tout; c'est, je pense, folie de travailler pour n'en rien dire. Mais j'ai entre les mains un grand ouvrage; j'ai dessein d'adresser à notre ami des recherches importantes et que je prends soin de limer et de polir. » — Et Cicéron à son tour, se donnant la parole, répondait : — « J'attends déjà depuis long-temps; mais je n'ose vous presser. » — Il s'agissait de ce traité *de la Langue latine* qui ne nous est parvenu que mutilé et auquel Varron travaillait alors. Les *Livres Académiques* eurent à peine paru que Cicéron, agité comme un poète le lendemain d'une épopée, s'inquiétait de ce que Varron penserait du livre et de l'offrande; il épanche à ce propos dans le sein d'Atticus les confidences de sa vanité maladive : « Je ne crains pas ce qu'on en dira; qu'en dirait-on? Je crains plutôt que Varron n'en soit pas content; » et plus loin se flattant doucement lui-même : « Il n'est rien de mieux écrit que ces *Livres*. Je les adresse à Varron, surtout parce qu'il le souhaite; mais vous le connaissez comme moi :

Son esprit soupçonneux accuse l'innocent (1)...

Dites-moi, avez-vous été bien content de la lettre que je lui écris? Que je meure si j'ai jamais rien travaillé avec tant de soin! » On surprend ici l'amour-propre du grand homme en déshabillé. Varron fut-il satisfait? Je l'ignore. L'auteur des *Académiques* convient lui-même que l'auteur du *de Re rustica* n'avait pas beaucoup d'orgueil littéraire (2); peut-être pourtant tous ces petits ambages d'auteur, cette précaution surtout que prenait Cicéron de faire savoir au lecteur, dans une sienne dédicace, qu'on lui préparait en revanche un don

(1) C'est un vers de l'*Iliade*, XI, 653.

(2) « Nihil magnopere meorum miror, » lui fait-il dire. (*Acad.*, I, 2.)

analogue, blessèrent-ils quelque peu Varron? Ce qui paraît probable, c'est que, quand le traité *de la Langue latine* parut, l'envoi ne contenait rien autre chose que le seul nom de Cicéron. Certes c'était là le meilleur éloge; mais je soupçonne pourtant que le célèbre auteur eût autant aimé une autre louange que cette apologie silencieuse.

Cette page-là peut servir à une histoire déjà bien longue et qui menace de l'être encore plus, car elle a commencé le jour où quelqu'un s'est avisé d'écrire, et elle ne finira qu'avec le dernier auteur, je veux parler de la vanité littéraire.

Varron avait fui la politique; la politique le poursuivit dans sa solitude; la tranquillité dont il avait joui pendant la dictature de César fut cruellement troublée quand vint l'omnipotence d'Antoine. Le triumvir trouvait à son gré la villa qu'habitait Varron : un jour qu'il venait de faire la débauche à Capoue, il s'en empara violemment. C'est de cette façon que presque tous les biens de ce septuagénaire illustre qui ne vivait plus que pour les lettres lui furent successivement enlevés. Il faut entendre en quels termes véhémens Cicéron parle de la présence d'Antoine dans cette villa de Casinum : « Quel changement! s'écrie-t-il dans sa seconde *Philippique*. Varron en avait fait un lieu de retraite et d'étude, et non le repaire de la prostitution. Tout y respirait la vertu : quels entretiens! quelles méditations! quels écrits! C'était là qu'il expliquait les lois du peuple romain, les monumens des anciens, les principes de la philosophie et de tous les genres d'instruction. Mais pendant que vous l'accusiez, indigne usurpateur, tout y retentissait des cris de l'ivresse; le vin inondait les parquets, il ruisselait le long des murailles; des enfans de bonnes maisons étaient confondus avec les esclaves achetés pour vos plaisirs, les mères de famille avec les filles perdues (1). » Telle était cette austère retraite du sage qu'un tyran corrompu lui enleva pour la profaner par ses orgies. On hait volontiers ceux qu'on dépouille : les exactions prennent un air de représailles par l'inimitié. Bientôt Varron fut inscrit par Antoine sur une table de proscription (2) où figuraient certains partisans de Pompée qu'avait épargnés la clémence de César. Heureusement Varron avait

(1) Cic., *Philippic.*, II, 41; édition de M. Le Clerc. — Plin., *Hist.nat.*, VII, 30.

(2) Schneider met ce fait en doute; selon lui, Appien (IV, 47), venant cent cinquante ans après les évènemens, aurait confondu l'auteur du *de Re rustica* avec un autre Varron dont il est parlé dans Dion Cassius et dans Velleius Paterculus, en sorte que cet homonyme seul aurait été proscrit. Les argumens subtils de Schneider ne m'ont pas convaincu : je préfère tout simplement la tradition à laquelle Aulu-Gelle a cru après Appien.

des amis, et ce fut à qui se dévouerait pour lui. Si l'on en croit Appien, Calenus eut l'honneur de l'emporter; il emmena Varron dans une de ses villa, où Antoine, qui y venait souvent, ne s'avisa point de le faire chercher. Mais enfin un édit du consul Plancus le releva de la proscription, lui et Messala Corvinus. Rendu à la liberté, Varron trouva la belle bibliothèque qui ornait l'une de ses maisons de campagne pillée et dispersée par les soldats; plusieurs de ses propres ouvrages encore inédits avaient disparu (1). Avec ses goûts, la perte était irréparable: on aime à se figurer que ce fut une attention délicate de la part d'Auguste de charger précisément Varron de mûrir le plan qu'il avait conçu d'une bibliothèque publique. Du reste, Varron, à qui tous ses biens avaient été rendus, continua de se tenir à l'écart de la vie politique, dont son grand âge, de toute manière, l'eût éloigné. Après la bataille d'Actium, on le trouve établi à Rome, et il remplit les dernières années de sa verte vieillesse par la composition de ce beau et sévère traité *de l'Agriculture*, où il adressait à sa femme Fundania les excellens préceptes ruraux qu'une longue pratique lui avait suggérés : c'était comme un dernier hommage rendu au passé de Rome, à cet art du labour contemporain de tant de fortes vertus, et qui avait dégénéré en même temps que les mœurs publiques. Enfin, dans l'année 27 avant l'ère chrétienne, la mort vint interrompre l'infatigable polygraphe dont la plume ne se reposait point (2) : il comptait quatre-vingt-dix ans. Prévoyant sa fin, Varron avait recommandé qu'on l'ensevelît à la manière pythagoricienne, dans des feuilles de myrte et d'olivier noir (3).

C'est ainsi que disparut enfin de la scène ce vieillard qui, selon le beau mot de Valère Maxime, égala sa vie à la durée d'un siècle, *sæculi tempus æquavit*. Contemporain de Marius et de Sylla, de Pompée et de César, d'Antoine et d'Octave, c'est-à-dire des plus épouvantables bouleversemens auxquels l'ambition des soldats et la corruption aient jamais soumis un peuple libre, Varron se consola ou du moins sut se distraire de tant d'épreuves par l'étude et par les lettres : c'est à lui que l'auteur des *Tusculanes* pouvait écrire avec vérité que

(1) Aul.-Gell., XII, 10.

(2) C'est ce que dit Valère Maxime : « Eodem momento, et spiritus ejus et egregiorum operum cursus extinctus est. » (VIII, 3.)

(3) Plin., *Hist. nat.*, XXXV, 46. — Cette pensée des funérailles semble avoir préoccupé de bonne heure Varron : dans sa 17e satire (éd. d'OEhler, p. 107), il dit qu'il vaut mieux brûler les corps, selon le précepte d'Héraclide, que de les conserver dans le miel, comme le voulait Démocrite.

les amis les plus sûrs sont encore les livres. Et cependant ces dures épreuves des dernières années, la mort tragique de Pompée et de Cicéron, la proscription sanglante de tant de compagnons d'armes, la chute définitive des libres institutions qu'il aimait, le pillage de ses villa et de sa bibliothèque, durent lui faire une vieillesse bien triste. Je m'imagine qu'il pouvait s'appliquer à lui-même ce passage de son traité *de la Langue latine* (1) : « Celui que vous avez connu dans la beauté de ses premiers ans, vous le voyez flétri par l'âge; trois générations ont passé sur lui et l'ont rendu méconnaissable. » Heureusement je ne sais quel air de vigueur et de ferme jeunesse resta jusqu'au bout à son style : Varron fut de ceux dont la main, même à la veille de mourir, ne tremble pas.

III.

Et cependant il avait beaucoup écrit. Aulu-Gelle cite de lui un passage formel, où ce Romain disait être âgé de quatre-vingt-quatre ans et avoir composé déjà quatre cent quatre-vingt-dix livres, *septuaginta hebdomades librorum*. Pour que la chose ne paraisse pas trop invraisemblable, il faut se rappeler Lope de Vega et ses dix-huit cents comédies. Les matières traitées par Varron embrassaient toutes les branches des connaissances humaines : critique, il écrivait sur les poètes, sur la rhétorique, sur l'art de l'historien, sur les pièces de Plaute, sur les origines du théâtre; grammairien et étymologiste, il nous a laissé un traité *de la Langue latine;* philosophe, il soutenait de sa plume les doctrines de l'ancienne Académie modifiées par quelques légères atteintes de stoïcisme; théologien, dans son grand livre sur *les Antiquités des Choses divines et humaines* (2), il faisait encore au temps de saint Augustin l'admiration des lecteurs chrétiens; savant, il traitait entre autres choses, dans ses *Disciplines*, de l'arithmétique et de l'architecture; antiquaire et historien, dont Plutarque vantait l'érudition (3), il avait composé des *Annales*, un récit de la seconde guerre punique, des notices sur les images des grands hommes, un

(1) V, 5.

(2) C'était l'ouvrage le plus vanté de Varron; M. Merkel en a recueilli avec soin les fragmens dans la grande préface de son édition des *Fastes* d'Ovide; Berlin, 1841, in-8°, p. CVI et suiv. — On tirera moins de profit d'une dissertation antérieure de M. Krahner, publiée à Halle, en 1834.

(3) *Vie de Romulus.* — Niebuhr tient peu de cas de Varron comme historien. (Trad. franç., t, I, p. 16.)

traité sur les origines de Rome, bien d'autres livres encore dont le plus regrettable pour nous est cette autobiographie que cite le grammairien Charisius; agronome enfin, il avait exposé dans son *de Re rustica* tout ce que son expérience de propriétaire lui avait appris sur la culture des champs, sur les bestiaux et les basse-cours. On le voit, Varron est un encyclopédiste : les lettres, les arts, les sciences, il aborde tout avec la passion profonde d'apprendre lui-même pour faire connaître aux autres. Malheureusement les âges n'ont presque rien épargné de ces travaux sans nombre, et nous ne connaissons de lui que deux ouvrages : son essai sur *l'Agriculture*, par lequel il prend place entre Caton et Columelle, et son livre *de la Langue latine*, aujourd'hui bien mutilé. On en est donc réduit, sur l'ensemble et sur les détails de cette œuvre immense, aux conjectures et aux restitutions. Le seul point qui reste acquis à l'histoire des lettres, c'est que Varron fut en tout le père de l'érudition chez les Romains : *Romanæ eruditionis parentem*, Symmaque le répète au IVe siècle.

Mais ce n'est point l'érudit qui me touche; je voudrais retrouver le poète. Cicéron, s'adressant à Varron dans ses *Académiques*, lui dit : « Vous avez composé un poème élégant et varié, en vers de presque toutes les mesures. » S'agissait-il ici des *Ménippées?*... Peut-être serions-nous à même de répondre, si le traité de Varron sur *la Composition des Satires*, que le grammairien Nonius avait encore sous les yeux, ne s'était dès long-temps perdu. — Il faut s'en souvenir, c'était alors une chose toute nouvelle que la satire; on n'était séparé que par Lucile (1) de celui qui l'avait créée, de cet Ennius lu et relu avec tant de charme par Varron durant sa jeunesse. Or, ce poème mêlé de rhythmes divers, c'était bien probablement une *satire* à la façon d'Ennius, je veux dire un mélange, *satura lanx*, une corbeille de fruits de toute espèce. Lucile, il est vrai, avait fait de ces compositions quelque chose de plus sérieux, en adoptant les grands vers, en s'imposant des plans réguliers. Venant après ces deux maîtres, Varron voulut à son tour constituer quelque chose d'original : retenant donc de Lucile la régularité des cadres, et d'Ennius l'indépendance absolue de la forme, il appela *Menippées* des satires dans lesquelles il entremêla (personne ne paraît l'avoir fait avant lui) la prose et les vers : de là un genre particulier auquel ce nom est resté propre depuis des

(1) Je ne compte pas Albutius, qui avait imité Lucile, à ce que nous apprend Varron lui-même : « Homo apprime doctus, cujus Luciliano charactere sunt libelli... » (*De Re rustic.*, III, 2.)

siècles, et dont quelques spirituels écrivains du temps de la ligue ont pour toujours ravivé la gloire en France. C'était aussi un premier et timide essai de la satire en prose que Lucien porta plus tard à la perfection. Du reste, en alliant la prose au vers, Varron donnait un exemple qui, depuis, a été suivi par des génies bien différens : ce mélange, en effet, se retrouve souvent dans Shakspeare et dans Wieland; La Fontaine en a usé pour sa *Psyché*, Chapelle pour son *Voyage*, et la généalogie des *Lettres à Émilie* remonte même ainsi jusqu'à l'auteur du *de Re rustica;* mais Demoustier, sans aucun doute, ne s'est pas connu ce glorieux antécédent.

D'où vient ce nom de *Ménippée*, intéressant à plus d'un titre, puisqu'à nos yeux il désigne avant tout l'un des monumens admirés de la langue française? d'où vient qu'Athénée appelait Varron *le Ménippéen?* Aulu-Gelle va nous l'apprendre : « Varron, dit-il, a imité les écrits de Ménippe dans les satires qu'il a appelées *ménippées*, et que d'autres appellent *cyniques*. » Mais pourquoi cette dénomination a-t-elle été volontairement choisie par l'auteur latin? Est-ce parce que le philosophe qui lui servait de modèle avait composé aussi des satires entremêlées de prose et de vers? En se fiant à la signification actuelle du mot *ménippée*, qui désigne bien un pareil mélange, on serait tout d'abord disposé à le croire. Il n'en est rien cependant (1); Ménippe ne paraît avoir composé ni vers ni satires proprement dites. C'est donc seulement l'humeur en quelque sorte proverbiale, c'est le ton facétieux et sans vergogne du cynique qui semble avoir conduit Varron à se servir de ce nom comme d'une enseigne.

Qu'était donc ce railleur célèbre dont le seul souvenir alléchait ainsi la curiosité? Il faut ici s'adresser à ce bon Diogène Laërce, qui enregistre exactement tous les mauvais propos et même toutes les calomnies quand il s'agit d'un philosophe. Phénicien d'origine et esclave, Ménippe (2), à force de quémander et d'épargner, avait fini par acquérir à Thèbes le droit de citoyen. Sa rapacité l'avait tiré de

(1) Un grammairien du second siècle, Probus, dans son commentaire sur la IIe églogue de Virgile, a dit, il est vrai : « Varron le ménippéen, ainsi nommé, non parce qu'il aurait été l'élève de Ménippe, lequel était venu bien avant lui, mais à cause de l'analogie d'esprit et parce que ce philosophe aussi avait composé des satires dans tous les rhythmes. » (Voir le Servius de M. Lion; Gœttingue, 1826, in-8°, t. II, p. 352.) C'est une erreur que M. OEhler a bien fait ressortir; Casaubon avait déjà décliné sur ce point l'autorité de Probus. (*De Poesi satirica*, édit. de Rambach, p. 206.)

(2) J'ai sous les yeux une récente et curieuse monographie de M. Ley sur Ménippe : *de Vita scriptisque Menippi cynici*, Cologne, 1843, in-4°,

l'esclavage, sa rapacité le perdit. A force de prêter sur gages, à force d'exercer l'*usure à la journée* et l'*usure navale* (c'est-à-dire de se faire payer quotidiennement l'intérêt et de doubler le taux pour ceux qui allaient sur mer), il amassa beaucoup de bien; mais on lui tendit des piéges, et il finit par perdre toutes ces richessses laborieusement dérobées. De désespoir, Ménippe se pendit. On en croira ce qu'on voudra. Il laissait divers ouvrages pleins de bouffonneries, πολλοῦ καταγέλωτος, entre autres des lettres plaisantes et des dialogues grotesques, où il couvrait de ridicule les diverses écoles philosophiques. Cette cynique indépendance de langage et d'opinions rendit Ménippe très célèbre et fit de lui une sorte de type, une espèce de Marforio et de Pasquin, sous le couvert duquel chacun glissa désormais ses hardiesses, tout ce qu'on n'osait pas dire à son propre compte. Qu'on se rappelle le rôle presque permanent qu'a Ménippe dans les satires de Lucien : c'est lui qui est le héros de la *Nécyomantie*, cette burlesque descente aux enfers; c'est lui qui donne son nom à l'*Icaroménippe*, à cette risible ascension dans la lune où les dieux comme les hommes sont bafoués avec une verve impitoyable qui faisait pressentir déjà l'amertume railleuse de Voltaire. Le caractère de ce personnage, chez Lucien, est de s'exprimer librement et jovialement sur toute chose; en un mot, Ménippe ne cesse pas un instant d'être fidèle au portrait qui est donné de lui dans le premier *Dialogue des Morts*, et où il est représenté comme un vieillard chauve, au manteau troué et diversifié de guenilles de toutes couleurs, gausseur qui rit toujours et qui se moque surtout de « ces fanfarons de philosophes. »

On le sait, Varron écrivait près de deux siècles avant Lucien; la réputation de Ménippe brillait alors de toute la vivacité de son premier éclat (1). Il était bien naturel que Varron s'emparât de ce nom significatif qui, tant d'années après, était encore le meilleur symbole de raillerie audacieuse aux yeux du maître de la satire grecque; mais jusqu'à quel degré l'écrivain latin fut-il imitateur? Athénée cite un livre de Ménippe intitulé *les Testamens*, et il y a précisément une ménippée de Varron qui s'appelle *sur les Testamens*. Voilà une pâture pour les faiseurs de dissertations érudites à qui les hypothèses sont plus chères que les preuves; pour ma part, je ne saurais con-

(1) On est fort peu d'accord sur l'époque où vécut Ménippe, et il y a sur ce point une controverse qui, recueillie, ferait tout un volume. M. OEhler, par des conjectures ingénieuses, arrive à montrer que ce philosophe dut florir six olympiades environ avant la naissance de Varron.

clure d'une similitude de titre à un plagiat. Varron, à mon sens, n'a emprunté de Ménippe que le ton, que la liberté des allures; il faut, sur cette originalité de son œuvre, s'en fier à Quintilien (1), dont les paroles sont décisives. L'ingénieux critique vient de parler d'Horace, et il continue ainsi : « Il y a une autre espèce de satire, et plus ancienne, que Terentius Varron, le plus savant des Romains, a créée, *condidit*, et qui consiste dans un mélange de vers et de prose. » A le bien prendre, les *Ménippées* furent donc une création. Si un doute pouvait subsister sur ce point, je citerais les remarquables paroles que Cicéron prête à Varron lui-même dans les *Académiques :* « Ces ouvrages, lui fait-il dire, où j'ai répandu, il y a bien long-temps, quelque gaieté comme imitateur et non comme traducteur de Ménippe, contiennent plusieurs choses tirées du fond de la philosophie et de la dialectique; j'ai déterminé les moins instruits à me lire, en mettant ces idées à leur portée. » Outre qu'il a l'avantage de montrer comment Varron visait, dans ses satires, à rendre populaires les plus hautes doctrines, ce texte me paraît être sans réplique; il maintient au Romain sa part d'originalité, la meilleure part.

Nous venons de voir que, dans Cicéron, l'auteur des *Ménippées* disait lui-même que c'étaient là d'anciens ouvrages, *veteribus nostris;* mais il faut observer que Varron, qui a vécu près d'un siècle, était bien vieux déjà quand son ami lui prêtait ce langage. Ce n'est donc point là une raison péremptoire de penser que ces compositions aient été une œuvre de la première jeunesse de Varron. En recueillant soigneusement certaines allusions à des faits dont l'époque peut être déterminée, le jeune et savant éditeur des *Ménippées*, M. Franz Œhler, arrive à préciser les temps divers où quelques-unes de ces pièces paraissent avoir été écrites. Selon lui, la date la plus ancienne est celle de 675 de Rome, la plus récente est celle de 694. Varron donc, depuis l'âge de trente ans environ jusqu'à celui de cinquante, aurait mis en tout une vingtaine d'années à publier ses satires, qui finalement furent réunies en un seul recueil, lequel était depuis très long-temps connu quand parurent les *Académiques* de Cicéron. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ces *Ménippées* ne furent pas de simples

(1) x, 1. — Quintilien ajoute : « Cet écrivain, qui avait une connaissance approfondie de la langue latine et de toutes les antiquités grecques et romaines, a composé plusieurs autres ouvrages pleins d'érudition, mais dont la lecture est plus profitable à la science qu'à l'éloquence, *plus scientiæ collaturus quam eloquentiæ.* » C'est ce manque d'art et de raffinement qui fit négliger de bonne heure Varron : bientôt on exécuta peu de copies nouvelles de ses livres, qui se perdirent.

essais de jeunesse, mais bien l'œuvre d'un observateur mûri. Elles n'en ont pour nous que plus d'intérêt.

D'après les témoignages divers que nous avons curieusement enregistrés, on a pu se convaincre que les satires de Varron avaient été goûtées chez les anciens; toutefois, comme elles contenaient beaucoup d'allusions contemporaines, beaucoup de traits d'une érudition raffinée, elles cessèrent de bonne heure d'être lues par le vulgaire et firent exclusivement les délices des lettrés instruits. Moins de deux cents ans après Varron, on trouvait déjà bien des difficultés à tout entendre dans les *Ménippées;* les savans seuls s'en piquaient (1). Cependant les manuscrits de cet ouvrage n'étaient pas encore devenus rares : au IIIe siècle, le grammairien Nonius l'avait encore au complet, et c'est même d'après les très nombreux extraits qu'il en a donnés pour appuyer ses assertions de linguiste, que les *Ménippées* nous sont surtout connues aujourd'hui; plus tard même, au Ve siècle, d'autres grammairiens, tels que Charisius et Diomède, ainsi que quelques faiseurs de commentaires qui vivaient à peu près vers ce temps, comme Porphyrion, l'un des annotateurs d'Horace, et Philargyrius, le scholiaste des *Géorgiques,* paraissent avoir eu entre les mains un certain nombre au moins de ces satires; mais, dans la barbarie qui survint ensuite, ce livre ne fut plus invoqué, et il ne tarda point à se perdre. Quand, au XIIe siècle, Jean de Salisbury, le premier d'entre les modernes, laissa reparaître sous sa plume ce mot de *Ménippée varronienne,* ce n'était pas au texte, c'était évidemment aux citations d'écrivains antérieurs qu'il empruntait ses citations propres. Le livre lui-même avait dès long-temps disparu, et sans doute pour toujours.

A dire vrai, les *Ménippées*, lors de la renaissance des lettres en Europe, n'étaient plus qu'un souvenir, car les courts extraits, les bribes tronquées qu'on en trouvait dans les grammairiens et les glossateurs, semblaient avoir bien peu de prix. J'ai dit pourtant qu'au XVIe siècle un érudit dont le nom sera toujours cité avec honneur, notre grand typographe Robert Estienne, eut avant personne l'idée de glaner laborieusement ces débris épars dans les auteurs anciens, et les joignit à sa précieuse collection des *Fragmens des vieux Poètes latins* qui parut à Paris, en 1564. C'était justice qu'un pareil travail vît d'abord le jour en France, puisque la France, vingt ans plus tard, devait avoir sa *Ménippée du Catholicon.* Certainement cette publication ne fut pas sans influence sur les spirituels écrivains qui, par un

(1) A. Gell., XIII, 30.

pamphlet immortel, couvrirent la ligue d'un ridicule que les siècles n'ont pas effacé. Il n'est même pas indifférent de noter que l'un d'eux, le savant et ingénieux Passerat, avait précisément expliqué, dans sa chaire du Collége de France, le recueil de Robert Estienne. J'ai eu entre les mains l'exemplaire (1) surchargé de notes manuscrites dont il se servait.

Supposez un *jeu de patience*, une de ces lithographies découpées en fragmens de toutes formes que les enfans s'amusent à réunir; eh bien! c'est à peu près cela qu'a tenté Robert Estienne pour Varron. Seulement, comme le jeu était dépareillé et incomplet, comme il n'en restait que de petits morceaux isolés, il n'a pu reconstruire que certains coins de l'image d'après lesquels il est bien difficile de deviner l'ensemble. C'est comme un palimpseste trop effacé dont l'écriture ne reparaîtrait que çà et là; la tentative pourtant était louable et utile. Si les œuvres de Boileau se perdaient demain, on pourrait en restituer quelque chose avec ce qu'ont cité les faiseurs de grammaires et de rhétoriques. Qu'on s'imagine ce que seraient pour nous les comédies de Molière, si on ne les pouvait apprécier que par les passages insérés dans les livres des Le Batteux et des Girault-Duvivier! Voilà où nous en sommes réduits pour Varron. *Disjecti membra poetæ*, c'est un mot banal qui semble rajeunir pour la circonstance.

Depuis Robert Estienne, le texte incorrect de ces *Ménippées* n'avait pas subi une révision sévère, et l'édition spéciale donnée en 1590 par Popma avait toujours été servilement réimprimée jusqu'ici. Il était temps que la philologie moderne intervînt après plus de deux siècles d'abandon, et qu'elle soumît enfin à un contrôle intelligent ces fragmens précieux que personne, même les plus érudits, n'osait aborder, et qui n'obtenaient que très exceptionnellement l'honneur d'être invoqués par la science. C'est ce que vient de tenter avec succès le récent éditeur de Quedlinbourg. Mettant à profit les conjectures quelquefois ingénieuses, toujours hardies, de son prédécesseur Popma (2) M. Franz OEhler a fondu dans ce nouveau travail ses recherches personnelles, ses restitutions propres, avec les brèves indications données çà et là par Joseph Scaliger, par notre savant Turnèbe, par Burmann dans son *Anthologie latine*, et plus récemment même par un estimable érudit hollandais, M. Reuvens (3). Sans doute M. OEhler est loin d'avoir tout éclairci dans les fragmens lacérés et corrompus

(1) Bibliothèque royale; Y, 1531.

(2) Elles sont réimprimées dans le IIe volume du Varron des Deux-Ponts.

(3) Dans ses *Collectanea litteraria*, Leyde, 1815, in-8°, p. 118 et suiv.

que lui-même regarde souvent comme inintelligibles, *omni corruptelæ fæce coinquinata*, ainsi qu'il le dit dans un latin qui pourrait être de meilleur goût; ses corrections ne nous semblent pas toujours heureuses, et quelquefois la leçon reçue, la vulgate, si altérées qu'elles soient, donnent un meilleur sens. Néanmoins l'ouvrage de M. Œhler est très digne d'estime, et prouve une érudition fort patiente; le texte, dans certains passages importans, est sorti amélioré des mains du savant éditeur : d'autres compléteront cette tâche. Je dois dire aussi que la plupart des questions chronologiques ou d'archéologie qui se rattachent aux *Ménippées* se trouvent éclaircies, dans la préface étendue de M. Œhler, avec perspicacité et entente. Quant à la valeur morale ou littéraire, quant au sens même des fragmens, M. Œhler s'en préoccupe beaucoup moins que des curiosités grammaticales : il semble n'adresser son livre qu'aux philologues. Ses *Ménippées* pourtant, à l'aide de quelques indications sommaires, eussent pu désormais fournir aux lettrés tel renseignement curieux, tel passage piquant, que bien peu auront la patience d'aller tirer du sein de ce fatras de phrases tout-à-fait insignifiantes et de lambeaux sans intérêt. Il y a trente ans que M. Schœll, dans un livre qui jusqu'en ces dernières années a fait autorité chez nous (1), écrivait que le temps n'avait *rien conservé* des satires de Varron. Essayons rapidement de traduire et d'agencer quelques-uns de ces morceaux ignorés : peut-être est-ce la meilleure manière de donner un démenti à Schœll auprès du public français.

Un homme d'esprit, causant du procédé tout littéral de la moderne philologie, la comparait malignement aux hôtelleries espagnoles : vous arrivez affamé dans une auberge d'Aragon, on vous accueille à merveille, on vous offre aussitôt une place au feu et tous les ustensiles imaginables; mais, si vous voulez manger, il vous faut d'abord courir par la ville et acheter en personne le menu de votre dîner. C'est un peu notre cas à l'égard de l'excellent livre de M. Œhler : tout en nous faisant son hôte, force nous est bien de le quitter souvent, et de ne revenir à lui que muni de nos provisions. Le jeu, avec Varron, n'est pas toujours aisé, et il serait même assez excusable de faillir, car déjà au second siècle *les Ménippées* fournissaient ample matière aux conjectures. Aulu-Gelle raconte même, à ce propos, une anecdote plaisante sur je ne sais quel pédant qui, dans la boutique d'un libraire de Rome, se vantait hautement de comprendre toutes les satires de

(1) *Hist. de la littér. romaine*, 1815, in-8°, t. 1, p. 281.

Varron, et, une fois mis à l'épreuve, ne put se tirer de ce mauvais pas qu'en simulant un mal d'yeux : avec les lecteurs, on ne saurait user de la même ressource. Glanons donc modestement et rapidement notre humble gerbe.

IV.

Aucune des satires de Varron n'ayant survécu intégralement, on serait fort embarrassé de dire ce qu'était au juste une ménippée, si, dans son *Apolokyntose*, Sénèque ne nous en avait laissé une imitation qui suffit à montrer dans quelle espèce de cadre animé et pittoresque se jouait le caprice de l'écrivain. Ce n'est pas le moment de marquer la différence profonde qu'il y a entre l'honnête Varron déguisant à dessein ses leçons morales sous la forme enjouée du badinage et le lâche rhéteur qui, pour flatter une reine meurtrière dont il devint sans doute l'amant, ne trouvait rien de mieux que d'inventer une odieuse plaisanterie sur la mort d'un prince empoisonné de la veille : on n'est pas forcé d'avoir sur Sénèque les illusions enthousiastes de Diderot. Tout le monde connaît l'*Apolokyntose*, c'est-à-dire les piteuses aventures du malheureux Claude dans l'autre monde, sa grotesque comparution devant le conseil des dieux, ainsi que sa descente, plus bouffonne encore, aux enfers, où on le condamne solennellement à jeter les dés dans un cornet percé, à l'imitation des Danaïdes. Cette composition, tristement spirituelle, suffit, avec *les Césars* de Julien, à faire deviner par analogie ce qu'était la ménippée de Varron. Évidemment, une petite action dramatique y servait le plus souvent à concentrer l'intérêt, à ramener vers un centre commun l'ironie, laquelle de sa nature est courante et discursive. Dialogues, récits, épisodes, s'entremêlaient habilement; partout la variété de la forme correspondait à la variété du fonds. Varron touchait tous les sujets dans tous les rhythmes, depuis le trimètre iambique jusqu'au galliambe, depuis l'anapeste jusqu'au vers élégiaque; il mêlait le latin au grec, la citation au trait original, la parodie à l'imitation, le vers à la prose; en un mot, ses *Ménippées* étaient un assaisonnement piquant de toutes choses, de raillerie comme d'érudition, de maximes graves comme de libres propos, de haute inspiration poétique comme de crudités moqueuses. Dans l'emportement de sa verve, le grave écrivain bravait toutes les difficultés de la mesure : « La lourdeur des pieds du vers, s'écrie-t-il avec un enthousiasme lyrique, ne saurait m'arrêter, car le bouquet du rhythme est lent à se flétrir. » Prévision vraie du poète! Oui, quoiqu'elle se soit dénouée et peu à peu

perdue sur le chemin des âges, il reste encore de cette tresse odorante quelques brins fleuris qui ont gardé leur senteur. Tâchons de la respirer à notre tour.

En général, les fragmens des *Ménippées* sont extrêmement courts; cités le plus souvent par les grammairiens pour servir d'exemples à leur interprétation de quelque mot peu usuel, ils ne concordent guère entre eux et n'offrent que très rarement un sens suivi. Le hasard pourtant a voulu qu'en rapprochant quelques vers, isolément insérés par Nonius, on se trouve avoir deux passages un peu complets qui, par leur caractère sévère, font contraste avec le ton ordinairement railleur ou dogmatique de ces satires. Je les détacherai tout de suite, pour donner une idée de la poésie sobre et nerveuse de Varron. En essayant de traduire ces textes formés de lambeaux épars, qui se trouvent donner un beau sens, je citerai d'abord l'original; tout le monde m'en saura gré, car ces deux remarquables fragmens peuvent passer pour inconnus. Le premier est une description de tempête :

Repente noctis circiter meridie,
Cum pictus aer fervidis late ignibus
Cæli chorean astricen ostenderet,
Nubes aquales, frigido velo leves
Cæli cavernas aureas subduxerant,
Aquam vomentes inferam mortalibus;
Ventique frigido se ab axe eruperant,
Phrenetici Septemtrionum filii,
Secum ferentes tegulas, ramos, syros.
At nos caduci, naufragi ut ciconiæ,
Quarum bipinnis fulminis plumas vapor
Perussit alte, mæsti in terram cecidimus.

« Tout à coup, vers le milieu de la nuit, lorsque l'air émaillé au loin de feux brûlans laissait voir au ciel le chœur des astres, les nuées orageuses avaient replié rapidement leur voile humide sur les voûtes dorées du firmament et répandu en bas leur pluie sur les mortels; les vents s'étaient échappés des glaces du pôle, fils indomptés du Septentrion, emportant après eux toitures, rameaux, poignées de branchage. Et nous, pliés, courbés sous la tempête et pareils à la cicogne dont le feu de la foudre ailée a brûlé les plumes, nous tombâmes accablés sur le sol. »

Sans doute l'harmonie virgilienne manque à ce style; mais il y a là en revanche je ne sais quelle couleur forte et primitive dont seront charmés tous ceux qui gardent fidèlement le culte de la poésie.

Le second passage n'est pas indigne de celui qu'on vient de lire;

on y reconnaîtra les plaintes de Prométhée dans la solitude. Peut-être M. OEhler a-t-il admis un peu légèrement cette pièce entre les satires; mais que nous importe? c'est le poète avant tout que nous cherchons.

Sum ut supernus cortex, aut cacumina
Morientum in querqueto arborum aritudine.
Mortalis nemo exaudit, sed late incolens
Scytharum inhospitalis campis vastitas.
Levis mens nunquam somnurnas imagines
Adfatur, non umbrantur somno pupulæ.

« Je suis comme l'écorce du haut des arbres, comme les sommets des chênes morts de sécheresse dans la chénaie; je ne suis entendu d'aucun mortel, mais seulement de ces champs inhospitaliers de la Scythie dont les plaines au loin s'étendent immenses. Jamais mon ame inquiète ne converse avec les apparitions des songes, jamais l'ombre du sommeil ne descend sur mes paupières. »

Il y a dans ces vers un sentiment vrai et poétique : la Muse s'était doucement penchée sur le grave Romain. Pour tous ceux qui se rappellent le délicieux chapitre où l'auteur du *de Re rustica* a su, à quatre-vingts ans, parler des abeilles avec une grace de diction dont Virgile s'est depuis inspiré, ce ne sera pas chose nouvelle de rencontrer chez lui cette fleur charmante de poésie éparse à travers un style trop souvent inculte et négligé. Dans un fragment de ses satires, Varron a dit : « Tu fais oublier à l'ame l'amertume de ses chagrins par la douceur de tes chants et de ta poésie, *dimittis acres pectore curas cantu castaque poesi.* » C'est ce que ses contemporains durent plus d'une fois lui répéter; mais revenons aux ménippées.

Trouver un titre piquant est un art que les modernes ont poussé si loin, que l'étiquette souvent vaut mieux que la chose. Vous entrez par une façade superbe, mais vous ne trouvez qu'une maison vide. Dans la préface de son *Histoire naturelle,* Pline prétend que les Grecs excellaient à bien intituler leurs livres; les Romains, au contraire, lui paraissaient plus maladroits, moins alertes à saisir la devise qui frappe et attire, *nostri crassiores.* On remarquera que Varron avait démenti à l'avance ce jugement de Pline, car rien n'est plus varié, plus inattendu que les mots qu'il jette en tête de ses satires, pour aiguiser, pour dépister en même temps la curiosité. Sur les quatre-vingt-seize titres qui nous restent des *Ménippées,* presque aucun n'est banal; souvent même une intention très mordante se trouve tapie sous ces enseignes mi-partie grecques, mi-partie latines. Quelquefois, il est vrai,

ce n'est qu'un nom mythologique, *les Euménides*, *Méléagre*, *un autre Hercule*, ou bien un ressouvenir de l'amour platonicien, comme *Agathon*, ou bien une maxime philosophique : γνῶθι σεαυτόν; ou encore un détail de mœurs romaines, *les Fêtes de Vénus;* mais plus ordinairement Varron préfère une expression proverbiale, comme *tu ignores ce que le soir amènera*, et *la marmite a trouvé son couvercle*, *ou du Mariage*.

Cependant, il faut dire que les philosophes font presque seuls les frais des titres bouffons : en cela, Varron imitait Ménippe. Ainsi, l'une de ses satires contre les cyniques s'appelait *le Tonneau ou les Choses sérieuses*, une autre, *Gare au chien;* le *Combat de Chèvres* était dirigé contre la secte épicurienne, et les ridicules opinions des stoïciens sur la destruction du monde étaient vivement raillées dans *la Cuiller à pot de l'Univers*, κοσμοτορύνη. Quant aux éternelles disputes des écoles entre elles, Varron s'en moquait dans *le Jugement des armes*, parodie de deux tragédies d'Attius et de Pacuvius sur la lutte d'Achille; il s'en moquait dans *les Andabates*, mot proverbial emprunté de ces gladiateurs qui, combattant à cheval et les yeux bandés, faisaient rire l'auditoire romain. Je m'imagine aussi qu'il s'agissait des flatteries de disciples à maîtres dans la pièce nommée *les Mulets se grattent l'un l'autre*. Le peu de fragmens qui nous restent prouvent que toutes ces ménippées correspondaient parfaitement à leurs titres par la vivacité des railleries. Le malin érudit tombait sans pitié sur toutes les sectes sans exception : « Aucun malade, s'écrie-t-il, n'a fait de rêve si extravagant qui ne se retrouve dans la doctrine de quelque philosophe. »

J'ai dit que les excès de chaque école recevaient en passant un horion. A un endroit, par exemple, il s'agissait de la folle croyance des pythagoriciens à la métempsycose : « Comment! vous doutez que vous soyez maintenant des singes à longue queue, ou des couleuvres, ou des bêtes d'entre les porcs d'Albucius (1) l'Athénien! » Si mutilée que soit presque toujours la pensée de Varron, on voit cependant qu'il est encore possible d'en saisir la portée profondément ironique. Plus loin, l'auteur des *Ménippées* tombait sur les stoïciens; c'est certainement à leur pratique de l'orgueil olympien et solitaire que s'attaquait cette

(1) Il est plus d'une fois question dans les lettres de Cicéron de ce personnage exilé à Athènes; Albucius était surtout connu à Rome par ses manies d'helléniste. Lucile (Fr. inc., 3) s'est spirituellement moqué de lui à ce propos; on peut consulter les *Lucilii Fragmenta* de M. Corpet, qui nous fourniront bientôt, ainsi que d'autres publications sur le même sujet, une occasion naturelle de reprendre et de compléter cette étude sur l'ancienne satire latine.

phrase : « Seul maître, seul éloquent, seul beau, courageux, juste même à la mesure du boisseau des édiles, candide, pur... » Ce stoïcien si amusant dans Horace, ce Damasippe, qui croyait à l'extravagance des autres sans croire à la sienne, semble aussi montrer à l'avance sa silhouette chez Varron : « Comme à ceux qui ont la jaunisse ce qui est jaune et ce qui ne l'est point paraît jaune, ainsi, pour les fous, sages et fous sont des fous. » Je suppose encore que c'était à la manie du suicide, autorisée par le stoïcisme, qu'il était spirituellement fait allusion dans ce fragment : « Il se tua avec un coutelas de cuisine; on n'avait pas encore mis en faveur les petits couteaux importés de Bithynie. » Voilà un double trait contre la mode du temps et contre les philosophes. Du reste, Varron en tout n'attaquait que l'abus; ainsi je trouve qu'il défendait la sobriété d'Épicure contre la gourmandise de ses disciples : « Il ne ressemblait pas, dit-il, à nos débauchés, pour lesquels la cuisine est la mesure de la vie. » On devine quel vif et piquant intérêt devaient avoir pour la société élégante des César et des Catulle ces expositions comiques de doctrines qu'ils entendaient enseigner chaque jour, ces plaisanteries allusives à des disputes qui passionnaient tous les esprits. Sans doute, le peu que nous pouvons recueillir ici n'est guère que de la poussière d'érudition; mais heureusement on se souviendra qu'un rayon tombant dans l'obscurité suffit pour découvrir à l'œil tout un monde d'atomes en mouvement. C'est le néant de la mort qui revient un moment à la vie : or nous vivons, et il doit toujours y avoir en nous un peu de tendresse et de curiosité pour ce qui a vécu.

Varron tout à l'heure parlait de gourmandise; c'est un sujet sur lequel, ainsi que tous les anciens satiriques et comiques, il revient avec une verve intarissable. L'appétit des Romains restera toujours un problème pour les estomacs des érudits modernes. Lucile (1) déjà s'était écrié : « Vivez, gloutons, mangeurs! vivez, ventres! » L'auteur des *Ménippées* reprend ce thème et raille « les grands gosiers des gloutons » et « ces cohortes de cuisiniers, de pêcheurs à la ligne et d'oiseleurs » qui encombraient les rues. Hélas! qu'était devenu le temps où Caton ne mangeait à son premier repas que du pain avec de l'eau vinaigrée, ce temps regretté de Lucile, où l'oseille était le mets en faveur, et où les plus raffinés n'avaient que deux plats à leur dîner (2)! Peu à peu les enfans eux-mêmes avaient pris les vices de leurs pères, et Varron les montre même « trébuchant dans la maison

(1) II, 26; éd. Corpet.

(2) Duobus ferculis epulabantur. (Servius, ad *Æneid.*, I, 726.)

en regardant les jambons qui se balancent au croc. » On approchait de cet âge de corruption où les anciens cuisiniers de louage, qui figurent si souvent dans le théâtre de Plaute, avaient été remplacés par des esclaves savans, par de vrais artistes culinaires, qui, selon le mot énergique de Pline, devaient finir par commander aux maîtres de l'univers, *imperatoribus quoque imperaverunt.* Le pain même était fait avec raffinement; quoiqu'il y eût alors des boulangers publics, les riches préféraient l'ancienne coutume et avaient un four dans leur maison; c'est à cet usage que Varron fait allusion quand il dit à un gourmet ignorant : « Si tu avais consacré à la philosophie le douzième du temps que tu passes à surveiller ton boulanger pour qu'il te fasse de bon pain, depuis déjà long-temps tu serais homme de bien; ceux qui connaissent ton boulanger en donneraient cent mille as, qui te connaît n'en donnerait pas cent de toi. » La somme pourra ne point paraître trop exagérée si l'on songe qu'au dire de Tite-Live un habile cuisinier fut payé jusqu'à vingt mille sesterces. Varron, on le voit, est édifiant sur la gourmandise; personne n'a jamais retracé le parasite avec de plus vives couleurs que ne le fait l'imitateur de Ménippe, quand il le montre, en termes expressifs, « son repas servi devant lui, couché au haut bout de la table d'autrui, ne regardant pas derrière, ne regardant pas devant, et jetant un regard oblique sur le chemin de la cuisine. » Varron ici a la palette de Plaute.

Ce n'était pas du reste par étalage de sobriété que l'auteur des *Ménippées* parlait de la sorte; lui-même, avec cette modération de vrai sage qui sait tout apprécier et tout sentir, il avait, dans sa satire intitulée *Il est une borne au pot,* chanté les mérites du vin, tout en ridiculisant l'ivrognerie. C'était à un ivrogne sans doute qu'il faisait dire comme excuse : « Ne voyez-vous pas les dieux aussi, quand l'idée leur prend de goûter du vin, descendre dans les temples des mortels et menacer Bacchus lui-même de la coupe aux libations! » Mais j'aime à me figurer que c'était au lendemain de quelque dîner de Tusculum, où Cicéron avait assisté peut-être, que furent écrits ces vers charmans dont M. Sainte-Beuve eût pu profiter l'autre jour dans son aimable énumération des bachiques. Il faut citer le texte :

Vino nihil jucundius quisquam bibit;
Hoc ægritudinem ad medendam invenerunt,
Hoc hilaritatis dulce seminarium,
Hoc continet coagulum convivia.

« Le vin! personne n'a rien bu de plus exquis. Il est le remède trouvé contre le chagrin, il est la douce source de la gaieté, il est le lien des festins. »

Avec sa douceur de mœurs et son aménité de caractère, Varron était l'homme des dîners de l'amitié, des libres conversations du dessert. Une de ses satires, *lepidissimus liber*, dit Aulu-Gelle, était consacré à la théorie de ces repas discrets et choisis; il y traitait de la physionomie du festin et du nombre des convives qu'il faut réunir; ce nombre, selon lui, devait commencer au chiffre des Graces et finir au nombre des Muses. « Le festin, disait-il, doit réunir quatre conditions; il sera parfait si les convives sont bien élevés, le lieu convenable, le temps bien choisi, et si le repas a été préparé avec soin. Que les invités ne soient ni bavards, ni muets; que l'éloquence règne au forum et au sénat, le silence dans le cabinet. » Et plus loin il ajoute encore : « Le maître du festin peut n'être pas magnifique, il suffit qu'il soit exempt d'avarice. Tout ne doit pas être lu indifféremment dans un repas, on doit préférer les lectures qui sont à la fois utiles et agréables. » Brillat-Savarin et Berchoux n'ont jamais aussi bien dit. Varron entrait, sur ces matières, dans les plus grands détails, et Macrobe combat même la répulsion qu'il montrait pour les mets raffinés du second service. On sait aussi, par Aulu-Gelle, que, dans une satire spéciale *sur les Alimens*, pleine de traits ingénieux et piquans, il énumérait en vers iambiques la plupart des productions vantées que les diverses parties du monde envoyaient sur la table des gastronomes romains. Tous les mets recherchés, tous les morceaux exquis, huîtres de Tarente et dattes d'Égypte, chevreaux d'Ambracie et murènes de Tartesse, étaient curieusement énumérés. Vous voyez quels progrès les conquérans du monde avaient faits en peu d'années, et combien ils étaient loin déjà de ces pauvres gourmets du temps de Plaute, qui se contentaient de lard et de congre froid! Au résumé, je m'imagine que Varron ne prenait le rôle d'Apicius qu'afin d'étaler sa science. Curieux de toute chose, ce ne fut là pour lui qu'une forme de l'érudition.

On devine bien que, dans ses satires, Varron ne perdait pas une occasion d'enchâsser les faits sous la plaisanterie, de glisser l'enseignement sous le couvert du rire; bien des sujets de mythologie, d'histoire, de grammaire même se trouvaient de la sorte éclaircis à la rencontre. Instruire en amusant, corriger en se moquant, c'était là sa secrète intention : la satire fut dans ses mains l'arme d'un sage. Jamais il n'oublie le but pratique et moral; pas un vice, pas un ridicule ne lui échappe. En voulez-vous aux avares, voici une phrase qui servirait au besoin d'épigraphe à *la Marmite* de Plaute : « Quel ladre est raisonnable? Qu'on lui livre la terre, l'univers, la même maladie de prendre l'aiguillonnera si bien qu'il se retranchera à lui-même quelque

chose et fera sur soi des économies. » Désirez-vous voir un pédant romain, il vous le montrera « dissertant avec son museau velu et mesurant chaque mot avec un trébuchet à peser l'or. » Peut-être vous plairait-il d'assister à une consultation plaisante de médecins : déjà l'auteur des *Ménechmes*, ce précurseur de Molière, nous en avait montré un qui se vantait d'avoir remis une jambe cassée à Esculape; mais ici, tant les fragmens sont insuffisans, nous en sommes réduits aux conjectures, et nous ne savons pas si c'était à un Argan guéri de ses maladies imaginaires que Varron faisait dire : *Quid medico mihi est opus?* — On trouvera au surplus dans les *Ménippées* plus d'un détail de mœurs fait pour consoler de ces pertes. Sans doute quand Varron assure que de son temps presque tous les fils de famille étaient prêts dès l'âge de dix ans à empoisonner leur père, il est poète, il exagère, il fait ce que fera plus tard Juvénal en disant qu'il n'y avait *plus un honnête homme à Rome;* mais toujours est-il qu'un pareil propos marque les progrès effrayans de la perversion au sein de cette jeunesse qui s'élevait dans la honte, comme pour mieux supporter les hontes prochaines des Néron et des Tibère. Je conçois que, tout en admirant le progrès de la civilisation littéraire, un si grand esprit se tournât avec regret vers ces dures vertus du passé auxquelles il rendait hommage en disant : « Nos aïeux et nos arrière-aïeux, quoique leurs paroles sentissent l'ognon et l'ail, avaient la noblesse du cœur. » Le secret de la perte de Rome, Varron devait le connaître, c'était cette ambition effrénée que lui-même a peinte dans un hexamètre admirable :

Et petere imperium populi et contendere honores.

Le propre de la satire est de frapper de droite et de gauche, de fustiger sans distinction les grands comme les petits. L'auteur des *Ménippées* paraît être resté fidèle à ces devoirs du censeur littéraire. Lucile avait représenté les dieux délibérant dans une assemblée grotesque; à en croire Arnobe et Tertullien, Varron n'aurait guère été plus respectueux pour les divinités de l'Olympe. Dans une de ses satires, il mettait en scène trois cents Jupiters sans tête; dans une autre, il montrait Apollon dépouillé par des pirates et laissé en costume de statue. Plus d'une hardiesse de ce genre trouvait sa place, sous prétexte d'érudition : ainsi, à un endroit, les divinités égyptiennes, récemment transportées à Rome, étaient l'objet d'un sarcasme acerbe; Lucile aussi avait parlé en termes courageux de l'esprit de superstition. Aux yeux de ces nobles poètes, la poésie était une leçon. — Puisque

les *Ménippées* ne ménageaient pas les dieux, pouvaient-elles épargner les contemporains? La satire sur *le Triumvirat* s'est malheureusement perdue en entier; il eût été bien curieux pourtant de voir comment Varron y maniait l'ironie politique, comment il parlait de Pompée, son chef, de César, son futur vainqueur. Esclaves qui *mangeaient leurs maîtres à la façon des chiens* (1), méchans auteurs qui bâclaient des comédies en l'absence des muses, *sine ulla Musa;* campagnards des anciennes tribus rustiques qui ne se rasaient qu'aux Nondines, c'est-à-dire tous les neuf jours (2), tout le monde attrapait sa chiquenaude : le poète était sans merci.

Les femmes aussi, vierges et matrones, comparaissaient devant le juge satirique. Ce n'est pas que Varron fût sévère au sexe des graces : « Jeunes filles, disait-il en termes charmans, hâtez-vous de jouir de la vie, vous à qui la folle jeunesse permet de jouer, d'être à table, d'aimer, et de tenir les rênes de Vénus. » C'étaient là de vrais conseils de poète égayé, quoique cette fois Varron écrivît en prose; lui-même disait plus vraiment ailleurs : « La jeune fille est exclue du banquet, attendu que nos ancêtres n'ont pas voulu que les oreilles de la vierge nubile fussent abreuvées du langage de Vénus. » Cette coutume romaine était empruntée à la Grèce, car, au rapport de Cornelius Nepos, les filles honnêtes d'Athènes ne mangeaient jamais qu'avec leurs parens. Varron avait sur les femmes les idées des anciens Romains (3); *lanam fecit*, à ses yeux aussi c'était la meilleure épitaphe pour une matrone. « Des mains filer la laine, disait-il dans une ménippée, et des yeux observer que la purée ne brûle pas; » il prévenait du coup le grief de Chrysale dans *les Femmes savantes :*

On ne sait comme va mon pot dont j'ai besoin.

(1) C'est ainsi qu'Ennius disait dans une comédie : « Maîtres de leurs maîtres, les esclaves audacieux ravagent les champs. » (*Ambracia*, fr. 2; éd. Bothe). Varron, du reste, est un de ceux qui les premiers ont réclamé la famille pour les esclaves; il suffit de comparer la douceur de ses préceptes à leur égard dans son *Agriculture* avec la dureté de Caton, qui recommandait de se défaire de tous les instrumens hors de service, charrues usées, chevaux vieillis, esclaves âgés. Peut-être le mot de la ménippée qui vient d'être cité était-il mis dans la bouche d'un interlocuteur.

(2) De même pour les ongles, à ce que dit Pline l'ancien; mais cela avait un motif religieux. En était-il ainsi de la barbe? Varron assure que les premiers barbiers (un siècle plus tard on les retrouve à chaque instant dans Plaute) vinrent en Italie en 454. — *De Re rust.*, II, 11.

(3) On voit dans son traité *de l'Agriculture* qu'il aimait chez les femmes l'énergie et le travail; « Que vous semble, dit-il, de nos languissantes accouchées, éten-

Malgré cette sévérité de principes, Varron dut faire le meilleur mari du monde, du moins si l'on en juge par le précepte conjugal que voici : « Défaut d'épouse doit être corrigé ou supporté. Qui corrige sa femme l'améliore; qui la supporte s'améliore lui-même. » L'histoire ne dit pas lequel de Fundania ou de Varron eut à s'améliorer. Le poète des *Ménippées* n'a pas trop médit des dames romaines; il est vrai que l'on trouve dans sa xe satire une accusation bien crue : « Non-seulement, écrit-il, les jeunes filles sont au premier venu, mais les vieilles font les jeunes, et beaucoup de garçons *s'efféminent.* » Cela ne dit rien, car le fragment fait partie d'une pièce qui portait pour titre le nom d'une ville célèbre par ses bains et par sa corruption, de cette Baies que le mari de Fundania visitait quelquefois (1), cité voluptueuse que Properce voulait faire quitter à Cynthie, *corruptas desere Baias* (2); lieu perfide que Sénèque proclamait l'auberge des vices, *diversorium vitiorum* (3), et où l'on n'entendait partout que les clameurs de l'orgie, le bruit des concerts sur l'eau ou les obscènes chansons des courtisanes passant sur leurs barques de toutes couleurs. Évidemment il s'agissait ici des femmes de Baies.

Voilà les quelques traits de mœurs ou de caractère que j'ai pu à grand'peine extraire de ce volume de fragmens, où tout ce qui a de l'intérêt est malheureusement enfoui au milieu d'une foule de lambeaux sans signification dont le prix n'est appréciable qu'aux lexicographes; je les offre pour ce qu'ils valent. Dans cette étude, la nature de l'écrivain et les penchans du satirique se sont du moins laissé suffisamment entrevoir. On a pu reconnaître que chez Varron le style, s'il manque de souplesse et d'éclat, s'il est même parfois un peu sec et dur, a du caractère, des touches fortes, je ne sais quelle rudesse un peu surannée qui n'est pas sans charme; on a pu aussi remarquer que les préoccupations de l'auteur sont toujours d'un moraliste, que son but est essentiellement pratique. A en juger par ce qui nous reste, les déductions au tour sentencieux, les vues, les réflexions inspirées par l'expérience et le bon sens devaient se rencontrer à chaque instant dans ces satires; Varron avait trop le sincère amour du vrai pour qu'il n'en fût pas ainsi : « Et voilà, dit-il quelque part, que tout à coup s'approche de nous la blanche Vérité, fille de la phi-

dues sur des lits de repos pendant plusieurs jours? N'est-ce pas une pitié? » (*De Re rust.*, II, 10.)

(1) Cic., *Ad Fam.*, IX, 2.

(2) I, XI, 27.

(3) *Epist. ad Lucil.*, 51.

losophie attique. » Comment en effet ne serait-elle pas venue vers lui, vers lui, l'homme modéré par excellence, qui, sans en tirer stoïquement orgueil, avait quitté les honneurs pour l'étude? N'était-ce pas lui qui avait le droit de dire : « Celui que l'or, la noblesse, la variété de sa science, rendent bouffi, ne cherche pas les traces de Socrate? » Varron poursuivait vraiment la sagesse. Il me semble que j'entends le bon La Fontaine s'écrier que

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux....

quand je rencontre dans les *Ménippées* cette belle pensée à laquelle la traduction fait perdre son mâle accent : « Ni l'or, ni les trésors ne donnent le calme du cœur. Elles n'enlèvent pas à l'ame ses angoisses et ses superstitions, les montagnes d'or des Perses, les riches habitations des Crassus! » On le voit, la conclusion morale, toutes les formules du précepte se glissent volontiers sous la plume de Varron. Tantôt c'est un proverbe emprunté à la sagesse du vulgaire : « Il n'est si bonne moisson qui n'ait quelque mauvais épi, si méchante qui n'en ait quelque bon; » tantôt c'est une simple réflexion sur le bon usage de la vie : « Avoir bien vécu, ce n'est pas avoir vécu le plus longtemps, mais le plus sagement. » Sans doute Varron ne donne pas à ces diverses pensées le vif relief, le tour précis et savant qui fut le secret de La Rochefoucauld; il n'enchâsse point énergiquement la maxime dans un vers concis comme le faisait admirablement Syrus pour ses mimes, et pourtant les principes de vertu, d'équité, de modération dont il parle dans ses brèves remarques, ont un caractère propre, un air de fierté indéfinissable, je ne sais quoi enfin d'austère et de sérieux qui touche à la grandeur : c'est tout ce qu'il faut pour durer.

Le recueil de *Sentences* qu'on vient d'imprimer à Padoue, d'après un manuscrit inédit du XIIIe siècle, est bien fait pour confirmer au vieux Romain sa réputation de moraliste; en publiant ces précieux débris de la sagesse antique (1), M. le professeur Devit s'est montré le digne disciple de la savante école padouane, dont la tradition, depuis Forcellini, ne s'est pas éteinte. Arrivé à l'âge mûr, Pétrarque se rappelait avoir eu entre les mains, dans sa jeunesse, certains ouvrages de Varron qui depuis disparurent et qu'il essaya vainement de retrouver; ce souvenir lui déchirait le cœur, *recordatione torqueor*, et

(1) Voir sur ce sujet le travail de M. Klotz (*Jahrb. der Philologie*, supp. IX, p. 582 et suiv.) et la toute récente édition de l'excellent livre de M. Bæhr, *Gesch. der Römischen Literatur*, Carlsruhe, t. II, p. 562.)

il se plaignait amèrement de n'avoir pu goûter que du bout des lèvres ces antiques douceurs, *summis labiis gustatæ dulcedinis*. Sans être tout-à-fait pour la critique moderne le sujet d'un pareil désespoir, la disparution presque complète de l'œuvre de Varron doit inspirer de vifs regrets, et tout ce qui viendra les adoucir ne peut manquer d'être bien accueilli.

Les Romains avaient la coutume de choisir dans les écrivains célèbres certaines pensées détachées, certaines maximes qui réunies formaient une sorte de manuel dont se servaient ensuite les écoles : c'est ainsi, par exemple, que s'est formé le beau recueil qui donne à Syrus, le faiseur de mimes obscènes, une place éminente entre les moralistes anciens. Tira-t-on un pareil manuel des œuvres de Varron? La chose semble assez vraisemblable; ce qui est positif, c'est qu'au XIIIe siècle Vincent de Beauvais en donnait de nombreuses citations, comme d'un livre accrédité et dès long-temps connu. On savait donc qu'il existait des sentences de Varron dans Vincent de Beauvais : Schneider, après d'autres critiques (1), les avait précieusement reproduites, en tête du traité *de l'Agriculture*, comme la fleur de la vraie sagesse, *flores prudentiæ civilis*, et M. Conrad Orelli, dans sa collection des *Vers sentencieux des Latins*, avait à son tour ajouté quelques nouveaux extraits aux extraits antérieurs. Je citerai d'abord quelques-unes de ces maximes anciennes qu'on n'a jamais traduites, et qui, enfouies dans des collections peu populaires, ne sont connues que des latinistes de profession. Nous y retrouverons notre Varron des *Ménippées :*

— Parlez comme tous, sentez comme le petit nombre.

— En beaucoup de choses, c'est folie d'être sage contre tous (2).

— C'est donner une fois que de donner quand on vous demande; c'est donner deux fois que de donner sans qu'on vous demande.

— Où qu'il aille, l'homme de cœur porte sa patrie après lui; tout ce qui est sien, son ame l'enferme.

— Il y en a beaucoup qui goûtent les doctrines, comme les convives font des friandises du dessert.

(1) C'est dans le *de Moribus hominum* de Jacques de Cessole, imprimé à Milan en 1479, qu'on trouve les premières citations des *sentences varroniennes* tirées de Vincent de Beauvais, au nombre de dix-huit; en 1624, Gaspar de Barth en donna de nouvelles dans ses *Adversaria*, de sorte que Schneider en put recueillir quarante-sept. Avec celles que vient de trouver M. Devit, on arrive maintenant au chiffre de cent soixante-cinq.

(2) Cela rappelle la pensée d'Eschyle dans le dialogue de Prométhée avec l'Océan : « Paraître fou est un heureux secret du sage. »

— Il y a certaines croyances qu'il faut arracher de l'esprit de celui qui sait, parce qu'elles usurpent la place du vrai qu'il faut savoir.

— Prenez la parole le dernier, taisez-vous le premier.

— Beaucoup perdent leurs droits à l'éloge parce qu'ils se vantent eux-mêmes; le sage se loue en louant dans les autres ce qu'il y a de bon en lui.

Les sentences qui viennent d'être retrouvées dans le manuscrit de Padoue ressemblent par le ton et par le style à celles qu'on vient de lire; elles faisaient évidemment partie, elles étaient extraites de ce recueil beaucoup plus volumineux dont un écrivain du moyen-âge avait pu citer le septième livre, ce qui suppose une collection étendue. Plusieurs de ces pensées nouvelles sont incompréhensibles; quelques-unes ont subi des altérations évidentes, et l'on voit que la main d'un compilateur grossier a passé par là (1). Mais qu'importent ces leçons corrompues? Le caractère de l'antiquité est là empreint à toutes les lignes. Pour qu'on en juge mieux, nous détacherons, en les traduisant, quelques-unes de ces belles maximes : quand il s'agit d'un monument inédit, citer et faire connaître est le premier devoir de la critique. On ne classe point les sentences : le désordre est là un art de plus, comme dans un atelier. Je transcris au hasard :

— La mort paraît nouvelle, mais elle ne l'est pour personne; elle embrasse la vie des deux côtés (2).

— C'est une grande force dans la vie de se réunir au plus grand nombre.

— Larmes d'héritier et de jeune mariée, rire déguisé.

— A qui sait peu, ce peu même est un ennui.

— L'ennui n'existe pas pour celui devant qui s'ouvrent les voies vastes et variées de la recherche (3).

— Les maîtres disent : On ne peut être surpris en flagrant délit de mensonge dans les matières que personne ne connaît.

— Dépasser la science ordinaire de tous ou du grand nombre est une belle chose, à la condition de n'être pas fou.

— Si la force de la vérité brille à mes yeux, l'agrément que donne la diction n'est rien.

— Nous mangeons le miel des abeilles, nous ne le faisons pas.

(1) Les *Sententiæ ineditæ* offrent quelques expressions nouvelles : c'est aux lexicographes de voir s'ils doivent leur donner sanction. Je remarque surtout les mots suivans qu'on ne trouve dans aucun glossaire de l'ancienne langue latine : *subditio, alieniloquium, incontingens, canale* (neutre), *disquisitor*.

(2) Il est difficile de rendre la concision de l'original : « Mors nulli nova sed credita, vitam utrinque complectitur. »

(3) Le texte a cette précision forte qui est la marque du style de Varron : « Nihil illi tædio, cui multæ vel amplæ inquirendorum patent viæ. »

— C'est à la mémoire qu'il faut faire honneur de ce qu'on répète, à l'esprit de ce qu'on invente.

— Le diadème souverain rêvé par le sage, c'est la philosophie qui, contenue dans l'esprit, promet une récompense à l'esprit.

— Qui sait également toute chose ne sait rien.

— Veux-tu être riche? ne t'ajoute rien en pensée, mais retranche aux autres.

— Le sage sait beaucoup de choses dont il n'a conversé avec personne.

— Apprendre est un héritage, inventer est un gain.

— Vous ne donnerez pas le nom de bon spéculateur à qui n'a pas augmenté son avoir; je n'appellerai pas philosophe celui qui n'a rien découvert.

— Se faire gloire de ce qu'on a appris et non de ce qu'on a découvert est tout aussi insensé que le serait de tirer personnellement vanité d'un cerf qu'on aurait reçu d'un chasseur.

— On ne sait rien parfaitement.

— Il n'est pas pire de naître que de mourir.

Je m'arrête; finir par des moralités, c'est rester fidèle à l'inspiration de Varron. Les *Sentences inédites* du manuscrit de Padoue ne font que marquer d'un trait de plus le caractère de cette physionomie de vieillard, à la fois souriante et sévère, qui déjà nous était connue. Ces mots sur la fortune qui sentent un vieux nocher fait aux tempêtes, cette passion pour la science qui semble toujours avivée par la jeunesse, ces sages conseils de l'expérience où se glisse de temps en temps une pointe de malice sans amertume, tout cela est bien de l'ami de Cicéron, de l'auteur à la fois aimable et grave du traité *de l'Agriculture*. Le buste de Varron est sous nos yeux, tel qu'on le voyait dans la galerie de Pollion.

Un cicéronien de la renaissance disait, dans son exclusive admiration d'érudit, que l'antiquité est pour nous autres modernes ce qu'étaient pour Lazare les débris de la table du riche. Certes, nous n'en sommes plus là; mais pourtant on éprouve je ne sais quelle douce satisfaction à recueillir précieusement ces miettes éparses, et c'est un charme pour les plus délicats d'en goûter la saveur. Je voudrais être sûr, pour ma part, d'avoir fait sentir tout ce que Varron savait jeter de verve dans ses *Ménippées*, tout ce qu'il savait mettre de gravité forte dans ses *Sentences*.

CHARLES LABITTE.

DU MYSTICISME.

Ici même, il y a quelques mois, nous avons combattu le scepticisme dans son représentant le plus redoutable (1). Nous allons aujourd'hui porter nos études sur une autre plaie de l'esprit humain, sur un mal en apparence moins fâcheux que le scepticisme, mais qui, au fond, n'est pas moins dangereux.

Il nous importe d'autant plus de rompre ouvertement avec le mysticisme qu'il semble nous toucher de plus près, et que par un air de grandeur il peut séduire plus d'une ame d'élite, particulièrement à l'une de ces époques de lassitude, où, à la suite d'espérances excessives cruellement déçues, la raison humaine, ayant perdu la foi en sa propre puissance sans pouvoir perdre le besoin de Dieu, pour satisfaire ce besoin immortel, s'adresse à tout excepté à elle-même, et, faute de savoir s'élever à Dieu par la route légitime et dans la mesure qui lui a été permise, se jette hors du sens commun, et tente le nouveau, le chimérique, l'absurde même, pour atteindre à l'impossible.

Quand nous réfléchissons sur les forces et les lois qui animent et gouvernent la matière sans lui appartenir, ou sur les vérités universelles et nécessaires de l'ordre intellectuel et de l'ordre moral, que notre esprit découvre, mais qu'il ne fait pas, l'usage le moins systématique de la raison nous fait conclure naturellement des forces et des lois de

(1) Voyez dans la *Revue des Deux Mondes*, du 15 décembre 1844 et du 15 janvier 1845, deux articles intitulés : *Du Scepticisme de Pascal.*

l'univers à un premier moteur intelligent, et des vérités nécessaires à un être nécessaire qui seul en est la substance et le fondement. Nous n'apercevons pas Dieu, mais nous le concevons, sur la foi de ce monde admirable exposé à nos regards, et sur celle de cet autre monde plus admirable encore que nous portons en nous-mêmes. C'est par ce chemin que la raison nous conduit à Dieu. Cette marche naturelle et régulière est celle de tous les hommes, qu'ils le sachent ou qu'ils l'ignorent. Elle doit donc suffire à une saine philosophie, et elle a suffi en effet aux meilleurs génies dans les écoles les plus diverses, à Platon et à Aristote, à Descartes, à Newton, à Leibnitz. Mais il y a eu de tout temps des esprits faibles et présomptueux, qui ne savent ni aller jusque-là ni s'arrêter là. Dans leur faiblesse, ils n'osent conclure de ce qu'ils voient à ce qu'ils ne voient pas; croire à l'invisible leur paraît au-dessus de la raison, comme si tous les jours, à la vue du premier phénomène qui paraît à leurs yeux, ils n'admettaient pas que ce phénomène a une cause, même alors que cette cause ne tombe pas sous leurs sens. Ils ne l'aperçoivent point, mais ils y croient, par cela seul qu'ils la conçoivent nécessairement. L'homme et l'univers sont aussi des faits qui ne peuvent pas ne pas avoir une cause, bien que cette cause ne puisse être ni vue de nos yeux ni touchée de nos mains. La raison nous a été donnée précisément pour aller, et sans aucun circuit de raisonnement, du visible à l'invisible, du fini à l'infini, de l'imparfait au parfait. Telle est sa portée naturelle et par conséquent légitime. Elle possède une vertu qui lui est propre, une évidence dont elle ne rend pas compte et qui n'en est pas moins irrésistible à quiconque n'entreprend point de contester à Dieu la véracité des facultés qu'il en a reçues. Mais on ne se révolte pas impunément contre la raison (1). Elle punit notre fausse sagesse en la livrant à l'extravagance. Quand on a resserré arbitrairement sa croyance dans les limites étroites de ce qu'on aperçoit directement, on étouffe dans ces limites, on en veut sortir à tout prix, et on invoque quelque autre moyen de

(1) Appuyons-nous ici sur deux passages admirables de celui qui est à tant de titres le maître vénéré de la philosophie française du XIXe siècle. « La vie intellectuelle, dit M. Royer-Collard, est une succession non interrompue, non pas seulement d'idées, mais de croyances explicites ou implicites. Les croyances de l'esprit sont les forces de l'ame et les mobiles de la volonté. Ce qui nous détermine à croire, nous l'appelons évidence. La raison ne rend pas compte de l'évidence; l'y condamner, c'est l'anéantir, car elle-même a besoin d'une évidence qui lui soit propre. Ce sont les lois fondamentales de la croyance qui constituent l'intelligence, et comme elles découlent de la même source, elles ont la même autorité; elles jugent

connaître. On n'avait pas osé admettre l'existence d'un Dieu invisible et infini sur la seule autorité de la raison naturelle, et voilà maintenant qu'on aspire à entrer en communication immédiate avec lui, comme avec les objets sensibles et les objets de la conscience. C'est une faiblesse extrême pour un être raisonnable de douter ainsi de la raison, et c'est une témérité incroyable, dans ce désespoir de l'intelligence, de rêver une communication directe avec Dieu. Ce rêve désespéré et ambitieux, c'est le mysticisme.

Le mysticisme renferme un scepticisme pusillanime à l'endroit de la raison, et en même temps une foi aveugle et portée jusqu'à l'oubli de toutes les conditions imposées à la nature humaine. C'est trop à la fois et ce n'est point assez pour le mysticisme de concevoir Dieu sous le voile transparent de l'univers et au-dessus des vérités les plus hautes. Il ne croit pas connaître Dieu s'il ne le connaît que dans ses manifestations et par les signes de son existence : il veut l'apercevoir directement; il veut s'unir à lui, tantôt par le sentiment, tantôt par quelque autre procédé extraordinaire.

Le sentiment joue un si grand rôle dans le mysticisme, que notre premier soin doit être de rechercher la nature et la fonction propre de cette partie intéressante, et jusqu'ici mal étudiée, de la nature humaine.

Il faut bien distinguer le sentiment de la sensation. Il y a en quelque sorte deux sensibilités : l'une tournée vers le monde extérieur, et chargée de transmettre à l'ame les impressions qu'il envoie; l'autre tout intérieure, cachée dans les profondeurs de l'organisation, et qui correspond à l'ame comme la première correspond à la nature. Sa fonction est de recevoir l'impression et comme le contre-coup de ce qui se passe dans l'ame. Avons-nous découvert des vérités sublimes? il y a quelque chose en nous qui en éprouve de la joie. Avons-nous fait une bonne action? nous en recueillons la récompense dans un sen-

au même titre; il n'y a point d'appel du tribunal des unes à celui des autres. Qui se révolte contre une seule se révolte contre toutes, et abdique toute sa nature. » *OEuvres de Reid*, t. III, p. 450. — « Quand on se révolte contre les faits primitifs, on méconnaît également la constitution de notre intelligence et le but de la philosophie. Expliquer un fait, est-ce autre chose que le dériver d'un autre fait, et ce genre d'explication, s'il doit s'arrêter quelque part, ne suppose-t-il pas des faits inexplicables? La science de l'esprit humain aura été portée au plus haut degré de perfection qu'elle puisse atteindre, quand elle saura dériver l'ignorance de sa source la plus élevée. » *Ibid.*

timent de contentement moins vif, mais plus délicat et plus durable que toutes les sensations agréables qui viennent du corps. Il semble que l'intelligence ait aussi son organe intime, qui souffre ou jouit, selon l'état de l'intelligence. Nous portons en nous une source profonde d'émotions, à la fois physiques et morales, qui expriment l'union de nos deux natures. L'animal ne va pas au-delà de la sensation, et la pensée pure n'appartient qu'à la nature angélique. Le sentiment, qui participe de la sensation et de la pensée, est l'apanage de l'humanité. Le sentiment n'est, il est vrai, qu'un écho de la raison; mais cet écho se fait quelquefois mieux entendre que la raison elle-même, parce qu'il retentit dans les parties les plus intimes et les plus délicates de l'ame, et ébranle l'homme tout entier.

C'est un fait singulier, mais incontestable, qu'aussitôt que la raison a conçu la vérité, l'ame s'y attache et l'aime. Oui, l'ame aime la vérité. Chose admirable! un être égaré dans un coin de l'univers, chargé seul de s'y soutenir contre tant d'obstacles, et qui, ce semble, a bien assez à faire de songer à lui-même, de conserver et d'embellir un peu sa vie, est capable d'aimer ce qui ne se rapporte point à lui, ce qui n'existe que dans un monde invisible! Cet amour désintéressé de la vérité témoigne de la grandeur de celui qui l'éprouve.

La raison fait un pas de plus : elle va des forces et des lois de ce monde à leur auteur, des vérités nécessaires à l'être nécessaire qui en est le principe. Le sentiment suit la raison dans cette démarche nouvelle. La vérité et la science ne lui suffisent pas; il ne s'arrête, il ne se repose que dans l'amour de l'être infini.

C'est en effet l'être infini que nous aimons en croyant aimer les choses finies, et même en aimant la vérité, la beauté, la vertu. C'est si bien l'infini qui nous attire et qui nous charme, que ses manifestations les plus élevées ne nous satisfont point, tant que nous ne les avons pas rapportées à leur source éternelle. L'homme de génie est bien loin d'être content à la vue de ses chefs-d'œuvre : il leur découvre mille imperfections; il rêve une beauté qu'il n'a point vue, et que tout son art ne peut atteindre. Le cœur est insatiable, parce qu'il aspire à l'infini. Ce sentiment, ce besoin de l'infini, est au fond des grandes passions et des plus légers désirs. Un soupir de l'ame en présence du ciel étoilé, la mélancolie attachée à la passion de la gloire et de la science, à l'ambition, à tous les grands mouvemens de l'ame, l'expriment mieux sans doute, mais ne l'expriment pas davantage que le caprice et la mobilité de ces amours vulgaires, errant d'objets en

objets, dans un cercle perpétuel d'ardens désirs, de poignantes inquiétudes, de désenchantemens douloureux.

La seule différence qu'il y ait dans toutes les démarches du cœur, c'est que tantôt il cherche l'infini sans savoir qu'il le cherche, et que tantôt il se rend compte de la fin dernière du besoin d'aimer qui le tourmente. Quand la réflexion s'ajoute à l'amour, si elle trouve que l'objet aimé est digne en effet de l'être, loin d'affaiblir l'amour, elle le fortifie; loin de couper ses ailes divines, elle les développe, elle les nourrit, comme dit Platon (1); mais si l'objet de l'amour n'est qu'un simulacre de la beauté véritable, capable seulement d'exciter l'ardeur de l'ame sans pouvoir la satisfaire, la réflexion rompt le charme qui tenait le cœur attaché, dissipe la chimère qui l'enchantait. Il faut être bien sûr de ses attachemens pour oser les mettre à l'épreuve de la réflexion. O Psyché, Psyché! respecte ton bonheur : n'en sonde pas trop le mystère! Garde-toi d'approcher la redoutable lumière de l'invisible amant qui possède ton cœur! Au premier rayon de la lampe fatale, l'amour s'éveille et s'envole. Image charmante de ce qui se passe dans l'ame, lorsqu'à la sereine et insouciante confiance du cœur succède la réflexion avec son triste cortége. Tel est sans doute aussi le sens du mythe sacré de l'arbre de la science. Avant la science et la réflexion sont l'innocence et la foi. La science et la réflexion engendrent d'abord le doute, l'inquiétude, le dégoût de ce qu'on possède, la poursuite agitée de ce qu'on ignore, les troubles de l'esprit et de l'ame, le dur travail de la pensée, et dans la vie bien des fautes jusqu'à ce que l'innocence, à jamais perdue, soit remplacée par la vertu, la foi naïve par la vraie science, et qu'à travers tant d'illusions évanouies l'amour soit enfin parvenu à son véritable objet.

L'amour spontané a la grace naïve de l'ignorance et du bonheur. L'amour réfléchi est bien différent; il est sérieux, il est grand, jusque dans ses fautes mêmes, de la grandeur de la liberté. Ne nous hâtons pas de condamner la réflexion : si elle produit souvent l'égoïsme, elle produit aussi le dévouement. Qu'est-ce en effet que se dévouer? C'est se donner librement et en toute connaissance. Voilà le sublime de l'amour, voilà l'amour digne d'une noble et généreuse créature, et non pas l'amour ignorant et aveugle. Quand l'affection a vaincu l'égoïsme, au lieu d'aimer son objet pour elle-même, l'ame se donne à son objet, et, miracle de l'amour, plus elle donne, plus elle pos-

(1) Voyez le *Phèdre* et le *Banquet*, t. VI de notre traduction.

sède, se nourrissant de ses sacrifices et puisant sa force et sa joie dans son entier abandon. Mais il n'y a qu'un être qui soit digne d'être aimé ainsi, et qui puisse l'être sans illusions et sans mécomptes, sans borne à la fois et sans regret, à savoir l'être parfait qui seul ne redoute pas la réflexion, et qui seul aussi peut remplir toute la capacité de notre cœur.

Le mysticisme s'attache au sentiment pour l'égarer en exagérant sa puissance.

Le mysticisme commence par supprimer dans l'homme la raison, ou du moins il subordonne et sacrifie la raison au sentiment.

Écoutez le mysticisme.—C'est par le cœur seul que l'homme est en rapport avec Dieu. Tout ce qu'il y a de grand, de beau, d'infini, d'éternel, c'est l'amour seul qui nous le révèle. La raison n'est qu'une faculté mensongère.—De ce qu'elle peut s'égarer et s'égare souvent, on en conclut qu'elle s'égare toujours. On la confond avec tout ce qui n'est pas elle. Les erreurs des sens et du raisonnement, les illusions de l'imagination, et même les extravagances de la passion qui entraînent quelquefois celles de l'esprit, tout est mis sur le compte de la raison. On triomphe de ses imperfections; on étale avec complaisance ses misères, et le système dogmatique le plus audacieux, puisqu'il aspire à mettre en communication immédiate l'homme et Dieu, emprunte contre la raison toutes les armes du scepticisme.

Le mysticisme va plus loin : il attaque jusqu'à la liberté; il ordonne de renoncer à soi-même pour s'identifier par l'amour avec celui dont l'infini nous sépare. L'idéal de la vertu n'est plus la courageuse persévérance de l'homme de bien, qui, en luttant contre la tentation et la souffrance, accomplit la sainte épreuve de la vie; ce n'est pas non plus le libre et éclairé dévouement d'une ame aimante : c'est l'entier et aveugle abandon de soi-même, de sa volonté, de tout son être, dans une contemplation vide de pensée, dans une prière sans parole et presque sans conscience.

La source du mysticisme est dans cette vue incomplète de la nature humaine qui ne sait pas y discerner ce qu'il y a de plus profond, et se prend à ce qu'il y a de plus frappant, de plus saisissant, et par conséquent aussi de plus saisissable. Nous l'avons déjà dit, la raison n'est pas bruyante, et souvent elle n'est pas entendue, tandis que l'écho du sentiment retentit avec éclat. Dans ce phénomène composé, il est naturel que l'élément le plus apparent couvre et offusque le plus intime.

D'ailleurs, que de rapports, que de ressemblances trompeuses entre

ces deux facultés! Sans doute, dans leur développement, elles diffèrent d'une manière manifeste. Quand la raison devient le raisonnement, on distingue aisément sa pesante allure de l'élan du sentiment; mais la raison spontanée se confond presque avec le sentiment : même rapidité, même obscurité. Ajoutez qu'elles poursuivent le même objet et qu'elles marchent presque toujours ensemble. Il n'est donc pas étonnant qu'on les ait confondues.

Une saine philosophie les distingue sans les séparer. L'analyse démontre que la raison précède et que le sentiment suit. Comment aimer ce qu'on ignore? Pour jouir de la vérité, ne faut-il pas la connaître? Pour s'émouvoir à certaines idées, ne faut-il pas les avoir eues en un degré quelconque? Absorber la raison dans le sentiment, c'est étouffer la cause dans l'effet. Quand on parle de la lumière du cœur, on désigne sans le savoir cette lumière de la raison spontanée qui nous découvre la vérité d'une intuition pure et immédiate, tout opposée aux procédés lents et laborieux de la raison réfléchie et du raisonnement.

Le sentiment par lui-même est une source d'émotion, non de connaissance. La seule faculté de connaître, c'est la raison. Au fond, si le sentiment est différent de la sensation, il tient cependant de toutes parts à la sensibilité générale, et il est variable comme elle; il a comme elle ses intermittences, ses vivacités et ses langueurs, son exaltation et ses défaillances. On ne peut donc ériger les inspirations du sentiment, essentiellement mobiles et individuelles, en une règle universelle et absolue (1). Il n'en est pas ainsi de la raison; elle est constam-

(1) Ne nous lassons pas de citer M. Royer-Collard. Il a marqué l'infériorité du sentiment vis-à-vis de la raison en une page vive et forte, à laquelle nous emprunterons quelques traits. (*OEuvres de Reid*, t. III, p. 410-411.) « La perception des qualités morales des actions humaines est accompagnée d'une émotion de l'ame que nous appelons *sentiment*. Le sentiment est un secours de la nature qui nous invite au bien par l'attrait des plus nobles jouissances dont l'homme soit capable, et qui nous détourne du mal par le mépris, l'aversion, l'horreur qu'il nous inspire. C'est un fait qu'à la contemplation d'une belle action ou d'un noble caractère, en même temps que nous percevons ces qualités de l'action et du caractère, perception qui est un jugement, nous éprouvons pour la personne un amour mêlé de respect, et quelquefois une admiration pleine d'attendrissement. Une mauvaise action, un caractère lâche et perfide, excitent une perception et un sentiment contraires. L'approbation intérieure de la conscience et le remords sont les sentimens attachés à la perception des qualités morales de nos propres actions..... Je n'affaiblis point la part du sentiment; cependant il n'est pas plus vrai que la morale soit toute dans le sentiment, qu'il n'est vrai que la perception soit dans la sensation;

ment la même dans chacun de nous, et la même dans tous les hommes. Les lois qui président à son exercice composent la législation commune de tous les êtres intelligens. Il n'y a pas d'intelligence qui ne conçoive quelque vérité universelle et nécessaire, et conséquemment l'être infini qui en est le principe. Ces grands objets une fois connus excitent dans l'ame de tous les hommes les émotions que nous avons essayé de décrire. Ces émotions participent de la dignité de la raison et de la mobilité de l'imagination et de la sensibilité. Le sentiment est le rapport harmonieux et vivant de la raison et de la sensibilité. Supprimez l'un des deux termes, que devient le rapport? Le mysticisme prétend élever l'homme directement à Dieu, et il ne voit pas qu'en ôtant à la raison sa puissance, il ôte à l'homme précisément ce qui lui fait connaître Dieu et le met en une juste communication avec lui, par l'intermédiaire de la vérité éternelle et infinie!

L'erreur fondamentale du mysticisme est d'écarter cet intermédiaire, comme si c'était une barrière et non pas un lien. Il fait donc de l'être infini l'objet direct de l'amour; mais un tel amour ne se peut soutenir que par des efforts surhumains qui aboutissent à la folie. L'amour tend à s'unir à son objet; le mysticisme l'y absorbe. De là les extravagances de ce mysticisme intempérant si sévèrement et si justement condamné par Bossuet et par l'église dans le quiétisme (1). Le quiétisme endort l'activité de l'homme, éteint son intelligence, substitue à la recherche de la vérité et à l'accomplissement du devoir des contemplations oisives ou déréglées. La vraie union de l'ame avec Dieu se fait par la vérité et par la vertu. Toute autre union est une chimère, un péril, quelquefois un crime. Il n'est pas permis à l'homme d'abdiquer, sous aucun prétexte, ce qui le fait homme, ce qui le rend capable de comprendre Dieu et d'en exprimer en soi une imparfaite image, c'est-à-dire la raison, la volonté, la conscience. Sans doute la vertu a sa prudence, et s'il ne faut jamais céder à la passion, il est diverses ma-

et, si on le soutient, on anéantit les distinctions morales..... Que la morale soit toute dans le sentiment, rien n'est bien, rien n'est mal en soi; le bien et le mal sont relatifs; les qualités des actions humaines..... sont précisément telles que chacun les sent. Changez le sentiment, vous changez tout; la même action est à la fois bonne, indifférente et mauvaise, selon l'affection du spectateur. Faites taire le sentiment, les actions ne sont que des phénomènes physiques; l'obligation se résout dans les penchans, la vertu dans le plaisir, l'honnête dans l'utile. C'est la morale d'Épicure. *Dii meliora piis!* »

(1) Voyez l'admirable livre de Bossuet intitulé : *Instruction sur les états d'oraison.*

nières de la combattre pour la mieux vaincre. On peut la laisser s'user elle-même, et la résignation et le silence peuvent avoir leur emploi légitime. Il y a une part de vérité, d'utilité même dans les *Lettres spirituelles*, et jusque dans les *Maximes des Saints;* mais, en général, il est mal sûr d'anticiper en ce monde sur les droits de la mort, et de rêver la sainteté, quand la vertu seule nous est imposée, et quand la vertu est déjà si rude à accomplir, même très imparfaitement. Le quiétisme le meilleur ne peut être tout au plus qu'une halte dans la carrière, une trève dans la lutte, ou plutôt une autre manière de combattre encore. Ce n'est pas en fuyant qu'on gagne des batailles; pour les gagner, il les faut livrer, d'autant mieux que le devoir est de combattre encore plus que de vaincre. Entre le stoïcisme et le quiétisme, ces deux extrêmes opposés, le premier, à tout prendre, est préférable au second; car s'il n'élève pas toujours l'homme jusqu'à Dieu, il maintient du moins la personnalité humaine, la liberté, la conscience, tandis que le quiétisme, en abolissant tout cela, abolit l'homme tout entier. L'oubli de la vie et de ses devoirs, l'inertie, la paresse, la mort de l'ame, tels sont les fruits de cet amour de Dieu, qui se perd dans l'oisive contemplation de son objet. Et encore, pourvu qu'il n'entraîne pas des égaremens plus funestes! Il vient un moment où l'ame, qui se croit unie à Dieu, enorgueillie de cette possession imaginaire, méprise à ce point et le corps et la personne humaine que toutes ses actions lui deviennent indifférentes, et que le bien et le mal sont égaux à ses yeux. C'est ainsi que des sectes fanatiques ont été vues mêlant le crime et la dévotion, trouvant dans l'une l'excuse, souvent même le mobile de l'autre, et préludant par de mystiques ravissemens à des dérèglemens infames, à des cruautés abominables. Déplorable conséquence de la chimère du pur amour, de la prétention du sentiment de dominer sur la raison, de servir seul de guide à l'ame humaine, et de se mettre en communication directe avec Dieu sans l'intermédiaire du monde visible, de l'intelligence et de la vérité!

Mais il est temps de passer à un autre genre de mysticisme, plus singulier, plus savant, plus raffiné, et tout aussi déraisonnable, bien qu'il se présente au nom même de la raison.

La raison, à moins de détruire en elle un des principes qui la gouvernent, ne peut s'en tenir à la vérité, pas même aux vérités absolues de l'ordre intellectuel et de l'ordre moral : elle ne peut pas ne pas rattacher toutes les vérités universelles, nécessaires, absolues, à l'être qui seul les peut expliquer, parce que seul il possède en soi l'existence

nécessaire et absolue, l'immutabilité et l'infinitude. Dieu est la substance des vérités incréées, comme il est la cause des existences créées. Les vérités nécessaires trouvent en Dieu leur sujet naturel. Nous les apercevons, nous ne les constituons pas. Dieu les aperçoit, et s'il ne les a point faites arbitrairement, ce qui répugne à leur essence et à la sienne, il les constitue en tant qu'elles sont lui-même. Son intelligence les possède comme les manifestations d'elle-même. Tant que la nôtre ne les a point rapportées à l'intelligence divine, elles lui sont un effet sans sa cause, un phénomène sans sa substance. Elle les rapporte donc à leur cause et à leur substance, et en cela, elle obéit à un besoin impérieux et à un principe assuré de la raison (1).

Le mysticisme brise en quelque sorte l'échelle qui nous élève jusqu'à la substance infinie; il considère cette substance toute seule et indépendamment des vérités diverses qui nous la manifestent, et il s'imagine posséder ainsi l'absolu pur, l'unité pure, l'être en soi. L'avantage que cherche ici le mysticisme, c'est de donner à la pensée un objet où il n'y ait nul mélange, nulle division, nulle multiplicité, où tout élément sensible et humain ait entièrement disparu. Pour obtenir cet avantage, il en faut payer le prix. Il est un moyen très simple de délivrer la théodicée de toute ombre d'anthropomorphisme, c'est de réduire Dieu à une abstraction, à l'abstraction de l'être en soi. L'être en soi, il est vrai, est pur de toute division, mais à cette condition qu'il n'ait nul attribut, nulle qualité, et même qu'il soit dépourvu de science et d'intelligence; car l'intelligence, si élevée qu'elle puisse être, suppose toujours la distinction du sujet intelligent et de l'objet intelligible. Un dieu dont l'absolue unité exclut l'intelligence, voilà le dieu de la philosophie mystique. C'est l'école d'Alexandrie qui a produit sur la scène de l'histoire cette philosophie extraordinaire.

Comment l'école d'Alexandrie, comment Plotin, son fondateur, au

(1) Bossuet, *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même.* « Si je cherche où et en quel sujet ces vérités subsistent éternelles et immuables comme elles sont, je suis obligé d'avouer un être où la vérité est éternellement subsistante et où elle est toujours entendue. » — Leibnitz, *Nouveaux essais sur l'Entendement humain,* liv. IV, ch. II. « Cela nous mène enfin au dernier fondement des vérités, savoir, à cet esprit suprême et universel qui ne peut manquer d'exister, dont l'entendement, à dire vrai, est la région des vérités éternelles, comme saint Augustin l'a reconnu et l'exprime d'une manière assez vive.... Il faut bien que ces vérités nécessaires soient fondées dans l'existence d'une substance nécessaire. C'est là où je trouve l'original des vérités qui sont gravées dans nos ames. »

milieu des lumières de la civilisation grecque et latine, a-t-il pu arriver à cette étrange notion de la Divinité? Par l'abus du platonisme, par la corruption de la meilleure et de la plus sévère méthode, celle de Socrate et de Platon.

La méthode platonicienne, la marche dialectique, comme l'appelle son auteur, recherche dans la multitude des choses individuelles, variables, contingentes, le principe auquel elles empruntent ce qu'elles possèdent de général, de durable, d'un, c'est-à-dire leur *Idée;* elle s'élève sans cesse aux idées comme aux seuls vrais objets de l'intelligence, pour s'élever encore de ces idées, qui s'ordonnent dans une admirable hiérarchie, à la première de toutes, au-delà de laquelle l'intelligence n'a plus rien à concevoir ni à chercher. C'est en écartant dans les choses finies leur limite, leur individualité, que l'on atteint les genres, les idées, et par elles leur souverain principe. Mais ce principe n'est pas le dernier des genres ni la dernière des abstractions : c'est un principe réel et substantiel (1). Le dieu de Platon ne s'appelle pas seulement l'unité, il s'appelle le bien : il n'est pas la substance morte des Éléates (2); il est doué de *vie* et de *mouvement* (3), fortes expressions qui montrent à quel point le dieu de la métaphysique platonicienne diffère de celui du mysticisme. Ce dieu est le *père du monde* (4); il est le père de la vérité, cette lumière des esprits (5). Il habite au milieu des idées, *qui font de lui un dieu véritable en tant qu'il est avec elles* (6). Il possède l'*auguste et sainte intelligence* (7). Il

(1) Platon n'a jamais songé à faire des Idées des êtres subsistant par eux-mêmes; mais, comme l'ont fait depuis lui et d'après lui saint Augustin, Bossuet, Leibnitz, il les a distinguées de l'esprit humain, qui les conçoit et ne les constitue pas, car l'homme n'est pas la mesure de la vérité, et il a placé leur fondement en Dieu. C'est ce que nous avons démontré ailleurs. Mais Aristote a eu ses raisons pour accuser Platon d'avoir fait des Idées des êtres. Les péripatéticiens modernes ont répété à l'envi cette accusation, et après eux, tous ceux qui ont voulu décrier la philosophie ancienne et la philosophie en général, en prêtant l'apparence d'une absurdité à son plus illustre représentant. Nous regrettons qu'un excellent élève de l'École Normale, M. H. Martin, dans ses *Études* sur le *Timée*, ait mis au service d'une mauvaise cause une érudition consciencieuse et en général exacte.

(2) Voyez *Fragmens philosophiques. Philosophie ancienne*, article *Xénophane* et article *Zénon*.

(3) Voyez le *Sophiste*, p. 261, t. XI de notre traduction.

(4) *Timée*, t. XII, p. 117.

(5) *République*, liv. VII, p. 70 du tome X.

(6) *Phèdre*, p. 55, t. VI.

(7) Le *Sophiste*, p. 261-262. — Il faut citer ce passage peu connu et décisif que

a tiré le monde du chaos et il a créé (je dis créé au sens le plus rigoureux du mot) l'ame de l'homme sans aucune nécessité extérieure, et par ce motif seul qu'il est bon (1). Enfin il est la beauté sans mélange, inaltérable, immortelle, qui fait dédaigner toutes les beautés terrestres à qui l'a une fois entrevue (2). Le beau et le bien absolu est trop éblouissant pour que l'œil d'un mortel puisse le regarder en face; il le faut contempler dans les images qui nous le révèlent, dans la vérité, dans la beauté, dans la justice, telles qu'elles se rencontrent ici-bas et parmi les hommes, de même qu'il faut habituer peu à peu l'œil du captif enchaîné dès l'enfance à la splendide lumière du soleil (3). Notre raison éclairée par la vraie science (4) peut apercevoir cette lumière des esprits; la raison bien conduite peut aller jusqu'à Dieu, et il n'est pas besoin pour y atteindre d'une faculté particulière et mystérieuse.

Plotin s'est égaré en poussant à l'excès la dialectique platonicienne, et en l'étendant au-delà du terme où elle doit s'arrêter. Dans Platon, elle se termine aux idées, à l'idée du bien, et produit un Dieu intelligent et bon. Plotin l'applique sans fin, et elle le conduit dans l'abîme du mysticisme. Si toute vérité est dans le général, et si toute individualité est imperfection, il en résulte que tant que nous pourrons généraliser, tant qu'il nous sera possible d'écarter quelque différence, d'exclure quelque détermination, nous n'aurons pas atteint le terme de la dialectique. Son objet dernier sera donc un principe absolu sans aucune détermination. L'abstraction n'épargnera pas en Dieu l'être

nous avons traduit pour la première fois. « L'Étranger. — Mais quoi, par Jupiter! nous persuadera-t-on si facilement que dans la réalité le mouvement, la vie, l'ame, l'intelligence, ne conviennent pas à l'être absolu? que cet être ne vit ni ne pense, et qu'il demeure immobile, immuable, sans avoir part à l'auguste et sainte intelligence? — Théétète. — Ce serait consentir, cher Éléate, à une bien étrange assertion. — L'Étranger. — Ou bien lui accorderons-nous l'intelligence en lui refusant la vie? — Théétète. — Cela ne se peut. — L'Étranger. — Ou bien encore dirons-nous qu'il y a en lui l'intelligence et la vie, mais que ce n'est pas dans une ame qu'il les possède? — Théétète. — Et comment pourrait-il les posséder autrement? — L'Étranger. — Enfin que, doué d'intelligence, d'ame et de vie, tout animé qu'il est, il demeure dans une complète immobilité? — Théétète. — Tout cela me paraît déraisonnable. »

(1) Le *Timée*, p. 119. — « Disons la cause qui a porté le suprême ordonnateur à produire et à composer cet univers : il était bon. »

(2) *Banquet*. Discours de Diotime, t. VI.

(3) *République, ibid.*

(4) *Ibid.*

lui-même. En effet, si nous disons que Dieu est un être, à côté et au-dessus de l'être nous mettons l'unité, de laquelle l'être participe, et que l'on peut dégager pour la considérer seule. L'être ici n'est pas simple, puisqu'il est à la fois être et unité; l'unité seule est simple, car on ne peut remonter au-delà d'elle. Et encore, quand nous disons unité, nous la déterminons. La vraie unité absolue doit donc être quelque chose d'absolument indéterminé, qui n'est pas, qui ne peut même se nommer, l'*innommable*, comme dit Plotin. Un tel principe, qui n'est pas, à plus forte raison ne peut pas penser, car toute pensée est encore une détermination, une manière d'être. Ainsi l'être et la pensée sont exclus de la vraie unité. Si l'alexandrinisme les admet, ce n'est que comme une déchéance, une dégradation de l'unité. Considéré dans la pensée et dans l'être, le principe suprême est inférieur à lui-même; ce n'est que dans la simplicité pure de son indéfinissable essence qu'il est le dernier objet de la science et le dernier terme de la perfection.

Pour entrer en rapport avec un pareil dieu, les facultés ordinaires ne suffisent point, et la théodicée de l'école d'Alexandrie lui impose une psychologie toute particulière.

Dans la vérité des choses, la raison conçoit l'unité absolue comme un attribut de l'être absolu, mais non pas comme quelque chose en soi; ou si elle la considère à part, elle sait qu'elle ne considère qu'une abstraction. Veut-on faire de l'unité absolue autre chose que l'attribut d'un être absolu, ou une abstraction, une conception de l'intelligence humaine? Ce n'est plus rien que la raison puisse accepter à aucun titre. Cette unité vide sera-t-elle l'objet de l'amour? Mais l'amour bien plus que la raison aspire à un objet réel. On n'aime pas la substance en général, mais une substance qui possède tel ou tel caractère. Dans les amitiés humaines, supprimez toutes les qualités d'une personne ou modifiez-les; vous modifiez ou vous supprimez l'amour. Cela ne prouve pas, comme le croit Pascal, que vous n'aimiez pas cette personne; cela prouve seulement que la personne n'est rien pour vous sans ses qualités.

Ainsi ni la raison ni l'amour ne peuvent atteindre l'absolue unité du mysticisme. Pour correspondre à un tel objet, il faut en nous quelque chose qui y soit analogue, il faut un mode de connaître qui emporte l'abolition de la conscience. En effet, la conscience est le signe du moi, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus déterminé. L'être qui dit *moi* se distingue essentiellement de tout autre : c'est là qu'est

pour nous le type de l'individualité. La conscience dégraderait l'idéal de la connaissance dialectique, où toute division, toute détermination doit être absente pour répondre à l'absolue unité de son objet. Ce mode de communication pure et directe avec Dieu, qui n'est pas la raison, qui n'est pas l'amour, qui exclut la conscience, c'est l'extase (ἔκστασις). Ce mot, que Plotin a le premier appliqué à ce singulier état de l'ame, exprime cette séparation d'avec nous-mêmes que le mysticisme exige et dont il croit l'homme capable. L'homme, pour communiquer avec l'être absolu, doit sortir de lui-même. Il faut que la pensée écarte toute pensée déterminée, et, en se repliant dans ses profondeurs, arrive à un tel oubli d'elle-même que la conscience soit ou semble évanouie. Mais ce n'est là qu'une image de l'extase. Ce qu'elle est en soi, nul ne le sait; comme elle échappe à toute conscience, elle échappe à la mémoire, elle échappe à la réflexion, et par conséquent à toute expression, à toute parole humaine.

Ce mysticisme rationnel ou philosophique repose sur une notion radicalement fausse de l'être absolu. A force de vouloir affranchir Dieu de toutes les conditions de l'existence finie, il en vient à lui ôter les conditions de l'existence même. Il a tellement peur que l'infini ait quoi que ce soit de commun avec le fini, qu'il n'ose reconnaître que l'être est commun à l'un et à l'autre, sauf la différence du degré, comme si tout ce qui n'est pas n'était pas le néant même! L'être absolu possède l'unité absolue, sans aucun doute, comme il possède l'intelligence absolue; mais, encore une fois, l'unité absolue, sans un sujet réel d'inhérence, est destituée de toute réalité. Réel et déterminé sont synonymes. Ce qui constitue un être, c'est sa nature spéciale, son essence. Un être n'est lui-même qu'à la condition de ne pas être un autre : il ne peut donc pas ne pas avoir des traits caractéristiques. Tout ce qui est est tel ou tel. La différence est un élément aussi essentiel à l'être que l'unité même. Si donc la réalité est la même chose que la détermination, il s'ensuit que Dieu est le plus déterminé des êtres. Aristote est bien plus platonicien que Plotin lorsqu'il dit que Dieu est la pensée de la pensée, qu'il n'est pas une simple puissance, mais une puissance effectivement agissante (1), entendant par là que Dieu, pour être parfait, ne doit rien avoir en soi qui ne soit accompli. C'est à la nature finie qu'il convient d'être jus-

(1) Livre XII de la *Métaphysique*. Voyez notre ouvrage *De la Métaphysique d'Aristote*, seconde édition, p. 200 sqq.

qu'à un certain point indéterminée, puisqu'étant finie elle a toujours en elle des puissances qui ne sont pas réalisées. Cette indétermination diminue à mesure que ces puissances se réalisent, c'est-à-dire à mesure que le fini s'approche de l'infini, et elle augmente au contraire à mesure qu'il s'en éloigne. Ainsi la vraie unité divine n'est pas l'unité abstraite; c'est l'unité précise de l'être parfait, en qui tout est achevé. Au faîte de l'existence encore plus qu'à son plus humble degré, tout est déterminé, tout est développé, tout est distinct, comme tout est un. La richesse des déterminations est le signe même de la plénitude de l'être. La réflexion distingue ces déterminations entre elles, mais il ne faut pas voir dans ces distinctions des limites. Dans nous, par exemple, est-ce que la diversité de nos facultés et leur plus riche développement divisent le moi et altèrent l'identité et l'unité de la personne? Chacun de nous se croit-il moins lui-même parce qu'il possède et la mémoire et la raison et la volonté, etc.? Non, assurément. Il en est de même de Dieu. Faute d'avoir passé par une psychologie suffisante (1), le mysticisme alexandrin s'est imaginé que la diversité des attributs est incompatible avec la simplicité de l'essence, et de peur de corrompre la simple et pure essence, il en a fait une abstraction. Par un scrupule insensé, il a craint que Dieu ne fût pas assez parfait s'il lui laissait toutes ses perfections. Il les considère comme des imperfections, l'être comme une dégradation, la création comme une chute; et pour expliquer l'homme et l'univers, il est forcé de mettre en Dieu ce qu'il appelle des défaillances, pour n'avoir pas vu que ces prétendues défaillances sont les signes mêmes de la perfection infinie.

La théorie de l'extase est à la fois la condition nécessaire et la condamnation de la théorie de l'unité absolue. Sans l'unité absolue comme objet direct de la connaissance, à quoi bon l'extase dans le sujet de la connaissance? L'extase, loin d'élever l'homme jusqu'à Dieu, l'abaisse au-dessous de l'homme, car elle efface en lui la pensée en ôtant sa condition, qui est la conscience. Supprimer la conscience, c'est rendre impossible toute connaissance, et c'est ne pas comprendre la perfection de ce mode de connaître où l'intimité du sujet et de l'objet donne à la fois la connaissance la plus simple, la plus immédiate et la plus déterminée.

(1) Dans un article sur *Vanini*, inséré dans cette *Revue*, 15 décembre 1843, nous avons fait voir sur plusieurs points importans quelles lumières la théodicée peut tirer de la psychologie.

Le mysticisme alexandrin est le mysticisme le plus savant et le plus profond qui soit connu. Dans les hauteurs de l'abstraction où il se perd, il semble bien loin des superstitions populaires, et pourtant l'école d'Alexandrie réunit la contemplation extatique et la théurgie. Ce sont là deux choses en apparence incompatibles, mais qui tiennent à un même principe, à la prétention d'apercevoir directement ce qui échappe invinciblement à toutes nos prises. Ici un mysticisme raffiné aspire à Dieu par l'extase; là un mysticisme grossier croit le saisir par les sens. Les procédés et les facultés employées diffèrent; mais le fond est le même, et de ce fond commun sortent nécessairement les extravagances les plus opposées. Apollonius de Tyane est un alexandrin populaire, et Jamblique, c'est Plotin devenu prêtre, mystagogue, hiérophante. Un culte nouveau éclatait par des miracles; le culte ancien voulut avoir les siens (1), et des philosophes se vantèrent de faire comparaître la Divinité devant d'autres hommes. On eut des démons à soi et en quelque sorte à ses ordres; on n'invoqua plus seulement les dieux, on les évoqua. L'extase pour les initiés, la théurgie pour la foule.

De tous temps et de toutes parts, ces deux mysticismes se sont donné la main. Dans l'Inde et dans la Chine, les écoles où s'enseigne l'idéalisme le plus quintessencié ne sont pas loin des pagodes de la plus avilissante idolâtrie. Un jour on lit le Bhagavad-Gita ou Lao-tseu (2), on enseigne un dieu indéfinissable, sans attributs essentiels et déterminés, et le lendemain on fait voir au peuple telle ou telle forme, telle ou telle manifestation de ce dieu qui, n'en ayant pas une qui lui appartienne, peut les recevoir toutes, et qui, n'étant que la substance en soi, est nécessairement la substance de tout, de la pierre et d'une goutte d'eau, du chien, du héros et du sage. Ainsi, dans le monde ancien, sous Julien par exemple, le même homme était à la fois professeur à l'école d'Athènes et gardien du temple de Minerve ou de Cybèle, tour à tour chargé d'obscurcir et de subtiliser le *Timée* et *la République*, et de déployer aux yeux de la multitude soit le voile sacré (3), soit la châsse de la bonne déesse (4), et, dans l'une et l'autre fonction, prêtre ou philosophe, en imposant aux autres et à lui-même,

(1) *Fragmens philosophiques. Philosophie ancienne*, article *Eunape*.

(2) Tome II de la seconde série de nos cours, *Esquisse d'une histoire générale de la Philosophie*, leçons V et VI.

(3) Voyez l'*Euthyphron*, tome Ier de notre traduction de Platon.

(4) Lucien, Apulée, Lucius de Patras, etc.

entreprenant de monter au-dessus de l'esprit humain et tombant misérablement au-dessous, et payant en quelque sorte la rançon d'une métaphysique inintelligible en se prêtant aux plus honteuses superstitions.

Lorsque la religion chrétienne triompha, elle rangea l'humanité sous une discipline sévère, qui mit un frein à ce déplorable mysticisme; mais combien de fois n'a-t-il pas ramené, sous le règne même de la religion de l'esprit, toutes les extravagances des religions de la nature! Il devait surtout reparaître à la renaissance des écoles et du génie du paganisme, au XVIe siècle, quand l'esprit humain avait rompu avec la philosophie du moyen-âge, sans être encore parvenu à la philosophie moderne. Les Paracelse, les Vanhelmont, renouvelèrent les Apollonius et les Jamblique, abusant de quelques connaissances chimiques et médicales, comme ceux-ci avaient abusé de la méthode socratique et platonicienne, altérée dans son caractère et détournée de son véritable objet. Et même, en plein XVIIIe siècle, Swedenborg n'a-t-il pas uni en sa personne un mysticisme exalté et une sorte de magie, frayant ainsi la route à ces insensés que j'ai vus (1) me contester le matin les preuves les plus solides et les plus autorisées de l'existence de l'ame et de Dieu, et me proposer le soir de me faire voir autrement que par mes yeux, de me faire ouïr autrement que par mes oreilles, de faire usage de toutes mes facultés autrement que par leurs organes naturels, me promettant une science surhumaine, à la condition de perdre d'abord la conscience, la pensée, la liberté, la mémoire, tout ce qui me constitue être intelligent et moral? Je saurai tout alors, mais à ce prix que je ne saurai rien de ce que je saurai. Je m'élèverai dans un monde merveilleux, qu'éveillé et de sens rassis je ne puis pas même soupçonner, et dont ensuite il ne me restera aucun souvenir; mysticisme à la fois grossier et chimérique, qui pervertit tout ensemble la psychologie et la physiologie, extase imbécile renouvelée sans génie de l'extase alexandrine, extravagance qui n'a pas même le mérite d'un peu de nouveauté, et que l'histoire voit reparaître à toutes les époques d'ambition et d'impuissance!

Voilà où on en vient quand on veut sortir des conditions imposées à la nature humaine. Charron l'a dit le premier, et après lui on l'a répété mille fois : Qui veut faire l'ange fait la bête. Le remède à toutes

(1) Les magnétiseurs.

ces folies est une théorie sévère de la raison, de ce qu'elle peut et de ce qu'elle ne peut pas, de la raison enveloppée d'abord dans l'exercice des sens, puis s'élevant aux idées universelles et nécessaires, les rapportant à leur principe, à un être infini et en même temps réel et substantiel, dont elle conçoit l'existence, mais dont il lui est à jamais interdit de pénétrer et de comprendre la nature. Le sentiment accompagne et vivifie les intuitions sublimes de la raison; mais il ne faut pas confondre ces deux ordres de faits, encore bien moins étouffer la raison dans le sentiment. Entre un être fini, tel que l'homme, et Dieu, substance absolue et infinie, il y a le double intermédiaire et de ce magnifique univers, livré à nos regards, et de ces vérités merveilleuses que la raison conçoit, mais qu'elle n'a point faites, pas plus que l'œil ne fait les beautés qu'il aperçoit. Le seul moyen qui nous soit donné de nous élever jusqu'à l'être des êtres, sans éprouver d'éblouissement ni de vertige, c'est de nous en rapprocher à l'aide du divin intermédiaire, c'est-à-dire de nous consacrer à l'étude et à l'amour de la vérité, à la contemplation et à la reproduction du beau, surtout à la pratique du bien.

V. Cousin.

L'ALPUXARRA.

I.

Les géographes espagnols désignent à tort sous le nom général d'*Alpuxarras* toute la partie du royaume de Grenade située entre la Méditerranée et la Sierra-Nevada, et ils ajoutent que, participant de tous les climats, depuis les ardeurs de l'Afrique jusqu'au froid des régions polaires, elle réunit, dans l'espace de quelques lieues, la splendide végétation des tropiques et les maigres lichens du Groënland. Tout cela n'est point exact, ou ne l'est qu'à peu près. L'*Alpuxarra*, et non les Alpuxarras, ne confine pas à la mer, dont le littoral appartient, de ce côté, aux deux villes d'Almérie et d'Adra; sillonnée de vastes montagnes dans toute son étendue, cette province n'offre ni la variété de climats ni les contrastes de végétation dont on la dote dans les livres. Tout ce qu'on peut en dire sous ce rapport, c'est qu'elle jouit d'une température salubre, qu'elle a des pâturages excellens, des eaux abondantes et d'innombrables mines, surtout dans la sierra de Gador, où, si l'on en croit l'adage du pays, on trouve plus de plomb que de pierres. La population de l'Alpuxarra se divise en douze *tahas* ou districts qui contiennent quarante-huit bourgs ou villages dont le chef-lieu est Uxixar.

L'Alpuxarra est à l'Espagne, tant au physique qu'au moral, ce que les Cévennes sont à la France; son nom même, *Abuxarra*, veut dire en arabe terre querelleuse et batailleuse. Cette épithète s'explique par la belliqueuse attitude des chrétiens, qui se maintinrent les armes à la main dans l'Alpuxarra long-temps encore après que l'Espagne entière fut au pouvoir des Mores. Protégés par les aspérités d'un sol montagneux, ils ne furent même jamais entièrement soumis, et ne déposèrent l'épée que sous la condition

expresse de conserver le libre exercice de leur culte; peu à peu cependant ils l'abandonnèrent, et on les vit se convertir insensiblement, mais volontairement, à la loi de Mahomet. Sept à huit siècles plus tard, l'Alpuxarra offrit la contre-partie de cette résistance obstinée : la terre où les derniers chrétiens avaient trouvé un asile servit de refuge aux derniers musulmans, qui s'y défendirent vaillamment et long-temps. Ces agitations incessantes lui ont valu une place dans l'histoire, et même dans l'art, grace à Calderon, qui a célébré ses héros dans une de ses comédies les plus chevaleresques et les plus amoureuses, *Aimer après la mort ou le Siége de l'Alpuxarra* (1).

Me trouvant à Grenade, j'étais curieux de voir par mes yeux cette agreste contrée, si peu visitée, si peu connue, quoique célèbre à tant de titres. Comme elle doit en grande partie sa réputation à la dernière insurrection des Mores, celle du XVe siècle, nous retracerons rapidement les principaux évènemens de ce sanglant débat. Les souvenirs ajouteront ainsi au charme et aux émotions du voyage; le drame connu, on parcourt le théâtre avec plus d'intérêt.

Après la conquête de Grenade par les rois catholiques, *los reyes catolicos* (c'est le nom que les Espagnols donnent à Ferdinand et à sa femme Isabelle), le roi vaincu Abu Abdalah, dont nous avons fait Boabdil, obtint des vainqueurs la permission de se retirer avec sa famille et ses richesses dans l'Alpuxarra; mais il n'y demeura que quelques années, et passa dans le royaume de Fez, où régnait un de ses parens. La capitulation de Grenade assurait aux vaincus le maintien de leur culte, de leur langue, de leurs usages, en un mot de leur nationalité; ce n'étaient là pourtant que des promesses vaines. Ferdinand était un prince sans foi, Isabelle une reine asservie au confessionnal, et d'ailleurs il était dans les destinées de la Péninsule, dans ses nécessités, d'extirper de son sein jusqu'au dernier rejeton de l'islam, afin de prendre une complète possession de son génie. Le prosélytisme revêtit donc bientôt les caractères de la persécution, et, pour hâter les conversions, le bras séculier vint en aide aux missionnaires; l'Albaycin, qui était le quartier more de Grenade, se révolta; l'artillerie du comte de Tendilla eut aisément raison des révoltés, et le baptême fut pour eux la condition du pardon; les mosquées se transformèrent en églises, mais les nouveaux convertis n'en furent pas pour cela meilleurs chrétiens. Dans les montagnes, l'islamisme fut moins traitable encore, et en ce temps-là déjà l'Alpuxarra se signala par une résistance tellement opiniâtre, que le *grand capitaine* lui-même, Gonzalve de Cordoue, n'en put triompher. Le roi Ferdinand dut venir en personne étouffer la révolte. De là de nouveaux baptêmes, c'est-à-dire de nouvelles contraintes, et partant d'inévitables hypocrisies. Tout ce qui n'embrassa pas le christianisme fut impitoyablement chassé du royaume. On comprend que des catéchumènes placés entre le bûcher et l'abjuration n'étaient pas des chrétiens fort sincères; aussi, tout en accomplissant les cérémonies extérieures de l'église,

(1) *Amar despues de la muerte y el sitio de la Alpuxarra.* M. Damas Hinard a donné récemment une traduction énergique et fidèle de ce drame de Calderon.

restaient-ils musulmans de cœur, et, pour se dédommager de professer l'Évangile en public, ils pratiquaient en secret les rites du Coran. On appelait ces chrétiens de fraîche date *Morisques*, pour les distinguer des vieux chrétiens, *cristianos viejos*, qui n'avaient pas cette tache originelle.

Charles-Quint accepta par politique un rôle qui allait mal à son tempérament; il se fit persécuteur, et, à la sollicitation de son ancien précepteur, le pape Adrien, il traita les Mores de Valence comme les rois catholiques avaient traité ceux de Grenade, si bien qu'à la fin de l'année 1526, il ne restait pas un seul musulman avoué dans toute l'étendue de la Péninsule. Les Morisques, ou *nouveaux chrétiens*, n'en poursuivirent pas moins leurs pratiques secrètes. L'inquisition les accusait toujours d'hérésie, d'hypocrisie, d'imposture; de plus, elle leur reprochait d'entretenir de coupables intelligences avec les Mores d'Afrique. A force d'obsessions, elle finit par arracher contre eux à Charles-Quint un édit de réforme qui ne fut point exécuté de son vivant et dormit près d'un demi-siècle dans les cartons de la chancellerie royale. Pendant ce long intervalle, les Morisques respirèrent.

Quand Philippe II monta sur le trône, l'inquisition reprit toute son influence, et les persécutions recommencèrent. L'édit semi-séculaire de Charles-Quint fut exhumé de la poussière des cartons, et une junte mixte, mi-partie ecclésiastique, mi-partie laïque, fut instituée à Madrid pour opérer la réforme des Morisques, *el remedio de los Moriscos,* car tel était le rêve du saint-office. Un synode composé d'évêques et d'archevêques avait déjà pris l'initiative, et il sortit de cette double commission une ordonnance ou pragmatique, qui n'était que la seconde édition revue et corrigée du décret non exécuté de Charles-Quint. En voici les dispositions principales : tous les Morisques, sans exception, devaient apprendre l'espagnol dans le délai de trois ans; ce terme passé, aucun ne pourrait plus parler, lire ou écrire l'arabe, soit en public, soit en secret, et les contrats passés dans cette langue seraient nuls de fait. Tous les livres arabes seraient examinés soigneusement et brûlés s'il y avait lieu. Les Morisques adopteraient le costume chrétien; leurs femmes se présenteraient en public sans voile et le visage entièrement découvert; ils s'abstiendraient désormais dans les mariages des cérémonies usitées par leurs ancêtres, ainsi que des danses et chants nationaux. La porte de leurs maisons resterait ouverte le vendredi (qui était leur dimanche) et les autres jours de fêtes musulmanes. Ils devaient échanger leurs noms et surnoms mores contre des noms et surnoms chrétiens, et il était défendu aux femmes de se peindre le visage, selon leur ancienne habitude. Les bains à domicile leur étaient rigoureusement interdits et seraient détruits dans toutes les maisons. Enfin les esclaves chrétiens que les Morisques avaient à leur service quitteraient le royaume de Grenade dans le délai de six mois, et les nègres ne leur étaient accordés que par tolérance, en vertu de concessions individuelles.

Ces ordonnances tyranniques, que le duc d'Albe lui-même avait blâmées, plongèrent les Morisques dans la consternation; ils tinrent à ce sujet plusieurs assemblées, tant dans l'Alpuxarra que dans les montagnes de Ronda,

et chargèrent Francisco Nuñez Muley, vieux gentilhomme more fort considéré parmi eux, de porter leurs réclamations et leurs plaintes au président de la royale audience de Grenade, don Pedro de Deza, qui lui-même avait fait partie de la junte mixte de Madrid, et qui appartenait au conseil général du saint-office. Le discours du vieux Muley, monument curieux des mœurs et des passions de ces temps oubliés, se trouve *in extenso* dans les volumineux mémoires contemporains de Louis de Marmol. Voici la traduction des passages qui offrent le plus d'intérêt.

« De loin, il semble facile d'exécuter les nouvelles pragmatiques, mais les difficultés sont grandes au contraire, et je le dis à votre seigneurie pour qu'elle prenne en pitié ce malheureux peuple et le protége auprès de sa majesté. L'habit de nos femmes n'est pas moresque; c'est un habit de province, suivant l'usage même du royaume de Castille, dont les habitans diffèrent par la coiffure, le costume et la chaussure. Les Turcs ne sont pas vêtus comme les Mores, et, parmi ces derniers, ceux de Fez ne s'habillent pas comme ceux de Tremecen, ni ceux de Tunis comme ceux de Maroc. Si la secte de Mahomet avait un vêtement particulier, il serait le même partout; mais l'habit ne fait pas le moine. Nous voyons des chrétiens venir d'Égypte et de Syrie vêtus à la turque, avec des turbans et des caftans; ils parlent arabe et ne savent pas un mot de latin ni d'espagnol (*romance*); cependant ils sont chrétiens. Je me souviens d'avoir vu notre peuple changer son habillement pour en adopter un plus décent, court et peu coûteux. Il y a telle femme qui s'habille avec un ducat, car les habits de noces et de fêtes se gardent pour ces jours-là et passent en héritage à trois ou quatre générations. Quel profit peut-on donc trouver à nous dépouiller de nos habits? N'est-ce pas nous faire perdre plus de trois millions d'or employés de cette façon? N'est-ce pas ruiner les marchands, les orfèvres, et tous les artisans qui gagnent leur vie à faire les vêtemens, les chaussures et les bijoux des Morisques? Et si plus de deux cent mille femmes de cette province doivent s'habiller de neuf des pieds à la tête, quel argent pourra suffire à cette dépense? La femme pauvre qui, ne pouvant s'acheter ni robe, ni mante, ni chapeau, ni mules, se contente d'une chemise de serpillière peinte et d'un drap blanc, comment fera-t-elle pour se vêtir? Nous autres hommes, nous sommes tous vêtus à la castillane, quoique pauvrement pour la plupart. Si le costume faisait la secte, les hommes devraient plus compter que les femmes en cette matière. J'ai ouï dire à bien des ministres et des prélats qu'on favoriserait ceux d'entre nous qui s'habilleraient à la castillane, et je n'en vois pourtant aucun moins molesté que les autres; on nous traite tous également. Que si l'un de nous est surpris portant un couteau, il est jeté aux galères, et sa fortune est dévorée en frais, amendes et condamnations. Nous sommes poursuivis par la justice ecclésiastique et par la justice séculière. Avec tout cela, nous restons loyaux sujets de sa majesté, prêts à la servir de nos biens, et jamais on ne pourra dire que nous ayons commis une trahison depuis le jour où nous nous sommes rendus. Quand l'Albaycin s'est soulevé, ce n'était pas contre le roi, c'était au contraire en

faveur de sa signature, que nous vénérions comme chose sacrée; mais l'encre n'était pas encore sèche qu'on avait violé nos capitulations. Dans le temps des communes (*comunidades*), pour qui se leva notre province? Pour sa majesté. Nous suivîmes les troupes royales contre les *comuneros*, et le propre frère du roi Boabdil, don Juan de Grenade, fut général en Castille au service du roi...

« Quant à nos noces, à nos fêtes, à nos danses et aux plaisirs que nous prenons, en quoi nous empêchent-ils d'être chrétiens, et comment peut-on les appeler cérémonies moresques? Les bons musulmans n'y assistaient jamais, les *f'kis* s'éloignaient dès qu'on commençait à chanter ou à danser, et même, lorsqu'un roi maure traversait quelque quartier de la ville, on faisait par respect taire les instrumens jusqu'à ce qu'il se fût éloigné. Ces danses sont inconnues en Afrique et en Turquie... Le saint archevêque aimait à voir nos danseurs accompagner le saint-sacrement à la Fête-Dieu et aux autres solennités, et tous les villages y accouraient, se disputant entre eux à qui exécuterait les plus belles danses. Lorsque, dans ses visites à l'Alpuxarra, il célébrait la grand'messe, nos chanteurs remplaçaient l'orgue; je me rappelle qu'en achevant la messe, l'archevêque se tournait vers le peuple : au lieu du *Dominus vobiscum*, il disait en arabe *Ybaraficun*, et nos chanteurs répondaient aussitôt. — On ne peut pas plus dire que l'habitude qu'ont nos femmes de se teindre les cheveux avec de la poudre de troène ou de la noix de galle soit une cérémonie moresque. Ce n'est qu'un moyen de se nettoyer la peau et de se tenir la tête propre.

« Voyons maintenant, seigneur, à quoi peut servir que nous tenions ouvertes les portes de nos maisons? N'est-ce pas donner aux voleurs la liberté de nous dépouiller, aux libertins celle de convoiter nos femmes? N'est-ce pas donner occasion aux alguazils et aux hommes de loi de ruiner les pauvres gens par des poursuites? Si quelqu'un veut être More et suivre les rites de Mahomet, ne pourra-t-il le faire de nuit? Beaucoup mieux au contraire, car cette religion exige la solitude et le recueillement....

« Peut-on dire que les bains soient une cérémonie religieuse? Non, certes. Ceux qui tiennent les maisons de bains sont chrétiens pour la plupart. Ces maisons sont des lieux de société et des réceptacles d'immondices; elles ne peuvent donc servir aux rites musulmans, qui exigent la solitude et la propreté... Dira-t-on que les hommes et les femmes s'y réunissent?... Il est notoire, au contraire, que les hommes n'entrent point où sont les femmes. Les bains ont été imaginés pour la propreté du corps : il y en a toujours eu dans tous les pays du monde, et s'ils furent défendus quelque temps en Castille, c'est parce qu'ils affaiblissaient les forces et le courage des hommes de guerre; mais les habitans de cette province ne sont pas destinés à faire la guerre, et les femmes n'ont pas besoin d'être fortes, mais propres. Si elles ne peuvent se baigner, ni dans les rivières, ni dans les ruisseaux, ni dans les fontaines, ni dans leurs maisons, où pourront-elles se laver à présent?... Vouloir que nos femmes sortent la figure découverte, c'est vouloir donner aux hommes l'occasion de pécher, en leur montrant la beauté dont ils s'en-

flamment si aisément, c'est empêcher aussi les laides de trouver quelqu'un qui veuille les épouser. Nos femmes se couvrent pour ne point être connues, comme font les chrétiennes. C'est une décence qui épargne bien des inconvéniens. Aussi les rois catholiques défendaient-ils, sous des peines sévères, aux chrétiens de soulever dans la rue les voiles des Moresques.

« Les surnoms anciens que nous portons font que les gens se reconnaissent, et que les familles ne se perdent pas. Que gagne-t-on à ce que les souvenirs anciens périssent? Au contraire, à bien considérer les choses, de tels souvenirs augmentent la gloire des rois catholiques, qui ont conquis ce royaume. Ce fut leur pensée et celle de l'empereur. C'est pour cela que l'on conserve les riches palais de l'Alhambra et les autres palais plus petits qui existaient du temps des rois mores, car ils rappellent sans cesse leur puissance; ils sont comme le trophée des conquérans....

« Arrivons à la langue arabe, qui est le plus grave des inconvéniens signalés. Comment peut-on ôter aux gens leur langue naturelle, celle dans laquelle ils naquirent et furent élevés? Les Égyptiens, les Syriens, les Maltais, et autres races chrétiennes, parlent, lisent et écrivent en arabe; ils sont pourtant chrétiens comme nous. Encore ne trouverait-on pas dans cette province un acte, un contrat ou un testament rédigé en arabe, depuis qu'elle s'est convertie. Apprendre la langue castillane, nous le désirons tous; mais satisfaire ce désir n'est pas au pouvoir de tout le monde. Combien y a-t-il de personnes dans les bourgs et villages, et même dans cette ville, qui ne savent pas même la langue arabe! Et il y a tant de différence dans les dialectes, qu'au premier mot des habitans de l'Alpuxarra on reconnaît de quel district ils viennent. Ils sont nés dans de petits endroits où l'espagnol ne fut jamais parlé, où personne ne l'entend, si ce n'est le curé et le sacristain; encore ceux-ci parlent-ils toujours arabe. Il est impossible que les vieillards l'apprennent, non pas en trois ans, mais dans tout le temps qu'ils ont encore à vivre, quand même ils ne feraient autre chose que d'aller à l'école. Il est clair que cet article est inventé pour notre destruction, car, bien qu'il n'y ait personne pour nous enseigner la langue espagnole, on exige que nous l'apprenions de force, et que nous abandonnions celle que nous savons si bien; que veut-on par-là? Que nos frères, désespérant d'accomplir une telle obligation, quittent le pays, par crainte des châtimens, et s'en aillent en enfans perdus chercher d'autres terres, ou qu'ils se fassent brigands (*monfis*). Rappelez-vous le second commandement : Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fût fait. Et dites-nous si une seule des choses que nous impose la pragmatique était exigée des chrétiens de Castille ou d'Andalousie, dites s'ils n'en mourraient pas de douleur? Y a-t-il dans le monde une espèce plus vile et plus basse que celle des nègres de Guinée? Cependant on les laisse danser, on les laisse parler et chanter dans leur langue pour se donner de la joie.

« A Dieu ne plaise qu'on prenne en mauvaise part ce que je viens de dire! car mon intention est bonne. Il y a plus de soixante ans que je sers Dieu, notre Seigneur, la couronne royale, et les habitans de ce pays. Que votre sei-

gneurie n'abandonne pas ceux qui sont sans pouvoir; qu'elle désabuse sa majesté, qu'elle nous délivre de si grandes calamités, qu'elle agisse en chevalier chrétien pour le service de Dieu, du roi, et pour le bien de cette province, qui en conservera une éternelle reconnaissance. »

Cette longue harangue n'eut et ne pouvait avoir aucun succès; les ambassadeurs envoyés à la cour par les Morisques ne furent pas plus heureux : l'inquisition et Philippe II, son docile instrument, ne se laissaient pas détourner de leur but par des considérations de cette nature; la pragmatique fut exécutée sans ménagement, sans pitié. Le fanatisme religieux était porté alors dans toutes les classes à un tel point d'exaltation, que, cette même année, plusieurs centaines de prisonniers morisques furent massacrés à Grenade, dans les prisons de la Chancellerie, par des prisonniers vieux chrétiens auxquels les autorités elles-mêmes avaient mis les armes à la main. Comme si ce n'était pas assez des maux réels qui accablaient les Morisques, la superstition exhuma dans cette circonstance et répandit dans le peuple les prophéties les plus sinistres. Les jours étaient venus où la loi de Mahomet devait périr en Andalousie et dans l'Espagne entière; Ceuta même et Tanger seraient conquis par les chrétiens. L'antechrist, il est vrai, viendrait prêter main-forte au prophète, et sa figure frapperait le monde d'épouvante. Il devait faire le tour du globe en sept jours; mais Dieu enverrait contre lui Jésus, fils de Marie : le monstre, à sa vue, deviendrait lâche comme une femme, et il s'abîmerait dans les enfers. Puis le Christ, montant au Thabor, remporterait une nouvelle victoire sur Mahomet et le peuple des Pygmées. On représentait ces Pygmées aussi nombreux que les sables de la mer, tantôt comme plus petits que des plumes à écrire, tantôt comme plus grands que des sierras; d'autres avaient les oreilles si longues, qu'ils pouvaient s'asseoir dessus et en couvrir la terre. Dans ces fantaisies bizarres, dont les prêtres ou *f'kis* nourrissaient l'esprit du peuple, il y avait certes de quoi troubler son imagination et le réduire au désespoir.

Sur ces entrefaites, un descendant des Abencerages, nommé Aben Farax, essaya de soulever les Morisques de Grenade : il courut toute une nuit l'Albaycin, à la tête d'une troupe de *monfis*, bandits mores qui vivaient de meurtre et de rapine; mais l'Albaycin cette fois ne remua pas : il avait souvenance de l'artillerie de Tendilla. Déçu dans son espoir, Aben Farax se jeta avec ses bandits dans l'Alpuxarra. Un capitaine espagnol nommé Diego Herrera, qui devait passer la nuit à Cadiar, fut logé avec sa compagnie chez les habitans; d'accord avec eux, les monfis s'introduisirent à la faveur des ténèbres chez ces perfides hôtes et massacrèrent tous les soldats pendant leur sommeil. Il n'en échappa que deux. Cette boucherie fut le signal de la rébellion. L'Alpuxarra se souleva en masse, ainsi que le Val-de-Lecrin et les *tahas* environnantes. Des cruautés effroyables furent commises par les insurgés sur les chrétiens restés fidèles, particulièrement sur les prêtres, qui tous, dit le pieux chroniqueur, reçurent les palmes du martyre.

Il y avait alors à Grenade un descendant des Ommiades, anciens califes

de Cordoue; c'était un personnage considérable par son luxe autant que par sa naissance. Quoique son père fût aux galères pour un crime réel ou prétendu, il remplissait, lui, les fonctions de consul ou échevin dans la municipalité de Grenade. Ayant un jour tiré l'épée en plein conseil, et été mis aux arrêts pour ce fait dans sa propre maison, il avait vendu sa charge, moins par rancune que pour avoir de l'argent, car il avait fini par déranger ses affaires et en était réduit alors aux expédiens. Son intention était, disait-il, d'aller chercher fortune en Flandre ou en Italie; mais il n'en fit rien, rompit ses arrêts et partit un beau matin de Grenade pour l'Alpuxarra, accompagné d'un esclave noir et d'une Moresque qu'il aimait passionnément. C'était le jour de Noël 1568. Il alla droit à Beznar, où il avait beaucoup de parens. L'insurrection avait besoin d'un chef : il fut désigné pour l'être, et, au mépris des droits d'Aben Farax, le véritable auteur de la rébellion, il fut élu roi sous le nom de Muley Mahomet Aben Humeya. Son nom chrétien était Ferdinand de Valor. Devenu musulman, il épousa trois femmes et prit au sérieux sa royauté improvisée. Il n'avait que vingt-deux ou vingt trois ans. On devait à Aben Farax une compensation : il fut nommé *alguazil-mayor* du nouveau roi, c'est-à-dire sergent d'honneur ou premier chambellan. Il paraît que l'Abencerage n'accepta pas de très bonne grace son changement de fortune, car le premier soin d'Aben Humeya fut d'éloigner de sa personne le compétiteur désappointé.

Ici commence une longue et monotone série de sacrilèges et d'atrocités sans exemple, même en Espagne. Les monfis couraient de bourg en bourg, de village en village, pour soulever leurs coreligionnaires; leur premier soin était de piller et de profaner les choses saintes; ils coupaient par morceaux les crucifix, ils saignaient des porcs sur l'autel, ils convertissaient les églises en écuries. D'ordinaire, les chrétiens se retranchaient avec leurs femmes et leurs enfans dans quelque tour ou quelque clocher; les Mores y mettaient le feu, et les malheureux qui échappaient aux flammes étaient massacrés; on jetait leurs corps à la voirie, et si quelque personne charitable sollicitait, au péril de sa vie, la grace de les enterrer : « A quoi bon? répondaient les bourreaux; ils sont tellement chiens, que les chiens eux-mêmes, bien loin de toucher à leurs cadavres, s'en éloignent avec dégoût. » Les prêtres étaient réservés comme des victimes d'élite, et périssaient lentement dans d'épouvantables tortures. Après le massacre des hommes, les femmes et les enfans étaient réduits en esclavage et vendus à l'enchère.

Il serait horrible et fastidieux d'énumérer les abominations commises par ces bandits. On sait ce que peut l'homme quand il met son intelligence au service de ses instincts de destruction. Nous avons dit qu'en général on épargnait les femmes. Ce n'était point par humanité, mais par cupidité, car on les vendait dix, vingt, jusqu'à cinquante ducats par tête. Toutes cependant n'avaient pas la vie sauve; plusieurs furent livrées aux femmes mores, qui se complaisaient à les déchirer de leurs propres mains, sans compter celles que les monfis égorgeaient après les avoir déshonorées. On cite entre autres

la population féminine du village d'Andarax, qui, traînée en plein hiver dans la sierra, y fut massacrée tout entière. Deux victimes échappèrent seules par miracle, non qu'on les eût épargnées, mais parce que le coup qui les avait frappées n'était pas mortel. Après un long évanouissement, elles reprirent leurs sens parmi les cadavres de leurs amies, de leurs parentes, et, perdues dans la montagne, dénuées de tout, même des vêtemens les plus nécessaires, car les bourreaux les avaient entièrement dépouillées, elles vécurent de neige pendant dix jours. Des soldats espagnols, égarés eux-mêmes, les découvrirent par hasard et les ramenèrent au camp chrétien, où elles guérirent parfaitement.

Avec le tempérament que l'on connaît aux Espagnols, on devine qu'en fait de barbarie ils ne le cédaient pas aux Mores; les représailles égalaient au moins les provocations. Les Espagnols qui ont écrit l'histoire de cette guerre d'extermination ont dissimulé ou du moins atténué les cruautés de leurs compatriotes, et sans doute exagéré celles des Morisques; parfois pourtant il leur échappe des aveux significatifs : celui-ci, par exemple, mérite d'être recueilli.

Le château de Jubilez, l'un des points les plus forts de l'Alpuxarra, s'était rendu volontairement, ce qui n'avait pas empêché les Espagnols de le piller de fond en comble, et de s'approprier l'or, l'argent, les pierreries et les étoffes précieuses qu'il contenait; on y fit prisonniers trois cents hommes et plus de deux mille femmes : les hommes furent enfermés dans les maisons du village, les femmes dans l'église; mais cette église était petite, et une bonne moitié des captives dut passer la nuit à la belle étoile. Vers minuit, un des soldats commis à la garde de ce bivouac féminin se glissa dans l'ombre, et voulut s'emparer par la violence d'une jeune fille dont la beauté l'avait frappé; elle résiste, il s'emporte; la belle Moresque allait succomber; tout à coup un jeune More, déguisé en femme, et qui était (l'histoire se tait là-dessus) son mari, son frère ou son amant, s'élance sur le ravisseur, le poignard à la main, et l'attaque avec tant d'impétuosité, qu'il lui arrache à la fois son épée et sa proie. L'Espagnol blessé est secouru par ses camarades, et tous ensemble se précipitent sur le More travesti, en criant qu'il y a des hommes armés parmi les femmes, que c'est un guet-apens, qu'il faut en tirer vengeance. Le camp s'émeut; on accourt, on se presse, mais où aller? La nuit est profonde; on ne distingue rien, on ne voit que le feu des arquebuses et l'étincelle des épées choquées les unes contre les autres. La confusion est à son comble; on frappe au hasard, et c'est sur les femmes que les coups tombent; la fureur augmente avec le désordre; les cris, les larmes, les gémissemens excitent le tumulte, bien loin de l'apaiser, et tel est l'acharnement des Espagnols, qu'ils se tuent les uns les autres dans les ténèbres, croyant avoir affaire à des Mores. En vain le général essaya-t-il d'arrêter le massacre; les soldats lui gardaient rancune pour avoir déclaré, le jour même, que ces femmes, qu'ils regardaient comme leurs esclaves, étaient libres, puisque le fort s'était rendu par capitulation; peu leur importait dès-lors qu'elles vécussent;

elles n'appartenaient à personne, et n'avaient par conséquent aucune valeur commerciale. On tuait donc, on tua toute la nuit sans trève et sans pitié. Le matin, il ne restait pas une Moresque vivante; le sang ne cessa de couler que lorsqu'il n'y en eut plus à répandre.

Cette abominable guerre dura trois ans et plus. Le marquis de Mondejar fut le premier à marcher contre la révolte. Après diverses vicissitudes, il pénétra dans l'Alpuxarra, tandis que le marquis de Velez, gouverneur de Murcie, prenait les insurgés par le revers opposé; mais les deux généraux se nuisaient au lieu de se servir mutuellement, et leur rivalité compromettait le succès. Indépendans l'un de l'autre, ils faisaient la guerre chacun pour son compte, et avec un système différent. Mondejar penchait pour la douceur, Velez pour la rigueur, si bien que l'un défaisait ce que l'autre avait fait. A la cour même, il y avait deux partis, et tous les deux se desservaient, se calomniaient avec un égal acharnement. La révolte d'ailleurs se développait avec une rapidité effrayante; Aben Humeya ne manquait pas d'activité; il avait l'intelligence de la guerre de partisans, la véritable guerre de l'Espagne, la seule possible dans ces âpres contrées. On le trouvait partout à la fois. Le croyait-on sur un point, il paraissait sur un autre, et multipliait les ruses, les embuscades, les diversions. Du reste, il était secondé vaillamment; tous les hommes, quelle que fût leur condition, étaient transformés en soldats, et en bons soldats; les femmes elles-mêmes se battaient à côté de leurs frères et de leurs maris. Informés du soulèvement de l'Alpuxarra par les émissaires d'Aben Humeya, qui avait envoyé son propre frère jusqu'à Constantinople, les Turcs et les Mores d'Afrique étaient venus au secours de leurs coreligionnaires d'Espagne, les uns d'Alger, les autres du Maroc. Quoique peu considérables, ces renforts étrangers donnaient à la révolte de l'autorité, de la confiance, et pouvaient passer pour les avant-coureurs d'une descente générale des infidèles. Cette invasion redoutable était l'idée fixe et la terreur de Philippe II.

Cependant la guerre traînait en longueur; l'argent, les vivres, tout manquait aux chrétiens; démoralisées par les privations, les troupes ravageaient le pays pour leur propre compte, et pillaient les amis comme les ennemis. Avec la misère vint la désertion, surtout dans la division du marquis de Velez, homme dur, hautain, haï du soldat. Campé alors à la Calahorra, forteresse importante du marquisat de Zenete, sur les frontières septentrionales de l'Alpuxarra, il avait réuni sur ce point jusqu'à douze mille hommes; bientôt il n'en compta plus que trois mille, et son propre fils, don Diego Faxardo, ayant payé de sa personne pour retenir les troupes sous le drapeau, fut tué d'un coup d'arquebuse par ces factieux. Les Morisques profitèrent habilement de ces discordes impolitiques, et ceux que les bons procédés du marquis de Mondejar avaient gagnés se soulevèrent de nouveau. La rébellion s'étendit bientôt jusqu'au Rio d'Almanzora (fleuve de la Victoire), sur la frontière murcienne. Aben Humeya se jeta en personne sur les places fortes de ce territoire; il en prit quelques-unes, et fit assiéger les

autres par ses lieutenans. La révolte avait gagné depuis long-temps les montagnes de Ronda et la sierra de Bentomiz.

Assailli par les rapports les plus contradictoires (car les rivalités des généraux se traduisaient en démentis, contre-démentis, et dénaturaient tous les faits), Philippe II, qui alors avait bien d'autres affaires sur les bras, se décida à envoyer à Grenade son frère naturel, don Juan d'Autriche. Ce prince n'avait alors que vingt-trois ans. Toujours soupçonneux, Philippe le plaça sous la tutelle d'un conseil de guerre qui devait surveiller, diriger les démarches et contrôler les opérations. Lui-même vint à Cordoue, puis à Séville, pour être plus rapproché du théâtre des hostilités. Il recommanda en même temps que la guerre se fît sans merci, à feu et à sang, *a fuego y a sangre*, ce sont les termes du décret; bien plus, il ordonna que tous les Morisques de Grenade fussent déportés avec leurs familles dans l'intérieur du royaume, et cet ordre barbare fut exécuté sans rémission. Convoqués dans les églises, sous un prétexte fallacieux, les malheureux proscrits furent saisis, garrottés, et conduits ainsi sous bonne escorte à leurs destinations respectives; la plupart périrent de faim, de soif, de fatigue, sans compter les violences et les brutalités de leurs gardiens, qui en vendirent un grand nombre comme esclaves après les avoir complètement dépouillés. « Ce fut un lamentable spectacle, dit le chroniqueur du temps, dévoué cependant à l'inquisition, que de voir tant d'hommes de tout âge, la tête basse, les mains liées en croix, le visage baigné de larmes, abandonner leurs maisons somptueuses, leurs familles, leur patrie, leurs habitudes, leurs terres, tous leurs biens enfin, sans savoir ce qu'on ferait de leurs têtes. » Ces rigueurs excessives avaient un prétexte : on craignait ou l'on feignait de craindre que les insurgés des montagnes n'ourdissent quelque complot avec leurs coreligionnaires de l'Albaycin pour s'emparer de Grenade. Les Morisques de la campagne ou *vega* ne tardèrent pas à éprouver le même sort que ceux de la ville.

Une si cruelle expédition n'était pas faite pour calmer les esprits; tous les proscrits de l'Albaycin qui purent échapper se jetèrent dans l'Alpuxarra, et grossirent les rangs de l'insurrection. Un grand nombre de bourgs et de villages qui jusqu'alors n'avaient pas bougé se soulevèrent, et Aben Humeya reçut dans le même temps de nouveaux renforts d'Alger et de Tétuan. Quittant alors la défensive, il attaqua à Berga, à la tête de dix mille hommes, le camp du marquis de Velez, et peu s'en fallut qu'il ne le prît d'assaut; le combat fut long, acharné, le carnage effroyable, et la victoire, due en grande partie à la trahison de quelques espions mores, coûta cher aux Espagnols. On trouva parmi les morts plusieurs centaines de Berbères qui étaient venus au combat la tête couronnée de fleurs, ayant juré de vaincre ou de mourir *muxehedines*, c'est-à-dire en martyrs de Mahomet : leur dernier vœu fut rempli, ils périrent tous jusqu'au dernier.

Cependant la discorde s'était mise aussi dans le camp des Mores. Aben Humeya s'était fait des ennemis; on lui reprochait sa cruauté, son avarice, son orgueil; on l'accusait même de correspondre avec les chrétiens dans son

intérêt particulier, notamment pour négocier la délivrance de son père, qui était toujours aux galères. Une conspiration se trama contre lui, elle réussit, et le roi de l'Alpuxarra, surpris dans son lit, fut étranglé par deux de ses officiers, ni plus ni moins qu'un czar de toutes les Russies. Il avait vingt-trois ans, juste l'âge de don Juan d'Autriche. Il fut question d'élire à sa place un capitaine turc nommé Hussein ou son frère Caracax, qui tous deux avaient trempé dans le complot; mais ils répondirent l'un et l'autre que le dey d'Alger Aluch-Ali les avait envoyés pour être alliés des Andaloux, non leurs rois. Sur leur refus, la couronne échut à un parent d'Aben Humeya, Diego Lopez Aben Aboo, qui avait le titre d'alcade des alcades, et commandait les Africains auxiliaires; il prit le titre de Muley Abdalah Aben Aboo, roi d'Andalousie, et fit écrire sur sa bannière cette devise superbe : « Je ne puis désirer plus ni me contenter de moins. » Toutefois, il envoya demander son investiture au roi d'Alger, qui représentait le Grand-Turc.

On aurait dû s'attendre à ce que le dernier Abencerage, Aben Farax, succédât au dernier Ommiade, Aben Humeya; il n'en fut rien, et la fin d'Aben Farax fut plus misérable encore que celle de son heureux rival. Ses insolences et ses cruautés l'avaient rendu également odieux aux deux partis. Abandonné, abhorré de tout le monde, il se tint caché quelque temps dans un village des environs de Grenade; mais ce village étant tombé au pouvoir des chrétiens, il fut obligé de fuir dans la montagne, et prit alors une résolution singulière : « Frère, dit-il à un mauvais chrétien, teinturier de son état, qui l'accompagnait dans sa fuite, nous sommes détestés de tout le monde. Aben Humeya nous tient le couteau sur la gorge, et, si les chrétiens nous prennent, nous n'échapperons pas à la corde. Un seul moyen nous reste : allons nous livrer à l'inquisition; nous en serons quittes avec elle pour une pénitence, mais du moins nous aurons la vie sauve. Moi, je suis trop connu à Grenade pour m'y présenter sans danger; prends les devans, et prie le saint-office de m'envoyer un ou deux familiers pour m'escorter. » Ce projet sourit au chrétien, et il fut décidé qu'il partirait seul, à la nuit tombante, de la caverne où ils étaient cachés; mais Aben Farax, malheureusement pour lui, se laissa surprendre par le sommeil avant le départ de son compagnon. Ce misérable, le voyant à sa merci, eut la pensée diabolique de le tuer, pour se faire un mérite de sa mort auprès de l'inquisition. Il saisit une pierre, et lui en donna tant de coups sur la tête, qu'il lui brisa les dents, les mâchoires, lui enfonça le nez, la bouche et les yeux. Le laissant pour mort, il se rendit à Grenade, où il se mit entre les mains du saint-office. Aben Farax demeura sans connaissance, pendant deux nuits et un jour, dans la caverne ensanglantée; le hasard ayant conduit là quelques Mores, ils l'aperçurent avec sa figure mutilée horriblement et ses blessures déjà pleines d'insectes. S'étant assurés qu'il respirait encore, ils le transportèrent charitablement dans leur village sans l'avoir reconnu, et le soignèrent si bien, qu'il guérit; mais quelle guérison! L'Abencerage resta défiguré au point que son visage, monstrueux à voir, n'avait plus forme humaine, et qu'on était obligé de lui insinuer les alimens avec un roseau, par un petit trou rond qui

lui servait de bouche. Pourchassé dans cet état par les armes victorieuses des chrétiens, il erra quelque temps dans l'Alpuxarra, en demandant l'aumône sur les grands chemins. Ainsi finit le dernier Abencerage, beaucoup moins chevaleresque, on le voit, que celui de M. de Châteaubriand. Quand l'histoire fait des drames, elle les fait poignans, terribles, et laisse bien loin derrière elle, dans sa brutale énergie, les fictions des poètes.

Le nouveau roi Aben Aboo obtint d'abord quelques succès; il reprit l'offensive et poussa la guerre avec vigueur dans le Val-de-Lecrin, en même temps que par ses ordres El Maleh soulevait la ville de Galère et les autres places situées sur les frontières du royaume de Murcie. Il était à craindre que ce royaume ne suivît l'exemple de l'Alpuxarra et que l'incendie ne gagnât par là le royaume de Valence, où les Morisques étaient en grand nombre. Ceux de Bentomiz et de Ronda continuaient impunément leurs ravages, et Aben Aboo sollicitait du roi d'Alger des renforts qu'il attendait d'un jour à l'autre, mais qui n'arrivèrent jamais.

Pendant ce temps, don Juan d'Autriche était toujours à Grenade, se plaignant avec amertume de l'inaction que lui imposait son frère Philippe II. Enfin, à force d'instances, il obtint la permission d'entrer lui-même en campagne, et partit de Grenade le 29 décembre 1569, avec toutes les forces qu'il put rassembler, forces insuffisantes, qu'il fallut augmenter plusieurs fois. Il avait avec lui, entre autres personnages éminens, le grand-commandeur de Castille et son mentor, son ami, don Louis Quixada, qui s'était distingué sous le règne précédent comme homme de guerre et comme honnête homme. Fils du mystère et de l'amour, don Juan d'Autriche avait ignoré long-temps qu'il avait pour père l'empereur. Seul dépositaire du secret de sa naissance, Quixada l'avait élevé, dès le berceau, comme son propre fils, et l'appelait même son neveu; l'enfant mystérieux l'appelait son oncle. Ils s'aimaient tendrement et ne s'étaient jamais quittés; mais cette campagne leur fut fatale. Après avoir affronté tant de fois la mort dans les batailles et les siéges les plus mémorables, le vieux compagnon de Charles-Quint fut tué d'un coup d'escopette dans une obscure rencontre de cette guerre sans gloire.

Don Juan reprit une à une, après des pertes considérables et des efforts inouis, toutes les places de la frontière murcienne, Galère, Séron, Tijola, Purchena, et, remontant le fleuve d'Almérie, il vint se camper à Padulès d'Andarax, sur le territoire de l'Alpuxarra. Tandis qu'il opérait à l'est, le duc de Sésa bataillait à l'ouest avec des alternatives à peu près égales de succès et de revers; enfin les deux divisions se réunirent au foyer même de l'insurrection, qui de ce moment ne fit plus que languir. Les négociations avaient recommencé pour la reddition du pays et se poursuivaient activement. Don Juan avait promis le pardon du roi (le pardon de Philippe II!) à tous ceux qui viendraient à résipiscence; Aben Aboo lui-même semblait prêt à déposer les armes, et Fernand Habaki, l'un de ses premiers lieutenans, vint de sa part à Padulès faire acte de soumission aux pieds du fils de Charles-Quint; mais Aben Aboo se ravisa tout d'un coup. Non content de désavouer Habaki, il le

tua, afin d'ensevelir son secret dans le silence du tombeau, et reprit les hostilités avec acharnement. Cependant le découragement s'était emparé des insurgés, et beaucoup reconnurent spontanément la loi du vainqueur; les autres se réfugièrent dans les bois, dans les cavernes de la Sierra-Nevada, où l'ennemi les traquait comme des bêtes fauves; sans places, sans vivres, sans munitions, ils s'affaiblissaient tous les jours, les vides faits dans leurs rangs ne se comblaient pas. Ce n'était plus une guerre, c'était une chasse.

Don Juan retourna à Grenade, puis à Madrid, pour aller de là prendre le commandement de la flotte chrétienne qui devait s'immortaliser à Lépante; mais ce radieux météore s'éteignit vite. Le jeune vainqueur du croissant alla mourir en Flandre, à trente ans, d'un mal foudroyant, inconnu. Sa gloire avait-elle porté ombrage au défiant Philippe II? Le sombre hôte de l'Escurial avait-il craint de voir l'amour des peuples se porter sur cette jeune et brillante tête, et le poison ne serait-il point venu en aide à ses terreurs? Des historiens l'ont affirmé, et la postérité n'a point traité leur imputation de calomnie.

Le duc d'Arcos, qui commandait à Ronda, passa à Grenade pour achever l'œuvre de don Juan d'Autriche. Il ne restait plus qu'une tête à frapper pour en finir avec la révolte. Cette tête était celle d'Aben Aboo; on ne pouvait l'atteindre par la force, on eut recours à la trahison. Aben Aboo, fugitif, errait de caverne en caverne dans les sierras de Berchulez et de Trevelez. A peine lui restait-il encore quatre cents hommes; ses auxiliaires turcs et marocains l'avaient eux-mêmes abandonné pour repasser en Afrique. Toute sa confiance dans cette extrémité reposait sur son secrétaire Abu Amer, qui la méritait à tous égards, et sur un monfi nommé Gonzalo Sénix, qui nourrissait contre le roi de l'Alpuxarra une secrète inimitié. C'est à ce cœur vindicatif que la trahison s'adressa, certaine de ne trouver aucune résistance. Une correspondance clandestine se noua entre Gonzalo Sénix et don Léonard Rotulo, gouverneur chrétien du préside de Cadiar, par l'intermédiaire d'un orfèvre de Grenade nommé Barredo, à qui son commerce avait créé des relations nombreuses dans le pays. Aben Aboo eut quelques soupçons de ce qui se tramait; il prit une nuit avec lui Abu Amer, et, suivi d'une quarantaine d'*escopeteros*, se rendit à la caverne de Sénix, située dans les flancs inaccessibles du mont Huzum, entre Berchulez et Mécina de Bonbaron. Il laissa son monde à quelque distance, afin de ne pas éveiller la méfiance du monfi, et entra seul dans la grotte. Il lui demanda quelles affaires il avait avec Barredo. « J'allais le dire à votre seigneurie, répondit Sénix. Sachez que nous correspondons pour votre bien et pour celui de tous les malheureux qui languissent dans ces cavernes. Le président de Grenade nous offre notre grace, à la condition que nous nous soumettions à sa majesté; nous serons libres d'aller vivre où bon nous semblera, sans compter les graces et les faveurs qui pleuvront sur nous. » A ces mots, il produisit une lettre de Barredo, où toutes ces belles promesses étaient exprimées au nom du président Deza et du duc d'Arcos. Aben Aboo entra dans une grande colère, et, jetant sur le monfi des regards terribles, il s'écria que tout cela n'était que men-

songe et trahison. Là-dessus, il voulut sortir de la grotte pour appeler Abu Amer; mais Sénix, qui avait avec lui six de ses parens, gens déterminés et prêts à tout, le terrassa d'un coup de crosse sur la tête, puis l'acheva avec une pierre qui lui tomba sous la main. Les meurtriers cachèrent le corps de leur victime, et le lendemain le transportèrent secrètement sur un âne à la forteresse de Cadiar. Là, pour qu'il ne répandît pas d'odeur, ils l'ouvrirent et le salèrent après l'avoir empaillé. Informé de ce qui s'était passé, le duc d'Arcos ordonna que le cadavre fût conduit à Grenade avec les Mores qui s'étaient soumis. Voici en quels termes un témoin oculaire raconte cette étrange cérémonie.

« Ils entrèrent dans la ville au milieu d'un grand concours de gens désireux de voir le corps du traître qui avait porté en Espagne le titre de roi. En avant marchait Léonard Rotulo, gouverneur de Cadiar. Il avait à sa droite François Barredo, et à sa gauche Sénix, qui portait l'escopette et le cimeterre d'Aben Aboo; tous les trois étaient à cheval; le corps suivait sur une mule, soutenu et habillé de manière à paraître vivant; des deux côtés marchaient les parens de Sénix, armés d'arquebuses et d'escopettes. Après eux arrivaient les Morisques soumis, avec leurs bêtes de somme et leurs bagages, portant, les uns des arbalètes sans corde, les autres des arquebuses sans batterie. La compagnie de Louis d'Arroyo bordait la haie, et Jérôme Oviedo, commissaire de la guerre auprès des provinces réduites, fermait la marche avec un escadron de cavalerie. C'est ainsi qu'ils entrèrent en faisant des salves de mousqueterie, auxquelles répondait l'artillerie de l'Alhambra. Ils se rendirent droit au palais de l'Audience, où les attendaient le duc d'Arcos, le président don Pedro de Deza, les membres du conseil et un grand nombre de gentilshommes et de citoyens. Rotulo, Barredo et Sénix mirent pied à terre et allèrent baiser la main au duc et au président. En leur faisant sa révérence, Sénix leur remit le cimeterre et l'escopette d'Aben Aboo. « J'ai fait, leur dit-il, comme le bon pasteur : ne pouvant ramener à son seigneur la brebis vivante, j'en ai ramené la peau. » Le duc prit les armes en les remerciant tous les trois du bien qu'ils avaient fait dans cette circonstance, et leur promit de solliciter pour eux du roi des récompenses particulières. Il fit ensuite traîner sur la claie et couper en quartiers le cadavre d'Aben Aboo, dont la tête, renfermée dans une cage de fer, fut exposée sur la porte del Rastro, qui mène à l'Alpuxarra. On mit au-dessus l'inscription suivante : « Ceci est la tête du traître Aben Aboo; que personne n'y touche, sous peine de mort! »

Sénix reçut avec sa grace la liberté de sa femme et de sa fille, qui étaient au nombre des prisonnières, et, de plus, une pension annuelle de 5,000 maravédis. Un historien du temps, don Diego de Mendoza, qui, lui aussi, a raconté la guerre des Morisques, ajoute que Barredo reçut du roi, pour prix de son stratagème, 6,000 ducats et une maison à Grenade, qui avait appartenu à un More chassé du royaume. Depuis, il passa plusieurs fois en Barbarie pour racheter des captifs, qui le tuèrent eux-mêmes dans un repas. Le fidèle Abu Amer, qui, jusqu'au dernier moment, avait refusé de se soumettre,

fut pris dans un combat, et subit, vivant, le supplice qu'on avait infligé au cadavre de son maître Aben Aboo.

La guerre était finie; les vaincus passèrent en grand nombre au Maroc, où ils s'enrôlèrent dans l'armée d'Abdul-Malech, sous le nom d'*Andaloux*, et contribuèrent à la victoire d'Alcazar-Kébir, où périt dom Sébastien de Portugal. Ceux des Morisques qui préférèrent la soumission à la fuite furent internés dans les différentes provinces du royaume, comme l'avaient été auparavant leurs frères de l'Albaycin et de la Vega. Les terres de l'Alpuxarra furent distribuées à des colons venus en grande partie de la Galice et des Asturies. Quarante ans plus tard, les Morisques furent chassés en masse de cette Espagne, qu'ils avaient si long-temps possédée et fécondée de leurs sueurs (1). Le fanatisme religieux, qui après tout a fondé la monarchie espagnole, cette sentinelle avancée de la chrétienté, l'emporta, dans cette occasion, sur l'intérêt matériel. L'industrie, le commerce de la Péninsule, son agriculture surtout, ne se sont jamais relevés de l'atteinte que leur a portée l'expulsion des Mores; mais enfin l'unité péninsulaire est constituée, et l'islamisme a été refoulé pour toujours vers son berceau.

Remarquons, avant de quitter cette Vendée musulmane, que Calderon, contemporain du dernier décret d'expulsion émané de Philippe III, ou, pour mieux dire, du duc de Lerme, a pris visiblement parti pour les vaincus dans sa belle comédie du *Siége de l'Alpuxarra*. Cette pièce semble une œuvre de réaction; tout l'intérêt y porte sur les Mores; leur rébellion est réhabilitée, leurs griefs sont énumérés, exagérés même dans des vers que signerait un bon musulman. Le sujet du drame est historique. Un chevalier more des environs d'Almérie, don Alvar Tuzani, avait perdu sa maîtresse, la belle Maleha, au sac de Galère; il retrouve parmi les cadavres son chaste corps, percé de deux coups mortels à la poitrine, et jure de la venger à tout prix sur l'indigne chrétien qui avait pu ravir au monde tant de beauté; il s'enrôle, pour le chercher, dans l'armée chrétienne, et le découvre dans le soldat Garcès. Il y a là une scène pathétique et terrible. Enfermé par hasard avec Tuzani dans la prison d'Andarax, Garcès avoue son meurtre, et, dans le portrait qu'il fait de sa victime, Tuzani reconnaît sa Maleha : il tue le meurtrier d'un coup de poignard, et s'échappe; mais il est repris et conduit en présence de don Juan d'Autriche, qui lui accorde son pardon à la sollicitation de sa sœur. Or, c'est ainsi, comme dit le poète, que finit *Aimer après la mort, ou le Siége de l'Alpuxarra*. Quoique le jeune et brillant don Juan intervienne dans la pièce pour la dénouer, comme l'antique *deus ex machina*, il y fait une assez triste figure et s'y trouve entièrement éclipsé, non-seulement par le héros du drame, mais encore, — voyez l'audace — par Ferdinand de Valor, qui n'est autre, on s'en souvient, que le roi d'un jour Aben Humeya. Il y a bien çà et là quelques restrictions, quelques ré-

(1) J'ai vu à Madrid un manuscrit espagnol, écrit par un Arabe, à l'usage des Morisques qui avaient oublié leur langue maternelle. C'est une suite de préceptes entremêlés d'observations sur l'Espagne et la cour de Philippe III.

ticences; mais ce sont des sacrifices faits au préjugé populaire, qui, bien loin de déguiser la partialité du poète, la font paraître au contraire dans tout son jour. Ces légers palliatifs n'entament pas le fond du drame : quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, le héros de la pièce est un More, et le personnage odieux, un chrétien. Je m'imagine que le parterre de Madrid ne dut pas assister sans une extrême surprise à la représentation de cette comédie généreuse et téméraire. Louer des révoltés, des musulmans, en face de sa majesté catholique, à la barbe des inquisiteurs..., quel scandale! Il n'est pas bien certain que, sur ses vieux jours, Calderon, devenu prêtre et dévot, n'ait pas fait pénitence, et que le saint auteur des *Autos sacramentales* n'ait pas désavoué l'auteur profane du *Siége de l'Alpuxarra.*

Ces préliminaires se sont beaucoup étendus, trop peut-être. Revenons à notre point de départ, car il s'agit ici d'un voyage, non d'une histoire. Partons enfin pour l'Alpuxarra, maintenant que nous avons pris une connaissance générale des choses et des hommes qui ont fait un nom à cette terrible contrée.

II.

Je sortis de Grenade le 4 juillet, à quatre heures du matin : c'était l'époque des grandes chaleurs, il fallait profiter des premières heures de la journée; dès huit heures, le soleil est brûlant. Je montais un cheval de louage assez bon. L'inévitable *mozo,* qui cumule les fonctions d'écuyer, de fourrier et de guide, me suivait sur une mule rétive chargée de mon léger bagage. Comme le pays est loin d'être sûr (quel pays est sûr en Espagne?), l'intendant de Grenade, qui alors était M. Alexandre Mon, aujourd'hui ministre des finances, m'avait donné pour escorte deux carabiniers du fisc, *dos carabineros de la real hacienda*, bien montés et armés jusqu'aux dents. J'avais moi-même dans mes fontes une paire de pistolets biscaïens, et à ma selle pendait un rétac, *retaco*, sorte de tromblon fort court que les contrebandiers portent sous leur manteau et qu'on charge jusqu'à la gueule. Je ne parle que pour mémoire d'un yatagan maure qui brillait à ma ceinture. Tout cela réuni ne laissait pas de composer un arsenal fort respectable, et c'est ce qu'il fallait, car on va en partie de plaisir comme à la guerre dans cette bienheureuse Espagne. La petite caravane ne fut au complet qu'à Armilla, village situé à une lieue de Grenade; un des carabiniers s'était fait attendre, la mule n'était pas chargée à l'heure fixée, que sais-je encore? Si, comme l'affirme le sage Franklin, le temps est l'étoffe des choses, on peut dire de l'Espagnol qu'il taille en plein drap; il n'est jamais pressé; n'arrivera-t-il pas toujours assez tôt? *Mañana* et *que importa?* demain! et qu'importe? sont les deux mots favoris du vocabulaire et de la philosophie péninsulaire; un voyage au-delà des Pyrénées est une école de patience et de résignation.

Alhendin est le dernier village de cette *vega* ou campagne de Grenade, à mon avis, beaucoup trop vantée; qu'y voit-on en effet? Du blé, toujours du blé et encore du blé. Ce n'est pas la peine de venir si loin pour en voir; il suffit d'aller en Beauce. Quant à ces citronniers, à ces orangers dont on la

dit couverte, ils ne fleurissent, hélas! que dans l'imagination des poètes; la température de la vega est trop froide pour qu'ils puissent y passer l'hiver en plein vent. Encore une illusion dont il faut porter le deuil! Passé Alhendin, le terrain, jusqu'alors plat et uni, commence à se briser et s'accidente de plus en plus. Un étroit défilé s'ouvre et débouche au pied d'une éminence d'où la vue embrasse la vega tout entière, Grenade au bout et le magnifique déploiement de la Sierra-Nevada, dont les deux grands pics rivaux, Mulehacen et la Veleta (1), sont couverts de neige en toute saison; de là l'épithète de *Nevada*, donnée à cette admirable montagne. Le Xénil en descend et serpente à travers les moissons d'or, pour aller baigner les tours vermeilles de l'Alhambra. On dit que le dernier roi more, Abu Abdalla, surnommé *Rey Chico* (roi petit) dans les romances espagnoles, s'arrêta sur cette colline en partant pour son exil de l'Alpuxarra, et ne put retenir un profond soupir en voyant sa chère Grenade pour la dernière fois. Son visir, Joseph Aben Tomixa, qui l'accompagnait, lui dit : « Réfléchissez, seigneur, que les grandes infortunes, pourvu qu'on les supporte avec force et courage, rendent les hommes aussi fameux dans l'histoire que les grandes prospérités. — Hélas! répondit en pleurant le pauvre roi détrôné, quelles adversités égalèrent jamais les miennes! — Tu as raison, lui dit alors sa mère Zoraya, de pleurer comme une femme le royaume que tu n'as pas su défendre comme un homme. » Ce lieu s'appelle encore aujourd'hui *Soupir du More*.

Au-delà de cette colline commence le Val-de-Lecrin, dont le nom arabe signifie vallée d'allégresse; le pays en effet m'a semblé riant, bien cultivé, bien planté, plus varié surtout, et beaucoup plus pittoresque que la monotone et trop fameuse vega grenadine. Abritée contre les vents du nord par la Sierra-Nevada, la terre y est propre à toutes les cultures; l'olivier y abonde, les arbres les plus délicats, l'amandier, l'oranger, le citronnier, y prospèrent sans effort; ajoutez à cela le charme et la fraîcheur des eaux courantes qui sillonnent en tous sens ces campagnes privilégiées. Le premier village du val est Padul, le second Dureal, peuplés tous deux de laboureurs et de jardiniers. La route, d'abord assez commode et presque accessible aux charrettes, sinon aux carrosses, devient rude, rocailleuse, difficile, et suit brutalement les aspérités du terrain. Un ravin s'ouvre-t-il? elle descend à pic jusqu'au fond et remonte ensuite en ligne droite le revers opposé, si escarpé qu'il soit. Quoiqu'il fût de bonne heure encore, la chaleur était déjà si forte, qu'il fallut faire une halte au hameau de Talara pour laisser rafraîchir les montures; mais l'hôtellerie ou *venta* était si dénuée, si sale, si repoussante, que je n'y voulus pas même entrer et m'allai coucher sous les oliviers, au pied d'une longue arête de rochers taillés en scie, et dont les têtes chauves se dessinaient en gris pâle sur le bleu foncé du ciel. Les oiseaux se taisaient, en revanche toutes les cigales de la province chantaient en chœur dans les champs moissonnés de la veille.

A mesure qu'on avance, le pays devient plus montagneux et par conséquent

(1) Le pic de Mulehacen a 1,800 toises de haut; la Veleta, une trentaine de moins.

plus pittoresque; il a dans la physionomie quelque chose du Cilento, cette partie inexplorée de la province de Salerne où est le cap de Palinure. On arrive à travers les grenadiers à Beznar, où Aben Humeya fut élu roi. L'élection se fit en plein air, comme au temps des patriarches, au milieu d'un champ d'oliviers; don Diégo de Mendoza nous a conservé les détails de cette cérémonie dans son *Histoire de la Guerre de Grenade*. Les femmes assistaient à l'élection, séparées des hommes, qui eux-mêmes étaient divisés en trois catégories distinctes : les veufs, les célibataires, les maris. On commença par les prières d'usage; les prêtres ou *f'kis* n'eurent garde d'oublier les prophéties accommodées à la circonstance et les horoscopes tirés de la conjonction des astres. Quatre bannières plantées en terre dans la direction des quatre points cardinaux flottaient au gré du vent, et l'élu royal eut grand soin de tourner le visage du côté du soleil levant, emblème de sa grandeur naissante. Revêtu d'une robe de pourpre et ceint d'une écharpe éclatante, il leva le pied droit, et, se prosternant devant lui, le dernier Abencerage Aben Farax baisa en signe d'obéissance la terre qu'il avait foulée. Le peuple alors le porta sur ses épaules en criant : Dieu bénisse Mahomet Aben Humeya, roi de Grenade et de Cordoue! Tel était le mode d'élection des anciens rois mores d'Andalousie, et aujourd'hui encore la même cérémonie se pratiquerait sans doute au Maroc, si quelque usurpateur heureux, Abd-el-Kader ou tout autre, venait à prendre la place d'Abderrhaman. Les coutumes des Mores sont immuables, les siècles passent sans les altérer, tout marche autour de ces tribus opiniâtres, elles seules demeurent immobiles et opposent une invincible inertie à la marée montante de la civilisation européenne.

Après Beznar vient Tablaté, dont le pont, jeté hardiment sur un ravin de deux ou trois cents pieds de profondeur, passe pour la clef de l'Alpuxarra; aussi en est-il fréquemment question, dans les récits de la guerre des Morisques, comme d'un point militaire de la plus haute importance. Prise et reprise tour à tour par les deux armées, cette position fut le théâtre de luttes acharnées et d'affreux massacres. Quand le marquis de Mondejar voulut s'en emparer pour la première fois, il trouva le pont rompu. Campés sur les hauteurs du bord opposé, les ennemis n'avaient laissé sur l'abîme qu'une frêle planche dont la vue seule donnait le vertige. L'armée espagnole s'arrêta court devant cet obstacle infranchissable; personne n'osait tenter un passage si périlleux; c'est bien ce que les Mores avaient prévu, et ils ne prenaient pas seulement la peine de le défendre. Tout à coup un franciscain, nommé Christoval de Molina, sort des rangs chrétiens; le crucifix dans une main, son épée dans l'autre et sa rondache accrochée à l'épaule, il tente bravement l'aventure au milieu d'une grêle de flèches et de balles qui pleuvaient sur lui des hauteurs voisines. Deux soldats l'imitent et le suivent de près sur la planche..., j'allais dire sur la corde tendue; l'un des deux tombe et arrive en pièces au fond du précipice; l'autre passe sans accident, et touche heureusement la berge opposée, précédé du moine intrépide. Électrisée par leur exemple et leur succès, l'avant-garde marche sur leurs traces, et bientôt

l'armée entière franchit homme à homme le gouffre béant sous ses pieds. Le pas est forcé, la victoire reste aux chrétiens; mais ils en profitèrent mal, et prirent si peu de précautions pour assurer leurs cantonnemens, que, surpris quelques jours après dans le village où ils s'étaient établis, ils y furent massacrés jusqu'au dernier par les monfis. Ces souvenirs guerriers sont bien loin de nous, et ces contrées, jadis si turbulentes, sont rendues depuis longtemps au calme, à la paix des travaux rustiques. Arrivé sur ce pont redoutable, je n'y trouvai ni arquebusiers chrétiens ni arbalétriers mores, mais une belle jeune fille aux yeux bleus, qui me présenta gracieusement des fruits dans une corbeille de jonc.

Le site est sauvage et semble avoir été tourmenté, bouleversé par la fureur des eaux diluviennes, ou par quelque tremblement de terre inconnu. Le sol est partout sillonné de crevasses profondes, et d'énormes quartiers de roc gisent entassés pêle-mêle les uns sur les autres, comme les débris d'une montagne écroulée; c'est à peine si, en quarante siècles, une végétation maigre et chétive a pu mordre sur ces blocs rebelles à toute culture. Peu à peu cependant, cette âpre nature s'adoucit, la plaine reverdit, les collines se boisent; viennent d'abord les châtaigniers, puis les oliviers, les mûriers, et enfin les citronniers, les orangers, inséparables, dans notre imagination, de ces contrées méridionales. Les vignes, qui, de juillet à décembre, donnent un raisin délicieux, se suspendent amoureusement aux bras touffus des alisiers; des sources jaillissent du pied des coteaux; des ruisseaux murmurent et fuient de tous côtés à travers les bois et les prés aromatiques. Beaucoup de ces eaux sont minérales, et attirent dans la belle saison les malades et les oisifs des quatre points de l'Andalousie. Ajoutons qu'en fouillant les flancs de ces collines charmantes, on découvre des marbres qui ont l'éclat de la nacre, et une albâtre qui figure l'agate. Le pic de la Veleta, ce roi glacé de la Sierra-Nevada, protège au nord ce paradis de verdure.

Il y avait long-temps que je n'avais joui d'une si belle nature et d'une si belle soirée; le soleil baissait; les hauteurs de la sierra se teignaient déjà de la pourpre vive du couchant; tout imprégnée du subtil et puissant parfum des orangers, la brise des montagnes rafraîchissait l'atmosphère embrasée, et ravivait en passant les plantes brûlées par les ardeurs du soleil. Le grand et beau village de Lanjaron, un bourg, si vous voulez, bâti au milieu de cet Éden champêtre, n'est qu'une longue rue droite qu'il me fallut traverser d'une extrémité à l'autre. Les hommes étaient sans doute aux champs, car je n'en vis pas un seul dans le village; mais les femmes, en revanche, y étaient au grand complet. Elles prenaient le frais au seuil de leurs maisons; celles-ci filaient, celles-là brodaient, quelques-unes chantaient sur la guitare. La plupart étaient blondes, chose rare en Espagne, et toutes, suivant la mode andalouse, portaient coquettement dans leurs cheveux une rose épanouie. En passant sous le feu croisé de tous ces beaux yeux curieux et moqueurs, j'entendis voltiger à mes oreilles les remarques les plus piquantes et les plus singuliers commentaires. Les timides chuchottaient et souriaient en tapinois; les autres s'in-

terpellaient hardiment d'une porte à l'autre en se montrant du doigt la caravane, et l'on riait, Dieu sait comme ! car on avait les dents blanches. Le pauvre voyageur n'était pas épargné, et la charité chrétienne n'inspirait pas, on le devine, la verve de ces railleuses impitoyables. La pointe acérée de leurs bons mots piquait au vif; leurs quolibets mordaient jusqu'au sang. Un lézard tombé dans une fourmilière n'y eût pas été mieux dépecé, et n'en serait pas sorti en plus mauvais état; mais le moyen de se fâcher, elles étaient si jolies !

Lanjaron passé, on descend par une pente abrupte dans un torrent indompté, où l'on marche quelque temps au bruit des moulins et des cascades. On traverse ensuite un pays couvert, d'où l'œil s'égare à perte de vue dans un dédale immense de montagnes enchevêtrées les unes dans les autres, et qui, sous le nom général de la *sierra de Luxar*, vont mourir au Château de Fer, sur les marines de Motril et d'Adra. Les tons dorés et chauds du couchant s'étaient affaiblis, puis éteints; les premières crêtes de l'Alpuxarra ondoyaient devant moi dans les brumes blafardes du crépuscule, et au-dessus des autres cimes, bien haut dans la nue, se dessinaient pâles, mornes, menaçans comme deux spectres gigantesques, les pics souverains de la sierra neigeuse, Mulehacen et la Veleta. Un diadème d'étoiles couronnait leurs têtes blanches.

La nuit nous surprit au milieu d'un second torrent où finit le Val-de-Lecrin, et qu'on passe à gué comme tous les autres. Nous abordâmes fort tard et fort las à Orgiva, où je reçus par compensation l'hospitalité d'un compatriote. L'aubergiste était Français, Auvergnat de naissance et chaudronnier de son métier. L'Espagnol a fort peu d'estime pour cette profession, qui jadis était l'apanage exclusif des gitanos; aujourd'hui cependant, il faut bien le dire, quelque humiliant que soit cet aveu pour l'amour-propre national, nos concitoyens font concurrence aux fils de la Bohême, et s'en vont exercer par-delà les Pyrénées leur industrie nomade; bien plus, ils tondent les mules et hongrent les poulains nouveau-nés, ce qui, en Espagne, est regardé comme le dernier terme de la dégradation. Nonobstant le préjugé péninsulaire, l'enfant du Cantal, passant par Orgiva, avait touché le cœur de la *posadera*, qui pour lors était veuve, et l'avait épousée, elle et sa *posada*. Je voudrais faire ici leur éloge; malheureusement l'hôtelière était laide, l'hôtellerie était sale, et quant à l'hôte, quoiqu'il m'eût servi le vin du curé, c'est-à-dire le meilleur du cru, je n'ai jamais payé plus cher un plus mauvais souper. Joignez à cela que l'honnête Auvergnat s'entendit avec le non moins honnête mozo pour me faire payer la dépense des montures, laquelle, selon nos conventions, n'était pas à ma charge. — Orgiva, gros bourg bâti au pied de l'Alpuxarra, forme un petit canton distinct qui confine avec les montagnes au midi, et au nord avec Torbiscon. La population s'adonne aux travaux agricoles. Quoiqu'inégal et coupé, le territoire est fertile en produits de toute espèce, et les procédés ruraux des anciens Mores y sont restés en usage comme dans les huertas de Valence et de Murcie.

Le jour suivant, j'étais à cheval une heure avant le jour. Une descente rude et pierreuse nous conduisit au fleuve Guadalfeo, qu'il nous fallut traverser

à gué en cinq ou six endroits, à la lueur des dernières étoiles; grossi par une fonte subite des neiges de la Sierra-Nevada, le fleuve roulait alors des eaux profondes et très rapides; le passage n'était donc pas sans péril, surtout au milieu des ténèbres, et mon cheval perdit pied plusieurs fois. Les chevaux de mes carabiniers n'étaient pas meilleurs nageurs, et nous allions tous à la dérive, qui d'un côté, qui de l'autre, d'une manière alarmante. La mule même et le mozo fripon faillirent se noyer de compagnie. Pourtant tout le monde finit par s'en tirer; mais au-delà du fleuve, de nouvelles fatigues nous attendaient : nous rencontrâmes un sentier plus raide encore et plus rocailleux que celui par lequel nous étions descendus. Il n'était que cinq heures du matin, et déjà les bouffées d'un vent chaud et sec qui me frappaient le visage annonçaient une journée caniculaire. Le soleil se leva tard pour nous, et nous le vîmes briller sur les hauteurs long-temps avant d'être atteints par ses rayons, car nous marchions au fond d'une *rambla*, nom qu'on donne en Espagne à de longs et profonds ravins creusés entre deux montagnes et qui facilitent l'écoulement des eaux; ces ravins servent aussi de route d'un village à l'autre, si bien qu'aux temps des crues, les communications sont complètement interceptées. Au-delà des Pyrénées, on ne se préoccupe pas de si peu de chose; si l'on ne peut voyager, eh bien! l'on ne voyage pas. Les affaires en souffrent, qu'importe? demain les eaux baisseront, et alors on passera. *Demain!* et *qu'importe?* j'ai déjà dit que ces deux mots étaient l'expression trop fidèle du caractère espagnol.

La *rambla* où j'étais alors, et où je restai toute la matinée, forme le lit du fleuve de Cadiar, que je passai bien quarante fois en quatre heures. Quelle monotonie! quel ennui! serré, pressé entre deux parois nues et hautes de huit à neuf cents pieds, le voyageur ne voit rien à droite, rien à gauche; devant lui, un long ruban blanc se déroule indéfiniment, à mesure qu'il avance. Quand ce n'est pas dans l'eau, on marche sur des caillous ronds qui roulent sous le pied des chevaux avec un bruit de ferraille étourdissant. Quelques saules et deux ou trois moulins sont les seuls accidens de ce paysage insipide et desséché. Je me trouvais alors dans la sierra de Contraviesa, qui court parallèlement à la Sierra-Nevada, dont elle forme le premier échelon du côté de la Méditerranée. Les Arabes l'appelaient la *sierra de l'Air,* sans doute à cause des grands vents qui y soufflaient de leur temps, mais qui ne s'y faisaient guère sentir à l'époque de mon passage. On m'avait promis des liéges séculaires, des chênes antédiluviens; je ne sus voir, hélas! que de maigres arbustes suspendus piteusement aux flancs des rochers. Ce qu'il y a de plus rare en Espagne, ce sont les bois; c'est une si bonne fortune d'en rencontrer en voyage, qu'il n'y faut jamais compter. Le fleuve, si je l'avais remonté jusqu'au bout, m'eût conduit à Cadiar, ce village de l'Alpuxarra où la compagnie du capitaine Herrera fut égorgée pendant son sommeil par les monfis d'Aben Farax, le dernier Abencerage; j'aperçus de loin ce village par une échappée, mais je n'y montai point : je comptais pénétrer dans l'Alpuxarra par le revers opposé, et mon itinéraire me conduisait directement à Almérie.

Je quittai donc, et sans regret, cette première *rambla* pour une seconde aussi déserte, aussi profonde, mais beaucoup moins large que celle de Cadiar. La nouvelle *rambla* ne donnait passage à aucun fleuve, pas même au plus mince ruisseau; seulement quelques sources y filtraient péniblement à travers les sables fins et brûlans qui avaient remplacé les caillous roulés du matin. Il y avait bien çà et là des myrtes et des buissons de pins maritimes, mais si bas, si chétifs, que des nains seuls auraient pu s'y abriter. La chaleur était suffocante; des deux côtés s'élevaient de grandes masses de terre blanche dont la réverbération brûlait les yeux, cette gorge étroite était une véritable fournaise. Pas un souffle n'agitait l'air, pas un nuage ne voilait, ne tempérait les rayons de ce soleil incendiaire; on pouvait tout aussi bien se croire dans quelque défilé du Sahara. La caravane avançait lentement, car les chevaux enfonçaient dans le sable, et les taons les déchiraient. Mes carabiniers, qui avaient commencé la journée en chantant, ne chantaient plus et soupiraient ardemment après une *venta* qu'ils savaient être dans ces parages. La mule baissait l'oreille, le *mozo* vivait sur la même espérance que les carabiniers; moi-même, à vrai dire, je commençais à m'apercevoir que j'étais à jeun, qu'il était midi, et que nous étions en selle depuis trois heures du matin. Enfin la venta si désirée parut à l'horizon et fut saluée par les hennissemens et les hourras combinés des chevaux et des cavaliers.

Après une halte réparatrice dans un bois d'orangers, trésor d'autant plus précieux à pareille heure qu'il était moins attendu, nous poursuivîmes notre route de rambla en rambla. Je ne saurais dire précisément où j'étais, car nous avions l'air de tourner sur nous-mêmes dans un labyrinthe dont notre guide avait à peine le fil. Tout ce que je sais, c'est qu'on suivait toujours la lisière de l'Alpuxarra, à travers les plis et replis de la Contraviesa. Tous ces défilés se ressemblent, sauf un cependant qui me frappa et que j'entendis nommer, si j'ai bonne mémoire, Burdamarela. Figurez-vous deux arêtes de rochers rouges taillés et découpés de la manière la plus bizarre, ceux-ci en aiguille, ceux-là en coupole, d'autres en statues fantastiques, tous également pittoresques; un ruisseau rouge aussi, et qu'on prendrait pour un ruisseau de sang, tombe en cascade le long de leurs flancs décharnés et va faire tourner au fond de cet abîme, digne de l'enfer de Dante, le plus prosaïque de tous les moulins. Par un contraste étrange et charmant, une grande et belle fille aux yeux noirs, aux dents blanches, la première figure humaine que j'eusse rencontrée de la journée, me vint présenter gracieusement de l'eau qu'elle avait puisée dans un vase de bois; elle ne pouvait certes me faire un cadeau plus agréable, et ne voulut accepter en échange qu'une place dans mes prières *por la pobre Alpuxarreña*, pour la pauvre habitante de l'Alpuxarra.

Était-ce vraiment la fille du moulin, ou n'était-ce pas plutôt la bonne fée des voyageurs? Le mozo sournois prétendit, lui, que c'était une sorcière, et qu'elle avait jeté un sort sur sa mule, parce que sa mule perdit un fer dans la rencontre. Il fallut quitter les bas-fonds et monter au hameau perdu de Barita, où l'on ne trouva ni fer ni maréchal-ferrant; force fut de pousser

tant bien que mal jusqu'à Beninar, où l'on fut plus heureux. Ces deux villages, situés l'un et l'autre au-dessus du large fleuve d'Adra, que l'on passe sans pont, cela va sans dire, appartiennent aux anciennes tahas de Cehel ou Zueyhel, et sont aujourd'hui dans les limites de l'Alpuxarra. Mais quels villages, grand Dieu! je renonce à les peindre. Imaginez tout ce que vous pourrez de plus désolé, de plus désespéré, vous resterez encore au-dessous du réel. Et les habitans, quel air sauvage! quel abandon d'eux-mêmes! quels haillons! quelle ignorance de tout! Oubliés par la civilisation au milieu de rochers stériles qu'ils grattent de père en fils pour leur faire rendre un peu de blé, un peu de vin, les choses de première nécessité, ils sont aussi loin de l'Europe que s'ils habitaient les hautes vallées de l'Atlas ou de l'Hymalaya. Notre irruption à Beninar fit évènement : la boutique, que dis-je? la caverne du maréchal fut bientôt assiégée, envahie par la population tout entière. Les femmes étaient les plus curieuses et les plus importunes; elles me tiraient toutes à la fois par mes habits pour savoir de quelle étoffe ils étaient faits, et si j'étais de chair et d'os comme tout le monde. Pendant ce temps, les enfans en chemise ou sans chemise me grimpaient aux jambes, tandis que leurs pères et leurs grands-pères jetaient à la dérobée sur mon escorte et sur moi des regards sombres et farouches. Nul doute que, si j'eusse été seul, ces bédouins de l'Espagne seraient allés m'attendre, l'escopette à la main, au coin du premier bois ou du premier rocher. Ce jour-là, j'en ai la conviction profonde, je dus la vie ou du moins ma bourse aux deux carabiniers de l'innocente Isabelle.

J'avais marché tout le jour au fond de ravins étouffés, j'avais besoin d'air et d'espace; mon désir fut satisfait : la longue et pénible côte de San-Roque me conduisit sur un vaste plateau découvert où l'horizon s'ouvrit tout d'un coup devant moi. La sierra de Gador m'apparut de là dans tout son développement. Ce n'est pas, certes, une vue riante; au contraire, cette montagne, célèbre par ses mines de plomb, ne l'est pas moins par sa sécheresse. Je n'y découvris pas un seul arbre, mais cette aridité même ne manque pas d'une certaine grandeur. Du plateau de San-Roque, on descend dans les belles campagnes de Berga, c'est-à-dire que l'on passe brusquement et sans transition de l'Afrique à l'Italie ; je dis l'Italie, car j'ai trouvé à Berga des scènes et des sites champêtres que je n'ai vus nulle part en Espagne : l'Espagne, en général, est fort peu champêtre. Ici, par exception, les villa et les métairies sont disposées coquettement comme en Toscane et cachées à demi sous l'ombrage des figuiers et des oliviers; la vigne est soutenue sur des piliers blancs et retombe en guirlandes chargées de grappes; les grenadiers et les lauriers-roses servent de clôture et forment aux bords du chemin de ravissans massifs. La lune s'était levée et jetait sur cette fraîche et riante nature des lueurs mystérieuses; la sierra de Gador se dessinait en noir sur le fond étoilé du ciel.

L'hôte à qui j'eus affaire ce soir-là n'était pas un compatriote; je ne m'en trouvai ni mieux ni plus mal : la posada de Berga vaut celle d'Orgiva. Le bouge qu'on m'y donna sous le nom pompeux de chambre noble (*cuarto caballero*)

était si exigu, si étouffant, si fétide, et le lit me parut tellement suspect, que je me réfugiai sur la terrasse (*sotea*), et passai la nuit à la belle étoile, enveloppé dans mon manteau. Le maître du logis ne s'en formalisa nullement. Le posadero espagnol ne compromet pas pour si peu sa gravité majestueuse et sa sublime indifférence; rien ne l'émeut, rien ne l'étonne; son flegme est magnifique, sa froideur impose, son accueil est celui d'un palatin; loin de souhaiter la bienvenue aux voyageurs, il les honore à peine d'un regard. Sa maison est ouverte, entrez-y; quant au reste, c'est à vous d'y pourvoir.

Le jour était depuis long-temps levé quand je partis le lendemain pour Dalias, et je fis la route, qui n'est que d'une lieue, mais une lieue d'Espagne, avec les paysannes qui portaient gaiement au marché, dans de petits paniers de sparte, des légumes, des fruits, surtout des figues, et déjà des raisins. Elles n'avaient pas la grace et la beauté des femmes de Lanjaron (il n'y a qu'un Lanjaron sous le ciel des Espagnes), mais c'était la même désinvolture, les mêmes propos libres et hasardés. Leur jupon court et retroussé jusqu'à mi-jambe leur donnait un air leste et provocant; leurs yeux noirs peu timides dardaient sous la rustique mantille de laine des regards malicieux. Ma présence les intriguait; elles tiraient à part mon escorte et l'accablaient de questions au moins indiscrètes. Qui étais-je? d'où venais-je? où allais-je? Mes carabiniers eux-mêmes n'en savaient pas tant. Ce qu'il y avait de certain, c'est que je n'étais pas un recruteur de sa majesté *don Carlos-Quinto*. La protection officielle de la *real hacienda* répondait de mon orthodoxie politique. On décida (et si c'était moins héroïque, c'était plus sûr) que j'étais quelque *administrador*, ou pour le moins un *inspector*, *contralor*, *contador*, que sais-je? En Espagne, tout le monde est fonctionnaire en *or*.

Dalias est un gros bourg assez bien percé, suffisamment aéré, et bâti sur les premiers plans de la sierra de Gador, c'est-à-dire tout-à-fait en plaine. Son nom veut dire *treille* en arabe, et encore aujourd'hui les raisins de Dalias sont exquis. Ce fut là, dit-on, le premier établissement fixe des Mores venus d'Afrique. Bien des siècles plus tard, lors de la révolte des Morisques, les chrétiens échappés au premier massacre se réfugièrent dans une vieille tour démantelée, où ils se défendirent bravement pendant trois jours et trois nuits. Enfin, les assiégeans y mirent le feu, et, menacés d'être brûlés vifs, les assiégés demandèrent à capituler. Joignant la moquerie à la cruauté, les monfis leur répondirent que, puisqu'ils ne pouvaient passer par l'escalier déjà brûlé, ils n'avaient qu'à passer par la fenêtre, et qu'on les recevrait en bas à composition. La tour était fort élevée, mais, pressés par le feu qui déjà les enveloppait de toutes parts, les malheureux chrétiens finirent par se précipiter. Les uns se tuèrent, les autres se rompirent les membres; tous, même les femmes et les enfans, furent achevés à coups de couteau. Voilà ce que les *monfis* appelaient recevoir à composition.

A la sortie de Dalias, nous passâmes par un étroit défilé, planté de figuiers, et qui était jonché de mules et de chevaux morts. Une épizootie foudroyante avait éclaté quelques jours auparavant, et plusieurs convois de bêtes de

somme avaient été cruellement décimés dans ce ravin meurtrier. Telle est l'incurie espagnole, qu'on n'avait pas même songé à enlever ces cadavres, dont la putréfaction achevait d'empoisonner l'air. Je traversai cette affreuse voirie aussi vite que le mauvais chemin me le permit, et, sorti heureusement de la gorge homicide, je débouchai dans une plaine immense, stérile, déserte, brûlée par un véritable soleil des tropiques. Pas un arbre, pas même un arbrisseau; la Méditerranée encore invisible est au bout; la sierra de Gador court à gauche; à droite s'étend à perte de vue une lande abandonnée; quelques fabriques de plomb apparaissent de loin en loin, et la fumée noire qui s'en échappe salit l'azur éclatant du ciel. Ce champ de feu s'appelle champ de Dalias, et porte le surnom vulgaire de *Cantaranas* (*Chante-Grenouilles*); il faudrait bien plutôt l'appeler *Chante-Cigales*, car je n'entendis tout le jour que le cri métallique et agaçant de cet insecte importun. Une taverne isolée, la Venta-del-Campo, s'élève au milieu de ce désert africain, et bien qu'elle soit le séjour de la soif, de la faim, de pis encore, on est heureux de trouver un abri, même celui-là, contre les ardeurs de cette zône torride. Quelle misère! quel dénuement! Pas un morceau de pain, à peine un peu de paille pour les animaux, et quelques gouttes d'une eau saumâtre, épaisse, nauséabonde, qu'on eût partout ailleurs repoussée avec dégoût; mais, dans l'Alpuxarra, à midi, par une chaleur équatoriale, on se contente de peu. Une glace de Tortoni eût valu là..., je n'ose dire combien, et l'on comprend que la belle duchesse d'Albe, voyageant en Espagne, se fît suivre de son glacier.

Il fallut repartir, car je voulais coucher le soir même à Almérie, dont j'étais loin encore. La plaine continue, la chaleur aussi; pas un mouvement de terrain, pas un nuage au ciel. Les montures étaient haletantes; le mozo prétendait, en jurant et maugréant, que j'assassinais ses bêtes et ruinais son patron; un des carabiniers dormait paisiblement sur sa selle, l'autre essayait en vain de faire bonne contenance, ses yeux se fermaient tout doucement, et son menton battait sa poitrine. On parvint ainsi jusqu'à Roquetas, ancien château-fort qui n'est plus qu'un village, où l'on charge de la soude et beaucoup de plomb pour la France. On gagne de là l'extrême bord de la mer; on le suit quelque temps, et bientôt l'on attaque la fameuse montée de Cañarete, gorge étroite, escarpée, qui s'élève en zig-zag et serpente péniblement sur les flancs d'une montagne à pic; c'est un site effrayant, terrible; des rocs nus, décharnés, se dressent de toutes parts comme des squelettes gigantesques, et la mer se brise à leur pied avec un bruit lugubre; un vent perpétuel fait voler dans l'espace l'écume des vagues, et mugit sourdement dans les fissures du rocher; les choucas et les oiseaux de proie ajoutent, par leurs cris sauvages, à l'horreur de ce lieu formidable. Le sentier est si rapide, qu'il a fallu des murs d'appui pour le rendre praticable; encore, malgré cette précaution nécessaire, indispensable, le vertige prend-il aux meilleures têtes.

Un pareil passage est tout justement taillé pour la commodité des malfaiteurs et des partisans de toute espèce, qu'ils fassent la guerre aux voyageurs ou seulement au fisc; aussi la légende de l'endroit est-elle riche en récits

d'embuscades, de surprises, de faits d'armes de plus d'un genre. A l'approche de ce pas périlleux, mes deux carabiniers s'étaient réveillés tout-à-fait; ils avaient même eu soin de rafraîchir l'amorce de leurs carabines et de leurs pistolets; j'en avais fait autant de mon côté. La prudence, sinon la crainte, était permise : peu de temps auparavant, sept gardes-côtes avaient été assaillis et battus à plate couture par une vingtaine de contrebandiers, lisez dix, pour ne rien exagérer. L'aventure de la veille pouvait se renouveler le lendemain, car ici la contrebande n'est pas un fait isolé, mais un fait permanent, de tous les jours; c'est l'état de choses de ces parages, tout le monde s'en mêle, depuis le ministre qui laisse faire, et pour cause, jusqu'au vagabond sans feu ni lieu, qui paie de sa personne et brave l'escopette des préposés pour une douzaine de cigares ou un madras anglais. Toutefois la journée se passa sans coup férir; je n'eus pas même, hélas! l'émotion d'une rencontre suspecte.

Une fois au point culminant du Cañarete, la beauté de la vue dédommage des fatigues de la matinée; l'œil plane sur tout l'espace de mer contenu entre la Pointe d'Hélène et le promontoire volcanique de Gate, autrefois cap Carideno. La ville d'Almérie apparaît bientôt elle-même, gracieusement assise au fond de sa rade en fer à cheval. Les crêtes bleues des deux sierras de Filabrès et d'Algamilla percent la nue, comme les créneaux d'une citadelle élevée contre le ciel par l'orgueil des Titans. Le soir venu, ce magnifique panorama se couvrit d'une vapeur d'or, qui passa bientôt au pourpre, et les brises marines nous firent oublier par leur fraîcheur vivifiante les ardeurs tropicales des landes de Dalias. La lune brisait ses pâles rayons dans le miroir onduleux de la Méditerranée. Les chevaux avaient repris courage, et ne se ressentaient point des rudes épreuves de la journée; le mozo lui-même ne jurait plus, et les carabiniers entonnaient des *coplitas*.

La *coplita* est une romance de quatre vers, le plus souvent improvisée et chantée, qu'elle soit gaie ou triste, sur un air invariable; cet air sacramentel est une cantilène monotone un peu sauvage, souvent fausse, et n'a pour lui que cette espèce d'originalité qui constitue la couleur locale. Soit dit sans faire tort à mes deux chevaliers du fisc, improvisées ou non, leurs *coplitas* laissaient beaucoup à désirer, sous le rapport de la musique et des paroles; leurs voix d'ailleurs ne les faisaient pas valoir. Une entre toutes, cependant, me parut mieux que les autres et m'est restée dans la mémoire : c'est la plainte amoureuse d'un prisonnier, disons tout, d'un galérien, *presidiario*, qui n'a que son cœur à donner, mais qui, en le donnant, croit faire encore un cadeau de prix. Hâtons-nous d'ajouter, pour l'honneur de l'objet aimé, que la peine des présides n'entraîne pas en Espagne l'infamie que laisse chez nous le bagne. Voici le quatrain des carabiniers tel qu'ils le chantaient; si la mesure n'y est pas, qu'on s'en prenne aux chanteurs, non à moi : je cite littéralement.

No soy duque, conde ne marques,
Soy un pobre presidiario ;
Mas un corazon quien sufre y calla

No se incuentra donde se quere (1).

Le sentiment exprimé dans ces vers ne manque assurément ni de dignité ni d'orgueil; il représente fidèlement la fierté native, la personnalité chevaleresque, *pundonorosa*, du peuple, du vrai peuple espagnol. Les échos de la nuit répétaient encore les dernières notes de la *coplita* militaire, quand nous arrivâmes devant Almérie. La porte de la ville allait se fermer, car il était tard. La population des campagnes était depuis long-temps couchée, celle de la ville l'était aux trois quarts; aussi ne fut-ce pas sans peine, et surtout sans attendre (en Espagne on attend toujours), que je parvins à me faire ouvrir la posada de San-Fernando.

III.

Selon l'opinion commune, qu'on nous pardonnera de résumer en deux mots, Almérie est une cité phénicienne; son premier nom fut Port-Grand; les Romains la baptisèrent Urci; elle s'appela ensuite Viji, et son nom actuel, qu'elle tient des premiers Mores débarqués en Espagne, veut dire en arabe *miroir*. Sœur aînée de Grenade, Almérie fut sa rivale et brilla long-temps avant elle, témoin ce vieil adage populaire :

Almérie était Almérie,
Grenade était sa métairie.

Indépendamment de ses produits agricoles, elle avait de grandes manufactures d'étoffes de soie, d'or et d'argent; son commerce était si étendu, si prospère, qu'on l'appelait la Clef du Gain, *Llave de Ganancia*. En 1147, les Génois assiégèrent cette ville avec une armée navale composée de soixante-trois galères et de cent soixante-trois bâtimens de transport; malgré des forces si imposantes, ils ne vinrent à bout de leur entreprise que grace à l'assistance du roi de Castille et du comte de Barcelone, dont les troupes attaquèrent la place par terre, tandis qu'eux-mêmes l'assaillaient par mer. Quelle idée tant d'efforts réunis contre une seule ville ne donnent-ils pas de sa puissance! Quoique poussé avec vigueur, le siége dura long-temps. La défense des Mores fut héroïque, mais inutile; ils succombèrent. Emportée d'assaut, Almérie fut livrée au pillage. Le butin fut immense; entre autres richesses, les vainqueurs en rapportèrent la fameuse coupe d'émeraude, *sacro catino*, qui fit sous l'empire le voyage de Paris, et qui, restituée à Gênes en 1815, est conservée aujourd'hui dévotement dans le reliquaire de la cathédrale. Telle est l'origine que don Diego de Mendoza, dans son *Histoire de la Guerre de Grenade*, et les chroniqueurs les mieux informés attribuent à la précieuse relique de San-Lorenzo; mais s'il faut en croire les Génois, le *sacro catino* aurait été conquis à Césarée au temps des croisades, bien des siècles auparavant, il aurait, selon eux, figuré parmi les présens offerts à

(1) « Je ne suis duc, comte ni marquis, je suis un pauvre galérien; mais un cœur qui souffre et se tait ne se rencontre pas où l'on veut. »

Salomon par la reine de Saba, et même c'est dans ce plat merveilleux que le Rédempteur du monde aurait partagé avec ses disciples l'agneau pascal. Qui donc s'imagine-t-on glorifier par de semblables rêveries?

Retournons à Almérie, et passons des fables du cloître aux réalités de l'histoire. Conquise par les rois catholiques deux ans avant Grenade, Almérie mourut du coup, ou du moins elle ne fit plus dès-lors que végéter et languir. Son sol est toujours aussi fertile, son climat aussi propice, sa rade aussi sûre; mais la vie manque, et tout manque avec elle. Plus de commerce, plus d'industrie, l'agriculture est restée dans l'enfance. Aux riches et intrépides galères du moyen-âge ont succédé de méchans caboteurs, dont Alicante et Malaga sont les colonnes d'Hercule. Les grandes manufactures d'étoffes précieuses ont fait place à de misérables fabriques de sparterie qui occupent la population pauvre, c'est-à-dire à peu près tout le monde. On me fit voir en grande pompe, et comme quelque chose d'extraordinaire, une fabrique de céruse et une autre de plomb giboyer, qui me parurent peu florissantes. Tout ce qui ne vit pas des ateliers ou des champs vit de la pêche, sans préjudice de la contrebande, qui est l'industrie-mère et avouée du pays; on s'en cache à peine. Si je ne la faisais pas, se dit chacun à part soi, mon voisin la ferait à ma place, et le fisc n'y gagnerait rien. Cette commode logique met les consciences à l'aise.

Ne croyez pas, quand je vous parle de contrebande, qu'elle se pratique ici clandestinement comme un trafic honteux et coupable dont soi-même on rougit; non, elle se pratique en plein soleil, à main armée, aussi publiquement que s'il s'agissait de la spéculation la plus naturelle et la plus licite. Un débarquement est annoncé; trois ou quatre cents cavaliers, souvent plus, surgissent comme par enchantement, et, bien montés, bien armés, se rangent en bataille sur la côte pour recevoir au débarquement la cargaison frauduleuse. Que voudriez-vous qu'une poignée de douaniers fît contre une armée? Qu'elle mourût?... Oh! l'on n'est point si héroïque en Espagne; on aime mieux partager. Dix-neuf fois sur vingt, la douane est complice et prend sa part du butin. Il y en a pour tout le monde; ne faut-il pas bien que tout le monde vive? Une fois débarqués, les ballots sont chargés tranquillement sur des mules, et conduits en bon ordre et sous bonne escorte à leur destination. On fait bien aussi la contrebande par les Pyrénées et par la frontière de Portugal; mais, comparées aux expéditions du midi, celles du nord et de l'ouest tombent dans les infiniment petits. Tandis que j'étais à Almérie, on parlait d'un convoi de huit cents mulets, et, quelques mois auparavant, six cents contrebandiers des environs s'étaient laissés surprendre dans la rivière de Tabernas, au pied de la sierra de Filabrès. Cette fois, le fisc avait été mis sur la trace des fraudeurs, non par ses suppôts ou ses espions, mais par des jaloux; car il est à remarquer (et c'est là un des traits caractéristiques de cette étrange industrie) que, lorsqu'une ville ou un village ont opéré leur débarquement, ils prêtent main-forte à la douane contre le débarquement du voisin, afin, disent-ils naïvement, d'empêcher la concurrence.

Les Anglais, comme chacun sait, sont les instigateurs de ces fraudes monstrueuses, et l'Espagne n'est pas pour eux une alliée, c'est un débouché;

aussi la guerre civile faisait-elle bien leur affaire; ils n'y voyaient qu'une diversion favorable à leur âpre négoce. Tandis qu'on se battait en Navarre, les côtes d'Andalousie étaient dégarnies de troupes, et le métier n'en allait que mieux. On ne se figure pas la masse de produits britanniques introduits ainsi dans la Péninsule, sans compter ceux qui y entrent par les voies régulières; les villes et les campagnes en sont inondées; un jour suffit à l'approvisionnement d'une année. Fondez, après cela, une industrie nationale. Encore quelques années de ce régime, et l'Espagne pourrait se trouver, vis-à-vis de l'Angleterre, à l'état de colonie, comme le Portugal l'est depuis le traité de Méthuen. Je tiens le fait suivant d'un ministre anglais à Madrid. Le chiffre des exportations destinées à l'Espagne dans une seule ville, Liverpool, et pour un seul article, le coton, a dépassé, en un seul mois, le chiffre des importations totales de la douane espagnole pendant toute une année, et pour tous les articles de tous les pays. L'excédant était entré par contrebande. Quelle perte énorme pour le trésor! Les choses en sont arrivées à ce point que les manufacturiers catalans vendent, comme provenant de leurs propres fabriques, des tissus anglais marqués à leur nom par leurs correspondans de Manchester ou de toute autre place, et introduits en fraude dans leurs magasins. Jamais l'exploitation d'un peuple par un autre ne s'est pratiquée sur une plus grande échelle et par des moyens plus machiavéliques. La ruse échoue-t-elle, on recourt à la violence, et le droit du plus fort est là pour couvrir et légitimer les iniquités les plus criantes; les croisières anglaises n'ont pas d'autre but, et les huit cents canons de Gibraltar, contre qui donc croyez-vous qu'ils soient braqués? Tout le monde le sait, tout le monde le dit; mais on le répète en vain tous les jours et dans toutes les langues: l'Angleterre n'en poursuit pas moins sa route en ligne droite avec une persévérance, une audace, qui ont fait d'elle l'arbitre suprême de tous les marchés.

La première chose qu'on montre d'ordinaire à un voyageur dans une ville étrangère, surtout au midi de l'Europe, c'est la cathédrale, qu'elle en vaille ou non la peine. Celle d'Almérie est un assez beau vaisseau du XVIe siècle; mais elle est fort basse, par crainte sans doute des tremblemens de terre, et, contemporaine des révoltes morisques, elle a je ne sais quel faux air de forteresse, comme si, en cas d'attaque, elle avait dû servir de refuge aux fidèles. On y voit encore des citernes, et le clocher carré aurait pu, au besoin, faire une bonne défense. Ici, du reste, il n'est pas question d'architecture: montueuses et tortueuses, pavées mal ou pas du tout, les rues, percées au hasard, s'en vont où elles peuvent et comme elles peuvent; jetées pêle-mêle les unes par-dessus les autres, les maisons affectent la même liberté, le même désordre. La plupart sont carrées, et toutes, soigneusement passées à la chaux, se terminent par des terrasses où l'on prend le frais pendant les soirées d'été. Si, au lieu de s'ouvrir sur la rue, les croisées s'ouvraient en dedans sur les cours intérieures, on prendrait ces habitations pour des maisons moresques. A cela près, il n'existe pas dans toute l'Espagne une ville dont la physionomie soit plus arabe que celle d'Almérie, vue surtout à vol d'oiseau. J'avais quelque peine à ne pas me croire de l'autre côté de la Médi-

terranée. Pour compléter l'illusion, la vieille forteresse sarrazine qui domine la cité ressemble trait pour trait à la casbah de Tanger : elle est, comme elle, abandonnée, démantelée, ruinée; mais on y découvre encore, en cherchant bien, quelques vestiges des appartemens habités jadis par les émirs. Elle pouvait, dit-on, contenir vingt mille ames; la ville entière, y compris son faubourg, ne les contient pas aujourd'hui.

Malgré les violentes réactions catholiques des XVIe et XVIIe siècles, quelques maisons particulières ont échappé au marteau du saint-office et gardé intact le cachet more. Je m'en rappelle une entre autres, dans la rue dite de la Descente d'Almanzor (*Bajada de Almanzor*), que l'on prendrait pour une maison de Constantine ou de Tétuan; le nom même de la rue ne saurait être plus musulman. Presque toutes avaient autrefois des noms analogues; mais elles ont été pour la plupart débaptisées par les Français en 1808, qui leur ont donné pour parrains les grands hommes de l'époque ancienne et moderne. Il y a la rue Murillo, la rue Cervantès, la rue Sénèque, la rue Trajan, et ainsi des autres. Certes, on ne pouvait être plus courtois envers les peuples conquis.

La courte occupation française s'est signalée par un bienfait plus efficace : elle a chassé les morts et avec elle la mortalité du sein des églises. Le cimetière construit par les Français à l'extérieur de la ville en est assez éloigné pour être en certains temps un but de promenade. On s'y rend en tartane (traduisez patache), à travers de vastes champs de cactus-opuntia; mais la paresse indigène se contente ordinairement de la promenade intérieure de la ville. Cette promenade est plantée des plus beaux ormeaux que j'eusse vus en Espagne. On va m'objecter sans doute que l'ormeau n'est pas précisément un arbre oriental, et qu'il s'allie mal aux souvenirs du croissant. D'accord; aussi n'est-il ici que l'exception : il frappe comme une anomalie à côté des cactus, des lauriers roses, et surtout des palmiers, qui balancent leur tête africaine dans les cours et dans les jardins. Almérie jouit d'une grande richesse et d'une grande variété de végétation : la soude, le coton, le sparte, croissent de toutes parts dans les environs de la ville; la canne à sucre, le café, l'indigo, l'ananas, s'y sont acclimatés sans peine. J'ai mangé au mois de juillet des chirimoyas du Pérou venues en pleine maturité dans le jardin du gouverneur, et l'on pourrait naturaliser de même sur le territoire d'Almérie tous les fruits d'Amérique les plus délicats, les plus savoureux. Je ne parle pas des mûriers, des platanes, des amandiers; tous ces arbres et beaucoup d'autres du même genre sont communs dans tout le midi de l'Espagne. Nous ne saurions mieux terminer l'énumération de ces richesses naturelles qu'en citant le passage suivant du *Voyage Scientifique* de Guillaume Bowles : « Me promenant un jour, dit-il, à quelques centaines de pas de la ville, je vis que la mer avait rejeté sur la plage cinquante à soixante vers de cinq à six pouces de long sur un de large, et dont le corps était divisé en anneaux. J'en pris un, et m'aperçus qu'il secrétait abondamment dans mes mains une liqueur qui les teignait en pourpre; je le coupai en huit morceaux, et de tous les huit sortit la même liqueur, si bien que j'en recueillis ainsi une

bonne cuillerée. Cette découverte me fit penser que la pourpre, si estimée des anciens Orientaux, qu'ils l'achetaient au poids de l'or, émanait de trois animaux différens : le murea ordinaire, qui vit toujours au fond de la mer; la pourpre proprement dite, coquillage imparfait que l'on voit souvent voguer sur l'eau comme un navire, à l'aide d'une membrane qui lui sert de voile, et enfin le ver sans coquille que je viens de décrire (1). » Laissons au naturaliste anglais l'honneur et la responsabilité de sa découverte; remarquons seulement que les habitans d'Almérie n'en tirent aucun parti; bien plus, ils l'ignorent, et l'insecte précieux distille en pure perte sur leurs grèves sa pourpre orientale.

Si jusqu'à présent je n'ai rien dit de la population, c'est que je n'ai rien à en dire; hidalgos et commerçans m'ont paru peu cultivés, peu sociables, et dépourvus de toute originalité. L'habit des hommes est celui de tout le monde. Les femmes sont restées plus fidèles aux traditions de leurs mères; la basquine noire est toujours de mode, et les chapeaux du Palais-Royal, ou prétendus tels, n'ont pas encore détrôné la mantille indigène; on voudrait seulement qu'elle encadrât de plus jolis visages. Je ne parle pas de la chaussure : le soulier quasi-chinois et le bas de soie bien tiré sont le triomphe des Espagnoles de toutes les provinces et de toutes les classes. Comme partout, le paysan a plus de caractère que les citadins, et son costume est assez pittoresque, quoique peu compliqué et singulièrement élémentaire. Rien de plus simple, de plus primitif; jugez-en. Une tunique de toile qui laisse à nu les jambes, un gilet sans manches, des sandales de sparte nommées *alpargatas,* une ceinture rouge et un feutre à larges bords, voilà ce costume au grand complet. Encore ne parlé-je ici que du *labrador* aisé; le manœuvre ne porte qu'une chemise et un caleçon. Quant aux enfans, je n'ai pas besoin de vous dire qu'ils vont tout nus dans les champs, dans les rues, et se roulent au soleil comme des sauvages de l'Océanie.

Un Irlandais qui a sur le bord de la Méditerranée une assez belle maison m'en fit les honneurs avec beaucoup de cordialité, bien que je ne lui fusse ni connu ni recommandé. Quand je n'étais pas en course, j'étais sur sa terrasse, suivant du regard les tableaux mouvans du port et les navires qui fuyaient à l'horizon comme des oiseaux blancs. Plus la journée avait été brûlante, plus la soirée était fraîche. Mariées ensemble, les brises de terre et de mer confondaient dans l'espace le parfum salin des plantes marines et les émanations plus douces de la vega. C'étaient là vraiment des nuits élyséennes. Le paysage d'ailleurs est admirable, et possède, indépendamment de beautés plus modestes, les deux élémens du sublime dans la nature, les montagnes et l'Océan. On oublie l'Europe dans cette Afrique anticipée; j'y faisais pour ma part une assez bonne vie, et je l'aurais volontiers prolongée, si l'Alpuxarra ne m'eût réclamé. Il fallait songer enfin à y transporter ma tente.

(*La seconde partie à un autre n°.*) CHARLES DIDIER.

(1) *Introduccion a la historia natural y a la geografia fisica de España,* in-4°, page 164.

DE

LA COLONISATION

DE LA

GUYANE FRANÇAISE.

> Il y a long-temps que je songe à Cayenne; c'est le plus beau pays de la terre pour y fonder une colonie.
>
> (NAPOLÉON, cité par M. Thiers.)

On entend souvent dire que les Français ne sont pas colonisateurs. Cette assertion est ridicule et fausse. Nos pères ont largement fait leurs preuves en ce genre; ils ont fondé les plus belles colonies dans les systèmes opposés : Saint-Domingue, avec l'esclavage des noirs; le Canada, au moyen du travail libre de la race blanche. Dans l'Inde, ils ont préparé les bases sur lesquelles l'Angleterre a élevé sa merveilleuse puissance. Mais s'il est injuste de refuser à la France d'une manière absolue le génie de la colonisation, il est malheureusement vrai que depuis le commencement du siècle, le goût et l'intelligence des opérations coloniales se sont affaiblis chez nous. Les gouvernemens successifs n'ont voulu voir, dans ces affaires lointaines, qu'un embarras de plus pour eux. Au lieu de se passionner comme les Anglais pour les intérêts de ce genre, nos hommes d'état, nos spéculateurs,

daignent rarement les étudier. Quant à la foule, elle reste indifférente, à moins qu'une entreprise ne lui soit présentée, comme celle de l'Algérie, avec le ruineux prestige de la gloire militaire.

Aussi, qu'est-ce que notre politique coloniale? Une succession de demi-mesures, de palliatifs insuffisans, de projets sans suite, d'acquisitions mesquines annoncées avec emphase. Nos établissemens sont laissés dans un état de malaise et d'anxiété qui n'est ni la protection efficace ni l'abandon sincère. Au reste, si nous ne nous abusons pas, cet état de choses touche à son terme, et les deux lois qu'on vient de voter auront du moins pour mérite de dessiner plus nettement la situation. Une crise dont les symptômes sont déjà apparens forcera les pouvoirs de la métropole à prendre des mesures décisives. Il faudra qu'on sache enfin si la France se résigne au sacrifice de ses possessions intertropicales en les abandonnant à la fatalité, ou bien si elle entend les conserver en avisant franchement aux moyens de salut.

Le point de départ de la réforme inévitable doit être l'abolition de l'esclavage. Une commission dont nous avons analysé les travaux (1) proposa d'indemniser les colons au moyen d'un fonds de 150 millions, dont les intérêts à 4 pour 100, amassés pendant dix ans et réunis au capital primitif, auraient produit une répartition de 210 millions. En théorie, la combinaison était ingénieuse autant que loyale; restait la difficulté de faire accepter aux chambres une lettre de change de 210 millions, à dix ans de date. Le ministère n'osa pas en faire la demande. Après deux ans d'indécision, on imagina de présenter deux lois, l'une favorable aux esclaves, l'autre aux propriétaires; la première offrant aux noirs l'espérance de la liberté en leur attribuant les moyens d'acquérir et le droit de se racheter; la seconde, ayant pour but de rassurer les maîtres, en avisant aux moyens d'acclimater des ouvriers européens, et de réparer ainsi la défection des nègres. Au contraire, les deux projets, qui devaient servir de correctif l'un à l'autre, ont été amendés par les chambres de manière à s'aggraver mutuellement. Il serait permis de croire qu'on a cherché le secret d'affranchir les noirs sans indemniser les blancs. S'il arrivait en effet qu'à la suite des lois récemment votées, les ouvriers robustes et intelligens, ceux qui procurent des bénéfices, recouvrassent la liberté, les maîtres, hors d'état de garder à leur charge les paresseux et les invalides, chercheraient à s'en débarrasser par des affranchissemens volontaires; l'esclavage légal finirait par la ruine des colonies. Après avoir repoussé

(1) *De la Société coloniale.— Revue des Deux Mondes,* nº du 15 juillet 1843.

obstinément les projets de réforme, les colons en viendront à solliciter d'eux-mêmes une émancipation générale et définitive, afin d'avoir au moins le dédommagement de l'indemnité. Faudra-t-il alors imposer à la métropole un sacrifice de 210 millions, ou, si les chambres s'y refusent, laissera-t-on dépérir nos établissemens coloniaux?

En de telles circonstances, un examen sérieux nous semble dû à un nouveau mode d'émancipation que son auteur, M. Jules Lechevalier, a nommé le *procédé français*, pour le distinguer des précédens systèmes, empruntés presque tous à l'Angleterre. Ce projet nous attire d'autant plus, qu'il est combiné avec un plan de régénération de la Guyane, possession des plus intéressantes et pourtant bien négligée.

Le caractère distinctif de M. Jules Lechevalier est l'instinct de l'innovation, tempéré par le sentiment de l'ordre et le bon sens pratique. Les qualités positives de son esprit l'ont préservé du vertige dans le saint-simonisme et le fouriérisme qu'il a successivement traversés. De ces deux écoles, il a conservé la sympathie pour les classes laborieuses, et une tendance à résoudre tous les problèmes par l'association des intérêts, c'est-à-dire qu'il a pris le bon qui n'est pas nouveau, et laissé le nouveau qui n'est pas bon. Son mode d'émancipation est un programme purement industriel qui peut supporter la rigide analyse des administrateurs et des économistes. Il ne faut pas perdre de vue, en appréciant cette conception, qu'il s'agit d'opérer sur un sol nouveau, et dans des circonstances entièrement nouvelles. En appelant récemment la sympathie des chambres sur la Guyane, le gouvernement lui-même a reconnu que l'état désespéré de cette colonie réclamait un remède exceptionnel.

Voilà six ans bientôt que M. Jules Lechevalier propage sa théorie avec un dévouement qui est, pour ainsi dire, passé dans ses instincts. Les études les plus variées, les voyages, une foule de publications dont il supporte les frais, témoignent de sa conviction profonde. Des auxiliaires éclairés et très utiles lui sont venus de la Guyane : d'abord M. Favard, délégué de la colonie, et ultérieurement MM. de Saint-Quantin et Sauvage, se sont associés à son œuvre. Par la réunion de leurs efforts, un projet dans lequel on n'avait vu d'abord qu'une ingénieuse utopie est devenu une affaire très positive, déjà encouragée par un double vote parlementaire. La majorité des colons de la Guyane en sollicite la réalisation; le gouvernement l'étudie; les notabilités du commerce et de la finance offrent des capitaux. La sanction des chambres sera sans doute sollicitée à la session prochaine.

La proposition de M. Jules Lechevalier ouvre un monde nou-

veau où les difficultés semblent disparaître. Le principe est l'association. Une fois admis, toutes les solutions en découlent comme par enchantement. L'argent manque aux colonies? On fait affluer les capitaux européens en mettant la propriété coloniale sous la garantie du gouvernement, en mobilisant des fortunes qui jusqu'alors ne pouvaient être ni divisées ni transmises. Il est à craindre, disent les partisans de l'esclavage, que les nègres affranchis ne se refusent au travail. M. Lechevalier les captive de nouveau par les liens de l'intérêt personnel. Il leur assure en minimum les nécessités de la vie, et leur offre en outre l'appât d'une large participation aux bénéfices. La rançon des esclaves cesse également d'être un embarras. Il y a présentement dans nos colonies une déperdition déplorable de ressources, par suite de la rareté et du prix excessif de l'argent, par suite des procédés vicieux de la fabrication. N'est-il pas évident que, si on y attirait les capitaux, si on y introduisait les méthodes éprouvées en Europe, si l'on multipliait les travailleurs en réhabilitant le travail, on obtiendrait un surcroît de produits assez considérable pour compenser le sacrifice de l'indemnité?

La base du système est, comme nous l'avons déjà dit, l'exploitation en commun avec le concours des capitaux de la métropole, substituée à une industrie morcelée et nécessiteuse. Par exemple, une de nos colonies étant choisie pour lieu d'expérience, on suppose une compagnie formée par l'accord des propriétaires du sol, d'un certain nombre de capitalistes et du gouvernement. Les premiers apporteraient dans l'association leurs terres, leurs esclaves, leur matériel; les seconds fourniraient l'instrument du travail, l'argent; l'état n'engagerait que son crédit, c'est-à-dire qu'il garantirait aux actionnaires, sur l'ensemble du fonds social, un minimum d'intérêt de 4 pour 100 au plus. Or, comme l'industrie coloniale, toute défectueuse qu'elle est aujourd'hui, produit en général beaucoup plus de 4 pour 100 sur le capital engagé, il est certain qu'elle rapporterait davantage encore après avoir reçu les perfectionnemens désirables, et qu'en conséquence la garantie du gouvernement serait purement nominale.

Si séduisante que soit cette combinaison, il y aurait de la témérité à la mettre à l'épreuve sur une trop grande échelle. Il serait effrayant d'offrir la caution de l'état pour une somme égale au revenu total de nos quatre colonies à esclaves. Ici comme pour les chemins de fer, l'intervention du gouvernement n'est nécessaire qu'au début pour lancer les capitalistes dans la voie féconde des spéculations maritimes. Par un hasard des plus heureux, une grande expérience nationale peut

être faite sans dépasser des limites qu'atteignent aujourd'hui beaucoup d'entreprises particulières. La France possède une colonie dont les ressources éventuelles sont incalculables, la Guyane, et qui néanmoins, dans l'état de dépérissement où on la laisse, ne représente qu'un assez faible capital. La métropole peut donc contribuer à sa régénération sans assumer une responsabilité trop lourde. Nous allons voir que tout dans cette contrée semble se prêter aux idées de colonisation émises par M. Jules Lechevalier.

I. — ÉTAT DE LA GUYANE.

La portion française de la Guyane présente une superficie qu'on a évaluée à 18,000 lieues carrées, c'est-à-dire égale aux deux tiers du territoire français. La région intérieure est trop peu connue pour qu'il soit possible d'en apprécier les ressources. Les *basses-terres* de la zone maritime, dont le développement est d'environ 120 lieues sur une profondeur moyenne de 20 lieues, sont d'une incomparable fertilité. Lorsqu'on interroge, en s'aidant d'une intéressante publication (1), plus de cent voyageurs qui ont exploré le pays depuis la fin du XVIe siècle, on est frappé de l'unanimité de leur exaltation à la vue de tant de richesses naturelles. Pour ne citer que le plus récent, Schomburgk, savant anglais, chargé par son gouvernement d'une étude sur le pays, déclare que peu de parties du globe peuvent être comparées à la Guyane pour le luxe et la vigueur de la végétation. L'été y est éternel, et la puissance du sol, secondée par certains phénomènes de température, procure une succession non interrompue de récoltes; l'arbre se couvre de nouvelles fleurs avant qu'il soit dépouillé de ses fruits. Les engrais, le labourage, les assolemens, les jachères, y sont des procédés inconnus, parce qu'ils ne sont pas nécessaires. Il suffit de remuer la terre assez pour recouvrir la semence. Le colon en est resté à la culture du sauvage. La seule peine qu'il prend est de défricher un nouveau terrain dès qu'il croit remarquer que son champ se fatigue.

Les denrées de l'Inde, de la Chine, de l'Arabie, des Moluques, de l'Afrique, réussissent à la Guyane aussi naturellement que celles qui sont la base du commerce intertropical. Et pourtant l'agriculture ne serait pas encore la veine d'exploitation la plus féconde! La Guyane,

(1) *Extraits des auteurs et voyageurs qui ont écrit sur la Guyane*, par M. Victor de Nouvion, 1 vol. in-8°, chez Didot.

à l'exception des petits coins de terre que les Européens ont déblayés, n'est encore qu'une forêt aussi majestueuse par son immensité que par sa prodigieuse richesse. On y a compté déjà cent huit espèces de bois. Des arbres gigantesques, portant leurs têtes à des hauteurs dont l'Européen ne peut se faire idée, entrelacent leurs branches variées d'aspect et de feuillage. Quelques-uns, d'un grain prodigieusement serré, ont été reconnus par les ingénieurs anglais comme les meilleurs pour la marine. Beaucoup d'autres, aussi variés pour la qualité que pour la nuance, sont précieux pour l'ébénisterie. Les bois de teinture, les arbres à gomme, à résine, à baumes, les plantes aromatiques et médicinales, sont en aussi grand nombre que dans les contrées les plus favorisées. Chose étrange, et qui paraîtrait incroyable sans le témoignage unanime des voyageurs, dans cette nature indomptée, les animaux dangereux sont rares et peu menaçans pour l'homme (1). Ceux au contraire dont on peut tirer parti pour l'alimentation ou pour l'agrément s'y multiplient étonnamment; la pêche surtout, aussi variée qu'abondante, peut donner lieu à un grand commerce de salaisons. Nous ne pousserons pas plus loin cet inventaire des richesses de la Guyane. Si nous répétions tout ce qu'en ont dit les voyageurs depuis trois siècles, nous aurions l'air de lancer un de ces programmes effrontés qui se démentent eux-mêmes par de ridicules exagérations.

Que faisons-nous cependant de ce magnifique domaine que nos pères avaient ennobli en lui donnant le nom de *France équinoxiale?* Sur les deux mille lieues carrées des basses-terres, une dizaine de lieues seulement sont occupées, mais non pas complétement mises en culture. Quant à la région des hautes-terres, qui est grande comme un royaume, on s'en préoccupe si peu, que depuis plus d'un siècle on néglige d'en déterminer exactement les limites. Dans l'origine, les droits de la France s'étendaient au sud jusqu'au fleuve des Amazones. En 1713, les négociateurs d'Utrecht réservèrent exclusivement au Portugal la navigation de ce fleuve en lui attribuant « la propriété des terres appelées du *Cap-Nord*, et situées entre la rivière des Amazones et celle de Japoc ou de Vincent Pinçon. » S'autorisant de la vicieuse rédaction de cet article, la cour de Lisbonne prétendit reculer les frontières de la Guyane portugaise jusqu'à l'Oyapock, c'est-à-dire

(1) « Les reptiles venimeux, dont si mal à propos on épouvante l'Européen, n'existent pour ainsi dire pas dans ce canton (les hautes-terres) de la Guyane. Les bêtes féroces y sont très rares, et tous ces animaux sont d'une timidité extrême. Le tigre même n'ose attaquer l'homme. » (M. Dumonteil, officier du génie maritime. 1823.)

cinquante lieues plus loin que la petite rivière qui porte à la fois le nom indien de Japoc et celui de l'Européen Vincent Pinçon. Voilà cent trente-deux ans que cette difficulté diplomatique est pendante, tant est grande l'insouciance de nos hommes d'état pour nos intérêts coloniaux!

Quelle est donc la cause de cette incurie? Une crainte traditionnelle et vague, une accusation mille fois démentie. En deux circonstances également malheureuses, quoique bien différentes, un assez grand nombre de nos compatriotes ont trouvé leur tombeau à la Guyane. Il en est resté contre ce pays un sentiment de défiance, une de ces incriminations irréfléchies, et d'autant plus fâcheuses, que personne n'a un intérêt direct à les contrôler. On croit presque généralement en France que la Guyane est insalubre. L'opinion publique, qui n'analyse jamais ses sentimens et qui les conserve jusqu'à ce qu'un préjugé contraire les efface, est encore, relativement à la Guyane, sous l'impression déjà ancienne de deux catastrophes, le désastre de Kourou en 1763 et la fin tragique des victimes du 18 fructidor. On revient aisément de cette prévention dès qu'on étudie historiquement les tentatives faites jusqu'à ce jour pour utiliser la France équinoxiale; loin d'y trouver des motifs de découragement, on n'y puise que des leçons utiles et même une sorte d'excitation pour l'avenir.

Il paraît certain que des Français avaient pénétré dans la Guyane, dès l'époque où l'aventureux Walter Raleigh traversait ce même pays pour atteindre El-Dorado, objet de ses rêves. Toutefois nos premiers établissemens datent, comme presque tous nos essais de colonisation, du ministère de Richelieu. Quelques centaines de colons français étaient déjà disséminées entre l'Amazone et l'Orénoque, lorsque des négocians rouennais obtinrent, en 1633, le privilége d'une compagnie d'exploitation dite du Cap-Nord. Après quelques essais infructueux, on crut donner du ressort à l'entreprise en lui adjoignant comme chef militaire un certain Poncet de Brétigny. C'était, par malheur, un de ces aventuriers très communs alors, que l'orgueil du commandement et une cupidité effrénée poussaient à la dernière extravagance. Il faisait marquer au front, avec un fer estampillé à son nom, ceux qui désobéissaient à ses ordres. Aussi superstitieux que cruel, il punissait sans pitié les moindres infractions aux préceptes de l'église : il lui arriva même de torturer des gens dont le seul crime était d'avoir fait des rêves de mauvais augure. Cet odieux despotisme exaspéra les indigènes, et provoqua un massacre dans lequel le gouverneur périt avec presque tous les Français. Une nouvelle compagnie dite des *douze*

seigneurs, parce qu'elle comptait autant de chefs associés, recruta sept à huit cents hommes, qu'elle embarqua en 1652, sous le commandement d'un gentilhomme normand nommé Royville. A peine en mer, les associés se désunirent; le sang coula sur le vaisseau; le commandant fut poignardé. Au terme de leur voyage, les colons se trouvèrent sous la conduite d'une dizaine de nobles bandits qui ne tardèrent pas à s'entr'égorger. A la suite d'une petite guerre intestine, un des douze fut décapité, trois autres relégués dans les déserts; les suites de la débauche firent bientôt justice du reste. Nous laissons à penser ce que dut être la colonie qui se forma à la suite d'une expédition ainsi conduite.

Pendant que la France jetait à la Guyane, comme dans les Antilles, les enfans perdus de ses grandes villes ou des niais recrutés dans les cabarets de village, la Hollande envoyait dans ses possessions lointaines des cultivateurs imbus de l'esprit de famille, laborieux et persévérans, aussi habiles à vaincre les élémens et les obstacles naturels qu'à entraver les établissemens des autres peuples. L'île de Cayenne, que l'on croyait abandonnée par les Français, tant leurs affaires y étaient désespérées, offrit un refuge aux Hollandais chassés du Brésil. Juifs pour la plupart, ils firent un appel à leurs coreligionnaires d'Europe, et moins de dix années leur suffirent pour organiser l'exploitation du pays. Le spectacle de leur prospérité excita la jalousie des premiers possesseurs. Le roi de France, se déclarant le souverain légitime de tout le pays compris entre l'Amazone et l'Orénoque, bien que plusieurs points du littoral fussent occupés par les Anglais, donna ordre à ses lieutenans maritimes de reprendre Cayenne. Les Hollandais eussent néanmoins obtenu l'autorisation d'y rester; mais, craignant d'être inquiétés pour cause de religion, ils se retirèrent à l'ouest du Maroni, dans la région de Surinam. Pendant la plus grande partie du règne de Louis XIV, Surinam et Cayenne vécurent, comme leurs métropoles, en état de guerre, et se comprimèrent mutuellement par la crainte qu'elles s'inspiraient. Le traité d'Utrecht consacra le partage définitif de la Guyane entre la France et la Hollande. La colonisation hollandaise, poussée avec le plus grand succès du Maroni jusqu'à l'embouchure de l'Orénoque, excita la convoitise de l'Angleterre, qui trouva moyen d'en ravir la moitié. Le retour de la paix fut moins profitable à la partie française. La culture des terres resta concentrée dans l'île de Cayenne, dont la population, vers 1750, dépassait à peine cinq mille personnes, y compris les esclaves. La France possédait à cette époque des colonies si vastes et si florissantes, qu'elle n'éprouvait

pas le besoin d'agrandir la sphère de son action maritime. Ce fut seulement en 1763, après la perte du Canada et de plusieurs des Antilles, qu'on tourna les yeux vers la France équinoxiale avec cet enthousiasme fébrile qui a valu tant de mécomptes à notre nation. Tel est le point de départ de cette désastreuse expédition de Kourou, dont le souvenir lugubre porte encore malheur à notre colonie.

Malgré la gravité du sujet et la tristesse du dénouement, il est difficile de ne pas provoquer le rire en racontant la folle entreprise de 1763 : c'est un des incidens qui caractérisent le mieux la légèreté présomptueuse du XVIIIe siècle. Le premier ministre, M. de Choiseul, est dans l'impatience d'effacer un traité déshonorant pour son administration. On lui suggère l'idée de remplacer les populations riches et dévouées du Canada que la France vient de perdre, en colonisant la Guyane. Envoyer pour féconder la terre et triompher du climat des hommes sobres, laborieux et rompus aux fatigues de la culture, décréter quelques précautions sanitaires, ce sont des idées bourgeoises qu'on abandonne au vulgaire bon sens des Hollandais. Le rêve de Versailles est d'organiser, non plus une exploitation agricole et commerciale, mais une force militaire, une société-modèle, renouvelant dans toute sa pureté le type féodal qui commence à s'altérer en Europe. On calcule qu'avec une propagation sans obstacles, la métropole peut posséder en peu de temps une succursale capable de protéger ses autres possessions américaines. En conséquence, des prospectus éblouissans sont répandus dans le public. Avec les gentilshommes ruinés et les cadets de famille qui se présentent, avec la foule des pacotilleurs et des paysans, on a les élémens d'une hiérarchie féodale, seigneurs, bourgeois et vilains. Le parti est si bien pris de reconstruire le moyen-âge sous la zone torride, qu'on évite de réunir les nouveaux colons au noyau de population déjà établi à Cayenne. Le terrain qu'on choisit est la plage inhabitée qui s'étend du fleuve Kourou aux possessions hollandaises. Le ministre Choiseul et le duc de Praslin se font attribuer une sorte de suzeraineté sur ce vaste territoire; ils ont le droit de le découper en fiefs au profit des seigneurs, qui doivent à leur tour distribuer des lots de terre aux paysans de leurs domaines. La conduite de l'expédition est partagée entre deux chefs jaloux l'un de l'autre, un gouverneur inhabile, le chevalier Turgot, frère du ministre, et un intendant d'une probité suspecte, M. de Chanvallon. Soutenue par le gouvernement et bien lancée par les agioteurs, l'affaire réussit à merveille; les capitaux abondent, et les engagemens sont sollicités comme une faveur.

A partir de novembre 1763 jusqu'au milieu de l'année suivante, les convois se succédèrent assez rapidement. Les lieux choisis pour le débarquement étaient une langue sablonneuse et des îlots à peine déblayés à l'embouchure du Kourou. Une seule habitation, construite anciennement par les jésuites, était réservée comme siége du gouvernement. Quant aux seigneurs, ils trouvèrent pour manoirs féodaux des *carbets*, c'est-à-dire des cabanes, comme celles que construisent les esclaves, avec des pieux fichés en terre et du branchage pour toiture. Néanmoins, les premiers débarqués purent conserver pendant quelque temps leurs illusions. La noblesse de cette époque ne concevait pas l'existence sans la comédie, les arts, le luxe élégant et la débauche après boire : le gouvernement avait donc eu la touchante sollicitude de faire appel à toutes les professions qui ont pour but le plaisir; on avait enrôlé des acteurs, des musiciens, et jusqu'à des filles de joie. Les premiers mois s'écoulèrent dans une sorte de fascination. Pendant que le gouverneur Turgot menait joyeuse vie à Paris avec les cent mille livres d'appointemens qu'il s'était fait allouer, l'intendant Chanvalon s'occupait à divertir la colonie naissante. Par ses soins, les marchandises étaient étalées dans des échoppes symétriquement alignées de manière à former galerie; la foule se pavanait au milieu, les dames en robes traînantes, les gentilshommes en brillans uniformes. Le coup d'œil était galant et magnifique, dit un des témoins oculaires, on se croyait au Palais-Royal : la journée était couronnée, comme à Paris, par les plaisirs du soir, le bal ou l'opéra, le jeu ou l'intrigue; on vivait bien d'ailleurs, et sans souci du lendemain, avec des comestibles apportés de France. Il y avait à coup sûr quelque chose d'étourdissant dans ce contraste d'une civilisation raffinée avec la majesté sauvage des déserts; mais la féerie devait bientôt s'évanouir. De nouveaux convois arrivant sans cesse, on commença à souffrir de l'encombrement et à concevoir des doutes sur les moyens de subsistance. Les approvisionnemens, apportés d'Europe à grands frais, s'altéraient rapidement par l'effet de la traversée et sous l'influence du climat. Le commerce particulier offrait peu de ressources : les marchandises, envoyées au hasard par les négocians de la métropole, étaient en grande partie des objets de luxe, sans rapport avec les besoins de la colonie; on possédait, par exemple, un magasin de patins dans un pays où la glace est inconnue. Bref, au mois de juillet 1764, quatorze à quinze mille personnes étaient entassées sur les plages du Kourou, avec des alimens insuffisans et malsains. De même qu'on avait improvisé une ville, on voulut improviser une récolte. Les seigneurs, dé-

daignant de travailler, exigèrent en revanche une double corvée de ceux qu'ils considéraient comme leurs vassaux. La fatigue excessive des uns, l'oisiveté non moins dangereuse pour les autres, la mauvaise nourriture, l'ennui, la discorde, le désespoir, firent de la colonie un foyer dévorant de contagion : treize mille personnes périrent dans des souffrances atroces; les autres n'échappèrent à la mort qu'en se dispersant. En moins d'une année, un capital de 33 millions avait été englouti! Cet affreux dénouement, qui mettait en deuil tant de familles, causa en France une consternation générale. Le parlement évoqua l'affaire; il en résulta un interminable procès, qui fut étouffé plutôt que vidé. Pour excuser leur impéritie, les accusés s'appliquèrent à décrier le climat équinoxial : ce moyen de défense, répété pendant dix années, finit par enraciner dans les esprits le préjugé contraire à la colonie.

La partie éclairée du public savait si bien à quoi s'en tenir sur l'affaire du Kourou, que jamais les projets pour la régénération de la Guyane ne furent plus nombreux que depuis cette catastrophe jusqu'à la révolution. Les seules entreprises fructueuses ont été les travaux de dessèchement exécutés pendant la trop courte administration de Malouet. En 1789, l'orage révolutionnaire commença à gronder sur les colonies. Appelés à la liberté subitement et sans condition, les esclaves, pour qui la liberté était la cessation du travail, abandonnèrent la culture. En dépit des déclamations de la tribune parisienne, il fallut en venir aux moyens de rigueur pour ramener les noirs sur les plantations : le sang coula plus d'une fois dans les émeutes et sur les échafauds. Pour le nègre, la différence entre les deux régimes se résuma ainsi : esclave, il était contraint de travailler sous la peine du fouet; citoyen libre, il fut invité à travailler sous peine de mort. L'esclavage franchement avoué fut rétabli par la loi de 1802; mais le génie colonial était dérouté, et d'ailleurs la guerre maritime suspendait les communications avec la métropole. A défaut de commerce, les spéculateurs eurent l'idée d'armer des corsaires : leurs premiers succès attirèrent promptement les représailles. En 1809, les Portugais, soutenus par les forces anglaises, surprirent Cayenne et l'occupèrent jusqu'aux traités de 1815; il est juste de dire que leur domination, douce et équitable, n'a laissé dans le pays que de bons souvenirs. La pacification de l'Europe rendit la Guyane à la France. Depuis cette époque, l'opportunité de coloniser cette belle possession a été d'autant mieux sentie que la suppression de la traite et l'amoindrissement

de la population font craindre une ruine complète. Qu'en est-il résulté? Beaucoup de projets avortés, de tentatives mesquines sans appui sincère de la part du gouvernement, ont été plus nuisibles à la colonie qu'une indifférence absolue.

A la fin de la période révolutionnaire se rapporte un incident non moins déplorable, non moins funeste pour la Guyane que l'expédition de 1763 : nous voulons parler des déportations en masse décrétées en fructidor contre les fauteurs et les complices présumés d'une conspiration royaliste. Un parti actif et puissant se trouva intéressé à dire que le gouvernement républicain, trop affaibli pour oser livrer ses ennemis aux bourreaux, les condamnait à respirer un air empoisonné, et par malheur la mort d'un assez grand nombre des exilés donna quelque vraisemblance à cette accusation. La passion qui a faussé le regard et troublé le jugement des contemporains est loin de nous aujourd'hui. Représentons-nous donc trois à quatre cents hommes, prêtres, anciens nobles, députés, savans, avancés en âge pour la plupart, surpris par un décret foudroyant, arrachés à leurs familles, à leurs habitudes, entassés dans les entreponts d'un vaisseau, sans secours, quelquefois même sans nourriture, pendant une longue traversée, et puis jetés nus et souffrans dans des cantons déserts (1), où ils doivent improviser des moyens d'existence, où leur liberté même est entravée par des précautions de police! Le seul étonnement qu'on doive éprouver, ce nous semble, est que sur trois cent vingt-huit déportés cent soixante-un seulement, un peu moins de la moitié, aient succombé.

A ces préventions injustes opposerons-nous les témoignages recueillis par M. de Nouvion? Soixante-treize voyageurs s'accordent à vanter la salubrité de la Guyane avec l'accent passionné de la conviction. Ce n'est pas assez pour quelques-uns d'entre eux de garantir la salubrité de l'air; ils lui attribuent une vertu préservative contre beaucoup d'affections chroniques. Un des plus anciens explorateurs français, Boyer de Petit-Puy, disait, dès l'année 1654 : « Ceux qui vont dans ce pays-là, et qui sont sujets aux gouttes, aux catarrhes, aux sciatiques, aux fluxions et aux humeurs, reviennent en parfaite convalescence. » Nous lisons dans la dernière relation, celle de Schomburgk, qui porte un caractère scientifique : « La phthisie est inconnue sur la côte; des personnes atteintes de cette maladie et arrivant d'Europe ou du nord de l'Amérique se sont parfaitement remises. » Nous

(1) A Sinnamari et à Conamana,

ne prendrons pas de telles promesses à la lettre. C'est entre les apologistes systématiques et les détracteurs aveugles que nous nous placerons pour saisir la vérité.

Par comparaison avec nos autres colonies américaines, on peut dire qu'en général la Guyane est un pays sain. Seulement, dans son abandon actuel, elle présente les inévitables inconvéniens de tous les lieux dépeuplés. Par exemple, la région des basses-terres, la seule qui soit occupée, est ordinairement détrempée par les pluies; or, pendant la saison chaude, les lieux bas qui ne sont pas desséchés conservent des eaux stagnantes qui croupissent et exhalent un principe fiévreux. N'est-il pas évident qu'avec cet ensemble de travaux et de ressources qui constituent la civilisation, on faciliterait l'écoulement des eaux pluviales, et qu'on préviendrait pendant les sécheresses la formation des marécages? Dans l'intérieur du pays où les mêmes accidens n'ont pas lieu, la salubrité du climat n'a jamais été mise en doute. Quant à l'élévation de la température, elle peut être incommode pour les étrangers, mais non pas nuisible. Suivant la remarque sensée d'un voyageur, cette qualification de zone *torride* a été funeste aux contrées équatoriales; il y a dans l'alliance de ces deux mots quelque chose qui donne à l'Européen l'idée d'une fournaise où on respire un air embrasé. Trop peu de personnes savent, dans les pays dits *tempérés*, que le degré de la chaleur est déterminé bien moins par la vertu calorifique du soleil que par la configuration des terrains et les phénomènes atmosphériques. A la Guyane, par exemple, plusieurs causes contribuent à atténuer l'ardeur solaire : l'atmosphère y est continuellement rafraîchie par les brises marines ou les vents de terre, par l'abondance des pluies ou la tiède évaporation des eaux. Le climat du midi de la France, pendant la saison d'été, peut donner une idée de la température ordinaire. La différence entre les deux pays consiste en ce que, sous l'équateur, l'été est perpétuel. Les plus grandes fluctuations du thermomètre n'y dépassent pas 20 degrés centigrades, tandis que chez nous il y a souvent une variation de 50 degrés, des ardeurs de la canicule aux jours froids de l'hiver. A Paris, la chaleur moyenne des mois de juin et juillet est de 24 degrés, et on signale certains jours pendant lesquels le thermomètre s'est élevé à 37 degrés; ce dernier chiffre est à peu près pour Cayenne, comme pour Paris, celui de la chaleur la plus intense; on se croit en hiver à la Guyane, quand le thermomètre s'abaisse à 20 degrés au-dessus de zéro. La moyenne entre ces deux termes indique donc une température ordinaire de 27 à 28 degrés centigrades, celle de nos plus beaux jours.

Le moyen le plus direct de constater l'état sanitaire de la Guyane est d'interroger les tables de la mortalité. Par suite de l'influence fatale qui pèse sur notre malheureuse colonie, les documens statistiques sont pleins d'erreurs en ce qui la concerne. Prenons pour exemple l'année 1840. M. de Nouvion, acceptant les données du ministère de la marine, établit que la mortalité, pour l'ensemble de la population, a été dans le rapport de 1 à 28, et il triomphe en remarquant que ce rapport est déjà supérieur à celui de plusieurs grandes villes de l'Europe. Il n'a pas remarqué que, dans le tableau officiel (1), une erreur d'addition augmente de 100 le nombre des décès (753 au lieu de 653), et, en second lieu, que le chiffre des vivans ne comprend que la population sédentaire et domiciliée, tandis que le chiffre des décès se rapporte en outre à la population mobile des fonctionnaires civils, des soldats de la garnison, des marins, et peut-être des voyageurs. En recommençant le calcul sur ces bases nouvelles, on trouve que les décès sont au nombre total des habitans dans le rapport de 1 à 33 ou 34, rapport très supérieur aux résultats moyens de la mortalité en Europe. Par suite de l'inadvertance que nous venons de signaler, les employés civils et militaires, qui sont presque tous de race blanche, n'ont pas été comptés parmi les vivans, bien qu'à leur mort ils augmentassent le nombre des décès, de sorte qu'aux yeux des statisticiens la mortalité des blancs a paru excessive. La *Notice sur la Guyane* (2) l'évalue au vingt-quatrième. D'après nos rectifications appliquées à l'année 1840, la proportion est environ du vingt-neuvième. Si l'on considère enfin que l'équilibre des sexes n'existe pas à la Guyane, et que la prédominance des mâles parmi les blancs comme parmi les noirs réduit le rapport ordinaire des naissances aux décès; s'il est vrai que l'isolement des habitations paralyse les secours et que diverses causes indépendantes du climat multiplient les accidens mortels, il faudra bien conclure que la Guyane, loin de mériter le reproche d'insalubrité, est au contraire un séjour remarquablement propice.

Une nature si splendide, tant de terres inexploitées, tant de trésors sans emploi, sont bien faits pour enflammer l'imagination et inspirer

(1) *Tableaux de population et de culture*, etc., pour l'année 1840, publiés en 1843 par le ministère de la marine, page 9. — Cette publication est une de celles qui justifient le reproche de négligence que M. Vivien exprimait dernièrement à la tribune.

(2) Publiée en 1838 par le ministère de la marine, reproduite en 1843 par la société de colonisation. — Un vol. in-8°, avec une belle carte de la Guyane, chez Didot.

une de ces entreprises grandioses qui font époque. L'état économique de la Guyane française est d'ailleurs on ne peut plus favorable à la conception de M. Lechevalier. Les habitans sont si peu nombreux, le territoire approprié est tellement restreint, que l'on conçoit aisément la possibilité de réunir sous une seule direction tous les intérêts de la colonie. Suivant le recensement de 1841, la population sédentaire est de 20,753 personnes; la population flottante, comprenant les fonctionnaires civils et religieux, les militaires de la garnison et les marins, donne environ 1,250 à 1,300 personnes. Dans le groupe des habitans sédentaires, les libres comptent pour 5,746; les esclaves, dont le nombre décroît chaque année, par suite des affranchissemens ou des extinctions, ne sont déjà plus que de 14,997. Un tiers de la population est domicilié dans les villes et dans les bourgs, les deux autres tiers sont disséminés dans les habitations rurales. Parmi la classe qui est en possession de la liberté, il y a 1,203 individus de la race blanche et 4,543 de la race noire. Les blancs, qui sont, par rapport aux hommes de couleur, dans la proportion de 1 à 4, possèdent néanmoins les trois quarts des terres cultivées, des esclaves et des bestiaux : c'est dire que la plupart des nègres réputés libres ne sont que des affranchis abrutis par la fainéantise et le libertinage, et retenus par la misère dans un état de prolétariat qui ne les élève pas beaucoup au-dessus de la servitude.

Sur 5,400,000 hectares que représente la colonie (1), moins de 12,000 sont mis en culture; c'est environ le dixième des terres acquises par les particuliers : le reste du territoire appartient à l'état. Les propriétés rurales, au nombre de 400 environ, sont aussi inégales en étendue qu'en valeur. Pour une vingtaine de grandes sucreries, qui, avec les ateliers, forment des domaines considérables, on compte un grand nombre de petits champs consacrés à la culture des vivres ou des produits qu'on peut récolter sans beaucoup de frais. La valeur des terres est établie bien moins d'après leur étendue que suivant le genre de préparation qu'elles ont déjà subi. Ainsi, l'hectare approprié à l'exploitation de la canne à sucre vaut 1,000 francs, cinq fois plus que la même étendue cultivée en café, en cacao, en rocou. La valeur moyenne des esclaves est d'environ 1,300 fr. Il résulte de cet aperçu que le capital engagé dans la colonie n'est pas très considérable. Si l'on accepte les comptes annuels, établis probablement sur les rapports de

(1) A ne compter que les régions connues. En comprenant la partie complètement déserte, on aurait une surface beaucoup plus considérable encore.

l'administration locale, la valeur totale s'amoindrirait progressivement. La *Notice statistique* de 1836 évaluait les propriétés rurales, celles qui font la richesse de la colonie, à plus de 36 millions de francs, savoir :

VALEUR APPROXIMATIVE :

1° Des terres mises en culture.....	6,253,500 fr.
2° Des bâtimens et du matériel d'exploitation....	10,045,000
3° Des esclaves, au nombre de 16,592 (en moyenne 1,300 francs).....	18,476,900
4° Des animaux de trait et du bétail.....	1,265,010
TOTAL...	36,040,410 fr.

Un peu plus tard, en 1840, l'estimation était abaissée à 33 millions, et il est probable qu'aujourd'hui le chiffre de 30 millions serait suffisant (1). Chaque année, en effet, la statistique officielle annonce une réduction dans le nombre des propriétés, des hectares en culture, des esclaves mis en œuvre. Cet amoindrissement continuel, présage de ruine, explique pourquoi la plupart des propriétaires de la Guyane ont fini par adopter une combinaison aussi contraire aux traditions coloniales qu'à leurs préjugés personnels.

II. — FORMATION DE LA COMPAGNIE.

Nous connaissons les élémens sur lesquels on prétend opérer. Suivons, avec tout l'intérêt qu'une telle expérience peut inspirer aux économistes, la série d'opérations qui doivent, nous assure-t-on, régénérer la société coloniale. Il est bien entendu que notre rôle se borne aujourd'hui à celui de rapporteur. La séduisante hypothèse que nous exposons échappe, quant à présent, à une rigoureuse analyse. Les pièces qui nous ont été soumises par M. Lechevalier ne sont que des aperçus personnels, des estimations approximatives et provisoires. La critique reprendra ses droits lorsque notre examen aura pour base les débats de la tribune ou le contrat industriel des actionnaires.

La première série d'opérations a pour but la formation de la compagnie centrale. L'idée-mère du projet, le fécond mariage du capital européen et d'une terre vierge, suppose un apport en argent égal aux deux tiers de toutes les valeurs de la colonie. Une mesure préliminaire est donc l'inventaire exact, l'évaluation débattue des propriétés. Sur la demande du ministère, les deux chambres viennent de

(1) La Guyane anglaise, évaluée d'après les mêmes bases, représenterait un capital de 340 millions de francs.

voter à cet effet une somme de 50,000 francs, avec une unanimité de bon augure pour l'entreprise. D'un autre côté, une société se forme parmi les hommes les plus honorés de la banque, du haut négoce et de l'industrie, pour garantir le versement du capital mobile dès que les parties intéressées seront d'accord et que l'association aura été validée par le concours tutélaire de l'état. La commission d'expertise, dont la formation et le départ ne dépendent plus que la volonté de M. l'amiral de Mackau, représentera sans doute le gouvernement et la compagnie provisoire des capitalistes; réunie à son arrivée aux mandataires des colons, elle entrera en rapport avec les propriétaires disposés à accepter l'acte social. Le conseil colonial de Cayenne vient d'instituer une commission de trois membres chargée de lui faire un rapport, et les voix se sont réunies sur les personnes favorables au système. Il faut s'attendre néanmoins à ce qu'un petit nombre de propriétaires refusent leur concours, par entêtement ou par défiance. A ceux-ci, dit M. Lechevalier, la compagnie offrira d'acheter leurs terres au comptant et à prix débattu, sauf à les exclure des bénéfices éventuels réservés aux autres; s'ils refusent de vendre pour continuer leur exploitation isolée, on pourra chercher dans la loi récente qui autorise le rachat des noirs, les moyens de généraliser le travail libre dans la colonie.

La compagnie n'entend acquérir que les domaines susceptibles d'exploitation. Les propriétés de ville, les manoirs domestiques, les esclaves attachés au service intérieur des familles, resteront en dehors de l'expertise. Les études des commissaires, limitées aux propriétés agricoles et industrielles, spécifieront la contenance et la qualité des terres, le nombre et l'aptitude des esclaves, la valeur du matériel et du bétail, et sans doute aussi des marchandises en magasin. Les aperçus fournis par les publications officielles sont si contradictoires et si confus, qu'il est difficile de prévoir le total de cette expertise. Arrêtons-nous au chiffre probable de 30 millions, pour quatre cents domaines grands et petits. Ce capital foncier représentant l'apport des colons, on pourra demander 20 millions en numéraire à la place de Paris, et limiter le fonds social au chiffre de 50 millions. Le ministère aura alors à consulter les chambres pour savoir s'il convient d'élever la compagnie à la hauteur d'une institution nationale, en garantissant à ses actionnaires un minimum d'intérêt.

Si certaines entreprises d'utilité publique sont dignes du concours tutélaire de l'état, ce sont assurément les essais de colonisation. Les idées étaient très nettes à ce sujet parmi les hommes d'état de l'ancien

régime. Un des publicistes accrédités du dernier siècle, Forbonnais, écrivait en résumant les principes politiques du commerce : « Il faut que le premier établissement se fasse aux dépens de l'état qui fonde les colonies, ou *qu'il garantisse les avances qui leur seront faites par les négocians* (1). » Laissons de côté les considérations politiques, pour ne voir que les problèmes financiers. Le gouvernement français, en prenant l'engagement moral d'abolir l'esclavage, a contracté l'obligation d'indemniser les propriétaires d'esclaves; c'est une dette d'honneur qu'il faudra acquitter tôt ou tard. Il s'agit pour lui de savoir si, au moyen de son crédit, il pourra éviter de payer l'indemnité. La Guyane est le lieu choisi pour l'expérience. La part de cette colonie serait d'environ 14 millions payables dans dix ans, si on laissait aux maîtres les bénéfices de l'esclavage jusqu'à cette époque, conformément à l'avis de M. le duc de Broglie, ou de 20 millions, si l'on préférait restituer immédiatement le prix intégral des esclaves. Dans la première hypothèse, la seule admissible, l'état serait grevé d'une rente de 400,000 fr., auxquels il faudrait ajouter une somme de 200,000 fr. pour surcroît de frais d'administration nécessités par le régime de la liberté; soit, *à perpétuité*, 600,000 fr. par année.

Plaçons-nous au contraire au nouveau point de vue indiqué par les colons. La compagnie de la Guyane étant constituée pour quarante-sept ans (2) au capital de 50 millions; le gouvernement s'engagerait à assurer pendant cette période un intérêt de 4 pour cent, c'est-à-dire 2 millions par année. Pour que l'affaire tournât au préjudice du trésor, il faudrait que le revenu de la colonie régénérée tombât au-dessous de cette somme (3) : le cas est-il possible? Nous ne le croyons pas. Dans l'état de dépérissement où se trouve la Guyane, les statistiques officielles lui attribuent un revenu net de 4,500,000 francs. Cette évaluation est peut-être exagérée; réduisons-la d'un tiers, et contentons-nous de 3 millions. Comment admettre qu'une terre vivifiée par un capital abondant et par un travail mieux réglé rendra moins qu'à l'époque du découragement et de la pénurie? Examinons toutes les hypothèses que la prudence peut suggérer. Dira-t-on que les ac-

(1) *Élémens du Commerce*, seconde édition, t. Ier, p. 361.

(2) Ce terme (46 ans et 324 jours) sera celui de la société : la durée, égale à celle de la compagnie du chemin de fer d'Orléans, est calculée de telle manière que le capital puisse être reproduit par la retenue de 1 pour 100 comme fonds d'amortissement.

(3) Peut-être la responsabilité de l'état serait-elle moindre. Les capitaux qui n'ont aucune chance à courir se contentent aujourd'hui d'un intérêt de 3 pour 100.

tionnaires, satisfaits du revenu assuré par l'état, négligeront l'entreprise au point de la compromettre? Mais les colons qui entrent dans l'affaire, en s'interdisant pour long-temps d'en sortir, connaissent mieux que nous les ressources de leur pays : ce revenu qu'on leur offre, réduit à 3 pour 100 par la réserve de l'amortissement, est à peu près le tiers de celui qu'ils obtiennent aujourd'hui. S'ils mettent leur fortune en jeu, c'est qu'ils jugent les chances favorables; leur confiance devient pour les autres actionnaires le premier motif de sécurité. Les mesures les plus ingénieuses sont combinées pour que la transition de l'esclavage au régime du travail libre ne diminue pas la somme des produits. Une objection que les esprits timides emprunteront aux adversaires des colonies est que, si les opérations de la compagnie étaient entravées par une guerre maritime, le trésor resterait à découvert vis-à-vis des actionnaires qu'il aurait garantis; mais on peut éviter ce danger par des arrangemens pris avec les compagnies d'assurances françaises et étrangères. Le cas des mauvaises récoltes est également prévu : l'équité veut que le trésor récupère sur le gain des bonnes années le déficit des années précédentes. Poussons enfin les choses à l'extrême : en supposant que les bénéfices tombassent accidentellement au-dessous de l'intérêt à servir et que la responsabilité de l'état fût invoquée, les déboursés du trésor ne seraient qu'une avance qui lui conférerait une sorte d'hypothèque sur une propriété territoriale d'une valeur certaine.

La garantie éventuelle de l'état, légalisée par les chambres, donne à l'entreprise force d'existence. Elle s'organise comme les grandes sociétés coloniales dont le rôle a été si brillant en Hollande et en Angleterre, en livrant sa charte à la double sanction du pouvoir et de l'opinion publique. Son conseil d'administration, qui prend siége à Paris, réunit, sous la surveillance directe de l'état, les représentans de l'intérêt colonial, du capital métropolitain, de l'industrie et du commerce des villes maritimes. A la Guyane même, les agens locaux sont choisis parmi les colons sédentaires le plus intéressés à une bonne gestion. Ainsi constituée sous le titre de *Compagnie de la Guyane française*, son premier acte est la conversion des anciens titres de propriétés en actions nominatives et de fortes sommes, conçues de manière à ce qu'elles restent dans les mains des titulaires assez long-temps pour que l'opération ne soit pas souillée par les manœuvres de l'agiotage. Cette réserve suffirait pour indiquer une société honorable et sérieuse, qui veut élever sa spéculation à la hauteur d'une œuvre nationale.

III. — ORGANISATION DU TRAVAIL LIBRE.

La corporation commerciale existe : transportons-nous dans le Nouveau-Monde pour la voir à l'œuvre. Dès que la charte de la compagnie est promulguée, il n'y a plus d'*esclaves*, il n'y a plus de *maîtres* dans ses domaines; il y a des *propriétaires d'actions* qui intéressent au travail des *ouvriers libres*. Il est important de remarquer que ce mode d'émancipation ne préjuge rien en ce qui concerne nos autres colonies; il n'exige pas le concours des corps législatifs; les nouveaux propriétaires usent du droit qu'ils ont acquis d'affranchir leurs esclaves : ils répètent en grand ce qui est pratiqué chaque jour par les particuliers.

Le point fondamental est le règlement du travail libre. L'esclavage coûte plus cher que la liberté; c'est un fait prouvé depuis long-temps par l'économie politique, et les planteurs, malgré leurs préjugés, auraient donné les premiers le signal de l'affranchissement, s'ils ne craignaient pas que les esclaves, rendus à eux-mêmes, n'abandonnassent les cultures coloniales. Ce n'est pas à dire que les noirs ne travaillent que sous le fouet. Il y a sans doute dans cette race comme dans la nôtre des êtres abrutis, des personnes incorrigibles : quant à la généralité, elle suit comme partout l'impulsion instinctive du caprice et de l'intérêt. Pourquoi la production du sucre a-t-elle été réduite par l'émancipation anglaise? C'est qu'un grand nombre d'affranchis, et les plus intelligens sans doute, ont pu acheter à vil prix des terres incultes, et spéculer pour leur propre compte sur la vente des vivres : la masse du travail a été, non pas amoindrie, mais déplacée, et dans les îles où la désertion des anciens ouvriers n'a pas été immédiatement réparée, les salaires se sont élevés à un taux ruineux. A plus forte raison, pareille chose arriverait-elle à la Guyane française, dont les vastes déserts appartiennent pour ainsi dire au premier occupant, si la liberté était accordée sans garantie. M. J. Lechevalier résout la difficulté en interdisant d'une part la spéculation sur les vivres aux affranchis, et d'autre part en les rattachant à la grande industrie coloniale par les avantages les plus séduisans.

Ce privilége de la culture et de la vente des vivres, combiné avec une taxe des salaires faite par le gouvernement, est la base de tout le système; il n'y a pas d'autre moyen d'empêcher les noirs de chercher dans le petit jardinage une indépendance qui ramènerait la plupart d'entre eux à la sauvagerie. Il ne faut pas s'effrayer de cette double clause; elle n'a pas à beaucoup près, dans le Nouveau-Monde, l'importance qu'elle

aurait en Europe. La culture des vivres destinés aux noirs, industrie qui n'exige pas de capital, est en général abandonnée aux affranchis pauvres ou aux esclaves. Quant à la taxation des salaires par l'autorité, c'est une mesure de police recommandée dans les deux systèmes d'émancipation proposés par la commission des affaires coloniales. La restriction opposée au commerce des alimens a paru suspecte, nous le savons, à plusieurs abolitionistes. Dans leur zèle inquiet, ils se représentent une compagnie d'agioteurs impitoyables, maîtresse d'affamer les ouvriers et de reconstruire une servitude industrielle plus perfide que l'esclavage légal. Ce qu'ils redoutent pour leurs chers protégés arrivera bien plus tôt dans les colonies anglaises, livrées à toutes les éventualités du libre commerce. La hausse excessive des salaires et la fortune de quelques nègres dans les pays où les bras ont fait défaut, n'ont été que des phénomènes accidentels. Dans les îles où les bras n'étaient pas rares, à Antigue, à la Dominique, à Nevis, à Montserrat, on a obtenu dès les premières années la journée du laboureur pour 60 cent. Qu'on laisse agir le démon de la concurrence, et il trouvera bien moyen de multiplier l'offre des bras, de dicter à son tour le prix des salaires.

Le règlement de travail combiné par M. Lechevalier porte au contraire un caractère de loyauté qui a captivé nos plus chaleureuses sympathies. Passionné pour les belles contrées du Nouveau-Monde, il ne voudrait pas leur faire présent de ce prolétariat affamé qui engendre le paupérisme. Pour attacher les noirs à la vie laborieuse, il leur offre des conditions qui feraient envie à la plupart des ouvriers blancs. — Travail garanti à toute personne de tout âge et de tout sexe, promesse que l'industrie coloniale permet heureusement d'accomplir. — Dotation de 150 francs, somme exagérée selon nous, à tout ouvrier de la compagnie pour premier placement à la caisse d'épargne, et première mise d'équipement. — Salaire fixe, combiné avec le prix des objets de consommation, de manière à assurer le nécessaire de l'existence. — Participation aux bénéfices nets de la compagnie, dans la proportion du quart, ou 25 pour 100. — Soins médicaux assurés pour un faible abonnement. — Caisses d'épargne constituées par une retenue sur la dotation, sur le salaire journalier, sur le dividende éventuel, afin de pourvoir à l'entretien des vieillards et des infirmes. — Dot de 100 francs accordée à chacun des conjoints pour encourager les unions légitimes et détruire le concubinage, si funeste aux populations coloniales. — Distribution de la classe ouvrière en *corporations industrielles* pour ce qui regarde le travail, et en *conseil de*

famille pour ce qui concerne la morale et la vie domestique, de telle manière qu'au moyen d'une imperceptible cotisation, et par l'effet de la mutualité, chaque corporation possède une chapelle, une école, une salle d'asile. — Dans chaque communauté, les intérêts industriels sont protégés par un syndic à la nomination des autorités supérieures, éligible parmi les travailleurs eux-mêmes; la surveillance morale appartient au curé, qui est de droit président du conseil de famille. L'ample et belle mission confiée au clergé catholique, les encouragemens donnés au mariage et aux sentimens de famille, une adhésion sincère aux institutions civiles de la métropole, offrent une garantie complète aux personnes qui pourraient craindre qu'une utopie se cachât sous l'apparence d'une réforme industrielle.

De l'autre côté de l'Amazone, et précisément dans le voisinage de la Guyane française, les jésuites avaient institué parmi les sauvages indiens des communautés agricoles dans lesquelles le travailleur, astreint à une tâche journalière, recevait en échange les objets nécessaires à ses besoins personnels. Affranchi de la prévoyance, il vieillissait dans une espèce de minorité contraire à toute émulation, à tout progrès social. C'était le communisme pur et simple, avec ses minces avantages et ses dangereux inconvéniens. Il n'en serait pas de même dans la Guyane régénérée. Le travail y devant être estimé, non à la journée, mais à la tâche, suivant l'usage des colonies (1), l'ouvrier pourrait augmenter le produit de sa journée en proportion de son énergie et de son aptitude. Avec de l'intelligence et de l'économie, rien ne l'empêcherait d'amasser un petit capital, d'entreprendre à son compte une spéculation agricole, soit comme propriétaire, soit comme fermier, de réunir même à sa qualité modeste d'ouvrier celle d'actionnaire de la compagnie. Il n'y a donc pas lieu de craindre que la race affranchie soit immobilisée de nouveau dans les entraves d'une féodalité industrielle.

Craignant d'être ébloui par une séduisante illusion, nous avons traduit les faits en chiffres, en complétant par nos recherches particulières les documens fournis par la société d'études. Il nous a paru démontré que les dépenses faites aujourd'hui par les colons suffisent pour améliorer considérablement le sort des affranchis en obtenant d'eux une plus grande somme de travail. Laissons parler les chiffres :

(1) La *tâche* représente plus de travail que la *journée* commune; aussi est-elle mieux rétribuée. Cependant cette tâche est réglée de manière qu'en général un bon ouvrier puisse l'avoir finie vers deux ou trois heures du soir.

ESCLAVAGE.

INTÉRÊT DU CAPITAL ENGAGÉ PAR LES PLANTEURS.

15,000 nègres, évalués en capital à 18 millions, représentant, à raison de 8 pour 100, taux assurément très modéré dans nos colonies, un intérêt annuel de	1,440,000 fr.
5,000 cases et jardins pour logemens de 15,000 esclaves, à raison de 400 fr., représentant un capital de 2 millions, à 8 pour 100	160,000
Hôpitaux et dépendances (constructions et mobilier) en masse, 300,000	24,000

DÉPENSES COURANTES.

Nourriture (toutes réductions faites en raison de l'abandon du jardin et du samedi), minimum	600,000
Vêtemens (suivant les prescriptions), au minimum, à 10 fr	150,000
Médecins et médicamens	187,500
Frais divers et imprévus (aumôniers, gratifications, etc.), au minimum, pour somme ronde	38,500
	2,600,000 fr.

15,000 nègres, y compris les enfans, les vieillards et les malades, ne fournissent par jour que 10,000 journées communes, ou, suivant la manière de compter des colonies, 8,000 tâches. L'année coloniale, déduction faite des jours fériés et du samedi, ne représente que 250 jours de travail : soit, par année, 2,500,000 journées, ou 2,000,000 tâches, ce qui porte le salaire journalier d'un adulte à 1 fr. 03 cent., ou le prix de la tâche à 1 fr. 30 cent. Nous devons faire remarquer que nos calculs reposent sur les bases les plus modestes. M. H. Passy et M. Lavollée ont évalué en moyenne la journée de l'esclave entre 1 fr. 25 et 1 fr. 45 cent. Plaçons-nous présentement au point de vue signalé par M. Lechevalier pour estimer le coût du travail libre. Dans son système, la compagnie n'a plus à payer que l'intérêt du capital qu'elle emprunte pour la rédemption des esclaves, et le salaire sur lequel l'ouvrier libre doit se nourrir, se vêtir, se loger, etc.

TRAVAIL LIBRE.

INTÉRÊT DU CAPITAL ENGAGÉ PAR LA COMPAGNIE.

Rachat de 15,000 esclaves, environ 18 millions; intérêt à 4 p. 100.	720,000 fr.
Acquisition et réparation des cases, sans les jardins, environ 2 millions	80,000
Hôpitaux et dépendances, 300,000 fr	12,000
	812,000 fr.

DÉPENSES COURANTES.

Report...	812,000 fr.
Médecins et médicamens (comme sous l'esclavage).....	188,000

SALAIRES.

La suppression du jardin et du samedi, laissés à l'esclave pour sa nourriture, élève le nombre des jours de travail à 300 par année; soit donc en tout 3 millions de journées, à 1 fr....	3,000,000
	4,000,000 fr.

Il semble, à ce premier aperçu, que le travail libre revienne à 1 fr. 33 cent. par journée, c'est-à-dire au tiers en sus du travail servile; mais l'affranchi, forcé de pourvoir à ses besoins, restitue pour loyer, nourriture, vêtemens et soins médicaux, environ 9/10es de ce qu'il touche en salaires; sur ces dépenses, la compagnie retrouve un bénéfice assez considérable pour que le prix réel de la journée libre retombe bien au-dessous des frais de l'esclavage. Ce bénéfice fait sur les acheteurs n'a rien que de très légitime : il est même dans l'intérêt de la communauté. Maîtresse du sol et des instrumens de travail, opérant en grand et avec économie, la compagnie pourrait produire ou acquérir les choses nécessaires à la vie à des prix excessivement bas : si elle revendait au consommateur à prix coûtant, le salaire de 1 fr. serait ridiculement exagéré; il faudrait le réduire. Or, comme les prix des denrées et des salaires sont les régulateurs de tous les autres prix, il en résulterait une baisse sur l'ensemble des choses, un avilissement de toutes les valeurs de la colonie, par comparaison avec les pays voisins et même avec la métropole. Pour éviter une perturbation brusque dans les échanges, il faut donc respecter l'équilibre établi, et c'est pourquoi nous maintenons les prix des vivres et des salaires au minimum des prix actuels.

L'important est que le noir émancipé, vivant à son compte, trouve pour le présent une amélioration notable à son sort, et acquière pour l'avenir la chance de s'élever à cette large aisance sans laquelle la liberté n'est qu'un mensonge. Établissons donc le budget modeste de l'affranchi. En supposant deux journées à 1 fr. pour un ménage de trois personnes, dont un enfant, et 300 jours de travail dans l'année, on obtiendra une recette de 600 fr. par ménage. Cette somme pourra être employée ainsi :

DÉPENSE ANNUELLE.	PAR MÉNAGE DE TROIS PERSONNES.	POUR LES 15,000 TRAVAILLEURS.	REPRISES DE LA COMPAGNIE. BÉNÉFICE AU MINIMUM SUR SES DÉBOURSÉS.
1° Logement pour trois personnes...	30 fr.	150,000 fr.	150,000 fr. (1).
2° Vêtemens : trois personnes à 20 fr. (on ne compte que 10 fr. par tête dans l'état actuel).....	60	300,000	100,000
3° Nourriture (manioc ou bananes, salaisons, tafia), à 1 fr. par jour pour le ménage : 365 jours.....	365	1,825,000	1,000,000 (2).
4° Tabac, sel, etc., par an.....	55	275,000	50,000
5° Soins médicaux (abonnement pour trois personnes).....	20	100,000	100,000 (3).
6° Cotisations diverses (services religieux, écoles, secours, impôts, épargnes).....	10	50,000	»
TOTAL...	540 fr.	2,700,000 fr.	1,400,000 fr.
Reste à la famille pour entretien du mobilier et frais imprévus.....	60	300,000	
Sommes égales aux salaires.....	600 fr.	3,000,000 fr.	

D'après cet aperçu, le régime matériel et moral des ouvriers serait considérablement amélioré; il leur resterait en argent une somme supérieure à la portion disponible de la solde militaire, et de plus leur dividende éventuel dans le partage des bénéfices. En ce qui concerne la compagnie prise dans son ensemble, on remarquera qu'au moyen du bénéfice de 1,400,000 fr. sur ses fournitures, elle abaisserait les frais annuels du travail libre à 2,600,000 fr., somme égale au coût du travail forcé; mais pour une même somme, elle obtiendrait 500,000 journées, ou 400,000 tâches de plus que sous le régime précédent, avantage très considérable dans une contrée qui dépérit faute de bras.

IV. — EXPLOITATION.

En même temps que la nouvelle police augmentera la somme du travail disponible, un remaniement général de la propriété, une dis-

(1) La compagnie, ayant acheté et amélioré toutes les cases, porte en recette tous les loyers.

(2) La compagnie, exploitant la culture des vivres en grand, peut donner, à rai son de 1 fr. par jour pour trois têtes, des rations plus fortes qu'aujourd'hui, et obtenir un bénéfice beaucoup plus considérable que notre évaluation.

(3) La compagnie sera probablement en perte sur cet article, à moins que des règlemens hygiéniques n'améliorent l'état sanitaire.

tribution intelligente des bras, permettra d'espérer un accroissement notable des produits. Dans ces pays lointains où les concessions de terres sont obtenues très facilement, les établissemens se forment un peu au hasard, suivant les lumières ou les ressources du premier occupant. Le propriétaire, qui réunit forcément les qualités d'agriculteur et d'industriel, consulte moins la nature de ses terres que le nombre des bras et la puissance du matériel à sa disposition : de là une déperdition considérable de forces. Substituée à 400 propriétaires particuliers, la compagnie sera libre d'approprier ses exploitations diverses aux ressources naturelles des localités. Par exemple, au lieu d'une cinquantaine de sucreries grandes et petites, employant environ 5,000 esclaves, on conservera, suivant le plan dont il s'agit, 12 sucreries seulement, en attachant à cette industrie principale près de 2,000 ouvriers de plus : ainsi, au lieu d'avoir par atelier une moyenne de 100 personnes, on réunira 600 ouvriers sur un terrain de premier choix. Un pareil mouvement de concentration s'est opéré déjà, et avec le plus grand avantage, dans la Guyane anglaise, où certaines plantations comptent jusqu'à 1,200 ouvriers. Les 71 cotonneries, disseminées aujourd'hui dans la colonie, seront réduites à dix grands centres, avec un personnel nombreux et des machines que les petits planteurs ne pouvaient pas se procurer. La culture du rocou s'est étendue démesurément, parce qu'elle exige peu de bras et peu de capitaux. Ainsi, quoique la Guyane française ait le monopole de cette graine tinctoriale, la production a dépassé de beaucoup les besoins de l'Europe; il sera plus avantageux de conserver une dixaine de grandes rocouries après en avoir supprimé une centaine de petites. Les nombreuses *vivreries*, c'est-à-dire les petits champs consacrés à la culture du manioc, de l'igname, de la banane, du riz, du maïs, seront remplacées avec de grands bénéfices par cinq ou six grandes plantations munies d'instrumens aratoires. Ces remaniemens auront pour effet d'augmenter la masse des produits, d'économiser les frais en simplifiant les manœuvres, de laisser en disponibilité un millier de noirs qu'on pourra appliquer à l'exploitation des bois ou aux défrichemens.

Une compagnie vigilante et armée d'un puissant capital peut opérer des prodiges dans un pays arriéré, en fait de culture et de fabrication, jusqu'à une sorte de sauvagerie. Il est reconnu que quarante nègres, grattant la terre avec la houe, font moins de besogne qu'un seul homme avec une charrue et trois chevaux. Eh bien ! si l'on en croit M. Catineau-Laroche, « à la Guyane française, il n'y a ni charrues, ni brouettes, ni pelles, ni fourches, ni civières, ni charrettes; les hommes

y portent les fardeaux sur la tête, même aux plus grandes distances. » Notre Guyane, où l'élève des bestiaux ne coûterait que les frais de garde, tire néanmoins de l'extérieur des animaux pour l'abattage et pour le service. La pêche dans les rivières et sur les côtes est, dit-on, d'une miraculeuse abondance, ce qui n'a pas empêché d'introduire, en 1840, pour 175,000 francs de poissons salés. Au-delà des côtes, la colonie n'est plus qu'une immense forêt, et pourtant les colons demandent des bois à leurs voisins. La chasse devrait fournir la table des riches; la pêche bien organisée donnerait lieu à un grand commerce de salaisons. Un des effets de l'émancipation des nègres sera de substituer aux alimens desséchés et malsains les viandes fraîches et succulentes auxquelles ils prendront goût. Les immenses savanes, les pâturages salés par les alluvions maritimes sont tellement négligés aujourd'hui, qu'il est nécessaire d'encourager par des primes le commerce de la boucherie. Les premiers spéculateurs qui aviseront d'utiliser ces riches déserts, à l'exemple des Brésiliens du Para, réaliseront de grandes fortunes. Le trafic des peaux, des plumes, des gommes, des plantes médicinales, qu'on pourrait acheter aux Indiens, la métallurgie, quand l'exploration du sol sera faite, la parfumerie, la distillerie, les conserves, dans un pays qui produit, avec le sucre et les essences, les plus belles fleurs et les plus beaux fruits, offriraient aux petits colons venus d'Europe les occupations les plus lucratives.

La compagnie doit borner ses vues aux grandes industries sollicitées par une consommation inépuisable : le tabac, le coton, les bois. Le tabac croît spontanément dans la zone équatoriale de l'Amérique du Sud; on le foule aux pieds dans les rues de Cayenne; c'est une culture facile autant que productive. Pourquoi le tabac de notre Guyane, bien cultivé et bien préparé, ne vaudrait-il pas celui des contrées qui l'entourent, du Brésil, du Venezuela ou des Antilles? Pourquoi la régie française ne demanderait-elle pas à la Guyane française une partie des 15 millions de kilogrammes qu'elle tire de l'étranger? « Si, sous le rapport du prix de la main-d'œuvre et du nombre des travailleurs, dit Schomburgk, la Guyane anglaise pouvait rivaliser avec les États-Unis, elle produirait, en quantité illimitée, des cotons de qualité à soutenir la concurrence contre les meilleurs du monde. » Ce que le naturaliste anglais dit de Demerari et de Berbice est parfaitement applicable à notre colonie. Croirait-on qu'elle envoie pour moins de 400,000 fr. de coton à la métropole, qui en emploie pour 140 millions? Quant à l'exploitation des bois, que les naturalistes et les ingénieurs ont toujours considérés comme la plus grande richesse

de la Guyane, ce sera une industrie à créer complètement. On commence à transporter de Demerari à Liverpool des bois qui ont été reconnus préférables à tous les autres pour les constructions navales. En France, où l'importation annuelle des matériaux de charpente est de 38 millions, où la destruction des bois propres à la marine est depuis long-temps un sujet d'inquiétude (1), on a plus d'une fois tourné les yeux vers la Guyane : toutes les expériences ont été favorables. Récemment encore M. Estancelin, député de la Somme, établissait dans un mémoire intéressant que des bois de qualité supérieure coûteraient 20 pour 100 de moins rendus en France que les plus belles qualités du chêne; il faisait ressortir les avantages que trouverait la marine marchande à l'approvisionnement de nos chantiers : mais il y a loin du projet à l'exécution; la vue de nos administrateurs porte rarement à quatorze cents lieues de distance. Une compagnie installée dans le pays pourrait seule organiser une exploitation de concert avec le gouvernement. Les grandes coupes faciliteraient le débit des bois de petites dimensions. Un pays français qui compte dix-sept espèces précieuses pour l'ébénisterie de luxe fournit à peine à la France la centième partie de ce qu'elle est obligée d'acheter, 63,400 en 1840, sur une importation totale de 6,500,000 francs!

Les spéculations sur les forêts tentées jusqu'à ce jour ont échoué ou faiblement réussi (2); c'est que, dans une contrée non frayée, les frais nécessaires pour ouvrir des routes, portant sur la seule industrie des bois, l'écrasent avant qu'elle ait pu se développer. Lorsque tous les intérêts seront associés, il deviendra possible d'établir un système de communications rurales, combiné avec un service de cabotage, parce que les dépenses seront à répartir entre les diverses branches d'exploitation. Le génie de la mécanique obéira à l'appel des capitaux. On empruntera à la Guyane anglaise l'*excavator*, appareil gigantesque et d'invention récente, pour ouvrir des canaux de desséchement et reprendre l'œuvre d'assainissement que Malouet et Guisan laissèrent inachevée. On introduira pour les défrichemens une autre machine en usage aux États-Unis, le *grubber*, qui saisit les arbres et les arrache du sol. On économisera la force humaine dans toutes les

(1) Sous le règne de Henri IV, on comptait en France 35 millions d'hectares de forêts. On n'en compte plus que 7 millions aujourd'hui; encore la marine n'a-t-elle conservé le droit de *prise* que dans 3 millions d'hectares.

(2) A l'exception de l'établissement de la Mana, où les religieuses de Saint-Joseph, au nombre de trente, sous la direction de Mme Javouhey, leur supérieure, emploient assez avantageusement 500 à 600 nègres à la coupe des bois.

opérations qui peuvent être faites mécaniquement, et surtout dans les transports. Une réforme économique, déjà éprouvée à la Guadeloupe, peut doubler le revenu des sucreries; c'est le remplacement de tous les ateliers isolés, réduits à travailler avec un matériel vieilli et insuffisant, par quelques usines centrales, et la fabrication à la vapeur substituée aux procédés ruineux d'un autre âge.

Un autre ordre de spéculation sur lequel la compagnie compte beaucoup est le droit de revendre ou de sous-louer par petits lots les terres vacantes du domaine, en faisant toutefois participer le gouvernement au prix du contrat. Il entre dans les vues libérales de la compagnie de rendre la propriété accessible aux ouvriers noirs ou blancs. La facilité d'acquérir à bas prix un terrain préalablement défriché et assaini sera un motif d'émulation générale. En tous pays, la propriété est soumise à des servitudes : celle qu'auront à subir les acquéreurs sera l'interdiction de cultiver les vivres destinés à la race noire, à moins que ce ne soit pour les revendre en masse à la compagnie; mais, nous le répétons, cette restriction n'a pas de gravité dans un pays spécialement consacré au commerce d'exportation, et d'ailleurs la mesure n'est qu'une précaution provisoire. A côté des plantations immenses, il y aura place pour la petite culture, pour l'industrie isolée et indépendante. Les propriétaires particuliers pourront vendre leur récolte à la compagnie ou la faire manipuler pour leur propre compte dans les usines centrales, comme font déjà les petits cultivateurs de nos Antilles : ce sera le mouvement de la concurrence, moins ses dangers.

V. — COLONISATION EUROPÉENNE.

Jusqu'ici rien n'est livré au hasard : on ne compte, pour régénérer la Guyane, que sur les élémens qu'elle possède déjà; ses 15,000 nègres acclimatés et rompus au travail suffisent pour assurer la prospérité commerciale de la compagnie. Cependant, après les beaux résultats que nous avons énumérés, il se présente une chance plus magnifique encore : c'est l'appel de la race blanche sous les tropiques, la colonisation européenne.

La possibilité de faire travailler les blancs sous les tropiques a été si souvent niée par les défenseurs imprudens des colons, qu'elle est aujourd'hui à l'état de problème. Si l'on se contentait de dire que l'entreprise est très difficile et très hasardeuse, nous serions des premiers à le reconnaître; mais déclarer qu'il y a impossibilité physique, absolue, c'est fermer les yeux à l'évidence. La race blanche est douée

d'une énergie qui proportionne ses forces à toutes les fatigues, à tous les dangers; son aptitude aux cultures tropicales est prouvée par l'histoire, par d'innombrables témoignages, par l'état présent de plusieurs pays. Les plus rudes travaux de l'agriculture, les défrichemens, n'ont-ils pas été accomplis par des Européens dans presque toutes les contrées qui produisent le sucre? Le travail de colonisation a été commencé à la Jamaïque, à la Trinité, à Honduras, par des Espagnols, à Tabago, à Surinam, au cap de Bonne-Espérance, par des Hollandais. Les Anglais mirent en culture la Barbade, Antigue, Nevis, Montserrat, et les émigrans se présentaient en si grand nombre, qu'en 1715 plus de 6,000 ouvriers firent voile pour cette dernière île. La Guadeloupe, la Martinique, Sainte-Lucie, Saint-Vincent, la Grenade, Maurice, Cayenne, etc., ont été défrichées par des Français. Beaucoup des colons de nos Antilles qui se parent si fièrement de leur liberté descendent des *trente-six mois*, c'est-à-dire des premiers pionniers qui obtinrent des concessions de terre après un esclavage de trois ans. Pour la Guyane française, nous remarquerons que l'introduction de la race africaine y est postérieure aux premiers travaux : 14 noirs pris en mer par hasard furent attachés aux cultures. Le motif qui détermina les gouvernemens d'Europe à remplacer les Européens par des nègres fut la crainte d'affaiblir les populations métropolitaines par de fréquens envois d'ouvriers. Les planteurs déjà établis se prêtèrent à cette mesure, parce qu'ils y trouvaient leur compte. Personne alors n'élevait un doute sur l'aptitude des blancs aux travaux dont on fait aujourd'hui le partage exclusif des noirs.

Les avocats de l'esclavage africain ignorent-ils donc qu'aujourd'hui la race noble fournit un nombre considérable de travailleurs sous la zone torride. A Cuba, où les blancs sont en nombre égal avec les noirs, à Porto-Rico, où ils sont cinq fois plus nombreux, la prospérité serait-elle aussi grande, si les esclaves étaient les seuls à manier la pioche? Sur le même sol que notre Guyane, ne voit-on pas à Surinam des Hollandais, dans le Pernambouc des Portugais, braver impunément les ardeurs solaires? On dira peut-être que ces blancs sont nés dans le Nouveau-Monde : prouvons donc par des faits précis qu'on y peut travailler sans être acclimaté de longue date.

En 1764, le général d'Estaing apprit que des ouvriers allemands et lorrains, appelés à Saint-Domingue pour y fonder une ville, étaient entassés sans précaution dans des lieux infects et marécageux. Il se hâta de mettre à leur tête un homme intelligent et énergique, Daniel Lescallier, depuis ordonnateur à la Guyane. Deux ans après, les forêts

et les marécages avaient disparu, et les blancs, au nombre d'environ 4,000, étaient établis dans une ville saine (le Môle-Saint-Nicolas), où chaque famille avait sa maison et ses cultures. Un peu plus tard, dans la même île, la garnison blanche fut employée à construire le fort du Port-au-Prince, et à tracer une route de 50 lieues marines à travers des marais, ou en perçant des montagnes. « Il a péri bien des soldats, vous le croyez? dit, dans une pièce officielle, M. de Barbé-Marbois. Détrompez-vous; il n'en est mort qu'un seul, oui, un seul, et encore est-ce l'éclat d'une mine qui l'a tué. » A la Guyane, dont le climat est beaucoup plus favorable à la garnison que celui des Antilles (1), les soldats conservent également bien leur santé, en fournissant plus de travail. « Voici un fait, dit M. Dumonteil, auquel nous n'aurions pu ajouter foi, s'il ne s'était passé sous nos yeux. Quinze soldats du bataillon de Guyane ont passé un marché pour extraire les roches nécessaires à la construction du palais de justice. La savane était leur seul atelier. Là, exposés aux plus fortes chaleurs, ils travaillaient avec une activité inconcevable.... Ils ont ainsi porté chacun leur gain journalier à plus de 18 francs, et ont donné à eux seuls plus d'ouvrage que n'en auraient fait pendant le même temps (plus de six mois) 60 bons nègres.... Nous n'avons pas appris qu'aucun d'eux eût été indisposé. » Tout récemment, un autre officier, M. Laboria, a employé des blancs à l'exploitation de 20,000 mètres cubes de roches et aux plus rudes travaux de terrassemens. Le travail commençait à six heures du matin et finissait à quatre heures du soir, c'est-à-dire qu'il embrassait les heures les plus dangereuses. « Je n'ai pas perdu un seul des hommes employés à tailler la roche, dit M. Laboria, tandis que j'en ai perdu quatre dans un fort détaché, où les soldats restaient oisifs.... Une compagnie de 100 nègres yolofs fut ajoutée aux travailleurs blancs; ceux-ci faisaient le double de la besogne des nègres, qui cependant étaient tous des hommes d'élite. » Enfin, M. Louis Bernard, ancien général d'artillerie, et aujourd'hui propriétaire à la Guyane, déclare dans une publication récente que trois laboureurs originaires du midi travaillent sur ses terres sans le moindre inconvénient pour leur santé, et que ces hommes font chaque jour, au moyen de la charrue, autant de besogne que 35 nègres labourant à la main.

Nous tenions à prouver que l'emploi des Européens sous la zone

(1) D'après un relevé qui embrasse vingt années (1818-38), la mortalité dans la garnison blanche est aux Antilles de 1 sur 10, et à Cayenne de 1 sur 31 seulement. Un poste de Français établi en 1836 sur un îlot du lac Mapa ne perdit pas un seul homme pendant neuf mois.

torride n'est pas physiquement impossible. Qu'on énumère les expéditions malheureuses, qu'on cite la récente déroute de la compagnie belge du Guatemala; il n'y a pas lieu pour cela de désespérer. Une colonisation est une bataille livrée contre la nature : on la gagne ou on la perd, selon l'habileté du chef et l'énergie des soldats; une défaite ne prouve pas que la victoire soit impossible; où l'un a échoué, l'autre réussit. Quarante mille Européens, poussés par le vertige que Law avait communiqué à son époque, coururent follement au-devant de la mort dans la vallée du Mississipi. Dans ces mêmes déserts s'épanouissent aujourd'hui dix des états les plus florissans et les plus peuplés de l'Union américaine. Citons un exemple plus récent et plus direct. Après l'émancipation anglaise, les planteurs appelèrent des ouvriers de tous les pays, et notamment des mercenaires indiens, connus sous le nom de *coolies*. Traités d'abord avec une dureté peu intelligente, ces hommes de race timide et passive succombèrent à la fatigue et au désespoir; leur acclimatement fut déclaré impossible, et les magistrats anglais suspendirent leur introduction. La défense ayant été levée plus tard, les planteurs daignèrent traiter avec équité et douceur des hommes nécessaires à leur fortune; dès-lors, on a obtenu des coolies de si bons services que leur aptitude aux cultures coloniales n'est plus mise en doute, et qu'on songe dans les Antilles à organiser leur immigration sur une grande échelle.

Mieux vaudrait à coup sûr qu'on utilisât les bras inactifs de l'Europe. Nous remarquons à ce sujet, chez M. J. Lechevalier, beaucoup de hardiesse tempérée par une rare prévoyance. « Défricher un coin de terre, dit-il, au milieu d'une vaste plaine inondée ou couverte de bois, pour y placer quelques familles de cultivateurs, ce n'est pas assainir le pays, c'est au contraire préparer aux colons une place pour y respirer en plus grande quantité les miasmes et les exhalaisons méphitiques. » Ce passage est la critique de presque toutes les entreprises précédentes. M. Lechevalier ne comprend les colonisations qu'avec le secours d'un puissant capital et l'appui moral du gouvernement. C'est presque toujours le souffle du hasard qui pousse les hommes d'une contrée à l'autre. L'émigration, scientifiquement combinée et régulièrement conduite, est peut-être sans exemple. On transporte machinalement sous un ciel nouveau les routines du climat où on est né. Qu'on observe le régime hygiénique de nos pays, et on reconnaîtra que nos habitations, nos vêtemens, notre nourriture, nos usages, sont ordinairement combinés pour réagir contre le froid. Pourquoi sous l'équateur ne se mettrait-on pas en frais d'ima-

gination contre la chaleur? Ainsi, dans le problème qui nous occupe, celui du travail européen, les plus simples inventions pourraient écarter jusqu'à l'apparence du danger. Des vêtemens propres à empêcher la répercussion de la sueur, des tissus légers comme ceux des Chinois qui préservent de la chaleur et de l'humidité, un large chapeau ombrageant le corps sans échauffer la tête, seraient très salutaires. On a déjà eu l'idée de faire avec des lianes entrelacées des tissus de feuillages, des espèces de toiles qui pourraient être étendues avec des perches au-dessus des plantations, de manière à ce que le laboureur transportât, pour ainsi dire, l'ombre avec lui. Si plus tard la vapeur facilite la locomotion, on fera en sorte que les défricheurs ne passent plus la nuit sur le sol qu'ils auront fouillé pendant le jour (1). Au surplus, si la compagnie de la Guyane française renouvelle un essai de colonisation européenne, jamais l'expérience n'aura été tentée en des circonstances aussi favorables. Les colons seront recrutés par le comité siégeant à Paris, non pas parmi les gens sans aveu et sans ressources, mais au moyen d'un appel fait aux familles laborieuses, munies déjà d'un petit capital. Les établissemens auront lieu par village, lorsqu'un emplacement aura été convenablement préparé. Au lieu d'être lâchés dans un désert, comme un troupeau sans maître, les nouveau-venus entreront dans les cadres d'une société unie d'intérêts, où ils trouveront, avec l'appui du pouvoir, les conseils et la bienveillance des colons associés. Nous le répétons, la colonisation blanche n'est pas nécessaire au succès de l'entreprise; elle n'en est que l'accessoire. Si pourtant des espérances qu'il est permis de concevoir devaient se réaliser, si le génie européen triomphait une bonne fois de l'inertie et de la routine, quel avenir pour les contrées équatoriales! Quelle fortune pour la France qu'un domaine comme la Guyane! Les destinées qu'on entrevoit alors pour cette colonie sont si brillantes qu'on n'ose pas y croire; on se défend de l'enthousiasme comme d'une trompeuse illusion.

Pour résumer nos impressions sur l'ensemble de l'entreprise, nous ajouterons qu'elle nous semble offrir des gages à tous les intérêts, au

(1) Nous avons remarqué un chapitre spécial sur l'acclimatement des Européens dans un livre intitulé : *Du Climat et des Maladies du Brésil*, par M. Sigaud, médecin français attaché à l'empereur du Brésil. La place nous a manqué pour les emprunts que nous aurions voulu faire à cet excellent travail, et nous le regrettons d'autant plus, que, publié depuis un an à peine, il est déjà épuisé.

trésor public comme aux capitalistes, à la métropole comme à la colonie, aux maîtres comme aux esclaves. Au prix d'une garantie éventuelle qui probablement ne sera pas invoquée, le gouvernement peut espérer une forte remise sur la vente des terrains qui sont aujourd'hui une valeur morte, une part dans les bénéfices de l'opération au-delà d'un certain dividende, une augmentation notable d'impôts par suite du mouvement commercial (1), et enfin, dans le cas où le *procédé français* essayé à la Guyane paraîtrait applicable à nos autres colonies, l'avantage d'opérer l'émancipation sans indemnité.

Dans l'état actuel de nos colonies, la propriété donne de gros revenus, mais ne représente qu'un faible capital, parce qu'elle est à peu indivisible, et qu'elle ne peut être réalisée que très difficilement par défaut de concurrence entre les acheteurs. La conversion des titres de propriété en actions transmissibles aura pour effet de constituer le capital colonial, en lui conférant les priviléges dont jouit en Europe la propriété foncière, revenu assuré, réalisation facile. La liquidation des biens hypothéqués, effroi de nos colonies, s'opérera comme par enchantemennt par le partage équitable des nouveaux titres entre les ayant-droit. Aux propriétaires gravement obérés restera la ressource de trouver dans les cadres de la compagnie l'emploi de leur activité et de leur expérience.

En ce qui concerne l'organisation du travail, nous pensons que jamais contrat plus avantageux n'a été offert à la classe ouvrière. L'association de la terre, de l'argent, de l'intelligence et du travail, rêve impossible dans nos vieilles sociétés, où les professions sont trop diverses, les intérêts trop enchevêtrés, les profits trop minimes, semble réalisable dans une colonie dont les industries sont peu variées et les ressources assez abondantes pour satisfaire tout le monde. Une cupidité aveugle et coupable voudrait créer dans les plus riches contrées du globe ce prolétariat qui n'est qu'un esclavage déguisé. L'Europe doit y mettre empêchement; il y va de son honneur et de son profit. Belle ressource pour le commerce que ces *coolies* qui vivent de rien! Par religion et par économie, l'Indien repousse tout ce que lui offre l'Européen. Un poisson qu'il a pêché, un peu de riz qu'il a récolté, lui suffisent; il fabrique lui-même ses vêtemens et ses ustensiles de ménage;

(1) La Guyane coûte aujourd'hui environ 400,000 fr. de plus qu'elle ne rapporte, même en déduisant les 850,000 fr. perçus en France sur ses produits. La Guyane anglaise rapporte au trésor de la Grande-Bretagne plus de 60 millions. Quel contraste!

il entasse pièce à pièce son salaire pour fuir au plus tôt le contact impur des infidèles. Une telle population serait funeste à nos colonies. Il faut sous le ciel généreux des tropiques une industrie vivace qui vende ses produits à bon prix, consomme largement ceux de la métropole, afin d'entretenir un courant d'échange et un mouvement d'idées profitables aux deux mondes.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur les chances nouvelles offertes au commerce et à la marine par l'exploitation en grand d'un pays comme la Guyane; aux sympathies qui se sont manifestées dans la haute banque et le haut négoce, on peut croire que nos capitalistes tiennent à honneur de constituer une société maritime comme celles qui occupent une si grande place dans l'histoire de la Hollande et de l'Angleterre.

Notre pays éprouve un besoin d'expansion qui est un signe de force, mais qui a ses dangers pour l'avenir. Toutes les carrières, tous les comptoirs sont encombrés; on y étouffe, on s'y dévore. Puisqu'on a pour système d'exciter les appétits matériels, il est prudent de leur préparer une nouvelle pâture. La spéculation terre à terre ne suffit pas à un grand peuple; il s'y trouve des natures aventureuses auxquelles il faut un horizon large et chaudement coloré, des aspects nouveaux, des rêves de fortune et de gloire, de l'imprévu, de l'idéal. Voilà ce qu'offre précisément le programme des colons de la Guyane, et on peut lui appliquer ce mot heureux de l'un de nos hommes d'état : « La colonisation, c'est la poésie de la paix. »

A. Cochut.

LES BRETONS

POÈME DE M. BRIZEUX.

Voici, grace aux muses, une œuvre conçue dans le pur sentiment de l'art, une œuvre pleine de dextérité technique et d'élégance naturelle, de délicatesse et de fermeté. Voici, chose aujourd'hui peu commune, un écrivain qui tient ses promesses, une vocation réelle et vivace qui grandit et mûrit, et dont les fruits valent les fleurs. Au milieu de la triste décadence où la dépravation du goût public entraîne notre littérature de plus en plus fourvoyée, sous le poids de cette atmosphère de bazars et de commandite qui étouffe et étiole tant et de si fraîches espérances, en face de tant de lyres faussées, désaccordées ou muettes, il y a plaisir à rencontrer un talent sain et dispos, dont rien n'entrave la croissance ou ne fait dévier la marche, un poète heureux de n'être que poète, assez fort dans sa délicate nature pour se refuser à la fois au découragement et à l'orgie, et pour repousser d'un égal dédain le lieu commun qui tue la pensée et l'exagération qui la rapetisse.

Tous les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* connaissent l'heureux début de M. Brizeux, *Marie*, légère création demi-celtique et demi-grecque, abeille de l'Hymette égarée parmi les genêts de la Bretagne. Un juge beaucoup plus expert et plus compétent que je ne puis l'être a analysé (on s'en souvient) les subtils et exquis par-

fums de cette modeste fleur des prairies de l'Ellé (1). Je n'ai à ajouter qu'une remarque oubliée par le critique-poète; je veux parler des étroites affinités de forme et de rhythme qui rattachent *Marie* aux *Consolations*. M. Brizeux, en effet, a reçu de l'auteur de ce recueil et de *Joseph Delorme* le vers net et souple, nerveux et délié, qui accuse avec relief et franchise les mille détails de la vie réelle qu'on était jusque-là dans l'habitude de taire ou de farder. Sans ce vers à la fois pittoresque et familier, ni *Marie*, ni les *Bretons*, ni même quelques parties de *Jocelyn*, n'étaient faisables. A la fin du dernier siècle, une réforme analogue fut tentée dans la poésie anglaise par quelques écrivains qui forment ce qu'on appelle, de l'autre côté du détroit, l'*école des lacs*. George Crabbe, en particulier (leur précurseur de quelques années), s'est proposé dans *le Village* et dans *le Bourg*, de débarrasser la poésie dite pastorale et descriptive de ses ornemens de convention. Prenant le contre-pied de la manière fleurie de Thomson, Crabbe résolut de peindre au vif la nature et l'homme, principalement la nature agreste et triste qu'il avait sous les yeux, et l'homme des classes pauvres et souffrantes qu'il consolait comme pasteur, et il rendit ses modèles avec une vérité d'aspect, de langage et de sentiment, qui n'avait pas eu d'exemple jusque-là dans l'art moderne, si ce n'est peut-être, mais avec exagération, dans les mendians de Murillo. Or, ce que Crabbe et quelques écrivains de l'école des lacs ont réalisé dans la poésie britannique, l'auteur de *Joseph Delorme* et des *Consolations* l'a introduit le premier dans la nôtre, sans imitation des *lakistes*, de son point de vue personnel et avec l'empreinte propre de son talent. Il a été suivi par plusieurs dans cette voie nouvelle ou plutôt dans cette reprise du tour naïf, un des plus grands charmes des poètes anciens et surtout des poètes grecs. M. Brizeux tient à ce groupe, d'abord par un amour commun du vrai, puis plus directement par l'emploi de certains procédés de versification et de rhythme; il s'en distingue par la recherche d'un idéal à lui d'une pureté un peu sauvage, et surtout par le soin de renfermer exclusivement ses inspirations et ses peintures dans l'horizon de sa Bretagne.

Nous savions que M. Brizeux avait depuis long-temps sur le chevalet un poème des *Bretons*, suprême effort et pensée constante de l'écrivain patriote. Aujourd'hui, l'œuvre terminée est sous nos yeux, et le premier examen lui est très favorable. On remarque tout d'abord

(1) Voy. *Revue des Deux Mondes*, Ire série, 1831, t. IV, p. 595, et IVe série, numéro du 1er septembre 1841.

dans *les Bretons* les qualités qui ont rendu populaire le poème de *Marie :* pureté du fond et de la forme, composition simple et habile, amours adolescens, paysages variés et calmes. Puis, à ces beautés qui auraient suffi pour une idylle, le poète en a su joindre d'autres d'un ordre différent : plus d'étendue dans les perspectives, plus de vigueur dans les sentimens, une voix plus mâle, en un mot plus de puissance et plus de souffle. Le sujet (je ne m'occupe pas encore de la petite fable qui circule autour du poème et l'entoure moins comme un vêtement que comme une écharpe), le sujet véritable, dis-je, rappelle celui des *Géorgiques*, moins les préceptes. Le poète s'est proposé de peindre les campagnes bretonnes, ciel et sites, animaux et hommes. Ce qui le préoccupe par-dessus tout, et avec raison, c'est de présenter le tableau complet de l'existence rude, patiente, religieuse, du paysan breton, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, en le montrant sous tous les aspects et dans toutes les conditions qu'il peut prendre, laboureur, tisserand, patron de barque, pêcheur des côtes, conscrit, prêtre même. Si j'ai bien compris le désir de notre poète, il a pour ambition (pour rêve du moins) d'être l'Hésiode des chaumières de la Bretagne. Ce sont, en effet, *les travaux et les jours* de cette contrée pauvre, forte, laborieuse, qu'il entreprend de chanter. Aussi ses modèles ne sont-ils plus exclusivement l'Anthologie, Bion, Moschus et Greuze; il n'effeuille plus ses impressions rapides en chansonnettes de rhythmes capricieux. Il introduit bien encore de temps en temps dans la trame du récit les chants alternatifs dont il a appris l'art dans Théocrite; mais ses véritables et constans modèles sont les grands poètes et les grands peintres de l'épopée rustique, Hésiode, Paul Poter et Virgile. C'est de Virgile (le maître aimable qu'il a si gracieusement salué dans *Marie*), c'est de Virgile et surtout des *Géorgiques* qu'il s'inspire le plus souvent. Aussi ne puis-je le mieux louer qu'en disant que, dans plusieurs parties de son poème, dans celles notamment où les animaux sont en scène avec les hommes, il s'élève, sur les traces de ses guides, à toute la hauteur sévère du poème bucolique. On peut en juger par les vers qui suivent :

. . . . . .

L'été, lorsque du ciel tombe enfin la nuit fraîche,
Les bestiaux, tout le jour retenus dans la crèche,
Vont errer librement : au pied des verts coteaux,
Ils suivent pas à pas les longs détours des eaux,
S'étendent sur les prés, ou dans la vapeur brune
Hennissent bruyamment aux rayons de la lune.

Alors, de sa tanière attiré par leurs voix,
Les yeux en feu, le loup, comme un trait, sort du bois,
Tue un jeune poulain, étrangle une génisse;
Mais avant que sur eux l'animal ne bondisse,
Souvent tout le troupeau se rassemble, et les bœufs,
Les cornes en avant, se placent devant eux.
Le loup rôde à l'entour, ouvrant sa gueule ardente,
Et hurlant, il se jette à leur gorge pendante;
Mais il voit de partout les fronts noirs se baisser
Et des cornes toujours prêtes à le percer.
Enfin, lâchant sa proie, il fuit, lorsqu'une balle
L'atteint, et les bergers, en marche triomphale,
De hameaux en hameaux promènent son corps mort;
Tel le loup qu'on voyait ce jour-là dans Coat-Lorh.

O landes! ô forêts! pierres sombres et hautes,
Bois qui couvrez nos champs, mers qui battez nos côtes,
Villages où les morts errent avec les vents,
Bretagne! d'où te vient l'amour de tes enfans?
Des villes d'Italie, où j'osai, jeune et svelte,
Parmi ces hommes bruns montrer l'œil bleu d'un Celte;
J'arrivais, plein des feux de leur volcan sacré,
Mûri par leur soleil, de leurs arts enivré;
Mais dès que je sentis, ô ma terre natale,
L'odeur qui des genêts et des landes s'exhale,
Lorsque je vis le flux et reflux de la mer
Et les tristes sapins se balancer dans l'air,
Adieu les orangers, les marbres de Carrare!
Mon instinct l'emporta, je redevins barbare,
Et j'oubliai les noms des antiques héros
Pour chanter les combats des loups et des taureaux!

N'est-ce pas bien là le ton, l'accent, le mouvement de l'épopée bucolique? Dans cette lyrique apostrophe :

O landes! ô forêts! pierres sombres et hautes,
Bois qui couvrez nos champs, mers qui battez nos côtes...

ne croit-on pas entendre comme un écho du *Salve, magna parens frugum*, ou bien encore cet autre cri patriotique : *Dî patrii, indigetes...?*

Les bestiaux, les bœufs surtout, jouent, comme il convient, un rôle fort important dans cette odyssée rustique. Les jeux, les travaux, les victoires de ces animaux portent toujours bonheur à notre poète.

Au milieu d'une émeute soulevée devant l'hôtel-de-ville de Quimper par des conscrits un jour de tirage, l'intervention miraculeuse des bœufs réunis sur le Champ-de-Foire fournit à M. Brizeux l'occasion d'un tableau de l'originalité la plus poétique. Après avoir représenté (un peu à la manière flamande) le mouvement du marché de Quimper, le poète arrive au tumulte causé par la résistance des conscrits :

A leur aide accouraient tous les forts des cantons;
C'était un grand combat de soldats à Bretons.
Tous criaient; on eût dit les abois d'une meute.
Le préfet, entendant de loin gronder l'émeute,
Dépêcha des courriers : « Le peuple est soulevé ! »
Dirent-ils en rentrant, et bientôt le pavé
Résonnait dans Kemper sous sa nombreuse escorte,
Et bourgeois et marchands barricadaient leur porte.

Pour lors des campagnards le sort était certain,
Si saint Éloi, prié par le bon Corentin,
Saint Éloi n'eût trouvé pour les fils de Cornouaille
D'étranges alliés plus forts que la mitraille.
Des hommes sans croyance ont dit, méchans propos !
Que le bruit du combat effraya les troupeaux,
Ou que des maquignons venus de Normandie,
Race d'humeur sournoise et de gestes hardie,
Avaient jeté dans l'air, par un art odieux,
Une poudre qui rend les bestiaux furieux.
Dieu le sait! Mais les bœufs, les chevaux et les vaches,
Dans le même moment rompirent leurs attaches,
Et tous les fronts cornus et les immenses dos
Bondirent furieux et fous comme les flots,
Renversant les bouviers, lançant contre les bornes
Gendarmes et soldats enfourchés par leurs cornes.
Effroyable mêlée! Ah! vos deux jeunes gens
Désormais, Corentin, bravaient leurs poursuivans;
Vos cloches résonnaient comme un jour de victoire.
Depuis la Terre-au-Duc jusques au Champ-de-Foire,
Sur les quais de l'Odet et sur les quais de Ster,
Ce n'était que fuyards dispersés dans Kemper;
Car derrière eux venaient de grandes voix beuglantes
Et des yeux flamboyans et des cornes sanglantes;
Chez lui le plus hardi rentrait épouvanté :
Les animaux étaient maîtres de la cité.

Dans les scènes purement humaines, on peut bien croire que le

poète ne se montrera ni moins pittoresque ni moins énergique. Je n'en veux pour preuve que le morceau suivant que j'extrais du chant intitulé *les Lutteurs*. On sait que dans les campagnes bretonnes les luttes, comme les danses, sont restées l'accompagnement de toutes les fêtes paroissiales, appelées *pardons*. Après avoir décrit les luttes des adolescens, l'auteur arrive à la lutte principale, à celle qui aura pour prix un bélier noir et qui doit terminer la journée :

Tal-Huarn et Lan-Cador étaient là dans les rangs
Des luttes jusqu'alors témoins indifférens :
On les vit d'un air grave entrer dans la prairie.
C'était des hommes francs, tels qu'en fait leur patrie.
Ils se prirent la main, en ennemis courtois,
Et firent tous les deux un grand signe de croix.

Debout, pied contre pied et tête contre tête,
Comme s'ils attendaient que leur ame fût prête,
Ils restèrent ainsi tellement engagés,
Qu'en deux blocs de granit on les eût dit changés.
Leur front tendu suait et montrait chaque veine;
Leur poitrine avec bruit rejetait leur haleine;
Tout leur corps travaillait, pareil à ces ressorts
Qui semblent pour s'user faire de longs efforts;
Puis, afin d'en finir, sur la terre qui tremble,
L'un par l'autre emportés, ils bondissent ensemble;
Mais, par un nœud de fer l'un à l'autre liés,
Toujours ils retombaient ensemble sur leurs pieds.
Le peuple hors de lui criait; un large espace
S'ouvrait et tour à tour se fermait sur leur trace.
Et moi, poète errant, conduit à ces grands jeux,
Un frisson de plaisir courut dans mes cheveux.
Dans nos vergers bretons, sous nos chênes antiques,
C'était un souvenir des coutumes celtiques :
Déjà si j'aimais bien mon pays, dès ce jour
Je sentis dans mon cœur croître encor mon amour.

Cependant, par degrés, la nuit venait plus sombre,
Et l'on disait : « Assez ! » Alors, perdus dans l'ombre,
Épuisés, haletans, ne pouvant se dompter,
Les deux nobles lutteurs se mirent à chanter.

CADOR.

« Quel homme êtes-vous donc? Sur un roc solitaire,
Un chêne plus que vous ne tient pas à la terre :

Il plie au vent qui passe, ou tombe avec fracas;
Vous ne pliez jamais, et vous ne rompez pas.
Comme il étouffe un arbre entre ses dures branches,
Vos bras à m'étouffer ainsi pressaient mes hanches;
J'ai pâli. Vos cheveux immenses et confus
Tout entier m'ont couvert de leurs rameaux touffus.
Répondez; de quel nom faut-il que je vous nomme?
Et quel homme êtes-vous, si vous êtes un homme?

TAL-HUARN.

Vous êtes un serpent! j'en ai vu bien des fois
Autour de mon bâton se rouler dans les bois;
Mais si je secouais le bâton, la vipère
Sous la ronce en sifflant regagnait son repaire.
Vous, malgré mes efforts, à mes jambes serré,
De vos nombreux anneaux vous m'avez entouré.
A vous seul sur le pré vous en valez un couple;
Samson n'est qu'un enfant. Votre corps vert et souple
A lié mes deux bras, noué mes deux genoux :
Si vous êtes un homme, ah! quel homme êtes-vous?

. . . . . .

. . . . . .

LE MAITRE DE LA LICE.

Je connais son secret et je connais le vôtre :
Gens de cœur, bons chrétiens, vrais Bretons l'un et l'autre,
Capables en un jour de bêcher trois arpens,
Oui, vous êtes tous deux des bœufs et des serpens.
A vous deux le bélier! Restez amis fidèles,
Comme des francs lutteurs vous êtes les modèles.

Cependant, pour atteindre le but qu'il se propose, c'est-à-dire pour retracer la vie champêtre et populaire, telle qu'elle s'accomplit en Bretagne, le poète est forcé de nous promener sur tous les points rians ou sauvages de son pays. Il nous conduit donc des frais vallons de Cornouailles, cette Arcadie de la Bretagne, aux champs de lin du pays de Tréguier, des blanches grèves du pays de Vannes au pied de la cathédrale de Saint-Pol de Léon, du marché populeux de Quimper aux îles brumeuses et presque désertes du Morbihan. Il a besoin d'être tour à tour peintre d'intérieur, de paysage et de marine. Il faut encore qu'il esquisse, chemin faisant, comme Ovide dans les *Fastes*, les usages civils, les croyances et les superstitions des villes et des campagnes, et toutes ces teintes, tous ces détails de costumes et de

mœurs, il faut les fondre, sans disparate et sans monotonie, dans une grande et harmonieuse unité. L'œuvre entière est un tableau composé d'une foule de scènes et de figures, scènes toutes tirées de la vie vulgaire, figures d'hommes tous livrés aux rudes travaux de la mer ou des champs. L'art suprême du poète est de nous représenter ces scènes et ces figures belles de vie et de vérité, comme celles des moissonneurs et des pêcheurs de Théocrite, ou, ce que nos lecteurs comprendront mieux peut-être, belles de lumière et de force, comme celles des *pêcheurs* et des *moissonneurs* de Léopold Robert. Ç'a été là certainement l'idéal qu'il a eu le plus ordinairement devant sa palette. Voyez comme il décrit une des îles du Morbihan :

Une chaîne d'îlots ou de rochers à pic
De Saint-Malo s'étend jusqu'à l'île d'Hœdic,
Iles durant six mois s'enveloppant de brume,
De tourbillons de sable et de flocons d'écume.
Des chênes autrefois les couvrirent, dit-on;
Chaque foyer n'a plus qu'un feu de goémon.
Parfois derrière un mur, où vivait un ermite,
Dont le vent a détruit la cellule bénite,
Derrière un mur, s'élève un figuier pâle et vieux,
Arbre cher aux enfans, seul plaisir de leurs yeux.
La tristesse est partout dans ces îles sauvages,
Mais la paix, la candeur, la foi des premiers âges :
Les champs n'ont point de borne et les seuils point de clé;
Les femmes d'un bras fort y récoltent le blé;
De là sortent aussi sur les vaisseaux de guerre
Les marins de Bretagne, effroi de l'Angleterre.

Lorsqu'à l'île d'Hœdic aborda sans malheurs,
Avec ses étrangers, la barque des pêcheurs,
Le premier qui les vit accourut sur la côte
Disant avec douceur : « Prenez-moi pour votre hôte! »
Un autre, survenant, ajouta : « Demain soir,
A mon feu de varech vous viendrez vous asseoir;
Dans cet îlot pierreux qu'à grand'peine on défriche,
Pour vous garder long-temps aucun n'est assez riche;
Mais chez chacun de nous venez loger un jour,
Et nos trente maisons s'ouvriront tour à tour.
Ainsi, connu de tous en quittant ces rivages,
Vous aurez des amis dans nos trente ménages. »
Puis, pour mieux honorer leur venue en ces lieux,
L'ancien, le chef du bourg, voulut boire avec eux;

Il les mena lui-même à la cave commune.
On servit à chacun sa mesure, rien qu'une :
Ainsi le commandait la règle, et ce qu'on prit
Au mur de la maison par le chef fut inscrit.
. . . . . .

Puis, à cette peinture d'hospitalité patriarcale succède une scène de piété vraiment originale et touchante :

C'était un samedi. Le lendemain, voilà,
Dès qu'au soleil levant la mer se dévoila,
Que tous les gens d'Hœdic, enfans, hommes et femmes,
Se tenaient sur la grève à regarder les lames.
— « Ah! disaient-ils, la mer est rude, le vent fort,
Et le prêtre chez nous ne viendra pas encor. »
Ensuite, ils reprenaient, d'un air plein de tristesse :
— « Ceux de Houad sont heureux, ils ont toujours la messe! »
Et, sans plus espérer, graves, silencieux,
Sur leur île jumelle ils attachent les yeux.
— « A genoux, dit soudain le chef, voici qu'on hisse
Le pavillon de Dieu, c'est l'heure de l'office. »
Alors vous auriez vu tous ces bruns matelots,
Ces femmes, ces enfans, priant le long des flots;
Mais, comme les pasteurs qui regardaient l'étoile,
Les yeux toujours fixés sur la lointaine voile,
Tout ce que sur l'autel le prêtre accomplissait
Le saint drapeau d'une île à l'autre l'annonçait;
Ingénieux appel! par les yeux entendue
La parole de Dieu traversait l'étendue;
Les îles se parlaient, et comme sur les eaux,
Tous ces pieux marins consultaient leurs signaux.

M. Brizeux ne s'est pas contenté de tracer avec cette perfection un grand nombre de scènes variées. Pour nous conduire sans fatigue à travers tant de spectacles si divers, il a cru devoir s'aider, pour ainsi dire, d'un fil conducteur. Ce fil, qui court au milieu de tous ces épisodes et qui les relie, en quelque sorte, est l'histoire de deux jeunes villageois des environs de Scaer, Loïc et Lilès, avec qui nous avons fait autrefois connaissance en lisant *Marie*. Loïc aime Anna, mais Loïc a étudié au presbytère pour devenir prêtre, et Anna se ferait scrupule de dérober une ame à Dieu. D'une autre part, Lilès est conscrit, et il n'a pas assez de bien pour se racheter. De là quelques incidens (hésitations, absences, rappel) qui forment tout le nœud de cette simple

histoire, bien simple même pour une églogue, et qui l'est trop pour défrayer d'intérêt un poème en vingt-quatre chants. Sans doute il faut savoir un gré infini au poète d'avoir, ici comme dans *Marie*, su éviter l'écueil du romanesque banal : M. Brizeux est demeuré simple et vrai, c'est un éloge qui lui est dû; mais s'abstenir n'est, dans les arts, qu'un mérite négatif et secondaire; la poésie ne vit que de difficultés vaincues, de créations hardies et heureuses. Une ombre de fable, une action sous-entendue plutôt qu'exprimée, a pu suffire une fois à animer une idylle : ce n'est pas assez pour un poème. Après avoir fait preuve de goût, M. Brizeux a-t-il fait preuve d'assez d'invention? La double fable, dont il entrelace d'ailleurs les fils avec adresse, ne me semble avoir d'autre mérite que de fournir un prétexte à des peintures de lieux et de mœurs. Aussi cet ouvrage, malgré quelques parties où éclatent des qualités vraiment épiques, n'est-il, à mon avis, dans son ensemble, qu'une variété plus compréhensive et plus ingénieuse du poème descriptif. A ce point de vue, j'ai peu d'objections à faire à cette manière de rajeunir l'ancien moule descriptif. S'il en était autrement, si l'auteur avait eu une prétention plus haute, s'il avait voulu nous attacher fortement par sa fable, alors nous lui dirions qu'il a commis une faute grave en partageant notre intérêt entre deux histoires; mais M. Brizeux n'a pas visé à l'intérêt narratif, ni même à l'effet épique, tel qu'on l'a entendu jusqu'ici. Il a pris, au contraire, deux couples d'amoureux, précisément pour que nous ne nous intéressions pas trop vivement à un seul, ce qui nous ferait oublier sa Bretagne et son but, qui est beaucoup plus général; en un mot, la petite fable de Loïc et de Lilès est le cadre du tableau, et non pas le tableau lui-même. Cependant deux circonstances sont de nature à jeter un peu de doute sur les intentions du poète, et porteront peut-être quelques lecteurs à se montrer moins indulgens que nous. Ces deux circonstances aggravantes sont d'avoir pris un titre trop fastueux et d'avoir divisé son poème en vingt-quatre chants, double imprudence, qui reporte, malgré qu'on en ait, la pensée sur les chefs-d'œuvre de l'épopée antique, dans lesquels la fable domine toujours si admirablement les peintures accessoires de lieux et de mœurs. Il eût été plus modeste, et en même temps plus habile, de réduire ces vingt-quatre chants si courts à un tout autre nombre moins compromettant, et surtout de se bien garder d'un titre à la fois ambitieux et inexact. En effet, ces mots éclatans : *les Bretons*, sont loin de donner l'idée d'une œuvre presque entièrement bucolique. Vous avez voulu peindre et vous avez peint avec talent la Bretagne agricole

et les Bretons des hameaux et des bords de la mer, les pâtres, les fermiers, les pêcheurs, les mendians, les fileuses. Je vois sous vos pinceaux vivre, respirer, agir la Bretagne villageoise et populaire. C'est à merveille; mais la Bretagne héroïque? mais les Bretons de l'histoire, quelle place occupent-ils dans votre ouvrage? Une bien petite assurément. A peine, ici ou là, quelques vers en l'honneur d'Arthur, à peine un souvenir du combat des Trente et de Beaumanoir, à peine un vers ou deux sur Du Guesclin, ou plutôt sur les doigts pieux qui filèrent sa rançon; aucune mention des Montfort, des Chateaubriand, des Clisson; rien, ou presque rien des grands évènemens, des grandes guerres de la Bretagne. Vous l'avez ainsi voulu; soit! Mais alors pourquoi intituler votre œuvre, réduite à ces proportions restreintes, *les Bretons?* Quand Louis de Camoens intitulait son poème immortel *os Lusiadas* (les Portugais), il ne se proposait pas de rejeter systématiquement dans l'ombre les grandes figures des Pachéco, des Albuquerque et des dom Jean de Castro, pour mettre sur le premier plan les chevriers de l'Alemtejo et les matelots de l'Algarve. Je sais à merveille que toute l'originalité du poème qui nous occupe est justement dans cette interversion des rôles. Je ne demande, certes, pas mieux qu'après l'épopée héroïque on nous donne l'épopée villageoise et populaire : je m'en réjouis même, et j'y applaudis au nom de l'art et de l'esprit moderne; mais je ne voudrais pas qu'en traçant l'épopée des chaumières bretonnes, on affectât une forme et un titre propres à faire supposer qu'on a cru tracer ainsi toute l'épopée de la Bretagne. Lorsque Thomas Gray chanta le *cimetière de campagne* (1), il eut soin, et avec raison, de ne pas réveiller par un titre trop sonore l'écho des tombes de Westminster.

Cela dit, et l'intention du poète bien expliquée et replacée dans ses limites véritables, il n'y a, je le répète, presque que des éloges à donner à l'exécution. Sans exciter un intérêt bien vif, le livre soutient constamment l'attention, grace à la poésie des détails, qui ne fait jamais défaut. J'ai cité des fragmens assez étendus pour qu'on ait pu apprécier le rare mérite de l'écrivain. Il m'aurait fallu transcrire les trois quarts de l'ouvrage, si j'avais voulu mettre sous les yeux des lecteurs tous les morceaux excellens qu'il renferme. Je me contenterai de signaler plus particulièrement *le convoi du fermier*, peinture naïve et achevée, *les pilleurs de côtes*, qui rappellent un des meilleurs morceaux de George Crabbe (2), *le repas et le bal des pauvres*, scène

(1) *Elegy written in a country church-yard..*
(2) Dans *le Bourg*, lettre Ire.

un peu avinée, dans le goût de Teniers. Je recommande aussi *la rencontre des cinq Bretons*, idée heureuse, qui met aux prises, le verre à la main, dans une auberge, un pâtre de Cornouailles, un marchand de toile de Tréguier, un marin de Vannes et un prêtre de Léon, qui chacun à l'envi, comme des flûtes qui s'appellent, chantent les louanges de leur pays, en présence d'un cinquième interlocuteur qui salue et glorifie, sur un ton plus épique, leur sœur commune, la Bretagne galloise; car, malgré les flots qui séparent les deux rivages, M. Brizeux fait communiquer les deux poésies jumelles, comme les eaux d'Alphée et d'Aréthuse. On le voit, notre poète élargit, autant qu'il lui est possible, les frontières de sa Bretagne; mais il y demeure, et il s'y enferme; il y a emprisonné sa muse, comme une odalisque dans un harem. Cette sorte de poésie patriotique et locale, qui s'implante et se cantonne, pour ainsi dire, entre certaines circonscriptions géographiques, est une dernière protestation de l'esprit de race contre le progrès incessant des nationalités modernes; c'est une résistance à l'invincible courant de l'humanité, une protestation douloureuse de la poésie du passé contre le prosaïsme du présent; c'est un sentiment vrai, religieux, légitime, mais qui a contre soi l'avenir. Depuis cinquante ans, l'Angleterre a produit de mémorables exemples de ces inspirations locales : d'abord les poètes du Cumberland et du Westmoreland, puis Walter Scott, le glorieux barde de l'Écosse, et Thomas Moore, la dernière lyre de l'Irlande, sans compter Burns, à la fois le Béranger et le Jasmin de l'Ayrshire. M. Brizeux, comme ce dernier, écrit dans les deux langues; mais, sans vouloir le moins du monde prêcher l'inconstance au poète armoricain, je ne puis m'empêcher de faire des vœux pour qu'il secoue, dans un avenir prochain, la poussière de sa Bretagne. S'il lui est réservé de grandir encore, ce que j'espère, ce n'est qu'à la condition de renouveler sa palette. Qu'il le sache bien; les grands esprits ne se sont jamais laissés parquer dans un domaine unique et étroit. Les meilleurs parmi ceux que nous venons de citer, Walter Scott et Moore, n'ont-ils pas fait maintes glorieuses échappées hors de leurs frontières? Walter Scott n'a-t-il pas su peindre à merveille (outre l'Angleterre) les cours de France et de Bourgogne dans *Quentin Durward* et la Syrie dans *Ivanhoë?* Thomas Moore n'a-t-il pas fait à la verte Érin de charmantes et nombreuses infidélités pour les péris de l'Orient? Il faut, pour atteindre à une vraie et solide renommée, que la muse de M. Brizeux acquière deux qualités dont elle ne s'est pas encore montrée suffisamment pourvue, la flexibilité et l'invention.

Malgré la pureté soutenue de la langue et le fini des détails, qui sont le véritable mérite de son dernier ouvrage, j'ai pourtant quelques observations grammaticales et quelques remarques techniques à présenter à M. Brizeux. Il me pardonnera la minutie de ces critiques, lui qui sait si bien qu'il n'y a pas de poésie sans la double perfection de la langue et du rhythme : *In tenui labor*... Je commence :

M. Brizeux a employé deux fois cet hémistiche

> Les landes embaumaient... (pages 6 et 356)

c'était trop d'une. *Embaumer* pris absolument n'est reçu que dans la conversation. On dit : cette rose embaume; mais on ne l'écrit pas, surtout en vers. — Je lis dans le chant des *Fiançailles :*

> Le chien à sa façon *leur entonne* une aubade.

Entonner une aubade ne me paraît pas exact, et *leur entonner* est une expression incorrecte et qui prête à l'équivoque.

Dans le septième chant, le poète cite au nombre des prix offerts aux lutteurs

> Une ceinture *en* laine et large de quatre aunes,

et dans le chant des *Réfractaires*, il dit :

> La maison est bâtie au bord de la rivière;
> Si le toit est *en* paille, elle a des murs *en* pierre.

La correction demandait :

> Si le toit est *de* paille, elle a des murs *de* pierre.

Il m'est impossible d'approuver cette locution : *du monde*, pour *une foule considérable :*

> C'est aujourd'hui qu'il va *du monde* vers Kemper.

On lit dans le huitième chant (*le Chasse-marée*) :

> Plus de batteurs de seigle, ici, plus de faucheurs,
> Mais des canots chargés de mousses, de pêcheurs...

Des canots chargés de mousses présentent, au premier coup d'œil, un sens fort différent du véritable. — Dans ce passage :

> Bientôt, comme ils causaient entre eux d'Énèz-Eussâ
> (L'île d'Ouessant), Lilès plus hardi commença.....

Cette parenthèse explicative, privée de grace et de nombre, serait

mieux placée au bas de la page que dans le texte. — Une vieille campagnarde, affligée des dispositions dernières de son mari, se plaint en ces termes :

> Quoi! sans me rien laisser, sortir de cette vie!
> Côte à côte avec lui, pourtant, je l'ai suivie
> Pendant plus de vingt ans....

Suivie se rapportant à *cette vie* est une locution impropre et un tour de phrase louche et forcé.

Voici pour la langue; passons à la rime.

On ne trouve dans M. Brizeux que bien peu de rimes faibles ou insuffisantes. Parmi les faibles, je noterai *yeux* rimant avec *bœufs*, *automne* et *none* rimant avec *jaune*, *Anna* avec *déjà* et *voilà;* mais une rime que je regarde comme tout-à-fait vicieuse, c'est celle d'un mot terminé par une voyelle avec un mot finissant par une consonne, comme *cou* et *coup*, au singulier (1). Je regrette que M. Brizeux l'ait employée quatre fois.

On rencontre avec surprise dans *les Bretons* deux ou trois vers dont la mesure est fausse :

> Demandez-le à celle en qui tout est clarté.

Le s'élidant devant une voyelle, il ne reste au vers que onze syllabes. Comment M. Brizeux ne s'est-il pas rappelé ce vers de Voltaire, qui semble être le moule du sien

> Demandez-le à celui qui nous donna la vie ?

Le vers suivant est encore faux :

> A genoux sur la terre, elles y *voient* descendre...

Le mot *voient* et tous les mots de cette forme ne peuvent entrer dans un vers sans le fausser. On ne doit les placer qu'à la fin, pour des raisons métriques que M. Brizeux sait mieux que nous. Il n'y a d'exception que pour les imparfaits de l'indicatif et pour les deux mots *soient* et *aient*. Encore fait-on bien d'user sobrement de cette permission. — Je crois devoir encore marquer d'un *obèle* les expressions suivantes, d'une familiarité puérile. Dans le chant des *Pilleurs de côtes*, on lit :

> Lutte affreuse! le ciel est *plus noir que de l'encre*.

(1) Ces sortes de rimes au pluriel sont irréprochables.

Et ailleurs :

> « A ceux qui n'ont pas vu monter si loin dans l'air
> La flèche de Saint-Pol, s'écria la jeune Anne,
> Je dirai poliment : Oh ! vous êtes un âne ! »

C'est tomber dans le trivial en cherchant le naïf. — Je conseille à l'auteur de retrancher, à la première occasion, la peinture qu'il fait du mal de mer en deux endroits du huitième chant. Il aurait tort de se croire justifié par ce vers du maître :

> Et salsos rident revomentem pectore fluctus.

Virgile est resté, ici comme toujours, dans cette mesure parfaite qui est sa gloire et son génie.

Les tableaux de M. Brizeux sont habituellement d'une si grande exactitude, qu'un peintre pourrait aisément les reproduire. Un seul m'a complètement dérouté et paru impossible. Lors de l'agonie du fermier Hoël, le recteur du bourg se présente pour lui donner l'extrême-onction :

> Quand la porte s'ouvrit, la famille en prière
> Se leva; le vieux prêtre, à ce morne salut,
> Comme pressé d'agir, *monta sur le bahut.*

Je ne puis m'expliquer ce mouvement du prêtre qu'en supposant que les bahuts de Bretagne sont pourvus d'une petite marche sur laquelle le recteur se serait placé pour exhorter le mourant avec plus d'autorité. Si cette conjecture est juste, l'image alors ne serait pas fausse, comme elle en a l'air, mais elle serait incomplètement exprimée.

Un aussi petit nombre de taches, et pour la plupart aussi peu graves, dans un volume de cinq ou six mille vers, attestent les soins assidus du poète, et confirment tous les éloges que nous avons donnés à son habileté et à son talent. Hélas ! ils sont rares aujourd'hui, bien rares ! les ouvrages où les fautes soient assez peu nombreuses pour qu'on les note et qu'on les discute. Depuis quelque temps, on répète sur tous les tons que la critique n'existe plus, qu'elle abdique sa haute mission de surveillance et de conseils; qu'elle se rend complice, par ses *réclames* ou par son silence, de tous les déportemens dont nous sommes témoins. Ces plaintes sont-elles bien justes? Mon Dieu ! ce n'est pas la critique qui fait défaut à l'art; c'est bien plutôt l'art qui fait défaut à la critique. Où sont-elles, je vous prie, les œuvres sérieuses (dramatiques ou poétiques) qui méritaient une discussion délicate ou appro-

fondie, et à qui la discussion ait manqué? Où sont les productions originales qui aient eu besoin d'être expliquées au public pour les lui faire accepter? Assurément nos écrivains à la mode charbonnent leurs faciles et immenses compositions en traits assez prosaïquement intelligibles pour se pouvoir passer de commentaires. La critique, cette muse amoureuse de la beauté, perdra-t-elle son temps à guerroyer sans espoir contre toutes les glorieuses monstruosités qui nous inondent, et à prouver magistralement que Maritorne n'est pas Hélène? Le beau plaisir vraiment, l'agréable occupation que de protester, en Héraclite ou en Jérémie littéraire, contre des engouemens grossiers dont le temps tout seul doit faire justice! Où il n'y a rien pour l'art, la critique a toute raison de s'abstenir; le silence aussi est un jugement. Si l'on objectait que la critique doit être toujours militante et sur la brèche, qu'elle est une sorte de maréchaussée intellectuelle, et qu'en cette qualité elle est tenue de faire incessamment la police; si l'on prétendait que le devoir du critique est, comme celui du louvetier, de s'élancer toujours au plus épais du hallier pour y relancer la bête dans son fort, oh! alors je me permettrais de trouver la tâche du critique un peu rude; mais, en définitive, c'est une affaire d'âge et de goût : on peut être bien tranquille; il y aura toujours de hardis piqueurs, des tirailleurs adroits et alertes, des écoliers en vacance prêts à brûler leur première poudre aux moineaux. *Cet âge est sans pitié!...* J'applaudis de grand cœur à toute chasse innocente; je demande seulement que l'on ne blesse et qu'on n'effarouche ni les cygnes du bassin, ni les fauvettes du bosquet, ni le faisan doré de la volière. Quant à moi, qui n'ai qu'un médiocre penchant pour les récréations carnassières, je comparerais plutôt l'art du critique à celui de l'oiseleur qui tend ses filets pour y attirer de beaux oiseaux, au chant suave, au plumage d'azur et de feu. Je comprends la passion de l'amateur qui veut voir, toucher, entendre, du plus près possible, ces oiseaux merveilleux, et, quand il les a vus et revus, leur rend l'espace et le firmament. C'est là, pour moi, la critique.

CHARLES MAGNIN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 juillet 1845.

La session est close, et le monde politique est dispersé. Nos ministres se reposent de leurs fatigues parlementaires. Une certaine lassitude a gagné tous les esprits. La presse elle-même n'a plus l'ardeur et la vivacité qui la caractérisent. Telle est ordinairement la physionomie des premiers jours qui suivent une session : physionomie souvent trompeuse, car le sommeil de la politique est léger; le moindre choc suffit pour la réveiller et pour ranimer la lutte des partis.

La chambre des pairs a discuté rapidement le budget des dépenses et celui des recettes. Comme toujours, elle s'est résignée à voter des dispositions qu'elle n'approuvait pas. Chaque année, en effet, la discussion tardive des lois de finances et le départ des députés avant la clôture légale de la session mettent la pairie dans la triste nécessité de voter le budget sans examen, car elle craindrait, en le modifiant, d'amener un conflit entre les pouvoirs et une interruption dans les services publics. Tous les ans, la noble chambre réclame contre la situation qui lui est faite; mais ses plaintes ne sont pas écoutées. Il importe cependant que l'on fasse cesser un abus si préjudiciable à sa dignité et à ses droits. Le gouvernement, d'accord avec les chambres, devrait chercher le moyen de rétablir sur ce point l'équilibre constitutionnel, évidemment rompu. C'est l'intérêt du pays que les droits de la chambre des pairs soient respectés. Si la pairie de la révolution de juillet renferme des esprits timides, qui n'ont pas une grande valeur politique, en revanche on y trouve des noms illustres, des capacités éprouvées, de hautes renommées parlementaires, qui agissent puissamment sur l'opinion. C'est du sein de la chambre des pairs qu'est parti, cette année, le signal de cette opposition libérale et conservatrice qui a mis le cabinet du 29 octobre en si grand danger, et a fait naître en lui la résolution salutaire de réparer ses fautes. L'an dernier, c'est dans la chambre des pairs qu'a commencé, avec tant d'éclat et de vigueur, la lutte des défenseurs de la loi contre les envahissemens du clergé et des jésuites. Enfin, si les jésuites sont dissous, si le droit de visite est

aboli, la chambre des pairs, on peut le dire, a le droit de réclamer sa part dans ce double succès, pour avoir fourni au ministère les deux négociateurs habiles qui l'ont si bien servi. De pareils titres, joints à beaucoup d'autres, doivent protéger les prérogatives de la chambre des pairs. Il faut espérer que le pays ne les oubliera pas.

Il était difficile que la négociation de M. Rossi ne devînt pas l'objet d'un débat au Luxembourg; M. le comte de Montalembert, en gardant le silence, eût craint de s'avouer vaincu. Le langage de l'orateur catholique a été violent et amer; il nous a menacés de la colère des évêques; il nous a dit que l'avant-garde catholique était tombée sous le feu de l'ennemi, mais que le corps d'armée restait, décidé à continuer la guerre et à la pousser vigoureusement. Il nous a confessé cependant que les jésuites avaient été un embarras pour la cause de l'opposition catholique : ils avaient le tort d'être impopulaires. On n'est pas fâché maintenant d'en être délivré; on se battra sans eux, et on n'en sera que plus fort. Que diront les jésuites de se voir ainsi congédiés par leurs plus chauds amis, et que diront les vénérables membres du clergé français de se voir ainsi transformés en une faction guerroyante, prête à descendre dans l'arène pour y combattre le gouvernement et les lois ? Est-ce là le langage qui convient aux défenseurs de l'église? Ces quatre-vingts évêques que M. de Montalembert nous représente armés de pied en cap pour soutenir un siége contre les pouvoirs de l'état, ont-ils donc voulu que leur cause fût ainsi défendue? M. Guizot a fait une réponse digne et ferme à ces provocations insensées. Nous ne pouvons croire, du reste, que la majorité du clergé français les approuve. Après le discours de M. de Montalembert, nous avons eu la lettre de M. l'évêque de Langres, qui prétend que tout est vénal en France, hormis le catholicisme; puis nous avons eu la lettre de M. l'évêque de Chartres, document curieux, où il est dit, entre autres choses, que M. Rossi a suivi le mois de Marie dans les églises de Rome, que l'astucieux diplomate a trompé la bonne foi et la candeur du général des jésuites, que le révérend père général de la société ne connaît rien des choses de ce monde, et que M. Cousin est un ennemi de Dieu et de l'humanité. Voilà jusqu'ici à quoi se sont bornées les protestations épiscopales contre la dissolution des jésuites. Elles n'ont rien, comme on voit, de très alarmant.

M. le comte de Montalembert, dont les exagérations pieuses ont excité plus d'un murmure sur les bancs du Luxembourg, a été mieux inspiré en retraçant le tableau des calamités qui affligent les chrétiens d'Orient. Ses paroles ont vivement ému la chambre et ont provoqué de la part de M. le ministre des affaires étrangères des explications dignes d'une attention sérieuse. M. Guizot reconnaît que la situation du Liban est déplorable. La paix récemment conclue ne peut durer. D'un moment à l'autre, la guerre se rallumera et enfantera de nouvelles horreurs. Quelle est la mission de notre gouvernement dans ces douloureuses circonstances? Quelle est la cause du mal, quel est le remède? M. Guizot, comme tout le monde en France, est

persuadé que la chute de l'ancienne administration est la principale cause de l'anarchie qui dévore en ce moment les provinces de la Syrie. Depuis l'expulsion de l'émir Béchir et la substitution d'un système mixte à une administration unique, nationale et chrétienne, aucune force n'a été capable de maintenir l'ordre dans la montagne, et d'apaiser les haines qui divisent les deux races. Il avait été stipulé dans l'origine, et par les soins de la France, qu'au moins le nouveau système garantirait l'indépendance réciproque des Maronites et des Druses, que chacune des deux races serait administrée par ses chefs particuliers, que toutes les mesures seraient prises pour que l'une ne fût pas opprimée par l'autre. Ces conditions n'ont pas été remplies. Le gouvernement turc a de bonnes intentions : l'esprit qui anime le divan est un esprit de civilisation et d'équité; mais il n'en est pas de même dans les provinces de l'empire. Là, et en Syrie plus qu'ailleurs, domine le fanatisme musulman, toujours porté aux excès d'une politique violente et sanguinaire. Au lieu de maintenir la paix entre les Maronites et les Druses, les fonctionnaires turcs ont fomenté la discorde entre les deux races pour les affaiblir l'une par l'autre; au lieu de garantir leur indépendance réciproque, ils ont soutenu les Druses contre les Maronites; ils ont trempé leurs mains dans le sang chrétien. D'un autre côté, le bruit court que les agens de l'Angleterre ne sont pas restés dans les limites d'une intervention impartiale. M. Guizot ne les accuse pas : il est persuadé au contraire que le gouvernement anglais travaille, comme la France, à assurer l'indépendance respective des deux races; mais le témoignage unanime des Français et des étrangers qui habitent la Syrie a signalé le consul anglais de Beyrouth comme le protecteur des Druses et comme le principal instigateur de l'insurrection du Liban.

Le remède, selon M. Guizot, c'est le retour à l'ancien mode d'administration, au système d'une autorité prépondérante et chrétienne. Le gouvernement français parle et agit dans ce sens; mais il rencontre de graves difficultés. Il lui faut ménager l'indépendance de la Porte, dont l'affermissement est nécessaire à l'intérêt de la France; il lui faut lutter contre le cabinet anglais, dont l'opinion, conforme à celle de notre gouvernement sur la nécessité de mettre un terme à l'anarchie sanglante de la Syrie, diffère sur les mesures à prendre pour obtenir ce résultat. Du reste, M. Guizot déclare que sa politique, en Orient, ne sera pas entravée par l'obligation de concerter ses mouvemens avec ceux des autres puissances protectrices de l'empire ottoman. La France, a dit M. le ministre des affaires étrangères, n'est pas enchaînée par la quintuple alliance. Le gouvernement français ne s'est pas lié les mains. Il n'a pas abandonné le droit de protéger à lui seul les chrétiens d'Orient, toutes les fois qu'il le jugerait nécessaire. La France a conservé tous ses anciens priviléges. Quand le gouvernement français se concerte avec les autres puissances, c'est qu'il pense que cela vaut mieux dans l'intérêt des populations qu'il veut secourir. Dès qu'il voudra exercer son protectorat sans consulter personne, il sera libre de le faire. On ne pouvait demander à

M. Guizot une déclaration plus explicite : aussi, son langage a-t-il été remarqué en Angleterre; une interpellation a eu lieu dans la chambre des lords, et le ministère anglais a soutenu, par l'organe de lord Aberdeen, des principes diamétralement contraires à ceux du gouvernement français. Lord Aberdeen n'admet pas que la France puisse agir isolément en Orient, et exercer son protectorat sur les chrétiens de la Syrie. — Je ne veux pas, dit le ministre anglais, examiner la question de savoir si la France a le droit d'exercer un protectorat général sur les chrétiens du Levant; dans tous les cas, sur la question de Syrie, elle doit se soumettre à partager ce protectorat avec nous, attendu qu'elle est liée par des engagemens formels. — Ainsi, lord Aberdeen proteste contre la déclaration de M. Guizot, et refuse à la France le droit d'exercer une action distincte et personnelle dans les affaires d'Orient. On peut s'étonner de voir une contradiction aussi manifeste entre les deux cabinets, et sur un point si grave, dans le moment même où leur accord est proclamé plus hautement que jamais. Le même discours de lord Aberdeen pourrait nous fournir d'autres rapprochemens qui prouveraient combien les deux gouvernemens sont loin de s'entendre sur cette question de la Syrie, combien leurs appréciations et leurs vues sont différentes; mais nous ne voulons pas aujourd'hui pénétrer plus avant dans les mystères de l'entente cordiale. Il nous suffit d'avoir montré que les dernières paroles de M. Guizot sur la question de Syrie ont une signification importante. M. le ministre des affaires étrangères, en déclarant que le rétablissement de l'ancienne administration du Liban est devenu nécessaire, et que la France peut protéger les chrétiens de Syrie sans le concours des puissances, a exprimé une opinion conforme au vœu des chambres. Il a exposé la politique qui convient à la France. En traçant cette politique, il a pris sans doute l'engagement de la suivre; il s'est imposé des devoirs : nous verrons s'il les remplira.

Pour exercer une influence sérieuse en Orient, il faut que la France soit puissante sur mer, et pour que notre marine soit puissante, il nous faut une administration active, éclairée, qui sache utiliser les ressources consacrées par les chambres aux besoins toujours croissans de la flotte. Cette administration vigilante et habile, que réclame l'intérêt de notre puissance navale, l'avons-nous aujourd'hui? Consultez là-dessus l'opinion publique, elle vous répondra qu'elle hésite. Interrogez la chambre des députés, la chambre des pairs, elles vous diront qu'elles éprouvent, malgré elles, un sentiment d'inquiétude et de défiance. Au Luxembourg, le rapporteur de la commission du budget, M. le marquis d'Audiffret, a réclamé de promptes réformes dans l'administration de la marine. M. Charles Dupin et l'amiral Grivel sont venus au secours de M. de Mackau; mais les honorables pairs, habiles à justifier la marine contre des accusations imaginaires, n'ont pas réfuté les reproches sérieux qui lui sont adressés. Personne ne met en doute la probité, l'honneur, le patriotisme de notre administration navale; ce que l'on conteste, c'est son habileté et sa vigilance. On craint l'empire que peuvent exercer sur elle les préventions bureaucratiques, l'influence de la routine, les préjugés de corps.

On signale le dépérissement de la flotte. On critique l'organisation des arsenaux et des ports, la direction des travaux, le système des constructions, l'emploi et la comptabilité du matériel naval, l'absence d'une pensée supérieure capable de gouverner ce vaste ensemble d'après des règles précises et un plan nettement défini. On s'étonne de voir qu'une question si grave, traitée par un prince de France dans un écrit devenu populaire, semble reléguée par le cabinet au rang des questions de second ordre, étrangères à la politique, et abandonnées aux hommes spéciaux. Ce n'est pas ainsi que les grandes questions administratives sont discutées dans le parlement anglais. A Londres, un débat sur l'organisation de la marine et sur le meilleur système à suivre pour favoriser l'accroissement de la flotte serait soutenu par les principaux orateurs du ministère. Au lieu d'y voir une question technique, on y verrait une question générale, dont la solution engagerait l'existence politique du cabinet. Sir Robert Peel prendrait la parole, et réclamerait l'honneur de défendre lui-même l'administration attaquée. Chez nous, au contraire, depuis le temps où ce débat sur la marine a pris une certaine gravité, M. Guizot a toujours gardé le silence sur cet objet, et M. de Mackau a porté tout le poids de la discussion. On dirait que le ministère a voulu dissimuler l'importance de la question en témoignant pour elle une indifférence factice. On sait que ce moyen ne lui a pas réussi. La chambre des députés, poussée à bout, a fini par perdre patience. Pour stimuler le pouvoir, elle a ordonné une enquête administrative sur l'état de la flotte. Cette enquête, dont les résultats seront publiés l'année prochaine, viendra sans doute démontrer à tous les yeux une vérité bien douloureuse pour la France. Ce sera un remède héroïque qui pourra produire plus de mal que de bien; mais ceux qui l'ont rendu nécessaire en supporteront la responsabilité.

Des explications sont venues de l'Algérie sur l'affreux épisode qui a signalé l'expédition du Dahra. Nous ne dirons pas que ces explications ont diminué l'horreur que doit inspirer cette catastrophe. L'exécution des gorges du Dahra sera toujours une page funeste dans nos annales d'Afrique. Cependant il ne faut pas juger de pareils actes avec un emportement aveugle; il faut tenir compte à nos soldats des difficultés inouies qui les entourent, et de la fatalité qui pèse sur les évènemens de la guerre. Partout la guerre est une chose atroce; en Afrique plus qu'ailleurs, la cruauté et la perfidie des indigènes entraînent des représailles terribles. Nous ignorons, dans tous les cas, s'il existe un peuple dont l'histoire, plus pure que la nôtre, soit exempte de ces souvenirs sanglans qui font gémir l'humanité, et devant lesquels la civilisation se voile. Si ce peuple existe, assurément ce n'est pas l'Angleterre. Ce ne sont pas les conquérans de l'Inde et les compatriotes d'Hastings qui pourraient nous opposer la douceur de leurs mœurs, et nous faire rougir par leur exemple. Aussi nous ne pouvons comprendre les accès de fureur philanthropique qui possèdent depuis quinze jours les feuilles anglaises. Avant de donner des leçons d'humanité à nos soldats, les journalistes de Londres auraient dû relire l'histoire des établissemens anglais dans l'Inde. Quant aux écrivains fran-

çais qui reviennent sans cesse sur l'évènement du Dahra, et qui en font l'objet des récriminations les plus violentes contre l'armée d'Afrique, nous admirons le courage et la persévérance qu'ils déploient dans ce triste rôle d'accusateurs publics instruisant le procès de leur patrie. Puisque ce rôle est déjà rempli par les feuilles anglaises, qui s'en acquittent si bien, ne vaudrait-il pas mieux le leur laisser? Qu'on songe au déplorable effet que ces accusations peuvent produire sur le moral d'une armée dont le courage a besoin des excitations de la métropole pour se soutenir. Ayons de l'indulgence ou plutôt de la justice pour cette brave armée qui soutient l'honneur de notre drapeau, qui fait respecter notre gouvernement malgré ses faiblesses, et qui entoure d'un rayon de gloire les fleurons de notre couronne pacifique. Lorsque les dernières nouvelles d'Algérie nous apprennent la rentrée d'Abd-el-Kader dans le Maroc et les préparatifs d'une expédition contre les Kabyles, le moment serait mal choisi pour continuer l'enquête sur la déplorable affaire du Dahra; il serait plus généreux et plus utile de réveiller le souvenir de la bataille d'Isly.

On parle encore des élections. Les bruits les plus contradictoires circulent toujours sur ce sujet. Bien des gens supposent que le ministère, enhardi par deux succès diplomatiques, voudra tenter la fortune électorale, dans l'espoir de trouver au scrutin une majorité forte et dévouée. Cependant, l'opinion générale est que les élections n'auront pas lieu, soit qu'une volonté auguste ait jugé plus convenable de les ajourner à l'année prochaine ou à deux ans, soit qu'en réalité le ministère n'ait pas cette confiance qu'on lui suppose, et que le jugement électoral lui inspire encore quelque crainte. En effet, si nous sommes bien informés, les rapports que le ministère reçoit en ce moment sur les dispositions des colléges n'ont pas répondu à ses espérances. — Sur beaucoup de points, la situation morale du pays ne s'est pas modifiée. Les négociations de M. Rossi et de M. de Broglie, considérées comme une victoire due à la fermeté persévérante de l'opposition modérée, et comme un démenti donné par le succès à la politique antérieure du ministère, n'ont pas créé à ce dernier de nouveaux partisans; ses adversaires ne sont pas désarmés; ils conservent leurs préventions et leurs défiances. — Quoi qu'il en soit, les partis se préparent, comme si la lutte devait avoir lieu. Deux comités de l'opposition ont publié leurs circulaires aux électeurs. Celle du centre gauche est remarquable par la modération du langage et des principes. D'un autre côté, les journaux du cabinet lui prodiguent des éloges qu'il faut avoir la patience de lire, si l'on veut savoir jusqu'où peuvent aller les excès de l'enthousiasme ministériel. — On parle des humiliations et des défaites du ministère! mais il n'a jamais été battu; il a marché de triomphes en triomphes; sa politique a toujours réussi; au dehors, toutes ses entreprises, toutes ses négociations ont été couronnées de succès; au dedans, tous ses projets de loi ont passé; la majorité, confiante et soumise, a toujours reconnu son ascendant; elle a toujours suivi, sans hésiter, la voie qu'il lui traçait. Le ministère du 29 octobre a terrassé l'opposition; il a triomphé par

la force du caractère; il a fondé en France la monarchie constitutionnelle! — Telles sont les apologies que des gens qui se disent sérieux ne craignent pas de publier le lendemain de la clôture d'une session pendant laquelle le ministère a failli plus d'une fois tomber devant la chambre! C'est le cas de dire comme M. Guizot : On croit rêver.

Entre les exagérations naïves de l'optimisme ministériel et la rigueur d'une opposition qui condamnerait aujourd'hui le ministère sur tous les points de sa politique, il y a, nous le croyons, un sage milieu à tenir. Les derniers actes diplomatiques du cabinet méritent l'approbation de tous les gens sensés. Il est d'autant plus facile à l'opposition modérée de les sanctionner par son suffrage, qu'elle-même les a conseillés, et qu'ils sont comme un hommage rendu à la sagesse de ses principes. Du reste, bien des griefs subsistent contre le cabinet du 29 octobre, et il aura beaucoup à faire avant de pouvoir rallier autour de lui toutes les nuances du parti conservateur. L'opposition modérée a donc toujours la même tâche à remplir. Elle n'a rien à rétracter, rien à désavouer. La ligne qu'elle s'est tracée, le langage qu'elle a tenu, les alliances qu'elle a contractées sans aliéner son indépendance, tout cela n'a pas été inutile. Sans cette pression salutaire exercée sur le cabinet, la politique instinctive du 29 octobre aurait peut-être triomphé. Elle n'aurait pas senti la nécessité de se modifier, de se corriger et de se contredire elle-même. Elle aurait suivi librement ses inspirations. Puisque la lutte contre certaines tendances du cabinet a déjà produit de bons résultats, il faut la continuer. Puisque le ministère du 29 octobre a eu le bon esprit de ne pas s'opiniâtrer dans ses idées, puisqu'il avoue ses erreurs, puisqu'il transige facilement avec les opinions de ses adversaires, puisqu'il accepte volontiers leur politique, quand c'est le seul moyen pour lui de conserver la majorité, il faut profiter de ces dispositions heureuses, que n'ont pas montrées, malheureusement pour eux, tous les cabinets. Nous faisons chaque jour quelque nouveau progrès dans la manière de comprendre le gouvernement représentatif. Jusqu'ici, depuis quinze ans, un faux point d'honneur, que l'on appelait de la dignité et de la franchise, avait poussé tous les ministères à résigner le pouvoir dès que leur politique était vaincue; les ministres du 29 octobre ont supprimé cette folle coutume. Leurs dissentimens avec la majorité sur le droit de visite, sur la dotation, sur le banc des évêques, sur les ministres d'état, et sur vingt autres objets, ne les ont pas empêchés de conserver leur poste; seulement, pour y rester, ils se sont empressés, dès qu'il l'a fallu, de sacrifier leurs convictions à celles de la majorité : heureux expédient, qui a supprimé les questions de cabinet. Puisque telle est la nature du ministère, il ne faut pas négliger ce qu'elle a de bon et de profitable. Il faut le surveiller et le contenir, surtout dans sa politique extérieure, car c'est là qu'il est le plus prompt à suivre ses instincts, et c'est aussi de ce côté qu'on a le moins de peine à modifier ses vues, à le ramener, et à obtenir le sacrifice de ses opinions les plus chères. L'affaire du droit de visite en est la preuve.

La question du Texas continue d'attirer les regards de la diplomatie. On

connaîtra bientôt la décision du congrès texien sur l'annexion. Tous les journaux des États-Unis sont unanimes pour déclarer que le parti de l'annexion aura la majorité. Cependant les agens de la France et de l'Angleterre ont offert leurs bons offices pour amener un arrangement entre le Mexique et le Texas, sous la condition que cette république garderait son indépendance. Il est donc avéré aujourd'hui que la France, sur cette question, s'est mise à la suite de l'Angleterre. Qu'arrivera-t-il si l'annexion, comme tout l'indique, est prononcée? La France aura blessé son ancienne alliée maritime, et d'un autre côté, elle ne pourra guère compter sur la reconnaissance de l'Angleterre, que le mécontentement rendra peut-être injuste, et qui élèvera des doutes sur la sincérité d'une coopération si contraire à nos intérêts. Nous croyons que M. Guizot, dans cette grave affaire, n'a pas consulté les vrais intérêts de la France. Le langage indécis de la presse ministérielle sur cette question indiquerait-il que M. le ministre des affaires étrangères éprouve aujourd'hui des regrets tardifs, et qu'il commence à reconnaître qu'il a fait fausse route?

La Suisse semble destinée à devenir, d'un moment à l'autre, le théâtre de complications graves, capables d'embarrasser long-temps la diplomatie et d'agiter l'Europe. L'assassinat de M. Leu, frappé dans son lit, près de sa femme et de ses enfans, est un crime qui remplit d'indignation les honnêtes gens de tous les partis. Les radicaux prétendent que la mort de M. Leu est le résultat d'un suicide ou d'une vengeance privée; malheureusement, tout indique que le chef du parti catholique de Lucerne a été la victime d'un attentat politique, d'une odieuse vengeance, provoquée par l'esprit de parti. Tous les gouvernemens seront unanimes pour flétrir cet abominable crime, inspiré par les passions radicales et par le fanatisme révolutionnaire de la Suisse; mais aussi, d'un autre côté, qui pourrait approuver le langage que tiennent en ce moment les organes du parti catholique? Qui n'est pas saisi d'horreur en entendant les cris de vengeance poussés par le fanatisme religieux? Qu'est-ce donc aujourd'hui que le gouvernement de la Suisse? Quelle est cette société barbare où les partis emploient pour se combattre l'assassinat et la proscription? Où sont donc les hommes modérés, les partisans de l'ordre et des lois, qui seuls, par leur intervention courageuse et éclairée, pourraient mettre fin à cette terrible lutte, et empêcher des représailles sanglantes? Cette situation de la Suisse provoquera en France une triste réflexion. Pendant les premières années de la révolution de juillet, la France exerçait en Suisse une influence sérieuse; elle avait un parti. Aujourd'hui, son influence est à peu près nulle. Notre diplomatie en Suisse est isolée; le nom de la France ne réveille dans la plupart des cantons aucun intérêt, n'excite aucune sympathie, aucune affection particulière. Combien ne doit-on pas regretter cet isolement qui nous condamne à l'impuissance devant les graves désordres dont la Suisse est le théâtre, qui rend nos conseils inutiles, et qui livre à l'intervention étrangère un pays que la France, dans l'intérêt

de son influence politique, ne doit jamais laisser échapper à la sphère de son action!

La situation de la Péninsule est pour le moment fort calme. L'énergique et habile général Concha vient d'en finir avec les *pronunciamientos* et les émeutes de Catalogne. Le projet de voyage de la reine dans les pays vascongades a seul réveillé quelques inquiétudes. On a tant parlé déjà de ce voyage, il a soulevé au sein même du parti modéré de si vives répugnances, et, pour tout dire, de si violens transports de colère, qu'il convient d'insister un instant sur les seules conséquences qu'à notre avis il puisse entraîner. S'il en faut croire les uns, les carlistes n'attendent que l'arrivée de la reine à Saint-Sébastien et à Pampelune pour relever l'étendart de l'insurrection; mais ces craintes chimériques ne seraient-elles pas affectées? On sait bien qu'en Navarre et dans les pays basques, pas plus que dans le reste de l'Espagne, rien n'est prêt, rien ne peut l'être pour un *pronunciamiento;* on sait d'ailleurs que les principaux carlistes ne sont disposés d'aucune façon à compromettre par un vrai coup de tête les négociations qu'ils ont entamées récemment, au sujet du mariage de la reine, avec la fraction absolutiste du parti dominant. Suivant d'autres informations, il faudrait redouter surtout le mécontentement des *fueristes*, l'irritation des Basques, dévoués quand même à l'ancienne organisation politique et civile de leurs provinces. En effet, il y aurait là un grave danger, si les *fueristes* étaient fermement résolus à réclamer par la force ouverte l'accomplissement des promesses qu'on leur a faites après la convention de Bergara. Heureusement on est certain aujourd'hui que jamais leurs dispositions n'ont été plus pacifiques, nous ajouterons même plus favorables à l'unité constitutionnelle du royaume. Les Basques sont loin de renoncer tout-à-fait à leurs priviléges; mais ils sont loin également d'exiger qu'on les rétablisse tels qu'ils subsistaient avant la révolution. Il y a un an déjà, une commission a été chargée de débattre la question au nom du gouvernement central et au nom des provinces vascongades. Parmi les membres dont cette commission se compose, il n'en est pas un qui, à un égal degré, ne mérite et ne possède la confiance du gouvernement et celle des provinces, pas un qui ne soit animé des meilleurs sentimens de conciliation, pas un enfin qui n'ait fait ses preuves de dévouement à la reine. Quelle autre garantie peut-on souhaiter de la modération et du bon vouloir des *fueristes* eux-mêmes? Nous croyons, pour nous, que la monarchie constitutionnelle ne peut que gagner à ce voyage de la reine dans des provinces où, depuis la guerre civile, elle ne s'est point montrée une seule fois. Au fond, comme tous les autres Espagnols, les habitans des pays vascongades connaissent les conditions essentielles du gouvernement représentatif; à quel titre réclameraient-ils de la reine Isabelle le redressement immédiat des torts dont ils croient avoir à se plaindre? à quel titre la reine Isabelle admettrait-elle leurs griefs, et s'engagerait-elle à y faire droit? C'est à Madrid, et non à Saint-Sébastien, que la

question doit se débattre; c'est à Madrid qu'elle doit se trancher. Que la reine Isabelle poursuive donc sa route vers ces provinces, ou que, de Sarragosse, elle retourne directement à Madrid, nous ne voyons point qu'il y ait là un si grand sujet d'alarme.

Nous n'insisterons pas sur le décret par lequel les conseillers de la jeune reine viennent d'abolir la liberté de la presse en Espagne en lui enlevant la garantie du jury. Il est juste de dire que sur un point si délicat le gouvernement de Madrid n'a pas eu la prétention d'établir une situation définitive; la mesure qu'il vient de prendre sera soumise aux cortès, qui se refuseront, sans aucun doute, à la ratifier. Le gouvernement de Madrid s'est donc préparé là un échec inévitable, mais un échec qui ne peut compromettre son existence, car si grande qu'elle soit, la faute qu'il vient de commettre est compensée par la pacification de la Catalogne, par l'institution récente de ce conseil d'état depuis si long-temps promis, enfin par les efforts tentés à cette heure même pour doter la Péninsule de lois civiles et administratives, et d'un nouveau système d'impôts. Il s'en faut de beaucoup, assurément, que l'œuvre de réorganisation entreprise par le cabinet de Madrid soit de tout point irréprochable, et plus d'une fois déjà nous en avons signalé ici même les incontestables défauts. Telle qu'elle a été conçue, pourtant, elle doit, à la longue, concilier en Espagne au ministère Narvaez les sympathies des vrais amis de la paix et de la monarchie constitutionnelle; il n'est pas d'obstacle dont ne puissent triompher les gouvernemens qui persévèrent dans la voie des réformes indispensables.

— L'association douanière allemande est l'un des évènemens les plus considérables de notre temps. M. H. Richelot, qui avait écrit sur cette question deux mémoires récompensés par des sociétés savantes, vient de remanier, de refondre ces mémoires, en les enrichissant d'un grand nombre d'observations nouvelles et de plusieurs chapitres entièrement inédits. Le volume qu'il publie (1) n'est donc point un travail fait à la légère; la variété des aperçus qu'on y rencontre, la richesse des observations et l'abondance des faits ne permettent d'ailleurs aucun doute à cet égard.

M. Richelot remarque avec raison que l'association douanière allemande est un fait nouveau dans le monde. On avait vu la liberté des transactions commerciales étendue à d'immenses territoires, quand ces territoires étaient gouvernés par les mêmes mains; on n'avait pas vu encore ce fait remarquable « d'un certain nombre d'états n'en formant plus qu'un seul par la législation douanière, tout en conservant leur indépendance, ou, en d'autres termes, de l'unité de douanes sans l'unité politique. » C'est ce fait nouveau que l'auteur examine sous toutes ses faces, dans son origine et ses progrès, dans sa constitution actuelle et ses résultats, dans ses relations avec les faits extérieurs et dans ses conséquences futures. Selon M. Richelot, l'idée d'une association douanière était naturellement suggérée à l'Alle-

(1) *L'Association douanière allemande*, 1 vol. in-8°, chez Capelle.

magne, tant par la situation particulière de ses petits états, souvent enclavés les uns dans les autres, que par la nature de leurs relations politiques. Il y avait cependant de grandes difficultés à vaincre dans l'exécution : la politique habile de la Prusse a triomphé de ces difficultés, et depuis qu'un premier succès a couronné ses efforts, l'association n'a fait que s'étendre par de nouvelles accessions. Malgré quelques inconvéniens partiels et peu sensibles, cette association n'a produit en général que de bons effets. Le lien qu'elle a créé entre des états divers, bien qu'il ne soit pas sanctionné par une autorité politique supérieure, paraît à l'auteur si bien cimenté par l'intérêt de tous, qu'il n'hésite pas à le déclarer désormais indestructible.

Comme tous les évènemens qui ont quelque grandeur, et qui exercent une influence sensible sur l'existence des peuples, l'association douanière allemande a fait surgir de l'autre côté du Rhin une théorie nouvelle, théorie d'économie politique, qui semble faite tout exprès pour seconder l'association, et qui en résume l'esprit. Peut-être M. Richelot a-t-il attaché aux principes de cette nouvelle école allemande, dont M. List est le principal représentant, une importance trop grande. Nous lui reprocherions surtout d'avoir immolé aux pieds de M. List, dont les doctrines n'ont pas encore reçu, tant s'en faut, la consécration du temps, les économistes français et anglais, Adam Smith, J.-B. Say, ainsi que tous les écrivains de leur école, jusques et y compris M. Rossi. L'exposé et la défense de la doctrine de M. List ne forment, du reste, dans l'ouvrage de M. Richelot, qu'une digression. C'est pourtant au nom de cette doctrine que l'auteur voudrait voir l'exemple de l'association douanière allemande suivi par d'autres états de l'Europe, bien que dans certaines limites et avec quelques différences dans l'application. A cet égard, nous serions de son avis; seulement, au lieu de voir dans l'établissement d'associations de ce genre le résultat final d'une théorie vraie, nous n'y verrions qu'une amélioration relative de l'état présent.

Bien que nos opinions s'écartent sur bien des points de celles de M. Richelot, nous n'hésitons pas à reconnaître le mérite de son ouvrage. Ce n'est pas seulement le fruit d'une étude consciencieuse, c'est encore l'œuvre d'un esprit sain. Le style en est simple, clair, rapide, et parfaitement approprié au sujet. Les idées, quoique nombreuses et très variées, s'y déroulent toujours sans embarras. Aussi, malgré l'aridité apparente de la matière, on peut lire cet ouvrage sans fatigue et même avec plaisir.

— M. Charles Magnin vient de publier une traduction des drames naïfs et bizarres de l'abbesse Hroswitha, que la vocation dramatique est venue chercher au ve siècle dans le silence du cloître. Cette traduction est accompagnée d'une préface et de notes où la critique relève et complète heureusement l'érudition. Nous reviendrons sur cet important travail qui fait passer dans notre langue un des plus curieux monumens de la poésie du moyen-âge.

V. DE MARS.

SOUVENIRS

D'UNE

CAMPAGNE D'AFRIQUE.

J'ai souvent entendu reprocher au gouvernement de n'avoir pas fourni à M. le maréchal Clauzel les moyens nécessaires pour réussir dans l'expédition de Constantine, dont le commandement lui avait été confié. Le ministère, prétendait-on, dans cette circonstance, aurait plutôt écouté ses ressentimens personnels que songé au succès de nos armes, et le député de l'opposition se serait ainsi vu refuser les hommes et l'argent dont la gloire du général en chef aurait pu profiter. Sans me faire entièrement garant de la sympathie des membres du cabinet du 6 septembre pour l'illustre maréchal, j'ai toujours eu beaucoup de répugnance à admettre comme vraisemblable une pareille supposition, et je serais bien plutôt porté à croire que le ministère, tout aussi bien que le commandant de l'armée expéditionnaire lui-même, étaient loin de s'attendre aux difficultés très sérieuses que présentait l'entreprise projetée contre Achmet et contre la capitale de son beylik. Les préparatifs de la campagne de 1836 durent se ressentir de cette confiance un peu aveugle en notre supériorité dont nous avons

eu lieu quelquefois de nous repentir en Afrique, et dont il nous est difficile apparemment de nous corriger, car il s'en est peu fallu, par exemple, que, malgré l'échec essuyé quelques mois auparavant, les leçons de la sagesse ne fussent vaines encore une fois, et que, faute de moyens d'attaque suffisans, Constantine ne bravât victorieusement nos efforts en 1837. Si M. le maréchal Valée, dans le conseil tenu au camp de Medjez-el-Hammar, n'avait pas insisté pour emmener notre grand parc de siége, on aurait probablement laissé derrière soi ce lourd attirail, si gênant à transporter. Or, jamais nous n'eussions démoli la courtine de la porte El-Gharbia avec du calibre inférieur à du vingt-quatre, et sans la brèche que nos grosses pièces y ont pratiquée à cent cinquante mètres de distance, je ne sais pas trop ce qui serait advenu.

C'était donc une rude tâche, au dire des plus experts, et une opération pour le moins intéressante suivant les autres, que le siége de cette ville, si bien défendue par la nature et ses murailles romaines; c'était d'ailleurs une nécessité d'amour-propre pour nous que de nous emparer de ce nid de vautours qui déjà une fois, du haut de ses rochers, avait défié la valeur de nos soldats. Si ce qu'on racontait de la position de Constantine, de son aspect fantastique, des antiquités qu'elle contenait, de son pont gigantesque sur le Rummel, et de ses affreux précipices, était de nature à piquer la curiosité d'un voyageur, il y avait le plus grand intérêt aussi pour un militaire à faire partie du corps expéditionnaire destiné à aller prendre une éclatante revanche sur les Kabyles du bey Achmet. Aussi désirai-je vivement me joindre à l'armée qu'on réunissait dans ce but; mais les demandes étaient nombreuses, et quoique je me fusse inscrit depuis long-temps, je craignais de ne pas réussir. Heureusement, le 5e régiment de hussards, où j'étais capitaine alors, se trouvait au camp réuni devant Compiègne, lorsque la campagne fut définitivement résolue. J'appris un des premiers que M. le duc de Nemours y avait un commandement; je me rendis au château, et j'obtins du prince la faveur de faire la campagne projetée dans son état-major, en qualité d'officier d'ordonnance détaché de mon régiment.

Le 5 septembre, nous partions de Paris, et le 10 nous arrivions à Toulon; le 12, nous nous embarquions sur *le Phare*, et le 14 à minuit nous jetions l'ancre en rade de Bône. L'état-major du prince était composé de M. le colonel Boyer, son aide-de-camp, chef d'état-major; de M. le comte de Chabannes, lieutenant-colonel; de M. le baron

Dumas, chef d'escadron, aide-de-camp du roi; du capitaine d'Iliers, de M. Baudens, chirurgien-major, et de moi.

L'aspect de la rade de Bône est des plus pittoresques. Nous avions mouillé pendant la nuit, et à la pointe du jour, nous étions sur le pont, à jouir de la vue magnifique qui s'offrait à nos regards. La côte d'Afrique, dans cette partie, depuis le cap de Fer (Raz-el-Hadid) jusqu'au rocher du Lion, qui s'avance à l'entrée de la rade, est accidentée et pleine d'ondulations. La mer baigne des montagnes de formes gracieuses et un peu arrondies, que recouvre jusqu'à leurs sommets la plus vigoureuse végétation. Je ne trouvais pas là cette nature aride et désolée que je m'attendais à rencontrer sur les rivages africains. Au lieu de rochers calcinés par le soleil et de plages sablonneuses, ce n'étaient partout que des lentisques, des chênes dont la verdure sombre se mariait agréablement avec les cactus, les oliviers et les lauriers-roses. Rien de plus épais que les herbes, rien de plus touffu que les buissons qui croissent sur le sol de ces collines. A notre droite et au pied des ruines de la kasbah, détruite quelques mois auparavant par l'explosion de sa poudrière, brillaient sur une pente de gazon les blanches tentes du 17e léger. Nous avions devant nous le fort Cigogne, les murailles et les minarets de la ville, puis, autour de notre navire, de sveltes et légères embarcations montées par des Maltais qui s'empressaient de nous offrir leurs services.

A cinq heures, le commandant du port vint prendre les ordres du prince. On débarqua à huit heures. Toutes les autorités, les troupes de la garnison et la population de Bône nous attendaient sur la jetée et sur le rivage, le général Trézel en tête. C'est dans sa maison que M. le duc de Nemours se rendit, et qu'il demeura pendant son séjour à Bône. Il y reçut aussitôt après son arrivée les fonctionnaires de la localité et les corps d'officiers de la garnison.

Les affaires, que nous croyions tout-à-fait pacifiques, étaient au contraire à la guerre; nous apprîmes qu'il y avait eu la veille un engagement sérieux entre les troupes du camp de Medjez-el-Hammar, où se trouvait le gouverneur-général, et Ben-Aïssa, agha d'Achmet, campé à trois lieues de là, car toute la journée le canon et la fusillade s'étaient fait entendre. Ainsi donc, il paraissait que notre campagne n'avorterait pas, et que le bey de Constantine n'était pas disposé, comme nous le craignions, à nous faire des avances.

Je cherchai dès cette première journée à me monter, et je fus assez heureux pour y réussir passablement. Il me fallut néanmoins quelque

temps pour m'habituer à ces petits chevaux barbes si vifs, si alertes. On est tout surpris d'abord de la pétulance de leurs mouvemens; si l'on approche les jambes, ils bondissent avec tant de rapidité, qu'on dirait qu'ils vous échappent; dans un chemin difficile, dangereux même, n'essayez pas de les guider, ils sautent comme des chèvres, ne s'avancent que par courbettes ou par lançades, tout en vous portant d'ailleurs admirablement, sans jamais faire une faute. Je suis forcé cependant d'avouer que, dans les premiers momens, on est un peu étonné de cette indépendance d'allure, à laquelle les chevaux qu'on monte en Europe ne nous ont pas habitués.

La petite ville de Bône à notre arrivée était encombrée de monde; ses rues et ses places présentaient le spectacle le plus animé. Les constructions mauresques, les costumes des habitans, le langage de cette multitude, et jusqu'aux parfums qui s'en exhalaient, tout était nouveau pour moi; je regardais, j'écoutais, j'admirais avec un intérêt inexprimable. J'aurais voulu pouvoir dessiner du matin au soir, mais je n'en avais pas le temps, et la chaleur, extrême dans ce pays, oblige d'ailleurs le touriste le plus intrépide à rester chez lui pendant une bonne partie de la journée. Rien ne me sembla plus curieux que le marché hors de la porte de la Seybouse; de vieux Arabes montés sur des ânes y arrivaient de la montagne, des Turcs assis sur des murs en ruine fumaient gravement et en silence. Plus loin, entourés de leurs haïcks, la tête ceinte de la corde de chameau, des Kabyles, des Beni-Urgin et des Kharezas se chauffaient au soleil; leur attitude académique, leur air important, contrastaient avec l'aspect misérable de vêtemens tout en lambeaux. Il y avait parmi eux quelques nègres. Ajoutez à cela beaucoup de poussière, une grande chaleur, le ciel si bleu de l'Afrique, dans le lointain les montagnes de l'Edough, d'un vert violet, la porte et les murs de la ville blanchis à la chaux, et une odeur généralement répandue de bois d'olivier ou de cèdre brûlé, et vous aurez une idée assez exacte du tableau.

Le capitaine de Lagondie, aide-de-camp du brave général Trézel, m'accompagnait souvent dans mes promenades; il habitait l'Afrique depuis plusieurs années, son expérience des coutumes et des mœurs arabes était précieuse pour moi. Cette étude anticipée de la population africaine ne m'a pas au surplus été inutile; partout, depuis, j'ai retrouvé en Algérie les mêmes physionomies et les mêmes habitudes.

J'avais remarqué plusieurs Arabes d'une tournure distinguée montés sur des ânes, et je m'en étonnais; on m'expliqua que les ânes dans ce

pays, où ils sont traités avec plus de considération qu'en Europe, servent, aussi bien que les mulets, de monture de promenade, ou de *hacks* aux plus grands personnages pour les transporter d'un point à un autre. Les chefs ne prennent leur cheval que pour la guerre; on dirait qu'ils considèrent cet animal comme trop noble pour être employé à un autre service.

Pendant le temps de notre séjour à Bône, M. de Lagondie me conduisit chez Hadj-Soliman, beau-frère d'Achmet, bey de Constantine. J'admirai l'aspect vénérable de ce vieux guerrier, ses traits fortement accentués, sa longue barbe blanche, et je lui témoignai le désir de faire son portrait, ce qui, au premier abord, ne parut pas beaucoup lui plaire; mais comme je l'assurai que je serais flatté de pouvoir rapporter dans mon pays les traits d'un homme aussi remarquable et aussi justement célèbre que lui, je parvins à vaincre sa résistance, et il me donna très complaisamment séance pendant une bonne heure. Il me fit même la faveur d'imprimer son cachet sur mon dessin, ce qui pour les musulmans équivaut, comme on sait, à une signature. Hadj-Soliman, ainsi que son nom l'indique (1), avait fait le voyage de la Mecque. C'était un homme assez instruit; il exerçait quelque influence dans son pays. Le maréchal Clauzel, en nommant le colonel Jussuf bey de Constantine, lui avait donné Soliman pour khalifat ou lieutenant. Depuis long-temps brouillé avec son beau-frère, dont il était devenu l'ennemi déclaré, il avait marché dans nos rangs contre lui l'année précédente, et se disposait, cette fois encore, à faire la campagne avec nous.

Soliman nous reçut dans une petite salle, séparée en deux par une portière bleue, jaune et rouge, et nous fit asseoir sur son divan couvert de riches étoffes à fonds d'or ou d'argent, brodées en soie de couleur, avec des coussins ronds dans le même genre; mais tout cela était un peu usé, et se ressentait de la position précaire du khalifat de l'ex-bey de Constantine. Des domestiques me présentèrent la pipe d'usage, et m'offrirent dans une petite tasse de porcelaine de Chine, supportée par une sorte de coquetier en filigrane d'argent, du café excellent et surtout très chaud, préparé d'une manière particulière qui lui donne beaucoup de parfum. On le verse brûlant, et on en ajoute dans la tasse une pincée en poudre impalpable. Le rideau ayant été relevé, nous aperçûmes toutes sortes d'ustensiles de toilette, des coffres en

(1) On sait que les fidèles qui ont fait le voyage de la Mecque prennent le surnom d'*hadj* (pèlerin).

assez mauvais état, mais dont les ornemens en vermeil ciselé étaient d'un beau travail. Les étendards du khalifat, au nombre de dix à douze, formaient dans le coin un grand faisceau; ses armes, suivant l'usage oriental, étaient accrochées contre la muraille de l'appartement. Les plus curieuses venaient de Constantine, où l'on fabriquait aussi, me dit-on, des selles d'une très grande richesse.

Hadj-Soliman avait chez lui une espèce de petite cour composée d'un vieux médecin et de quelques Turcs, dont l'un avait été grièvement blessé à Navarin et parlait un peu français. Parmi les personnages à turban qui se trouvaient là fumant silencieusement leur pipe, j'avais remarqué une figure à expression sévère et à barbe noire, qui me semblait, si j'ose m'exprimer ainsi, plus orientale que les autres. Quelle fut ma surprise en entendant ce faux Turc, qui n'avait pas ouvert la bouche depuis une heure, adresser la parole à Lagondie dans le meilleur français du monde! C'était un officier de nos spahis, que j'aurais reconnu à son dolman garance soutaché de noir, si je n'avais pas été nouveau venu en Afrique. Plusieurs militaires français ont eu pendant quelques années en Algérie la prétention de ressembler à des Arabes; ils imitaient leurs gestes, leur gravité, leur silence, et prenaient de leur costume tout ce qu'il leur était possible de lui emprunter. On assure que cette mode est un peu passée aujourd'hui.

Hadj-Soliman fit porter mon dessin dans l'appartement de ses femmes, qui envoyèrent dire qu'elles le trouvaient fort ressemblant. Je hasardai à cette occasion quelques paroles de galanterie, mais Lagondie m'avertit de prendre garde, car rien n'est plus désagréable pour un musulman que d'entendre parler des habitantes de son harem. Il ajouta qu'il fallait même, si je voulais être très poli, ne point paraître m'occuper de cet incident.

Le 16, le comte de Damrémont, gouverneur-général, qui était arrivé du camp de Medjez-el-Hammar avec plusieurs officiers, dîna chez le prince, dans la petite cour de la maison du général Trézel, qu'on avait recouverte d'une grande voile de navire. Le temps était mauvais, il faisait du vent. Je me souviens qu'une bougie placée devant le gouverneur s'éteignit trois fois de suite. « Rappelez-vous ce que je vous annonce, me dit mon voisin, le lieutenant-colonel de C..., il lui arrivera malheur dans la campagne. » Cette singulière prophétie ne s'est que trop bien réalisée.

C'était un spectacle bien triste que la vue des pauvres militaires attaqués de la fièvre, qu'on rencontrait dans la ville à chaque pas, appuyés sur un bâton et se traînant avec peine; ils venaient des camps

des environs au grand hôpital des Caroubiers. La fièvre en Algérie est, de toutes les affections, la plus dangereuse; deux ou trois accès de cette maladie suffisent souvent pour mettre l'homme le plus robuste aux portes du tombeau.

Rien n'est plus vert que la campagne de Bône; la route qui conduit à l'*oasis de Jussuf*, bordée par d'immenses cactus couverts de fruits, par des oliviers et des caroubiers qui, groupés en désordre, forment des bosquets charmans, est embaumée par l'odeur de je ne sais quelle plante dont les exhalaisons se font surtout sentir vers le soir. — Dans nos promenades du côté des ruines d'Hippone, sur les bords de la Seybouse, nous rencontrions souvent des Arabes à cheval qui rapportaient en ville des peaux de lion fraîchement écorchées et pendues à l'arçon de leur selle. On dit qu'auprès du camp de Dréan et dans les bois qui avoisinent le lac Fezzara on trouve une grande quantité de ces animaux.

M. le duc de Nemours, grand amateur de natation, allait souvent avec nous se baigner dans la mer à l'ombre d'un grand rocher qui a tout-à-fait la forme d'un lion, et qui en porte le nom. C'était vers le soir et au soleil couchant que ces parties avaient lieu. Un jour un requin, qui fut signalé par notre maître-canotier, mit pendant quelques instans un peu de désordre parmi les nageurs, qui regagnèrent précipitamment le rivage, dont par bonheur aucun n'était éloigné.

Le 18, jour désigné pour une excursion aux environs, nous partîmes de bonne heure, M. le duc de Nemours et nous tous à cheval, avec un brigadier et quatre chasseurs d'escorte. Nous nous dirigeâmes d'abord vers l'est, en longeant la Seybouse. Après avoir traversé d'immenses plaines couvertes d'herbes desséchées, où nous tirâmes quelques sangliers, nous fîmes halte au milieu d'un douair de Beni-Urgin campés sous des figuiers et des cactus. Le prince leur ayant fait distribuer de l'argent, les femmes poussèrent aussitôt ce cri guttural et assourdissant bien connu de toutes les personnes qui ont visité l'Afrique, et qu'elles ne manquent jamais de faire entendre quand quelque circonstance extraordinaire vient à les émouvoir. Ce douair pouvait se composer de trois ou quatre familles. Les tentes étaient formées de vieilles couvertures rapiécées, tendues fort près de terre, et là-dessous couchaient pêle-mêle les hommes, les femmes, les enfans et les poules. Il y avait là aussi bon nombre de chiens qui aboyèrent beaucoup en nous voyant. C'est une espèce qui ressemble à notre chien de berger de petite taille. Quelques femmes de cette tribu nous parurent assez belles; leur peau est bronzée, et leurs figures sont tatouées

de lignes en points bleus et noirs. Ces femmes portaient de grands anneaux suspendus aux oreilles; leur visage était découvert; elles semblaient le laisser voir sans embarras, tandis que les musulmanes qui habitent Bône, lorsqu'elles sortent en ville, le cachent au contraire soigneusement avec leur haïck, dont un bord est serré tout autour de la figure et à la naissance du nez, de façon à ne laisser voir que les yeux et le bas du front. Les enfans, tout nus, couleur de bronze comme leurs parens, étaient entièrement rasés et n'avaient qu'une seule tresse de cheveux noirs et crépus sur le sommet de la tête.

Après nous être éloignés de ce douair, nous ne tardâmes point à arriver à un vaste verger, appelé l'*oasis de Jussuf*, où nous mîmes pied à terre sous des arbres touffus. Quelques hommes d'une tribu voisine nous apportèrent de l'eau et des fruits; ils nous servirent en abondance du raisin, des grenades et des figues de cactus. Cette belle végétation, ces frais ombrages, au milieu de la plaine desséchée et par cette grande chaleur, rendaient ce lieu fort agréable. La plupart des Arabes appartenant aux tribus environnantes avaient été enrôlés dans nos spahis; ils n'étaient guère mieux vêtus pour cela; la couleur de leur burnous, qui en général est bleu, était le seul signe distinctif qui pût les faire reconnaître. Plusieurs de ces hommes nous reconduisirent à cheval pendant l'espace d'une lieue environ, et firent, en l'honneur du prince, ce qu'ils appellent une *fantasia*. Les cavaliers se lancent au grand galop, dans toutes les directions, puis reviennent en tournant autour des personnes qu'ils veulent honorer, en déchargeant leurs fusils à terre ou en l'air. Les chevaux barbes ont les jambes si sûres, qu'il est superflu de les soutenir. Aussi, après avoir lancé leur monture au grand galop, les cavaliers abandonnent-ils les rênes; ils saisissent à deux mains leur fusil, placé en travers sur l'arçon de la selle, et, le faisant tourner au-dessus de leur tête, se tiennent tout debout sur les étriers. C'est alors que, le corps immobile, ils ajustent et tirent. On comprend néanmoins qu'il est difficile de bien assurer le coup de la sorte. Je n'avais pas encore vu d'Arabes en tirailleurs, et j'ai reconnu depuis que c'est ainsi que leurs cavaliers combattent.

Pendant les derniers temps de notre séjour à Bône, un Arabe des Beni-Sala apporta au prince une jeune lionne, qui pouvait avoir quatre ou cinq mois, et qui était grosse comme un fort chien. Al-Bouïn (c'était le nom de l'Arabe) avait trouvé cet animal et un petit lionceau, son frère, tout jeunes, dans un fourré non loin du lac Fezzara; il les avait emportés dans son burnous, et s'était mis aussitôt à fuir de toute la vitesse de son cheval. Vers le camp de Dréan, à une demi-

lieue de là, le lionceau étant tombé, il s'arrêta pour le ramasser; mais il fut glacé de terreur en entendant de loin les rugissemens de la mère, qui, revenue sans doute de la chasse, n'avait plus retrouvé ses petits à son gîte. Persuadé qu'elle ne tarderait pas à être sur ses traces, Al-Bouïn sentit qu'il y allait de sa vie s'il perdait un instant; abandonnant donc prudemment une partie de son butin pour occuper l'ennemi, il piqua son cheval, qui sentait d'ailleurs le danger comme lui, et qui l'emporta avec une rapidité prodigieuse jusqu'au camp, où ils arrivèrent heureusement tous les trois sains et saufs. Pendant la nuit, la lionne rôda sur le glacis en poussant d'affreux hurlemens. Nous étions souvent réveillés le matin par le souffle brûlant de cette petite bête féroce, qui se promenait dans notre maison totalement dépourvue de portes; elle venait ainsi nous visiter impunément et nous pousser avec son muffle sur les matelats où nous étions couchés, de façon à nous causer parfois une émotion assez désagréable (1).

Cependant les préparatifs de notre départ avançaient rapidement. De l'autre côté du Raz-el-Akba, montagne située à une journée de distance, au-delà du camp de Medjez-el-Hammar, nous ne devions plus rencontrer de végétation jusqu'à Constantine; pas un arbre, pas une plante, pas même un brin d'herbe, car la moisson dans toutes ces contrées était achevée depuis long-temps. Afin d'être à même de faire du feu au bivouac, et de pouvoir cuire la soupe des soldats, on eut recours à un moyen assez ingénieux : comme il n'y avait pas à espérer que nous dussions trouver du bois sur notre route, il fut décidé qu'on en emporterait. Chaque homme d'infanterie reçut l'ordre de placer sur son havre-sac un petit fagot soigneusement fait et serré; il dut se munir en outre d'un bâton de moyenne longueur, et le porter à la main pendant la marche. Ces provisions de bois étaient destinées, comme on le comprend, à alimenter les feux de notre petite armée, et l'on avait calculé le temps présumé de la campagne de façon à ce que, cannes et fagots, tout fût brûlé quand nous serions maîtres de Constantine. Un parc de bœufs devait marcher avec nous; les hommes portaient plusieurs rations de biscuits; les cavaliers étaient aussi chargés de foin bottelé et d'orge pour quelques jours; les fourgons et prolonges de l'administration contenaient le reste des approvisionnemens. Un assez grand nombre de mulets conduits par des cavaliers démontés suivaient nos colonnes. Ce moyen de transport était de

(1) M. le duc de Nemours avait ramené avec lui cette lionne, qui se noya par accident dans la Seine, lors du retour du prince en France.

beaucoup préférable aux voitures dans un pays où l'on ne rencontre pas de chemins frayés, et où le sol, presque toujours montagneux, est sillonné de ravins profonds et peu praticables.

Le choléra ayant éclaté au fort Génois, à Bône, parmi les hommes du 12e de ligne, et un des bataillons du 26e, retenu par les vents contraires, ne nous ayant pas rejoints, nous fûmes obligés d'envoyer à Toulon M. de Sarlat, capitaine de corvette, avec *le Phare* et *l'Achéron*, bateaux à vapeur de la marine royale, pour y aller chercher le 12e léger. On voulait d'abord faire venir de l'infanterie d'Oran; mais on abandonna ce projet sur l'observation des officiers de marine, qui affirmèrent qu'il faudrait au moins vingt-cinq jours pour ce voyage. Cette diminution de 3,000 hommes dans l'effectif de notre petite armée n'était pas sans importance; elle changeait, en effet, nos plans de campagne. Il avait été question d'abord de choisir le camp de Medjez-el-Hammar comme base de nos opérations; c'était de là qu'après avoir mis le siége devant Constantine, nous devions tirer tous nos approvisionnemens; les convois entre le camp et l'armée assiégeante auraient été escortés par 2 ou 3,000 hommes, qui étaient au moins nécessaires pour les protéger, pendant l'espace de quinze lieues environ, contre la nombreuse cavalerie d'Achmet. La diminution inattendue de nos forces disponibles, que l'époque avancée de la saison rendait irréparable, nous ôtait la faculté de prélever sur notre corps expéditionnaire le nombre de bataillons indispensables pour assurer nos communications. Il fallut donc emporter avec nous tout notre matériel, sans espoir de pouvoir le renouveler; en un mot, pour me servir d'une expression de chasse, nous attaquions Constantine *sans relais, et de meute à mort.*

La campagne projetée devait être entreprise après les chaleurs et avant la saison des pluies, qui, dans les hautes régions où nous avions à opérer, se changent toujours en neige vers la fin de septembre. Pour avoir commencé trop tard l'année précédente, le corps d'armée du maréchal Clauzel avait eu cruellement à souffrir de l'abaissement de la température et du débordement des ruisseaux; un assez grand nombre de soldats étaient morts de froid dans les vallées de Raz-Zenati. D'autre part, en s'aventurant trop tôt dans ces contrées privées de sources et de puits, on était exposé à manquer d'eau; car, après avoir dépassé les camps, il ne fallait s'attendre à en trouver que dans le lit des torrens.

Suivant le général Valée, qui commandait en chef l'artillerie, les approvisionnemens auraient été mal calculés, de telle façon que, dans

le cas où les pluies nous eussent forcés à séjourner entre Medjez-el-Hammar et Constantine, dans des vallées dont le sol argileux devient en peu d'heures impraticable lorsqu'il est détrempé par l'eau du ciel, nous eussions consommé nos munitions sur place; ce qui ne pouvait manquer de compromettre d'une manière grave le succès de notre expédition. Il y avait, comme on voit, malgré les précautions prises, une large part faite au hasard, et cette incertitude rendait pour nous la campagne plus intéressante encore. Nous n'avions en partant qu'une idée confuse de la résistance effective que la ville de Constantine pouvait nous opposer; les difficultés auxquelles nous nous attendions devaient se rencontrer en chemin. Or, c'est juste le contraire qui arriva, car le temps fut fort beau pendant toute la route.

Notre petite armée se mit en mouvement le mardi 26 septembre, à sept heures du matin. M. le duc de Nemours marchait en tête de la colonne, ayant sous ses ordres l'avant-garde, ainsi composée : 8 escadrons des 1er et 3e chasseurs d'Afrique, les spahis, à peu près 2 escadrons, 1 bataillon de zouaves, 1 bataillon du 2e, 2 bataillons du 17e léger, et une batterie de campagne; en tout 2,000 hommes d'infanterie et 1,200 chevaux. Le temps était magnifique, la chaleur extrême. J'ai presque toujours trouvé en Afrique l'air plus étouffant et la température plus élevée le matin que pendant le reste du jour. Cet effet tient peut-être à ce qu'après les fraîcheurs de la nuit on est plus sensible aux premiers rayons de ce soleil si pénétrant, qui brûle presque aussitôt qu'il a paru sur l'horizon.

A onze heures, nous étions arrivés au camp de Dréan, après avoir fait vingt-deux kilomètres à travers une vaste plaine couverte d'herbes hautes et sèches qu'entoure un cordon de montagnes élevées. On nous montra le point culminant de la chaîne, nommé le Raz-el-Akba, ce col situé au-dessus de Medjez-el-Hammar, et où l'armée aurait à passer en marchant sur Constantine; c'était notre Petit-Saint-Bernard, et l'ennemi, disait-on, devait nous y attendre dans de bonnes positions.

Le camp de Dréan occupe le sommet d'une colline assez élevée, d'où l'on aperçoit la mer au nord, et l'immense lac Fezzara à l'ouest. Entouré d'un épaulement avec un large fossé, il est dans une position avantageuse, bien que l'eau en soit trop éloignée. Nous y fîmes une halte de quelques heures et nous y déjeunâmes. J'y trouvai MM. de Falbe, ancien consul de Danemark à Athènes, archéologue distingué, et le colonel Temple, voyageur anglais, accrédités auprès de l'expédition par notre gouvernement en raison de la nature de leurs re-

cherches et surtout de l'époque de leur demande (1). En ce moment, plus de cent étrangers réunis à Toulon y étaient éconduits par le préfet maritime, qui, en exécution des ordres ministériels, leur avait refusé la permission de se joindre à l'armée; dans un pays dénué de ressources comme celui où nous opérions, la prudence ordonnait de tout calculer et de ne pas s'embarrasser de bouches inutiles. MM. de Falbe et Temple étaient porteurs de bons instrumens et faisaient des expériences délicates; ils s'occupaient de recherches physiques, mais ils ne pouvaient pas s'éloigner de la ligne suivie par nos colonnes, sous peine d'être enlevés par les Arabes.

Après une halte de deux heures, nous nous remîmes en mouvement. Le pays, de Dréan au camp de Nechmeya, offre un aspect nouveau; les vallées se resserrent; on y remarque une végétation plus abondante, d'épais lentisques, des palmiers nains et des oliviers sauvages. Tous ces arbustes croissent et se développent dans le sens horizontal; ils ne s'élèvent généralement pas à une hauteur de plus de deux ou trois mètres. Cela tient à la manière dont les Arabes des tribus voisines préparent leurs terres pour la culture : ils commencent par mettre le feu aux chardons et aux mauvaises herbes, pour les faire disparaître et détruire en même temps les reptiles et autres animaux malfaisans; ce feu gagne de proche en proche avec une effrayante rapidité, et ses ravages, qui s'étendent toujours très loin, atteignent surtout les plantes qui s'élèvent à une certaine hauteur : aussi voit-on les branches de tous les arbres qui ont plus de cinq à six pieds étendre tristement leurs rameaux noircis et à moitié consumés au-dessus des épais buissons qui les entourent.

A peu de distance de Dréan se dressent de beaux rochers nommés rochers des Lions, à cause de la quantité de ces animaux répandus aux environs. Tout ce pays est très giboyeux, et en suivant parallèlement la colonne, au milieu des fourrés, je fis partir beaucoup de grosses bartavelles sous les pieds de mon cheval.

Les hommes souffraient beaucoup de la chaleur, qui était très forte; quand nous avançâmes dans la région des montagnes, la température devint de plus en plus supportable. Nous marchions avec M. le général Valée, ses aides-de-camp, et son gendre, M. de Salle, capitaine d'état-major, le général Trézel et ses officiers, MM. de Lagondie, de Cicé

(1) Il y avait en outre, si je ne me trompe, cinq ou six officiers étrangers à l'état-major.

et Gavaudan (1); le prince avait avec lui un interprète, M. Muller, et celui du général Trézel, Abdallah-Aly. Nous rencontrâmes sur la route plusieurs détachemens du 11e de ligne et de la légion étrangère; ces derniers, depuis long-temps en Afrique, avaient une tournure toute militaire, et semblaient parfaitement acclimatés et bien portans. A une petite distance de Nechmeya, point où l'on avait établi un camp depuis quelques mois, les officiers qui avaient assisté à la dernière expédition me montrèrent auprès d'une source entourée de quelques arbres le lieu appelé *Mo-el-Fa*, où ce pauvre Paul Sannegon était venu mourir l'année précédente, et me donnèrent les détails de la triste fin de notre aimable et bon camarade, si regretté par tous ceux qui l'ont connu.

Les soldats du camp, pour se faire des barraques et des abris de feuillage devant leurs tentes, où la chaleur les empêchait de demeurer pendant le jour, avaient dévasté tout le fond de cette petite vallée, qui présentait de beaux ombrages, me dit-on, lorsque l'armée y passa pour la première fois, mais dont presque tous les arbres avaient été abattus depuis. La position du camp me sembla mal choisie; il était dominé partout, et se trouvait au fond d'un entonnoir peu spacieux; l'enceinte en était d'ailleurs médiocrement fortifiée. Quelques coups de canon annoncèrent l'arrivée du prince. Les Kabyles venaient toutes les nuits tirer sur les sentinelles; les feux allumés dans l'intérieur du camp leur servaient de points de mire, et ils blessaient assez souvent des hommes et des chevaux. Nous y passâmes une nuit un peu agitée, car les cousins et d'autres insectes nous firent une guerre acharnée. Les Kabyles nous envoyèrent quelques coups de fusil; ces sauvages fanatiques, couleur de terre, se mettent tout nus, se glissent en rampant dans l'obscurité auprès de nos gardes avancées, et parviennent quelquefois à surprendre de malheureuses sentinelles qu'ils assassinent. Le commandant du camp avait fait pendre pour servir d'exemple et exposer pendant trois jours le corps d'un de ces Arabes tué dans une des embuscades qu'on a soin de leur tendre toutes les nuits. Au reste, l'augmentation des forces du camp, l'arrivée des troupes, tout inspirait à l'ennemi une crainte salutaire.

Notre première couchée offrit beaucoup de désordre; nos domestiques étaient encore très peu au fait. Les chevaux *entravés*, c'est-à-dire retenus par les pieds de devant, ne se détachèrent pas cette fois,

(1) Le capitaine Gavaudan, fils de l'acteur de ce nom, a été tué près de Blidah en 1838; ce jeune homme était fort instruit et donnait de grandes espérances.

et c'était un grand point, car on se figure combien il est inquiétant pour le propriétaire d'un cheval de l'entendre hennir et galoper la nuit au milieu des tentes, et s'abattre souvent sur les cordes qui les soutiennent, au grand désespoir du pauvre domestique qui le poursuit tout essoufflé.

A sept heures, nos colonnes s'ébranlèrent. Le pays, à la sortie du camp, se présente sous une forme beaucoup plus montagneuse et rappelle le Jura, les Vosges dans leurs parties les plus arides. Nous trouvâmes la route admirablement tracée et entretenue. Nous nous élevions de plus en plus, et des plateaux où nous faisions halte nous apercevions la mer dans le nord, et dans le sud le Raz-el-Akba, cette crête que les soldats s'obstinaient toujours à nommer le Col de Fer. Le prince avait la bonne habitude de faire prendre de temps en temps du repos aux troupes, surtout au moment de partir; cela est toujours nécessaire dans ce pays, où nos pauvres soldats fiévreux ont souvent tant de peine à se traîner. Nous en rencontrâmes plusieurs couchés sur la route, et qui avaient laissé passer la colonne sans pouvoir la suivre. Cette vue était pénible et nous présageait de grandes pertes en hommes, si les pluies et le mauvais temps venaient augmenter les difficultés de notre expédition. Baudens, notre chirurgien-major, avec son activité et son humanité ordinaires, les interrogea tous, et le prince, dont la sollicitude pour les troupes ne se ralentit pas un instant pendant la campagne, donna ordre à des hommes de l'escorte de les faire monter sur sa voiture de suite. La chaleur était du reste très grande et avait commencé de bonne heure. Vers les neuf heures, nous vîmes déboucher sur notre gauche une dixaine de cavaliers. J'allai avec notre interprète pour les reconnaître : c'étaient des Beni-Oureddin chargés par le colonel Duvivier, qui commandait à Guelma, de se rendre à Bône pour y prendre des objets d'approvisionnement.

Le pays, à mesure que nous approchions de Hamman-Berda, semblait plus gai et un peu moins abandonné. Nous distinguâmes plusieurs douairs, et des Kabyles faisant paître leurs troupeaux dans la vallée; quelques-uns, qui nous attendaient sur le bord de la route, nous vendirent des figues de cactus. Du reste, la solitude de ces contrées, le peu d'empressement que mettaient les populations à venir à notre rencontre, prouvaient la frayeur qu'Achmet avait su leur inspirer.

Notre première halte eut lieu près de Hamman-Berda (eaux chaudes), source d'eaux thermales où se trouvaient des bains du temps des Romains. La température de cette source est d'environ 25 degrés Réaumur. A la droite de la route s'élevait un petit fort en pierre, construit

par nous, où nous laissâmes un poste. Dans toute cette partie du pays et jusqu'à Medjez-el-Hammar (gué de l'Ane), la végétation se montre de plus en plus vigoureuse; les lentisques et les oliviers couvrent le sol, sans jamais atteindre cependant une hauteur de plus de dix à douze pieds. Les montagnes, à droite et à gauche de la route, sont revêtues d'un épais manteau de verdure, et les lauriers-roses y croissent en profusion.

Nous fîmes une très longue halte à Hamman-Berda, afin que les deux bataillons du 17e léger, colonel Corbin, que nous y avions trouvés, pussent gagner le camp de Medjez-el-Hammar à peu près en même temps que nous. Baudens pansa dans ce lieu un pauvre diable qui avait eu le pied fracassé par la balle d'un Arabe le matin même, dans sa charrette, à quelques kilomètres du camp. Cinq à six Kabyles, embusqués dans des buissons, avaient tiré sur lui et blessé sa mule. Ils s'étaient enfuis à la vue du premier homme d'escorte. Ce fait nous commandait la plus grande circonspection, et cependant M. le duc de Nemours marchait en avant de la colonne sans se faire éclairer, sur un terrain fort accidenté, couvert d'arbres et de broussailles, du milieu desquels des Arabes cachés auraient pu l'ajuster très commodément. Nous fûmes obligés de faire détacher sans ordre une dixaine de chasseurs du 2e régiment, qui se portèrent en avant et fouillèrent un peu le pays, car nous tremblions que notre chef ne vînt à tomber dans quelque embuscade. Je dois ajouter, pour être vrai, que nos éclaireurs, en battant les buissons et les fourrés, ne firent lever que des perdrix.

A un quart de lieue du camp de Medjez-el-Hammar, le lieutenant-général gouverneur, comte de Damrémont, vint à la rencontre du prince, entouré d'un brillant état-major : l'arrivée de cette troupe de cavaliers au galop, soulevant un nuage de poussière, était d'un bel effet. Rien ne me parut plus pittoresque que l'aspect du camp éclairé par un beau soleil d'Afrique. D'immenses montagnes couvertes de verdure fermaient de tous côtés l'horizon; les blanches draperies des tentes, les arêtes nettement détachées des fortifications, les feuillages des abris et de tous les postes avancés, donnaient à ce paysage militaire un air de parure et de fête. De petits ouvrages pour nos grand'-gardes étaient construits sur les éminences environnantes. Le gouverneur et les commandans du camp avaient eu la sage précaution de fortifier tous les postes, ou du moins de leur construire à tous des abris, avec une petite ceinture de pierres sèches, afin de protéger autant que possible nos sentinelles avancées contre le feu des Kabyles,

qui, semblables à des bêtes fauves, rôdaient nuit et jour autour de nos établissemens. Le camp était situé à portée de la Seybouse, qui embrassait une partie de son périmètre, et fournissait de l'eau en quantité suffisante pour nos besoins. Cette eau n'est cependant pas très potable, car elle contient une notable quantité de sels neutres en dissolution; mais les fontaines qui abondent dans les environs en donnent une fraîche et excellente.

Toutes les troupes étaient rangées hors du camp, et le prince les passa en revue. L'attitude du soldat me sembla parfaite. Le canon tirait, et sur les hauteurs à droite une tribu ennemie incendiait des douairs dont l'épaisse fumée se détachait en colonnes blanchâtres sur la sombre verdure des chênes et des lauriers. Je fus frappé de la tenue et de l'air martial des zouaves, que je voyais pour la première fois. Leur uniforme est à la fois le plus leste et le plus élégant qu'on puisse imaginer pour l'infanterie. Les hommes ont le cou nu; les compagnies d'élite sont coiffées d'un turban vert roulé autour de leur tarbouche ou fezy; les compagnies du centre ne portent pas de turban. Au lieu de capotes, les zouaves sont munis de courts cabans en drap gris comme ceux des matelots, avec un capuchon; une veste boutonnée, un dolman bleu sans collet ouvert sur la poitrine et un large pantalon à la turque, complètent leur costume. Leur cartouchière est serrée autour des reins, et des guêtres en cuir lacées leur couvrent le bas des jambes. Leur coiffure, la coupe de leurs habillemens, et surtout la longue barbe qu'ils portent tous, leur donnent une physionomie tout-à-fait musulmane. Ce sont bien les plus infatigables marcheurs et les plus intrépides soldats qu'on ait vus. Le colonel de Lamoricière, qui avait formé ce corps d'élite, était fier de le commander, et c'est le plus bel éloge qu'on pût en faire.

Après le défilé de la troupe, nous entrâmes dans le camp, vaste établissement militaire dont les conditions extérieures et la partie pittoresque empruntaient au pays où nous nous trouvions une couleur locale qui en doublait le mérite à mes yeux. Nous y couchâmes, pendant notre séjour, sous des tentes que le génie nous avait fait dresser. On avait construit pour le prince une série de salons et de cabinets très vastes en osier, recouvert d'un revêtement épais de branchages et de verdure. Une agréable fraîcheur régnait dans ces appartemens improvisés. Tous les soldats avaient devant leurs tentes de jolis abris en feuillage; cela était disposé avec soin et même avec une certaine élégance.

Je fis, le soir de notre arrivée, en dînant chez le gouverneur-gé-

néral, la connaissance du général Rulhières, qui commandait le camp pendant l'absence du général Damrémont, lors de la dernière attaque des Arabes. Il voulut bien me raconter l'affaire avec de grands détails. Les combats se livraient tout autour du camp, sur les éminences qui le dominaient, de sorte que les troupes qui n'y étaient pas engagées en étaient cependant spectatrices et y prenaient la part la plus vive. Sur la droite de la porte méridionale du camp, et à une assez grande hauteur, était placé un poste retranché. Cette position escarpée avait été bravement attaquée par l'infanterie arabe qui escaladait avec intrépidité les rochers; plusieurs de ces fantassins étaient venus se faire tuer à vingt-cinq pas de l'épaulement. L'ennemi avait de 7 à 8 mille chevaux qui couvraient tout le rideau des montagnes. Suivant le rapport d'un déserteur espagnol, il aurait perdu dans cette affaire près de 400 hommes. Les chefs portaient tous une large ceinture rouge comme marque distinctive. L'infanterie régulière du bey, précédée de sa musique, avait marché avec résolution contre le poste des zouaves, qui la repoussa néanmoins après un combat d'une heure. Dans ce mouvement, l'ennemi s'était assez rapproché du camp pour que le général Rulhières pût lui envoyer de la mitraille avec des pièces de position. En résumé, l'affaire avait été très chaude, et Achmet y était, dit-on, en personne.

Le 27 au soir, M. le duc de Nemours nous annonça que nous partirions le 1er octobre. Cette nouvelle fut accueillie avec joie par toute l'armée, car nous croyions devoir attendre à Medjez-el-Hammar l'arrivée des troupes qu'on faisait venir de France.

Nous visitâmes avec soin, dans la matinée du lendemain, les dehors du camp, les fortifications, les hôpitaux, la tête du pont de la Seybouse, ainsi que la manutention des vivres. Tout était dans un bel état d'entretien et de conservation. Après avoir pris une demi-heure de repos, nous repartîmes pour aller visiter dans les environs une source d'eaux thermales fort curieuse nommée *Hammam-Mescoutin* (les eaux enchantées). Nous longeâmes, dans notre excursion, les rives escarpées et boisées de la Seybouse, dont nous remontions le cours en suivant de petits sentiers fort pierreux, très peu fréquentés, et traversant de temps en temps des gués étroits et difficiles. Nos chevaux se tirèrent parfaitement de cette épreuve. Je ne conçois pas cependant comment ils ne s'abattirent pas cent fois sur les gros cailloux ronds qui couvrent les chemins et les lits des ruisseaux. Nous avions pour escorte un escadron de chasseurs, et les états-majors réunis du prince

et des généraux formaient une troupe de plus de cent cavaliers, ce qui nous mettait à l'abri de tout danger de surprise.

Après une heure et demie de marche, nous arrivâmes au pied d'un monticule situé à la droite de la route, et nous aperçûmes, entre des pans de murs démolis, au milieu de nombreux fragmens de ruines romaines, une trentaine de cônes blanchâtres de hauteurs diverses, disséminés sur un espace d'environ un kilomètre carré. Ces pains de sucre ont été formés à différentes époques par des fontaines jaillissantes, dont les eaux thermales déposaient incessamment autour d'elles les sels qu'elles tenaient en dissolution. Les uns, d'une origine toute récente, ne présentaient qu'une enveloppe légère de forme à peu près conique dont l'axe liquide répandait lentement sur la croûte environnante une eau chaude en ébullition continuelle. D'autres avaient déjà acquis une hauteur de un à deux mètres, mais la solidité de leur croûte ne résistait pas à la pression du pied dont on leur faisait porter facilement l'empreinte. Il y en avait de plus de sept mètres d'élévation et de quatre mètres de diamètre à la base; ceux-là, abandonnés par l'eau depuis long-temps, ressemblaient à des roches calcaires fort dures, et leur surface, assez irrégulière d'ailleurs, était couverte de végétation. De distance en distance, on rencontrait de petits bassins dont la température variait de 60 à 70° Réaumur. Plus loin, l'eau coulait en ruisseau, et formait, en se précipitant dans la Seybouse, une cascade d'un effet fort original, en raison des couleurs singulières et variées que les sédimens avaient données à la roche. Les parties constamment baignées par les eaux étaient d'une blancheur éblouissante et quelquefois légèrement teintées de jaune. Ces eaux ont le goût de celles de Barèges et d'Aix-la-Chapelle (1); elles sont sulfureuses. J'ai remarqué qu'elles déposaient dans beaucoup d'endroits de la chaux presque pure, et les bulles qui s'élevaient à la surface des bassins étaient dues certainement à un grand dégagement d'acide carbonique. La cascade dont je viens de parler joint ses eaux à la Seybouse, et malheureusement au-dessus du camp, dont elle n'est pas éloignée de plus de six kilomètres. C'est ce qui explique pourquoi l'eau de la Seybouse, puisée à Medjez-el-Hammar, est insalubre. Le lit de cette rivière au pied de la cascade est d'ailleurs ombragé par d'épais bosquets d'oliviers, de lentisques et de lauriers-roses; c'est un endroit délicieux.

(1) Sous l'administration de M. le duc d'Aumale, un établissement de bains a été fondé en cet endroit pour les militaires malades ou blessés.

Nous côtoyâmes la rive gauche en revenant au camp, ce qui nous fit passer sur le champ de bataille du 24 septembre, et traverser les positions qu'avaient occupées alors les troupes du bey. Le sol portait l'empreinte des pas nombreux de la cavalerie ennemie. — Au retour de cette promenade, il fut résolu qu'on enverrait le lendemain une forte reconnaissance sur le Raz-el-Akba, afin de savoir si l'ennemi n'aurait pas tenté de détruire les travaux que nous y avions faits pour faciliter le passage de l'armée. Je demandai et j'obtins la permission de prendre part à cette reconnaissance.

Le 29 au matin, un bataillon du 47e de ligne et un peloton du 3e chasseurs sous les ordres d'un chef de bataillon sortirent du camp et se dirigèrent du côté du col, où nous avions ordre de pénétrer si nous ne rencontrions pas l'ennemi. Un officier de l'état-major-général, le capitaine Renard, et un officier du génie aide-de-camp du général Lamy s'étaient joints à nous. Les chasseurs nous éclairèrent et nous servirent d'avant-garde. Nous trouvâmes la route parfaitement intacte; elle avait été respectée par les Arabes. Nous remarquâmes sur notre chemin plusieurs points où ils devaient avoir bivouaqué lors de la dernière affaire. Une prodigieuse quantité de vautours était occupée à dépecer les corps de quelques chevaux morts abandonnés par l'ennemi. Nous espérions pouvoir atteindre sans coup férir la sommité la plus élevée du Raz-el-Akba, car la reconnaissance avait ordre de ne pas s'engager, et nous parvînmes jusqu'à environ un kilomètre du col sans accident, à un lieu nommé Hannounah, où nous fîmes halte auprès d'une belle fontaine. Après avoir pris quelques instans de repos, nous nous remîmes en marche, mais nous avions fait à peine deux cents pas, que des chasseurs d'avant-garde accoururent pour prévenir le commandant que des cavaliers arabes en grand nombre occupaient le col et venaient à nous. J'avais beau ouvrir de grands yeux et parcourir du regard toutes les montagnes à l'entour, il m'était impossible d'apercevoir aucun ennemi, et j'avoue que je ne m'expliquais pas l'urgence du mouvement rétrograde qui fut à l'instant ordonné. Au bout de quelques instans, j'entendis une faible détonation qui me parut provenir d'un coup de fusil tiré dans la vallée à un quart de lieue. Je fis remarquer au commandant que des officiers chassaient sans doute aux environs. Il sourit et me dit : « Je vois que vous n'avez pas encore une grande habitude des Arabes; c'est l'attaque qui commence, nous allons avoir peut-être dans quelques minutes une sérieuse affaire sur les bras. » Il avait raison en effet, et j'ai acquis plus tard l'expé-

rience de cette manière originale qu'ont les enfans de l'Atlas d'engager le combat. On ne saurait s'imaginer la distance à laquelle ils commencent le feu. Leurs premiers coups sont tirés non-seulement hors de portée et de vue, mais de si loin, que le son en parvient à peine aux oreilles. Ce doit être un moyen de ralliement qu'ils emploient, car ils ne sauraient avoir à coup sûr la pensée que leurs balles puissent atteindre à une pareille distance.

Quelques détonations un peu mieux caractérisées qui se firent entendre m'amenèrent bientôt à croire que le commandant pouvait être dans le vrai, que les Arabes, dont malgré tous mes efforts je n'avais pu encore distinguer un seul, se rapprochaient de nous, et qu'une demi-heure ne se passerait pas sans doute avant que nous en vinssions aux mains avec eux. Je n'avais pas eu le temps de faire cette réflexion, que je vis au-dessus de la route, à cinquante pas en arrière, sortir comme par enchantement du milieu des arbres et des rochers un cavalier ennemi monté sur un cheval noir magnifique. Il l'arrête, rejette son burnous à gauche, nous ajuste de son long fusil, et tire. Je croyais les Arabes à une lieue de nous, et ils étaient déjà sur nos épaules; je ne pouvais revenir de ma surprise. Nous avions eu raison de ne pas pousser notre reconnaissance plus loin. Nous détachâmes alors quelques tirailleurs sur les côtés de la route pour contenir les cavaliers ennemis et couvrir notre retraite; mais nous n'en fûmes que médiocrement importunés, ils se bornèrent en quelque sorte à nous observer, à échanger avec nous une fusillade insignifiante, et nous rentrâmes au camp sans jamais avoir été serrés de près sérieusement. Les détonations de notre petit engagement avaient attiré l'attention du gouverneur, un de ses aides-de-camp accourut de sa part au-devant de nous pour avoir des nouvelles. Les Arabes, qui nous avaient suivis jusqu'à Medjez-el-Hammar, tiraillèrent tout le reste de la journée sur nos avant-postes.

Notre reconnaissance eut pour résultat de constater d'abord le bon état de conservation de la route, ensuite de nous faire acquérir la certitude, par la facilité avec laquelle les cavaliers arabes s'étaient réunis à notre approche, que le camp de l'agha ne devait pas être établi très loin, et qu'il se trouvait sans doute de l'autre côté du Raz-el-Akba.

Le lendemain samedi 30, le prince alla visiter le camp de Guelma, où commandait le colonel Duvivier. Le grand parc d'artillerie arriva dans la journée. Cet immense matériel, qui attirait tant de monde à sa suite, donna à notre camp l'aspect le plus animé. Ce fut dans la

soirée de ce jour qu'on agita la grande question de savoir si l'on emmènerait ou si on laisserait au camp le parc de siége. Heureusement on suivit, en cette occasion, l'avis du général en chef de l'artillerie, qui, ainsi que le lieutenant-général baron de Fleury, commandant le génie, lutta avec force contre la tendance assez marquée de l'état-major-général à s'affranchir des ennuis et des embarras d'un si lourd attirail de guerre. Ce grand parc de siége nous semblait à tous, je le confesse, bien superflu pour aller attaquer une bicoque.

Les divers parcs avaient été réunis au camp, mais les besoins du service de l'administration étaient tels que l'on fut contraint d'appeler d'autres services à son aide : une partie des voitures de l'artillerie fut donc employée à porter de l'orge et de la paille, et la moitié du matériel du génie laissée à Medjez-el-Hammar pour être remplacée par un chargement de l'administration. Toutefois, et par bonheur, on conserva précieusement quarante mille sacs à terre, afin de se ménager la possibilité de cheminer sur le terrain de roc et en contrepente qui s'étendait devant le front d'attaque à Constantine. Je passai une partie de la nuit à écrire des ordres; notre départ fut décidé pour le lendemain.

Le dimanche 18 octobre, à six heures, j'attendais au pont de la Seybouse les divers corps de notre brigade, pour les disposer en avant du front de bandière du camp des zouaves; j'avais aussi mission de placer le parc aux bœufs, notre artillerie et nos équipages. Le prince nous donna à peine le temps de nous former, et arriva presque aussitôt. Alors l'avant-garde, composée des zouaves, du bataillon du 2e léger et des spahis, s'ébranla; derrière marchaient deux pièces de montagne et deux obusiers de huit, ensuite les équipages, ambulances, etc., puis venaient le 17e léger et toute notre cavalerie pour arrière-garde. Nous espérions bien une petite affaire dans la journée, car on avait vu au moment de notre départ les vedettes kabyles s'éloigner en faisant feu; mais l'ennemi ne se montra nulle part. Cette marche dans la montagne était d'un joli effet : le riche et élégant costume des spahis, les burnous blancs des Arabes auxiliaires, faisaient une très bonne figure à côté des capotes grises de nos fantassins. Aux trois quarts de la route, le gouverneur-général nous rejoignit.

Vers les quatre heures, le temps, qui avait été très beau le matin, devint détestable; la pluie commença à tomber par torrens, et le sol des chemins fut aussitôt affreusement détrempé par l'eau du ciel et par les ruisseaux qui coulaient de la montagne. La terre était si grasse que les chevaux avaient la plus grande peine à se tenir et à marcher.

J'ai souvent failli rouler dans les précipices en portant des ordres à la fin de la journée. Rien n'est moins comfortable, en vérité, que de galoper avec un cheval fatigué sur ces pentes raides et humides, inondé par les rafales d'une pluie pénétrante, et tourmenté par un vent impétueux qui fait flotter, malgré tous vos efforts, votre manteau, ce vêtement, soit dit en passant, si peu militaire et si incommode. Allez donc vous servir de vos armes dans de pareilles conditions, si vous pouvez! Les voitures eurent beaucoup de peine à monter les rampes du col en doublant les attelages.

Nous trouvâmes aux abords du Raz-el-Akba le bivouac d'Achmet tout frais encore. Notre avant-garde s'établit sur un plateau dans une assez bonne position. Le premier côté de notre carré était formé par les troupes du génie, les spahis, le 2e léger et les zouaves, le second par le 17e léger, et le troisième par les escadrons de chasseurs. Nous dûmes camper sur un sol humide et glaiseux, mais qui se dessécha bien vite sous l'action du soleil couchant.

A peine arrivé, je reçus l'ordre d'aller prendre quinze spahis et de me mettre en recherche de quelques sources dans les environs; j'allai donc vers le commandant de Mirbeck, et lui fis connaître ma mission. « Prenez quinze hommes, » me dit-il; puis il ajouta avec le plus grand sang-froid : « Mais vous vous ferez couper la tête... Benouéni, accompagne le capitaine. » Et il me salua très poliment. Notez que la pluie continuait à tomber d'une manière déplorable. Être obligé de chercher de l'eau par un temps pareil, cela avait presque l'air d'une plaisanterie. Cependant, mes spahis et moi, nous nous lançâmes en différentes directions, et, grace à quelques mots de français que parlait le maréchal-des-logis Benouéni, je parvins à diriger nos recherches avec assez de sagacité pour trouver à peu de distance du camp une source abondante; j'eus même assez de bonheur pour ne pas voir se réaliser le funèbre pronostic du commandant des spahis.

On était, à notre bivouac, assez préoccupé du matériel de l'artillerie à cause de l'état des chemins. Si en effet la pluie avait continué, il fût devenu tout-à-fait impossible de faire mouvoir les pièces de 24. Heureusement que vers le soir, comme je l'ai dit, le soleil se dégagea des nuages, et à sa vue nos cœurs se rouvrirent à l'espérance. On fit sécher les manteaux, on poussa des reconnaissances en avant dans toutes les directions, et à l'aide de nos lunettes nous pûmes apercevoir sur le col d'Hannounah la brigade du général Trézel, dont les armes brillaient aux rayons du soleil couchant. S'il est vrai de dire qu'en Algérie quand il pleut, il pleut bien, il est juste aussi de remarquer que le soleil

d'Afrique a une propriété desséchante des plus caractérisées; aussitôt qu'il paraît, il a absorbé en moins de dix minutes toute l'eau répandue sur le sol, et pompé entièrement l'humidité des vêtemens qu'on expose à son ardeur dévorante.

Nous avions parcouru depuis le matin treize mille deux cents mètres. Nous dînâmes du meilleur appétit à notre premier bivouac, assis sur les cantines des mulets de bât qu'on plaçait autour du feu; nous mangions sur nos genoux une soupe que l'eau du ciel se chargeait souvent d'allonger. Je me suis très bien trouvé, dans mon court voyage en Afrique, de ne jamais boire entre mes repas. Notre chère, d'ailleurs, était très simple et très frugale. Nous avions avec notre soupe un plat de viande entouré de riz, et ensuite du café léger. J'ai la conviction que la sobriété et l'exercice préviendraient dans ce pays la plupart des affections de l'estomac et des entrailles. Quant aux fièvres endémiques, il n'y a guère, je pense, de moyens de s'y soustraire. Les fruits, les herbes, sont à éviter. Il est de toute nécessité de coucher entièrement habillé pour éviter la fièvre, les yeux couverts pour se garantir des ophtalmies, et les mains dans les poches par crainte des scorpions. Si après avoir pris ces précautions on n'est pas sensible aux puces et que les inégalités du sol ne paraissent pas trop gênantes, on peut fort bien dormir au bivouac enveloppé dans un manteau et la tête sur une petite botte de foin. J'avoue cependant que je n'y ai jamais goûté entièrement les douceurs de ce sommeil qu'on nomme réparateur.

Le lendemain, lundi 2 octobre, à quatre heures, on battit la breloque à la grand'garde des zouaves, et aussitôt branle-bas général. A ce signal on s'habille, c'est-à-dire qu'on resserre son col et qu'on boutonne son uniforme; tout le monde est sur pied; on va voir les chevaux, on s'informe s'ils ont eu de l'orge, s'ils n'ont pas cassé leurs entraves pour aller se promener dans le camp pendant la nuit; puis, après avoir plié bagage, l'avant-garde s'ébranle, et bientôt elle est en marche.

La veille, autour de notre grand feu, le général Perregaux, chef d'état-major du lieutenant-général gouverneur, nous avait appris que plusieurs scheiks des environs étaient venus offrir de l'orge et de la paille hachée, disant qu'à notre approche Achmet avait été obligé de se retirer et de lever son camp, que plusieurs tribus l'abandonnaient, « parce que décidément les Français étaient les plus forts. » On doit supposer cependant qu'il y avait un peu moins de sympathie que de curiosité dans la démarche de ces bons scheiks auprès de nous, car malgré leurs promesses et leurs complimens, bien loin de se joindre

à l'armée comme ils avaient annoncé vouloir le faire, ils ne reparurent pas avant notre départ, et nous n'entendîmes plus parler d'eux.

Du haut du col, point culminant de la chaîne où nous avions bivouaqué, les regards se portaient au loin sur un pays très montagneux et d'une aridité complète. Le versant sud de cette partie de l'Atlas n'est pas comme les pentes septentrionales, qui, aux environs de Medjez-el-Hammar et jusqu'à Hannounah, sont couvertes de végétation. Depuis ce moment jusqu'à notre arrivée à Constantine, c'est-à-dire pendant cinq journées de marche, nous n'avons pas vu un seul arbre, et je pourrais presque dire une seule plante, si l'on n'exceptait quelques lauriers-roses rabougris et chétifs qui croissent dans le lit desséché des ruisseaux. C'est le pays le plus pelé qu'on puisse imaginer, et on n'y trouve que des chardons. Cet artichaud sauvage n'est pas dédaigné, dit-on, par la cuisine arabe, et couvre en abondance tout le pays; nous en faisions couper le plus possible afin d'alimenter les feux de nos bivouacs et ménager notre bois.

On trouve à chaque pas des fontaines dans ce terrain d'une apparence si désolée, et une armée ne doit jamais être exposée à y souffrir de la soif. A une lieue environ de la rivière nommée Oued-Zenati, la brigade d'avant-garde reçut l'ordre de parquer son artillerie et ses prolonges pour attendre que les sapeurs du génie eussent terminé des travaux de réparation indispensables au passage des ravins. On adoucit des rampes, on consolida les gués par d'épaisses couches de pierres et de gros graviers. A 2 kilomètres de Sidi-Tamtam, lieu où nous devions passer la nuit, le génie fut obligé de travailler pendant deux heures, afin de rendre praticable à l'artillerie une pente raide et difficile. Nous passâmes en avant avec les zouaves, le 2e léger et notre cavalerie.

A l'extrême avant-garde, on aperçut quelques vedettes arabes sur les montagnes à notre droite, et dans la vallée près de l'Oued-Zenati une cinquantaine de cavaliers serrés en peloton que j'allai reconnaître et pus distinguer parfaitement avec ma lunette. Ils étaient placés en observation; à notre approche, ils ne tardèrent pas à se mettre en mouvement et disparurent. Une demi-heure après nous étions dans une vaste plaine sur les bords de l'Oued-Zenati; c'est la même rivière qui reçoit plus tard le nom de Seybouse et se jette dans la mer auprès de Bône. Quelques lauriers croissaient sur les berges. J'ai entendu dire souvent que cette plante communique des propriétés malfaisantes à la plupart des rivières de l'Afrique qui en baignent et lavent les racines.

Nous campâmes non loin de l'Oued auprès du marabout de Sidi-Tamtam, et formâmes un vaste carré suivant notre habitude. Sur

le plateau où nous étions établis se trouvait un cimetière où plusieurs tombes fraîches nous indiquèrent les sépultures d'Arabes morts sans doute des blessures reçues à l'attaque du camp de Medjez-el-Hammar. Il faut marcher avec précaution sur ce sol perfide. Rien n'est plus facile pour un cavalier qui le traverse sans précautions que d'enfoncer avec son cheval dans des excavations quelquefois de deux ou trois mètres de profondeur. Le marabout avait été ruiné lors du passage de notre armée l'année précédente, et n'offrait d'ailleurs rien de remarquable. Le soir nous vîmes arriver la brigade Trézel, tout le matériel du génie et de l'artillerie, le convoi de l'administration, enfin les énormes pièces de 24, qui avaient franchi sans difficulté les passages où l'on craignait de les voir arrêtées, grace à ce brûlant soleil dont la vertu est de raffermir si vite les terrains les plus fangeux. Nous étions gais et satisfaits, dans cette soirée, de voir réunis autour de nous, sur l'immense plateau de Sidi-Tamtam, toutes les ressources de notre petite armée.

Vers quatre heures, quelques cavaliers ennemis se montrèrent sur les crêtes au-dessus de la rive droite de la rivière, ce qui n'empêcha pas les spahis d'aller fourrager de ce côté, tandis que 200 chevaux des chasseurs partaient au galop dans le même but et du côté opposé. Les zouaves eurent un engagement sans importance avec les Arabes de quelques douairs situés sur les versans des montagnes qui s'élevaient à notre gauche. Nos intrépides et agiles fantassins gravirent ces pentes rapides avec une aisance incroyable. On trouva dans les douairs quelques silos remplis d'orge dont les hommes rapportèrent plusieurs sacs. De son côté, notre cavalerie revint avec une riche provision de paille hachée.

Nous partîmes du bivouac de Sidi-Tamtam mardi 3 à sept heures, et nous nous avançâmes entre les collines qui enserrent la vallée où coule en serpentant l'Oued-Zenati. Pendant cette journée, nous trouvâmes moins d'eau. Nous avions quitté la montagne et la région des sources; le lit de l'Oued-Zenati était lui-même souvent à sec. Aussitôt donc qu'il y avait moyen, on faisait boire les chevaux. Vers le soir, un immense horizon se déploya devant nous, et, après avoir traversé plusieurs défilés, l'armée s'avança dans une vaste plaine. De grands tas de paille brûlant de tous les côtés nous firent connaître la politique que notre ennemi était résolu à suivre en se retirant devant nous. Des cavaliers que nous aperçûmes fuyaient en tenant à la main des brandons allumés avec lesquels ils venaient de mettre le feu à ces énormes meules dont la fumée se répandait au loin dans la plaine. Nous lançâmes aus-

sitôt de la cavalerie dans toutes les directions, et malgré l'empressement avec lequel les ordres d'Achmet étaient exécutés, nos chasseurs rapportèrent de l'orge et de la paille hachée en abondance; car les habitans n'avaient pas eu le temps de vider leurs silos, et toutes les meules étaient loin d'être brûlées. Nous nous trouvions dans un pays très cultivé, et, grace à l'activité de nos cavaliers, nos chevaux y vécurent dans l'abondance, l'ennemi ne tint nulle part, et eut bientôt disparu vers le sud-ouest. Le temps était magnifique; la nuit fut tranquille; la 2me brigade, ainsi que toute l'artillerie, campa avec nous au lieu dit Ben-Aïoun.

Le mercredi 4, nous levâmes notre camp à dix heures; plusieurs passages de ruisseaux marécageux nécessitèrent les travaux du génie et retardèrent notre marche. En approchant du lieu appelé Summa, où se trouve un monument romain, on pensait que l'ennemi défendrait la position qu'il occupait l'année précédente; mais il ne se montra nulle part, et nous traversâmes un défilé assez dangereux d'ailleurs sans rencontrer autre chose de l'ennemi qu'un jeune chameau que l'armée d'Achmet avoit abandonné, et qui semblait fort dépaysé au milieu de nous. Quelques cavaliers se firent bien voir, mais sur des crêtes à de grandes distances. La tactique du bey était évidemment de nous laisser arriver jusque sous les murs de Constantine sans nous livrer bataille.

Nous ne trouvâmes pas plus de végétation sur notre route pendant cette journée que dans les précédentes; le pays présentait toujours le même aspect. La vallée où nous marchions était hérissée de chardons et semée de pierres fort gênantes pour la cavalerie; quelques chaumes d'orge dans les champs, des collines rondes et arides, avec des rochers çà et là, complétaient le paysage, qui m'a rappelé les régions les plus désolées de l'Auvergne : du reste, il y avait de l'eau dans tous les ruisseaux. Pas un Arabe ne vint à nous; nous étions entourés de douairs et de meules fumantes. Les populations et leurs troupeaux s'étaient retirés au loin à l'approche de l'armée, car, de quelque côté que se portassent nos regards du haut des points les plus élevés du pays, nous ne découvrions qu'une immense solitude. C'était décidément un désert qu'Achmet avait voulu créer autour de nous. Heureusement que la richesse des moissons et la fuite précipitée des habitans avaient apporté quelque obstacle à l'exécution des mesures ordonnées par notre adversaire, car partout notre cavalerie trouvait des silos encore pleins, et, ce jour comme les précédens, nos fourrageurs revinrent abondamment pourvus de paille hachée; de plus, ils

étaient presque tous chargés de débris de bois provenant des douairs abandonnés, et qui servirent, avec les chardons, à nous faire de beaux feux de bivouac. Nous campâmes à un lieu appelé Mehris, sur les bords du Rummel, rivière qui coule vers Constantine.

Le jeudi 5, le gouverneur-général voulut, en se rapprochant de Constantine, réunir ses forces et concentrer l'armée; nous ne quittâmes notre bivouac que fort tard, après avoir été rejoints par les 2e et 3e brigades. Le commencement de notre marche n'offrit rien d'intéressant; nous cheminions doucement dans une immense vallée d'une aridité complète, sous un soleil dévorant, et nous revoyions ces mêmes plateaux où, l'année précédente, l'armée expéditionnaire avait presque entièrement été ensevelie sous la neige et où beaucoup de nos soldats étaient morts de froid! Lorsque nous arrivâmes au pied de la position de Summa, un assez grand nombre de cavaliers, qui ne tardèrent pas à couvrir les sommets à notre gauche, en descendirent et vinrent franchement à nous; nous les observions avec assez d'intérêt, quand l'un d'eux s'avança au galop et lâcha son coup de fusil sur les zouaves de notre avant-garde. Bientôt un feu assez nourri commença, et nous apprit que nous étions enfin aux prises avec les cavaliers d'Achmet. Le prince regretta à ce moment que le gouverneur-général, suivant son habitude, fût parti très en avant, emmenant avec lui toute notre cavalerie, car nous trouvions l'occasion d'exécuter une belle charge. Nous fîmes déployer nos zouaves et quelques compagnies d'infanterie légère en tirailleurs pour contenir les Arabes, qui devenaient fort entreprenans, et son altesse royale m'envoya porter l'ordre au colonel Laneau de rétrograder avec son régiment, le 3e chasseurs, qui dépendait de notre brigade. Je ne pus obtenir cependant, malgré mes instances auprès du gouverneur, qu'un seul escadron que je ramenai au prince, et qui poussa aussitôt devant lui les cavaliers ennemis. Nous continuâmes alors notre route, et parvînmes sans difficulté au défilé qui précède le point culminant où s'élèvent les ruines d'un monument romain. La 2e brigade, qui nous suivait, eut un engagement plus sérieux que le nôtre; plusieurs hommes de part et d'autre furent tués et blessés.

Enfin, à deux heures, toute l'armée était arrivée sur le plateau de Summa, qui domine la plaine, ainsi que l'indique son nom, évidemment latin. C'est de là que nous aperçûmes pour la première fois Constantine à droite, et le camp de la cavalerie du bey sur la gauche. Les blanches maisons de la capitale d'Achmet nous apparurent entre les hauteurs de Sattah-Mansourah d'un côté et celles de Coudiad-Aty

de l'autre. Toutes les lunettes de l'armée furent aussitôt braquées sur cette ville si intéressante pour nous, et dont nous étions en ce moment éloignés de 23,300 mètres; on crut voir sur le Coudiad-Aty des ouvrages de fortification qui ne défendaient pas cette position l'année précédente; nous sûmes depuis que nous avions pris pour de nouveaux ouvrages des marabouts blanchis à la chaux qui brillaient au soleil, et qu'en raison de la distance nous ne pouvions pas bien distinguer.

Achmet commit une faute en ne fortifiant pas le Coudiad-Aty; il aurait dû nous disputer pied à pied tous les abords de la place, au lieu de se borner à s'enfermer dans les murs de sa ville. Quelques redoutes sur le Sattah-Mansourah et sur le Coudiad-Aty ne nous auraient certes pas arrêtés sérieusement, mais elles nous auraient fait perdre du temps et consommer des munitions; or, c'était un point immense pour notre adversaire que de pouvoir gagner quelques jours. Je me suis souvent demandé aussi pourquoi Achmet n'avait pas fait creuser un fossé devant le front qu'il s'attendait bien à nous voir attaquer, et n'avait pas fait élever un talus, de façon à nous masquer le rempart dont l'escarpe était parfaitement visible pour nous du haut en bas, ce qui nous permit de battre en brèche très commodément. Il n'ignorait certes pas que nous choisirions le front de la porte El-Gharbia comme le seul accessible, car il l'avait muni d'une assez respectable artillerie; il n'eut pas cependant la pensée de la protéger contre le tir de nos grosses pièces, ou du moins de rendre plus difficiles les tentatives d'escalade auxquelles, soit dit en passant, j'ignore comment nous n'avons pas eu recours. Cette incurie ou cette ignorance me donne lieu de croire, malgré ce qu'on a prétendu, qu'aucun Européen ne guidait Achmet de ses conseils, car il n'est pas un sous-officier d'artillerie français, anglais ou allemand, qui n'eût compris ce qu'il était très facile et très nécessaire d'ajouter aux moyens de défense de la ville. Il paraît, au reste, que le bey croyait fermement Constantine imprenable; notre échec de l'année précédente, les prédictions de marabouts fanatiques, avaient exalté sa confiance et enflammé son courage au point de lui faire considérer la victoire comme assurée pour lui.

Le monument qui s'élève sur la montagne de Summa est d'un aspect singulier; c'est un tronc de pyramide en escalier, surmonté de masses de pierres de toutes les formes. On ne sait quelle destination attribuer à cette construction bizarre, à moins de supposer que les Romains n'aient voulu établir un point trigonométrique visible à une

grande distance qui pût servir à la mesure du pays. Nous fîmes en ce lieu une assez longue halte. Par le nombre des tentes du camp du bey établi sur les montagnes de gauche, on évalua qu'il pouvait y avoir environ 1,500 chevaux de réunis. Les tirailleurs des spahis et des chasseurs étaient fort en avant sur les bords du Bou-Merzoug, qui coulait au fond de la vallée à nos pieds.

Nous nous remîmes en marche après deux heures de repos, et descendîmes en côtoyant la rivière où se jettent de nombreux ruisseaux que nous étions dans la nécessité de traverser. Au passage de l'un de ces affluens, le génie fut obligé de travailler assez long-temps pour en débarrasser le lit d'une énorme quantité de pierres rondes, roulées par les eaux, qui le rendaient d'un accès fort incommode. Les Arabes descendirent à ce moment des crêtes environnantes, et tiraillèrent sur le gué que les différens corps de notre avant-garde traversaient successivement. M. le duc de Nemours demeura pendant très long-temps dans cet endroit, et y fut fort exposé au feu de l'ennemi, qui était d'autant plus vif qu'on ne lui répondait pas. Le prince, avec la conscience qu'il mettait dans l'accomplissement de tous ses devoirs, savait bien que sa présence empêcherait le désordre et faciliterait bien des choses, et il avait raison. Lorsque les derniers hommes de notre brigade furent sortis de la rivière, le prince prit le galop, et rejoignit avec nous la tête de colonne.

Nous étions alors sur une belle plaine de gazon, où un spectacle assez amusant s'offrit à notre vue. De l'autre côté, et à une faible distance du Bou-Merzoug, qui dans cet endroit est fort encaissé, cheminaient au pas et très tranquillement deux cavaliers arabes dont la tête était ornée d'un chapeau de paille colossal tout couvert de plumes d'autruche. Cette décoration caractéristique est portée dans le nord de l'Afrique par les plus intrépides guerriers. Marchant parallèlement à notre colonne, ces Arabes semblaient ne pas s'apercevoir de notre présence, et affectaient même en causant de ne pas tourner la tête de notre côté. Nos tirailleurs, piqués de cette indifférence, les avaient pris pour point de mire, et l'on voyait à chaque instant des balles frapper les rochers au-dessus de leurs têtes, ou faire voler la terre devant les pieds de leurs chevaux, sans qu'ils daignassent cesser leur conversation ou hâter le pas de leurs montures. Le fait est qu'ils mirent l'adresse de nos meilleurs tireurs en défaut, qu'ils s'éloignèrent et regagnèrent le gros de la cavalerie ennemie sans avoir été atteints, et cela aux applaudissemens de nos éclaireurs, qui ne purent s'empêcher de rendre hommage à leur audace.

A cinq cents pas plus loin, nos spahis traversèrent la rivière et engagèrent alors avec l'ennemi une fusillade fort vive. Le prince m'avait envoyé porter l'ordre à un escadron de chasseurs d'appuyer les spahis, et j'arrivai avec cet escadron sur le lieu du combat. C'était un spectacle des plus attrayans que cette action de cavalerie; les détonations mêlées aux apostrophes que se renvoyaient les combattans, les fantasias des cavaliers fuyant après avoir déchargé leurs fusils, les bravades des plus hardis, cette animation, ce mouvement général, donnaient à l'ensemble de ce tableau les couleurs les plus originales et les plus pittoresques. Un lieutenant d'artillerie saxon, qui avait suivi l'expédition comme officier détaché auprès des spahis, était, je me le rappelle, au milieu de cette mêlée, tout enivré de joie et de poudre. Ces Arabes combattent avec tant d'élégance et de légèreté, ils jettent avec tant d'aisance leur burnous sur l'épaule après avoir tiré, ils impriment si adroitement un mouvement de rotation à leur cheval qui s'arrête et se cabre, lorsqu'ils veulent passer en deuxième ligne pour recharger leurs armes, qu'on ne peut se lasser d'admirer leur souplesse et leur bonne grace. Ce spectacle, tout-à-fait nouveau pour moi, me semblait des plus intéressans. La plupart de nos spahis étaient recrutés dans la tribu des Beni-Urgin, et par conséquent en état de répondre aux apostrophes injurieuses et en style homérique que leur lançaient leurs adversaires. « Regarde ce cavalier, mon capitaine, me dit un de nos spahis indigènes, vois comme il a un beau cheval!... c'est mon frère. » Ils étaient en effet de la même tribu et de la même famille, ce qui ne l'empêcha pas de terminer son observation en envoyant un bon coup de fusil à l'adresse de son pauvre frère. Il y eut plus de bruit que de mal dans cet engagement de cavalerie, qui avait lieu sous les yeux de notre avant-garde, arrêtée à une petite distance. Le feu des tirailleurs à cheval est en général mal assuré, et par conséquent peu dangereux. Nous n'eûmes de notre côté que trois hommes de blessés et un brigadier de tué. Parmi les vociférations arabes que j'ai pu entendre : *Ya kelba! ya beni el kelba* (1)! semblaient être les expressions favorites des cavaliers d'Achmet, auxquelles se joignaient d'ailleurs toutes sortes de défis et de bravades. Quelques-uns de ces hommes parlaient un mauvais espagnol; *magnana cortar la cabeça* (2) revenait encore assez souvent. Pour hâter la conclusion de l'affaire et éloigner cette fourmilière du lieu où il avait l'intention de placer son camp, le

(1) *Ya kelba*, vocatif pluriel de *kelb*, chien. — *Beni*, pluriel de *ben*, fils.
(2) « Demain nous vous couperons la tête. »

prince fit avancer deux obusiers et lancer au milieu des groupes les plus nombreux de l'ennemi quelques obus qui éclatèrent et lui tuèrent du monde. Vers le soir, le feu cessa, et nous établîmes notre bivouac. Nous ne nous trouvions plus éloignés de Constantine que de trois kilomètres.

Notre camp était formé, et je revenais au pas après avoir porté des ordres à un de nos postes avancés, quand un évènement singulier, qui mit mes jours en péril, offrit à notre brigade, pendant quelques instans, un spectacle neuf et dramatique à la fois. Un grand cheval noir fort méchant, qui appartenait au colonel Boyer, nourrissait une haine implacable contre Pompée, l'un de mes chevaux, dont je me servais souvent, et que je montais ce jour-là. Comme je n'avais aucune donnée sur les antécédens de ces deux ennemis, je ne savais à quoi attribuer l'animosité bien marquée de ce méchant cheval noir, qui ne perdait jamais l'occasion de lancer une ruade ou de donner un coup de dent à mon pauvre Pompée, quand il le rencontrait ou lorsqu'il pouvait l'atteindre. Je rentrais donc, et m'approchais du centre de notre carré pour mettre pied à terre auprès de la tente du prince, quand le cheval en question, apercevant l'objet de son ressentiment, s'élance furieux, rompt ses liens, ses entraves, et se précipite sur nous comme un lion; Pompée se dresse alors bravement sur les pieds de derrière, et voilà les deux adversaires se livrant un combat en règle sans s'inquiéter de moi, qui me trouvais, comme on doit le croire, fort mal à mon aise. Sur ces entrefaites, un cheval gris que venait de monter M. le duc de Nemours, et qui était sur le lieu du combat, se débarrasse de l'homme qui le retenait, se jette au milieu de la mêlée et prend parti pour Pompée, lequel était vaincu et renversé, hélas! mais se débattait encore sous les pieds de son redoutable ennemi : nouvelle lutte, plus affreuse que la première, livrée sur le corps de mon cheval, et moi au-dessous, servant dans cette guerre, qu'on me pardonne le jeu de mots, de base d'opérations. Heureusement, des soldats d'infanterie eurent le courage de venir m'arracher à la position des plus critiques où je me trouvais. Chose presque incroyable, je ne reçus, au demeurant, aucune blessure, et j'en fus quitte pour quelques contusions.

La nuit se passa tranquillement, sauf quelques coups de fusil tirés sur nos postes et sur nos bivouacs. Le vendredi 6, nous partîmes à cinq heures sans bruit; le temps était couvert, il pleuvait un peu, et le jour pointait à peine. Quand nous fûmes à un quart de lieue de la ville, que nous ne pouvions pas encore découvrir, et à cinq cents pas environ du marabout de Sidi-Mabrouk, situé sur le versant nord du

Sattah-Mansourah, nous vîmes descendre des montagnes de gauche un grand nombre de cavaliers arabes qui vinrent tirailler sur nos flancs dans la vallée du Bou-Merzoug, sans cependant passer cette rivière. Quelques chasseurs et quelques fantassins déployés sur la route suffirent pour les contenir. Le prince me dit alors de porter aux spahis l'ordre d'occuper le plateau de Mansourah. Nous nous lançâmes au galop sur cette montée, qui s'étend depuis Sidi-Mabrouk jusqu'aux crêtes situées au-dessus de Constantine. En longeant les jardins du marabout, dont nous laissions l'enceinte murée à notre gauche, nous nous attendions bien à recevoir le feu de l'infanterie d'Achmet, qui, nous le pensions, devait s'y être embusquée; mais par crainte sans doute d'être tourné, l'ennemi n'avait pas occupé cette position, et s'était retiré sur le plateau, au milieu des rochers qui en bordent l'arête extrême.

C'est là en effet que nous trouvâmes les zouaves réguliers du bey, qui nous accueillirent par un feu bien nourri. Les spahis se déployèrent alors, et commencèrent à tirailler avec eux. Parmi ces zouaves d'Achmet qui sautaient et gambadaient à notre approche, en ayant l'air de se moquer de nous et en nous envoyant des coups de fusil, j'ai cru reconnaître des Français, si j'ai eu raison de m'en rapporter à des gestes et à des poses assez caractéristiques qui m'ont rappelé le carnaval de mon pays. Le commandant de Mirbeck me pria d'aller demander de l'infanterie au prince afin de déloger les Arabes des rochers et des pentes abruptes où ils étaient embusqués, et où les spahis ne pouvaient les poursuivre. Un bataillon du 2e léger se porta en avant et poussa l'ennemi. Alors l'état-major et toute la brigade débouchèrent sur le plateau, et nous accourûmes à l'extrémité supérieure de ce plan incliné auquel on a donné avec raison le nom de *Sattah*, toit, pour jouir de la vue de cette ville célèbre que j'étais si avide de contempler.

Je ne trouve pas d'expression pour rendre l'émotion que j'éprouvai lorsque, parvenu au sommet du Mansourah, je découvris tout à coup Constantine à mes pieds pour la première fois; un rayon de soleil, qui venait de percer de gros nuages sombres, l'éclairait en ce moment d'une lueur fantastique. Le fameux pont (El-Kantara), celui où s'était livrée l'année précédente une si sanglante affaire, brillait avec ses arceaux blanchâtres sur le noir précipice du Rummel. A la droite du pont, les rochers de Sidi-Mécid dominaient cet affreux précipice, et leurs ombres portées nous en dérobaient la profondeur. Les hautes montagnes de l'Atlas, dans le fond du tableau, agrandies à nos yeux

par les vapeurs du ciel, avaient pris des formes gigantesques et majestueuses; c'était un spectacle saisissant et sublime à la fois, une de ces compositions rêvées et dessinées par Martin. Une illusion d'optique très singulière, dont j'eus d'abord quelque peine à me rendre compte, donnait à l'ensemble des objets que nous avions sous les yeux une apparence extraordinaire et merveilleuse.

Constantine est bâtie sur un rocher dont la nature a taillé le sommet en biseau, et qui présente un plateau très incliné par rapport à l'endroit où nous étions; les maisons de la ville, de formes et de grandeurs inégales, couvrent entièrement ce plateau, de sorte que du Mansourah on ne devine pas l'inclinaison. Alors, par suite de l'élévation considérable de l'horizon visuel qui en résulte, l'observateur se croit placé à une prodigieuse hauteur au-dessus de la ville, car on sait que plus on s'élève dans les montagnes et plus l'horizon paraît s'élever. La facilité avec laquelle nous pouvions distinguer les moindres objets dans les rues et sur les terrasses de Constantine semblait si peu en rapport, d'ailleurs, avec l'éloignement apparent de la ville, qu'il y avait vraiment quelque chose de magique et de surnaturel dans cet effet de perspective.

Constantine (1), la Cyrta des Romains, s'élève sur le faîte d'une roche des plus escarpées. Les hauteurs de Sattah-Mansourah et de Sidi-Mécid, qui contournent la ville et la dominent au sud-est et au nord-est, en sont séparées par un ravin étroit d'une très grande profondeur, au fond duquel coule impétueusement le Rummel. Les pentes qui, de l'arête supérieure du Mansourah, descendent jusqu'au fond du lit du Rummel, sont d'une inclinaison fort rapide, mais les parois de rochers de Sidi-Mécid sont tellement à pic, et celles qui supportent la ville sont si verticales, qu'on est fondé à croire que la séparation n'a pas toujours existé, et que cette effrayante crevasse de 600 mètres de profondeur se sera un jour ouverte dans le sein de la montagne, déchirée par quelque commotion souterraine. Au nord-ouest, le roc de granit qui supporte Constantine s'élève au-dessus d'une vallée fort étendue que le Rummel arrose, et où il se précipite d'étage en étage en formant plusieurs cascades. C'est dans cette vallée, ornée d'une riche végétation, que le bey avait ses fermes et ses vergers.

La colline de Coudiad-Aty, fort rapprochée de Constantine dans la direction du sud-ouest, est liée à la ville par un plateau d'environ 200

(1) Ksentinet-el-Alouah, Constantine l'aérienne; c'est le nom que lui donnent les Arabes.

mètres de largeur qui s'élève comme un dos d'âne entre la gorge où coule le Rummel et la vallée dont je viens de parler. Protégée partout ailleurs par la nature de ses escarpemens, Constantine n'était accessible que par cet endroit. Aussi le bey avait-il fait consolider et exhausser les anciennes murailles romaines qui couvraient ce front de la ville; elles étaient percées de créneaux et armées d'une nombreuse artillerie. On avait fait disparaître en outre et rasé toutes les constructions qui, situées entre le pied du Coudiad-Aty et la porte d'El-Gharbia, avaient, l'année précédente, facilité nos approches en protégeant notre infanterie contre le feu du rempart.

Un énorme étendart rouge, portant au centre une épée blanche à une seule poignée avec deux lames, flottait sur la porte dont je viens de parler; c'était l'étendart d'Aly. Le bey, en déployant les couleurs de l'islam, nous annonçait que son intention était de faire résistance. Cependant nous n'osions l'espérer encore, et nous nous attendions à voir paraître quelque députation portant les clés de Constantine.

Notre incertitude ne fut pas de longue durée; nous venions à peine de nous montrer sur la crête du Mansourah, et par conséquent en vue de la ville, que la population tout entière, qui nous attendait sans doute avec quelque anxiété, salua notre apparition par des cris sauvages et mille fois répétés; c'étaient de ces sons gutturaux que connaissent tous ceux qui ont voyagé en Afrique. Presque en même temps une vive lumière suivie d'un épais nuage de fumée blanchâtre brilla à notre droite, et un boulet de 24, qui en ricochant couvrit de terre le lieutenant-général gouverneur, nous apprit que la kasbah voulait aussi nous souhaiter la bien-venue. Désormais, il n'y avait plus à en douter, Constantine était résolue à se défendre, nous allions avoir un siége à faire. Grande fut la joie dans l'armée.

Le plateau de Sattah-Mansourah, que les deux premières brigades venaient d'occuper, s'étend depuis le marabout de Sidi-Mabrouk, en s'élevant peu à peu jusqu'à une distance de deux kilomètres environ; là il se brise suivant une arête parallèle au Rummel qui baigne de deux côtés les contreforts de la ville. Cette arête termine brusquement le plateau; les flancs escarpés de la montagne descendent alors presque à pic jusqu'au fond du torrent; nous avions donc la ville devant nous et presque à nos pieds, et nous pouvions à l'œil nu distinguer parfaitement les habitans sur les terrasses et dans les rues. L'enceinte en est presque carrée; à l'un de ses angles, celui que nous avions un peu à notre droite, le ravin du Rummel tourne en équerre et longe le côté nord-est du quadrilatère. De cet angle, où est située la porte d'El-

Kantara, part le pont de ce nom qui traverse le précipice, et est supporté par deux rangs d'arches superposées. Plus à droite encore s'élèvent les hauteurs de Sidi-Mécid, dont les pentes inférieures sont couvertes de cactus. Nous avions en face de nous et légèrement à notre gauche, mais dans un plan beaucoup plus éloigné, la colline de Coudiad-Aty, qui fait face au front sud de la ville, celui Bab-el-Oued. Le côté occidental de Constantine regarde les hautes montagnes de l'Atlas. Deux des assises du plateau de Sattah-Mansourah sont défendues par des rochers tout-à-fait inabordables. Son arête extrême, celle qui fait face à la ville, peut avoir environ quatre cents mètres de développement, mais le plan va en s'élargissant à mesure qu'on s'éloigne de Constantine, et qu'en lui tournant le dos on s'approche de Sidi-Mabrouk. A l'angle saillant de ce bastion naturel se trouvent les restes d'une redoute en étoile, dite *redoute tunisienne*, parce qu'elle avait été construite en 1760 par un bey de Tunis, qui vint mettre le siége devant Constantine, mais fut complètement battu et contraint de fuir avec son armée, dont une grande partie fut taillée en pièces. C'est en souvenir de cette défaite que les habitans de la ville donnèrent au plateau le nom de Sattah-Mansourah, ce qui veut dire le toit de la victoire.

La brigade de Nemours occupa la partie droite du plateau opposé aux hauteurs de Sidi-Mécid, et qui n'en est séparée que par un étroit vallon. Le général en chef avait eu d'abord la pensée de placer son quartier-général dans la redoute tunisienne; mais comme les bombes de la place y tombaient sans cesse, il fut forcé de s'établir à deux kilomètres plus en arrière, dans les jardins de Sidi-Mabrouk. L'ennemi s'était depuis long-temps exercé à tirer sur le Mansourah, car nous trouvâmes partout des ricochets de boulets et des trous de bombes.

Toute la matinée, le feu de la place fut très nourri, et les artilleurs d'Achmet montrèrent assez d'adresse. Le front qui nous faisait face était armé de deux batteries seulement, l'une de canons, située à la porte d'El-Kantara, l'autre de canons et de mortiers placée à la kasbah. Le reste de l'armement de la place était accumulé sur la partie de l'enceinte opposée au Coudiad-Aty, la seule, comme nous l'avons dit, qui ne fût pas soutenue par des rochers inaccessibles, et par conséquent la seule attaquable.

On décida immédiatement la construction de trois batteries : l'une, la batterie royale, établie à mi-côte du Mansourah, fut destinée à ruiner les défenses du front d'attaque de Bab-el-Oued, qu'elle devait prendre à revers. La batterie d'Orléans eut pour mission de contre-

battre celle de la porte d'El-Kantara, et de détourner l'attention de l'ennemi, en lui faisant craindre sur ce point une attaque semblable à celle de 1836. Enfin on disposa une batterie de mortiers, de manière à tirer sur la kasbah et à inquiéter la ville en essayant de mettre le feu aux principaux bâtimens qu'on supposait contenir les magasins et les approvisionnemens.

A notre arrivée, les Arabes étaient sortis en grand nombre par la porte d'El-Kantara; leur cavalerie descendait en même temps des hauteurs de Sidi-Mécid, et une action très vive ne tarda pas à s'engager sur la droite de notre position, entre l'ennemi qui nous attaquait avec vigueur, et nos zouaves soutenus par le 2e léger, qui le continrent et le repoussèrent vers la ville. Nous perdîmes peu de monde dans cette première rencontre, car nos hommes avaient reçu l'ordre de se défiler de leur mieux derrière les rochers, et de ne pas se découvrir en tiraillant.

Depuis notre apparition sur le Mansourah, les femmes et les enfans de la ville n'avaient pas discontinué de pousser leurs cris perçans et monotones. Ce chœur de bruyantes imprécations s'arrêta tout à coup vers le milieu du jour; le feu de l'assiégé cessa également, et nous crûmes un instant que quelque grand évènement allait se passer, lorsque du haut des minarets les voix nazillardes des muezzin se firent entendre et appelèrent le peuple à la prière. Il y eut alors un silence général d'environ un quart d'heure, durant lequel bien des vœux furent sans doute formés pour notre extermination. Cette immense prière collective, ce recueillement de toute une population, cette trève respectueuse des instrumens de mort à l'évocation de la Divinité avait quelque chose de touchant et de solennel. Après une courte pause, le feu, le bruit, les cris, recommencèrent de plus belle et durèrent sans interruption jusqu'à la nuit.

Vers une heure, le général en chef ordonna à M. le duc de Nemours de simuler une attaque contre la porte d'El-Kantara, afin d'attirer de ce côté l'attention de l'ennemi pendant que le général Rulhières s'emparerait du Coudiad-Aty. Je portai de la part du prince, au colonel de Lamoricière, l'ordre de se mettre en mouvement, et, comme il ne s'ébranlait pas assez vite, je dus y retourner. « Voyons, me dit-il en souriant, faut-il attaquer à l'instant même? Ne pouvez-vous prendre sur vous de m'accorder cinq minutes? — Pourquoi? lui demandai-je. — Il pleut à verse depuis une demi-heure; mes hommes sont bien mouillés. Or, je prévois un rayon de soleil qui va percer ce nuage, et qui ne saurait manquer de réchauffer et de ragaillardir en

un instant mes pauvres zouaves; un peu de chaleur les aura bientôt séchés, et ils n'en aborderont l'ennemi que plus gaiement. Je vous réponds qu'ils auront bientôt regagné le temps perdu. » Je n'hésitai pas, comme on pense, à engager ma responsabilité, et les choses se passèrent absolument comme le colonel des zouaves l'avait prédit. Il n'avait pas fini de parler, que le plus beau soleil du monde éclairait la nature et versait des torrens d'une chaleur vivifiante sur notre brave infanterie, qui, j'en réponds, au signal de son chef, ne se fit pas prier pour courir à l'ennemi. Ce fut un amusant spectacle que de voir nos deux bataillons s'éparpiller sur les côtes de Sidi-Mécid, s'élancer sur les Kabyles au milieu des rochers, les poursuivre à travers les cactus, et tout cela au milieu des détonations et des cris sauvages des Arabes qui fuyaient au plus vite par le pont où ils craignaient que nous ne vinssions leur barrer le passage.

On avait disposé une batterie de 4 pièces légères le plus près possible de la porte d'El-Kantara, et pendant l'action elle y jeta quelques obus. Notre but était de faire beaucoup de bruit, d'occuper l'ennemi de ce côté, et nous réussîmes en effet à lui donner de l'occupation. Nous lui tuâmes beaucoup de monde, et le poussâmes l'épée dans les reins jusqu'à la porte du pont, où nous le forçâmes à rentrer plus vite qu'il n'était sorti. Le feu de la kasbah et des créneaux de la porte couvrait la retraite des assiégés, les bombes tombaient très nombreuses sur le Mansourah; mais nous eûmes peu d'hommes tués ou blessés par leurs éclats. Aussitôt qu'une bombe arrivait en sifflant et allait frapper le sol, les soldats qui se trouvaient à l'entour avaient ordre de se jeter à terre, et d'attendre pour se relever que l'explosion eût eu lieu. Je vis un exemple remarquable des bons effets que peut avoir cette précaution. Un bataillon du 2e léger était placé en réserve dans un petit vallon qui le défilait parfaitement des boulets de la place. Je fus envoyé pour porter je ne sais quel ordre à M. de Sérigny qui le commandait. A ce moment, une bombe de la kasbah arrive et tombe au beau milieu de cette masse compacte. On l'avait entendue : les hommes se couchent; elle éclate... Je m'attendais à ce qu'un bon nombre d'entre eux ne se relèverait pas : chose presque incroyable, pas un soldat n'avait été atteint. Un gros fragment du projectile, passant par-dessus nos têtes, alla retomber sur la main de Müller, l'interprète du prince, qui lui parlait en ce moment. Ce brave Müller n'était pas heureux, car, trois jours après, il recevait une balle à la cheville, toujours auprès de M. le duc de Nemours qu'il ne quittait jamais.

C'était une musique des plus variées sur le Mansourah que les sif-

flemens de tous les projectiles de divers calibres qui se croisaient et se répondaient; les balles surtout, venant de loin, rendaient un son très harmonieux.

Pendant notre fausse attaque, le général Rulhières marcha sur Coudiad-Aty avec deux brigades, et s'en empara après avoir passé en deux colonnes les gués du Bou-Merzoug et du Rummel vers leur confluent, au-dessus duquel sont les restes d'un aqueduc romain. Au passage de la rivière, le capitaine Rabié, aide-de-camp de M. le lieutenant-général Fleury, fut tué par un boulet.

Pour assurer la défense du plateau de Coudiad-Aty où l'on s'était établi, trois compagnies de sapeurs, avec la légion étrangère et les tirailleurs d'Afrique, élevèrent sur les crêtes les plus rapprochées de la place, et sur la gauche de la position, des retranchemens en pierres sèches et en briques empruntées aux tombes du cimetière de la ville, situé en cet endroit. On crénela aussi quelques constructions restées debout; on pouvait de cette manière, sans trop livrer les hommes au feu de la place, en surveiller les portes et les sorties.

Pendant que l'artillerie commençait l'établissement de ses batteries sur le Mansourah, 100 sapeurs et 300 hommes d'infanterie creusèrent sur le revers de la montagne un chemin pour le transport des pièces de 24 et de 16 destinées à la batterie royale. Il était alors environ cinq heures; la troupe rentra à ses bivouacs. Les résultats de la première journée étaient satisfaisans; le temps se montrait assez favorable. Le prince avait établi son camp à Sidi-Mabrouk. Cet emplacement me parut un lieu de délices, comparé à nos anciens bivouacs : nous étions dans une espèce de jardin où coulaient deux sources d'une eau fraîche et limpide; nos yeux y furent agréablement surpris par la vue d'un peu de verdure; on y remarquait plusieurs cactus, trois figuiers et deux peupliers d'Italie. On voit que nous n'avions pas à nous plaindre, car, si l'on excepte les raquettes qui couvrent les pentes inférieures de Sidi-Mécid et le ravin du Rummel, il n'y avait pas un brin d'herbe ni, à plus forte raison, une feuille sur le Mansourah, sur Coudiad-Aty et dans les vallées environnantes. Rien n'est plus désolé, plus nu, plus sauvage, que les environs de Constantine : une terre dépouillée et des rochers, voilà tout ce que nous pouvions apercevoir à deux lieues à la ronde. Les jardins du bey, situés dans la vallée à l'ouest de la ville et sur le bord du Rummel, n'étaient pas visibles du point où nous nous trouvions.

Pendant la nuit du 6 au 7, on travailla aux batteries sur le Coudiad-Aty. On acheva les dispositions défensives pour les postes qui gar-

daient le plateau. Le 7, à la pointe du jour, nous montâmes à cheval, et allâmes visiter nos positions et les travaux sur le Mansourah. Pendant que l'artillerie achevait les plates-formes de la grande batterie royale, située à mi-côte et destinée à prendre d'écharpe les défenses du front d'attaque, on améliora le chemin qui devait y conduire, on adoucit quelques pentes et des tournans trop courts; cela était nécessaire, car on s'attendait à ne pouvoir transporter des pièces de 24 sur un terrain nouvellement remblayé sans atteler un grand nombre de chevaux. On reconnut avec soin les communications à suivre pour pouvoir amener l'artillerie jusqu'à Coudiad-Aty. Les difficultés étaient grandes; la reconnaissance du front d'attaque fit voir que depuis la dernière expédition il avait été considérablement ajouté aux moyens de défense de la ville. Les maisons qui formaient une espèce de faubourg devant la porte Bab-el-Djedid avaient été rasées; les talus en terre qui s'appuyaient sur les roches du pourtour de la place, et auraient pu, en raison de leur élévation, faciliter les moyens d'y pénétrer, avaient été enlevés, de manière à rétablir partout des escarpemens respectables; un chemin de ronde crénelé, et à double rang de créneaux en certains endroits, couronnait la muraille de la fortification, haute de 8 mètres au moins; on reconnut, sur le front d'attaque, des constructions neuves avec batteries casematées; on y comptait dix-huit embrasures armées de pièces de bronze; des créneaux et meurtrières étaient régulièrement percés entre les embrasures.

Toutefois, comme je l'ai dit plus haut, cette enceinte livrait à nos batteries son escarpe vue jusqu'au pied, et sa partie la plus saillante n'était protégée que par des flanquemens d'une action faible et qui ne pouvaient nous résister long-temps. On arrêta donc que c'était là qu'il fallait faire brèche, et dès le soir même on commença à 500 mètres du rempart la batterie de Nemours pour des pièces de gros calibre, seules capables à cette distance de pouvoir agir puissamment contre un revêtement en maçonnerie. On ordonna également une seconde batterie pour des obusiers, sur une terrasse qui dominait à gauche la route de Tunis, à laquelle s'appuyait l'épaulement de la batterie de Nemours.

Vers deux heures, l'assiégé dirigea une sortie contre les positions du général Rulhières; une foule de Kabyles s'élancèrent hors des portes Bab-el-Djedid et Bab-el-Gharbia, et gravirent au pas de course la colline de Coudiad-Aty. Il est impossible d'attaquer avec plus de détermination que ces sauvages, qui couraient, en poussant de grands cris, au milieu des tombeaux et des ruines, se ruant contre les petits

murs en pierre derrière lesquels nos soldats les attendaient. Nous suivions avec un vif intérêt ce combat du haut du Mansourah; deux fois nous vîmes nos hommes, officiers en tête, enjamber leurs retranchemens et prendre l'offensive; alors cette multitude couverte de vêtemens blancs se repliait du côté de la ville avec de grands cris, pour revenir plus résolument à la charge aussitôt que notre infanterie rentrait dans ses lignes. Nous leur envoyâmes quelques boulets qui ricochèrent au milieu d'eux, mais sans atteindre personne. Cet engagement dura à peu près une heure, et nous y perdîmes deux officiers du 26e régiment.

Tous les jours les Arabes faisaient une sortie à la même heure, tantôt contre le Mansourah, tantôt contre nos positions de Coudiad-Aty. Ils accouraient à nous avec une très grande résolution; mais ils étaient déconcertés par nos charges à la baïonnette, et ils mettaient plus d'empressement à s'y soustraire qu'ils n'en avaient montré à nous attaquer.

Le temps se couvrit pendant la nuit; la pluie commença à tomber de bonne heure, et bientôt des raffales épouvantables vinrent fouetter, ébranler, transpercer notre pauvre tente; nous nagions dans l'eau; le sol de notre mince abri s'était converti en un torrent qui entraînait, malgré nos efforts, toute notre garde-robe; notre position était des plus ridicules et des plus embarrassées. Les détachemens dirigés sur les lieux du travail qu'on avait ordonné la veille s'égarèrent à travers champs; ils eurent beaucoup de peine à passer les gués, dont l'eau avait grossi rapidement; on ne put parvenir que fort tard à rallier aux points indiqués trois compagnies de sapeurs et 750 hommes de la ligne, qui avaient été commandés pour la construction des batteries. Après avoir essayé pendant plusieurs heures de se mettre à l'œuvre et d'exécuter les terrassemens, au milieu de torrens de pluie et de l'obscurité la plus profonde, on reconnut, malgré le zèle le plus opiniâtre, l'impossibilité matérielle de rien faire, et les travailleurs furent renvoyés à une heure du matin.

Le lendemain 8 octobre, notre bivouac offrait l'aspect d'un vaste marais; bien des figures s'allongeaient déjà en voyant la pluie continuer; on pensait involontairement à la dernière expédition. Sur les dix heures, le ciel s'étant un peu éclairci, nous montâmes à cheval avec M. le duc de Nemours, mis à l'ordre de l'armée, depuis la veille, comme commandant du siége, et nous allâmes visiter la position du général Rulhières. Nos chevaux tombèrent plusieurs fois dans le trajet; ils ne se tenaient qu'avec la plus grande difficulté sur le sol dé-

trempé par les averses de la nuit. Nous trouvâmes les postes établis sur Coudiad-Aty extrêmement rapprochés de la ville et en butte au feu des fusils de rempart et des soldats turcs cachés dans les casemates. Le marabout où s'abritaient nos avant-postes était cependant religieusement respecté par les Arabes; il en fut ainsi pendant tout le siége. Cette construction contenait plusieurs tombeaux couverts d'inscriptions, quelques-uns en marbre surmontés de turbans; c'étaient, nous dit-on, des sépultures de saints derviches ou de grands personnages.

A notre retour, nous rencontrâmes les deux colonnes de l'artillerie qui menaient leurs canons aux batteries construites dans la matinée; ses grosses pièces avançaient assez bien malgré la boue; il est vrai qu'elles étaient attelées de quarante chevaux. Vers le soir, la pluie recommença, affreuse, extraordinaire, ce qui n'empêcha pas le prince d'aller visiter les batteries. C'était une vraie corvée par un temps aussi épouvantable. L'ouverture du feu, qu'on avait cru possible pour le lendemain, était reculée indéfiniment; on n'avait pu armer que la batterie de mortiers, ainsi que celle du Sattah-Mansourah, composée de deux pièces, l'une de 24 et l'autre de 16, et de deux obusiers de 6 pouces. Quant à Coudiad-Aty, impossible d'y mener un canon à cause de l'état du terrain. Une partie des pièces dirigées sur la batterie royale n'avait pu parvenir à sa destination, et avait versé dans le ravin. C'était un contre-temps fort grave pour nous dans l'état des choses, car le temps pressait; avec les pluies, déjà les maladies commençaient à envahir l'armée. Tout le monde calculait que s'il était impossible d'amener des pièces de gros calibre à petite portée du rempart, qu'on regardait comme très solide, notre situation devenait des plus critiques; le commandant en chef des troupes du génie semblait, en effet, convaincu que nous ne pourrions entrer dans la place que par une brèche, et que l'ennemi ne se rendrait que lorsque cette brèche serait praticable. Nous commencions d'ailleurs à être obligés de réduire la ration de nos pauvres chevaux; notre provision de foin étant épuisée, nous ne les soutenions qu'avec quelques poignées d'orge distribuées rarement. Le temps fut horrible toute la nuit. Notre horizon se rembrunissait, nos affaires prenaient une mauvaise tournure.

Cependant, grace aux efforts intelligens de quelques centaines de zouaves dirigés par un officier d'artillerie, on parvint à relever une des pièces de 16 culbutées dans le ravin; on creusa ensuite une sorte de rainure dans la partie solide du chemin le long de la pente supérieure pour retenir, par les roues qu'on engageait dans cette ornière,

les pièces entraînées sur le remblais du côté de son affaissement. On renonça pour le moment à armer le Coudiad-Aty; tous les efforts furent dirigés vers le Mansourah. Dans la journée, le feu de la place n'inquiéta pas beaucoup nos travailleurs; mais plusieurs bombes tombées au milieu de nos chevaux, tenus en main, les effrayèrent beaucoup; le mien s'abattit et rompit rênes, sangle et poitrail; un éclat emporta une des bossettes de son mors.

Le dimanche 8, les Kabyles furent assez hardis pour venir nous attaquer sur le Mansourah, et je ne sais pas comment nos tirailleurs purent les contenir, car leurs armes étaient si mouillées que sur dix coups il y en avait au moins huit qui rataient. Le temps continua à être épouvantable toute la nuit; la pluie tombait avec une horrible violence; la neige vint bientôt s'y joindre; un vent effrayant, un froid glacial, décourageaient nos malheureux soldats enfoncés dans l'eau jusqu'aux genoux, et qui ne pouvaient se coucher. Au bivouac, ils étaient sans feu, sans abri, sans soupe; devant l'ennemi, leurs armes ne partaient pas. Les ambulances se remplissaient de malades; on rencontrait déjà des chevaux morts de faim. Notre inquiétude croissait à l'aspect de toutes ces misères, et dans l'attente de calamités plus grandes encore. Si le feu de l'artillerie qui devait s'ouvrir le lendemain, disions-nous, n'écrase pas la place, serons-nous réduits à partir en abandonnant tout notre matériel, ou resterons-nous pour périr de la fièvre sous les murs de cette ville infernale? Les bœufs et les mulets de l'administration firent irruption pendant la nuit dans notre malheureux bivouac, qui ressemblait à une vaste fondrière couverte de sept à huit centimètres de neige, et y dévorèrent le reste des figuiers qui formaient la dernière ressource de nos chevaux.

Le lendemain, lundi, nous étions à cheval dès six heures. Le commandant en chef de l'artillerie avait retrouvé toute l'énergie de sa jeunesse. Les batteries du Mansourah étaient prêtes et armées. C'était une noble chose à voir que ces braves artilleurs couverts de boue de la tête aux pieds, près des pièces qu'ils avaient travaillé toute la nuit à mettre en place. A sept heures, notre feu commença; notre tir, à une aussi grande distance de la place, devait être incertain et le fut en effet pendant quelque temps; le comte Valée s'était mis en avant avec une lunette et le rectifiait par ses indications. Bientôt cependant il devint plus sûr; vers onze heures, la batterie royale, plus basse et plus rapprochée de la ville, commença à tirer; ses deux canons de 16 firent très bien; nous ne tardâmes pas à écrêter les parapets de la batterie Bab-el-Gharbia, et à faire quelques coups d'embrasures en répondant au feu de la kasbah.

Nous avions évidemment gêné le service des pièces de l'assiégé par la justesse de notre tir, car le feu de l'ennemi se ralentissait peu à peu. Cependant les six canons de la batterie Bab-el-Djedid, protégés par une immense traverse en maçonnerie, continuaient à canonner Coudiad-Aty, où le général Rulhières était parvenu à amener deux obusiers de 24. Nous fûmes étonnés, au commencement du feu, de voir l'étendard d'Aly remplacé sur la porte de Bab-el-Oued par l'étendard de la ville, qui était tout rouge. Cela indiquait, me dit-on, que la population n'était pas satisfaite des évènemens, et qu'elle attribuait à l'influence du sultan la mauvaise tournure que prenaient ses affaires.

Au reste, le nouvel étendart ne tarda pas à être bientôt, comme l'ancien, criblé de boulets et réduit au plus piteux état. Avec tout cela, l'effet de nos pièces sur la ville fut presque nul; nos obus et nos bombes ne purent y allumer le moindre incendie. L'assiégé ne semblait disposé à nous faire aucune proposition; nous prévîmes donc qu'il faudrait nécessairement enlever Constantine de vive force. Les généraux tinrent conseil alors; on examina les différens moyens d'en arriver à ce résultat. On pensa d'abord à une attaque sur la porte d'El-Gharbia, la moins défendue de l'enceinte; mais la colonne d'attaque aurait eu à parcourir à découvert une distance de plus de 300 mètres sur un terrain en contrepente, sous les feux d'une artillerie tirant à embrasures et d'une ligne de murailles et maisons crénelées de plus de 600 mètres de développement; arrivée enfin contre l'enceinte, la colonne eût été obligée de s'arrêter pour attendre l'effet du pétard sur la première porte, laquelle enfoncée n'aurait donné d'autre avantage que la facilité de pénétrer dans une petite cour intérieure n'ayant d'issue que par une seconde porte et dominée de tous côtés par des créneaux. Cette disposition, qu'on pouvait distinguer de Coudiad-Aty, ne permit pas de donner suite à cette idée.

La brèche par la mine n'offrait pas moins d'obstacles dans les circonstances où se trouvait l'armée; ce moyen exigeait que le mineur fût amené au pied de la muraille par des cheminemens à couvert, et que son établissement fût protégé par des places d'armes capables de recevoir une garde de tranchée assez forte pour contenir les sorties de la garnison. Or, tous ces cheminemens sous le Coudiad-Aty auraient dû être faits sur un sol nu, presque partout de roc et en contrepente raide. Le temps et les matériaux nous manquaient, les parapets ne pouvaient être exécutés presqu'uniquement qu'en sacs à terre, et la plus grande partie de l'approvisionnement amené de Medjez-el-Hammar avait été employée aux batteries; il nous aurait fallu, d'ail-

leurs, suivant les hommes pratiques, au moins huit à dix jours de travaux non interrompus.

On ne crut pas devoir recourir à l'escalade; j'avoue cependant que, dans mon opinion, cette opération n'eût pas été peut-être impraticable de nuit sur un des points de l'enceinte, entre la porte Bal-el-Gharbia et le Rummel; on doit remarquer que cette muraille n'était pas flanquée. Une fois les têtes de colonne parvenues dans la ville, elles eussent été à couvert, et l'obscurité aurait favorisé cette tentative hardie, qui se serait opérée sans désordre, si on avait eu soin de bien reconnaître d'avance les points du rempart les plus favorables pour poser les échelles.

Quoi qu'il en soit, on décida que le seul moyen était de donner l'assaut, qu'on chercherait en conséquence à ouvrir une brèche dans la courtine située entre la porte Bab-el-Gharbia et la porte Bab-el-Oued, condamnée par l'assiégé; que tous les efforts devaient tendre à amener de grosses pièces de siége à la batterie de Nemours, fût-ce même en passant à demi-portée sous le feu de la place, puisque l'état de la route que l'on avait essayé de faire prendre aux canons de 24 en tournant le Coudiad-Aty avait rendu l'armement de cette batterie impossible. Ce fut alors qu'on reconnut combien on avait eu raison d'insister pour amener le grand parc de siége sous les murs de Constantine. Notre seul espoir désormais était dans l'effet destructeur que pourraient produire nos boulets de gros calibre sur les vieilles murailles de construction romaine, si nous étions assez heureux pour pouvoir amener nos pièces à la batterie de brèche.

L'ennemi continua sans relâche à nous harceler dans nos positions toute la journée. Rien n'est fatigant comme cette tiraillerie continuelle; ces Arabes sont comme des guêpes qu'on ne peut chasser, et qui bourdonnent sans cesse à vos oreilles. L'état du terrain, particulièrement sur le Mansourah, était déplorable. Nous nous levâmes le 10 assez tristement, appréhendant que la pluie n'eût rendu impraticable l'armement de la batterie de Nemours. En attendant notre départ, le prince me donna l'ordre d'aller savoir des nouvelles et de voir du haut du Mansourah si la batterie de brèche au bas du Coudiad-Aty avait pu être armée. Je rencontrai M. le lieutenant-général Valée, qui m'apprit qu'on n'avait pu encore amener les pièces qu'à trois cents toises de la batterie, par suite de toutes les difficultés du temps et de l'obscurité, auxquelles était venu se joindre le feu de l'ennemi, qui avait beaucoup tiré de ses batteries basses; mais il me donna l'assurance que la batterie de brèche serait armée le lendemain. Le fait est

que c'était une entreprise presque téméraire que de traverser le Rummel avec nos pièces de 24; le gué où on devait passer la rivière n'est pas distant de plus de trois cents mètres du rempart. Malgré les boulets et la fusillade de la ville, nos braves canonniers étaient parvenus à amener quatre de ces pièces à l'autre bord; mais il avait fallu doubler et tripler les attelages, écarter, pour le passage des chevaux, d'énormes roches roulées par les eaux que la pluie avait grossies. Ce travail si pénible avait été exécuté avec une héroïque patience par les artilleurs et les sapeurs du génie, qui s'étaient mis dans l'eau jusqu'à la ceinture. Heureusement que la nuit ôtait à l'assiégé le moyen d'ajuster et que son tir était incertain, car sans cela nos pertes eussent été bien plus considérables, et peut-être même le passage de la rivière n'aurait pas pu s'effectuer.

A la pointe du jour, les canons et leurs attelages avaient pu atteindre au coude du chemin de Tunis, où ils étaient défilés du feu de la place; il ne leur restait plus qu'à gravir la côte pendant la nuit suivante. On avait envoyé deux compagnies de sapeurs avec de l'infanterie occuper le Bardo, où se trouvaient les anciennes écuries du bey, situées dans un petit vallon entre l'enceinte de la ville et les pentes du Coudiad-Aty, afin de protéger d'abord le transport des pièces au-delà du Rummel contre les sorties de la place, et de se préparer ensuite un couvert qui pût servir de point de départ et d'appui pour de nouvelles opérations. Toute la nuit fut employée à fortifier ce réduit et à percer des créneaux dans les murs de clôture. On en releva plusieurs parties abattues, car les écuries du bey étaient en ruines; l'on fit en pierres sèches des tambours devant les portes. Pendant l'exécution de ces travaux, les officiers du génie reconnurent, attenant au marabout et à peu de distance du Bardo, un ravin long de deux cents mètres environ, et garanti à peu près des feux de la place par sa direction et sa profondeur. Le ravin conduisait sur le plateau du front d'attaque, à cent cinquante mètres de l'escarpe; quelques travaux rapides devaient suffire pour en compléter la défense. On obtenait ainsi une vaste place d'armes et un abri d'où la colonne d'assaut se serait élancée, lorsque le feu de la batterie de Nemours aurait démoli le rempart et rendu la brèche praticable. Les Arabes essayèrent, vers une heure du matin, une sortie contre le marabout, mais ils furent bientôt repoussés. On eut la pensée de joindre le Bardo et le poste de ce marabout par une communication couverte; mais une tranchée était impossible dans ce terrain de rochers, et un épaulement en sacs à terre eût employé des matériaux précieux qu'il fallait conserver avec soin pour se créer des

couverts plus rapprochés de la place. On renonça donc à cette idée, et il fut résolu qu'on ne communiquerait entre ces deux postes que la nuit, ou le jour en courant.

Nous montâmes à cheval avec le prince, et allâmes sur le Coudiad-Aty, comme de coutume, pour examiner l'état des travaux. Vers neuf heures, l'assiégé fit contre les positions où nous nous trouvions sa sortie habituelle. Le lieutenant-général gouverneur, voulant lui donner une leçon, ordonna au général Rulhières de laisser arriver les Arabes aussi près que possible et de les aborder alors vigoureusement. En effet, au moment où, s'avançant avec leur hardiesse accoutumée, ils allaient atteindre notre épaulement, le prince avec son état-major, à la tête d'une compagnie de la légion étrangère, sauta par dessus les briques et les tuiles derrière lesquelles notre infanterie était couchée, et se jeta au milieu des fantassins d'Achmet, qui venaient à nous drapeau en tête. La rencontre fut vive, et avant que l'ennemi, surpris par notre retour offensif, eût battu en retraite, on avait échangé une fusillade à bout portant qui coûta la vie à bien des braves de part et d'autre. Notre mouvement fut aussitôt appuyé par une compagnie d'élite du 26e, et les Kabyles, dont il ne nous fut pas possible de saisir le drapeau, s'éparpillèrent alors en descendant sur les versans du Coudiad-Aty, dont nous occupions les sommets; cachés derrière des rochers ou des ruines dont cette côte est semée, ils commencèrent contre nous un feu très meurtrier, car rien ne nous dérobait à leur vue. Tous les officiers de la compagnie de la légion étrangère furent mis hors de combat; les capitaines Marland et Béraud tombèrent frappés à mort par des coups de biscayens, car la ville tirait sur nous à mitraille; les trois autres reçurent de graves blessures, le capitaine Raindre, fils du général de ce nom, atteint d'un coup de feu au genou, dut subir l'amputation quelques heures après. Müller, l'interprète du prince, eut le pied fracassé par une balle; en un mot, ce fut une mêlée très chaude, mais, grace à l'énergie de nos braves grenadiers, elle ne dura pas long-temps, et les Arabes ne firent pas mine de résister à nos baïonnettes. M. le duc de Nemours donna dans cette circonstance des preuves de la plus grande bravoure et d'un imperturbable sang-froid; à coup sûr, aucun de nous ne fut plus exposé que lui, car il franchit un des premiers le parapet en briques, et se trouva presque seul au milieu des Arabes; heureusement qu'à la guerre ce ne sont pas toujours les plus intrépides que le feu de l'ennemi atteint de préférence, et le prince échappa sans blessure au plus grand danger qu'il ait couru dans cette campagne, où il les affronta tous.

Le fait est qu'il y eut plus de vingt hommes jetés sur le carreau en un instant.

Nous poursuivîmes les Kabyles au milieu des masures où ils s'étaient réfugiés; l'on en tua plusieurs; le capitaine de Mac-Mahon, aide-de-camp du gouverneur-général, reçut un coup de fusil tiré de si près, que son uniforme et sa chemise en furent brûlés; heureusement, la balle ne fit qu'effleurer les côtes. Après avoir culbuté et refoulé ces Arabes dans les ravins, il fallut remonter les escarpemens rapides où nous étions descendus, et cela au milieu de nos tirailleurs, parmi lesquels se trouvaient de jeunes soldats qui déchargeaient leurs fusils sans trop savoir sur quoi; je portais une redingote blanche imperméable par dessus ma pelisse de hussard, et je m'attendais à chaque instant à être pris pour un Arabe et traité comme tel. Cette affaire d'infanterie m'intéressa beaucoup; j'y fis une remarque générale, c'est que dans ces combats corps à corps le soldat est très grave, très attentif, et loin de s'étourdir par des cris ou une pantomime active, comme je m'y attendais, il tue son ennemi le plus sérieusement du monde. Il est impossible d'ailleurs de mieux mourir que ne meurent les Arabes : deux de ces braves sont acculés dans une masure, nous y entrons, Mac-Mahon et moi; ils tirent sur nous et nous manquent; mon compagnon donne un coup de pointe de sabre au premier, qui est renversé contre le mur, le second tombe percé de coups de baïonnette; ces deux malheureux, couchés à terre et rendant le dernier soupir, nous regardaient avec une fierté et un courage admirables. C'était un spectacle triste et noble à la fois.

Je remontais, assez difficilement d'ailleurs, sur ces pentes rapides, pour rejoindre le prince dont je m'étais un peu trop éloigné, quand je fus témoin d'un fait qui a laissé dans ma mémoire une trace douloureuse et ineffaçable. Un pauvre Kabyle blessé à mort était assis à terre, le dos contre un mur en ruines; des flots de sang s'échappaient d'une large blessure qu'il avait au côté. Plusieurs soldats en passant près de lui, pour l'achever sans doute et par humanité, lui avaient donné des coups de baïonnette. J'accourais pour essayer de sauver ce malheureux au moment où un voltigeur, qui lui avait appuyé son canon de fusil sur la poitrine, allait lâcher la détente. L'Arabe étend le bras alors, et détourne tout doucement l'arme homicide en disant avec un sourire presque bienveillant : *Barka, Franzouï, morto!* ce qui, en mauvaise langue franque et par l'expression qu'il y mit, voulait dire : « Merci, Français; j'en ai assez comme cela; ne brûlez pas inutilement votre poudre pour m'achever, car je suis mort. » Et en effet une seconde après il expirait.

Nous étions tous extrêmement fatigués de cette courte, mais rude affaire. La témérité du prince, dans cette circonstance, a été blâmée, je le sais, mais ce n'est certes point par les jeunes officiers de l'armée, auxquels un des fils du roi venait de donner l'exemple de la plus brillante valeur. Ce coup de collier produisit un excellent effet sur le moral de nos troupes que la persistance du mauvais temps, les longueurs du siége et les misères qui en étaient la suite commençaient à décourager. Il plut toute cette journée, et souvent à verse.

Le gouverneur-général, examinant, du haut de Coudiad-Aty, avec le prince et les généraux, les travaux exécutés ou en voie d'achèvement, eut l'idée de faire reconnaître la partie du chemin de Tunis où l'on voulait établir une nouvelle batterie de brèche : l'endroit désigné était à 150 mètres du rempart, et très exposé au feu de la place. Le gouverneur dit en conséquence au commandant de l'artillerie de charger un officier d'aller en mesurer la largeur; mais le général Valée répondit qu'il désirait ne pas exposer inutilement la vie d'un de ses aides-de-camp, que le chemin avait été toisé avant le jour, et qu'il était sûr qu'il y avait place pour quatre pièces de 24. Le général Damrémont fut un peu piqué de cette réponse, et chercha autour de lui quelqu'un à envoyer. M. le duc de Nemours ayant refusé à M. de Chabannes et à un autre de ses officiers la faveur d'aller faire cette reconnaissance, le capitaine Borel de Bretizel, attaché au général Perregaux, chef de l'état-major général, s'offrit et fut agréé. Il s'acquitta avec beaucoup de sang-froid de sa mission, fort périlleuse d'ailleurs, car il avait à parcourir deux fois, pour aller et revenir, un espace de plus de 300 mètres entièrement en vue et à demi-portée du rempart. M. Borel fit tout le trajet à pied et au pas, mesura la largeur de la route fort lentement, et revint de même, et cela en vue de toutes nos troupes, qui suivaient ses mouvemens avec une grande anxiété. Il eut le bonheur de ne pas être blessé, quoique les Arabes lui aient tiré au moins deux cents coups de fusil pendant ce petit voyage. C'était une honorable mission dont ce brave officier s'est acquitté avec éclat.

Sur notre route, en revenant au camp, nous trouvâmes une grande quantité de chevaux morts auxquels les Arabes avaient coupé les oreilles : c'était un trophée comme un autre, et qu'il leur était facile malheureusement de recueillir, car nos pauvres chevaux tombaient par douzaines.

Pendant la nuit, les troupes du génie, secondées par l'infanterie du Bardo, continuèrent à travailler à la place d'armes et à la fortifier; elles exécutèrent deux têtes de sape en sacs à terre. Ces travaux furent inquiétés par la fusillade, la mitraille et les sorties de la place que la

garde de tranchée repoussa à coups de baïonnette : le capitaine d'état-major d'Augicourt fut blessé dans une de ces rencontres. On continua également les autres batteries, et on poussa fort loin l'achèvement de la plupart des travaux.

Le lendemain, quand, suivant notre habitude, nous fûmes arrivés sur le Coudiad-Aty, nous aperçûmes sur notre gauche, dans la campagne, une nombreuse troupe d'habitans campée près de la ferme ou des jardins du bey. Nos lunettes nous permettaient de distinguer des chameaux, des mulets, des poules au milieu des tentes, et tout l'attirail d'un immense déménagement. Il paraît qu'une évacuation générale des bouches inutiles, des femmes, des enfans, des vieillards, avait été ordonnée par le *caïd-el-dar* (le gouverneur de la ville), et qu'en conséquence les habitans de Constantine que leurs affaires ou leurs devoirs militaires n'y retenaient pas étaient allés camper à une petite distance de leurs pénates, afin sans doute de pouvoir les retrouver sans trop de dérangement aussitôt que notre retraite, sur laquelle Achmet comptait positivement, se serait opérée. Une réunion considérable de Kabyles couvrait les collines du voisinage. Les Arabes en repos ont pour principe de ne jamais rester debout, et s'accroupissent aussitôt : quand deux amis se rencontrent dans la campagne, avant d'entamer leur conversation, ils commencent par s'asseoir. Aussi, lorsque les fantassins d'Achmet réunis attendaient le signal d'une attaque, ils se gardaient bien de rester sur leurs jambes, et les gazons, les rochers des éminences les plus rapprochées de nos positions, étaient, au moment d'une affaire, tous couverts de petites brioches blanches du plus singulier effet.

L'affaire de la veille, à ce qu'il paraît, avait dégoûté les Arabes d'en venir aux mains avec nous, aussi se contentèrent-ils toute la journée de tirer sur nos postes à d'assez grandes distances. Les batteries opposées au front d'attaque présentaient une apparence respectable. On avait armé celle de brèche de trois pièces de 24 et d'une de 16. Une autre, consistant en trois obusiers et une pièce de 16, était placée un peu au-dessus à gauche. Enfin, il y en avait une troisième en arrière, armée de deux mortiers de huit pouces.

A neuf heures, le feu de toutes ces batteries, joint à celui de la batterie royale du Mansourah, qui prenait de revers les défenses du front attaqué, commença avec un bruit terrible. L'effet de nos boulets de gros calibre sur la muraille ne tarda pas à être visible. Bientôt le rempart fut entamé; vers le soir, la démolition avait déjà sept mètres de largeur; la brèche commençait à se dessiner, mais elle présentait en-

core une pente raide et escarpée. La maçonnerie, en forts matériaux, était plus liée et meilleure qu'on n'avait présumé d'abord; on craignait qu'à cette distance de cinq cents mètres, avec quatre pièces seulement, et le petit nombre de coups qu'on avait encore à tirer, on ne pût faire en temps utile une brèche suffisante, et il fut décidé que la nuit suivante on transporterait les pièces à trois cent cinquante mètres plus loin, dans la place d'armes, à laquelle on ferait subir les changemens nécessaires. Cette décision se trouva justifiée quelques heures après par les détails que vint fournir au général en chef un Espagnol, déserteur des zouaves du bey, qui donna des renseignemens fort précis sur les abords du rempart que nous battions en brèche. « Cette brèche, nous disait-il, serait très difficile à couronner; elle était entourée de masures crénelées et de réduits d'où l'ennemi pouvait très bien la défendre. » L'assaut offrait des chances incertaines et pouvait être très meurtrier, si nos boulets et nos projectiles creux, en élargissant considérablement l'ouverture faite au rempart, et en adoucissant les talus, ne les rendaient pas facilement accessibles à notre infanterie.

Notre feu n'avait pas tardé à éteindre celui des pièces situées sur la muraille même que nous battions en brèche. Nos obus, bien dirigés, avaient rendu plusieurs des batteries supérieures inhabitables, et en avaient délogé les canonniers. Cependant l'assiégé ne cessait pas de répondre vivement, de ses casemates surtout, avec les pièces sur lesquelles notre feu n'avait pas de prise; il entretenait aussi par ses meurtrières et ses embrasures un feu nourri de fusils de rempart.

Nous passâmes deux heures environ dans la batterie de brèche, les deux états-majors réunis. On prétendait que la place n'était pas tenable pour un général en chef et pour le prince, et l'on ajoutait que certainement l'un ou l'autre serait bientôt tué, s'ils ne voulaient pas agir avec plus de prudence, ne se défilant jamais, et affectant de rechercher les endroits les plus dangereux. Je n'ai jamais, quant à moi, blâmé cette hardiesse, qui sied bien de temps en temps à des officiers-généraux chargés de commander aux plus braves troupes de la terre; mais je suis forcé de convenir que les projectiles de l'ennemi tombaient là comme la grêle. Heureusement que l'épaulement de la batterie était haut et solide. Chabannes s'amusa à aller s'asseoir à quelques mètres au-dessus de nous, trouvant sans doute qu'il y serait plus exposé encore.

Vers la fin de la journée, le général en chef, dont les instructions, à ce qu'on prétend, portaient d'éviter à tout prix l'assaut, et qui, d'après l'état des choses, avait quelques doutes sur l'issue d'une at-

taque de vive force, voulut tenter un dernier effort auprès de l'assiégé, et sommer Constantine de se rendre. Il écrivit en conséquence une lettre à Achmet-Bey et une autre au commandant des troupes dans la ville, où il les engageait à se soumettre pour arrêter l'effusion du sang et éviter les suites d'un assaut; mais ce n'était pas tout : il fallait faire parvenir ces lettres à leur destination, et c'était une mission délicate et pleine de danger que celle de se présenter aux avant-postes des Arabes, car on ne pouvait pas avoir l'assurance d'y être traité suivant le droit des gens. On demanda un homme de bonne volonté pour remplir les fonctions périlleuses de parlementaire. Il s'en présenta deux à l'instant; l'un était sergent dans la légion étrangère, l'autre, un jeune homme de vingt ans, Mahmoud, faisait partie du bataillon turc de Bône. Celui-ci fut préféré, parce qu'on pensa que, si des explications avec les habitans devenaient nécessaires, il serait avantageux que notre envoyé pût parler la langue du pays. L'évènement prouva qu'on avait eu raison.

Le jour commençait à baisser, il n'y avait pas de temps à perdre; on mit le jeune Arabe en route, tenant à la main un bâton auquel était attaché un mouchoir blanc qu'il agitait bien haut au-dessus de sa tête. En même temps, le général en chef, après une salve magnifique de toutes nos batteries, fit sonner par un trompette la cessation du feu. Les trompettes des autres batteries redirent cette sonnerie, qui fut répétée au loin par l'écho des montagnes; nous criâmes aux grenadiers du 47e qui étaient dans le Bardo, au-dessous de nous à notre droite, de laisser passer notre envoyé. C'était avec un vif intérêt que nous suivions du regard ce brave jeune homme dont la mort était bien probable, à ce que prétendaient les gens qui connaissaient les usages du pays, et l'on doit comprendre que nous ne le perdions pas de vue.

L'assiégé, voyant que nous suspendions notre feu, avait fait comme nous. Nous espérions en conséquence qu'il nous avait compris, et que notre parlementaire pourrait gagner sans danger une des portes de la ville. Il s'avançait donc hardiment en agitant son drapeau, quand un cri d'indignation s'éleva parmi nous. Des coups de fusil, tirés des embrasures de la place et dirigés sur Mahmoud, venaient d'interrompre le silence général, que notre anxiété et notre attention rendaient plus profond encore. Notre envoyé remuait en vain son drapeau; les sauvages à qui il avait affaire n'en tiraient sur lui qu'avec plus d'acharnement. Tout d'un coup nous croyons le voir tomber... Il est tué! s'écrie-t-on de toutes parts. Mais bientôt, malgré l'obscurité qui augmentait à chaque instant, nous reconnaissons que

Mahmoud, caché derrière un rocher, parlementait avec la place, et qu'à l'abri de la fusillade il cherchait, par des explications amicales, à faire comprendre la nature de sa mission toute pacifique. Nous entendions en effet que la conversation s'engageait entre notre envoyé, couché au milieu des pierres, et les Arabes du haut des créneaux de l'enceinte. Cependant les coups de feu se ralentissaient, et peu après ils cessèrent tout-à-fait. Mahmoud, encouragé sans doute alors par quelque déclaration venue de l'intérieur, se releva et s'approcha avec plus de confiance de la ville. On lui jeta une corde qu'il s'attacha autour du corps, et bientôt nous le vîmes hissé le long du mur, passer par-dessus le rempart et disparaître. Nous nous retirâmes alors au camp, un peu moins inquiets de la destinée de notre messager, craignant bien encore cependant de voir l'ennemi nous jeter sa tête le lendemain par dessus les murailles.

M. le duc de Nemours m'avait donné l'ordre de me rendre avant le jour, le jeudi 12, sur Coudiad-Aty pour y examiner l'état des travaux, afin de pouvoir lui en rendre compte à l'heure où il avait l'habitude de monter à cheval. Je pris avec moi un chasseur d'escorte, et nous nous lançâmes par une nuit des plus noires sur les chemins les plus horribles du monde. Il pleuvait d'ailleurs un peu pour rendre le *comfort* plus complet. Nos chevaux, avec leur instinct naturel, nous guidèrent sans y voir, sur cette route qu'ils avaient l'habitude de suivre tous les jours. Ce qui est remarquable, c'est que nous reçûmes en chemin le feu de toutes nos vedettes, dont pas une ne nous cria qui vive; heureusement qu'elles n'y voyaient pas plus que nous, de sorte que sur douze ou quinze balles envoyées à notre adresse, pas une seule ne nous atteignit. Quand je me doutais que nous approchions d'un de nos postes avancés, j'avais bien soin de siffler très haut quelque refrain national; mais la sentinelle, très endormie ou peu musicienne sans doute, ne nous en lâchait pas moins son inévitable coup de fusil. Mon chasseur, qui prétendait connaître parfaitement la route, au lieu de me conduire sur le Coudiad-Aty, me mena droit au Bardo.

J'entendais depuis quelque temps des détonations tellement fortes, que je m'imaginais que deux ou trois de nos bataillons de garde de tranchée avaient mission, pendant cette nuit, de nettoyer par le feu le plus vif les embrasures et les créneaux du rempart, car jamais feu de manœuvre n'avait été plus vif ni mieux nourri. Et cependant, en débouchant du Rummel, je reconnus qu'on ne tirait ni de la place d'armes ni de nos batteries; mais je vis sortir de toutes les fe-

nêtres donnant sur le front attaqué, de toutes les meurtrières, de toutes les embrasures de la ville, des fusées lumineuses qui me mirent au fait, et me prouvèrent que l'assiégé tentait un dernier effort désespéré pour gêner l'établissement de notre nouvelle batterie de brèche et empêcher nos travaux de communication. J'étais égaré au milieu d'une boue affreuse; il pleuvait à verse. Je donnai mon cheval à mon chasseur, qui ne savait plus où il en était, lui disant de chercher et de s'en tirer comme il pourrait, que, quant à moi, je gravirais à pied l'escarpement de Coudiad-Aty, et tâcherais de trouver mon chemin tout seul jusqu'aux batteries. J'étais désespéré et craignais de ne pouvoir m'acquitter de ma mission. Je cherchai donc à tâtons et parvins à me diriger tant bien que mal. Ce n'est qu'à grand'peine que j'atteignis la route de Tunis, après avoir roulé et glissé plus d'une fois sur ces pentes fangeuses où je ne voyais goutte. Le petit jour commençait à poindre quand j'arrivai aux batteries. Je me mis en rapport aussitôt avec M. de Salle, le major, qui chargea M. de Mimont, un des lieutenans de tranchée, de m'accompagner dans les travaux. Je trouvai le colonel Lamoricière avec les zouaves dans la nouvelle batterie de brèche et dans le boyau. Après avoir bien reconnu l'état des travaux, qui ne pouvaient pas être achevés avant midi, je revenais par le sentier de communication du génie, lorsque je m'y croisai avec le jeune Arabe, notre messager de la veille, qui remontait du Bardo, ne rapportant pas de réponse du bey. Je fus enchanté de le voir sain et sauf, et je le conduisis aussitôt à la tente du général Rulhières, où l'on fit venir un interprète. Nous sûmes alors par Mahmoud qu'il avait failli être massacré par le peuple, que les caïds l'avaient protégé et mis en sûreté en l'enfermant dans une maison après lui avoir pris ses lettres. Beaucoup de notables habitans de la ville étaient venus le voir et lui avaient tous énergiquement déclaré que leur intention était de mourir plutôt que de se rendre. Ils se moquaient de notre artillerie, disant que quelques heures de nuit leur avaient suffi pour réparer la brèche. « Les Français, ajoutaient-ils, n'ont plus de pain, plus de poudre; quant à nous, nous ne manquons pas de munitions. Bientôt l'armée des chrétiens sera forcée de battre en retraite comme l'année dernière. Alors des cavaliers plus nombreux que les sauterelles et que les grains de sable du désert viendront fondre sur elle et l'anéantir. » La confiance et l'exaltation paraissaient, en un mot, arrivés à leur paroxisme parmi les habitans de Constantine.

Pendant qu'on députait Mahmoud au général Damrémont, je repris la route du camp; mais, victime encore une fois de la maladresse de

mon guide, j'inclinai trop à droite. Je m'égarai et tombai dans une embuscade de quarante ou cinquante chevaux arabes, dont je me doutai heureusement assez vite pour avoir le temps de tourner bride sans perdre un instant, et pour me diriger par le chemin le plus court, à travers les montagnes, vers Sidi-Mabrouk. Avec tout autre cheval que le mien, je n'eusse peut-être pas tenté l'aventure, mais ce parti extrême me réussit. Les cavaliers ennemis ne nous poursuivirent pas longtemps; nous en fûmes quittes pour quelques coups de fusil et force apostrophes injurieuses. La partie, il faut en convenir, était trop inégale pour qu'il y eût de la honte à l'éviter.

Arrivé près du prince, je lui rendis compte du retour de Mahmoud, des dispositions que montrait la population de la ville; je lui parlai de l'état actuel de nos batteries; je me permis même d'ajouter que l'ancienne batterie de brèche étant désarmée, et que la nouvelle n'étant pas terminée encore, l'ennemi balayait impunément la route de Tunis avec les pièces de ses embrasures, que nous n'étions pas en état de contrebattre; que les boulets et les balles y tombaient à foison, que j'avais pu en juger par moi-même, et qu'en un mot, tant que notre feu n'aurait pas été ouvert, c'était s'exposer au plus grand péril et sans nécessité que d'aller visiter les batteries. Mon observation fut mal reçue. A ce moment même, le gouverneur-général montait à cheval pour se rendre à Coudiad-Aty, et secondait ainsi l'impatience du prince, qui s'empressa de le suivre. Je déplorai tout bas cette résolution, et je dis à mes camarades qu'avant peu un de nos officiers-généraux serait tué.

Le comte de Damrémont était vivement piqué qu'Achmet n'eût pas daigné lui répondre; il venait de faire parler Mahmoud, notre messager, et l'espoir d'un accommodement vers lequel ses instructions lui enjoignaient de tendre par tous les moyens possibles s'évanouissait à ses yeux; il n'y avait plus à douter désormais de l'acharnement avec lequel l'ennemi était résolu à se défendre. Les véritables dispositions des Arabes apparaissaient clairement à notre général en chef; or, chez les natures énergiques et généreuses, le mécontentement et l'impatience se manifestent souvent à la guerre par des actes de témérité. Le matin du 12 octobre 1837, il se passa à coup sûr quelque chose de semblable dans l'esprit de notre infortuné gouverneur-général.

Ce jour-là, au lieu de prendre la route ordinaire et de faire un détour à gauche, ainsi que nous en avions l'habitude, en suivant le chemin de Tunis, après avoir passé le Rummel, nous tournâmes à droite

et longeâmes la pente de la colline qui fait face à la ville. C'était défier l'adresse des artilleurs d'Achmet, qui n'étaient pas à plus de cinq cents mètres de nous. Cependant la longue file de chevaux que les états-majors réunis formaient en marchant l'un derrière l'autre dans l'étroit sentier où nous étions engagés ne fut pas entamée par les boulets de la place; ils passèrent tous au-dessus de nos têtes, les canonniers turcs n'ayant pas eu le temps de rectifier le pointage de leurs grosses pièces de rempart. Lorsque nous eûmes rejoint la route de Tunis, nous mîmes pied à terre, et le général Damrémont, ayant à sa gauche M. le duc de Nemours et près de lui les généraux Rulhières, Boyer et Perregaux, s'avança lentement dans la direction de l'ancienne batterie de brèche. Je marchais immédiatement derrière lui avec le capitaine Pajol, attaché à son état-major; d'autres officiers nous suivaient. Quelques soldats qui travaillaient dans la batterie et nous voyaient venir à eux en descendant, nous crièrent que le feu de trois pièces situées à la droite de la porte Bab-el-Oued balayait la route où nous nous trouvions, et nous engagèrent vivement à nous écarter un peu. On ne tint pas compte de leur avis, et nous fîmes halte en cet endroit. Il était neuf heures; M. de Damrémont regardait avec une lorgnette du côté de la ville en s'entretenant avec le prince, quand un boulet qui ricocha à quelques pas devant eux vint le frapper en plein dans le flanc gauche, au-dessous du cœur; nous entendîmes le bruit sourd que fit le projectile en atteignant le malheureux gouverneur; il tomba aussitôt à la renverse raide mort; il avait été traversé de part en part.

L'armée sentit bien vivement cette perte; j'en fus moi-même profondément affecté. Le comte de Damrémont était très courageux; il s'exposait tous les jours comme un simple soldat; ses manières douces et agréables lui avaient gagné le cœur des officiers qui servaient sous ses ordres. Une action très simple en elle-même, un fait dû au hasard, et dont je ne parlerais pas si je pensais y avoir le moindre mérite, m'avait valu, je crois, sa bienveillance particulière. Dans les premiers jours du siége, pendant l'établissement des batteries, j'étais sur le Mansourah occupé à faire un croquis de la place, quand le gouverneur-général vint à passer, et, avec son affabilité ordinaire, voulut voir mon dessin; je le lui présentai. Sur ces entrefaites, une bombe tomba près de nous; aussitôt tout ce qui était là, officiers et soldats, se jette à terre, ainsi que cela était ordonné et ainsi que nous le faisions tous les jours. J'avoue que j'eusse préféré en ce moment la position horizontale à toute autre; mais, obéissant à un sentiment instinctif de respect et d'amour-propre que l'on comprendra peut-être, j'eus honte d'in-

terrompre ma conversation avec le général en chef, et je ne bougeai point; lui-même, qui, dans ce moment de prostration générale, avait fait involontairement un mouvement presque imperceptible, se raidit encore plus en me voyant debout, jaloux, comme on pense, de ne pas être en reste avec moi. La bombe éclata sans blesser personne. Quoique le brave gouverneur ne fût certes pas à cela près, je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il m'avait su gré du fait.

Le comte de Damrémont avait fait les guerres de 1806 et 1809 à la grande armée et en Dalmatie, celles de 1811 et 1812 en Espagne et en Portugal, et enfin les campagnes de 1813 et de 1814 à la grande armée; il avait commandé une brigade d'infanterie dans l'expédition d'Afrique en 1830, et avait été nommé lieutenant-général le 13 décembre de la même année; enfin le 15 septembre 1835, le roi l'avait nommé pair de France et l'avait appelé, le 12 février 1837, au gouvernement de l'Algérie. Le jour de sa mort, il ne portait pas le chapeau d'officier-général qu'il avait d'ordinaire; il était coiffé du képi africain, et avait par-dessus son uniforme un burnous brun. Il est mort de la mort des braves, sans prononcer un mot; il a été comme frappé de la foudre.

Le général Perregaux, chef d'état-major, en proie à la douleur la plus vive, s'était jeté sur le corps inanimé de son général; une balle vint le frapper presque au même instant dans le haut du nez, et se logea entre ses deux sourcils; en même temps un artilleur avait auprès de nous le bras fracassé par un obus. Après le premier moment de stupeur, on emporta le malheureux général, et nous nous éloignâmes de cette maudite route que les boulets de la batterie Bab-el-Oued continuèrent de sillonner toute la journée. Un conseil s'assembla aussitôt, et il fut décidé que M. le comte Valée prendrait le commandement de l'armée. Le lieutenant-général Trézel, à qui, suivant quelques personnes, le commandement suprême devait revenir, en raison de ce que le lieutenant-général Valée appartenait à une arme spéciale, n'éleva aucune réclamation; aussi modeste que brave, il s'inclina devant l'âge et l'expérience de l'ancien commandant de l'artillerie de l'armée de Catalogne.

Le feu de la nouvelle batterie établie dans la place d'armes s'ouvrit à une heure; les obus tirés des autres batteries adoucirent le talus de la brèche et ruinèrent les maisons qui étaient en arrière, afin d'empêcher l'ennemi de s'y retrancher avec sécurité. — Dans la journée, un envoyé d'Achmet s'était présenté à nos avant-postes porteur d'une lettre du bey; il fut amené les yeux bandés au quartier-général, et

placé sous bonne garde dans le marabout de Coudiad-Aty. Je fus commis à sa surveillance, avec recommandation d'éviter soigneusement qu'il pût communiquer avec personne. Achmet n'était pas dans la ville; depuis plusieurs jours, il campait sur la montagne aux environs avec sa cavalerie; c'est pourquoi il n'avait pas répondu la veille à la lettre du gouverneur. Comme j'avais un encrier et du papier, les interprètes et moi nous nous retirâmes dans un coin du marabout, et j'écrivis en français sous leur dictée la traduction de la réponse du bey. Je l'ai conservée, et je la reproduis ici littéralement; on verra qu'elle ne laissait pas d'être assez habile.

« Un de vos envoyés a été soustrait hier par les principaux chefs de Ksentina à la fureur de la populace, qui ne comprend pas les affaires; soyez sans inquiétude sur sa vie, il ne lui sera fait aucun mal. Cessez votre feu et votre bombardement qui effraie le pays, et dans vingt-quatre heures je vous enverrai un personnage sage avec lequel vous pourrez traiter de la paix, pour terminer cette guerre d'où il ne résulte aucun bien. »

Achmet voulait évidemment gagner du temps, mais nous sentions que nous n'en avions pas à perdre; aussi le général Valée chargea-t-il l'envoyé du bey de lui rapporter une réponse conçue à peu près en ces termes : « Si vous voulez sincèrement la paix, ouvrez-moi les portes de votre ville, car je suis résolu à ne traiter avec vous que dans Constantine. » On continua à pousser vigoureusement le feu tout le jour. A six heures du soir, la brèche parut dans un tel état qu'on jugea que l'assaut pourrait avoir lieu le lendemain matin. L'ennemi, pendant cette journée, ne tenta aucune sortie; il est présumable que Ben-Aïssa, gouverneur de la place, s'attendant à nous voir bientôt donner l'assaut, ménageait sa poudre et les forces de ses soldats.

Malgré le ton pacifique de la lettre d'Achmet et l'effet qu'on pouvait encore attendre de la réponse du général Valée, on poursuivit sans interruption le feu pendant toute la soirée. L'artillerie reçut l'ordre de le continuer toute la nuit pour nettoyer le plus possible les meurtrières et les embrasures du front d'attaque, élargir la brèche, et en tenir l'ennemi éloigné, dans le cas où il essaierait, ce qui n'était pas douteux, de la réparer ou d'y construire des traverses soutenues de sacs à terre, comme il avait déjà fait la nuit précédente. Dans ce but, nos canonniers eurent pour instruction de tirer à des intervalles inégaux. L'assaut devait être donné le lendemain à la pointe du jour; on arrêta toutes les dispositions, et on forma trois colonnes d'attaque, qui devaient agir successivement.

A en juger par le feu énorme de l'assiégé, nous pouvions nous attendre à trouver sur la brèche une résistance désespérée. M. le duc de Nemours envoya chercher à Sidi-Mabrouk une partie de ses gens, et nous nous établîmes avec lui dans le marabout de Coudiad-Aty, celui qui était le plus à droite au-dessus de la batterie de brèche. Nous y dînâmes, et nous nous étendîmes entre les tombeaux pour y passer la nuit. Le prince et les deux lieutenans-généraux couchèrent dans le petit réduit couvert, et les officiers en dehors. Nous dormîmes à merveille, malgré les détonations de toutes les batteries au-dessus desquelles nous étions établis, et sans égard pour les bombes, les obus et les fusées à la Congrève dont les trajectoires bruyantes et lumineuses passaient par-dessus nos têtes.

Le vendredi 13, à trois heures du matin, les capitaines Boutant, du génie, et de Garderens, des zouaves, eurent l'honorable mission d'aller reconnaître la brèche et de s'assurer si elle était praticable. La clarté de la nuit rendait cette mission des plus périlleuses. Ces deux officiers s'en acquittèrent heureusement; ils gravirent le talus, le redescendirent et revinrent à la batterie de brèche sans avoir été blessés. M. de Garderens avait déchargé un pistolet qu'il avait à la main sur le haut de la brèche, et presque au même instant ce pistolet fut cassé par une balle. On arrêta le feu de nos batteries pendant le temps nécessaire à cette reconnaissance. De la batterie de brèche au rempart, il y avait environ 150 mètres; le temps de parcourir cette distance, de gravir le talus, de le redescendre et de revenir en courant, ne dut guère prendre plus de cinq minutes.

Vers trois heures et demie du matin, l'assiégé recommença à tirer plus fort que jamais. Le temps était froid; nous nous réunîmes auprès d'un petit feu que les cuisiniers du prince avaient allumé dans un des coins du marabout, et nous déjeunâmes avec du café. A cinq heures, tout le monde descendit successivement et sans bruit. En arrivant dans la communication et dans la place d'armes, que les ombres portées rendaient très obscures, nous fûmes étonnés d'abord de les trouver entièrement dégarnies de troupes; mais les premières colonnes d'assaut, qui y étaient déjà réunies, étaient couchées à terre en silence, et nous vîmes bientôt que loin d'être seuls, nous nous trouvions au contraire en très bonne et très nombreuse compagnie. Le prince, les officiers-généraux et l'état-major, s'assirent dans un petit enfoncement à la gauche de la place d'armes, et à côté de la première pièce de 24 de droite. L'épaulement nous défilait des feux de la place; il faisait encore nuit.

Quarante sapeurs et mineurs dirigés par 4 officiers du génie, 300 zouaves et les deux compagnies d'élite du bataillon du 2e léger formaient la 1re colonne d'assaut, sous les ordres du colonel de Lamoricière. Ce vaillant officier causait gaiement avec nous, et assurait qu'il arriverait à la brèche sans qu'on lui tuât un seul homme; en effet, les feux obliques de l'ennemi n'étaient pas très redoutables, et l'assiégé, ignorant d'ailleurs le moment précis où la 1re colonne s'élancerait, n'était pas préparé à la recevoir. On ne doit pas perdre de vue que nos canonniers et nos carabiniers devaient faire jusqu'au dernier moment contre les embrasures et les meurtrières du rempart un feu de mousqueterie et de mitraille fort gênant pour les tirailleurs ennemis; entre le moment où le feu de nos batteries cesserait et celui où l'ennemi rassuré serait en état de garnir suffisamment le rempart, la 1re colonne avait le temps de couronner la brèche, sans courir de grands dangers. Une fois, par exemple, le signal donné, le rôle de notre artillerie cessait, et c'était à notre infanterie de faire le reste.

Les officiers du prince avaient tous brigué l'honneur de monter à l'assaut avec la 1re colonne. M. le duc de Nemours accorda cette faveur au lieutenant-colonel de Chabannes comme au plus élevé en grade, il adjoignit le chef d'escadron Dumas à la 2e colonne, et moi comme capitaine à la 3e.

C'était une heure solennelle. Nous étions tous assis et serrés les uns à côté des autres dans l'obscurité; on parlait bas, et il serait difficile de rendre les sifflemens de tout ce qui passait au-dessus de nous; car, indépendamment du feu de la place, toutes nos batteries, échelonnées les unes au-dessus des autres, ne cessaient pas de tirer. Le moment approchait; toutes les dispositions prises, il fallait s'élancer, parcourir le glacis au pas de course, et gravir la brèche, qui, comme je l'ai dit plus haut, avait été reconnue praticable. A cet instant, le prince envoya Dumas au Bardo porter un ordre à la 3e colonne, et, peu de minutes après, on vint chercher pour lui le chirurgien-major Baudens; notre pauvre camarade avait été atteint d'une balle. Je réclamai et j'obtins la faveur de le remplacer auprès du colonel Combes, commandant la 2e colonne, et le capitaine d'Illiers, moins ancien que moi, prit alors ma place auprès du colonel Corbin.

Quelques minutes furent encore employés à préparer un drapeau tricolore et des sacs à poudre pour les sapeurs du génie. Je me souviens qu'en ce moment quelqu'un s'écria : « Tiens, Curnieu vient d'avoir la tête emportée par un boulet! » C'était un des canonniers de la batterie qui, en effet, avait été décapité complètement. Je prenais intérêt à en-

tendre causer les zouaves qui faisaient partie de la colonne d'attaque et attendaient gaiement le signal de l'assaut; les plaisanteries et les bons mots se succédaient sans interruption dans leur conversation fort animée. La plupart de ces intrépides soldats étaient Parisiens; on ne s'en serait pas douté à voir leurs grandes barbes et leurs turbans, insignes de la compagnie d'élite à laquelle ils appartenaient.

« Commandant, dit enfin le général Valée au chef de la batterie, vous allez continuer le feu pendant quelque temps encore, et vous le cesserez au signal que je vous en donnerai; puis, M. le duc de Nemours lancera la première colonne d'assaut. — Mais, mon général, répondit M. d'Armandy, j'ai brûlé tout ce que j'avais de poudre..... Il ne me reste même plus qu'un seul canon chargé. » Nous nous regardâmes tous alors en faisant un peu la grimace. « Eh bien! tirez-le, dit le vieux général, et après cela..... en avant! car il n'y a pas de temps à perdre! » La pièce de 24 fit des façons, et le premier servant de droite s'y prit à trois reprises différentes sans parvenir à allumer l'étoupille, ce qui fut cause que M. d'Armandy, impatienté, lui arracha la lance des mains et mit lui-même le feu à la pièce.

Ainsi, nous avions consommé tous les approvisionnemens de notre artillerie, nos chevaux mouraient de faim, et il ne restait aux hommes que du biscuit pour quatre jours. Telle était notre terrible situation à ce moment; nous en sentîmes bien toute la gravité. De la prise de Constantine dépendait non-seulement notre gloire, mais l'existence de l'armée. Si nous étions repoussés, comme l'année précédente, il fallait battre en retraite, abandonner notre matériel, notre parc de siége, nos blessés, nos malades, et, laissant nos chevaux que nous n'avions plus le moyen de nourrir, revenir tous à pied, généraux, officiers et soldats, jusqu'au camp de Medjez-el-Hammar, harcelés et poursuivis sans doute par l'innombrable cavalerie d'Achmet et par les fantassins victorieux de Ben-Aïssa. La perspective d'un pareil revers ranima les forces de nos soldats épuisés par les veilles et les travaux du siége; ils savaient que derrière ces murs le repos et l'abondance les attendaient; tout le monde prit pour devise vaincre ou mourir, et les pauvres fiévreux eux-mêmes devinrent des héros.

Il était sept heures; il faisait jour. M. le duc de Nemours éleva un mouchoir, la première colonne d'assaut sortit de la batterie par un passage qu'on avait préparé d'avance et s'élança. Le colonel de Lamoricière et le chef de bataillon du génie Vieux étaient en tête. Le tambour battait la charge. Quel moment! A travers les embrasures nous les regardions avec une anxiété inexprimable; ils avaient traversé ra-

pidement l'espace qui les séparait de la brèche, et n'eurent que deux hommes blessés en route : l'ennemi avait été surpris. Lamoricière, sur le haut du rempart, agitait notre drapeau tricolore; pendant ce temps le reste de la colonne suivait, traversait le glacis et gravissait la brèche. Ce fut un enthousiasme, un bonheur inexprimable pour tous, et des cris de *vive le roi* répétés par toutes les bouches.

Alors la deuxième colonne s'ébranla. Commandée par le colonel Combes du 47e, elle était formée de la compagnie franche du 2e bataillon d'Afrique, de 80 sapeurs dirigés par 5 officiers du génie, de 100 hommes du 3e bataillon d'Afrique, de 100 hommes de la légion étrangère et de 300 hommes du 47e régiment. Je partis avec cette colonne (1); nous traversâmes en courant le glacis, nous marchions par files et j'étais sur le flanc droit de la colonne. Le trajet se fit assez heureusement; deux hommes seulement furent tués, trois blessés vinrent tomber au pied de la brèche. J'étais très faible; assez malade des entrailles depuis long-temps, je ne prenais presque aucune nourriture; aussi arrivai-je fort essoufflé au bas de l'escarpement.

On a souvent entendu parler d'une brèche, de monter à l'assaut; je déclare que ce n'est pas chose aisée, matériellement parlant. Qu'on se figure, en effet, de gros cubes en pierre de taille, des débris de maçonnerie, au milieu d'une immense quantité de fragmens de bois, de poutres, le tout supporté non par de la terre, mais par de la poussière, sur un talus extrêmement rapide, et l'on comprendra comment j'ai pu tomber trois fois avant d'en atteindre le sommet; j'ai été la première fois culbuté par un pauvre sapeur du génie qu'une balle avait atteint en pleine poitrine, et qui en expirant vint à rouler sur moi. Enfin j'arrivai en haut, et je m'y assis pour respirer un moment, car j'étais accablé de fatigue. Le baron Frossard, officier de la garde nationale de Paris, qui était attaché au colonel Combes, vint à moi, croyant que j'étais blessé, et reçut lui-même, en me parlant, une balle à la main. Au moment où je me relevais, une détonation épouvantable se fit entendre sur la droite; elle jeta la plus vive inquiétude parmi nos hommes, qui pensèrent aussitôt que la brèche était minée, que l'assiégé faisait jouer successivement tous ses fourneaux, et que nous allions sauter. Un torrent de soldats repoussés par l'explosion, saisis de surprise et surtout d'horreur à la

(1) Un capitaine Russell, officier anglais au service d'Autriche, fut, de tous les étrangers qui avaient eu la permission de faire la campagne avec l'armée, le seul qui monta à l'assaut. Je me souviens de l'avoir vu arriver en même temps que nous sur la brèche. Il avait un uniforme blanc avec un collet vert.

vue des affreux effets de la commotion et de la poudre, se précipitèrent sur le haut de la brèche, faisant mine de tout abandonner et de revenir à la batterie. Ce fut un moment bien critique, et si les officiers n'avaient pas réussi à remonter par leur exemple et leurs exhortations le moral des troupes un instant ébranlé, une affreuse catastrophe aurait pu succéder à cette déroute. On se porta de nouveau en avant pour occuper les maisons en ruines et les décombres en arrière de la brèche. La cause de l'explosion ne tarda pas à être connue; l'ennemi, en se retirant, avait mis le feu à un magasin de batterie situé un peu à droite à l'entrée de la rue du Marché; c'est ce qui avait produit la détonation, et les effets terribles que nous avions sous les yeux. Le chef de bataillon de Sérigny était écrasé sous les décombres; de malheureux soldats, noirs comme des nègres, aveuglés par la poudre, venaient à nous les bras ouverts en poussant d'affreux hurlemens, la plupart avaient la figure en lambeaux; des officiers de mes amis me parlaient sans que je pusse les reconnaître. C'était un spectacle hideux et déchirant. Nous marchions sur les corps des mourans, dont le haut de la brèche était entièrement couvert. Le capitaine de Garderens, l'épaule droite ouverte par une énorme blessure, était assis le dos tourné à la ville, il avait en outre deux autres coups de feu dans le corps; le colonel de Lamoricière était grièvement blessé; le commandant Vieux, les capitaines du génie Hackett, Potier, Leblanc, les officiers de zouaves Sanzai, Demoyen, et tant d'autres, étaient tués ou blessés à mort. Au milieu de cette scène d'horreur, oserai-je dire que je fus frappé par l'odeur délicieuse qui s'exhalait des décombres au milieu desquelles nous nous trouvions? Nos boulets et nos obus étaient, à ce qu'il paraît, venus tomber au milieu d'une suite de boutiques attenant au bazar et qui régnaient derrière la courtine de Bab-el-Gharbia, de sorte que les objets de mercerie, les étoffes, les flacons d'essences bouleversés ou brisés par nos projectiles, répandaient au loin dans l'air les parfums les plus agréables.

Nous ne savions comment nous éloigner de cette maudite brèche; la seule issue par laquelle nous pussions pénétrer dans l'intérieur de la ville et qu'avait suivie la 1re colonne, était obstruée par les ruines, embarrassée par les cadavres ou par les malheureux brûlés qui se traînaient dans cet étroit passage; il fallut bien du temps pour le déblayer. En attendant, nous piétinions sans pouvoir faire un pas; nous cherchions à avancer à droite, à gauche, dans les caves, sur les toits: partout nous étions arrêtés, partout nous recevions des coups de fusil. Enfin, les sapeurs du génie parvinrent à élargir quelques trouées, à

retrouver une ou deux ruelles par lesquelles on se glissa un à un, et où il fallait encore marcher avec précaution sous peine d'y être écrasé. « Ne battez plus la charge, criaient aux tambours des zouaves des soldats engagés dans un de ces étroits couloirs, vous nous faites étouffer! » Et, en effet, animés par ce son entraînant, nos braves poussaient leurs camarades sans se soucier de savoir s'il leur était possible d'aller en avant. La troupe qui couronnait la brèche était réunie dans un petit espace, et offrait par conséquent beaucoup de prise au feu de l'ennemi, dont les balles pleuvaient sur nous. L'intrépide colonel Combes, l'épée à la main, debout sur un pan de mur en ruine, semblait défier la mort. Une maison très élevée (1) et en vieille maçonnerie fort solide, située heureusement à la droite, nous défilait des feux de la caserne des janissaires, qui autrement auraient plongé sur nous, et nous auraient fait un mal incalculable. J'essayai de pénétrer, avec quelques hommes, sur le rempart en contournant cette maison, mais nous dûmes y renoncer; à peine en avait-on doublé le coin et débouchait-on dans le chemin de ronde, qu'on se trouvait sous le feu des fenêtres de la caserne, qui n'était pas soutenable. Trois hommes y furent tués et d'autres blessés en n'avançant pas de plus de dix pas. Il fallut alors chercher de nouveau à pénétrer dans l'intérieur de la ville; nous y réussîmes enfin, mais, en vérité, je ne sais pas comment: tout ce que je puis dire, c'est que nous marchions au milieu des décombres, en passant de masures en masures, en tuant les Arabes qui les défendaient, quand nous pouvions les voir, et en perdant nous-mêmes du monde. Je me rappelle qu'après la prise de la ville, je voulus retrouver la route que j'avais suivie dans ce dédale, et par laquelle j'étais enfin parvenu au bazar; cela me fut impossible.

Quand j'arrivai à l'entrée de la ruelle du bazar, le colonel Combes, à la tête d'une compagnie de son régiment, venait d'enlever une barricade; déjà blessé au cou sur le haut de la brèche, il fut frappé en ce moment pour la seconde fois. Ce héros me dit adieu. Ses lèvres, en me parlant, étaient toutes couvertes de sang. « Vous êtes blessé, mon colonel! m'écriai-je. — Oui, répondit-il avec le plus grand calme, avec la plus grande sérénité; j'ai reçu deux blessures... la seconde est mor-

(1) Si l'assiégé avait eu l'idée de percer des meurtrières dans la partie de cette solide construction qui avait vue sur la brèche, et qu'on ne pouvait tourner, s'il y avait placé une ou deux pièces légères chargées à mitraille, ou même seulement des tirailleurs, je crois qu'après les éboulemens, suites de l'explosion, qui obstruèrent les abords de la rue du Marché, nous n'aurions pas pu tenir un instant sur la brèche, et la ville alors n'était pas prise.

telle. » Une balle ennemie l'avait traversé de part en part au moment où il enlevait la barricade. L'assiégé avait étendu, au-dessus de la ruelle garnie de boutiques latérales où nous nous trouvions, une espèce de toit en claies d'osier destiné sans doute à garantir ce passage, seul moyen de communication de l'intérieur de la ville avec les batteries, des éclats de pierre et des platras que nos projectiles faisaient voler de tous côtés. Ce léger blindage avait aussi pour objet de masquer les fenêtres d'une grande maison située à cheval sur la rue qui la traversait, et où des Arabes embusqués pouvaient tirer sur notre infanterie au jugé en perçant les minces couvertures que je viens de décrire. Des grilles faisant saillie en dehors défendaient les fenêtres de cette maison. On avait eu la précaution d'élever sur leur appui intérieur des tas de pierres rondes qui garnissaient la baie jusqu'à une hauteur suffisante. Les tirailleurs kabyles, défilés ainsi de notre feu derrière ce double abri, passaient leurs longs fusils à travers les interstices des pierres, et aussitôt qu'ils croyaient l'étroite rue du bazar bien remplie par nos hommes, ils faisaient pleuvoir sur eux une grêle de balles. A chaque instant nos braves soldats s'élançaient dans ce couloir obscur en criant : En avant! mais la plupart, arrêtés dans leur élan par le plomb de l'ennemi, tombaient sans vie, ou en poussant des cris que leur arrachaient leurs blessures. Ceux qui, plus heureux, pouvaient sans être atteints parcourir tout le bazar et parvenir jusqu'à la maison, étaient alors exposés à découvert au feu de ses meurtrières; arrivés au passage voûté de la rue, ils en ébranlaient vainement la porte, qui était barricadée et qui résistait à leurs efforts.

Ce bazar où nous étions n'avait pas plus de quatre pieds de largeur; il était littéralement encombré par les morts et les blessés. C'était un spectacle lamentable, une scène d'horreur et de sang qui sera toujours présente à ma mémoire; mais aussi je ne saurais en quels termes exprimer mon admiration pour ces jeunes soldats qui couraient à la mort comme des lions, malgré ce que nous pouvions dire pour modérer leur ardeur. J'en étais ému jusqu'aux larmes : avec une race d'hommes pareils, que ne serions-nous pas capables d'entreprendre! Non, la France n'est pas dégénérée : j'en appelle aux vieux militaires qui ont pu voir notre infanterie combattre à Coudiad-Aty, sur la brèche et dans le bazar de Constantine, qu'ils nous disent si elle s'est montrée inférieure aux héroïques phalanges de la république et de l'empire! Notre général en chef, en parlant de la journée du 13 octobre 1837, n'a-t-il pas dit : « C'est une des actions de guerre les plus remarquables dont j'aie été témoin dans ma longue carrière? »

La prise de Constantine a été le résultat de deux opérations partielles et simultanées : l'attaque de droite, savoir l'occupation de la rue du Marché ou du bazar, et l'attaque de gauche sur la porte El-Djedid. Ces deux opérations se sont subdivisées elles-mêmes en une foule de combats partiels, isolés, invisibles les uns pour les autres, et concourant au but commun. Si l'on en excepte la rue du Marché, qui d'ailleurs était extrêmement étroite, dans presqu'aucun des lieux où l'on s'est battu, on n'avait d'espace devant soi; on cheminait dans des impasses tortueuses de 50 à 60 centimètres de large, de 20 à 30 pas de longueur, souvent barrées par des obstacles; on perçait des murs, on délogeait l'ennemi des chambres où il se défendait; puis on descendait par un escalier dans une petite cour pour en ressortir de même en sapant les murailles. Constantine, ville de vingt-cinq mille ames, n'était, à proprement parler, lorsque nous l'avons attaquée, qu'un immense pâté de maisons traversé seulement par deux ruelles, celle du Marché et celle de la porte d'El-Gharbia; on sait que cette dernière était éloignée de nos attaques, et n'a pu nous servir. Il faudrait donc une foule de récits semblables au mien pour qu'on pût savoir exactement ce qui s'est passé dans la ville depuis sept heures du matin jusqu'à onze heures, moment où le feu a cessé.

Pendant que nous nous brisions, le colonel Despinoy et moi, avec une centaine d'hommes du 47e, contre des obstacles insurmontables, les sapeurs du génie, en perçant des murs, en cheminant de chambre en chambre, de maison en maison, étaient parvenus d'abord à tourner un minaret qui plongeait sur la ruelle du Marché et nous blessait du monde; ils l'avaient fait évacuer par des Turcs qui y étaient postés. Ensuite, à notre insu, ils s'étaient emparés, avec de l'infanterie et par derrière, de la grande maison qui nous barrait le passage, et dont le feu cessa tout à coup : on y surprit et on y tua beaucoup d'Arabes à coups de baïonnette. Alors l'ennemi, qui nous voyait gagner du terrain de tous côtés par ces sapes habilement dirigées, craignant que toute retraite ne vînt à lui être coupée, abandonna la grande caserne des janissaires. La porte du bazar venait d'être enfoncée; nous nous précipitâmes en avant, chassant devant nous les Arabes à coups de fusil; nous occupâmes quelques maisons, et plaçâmes des postes à une grande distance dans l'intérieur de la ville.

Cependant la troisième colonne d'attaque arrivait et couronnait la brèche; elle se jeta aussitôt sur le rempart de droite, le suivit dans sa longueur, parvint sans coup férir à la porte El-Gharbia, dont elle fit sauter les serrures et qu'elle ouvrit. Alors les 11e et 17e régimens pé-

nétrèrent dans la ville par une longue rue qui part de cette porte. L'attaque de gauche avait également réussi. Les sapeurs, ouvrant des passages à l'infanterie, avaient occupé successivement tous les abords de la porte El-Djedid, non sans livrer à chaque pas les combats les plus acharnés, et après s'être emparés de la porte ils l'avaient ouverte. Dès ce moment la fusillade cessa, et l'ennemi ne fit plus de résistance. Le général Rulhières avait marché sur la kasbah, dont le commandant se rendit en lui présentant la crosse de son pistolet. Il était environ onze heures.

Alors je descendis par la brèche, et je courus dans la batterie auprès de M. le duc de Nemours pour lui faire part des évènemens qui s'étaient accomplis dans l'intérieur de la ville, et qui lui étaient encore inconnus. Deux habitans notables qui se présentèrent, conduits par des soldats, peu de temps après, confirmèrent cette glorieuse nouvelle. En proie à la plus grande frayeur, ils apportaient un papier sur lequel était écrit sans doute quelque chose comme une capitulation; mais les pauvres gens arrivaient un peu tard. Au surplus, les ordres les plus sévères avaient été donnés, et aucun excès ne vint ternir notre victoire.

Je ne sache pas qu'il puisse y avoir sur cette terre une satisfaction plus fière, plus passionnée et plus émouvante à la fois, que celle que j'éprouvai lorsque, serrant la main de notre jeune et brave général, j'eus l'honneur de lui annoncer le premier que nous étions maîtres de Constantine.

LE PRINCE DE LA MOSKOWA.

LE

MONDE GRÉCO-SLAVE.

LES DIÈTES DE 1844 DANS L'EUROPE ORIENTALE.

SITUATION DES PARTIS, TENDANCES NOUVELLES, RÉFORMES POLITIQUES EN HONGRIE, EN ILLYRIE, EN GRÈCE, EN BOHÊME ET EN POLOGNE.

Les peuples de l'Europe orientale ont eu souvent à se plaindre de la sévérité avec laquelle on les jugeait parmi nous : on oublie les obstacles qu'ils ont à vaincre, les embarras qui retardent leur marche, et parce qu'ils se développent trop lentement au gré de notre impatience, on se détourne d'eux avec dédain, on se hâte de les déclarer immobiles. C'est là un préjugé déplorable contre lequel nous ne nous lasserons pas de combattre. Est-il étonnant que des sociétés déchues, qui, après un long asservissement, renaissent à la vie politique, ne puissent marcher dans leur voie nouvelle sans hésitation et sans tâtonnemens? Ces peuples sont aujourd'hui pour eux-mêmes, comme pour les autres nations, l'objet d'une telle défiance, que leur premier mouvement les porte à s'isoler du monde entier, qui leur apparaît comme un ennemi. Leur unique désir serait de se clore dans leur foyer, ou du moins de se concentrer dans leur race. Aussi l'initiation de ces

tribus à la vie sociale est-elle une œuvre longue et pénible; elle ressemble en tous points à l'éducation de l'enfance. Comme la première action d'un nouveau-né est de se saisir en quelque sorte lui-même, d'essayer ses membres, et de chercher instinctivement les limites de son être, pour s'assurer qu'il existe, de même en est-il pour la plupart des peuples nouveaux que nous avons désignés sous le nom général de peuples gréco-slaves.

L'histoire des nationalités gréco-slaves, durant ces dernières années, se résume tout entière dans un double mouvement de concentration et d'épuration. Elles ont voulu, d'un côté, exclure les élémens étrangers, qui ont jusqu'à présent étouffé dans ces contrées l'essor du génie national, de l'autre combiner et fondre en un tout compacte les élémens indigènes encore désunis. Ainsi absorbé dans une double tâche, chacun de ces corps sociaux, qu'a dissous une conquête ou ancienne ou récente, tend à se reconstituer et s'essaie à la résistance. Le moment est venu, nous le croyons, de soumettre à un examen critique ce travail de transformation qui, notamment depuis 1840, agite en tout sens les quatre nations libérales du monde gréco-slave, les Polonais, les Bohêmes, les Hongrois et les Hellènes. On se convaincra qu'elles ont, en dépit de leurs oppresseurs, accompli silencieusement, souvent même à l'insu de l'Europe, des réformes considérables et réalisé d'importans progrès dans la littérature, comme dans les mœurs et dans tout l'ordre social.

I. — LA DIÈTE HONGROISE.

A la tête de ces contrées en voie de régénération se place incontestablement la Hongrie. Les deux grands partis qui divisent les Hongrois, le parti illyrien et le parti maghyar, malgré leur animosité mutuelle, savent s'unir et se confondre chaque fois qu'il s'agit du progrès des institutions. La *guerre des langues* que ces deux partis viennent de se faire avec tant d'acharnement dans la presse et à la diète peut être considérée comme finie, si les Maghyars savent, comme ils l'ont promis, user de leur victoire avec générosité. Ce qu'ils demandaient, c'était la reconnaissance de leur langue comme langue officielle dans toute l'étendue du royaume, ou plutôt des royaumes-unis de la Hongrie; et cette demande, repoussée avec obstination depuis quatre ans, le cabinet aulique a dû enfin l'accorder. Jusqu'ici défenseur obstiné des traditions héréditaires et féodales, le gouvernement

impérial s'est laissé un moment surprendre et entraîner par les patriotes maghyars, qu'il espérait gagner à ses exigences. On n'en saurait toutefois rien conclure en faveur du cabinet de Vienne. L'histoire impartiale doit constater qu'il n'y a pas eu, durant la dernière session des chambres hongroises, un seul projet de loi libéral auquel ce cabinet n'ait résisté de tout son pouvoir. L'Autriche, qui paralyse tant qu'elle peut les progrès de la Hongrie, est parvenue cependant, à force de protester de ses bonnes intentions, à tromper l'Europe sur le vrai caractère du mouvement national en Hongrie. A l'en croire, les Hongrois seraient dominés par des tendances rétrogrades et des préjugés féodaux. Cette lutte de l'Autriche et de la diète mérite de fixer notre attention. On verra à travers quels obstacles s'opèrent ici le développement de l'esprit public et la transformation des mœurs.

C'est en 1842 que le cabinet autrichien fut pour la première fois poussé par la diète hors du système sacramentel baptisé par lui du nom d'*aviticité* (culte des aïeux). La diète qui remporta cette victoire était la soixante-quatrième des états confédérés de la Hongrie. Pour ne pas rester en arrière de leurs prédécesseurs, les membres du nouveau congrès assemblé en 1844 avaient une rude tâche à accomplir. Ils devaient terrasser des préjugés formidables, se tenir constamment à une hauteur d'idées et de sentimens qui pouvait les entraîner dans l'utopie. Cependant ils n'ont pas un instant perdu de vue les nécessités de leur situation; sentant que de toutes les plaies qui dévorent leur pays la plus menaçante est l'antique oppression des classes agricoles, ils ont commencé hardiment la réforme de leurs *lois urbariales* (1). La diète de 1844 a élaboré une série d'articles qui doivent avoir pour résultat de faire arriver enfin les plus pauvres paysans au rang du citoyen et du propriétaire. L'avant-dernière session avait déjà décrété la marche à suivre par le paysan qui voudrait racheter sa terre des corvées et des redevances seigneuriales; mais l'exécution de ce décret rencontre un obstacle. Le rachat des terres suppose de l'argent, et le peu de numéraire que le travail procure au paysan, il est obligé de le verser annuellement en impôts au fisc autrichien. Le seul moyen de réaliser le rachat ou l'affranchissement des terres corvéables serait donc de prêter à leurs possesseurs de quoi les racheter. C'est dans ce but que la Hongrie a réclamé la fondation d'une banque qui prêterait sur hypothèque l'argent nécessaire aux cultivateurs. La

(1) Ce nom désigne les lois destinées à régler les rapports entre les citoyens ou seigneurs et leurs serfs.

question d'émancipation de l'agriculture se transforme ainsi en une question financière que les patriotes hongrois ne peuvent résoudre qu'avec l'appui de capitalistes étrangers. L'émancipation morale des classes agricoles n'entraîne pas les mêmes complications : elle peut s'accomplir sans aucun secours du dehors. Aussi les dernières diètes ont-elles travaillé à cette œuvre patriotique avec une admirable persévérance.

Sans doute la transformation du code urbarial est loin d'être complète. Parmi les abus qui n'ont pu encore être déracinés, le plus criant est celui des *justices seigneuriales*. Hâtons-nous d'ajouter, pour l'honneur de la diète, qu'elle les repousse et en réclame depuis long-temps l'abolition; mais le gouvernement autrichien trouve son intérêt à les laisser subsister en dépit du vœu national. Les tribunaux seigneuriaux n'équivalent, il est vrai, qu'à une simple justice de paix. Ils ne sont plus présidés, comme autrefois, par le seigneur ou son intendant, mais par un assesseur du comitat, accompagné de deux légistes, tous étrangers à la localité, et qui doivent à leur arrivée prêter serment de juger selon l'équité. Ces tribunaux ont perdu le droit d'infliger des châtimens corporels; ils ne peuvent condamner le paysan qu'à une semaine d'emprisonnement au plus, dans un local non humide et bien clos, avec une nourriture saine, que le seigneur doit fournir. En outre le condamné, avant l'exécution de la sentence, peut en appeler au tribunal du comitat. Voilà les seules améliorations apportées dans l'administration de la justice. Quant aux cours judiciaires proprement dites, la réforme n'a encore pu les atteindre.

La publicité des plaidoiries avait été décrétée par la diète dès l'année 1842; mais le cabinet autrichien, qui a refusé jusqu'ici cette publicité, même à ses états héréditaires, ne doit pas être très empressé de l'accorder à des étrangers insoumis. Aussi a-t-il protesté et déclaré illégale la décision de la diète, et lorsqu'en dépit de cette défense les tribunaux des comitats ont voulu tenir leur première séance publique, la force armée autrichienne est intervenue pour cerner et clore les salles de justice. Voilà comment l'Autriche se montre libérale en Hongrie. Cependant on a toujours regardé la publicité des débats judiciaires comme une garantie contre la vénalité des juges, même inamovibles. A plus forte raison est-il nécessaire d'imposer le frein et la crainte de l'infamie publique à des juges qui, comme en Hongrie, perdent leur place tous les trois ans, à moins qu'ils ne soient réélus par les comitats.

Pour rendre aux cours judiciaires leur popularité perdue, la majo-

rité des patriotes demande l'introduction du jury à la française. Dès 1842, plusieurs comitats avaient déjà adopté les assises de jurés; enfin, en 1844, la table des états, admettant cette institution, a déclaré les roturiers aptes, comme les nobles, à siéger dans le jury. Mais le gouvernement autrichien résiste de toutes ses forces; il prétend qu'avant de réclamer le jury, la Hongrie doit posséder un tiers-état riche et libre, qui puisse intervenir avec indépendance dans ces tribunaux, entre la noblesse et le peuple. « Comment, dit le cabinet aulique, lorsque les villes n'ont point encore une organisation régulière, lorsqu'elles obéissent à une juridiction complètement différente de celle des campagnes, lorsque la bourgeoisie a ses droits tout-à-fait en dehors de la constitution hongroise, et vit en quelque sorte étrangère au pays, comment croire possible l'institution du jury? » Ces objections de l'Autriche soulèvent naturellement la question de l'émancipation des communes, qui est, selon nous, la plus grave de toutes les questions sociales, mais qui semble ne pouvoir être résolue en Hongrie que par une révolution violente.

Les communes hongroises ne jouissent point encore d'un système uniforme. Immédiatement au-dessus du village, dont les habitans sont encore, pour ainsi dire, serfs de la glèbe, il y a la commune, dont les habitans se sont rachetés, et ont par conséquent le droit de nommer leurs propres magistrats, c'est-à-dire leur notaire, leur juge et ses employés. Toutefois, dans la plupart de ces communes affranchies, le seigneur a conservé une ombre de son droit de justice; il inspecte les magistrats et se fait rendre compte de leur gestion. Il a en outre le droit de *veto* absolu dans l'élection des employés municipaux. Si la commune persiste à choisir des candidats qui lui déplaisent, la cause est portée à l'assemblée du comitat, qui décide entre les deux parties. La diète a senti qu'avant d'octroyer aux communes libres des droits politiques, il fallait les délivrer de ce dernier débris de juridiction seigneuriale, qui pèse au seigneur autant qu'au paysan. Si en effet les paysans doivent subir trop souvent encore les caprices du magnat, le seigneur trouve dans l'obligation de diriger la justice locale une charge onéreuse. Aussi, pour se soustraire aux frais que cette police entraîne, beaucoup de propriétaires laissent-ils vacantes les places de juges dans ceux de leurs villages qui se sont rachetés, et qui par conséquent ne donnent plus aux anciens seigneurs aucun revenu. De là vient que dans tant de communes il y a pour ainsi dire absence complète de justice. On conçoit qu'à peine sorties du servage, ces communes libres n'aient pas eu jusqu'ici voix délibérative dans les dié-

tines des comitats. La question des droits à leur octroyer a été agitée par la diète de 1844 : les uns ont voulu qu'elles nommassent un représentant pour trois cents ames; d'autres, un pour six cents; d'autres, enfin, ont demandé que toute commune libre, sans égard à sa grandeur, pût avoir deux voix au comitat. La plupart ont objecté que ces communes sont encore trop soumises aux influences soit des seigneurs, soit des corporations, pour ne pas donner, en votant aux diétines, de dangereux exemples de servilité. En conséquence, la table des états ne leur a, dans son vote, accordé qu'une seule voix; mais par cette résolution l'élément démocratique a du moins pris position dans les diétines.

Cette représentation nationale des communes libres paraîtra sans doute bien incomplète encore. Cependant les suites de cette première concession politique faite aux paysans sont incalculables. On peut dire que cette loi introduit un nouveau pouvoir dans la constitution hongroise, et fait entrevoir le jour où, de concessions en concessions, le peuple sera arrivé à la domination absolue des diétines, aujourd'hui encore exclusivement aristocratiques. Un autre article du plan de réforme des diétines appelle comme électeurs et éligibles dans ces assemblées comitales plusieurs catégories de capacités jusqu'ici oubliées, telles que les scribes ou notaires communaux de tous les villages, même de ceux où règne encore le servage. Il suit de là que, les scribes étant élus par leurs communes, les serfs eux-mêmes obtiendraient leur part d'influence dans l'administration générale du pays. Ainsi l'aristocratie se dépouille librement de ses priviléges en faveur du tiers-état, dont elle provoque l'avénement de tous ses efforts. Le gouvernement de l'Autriche n'en fait pas moins déclarer par ses journaux qu'il s'efforce vainement de faire abolir le servage par la noblesse de Hongrie.

Puisqu'elle est si pleine de sollicitude envers de pauvres villages de paysans, cette noblesse souveraine, dira-t-on, comble sans doute de ses faveurs les grandes cités? Loin de là, nous voyons la table des états hongrois déclarer que les cités, avec leur système municipal actuel, sont indignes de recevoir une augmentation de droits, qu'avant d'y prétendre, elles et le gouvernement royal doivent réformer leur organisation. D'où vient cette étrange anomalie sociale? De ce qu'il y a en Hongrie un combat de races, combat implacable, acharné. Ce combat résume, on peut le dire, celui qui existe depuis des siècles entre l'Orient et l'Occident, entre le monde gréco-slave et le monde germanique, représentés sur le Danube par les populations indigènes

et leurs jalouses rivales les colonies allemandes. Les quarante-neuf villes libres et royales de la Hongrie, peuplées en majorité d'Allemands et gardant avec obstination leurs mœurs étrangères, jouissent de priviléges si étendus, qu'elles sont comme de petites républiques. Ces cités forment dans l'état hongrois un élément anti-national : c'est le bras droit du maître, du conquérant germanique; on conçoit que le patriotisme hongrois cherche à éliminer le plus possible ces quarante-neuf villes de la représentation du royaume. Il ne faut pas oublier que la Hongrie est encore une terre de liberté primitive et orientale; c'est dire assez qu'elle repousse toute centralisation; la hiérarchie féodale même n'y existe pas. Une société aussi simple ne pourrait, sans de graves inconvéniens, admettre dans son sein la bureaucratie compacte et minutieusement réglée qui soutient les pouvoirs allemands. Les députés des quarante-neuf villes libres ne seraient au fond dans la diète que les agens du cabinet aulique, les organes passifs de leurs bourguemestres et des corporations que régente la police autrichienne. Il faut que le mouvement d'émancipation ait envahi, comme il commence à le faire, jusqu'à ces cités royales, que les Allemands de la Hongrie soient devenus de bons patriotes, qu'ils ne soient plus dans leurs murs soumis directement à la police de Vienne, qu'ils puissent élire leurs magistrats et leurs représentans en dehors des influences de la chancellerie impériale : alors ces cités vraiment étrangères pourront recevoir l'indigénat; mais jusqu'à ce que leur administration soit émancipée, elles ne peuvent entrer dans la diète sans péril pour les libertés de leur nouvelle patrie.

Les écrivains hongrois qui se portent pour champions des villes reconnaissent eux-mêmes la nécessité d'affranchir leur administration intérieure de la tutelle écrasante des chancelleries de Vienne. De son côté, la noblesse acquiert de plus en plus la conviction qu'un pays où sur treize millions d'habitans cinq cent mille hommes seulement sont libres ne peut être regardé comme vraiment affranchi. Aussi tous ses efforts tendent-ils à faire surgir un puissant tiers-état, par l'abolition des monopoles et des abus innombrables que protége la royauté dans les villes. En un mot, si l'on s'oppose à l'admission de ces villes dans la représentation nationale, c'est parce qu'elles veulent s'y introduire sans briser leurs fers. L'Autriche ne doit pas l'oublier, les Hongrois, pour devenir un grand peuple et se régénérer, peuvent se passer du concours de leurs quarante-neuf villes libres. La race allemande veut-elle obtenir en Hongrie une influence légale, il faut d'abord qu'elle obtienne de Vienne la réforme de son système municipal. Alors elle

pourra sans danger pour la liberté commune jouir des franchises accordées aux races et aux comitats indigènes. Alors l'établissement du vote universel, qui est le but où tend la noblesse maghyare, deviendra praticable; alors enfin tous les priviléges sans distinction pourront être abolis. La noblesse hongroise aura fini sa mission, et tout fait espérer qu'à cette époque, qui n'est plus éloignée, elle abdiquera le pouvoir avec joie entre les mains de la nation, devenue majeure et souveraine.

Quelque important que soit en Hongrie le mouvement réformateur, la cour de Vienne s'obstine à feindre à cet égard une profonde indifférence. Le cabinet aulique ne demandait à la dernière diète qu'une seule chose, le vote de l'impôt sur la noblesse : s'il eût obtenu ce vote, il eût volontiers, comme il le déclara dans ses journaux, laissé la diète se prolonger jusqu'en 1845; ne l'obtenant pas, il prononça prématurément la clôture. Un gouvernement peut-il témoigner plus ouvertement le peu d'intérêt qu'il attache aux questions sociales? Cependant la diète hongroise ne s'est point montrée hostile au projet d'imposer les nobles à l'égal des autres sujets du royaume. Cette aristocratie orgueilleuse, qui avait jusqu'à ce jour compté parmi ses plus beaux priviléges celui de ne payer d'impôt à aucun prince de la terre, a accepté volontairement sa part des charges communes. La table des états a voté pour la noblesse un impôt de 25 millions de francs; mais la table des magnats, en discutant cette question, a demandé que le prélèvement et l'emploi de l'impôt fussent soumis à un contrôle constitutionnel, et que les ministres devinssent responsables pour l'administration de cette partie du budget. Une demande si raisonnable a révolté le cabinet aulique, et l'impôt par conséquent n'a pas été voté. A qui la faute? Manquant de garanties, la noblesse pouvait-elle sans imprudence abdiquer ses antiques franchises, qu'elle ne doit sacrifier qu'à la patrie? Aussi, ne doutant plus des intentions despotiques du gouvernement, la diète s'est-elle bornée à répondre aux demandes de son roi par l'offre de 3 millions de florins, et encore à simple titre de subside jusqu'à la diète prochaine. Une pareille offre pour un pays grand comme la Hongrie ressemblait presque à une ironie. N'ayant pas obtenu des représentans la seule chose qui fût dans son intérêt particulier, le cabinet aulique trouva que la diète perdait son temps, et qu'il valait mieux la clore.

Ce fut alors que l'oncle de l'empereur, le vieil archiduc Charles, alla à Presbourg faire un dernier effort en faveur de cette loi sur l'impôt des biens nobles qui est pour l'Autriche une question vitale. Il

espérait par les souvenirs glorieux de sa vie, et en leur rappelant l'époque napoléonienne, électriser les magnats. Il se flattait d'obtenir pour cette loi tant désirée le même cri libérateur qu'arracha autrefois à la générosité hongroise l'infortune de Marie-Thérèse; mais les magnats se sont souvenus que le fameux cri de *moriamur pro rege nostro* n'avait fait que consommer l'asservissement de leurs ancêtres. Aussi, quand le vénérable archiduc eut soulevé de nouveau la question d'impôt, les discours salariés de quelques orateurs ministériels, qui brûlaient de se signaler sous les yeux de leur chef, ne furent accueillis que par des huées universelles, et la diète se contenta de voter dédaigneusement un subside provisoire. Le lendemain l'archiduc prononçait la dissolution de l'assemblée, qui, après avoir écouté un pieux discours et reçu la bénédiction du primat de la Hongrie, se dispersa en mille directions dans les steppes héréditaires. L'Autriche, malgré sa défaite, n'en a pas moins fait annoncer par les principaux journaux de l'Europe que l'archiduc avait reçu des Maghyars les témoignages d'un dévouement enthousiaste.

Cette longue diète, où s'était révélé un si ardent amour pour le progrès et la liberté, avait duré dix-huit mois, pendant lesquels on voyait souvent les magnats, saisis, pour ainsi dire, d'une rage patriotique, s'acharner à débattre des lois de réforme, depuis le matin jusqu'à des heures avancées de la nuit. Plus de cent lois ont été élaborées et votées par la table des états, et quoiqu'elle en ait rejeté un certain nombre, la table des magnats en a admis la plus grande partie; mais le gouvernement s'est refusé à les ratifier, et treize lois seulement ont été accueillies par l'empereur-roi. On s'afflige en voyant des efforts si gigantesques aboutir à un si mince résultat, et l'on se demande malgré soi jusques à quand le despotisme aura le pouvoir de paralyser ainsi les plus nobles efforts d'un peuple. La principale de ces treize lois signées par le roi de Hongrie est celle qui permet de substituer au latin, comme langue officielle, la langue maghyare dans tout le royaume pour la promulgation des lois, des ordonnances administratives, et même pour les simples sentences des tribunaux, sous la seule condition qu'à chacun de ces actes en maghyar soit jointe une traduction dans la langue populaire du pays où l'acte devra être publié. La résolution royale ajoute que les députés de la diète qui ne savent pas encore le maghyar pourront continuer de prononcer leurs discours en latin pendant six années, au bout desquelles aucun député ne siégera plus à la diète sans être capable d'interroger, de répondre et de voter en maghyar. La Croatie est seule dispensée

de l'obligation d'accepter le maghyar comme langue des tribunaux, et, en vertu de ses franchises municipales, ce petit royaume, annexé à la Hongrie, continuera de se servir du latin pour tous ses actes intérieurs.

Parmi les autres lois de 1844, on remarque celle qui a pour objet de faciliter les mariages mixtes et le passage d'une religion à une autre, loi d'un esprit très peu oriental, mais qui, dans la situation complexe où se trouve la Hongrie, assurera peut-être la grandeur politique de ce pays. Un article spécial fixe les jours de corvée que chaque paysan doit à l'état pour les travaux publics. Celui qui ne possède qu'une maison et un jardin de onze à treize cents toises carrées est tenu à donner par an six journées de manœuvre, ou trois journées seulement s'il vient avec un attelage; il en doit plus si la ferme est très grande, et moins si elle est de grandeur médiocre. Ces corvées du reste ne sont exigibles qu'aux époques de l'année où le laboureur a peu de travail dans ses propres champs. En outre, tout paysan peut se faire remplacer à ces corvées. Seulement il ne peut, dans aucun cas, s'en racheter à prix d'argent. On conçoit que le cabinet aulique veuille absolument maintenir le système des corvées, auquel il doit de pouvoir entretenir à très peu de frais ses forteresses; mais parce qu'il ne peut contribuer pour son propre compte à l'allégement du sort des paysans, il ne s'ensuit pas qu'il doive, comme il le fait, s'opposer obstinément à toute réforme votée en leur faveur par la diète. De toutes les lois discutées et admises en 1844 pour soulager les classes opprimées, le gouvernement n'a ratifié que celles dont il espère tirer profit pour son despotisme.

Parmi ces lois qui ont eu le bonheur de paraître favoriser la politique impériale, on remarque celle qui accorde aux roturiers le droit d'acheter et de posséder des terres nobles, non plus seulement dans la banlieue des villes royales, mais jusque dans l'intérieur des comitats, c'est-à-dire sur le sol national même. Les étrangers sont admis à jouir du même droit. Toutefois, pour protéger les indigènes contre les empiétemens de ces acheteurs d'immeubles venus du dehors, la diète a décidé que la possession d'une terre en Hongrie n'entraîne avec elle le droit d'indigénat qu'après un séjour non interrompu de dix années dans le pays. La mesure prise en faveur du roturier et de l'étranger se complète par une loi qui déclare les simples bourgeois admissibles à tous les emplois de l'état. Ces deux articles, en entrant dans la législation hongroise, y doivent produire avec le temps un changement radical. Aussi, quand ils eurent été adoptés à une énorme

majorité par la table des états, un hourra général partit de toutes les galeries, et, les larmes aux yeux, un vieillard, le député de Borsody, fit cette remarque : « Nous avons aujourd'hui le trois cent dix-huitième anniversaire de la bataille de Mohacs, et depuis ce jour lugubre où l'étranger précipita notre patrie toute vivante dans la tombe, nous n'avions pas encore fait un pas aussi décisif pour la tirer de son linceul. » Ce cri de triomphe provoqua le sourire ironique des journaux du gouvernement, qui firent observer que, mutilées à dessein par la volonté royale, les réformes dont s'applaudissait la Hongrie perdaient presque toute leur importance. En effet, la loi même qui déclare les roturiers éligibles à toutes les dignités paraît vraiment un non sens, tant que les congrégations électorales, qui seules peuvent conférer la plupart de ces dignités, seront exclusivement composées de gentilshommes. Un corps électoral nobiliaire ne continuera-t-il pas, sauf quelques rares exceptions, d'élire pour ses représentans des individus tirés de son sein ? Enfin, n'est-il pas à craindre que cette loi ne profite beaucoup moins à la nation qu'à la royauté ? Elle permet en effet au roi de nommer désormais des vice-gespans roturiers, qui, chose étrange, présideront au nom du souverain des congrégations où, comme roturiers, ils n'auront pas même le droit de voter. Cette organisation, restée si incomplète, trahit assez les secrètes pensées du cabinet autrichien. La diète avait voté un système entier de réforme électorale qui accorde même aux simples communes rurales le droit de siéger dans les congrégations; ce système, admis par les deux tables, a été répudié par la cour de Vienne. C'est ainsi qu'elle encourage le mouvement réformateur en Hongrie.

On le voit, quoi qu'en disent les journaux autrichiens, la noblesse hongroise est animée des intentions les plus libérales. Il n'est pas, on peut le dire, une seule question de réforme que la diète ne discute et n'envisage d'un œil résolu. Aussi l'Autriche, qui depuis quelques années cachait si habilement ses continuelles défaites, et se relevait incessamment d'une nouvelle chute par une nouvelle concession, semble-t-elle avoir épuisé ses moyens de séduction. Il s'agit enfin pour elle ou de réagir tyranniquement, ou de se livrer, pour ainsi dire, les poings liés à la discrétion nationale. Ce dernier parti, le seul qui aurait des chances de succès, n'a jamais souri au cabinet impérial. De là vient que les feuilles officielles sont remplies d'anathèmes contre la dernière diète et de menaces contre la diète prochaine. Ces éclats de colère que l'Autriche ne sait plus cacher ne prouvent qu'une chose : c'est que la nationalité hongroise fait des progrès rapides; seulement il est un

écueil redoutable contre lequel cette société renaissante doit craindre de se heurter. Cet écueil, c'est la lutte des races, c'est la discorde intérieure. D'où vient qu'une partie considérable de la population du royaume regarde avec indifférence les conquêtes morales de la diète? D'où vient qu'un long cri insultant part des comitats slaves contre les comitats maghyars? Le Maghyar, dit-on, veut accaparer pour lui seul la moisson qu'il a semée avec l'aide d'autres peuples, et que tous ont travaillé en commun depuis mille ans à faire mûrir; il prétend sans coup férir s'approprier exclusivement les fruits de la paix, comme si les Slaves n'avaient pas prodigué leur sang avec autant d'intrépidité que les Maghyars dans les guerres contre les Mongols, les Tatars et les Turcs, guerres terribles, auxquelles la Hongrie doit sa tranquillité présente. Heureusement il n'est pas encore bien prouvé que les Maghyars veuillent réellement *maghyariser* toutes les populations qui leur sont annexées. Ils admettent déjà en partie, et ils seront forcés d'admettre bientôt complètement le principe fédéral. Qu'ont-ils demandé jusqu'ici? Une langue officielle, une langue politique, qui facilite les communications entre les divers états de l'union hongroise. Ce but, ils viennent de l'atteindre, et c'est leur idiome qui a prévalu. Ils doivent maintenant être satisfaits; un pas de plus dans cette route pourrait les perdre.

II. — DES TENDANCES NOUVELLES DE L'ILLYRIE.

Nous avons vu le mouvement maghyar se poursuivre et s'affermir en dépit de mille obstacles, grace à l'énergie de la diète et au patriotisme de la noblesse. Nous avons regretté que la lutte de deux races vînt ajouter de nouvelles complications à celles qui pèsent sur la société hongroise. Les Maghyars ont déjà assez irrité les Slaves, dont la nationalité est aussi en progrès, et qui pouvaient prétendre à dominer un jour leurs rivaux. Si les Slaves doivent désormais renoncer à cette espérance, il ne s'ensuit nullement que ce sacrifice puisse entraîner la ruine de leur nationalité. On pourra leur imposer la langue maghyare quand ils parleront à la diète générale du royaume; mais dans leurs diétines particulières ils resteront toujours Slaves. La noblesse maghyare est à la fois trop éclairée et trop généreuse pour se permettre ces violences barbares qui ont signalé la *germanisation* des Vendes et des Sorabes par les Allemands du moyen-âge, ou les atrocités que commet aujourd'hui le tsar pour détruire la nationalité polonaise. Les excès que l'on reproche aux Maghyars ne sont que l'œu-

vre d'intrigans subalternes, qui cherchent à se grandir en flattant les mauvaises passions de leurs compatriotes. Pour justifier ses violences, le parti *maghyaromane* s'est efforcé d'accréditer des accusations absurdes contre les Slaves, qui, à en croire leurs ennemis, seraient dévoués à la Russie et prêts à se déclarer ses sujets. Les Slaves, partout où ils ont agi librement, ont assez prouvé leur antipathie contre le régime russe pour que, là où ils sont asservis, on ne puisse sans injustice les accuser de sympathie pour le tsarisme. Il serait plus habile de les aider d'abord à développer leur nationalité; on verrait alors quel accueil ils feraient aux agens moscovites. Mais les Maghyars trouvent plus glorieux de s'attribuer à eux seuls le privilége de lutter contre la Russie dans l'orient de l'Europe. De là l'approbation tacite qu'ils donnent aux calomnies de leurs journaux contre les Slaves de Hongrie; de là toutes leurs démonstrations en faveur de la Pologne, leurs offres de service militaire et leurs adresses pressantes à l'empereur d'Autriche pour qu'on mette enfin un terme aux envahissemens de la Russie.

Les *maghyaromanes* avouent, du reste, eux-mêmes l'infériorité relative de leur race sous plus d'un rapport : le Maghyar est pâtre et guerrier, politique et dominateur; mais il ne comprend rien à l'industrie, qu'il abandonne tout entière aux Slovaques. Il en est de même pour les arts, la musique exceptée. Nous remédions à cela, disent les magnats, en envoyant les plus distingués de nos sujets slovaques étudier en Italie. Mais des artistes slovaques, envoyés par de riches Maghyars au-delà des Alpes, peuvent-ils jamais devenir des artistes maghyars? Heureusement cette prétention se traduit en bienfaits qui porteront leurs fruits. Ceux des Slaves qui devront aux Maghyars leur éducation pourront un jour remplir une mission conciliatrice entre les deux races rivales. La haine qui les sépare ne peut d'ailleurs longtemps subsister. Les chefs qui dirigent les deux camps sont trop éclairés pour ne pas voir qu'en continuant de s'attaquer, ils amèneraient la ruine commune.

Quant aux Allemands qui se préoccupent beaucoup de la question maghyare, et qui se disent aussi *opprimés* en Hongrie, nous avouons ne rien comprendre à cette oppression des maîtres par les sujets. Il nous semble que les Allemands n'ont, comme peuple, aucun rôle à jouer en Hongrie; il faut qu'ils s'y fassent Slaves ou Maghyars, s'ils veulent y devenir citoyens. Ils sont aux autres habitans du royaume tout au plus comme un à quinze. S'ils devaient former dans ce pays une nationalité, ils auraient tout autant de droit à en former une aussi

en France. La question hongroise est une question toute gréco-slave; elle s'agite entre deux peuples qui ont reçu des Hellènes leurs plus anciennes institutions. En général, dans cette vaste Illyrie où vivent mêlés tant de peuples orientaux, les Allemands ne se présentent nulle part à l'état de nation, si ce n'est peut-être au fond de la Transylvanie. Là les anciennes colonies saxonnes conservent au milieu des Valaques une attitude encore imposante. Aussi le cabinet autrichien les soutient de tout son pouvoir, et il saisit toutes les occasions de leur témoigner sa sollicitude. Sans refuser un juste hommage à l'énergique patriotisme des Saxons transylvaniens, nous ne pouvons assigner un rôle important à cette colonie teutonne, perdue dans le monde gréco-slave. Il n'en est pas de même des Illyriens de la Croatie. Malgré l'action maghyare qui les tient en échec, les Croates résistent avec succès à toutes les attaques de leurs rivaux. Appuyés sur la population serbe qui les entoure, ils développent leur littérature, et font des efforts de plus en plus heureux pour réduire à une seule langue écrite leurs différens dialectes provinciaux. Une société commerciale s'est formée à Agram dans le but d'ouvrir des débouchés à l'exportation des produits croates. Des travaux de canalisation sont entrepris sur les principales rivières du pays. En octobre dernier, le premier bateau à vapeur serbe et croate, portant au milieu de ces peuples divisés le nom significatif de *Sloga* (la Concorde), a sillonné la Save, la Drave et le Danube, et est allé montrer sa poupe, ornée d'inscriptions illyriennes, sous les murs de Belgrad, où les Serbes libres l'ont accueilli par des cris d'enthousiasme.

La Dalmatie elle-même, province tellement pénétrée de l'influence italienne qu'on pouvait la regarder comme tout-à-fait perdue pour le slavisme, s'est enfin ressouvenue de sa vraie nationalité. Son principal écrivain, le célèbre Tomaseo, qui avait jusqu'à ce moment écrit tous ses ouvrages en italien, s'est mis à étudier l'idiome de ses pères, et vient de publier dans cet idiome, sous le titre d'*Iskritse* (*les Étincelles*), une brochure patriotique. Les armateurs à demi Vénitiens de l'ancienne Raguse sont de plus en plus remplacés dans Raguse même par des négocians serbes de Bosnie et d'Hertsegovine. Inondées de Morlaques, c'est-à-dire de montagnards slaves, les cités du littoral, cessent de se regarder comme vénitiennes, et on n'y rougit plus de parler illyrien. A côté des journaux, jusqu'ici tous italiens, de ces villes, se publie depuis bientôt un an une feuille slave intitulée l'*Aurore de Dalmatie* (*Zora Dalmatinska*), et dirigée par un professeur de Zara, Antoni Kuzmanitj. Cette feuille hebdomadaire est des-

tinée principalement au peuple des campagnes; elle prétend se borner strictement à l'examen des intérêts indigènes, en les rattachant toutefois aux intérêts généraux de l'Illyrie.

Unie à la Hongrie par des liens qui paraissent devoir être éternels, la nationalité illyrienne n'est pas moins fortement rattachée à la Turquie par les plus orientales d'entre ses provinces, telles que la Bosnie et la Serbie. La principauté serbe est le seul des anciens royaumes illyriens qui forme en ce moment un état à peu près indépendant. Vaincu, mais jamais dompté par les Turcs, le peuple serbe s'était insurgé dès l'année 1800. Il a fait sa révolution constitutionnelle en 1835 et 39, avant la Grèce elle-même, révolution imparfaite il est vrai, mais pourtant glorieuse; et la Serbie, depuis qu'elle est régie par une charte, n'a pas cessé un moment de marcher dans la voie du progrès. Cette race de pâtres, qui, il y a dix ans, vivait encore sans écoles, sans loi écrites, sans industrie, a maintenant des recueils scientifiques et littéraires, des journaux politiques, une académie à Belgrad; enfin, en 1844, elle a publié son code, où les législateurs ont eu pour but principal de concilier les anciennes traditions judiciaires du pays avec les besoins de l'époque et les règles du droit français.

Le cabinet moscovite avait espéré pouvoir maintenir en exil les deux chefs de la révolution anti-russe qui a placé sur le trône le prince Alexandre; mais il a fallu céder aux demandes réitérées et aux démonstrations de plus en plus inquiétantes du peuple serbe. La Russie a donc permis au sultan de laisser reparaître en Serbie les deux agitateurs. Voutchitj et Petronievitj sont rentrés dans leur pays sous des arcs-de-triomphe. Le retour de ces deux hommes renforce sur le Danube le parti hostile à la Russie, et fait espérer que l'état de choses actuel jettera des racines de plus en plus profondes. Parmi les mesures récentes dues à l'énergie de Voutchitj, il faut citer celle qui interdit désormais toute fonction publique aux étrangers. Cette mesure pourra paraître inhospitalière, et rappeler jusqu'à un certain point la loi du congrès grec sur l'autochtonisme; elle est cependant indispensable pour garantir à la Serbie le développement paisible de sa nationalité. Jusqu'à ce jour, la plupart de ses fonctionnaires étaient sujets de l'Autriche, c'est-à-dire d'une puissance essentiellement hostile à l'émancipation politique des Slaves. A l'aide de ces employés élevés par elle et la plupart très corrompus, l'Autriche maintenait depuis trente ans son influence sur la principauté, et tâchait d'y entretenir la discorde en y soutenant les rares partisans du cruel Miloch et de la dynastie déchue. Pour délivrer leur pays de ce fléau, le prince et le sénat

de la Serbie ont enfin décrété que tous les sujets d'une puissance étrangère investis d'un emploi dans la principauté devraient, dans un court délai, donner leur démission ou renoncer à leur première patrie pour recevoir l'indigénat. Cette mesure est le dernier pas fait par les Serbes vers l'affermissement de leur nationalité.

On peut dire sans aucune exagération que l'attitude plus fière qu'a prise le divan depuis deux ans vis-à-vis du nord est due en partie à l'entente fraternelle où il vit en ce moment avec les Serbes. Se sentant ainsi appuyés sur le Danube par une nation amie, convaincus que cette nation ne prêterait plus comme autrefois son appui à une tentative d'invasion dans les Balkans, les Turcs peuvent présenter avec plus de hardiesse le front à leurs ennemis. Malheureusement il n'en est pas de même pour les principautés moldo-valaques. A Bukarest et à Iassy, toute vie politique semble près d'expirer sous la pression russe. Toutefois, les boïards résistent autant que le leur permet leur désorganisation morale, et beaucoup d'entre eux aspirent à se coaliser avec les Serbes pour relever leur pays de cet état d'humiliante prostration. Ne pouvant réagir au dehors, ils tâchent au moins de réaliser des améliorations intérieures, en accordant aux bourgeois et aux paysans des priviléges qui rendent moins précaire la position de ces classes, jusqu'ici indignement opprimées par la noblesse. On ne se contente pas d'adoucir le sort des paysans indigènes; la sollicitude nationale s'est étendue en Valachie jusque sur les Tsiganes, qui ont été appelés à jouir des mêmes droits que les autres paysans. Entraînée par l'exemple des états valaques, la diète moldave a aboli dernièrement l'esclavage des Tsiganes et a assigné sur le budget un fonds spécial pour racheter ceux d'entre ces infortunés qui sont la propriété particulière des seigneurs. Tels sont les derniers progrès accomplis par les différens peuples de la Grande-Illyrie.

Nous ne prétendrons pas ajouter comme preuve du développement des nations gréco-slaves leur essor industriel et les immenses travaux de chemins de fer entrepris dans les provinces tchèques, illyriennes et polonaises. Ces travaux néanmoins ne tourneront-ils pas tôt ou tard au profit des peuples asservis? Comment supposer, par exemple, que le *railway* de Vienne à Trieste ne verse pas aux Slaves dont il traversera les provinces une nouvelle vie? Ce railway ne fonctionne encore que jusqu'à Grats, et déjà la Styrie se remplit d'une activité jusqu'à ce jour inconnue. Trieste est, dira-t-on, le seul débouché de l'Allemagne sur la Méditerranée; comment supposer que jamais l'Allemagne laisse envahir cette place par une influence étrangère, surtout lorsque les

progrès industriels de la Hongrie auront enlevé le Danube et la mer Noire au monopole allemand? Plutôt que de laisser couper ses communications avec Trieste, le cabinet de Vienne ne préférera-t-il pas appeler à son secours l'Allemagne entière? Nous répondrons qu'il est peu probable que la guerre s'engage pour cette cause. Le cabinet aulique, avec son esprit de longanimité, se résignera à partager à l'amiable avec les Slaves ce qu'il ne pourra leur arracher, et dans l'impossibilité d'expulser les Illyriens de l'Illyrie, il accordera à ceux des peuples non allemands qui occupent les contrées situées entre Trieste et Vienne des franchises nationales capables de les satisfaire.

Étouffée il y a quelques mois, la conjuration triestine des frères Bandiera a dû prouver à l'Autriche que les révolutionnaires italiens ont enfin étendu leur propagande, et que l'Italie ne veut plus agir seule, mais de concert avec tous ses voisins orientaux. On s'est trompé en ne voyant dans cette conspiration qu'une tentative italienne : les trois races qui dominent l'Adriatique, les Italiens, les Illyriens et les Grecs, y avaient également pris part, et les barbares d'Albanie avaient été, comme on l'a découvert depuis, attirés eux-mêmes dans le complot. Les patriotes de Trieste, capitale de l'Illyrie, ne peuvent obéir à une tendance purement italienne. Depuis Napoléon, les destinées de la péninsule italique sont devenues inséparables de celles des Slaves illyriens. Les uns ne triompheront pas sans les autres. Ceux qui verraient dans l'état arriéré des provinces illyriennes un obstacle à leur coalition passagère avec l'Italie ne réfléchissent pas que ces provinces ont l'énergie guerrière qui manque aux Italiens, et que la rudesse même de leurs habitans les rend merveilleusement aptes à défendre les avant-postes dans une guerre d'indépendance. De plus, communiquant sans cesse avec les deux royaumes constitutionnels de Grèce et de Hongrie, les Illyriens du sud se sentent de toutes parts provoqués à la lutte, et les têtes ardentes de ce pays sont entraînées à des complots que l'on pourra bien étouffer dans le sang une fois, dix fois peut-être, mais auxquels il faudra nécessairement céder un jour.

En présence de ces nationalités qui renaissent, de ces peuples qui s'agitent, nous avons déjà montré quelle est l'attitude de l'Autriche. Son inertie, son indécision, forment un étrange contraste avec la fermentation profonde de la Hongrie, de la Pologne, de la Bohême, de l'Illyrie. Le gouvernement impérial, constamment absorbé par de mesquines intrigues, partagé entre les prétentions diverses qui se disputent ses bonnes graces, laisse tous les intérêts également en souffrance. On trouverait difficilement à cette heure, dans toute l'Eu-

rope, un gouvernement plus faible que celui de l'Autriche. Comment le cabinet de Vienne ne sent-il pas qu'il est de son intérêt bien entendu de faire cesser un pareil état de choses, de renoncer à ses idées allemandes, et de reconnaître enfin des nationalités dont le progrès continu triomphe de tous les obstacles?

III. — LA DIÈTE HELLÉNIQUE.

Les symptômes de régénération que nous avons remarqués sur les bords du Danube se produisent plus éclatans encore vers les côtes de la Méditerranée. Le royaume grec est de tous les états du monde gréco-slave celui qui renferme le moins d'habitans, et cependant c'est celui qui a marché le plus rapidement dans la voie du progrès. Deux tendances différentes dirigent la Grèce dans son travail de régénération : l'une la porte à exclure les dominateurs du dehors et toutes les influences étrangères, l'autre à relier fortement ensemble tous les élémens intérieurs auparavant désunis. Grace à ces deux tendances, les intrigues étrangères se trouvent pour quelque temps du moins frappées d'impuissance sur le sol de la Grèce, et toutes les classes, tous les rangs, se confondent dans une même opinion, sous une loi égale pour tous. Ce résultat est dû tout entier à l'assemblée nationale de 1844.

La révolution du 3 septembre avait rendu d'un seul coup au pays toutes ses libertés perdues. De même qu'après neuf ans de luttes militaires contre les Turcs, la Grèce avait vu son indépendance ratifiée par l'Europe entière, de même aussi, après neuf ans de luttes civiles contre le despotisme bavarois, elle voyait enfin ses droits reconnus, et se plaçait, aux applaudissemens de toute l'Europe libérale, parmi les états représentatifs. Vainement la *Gazette d'Augsbourg* appelait le général Kalergis *un rebelle*, et la révolution de septembre *un déplorable malheur*. Au nom d'Othon lui-même, le premier ministère constitutionnel de la Grèce félicitait Kalergis, et, dans une proclamation, il remerciait ses troupes courageuses de *s'être souvenues que le soldat d'un pays libre est avant tout citoyen*. La Grèce en effet, comme le prouvent sans réplique les lettres de Capodistrias aux délégués des grandes puissances, n'avait jamais imaginé, ni voulu autre chose qu'un roi constitutionnel. Durant les neuf années qu'ils combattirent le croissant, les Grecs eurent constamment leurs assemblées délibérantes et législatives; cet état n'a donc rien de nouveau pour eux.

Cependant, afin de mieux constater encore la victoire du pays, le congrès, en 1844, rédigea lui-même la constitution, sans donner à la couronne aucune part dans ses travaux. Othon proposa un certain nombre d'amendemens qui furent rejetés pour la plupart. La charte ainsi faite sans son concours n'en fut pas moins acceptée et jurée par le monarque, qui, en rendant ce noble et éclatant hommage à la souveraineté nationale, se montra vraiment digne d'être adopté par la Grèce.

Les Hellènes venaient de se délivrer de l'oppression bavaroise; il s'agissait pour eux de se constituer dans un état social qui rendît à jamais impossible sur leur sol le retour d'une domination étrangère. Pour cela, il fallait donner à la race, au sang, au génie helléniques, de telles garanties de prépondérance dans le royaume, que l'étranger y fût toujours en état d'infériorité. L'exagération de ce principe a produit le système appelé l'*autochtonisme*. Une des clauses de la charte décide que les seuls autochtones (Grecs nés dans le royaume) sont admissibles aux fonctions publiques, que tout étranger, quel qu'il soit, sans excepter même les Grecs de la Turquie, demeure exclu des emplois. Le droit électoral n'est accordé aux réfugiés grecs qu'à la condition de se faire inscrire dans une commune du royaume; quant à l'éligibilité, ils ne peuvent y prétendre, habitassent-ils l'Hellade depuis six ans, à moins qu'ils n'aient servi comme soldats ou comme citoyens dans la lutte nationale de 1820 à 1829. Par cette loi, les derniers réfugiés de Crète, de Thessalie et de Macédoine, qui avaient fait à la patrie de si grands sacrifices, se trouvèrent impitoyablement exclus de leurs droits naturels. Aussi vit-on ces infortunés, durant les réjouissances qui eurent lieu pour l'inauguration de la charte, traverser d'un air lugubre la foule joyeuse et les chœurs des danses nationales, pour aller planter au pied des colonnes de Jupiter, parmi les bannières enrubannées des autres éparchies, les drapeaux noirs de leurs provinces, revêtus d'emblèmes de mort.

La mesure qui avait exclu ces nobles victimes est vraiment trop inhospitalière, trop dure, pour qu'on puisse y voir autre chose qu'une disposition transitoire. Le peuple, si long-temps exploité, veut que désormais aucun étranger ne puisse devenir citoyen avant d'avoir donné de fortes garanties de sa conversion sincère à l'hellénisme : c'est là un vœu légitime; mais ce qui ne l'est plus, c'est d'assimiler à l'étranger tout étérochtone ou Grec né hors de la Grèce. Pour expliquer cette loi cruelle chez un peuple que sa modération et son humanité distinguèrent dans tous les temps, il ne suffirait pas d'y voir le fruit amer des défiances causées par l'occupation bavaroise; nous lui assi-

gnerons une cause plus profonde. Indifférens pour leur pays, tant qu'il languissait dans les chaînes, les riches marchands grecs des échelles d'Orient émigrent maintenant en foule à Athènes pour y réclamer leur part des honneurs du combat, dont ils n'ont pas couru les chances. Comme ces étérochtones arrivent avec de l'or, ils sont mieux vus de la cour et des ministres que les autochtones appauvris par de longues guerres. De là l'irritation des indigènes.

Cette irritation est surtout dirigée contre les soi-disant princes du Fanar, dont l'invasion corruptrice menace réellement la moralité de la Grèce. Pour bien comprendre la furie d'autochtonisme qui anime les Hellènes, il faut voir les Fanariotes à l'œuvre en Moldo-Valachie et sur le Bosphore. Ces hommes à double visage, qui viennent faire de la démocratie à Athènes, sont sur le Danube des propriétaires d'esclaves plus impitoyables que les planteurs d'Amérique. A Constantinople, leur incurable servilité auprès du divan et des légations européennes, leur besoin de tromper alternativement les uns au profit des autres, empêchent toute harmonie entre les puissances dans les affaires d'Orient. C'est le Fanar qui prolonge l'asservissement de la majorité des Grecs par sa complicité avec le divan. Combien, par exemple, le Talleyrand grec, le prince de Samos, n'a-t-il pas étouffé à leur naissance d'insurrections helléniques? Son beau-fils, Constantin Moussouros, ambassadeur de la Porte à Athènes, n'a-t-il pas déjà mainte fois servi les vengeances ottomanes? Les cosmopolites du Fanar sont en Grèce l'unique soutien des diplomaties étrangères. Tour à tour voltairiens et superstitieux, ils semblent n'avoir qu'un culte, celui du tsarisme, culte que nourrissent en eux leurs souvenirs byzantins et leur prétention de fonder un nouveau bas-empire. Les Fanariotes enfin sont le fléau social de la race grecque; quoi d'étonnant qu'elle veuille s'en délivrer? Restreint à ces limites, l'autochtonisme trouve des excuses, il faut seulement regretter que la proscription se soit étendue jusqu'aux victimes que l'avidité ou le caprice des pachas force à fuir la Turquie. Espérons que l'humanité du peuple grec rétractera bientôt l'arrêt cruel porté contre ces infortunés.

Quant aux Bavarois, l'opinion a irrévocablement prononcé sur leur sort. Ayant perdu tout espoir de conquérir militairement la Grèce, ces étrangers comptaient pouvoir s'y maintenir encore par la colonisation et l'agriculture. En effet, ils avaient jusqu'à présent laissé en friche, et sans les répartir entre les habitans, toutes les anciennes propriétés des Turcs dans le royaume. Pendant que les plantes parasites envahissaient et détérioraient ces magnifiques domaines, les plus riches

de la Grèce, on voyait et on voit encore la plupart des paysans sans propriété. Exploitant indignement cet état de choses, la Bavière comptait inféoder tous les terrains libres à des colons allemands : introduits dans le pays par bandes successives, ces colons auraient, disait-on, formé plus tard des masses assez considérables pour tenir en échec le parti autochtone. L'exemple du succès des colonisations allemandes dans tant d'autres pays gréco-slaves était séduisant pour la Bavière et effrayant pour la Grèce. Aussi la visite à Athènes de l'héritier du trône bavarois n'ayant point eu de but ostensible, les Hellènes ne manquèrent pas d'en chercher le motif dans les projets de colonies attribués à la cour. La nouvelle glissée dans les journaux fut aussitôt répandue et commentée; on ne douta plus que le roi de Bavière ne fût prêt à envoyer comme colons vingt mille paysans pour défricher les terres encore sans maîtres du royaume de son fils. Ces craintes, ces bruits alarmans ne firent que fortifier la réaction autochtone. Après avoir expulsé les derniers officiers allemands, la proscription populaire atteignit les simples soldats, et des soldats elle descendit aux ouvriers employés dans les magasins, les forteresses et les fabriques de l'état. Chaque bâtiment qui mettait à la voile au Pyrée emportait à son bord une cargaison de Bavarois. Beaucoup d'entre ces malheureux bannis, arrivés à Trieste, étaient déjà dans un état affreux de dénuement, quoiqu'ils eussent encore, pour regagner leurs foyers, un long voyage à faire à travers l'Autriche. On voyait des pères de famille chargés d'enfans implorer le long des routes la charité publique. Des savans, de braves officiers, des hommes de haute naissance, revinrent ainsi en mendians dans leur patrie, qu'ils avaient quittée autrefois avec l'espérance d'un brillant avenir.

Si, tel que nous venons de le retracer, l'état actuel de la Grèce peut encore autoriser quelques inquiétudes, il témoigne au moins d'un progrès immense sur les tristes années comprises entre 1833 et 1843. Les deux années qui viennent de s'écouler depuis la révolution grecque ont eu pour principal résultat de fonder l'unité morale et politique du pays. Le congrès qui vient de se clore est parvenu enfin, on peut l'espérer, à grouper dans un même faisceau les intérêts des capitaines et ceux des primats; il a rallié les marchands aux palicars, les Péloponésiens aux insulaires, les pâtres inquiets de la montagne aux paisibles laboureurs de la plaine. Ayant opéré dans son sein cette fusion morale, la société grecque se sent enfin capable de marcher seule et sans protectorat. De toutes les influences qui lui venaient du dehors, la Grèce n'en recherche plus qu'une seule, l'influence fran-

çaise, parce qu'elle sent que celle-ci ne saurait être nuisible à son indépendance et ne deviendra jamais assez impérieuse pour paralyser l'essor du génie et des forces nationales. A peine enfantée, l'unité morale des Hellènes a déjà été mise à de rudes épreuves. Si elle n'avait pas des bases solides, eût-elle pu tenir contre les mille intrigues que l'or de l'Angleterre et l'ascendant de la Russie ont provoquées dans toutes les provinces, pour corrompre les élections du premier congrès, appelé à être une véritable assemblée constituante. Quoique remué de fond en comble par les menées européennes, le petit pays de Grèce est pourtant sorti vainqueur de ces violentes agitations où tous les vents de la diplomatie semblaient conjurés pour l'engloutir.

Il serait curieux de comparer dans leur état actuel les deux peuples les plus libres du monde gréco-slave, les Hellènes et les Hongrois. En effet, quoique si différens par leur génie et leurs mœurs, qui rendent les uns diplomates, marins, industriels, les autres guerriers, pâtres et laboureurs, il y a néanmoins entre eux parité de situation. L'état grec tend de toutes ses forces à mettre un terme à l'indigne exploitation des raïas par la Turquie; de même l'état hongrois est engagé, on peut le dire, dans une lutte de vie ou de mort contre le monopole de domination revendiqué par l'Autriche. Récemment émancipés, les Grecs n'ont pu encore acquérir qu'une faible expérience de la vie politique; au contraire, beaucoup plus anciens dans le maniement des affaires législatives, les Hongrois montrent à leurs diètes une telle sagesse, une telle largeur de vues, leurs orateurs planent tellement au-dessus des intérêts de parti, ils creusent si profondément toutes les questions sociales, qu'aucun autre pays de l'Europe gréco-slave ne saurait, il faut l'avouer, rivaliser sous ce rapport avec la Hongrie. Toutefois, si on considère les institutions qui le régissent actuellement, on reconnaîtra que ce pays, encore féodal, est beaucoup plus arriéré que la Grèce. Quant aux libertés administratives, la Hongrie, entravée dans ses efforts, reste en arrière non-seulement de l'Hellade, mais encore de la Serbie et des principautés moldo-valaques. Cependant, comme l'Hellade, la Hongrie exerce sur les pays qui lui sont annexés une sorte de prestige moral. Enfin, la position même de ces deux pays les appelle également à devenir le centre fédéral de plusieurs états secondaires, de plusieurs peuples parlant des langues différentes.

IV. — LES DERNIÈRES DIÈTES POLONAISES ET BOHÊMES.

Parmi les sociétés gréco-slaves, celle dont la vitalité paraît aujourd'hui la plus compromise est la malheureuse Pologne. Nous croyons cependant que tout œil qui sondera ses plaies y découvrira les fermens d'une guérison, les symptômes d'une renaissance que nulle force humaine ne pourra détruire. Le grand malheur des Polonais est d'avoir eu depuis près d'un siècle à lutter à la fois contre la Russie, l'Autriche et la Prusse : sans la coalition permanente de ces trois états, la Pologne serait encore debout. Toutefois ce qui a causé sa chute est aussi, par une destinée providentielle, ce qui l'empêche de périr. Démembrée et partagée entre ses trois voisins, et les ayant par conséquent tous également pour ennemis, la Pologne ne peut se fier à aucun d'eux. En même temps chacune de ces trois puissances, jalouse de ses rivales, cherche à leur créer des embarras, en excitant, en réveillant au besoin les sentimens de nationalité en Pologne. La Prusse et l'Autriche, quand la Russie se montre trop menaçante, font mine de vouloir déchaîner contre elle les fureurs polonaises; à son tour, le tsar prétend que sa qualité de Slave lui permet de protéger et de comprendre la vie polonaise bien mieux que ne sauront jamais le faire les *niemtsi* (1), et il provoque tant qu'il peut, chez les Polonais d'Autriche et de Prusse, la haine du nom allemand. Il est donc avéré que les ennemis même les plus acharnés de la Pologne ont besoin d'elle, et ne peuvent consentir à sa destruction. Quant aux Polonais, voyant trop bien le motif qui fait agir leurs prétendus protecteurs, ils ne peuvent se fier ni à l'Allemagne, ni à la Russie. Dans le monde entier, ils n'aperçoivent d'autre appui qu'eux-mêmes, et quoi qu'ils fassent, ils sont constamment ramenés au sentiment de leur propre force, comme à leur unique espoir de salut. Cette étude qu'ils font d'eux-mêmes leur est salutaire : refoulés, pour ainsi dire, au fond de leur conscience, ils apprennent chaque jour à se mieux connaître, chaque jour ils discernent plus clairement leurs qualités et leurs vices. De vieux préjugés se dissipent, les causes qui ont amené la ruine de la Pologne se dévoilent avec une évidence croissante. Or les causes d'un mal, une fois bien connues, révèlent aussi les moyens de le guérir. L'engouement pour les mœurs étrangères avait été dans l'ancienne Pologne la cause la plus active de désorganisation; cet en-

(1) Peuples étrangers au monde gréco-slave.

gouement ne se retrouve plus aujourd'hui que parmi les vieillards. La jeunesse actuelle serait plutôt dans l'excès contraire. Les enfans des martyrs polonais, obligés de suivre les cours des universités russes et allemandes, s'y voient soumis à une surveillance odieuse : la crainte du knout et du Spielberg, l'obligation de se taire constamment sur leurs sentimens les plus chers, développent en eux de bonne heure une force de dissimulation effrayante, et leur inspirent en même temps pour tout ce qui est de leur pays une sorte d'aveugle fanatisme. La Pologne trouve ainsi dans les violences dirigées contre elle la plus sûre garantie de sa nationalité.

Quoique moins opprimée matériellement, la portion de l'ancienne Pologne que régit l'Autriche subit un système de désorganisation analogue en tout à celui qui pèse sur la tsarie polonaise. Ce système, qui consiste à opposer les intérêts de la noblesse aux intérêts des paysans et à combattre ainsi les uns par les autres, est, on peut le dire, encore plus familier aux ministres des Habsbourg qu'au cabinet des Romanof; mais les principaux chefs de la Pologne autrichienne ont enfin reconnu que le seul moyen de sauver leur pays était de reconquérir l'amour des paysans. Aussi voit-on aujourd'hui dans toute la Gallicie la noblesse, et surtout les petits gentilshommes, tendre la main aux paysans, s'habiller comme eux, et provoquer de toutes leurs forces l'avènement d'un tiers-état agricole qui puisse servir de base à une nouvelle société. Les magnats eux-mêmes sacrifient de plus en plus aux idées démocratiques, qui se font jour jusque dans la diète. Méprisée jusqu'ici à cause de son peu d'importance politique, cette diète gallicienne n'était guère visitée annuellement que par trois ou quatre de ses membres, courtisans de M. de Metternich, qui s'y rendaient pour la forme, assistaient à la lecture des propositions ou *ordres* de l'empereur, et signaient. Le reste des représentans du royaume de Gallicie et Lodomérie se bornait à envoyer ses équipages vides à l'hôtel des états; mais, depuis que le nouveau roi de Prusse a cru devoir donner aux diétines provinciales une importance encore inconnue, depuis qu'on voit la diète polonaise de Posen lutter pour prendre rang parmi les parlemens européens, l'esprit d'émulation a saisi les Galliciens. La diète de Léopol est devenue, par l'affluence empressée de la noblesse, une véritable solennité nationale, et là aussi la Pologne s'est réveillée. Au silence des anciennes diètes a succédé l'animation; des discours en langue polonaise y répondent aux harangues du commissaire royal. On entasse les demandes de pétition, que la cour refuse pour la plupart; mais le peuple de Gallicie le sait, et les paysans, qui avaient vu

jusqu'à présent dans les bureaucrates de Vienne leur seul appui contre la noblesse, peuvent reconnaître aujourd'hui que cette bureaucratie allemande est au contraire le principal obstacle à leur bien-être et au progrès social de leur pays. Depuis six ans, la diète de Léopol s'obstine à demander la faveur d'adresser au monarque une pétition pour qu'on permette aux paysans de payer en argent l'équivalent de leurs corvées, et même de libérer tout-à-fait leurs terres, de manière à en devenir les vrais possesseurs. Le cabinet aulique n'a consenti qu'il y a quelques mois à recevoir cette pétition; mais, avec son habileté ordinaire, il a aussitôt outrepassé la demande : il se montre décidé à laisser enfin les nobles affranchir à leur gré, et dans la mesure où ils le voudront, tous leurs serfs, en les rendant soit fermiers, soit propriétaires, avec ou sans redevances. Convaincue que très peu de seigneurs pousseront le patriotisme jusqu'à se dépouiller ainsi spontanément d'une partie de leur fortune, l'Autriche compte reprendre par là l'initiative des idées libérales aux yeux du peuple ignorant de la Gallicie. Cependant les nobles de ce malheureux pays commencent à faire à la cause publique les plus grands sacrifices. Partout, ils fondent des écoles, des hôpitaux, des salles d'asile. Quelle plus belle chose, par exemple, que l'établissement de cette maison d'orphelins de Léopol, pour laquelle le comte Stanislas Skarbek a légué tous ses biens, 3,750,000 francs, et où seront élevés, instruits et nourris, mille enfans pauvres, dont quatre cents pourront habiter la maison même!

C'est surtout parmi les deux millions de Polonais soumis au sceptre de la Prusse que l'esprit de réforme se développe avec une ardeur digne d'exciter toutes les sympathies de l'Europe. La diétine de Posen s'élève peu à peu à l'importance d'une diète nationale; dans son enceinte mûrissent des talens oratoires de la plus haute portée, et les débats de cette assemblée, livrés du moins en partie au peuple par la presse, retentissent dans tout le grand-duché. Pendant les trente jours que dure cette diète, Posen a tout l'imposant aspect d'une grande capitale; elle éclipse même Berlin par la magnificence des équipages des nonces et le luxe véritablement oriental de la noblesse polonaise. On conçoit que de telles démonstrations inquiètent le cabinet prussien. De là ses efforts pour ramener le grand-duché au système général d'administration qui régit la monarchie; de là l'espèce d'affectation que met le roi grand-duc à appeler du nom de Prussiens ses sujets du grand-duché, nom contre lequel la diète a protesté en 1842, en envoyant au monarque une adresse qui lui rappelle ses promesses de maintenir dans le grand-duché une nationalité distincte de

celle de la Prusse. Frédéric-Guillaume n'a répondu à cet avis que par une désapprobation formelle; son idée fixe est que tout en Prusse doit devenir prussien, comme en France tout est français. Aussi quand, pour justifier à la cour les plaintes, ou, comme disait le ministère, les *pétulances* de la diète, le comte Raczynski démontra que l'administration du grand-duché, au lieu d'être polonaise, était toute prussienne, il fut poliment éconduit, et les efforts tentés par l'administration pour germaniser les terres polonaises reçurent une pleine approbation.

Ces témoignages étaient plus que suffisans pour faire revenir les Polonais de leurs illusions sur le nouveau roi de Prusse : ils ont dû se détourner de lui, et ne plus rien espérer que d'eux-mêmes. Forcé de renoncer aux sympathies polonaises, le cabinet prussien est retourné à son alliance avec la Russie, et l'horrible *cartel d'extradition* a été renouvelé. D'après l'ancien traité, pour chaque déserteur polonais remis aux gardes-frontières de Russie, le gendarme prussien recevait une récompense de 10 thalers. Ce prix du sang excitant la cupidité prussienne, les gendarmes s'étaient mis à faire de véritables chasses aux hommes. Cependant les victimes ainsi livrées expiraient le plus souvent sous le knout; cinq cents coups leur étaient appliqués dès qu'ils touchaient le sol russe, et avant même leur jugement légal. Si cet infame prix du sang a été interdit par les clauses du nouveau cartel, le sort des fugitifs n'est pas devenu plus doux. Désormais les Polonais seront forcés de confondre dans une malédiction commune leurs oppresseurs allemands et leurs ennemis russes; mais, nous le répétons, ils n'en reviendront que d'un pas plus ferme à l'unité. C'est dans le duché de Posen surtout que ce mouvement unitaire devient fécond, et imprime aux études un essor vraiment remarquable. Aussi la population a-t-elle prié unanimement le roi de compléter l'institution des gymnases nationaux par la fondation d'une université polonaise à Posen, prière que le cabinet a déclarée intempestive. Il en a été de même pour les demandes de la diète de 1844. Parmi ces pétitions, on en remarquait deux qui prouvent combien la noblesse actuelle de Pologne se préoccupe, quoi qu'en disent ses ennemis, du sort des paysans. L'une réclame des mesures restrictives contre la vente de l'eau-de-vie et les cabaretiers juifs, qui, répandus par myriades dans les campagnes, entretiennent pour ainsi dire dans une ivresse continuelle le bas peuple, objet de leurs rapines. L'autre demande concerne la fondation d'une caisse d'amortissement pour le rachat des corvées. Le roi a répondu qu'il fallait abandonner cette dernière question à son cours naturel, et laisser seigneurs et paysans traiter à l'amiable

du rachat de leurs obligations réciproques, c'est-à-dire que le roi grand-duc craint, comme l'empereur d'Autriche, de voir en Pologne la noblesse se fondre avec le peuple, et sous l'empire de cette crainte il préfère continuer de tenir les paysans du grand-duché dans une affreuse misère et dans l'impuissance de s'affranchir de leurs corvées.

A la diète de 1845, les nonces ont donné de nouvelles preuves de leur patriotisme éclairé. L'adresse en réponse au souverain demandait pour le pays une organisation totalement constitutionnelle, avec la publicité des débats et l'abolition de la censure. Contre ce vote presque unanime des représentans polonais, les députés allemands des villes ont seuls protesté, ajoutant ainsi à tant de preuves anciennes une preuve nouvelle du peu de penchant de la race allemande pour les institutions libérales. Un paragraphe spécial de cette adresse renouvelle au roi la prière de vouloir bien reconnaître la nationalité polonaise comme légalement constituée dans ses états; mais il a fallu, par ordre suprême, retirer de cette demande une phrase jugée trop incisive, où les nonces exprimaient le vœu que leur patrie fût respectée par l'état protecteur, comme l'ancienne république polonaise avait su respecter la Prusse du moyen-âge, lorsqu'elle la tenait sous son vasselage.

Parmi les pétitions, c'est-à-dire les conclusions de la diète, on remarque principalement celles contre l'abus de la loterie, contre les majorats, et celles relatives à une réforme électorale. Le roi est prié de ne plus établir de majorats nouveaux, ou du moins, s'il en fonde encore, de ne plus leur accorder de voix *ipso facto* à la diète; en outre, on lui démontre la nécessité d'élargir la représentation nationale, et de faire concourir le peuple entier à l'élection des nonces. On s'apercevait, du reste, que la fin déplorable d'un des plus brillans orateurs de la diète, le comte Édouard Raczynski (1), était encore présente à l'esprit des nonces. Tout entiers à leurs regrets, ils se disaient que, si un tel homme avait pu désespérer de lui-même et chercher dans la mort un refuge contre les douleurs de son patriotisme brisé, c'est parce que la cause publique avait dû lui apparaître comme perdue sans retour. Un découragement profond se reflétait donc dans l'assemblée.

(1) Le 22 janvier 1845, le comte Édouard Raczynski, après avoir mis ordre à ses affaires, se retira dans une petite île qui fait partie de ses domaines, et là mit fin à ses jours par l'explosion d'une arme à feu. On doit au comte Raczynski d'importans ouvrages littéraires; sa fortune considérable a été consacrée presque entière à des travaux d'utilité publique.

Exagérant les suites de cet accablement passager, les journaux prussiens en concluaient que la Pologne achevait son agonie, et sur ses ruines ils croyaient déjà voir s'implanter irrésistiblement la puissance germanique; mais à la clôture de cette diète, qui a été la septième du grand-duché, une agitation inattendue s'est manifestée parmi les nonces. N'ayant pu encore obtenir la liberté de la presse, ils avaient espéré que le roi permettrait au moins de publier les débats parlementaires. Lorsqu'ils ont vu que cette publicité se bornait à un simple compte-rendu, qui même, avant de paraître, devait être révisé par le commissaire royal, ils n'ont pu s'empêcher de protester, et l'assemblée s'est séparée au milieu d'une irritation générale.

Il est une autre diète où les *turbulences slaves* commencent également à se faire sentir; cette diète est celle de la Silésie. Dans cet ancien duché polonais, quoique la bourgeoisie soit tout entière devenue allemande, la majorité de la population est encore slave de langue et de mœurs, et consacre par là même aux évènemens de Pologne une grande attention. Excitée par l'exemple des nonces de Posen, la diète de Breslau, en 1844, s'est montrée presque révolutionnaire. Elle s'est prononcée unanimement dans le sens d'une réforme électorale qui permettrait aux paysans de prendre une part active à la chose publique. En effet, les deux millions et demi de paysans de la Silésie n'ont à la diète que seize représentans, tandis qu'il y en a trente-neuf pour la noblesse, qui compte à peine six mille personnes, et les villes, qui toutes ensemble ne renferment pas un demi-million d'habitans, élisent vingt-huit députés. Outre l'oppression aristocratique, les indigènes de Silésie ont encore à supporter un autre fléau, celui qu'ils appellent la *slavophagie* allemande. Il n'y a point dans ce pays, comme dans le duché de Posen, de hautes écoles polonaises; l'allemand est la langue adoptée pour l'enseignement et le commerce. La diète elle-même délibère et vote en allemand. Un état de choses à peu près analogue régit la Silésie autrichienne, et pourtant jusque dans ces provinces on sent la réaction slave. C'est que ces populations s'appuient sur la Pologne, et, malgré les efforts de l'Allemagne pour les absorber, les Polonais savent, partout où ils habitent, se maintenir comme nation à part, sans jamais perdre de vue leur avenir.

De tous les résultats obtenus par les différentes diètes et par les écrivains libéraux, en Pologne comme dans les autres pays slaves, le plus digne d'attention est le rapprochement fraternel qui commence à s'opérer entre les nobles et les paysans. Cet heureux rapprochement est de plus en plus facilité par les progrès que fait l'instruction dans les

classes inférieures du peuple. Pour relever ces classes dégradées par un si long esclavage, les patriotes ont pensé à réagir d'abord contre le vice qui s'est le plus enraciné parmi elles, contre l'ivrognerie. Une société de tempérance s'est fondée, et les curés des campagnes sont chargés d'en seconder le développement. Il y avait apparence de folie à se flatter d'introduire la tempérance en Pologne, où, de temps immémorial, le paysan trouve dans les liqueurs fortes le seul adoucissement à ses maux. Cependant la société n'a pas tardé à faire de tels progrès, que la police russe a cru devoir l'interdire; mais en même temps, saisissant avec son habileté ordinaire l'occasion d'enrichir son fisc, le tsar a chargé d'énormes impôts la fabrication et la vente de toutes les liqueurs : il en a, par oukase, interdit le débit aux juifs et à toutes les auberges situées hors des villages. Le privilége d'avoir un cabaret à eau-de-vie n'est plus concédé qu'aux localités qui comptent au moins vingt maisons, et dans les villes il n'en est accordé qu'un pour cinq cents habitans. En outre, aucune dette pour eau-de-vie n'est plus reconnue comme valide devant les tribunaux. Le fisc impérial pourra bien gagner quelque chose à ces mesures répressives, mais la moralité du peuple polonais y gagnera aussi, et les effets de cette réhabilitation morale ne seront pas à l'avantage du tsarisme. Vainement dans son dépit le cabinet russe est allé jusqu'à faire défendre aux curés de prêcher en chaire contre l'ivrognerie, vainement il a tâché de s'attribuer à lui seul tout le mérite de l'œuvre commencée à son insu : l'œuvre de la société de tempérance, même appuyée par des oukases moscovites, n'en est pas moins restée une œuvre nationale. Pour la propager il n'y a point eu besoin d'un apôtre spécial, d'un homme extraordinaire, comme l'a été en Irlande le père Mathieu. Dans la Pologne autrichienne, il est vrai, le clergé a dû demander, mais il a eu le bonheur d'obtenir de la police viennoise l'autorisation *nécessaire* pour combattre le vice national avec les armes spirituelles. Depuis lors l'ivrognerie décroît rapidement en Gallicie; ce progrès moral a même été si sensible, que la noblesse, pour laquelle le loyer des cabarets établis sur ses terres forme le revenu le plus net et le plus certain, a vu s'opérer dans sa fortune une réduction considérable. Elle n'en favorise pas moins le développement de ces associations, au risque d'être obligée plus tard de restreindre son luxe, et de s'imposer elle-même à son tour des lois somptuaires.

Les sociétés de tempérance fondées dans les trois Polognes ont donc eu pour effet de rapprocher des classes jusqu'ici divisées par mille préjugés. Le prêtre, qui dans ces contrées est presque toujours

né de parens nobles, a dû, pour prêcher le vœu de tempérance, visiter les chaumières plus assidument qu'autrefois; il a servi d'intermédiaire entre les paysans et leurs anciens maîtres. De vieux ressentimens, entretenus par l'Autriche et la Russie, élevaient comme une insurmontable barrière entre les classes inférieures et les magnats. On sait que ces fiers châtelains, tout en maudissant le knout russe, aimaient le fouet polonais et s'en servirent long-temps contre leurs serfs. Les fils affranchis de ces esclaves se souvenaient encore des injures faites à leurs pères; les conquérans savaient d'ailleurs les leur rappeler au besoin. Le but de la politique russe et allemande en Pologne est de séparer par tous les moyens les paysans des nobles (1). En paraissant protéger les paysans contre d'anciens oppresseurs, le tsar était même parvenu à les gagner et à rompre les derniers liens qui les attachaient aux nobles, avec lesquels la Russie voudrait identifier la cause nationale. Les sociétés de tempérance, en mêlant ensemble les différentes classes, ont fait heureusement cesser leur désaccord. Le laboureur a compris que ses intérêts étaient au fond les mêmes que ceux de la noblesse, et le zèle inaccoutumé du clergé pour leur cause a porté les villageois à choisir dans leurs différends avec les seigneurs leurs curés comme arbitres, de préférence aux officiers russes. Les seigneurs ont accepté de bonne grace cette médiation ecclésiastique, qui, tout en humiliant leur ancien orgueil voltairien, leur paraît encore préférable à la médiation russe. De là le pouvoir extraordinaire que gagne le prêtre polonais depuis quelques années, pouvoir comparable sous certains égards à la puissance temporelle qui, décernée par le peuple grec à son clergé, après la conquête ottomane, assura la conservation de la nationalité hellénique. Malgré les mille artifices mis en œuvre depuis dix ans pour tourner les paysans de la Pologne contre la noblesse, la franche réconciliation qui s'opère entre toutes les classes du pays est de plus en plus le résultat de l'oppression commune. Les paysans, jusqu'ici étrangers aux complots politiques des seigneurs, entrent maintenant par milliers dans les conspirations. Leur vœu de tempérance les a relevés de l'abjection où les plongeait l'ivresse; ils se sentent citoyens. Bientôt ce ne sera plus contre les seuls serviteurs de

(1) C'est ainsi que Paskevitch a soustrait aux tribunaux ordinaires tous les procès intentés par des paysans contre des gentilshommes. Dans ces causes, les gouverneurs russes ont le droit de juger sommairement, et ils décident presque toujours en faveur du paysan. A Varsovie, Paskevitch lui-même, tous les jeudis, sort de son palais pour accorder sur la place de Sigismond audience aux villageois qui se disent lésés par leurs seigneurs.

l'aristocratie, mais contre la nation tout entière, unie comme elle ne le fut encore jamais, que le tsarisme devra combattre.

La Russie semble elle-même regarder comme impossible que la Pologne ne se lève pas de nouveau pour tenter encore le sort des armes. De là toutes ces mesures d'une cruauté atroce qui indiquent le désespoir bien plus que l'assurance des vainqueurs. La police n'espère plus que dans la terreur qu'elle inspire; on multiplie les arrestations. L'aspect de la Pologne est celui d'un pays en état de guerre. Des détachemens de Kosaques parcourent en éclaireurs les campagnes et fouillent les moindres villages. La route de Varsovie à Pétersbourg, toute bordée de blockhaus, devient une chaussée indestructible. Partout de nouvelles forteresses s'élèvent. Celle qui commande Varsovie est vraiment formidable, et tellement disposée que ses batteries pourraient en quelques heures faire de la capitale un monceau de cendres; mais convaincu que la ruine de leurs villes n'arrêtera point les patriotes polonais, le tsar ne peut se rassurer, et imagine chaque jour de nouveaux plans de défense. C'est ainsi qu'il vient de créer une flottille de barques canonnières en fer, destinées à approvisionner et à faire communiquer entre elles toutes les forteresses des côtes maritimes et fluviales de la Pologne. Il resterait ainsi maître des eaux, même lorsque tout le pays serait couvert d'insurgés.

Ce n'est pas seulement le cabinet russe qui s'attend à voir éclater en Pologne de nouvelles révoltes. La frayeur a saisi également les cabinets d'Allemagne. Pour eux, la propagande slave est devenue un spectre non moins formidable que la propagande française; il ne se passe pas d'années que les gouvernemens germaniques n'éprouvent pour la sûreté de leurs possessions usurpées des terreurs et des alertes plus ou moins vives (1). Pour décréditer les plans des patriotes, la police s'efforce de les présenter comme des complots communistes, formés dans le but d'assassiner tous les propriétaires. Ces calomnies effraient, il est vrai, les ames crédules, et permettent aux oppresseurs d'exercer les plus grandes violences. Tel est l'effet de ce régime de terreur, que des voyageurs qui ne font que traverser Varsovie peuvent croire la nationalité polonaise anéantie. Dans cette capitale, en effet, on ose à peine parler haut, tant la masse des espions secrets épouvante

(1) C'est ainsi qu'il y a trois mois, dans le grand-duché de Posen, les autorités, trompées par des informations inexactes, crurent qu'à un jour donné la population entière se lèverait en armes; elles firent sortir ce jour-là toutes les troupes des casernes, avec cartouches et canons.

les habitans; le Varsovien se concentre dans son foyer à tel point qu'il ne sait pas même ce qui arrive à quelques pas de sa demeure. Cependant, si l'on pénètre dans les familles, on n'y trouvera pas un Russe. Varsovie ressemble toujours à une capitale occupée par l'ennemi. Des détachemens de cavalerie y stationnent nuit et jour sur les places, prêts à s'élancer au premier signal. De la place de Saxe, qui est le centre stratégique de la ville, des patrouilles à cheval partent incessamment pour parcourir les différens quartiers. Malgré le respect général que lui attire l'impartialité bienveillante de son administration, le vieux maréchal Paskevitch ne sort jamais qu'entouré d'un nombreux état-major et suivi de sa garde circassienne. Les employés du tsar n'ont pas plus de rapports avec les Polonais qu'ils n'en auraient avec une population musulmane. Les salons russes et les salons polonais demeurent entièrement distincts. C'est surtout au fond des campagnes que les habitans, protégés par la solitude contre l'espionnage politique, se communiquent sans crainte leur indignation et leurs espérances. Là, tous, nobles et paysans, appellent le martyre; là, tout indique un pays qui se prépare lentement, mais avec une résolution inébranlable, à de nouvelles luttes pour son indépendance.

Si nous passons de la Pologne à la Bohême, nous trouverons cet autre royaume slave travaillé par les mêmes idées de réforme sociale et de renaissance politique. Quoique l'Autriche ne lui ait point encore concédé les franchises de langage que le cabinet prussien croit ne plus pouvoir refuser aux diétines de Posen et de Silésie, l'assemblée des états de Prague n'en marche pas moins tête levée dans la voie patriotique qu'elle a su s'ouvrir. Le petit budget dont elle dispose est consacré exclusivement à des travaux qui ont pour objet de réveiller l'esprit national. Malgré les chaînes qui pèsent sur elle, cette diète montre depuis 1840 une énergie inaccoutumée. Elle a forcé le *burgrave* (gouverneur civil) de Prague à se démettre de sa charge, parce qu'il avait fait des dépenses contraires aux intentions des états. La diète bohême exige maintenant que les fonctionnaires autrichiens lui rendent compte de la gestion de ceux des revenus du royaume qui n'entrent pas dans le fisc impérial, et elle veut qu'ils soient employés dans un but patriotique. Enfin, en 1844, cette diète a obtenu, pour la première fois depuis quatre-vingt-dix ans, la faveur d'envoyer à Vienne une députation officielle pour porter au trône de son roi les désirs du pays. Ces *désirs* (*desideria*) et projets de réforme ont été solennellement reçus par l'empereur et roi entouré de sa cour. Aussitôt une commission où figuraient le ministre et prince bohême Ko-

lovrat, et l'archiduc Stephane, gouverneur de Prague, a été nommée pour examiner ces demandes, parmi lesquelles on remarque le projet de réintégration de la langue bohême dans les actes du gouvernement, la création d'une banque d'hypothèques, l'abolition de la loterie, la nomination d'un président spécial des états, qui ne pourrait plus être le gouverneur du royaume. Au nombre des articles qu'a ratifiés le cabinet aulique, on trouve une concession importante : le burgrave de Prague, président de la diète, devra désormais être choisi parmi les magnats du royaume. En encourageant la nationalité tchèque, l'Autriche espère sans doute l'opposer un jour à la Hongrie maghyare, qui opprime les Tchèquo-Slovaques. Attiser le feu de la jalousie entre ces deux nationalités qui renaissent, de manière à les faire au besoin lutter l'une contre l'autre, est pour l'habile gouvernement qui siége à Vienne le plus sûr moyen de se maintenir et de rester finalement l'arbitre du combat. Ainsi là comme partout les peuples déchus ne pourront se relever qu'en opposant aux intrigues machiavéliques des cours des doctrines de fraternité et de pardon.

Malheureusement l'impatience du joug ne se manifeste encore en Bohême, comme en Silésie, que par cette fougue dévastatrice des classes ouvrières, qui le plus souvent présage de grands bouleversemens sociaux. En 1844, après avoir détruit à Prague et à Reichenberg les machines des manufactures, les ouvriers ameutés ont marché par milliers contre la troupe de ligne, et des charges meurtrières ont pu seules les repousser. Le développement que prend dans ce pays le prolétariat est d'autant plus effrayant, qu'il vient des juifs, classe de spéculateurs dénuée des moyens dont dispose la bourgeoisie chrétienne pour se défendre ou pour se faire pardonner. Aussi les familles juives commencent-elles à émigrer en grand nombre de la Bohême, dans la crainte d'y subir de nouvelles persécutions. Il est certain que les riches israélites de ce pays y exercent un monopole odieux. Néanmoins le gouvernement les favorise au point de les laisser, contrairement aux lois de l'empire, acheter des châteaux, et avec ces châteaux le droit de forcer aux plus pénibles corvées les paysans chrétiens; ceux-ci, indignés de se voir devenus les serfs d'une race que dans leur fanatisme ils méprisent, s'insurgent plutôt que de la servir. C'est ainsi que l'Autriche, pour semer la discorde chez les peuples qui lui sont soumis, a recours à tous les moyens. Là où elle ne peut employer comme instrumens d'oppression les seigneurs indigènes, elle se sert des juifs; mais cet expédient extrême prouve combien l'embarras est grand, c'est-à-dire combien l'absolutisme autrichien chancelle, même dans cette

Bohême, qui est pourtant de tous les royaumes non allemands des Habsbourg celui où l'esprit germanique a jeté les plus profondes racines.

Au temps de Napoléon, personne n'aurait imaginé de regarder la Bohême comme un pays non allemand; aujourd'hui les journaux et les recueils les plus dévoués à la cause allemande, comme le *Vierteljahrschrift*, se bornent à demander que dans ce *royaume slave* les Allemands continuent d'être traités en concitoyens, et que le *rappel de l'union* ne soit jamais prononcé. Il faut bien avouer que les Tchèques nous paraissent avoir perdu plus d'une des qualités propres à leur race. On pourrait dire qu'ils sont Slaves à peu près comme la Belgique ou la Savoie sont françaises. Les populations tchèques, même le moins mélangées, portent sur leur physionomie morale mille empreintes des coups que leur a portés l'Allemagne. Toutefois on reconnaît aisément que ces coups sont anciens, que les cicatrices tendent à s'effacer, qu'en un mot ce qu'on appelle en Autriche la *germanisation* du peuple bohème a cessé. Voilà sans doute le seul progrès vraiment incontestable de la nationalité tchèque; mais avoir forcé les vainqueurs allemands à s'arrêter dans leur marche, n'est-ce pas déjà pour les vaincus un triomphe?

Il est d'ailleurs difficile d'assigner aux Bohêmes dans l'organisation future du monde gréco-slave un rôle politique bien tranché. Ils sont les confédérés naturels de la Pologne, et suivront probablement en tout les destinées de leur alliée. Voilà pourquoi la fraction du peuple bohême qui a le moins de rapports avec les Polonais est aussi celle où se manifeste le moins d'énergie nationale. Cette fraction, qui, sous le nom de Slovaques, se trouve rejetée en Hongrie, garde vis-à-vis des Maghyars, adversaires déclarés de sa nationalité, une attitude passive. Isolés de leur mère-patrie, la Bohême, et privés d'ailleurs des franchises municipales qui permettent aux autres peuples slaves de la Hongrie de résister à l'influence maghyare, les Slovaques paraissent sur le point d'abdiquer leur nationalité. Leur langue et leurs mœurs sont l'unique trésor qu'ils s'efforcent de sauver du naufrage. La réforme morale fait seule parmi eux des progrès. Ainsi, reconnaissant que chez eux, comme chez tous les Slaves, le vice principal est l'ivrognerie, ils courent par centaines aux églises, pour y renoncer, par un vœu solennel, à l'usage des liqueurs fortes. Quant à l'agitation politique, il n'y en a pas trace parmi les Slovaques. C'est au peuple maghyar qu'il est réservé de donner en Hongrie le spectacle imposant d'une agitation vraiment nationale.

La conclusion à tirer du mouvement politique et social des états gréco-slaves tel qu'il s'accomplit depuis quelques années, c'est qu'il se forme, à côté de l'Europe occidentale, une Europe orientale à la fois antique et nouvelle, conciliant avec le culte de ses institutions primitives tous les besoins, tous les progrès de la civilisation moderne. A la vérité, cette Europe gréco-slave s'est jusqu'ici montrée à l'Occident plutôt comme un fantôme formidable que comme une force amie et libérale. On s'est obstiné jusqu'à présent à confondre avec les sujets du tsar ces Gréco-Slaves dont cinquante millions sont les ennemis nés de la Russie. Il n'est plus permis de conserver aujourd'hui ces vieux préjugés; le moment est venu d'examiner sérieusement les questions qui s'agitent sur les bords du Danube et sur les côtes de la Méditerranée. Qu'on s'obstine à ne voir dans les Gréco-Slaves que les peuples les plus arriérés de l'Europe, il n'en faudra pas moins reconnaître qu'aucune société ne se montre aujourd'hui plus dévouée au progrès, qu'aucune n'est restée plus fidèle à l'amour exalté de la patrie. La centralisation ayant, dans le reste de l'Europe, fait descendre presque à l'état de questions locales les questions de nationalité, nous ne pouvons plus comprendre cette passion de liberté, ce culte pour la langue, le costume, les institutions indigènes, qui caractérise les Slaves opprimés de la Turquie, de la Russie et de l'Autriche. S'il y a plus d'une illusion dans les espérances de ces ames jeunes, de ces races primitives, il y a aussi dans leurs passions, dans leurs efforts, les signes irrécusables d'une puissante vitalité. Qui sait même si, dans cette Europe nouvelle, dont le génie à la fois chevaleresque et démocratique se réveille avec tant de fougue et une si fière audace, la vieille Europe ne trouvera pas un jour de salutaires exemples, une impulsion féconde, peut-être même un contrepoids nécessaire contre les fléaux qu'entraînent à leur suite l'industrialisme et le prolétariat?

CYPRIEN ROBERT.

UNE

DÉPORTÉE A BOTANY-BAY.

The History of Margaret Catchpole, a Suffolk girl, with Illustrations; 2 vol., London, 1845.

Une idylle populaire, prise dans la vie réelle la plus basse et la plus sauvage, commencée au bruit de l'Océan germanique, et qui va s'éteindre au murmure de la mer Pacifique, remplit ces deux petits volumes, écrits avec gaucherie et pesanteur. Les faits en sont authentiques, avérés, attestés par les journaux du temps et les registres de l'autorité judiciaire; car la justice, qui se mêle assez volontiers des romans du peuple, a pris grande part à celui-ci. D'ailleurs la marquise de Cornwallis, aujourd'hui vivante, et le recteur actuel de Waltham, M. Richard Cobbold, ministre honorable de la communion anglicane, se portent caution du héros et de l'héroïne, si tant est que ces mots conviennent. C'étaient une villageoise de Nacton, près de la côte, et un matelot occupé de faire la contrebande. Quelque intérêt moral et même historique relève sans doute ces humbles aventures; elles annoncent et décrivent un état de mœurs extraordinaire et inconnu; toutefois je ne conseille ni aux dames poètes, ni aux statisticiens, ni aux savans, de perdre leur temps à lire une histoire d'amour aussi

vulgaire. Ils sont avertis, et doivent se tenir sur leurs gardes; s'ils ne rencontrent dans ces pages, qui ne valent que par la réalité, ni érudition, ni métaphysique, ni grandes vues, ils ne s'en prendront qu'à eux-mêmes de les avoir abordées et parcourues.

Le petit village de Nacton, dans le comté de Suffolk, est composé d'une seule rue qui dort sur le penchant d'une ravine obscure. Quand vous l'apercevez ainsi couché au creux de sa vallée boisée et solitaire, vous vous demandez si c'est un village vivant ou mort; et la nuit, en traversant cette rue déserte, vous vous étonnez bien plus encore d'entendre un long et perpétuel mugissement qui vous poursuit : c'est la mer, que l'on ne voit pas, mais qui parle.

En effet, la mer n'est pas loin, et reçoit dans son sein près de là le Stour et l'Orwell, rivières qui forment à leur embouchure des alluvions dangereuses, recouvertes d'herbes et de sable. Entre l'Orwell et Nacton se trouve cette vaste étendue de terrain dont une partie est renommée aujourd'hui pour sa fécondité, et qui doit le nom de Wolfkettel (*chaudron du loup*) à la bataille sanglante livrée par le duc saxon Wolfkettel ou Ulfkettel contre les Danois. Il paraît que le sang des humains engraisse prodigieusement la terre, ou que Dieu veut nous payer en bienfaits les douleurs et les violences que notre race s'impose, car presque tous les champs de bataille, et celui-ci entre autres, sont devenus célèbres par l'opulente beauté de leurs moissons. Au milieu de l'aridité de cette triste grève, couverte de galets accumulés et roulés, une portion de *Wolfkettel's tract*, celle qui avoisine l'Orwell, est cultivée avec succès depuis dix siècles par une population de fermiers, la plupart descendans des envahisseurs danois. Une vaste chevelure jaunâtre flotte sur les épaules de ces hommes de taille gigantesque et à la large carrure que l'on aperçoit la main appuyée sur des chevaux du Nord aussi énormes qu'eux, les dirigeant du matin au soir avec une gravité imperturbable et une dignité de héros dans le sillon parallèle au sillon voisin. Les bêtes et les hommes se ressemblent; la crinière d'argent de la jument robuste au garrot musculeux, au vaste poitrail, à la robe bai-clair, flotte au vent de la mer avec la chevelure blonde de celui qui la conduit. Le patois de ces paysans est d'un autre temps et d'un autre monde; lorsque le cheval a fini le sillon, le cri *wourrah!* rappelle le vieil accent de guerre. Quand il en recommence un autre, le paysan crie *wourrhie!* Les fortes gutturales du Nord sortent de ces poitrines colossales et rendent des sons aussi inintelligibles pour l'Anglais de Londres que le langage des îles Caraïbes. Quelquefois, sur le dos de

l'un de ces chevaux, il y a quelque petite fille saxonne, blonde et transparente, avec ses petites jambes toutes nues qui vont se perdre dans les poils de la crinière. Les femmes, au surplus, montent à cru les chevaux de leurs pères, et dans les rencontres fréquentes des contrebandiers et des garde-côtes, on les voit, ou plutôt on les a vues, car ces mœurs commencent à s'éteindre, manier résolument l'épée courte du matelot et le pistolet d'abordage. Les noms comme les habitans de ces parages (North-Folk, *Norfolk;* — South-Folk, *Suffolk;* — East-Saxon, *Essex*) sont encore aujourd'hui sans mélange de race et de sang normand. Cracknell, Catchpole, Wringnell, Springtree, vrais noms roturiers, ont traversé les siècles sans déroger, sans se mêler à la noblesse des Beauclerc (Beauclerck) et des Courcy (Churchill) de Normandie.

La ville d'Ipswich, bâtie presque à l'embouchure de l'Orwell, est le centre du mouvement agricole et commercial de tout ce canton. Le voyageur l'aperçoit du haut de la Colline de l'Évêque (*Bishop's-Hill*), après avoir passé Nacton, et s'il tourne le dos à la mer, il découvre et domine une vaste et gracieuse étendue de pays. Un amphithéâtre inégalement boisé, d'où s'élèvent comme par étages des forêts et des prairies semées de douze bourgades ou villes annoncées par les aiguilles de douze clochers gothiques, borne l'horizon à plusieurs milles de distance. Au loin serpente l'Orwell, qui s'élargit en se rapprochant de la mer, pénètre dans plusieurs vallées, disparaît et reparaît sous la lumière et dans l'ombre, décrit une courbe élégante, et après avoir entouré de son arc de cercle la jolie ville d'Ipswich, située au pied de la colline, forme ces marécages dangereux dont nous avons parlé, et se précipite dans le Stour. Souvent ces rives ont servi d'études favorites aux paysagistes anglais, qui recherchent curieusement le contraste assez rare du mouvement maritime et des beautés agrestes, le mélange d'une culture riante et des sauvages aspects d'une côte désolée.

Vers la fin du dernier siècle, une vieille superstition attachée à l'un des points les plus élevés et les plus stériles de la plage, qui se nomme *Bawdsey Cliff* ou Pic de Bawdsey, subsistait encore et semblait même se raviver. Les garde-côtes (la plupart Irlandais), stationnés de distance en distance derrière les pyramides de pierres sèches et de débris maritimes, pour faire le guet et découvrir les embarcations des contrebandiers, toujours errantes ou cachées dans les échancrures du rivage, n'avaient pas peu contribué à entretenir cette terreur populaire; rien n'est plus superstitieux qu'un Irlandais. Le gouvernement les employait cependant de préférence; ils étaient braves, gais, actifs et vigi-

lans; leur vivacité, leur vigueur, leur amour de la bataille, cette bravoure étourdie qui les distingue, ces ruses de sauvages qu'ils emploient merveilleusement, en faisaient des adversaires redoutables pour les ennemis de la douane. Ils bravaient la pluie et le vent, l'orage et la chaleur, l'épouvantable bise qui siffle sur ces sables, et même, sans la rendre à personne, la haine violente à laquelle leur triste métier les exposait. Ils se faisaient tuer et ils tuaient avec une bonne humeur imperturbable. Les paysans, amis de la contrebande, pardonnaient à ces Irlandais, qui souvent s'asseyaient à leur table et leur contaient des histoires merveilleuses, — par exemple, que du côté de Bawdsey Cliff une légion de fantômes habitaient, que ces fantômes étaient ceux des contrebandiers d'autrefois, que leur apparition était du plus mauvais augure, qu'ils disparaissaient à volonté dans les sables, et que tout officier du gouvernement assez hardi pour les suivre était infailliblement perdu et englouti dans les régions souterraines. Voici la cause de cette croyance, qui, grace à la facilité oratoire des Irlandais et à la crédulité de leurs auditeurs, s'était répandue assez loin.

Une cabane de pauvre apparence, avec un petit verger entouré d'un mur en pierres sans ciment, occupait le sommet de Bawdsey Cliff. Près de la cabane, derrière le mur du verger, se trouvait un puits sans margelle, d'une structure grossière, remarquable seulement par la grosseur du cable et la largeur du seau de bois qui servaient à puiser de l'eau. L'orifice de ce puits était protégé par un amas de tessons et de fragmens de bouteilles qui empêchaient d'en approcher; ce n'était pas sans motif que l'on en avait ainsi défendu les abords; à douze pieds environ du sol, dans la paroi du puits, bâtie des pierres ou galets qui couvrent la côte, s'ouvrait une petite arcade surbaissée; elle servait de porte à une grotte singulière et long-temps ignorée de tout le canton, dont c'est une des curiosités naturelles.

La forme de cette grotte est circulaire, elle présente un entonnoir immense, aussi parfait que si le compas et l'équerre en eussent achevé l'exécution. Des sillons réguliers, s'élargissant et s'espaçant davantage à mesure qu'ils se rapprochent de la voûte, tracent autour de la grotte leurs cercles concentriques, et attestent le séjour d'une masse d'eau, qui, se frayant, à travers les sables, un passage vers la mer, a long-temps tourbillonné dans cette cavité, dont elle a creusé l'argile, pour en ressortir par une autre issue. Les contrebandiers de ces cantons avaient depuis long-temps mis à profit cette ressource naturelle; ils avaient détourné le cours d'eau en lui donnant une issue vers l'Océan; ils avaient voûté la grotte, pratiqué

dans la voûte un trou qui, aboutissant à la cheminée de la chaumière, confondait la fumée de celle-ci avec la fumée du feu allumé dans le souterrain; enfin, pour compléter le succès de tant d'inventions ingénieuses, ils avaient meublé avec quelque recherche ce domicile, où l'on ne pénétrait que par le puits, c'est-à-dire par le seau qu'une main amie, celle du paysan habitant de la chaumière, ou de sa femme, arrêtait juste devant la petite arcade servant de porte à la grotte. Le mur cachait le puits à ceux qui remontaient le Cliff du côté de la mer, de sorte que tout contrebandier vivement poursuivi tournait le mur, s'élançait dans le seau, qu'il entraînait par son poids, s'arrêtait lui-même devant la porte de la grotte, au moyen d'un grappin qu'il se tenait prêt à jeter et qui lui servait d'ancre, et s'élançait, malgré toutes les recherches, dans une chambre obscure, ronde et voûtée, étroite par le bas, large par le haut, d'ailleurs aérée et saine, où il trouvait des alimens, du feu et un abri. La disparition fantastique des contrebandiers s'était répétée si souvent, que de Nacton à Ipswich l'existence des fantômes était devenue un article de foi.

Il y eut cependant un Irlandais nommé *Pat O'Brien* que cette explication surnaturelle ne satisfit pas. Ce Pat était malin, et il voulut en avoir le cœur net. Il avait remarqué ce mur et ce trou, par où s'opérait régulièrement l'escamotage des contrebandiers poursuivis, et il lui prit une envie extrême de savoir ce que contenait l'intérieur du *Puits des Fantômes*. Il pouvait lui en coûter cher, comme on va le voir.

La cabane était habitée par la famille d'un vieux laboureur dont les contrebandiers s'étaient fait un ami fidèle. La population presque entière de ces grèves était pauvre. Plus d'un ballot de dentelles, plus d'un châle de haut prix, sans compter les barils d'eau-de-vie, de rhum, de genièvre, et les pipes d'écume de mer passaient du pont des bricks chez ces paysans, qui n'avaient point envie de prendre parti contre l'illégale industrie qui leur fournissait à très bon marché des objets précieux. La plupart fermaient les yeux lorsque les capitaines de bricks débarquaient la nuit ce qu'ils appellent encore la cargaison du *clair de lune*. Dans tous les pays, dès que l'homme peut attester son ancien droit à la liberté sauvage, il s'y rejette avec une grande joie, et les gens des frontières, comme les habitans des côtes, sont volontiers contre la loi pour le contrebandier de terre ou de mer. La femme du laboureur était dans ces sentimens; elle avait reçu plus d'un cadeau des capitaines de bricks, et leur était dévouée. Pat, le garde-côte, s'adressait donc on ne peut plus mal quand il témoigna le désir de voir un peu ce qui se passait dans ce fameux puits, à la femme du la-

boureur, une de ces maîtresses-femmes dont j'ai parlé. Elle consentit, sans trop se faire prier, à l'y descendre, « puisqu'il avait la singulière fantaisie de le visiter; » puis elle le laissa se placer à son aise dans le baquet, et, la chaîne se déroulant avec plus de rapidité qu'il ne s'y attendait, il se trouva précipité dans une eau assez profonde, plongé, replongé, baigné à plusieurs reprises et balancé par la main de la villageoise. En vain ses cris plaintifs essayèrent d'attendrir son bourreau féminin. *Jewel! H'angel! d'harling!* criait-il avec son aspiration orientale!... Elle ne cessa de descendre et d'abaisser alternativement la corde que lorsqu'elle n'entendit plus rien. Pat reconnut son étourderie, se cramponna à l'anneau de fer du seau et ne bougea plus; il espérait, en faisant le mort, échapper à sa persécutrice et grimper le long du câble avec cette agilité que les hommes de mer exercent si souvent à leur bord. Il avait affaire à des ennemis acharnés, aussi adroits, mais plus vigilans que lui. L'avantage leur appartenait.

Il lève la tête, n'entend plus de bruit, regarde, appelle, on ne lui répond pas; il saisit la corde, s'aide des mains et des pieds et se trouve bientôt en face de l'ouverture du puits. Au moment où il s'arrête pour respirer un peu, se croyant sauvé, ses deux jambes sont saisies par une pince de fer qui les serre inhumainement; ses mains lâchent prise, il tombe la tête en bas et se trouve attiré vers la porte de la grotte, où un matelas amortit le coup terrible qui lui aurait brisé le crâne contre la paroi du puits. Enfin, jeté dans la cave même, le pauvre Pat entendit de longs éclats de rire retentir à ses oreilles, et vit une douzaine de matelots que la mésaventure du garde-côte trop curieux jetait dans une gaîté extraordinaire et bruyante.

Pat était en effet tombé au milieu d'une réunion complète de ses mortels ennemis, et, si nous avions un roman à écrire, ce serait ici le lieu de peindre l'intérieur de la caverne, les torches flamboyantes, les moustaches des contrebandiers, l'effroi de Pat l'Irlandais, et la persuasion où il devait être que l'enfer venait de s'ouvrir pour lui; mais nous sommes historiens : ne trouvant rien de tout cela dans les *Reports* et les *Judiciary Documents* de l'année 1790, où ces évènemens eurent lieu, nous dirons seulement, et sans empiéter sur le domaine des romanciers, que nos fraudeurs se trouvèrent aussi embarrassés de leur prise que Pat de sa personne. On ouvrit plusieurs avis; celui qui réunit le plus grand nombre de voix fut le plus dur. Il n'allait à rien moins qu'à se défaire du pauvre Pat, seul moyen d'assurer son silence éternel et de ne plus le craindre. Pat maudissait trop tard sa curiosité excessive et aventureuse; il avait découvert le secret de ces

gens qui voyaient leur vie compromise, et qui ne reculaient devant rien. On commença par prier l'Irlandais de boire un verre de gin pour se réconforter et se préparer au grand voyage, puis on lui donna le choix de la porte par laquelle il aimerait le mieux sortir de la vie. Noyé dans le puits ou achevé à coups de sabre? lui demanda-t-on. Il répondit qu'il aimait mieux *ni l'un ni l'autre;* et comme personne ne riait, le capitaine entra, si l'on peut appeler une entrée cette descente par le seau du puits que nous avons déjà décrite. Will Laud, c'était son nom, et il paraîtra souvent dans cette histoire, était un jeune homme de vingt-cinq ans, reconnu pour chef par ces hommes. Il fit bander les yeux du pauvre Irlandais, le fit placer au fond du baquet fatal, enveloppé d'une toile à voile, et la corde du puits se mit à jouer. Pat, qui s'était recommandé à saint Patrick, et qui avait cru descendre au fond du gouffre, subissait un mouvement d'ascension; quand il ouvrit les yeux, il se vit à bord d'un fort joli brick, celui même du capitaine Laud; on le promena quelque temps le long des rivages, et l'on finit par le déposer sur un point désert de la côte orientale, en lui donnant quelque argent pour son voyage, et en lui recommandant le silence pour prix de la vie qu'on lui accordait.

On peut juger, d'après le fait très réel que nous venons de rapporter, des ressources dont disposaient les fraudeurs de la côte de Suffolk, et des vastes bases sur lesquelles ils opéraient. Profitant des circonstances favorables, et surtout de l'intérêt qu'ils inspiraient à la plupart des laboureurs et des paysans, ils avaient leurs espions, leurs forteresses, leurs lieux de plaisance, leur trésor, leur marine, leurs arsenaux, et jusqu'à leurs relais préparés d'avance. Souvent il leur arrivait de saisir et d'employer pour une nuit tous les chevaux d'un propriétaire ou d'un fermier, qui ne s'inquiétait point de la disparition momentanée de ces animaux; il savait que le lendemain matin ils seraient renvoyés à l'écurie en bon état, et accompagnés d'une rémunération généreuse.

Ainsi s'établissait une organisation complète, qui, grace à la connivence des uns et à l'audace des autres, détruisait une bonne partie des revenus de l'état. Les employés du gouvernement avaient à lutter à la fois contre les intempéries des saisons et des tempêtes, la mauvaise volonté des gens du pays, la ruse expérimentée de leurs adversaires et l'asile toujours ouvert que les flots de l'Océan leur offraient. Aussi mettaient-ils dans cette lutte inégale une sorte de point d'honneur acharné qui faisait de cette partie de la côte anglaise un des lieux les plus dramatiques de l'Europe. Ce ne fut que plus tard, lorsque

la guerre permit de détourner au profit du service public l'activité des plus audacieux et des plus habiles parmi ces fraudeurs, et de les enrôler sur les vaisseaux de l'état, que le gouvernement parvint non pas à détruire, mais à renfermer la contrebande dans des bornes plus modestes et à réduire les bénéfices de ce trafic, dont les principaux résultats vinrent d'ailleurs se concentrer dans les mains d'un seul homme.

En 1841 mourut à Londres un personnage bien connu sur toute la côte de Suffolk et d'Essex, auquel la loi n'avait jamais pu adresser de reproche, et qui n'avait pas cessé de la braver. Il était maître de douze bricks et propriétaire de quatorze maisons ou magasins sur divers points. Les contrebandiers le reconnaissaient pour roi, et jamais royauté ne trouva de sujets plus fidèles. Aucune preuve suffisante ne s'élevait contre lui, rien ne prouvait ou même n'indiquait sa complicité, encore moins sa situation et son rang. Armateur et commerçant patenté, il possédait à ce titre trois navires consacrés au commerce légal, et qui servaient de couverture à la portion illégale de son trafic. Les mauvaises chances tombaient sur les gens qu'il mettait à la tête de ses expéditions; chaque brick avait son capitaine auquel des gains considérables étaient assurés en cas de succès, des lieux de repaire et des abris ménagés en cas d'insuccès; ces agens avaient intérêt à cacher soigneusement la main qui pouvait leur être utile en toutes circonstances. Ce capitaine Barwood mourut riche, et sans avoir affronté une seule fois la mer, qu'il ne cessait pas d'exploiter. Il était hardi, fin, rusé, sans principes, sans foi, et connaissait les hommes.

Will Laud, que nous venons de voir si généreux, un de ses principaux instrumens, avait été bercé au bruit de la lame, dans le bateau de son père, toujours debout sur un bac, devant Harwich et le fort Langer. La mer, qui pénètre fort avant dans les terres, entre la côte d'Essex et la côte de Sussex, forme là une échancrure dont l'un des bords est couronné par le fort Langer, et l'autre par la ville de Harwich; le père de Laud, payé par le gouvernement pour le service des dépêches entre Harwich et le fort, dirigeait le bac, aidé par son jeune fils Will Laud, et c'était une rude besogne. Le capitaine Barwood remarqua ce jeune homme vigoureux et adroit, capta sa confiance, et fit de lui, à vingt-deux ans, l'un de ses capitaines, le maître de l'un de ses plus beaux bricks.

Il n'était pas étonnant que Laud, malgré le désir de son père, le batelier de Harwich, eût écouté les avis et cédé aux séductions de cet homme habile. La vie des fraudeurs passait pour une vie héroïque et

glorieuse; pendant que la mer brise ses lames sur les rochers et les sables, les journaux de Londres et de l'intérieur de l'île viennent chaque jour murmurer aux oreilles de ces paysans pauvres et ignorans des bruits de triomphe, de gloire, de combats, de guerre, de pays vaincus, de richesses bien ou mal acquises, et tout invite les habitans de ces plages à tenter la fortune et à courir la mer de leur côté, pour se créer aussi de l'illustration et de l'aisance. Un motif puissant avait surtout déterminé le jeune Laud à choisir la périlleuse carrière qu'il parcourait; il était pauvre et amoureux. Il avait vu et il aimait la jeune Marguerite, fille d'un fermier de Nacton, nommé Catchpole, une charmante fille qu'il voulait épouser, et à laquelle il n'était pas indifférent. Comment lui assurer cette indépendance si désirée? La route de l'industrie honnête était longue, celle de la mer lui était ouverte.

Il partit donc sans avertir Marguerite, s'empara du brick qui lui fut offert par le capitaine, et ne cessa plus d'aller et de venir de Hollande en Angleterre et d'Angleterre en Hollande. L'un des plus audacieux et des plus heureux parmi ces écumeurs de mer, il se fit une réputation dans son genre. « Will Laud, dit le révérend Richard Cobbold, qui l'a connu et qui l'excuse volontiers, était le véritable type de sa race et de son état. Grand, le front haut et droit, l'œil bleu, les cheveux blonds et bouclés, la courbe du nez impérieuse et puissante, les lèvres fortes et le menton massif, sa physionomie était celle qui convient à la résolution devant le péril, à l'amour ardent des entreprises, » à cette vie même que sans doute avaient suivie ses ancêtres, pirates venus dans ces contrées pour labourer une terre plus fertile que la leur. Marguerite Catchpole, dont le révérend a donné le portrait en pied, portrait qui sert de frontispice aux deux volumes, offrait un type absolument contraire, « le teint basané et chaud de la bohémienne, les cheveux d'un noir mat, les yeux brillans, bruns, intelligens, les joues rondes, la taille déliée. »

Tels sont les personnages de ce drame, personnages vulgaires assurément par leur condition et leur fortune, sympathiques dans leurs contrastes, et qu'un autre destin aurait pu mener à ce que les hommes appellent l'héroïsme. Il y avait de la bravoure et de la générosité chez Laud, comme sa conduite envers le pauvre Irlandais l'a prouvé; quant à Marguerite Catchpole, qui tiendra la première place dans ce récit, sa nature était plus distinguée. Donnons leur rang et leur prix aux énergies populaires; plaçons dans leur cadre véritable chacun des fils de Dieu; que l'ame humaine soit honorée partout où

éclate sa force, et que l'individu garde sa valeur en dépit des circonstances et des accidens. Or, cette Marguerite Catchpole, fille de fermier, servante condamnée aux travaux forcés, qui est morte avec un demi-million de fortune, près de la ville de Sidney, et dont le fils est aujourd'hui un des hommes distingués de son pays, n'était point, malgré sa déportation, une heureuse ou vulgaire criminelle, mais une touchante héroïne.

J'aurais voulu que le révérend biographe ne cherchât point à grandir et à embellir ce personnage. Il lui arrive de faire de temps à autre du sentiment, dont on le dispenserait volontiers, et de semer de points d'exclamation la simplicité du récit. Margaret Catchpole ne savait pas lire, et c'est ainsi que je l'aime. A treize ans, apprenant que sa maîtresse, la fermière de Nacton, est malade, elle détache le petit poney dans l'écurie, saute à cru sur son dos, sans selle et sans bride, descend la *Colline de l'Évêque* au grand galop, et finit par arriver sur la grande place d'Ipswich, chez le chirurgien, tout étonné de la visite. Elle répondait, comme on le voit, au signalement que j'ai donné plus haut des femmes du pays, de leur énergie audacieuse et de leur activité passionnée.

Non-seulement nos deux personnages étaient merveilleusement préparés pour ce qu'il y a de plus fatal au bonheur, et même à la vertu, pour le roman dans la vie réelle, mais, par une singulière harmonie, le paysage qui les entourait, et que j'ai déjà indiqué, était digne des acteurs par la singularité pittoresque. Aucun des poètes paysagistes anglais n'en a parlé, ni Thompson, ni Spencer, ni Cowper, ni Shenstone, pas même Crabbe, qui a séjourné sur un autre point de la côte d'Angleterre, côte plus stérile, moins fréquentée, et qui ne vit pas de contrebande; il en a décrit les mœurs sauvages avec une minutieuse énergie. Les localités méridionales, dont parle M. Cobbold, et qu'il décrit assez mal d'ailleurs, seraient plus dignes d'un poète et d'un peintre; quelques paysages ravissans se dérobent dans les replis de ces collines situées à quelques lieues de la mer.

Une ferme nommée Alneshbourne, par exemple, réfugiée et comme recluse dans les ruines d'un vieux couvent de frères augustins, eût fait les délices de Gray ou de Cowper. Le fossé est détruit, l'eau qui le remplissait en baignant les murs du monastère, continue de bruire librement autour de la ferme; la tour est renversée, le clocher abattu, la charpente de la toiture à nu, et les armes féodales de Michel de la Pole, tué par nos Français à la bataille d'Agincourt, apparaissent massivement sculptées au-dessus d'une porte gothique, arche triomphale

qui ne laisse plus passer que des meules de foin et des gerbes de blé. A droite, une pente douce et insensible, couverte du tapis le plus fin et le plus vert que puisse fournir le gazon anglais, descend de la colline qui domine la mer, et aboutit à l'ancien fossé; à gauche, un petit bois de chênes nains remonte doucement la pente opposée, et boise la colline parallèle; d'énormes chênes, contemporains des moines, favorisés par l'humidité de ce terrain creux, s'élèvent comme de gigantesques colonnades, étendent leurs bras noirs et noueux par-dessus les eaux murmurantes, et, se courbant en voûte au-dessus de la ferme qu'ils semblent protéger, vont rejeter l'extrémité de leurs rameaux noirs de l'autre côté de l'édifice en ruine. Dans les interstices de leurs feuillages, et entre les deux collines, vous apercevez une clairière étroite et lointaine, et tout au fond de cette perspective sans bornes une étincelle bleue qui est la mer. C'était dans la ferme d'Alneshbourne que la jeune villageoise était en service.

La résolution de William avait été blâmée vivement par elle; elle s'était même refusée à recevoir les présens de rubans et de dentelles que le contrebandier de temps à autre avait essayé de lui faire parvenir. Le cours des choses ne tarda pas à justifier les prévisions de la jeune fille et ses conseils, car le métier choisi par William n'était pas sans dangers. Un jour, le passeur de Harwich, son père, que le gouvernement venait de priver de sa petite place pour le punir des déportemens de son fils, le rapporta sur ses épaules, le crâne horriblement fracturé dans une rencontre. Édouard Barry, chef des garde-côtes sur la plage de Bawdsey, s'était battu corps à corps avec le jeune contrebandier. Marguerite le veilla pendant un mois entier, guérit sa blessure, et lui fit promettre qu'il ne jouerait plus désormais un jeu si terrible et si dangereux; mais William avait donné une promesse difficile ou impossible à tenir. Une fois que l'on a goûté de la vie bohème sur la terre ou sur les eaux, on est attiré sans cesse vers la volupté âpre de cette indépendance sauvage. Aussi William, après avoir quitté la cabane de Nacton et les soins de Marguerite, n'eut-il rien de plus pressé que de remonter sur son brick, de prendre le nom inconnu de capitaine Hudson, et de continuer le cours de ses exploits. Il trouvait à cette ruse l'avantage de passer pour mort et de tromper la recherche d'Édouard Barry, le garde-côte, celui-là même qui lui avait porté cette terrible blessure.

Les Barry, et cela peut charmer les esprits systématiques qui tiennent à la théorie des races, ne ressemblaient en rien à William Laud; on sait que le nom de Barry n'est autre que celui des Barré normands,

métamorphosé par leur séjour en Angleterre, et provenant des moines *barrés*, c'est-à-dire de certains ordres qui portaient des manteaux bariolés de blanc et de noir. Les Barry étaient braves, mais parfaitement soumis à la loi du pays, ennemis jurés des fraudeurs et de la contrebande, sévères dans leurs transactions et méthodiques dans leurs habitudes. Édouard Barry, lieutenant des garde-côtes, avait eu avec le jeune homme cette altercation violente dont nous avons vu le sanglant résultat. Son frère, John Barry, plus doux de caractère et plus paisible de mœurs, était employé chez le fermier d'Alneshbourne, à côté de Marguerite, dont il s'éprit. Le caractère de Ralph, si merveilleusement imaginé et dessiné par Mme Sand dans son roman d'*Indiana*, rappelle celui de Jean Barry, dont nous verrons plus tard s'accomplir la destinée singulière. Il savait quel sentiment remplissait le cœur de la jeune fille et se gardait bien de lui demander un amour qu'il ne pouvait obtenir; mais il restait près d'elle comme le héros dont nous avons parlé, silencieux, fertile en attentions délicates, triste et résigné. Le bruit de la mort de Laud s'étant répandu, il eut un moment d'espoir, et l'exprima naïvement. Marguerite, qui avait foi dans son fiancé, le croyant au service légal d'un capitaine de vaisseau hollandais, répondit à Barry qu'elle était engagée, que William vivait encore, et notre Ralph, dont la figure douce, les traits délicats et le teint rose n'avaient pu vaincre chez Marguerite l'idée fixe d'une résolution antérieure, reprit sans se plaindre la position douloureuse que le sort lui assignait.

Cependant le capitaine Hudson, dont Marguerite ne soupçonnait pas l'identité avec William, faisait grand bruit sur la côte. C'était le plus hardi et le plus heureux parmi les lieutenans du *roi de la mer*, le capitaine Barwood. Lorsqu'un attelage de huit chevaux vigoureux emportait vers l'intérieur des terres, sous le coup de fusil des douaniers, auxquels l'équipage des fraudeurs répondait, ces cargaisons « du clair de lune » qui se transformaient en *bank-notes* et en guinées, c'était à William qu'elles appartenaient. Toutes sortes de ruses étaient employées pour mettre sur une autre piste et pour décevoir le garde-côte Edward Barry, et l'on y réussissait souvent, grace aux efforts combinés de William et de son contre-maître Luff, un homme de fer que le chef, selon son habitude politique d'avoir un homme à lui, dévoué et sans scrupule, qui surveillait et dirigeait, sans en avoir l'air, les actions du capitaine nominal, avait placé auprès du jeune William. Luff ne craignait rien, ne respectait rien, et ne s'arrêtait devant aucune difficulté. C'était moins un homme qu'une

bête de proie nourrie et élevée sur la mer. William lui avait dit souvent que tout son désir, quelque bonne capture une fois accomplie, était d'épouser Marguerite, et le nom de la jeune fille, qui se représentait à travers les expéditions, les périls et les plaisirs de ces deux hommes, fatiguait l'oreille de Luff. « Parbleu! dit-il à son capitaine, vous voilà bien embarrassé. Puisque vous voulez cette fille, mettons-la à bord du brick, et tout sera dit. — Luff, je veux qu'elle soit ma femme. — Votre femme, soit. Il y a des églises en Hollande et partout. »

Les deux hommes s'entendirent pour qu'un rendez-vous fût donné à Marguerite sur les bords de l'Orwell, près de l'embouchure, à côté des derniers chênes de ce grand parc de Wolwerhampton, dont les racines noueuses apparaissent sous le gazon velouté qui leur sert de lit et vont se baigner après de longues sinuosités dans le flux et le reflux de la mer. Le brick à quelque distance, une chaloupe qui devait remonter avec le flux et emporter Marguerite avec le reflux, tout fut préparé par les deux contrebandiers; et Luff se présentant au prieuré d'Alneshbourne comme un matelot hollandais, parlant patois afin de mieux tromper la servante, la prévint que son fiancé, qui n'avait que deux heures à passer à terre, l'attendait au lieu indiqué. Il était cinq heures du soir. Il y avait huit mois que Marguerite n'avait entendu parler de William; on peut imaginer sa joie.

John Luff tombait au milieu de l'une de ces vieilles coutumes saxonnes qui se maintiennent obstinément dans cette partie de l'Angleterre. Tels sont l'*yule-log*, ou bûche de Noël, sur laquelle les antiquaires disputent encore, et l'*harvest-home*, dernier jour de la moisson, dont le nom même remonte à plus de mille ans. L'*harvest-home*, dont on s'occupait au moment que je signale, est accompagné, dans ces parages, du *hallow-largess*, qui appartient exclusivement aux provinces du midi de l'Angleterre, et offre un mélange singulier de deux souvenirs du moyen-âge; le cri chevaleresque *largesse!* s'y joint à la clameur joyeuse du *hallow* des Saxons. John Barry assistait au repas, et, au milieu de la gaieté rustique que les brocs d'ale entretenaient, son amour secret pour Marguerite était l'objet de plaisanteries qui blessèrent cette ame délicate. Il se hâta donc de fuir pour aller se coucher chez son père, pendant que Marguerite, le cœur palpitant et tout embarrassée de trouver un prétexte ou une occasion de sortie, plaçait sur sa tête à la hâte le petit chapeau de paille, et sur ses épaules le petit châle rouge, sans lesquels la plus humble fille d'Angleterre ne se croirait pas *respectable*.

C'était le 29 septembre 1792, car M. Cobbold, dont la famille a eu de grands rapports avec les Catchpole, a soin de marquer les dates avec la minutie d'un historiographe; la lune commençait à paraître à travers les chênes du prieuré, et les paysans continuaient leur *harvest-home* à grands renforts de chansons et de rasades, lorsque deux hommes, dirigeant une petite barque à voile latine, remontaient l'Orwell avec la marée montante en s'encourageant mutuellement. Ils côtoyaient le rivage et semblaient se cacher, pendant qu'une embarcation étrange, plate, oblongue, et plus semblable à une boîte ou à un cercueil qu'à un bateau, les suivait à la piste. Elle était surmontée d'une draperie flottante et de couleurs variées, et conduite par un être bizarre que certes aucun romancier n'eût fait éclore de son cerveau, et dont presque tous les ports de mer possèdent l'analogue en Angleterre. C'était un vieillard à peu près idiot, qui vivait sur l'Orwell dans une vieille barque trouée et rapiécée, ornée d'une voile de toutes couleurs. Son grand bonnet pointu, fait d'un manchon usé de vieille femme, sa longue perche, au moyen de laquelle il dirigeait sa pauvre embarcation chancelante, et les fragmens de calicot rouge, de velours vert et de soie fanée qui formaient sa voile d'arlequin, le signalaient moins encore à la risée des petits enfans et à l'étonnement du peuple que les amulettes innombrables dont sa personne était surchargée. On le nommait Robinson, et peu s'en fallait qu'on ne le prît pour un sorcier de la mer. Il passait sa vie à recueillir des crabes et de petits poissons qu'il vendait; ce n'était pas sans une sorte de terreur superstitieuse que la population des côtes regardait ce pauvre vieillard. Il semblait épier la direction du bateau et les actions des deux hommes qui le montaient, auxquels il adressait de temps à autre des paroles incohérentes.

Dans ce même moment, le mélancolique et doux Jean Barry, le Céladon du village, passait tristement la planche jetée sur le vieux fossé du prieuré, et Marguerite, dont le cœur battait fort, descendait vers la mer, sur laquelle une ligne rouge signalait à l'horizon le départ du soleil. Son entrevue avec William fut longue et passionnée, très longue surtout au sentiment de Jean Luff, couché dans la barque et immobile, selon les ordres du capitaine, en attendant le coup de sifflet qui devait préluder à l'enlèvement. L'échancrure circulaire que forme la mer sur ce rivage, bordée d'un sable fin régulièrement accumulé par le reflux, et couronnée d'un épais diadème de chênes noirs et touffus, donnait un intérêt nouveau et une couleur toute romanesque à la situation de ces trois embarcations diverses : le brick, qui en oc-

cupait la pointe occidentale, le canot plat de l'idiot, amarré au centre, et dans lequel Robinson se tenait debout comme pour observer, et enfin la chaloupe qui renfermait John Luff. Une petite maison de briques rouges, celle de Barry le père, garde-forestier, apparaissait à demi ensevelie sous les arbres, au-dessus desquels la lune dans son plein brillait de tout son éclat.

Marguerite aimait William de toute son ame, et on le verra bien plus tard; mais il n'y avait pas de volonté plus obstinée que la sienne dans les résolutions qu'elle jugeait bonnes. La résistance de la jeune fille, que William engageait à le suivre, était donc énergique et invincible; elle alléguait qu'il serait facile à William, devenu, comme il le prétendait, un honnête matelot, de se faire sur la terre ferme une situation au moins équivalente à celle qu'il occupait à son bord; elle ne lui cachait pas son amour, mais elle ne voulait point céder. William crut la déterminer en lui avouant qu'il n'avait pas changé de vie, qu'il était le fameux capitaine Hudson, et qu'il fallait ou le suivre ou renoncer à lui. Cet aveu, au lieu de triompher des résistances de Marguerite, les rendit plus vives. Alors elle parla d'un jeune homme qui l'aimait, et dont les propositions pourraient être écoutées par elle, si William ne voulait pas renoncer à la contrebande. La pauvre enfant essayait, par ce moyen violent, d'attirer à elle son fiancé, et de briser ses habitudes dangereuses; elle ne faisait qu'allumer chez lui une irritation ardente, qui augmenta lorsque le nom de Jean Barry fut prononcé. Laud avait gardé la plus profonde rancune contre son frère le garde-côte, Édouard Barry, après ce combat singulier qui l'avait laissé étendu baigné dans son sang.

On s'était donc promené sur la rive pendant une heure de cette conversation pénible et passionnée, et la lune montait dans le ciel, lorsque William, décidé par les derniers mots de l'imprudente Marguerite, porta la main à ses lèvres, et le long sifflet de manœuvre, retentissant le long de la côte, fit sortir de leur cachette deux hommes, le musculeux John Luff, qui s'avança à grands pas vers son capitaine, et le vieux maniaque de l'Orwell, qui resta debout dans son bateau; puis, la perche à la main, longeant les derniers chênes du parc dont l'ombre le cachait, ce dernier marcha lentement, l'œil fixé sur l'endroit où Marguerite, les deux mains dans celles de son fiancé, repoussait une dernière fois ses prières.

Certes Walter Scott, Crabbe ou Godwin n'eussent pas dédaigné cette figure originale que nous n'inventons pas; on peut lire sa biographie complète dans une feuille périodique du comté de Suffolk,

à la date du 8 novembre 1811 (1), et tous les faits de cette narration, il faut bien le répéter, n'ont d'intérêt que par l'authenticité même de leur bizarrerie.

Ce maniaque de l'Orwell était comme poussé d'une secrète divination des évènemens funestes; les passions l'attiraient, ainsi que les catastrophes; il les pressentait, il accourait, il était là, sans malveillance, sans rapacité, sans méchanceté, uniquement pour assister à l'incendie, au naufrage, aux scènes de violence; il disait, en secouant ses amulettes, qu'il voyait le démon sur la figure du meurtrier, ou dans la flamme qui dévorait les poutres. Robinson Crusoë arrivait à temps, car John Luff ayant saisi à bras le corps, sur un signe de William, la pauvre Marguerite, cette dernière se débattait avec une énergie furieuse entre les mains de ces deux hommes, et poussa un de ces cris aigus de l'extrême détresse qu'on entend à plusieurs milles de distance. Cependant Luff l'emportait vers la chaloupe, et William essayait de la calmer, pendant qu'un homme, attiré par cette longue clameur, débouchait du plus épais du bois, et franchissait en courant tout l'espace qui séparait le parc du rivage. C'était Jean Barry, que ses camarades avaient banni de la table de l'*harvest-home* par leurs plaisanteries rustiques, et qui s'était dirigé, comme nous l'avons vu, du côté du parc de Wolverhampton, dont son père était garde-forestier. Ce cri de désespoir vient jusqu'à lui; il s'élance, s'arme d'un des pieux fichés dans le sable pour marquer la ligne de la marée, et se précipite vers le point où se trouvaient Marguerite et ses ravisseurs. Alors commença un combat inégal et plein de fureur entre Jean Barry, le contre-maître Luff et William Laud, armé de deux pistolets.

William avait reconnu dès le premier moment le frère du garde-côte, celui celui prétendait à la main de sa fiancée; Luff savait bien qu'il y allait pour lui de la vie et du gibet; des motifs plus généreux, mais non moins violens, précipitaient les coups de Barry, qui avait affaire à deux hommes déterminés. Ainsi les passions les plus terribles animaient ce combat, et Luff, renversé d'un coup de pieu que Barry lui asséna sur la tête, tomba sans mouvement, pendant que le corps presque inanimé de Marguerite tombait avec lui, et, glissant sur le sable, allait se baigner dans les dernières vagues de la grève.

(1) The ancient fisherman whose character is here portrayed is not a mere creature of the imagination, but an eccentric being, once resident in the parish of Saint-Clement, Ipswich, by name Thomas Colson, but better known by the appellation of Robinson Crusoe..., etc. *Suffolk Garland*, 8 9bre 1811. Harwich.

Cet incident accrut la fureur de William, qui, voyant Luff hors de combat, visa son adversaire au bras gauche, et le renversa complètement désarmé. Cependant le vieux Robinson accourait, sa perche à la main, et la jeune fille, revenue de sa première frayeur, se relèvait pour fuir du côté de la forêt, où les deux ravisseurs, inquiets de leur propre sort, ne pensèrent plus à la suivre. Ils ne tardèrent pas à faire force de rames vers le brick, mécontens de leur soirée, et comprenant bien qu'il n'y avait pour eux de sûreté que dans un prompt départ.

Barry, transporté dans la petite maison de son père et ensuite dans la ferme d'Alneshbourne, devint l'objet des soins assidus de Marguerite; ainsi la pauvre fille, après avoir été la garde-malade de son amant, devenait celle du rival de Laud. La blessure était grave et dangereuse; il semblait à Marguerite que son devoir fût de sauver celui dont la fureur de Laud avait mis la vie en danger : elle ressentait tout ce combat de la passion et de la raison si souvent exploité par l'art dramatique; mais elle ne dit à personne l'angoisse qu'elle ressentait, et fut seulement, comme il arrive aux êtres passionnés, plus silencieuse, plus concentrée et plus distraite que jamais. On commençait à rire d'elle parmi ses égaux, et ceux dont elle avait repoussé les offres de mariage se vengeaient. Barry revint peu à peu à la vie sous les yeux de Marguerite, et seul il eut la générosité de la défendre; il avait failli perdre la vie pour elle, et c'est une grande raison d'aimer davantage que de s'être sacrifié. Cependant il se tramait sur la plage une conspiration des Barry et de leurs amis contre William, et des fraudeurs contre les Barry. L'identité du capitaine Hudson et de Laud se trouvait ébruitée, et celui qui l'attestait de la manière la plus positive était Robinson, que sa curiosité idiote avait attiré sur la scène du drame que nous venons de raconter. Force fut encore à William de renoncer au nom de Hudson pour y substituer celui de Cook; un voyage au Canada, entrepris pour s'emparer d'une portion du commerce des fourrures, devait effacer le souvenir de ces tragiques violences et dépister ses ennemis. Laud devint donc un véritable corsaire, la destinée inévitable de ces sortes de vies étant de se précipiter, sans pouvoir s'arrêter, sur la pente même de leurs propres fautes.

Marguerite ressentit bientôt les effets de sa liaison avec Laud. Les protecteurs qu'elle avait rencontrés dans sa jeunesse se retirèrent; la misère, la faim, le froid et le désespoir pénétrèrent dans la chaumière de Nacton. On n'entendit plus parler de Laud, dont les expéditions lointaines bronzèrent l'audace déjà si énergique et si violente. Un jour, la jeune fille vit entrer dans sa cabane Jean Barry, prêt à s'em-

barquer, et qui, regardant William comme à jamais perdu pour elle, renouvela sa proposition de mariage. Elle refusa, disant qu'elle avait promis sa main à un autre. La tête de Laud était mise à prix; une proclamation offrait cent guinées de récompense à qui le livrerait mort ou vif. Le hardi corsaire reparut cependant, et, dans une entrevue qu'il trouva moyen de se ménager avec Marguerite, voyant que la détermination de la jeune fille était inébranlable et qu'elle n'épouserait jamais le contrebandier, il promit de s'engager dans la marine royale, exécuta sa promesse, obtint sa grace et se distingua.

Tout allait bien alors; l'espérance renaissait avec l'honneur, et une famille d'Ipswich, celle même à laquelle appartient le révérend Richard Cobbold, prenant en pitié la détresse des Catchpole, accueillit la jeune fille, qui mérita l'estime et l'affection de mistriss Cobbold. Un jour que le second fils de cette dame, muni de son fusil de chasse, de poudre et de plomb, était monté sur un bateau appartenant à son père, pour faire la guerre aux sarcelles et aux canards sauvages, dont ces parages abondent, le ciel se couvrit, l'orage s'annonça, et sept heures du soir avaient sonné, la pluie tombait à torrens, sans qu'on le vît revenir. Ce fut une grande désolation dans la famille. Sur un espace de plus d'un quart de mille, le confluent du Stour et de l'Orwell est bordé de ces alluvions de boue et de sable que recouvrent des plantes marines. Rien n'est plus dangereux que ces rivages, où viennent s'enfoncer et se perdre dans les gros temps les petites embarcations. — A la nuit qui tombait se joignait l'obscurité de la tempête. On s'arma de torches, on courut sur le rivage, on héla à grands cris le jeune homme, dont aucune trace ne s'offrait. Le vieux maniaque pêcheur, qui n'avait pas manqué cette occasion de se trouver à son poste, rapporta qu'il avait vu le jeune homme (aujourd'hui le révérend Richard Cobbold, le narrateur même de cette histoire) côtoyer le rivage dans un bateau pendant une partie de la journée; puis il secoua la tête en homme convaincu non-seulement du danger, mais de la perte certaine du bateau et de celui qui le montait. Plusieurs matelots stationnés dans le port prirent part aux recherches malgré le péril, car la mer était terrible et remontait en mugissant jusqu'à l'Orwell, qu'elle refoulait dans son lit. Laud, qui venait d'arriver après une campagne heureuse, était l'un de ces matelots; ces plages, si souvent visitées et reconnues par lui lorsqu'il était le capitaine Hudson, ne recélaient pas un seul bas-fond, une seule crique, dont les abords ne lui fussent familiers. Il monte sur un canot, armé d'une longue perche, le seul instrument qui pût lui servir à se diri-

ger, et pénètre lentement dans cette boue profonde que l'orage et la marée achevaient de détremper. La quille d'un bateau enfoncé dans cette vase lui indique l'endroit où le jeune homme avait disparu, et d'où il parvient à le tirer, privé de connaissance, défiguré, mais vivant encore. On imagine aisément la joie de la mère, celle de Marguerite, et les liens de tendre reconnaissance qui attachèrent désormais la famille au sort de Laud et de sa fiancée. Laud n'avait que quelques jours de congé; il lui fallut repartir, mais il promit à Marguerite de l'épouser à son retour, lorsque sa paie de matelot et l'argent de ses prises (*prize-money*) lui permettraient de s'établir avec elle à Ipswich ou à Nacton.

Pendant les huit mois qui suivirent cet évènement, plusieurs matelots, chargés par William d'apporter à Marguerite des nouvelles de son fiancé, frappèrent à la porte des Cobbold, et furent accueillis avec une bienveillance qu'il est facile de comprendre. Cette hospitalité n'était pas sans inconvénient : le bruit se répandit parmi les marins de la côte qu'on se procurait aisément un bon repas et un broc d'ale, pourvu qu'une veste de matelot et le nom de William Laud servissent de recommandation à celui qui se présentait. Mistriss Cobbold fut obligée d'opposer une digue à cette invasion maritime, et de supprimer dorénavant des visites importunes et dangereuses. La jeune fille en ressentit un profond chagrin.

Marguerite était après tout une admirable sauvage, chez laquelle un instinct de générosité et de grandeur se développait par saillies; il lui manquait cette réflexion des actes honnêtes que donne la culture civilisée, qui les perpétue par le raisonnement, et qui en fait la règle générale de la vie. L'absence prolongée de William lui fit perdre sa bonne humeur, on la vit inquiète, ennuyée, distraite. Le lendemain même de cette injonction qui la désolait, sur les neuf heures du soir, on ouvrit la porte de la blanchisserie, et une petite fille cria : « Marguerite, encore un matelot qui vous demande! » Marguerite, d'un ton vif et mécontent, se hâta de répondre : « Dites à cet homme que l'on ne veut point de matelots ici, et qu'il s'en aille! » Alors un paquet assez gros, enveloppé d'une toile à voile, vint tomber aux pieds de Marguerite. La main hâlée qui l'avait lancé par la porte entr'ouverte la referma avec violence, et l'homme disparut. Cet homme était Laud lui-même; Laud revenait apporter à Marguerite le *prize-money*, tout ce qu'il avait gagné sur mer.

Elle regarda la suscription du paquet : elle ne savait pas lire; mais un pressentiment secret lui apprit que quelque évènement fatal s'an-

nonçait, et elle sortit précipitamment, cherchant du regard l'homme qui s'était enfui. La nuit était obscure. Au détour d'une rue, elle reconnaît le costume d'un matelot debout et qui paraît attendre. Elle s'approche, il saisit la main de Marguerite sans prononcer un mot; ce n'était point Laud, mais son ancien contre-maître John Luff, qui, mécontent de la nouvelle vie embrassée par son capitaine, et voulant le retrouver à tout prix, exigeait de la jeune fille qu'elle lui révélât ce qu'elle ignorait, la retraite de William. Une scène de violence eut lieu alors, Luff essayant d'étouffer les cris de la jeune fille, et celle-ci se débattant sous les étreintes du contre-maître, jusqu'à ce que les habitans des maisons voisines accourussent à son secours. Le coupable avait disparu.

Cependant le mauvais accueil de Marguerite avait ébranlé d'un seul coup et transformé les résolutions de William, qui se crut oublié. Il reprit son ancien métier, pendant que le désespoir le plus sombre et le plus vif remords s'emparaient de Marguerite. Le bruit de toutes ces aventures s'était répandu dans le comté, renommé, comme nous l'avons dit, pour l'élève des chevaux, et où le vol de ces animaux s'était organisé à côté du braconnage et de la contrebande. Un des hommes du nouvel équipage de William, nommé Jean Cook, avait jeté un œil de convoitise sur un des plus beaux chevaux de M. Cobbold, et imagina un singulier moyen de s'en emparer. Il parvint jusqu'à Marguerite et lui lut une prétendue lettre de William, dans laquelle ce dernier lui donnait rendez-vous à Londres à une heure fixe et dans un délai très bref. « William était, disait-il, sur le point de repartir. La voiture publique eût été trop lente, et Marguerite, bonne écuyère, comme nous l'avons vu, devait se servir de la jument bai-brun de M. Cobbold, revêtir les habits d'écurie du groom, et partir à l'instant même. » Elle n'hésita pas, et partit au grand trot sous ce costume, ne s'arrêtant qu'à l'auberge du Taureau, dans Aldgate, à Londres, où John Cook espérait bien se saisir de sa proie. Mais la police était déjà instruite; Marguerite fut prise, enfermée dans Newgate, puis transférée à Bury, jugée aux assises, et, selon la cruelle loi du temps, condamnée à mort pour vol domestique. Elle se défendit à peine et écouta la sentence avec humilité. L'influence de la famille Cobbold fit commuer la peine en sept années de déportation; mais, comme il fallait attendre le départ du prochain vaisseau, elle passa trois mois dans la prison de Bury, où, aimée et respectée de ceux qui l'approchaient, elle fut chargée du soin de la lingerie.

William désespéré avait affronté le péril et bravé la loi avec plus de

témérité que jamais; enfin, les douaniers le saisirent, et on le conduisit dans la prison de Bury, où se trouvait la condamnée, et où ces deux personnes si long-temps séparées se reconnurent. Les bons services qu'il avait rendus à bord des vaisseaux de l'état militèrent en faveur de William; sa grace lui fut accordée, et, malgré la sévérité du régime de la prison, il trouva moyen d'avertir Marguerite que le lendemain à midi son écrou serait levé, et que le soir à dix heures il l'attendrait derrière l'église, si elle pouvait effectuer son évasion. Les longues résistances soutenues par la jeune fille contre son amour avaient vaincu sa force; elle avait déjà donné une fois sa vie pour William; peu lui coûtait de la hasarder une fois encore. Elle trama donc sa fuite avec une adresse et un sang-froid extraordinaires, et parvint à exécuter son entreprise de la manière la plus étrange et la plus hardie. Des chevaux de frise plantés dans un rouleau de bois horizontal couronnaient la muraille de briques de la prison. L'une des pointes de fer était brisée. Au moyen d'une longue corde et d'un nœud coulant qu'elle fixa à l'une de ces pointes, elle se hissa la nuit jusqu'au sommet de la muraille, et se cramponnant aux pointes de fer, tourna sur elle-même, saisit de nouveau la corde, et glissa jusqu'à terre les mains en sang. Elle alla retrouver Laud, et tous deux se dirigèrent vers le rivage. Les anciens amis de Laud lui avaient promis de sauver Marguerite, et de les conduire en Hollande l'un et l'autre. La chaloupe se fit trop long-temps attendre, et au moment où les contrebandiers accouraient, il s'engagea entre eux et les garde-côtes un combat qui coûta la vie à William. Frappé de deux coups de feu, il tomba sur le corps de Marguerite, qui, restée sans connaissance sur la plage et ramenée dans la prison, fut définitivement condamnée à la déportation pour la vie.

Marguerite avait vu la mort de près; l'homme sur lequel elle avait fondé toutes ses espérances n'existait plus; elle était résignée. Elle partit paisiblement pour Botany-Bay, lieu d'exil et de honte qui devait lui donner la considération et la fortune. L'apaisement de son unique passion la rendait à elle-même. Elle arriva au port Jackson le 20 décembre 1801, et le capitaine de vaisseau qui l'y avait conduite, touché de la modestie et de la douceur de la jeune fille, la recommanda particulièrement au gouverneur. Elle ne travailla que deux journées dans les ateliers du gouvernement, et fut demandée, comme c'est la coutume des colonies pénales, par un M. John Palmer, colon fort riche, dont la femme venait de fonder un asile pour les orphelins du pays. Cette dernière trouva dans Marguerite Catchpole, à qui elle ap-

prit à lire et à écrire, une habile ouvrière et une bonne surintendante pour cet établissement de bienfaisance. Une femme à qui une autre femme inspire de l'intérêt veut toujours la marier. Mistriss Palmer y pensa pour Marguerite, qui n'avait jamais été belle dans la véritable acception de ce mot, mais dont la vivacité, la grace et l'élégance naturelle fleurissaient dans cette vie libre d'orages intérieurs. L'occasion faisait quelquefois reparaître l'héroïne des côtes de Suffolk; dans une inondation violente, comme le sont celles de la Nouvelle-Galles, elle sauva plusieurs enfans qui allaient périr, en dirigeant elle-même le bateau, et ne fit pas le moindre bruit de son dévouement. En dépit de cette réserve ingénue, elle devenait un personnage dans l'Australie.

La pauvre Marguerite n'était pas fière de ses aventures, et son roman ne l'enorgueillissait pas; elle avait supplié sa maîtresse de cacher son nom, qu'elle lui avait avoué, ses antécédens, qu'elle lui avait brièvement contés, et elle gardait son humble rang sans s'informer de ce qui se passait dans la colonie. L'asile même dont elle était l'inspectrice comptait, sans qu'elle le sût, parmi ses fondateurs un des hommes qui s'étaient trouvés mêlés aux incidens de sa vie. C'était ce même Jean Barry, frère d'Édouard et rival de Laud. Une fois guéri de sa blessure, il avait compris que l'amour obstiné de Marguerite ne céderait jamais, et s'était fait nommer inspecteur du cadastre à Botany-Bay, chargé de la répartition des terres entre les colons. Débarqué à Sidney à la fin de 1794, sur la frégate de transport la *Bellone*, cette exactitude dans les relations et cette douceur de caractère qui ne l'abandonnèrent pas assurèrent sa fortune et lui valurent une estime méritée dans ce pays de brigandage et de châtiment, où notre civilisation corrompue de l'Europe se montre plus sauvage que la vie sauvage des forêts.

La paisible carrière de Barry se couronnait déjà d'honneur et de fortune, quand il vint à perdre sa sœur cadette, appelée par lui d'Angleterre, et qui s'était chargée du gouvernement de sa maison. Resté seul et accablé des détails d'une grande administration, ce fut à mistriss Palmer qu'il s'adressa pour trouver une personne de confiance entre les mains de laquelle les soins de son ménage pussent être remis. En recommandant la condamnée Marguerite Catchpole, mistriss Palmer se crut obligée de ne cacher à M. Barry aucun des faits relatifs à la vie antérieure de sa protégée. Là, M. Barry reconnut à la fois ses propres aventures, les douleurs de sa jeunesse, et celles de la femme qu'il avait si inutilement aimée. Sa conduite fut belle et simple. Il alla droit au gouverneur, avec lequel il était dans des termes

d'intimité, demanda la liberté complète de Marguerite, sa radiation définitive des registres des condamnés, et obtint l'un et l'autre. Le *free pardon* de la pauvre fille, acte qui lui rendait tous les droits civils, fut donc la première nouvelle et la première parole que Jean Barry eut à porter à Marguerite dans l'entrevue que lui avait ménagée mistriss Palmer.

A l'époque où, dans la ferme d'Alneshbourne, Marguerite veillait les nuits du blessé, il lui avait juré de ne pas avoir d'autre femme qu'elle, et il avait tenu parole. Maintenant la déportée recevait de Jean Barry plus que la vie, et restait ainsi maîtresse de refuser ou d'accepter l'offre qui lui était faite de partager son sort et de porter le nom de Barry. Elle accepta, et devint *mistriss Barry de Windsor près les Collines vertes d'Hawskesbury*, une des plus riches propriétés de ce nouveau monde, passa quinze années dans cette situation, eut de son mari deux filles et un fils, et reçut les derniers soupirs de Jean Barry, qui mourut, le 9 septembre 1827, entre ses bras. Elle-même expira le 10 septembre 1841, à soixante-huit ans, léguant au révérend Richard Cobbold, dont Laud avait sauvé la vie, le soin de recueillir quelques faits sur son aventureuse jeunesse.

Le révérend s'en est acquitté assez mal, il faut le dire; il a inventé des dialogues, poussé des soupirs et prodigué de très inutiles détails, laissant de côté la portion réelle et poétique de cette pastorale singulière; la plupart des hommes laissent passer sans les voir les élémens de poésie qui abondent dans la vie réelle. Le révérend n'a compris ni la sensibilité silencieuse et profonde de la jeune fille, ni l'ardente témérité du jeune homme, ni cette sympathie invincible qui les enchaînait par un de ces liens redoutables dont il faut bien avouer la puissance. Les évènemens qui suivirent ne furent que la conséquence nécessaire de mœurs et de caractères sur lesquels nous avons dû arrêter l'attention du lecteur, pour constater non pas la vérité, mais la possibilité et la vraisemblance des faits. Il est étrange sans doute qu'un membre de l'église anglicane ait pris tout exprès la plume pour les raconter; ceux-là s'en étonneront moins qui savent combien le protestantisme est essentiellement une foi individuelle, une croyance du foyer domestique, et combien il lui est facile d'abuser de sa mission.

Nous avons fait grace à ceux qui nous ont lu de bien des passages dignes des plus vulgaires et des plus microscopiques parmi les peintres flamands; il y a des pages où le révérend parle des cuillers avec un respect poétique, des fourchettes avec une vénération mystique, et descend avec un imperturbable sérieux jusqu'au panégyrique des

skewers, tea-pots, iron-spoons, washed and wiped, saucepans, gridirons (jusqu'au gril) *placed in their proper places* (1).

En 1842, il y a trois ans, deux hommes, l'un vêtu de noir et jeune, l'autre portant les insignes d'une misère qui veut se dérober aux regards, entrèrent dans le musée d'Ipswich. L'un, le plus jeune, se rendait à Kentwell-Hall, beau domaine du comté qu'il voulait acheter : c'était le fils aîné de Marguerite; l'autre, dont la figure était pâle, la chevelure rare et blanche, l'œil vif encore et triste, le front ridé, le teint jaune, avait couru des chances de vie aussi diverses et aussi bizarres que Marguerite elle-même, dont il était le frère. A l'époque où les rapports de sa sœur avec Laud faisaient le plus de bruit dans le comté, ce jeune homme avait disparu, mécontent sans doute de la notoriété que sa famille avait à subir. Il s'était engagé, était parti pour l'Hindoustan, où il avait servi dans les troupes anglaises, et où le marquis de Cornwallis l'avait distingué. Une rare souplesse d'organes et une extrême facilité à apprendre les langues et à se conformer aux mœurs des populations l'avaient fait employer comme espion, et il avait réussi dans plusieurs entreprises difficiles. Une de ces aventures communes aux Européens qui visitent ces contrées l'avait rapproché d'une fille de nabab qu'on lui avait donnée en mariage, et qui bientôt, animée contre lui de je ne sais quelle jalousie féminiue, le força de fuir le pays. Sous le nom de Collins Jaun, il traversa la péninsule à pied, et reparut à Calcutta, que son protecteur, lord Cornwallis, avait quitté peu de jours auparavant; puis il revint en Angleterre, où, rencontrant le fils de Margaret Catchpole, sa sœur, il obtint une petite place du gouvernement. Le frère et le fils de Marguerite, après avoir parcouru le musée, s'arrêtèrent devant une des curiosités qui le décorent et la contemplèrent long-temps en silence; c'est un magnifique faisan doré, dont la queue chatoyante se développe et s'arrondit au-dessus de sa tête en forme de lyre. Au-dessous on lit ces mots :

MANURA SUPERBA,
LYRA, FAISAN DE BOTANY-BAY,

« donné par Marguerite Catchpole, convaincue, en 1797, à Bury, du vol d'un cheval, condamnée à mort, et, par commutation de la sentence, à sept années de déportation. Une tentative d'évasion la fit condamner de nouveau à la déportation pour la vie. »

(1) Tom. II, p. 32.

Le fils et le frère de Marguerite essayèrent inutilement de racheter ce singulier monument de la condamnation et de l'exil de leur mère et de leur sœur. Les directeurs du musée s'obstinèrent à garder le faisan doré que le musée d'Ipswich conserve encore, et grace aux deux volumes avec planches (que M. Richard Cobbold a pris la peine de dessiner et de graver lui-même), les erreurs de Marguerite et ses souffrances se dirigent aujourd'hui vers cet horizon obscur et inconnu qu'on appelle la postérité.

Telle est la trace vive et singulière laissée en deux pays éloignés par cette personne remarquable, dont la condition était humble. De l'aveu de ceux qui l'ont connue, elle n'eut d'autres torts que ceux de sa passion, rendue plus énergique par cette puissance de caractère qui la distinguait. Il est certain que l'amour, chez nos plus délicates héroïnes, est égalé ou dépassé par les sacrifices de Margaret. Elle ne fait pas une faute, elle ne se départ pas de la droite ligne, si ce n'est pour celui qu'elle aime. C'est la fille la plus pure, c'est l'esprit le plus juste, c'est le cœur le plus honnête; seulement, dès qu'il paraît, tout est dérangé, tout est renversé. Il lui a jeté un sort, disent les paysans. Une attraction positive s'opère, celle du fer vers l'aimant, de la fleur vers la lumière, et Marguerite est emportée loin d'elle-même.

Il est curieux d'étudier ainsi sur nature et dans une condition de vie toute naïve, chez Jean Barry et chez Marguerite, cette portion de l'amour étrangère à l'esprit, au raisonnement, à la naissance, force profondément cachée dans les secrets mêmes de Dieu et de la création, — analysée dans sa nudité corrompue par l'auteur de *Manon Lescaut*, que Racine a révélée et voilée par tant de délicatesses et de traits enflammés dans *Bérénice* et *Phèdre*, dont les énervés ont fait une vertu, les dévots un vice; — ce pouvoir enfin adoré comme une force démoniaque et invincible, par les anciens, qui ne se trompaient pas.

F. DE LAGENEVAIS.

THÉATRE DE HROSVITA

TRADUIT PAR M. CHARLES MAGNIN.[1]

Une religieuse saxonne du xe siècle avait lu Térence, avec quelles délices et quel enchantement! Dieu seul peut le savoir. Imaginez les délicatesses de l'*Andrienne*, les tendresses de l'*Hecyre*, le souffle amoureux de Ménandre, et les murmures voluptueux des jeunes Athéniens sous les portiques de leurs *étaïres*, étudiés dévotement par la nonne allemande, qui pouvait avoir vingt-cinq ans, et vivait sous le règne des Othons. Pour moi, je me plais à me représenter cette lecture, commencée, interrompue, reprise et continuée quelque soir d'été, sous l'ombre transparente et chaude des grands chênes, au bord du fleuve Ganda; elle a dû coûter bien des soupirs, bien des larmes et de douloureux triomphes à la nonne de vingt-cinq ans. « Que ce Térence est profane! a-t-elle dû se dire; qu'il est charmant et dangereux! Si l'on appliquait à la légende, c'est-à-dire à des histoires utiles et sacrées, son art poétique, son aimable dialogue, cette succession variée de personnages empruntés à toutes les conditions et parlant le langage de leurs caractères et de leurs mœurs, ne pourrait-on pas édifier vivement les ames, et ne serait-ce pas un heureux accommodement entre la volupté et la vertu, la piété et le plaisir? Parler

(1) 1 vol. in-8, chez B. Duprat, rue du Cloître Saint-Benoît, 7.

d'amour, en parler ardemment et sans crainte, pour le plus grand honneur de Dieu et la glorification de la chasteté! »

Hrosvita se mit au travail de grand cœur et d'une pensée si pure, que son œuvre demeura chaste et limpide, malgré les plus vives hardiesses. De la prosodie de Térence, variable et peu certaine, elle ne savait pas un mot; elle ne voulait pas gâter, en l'amplifiant, la légende, qu'elle respectait trop pour l'altérer. Elle se contenta de diviser chaque récit en scènes dramatiques, et de prêter à ses personnages un langage latin germanisé, un dialogue vif et net, partagé en assonances irrégulières, à la mode germanique du xe siècle, mode sentencieuse qui avait envahi les sermons latins comme les poèmes tudesques. Bientôt sept légendes, toutes en l'honneur de la vertu féminine triomphant « avec sa fragilité de la vigueur mâle (*virile robur*), » furent achevées; elle les soumit humblement à quelques savans personnages, sans doute à ces Grecs-Latins qui venaient de Constantinople, appelés en Allemagne par les Othons. On doit rendre hommage à ces derniers; malgré l'énergie peu commune de la nonne et la nouveauté d'un essai très éloigné des énervemens du style byzantin, ils comprirent le mérite de cette femme, « qui s'inclinait devant eux comme un roseau » (*arundineo more inclinata*), dit-elle en sa préface.

Ce dut être un mouvement inaccoutumé dans le couvent de Gandersheim, lorsque les savans hommes consultés par la religieuse eurent approuvé son travail, et qu'il fut question de jouer sa première pièce. Saint-Cyr, que M. Magnin, avec la justesse habituelle de son coup d'œil, rappelle à ce propos, n'était pas plus vivement préoccupé des chœurs d'*Esther* et des destinées de l'altière Vasthi. Que de choses à faire, et que de soins pour la mise en scène! Il fallait se procurer le manteau impérial de Constantin, la cotte de mailles et la forte épée de Gallicanus, les ajustemens barbares du roi des Scythes, les flèches et les peaux de bêtes de son armée, et le costume de cour des primiciers Paul et Jean; les jeunes nonnes avaient des frères et des pères bien placés dans le monde, et auxquels on avait recours; ces affaires arrangées, il fallait encore distribuer les rôles; la coquetterie revenait prendre sa place dans les divertissemens sacrés. Quelque jeune fille, la plus belle entre toutes, bien modeste, préférée de l'abbesse pour sa candeur et sa pureté, devait représenter l'héroïne, sans cesse exposée aux attaques de l'amour charnel et toujours victorieuse. On la pare, et l'on sème sa tête virginale de perles byzantines; plus elle sera belle, plus éclatera divinement la puissance de la chasteté. Quelles religieuses

prendront les rôles d'hommes? quelle est celle surtout qui se chargera de répéter les brûlantes paroles (*inlicita suaviola*) que prononcent les amans? N'est-ce pas une mission dangereuse. L'auteur elle-même prendra ce soin, Hrosvita, dont il est triste que nul portrait ne nous soit parvenu, et qui, belle ou laide, ne pouvait manquer d'être d'une figure spirituelle et expressive. Venait ensuite l'arrangement solennel du chœur tendu de ces tapisseries « qui étaient, dit M. Magnin, d'un usage général, » et qui faisaient flotter autour des pilastres leurs empereurs romains, leurs scènes pieuses et leurs martyres, précisément les décorations dont on avait le plus grand besoin. La belle église de style primitif, aux rares ornemens, aux fenêtres hautes, devait être fière et parée le jour (sans doute celui même indiqué par la légende) où les portes s'ouvraient à deux battans, où les cloches sonnaient à pleines volées, où l'évêque diocésain d'Hildesheim venait officier au grand autel, et, la messe dite, s'asseyait sur sa chaire dorée (*sella aurea*), en face de l'autel même, pour assister, chose étrange, au premier baptême de l'art dramatique moderne!

Ce mélange de romantisme bâtard, que M. de Marchangy et ses suivans ont jeté dans leur érudition apocryphe, n'a rien qui me plaise; on détruit ainsi l'intérêt grave de l'histoire par la frivolité des inventions, et la grace libre du roman se meurt dans le pédantisme. Cette alliance de la fausse imagination et de l'érudition fausse est une des plaies vives de la littérature récente; mais la sobriété même de l'érudition la plus austère ne peut se défendre d'un enthousiasme secret lorsqu'elle soulève un coin du voile que le temps a fait tomber sur les siècles obscurs. Qui ne serait tenté de reconstruire par la pensée le théâtre sacré des triomphes de Hrosvita? l'église, non pas gothique-fleurie du XIIe ou du XIIIe siècle, mais saxonne et d'un caractère beaucoup plus grave : la longue rangée des moines d'Hildesheim debout dans la nef, avec leurs robes noires, leurs têtes rasées et leurs cuculles; les grandes dames aux diadèmes emperlés, aux lourdes robes, aux manteaux ornés de grecques massives brodées en or; les princes de la cour impériale assis dans le chœur même, peut-être aussi quelque envoyé de Byzance, à la figure fine, à la longue barbe blanche, aux ornemens efféminés, mêlé à la sévère assemblée; enfin, sous le porche, qui laisse voir le ciel, la foule pressée des manans, des bourgeois, des artisans, et quelques serfs ou gens mainmortables de la puissante abbaye.

Les qualités spéciales qui distinguent M. Magnin, éditeur et traducteur de ce théâtre de Hrosvita, l'un des plus aimables et des plus

savans livres publiés dans ces derniers temps, ont été, dans ce recueil même, l'objet d'une analyse trop complète pour que nous répétions ici quelles obligations lui doivent les annales et les origines de notre théâtre (1). L'un des caractères de cet esprit rare et délié, c'est la prudence; aussi n'ose-t-il pas avancer, et je me garderai bien d'affirmer à mon tour que la magnifique église de Gandersheim ait servi de théâtre aux nonnes actrices; je pencherais secrètement, comme on l'a vu, vers cette dernière opinion, que je suis loin de soutenir comme indubitable et certaine. Où Hrosvita aurait-elle trouvé place pour ses processions triomphales, ses cérémonies de mariage, de baptême et de funérailles, ses combats simulés, et tous les groupes de comparses qu'elle aime à faire mouvoir? Mille détails, ceux-là entre autres, confirment l'assertion de M. Magnin, qui estime que ces œuvres ont été faites pour être représentées et non lues. Des gloires descendent, les cercueils s'ouvrent; un ermite monte à cheval, traverse la forêt, et arrive à une place publique. Voici une hôtellerie, que l'on pourrait appeler d'un nom moins honnête; ceci est un cimetière; une ame béatifiée disparaît et monte au ciel. Pour ces divers jeux de scène assez compliqués, l'église était mieux disposée que l'intérieur du couvent et même que la salle du chapitre, que M. Magnin semble désigner dans une note. L'église, d'ailleurs, la nef et l'autel furent, pendant le moyen-âge, habitués à se prêter à ces jeux scéniques, et c'est un fait que M. Magnin aura le premier éclairci avec une savante et spirituelle lucidité, que l'éclosion du théâtre moderne, naissant et se développant du sein même des cérémonies catholiques.

Objectera-t-on que les légendes tournées en drames par Hrosvita étaient peuplées de personnages qui n'appartenaient point aux saints livres, et que c'eût été une profanation intolérable? Cette profanation prétendue s'accordait avec le génie du moyen-âge. A Constantinople et dès le VIIe siècle, on avait vu des représentations pompeuses s'emparer des lieux saints, au point de scandaliser quelques esprits timides; les années, en s'écoulant, ne firent que servir ce développement de l'esprit chrétien, essentiellement populaire et sympathique. Je ne crois pas qu'il y ait eu de délimitation tranchée et complète entre le drame sacerdotal pur, le drame populaire des églises et le drame profane; la transition a dû s'accomplir, comme tout se fait en ce monde, par une succession de mouvemens inaperçus, quelquefois contradictoires, dont le résultat général était identique, et concourait

(1) Article de M. Sainte-Beuve, dans la livraison du 15 octobre 1843.

à l'évolution nécessaire. On vit peu à peu les représentations de la passion, de la fuite de la Vierge et de la naissance du Sauveur, qui avaient lieu dans les églises, se remplir de personnages profanes; c'était entrer dans le sens des populations chrétiennes que de permettre à Barrabas, à Marie-Madeleine, au Juif errant, cordonnier de son état, et même à l'ânesse de Balaam, de se montrer à l'église.

L'école entière du XVIIIe siècle, Robertson, Voltaire, sans compter les controversistes protestans, ont grossièrement erré quand les paroles naïves et les attitudes burlesques de ces personnages leur ont offert une profanation des choses sacrées; ils n'ont pas compris cette tentative sérieuse, pardonnable ou non, pour atteindre la réalité de l'esprit et de l'art chrétiens, en montrant les choses humaines, triviales et sublimes, gravitant autour du trône de Dieu. Dulaure a grand tort de faire tant de bruit à propos de la fête de l'âne et de son cantique chanté dans la cathédrale de Rouen :

> Eh! sire âne! eh chantez!
> Belle bouche rechignez,
> Vous aurez du foin assez, etc.

Il ne sait pas qu'il parle d'un vrai vaudeville, d'une farce dramatique et ecclésiastique, et que cet âne était l'ânesse de Balaam. Dans cette représentation bouffone, telle que Ducange l'a décrite d'après une vieille rubrique, on voyait paraître Virgile couronné de lauriers, Nabuchodonosor dans sa pompe avant de manger du foin, Balaam chevauchant sur cette monture (*Balaam ornatus, sedens super asinam* (*hinc festo nomen*) *habens calcaria, retineat lora* (1), etc.), et une multitude de comparses dont les groupes divers symbolisaient les temps anciens et les temps modernes. La fournaise s'allumait au milieu de la nef, le farouche tyran livrait à ses bourreaux les trois victimes que l'on précipitait dans les flammes. Cette partie de la représentation semblerait avoir dû absorber l'attention populaire; pas du tout : l'ânesse était le personnage préféré; ce fut elle qui donna son nom à la fête, les autres acteurs s'éclipsèrent devant elle. De là cette obstination de la plupart des écrivains modernes, et ce lieu commun anecdotique, répété cent fois par les gens frivoles, que le clergé catholique institua au moyen-âge une fête ridicule dont l'âne était le héros.

Les érudits ne s'accordent pas sur la date exacte de ces représentations, où l'ânesse avait tant de succès; Warton (2) en cite une du

(1) Ducange. Glossar. voce *asinus*.
(2) *History of Poetry*, in-4°, t. II, p. 365.

XIe siècle, dont il attribue la suppression à Grosteste, évêque de Lincoln. Malheureureusement ce Grosteste ne vivait qu'au XIIIe siècle, et Warton, qui prétendait à l'érudition et à la poésie, était aussi léger comme érudit qu'il était pesant comme poète. Le progrès de cette ornementation théâtrale, qui s'introduisit dans les églises et finit par y régner, doit avoir été assez lent; il est probable que la marche en aura été parallèle à celle de l'architecture catholique; la grande vogue des mystères a dû coïncider à peu près avec cette efflorescence brillante et bizarre qui, du XIIe au XIVe siècle, sema les cathédrales de tant d'images bouffonnes et tragiques, sculptées avec profusion dans le marbre et dans la pierre.

Ici une importante question se présente. La sévérité antique des mœurs chrétiennes, surtout en Allemagne, permet-elle de supposer que les drames de notre religieuse aient été représentés? M. Magnin résout le problème affirmativement. M. Price, éditeur de Warton, dont il a souvent corrigé les erreurs, est d'un avis contraire. On peut alléguer plusieurs motifs en faveur de cette dernière opinion. La Basse-Saxe, à laquelle appartenait Hrosvita, était alors moins civilisée et plus voisine que l'Allemagne méridionale de cet état de mœurs que Tacite a décrit : vastes métairies, immenses forêts semées de quelques villes rares et peu habitées, le grand empire de Charlemagne affaissé en se divisant, enfin une demi-barbarie qui laisse plus facilement concevoir le travail isolé d'une imagination émue, se complaisant à dramatiser la légende, que les pompes publiques d'une représentation ecclésiastique. A ces motifs généraux et tirés de la situation même du pays, on peut ajouter des observations plus précises; les indications de scènes ou didascalies sont très peu nombreuses dans le manuscrit de la nonne, et l'une de ces notes a été détachée du texte même par Conrad Celtes, le premier éditeur.

Des raisons fort graves me semblent militer contre l'opinion de M. Price, que M. Magnin n'adopte pas, comme nous l'avons dit. L'Allemagne du nord, toute barbare qu'elle était, se trouvait soumise à un mouvement de civilisation ecclésiastique, nécessairement latine, qui n'a pas été bien approfondi; l'impulsion donnée par Charlemagne était amortie, mais n'était pas éteinte. La poésie primitive des races teutones se taisait sous l'impression vive, fraîche et puissante, de la foi nouvelle qui s'emparait de la Germanie, et qui, éloignant ces peuples neufs de leurs propres dialectes, leur faisait oublier leurs chants sauvages. Du VIIIe au XIe siècle, l'éducation ecclésiastique et romaine produisait en Allemagne et en Angleterre une foule de glossaires, de

versions interlinéaires et de paraphrases bibliques; Beda, Cudbert ou Cuthbert, Aldhelm, hommes de race teutone, essayaient des poésies ecclésiastiques latines d'un mérite remarquable. Au commencement du XIe siècle, Ingulf allait à Westminster et à Oxford apprendre le latin, la rhétorique et la philosophie aristotélique. Les moins civilisées entre ces races subissaient l'éducation monacale avec une ingénuité énergique et vive, dont la trace se trouve dans l'*Héliand*, poème composé par un moine anonyme de la Basse-Saxe. Enfin, le partage de l'empire après Charlemagne précipita encore ce mouvement singulier, et j'avoue que je ne puis faire aussi bon marché que M. Magnin du siècle des Othons.

Cette époque germanique de Hrosvita, époque obscure et peu connue des savans français, italiens et espagnols, médiocrement éclairée par les Allemands eux-mêmes, est aussi bizarre qu'intéressante. J'admettrais difficilement que « le couvent de Gandersheim fut en Allemagne une sorte d'oasis intellectuelle jetée au milieu des steppes de la barbarie. » Les monastères de Saint-Gall en Suisse, de Lorsch auprès de Worms, d'Hirschau dans la Forêt-Noire, de Wessobrun en Bavière, et plusieurs autres, contenaient des bibliothèques, des écoles, des moines avides d'acquérir et de propager la science. Plus d'un catalogue de ces bibliothèques nous est parvenu; si l'on n'y compte pas beaucoup de volumes, le choix de ces livres est bon, et le soin avec lequel les vieux moines protégeaient leurs trésors pourrait nous servir d'exemple et de leçon. Ces bibliothécaires anciens mettaient leurs livres dans des boîtes d'or (*capsæ, caveæ aureæ*), souvent enrichies de diamans (*ex auro purissimo gemmario opere cœlatas*). Quand ils s'en servaient, ils les recouvraient d'une enveloppe de cuir ou *chemise* (*camisæ librorum*). Rien ne coûtait aux prélats pour donner aux Écritures saintes, par exemple, une enveloppe digne d'elles. Un poète du IXe siècle, Godwin, dans son ouvrage *De Præsulibus*, raconte que l'archevêque Wilfrid, après avoir dédié solennellement l'église de Ripon, ordonna que quatre copies de l'Évangile fussent écrites en lettres d'or et closes dans une boîte d'or.

Quatuor auro
Scribi Evangelii præcepit in ordine libros
Ac thecam e rutilo his condignam condidit auro. (v. 654.)

Une religieuse savante n'était même pas chose aussi rare (*rara avis*, comme le dit Henricus Bodo) qu'on pourrait l'imaginer. Je citerai

parmi ces dames savantes du moyen-âge trois seulement qui n'ont pas laissé de traces de génie et de sensibilité comme Hrosvita, mais qui méritent une mention :— Herluca, religieuse d'Eppach;— l'abbesse Aurea, dont on peut lire l'histoire dans la légende intéressante de l'orfèvre saint Éloi ou Éligius, — et Hedwige de Bavière. Les discours de l'abbesse prouvent une instruction théologique fort avancée; Hedwige, mariée au duc Burckhardt II de Souabe, lisait le grec et le latin, ce qui la placerait, en fait d'érudition, au-dessus de notre nonne de Gandersheim, dont les drames ne semblent pas prouver qu'elle ait su le grec.

Ce ne sont pas là des exemples partiels et isolés, mais les corollaires de ce grand ensemble de faits que j'ai signalés plus haut. Les couvens de Charlemagne étaient restés debout; sous les Othons, Cologne, Utrecht, Mayence, Bonn, Corvey, Trier, Paderborn, Hildesheim, Fulda, virent se former d'autres pépinières latines et grecques. Les empereurs, qui avaient la prétention d'hériter des Césars, protégeaient ce genre d'études; le même désir avait porté Clovis à se créer une petite cour romaine, à changer ses leudes germains en sujets de l'empire, et à donner de l'autorité à l'église, qui, représentant la civilisation latine et despotique, plaisait fort à ces rois barbares long-temps chefs de leurs égaux. Plus leur pouvoir s'accrut, plus ils s'efforcèrent d'accaparer la force dont la civilisation latine avait armé ses empereurs. Au xe siècle, les Othons accordèrent non-seulement aux études latines, mais aux études grecques, une faveur particulière. Le frère d'Othon Ier, Bruno, archevêque de Cologne, fit venir des professeurs et des artistes de Constantinople; Othon II épousa une Grecque et s'entoura de Grecs; Othon III apprit dès sa première jeunesse la langue d'Homère, qu'il savait fort bien.

Cette tentative était un peu violente et exagérée, et comme elle ressortait de l'ambition politique, elle ne s'opérait pas avec l'aisance de développement et la souplesse féconde qui caractérisent la marche naturelle des civilisations. Des évêchés étaient accordés à certains guerriers plus braves que savans, plus fidèles à l'empereur que propres au service des autels; tel était ce Meinwerc ou Meinwerk, évêque de Paderborn, contemporain de Hrosvita, en faveur duquel on me pardonnera une courte digression, qui rentre d'ailleurs dans notre sujet. Il ne faut pas s'arrêter au grotesque et à la bizarrerie de ces traits de mœurs, mais les consulter comme témoignages uniques de l'esprit des époques. Rien ne reproduit plus naïvement ce mélange de barbarie

germanique, de savoir latin, de dévotion vive et d'ingénuité grossière dont j'ai parlé, que la vie de cet évêque, recueillie par Leibnitz (1), vie aussi divertissante qu'elle est précieuse pour la connaissance du Xe siècle en Allemagne.

L'empereur, son cousin et son compagnon d'armes, l'avait investi malgré lui de l'évêché de Paderborn, que la négligence de l'évêque précédent, Rhetarius, avait laissé tomber en ruines. Meinwerc était riche; il ne se souciait point d'un évêché qui devait lui coûter beaucoup et lui rapporter peu; cependant il se dévoua, se réservant le droit de représailles, qu'il exerça d'une façon originale. « Un jour, par exemple, que l'empereur devait aller entendre la messe à la cathédrale, ce dernier fit placer sur l'autel ses plus riches étoffes de cérémonie, et recommanda bien à ses hommes d'armes et à ses suivans de rester près de ces objets précieux, dont l'évêque, fort sujet à caution, pourrait vouloir faire sa proie. Meinwerc dit la messe lui-même, et, après l'*Agnus Dei*, monta en chaire, traita de la différence qui se trouve entre la dignité impériale et la dignité sacerdotale, prouva la supériorité de celle-ci sur l'autre, et démontra, d'après les canons, que tout objet, une fois consacré au service des autels, demeurait à jamais soumis à la juridiction de l'évêque; après quoi il retint comme propriété inviolable de son église les ornemens dont on venait de faire usage, et frappa d'excommunication quiconque « serait assez osé pour les reprendre. » L'empereur, mécontent de ce tour épiscopal (dit la légende écrite par un contemporain), fut forcé de se soumettre; il fit ensuite à Meinwerc et à son évêché beaucoup d'autres dons non moins involontaires : celui d'une coupe d'or, d'une patène, et d'un manteau du plus haut prix, que Meinwerc, après le lui avoir long-temps et vainement demandé pour le maître-autel, finit par enlever des épaules impériales. — « Tu es un voleur! cria l'empereur à l'évêque qui se sauvait, et tu me le paieras de manière ou d'autre! — Il est plus convenable, répondit Meinwerc, que ce manteau soit dans le temple de Dieu que sur tes mortelles épaules! »

Cependant l'empereur, qui était à bout, avait résolu de se venger; il appela donc son chapelain, et se faisant apporter le rituel du service pour les morts, où se trouvent ces mots : *Benedic, Domine, regibus et reginis, famulis et famulabus tuis*, il lui ordonna d'effacer la syllabe *fa* des deux mots où elle se trouve. Le lendemain, Meinwerc, ayant

(1) Leibnitz, *Scriptores rerum Brunsvicensium illustrationi inservientes*, t. I, p. 555.

à célébrer le service funèbre du père et de la mère de l'empereur, lut couramment ces mots à haute voix, *mulis et mulabus*, puis, s'apercevant du tour qu'on lui jouait, il se reprit et prononça correctement *famulis et famulabus.* — « Ah! dit l'empereur à l'évêque, qu'il fit venir après la messe, je te demande de prier pour mon père et ma mère, et tu pries pour mes *mulets* et mes *mules!* Voilà un bel évêque! — Par la mère de notre Seigneur! répliqua l'évêque, te voilà encore avec tes vieux tours; tu te moques donc de Dieu comme de moi? Cela ne restera pas impuni! » Le chapitre fut assemblé, le chapelain condamné aux verges, fouetté vigoureusement à la place de l'empereur et renvoyé chez son maître et son complice dans un piteux état.

L'ignorance des couvens allemands du xe siècle ne ressort pas de cette anecdote, mais au contraire l'alliance étrange d'une grossièreté rustique et d'un savoir ébauché. Brucker, dans son *Histoire de la Philosophie* (1), altère les faits d'une manière impardonnable, lorsque, voulant présenter le xe siècle en Allemagne comme dépourvu de toute connaissance des lettres, il allègue en preuve de son assertion l'anecdote de Meinwerc, et montre cet évêque « accoutumé à prononcer, en récitant les psaumes, les mots *mulis* et *mulabus* pour *famulis* et *famulabus,* tant il savait peu de latin. » La plupart des anecdotiers littéraires ont reproduit fidèlement ce mensonge. Meinwerc n'était pas ignorant; c'était le barbare germanique se faisant Romain et ecclésiastique malgré ses antécédens, et n'y réussissant pas trop mal, puisque le chapelain de l'empereur ne le dupa qu'à demi, et qu'il sut se reprendre assez à temps pour prononcer les mots sacramentels et restituer le vrai texte. Cette mauvaise plaisanterie prouve que, chez les empereurs, l'on s'occupait beaucoup de latin, et que l'on attachait une haute importance à la connaissance de cette langue.

Il faut lire ensuite avec quel orgueil le même biographe teuton décrit les triomphes scholastiques du monastère de Paderborn sous le successeur immédiat de Meinwerc, Imadius. — « Là (dit-il dans ce latin germanique rimé, auquel Hrosvita sut prêter un caractère plus doux, plus grave et sur lequel nous reviendrons) habitèrent *musiciens* et *dialecticiens;* là brillèrent des *rhétoriciens* et d'illustres *grammairiens;* là les maîtres des arts qui exerçaient le *trivium* s'étaient dévoués au *quatrivium;* là s'élevèrent *astronomes* et *physiciens*, *géomètres* et *mathématiciens;* là fleurit *Horatius* et le grand *Virgilius*, et *Crispus Salustius*, avec *Urbanus Statius;* enfin, ce fut plaisir pour tous — de

(1) *Histoire de la Philosophie*, xe siècle, t. III, p. 632.

composer des vers très doux, — et des récits délicieux, — et des chants harmonieux! »

Ludusque fuit omnibus,
Insudare versibus
Et dictaminibus,
Jocundisque cantibus.

On ne reconnaît pas là le tableau d'une réunion d'hommes voués à l'ignorance, mais l'affectation des Philaminte et des Vadius, et la preuve que le pédantisme était à la mode. L'auteur continue, avec la même recherche ridicule, dont son latin peut seul donner l'idée, et qui ne se traduirait pas :

Quorum in scriptura
Et pictura
Jugis instantia
Claret multipliciter hodierna experientia;
Dum studium nobilium clericorum,
Usu perpenditur utilium librorum.

Mots qui apparemment doivent signifier : « On s'y livre tous les jours et sans cesse, de toute manière, à la peinture et à l'écriture avec un succès splendide, et les nobles clercs prouvent leur amour de l'étude par l'usage quotidien des livres utiles. »

On voit combien ces couvens de l'Allemagne, auxquels M. Price, Robertson, Voltaire, Dulaure, Brucker, voudraient refuser la culture intellectuelle et la possibilité de jouer un drame latin, renfermaient de prétentions érudites et de barbarie pédante. Cette sauvage coquetterie de latinisme éclate à l'époque même de notre religieuse, ou peu de temps après elle; l'église et le palais se confondent; les cathédrales se parent comme des théâtres; empereurs et évêques concourent de gré ou de force à la splendeur des cérémonies latines; religion, grammaire et politique se donnent la main. En de telles circonstances, au milieu de telles mœurs, il est aisé d'imaginer quelque légende latine et sacrée mise en dialogue par une femme d'imagination et d'esprit, représentée avec pompe, dans l'église du monastère, pour l'édification des fidèles, en présence des plus illustres seigneurs. Les preuves tirées du petit nombre ou même de l'absence des didascalies ou indications de mise en scène ne me semblent pas conclure contre la représentation des œuvres de Hrosvita; rien de plus commun que cette absence dans les manuscrits. Enfin un trait qui a décidé

M. Magnin nous décidcrait comme lui. La religieuse, qui a besoin de ressusciter une de ses héroïnes, fait paraître Dieu invisible; la forme visible qu'elle choisit est celle « d'un très beau jeune homme. » Deux interlocuteurs sont en scène, Jean et Andronic; au moment où Dieu apparaît, Jean s'écrie : *Expavete!* A qui parle-t-il? A Andronic? mais pourquoi cette forme et ce pluriel? M. Magnin pense que ces mots sont une allocution directe aux spectateurs, vers lesquels le personnage se retourne pour les avertir, en leur criant : « Tremblez! » L'explication est fort vraisemblable. On ne comprendrait guère que la religieuse employât ici et ne reproduisît nulle part ailleurs dans ses œuvres la forme de basse latinité *vous* pour *tu*, la seconde personne du pluriel au lieu de celle du singulier. Certaines dictions singulières et barbares se présentent dans son style, par exemple *si* au lieu de *num*, dans le sens interrogatif; mais ces formes même sont chez elle systématiques, elles font corps avec la latinité qui lui est particulière, et dont elle ne s'écarte jamais.

Que Hrosvita ait choisi l'église ou la salle capitulaire pour y faire jouer ses pièces, que même elle ne les ait pas destinées à la représentation, peu importe; le recueil de ces drames nus et ingénus, graves et touchans, n'en a pas moins d'importance pour l'histoire de la civilisation moderne dans la communauté chrétienne du moyen-âge. Ils attestent l'effort du génie teutonique, aidé au xe siècle par la culture latine qui se développait au sein des monastères allemands, et que n'ont pas signalé nos bénédictins, enfermés par devoir dans la seule histoire littéraire de la France. Ce fut une ère de civilisation passagère et curieuse, dont il reste peu de traces, et pendant laquelle le génie allemand céda le pas au latin et au grec, favorisés des souverains et enseignés par le clergé aux classes supérieures de la Germanie. Le *Chant de guerre contre les Normands*, publié par Fischer (1), appartient encore à l'ancienne poésie allemande à demi étouffée; mais le *Ruodlieb*, poème latin à rimes *intérieures* ou *léonines* d'un moine de Tegernsee, et le poème latin non rimé de *Gautier d'Aquitaine*, se rapportent (ainsi que la paraphrase d'Otfried, la vie de Meinwerc et plusieurs légendes et biographies en prose cadencée) au mouvement littéraire qui prépara et suivit l'apparition de Hrosvita, « la onzième muse, la Sapho allemande, » comme l'appelle Pirkheimer ou Birkhammer.

Pour sentir le mérite de la religieuse, pour apprécier la délica-

(1) Leipzig, 1750.

tesse de son talent, l'élévation passionnée de son ame, il faut opposer à ses œuvres les essais contemporains. Ouvrez *Gautier d'Aquitaine* (1), application du rhythme de Virgile au germanisme pur et à la barbarie des forêts. Là, les plaisanteries sont d'un goût plus fruste encore que les facéties de Meinwerc et de son parent l'empereur. Deux héros, pour s'amuser, s'arrachent, qui un œil, qui une main, et trouvent la plaisanterie fort bonne. Nous ne citerons que le début de cette petite conversation d'un guerrier frank et de son ami le Provençal ou l'Aquitain pour mettre mieux en relief toute la valeur de la dramaturge contemporaine.

« Après beaucoup de bruit et de grands coups de poing, les héros commencèrent à se jouer dans une dispute *plaisante*, dit le poète. » — « Ah! dit le Frank à l'Aquitain, tu auras besoin dorénavant de chasser « le cerf, mon bon ami; car il te faudra un (2) gant (*il lui coupe la main*), « et je conseille d'y mettre du coton pour que l'on ne s'en doute pas. « Wah! (*cri germanique*), qu'en dis-tu? te voilà forcé d'attacher ton « épée sur la cuisse droite, et tu ne seras plus à la mode. Si l'idée te « vient d'embrasser ta femme, il faudra donc (quel dommage!) passer « la main gauche autour de sa taille au lieu de la droite. Après tout, « tu feras ces choses-là de la main gauche! »

« Gautier lui répondit : — « Sicambre, je ne sais pas pourquoi tu fais « tant de bruit. Si je chasse les cerfs, toi, tu ne chasseras plus le san- « glier. Dorénavant (*il lui crève un œil*) tu ne donneras plus d'ordre « à tes domestiques que d'un œil; les héros qui viendront te voir, « tu les salueras en les regardant de travers. Je te conseille de te faire « préparer, pour ton retour, un cataplasme de farine et de lard : cela « te servira d'emplâtre et de potage. » Ces plaisanteries gracieuses qui soulèvent le cœur dans la traduction sont, non pas corrigées, mais rendues plus atroces dans l'original par l'élégance affectée des expres-

(1) Poème latin du xe siècle, sans doute traduit des vieilles chansons allemandes. — Fischer, Leipzig, 1780.

(2) *Wantis*, gants. — « Il te faudra des *gants* de cuir, dont tu jouiras sans fin pour la vie. » — Les Allemands disent aujourd'hui *hand-schuh*, soulier de la main, pour *gant*. Nous signalons aux étymologistes français cette vieille acception perdue du mot germanique *wand*, gant (abri, paroi, muraille, couverture), de *winden* (tourner, entourer), analogue à *wanden* (tourner, virer), d'où *anwenden* (appliquer, adapter), et *verwinden* (enlacer, entrelacer); la racine commune est le gothique *vandia*. Les Anglais ont encore *winding*, bien qu'ils aient emprunté à une autre racine (*gleiten, to glide*, glisser, fourrer) leur mot *glove* pour gant. Les étymologies françaises n'ont jamais été suffisamment éclairées, faute d'une connaissance comparative et d'une étude parallèle des idiomes teutoniques et latins

sions virgiliennes et la politesse des tournures mêlées à des fautes de quantité grossières; on voit que l'écrivain a étudié son Virgile avec quelque fruit : — *Si quando cura subintrat.... ut causæ ignaros palmæ sub imagine fallas.... tenera lanugine comple!*

Post varios pugnæ strepitus ictusque tremendos,
Inter pocula scurrili certamine ludunt.
Francus ait : — Jam dehinc cervos agitabis, amice!
Quorum de corio wantis sine fine fruaris.
Ac dextram moneo tenerâ lanugine comple.
Ut causæ ignaros palmæ sub imagine fallas.
Wah! sed quid dicis, quod ritum infringere gentis
Ac dextro femori gladium agglomerare videris, etc. (1).

Ces plaisanteries de haut goût s'écrivaient dans un autre canton germanique et lettré, à Saint-Gall, et le fond de ces belles choses, traduites par Eckehard Ier, au xe siècle, peut-être corrigées par Eckehard IV, pour l'instruction des latinistes de son monastère (qui devaient y apprendre médiocrement la prosodie), remonte à une époque trés ancienne. Quant à la forme du poème, tel que nous le possédons, c'est une des manifestations de la phase latine et élégante que nous avons signalée, et dont les drames de la religieuse de Gandersheim offrent le couronnement et l'expression la plus complète; mais combien de délicatesse féminine, de grace et de pureté chez elle! et quel contraste avec les tableaux grossiers et les scènes sauvages versifiés par le moine de Saint-Gall!

Que cette personne d'un si vrai talent fût quelque fille noble ou de sang royal, et que Hrosvita fût un surnom, nous ne nous en étonnerions pas à la manière simple et haute dont elle fait parler ses gens de cour et ses rois. A peine eut-elle ouvert et étudié Térence, le désir de transformer en drame ses lectures habituelles dut naître chez elle. Elle trouvait là plusieurs plaisirs à la fois : suivre la mode, satisfaire sa dévotion, inculquer de bons préceptes, cultiver un art nouveau pour lequel elle était faite, donner l'essor aux sentimens qui bouillonnaient dans cette ame vive et tendre, enfin s'occuper beaucoup des passions tout en les blâmant.

C'est là en effet un des charmes de ce livre; une flamme ardente fait éruption, sort de la tombe monacale, et montre par intervalles le cœur de la femme, naïf et comprimé, dévoré d'ardeurs étouffées. Dans la préface, la religieuse ne peut s'empêcher déjà de parler des

(1) Vers 1123.

« caresses des amans si propres à séduire » (*blanditiæ amantium ad inliciendum promptiores*) et de « la fragilité féminine qui gagne tant de gloire à vaincre la vigueur de l'homme » (*virile robur femineæ fragilitati subjacens*). Partout, dans ces esquisses aussi nettes qu'elles sont puissantes, se mêle à un parfum de conviction chrétienne, à une foi ardente, l'instinct merveilleux des passions inconnues peut-être, à coup sûr pressenties. Lorsque Gallicanus, épris de la beauté de Constantia, embrasse le christianisme, et fait comme elle, et à son exemple, vœu de chasteté, la préférence qu'elle ressent pour lui se révèle par un mot admirable : « Je serai plus forte si vous êtes fort avec moi » (*Eo liberius servabimus, quo te non contra luctari sentimus*). Dans le drame intitulé *Callimaque*, le jeune homme déclare son amour à Drusiana, qui repousse ses propositions avec mépris; restée seule, elle pense à lui; l'amour va l'atteindre, elle demande à Dieu de mourir « plutôt que d'être la ruine de cet aimable jeune homme. » Cet unique mot trahit la vivacité du sentiment secret que la résistance accroît et enflamme; la lutte chrétienne contre les passions s'annonce. Les traits de ce genre sont fort nombreux chez Hrosvita, et le savant éditeur a raison de les signaler comme les premiers éclairs de ces sentimens contenus et de ces combats intimes « qui ont défrayé le drame et le roman modernes. »

Les situations les plus scabreuses n'effraient pas la nonne, ou plutôt elles l'attirent; on dirait qu'elle veut mesurer sa force contre cette puissance attrayante et redoutée. Ici un amant, semblable au Roméo de Shakspeare (et la remarque est de M. Magnin), soulève la pierre du cercueil, contemple cette femme adorée, cette beauté morte et non encore flétrie, et, se jetant sur la terre humide, éclate en sanglots passionnés : « Te voilà donc, toi si belle encore, et qui m'as repoussé si durement! » Ailleurs, le lieu de débauche s'ouvre, et la jeune courtisane donne accès à l'ermite qui, sous l'habit d'un cavalier, la pénètre de honte, la convertit et la ramène à la triste cellule de la pénitence. Deux fois la religieuse a traité ce sujet qu'elle a emprunté à deux légendes; la simplicité, la variété de cette double esquisse, prouvent la fécondité de ses ressources et l'attrait qu'avaient pour elle de telles victoires et aussi de tels combats.

L'accent de la prière et de l'exaltation chez notre religieuse est aussi solennel et aussi brûlant que l'accent de l'amour; des traits de philosophie admirables par le sentiment et la profondeur lui échappent. Telle est cette apologie de la science prononcée par l'ermite Paphnuce : — « Mieux l'homme comprend avec quelle habileté merveilleuse Dieu

a réglé le nombre et le poids des mondes, plus il brûle d'amour pour lui, et c'est avec justice. » Au lieu de cette traduction adoptée par M. Magnin, nous préférerions l'expression vive, « et c'est justice (*nec injuria*), » qui rend mieux le sentiment de l'auteur. La simple nonne allemande du xe siècle avait deviné l'accord de la philosophie et de la pensée religieuse, et résolu par l'amour le problème qui inquiète les philosophes. On ne doit pas s'étonner de l'hommage que lui ont rendu quelques-uns des esprits les plus délicats de ce temps; M. Magnin, dans ce recueil même (1), a consacré à la religieuse des pages excellentes, d'un coloris ferme et fin, pleines de sagacité et d'éclat, et qui, reproduites à la tête de sa traduction, nous dispensent d'une nouvelle analyse.

La contemporaine des Othons n'échappe pas, tant s'en faut, à ce crépuscule de grossièreté et de pédantisme, de raffinement et de barbarie, dont nous avons cité des traits. Elle étale avec la complaisance d'un heureux enfant les nouveaux bijoux de sa science; elle a des dissertations sans fin sur la géométrie, l'algèbre, la musique des sphères, et des subtilités aristotéliques qu'elle prête à ses amans; à côté de cela, elle se permet des bouffonneries très lourdes, dans le style même de M. de Pourceaugnac. C'est un amoureux trop empressé, qui pendant l'obscurité de la nuit croit enlacer de ses bras une belle proie et n'embrasse que des marmites. Il s'échappe ensuite tout noirci; ses beaux vêtemens de conquête, souillés par les instrumens de cuisine, se pavanent devant le monde; alors des cris de joie et des éclats de rire de jeunes filles, de religieuses et de seigneurs, semblent traverser le xe siècle, le saint monastère, et tous les temps qui suivirent, pour arriver à nos oreilles.

Le style latin dans lequel ces essais dramatiques sont écrits mérite une étude, et ne ressemble guère à celui de Térence, quoi qu'en dise la bonne religieuse; peut-être, si nous l'examinons de bien près, y découvrirons-nous quelques caractères qui signalent le passage du monde ancien au monde moderne. La vie de Meinwerc nous en a offert des échantillons ridicules. Hrosvita en est le modèle achevé et comme le perfectionnement définitif.

Au premier aspect, vous croyez lire de la prose, et tous les éditeurs ont reproduit de cette manière, sans indiquer une forme rhythmique ou rimée, les drames de Hrosvita; si vous les relisez avec plus d'attention, vous êtes frappé du retour constant des assonances ou rimes

(1) *Revue des Deux Mondes*, livraison du 15 novembre 1839.

incomplètes, qui coupent la phrase, tantôt en deux, tantôt en trois parties inégales. Les variétés et accidens du dialogue suspendent en vain cette marche symétrique; dès que le discours prend un peu d'étendue, la rime reparaît avec acharnement :

ABRAHAM.

Hei mihi! bone Jesu! quid hoc monstri
Est quod hanc quam tibi sponsam nutrivi
Alienos amatores audio sequi!

AMICUS.

Hoc meretricibus antiquitus fuit in more
Ut alieno delectarentur in amore.

ABRAHAM.

Affer mihi sonipedem delicatum
Et militarem habitum,
Quo deposito tegmine religionis
Ipsam adeam sub specie amatoris.

« Hélas! doux Jésus, quelle affreuse nouvelle, que celle que j'avais élevée pour devenir votre épouse suive d'autres amans!

« C'est la vieille méthode des courtisanes, de se complaire à l'amour des étrangers.

« Amenez-moi un coursier rapide et un habit de soldat, afin que, déposant les vêtemens religieux, j'aille la trouver sous le costume d'un amant. »

Il ne s'agit pas d'une ou deux rimes jetées par hasard dans le texte, mais d'un système entier d'assonances, aussi fidèlement suivi que chez les dramaturges espagnols; en réalité Hrosvita écrit des vers libres, de toute espèce de pieds; elle subit cette loi, même dans des phrases très brèves, comme celle-ci :

CONSTANTINUS.

Si aliud expetas, — Oportet proferas.

Et encore :

EPHREM.

Qualiter?

ABRAHAM.

Miserabiliter, — Deinde evasit latenter.

Ailleurs encore :

MILITES.

Non terremur, — Sed nitimur.

Ce grand amour des mêmes sons offre une singularité curieuse et nous rejette dans une question importante et mal éclaircie, celle de la naissance et de l'origine de la rime chez les modernes.

Si nous suivions l'exemple de quelques érudits qui ne nomment jamais ceux qu'ils dépouillent, et non de M. Magnin, exact à citer ses moindres autorités, il ne tiendrait qu'à nous de tailler librement et de puiser à l'aise dans une mine d'érudition extraordinaire, l'*Essai sur la Versification*, publié, il y a peu d'années, par M. Edelstand Duméril, et dont personne n'a parlé : il y a là, dans un entassement excessif, de quoi défrayer dix gros volumes d'érudition littéraire. Quelques faits soigneusement vérifiés, empruntés à ce savant auteur et ramenés à nos propres vues, nous serviront de guides dans une recherche assez diffficile. Si l'on consulte le peu de monumens tudesques, anglo-saxons, frisons, islandais, qui nous restent de cette époque, on reconnaîtra que Hrosvita n'a fait qu'être fidèle au génie gothique de son temps. Deux principes de versification le dominaient, — l'un plus rude, plus antique et plus général, l'allitération, qui répète durement la première ou la seconde consonne, c'est-à-dire la racine des mots : elle constitue l'essence même de la versification allemande et anglaise, comme le dit Grimm (1); — l'autre, la rime, forme plus élégante et plus polie. Le martellement cyclopéen des vers scandinaves primitifs, tels que :

Sofe Snél Snéllemo, etc.

n'était pas plus étranger que l'assonance des finales aux poètes grecs et latins. Ennius dit :

Salmacida Spolia Sine Sanguine et Sudore;

Il y a quelques rimes volontaires dans l'Iliade et l'Enéide. Cependant les langues anciennes n'adoptaient pour base et pour loi fondamentale de leur poésie ni l'allitération ni la rime, plaisirs de l'oreille, l'un plus stimulant et qui exerce une action plus âpre, l'autre plus reposé et plus doux, ressortant l'un et l'autre de ce besoin d'ordre harmonique, source des arts comme des passions, mais sans rapport avec la nature rhythmique de ces idiomes.

Le rappel du même bruit, le parallélisme des sons, constituent donc un principe de versification spécial, nouveau, sans analogie avec la

(1) « Ich glaube dass die alliteration ursprünglich ihren sitz in der ganzen poesie des deutschen sprache stammes gehabt hat. » (*Ueber den altdeutschen meistergesang*, p. 166.)

délicate mesure des Grecs, succession mélodieuse de brèves et de longues. Des organes durs et des populations sauvages ont créé une symétrie grossière et forte, d'accord avec la rudesse du langage qu'ils parlaient : c'est l'allitération; cette symétrie, tombant sur la racine, c'est-à-dire sur le sens des mots, aidait la mémoire et y faisait pénétrer la poésie et les lois du pays. Les antiquaires et le peuple anglais sont restés fidèles à l'allitération; l'écaillère de Londres ne manque pas de dire : *Wine and winegar*, et les titres des livres populaires en Angleterre reproduisent avec complaisance cette antique forme : *Wine and Wallnuts*, — *Peter Priggins*, — *Paul Pry*.

Je regarderais volontiers ces deux élémens comme nouveaux en Europe, appartenant aux races barbares et illétrées; *rusticus sermo*, *rusticitas*, indiquent, ainsi que le prouve un passage de don Bouquet, les chants populaires rimés (1). Toutefois on doit noter un fait digne de remarque, c'est l'affinité constante de l'une de ces deux formes, la rime, avec le Midi, — et de l'autre, de l'allitération, avec le Nord. Saint Augustin, Africain, écrit un sermon en assonances pour mieux graver sous cette forme sentencieuse sa doctrine sacrée dans l'esprit des auditeurs. On trouve, dit William Jones, la rime établie en Orient dès l'origine de la poésie arabe. Lorsque les Scandinaves apportent leur allitération dans le monde romain, ce sont les Romains qui prennent la rime. Bientôt elle devient la forme favorite des chrétiens, forme proverbiale, gnomique, on ne peut plus favorable à la mémoire.

Au IXe siècle, parmi les Germains, ce sont les septentrionaux qui allitèrent, et les méridionaux qui riment. La plus vieille poésie chrétienne germanique est celle d'Otfried, moine de Weissenburg, en haut allemand, et celle de l'*Heliand*, par un Bas-Saxon qui écrivait peu de temps avant Hrosvita. Otfried, qui représente le sud plus civilisé, mêlé de latinisme et de keltisme, possède déjà la rime. L'auteur de l'*Heliand* garde encore l'allitération, ornement et fondement de la vieille poésie nationale. L'Allemand du nord suit de près la Bible; celui du sud a ses idées; il change, il amplifie, il fait de la critique. Le septentrional est naïf, le méridional policé. Ce dernier s'étonne sans cesse de pouvoir exprimer de si saintes choses en langue tudesque rimée, ce qui est une nouveauté pour lui. La rime a eu beaucoup de peine à s'acclimater au nord de l'Angleterre, où la forme allitérative s'est conservée long-temps. Chaucer dit qu'il est un Breton du midi, et qu'il « ne

(1) Tom. III, p. 505.

sait pas se jouer dans ses vers avec les consonnes, ni dire : *Rem*, *ram*, *ruf*... »

.... I am a sotherne man
I cannot geste *rem*, *ram*, *ruf*...

Mais comme c'est un homme d'esprit et d'une oreille délicate, il ajoute : « Après tout, la rime ne vaut guère mieux :

And, god wote, rime hold i but litel better! »

Et il a parfaitement raison : la rime est la sœur cadette de l'assonance barbare, qui elle-même est une cousine méridionale de l'allitération du Nord.

Je ne pense donc point que la rime se rattache à la civilisation et à la poésie païennes; c'est un élément nouveau et barbare, bien que méridional et surtout chrétien. Les derniers prosateurs et poètes romains ne connaissent point la rime, il n'y en a pas dans saint Jérôme; Sidoine Apollinaire, qui se plaît aux recherches les plus dépravées et les plus bizarres, écrit de mauvais vers qui ne riment pas. On peut en dire autant d'Ausone, qui s'amuse à bâtir des pièces *en croix* et *en centons*, mais dont les coquetteries de décadence sont étrangères à la dureté rocailleuse de l'allitération et à l'écho de la rime. Ces dernières formes n'apparaissent qu'avec les invasions des peuples du Midi et du Nord, surtout avec l'invasion plus puissante du christianisme; la sentence, le dogme et la doctrine, s'impriment bien mieux dans les esprits par le retour parallèle des désinences. La prédication chrétienne, c'est-à-dire toute la civilisation du Midi, s'empara de ce moyen; les lettrés ne se servirent plus que de l'assonance ou de la rime; elle retentit dans les *sequences* et les proses d'église, puis elle fit son nid dans la poésie et même dans la prose teutonique. Le grand Gerbert est à peu près le seul homme de son temps qui ait méprisé cette forme nouvelle. De la poésie ou prose gallo-romaine et latino-tudesque (à rimes *intérieures*) dont Hrosvita offre un échantillon précieux, la rime est descendue directement chez nous. Les langues vraiment musicales s'en passent, les idiomes plus durs s'en arrangent : je ne connais rien de moins mélodieux que les rimes suivantes, que cite M. Duméril, rimes dont la richesse est incontestable et qui appartiennent à un poème islandais du IXe siècle :

Haki — Kraki, — Hoddum — Broddum, — Saerdi — Naerdi — Seggi — Leggi, etc (1).

(1) Stephanius, *Notæ ad Saxonem*, p. 76.

Voilà de belles rimes. Le skalde Égil Skallagrimmson, auquel nous ne ferons compliment ni sur l'harmonie de son nom, ni sur la délicatesse de son oreille, rimait ainsi avant Hrosvita et Otfried; il nous semble donc difficile de croire que la rime fût aussi hostile que le pense M. Duméril aux idiômes gothiques en général, puisqu'ils en abusaient si durement.

Pendant que la rime méridionale et ecclésiastique envahissait les idiômes du Nord, l'allitération païenne et septentrionale essayait d'entrer de force dans les idiômes du Midi, où elle ne pouvait pas se maintenir. Le plus curieux exemple de cet effort perdu est le poème allitéré d'un contemporain de Hrosvita, qui se nommait Hugues-*le-Chauve* (Hucbald (1)), qui vivait sous Charles-*le-Chauve*, et qui se crut prédestiné à écrire un poème hexamètre latin « sur les gens chauves; » poème qui subsiste, et dont tous les mots commencent par la lettre C ou K.

Karmina, Klarisona (*clarisonæ?*) Kalvis Kantate, Kamenœ!

Nos savans bénédictins, peu versés dans les langues du Nord, n'ont pas donné, sur l'origine de cette fantaisie qui nous semble grotesque, les éclaircissemens nécessaires; ils n'ont fait entrer en ligne de compte ni le nom du *chauve* Hugues, ni l'habitude septentrionale de l'allitération.

Du temps de Hrosvita, la poésie tudesque, sans renoncer à ses vieilles lois, était fort entamée par la rime et l'assonance; il y avait long-temps que la poésie latine en vivait et que la prose romaine ne pouvait s'en passer : le biographe de Meinwerc nous a montré tout à l'heure l'amour de la rime poussé au point de rendre le sens de l'auteur indéchiffrable. A force de se reposer sur l'assonance symétrique des finales, l'oreille en devenait amoureuse jusqu'à préférer ce vain écho à tout sentiment et à toute idée. Les gens civilisés n'écrivaient plus en latin, en saxon, en bas-allemand, en anglo-saxon, en irlandais, que des parallélismes rimés, soit en vers, soit en prose; et si la rime ne détrônait pas l'allitération, du moins elles partageaient comme sœurs le trône barbare. Hrosvita trouva dans cette situation la littérature de son pays. Elle ne changea rien à cette mode; elle en effaça seulement la prétention, l'obscurité, l'entortillage, le jeu de mots, les défauts des esprits médiocres; elle imprima à cette prose cadencée et rimée un caractère de gravité sentencieuse et tendre; enfin elle écrivit,

(1) De *bolen*, « tanner, dépouiller, » et non de *bold*, hardi, comme on l'a cru. Les Anglais ont conservé *bald*, chauve.

en latin de son époque, des vers libres et ingénus, rimés et harmonieux, tout-à-fait dans le goût de La Fontaine ou de Chaulieu. Qu'on lise, d'après cette donnée, le commencement de la charmante scène entre l'ermite et la courtisane, et l'on reconnaîtra chez la recluse saxonne du xe siècle (par conséquent antérieure aux poètes provençaux) la divination merveilleuse de toute la poésie moderne.

STABULARIUS.

Fortunata Maria,
Lœtare, quia
Non solum, ut hactenus, tui coœvi
Sed etiam senio jam confecti
Te adeunt,
Te ad amandum confluunt.

MARIA.

Quicumque me diligunt
Æqualem amoris vicem in me recipiunt.

ABRAHAM.

Accede, Maria, et da mihi osculum.

MARIA.

Non solum
Dulcia oscula libabo
Sed etiam crebris senile collum
Amplexibus mulcebo.

ABRAHAM.

Hoc volo.

MARIA.

Quid sentio?
Quid stupendæ novitatis gustando haurio?
Ecce, odor istius fragrantiæ
Prœtendit fragrantiam
Mihi quondam
Usitatæ abstinentiæ!

Les oreilles délicates sentiront le balancement et la molle cadence de ces vers; ce sont en effet des vers modernes. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à suivre pas à pas le latin de Hrosvita et à calquer, vers pour vers, des lignes françaises d'un nombre égal de pieds et de rimes sous ses lignes latines : vu la difficulté du tour de force, on n'obtiendra ainsi que de la poésie d'opéra-comique de la pire espèce;

mais que l'on s'en souvienne, il n'est question que de la coupe des vers, et nous voulons seulement prouver l'identité absolue de la prose cadencée et à rimes croisées de la religieuse avec ce que nous appelons *vers libres*. Voici le calque exact, mesure par mesure, de cette prétendue prose :

L'HOTELIER.

Réjouis-toi, Marie!
Ta charmante vie
Bientôt va s'entourer, non plus de jeunes gens,
Mais de vieillards prodigues et galans,
Dont la tendresse
A tes pieds mettra sa richesse.

MARIE.

Mon ame est toute à l'amour,
Bien suprême!
Que celui qui m'aime
Espère un doux retour.

ABRAHAM.

Un étranger, Marie,
Te prie.
Ah! veuille m'accorder
Un baiser!

MARIE.

Mes bras, de leur douce caresse,
Enlaceront ta tremblante vieillesse;
Je baiserai tes cheveux blancs.

Peut-on nommer cela de la prose? Évidemment la religieuse a écrit en vers sans le savoir. Tous ses drames sont faits de cette manière. Lorsque l'ermite se révèle à Marie, et lui reproche ses déportemens, le mètre, que nous venons de voir inégal et ondoyant comme la volupté, devient grave, régulier et alterné comme les sentencieuses leçons du dogme. Ainsi la religieuse, imitatrice à la fois et créatrice, tel est le propre des esprits supérieurs, a reçu les impressions de son temps, et les a transmises en les épurant; si elle tient à l'antiquité par ses études, au moyen-âge par la forme du style et le fonds des idées, elle touche par des points essentiels au développement de la poésie chez les peuples nouveaux. Cette place assurée à Hrosvita dans les littératures modernes ajoute un nouvel intérêt au

volume de M. Magnin et aux commentaires excellens qui précèdent et suivent sa traduction. Ce sont surtout les points de vue élevés et délicats qu'il s'est plu à ouvrir, et il y a là des échappées infiniment curieuses; les nuances dans la peinture des sentimens du cœur, l'union de la chasteté volontaire et de l'amour ardent, l'expression contenue des passions fortes, la métaphysique dans l'émotion, tous ces caractères essentiels de la civilisation moderne se trouvent, chez Hrosvita (1), à l'état de premiers linéamens et dans leur forme pour ainsi dire virginale. C'est ce que M. Magnin ne manque point d'indiquer avec une grande sûreté de coup d'œil et dans le meilleur style.

Le fonds de ses drames est germanique; elle tend au *vrai* plutôt qu'au *beau*, qui est le but spécial de l'art hellénique; elle admet tout ce qui peut faire prévaloir la vérité, scènes comiques et hideuses, violentes et même impudiques; une sincérité passionnée les relève. Ce fonds de vérité sévère s'échauffe d'une inspiration chrétienne, sans subtilité, sans raffinement, sans arrière-pensée, sans langueur molle et fade; point d'hypocrisie ou de réticence; elle avoue la véhémence des entraînemens humains et cherche sa force en Dieu seul. Quant aux sujets, ils s'offraient d'eux-mêmes; c'étaient les vies des saints et les pathétiques ou merveilleuses légendes dont l'histoire chrétienne se compose. Elle a respecté le plus possible le récit sacré, qu'elle ne lisait qu'en tremblant; et quant au style, trouvant un instrument demi-latin et demi-barbare, elle l'assouplit, le perfectionna, le simplifia et en fit ce que nous avons vu.

Ces deux vices modernes, la légèreté dans le travail, le faux enthousiasme dans les vues, n'ont aucune part aux recherches de M. Magnin. Il lui était facile de se ranger sous la bannière de Dulaure et de livrer à la risée ces légendes catholiques; il pouvait aussi attaquer violemment Voltaire, qui a présenté le moyen-âge comme un âge de profonde ignorance. Il n'a rien fait de tout cela. Effleurant un grand nombre de questions délicates dont il indiquait les profondeurs, il n'a faussé, en essayant de les reconstruire, ni l'humanité, ni l'histoire. Le berceau de notre scène lui est apparu dans les églises, et

(1) L'étymologie réelle du mot *Hrosvita*, qu'elle traduit elle-même *Clamor validus* (à peu près comme De Thou traduit *Bassompierre* par *Levis sonus a rupe*), nous semble devoir être *Rauschen* (bruit, murmure), et *schwind* (rapide, violent); le nom véritable de la religieuse aurait donc été *Rauschwind*, latinisé par le mot *Hroswitha* ou *Hrotsvitha*, orthographe inexacte, mais que M. Magnin a d'ailleurs très bien fait de conserver d'après le manuscrit.

ce berceau il ne l'a pas agrandi; de légendes dramatiques il n'a pas fait les chefs-d'œuvre de Sophocle. Indiquant le pédantisme et la recherche de certains passages, et la mode de cette dialectique absurde qui s'élaborait dans les couvens, il n'a pas abusé de ces défauts pour jeter une réprobation injuste sur le xe siècle. Cette modération, cette sobriété, lui ont permis de bien voir et de bien analyser le talent original de la religieuse. Un autre mérite dont il faut lui tenir compte, c'est de montrer les points de vue sans les épuiser, de faire penser le lecteur au lieu de forcer sa croyance, de féconder la méditation sans présenter les objets, les faits et les personnages sous un jour artificiel.

On se demande pourquoi les œuvres de ce genre, amusantes et sévères, piquantes dans leur simplicité, deviennent si rares. On publie cependant des milliers de volumes par année. Les livres ne manquent pas, ni les prétentions au savoir et au beau style. Toutes les intelligences sont éveillées, toutes veulent jouir, la plupart créer; c'est un prurit universel et un avortement qui se tourne en règle et en habitude. Rien ne mûrit; chacun se hâte, chacun s'élance. Un savoir indigeste, recouvert d'un coloris ardent et cru, est servi précipitamment à un public aussi pressé de lire que l'auteur est impatient de faire éclater son nom. Dans le roman, cette précipitation lâche les écluses journalières des fictions intarissables qui nous inondent. Un livre sérieux et amusant, publié au milieu de cette fécondité de mauvais aloi, mérite bien d'être remarqué. Tel est le livre de M. Magnin. Plusieurs questions graves sont éclairées par ce travail, auquel le savoir et le goût ont une part égale, dont la forme est excellente, et où les esprits d'élite étudieront désormais la religieuse du xe siècle, — ame passionnée et esprit supérieur, qui croyait imiter Térence et qui annonçait Racine.

PHILARÈTE CHASLES.

STATUE ÉQUESTRE

DE

M. LE DUC D'ORLÉANS

DE M. MAROCHETTI.

J'ai cherché long-temps, mais inutilement, de quel côté je devais regarder l'œuvre nouvelle de M. Marochetti, pour la bien comprendre, et entrer vraiment dans la pensée de l'auteur. Tous mes efforts, bien que sincères et persévérans, ont échoué contre la singularité de la composition. J'ai d'abord regardé de face la statue équestre du duc d'Orléans, et qu'ai-je vu? Un cheval coiffé d'un chapeau militaire. Ceci n'est point une plaisanterie, et chacun peut facilement vérifier tout ce qu'il y a de sérieux dans mes paroles. Je ne fais qu'énoncer, très simplement et sans la moindre intention de raillerie, l'impression que j'ai reçue. En venant du pavillon de l'Horloge, il est littéralement impossible d'apercevoir la tête du cavalier. Or, si je ne me trompe, le cavalier devait être le personnage principal de la composition. M. Marochetti ne pouvait-il donner au cheval un mouvement qui découvrît le visage du duc d'Orléans, et n'obligeât pas le spectateur à d'inutiles efforts pour l'apercevoir? Quelque bienveillantes que soient les dis-

positions avec lesquelles on arrive devant l'œuvre nouvelle de M. Marochetti, ce premier désappointement jette dans l'ame du juge le germe d'une sévérité trop bien justifiée par l'analyse attentive de la composition. Poursuivons, et plaçons-nous à droite de la statue en tournant le dos à la Seine. Si nous cherchons le visage du cavalier, nous ne sommes pas plus heureux que la première fois. A peine pouvons-nous apercevoir un profil perdu; le seul dédommagement qui nous soit offert, c'est de nous assurer que le prince n'est pas solidement assis sur son cheval, que le corps est beaucoup trop en arrière, et qu'un brusque mouvement pourrait le désarçonner. Cette seconde épreuve n'est donc pas plus favorable que la première, et ne condamne pas moins clairement le goût du statuaire. Si nous tournons le dos à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, que voyons-nous? Un assemblage singulier qu'il nous serait difficile de caractériser. La queue du cheval est attachée de telle façon, et se combine si étrangement avec l'attitude du cavalier, qu'on ne sait d'où elle sort. Cette troisième impression n'est donc pas plus heureuse que la seconde. Plaçons-nous maintenant à gauche de la statue, et tournons le dos à la rue du Coq. Enfin nous apercevons le visage du prince, et nous pouvons étudier à loisir l'expression que M. Marochetti a voulu lui donner. Mais quelle singulière coiffure, quelle maladresse dans la manière de placer le chapeau militaire! En regardant la statue de face, nous ne pouvions distinguer le visage du cavalier; maintenant le cavalier nous semble coiffé d'une casquette. Assurément le chapeau militaire d'un lieutenant-général n'a rien qui se prête aux exigences de la sculpture, nous sommes disposé à le reconnaître et nous le proclamons volontiers; mais tout contraire qu'il soit aux conditions générales de l'art, malgré l'ensemble disgracieux des lignes qu'il présente, ce chapeau, placé naturellement, c'est-à-dire de façon que l'axe de la coiffure corresponde à l'axe de la tête, ce chapeau, sans plaire à l'œil, n'a du moins rien de ridicule, tandis que la coiffure choisie par M. Marochetti amène le rire sur les lèvres des juges les plus indulgens. Et puis, était-il bien nécessaire de mettre sur la tête du prince ce malencontreux chapeau, n'importe de quelle manière? N'était-il pas cent fois plus raisonnable et plus naturel de découvrir la tête du cavalier, et de lui mettre le chapeau à la main? Et pourquoi, je vous le demande, pourquoi multiplier sur ce chapeau les détails et les ornemens, au point de le rendre dix fois plus lourd? Ne pouviez-vous, ne deviez-vous pas simplifier le modèle que vous aviez sous les yeux? Pourquoi copier servilement, mesquinement,

toutes les broderies du chapeau d'ordonnance, et vouloir exprimer avec l'ébauchoir des détails que le pinceau dédaignerait, et que le bronze ne peut rendre sans faire tort au masque du personnage, en distrayant l'attention? Placé comme nous le sommes maintenant, nous pouvons embrasser d'un regard tous les défauts, et je voudrais pouvoir dire toutes les qualités de la composition. Malheureusement le feutre du chapeau et la chair du visage sont exécutés de la même manière; il y a dans ces deux morceaux une telle uniformité de travail, qu'ils semblent faits de la même matière, c'est-à-dire, en deux mots, que le bronze n'a su représenter ni le feutre ni la chair. Il n'y a dans la physionomie du prince ni l'ardeur ni la vie qui conviennent à un homme de son âge, et que le spectateur cherche naturellement dans l'héritier du trône. Parlerai-je du bras qui tient l'épée? Il serait difficile d'imaginer un mouvement plus gauche et moins militaire. On ne peut pas dire que le bras abaisse l'épée; il semble que l'épée soit trop lourde pour le bras qui la porte, pour la main qui la tient, et que son poids oblige le bras à s'étendre. Le bras et l'épée ne forment ainsi qu'une seule ligne qui déplaît à l'œil, à quelque point de vue que l'on se place.

Ce que j'ai dit du chapeau d'ordonnance, je le dirai, je dois le dire, de l'uniforme. Assurément l'habit militaire du XIXe siècle n'a rien de sculptural; mais il était possible de l'interpréter sans le dénaturer, et d'enrichir ce qu'il a de mesquin et d'ingrat. Il fallait, pour atteindre ce but, élargir les basques de l'uniforme, et ne pas serrer la poitrine du cavalier comme dans un corset. Le ventre du prince est trop gros et manque de jeunesse. C'est une faute de goût que rien ne saurait justifier, qui, toutefois, blesserait moins vivement, si le statuaire eût pris soin de donner plus d'ampleur à l'uniforme, et n'eût pas emprisonné le corps du prince de façon à donner au ventre dix ans de plus qu'à la poitrine. J'ai beau chercher quelles sont les qualités de cette œuvre, je ne puis réussir à les découvrir. Ignorans ou éclairés, étrangers à l'étude des monumens de l'art ou familiarisés depuis longtemps avec les œuvres les plus importantes de la statuaire, les spectateurs, en contemplant la composition de M. Marochetti, ne peuvent exprimer une pensée indulgente. Le cavalier qu'il nous montre est mal assis sur sa monture, mal coiffé, étouffé dans son uniforme, tient gauchement son épée, et sa physionomie n'exprime aucun sentiment précis et définissable. Avec la meilleure volonté du monde, il est impossible de deviner ce qu'il veut et ce qu'il pense. Est-ce la majesté du commandement, l'ardeur militaire ou la sérénité de l'espérance que

M. Marochetti a voulu retracer? Bien hardi serait, à mon avis, celui qui se prononcerait pour un de ces trois sentimens. Quant à moi, je l'avoue franchement, je n'ai pas su deviner l'intention de M. Marochetti. Je ne vois dans le cavalier qu'il nous donne pour le duc d'Orléans qu'un visage vulgaire, dont les yeux ne regardent pas et dont la bouche ne saurait parler. Ce masque immobile ne me dit rien; et s'il fallait absolument baptiser l'expression de ce visage muet, je ne trouverais dans le vocabulaire entier de notre langue qu'un seul mot capable d'exprimer fidèlement ce que je crois y découvrir. Ce mot, chacun l'a déjà deviné, et je pourrais me dispenser de le dire : le visage du prince respire l'ennui. Si donc M. Marochetti, par une série de réflexions que j'ignore et dont je ne saurais pénétrer le mystère, a été amené à vouloir exprimer les soucis de la grandeur et l'ennui du commandement, je suis forcé de confesser qu'il a parfaitement réussi. Serait-ce donc là ce qu'il aurait voulu?

Le cheval vaut-il mieux que le cavalier? Avons-nous devant les yeux un vrai cheval de bataille? La tête, le corps et les membres appartiennent-ils à la même race? Ont-ils le même âge? M. Marochetti, obéissant à une doctrine si souvent et si aveuglément prêchée, n'a-t-il pas réuni, par un étrange caprice, des élémens qui ne sauraient s'accorder entre eux? N'a-t-il pas juxtaposé violemment, sans réussir à les combiner, des fragmens choisis sans discernement, et qui par leur nature sont incapables de former jamais un tout harmonieux? Ces questions, posées clairement, ne sont pas difficiles à résoudre. Il suffit, en effet, de considérer attentivement le cheval que monte le duc d'Orléans pour s'apercevoir que la tête et les cuisses n'appartiennent pas à la même race. En modelant la tête, M. Marochetti pensait aux courses de Chantilly; en modelant les cuisses, il copiait un cheval de brasseur. Le type de la tête semble inspiré par le désir de plaire au jockey-club; le type des cuisses est celui d'une jument normande. Les yeux sont enchâssés, les narines se dilatent comme dans un étalon arabe; les plans musculaires des cuisses sont divisés comme dans un cheval qui traîne toujours un pesant fardeau, et n'a jamais couru, ne courra jamais. Entre la tête et les cuisses il n'y a pas seulement désaccord, il y a contradiction. M. Marochetti a-t-il pu croire un seul instant que la tête et les cuisses fussent de la même race? Je ne le pense pas. Il ne s'est pas trompé à ce point. Il n'a pas compris le danger de la théorie dont nous parlions tout à l'heure, et, une fois engagé dans une fausse voie, il a cru devoir aller jusqu'au bout. Il a entendu dire autour de lui, il a lu peut-être dans quelques livres qui jouissent

d'une autorité usurpée, que, pour faire un beau cheval, pour composer un type idéal de force et d'ardeur, il faut choisir dans la nature réelle les élémens épars dont la réunion constitue la beauté; et, s'attachant au sens littéral de cette maxime, qui par elle-même est fort incomplète et a besoin d'être fécondée par l'interprétation, il a négligé une des parties les plus importantes de la tâche imposée à tous ceux qui veulent créer, qu'ils s'appellent peintres, poètes ou statuaires. Il a choisi sans se demander si les élémens qu'il choisissait étaient unis entre eux par une parenté lointaine ou prochaine, et s'ils pouvaient s'assembler sans violence, s'ils pouvaient se coordonner et se fondre de façon à dissimuler la diversité de leur origine. C'est pour n'avoir pas connu ou pour avoir oublié l'importance profonde de cette vérité, que M. Marochetti est arrivé à modeler un cheval dont la tête et les cuisses s'accordent si mal et se contredisent si formellement. Ce n'est pas tout : les extrémités des membres postérieurs et antérieurs ne s'accordent pas davantage entre elles. Les extrémités des membres antérieurs appartiennent évidemment à un cheval de course; les extrémités des membres postérieurs appartiennent à un cheval de trait. C'est la même faute engendrée par la même ignorance ou le même oubli. La flexion du membre antérieur gauche offre une ligne désagréable, et ne convient pas au type que le statuaire devait réaliser, au type du cheval de bataille. Enfin, le mouvement combiné des quatre membres présente au regard une confusion fâcheuse, et, si l'on veut prendre la peine de l'analyser, on verra qu'il ne réunit pas les conditions d'un équilibre solide.

Outre la violation du principe d'unité, dont l'importance ne saurait être méconnue, M. Marochetti a commis encore une autre faute. Il a demandé à son art ce que son art ne peut donner; il a voulu trouver sous l'ébauchoir ce qui ne peut se produire que sous le pinceau. L'erreur que nous reprochons à M. Marochetti est aujourd'hui malheureusement populaire, parmi ceux qui produisent comme parmi ceux qui jugent; on rencontre dans les ateliers bon nombre de gens qui la partagent, et s'imaginent, de la meilleure foi du monde, qu'ils ont fait une belle statue quand ils ont réussi à indiquer dans le marbre ou dans le bronze un effet que l'œil est habitué à trouver sur la toile. C'est tout simplement une des bévues les plus lourdes qui se puissent faire. Chaque forme de l'art a son but et ses moyens qui ne sauraient être méconnus impunément. Chercher l'*école d'Athènes* dans le marbre, ou le *Laocoon* sur la toile, est une tentative que le goût réprouve, et qui ne peut aboutir qu'à des œuvres puériles. C'est en cherchant la pein-

ture dans la statuaire que M. Marochetti a creusé dans les cuisses de son cheval des sillons exagérés; c'est en poursuivant ce but insensé qu'il a marqué l'aine par une entaille monstrueuse. Toutes ces puérilités trouveront sans doute des apologistes fervens. On dira que M. Marochetti a obtenu un effet pittoresque, et son erreur sera louée comme une trouvaille. Quant à nous, à cet égard, nous ne conservons pas l'ombre d'un doute; nous savons depuis long-temps ce qu'il faut penser de ces empiètemens de la statuaire sur le terrain de la peinture, et réciproquement. Cette prétendue hardiesse n'est pour nous qu'un pur enfantillage, qui mérite à peine d'être discuté.

Pour être juste, pour dire toute notre pensée, pour indiquer nettement le rang auquel peut prétendre l'œuvre de M. Marochetti, nous devons ajouter qu'elle n'est pas monumentale. C'est une composition *de genre* exécutée, on ne sait pourquoi, dans des proportions qui veulent un style tout différent. C'est un joujou aperçu à travers une lunette; mais le grossissement n'ajoute absolument rien à la valeur de l'œuvre. Loin de là; bien des défauts qui passeraient peut-être inaperçus, ou qui du moins échapperaient aux yeux de la plupart des spectateurs, se montrent ainsi à l'œil le moins exercé avec une irrésistible évidence. Ce qui manque en effet à la statue du duc d'Orléans, c'est surtout l'élévation du style. Cette absence d'élévation est d'autant plus frappante, blesse d'autant plus sûrement, que les proportions choisies par M. Marochetti ne permettent aucune tricherie, aucun escamotage. Incorrection, vulgarité, rien ne peut être dissimulé; tous les élémens de la composition se laissent apercevoir si clairement, que l'indulgence devient impossible. On a beau faire, l'attention est provoquée, harcelée par toutes les lacunes, par toutes les erreurs qui fourmillent dans cette œuvre, si petite par le style, et agrandie sans raison. Pour que l'œuvre de M. Marochetti fût vraiment monumentale, pour que la proportion fût justifiée par l'idée, il aurait dû concevoir et ordonner l'attitude du cavalier, les mouvemens du cheval, de façon à présenter partout à l'œil satisfait des lignes simples et harmonieuses, un ensemble grave et facile à saisir; il aurait fallu que chaque ligne, chaque mouvement eût une raison d'être, et relevât de la réflexion, de la volonté, au lieu d'appartenir au hasard. Or, y a-t-il rien de pareil dans l'œuvre de M. Marochetti? L'auteur pourrait-il justifier victorieusement l'attitude du cavalier, les mouvemens du cheval? Oserait-il dire qu'il s'est préoccupé sérieusement du choix et de l'harmonie des lignes? Il a fait avec l'ébauchoir ce que fait Victor Adam avec son crayon, il a fait tout au plus un croquis en bronze.

Je voudrais pouvoir louer les bas-reliefs placés sur le piédestal de la statue; mais je ne pourrais les louer sans trahir la cause de la justice; car je retrouve dans ces bas-reliefs tous les défauts que j'ai signalés dans la statue. Ici encore M. Marochetti a confondu, par un étrange aveuglement, les conditions de la statuaire et les conditions de la peinture. La méprise, quoique moins choquante, n'est pas moins réelle. Le *Passage des Portes de Fer* et le *Passage du Col de Mouzaïa*, tels qu'il les a conçus, seraient tout au plus acceptables comme tableaux, mais ne peuvent être acceptés comme bas-reliefs. Si ces deux compositions étaient signées du nom de Raffet et dessinées sur la pierre lithographique, la critique ne serait certainement pas réduite au silence; car Raffet, quant au mouvement des masses, quant à la clarté, quant à l'énergie, a souvent fait beaucoup mieux. Toutefois l'indulgence serait permise. Mais ce qui peut être pardonné aux caprices du crayon ne saurait être pardonné à l'ébauchoir. Malheureusement, en composant ces deux bas-reliefs, M. Marochetti ne paraît pas avoir entrevu un seul instant la différence profonde qui sépare la statuaire de la peinture. Il a disposé ses personnages comme si la couleur devait se charger de traduire sa pensée, et ne s'est pas préoccupé des conditions spéciales imposées au bas-relief. Il y a dans ces deux pages de sculpture de véritables trous que le goût ne peut absoudre. Il n'y a pas un élève de l'Académie qui ne sache très bien ce que M. Marochetti semble ignorer. Il y a des personnages entiers qui se détachent du fond et s'enlèvent presque en ronde-bosse, tandis que d'autres personnages, quoique voisins des premiers, comme le démontre évidemment la proportion que l'auteur leur a donnée, sont engagés presque tout entiers dans le fond, et semblent vouloir s'éloigner de l'œil du spectateur. Les conditions dont je parle sont tellement élémentaires, que j'ai peine à m'expliquer comment M. Marochetti les a méconnues. Il ne s'agit pas ici en effet d'une question de style, pas même d'une question de grammaire, mais tout simplement d'une question d'alphabet, ou, si l'on veut, de syllabaire. Violer les conditions dont je parle équivaut à ne pas savoir épeler. Tous les sculpteurs, au début de leurs études, pendant les premiers mois qu'ils passent à l'atelier, apprennent de la bouche de leur maître l'importance du principe que M. Marochetti a traité si cavalièrement. Assurément je ne conseillerais à personne de copier les cavaliers des Panathénées, lorsqu'il s'agit de reproduire quelque épisode de nos guerres d'Afrique; mais il y a dans les bas-reliefs du Parthénon un enseignement qui domine tous les temps et tous les lieux, et qui peut

s'appliquer avec une égale justesse à toutes les compositions sculpturales, quelle que soit l'histoire où l'artiste ira chercher ses inspirations. Dans cette frise glorieuse, éternel sujet de méditation et d'étude pour tous ceux qui aiment ou pratiquent la statuaire, la succession des plans et le relief des personnages sont coordonnés de façon à ne laisser aucun vide, et présentent à l'œil du spectateur un ensemble facile à saisir. Dans les bas-reliefs de M. Marochetti, la violation de ce principe fondamental ôte à la composition toute espèce d'intérêt. L'œil distrait se promène d'un point à un autre sans savoir où s'arrêter. Il se fatigue à chercher le centre de la composition, sans pouvoir jamais le trouver. Le procédé pittoresque adopté par M. Marochetti ne permet pas au regard de se reposer. J'ai long-temps contemplé les *Portes de Fer* et le *Col de Mouzaïa;* j'ai tâché de deviner quelle a pu être la pensée de l'auteur, sur quel point il a voulu que se fixât principalement l'attention, et après de vains efforts je suis arrivé irrésistiblement à cette déplorable conclusion : M. Marochetti n'a pas cru à la nécessité de montrer clairement sur quel point doit d'abord se concentrer l'attention avant d'aborder les détails d'une importance secondaire. Il serait donc absolument inutile d'interroger plus longtemps ces deux bas-reliefs, et de leur demander ce qu'ils ne peuvent nous dire. Il n'y a dans aucune de ces deux pages une idée-mère de laquelle relèvent tous les élémens de la composition. C'est une série de personnages et rien de plus.

Y a-t-il au moins dans chacun de ces personnages une élégance, une sévérité, une correction de dessin qui les recommandent à l'admiration, ou seulement à l'indulgence? Ces cavaliers et ces fantassins, qui semblent placés là plutôt par le hasard que par la volonté, sont-ils conçus et modelés de façon à contenter l'œil du spectateur? Y a-t-il dans le *Passage des Portes de Fer* ou du *Col de Mouzaïa* une figure dont le mouvement soit vrai et s'explique naturellement? Il serait difficile de se prononcer pour l'affirmative. Les meilleures figures ne sont que des à peu près. Les qualités qu'un œil indulgent peut y découvrir ne sont pas assez solides, assez complètes, pour imposer silence à la critique; et à côté de ces figures, combien d'autres ne se distinguent que par l'exagération, la gaucherie ou l'incorrection! Dans le *Passage des Portes de Fer,* il y a des fantassins qui rappellent les soldats de plomb si chers aux écoliers. Il est presque impossible de deviner le corps sous le vêtement. Les membres sont attachés de façon à dérouter toutes les notions acquises par l'étude attentive de la réalité. Dans le *Passage du Col de Mouzaïa,* il y a un cavalier dont

le mouvement semble destiné à parodier le mouvement exécuté par le cheval sur lequel il veut s'élancer. Ce merveilleux détail se trouve dans la partie droite du bas-relief. La jambe gauche du cavalier forme un angle absolument pareil à celui que forme le membre antérieur gauche du cheval. Si M. Marochetti a voulu faire une gageure contre le goût et le bon sens, nous devons avouer qu'il l'a gagnée.

Que dire du style de ces deux bas-reliefs? Dans de pareilles compositions il n'est pas question de style; l'auteur, nous le croyons du moins, n'y a pas songé. Il considère sans doute le style en sculpture comme une de ces vieilleries académiques bonnes tout au plus à tourmenter la jeunesse des écoles. L'allure indépendante de son esprit ne peut se plier à de si mesquines exigences. Si tel est le fond de sa pensée, il faut reconnaître qu'il l'a clairement révélé dans ces deux bas-reliefs, car il n'y a pas une figure qui puisse être accusée de la moindre prétention au style. Les meilleurs morceaux ne sont qu'un souvenir incomplet de la réalité; mais M. Marochetti n'a pas essayé une seule fois d'interpréter, d'agrandir, d'idéaliser ce qu'il avait vu. Il a constamment évité le style comme un danger; il s'est toujours tenu en garde contre tout ce qui pouvait ressembler au travail de la pensée sur la réalité, à l'interprétation du modèle; il a veillé sur lui-même avec une attention assidue, et sa persévérance a été dignement récompensée. Il n'a pas toujours été réel, il s'en faut de beaucoup; mais aussi il n'a pas à se reprocher une seule figure qui mérite le nom de belle. Il n'a pas mis dans le bronze tout ce qu'il a vu, ou plutôt tout ce qu'il aurait dû voir; mais il n'y a rien mis qui appartînt exclusivement à sa pensée. Son talent, dans ces bas-reliefs, se compose de deux choses: un œil qui ne voit pas très bien, et une main qui copie assez mal.

Les défauts nombreux que nous avons signalés dans l'œuvre nouvelle de M. Marochetti ne nous causent d'ailleurs aucune surprise, car les précédens ouvrages de l'auteur présageaient assez clairement ce qu'il pourrait faire, ce qu'on devait attendre de lui. La médiocrité incontestable de la statue du duc d'Orléans n'étonnera donc que les personnes absolument étrangères à l'histoire des artistes contemporains. Quant à ceux qui, par goût ou par profession, suivent attentivement le développement des arts du dessin, cette statue ne leur apprendra rien sur le mérite de l'auteur. Le statuaire qui a signé la *Bataille de Jemmapes*, le groupe de la Madeleine, le *Philibert-Emmanuel*, était naturellement, nécessairement condamné à faire ce qu'a fait cette année M. Marochetti. Avant de signer la *Bataille de Jemmapes*, un des bas-reliefs de l'arc de l'Étoile, M. Marochetti jouissait d'une obscurité

parfaitement légitime. Une occasion éclatante lui fut offerte pour montrer ce qu'il valait, et il en a profité selon ses forces. Il n'avait rien à dire, il n'a rien dit : il n'était pas capable de composer une bataille, et il l'a prouvé. Après cette première démonstration, les esprits les plus exigeans n'avaient plus rien à lui demander pour s'édifier sur la valeur de son talent; l'évidence des preuves était tellement lumineuse, que le doute n'était plus permis qu'aux aveugles. Je conçois sans peine que le roi de Sardaigne ait demandé à M. Marochetti la statue de Philibert-Emmanuel, car le roi de Sardaigne n'a pas vu la *Bataille de Jemmapes;* mais j'ai peine à comprendre qu'on ait pu confier à M. Marochetti un travail aussi important que le groupe de la Madeleine, après avoir vu dans le *Philibert-Emmanuel* l'éclatante confirmation d'une vérité déjà démontrée surabondamment par la *Bataille de Jemmapes*. Je sais qu'il s'est trouvé des voix nombreuses pour louer la statue placée aujourd'hui sur la place Saint-Charles, à Turin; le bruit de ces louanges n'a pas ébranlé un seul instant notre conviction. Cette composition, assez adroitement conçue pour un tableau de genre, mais d'ailleurs dépourvue de toute élévation de style, ne satisfait à aucune des conditions de la statuaire et n'a rien de monumental. Toutefois je reconnais volontiers que malgré ses défauts elle est supérieure à la statue du duc d'Orléans; mais pour un œil exercé cette différence n'est pas très grande. Le *Philibert-Emmanuel*, comme le *Duc d'Orléans*, est d'un style mesquin; seulement, dans le premier de ces ouvrages, l'emphase théâtrale dissimule un peu ce que la gaucherie des mouvemens laisse voir avec trop d'évidence dans le second; et si l'on veut analyser sérieusement chacun de ces deux ouvrages, on y retrouvera la même absence de pensée. Cependant la médiocrité du *Philibert-Emmanuel* n'a pas ruiné M. Marochetti dans l'opinion de ceux qui dispensent les travaux de sculpture; il faut le croire du moins, puisqu'ils ont confié à M. Marochetti l'exécution du groupe placé aujourd'hui derrière le maître-autel de la Madeleine. Si les esprits scrupuleux avaient pu conserver encore quelques doutes à l'égard du talent de M. Marochetti, ce groupe doit leur avoir démontré sans retour ce qu'ils doivent penser. Il est impossible en effet d'imaginer une composition plus nulle sous tous les rapports. La conception est au niveau de l'exécution, et réciproquement. Le personnage principal, la Madeleine, est dans l'attitude d'un prédicateur. La draperie est d'une pesanteur telle qu'on a peine à comprendre comment une femme ne fléchit pas sous un pareil vêtement. Quant au choix des formes, que

cette draperie malheureusement ne réussit pas à dissimuler, il est difficile d'en parler avec indifférence; car la Madeleine a le ventre d'une femme dont la grossesse serait déjà fort avancée. Devine qui pourra quelle a pu être la pensée de l'auteur! Pour moi, je ne saurais le deviner. Les anges qui entourent la Madeleine sont tellement vulgaires, tellement éloignés de la nature céleste qui devrait se révéler dans leurs regards comme dans le choix de leurs formes, que la critique peut se dispenser de les étudier. Les voir, c'est les juger.

Et pourtant, malgré cette triple épreuve, malgré la *Bataille de Jemmapes*, malgré le *Philibert-Emmanuel*, malgré le groupe de la Madeleine, M. Marochetti a été choisi pour modeler la statue du duc d'Orléans. Il a tenu toutes ses promesses, et ceux qui l'ont appelé n'ont pas le droit de se plaindre. Quant à nous, qui avions prévu ce qui arrive, la plainte nous est permise, et nous avons le droit de nous étonner de la fortune singulière de M. Marochetti. Chacune de ses tentatives a été marquée par une chute authentique, et cependant, après chacune de ces tentatives, on lui a ménagé l'occasion de prendre sa revanche; mais il a persévéré dans sa médiocrité, sans jamais se lasser, et sans doute il ne se dispose pas à changer de route, puisque celle où il est engagé depuis dix ans l'a conduit à la richesse.

Il serait donc parfaitement inutile de lui signaler les modèles qu'il doit consulter avant de composer la statue équestre de Napoléon. S'il a négligé ces modèles, lorsqu'il avait à faire les statues de Philibert-Emmanuel et du duc d'Orléans, pouvons-nous espérer qu'il daigne les consulter pour l'œuvre nouvelle dont l'exécution lui est confiée? Le croire serait de notre part un pur enfantillage. Le Marc-Aurèle du Capitole, le Balbus du musée de Naples, les statues équestres dues aux mains savantes de Donatello à Padoue et de Verocchio à Venise ne peuvent rien enseigner qu'à l'artiste convaincu de la nécessité de l'étude. Or, il est probable que cette conviction n'est jamais entrée dans l'esprit de M. Marochetti. Comment douterait-il de sa science, puisque les travaux les plus importans sont réservés à son ciseau, puisque, malgré ses nombreux échecs, le tombeau de Napoléon a semblé seul digne d'occuper son imagination? Les statues équestres que nous venons de nommer pourraient-elles ébranler la confiance de M. Marochetti dans la toute-puissance de son talent? pourraient-elles l'amener à penser qu'il ne sait pas précisément tout ce qu'il devrait savoir? Lui feraient-elles entrevoir la différence qui sépare le style monumental du style anecdotique? Franchement je n'oserais

l'espérer. Pour faire la statue équestre de Napoléon, il ne se croira pas obligé de passer les Alpes et de rajeunir ses souvenirs. Il a vu tous les modèles dont nous venons de parler; et s'il n'en a tiré aucun profit, c'est que sans doute il n'en a pas compris l'importance et la valeur. Tous nos avertissemens, tous nos conseils, ne seraient donc que des paroles perdues. Aussi n'est-ce pas à lui que notre voix s'adresse. Si nous parlons des monumens de l'art antique, des monumens de la renaissance, c'est pour éclairer ceux qui applaudissent, par ignorance, aux œuvres de M. Marochetti. S'ils ne sont pas capables de juger par eux-mêmes, s'ils n'ont pas dans leur pensée un idéal de beauté d'après lequel ils puissent estimer la valeur des œuvres contemporaines, qu'ils appellent à leur secours l'étude des monumens que nous leur indiquons, qu'ils s'instruisent par la comparaison, et que le génie de Donatello leur révèle toute la médiocrité du talent de M. Marochetti. Si l'étude du passé leur a manqué pour juger la statue du duc d'Orléans, qu'ils se dépouillent de leur ignorance, que leurs yeux se dessillent, et qu'ils se tiennent prêts à juger, avec une impartialité sévère, la statue de Napoléon.

GUSTAVE PLANCHE.

REVUE MUSICALE.

Beethoven et sa statue occupent en ce moment, nous ne dirons pas l'Allemagne, mais l'Europe entière. De Coblentz à Mayence, il n'est bruit que de l'exaltation triomphale qu'on prépare au roi de la symphonie. Le vieux Rhin se pavoise de ses plus éclatantes banderoles, le pic du Drachenfels se couronne, en guise de lampions, de barils de poix gigantesques, et l'écho séculaire de Saint-Goar récure sa gorge de granit pour mieux porter au loin les mémorables faits des trois grandes journées. Pour un moment, les fourmilières humaines cachées dans les entrailles du Taunus se dépeuplent; de Schlangenbad, d'Ems et de Wiesbaden, on arrive, on afflue; les murs de Bonn regorgent d'étrangers, et l'on raconte que plus d'un honorable professeur de l'antique Clementina-Augusta, voyant ses pénates envahis, en est réduit à camper à la belle étoile sans autre abri contre l'ophthalmie que le précieux garde-vue vert qui le protége dans ses cours. Fête nationale et populaire à laquelle les souverains et les hommes politiques eux-mêmes vont prendre part : le roi de Prusse reçoit à Stolzenfels la reine d'Angleterre, M. de Metternich arrive au Johannisberg, et M. de Nassau fait endosser à ses soldats leurs habits neufs. Quel congrès que celui-là : Meyerbeer et M. de Humboldt, le prince Metternich et M. Liszt, sans compter les myriades de pianistes accourus des quatre points du globe, et qui certes n'auront garde de perdre une aussi belle occasion de pérorer sur la philosophie de l'art et autres matières transcendantales! Aussi j'admire la candeur de ces braves gens qui vont à Bonn, s'imaginant y devoir entendre des merveilles musicales, quelque symphonie de Beethoven, par exemple, exécutée avec une pompe inouïe. De musique et de symphonie, mais il n'en sera point question; en re-

vanche, on peut s'attendre à des salves d'artillerie, à des vivats frénétiques, à des illuminations et surtout à de solennelles harangues. Au fait, pourquoi M. Liszt se refuserait-il le plaisir, si fort de son goût, de haranguer la multitude? Pourquoi l'honorable pianiste, en attendant que la statue s'y dresse, n'essaierait-il pas le piédestal? A ce compte, la partie oratoire ne saurait manquer. Au discours humanitaire prononcé dernièrement par M. Liszt au château de Saint-Point, il fallait un pendant, le monde attendait : qu'il se rassure, les harangues ne feront pas défaut; et comme cette fois le récipiendaire, en sa qualité de mort, ne risque pas d'interrompre l'éloquent chancelier de la fête, tout porte à croire que nous aurons un document complet que les télégraphes s'empresseront de nous transmettre, car il est bien convenu qu'aux temps où nous vivons le don des langues accompagne infailliblement celui des doigts. Puis, après tant d'homélies et de dissertations, on ira se prélasser, le verre en main, dans l'îlot de Nonnenwerth, transformé pour la circonstance en joyeuse guinguette, où des flots de vin couleront nuit et jour aux frais de l'illustre pianiste. Qui pourrait dire combien de toasts philosophiques seront portés à tous les dieux de l'art, à commencer et à finir par Beethoven? On sablera le Rudesheimer, le Markobrunnen et le Geisenheimer à grand orchestre : trombones, clarinettes et bassons boivent sec, comme chacun sait; aussi frémissons-nous en songeant à la quantité de tonnes qui se consommeront en ces galas opimes et dignes de Pantagruel. Mais pourquoi frémir? cela ne regarde-t-il pas M. Liszt, ou plutôt l'intendant de ses domaines?

Vous connaissez Nonnenwerth, petit îlot situé entre Bonn et Oberwinter, et tout juste assez large pour contenir un vieux cloître devenu la propriété du célèbre pianiste. Là vint se retirer et mourir la blonde et sensible Hildegonde, fille de l'un des plus puissans barons du Rhin. — Hildegonde aime Roland, et, tandis que le chevaleresque neveu de Charlemagne guerroie en Palestine, le bruit se répand qu'il est mort; aussitôt sa fidèle fiancée abandonne le manoir paternel, se réfugie à Nonnenwerth et prend le voile. Cependant la nouvelle était fausse ; le paladin, à peine guéri des sanglantes blessures qui ont fait croire à son trépas, revient de terre-sainte, et lorsqu'il aborde enfin au château du baron : « Vous arrivez trop tard, lui répond le père d'Hildegonde, ma fille s'est unie au Christ. » — Sur la rive droite du Rhin, juste vis-à-vis de Nonnenwerth, s'élève un pic aride et nu (aujourd'hui le Rolandseck); l'amant infortuné s'y construit une hutte; de là son regard plongera nuit et jour dans la cellule où gémit sa pauvre bien-aimée, de là son oreille entendra le son des cloches appelant le cloître à la prière, et distinguera même pendant l'office divin la voix ineffable d'Hildegonde s'élevant vers le ciel sur des nuages d'encens. Un matin, le neveu de Charlemagne, s'éveillant à son ordinaire les yeux braqués sur Nonnenwerth, aperçoit dans le cimetière de la communauté une fosse fraîchement creusée; à cette vue, un affreux pressentiment s'empare de lui; haletant, éperdu, il descend la montagne, traverse le Rhin, heurte à la porte du sanctuaire que pour la première fois de sa vie il se décide à profaner, et la première sœur qu'il interroge lui apprend que la

vierge qu'on ensevelit est Hildegonde. Le lendemain, on aperçut au pic du Rolandseck un cadavre adossé contre la hutte, et dont la paupière immobile était encore fixée sur Nonnenwerth. — Quand Schiller rimait cette légende et donnait, sous le nom du *Chevalier de Toggenburg*, la vie littéraire à la tradition naïve du vieux temps, le grand poète d'Iéna ne se doutait guère qu'avant trente ans un pianiste compterait cette pièce au nombre des archives de son manoir. Pourquoi M. Liszt ne met-il point la ballade de Schiller en musique? Lui qui aime tant à fraterniser avec les philosophes et les poètes trouverait là, ce semble, une occasion toute naturelle de s'approprier définitivement un morceau que la littérature allemande pourrait bien encore vouloir réclamer.

En attendant, Nonnenwerth s'approvisionne de vieux vins et de comestibles pour festoyer dignement Beethoven; invitera-t-on la statue au gala, comme dans *le Festin de Pierre?* C'est pour le coup que le bonhomme Bertram, s'il parcourait les salles du *monastère antique*, pourrait se livrer tout à son aise à son goût du monologue, et dans un plain-chant funéraire reprocher au pianiste hospitalier d'avoir,

Où régnait la vertu fait régner le plaisir!

Que vont dire les saintes sépultures du cloître à ces accens bachiques renouvelés du *Comte Ory?* Que dira surtout l'ombre d'Hildegonde, s'il est vrai qu'elle habite encore *ce séjour*, ainsi que l'affirment certains touristes qui descendaient le Rhin il y a quatre ans, lesquels prétendent l'avoir vue assise, au clair de lune, à sa fenêtre, ses longs yeux bleus noyés de pleurs et sa main amaigrie perdue dans les touffes de ses cheveux blonds? Heureusement, il faut l'espérer, saint Beethoven interviendra, sans quoi le feu du ciel n'aurait qu'à tomber sur le monastère profané.

N'importe, un grand homme de plus aura sa statue, et cette consécration populaire donnée à l'immortel auteur des symphonies vaut bien qu'on se montre indulgent à l'endroit d'une foule de menus détails d'un parfait ridicule. Encore une fois, oublions les prêtres pour le dieu, et, laissant de côté toutes ces vanités puériles qui bourdonnent autour du monument, ne songeons à voir dans ces fêtes si bruyamment carillonnées qu'un solennel hommage rendu à la mémoire de Beethoven. N'admirez-vous point la banalité des temps où nous vivons, et combien c'est une chose facile pour certains esprits, qu'une soif insatiable de notoriété consume, d'occuper l'univers d'eux-mêmes, alors qu'ils semblent le plus se dévouer à la gloire d'autrui? C'est merveille de quel ton dégagé on en use désormais avec la publicité. Aujourd'hui que nous n'avons plus Pégase, la réclame nous tient lieu du coursier du Pinde. On l'enfourche, et pique des deux! Au fait, pourquoi n'en userions-nous pas de la sorte? Puisqu'il est convenu qu'aujourd'hui la publicité est à qui veut la prendre, une fois qu'on la tient, le mieux n'est-il pas de la mener bon train et d'entrer chez la courtisane botté, éperonné, le fouet en main, en petit Louis XIV qu'on est ou qu'on croit être?

Déjà l'Autriche avait décerné à Mozart une statue colossale; vous connaissez le monument de Salzbourg, cette physionomie si profondément empreinte de calme et de sérénité, qu'on se prend à s'écrier à son aspect : Puisque c'est là Mozart, il songe à *Titus* plutôt qu'à *Don Juan*. La Saxe prépare à Weber de semblables honneurs, et voilà désormais Beethoven intronisé à Bonn et prenant place sur le sol natal, vis-à-vis du fameux électeur de la cathédrale. On ne dira plus que l'Allemagne se montre ingrate envers ses musiciens illustres, et remarquez que là-bas du moins on n'attend pas qu'ils soient morts pour leur rendre hommage; je n'en veux d'autre preuve que ce qui se passait à Berlin ces jours derniers, lorsque le roi de Prusse accueillait à sa table avec tant de bienveillance et d'intérêt M. Spohr, dont il venait d'applaudir la partition nouvelle, cet opéra des *Croisés*, qu'on proclame avec enthousiasme le chef-d'œuvre du maître. En France, nous ne connaissons que fort peu l'auteur de *Jessunda* et de *Faust*, et, le connussions-nous davantage, il n'y a point à supposer qu'il nous inspirerait de très vives sympathies. Comme harmoniste, c'est un musicien de premier ordre; quant à la mélodie, telle que les Italiens et nous la comprenons, on serait mal venu de la lui demander. Je ne parle pas de sa manière d'écrire pour les voix, laquelle égale, si elle ne le dépasse, le sublime dédain de Beethoven. C'est partout et toujours de la musique instrumentale, et peut-être ces compositions, qui plaisent si fort aux Allemands, risqueraient-elles, en dépit des beautés éminentes qu'elles renferment, de paraître obscures à des gens qui ne lisent point Hegel dans les entr'actes. S'il était permis de rapprocher les deux extrêmes, je dirais que Spohr est une espèce de Rossini germanique, en ce sens qu'il use sans réserve de ses moyens d'effet, et prodigue les combinaisons harmoniques avec le même luxe et la même fécondité que l'auteur du *Barbiere* et de la *Gazza* ses combinaisons mélodieuses. J'ajouterais que cette musique a les qualités de ses défauts, et que ce style châtié, abstrait, qui pourrait s'appeler en musique le style philosophique, a du moins l'avantage d'exclure toute espèce de platitude, comme il s'en rencontre trop souvent dans les compositions des écoles italienne et française. Entre Beethoven et Spohr, il y a, selon moi, la différence du génie à l'esprit : l'un enthousiasme, l'autre intéresse.

Au nombre des pèlerins qui ont entrepris ces jours derniers la croisade rhénane, on cite M. Léon Pillet; seulement, s'il faut en croire le bruit des journaux, ce n'est point tout-à-fait à Beethoven qu'en voulait M. le directeur de l'Opéra, il s'agissait pour lui d'un but moins pieux et moins désintéressé. Beethoven a beau être un grand homme, il n'en a pas moins cessé d'écrire, et les directeurs de spectacle n'ont guère le loisir de se livrer à ce culte sentimental des morts; si l'auteur de *Fidelio* vivait encore, à la bonne heure! Fût-il même ce vieillard maussade et quinteux que vous savez, je gage que M. Léon Pillet, se trouvant sur les lieux, eût profité de l'occasion pour risquer une démarche; de Cologne à Bonn, il n'y a qu'un pas : malheureusement Beethoven n'existe plus qu'en effigie; et que peut la statue d'un grand

homme, que peut un mort auquel on chante des cantates, pour le directeur d'un théâtre qui demande à vivre? M. Pillet s'est donc arrêté à Cologne, où se trouve en ce moment Meyerbeer, venu à la suite de la cour de Prusse, dont il doit ordonner les concerts pendant la visite de la reine Victoria à Stolzenfels. — Que se passa-t-il pendant cette entrevue? on l'ignore; mais raisonnablement que pouvait-il se passer? L'éternelle question du *Prophète* et de *l'Africaine* sera revenue sur le tapis; peut-être même aura-t-on parlé d'une traduction du *Camp de Silésie?* M. Meyerbeer aura fait des conditions impossibles, M. le directeur de l'Académie royale de Musique aura demandé le temps d'y réfléchir, et l'on se sera séparé en se promettant de se revoir avant six mois dans le cabinet de la rue Lepelletier. Or, vous verrez que d'ici là le roi de Prusse interviendra pour commander à son maître de chapelle quelque divertissement qui rendra de toute nécessité la présence à Potsdam de M. Meyerbeer. Le bénéfice le plus clair que M. le directeur de l'Opéra nous semble devoir recueillir de sa pérégrination administrative aux bords du Rhin, est de s'être procuré le plaisir de voir la cathédrale de Cologne; c'est au clair de lune un magnifique spectacle.

L'an passé, l'Opéra parcourait l'Italie à la recherche d'un ténor, aujourd'hui le voilà traversant l'Allemagne à la poursuite d'une partition. L'Académie royale de Musique produit un peu sur nous l'effet de ces malades auxquels, en désespoir de cause, leur médecin ordonne de voyager; à ce compte, tant de malencontreux chefs-d'œuvre, de débuts avortés, représenteraient les moyens curatifs restés sans efficacité. Puisque rien ne réussit, ni les ouvrages de M. Halévy, ni ceux de M. Niedermeyer, et qu'on se lasse de Mme Stoltz; puisqu'il n'est que trop vrai que M. Barroilhet a besoin de prendre du repos, et qu'on nous reproche de tuer à plaisir, en lui imposant un répertoire au-dessus des conditions de sa nature, la seule voix jeune et fraîche que nous possédions encore, essayons d'une ressource extrême, prenons la poste, et vite allons-nous-en consulter l'oracle des bords du Rhin; mais l'oracle ne se compromet pas, et cette fois, comme toujours, répond par formules évasives. — Sérieusement, quel intérêt peut avoir M. Meyerbeer à livrer une de ses partitions nouvelles à l'administration de l'Opéra? Sa renommée? dit-on; mais la renommée de l'auteur de *Robert-le-Diable* et des *Huguenots* nous semble à un assez bon point pour qu'il lui soit permis d'en jouir à sa manière, et sans qu'on ait le droit de l'interpréter en mauvaise part. D'ailleurs, de ce qu'il ne lui convient pas d'écrire pour Mme Stoltz et Duprez, s'ensuit-il qu'il doive rester dans une inaction absolue? *Le Camp de Silésie*, représenté cet hiver à Berlin avec tant de succès, prouverait le contraire. En outre, le soin même de cette renommée, dont on se montre si généreusement préoccupé, exige qu'avant de livrer chez nous cette bataille proclamée décisive, il ne néglige rien pour s'assurer au moins le plus de chances de succès. Or, nous le demandons, l'état actuel de l'Académie royale de Musique est-il fait pour tenter un maître? Deux ou trois chanteurs isolés s'entourant de sujets recrutés de côté et d'autre, et qui ne se montrent que pour disparaître aussitôt, ne sauraient

constituer une troupe. Comment en on est venu là; que ce soit l'imprévoyance de l'administration ou le hasard des circonstances qui ait produit un pareil état de choses, il ne nous appartient point de le discuter; toujours est-il qu'un musicien aussi haut placé que l'auteur des *Huguenots*, qu'un maître dont la critique épie les moindres mouvemens ne saurait encourir les désavantages de la situation actuelle. Il y aurait, sans aucun doute, un grand parti à prendre : oublier sa propre gloire pour ne songer qu'à venir en aide au théâtre, se dire qu'à force de volonté, de patience et de génie, on finira par rassembler tant d'élémens disjoints, et se recomposer un ensemble, coûte que coûte; en un mot, tenter la fortune en désespéré. Par malheur, les dévouemens de ce genre ne sont plus du temps où nous vivons, et nous doutons fort que M. Meyerbeer se décide jamais à vouloir jouer le rôle d'un Curtius musical. — Ainsi la négociation a manqué, et l'on en est réduit, au retour du voyage, à redemander à son auteur une partition de *David*, qu'on écartait il y a huit jours. L'auteur du *David* en question est un jeune homme tout-à-fait inconnu, que ses amis proclament d'avance un grand maître, c'est trop juste; aussi attendons-nous le chef-d'œuvre avec une impatience d'autant plus vive, que Mme Stoltz y doit représenter le jeune roi des Juifs, ce qui ne nous empêche nullement toutefois de regretter le silence désormais indéfini de l'illustre auteur des *Huguenots;* car, soit dit en passant, prophète pour prophète, nous eussions mieux aimé celui de Meyerbeer.

On se demande ce que fait en des circonstances pareilles M. Donizetti, et comment, lorsque l'inépuisable pourvoyeur se trouve à Paris, une administration théâtrale quelconque peut conserver des inquiétudes sur son hiver. Fussiez-vous le plus abandonné des directeurs de spectacle, l'auteur des *Martyrs* et de *la Favorite* n'a-t-il point dans son écritoire de quoi vous tirer d'affaire en quelques jours? Par malheur, entre l'Académie royale de Musique et M. Donizetti un léger nuage a passé, et la cause de ce nuage est un certain *duc d'Albe* destiné à moisir dans les cartons. Déjà, au sujet de ce *duc d'Albe* que l'administration a jugé à propos de ne point représenter, l'auteur des paroles, M. Scribe, a touché une indemnité pécuniaire assez forte, et maintenant c'est au tour du maestro de réclamer. Quand on aura dûment satisfait à ses conditions, Orphée reprendra sa lyre. Néanmoins, et pour tuer le temps sans doute, M. Donizetti écrit un opéra bouffe qu'il destine au Théâtre-Italien. Le rôle principal est réservé à la Persiani, ainsi l'a voulu M. Vatel; car nous ne pensons pas que M. Donizetti se fût de lui-même montré à ce point oublieux envers la cantatrice qui a si puissamment contribué au succès de son *Don Pasquale*. Durant les deux ou trois saisons dernières, le public dilettante a pu apprécier les incessans services rendus par la Grisi à l'administration. Toujours prête à monter sur la brèche, active, dévouée et vaillante, nous l'avons vue passer du répertoire bouffe au répertoire dramatique, et pousser plus d'une fois l'abnégation jusqu'à se charger des rôles les moins faits à son avantage : le rôle d'Imogène, par exemple, écrit trop haut pour elle, et qu'elle chantait cet hiver uniquement pour faciliter les re-

présentations du *Pirate*. C'est sans doute afin de ménager la voix de sa prima donna et dans le seul intérêt de sa santé qu'un excès de zèle, s'il se renouvelait souvent, pourrait bien compromettre, que M. Vatel travaille en ce moment à préparer à la Grisi de longs loisirs à la saison prochaine. Sur deux opéras nouveaux qui seront représentés cette année, l'un, celui de M. Donizetti, est destiné à la Persiani; quant à l'autre, au *Nabuchodonosor* de Verdi, on vient d'engager tout exprès pour y chanter la partie d'Abigaïl une demoiselle Brambilla dont la renommée n'a jamais, que nous sachions, brillé en Italie d'un lustre bien flamboyant. Personne plus que nous n'aime à voir la troupe du Théâtre-Italien s'enrichir de noms nouveaux; encore convient-il que ces noms aient acquis de la célébrité. De même que nous applaudissions à l'avènement de Ronconi, nous consentirions volontiers à ce qu'on laissât partir la Grisi s'il s'agissait de la remplacer par quelque Malibran, à ce qu'on se défît de M. de Candia pour nous donner Moriani; mais, à vrai dire, ces renouvellemens par en-bas d'une troupe telle que la troupe du Théâtre-Italien de Paris ne nous semblent devoir produire aucun résultat auquel l'art musical soit intéressé. On a l'air de vouloir tout simplement tenter des expériences, de vouloir essayer si, en multipliant les sujets de médiocre importance, on ne parviendra point, en un moment donné, à pouvoir se passer de certain talent de premier ordre dont on aura, du reste, pris grand soin de chercher à déshabituer le public au moyen de toute sorte de petites manœuvres administratives. Pourvu que la présence de Mlle Brambilla n'aille pas nuire au succès de l'opéra de Verdi qu'on promet de nous donner enfin ! Depuis bientôt quatre ans qu'on ne chante en Italie que la musique de Verdi, que ses cavatines et ses duos traînent sur tous les pianos, le temps semblerait en effet venu pour l'administration du théâtre Ventadour de mettre à la scène les partitions du jeune et déjà célèbre compositeur. Ces bons Milanais riraient bien si nous leur disions qu'en France nous en sommes restés à Donizetti! Entre Donizetti et l'Italie musicale contemporaine, il y a toute une école, et c'est justement à cette école qu'appartient Verdi. Une instrumentation toujours serrée, souvent énergique et puissante, une mélodie cherchant l'ampleur et l'expression, plus de développement dans les chœurs et tous les accessoires que n'en comportait l'ancien système, tels sont, à mon sens, les principaux caractères qui distinguent les chefs du mouvement en question. Mercadante semble avoir ouvert la voie avec *la Vestale* et le *Giuramento*, et peu à peu on a vu tous les esprits nouveaux s'engager sur ses traces. En s'attachant comme les autres à la forme adoptée par Mercadante, Verdi semble avoir pris à tâche de consommer le rapprochement entrevu par celui-ci entre la cavatine italienne et le système purement dramatique de l'opéra français. Comme tout continuateur d'un mouvement, il en a exagéré les tendances, de sorte que, si le genre de Mercadante inclinait déjà du côté de nos idées, la manière de Verdi s'y rattache entièrement, tant par la coupe grandiose des morceaux et le style mélodique de ses récitatifs, que par une certaine pompe de décors et de mise en scène à laquelle sa musique se prête

admirablement. Hâtons-nous d'ajouter à la liste de ses mérites un avantage bien remarquable chez un Italien; nous voulons parler du goût qu'il apporte dans le choix de sa phrase, de la façon toute sérieuse dont il la travaille. Verdi n'improvise pas, il compose; aussi ses ouvrages ne se comptent point par centaines. Quatre opéras : *Il Conte di San Bonifacio*, *I Lombardi*, *Ernani*, *Nabuco*, forment à peu de chose près le bagage du jeune maître. Dans *Nabuchodonosor*, que le Théâtre-Italien doit représenter cet hiver, Ronconi chantera le rôle du monarque assyrien, écrit jadis à son intention, et qui lui a valu déjà tant de triomphes; on parle en outre de M. Dérivis pour le personnage du grand-prêtre. Lorsqu'il figurait au nombre des pensionnaires de l'Académie royale de Musique, M. Dérivis possédait, on s'en souviendra, une voix de basse d'une excellente sonorité, mais un peu fruste et rebelle à l'intonation; aujourd'hui cet organe, bien qu'il ait un peu perdu, dit-on, de son timbre métallique, nous revient assoupli par l'étude et la pratique du chant italien, le plus favorable, comme on sait, qu'il y ait au monde pour la voix : on peut donc supposer que des succès d'un nouveau genre l'attendent. Quel dommage que cet interdit ridicule dont nos poètes s'obstinent à frapper les opéras écrits sur des sujets de leur création doive empêcher l'*Ernani* de se produire sur notre scène! Si M. Hugo voulait seulement s'y prêter le moins du monde, tout irait pour le mieux. Il y a là une cavatine de dona Sol qui, chantée par la Grisi, transporterait la salle d'enthousiasme; et quel admirable et pathétique morceau que ce trio final entre Gomez, Ernani et dona Sol! On ne s'imagine pas d'élan plus chaleureux, plus irrésistible; c'est le drame lyrique dans toute la grandeur de l'acception. Une scène pareille exécutée par les chanteurs qu'on a sous la main, Gardoni, Barroilhet et Mme Stoltz, serait capable de conjurer le sort de l'Opéra. On ne cesse de nous répéter que l'Académie royale de Musique périt faute de musiciens; en voici un tout trouvé, l'auteur de *Nabuchodonosor* et d'*Ernani*, un compositeur fait à souhait pour les conditions du genre de notre scène : aussi a-t-on bien garde de s'adresser à lui. Au lieu de vous en aller poursuivre sur les bords du Rhin cette chimérique partition de M. Meyerbeer, il fallait demander à M. Scribe son meilleur poème, et prendre à l'instant la route d'Italie. Verdi, croyez-moi, n'eût point tant fait le difficile, et dans six mois peut-être eussiez-vous eu dans les mains de quoi tenter hardiment la fortune. Mais, non; il nous faut à toute force rester dans l'ornière battue. M. Meyerbeer, M. Donizetti, M. Halévy, nous ne sortons point de là; et si de ces trois maîtres il arrive que les deux premiers se taisent faute de bonne volonté, et le troisième faute d'idées, on ne sait plus à quel saint se vouer, on invoque *le Roi David*.

L'Opéra-Comique a donné, selon la coutume, son ouvrage d'Auber : seulement, chose étrange et qui depuis des années ne s'était vue, cette fois le succès a manqué. Conçoit-on que des hommes aussi experts en matière de théâtre que les auteurs de *la Barcarole* doivent l'être puissent se tromper de la sorte? Comment en pareil cas un musicien n'a-t-il point le courage de dire à son poète :

La pièce que vous m'apportez là est ennuyeuse à dormir debout? Et comment à son tour le poète s'abuse-t-il sur la musique de son compositeur au point de ne pas s'apercevoir que cette partition ne contient que des redites? Entre gens de tant de talent et d'esprit, il faudrait savoir se confier certaines vérités. Par malheur, les choses se passent autrement : au lieu de se critiquer, on s'encourage; au lieu de se conseiller, on s'applaudit, et l'on arrive ainsi, bras dessus bras dessous, devant le public, qui s'imagine être pris pour dupe, et tourne le dos sans façon. Avouons-le, M. Scribe n'est pas cette année en veine d'opéras-comiques; deux exemples viennent de nous le prouver coup sur coup. Après *la Barcarole; le Ménétrier!* en vérité, on croirait presque à une gageure. Remarquez cependant qu'ici le spirituel écrivain avait toute raison de se montrer soigneux de réussir et d'user de scrupules envers son musicien. Qu'on se néglige une fois par hasard envers un maître aussi choyé, aussi applaudi, aussi gâté de tous que l'est M. Auber, la faute en somme peut se réparer, il ne tient qu'à l'auteur de *la Barcarole* de prendre sa revanche avant six mois, et puis M. Auber a derrière lui son passé glorieux, qui le sauvegarde contre les éventualités fâcheuses d'un échec. Tels ne sont point les priviléges de chacun, n'a pas qui veut son lendemain, et quand un compositeur encore à son début, quand un homme plein de zèle et d'amour pour son art, tourmenté du besoin de se produire, a recours à vous pour entrer en communication avec ce public dont il rêve de loin les applaudissemens et les couronnes, il y a conscience à tromper ainsi son espoir, et pour ma part, il me semble que j'estimerais plus un refus net et franc que ces offres de service qui, en fin de compte, ne sont qu'une manière de se décharger aux dépens des nouveau-venus d'un fond de sac dont les anciens ne veulent peut-être pas.

Le poème du *Ménétrier* étant donné, il ne restait au compositeur qu'un seul moyen de se tirer d'affaire : étouffer ce poème sous la musique et couper net, à grand renfort de violons et de trombones, aux banalités de cette action sans intérêt. Le procédé peut réussir; Beethoven l'a prouvé dans *Fidelio;* il est vrai de dire qu'il y avait au fond de cette idée absurde du bonhomme Bouilly un élément de sentimentalité dont un grand poète, dont le chantre des symphonies devait finir par tirer un parti sublime. Sous ce sol ingrat que creusait l'ongle du lion, on pouvait pressentir la source des larmes. Mais que faire d'un sujet dépourvu de caractère et de passion, où la musique, au lieu d'être servie par les combinaisons du drame, semble n'avoir pour tâche que d'en déguiser la triste contexture? Vous avez vu ces gens qui prennent la parole pour empêcher leur voisin de dire une sottise : de même dans cet opéra du *Ménétrier*, lorsqu'il voit que son personnage va perdre contenance, M. Labarre se met à chanter, et voilà un air; si, au lieu d'un personnage, il y en a deux, c'est un duo, et ainsi de suite. Je le répète, la musique du *Ménétrier* a, selon moi, l'avantage énorme d'en faire oublier le poème; c'est tout simplement une symphonie que M. Labarre a composée là, une symphonie très habilement écrite, semée de traits d'orchestre d'un goût

parfait, et dont plus d'une intention mélodieuse éclaire le fond. Reste à savoir si les habitués de l'Opéra-Comique s'accommoderont de ces duos à large coupe, de ces morceaux d'ensemble si amoureusement développés. Nous-même, quelles que soient nos sympathies pour la grande musique, nous doutons que l'atmosphère du théâtre Favart lui convienne beaucoup; ces développemens qu'on aime à lui voir prendre au Théâtre-Italien comme à l'Académie royale paraissent ici hors de saison; les conditions du genre, la voix des chanteurs, tout s'y oppose. C'est pourquoi nous aurions voulu peut-être une forme plus dégagée, plus svelte, quelque chose rappelant davantage, non pas Hérold ou M. Auber, mais le faire si mélodieux du musicien de *la Révolte au Sérail* et de tant de compositions si agréablement faciles. M. Labarre est homme à profiter de l'expérience, et, pour peu qu'un bon poème lui vienne en aide, les qualités de mise en œuvre ne sauraient lui manquer à la première occasion. La verve y est, nul ne le conteste; il s'agit maintenant d'en modérer l'essor, de se rogner le bout des ailes.

Nous ne terminerons pas sans dire un mot d'un très charmant ballet représenté à l'Académie royale de Musique cette semaine. Les auteurs du *Diable à quatre*, en s'inspirant du motif de l'opéra de Sedaine, ont ingénieusement combiné leur action pour la danse, je dis leur action, car le poème nouveau, bien que la féerie intervienne, se rapproche plus du *Diable boiteux* que de *la Sylphide* et de *Giselle*, les chefs-d'œuvre du ballet de pure fantaisie. Ajoutons que la Carlotta, dans le principal rôle, y fait des prodiges. Jamais Fanny Elssler à ses meilleurs jours n'eut plus de grace et d'élégance, plus d'expression dans le regard et d'harmonie dans toute sa personne : voilà pour l'actrice; que serait-ce si nous parlions de la danseuse, qui hier à Londres tenait tête à la Cerrito, et laissait si loin derrière elle cette pauvre Taglioni, qu'on se prenait à soupirer à l'idée du néant de la gloire théâtrale ! La musique du *Diable à quatre* est de M. Adam, et ne manque à coup sûr ni d'adresse ni d'habileté; mais quel plaisir peut donc trouver l'auteur du *Postillon de Lonjumeau* à dépenser en si menue monnaie son imagination, sa verve et son esprit? N'a-t-il, par hasard, rien de mieux à faire? Je n'aime pas voir un poète passer sa vie à rimer des logogriphes. Que M. Adam y prenne garde, à force d'éparpiller ses motifs en toute sorte de pas de deux, il finira par ne plus lui en rester pour ses partitions. Déjà même, quand on se souvient de ses derniers ouvrages dramatiques, de *Richard en Palestine* par exemple, et qu'on entend la musique de *Giselle* et du *Diable à quatre*, on se demande si ce ne sont point là ses véritables opéras.

***

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 août 1845.

Le parlement anglais vient d'être prorogé jusqu'au 2 octobre. Malgré plusieurs discours prononcés par les chefs de l'opposition, les dernières séances ont présenté peu d'intérêt. Dans la chambre des communes, lord Palmerston a fait un effrayant tableau de notre puissance militaire, et a conjuré sir Robert Peel de prendre des mesures contre le danger imminent d'une invasion française. Notre marine, suivant le noble lord, est supérieure à la marine anglaise, et nous avons une flotte à vapeur capable de transporter en un jour deux cent quatre-vingt-dix mille hommes sur les côtes britanniques. Comme on peut le penser, ces étranges assertions, débitées avec un grand sang-froid par lord Palmerston, ont fait sourire son auditoire, et sir Robert Peel n'a pas eu de peine à les réfuter.

Dans une autre séance, lord Palmerston a parlé de la Grèce; c'était un sujet plus sérieux et plus digne de l'attention du parlement. Le noble lord a blâmé en termes amers l'administration de M. Coletti. Il attribue au gouvernement français tout ce qui se passe en Grèce. Il reproche au cabinet britannique de ne pas intervenir dans les affaires du pays, et d'y laisser décroître son influence. Lord Palmerston voudrait que l'Angleterre, usant rigoureusement de son droit, exigeât du gouvernement grec le paiement des intérêts de sa dette sur le produit de l'impôt. Sir Robert Peel s'est montré plus généreux et plus juste. Sans aucun doute, les puissances qui ont garanti la dette du royaume grec auraient le droit de saisir ses revenus, afin d'obtenir le remboursement de l'arriéré; mais c'est un droit dont elles n'useront qu'à la dernière extrémité. De même aussi, par la raison qu'elles sont responsables des suites de leur protectorat, les puissances qui ont fondé le royaume grec, et qui ont garanti l'intégrité de son territoire, peuvent intervenir dans les affaires du pays : c'est leur intérêt, c'est leur droit de surveiller attentivement sa marche, puisqu'elles sont exposées à subir les conséquences des

fautes qu'il peut commettre; mais cette intervention exige beaucoup de ménagemens. La Grèce ne doit être administrée que par elle-même. On peut lui donner des conseils, des avertissemens; on ne doit pas s'efforcer de substituer une action étrangère à celle de son gouvernement. Il ne faut pas exercer sur elle une pression trop forte; il faut lui laisser la liberté de ses mouvemens, et n'influer sur les hommes qui la dirigent que pour les maintenir dans une voie conforme à l'intérêt national.

Telle est la politique professée par sir Robert Peel au sujet de la Grèce; telle est aussi la politique de la France. Seulement il y a cette différence entre le cabinet français et celui de l'Angleterre, que le premier est représenté à Athènes par un homme ferme et modéré, qui suit scrupuleusement cette politique désintéressée, impartiale, que prêche à la tribune sir Robert Peel, tandis que le représentant britannique, par sa conduite exclusive et irritante, a donné plus d'un démenti aux déclarations officielles de son gouvernement. Qui ne se rappelle le ministère de M. Mavrocordato, si fatalement dominé par la légation anglaise? Les maux qu'il a produits durent encore. La plupart des abus dont on se plaint, l'irritation des partis, la violation des règles constitutionnelles, la faiblesse du pouvoir, l'impuissance de la loi, tout cela, en grande partie, a pris sa source dans les erreurs et les violences de cette administration funeste, que la légation anglaise a poussée hors des voies de la prudence et du bon sens. Tout cela, cependant, s'il faut en croire lord Palmerston, est l'œuvre de la légation française. Sir Robert Peel, qui connaît la valeur de cette accusation, aurait pu disculper M. Piscatory, mais il n'a pas eu cette générosité. Au contraire, loin de justifier la conduite de la diplomatie française à Athènes, il a dirigé contre elle une insinuation peu bienveillante. Il a félicité ironiquement la France des résultats produits par son intervention. Ce trait a dû être sensible à M. Guizot. Du reste, depuis quelque temps, il n'est pas rare de rencontrer dans les discours des ministres de l'Angleterre la trace de certains dissentimens avec notre cabinet. Il y a quinze jours, au sujet des affaires de la Syrie, nous faisions remarquer, en comparant les paroles de lord Aberdeen et de M. Guizot, les graves dissidences qui séparent les deux gouvernemens sur cette question. Aujourd'hui, sur les affaires de Grèce, sir Robert Peel ne peut dissimuler le dépit que lui donne l'influence légitime et naturelle de M. Piscatory. Tels sont les symptômes qui caractérisent aujourd'hui l'entente cordiale en Orient. On voit qu'elle a perdu de ce côté un peu de son prestige.

Si l'entente cordiale essuie de graves échecs en Grèce et en Syrie, elle est du moins dans toute sa force au Mexique; mais elle y produit de tristes résultats. Malgré les ouvertures faites par la France et l'Angleterre, l'annexion a été prononcée par les deux chambres du Texas. Aussitôt le gouvernement de l'Union a envoyé des troupes pour protéger le territoire du nouvel état. C'est donc une partie perdue et une mauvaise campagne pour notre diplomatie. On dira de nous, dans cette circonstance, que nous avons suivi une politique imprudente et mesquine. Nous pouvions garder la neutralité; tous

nous faisait une loi de rester spectateurs de la lutte. Au lieu de prendre ce parti si sage, nous nous sommes jetés, à la suite de l'Angleterre, dans une négociation qui ne pouvait nous offrir aucun profit réel, en échange de dangers inévitables. Pour défendre un intérêt qui nous est étranger, nous avons agi contre notre intérêt propre. Pour favoriser les vues de l'Angleterre, nous avons blessé les justes susceptibilités d'une nation amie, dont le concours est nécessaire au maintien de l'équilibre maritime; nous avons préféré la reconnaissance du Mexique à celle des États-Unis! Encore, si tout était terminé avec la question du Texas! Mais qui peut dire que la même épreuve ne se renouvellera pas bientôt? Maîtres du Texas, les États-Unis convoitent l'Orégon; maîtres de l'Orégon, ils voudront la Californie, qu'ils envahissent déjà. Puis ils voudront les mines du Mexique; ils voudront un jour le Canada. Pendant que l'Angleterre luttera contre chacun de ces empiètemens, que fera la France? Déjà, sur la question de l'Orégon, la lutte est déclarée. L'Angleterre, par l'organe de sir Robert Peel, a formellement annoncé que, si les États-Unis persistaient à ne pas reconnaître son droit, elle saurait les y contraindre par la force. Lord John Russell, au nom de l'opposition britannique, a parlé dernièrement dans le même sens. De leur côté, les États-Unis maintiennent énergiquement leurs prétentions. Pour toutes les classes de la société américaine, la question de l'Orégon est devenue nationale; elle exalte au plus haut point les esprits : quiconque parlerait aujourd'hui d'abandonner aux menaces de l'Angleterre la plus petite portion du territoire contesté serait regardé comme un traître. Dans ce redoutable conflit, que fera donc notre gouvernement? Après avoir fait un premier pas dans une politique hostile aux États-Unis, pourra-t-il reculer? Et, s'il se considère comme engagé vis-à-vis de l'Angleterre, s'il prend ouvertement parti pour elle contre l'Union américaine, quelles seront les conséquences de ce grave changement dans la politique traditionnelle de la France? Dieu veuille que la faute commise sur la question du Texas ne nous entraîne pas si loin; ce serait payer trop cher le rachat du droit de visite.

Le gouvernement du Mexique a déclaré la guerre aux États-Unis. Cette manifestation ne peut être prise au sérieux, car le Mexique, sans crédit, sans influence, est dépourvu de toutes les ressources nécessaires pour soutenir ses droits. Il n'a ni armée, ni flotte, ni finances. Il courbera donc la tête, et finira par consentir à une spoliation qu'il ne peut empêcher. Son appel aux armes ne sera qu'une satisfaction donnée à une vaine gloriole, ou à un patriotisme impuissant. Comment le Mexique pourrait-il faire la guerre? Chaque jour voit naître une nouvelle tentative de révolte que le gouvernement n'ose punir. Le parti de Santa-Anna s'agite. D'un moment à l'autre, on attend une nouvelle révolution.

Au milieu de ces graves embarras, le différend de M. Alleye de Cyprey avec les autorités mexicaines n'est pas encore terminé. L'agent français a montré jusqu'ici une grande patience, et on ne saurait l'en blâmer, car ce n'est pas dans un pays redevenu presque barbare que les représentans du

monde civilisé peuvent se montrer très rigoureux sur le respect des droits et des prérogatives de la diplomatie. Il est difficile de faire respecter le droit des gens par ceux qui ne le comprennent pas.

L'Europe, comme le Nouveau-Monde, renferme aussi ses germes d'anarchie et de discordes civiles. Une grande fermentation continue de régner en Suisse. Les partis, plus marqués depuis l'assassinat de M. Leu, semblent prêts à en venir aux mains. On s'attend à une crise sanglante. La décision de la diète sur la question des jésuites de Lucerne était connue d'avance; elle n'a pu changer par conséquent les dispositions des esprits. Huit états et deux demi ont voté pour l'ordre du jour; dix états et deux demi ont demandé l'expulsion des jésuites de la Suisse entière. D'après la constitution, il eût fallu douze voix pour former la majorité. Ainsi, rien n'est résolu, et la question est ajournée à la session prochaine. S'il y avait en Suisse un parti modéré, capable d'intervenir entre les partis extrêmes, et de les dominer par l'ascendant de la raison, ce moment de répit suffirait pour prévenir l'effusion du sang. D'ici à la prochaine réunion de la diète, on aurait tout le temps nécessaire pour trouver un moyen de transaction et pour en assurer le succès; mais le fanatisme et les passions révolutionnaires l'emportent. La Suisse n'est plus un pays où il soit possible de discuter régulièrement; c'est un champ de bataille où les deux armées sont face à face et s'observent en silence avant de combattre. Il serait bien difficile, aujourd'hui, de reconnaître et de préciser le véritable caractère de la lutte qui se prépare. Est-ce une guerre religieuse, est-ce une guerre politique? Va-t-on combattre pour ou contre les jésuites, pour ou contre le gouvernement fédéral, opposé à un plan de république unitaire? Il est probable que beaucoup de gens en Suisse ne le savent pas eux-mêmes. La vérité est que le caractère dominant de la lutte ne s'aperçoit pas encore; plusieurs causes, d'une égale puissance, agissent à la fois sur les esprits, et rendent d'autant plus incertain le dénouement de la crise. Ainsi, tel canton est animé par le fanatisme religieux; tel autre veut une réforme politique. Celui-ci ne veut pas des jésuites, mais ne veut pas non plus que la constitution soit changée; celui-là ne porte dans son cœur que des sentimens de vengeance, inspirés par la défaite des corps francs, ou un instinct de fureur guerrière qu'excite le souvenir de la bravoure de ses aïeux. A ces motifs, il s'en joint un autre : c'est l'hostilité de race ou de canton, qui n'a pu s'éteindre complètement à travers les âges, et qui se ranime aujourd'hui sur quelques points plus vive que jamais, comme pour redoubler l'acharnement de ce terrible conflit. Toutefois, au milieu de cette confusion, deux points fixent particulièrement l'attention : ce sont les cantons de Berne et de Lucerne. Berne est le foyer de l'insurrection contre les jésuites, contre le gouvernement fédéral, contre les vainqueurs des corps francs; Lucerne organise de puissans moyens de défense pour protéger la constitution et les jésuites. Si le sang coule, chacun des deux partis en supportera la responsabilité, car l'un est aussi coupable que l'autre, et nous ne voyons pas pourquoi on s'efforcerait d'établir entre eux des distinctions afin de justifier

l'un et de faire peser sur l'autre toute la sévérité de l'histoire. Assurément rien n'est plus illégal que l'expédition des corps francs, rien n'est plus abominable que l'assassinat de M. Leu; mais aussi, quoi de plus horrible que les violences du fanatisme catholique à Lucerne, et comment ne pas se sentir transporté d'indignation, quand on songe que des milliers de citoyens vont peut-être s'entr'égorger, que la Suisse, depuis si long-temps paisible, honnête, laborieuse, va être précipitée dans l'abîme des guerres civiles et des révolutions, parce qu'il y a dans un collége de Lucerne sept jésuites, dont le nom même est inconnu, et qui pourraient encore aujourd'hui, par une retraite volontaire, prévenir une cata strophe, si le fanatisme ne les retenait, et si l'humanité n'était moins forte chez eux que l'orgueil?

Plus heureuse que la Suisse, la Belgique, qui connaît aussi les luttes religieuses, renferme dans son sein des élémens capables de les calmer. La crise ministérielle est terminée à Bruxelles. Le roi Léopold, en formant un ministère de transaction, a pris le parti que lui commandaient les circonstances. Appeler les chefs de l'opinion libérale, c'eût été prononcer la dissolution de la chambre; donner le pouvoir aux chefs de l'opinion catholique, c'eût été agir dans un sens contraire aux élections du 10 juin. Pour tenir la balance entre les opinions exclusives et rapprocher les nuances modérées des partis, le roi Léopold a fixé son choix sur M. Van de Weyer, qui sacrifie à l'honneur de remplir cette tâche une position paisible et enviée. M. Van de Weyer était depuis treize ans ministre plénipotentiaire de Belgique à Londres, où son crédit près de la reine Victoria, joint à son mérite personnel et à l'éclat d'une grande fortune, lui donnait dans la diplomatie beaucoup de relief. Libéral et modéré, esprit fin, élégant, publiciste remarquable, de professeur devenu diplomate, plein de bienveillance et d'affabilité dans ses manières, le nouveau chef du cabinet belge rencontrera dans la chambre beaucoup de sympathies. Il a les qualités d'esprit nécessaires pour entreprendre l'œuvre de conciliation dont il s'est chargé. Aura-t-il assez d'énergie et de persévérance pour lutter contre les passions liguées contre lui? Saura-t-il résister à la fois aux attaques du dehors et aux influences pernicieuses du dedans? C'est un problème que l'avenir seul peut résoudre. On paraît craindre que M. Van de Weyer, étranger depuis treize ans aux luttes parlementaires, n'ait pas l'autorité de parole et l'ascendant que réclame la direction d'un parti. On lui reproche d'être un homme nouveau. Si ce caractère peut lui nuire sous certains rapports, les inconvéniens qu'il peut avoir seront du moins compensés par cet avantage, que M. Van de Weyer, en prenant le pouvoir, est libre de tout engagement qui puisse gêner sa marche. On insiste sur les difficultés qu'il rencontrera du côté de ses collègues, MM. Malou, d'Anethan et Deschamps, représentans de l'opinion catholique dans le cabinet. Si les trois ministres dont il s'agit avaient les desseins qu'on leur suppose, le nouveau cabinet ne serait pas appelé à fournir une longue carrière; mais rien n'a démontré jusqu'ici que M. Dechamps, le nouveau ministre des affaires étrangères, fût possédé d'un aveugle esprit de réaction et d'intolérance. Il en est

de même de M. d'Anethan, ministre de la justice. Quant au ministre des finances, M. Malou, il est le principal objet des préventions du parti libéral, et il faut reconnaître que ces préventions ne sont pas sans fondement. Cependant on assure que les opinions de M. Malou se sont modifiées, surtout depuis les dernières élections, et qu'il est sincèrement résolu à seconder la politique de transaction entreprise par M. Van de Weyer et ses collègues du parti libéral modéré. En Belgique comme ailleurs, le mouvement ultramontain, après avoir produit des excès, tend à s'arrêter. Effrayés des maux qu'il entraîne à sa suite, ceux même qui l'ont le plus favorisé sentent la nécessité de le contenir.

Par une bizarrerie de l'esprit humain, et par suite de cette exagération que l'on rencontre si souvent dans les matières religieuses, pendant que nous voyons la France, la Suisse, la Belgique, diversement remuées par les tendances ultramontaines, un mouvement tout-à-fait contraire a lieu dans les états du nord de l'Allemagne. Là, le christianisme tend à se dégager de plus en plus des liens de la cour de Rome. Parmi les sectes schismatiques, l'une d'elles s'intitule la nouvelle église catholique. Elle a pour chefs MM. Ronge et Czerski. Sa doctrine se réduit à un pur panthéisme, sorti des nuages de la philosophie allemande. Les nouveaux sectaires se disent les fils de Lessing et de Herder, qu'ils nomment les théologiens du XVIIIe siècle. Ils repoussent l'autorité du pape. Ils n'ont point de symbole, point de culte; ils portent en eux l'esprit de la religion, cela leur suffit; ils sont tous prêtres par la grace du sentiment religieux, et ils n'ont pas besoin d'églises pour officier; leur temple est la voûte du ciel. Voilà ce qu'ils appellent le véritable christianisme évangélique et catholique. L'Allemagne du nord a vu naître ce mouvement, qui a gagné peu à peu l'Allemagne du midi. Cependant, jusqu'ici, les progrès de la nouvelle religion paraissent assez limités. Tolérée par l'indifférence dans certains états, elle a rencontré dans d'autres une opposition déclarée. La Saxe lui a refusé l'autorisation de célébrer ses cérémonies publiques. La Prusse lui est peu favorable. Des villes importantes, comme Mayence, Cologne, Coblentz, lui ont fermé leurs portes. Sauf la *Gazette de Leipsig,* journal officiel de M. Ronge, les organes les plus influens de la presse allemande ont refusé leurs colonnes aux réformateurs. En outre, les néo-catholiques allemands sont vivement combattus par les sectes protestantes aussi bien que par les catholiques orthodoxes; les rivalités engendrent parmi eux des divisions, et enfin l'accueil qu'ils reçoivent des populations n'est pas toujours encourageant : témoin la réception qui vient d'être faite à M. Czerski, il y a peu de jours, dans le duché de Posen, où sa présence a excité les troubles les plus graves; sa vie a été menacée, et il n'a pu échapper que par hasard à la fureur du peuple. On nous assure que M. Czerski, M. Ronge et leurs coreligionnaires sont des hommes sincères; nous n'en doutons pas. La foi évangélique est leur seule passion, ils n'ont aucun but politique, et ils repoussent toute solidarité avec le communisme; nous les en félicitons. Nous regretterons seulement que l'Allemagne, au siècle où nous

sommes, nous montre encore des scènes du moyen-âge. Heureusement, dans cette nature à la fois candide et profonde de l'esprit germanique, tout s'allie, la naïveté et l'expérience, la faiblesse et la force, les exagérations du panthéisme ou d'un mysticisme poétique, et les conceptions sérieuses de la raison moderne. Pendant que les sectes philosophiques ou religieuses pullulent sur cette terre privilégiée du schisme et de l'hérésie, l'industrie, le commerce, les travaux publics, la science administrative, y font d'admirables progrès, et de graves symptômes révèlent le mouvement de l'esprit politique.

Tous les regards de l'Allemagne sont en ce moment fixés sur la Prusse. Le gouvernement de Berlin, dans ces derniers temps, semble avoir été peu fidèle à cet esprit de libéralisme et de modération dont il aime à se parer. L'expulsion des deux membres de la chambre badoise, MM. Itzstein, conseiller de justice, et Hecker, avocat au tribunal de première instance, a causé, il y a deux mois, une émotion qui dure encore. Les motifs qui ont dicté cette mesure sont un mystère. Les protestations qui l'ont suivie, soit de la part du gouvernement badois et de son ambassadeur, soit dans la chambre des députés de Wurtemberg, ont dû faire naître dans l'esprit du roi de Prusse de sérieuses réflexions. Pendant que les états libres d'Allemagne témoignent ainsi leur ferme résolution de repousser des tendances arbitraires, et de garantir leur indépendance politique, des mouvemens populaires, comme ceux de la Silésie, des insurrections fréquentes, la liberté qui se montre dans les écrits, les sourdes rumeurs qui se font entendre dans les provinces orientales du royaume et dans certains états limitrophes, tout annonce à la prudence royale que le temps est venu de satisfaire l'opinion, en donnant au peuple cette constitution libérale si souvent promise et si ardemment désirée. Le bruit court que les dispositions personnelles du roi seraient favorables à cette grande mesure, qui honorerait son règne. La retraite de M. d'Arnim, qui passe pour avoir toujours combattu dans le cabinet de Berlin le progrès des idées libérales, se rattacherait, dit-on, à cette pensée.

En résumé, on peut dire du tableau qui précède que, sans être inquiétant, il donne cependant beaucoup à réfléchir. Les affaires de Grèce et de Syrie, la question du Texas, la Suisse, d'un aspect si menaçant et si sombre, l'Allemagne du nord, que l'esprit de réforme agite, sans compter l'Espagne, dont la situation est toujours si embarrassée, tout cela mérite assurément l'attention sérieuse de notre diplomatie.

Quoi qu'il en soit, l'Europe, sur beaucoup de points, présente en ce moment une physionomie riante et animée. La saison des visites royales est commencée. L'Allemagne accourt sur les pas de la reine d'Angleterre, qui va recevoir, au château de Johannisberg, l'hospitalité de M. de Metternich, le Nestor de la diplomatie. Sur les frontières de l'Espagne, le duc et la duchesse de Nemours vont à la rencontre de la jeune reine Isabelle. Le voyage de M. le duc de Nemours dans plusieurs départemens de la France a produit les résultats qu'on devait désirer. Le prince a reçu partout un accueil empressé, qui s'adressait aux qualités de son esprit, à la bienveillance et à l'affabilité

de ses manières autant qu'à son rang. A Bordeaux surtout, le duc de Nemours et le duc d'Aumale ont été l'objet d'un véritable enthousiasme. Les amis de la royauté de juillet ne sauraient trop approuver ces voyages annuels, qui établissent entre les princes et le pays un contact utile, et resserrent les liens qui unissent la France à notre dynastie constitutionnelle.

Depuis quelques jours, le ministère du 29 octobre était à peu près oublié. On en parlait à peine dans les journaux; les feuilles ministérielles avaient cessé de chanter ses louanges, et l'opposition avait cessé de l'attaquer. Il paraît que cette indifférence n'a pas été du goût de M. Guizot. C'est elle, sans doute, qui nous a valu le discours que l'illustre député du Calvados vient de prononcer à Saint-Pierre-sur-Dives. Soyons justes envers M. Guizot, son discours est modéré et habile. Les louanges qu'il s'adresse à lui-même valent mieux, sans contredit, que celles de ses journaux. Elles sont de meilleur style et de meilleur goût. M. Guizot commence par déclarer qu'il ne se plaint pas du langage de l'opposition, qu'il accepte la liberté de la presse politique avec tous ses écarts, que l'injustice et la violence des partis sont la condition de l'homme d'état dans un pays libre. M. Guizot a parfaitement raison de tenir un pareil langage, d'autant plus que cette générosité qu'il montre envers ses adversaires, d'autres l'ont exercée envers lui-même. M. Guizot n'a pas toujours été ministre; hors du ministère, il n'a pas toujours été ministériel, et dans l'opposition il n'a pas toujours été modéré : plus d'une fois il s'est passé ses fantaisies. Il est juste qu'il accorde aux autres les libertés qu'il s'est données. M. Guizot, en faisant l'éloge de son ministère, n'est entré dans aucun détail; il s'est contenté de faire une allusion aux deux actes diplomatiques qui ont terminé heureusement la session. Nous louons cette réserve, qui prouve sans doute que M. Guizot connaît très bien les côtés faibles de sa politique, et qu'il n'a pas jugé utile de les mettre en relief, même en présence des électeurs du Calvados. M. le ministre des affaires étrangères a vanté les résultats généraux obtenus depuis 1830. Sans doute il ne veut pas en attribuer la gloire à lui seul; il consent à partager l'éloge avec les hommes d'état qui ont partagé sa tâche. A cette condition, nous souscrivons encore à cette partie du discours de M. Guizot. Un seul point nous semble attaquable dans ce discours. M. Guizot invoque l'appui qu'il a reçu du parti conservateur; il parle de l'adhésion donnée à son système, à sa politique. Ici, M. le ministre des affaires étrangères nous paraît commettre une erreur. Ce n'est pas précisément la politique du 29 octobre qui a triomphé depuis cinq ans devant les chambres. Le ministère n'a duré, n'a réussi qu'en sacrifiant ses propres opinions à celles de la majorité, et en pratiquant une politique qui n'était pas toujours la sienne. C'est un fait que l'opposition a mille fois démontré. A part cette erreur, nous approuvons pleinement le discours de M. Guizot, et nous le louons surtout d'être modeste; bien entendu qu'en parlant de la modestie de M. Guizot, nous sommes persuadés qu'il n'est point complice de l'allocution que l'honorable maire de Saint-Pierre-sur-Dives lui a adressée, merveilleux morceau d'éloquence municipale,

où l'on compare le chef du 29 octobre aux sept sages de la Grèce et aux triomphateurs romains. Sans doute ce n'est pas l'usage à Saint-Pierre-sur-Dives de communiquer les adresses municipales aux personnages qui doivent y répondre, sans quoi M. Guizot n'eût pas permis qu'on fît brûler devant lui un tel encens; la modestie de son discours en est la preuve.

Tandis que M. Guizot haranguait les électeurs du Calvados, M. le ministre de l'instruction publique prononçait, dans la solennité du concours, de graves paroles qu'un immense auditoire a justement applaudies. Depuis long-temps le pouvoir gardait le silence sur la question de l'enseignement. Le discours de M. Salvandy rassurera le pays. Après avoir exprimé de bonnes intentions, on doit croire que le ministre aura la fermeté de les exécuter.

On connaît les détails de l'incendie qui a dévoré un de nos magasins maritimes dans l'arsenal de Toulon. Ce désastre, vivement senti par le pays, a été l'objet de commentaires que nous ne saurions approuver. Il y a des exagérations pour lesquelles le patriotisme lui-même ne peut servir d'excuse. Au lieu d'imputer le crime à des mains étrangères, ennemies de notre puissance navale, et de réveiller dans le peuple des préjugés irritans, on ferait mieux d'attendre le résultat de l'enquête qui se poursuit en ce moment. La justice est saisie; elle fera connaître les vrais coupables. Quant à présent, tout semble démontrer que l'incendie a été l'œuvre de la malveillance. De nombreux indices révèlent l'existence d'un vaste complot. La voix publique désigne les forçats. Cette opinion, que tous les faits connus semblent confirmer, soulève naturellement la question des bagnes, et on se demande s'il n'est pas de la dernière imprévoyance de mettre à la merci d'une bande de misérables des établissemens d'où dépendent la prospérité et la puissance de notre pays. Déjà, plus d'une fois, cette imprévoyance a été signalée. Au lieu d'être employés dans nos arsenaux, où leur contact humilie les ouvriers des ports, les forçats ne pourraient-ils pas être employés sur divers points du territoire à des travaux de desséchement? Ne pourrait-on point, par exemple, les envoyer dans les marais de la Corse, où leurs bras trouveraient un travail utile et de nature à les occuper long-temps? C'est à l'administration de la marine qu'il appartient de provoquer l'examen de ces questions, et d'obtenir que l'état actuel des choses soit changé, car il compromet gravement sa responsabilité devant les chambres.

Plusieurs journaux ont exagéré la perte causée par l'incendie. Les uns parlent de 60, les autres de 80 millions. D'après les calculs du ministère de la marine, le dommage serait de 2,500,000 francs; c'est le chiffre le plus vraisemblable, et l'on doit convenir d'ailleurs que l'administration possède seule les documens nécessaires pour apprécier exactement l'étendue du mal. Les autorités locales ont-elles manqué de vigilance? Une surveillance plus active eût-elle pu prévenir l'exécution du complot? Ce point sera éclairci par l'enquête. Dans tous les cas, dès qu'il s'est agi de lutter contre l'incendie, les autorités locales ont rempli leur devoir. Elles ont montré une rare énergie, admirablement secondée par la population et par les troupes de terre et

de mer, qui ont rivalisé de zèle et de dévouement. Sans la précision des ordres qui ont été donnés, sans la promptitude et le courage avec lesquels ces ordres ont été exécutés, le désastre eût pris des proportions immenses.

Il est à craindre que cet évènement malheureux ne répande dans l'administration de la marine un certain découragement. Depuis plusieurs années, l'administration de la marine est vivement attaquée dans les chambres et dans la presse. L'opinion l'accuse de laisser dépérir nos forces navales. On a déjà mis en doute sa prudence et la sagesse de ses règlemens; que serait-ce si sa loyauté, son honneur, son patriotisme, étaient suspectés, et si l'esprit de parti, en la calomniant, soulevait contre elle les passions populaires! S'il en était ainsi, le devoir de tous les hommes modérés serait de défendre l'administration de la marine contre des attaques aussi odieuses qu'absurdes. Pour opérer les réformes qu'elle a promises et qu'on a eu raison de lui imposer, l'administration de la marine a besoin de l'estime et de la confiance du pays.

REVUE LITTÉRAIRE.

FRAGMENS DE PHILOSOPHIE CARTÉSIENNE,

PAR VICTOR COUSIN.[1]

Ces fragmens ont leur unité : ils embrassent la suite entière des destinées du cartésianisme, et jettent tour à tour de vives clartés sur les origines, les progrès et la décadence de cette grande école de philosophie, l'honneur de la France et de l'esprit humain. Le savant morceau sur Vanini est une peinture du XVIe siècle où l'on voit le génie moderne, encore au berceau et mal sûr de lui-même, faire un premier essai de ses forces et préluder par des créations puissantes, mais informes, à l'enfantement régulier de la philosophie des temps nouveaux. Les pièces qui suivent, *Séance d'une société cartésienne, Roberval philosophe, le cardinal de Retz cartésien*, nous montrent le cartésianisme partout accueilli et partout triomphant, gagnant à sa cause, intéressant à ses nouveautés les esprits les plus indifférens ou les plus rebelles, entrant à l'Académie des Sciences, pénétrant au sein du clergé, et pour comble de fortune, entraînant les gens du monde, les femmes et les salons. Enfin les correspon-

(1) Chez Charpentier, rue de Lille, 17.

dances de Malebranche avec Mairan et Leibnitz nous donnent le spectacle des développemens intérieurs de la philosophie nouvelle; nous la voyons aboutir rapidement entre les mains chrétiennes de l'illustre oratorien à une sorte de fatalisme mystique, au travers duquel des yeux pénétrans aperçoivent d'avance le panthéisme où la précipite bientôt l'inflexible logique du juif d'Amsterdam. En vain Leibnitz entreprend de retenir le cartésianisme sur cette pente funeste; il n'y réussit qu'à moitié, continue Malebranche plus encore qu'il ne le réforme, jusqu'à ce qu'enfin cette glorieuse école, après un siècle de puissance et de fécondité, succombe à la fois sous le poids de ses fautes et sous les haines accumulées de ses différens adversaires.

On ne se ferait qu'une faible idée du génie de Descartes et des services qu'il a rendus à l'esprit humain, si l'on ne prenait soin de se rendre compte de l'état déplorable où ce grand homme trouva les sciences et la philosophie. Certes, la liberté de la pensée était immense au XVIe siècle; mais la liberté ne vaut que par ses fruits. Or, que produisait-elle à cette époque? De deux choses l'une : ou des imitations stériles et tout artificielles des grandes philosophies de l'antiquité, ou de vaines utopies et des systèmes monstrueux. Lisez les *Dialogues* de Vanini dans l'exacte et substantielle analyse que nous en donne M. Cousin; lisez la *Cité du Soleil* de Campanella, ou même le *De l'infinito, principio e uno* de l'infortuné Giordano Bruno : vous n'y serez pas moins choqué de l'insupportable emphase des promesses que de la pauvreté des résultats. Combien ces informes ébauches étaient à mille égards inférieures à la philosophie qu'on voulait remplacer! Il serait curieux de rapprocher, par exemple, deux génies qu'en des temps différens Naples a donnés à la France, Vanini et saint Thomas, et de comparer la simple et noble *Somme* avec l'*Amphithéâtre magique et divin, chrétien et physique, astrologico-catholique de la divine Providence.* D'un côté, quelle magnifique et sévère ordonnance, et de l'autre quel chaos! Ici, quelle gravité, et là, quelle puérile jactance! Quelle précision, quelle exactitude, quelle mesure, chez le saint docteur! et dans le libre penseur, quelle intempérance, quelle indécision, quel dérèglement! Mais si énorme que soit la différence de ces deux ouvrages, un intervalle plus grand encore les sépare tous deux d'un autre livre, bien modeste et bien chétif, à ce qu'il semble, mais qui est le germe d'où va sortir un monde : je parle du *Discours de la Méthode*. On ne doit pas oublier qu'en publiant cet ouvrage, Descartes y joignait comme supplément la *Dioptrique*, la *Géométrie* et les *Météores*. Ainsi d'un seul coup il fondait, sur la base puissante d'une méthode nouvelle, deux sciences encore à peu près inconnues et d'une portée infinie, la physique mathématique et l'analyse, et en même temps il préludait aux *Méditations* et aux *Principes*, c'est-à-dire à une métaphysique complète et au système du monde. Il faut convenir ici avec M. Cousin, et en mettant à part, comme lui, tout sentiment déplacé de patriotisme, que jamais homme au monde n'a été doué à ce degré du génie créateur. Sans Descartes, l'Angleterre n'eût jamais porté Newton,

ni l'Allemagne Leibnitz. Newton a découvert, je le sais, le vrai système du monde, mais Descartes lui en avait pour ainsi dire remis la clé en réduisant la découverte de ce système à un problème de mécanique. Leibnitz a attaché pour jamais son nom au calcul de l'infini, mais il n'y serait certainement pas venu sans l'analyse cartésienne. Combien pâlit plus encore à côté du vrai fondateur de la philosophie moderne la gloire trop célébrée de Bacon! Sachons gré à M. Cousin d'avoir saisi l'occasion de mettre Bacon à sa place. Sans imiter les injustes sévérités de Joseph de Maistre, qui avait pour haïr Bacon des raisons dont, grace à Dieu, nous sommes affranchis, sans refuser à ce rare génie l'incontestable honneur d'avoir réduit en beaux et lumineux préceptes des méthodes que d'autres avaient pratiquées avant lui, et qui, du reste, il faut bien l'ajouter, n'ont rien produit entre ses mains de considérable, osons dire que Bacon est si peu le fondateur de la philosophie du XVIIe siècle, qu'il nous fait beaucoup plutôt l'effet d'un des hommes du XVIe. Il en a le noble enthousiasme, comme aussi l'emphase et la bizarrerie. Lui-même se compare sans cesse à Christophe Colomb : je le veux bien; mais c'est un Christophe Colomb qui se borne à pressentir l'Amérique et à la chanter en très beau langage, laissant à d'autres le soin de la découvrir et de l'explorer.

Le vrai Christophe Colomb, c'est Descartes. Autant Bacon reste inconnu à son siècle, autant Descartes remplit tout le sien. Les grands traits de cette influence universelle sont bien connus; mais il est infiniment curieux d'en suivre les traces jusque dans les coins les plus obscurs de cette noble et sérieuse société du temps de Louis XIV. M. Cousin nous fait voir la nouvelle philosophie envahissant un à un tous les ordres religieux. Chaque nom marque ici la conquête d'une armée entière de prosélytes : Malebranche et le P. Poisson nous représentent l'Oratoire, Mersenne les minimes, Antoine Legrand les franciscains, le père Le Bossu les génovéfins, dom Lamy les bénédictins, Arnaud et Nicole tout Port-Royal. Il n'y a pas jusqu'à l'ordre des jésuites qui, à la vérité bien en dépit de lui, ne fournisse à l'école cartésienne un disciple ingénieux autant que fidèle : je veux parler de l'héroïque père André dont M. Cousin nous a découvert et fait aimer la grande ame, les luttes et les malheurs. Bientôt, des couvens et des congrégations savantes, l'esprit nouveau passe parmi les gens du monde. Le duc de Luynes traduit en français les *Méditations*, et fait de son château la première académie cartésienne; Rohault institue des conférences publiques qui sont suivies par tout ce qu'il y avait à Paris de plus distingué dans le clergé, la magistrature et la noblesse, et où, si l'on en croit un contemporain, les dames tenaient le premier rang. On s'assemble à la place Royale, chez le père Mersenne, chez le docteur Picot, à l'hôtel de M. Habert de Montmort, pour discuter la nouvelle philosophie. Enfin, qui le croirait? elle pénètre jusque chez un personnage fort connu par son goût pour les conspirations et la galanterie, mais à qui on serait porté à en attribuer infiniment moins pour la métaphysique; je parle

du cardinal de Retz, du grand coadjuteur en personne. M. Cousin nous introduit dans sa solitude de Commercy, et rien n'est assurément plus inattendu et plus piquant que d'y trouver le vieux cardinal se plaisant à engager des controverses animées entre de fidèles cartésiens et le bénédictin Desgabets qui prétendait *mettre Descartes à l'alambic*, résumant de sa main les argumens divers, et ranimant, pour défendre Descartes, les restes de ce feu d'esprit et de cette activité jadis redoutés de Mazarin et de l'autorité royale. Dans ces luttes nouvelles pour lui, et qui lui étaient peut-être comme un agréable ressouvenir des orageux combats de la Fronde, le cardinal, refroidi par l'âge et assagi par l'expérience, se prononce pour les opinions moyennes. Par un curieux contraste, ce remuant esprit, qui avait toujours été pour la guerre en politique, choisit en philosophie le rôle de pacificateur.

Envisageons maintenant le cartésianisme par des côtés plus sérieux. Nous venons de voir sa rapide propagation, ses triomphes; l'heure des revers va bientôt sonner : le plus mortel ennemi de la nouvelle doctrine est caché dans son propre sein. Avant même que Spinoza n'eût paru, diverses conséquences du cartésianisme avaient été pressenties par ses adversaires et immédiatement tournées contre lui. Déjà Pascal s'était plaint en termes piquans et amers que Descartes, dans l'explication de la nature, prétendît se passer de Dieu, lui accordant toutefois, ajoutait-il, une chiquenaude pour donner au monde le premier mouvement. Cette accusation était encore bien vague. M. Cousin nous apprend que vers la même époque, en 1673, cinq ans avant la publication de la fameuse *Ethica*, on commençait à dire que la théorie cartésienne de l'étendue conduisait à un monde infini, par conséquent nécessaire, et finalement à une sorte d'identification de la nature et de Dieu. Qui a recueilli cette grave accusation? Ce n'est pas un philosophe, c'est un homme du monde, un M. de la Clauzure, du reste parfaitement inconnu. Le fait n'en est peut-être que plus remarquable. Mais aussitôt que l'*Ethica* se répandit en France, ce qui n'était qu'un vague soupçon devint pour les adversaires de la nouvelle philosophie un trait de lumière; la terrible accusation de spinozisme s'éleva contre tous les cartésiens : elle ne fut point épargnée au pieux Malebranche dont elle troubla la vieillesse, et Leibnitz lui-même autorisa, sans le vouloir sans doute, ces insinuations si souvent arbitraires et odieuses en écrivant à l'abbé Nicaise ce mot tant répété et tant envenimé : « Spinoza n'a fait que cultiver certaines semences de la philosophie de M. Descartes. » C'est sur ce point capital de l'histoire du cartésianisme que le livre de M. Cousin nous fournit le plus de lumières. Sans traiter lui-même la question *ex professo*, et en évitant de se produire sur le premier plan, M. Cousin touche cependant d'une main non moins ferme que discrète aux côtés les plus délicats du problème, et il met le lecteur intelligent sur la voie d'une équitable et complète solution.

Quiconque y voudra parvenir ne saurait trop méditer deux illustres correspondances que nous donne M. Cousin, l'une entièrement inédite, de Malebranche avec Leibnitz; l'autre déjà publiée, mais qui paraît ici pour la pre-

mière fois dans sa parfaite intégrité, celle de Malebranche avec Mairan. On sait que Dortous de Mairan, l'ami de Voltaire, le successeur de Fontenelle à l'Académie des Sciences en qualité de secrétaire perpétuel, a été au XVIIIe siècle un personnage considérable. Voltaire lui a donné une place au *Temple du goût*, où il ne les prodiguait pas, et il aurait pu appliquer à ce géomètre bel-esprit, qui adorait la musique et les lettres, ce qu'il dit de son célèbre prédécesseur :

D'une main légère il tenait
Le compas, la plume et la lyre.

Mais à l'époque où nous nous plaçons ici, Mairan, jeune encore, confiné à Béziers où il était commensal de l'évêché, cultivait dans l'obscurité la plus profonde les études qui devaient honorer sa maturité. Selon l'esprit du temps, aujourd'hui malheureusement perdu, il ne séparait pas les sciences de la philosophie. Il lut donc l'*Éthique* et en fut très vivement frappé. Cet appareil géométrique qui nous rebute, cette exactitude, cette sévère précision devaient captiver le jeune géomètre. Mais son esprit ne fut pas seulement attiré, il fut séduit et comme vaincu. Mairan avait poussé le cartésianisme jusqu'à Malebranche; il crut qu'il fallait faire un pas de plus.

L'esprit agité par cette lecture, charmé d'ailleurs de renouer quelques rapports avec un personnage illustre qu'il avait connu dans sa première jeunesse, Mairan écrit à Malebranche pour lui soumettre ses scrupules; les principes de Spinoza lui paraissent solides et clairs; ce sont ceux même de Descartes; et toutefois sa raison se révolte contre les conséquences. Qu'est-ce à dire? C'est sans doute que Spinoza raisonne mal. Mais plus Mairan relit l'*Éthique*, moins il se sent capable de rompre la chaîne des démonstrations. Il supplie donc le père Malebranche, au nom de la vérité, au nom de sa propre philosophie compromise, de venir à son aide et de lui découvrir les paralogismes de Spinoza. « Marquez-moi, lui dit-il, le premier pas qui l'a conduit au précipice, s'il est vrai, comme je le veux croire, qu'il y soit tombé, et marquez-le moi, je vous prie, succinctement et à la manière des géomètres. » On devine l'extrême embarras que dut éprouver Malebranche en présence de cette demande précise et catégorique. Il veut d'abord éluder la question; il n'a pas lu Spinoza, ou s'il l'a lu, c'est seulement en partie et depuis longtemps. Enfin, il croit se tirer d'affaire en disant que la racine du spinozisme est dans la confusion de l'étendue intelligible et de l'étendue corporelle. Mairan n'était pas homme à se contenter à si bon marché; d'un trait ferme et sûr, il fait sentir le vide de la réponse qu'on lui adresse, et il insiste avec force pour qu'on lui montre le point précis de la difficulté, le nœud de la question, le paralogisme qui doit nécessairement se trouver dans la suite des théorèmes. Malebranche, visiblement contrarié, tarde à répondre, parle de son grand âge, *d'un rhume fort fâcheux et d'une difficulté de respirer qui l'incommode;* puis il reproduit son premier expédient de l'éten-

due intelligible, et termine en gémissant sur la difficulté de philosopher par lettres. Sans aucune pitié, mais non sans une parfaite politesse, l'obstiné géomètre de Béziers prend le parti d'attaquer de front la distinction que lui oppose son adversaire, et de lui prouver nettement que sa théorie de l'étendue est identique à celle de Spinoza ou n'a aucun sens. Malebranche finit alors par se piquer au jeu et par entrer sérieusement dans la question; mais on pense bien qu'il ne satisfait pas Mairan, qui, répliquant avec une inflexible fermeté et le plus rare talent de dialectique, réduit toujours son adversaire à cette dure alternative, de se contredire ou de donner en plein dans le spinozisme.

On peut aujourd'hui le dire sans détour, Mairan a raison. Si l'essence des corps, c'est l'étendue, si l'étendue est quelque chose en soi d'effectif et de positif, comment ne pas la concevoir sans bornes, comment ne pas y voir un attribut nécessaire de la substance infinie, comment enfin ne pas unir jusqu'à les confondre la nature et Dieu? Malebranche a beau raffiner et distinguer subtilement entre l'idée de l'étendue qui est infinie et l'étendue réelle qui a des bornes, il est clair que, par-là même que l'idée de l'étendue est infinie, son objet doit être infini; et dès-lors l'étendue, en tant qu'infinie, ne pouvant être qu'en Dieu, il s'ensuit en définitive qu'elle est le fonds commun de toutes les étendues limitées et locales, ce qui est la pure doctrine de Spinoza. Ici, Mairan triomphe, et le vrai coupable, ce n'est pas Malebranche, c'est Descartes; Descartes, dis-je, qui, infidèle à la méthode psychologique, guide heureux et sûr de ses premiers pas, a prétendu déterminer l'essence des corps d'une manière abstraite, sans égard aux données de la conscience; Descartes qui n'a rien voulu voir dans le monde extérieur de réel et de substantiel que l'étendue avec ses modes, détruisant ainsi l'activité de la nature et préparant le principe fatal de la passivité universelle des substances; Descartes qui avait aperçu lui-même et hardiment accepté un des principes fondamentaux du spinozisme, quand il déclarait expressément, en vertu de l'absurdité du vide et de l'extension indéfinie de la matière, qu'un seul monde est possible à Dieu (*Principes*, 2e partie, § 16, 21 et 22). Ce n'est donc pas en vain que Leibnitz, pour réformer le cartésianisme, s'attacha d'abord à rétablir l'activité de la nature en opposant à la théorie de l'étendue passive et indéfinie la doctrine des forces, base future de la monadologie tout entière. C'était couper le mal à sa racine, et il faut voir, dans la curieuse correspondance que M. Cousin nous a découverte, les vains efforts que fait Malebranche pour défendre sur ce point la théorie de son maître et la sienne.

Est-ce à dire que le spinozisme ne soit, comme on s'est tant plu à le répéter, qu'un cartésianisme conséquent? est-ce à dire qu'on ne puisse donner son esprit et son cœur à la noble philosophie des *Méditations* sans se condamner à toutes les impiétés du panthéisme. Nous ne le pensons pas. Certes, Mairan a raison de ne pas voir de paralogisme dans tel ou tel théorème de l'*Éthique*, et Malebranche ni personne ne pouvait lui en montrer. C'est que

l'erreur n'est pas en un certain endroit de l'ouvrage, elle est partout. Spinoza, il faut l'avouer, disposait d'une puissance de déduction vraiment incomparable. Nous en rappellerons une preuve curieuse dans ce bourgeois de Rotterdam, qui s'enflamma soudain d'une si belle ardeur pour la philosophie, et qui, ayant voulu pour réfuter Spinoza se mettre à sa place et faire sur lui-même l'épreuve de la force de ses raisonnemens, se trouva pris au piége; le tissu de théorèmes où il s'était enfermé volontairement lui devint impénétrable, et il ne put plus s'en dégager. Le système de Spinoza est donc en soi parfaitement irréfutable, ses principes une fois donnés; mais la question est de savoir si ces principes sont ceux de Descartes. Nous le nions formellement. Il est vrai que Spinoza emprunte à Descartes, et encore en les altérant plus d'une fois, quelques-uns de ses principes; mais ce ne sont pas les principes fondamentaux. Et d'abord les méthodes des deux philosophes sont diamétralement opposées. La méthode des *Méditations* et du *Discours de la Méthode*, c'est la méthode psychologique, partant du *Cogito, ergo sum*, c'est-à-dire de la conscience, et d'un principe qui s'aperçoit lui-même dans l'unité substantielle de son être, pour arriver à Dieu comme au dernier terme de toute pensée. La méthode de Spinoza, c'est la méthode des géomètres, malheureusement transportée dans la métaphysique, où elle n'est pas applicable. s'appuyant uniquement sur des principes abstraits, et descendant d'un dieu abstrait à je ne sais quel moi multiple, modal, nécessité, qui n'est encore qu'une chimère de l'abstraction. De là, dans les résultats, des différences capitales; une ame simple, libre, immortelle, au lieu d'une suite de modalités fugitives liées un instant par les chaînes de fer de la fatalité pour se disperser bientôt et se perdre dans l'abîme de l'être; de là aussi, à la place d'un dieu aveugle, étranger à l'homme et à soi-même, le dieu de la conscience, l'être intelligent et bon que l'ame religieuse adore, idéal sublime et suprême asile de l'humanité.

Voilà l'homme et le Dieu de la méthode psychologique. Il est vrai de dire que si Descartes a fondé les principes essentiels de sa philosophie sur cette salutaire méthode, quelquefois aussi il l'applique mal, et d'autres fois enfin il l'abandonne absolument. Il l'applique mal, par exemple, quand il distingue si faiblement la volonté soit du désir, soit du jugement. Il y renonce tout-à-fait, quand il détermine *a priori* et d'une manière toute géométrique la nature de l'étendue, et prétend réduire aux modalités variables de cette étendue passive le fond même de l'univers. Voilà les deux erreurs de Descartes; voilà les deux portes, pour ainsi dire, par où l'on passe du lumineux et noble édifice des *Méditations* dans les régions sombres et désolées de l'*Ethica*. Mais que sont au fond ces erreurs? Des dérogations à la méthode psychologique, c'est-à-dire à cette même méthode que Descartes avait primitivement suivie, et sur laquelle il avait fondé solidement le critérium de l'évidence, la spiritualité et la liberté de l'ame, l'existence et la perfection de Dieu. Il ne faut donc pas dire que Spinoza est invincible pour qui accepte les principes de Descartes, il faut dire au contraire que le vrai moyen, et

le seul, de réfuter Spinoza, c'est de revenir aux principes de Descartes, dont lui-même s'est trop souvent écarté; c'est de pratiquer comme lui, avec plus de fidélité et d'exactitude encore, cette méthode infaillible qui saisissant, dès son premier pas, le type même de l'être dans un principe actif, simple et substantiel, ne peut jamais arriver, sans se démentir expressément, à transformer ce principe en une série de modalités de l'existence divine. Au lieu donc de répéter ce mot qui a fait tant de mal, et qui n'est vrai qu'à certains égards : le spinozisme est un cartésianisme conséquent, je proposerais volontiers de dire que le spinozisme est un cartésianisme infidèle, altéré dans ses principes et perverti dans ses conséquences.

Telle est la haute leçon que donne à la philosophie de notre temps l'histoire approfondie des mouvemens de la pensée humaine au XVIIe siècle. Rappellerons-nous en finissant que l'illustre écrivain qui vient de nous développer ce grand et instructif spectacle, qui consume ses veilles à ressaisir et à fortifier le nœud par où se rattache la philosophie contemporaine à la plus grande école de spiritualisme qui fut jamais, qui met toute sa gloire à purifier les doctrines cartésiennes des élémens d'erreur que le temps y a mêlés, à développer ces doctrines généreuses en leur donnant à la fois pour base la conscience individuelle et l'histoire de l'esprit humain, ce même écrivain est accusé chaque jour, par d'opiniâtres et aveugles adversaires, de corrompre le présent et de compromettre l'avenir? On sent ici que toute apologie serait superflue. A mesure que M. Cousin poursuit ses fécondes études, il s'attache de plus en plus en philosophie à ce qu'il y a d'éternel. De là, dans son esprit, je ne sais quelle sérénité qui se réfléchit dans son style, et sur le fonds de vigueur et de précision qui le constitue, ajoute une ampleur et une majesté merveilleuses. Cette haute raison, devenue maîtresse entière d'elle-même, ce feu d'imagination, toujours tempéré par une méthode sévère, composent un caractère d'esprit et de style que notre siècle semblait avoir perdu sans retour, et qu'il est bien glorieux d'avoir retrouvé. E. S.

Révélations sur la Russie, ou l'empereur Nicolas et son empire en 1844, traduit de l'anglais par M. Noblet, annoté par M. C. Robert (1). — Malgré les réserves faites par l'auteur sur la question de priorité, il est évident que la publication de cet ouvrage a été provoquée par le succès que celui de M. de Custine a obtenu à Londres. Toutes les attaques contre la Russie sont bien venues en Angleterre; aussi l'attention publique n'a-t-elle pas fait défaut à ces *Révélations* sorties de la plume d'un compatriote. L'auteur flattait les instincts populaires; il a fait autorité, et l'on a considéré comme une étude approfondie ce qui n'est réellement qu'un recueil de documens suspects. Il eût été prudent néanmoins de se tenir en garde contre un livre écrit avec passion, et qui affecte assez volontiers les allures du pamphlet. Si des critiques et des récriminations dictées par un sentiment de patriotisme exagéré ont pu le populariser au-delà de la Manche, elles ne le

(1) Chez Labitte, quai Voltaire, 3.

recommanderont pas auprès des lecteurs désintéressés; pour obtenir le suffrage de ceux-ci, il eût fallu éviter les déclamations, juger de haut, avec calme comme avec sévérité, ne se faire l'interprète d'aucune prévention, l'avocat d'aucun parti.

Un ouvrage sérieux et complet nous manque donc encore sur la Russie. Parmi ceux qui ont visité cet empire, les uns, arrivant avec des haines préconçues ou des sympathies arrêtées, n'ont rien examiné que sous un faux jour; ils auraient obtenu le même résultat sans sortir de leur cabinet. D'autres, plus disposés à l'impartialité, ont difficilement entrevu la vérité dans un état despotique qui met tous ses soins à déguiser sa faiblesse et ses vices aux yeux l'étranger. Celui-ci, le plus souvent, en est réduit à des conjectures : s'il interroge, il ne trouve autour de lui que réserve et contrainte; chacun craint de se compromettre, et garde prudemment le silence sur les choses du gouvernement. Un nom connu, un rang élevé, doivent-ils donner du poids à ses récits, le voyageur sera circonvenu, trompé. On sait comment M. le duc de Raguse a vu l'Égypte et avec quelle adresse le rusé pacha a su lui donner le change et cacher à ses yeux, sous les oripeaux d'une civilisation menteuse, les plaies du pays qu'il exploite. Il en sera toujours de même lorsqu'on voudra étudier un peuple par l'intermédiaire de ceux qui le gouvernent. Celui-là seul peut connaître une nation qui, abandonnant les grands chemins frayés, sait prendre le sentier détourné et solitaire qui mène à la hutte du moujik, sous la tente du Cosaque, et va demander au foyer domestique le récit de ses souffrances et de ses besoins.

Si nous en croyons l'auteur des *Révélations sur la Russie*, il aurait tout vu, tout observé, tout décrit. L'empereur, la noblesse russe, les fonctionnaires, les serfs, toutes les classes de la société, sont passés en revue. La corruption et la vénalité, ces plaies invétérées de la Russie, lui fournissent des anecdotes parfois piquantes et qui ne font que confirmer ce que nous savions déjà sur ce vaste système de concussions qui, du ministre au dernier fonctionnaire, forme une chaîne non interrompue de voleurs officiels. Des aperçus pittoresques, qui n'offrent pas l'intérêt de la nouveauté, complètent l'ouvrage. En serons-nous plus éclairés qu'auparavant sur la situation sociale que l'auteur a eu la prétention de nous *révéler?* Assurément non. Nous l'avons déjà dit, l'esprit d'hostilité systématique qui a dicté ce livre et qui a fait sa réputation en Angleterre ôte à nos yeux toute valeur aux jugemens qu'on y trouve. Aussi n'est-ce pas à ce point de vue qu'il peut présenter de l'intérêt en France. Ce sont les tendances dévoilées par cette œuvre exclusivement britannique qu'il est bon d'observer, car nous y trouvons l'expression des sentimens qui animent une portion notable de la société anglaise vis-à-vis de la Russie. Tel est, à notre avis, le seul côté qui mérite l'attention des lecteurs. Nous n'avons pas la prétention de laver le gouvernement russe et son chef des reproches qui lui sont adressés; nos opinions, pour le moins aussi libérales que celles du peuple anglais, ne nous feront jamais transiger avec un système qui est leur ennemi essentiel et implacable; nous savons tout ce que

doit avoir d'antipathique à la France une constitution politique où tout est organisé par la tyrannie et pour la tyrannie; seulement il peut nous paraître étrange que l'Angleterre revendique pour elle seule *la moralité* et *la conscience nationale*, qu'elle se pose, à l'exclusion de toute autre, en champion des idées de progrès et ne reconnaisse qu'une propagande civilisatrice, celle de ses escadres et de ses sociétés bibliques. On ne sait vraiment de quoi il faut le plus s'étonner, ou de l'ignorance grossière de ceux qui avancent de bonne foi ces assertions démenties chaque jour, et sur tous les points du globe, par les actes de la politique anglaise, ou de l'incroyable impudence de ceux qui prétendent imposer au monde de telles énormités. C'est pourtant là le fond de doctrine de l'auteur, qui, sans songer s'il existe ailleurs un peuple qui puisse à bon droit réclamer sa part dans l'œuvre de la civilisation moderne, proclame sans la moindre hésitation l'antagonisme de l'Angleterre et de la Russie comme la lutte d'où dépend le sort du monde. Que l'Angleterre triomphe, l'Europe est sauvée; qu'elle succombe, nous retournons au IXe siècle. Selon lui, « il existe à peine quelque partie de la famille humaine qui ne trouvât profit à devenir une des dépendances de la Grande-Bretagne! » — La presse française a eu trop souvent l'occasion de relever des excentricités pareilles pour que nous croyons devoir nous y arrêter plus long-temps. Celles-ci ont beau se couvrir des couleurs de la *jeune Angleterre*, elles n'en relèvent pas moins des vieux préjugés que l'auteur répudie dans sa préface et dont il se fait ensuite l'organe. Cette fastueuse exhibition de principes humanitaires ne serait-elle qu'une hypocrisie de plus ? Nous répugnons à le croire, et nous aimons mieux n'y voir que l'erreur d'un patriotisme exalté.

— M. Villemain vient de publier, à propos des lettres et poésies de saint Grégoire de Nazianze, récemment retrouvées ou recueillies par l'un de nos plus savans prêtres, M. Caillau, un examen critique plein de vues élevées et d'aperçus délicats : jamais cette plume facile n'avait eu plus de tour et de grace. Les expressives et savantes traductions que M. Villemain entremêle à ses appréciations suffiront pour faire juger du prix tout particulier qu'a la belle publication de l'abbé Caillau. Il appartenait à l'auteur de l'*Essai sur l'Éloquence des Pères au quatrième siècle* d'étudier ces monumens curieux et presque inconnus de la première civilisation chrétienne. Comme toujours, M. Villemain s'est tiré de sa tâche en maître. Ce nouveau morceau sur Grégoire de Nazianze fait vivement désirer la publication des travaux nombreux et étendus que l'illustre écrivain achève en ce moment.

V. DE MARS.

DU BEAU ET DE L'ART.

Des facultés de l'ame qui concourent à la perception du beau. — Des différens genres de beauté et de leur harmonie. — Du génie et de l'art. — Des principaux arts, de leur but commun et de leurs moyens différens. — Architecture et sculpture. — Musique et peinture. — Suprématie de la poésie.

L'esthétique, ou la théorie du beau et de l'art, est la partie de la philosophie qui a été le plus négligée parmi nous. On ne rencontre pas une seule ligne sur ce grand sujet avant le père André et Diderot. Diderot, qui avait des éclairs de génie, où tout fermentait sans venir à maturité, a semé çà et là une foule d'aperçus ingénieux et souvent contradictoires (1); il n'a pas laissé une théorie sérieuse. Dans une école contraire et meilleure, disciple de saint Augustin et de Malebranche, le père André a composé sur le beau un livre estimable, où il y a plus d'abondance que de profondeur, plus d'élégance que d'originalité (2). Condillac, qui a écrit tant de volumes, n'a pas même un seul chapitre sur le beau. Ses successeurs ont traité la beauté avec le même dédain; ne sachant trop comment l'expliquer dans leur système, ils ont trouvé plus commode de ne la point apercevoir. Grace à Dieu, elle n'en subsiste pas moins et dans l'ame et dans la nature. Nous allons essayer d'en recueillir les traits essentiels sans les altérer par aucun préjugé systématique; nous en laisserons paraître la variété, et nous tâcherons

(1) *Pensées sur la Sculpture*, etc. — *Le Salon de* 1765, etc.
(2) *OEuvres philosophiques* du p. André; bibliothèque Charpentier.

aussi d'en saisir l'harmonie. Nous l'étudierons successivement dans l'homme qui la connaît et qui la sent, dans les objets de tout genre qui la contiennent, dans le génie qui la reproduit, dans les principaux arts qui l'expriment chacun à leur manière selon les moyens dont ils disposent.

Commençons par interroger l'ame en présence du beau.

I.

N'est-ce pas un fait incontestable qu'en face de certains objets, dans des circonstances très diverses, nous portons ce jugement : Cet objet est beau? Cette affirmation n'est pas toujours explicite. Quelquefois elle ne se manifeste que par un cri d'admiration; quelquefois elle s'élève silencieusement dans l'esprit qui à peine en a conscience. Les formes de ce phénomène varient, mais le phénomène est attesté par l'observation la plus vulgaire et la plus certaine, et toutes les langues en portent témoignage.

Quoique les objets sensibles soient ceux qui, chez la plupart des hommes, provoquent le plus souvent le jugement du beau, ils n'ont pas seuls cet avantage; le domaine de la beauté est plus étendu que le monde physique exposé à nos regards; il n'a d'autres bornes que celles de la nature entière, de l'ame et du génie de l'homme. Devant une action héroïque, au souvenir d'un grand dévouement, même à la pensée des vérités les plus abstraites puissamment enchaînées entre elles dans un système admirable à la fois par sa simplicité et par sa fécondité, enfin devant des objets d'un autre ordre, devant les œuvres de l'art, ce même phénomène se produit en nous. Nous reconnaissons dans tous ces objets, si différens qu'ils soient, une qualité commune sur laquelle tombe notre jugement, et cette qualité nous l'appelons la beauté.

En vain on a tenté de réduire le beau à l'agréable.

Sans doute la beauté est presque toujours agréable aux sens, ou du moins elle ne doit pas les blesser. La plupart de nos idées du beau nous viennent par la vue et par l'ouïe, et tous les arts, sans exception, s'adressent à l'ame par le corps. Un objet qui nous fait souffrir, fût-il le plus beau du monde, bien rarement nous paraît tel. La beauté n'a point de prise sur une ame occupée par la douleur.

Mais si une sensation agréable accompagne souvent l'idée de la beauté, il n'en faut pas conclure que l'une soit l'autre.

L'expérience prouve que toutes les choses agréables ne nous pa-

raissent pas belles, et que parmi les choses agréables celles qui le sont le plus ne sont pas les plus belles : marque assurée que l'agréable n'est pas le beau, car si l'un est identique à l'autre, ils doivent toujours être proportionnés l'un à l'autre, et ils ne peuvent être séparés.

Or, tandis que tous nos sens nous donnent des sensations agréables, deux seulement ont le privilége d'éveiller en nous l'idée de la beauté. A-t-on jamais dit : Voilà une belle saveur, voilà une belle odeur? Cependant on le devrait dire, si le beau est l'agréable. D'un autre côté, il est certains plaisirs de l'odorat et du goût qui ébranlent plus la sensibilité que les plus grandes beautés de la nature et de l'art, et même, parmi les perceptions de l'ouïe et de la vue, ce ne sont pas toujours les plus vives qui excitent le plus en nous l'idée de la beauté. Des tableaux d'un coloris médiocre, ceux de notre admirable Lesueur, par exemple, ne nous émeuvent-ils pas plus profondément que telles œuvres éblouissantes, plus séduisantes aux yeux, moins touchantes à l'ame? Je dis plus : non-seulement la sensation ne produit pas l'idée du beau, mais quelquefois elle l'étouffe. Qu'un artiste se complaise dans la reproduction de formes voluptueuses, en agréant aux sens, il trouble, il révolte en nous l'idée chaste et pure de la beauté. L'agréable n'est donc pas la mesure du beau, puisqu'en certains cas il l'efface et le fait oublier; il n'est donc pas le beau, puisqu'il se trouve, et au plus haut degré, où le beau n'est pas.

Ceci nous conduit au fondement essentiel de la distinction de l'idée du beau et de la sensation de l'agréable, à savoir la différence de la sensibilité et de la raison.

Quand un objet vous plaît, si l'on vous demande pourquoi, vous ne pouvez rien répondre sinon que telle est l'impression que vous éprouvez en ce moment; et si on vous avertit que ce même objet produit sur d'autres une impression différente et leur déplaît, vous ne vous en étonnez pas beaucoup, parce que vous savez que la sensibilité est diverse, et qu'il ne faut pas disputer des sensations. En est-il de même lorsqu'un objet ne vous plaît pas seulement, mais lorsque vous jugez qu'il est beau? Lorsque vous prononcez, par exemple, que cette figure est noble et belle, que ce lever ou ce coucher de soleil est beau, que le désintéressement et le dévouement sont beaux, que la vertu est belle, si l'on vous conteste la vérité de ces jugemens, alors vous n'êtes pas aussi accommodant que vous l'étiez tout à l'heure; vous n'acceptez pas le dissentiment comme un effet inévitable de sensibilités différentes; vous n'en appelez plus à votre sensibilité, qui naturellement se termine à vous; vous en appelez à une autorité qui est faite

pour les autres comme pour vous, celle de la raison. Vous vous croyez le droit d'accuser d'erreur celui qui contredit votre jugement; car ici votre jugement ne repose plus sur quelque chose de variable et d'individuel, comme une sensation agréable ou pénible. L'agréable se renferme pour nous dans l'enceinte de notre propre organisation, où il change à tout moment, selon les révolutions perpétuelles de cette organisation, selon la santé et la maladie, l'état de l'atmosphère, celui de nos nerfs, etc. Mais il n'en est pas ainsi de la beauté : la beauté, comme la vérité, n'appartient à aucun de nous; c'est le bien commun, c'est le domaine public de l'humanité; personne n'a le droit d'en disposer arbitrairement; et quand nous disons : Cela est vrai, cela est beau, ce n'est plus l'impression particulière et variable de notre sensibilité que nous exprimons, c'est le jugement absolu que la raison impose à tous les hommes.

Confondez la raison et la sensibilité; réduisez l'idée du beau à la sensation de l'agréable, le goût n'a plus de loi, la distinction du bon et du mauvais goût est abolie. Si je n'aime pas l'Apollon du Belvédère, vous me dites que je n'ai pas de goût. Qu'est-ce à dire? n'ai-je pas des sens comme vous? l'objet que vous admirez n'agit-il pas sur moi comme sur vous? l'impression que j'éprouve n'est-elle pas aussi réelle que celle que vous éprouvez? D'où vient donc que vous avez raison, vous qui ne faites qu'exprimer l'impression que vous ressentez, et que j'ai tort, moi qui fais précisément la même chose? Est-ce parce que ceux qui sentent comme vous sont plus nombreux que ceux qui sentent comme moi? Mais le nombre des voix n'est pour rien ici. Le beau étant défini ce qui produit sur les sens une impression agréable, une chose qui plaît, fût-ce à un seul homme, fût-elle affreusement laide aux yeux du genre humain tout entier, doit être cependant et très légitimement appelée belle par celui qui en reçoit une impression agréable, car pour lui elle satisfait à la définition. Il n'y a plus alors de vraie beauté, il n'y a plus que des beautés relatives et changeantes, des beautés de circonstance, de coutume, de mode, et toutes ces beautés, quelque différentes qu'elles soient, seront toutes légitimes, pourvu qu'elles rencontrent des sensibilités auxquelles elles agréent. Et comme il n'y a rien en ce monde, dans l'infinie diversité de nos dispositions, qui ne puisse plaire à quelqu'un, il n'y aura rien qui ne soit beau, ou pour mieux parler il n'y aura ni beau ni laid, et la Vénus des Hottentots égalera la Vénus de Médicis. L'absurdité des conséquences démontre l'absurdité du principe. Il n'y a qu'un moyen d'échapper à ces conséquences, c'est de répudier

le principe, et de reconnaître que le jugement du beau est un jugement absolu, et, comme tel, radicalement différent de la sensation.

Enfin, et c'est ici le dernier écueil de la philosophie qui tire toutes nos idées des sens, n'y a-t-il en nous que l'idée d'une beauté imparfaite et finie, et en même temps que nous admirons les beautés réelles que nous présente la nature, ne nous élevons-nous pas à l'idée d'une beauté supérieure que Platon appelle excellemment l'idée du beau, et que, d'après lui, tous les hommes d'un goût délicat, tous les artistes appellent l'idéal? Si nous établissons des degrés dans la beauté des choses, n'est-ce pas parce que nous les comparons, souvent sans nous en rendre compte, à cet idéal qui nous est la mesure et la règle de tous nos jugemens sur les beautés particulières? Comment cette idée de la beauté absolue enveloppée dans tous nos jugemens sur le beau, comment cette beauté idéale, que nous ne pouvons réaliser, mais qu'il nous est impossible de ne pas concevoir, nous serait-elle révélée par la sensation, par une faculté variable et relative comme les objets qu'elle aperçoit?

Après avoir distingué l'idée du beau de la sensation de l'agréable, nous pouvons aborder un phénomène d'un autre ordre, qui est attaché à l'idée du beau, et y tient par des liens si intimes, que les meilleurs juges l'ont très souvent confondu avec elle.

N'est-il pas certain qu'en même temps que vous jugez que tel ou tel objet est beau, vous sentez aussi sa beauté, c'est-à-dire que vous éprouvez à sa vue une émotion délicieuse, et que vous êtes attiré vers cet objet par un sentiment de sympathie et d'amour? Dans d'autres cas, vous jugez autrement, et vous éprouvez un sentiment contraire à celui-là. L'aversion accompagne le jugement du laid, comme l'amour le jugement du beau.

Plus l'objet est beau, plus la jouissance qu'il procure à l'ame est vive, et l'amour profond sans être passionné. Dans l'admiration, le jugement domine, mais animé par le sentiment. L'admiration s'accroît-elle à ce point d'imprimer à l'ame un mouvement, une ardeur qui semblent excéder les limites de la nature humaine, ce degré suprême de l'admiration et de l'amour s'appelle l'enthousiasme.

La philosophie de la sensation n'explique le sentiment comme l'idée du beau qu'en le dénaturant : elle le confond avec la sensation agréable, et par conséquent pour elle l'amour de la beauté n'est que le désir. Il n'y a pas de théorie que les faits contredisent davantage.

D'abord l'émotion intime attachée à la perception du beau se dis-

tingue de la sensation agréable à ce signe manifeste que cette émotion suit le jugement du beau, et que la sensation le précède (1).

En second lieu, qu'est-ce que le désir? Un mouvement de l'ame qui a pour fin, avouée ou secrète, la possession de son objet. Mais le sentiment du beau ne se rapporte pas à la possession. L'admiration est de sa nature respectueuse, tandis que le désir tend à profaner son objet.

Le désir est fils du besoin. Il suppose donc en celui qui l'éprouve un manque, un défaut, et jusqu'à un certain point une souffrance. Le sentiment du beau est sa propre satisfaction à lui-même.

Le désir est enflammé, impétueux, douloureux. Le sentiment du beau, libre de tout désir et en même temps de toute crainte, élève et échauffe l'ame, et peut la transporter jusqu'à l'enthousiasme sans lui faire connaître les troubles de la passion. L'artiste n'aperçoit que le beau là où l'homme sensuel ne voit que l'attrayant ou l'effrayant. Sur un vaisseau battu par la tempête, quand les passagers tremblent à la vue des flots menaçans et au bruit de la foudre qui gronde sur leur tête, l'artiste demeure absorbé dans la contemplation de ce sublime spectacle. Vernet se fait attacher à un mât pour contempler plus long-temps l'orage dans sa beauté majestueuse et terrible. Dès qu'il connaît la peur, dès qu'il partage l'émotion commune, l'artiste s'évanouit, il ne reste plus que l'homme.

Le sentiment du beau est si peu le désir que l'un et l'autre s'excluent.

Laissez-moi prendre un exemple vulgaire. Devant une table chargée de mets et de vins délicieux, le désir de la jouissance s'éveille, mais non pas le sentiment du beau. Je suppose qu'au lieu de songer au plaisir que me promettent toutes les choses étalées sous mes yeux, j'envisage seulement la manière dont elles sont arrangées et disposées sur la table et l'ordonnance du festin : le sentiment du beau pourra naître en quelque degré; mais, assurément, ce ne sera ni le besoin ni le désir de m'approprier cette symétrie, cette ordonnance.

Le propre de la beauté n'est pas d'irriter et d'enflammer le désir, mais de l'épurer et de l'ennoblir. Plus une femme est belle, non pas de cette beauté commune et grossière que Rubens anime en vain de son ardent coloris, mais de cette beauté idéale que l'antiquité et l'école romaine et florentine ont seules connue, plus, à l'aspect de cette noble créature, le désir est tempéré par un sentiment exquis et délicat, quelquefois même remplacé par un culte désintéressé. Si

(1) Voyez dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er août 1845, l'article *Du Mysticisme*, où se trouve exposée la différence du sentiment et de la sensation.

la Vénus du Capitole ou la sainte Cécile excitent en vous des désirs sensuels, vous n'êtes pas fait pour sentir le beau.

Le sentiment du beau est donc un sentiment spécial, comme l'idée du beau est une idée simple. Mais ce sentiment un en lui-même ne se manifeste-t-il que sous une seule forme et ne s'applique-t-il qu'à un seul genre de beauté? Ici encore, ici comme toujours, interrogeons l'expérience.

Quand vous avez sous les yeux un objet dont les formes sont parfaitement déterminées et l'ensemble facile à embrasser, une belle fleur, une belle statue, un temple antique d'une médiocre grandeur, chacune de vos facultés s'attache à cet objet et s'y repose avec une satisfaction sans mélange; vos sens en perçoivent aisément les détails; votre raison saisit l'heureuse harmonie de toutes ses parties. Cet objet a-t-il disparu, vous vous le représentez distinctement tout entier, tant les formes en sont précises et arrêtées. L'ame, en le contemplant, ressent une joie douce et tranquille, une sorte d'épanouissement.

Considérez au contraire un objet aux formes vagues et indéfinies, et qui pourtant soit très beau; l'impression que vous éprouvez est sans doute encore un plaisir, mais c'est un plaisir d'un autre ordre. Cet objet ne tombe pas sous toutes vos prises comme le premier. La raison le conçoit, mais les sens et l'imagination s'efforcent en vain d'atteindre ses dernières limites : vos facultés s'agrandissent, elles s'enflent pour ainsi dire afin de l'embrasser; mais il leur échappe et les surpasse infiniment. Le plaisir que vous ressentez vient de la grandeur même de cet objet, mais en même temps cette grandeur fait naître en vous je ne sais quel sentiment mélancolique, parce qu'elle vous est disproportionnée. A la vue du ciel étoilé, de la mer immense, de montagnes gigantesques, l'admiration est mêlée de tristesse. C'est que ces objets, finis en réalité comme le monde lui-même, nous semblent infinis dans l'impuissance où nous sommes de comprendre leur immensité, et, en imitant ce qui est vraiment sans bornes, éveillent en nous l'idée de l'infini, cette idée qui relève à la fois et confond notre intelligence. Le sentiment correspondant que l'ame éprouve est un plaisir austère.

Voilà deux sentimens très différens. Aussi leur a-t-on donné des noms différens; l'un a été appelé singulièrement le sentiment du beau, l'autre celui du sublime.

Il intervient encore dans la perception du beau une autre faculté, non moins nécessaire que le jugement et le sentiment, qui les anime et les vivifie, l'imagination.

Lorsque la sensation, le jugement et le sentiment se sont produits en moi à l'occasion d'un objet extérieur, ils se reproduisent en l'absence même de cet objet; c'est là la mémoire.

La mémoire est double : non-seulement je me souviens que j'ai été en présence d'un certain objet, ce qui me suggère l'idée du passé, mais encore je me représente cet objet absent tel qu'il était, tel que je l'ai vu, senti, jugé; le souvenir est alors une image. Dans ce dernier cas, la mémoire a été appelée mémoire imaginative. C'est là le fond de l'imagination, mais l'imagination est plus encore.

L'esprit, s'appliquant aux images fournies par la mémoire, les décompose, choisit entre leurs traits différens, en forme des combinaisons et des images nouvelles. Sans ce nouveau pouvoir, l'imagination serait captive dans le cercle de la mémoire, tandis qu'elle doit disposer à son gré du passé et de l'avenir, du réel et du possible.

Le don d'être affecté fortement par les objets et de reproduire leurs images évanouies, et la puissance de modifier ces images pour en composer de nouvelles, épuisent-ils ce que les hommes appellent l'imagination? Non, ou du moins, si ce sont bien là les élémens propres de l'imagination, il faut que quelque autre chose s'y ajoute et les féconde, à savoir le sentiment du beau en tout genre. C'est à ce foyer que s'allume et s'entretient la grande imagination. Suffisait-il à Corneille, pour faire *Horace*, d'avoir lu Tite-Live, de s'en représenter vivement plusieurs scènes, d'en saisir les principaux traits et de les combiner heureusement? Il lui fallait en outre le sentiment, l'amour du beau, surtout du beau moral; il lui fallait ce grand cœur d'où est sorti le mot du vieil Horace.

Maintenant il est assez clair qu'on ne peut borner l'imagination aux images proprement dites et aux idées qui se rapportent à des objets physiques, ainsi que le mot paraît l'exiger. Se rappeler des sons, choisir entre eux, les combiner pour en tirer des effets nouveaux, n'est-ce pas là aussi de l'imagination, bien que le son ne soit pas une image? Le vrai musicien ne possède pas moins d'imagination que le peintre. On accorde au poète de l'imagination lorsqu'il retrace les images de la nature : lui refusera-t-on cette même faculté lorsqu'il retrace des sentimens? Mais, outre les images et les sentimens, le poète ne fait-il pas emploi des hautes pensées de la justice, de la liberté, de la vertu, en un mot de toutes les idées morales? Dira-t-on que dans ces peintures morales, dans ces tableaux de la vie intime de l'ame, ou gracieux ou énergiques, il n'y a pas d'imagination?

Vous voyez quelle est l'étendue de l'imagination; elle n'a point de

bornes. Son caractère distinctif est d'ébranler fortement l'ame en présence de tout objet beau, et de l'ébranler tout aussi fortement par le seul ressouvenir, ou même à l'idée d'un objet imaginaire. On la reconnaît à ce signe, qu'elle produit à l'aide de ses représentations la même impression, et même une impression plus vive, que la nature à l'aide des objets réels. Si la beauté absente ou rêvée n'agit pas sur vous autant et plus que la beauté présente, vous pouvez avoir mille autres dons; celui de l'imagination vous a été refusé.

Aux yeux de l'imagination, le monde réel languit auprès de ses fictions. On peut sentir que l'imagination devient la maîtresse à l'ennui des choses réelles et présentes. Les fantômes de l'imagination ont un vague, une indécision de formes qui émeut mille fois plus que la netteté et la distinction des perceptions actuelles. Et puis, à moins d'être entièrement fou, et la passion ne nous rend pas toujours ce service, il est très difficile de voir la réalité autrement qu'elle n'est, c'est-à-dire très imparfaite. On fait au contraire de l'image tout ce qu'on veut, on l'embellit à son insu, on la transfigure à son gré. Il y a dans le fond de l'ame humaine une puissance infinie de sentir et d'aimer, à laquelle le monde entier ne répond pas, encore bien moins une seule de ses créatures, si charmante qu'elle puisse être. Toute beauté mortelle vue de près ne suffit pas à cette puissance insatiable qu'elle excite et ne peut satisfaire; mais de loin les défauts disparaissent ou s'affaiblissent, les nuances se mêlent et se confondent dans le clair-obscur du souvenir et du rêve, et les objets plaisent mieux parce qu'ils sont moins déterminés. Le propre des hommes d'imagination est de se représenter les choses et les hommes différemment de ce qu'ils sont, et de se passionner pour ces images fantastiques. Ce qu'on appelle les hommes positifs, ce sont les hommes sans imagination, qui n'aperçoivent que ce qu'ils voient, et traitent avec la réalité telle qu'elle est, au lieu de la transformer. Ils ont, en général, plus de raison que de sentiment, et ils sont plus capables de calcul que d'entraînement. Ils peuvent être sérieusement et profondément honnêtes, ils ne seront jamais ni poètes ni artistes. Ce qui fait l'artiste et le poète, c'est, avec un fonds de bon sens et de raison sans lequel tout le reste est vain, un cœur sensible, irritable même, surtout une vive, une puissante imagination.

Si le sentiment agit sur l'imagination, on le voit, l'imagination le lui rend avec usure.

Disons-le : cette passion pure et ardente, ce culte de la beauté qui fait le grand artiste, ne se peut rencontrer que dans un homme d'ima-

gination. En effet, le sentiment du beau peut s'éveiller en chacun de nous devant tout objet beau; mais quand cet objet a disparu, si son image ne subsiste pas vivement retracée, le sentiment qu'il a un moment excité s'efface peu à peu: il pourra se ranimer à la vue d'un autre objet, mais pour s'éteindre encore, mourant toujours pour renaître par hasard; n'étant pas nourri, accru, exalté par la reproduction vivace et continue de son objet dans l'imagination, il manque de cette puissance inspiratrice, sans laquelle il n'y a ni artiste ni poète.

Un mot encore sur une faculté qui n'est pas une faculté simple, mais un heureux mélange de celles qui viennent d'être rappelées, le goût, si maltraité, si arbitrairement limité dans toutes les théories.

Si, après avoir entendu une belle œuvre poétique ou musicale, admiré une statue, un tableau, vous pouvez vous retracer vivement ce que vos sens ont perçu, voir encore le tableau absent, entendre les sons qui ne retentissent plus; en un mot, si vous avez de l'imagination, vous possédez une des conditions sans lesquelles il n'y a point de vrai goût. Pour goûter les œuvres de l'imagination, ne faut-il pas en avoir soi-même? N'a-t-on pas besoin pour sentir un auteur, non de l'égaler sans doute, mais de lui ressembler en quelque degré? Un esprit sensé, mais sec et austère, comme Le Batteux, comme Condillac, ne sera-t-il pas insensible aux plus heureuses audaces du génie, et ne portera-t-il pas dans la critique une sévérité étroite, une raison très peu raisonnable, puisqu'elle ne comprend pas toutes les parties de la nature humaine, une intolérance qui mutile et flétrit l'art en croyant l'épurer?

Si donc vous ne vous représentez pas vivement les belles choses, vous ne les jugerez pas comme il faut; mais, d'un autre côté, ce n'est pas cette faculté de représentation elle-même qui prononce sur leur beauté. Et puis cette vivacité d'imagination, si précieuse au goût quand elle est un peu contenue, ne produit, lorsqu'elle domine, qu'un goût très imparfait, qui, n'ayant pas la raison pour fondement, n'en tient pas compte dans ce qu'il apprécie, et risque de mal comprendre la plus grande beauté, la beauté réglée. L'unité dans la composition, l'harmonie de toutes les parties, la juste proportion des détails, l'habile combinaison des effets, le choix, la sobriété, la mesure, sont autant de mérites qu'il sentira peu et qu'il ne mettra point à leur place. L'imagination est pour beaucoup sans doute dans les ouvrages de l'art, mais enfin elle n'est pas tout. Ce qui fait d'*Athalie* et du *Misanthrope* deux merveilles incomparables, est-ce seulement l'imagination? N'y a-t-il pas aussi dans la simplicité profonde du plan, dans le développement mesuré de l'action, dans la vérité soutenue des ca-

ractères, une raison supérieure, différente de l'imagination qui fournit les couleurs, et de la sensibilité qui donne la passion?

Outre l'imagination et la raison, l'homme de goût doit posséder le sentiment et l'amour de la beauté. Il faut qu'il se complaise à la rencontrer, qu'il la cherche, qu'il l'appelle. Comprendre et démontrer qu'une chose n'est pas belle, plaisir médiocre, tâche ingrate; mais discerner une belle chose, s'en pénétrer, la mettre en évidence, faire partager à d'autres son sentiment, jouissance exquise, tâche généreuse. L'admiration est à la fois, pour celui qui l'éprouve, un bonheur et un honneur. C'est un bonheur de sentir profondément ce qui est beau; c'est un honneur de savoir le reconnaître. L'admiration est le signe d'une raison élevée, servie par un noble cœur. Elle est au-dessus de la petite critique, sceptique et impuissante; mais elle est l'ame de la grande critique, de la critique féconde; elle est, pour ainsi dire, la partie divine du goût.

II.

Après avoir étudié le beau en nous-mêmes, dans les facultés qui le perçoivent et l'apprécient, la raison, le sentiment, l'imagination, le goût, nous arrivons, selon l'ordre déterminé par la méthode, à cette seconde question : Qu'est-ce que le beau dans les objets? L'étude du beau serait imparfaite, si nous ne couronnions ces rapides analyses par celle du beau en lui-même, de ses caractères, de ses espèces, de son principe.

L'histoire de la philosophie nous offre bien des théories sur la nature du beau : nous ne voulons ni les énumérer ni les discuter toutes; nous signalerons les plus importantes (1).

Il en est une, bien grossière, qui définit le beau, — ce qui plaît aux sens, ce qui leur procure une impression agréable. Nous ne nous arrêterons pas à cette opinion; nous l'avons suffisamment réfutée en faisant voir qu'il est impossible de réduire l'idée du beau à la sensation de l'agréable.

Un empirisme un peu plus raffiné met l'utile à la place de l'agréable,

(1) Si on veut faire connaissance avec une réfutation simple et piquante, écrite il y a deux mille ans, des fausses théories de la beauté, on peut lire l'*Hippias* de Platon, tome IV de notre traduction. Le *Phèdre*, tome VI, contient l'exposition voilée de la théorie propre à Platon; mais c'est dans le *Banquet*, et particulièrement dans le discours de Diotime, qu'il faut chercher la pensée platonicienne arrivée à son développement le plus parfait, et revêtue elle-même de toute la beauté du langage humain.

c'est-à-dire change la forme du même principe. Le beau n'est plus l'objet qui nous procure dans le moment présent une sensation agréable, mais fugitive; c'est l'objet qui est de nature à nous procurer souvent cette même sensation, ou qui peut nous servir à nous en procurer souvent de semblables. Il ne faut pas un grand effort d'observation ni de raisonnement pour se convaincre que l'utilité n'a rien à voir avec la beauté. Ce qui est utile n'est pas toujours beau, ce qui est beau n'est pas toujours utile; ce qui est à la fois utile et beau est beau par un autre endroit que son utilité. Voyez un levier, une poulie : assurément rien de plus utile. Cependant vous n'êtes pas tenté de dire que cela soit beau. Avez-vous découvert un vase antique, admirablement travaillé : vous vous écriez que ce vase est beau, sans vous aviser de rechercher à quoi il vous servira. Enfin, la symétrie et l'ordre sont des choses belles, et en même temps ce sont des choses utiles, soit parce qu'elles ménagent l'espace, soit parce que les objets disposés symétriquement sont plus faciles à trouver quand on en a besoin; mais ce n'est point là ce qui fait pour nous la beauté de la symétrie, car nous saisissons immédiatement ce genre de beauté, et c'est souvent assez tard que nous reconnaissons l'utilité qui s'y rencontre. Il arrive même quelquefois qu'après avoir admiré la beauté d'un objet, nous n'en pouvons deviner l'usage, bien qu'il en ait un. L'utile est donc entièrement différent du beau, loin d'en être le fondement.

Une théorie célèbre et bien ancienne met le beau dans la parfaite convenance des moyens relativement à leur fin. Ici le beau n'est plus l'utile, c'est le convenable. Ces deux idées doivent être distinguées. Une machine produit d'excellens effets, économie de temps, de travail, etc.; elle est donc utile. Si de plus, examinant sa construction, je trouve que chaque pièce est à sa place, et que toutes sont habilement disposées pour le résultat qu'elles doivent produire; même sans envisager l'utilité de ce résultat, comme les moyens sont bien appropriés à leur fin, je juge qu'il y a là convenance. Déjà nous nous rapprochons de l'idée du beau, car nous ne considérons plus ce qui est utile, mais ce qui est comme il faut. Cependant nous n'avons pas encore atteint le vrai caractère de la beauté : il y a, en effet, des objets très bien disposés pour leur fin, et que nous n'appelons pas beaux. Un siége sans ornement et sans élégance, pourvu qu'il soit solide, que toutes les pièces se tiennent bien, qu'on puisse s'y asseoir avec sécurité, qu'on y soit commodément, agréablement même, peut donner l'exemple de la plus parfaite convenance des moyens à la fin; on ne dira pas pour cela que ce meuble est beau. Toutefois il y a ici cette différence

entre la convenance et l'utilité, qu'un objet, pour être beau, n'a pas besoin d'être utile, mais qu'il n'est pas beau s'il ne possède de la convenance, s'il y a désaccord entre la fin et les moyens.

On a cru trouver le beau dans la proportion, et c'est bien là, en effet, une des conditions de la beauté; mais ce n'en est qu'une. Il est certain qu'un objet mal proportionné ne peut être beau. Il y a dans tous les objets beaux, quelque éloignés qu'ils soient de la forme géométrique, une sorte de géométrie vivante. Mais, je le demande, est-ce la proportion qui domine dans cet arbre élancé, aux branches flexibles et gracieuses, au feuillage riche et nuancé? Qui fait la beauté terrible d'un orage, qui fait celle d'une grande image, d'un vers isolé ou d'une ode sublime? Ce n'est pas, je le sais, le manque de loi et de règle, mais ce n'est pas non plus la règle et la loi; souvent même ce qui frappe d'abord est une apparente irrégularité. Il est absurde de prétendre que ce qui nous fait admirer toutes ces choses et bien d'autres est la même qualité qui nous fait admirer une figure géométrique, c'est-à-dire l'exacte correspondance des parties.

Ce que nous disons de la proportion, on le peut dire de l'ordre, qui est quelque chose de moins mathématique que la proportion, mais qui n'explique guère mieux ce qu'il y a de libre, de varié, d'abandonné dans certaines beautés.

Toutes ces théories, qui ramènent la beauté à l'ordre, à l'harmonie, à la proportion, ne sont au fond qu'une seule et même théorie, qui voit avant tout dans le beau l'unité. Et assurément l'unité est belle, elle est une partie considérable de la beauté, mais elle n'est pas la beauté tout entière.

La plus vraie théorie du beau est celle qui le compose de deux élémens contraires et également nécessaires, l'unité et la variété. Voyez une belle fleur : sans doute l'unité, l'ordre, la proportion, la symétrie même, y sont, car, sans ces qualités, la raison en serait absente, et toutes choses sont faites avec une merveilleuse raison; mais en même temps que de diversité! combien de nuances dans la couleur! quelles richesses dans les moindres détails! Même en mathématiques, ce qui est beau, ce n'est pas un principe abstrait, c'est ce principe engendrant une longue suite de conséquences. Il n'y a pas de beauté sans la vie, et la vie c'est le mouvement, c'est la diversité.

L'unité et la variété s'appliquent à tous les ordres de beauté. Parcourons rapidement ces différens ordres.

Il y a d'abord les objets beaux à proprement parler et les objets sublimes. Un objet beau, nous l'avons vu, est quelque chose d'achevé, de circonscrit, de limité, que toutes nos facultés embrassent aisément,

parce que ses diverses parties sont soumises à une juste mesure. Un objet sublime est celui qui par des formes, non pas disproportionnées en elles-mêmes, mais moins arrêtées et plus difficiles à saisir, éveille en nous le sentiment de l'infini.

Voilà déjà deux espèces distinctes de beauté; mais la réalité est inépuisable, et à tous les degrés de la réalité il y a de la beauté.

Dans les objets sensibles, les couleurs, les sons, les figures, les mouvemens, sont capables de produire l'idée et le sentiment du beau; toutes ces beautés se rangent sous ce genre de beauté qu'on appelle, à tort ou à raison, la beauté physique.

Si du monde des sens nous nous élevons à celui de l'esprit, de la vérité, de la science, nous y trouverons des beautés plus sévères, mais non moins réelles, qui ont reçu le nom de beautés intellectuelles.

Enfin, si nous considérons le monde moral et ses lois, l'idée de la liberté, de la vertu, du dévouement, ici l'austère justice d'un Aristide, là l'héroïsme d'un Léonidas, les prodiges de la charité ou du patriotisme, voilà certes un troisième ordre de beauté qui surpasse les deux autres, à savoir la beauté morale.

N'oublions pas non plus d'appliquer à toutes ces beautés la distinction du beau et du sublime. Il y a donc du beau et du sublime à la fois dans la nature, dans les idées, dans les sentimens, dans les actions. Quelle variété presque infinie dans la beauté!

Après avoir énuméré toutes ces différences, ne pourrait-on pas les réduire? Elles sont incontestables; mais dans cette diversité n'y a-t-il pas d'unité? n'y a-t-il pas une beauté unique dont toutes les beautés particulières ne sont que des reflets, des nuances, des degrés ou des dégradations? Il faut résoudre cette question, sans quoi la théorie du beau est un dédale sans issue : on applique le même nom aux choses les plus diverses, sans connaître l'unité réelle qui autorise cette unité de nom.

Ou les diversités que nous avons signalées dans la beauté sont telles qu'il est impossible d'en découvrir le rapport, ou ces diversités sont surtout apparentes, et elles ont leur harmonie et leur unité cachée.

Prétend-on que cette unité est une chimère? Alors la beauté physique, la beauté morale et la beauté intellectuelle sont étrangères l'une à l'autre. Que fera donc l'artiste? Il est environné de beautés différentes, et il doit faire un ouvrage un; car telle est la loi reconnue de l'art. Mais si cette unité qu'on lui impose est une unité factice, s'il n'y a dans la nature que des beautés essentiellement dissemblables, l'art nous trompe et ment. Qu'on explique alors comment le mensonge est la loi de l'art.

Je ne retire ni la distinction du beau et du sublime, ni les autres

distinctions tout à l'heure indiquées; mais il faut réunir après avoir distingué. Ces distinctions et ces réunions ne sont pas contradictoires : c'est la vérité, c'est la beauté même, dont la grande loi est l'unité aussi bien que la variété. Tout est un et tout est divers. Nous avons distingué la beauté en trois grandes classes : la beauté physique, la beauté intellectuelle et la beauté morale. Le moment est venu de rechercher l'unité de ces trois sortes de beautés. Or, mon opinion est qu'elles se résolvent dans une seule et même beauté, la beauté morale, en entendant par là, avec la beauté morale proprement dite, toute beauté spirituelle.

Mettons cette opinion à l'épreuve des faits.

Placez-vous devant cette statue d'Apollon qu'on appelle l'Apollon du Belvedère, et observez attentivement ce qui vous frappe dans ce chef-d'œuvre. Winkelmann, qui n'était pas un métaphysicien, mais un savant antiquaire, un homme de goût sans système, Winkelmann a fait une analyse célèbre de l'Apollon (1). Il est curieux de l'étudier. Ce que Winkelmann relève avant tout, c'est le caractère de divinité empreint dans la jeunesse immortelle répandue sur ce beau corps, dans la taille un peu au-dessus de la taille humaine, dans l'attitude majestueuse, dans le mouvement impérieux, dans l'ensemble et dans tous les détails de la personne. Ce front est bien celui d'un dieu. Une paix inaltérable y habite. Plus bas l'humanité reparaît un peu, et il le faut bien, pour intéresser l'humanité aux œuvres de l'art. Dans ce regard satisfait, dans le gonflement des narines, dans l'élévation de la lèvre inférieure, on sent à la fois une colère mêlée de dédain, l'orgueil de la victoire et le peu de fatigue qu'elle a coûté. Pesez bien chaque mot de Winkelmann. Chacun de ces mots contient une impression morale. Le ton du savant antiquaire s'élève peu à peu jusqu'à l'enthousiasme. Son analyse devient un hymne à la beauté spirituelle, et la conclusion qui se tire d'elle-même, bien que l'auteur ne l'ait pas systématiquement tirée, c'est que la vraie beauté de l'admirable statue réside particulièrement dans l'expression de la beauté morale.

Au lieu d'une statue, observez l'homme réel et vivant. Voyez cet homme qui, sollicité par les motifs les plus puissans de sacrifier son devoir à sa fortune, après une lutte héroïque, triomphe de l'intérêt et sacrifie la fortune à la vertu; regardez-le au moment où il vient de prendre cette résolution magnanime; sa figure vous paraîtra belle :

(1) Winkelmann a décrit deux fois l'Apollon, la première fois d'une manière technique, la seconde à grands traits. — *Histoire de l'Art chez les anciens*, tome I, liv. IV, ch. III, et tome II, liv. VI, ch. VI. Paris, 1803, 3 vol. in-4°.

c'est qu'elle exprime la beauté de son ame. Peut-être en toute autre circonstance la figure de cet homme est-elle commune, triviale même; ici, illuminée et comme transfigurée par l'ame, elle s'est ennoblie, elle a pris un caractère imposant de beauté. Ainsi la figure naturelle de Socrate contraste étrangement avec le type de la beauté grecque (1); mais sur cette toile merveilleuse (2), voyez Socrate à son lit de mort, au moment de boire la ciguë, s'entretenant avec ses disciples de l'immortalité de l'ame, et sa figure vous paraîtra sublime.

Au plus haut point de grandeur morale, Socrate expire : vous n'avez plus sous les yeux que son cadavre. La figure morte conserve sa beauté tant qu'elle garde les traces de l'esprit qui l'animait; mais peu à peu l'expression s'éteint ou disparaît, la figure alors redevient vulgaire et laide. L'expression de la mort est hideuse ou sublime : hideuse à l'aspect de la décomposition de la matière que l'esprit ne retient plus; sublime quand elle éveille en nous l'idée de l'éternité.

Considérez la figure de l'homme en repos : elle est plus belle que celle de l'animal, et la figure de l'animal est plus belle que la forme de tout objet inanimé. C'est que la figure humaine, même en l'absence de la vertu et du génie, réfléchit toujours une nature intelligente et morale; c'est que la figure de l'animal réfléchit au moins le sentiment, et déjà quelque chose de l'ame, sinon l'ame tout entière. Si de l'homme et de l'animal on descend à la nature purement physique, on y trouvera encore de la beauté, tant qu'on y trouvera quelque ombre d'intelligence, je ne sais quoi qui du moins réveille en nous quelque pensée, quelque sentiment. Arrive-t-on à quelque morceau de matière qui n'exprime rien, qui ne signifie rien : l'idée du beau ne s'y applique plus. Mais tout ce qui existe est animé. La matière est mue et pénétrée par des forces qui ne sont pas matérielles, et elle suit des lois qui attestent une intelligence partout présente. L'analyse chimique la plus subtile ne parvient point à une nature morte et inerte, mais à une nature organisée à sa manière, qui n'est dépourvue ni de forces ni de lois. Dans les profondeurs de l'abîme comme dans les hauteurs des cieux, dans un grain de sable comme dans une montagne gigantesque, un esprit immortel rayonne

(1) Voyez, dans la dernière partie du *Banquet*, le discours d'Alcibiade, p. 325 du tome VI de notre traduction.

(2) Je parle ici, je l'avoue, du *Socrate* de David, qui me paraît, le genre un peu théâtral admis, fort au-dessus de sa réputation. Outre Socrate, il est impossible de ne pas admirer Platon, écoutant son maître en quelque sorte au fond de son ame, sans le regarder, le dos tourné à la scène visible qui se passe, et abîmé dans la contemplation du monde intelligible.

à travers les enveloppes les plus grossières. Contemplons la nature avec les yeux du corps, mais aussi avec les yeux de l'ame : partout une expression morale nous frappera, et la forme nous saisira comme un symbole de la pensée. Nous avons dit que chez l'homme et chez l'animal la figure est belle par l'expression. Mais quand vous êtes sur les hauteurs des Alpes ou en face de l'immense Océan, quand vous assistez au lever et au coucher du soleil, à la naissance de la lumière ou à celle de la nuit, ces imposans tableaux ne produisent-ils pas sur vous un effet moral? Tous ces grands spectacles apparaissent-ils seulement pour apparaître? Ne les regardons-nous pas comme des manifestations d'une puissance, d'une intelligence et d'une sagesse admirable, et, pour ainsi parler, la face de la nature n'est-elle pas expressive comme celle de l'homme?

La forme ne peut être une forme toute seule; elle doit être la forme de quelque chose. La beauté physique est donc le signe d'une beauté intérieure, qui est la beauté spirituelle et morale, et c'est là qu'est le fond, le principe, l'unité du beau.

Toutes les beautés que nous venons d'énumérer et de réduire composent ce qu'on appelle le beau réel; mais au-dessus de la beauté réelle, l'esprit conçoit une beauté d'un autre ordre, la beauté idéale. L'idéal ne réside ni dans un individu, ni dans une collection d'individus. Sans doute la nature ou l'expérience nous fournit l'occasion de le concevoir, mais il en est essentiellement distinct. Pour qui l'a conçu une fois, toutes les figures naturelles, si belles qu'elles puissent être, ne sont que des simulacres d'une beauté supérieure qu'elles ne réalisent point. Donnez-moi une belle action, j'en imaginerai une encore plus belle. L'Apollon lui-même admet plus d'une critique. L'idéal recule sans cesse à mesure qu'on en approche davantage. Son dernier terme est dans l'infini, c'est-à-dire en Dieu, ou, pour mieux parler, le vrai et absolu idéal n'est autre chose que Dieu même.

Dieu, étant le principe de toutes choses, doit être à ce titre celui de la beauté parfaite et de toutes les beautés naturelles qui l'expriment plus ou moins imparfaitement; il est le principe de la beauté, et comme auteur du monde physique et comme père du monde intellectuel et du monde moral.

Ne faut-il pas être esclave des sens et des apparences pour s'arrêter aux mouvemens, aux formes, aux sons, aux couleurs, dont les combinaisons harmonieuses produisent la beauté de ce monde visible, et ne pas concevoir, derrière cette scène magnifique et si bien réglée, l'ordonnateur, le géomètre, l'artiste suprême?

La beauté physique sert d'enveloppe à la beauté intellectuelle et à la beauté morale.

La beauté intellectuelle, cette splendeur du vrai, quel en peut être le principe, sinon le principe nécessaire de toute vérité?

La beauté morale comprend deux élémens distincts, également, mais diversement beaux, la justice et la charité, le respect des hommes et l'amour des hommes (1). Celui qui exprime dans sa conduite la justice et la charité accomplit la plus belle de toutes les œuvres; l'homme de bien est, à sa manière, le plus grand de tous les artistes. Mais que dire de celui qui est la substance même de la justice et le foyer inépuisable de l'amour? Si notre nature morale est belle, quelle ne doit pas être la beauté de son auteur! Sa justice et sa bonté sont partout, et dans nous et hors de nous. Sa justice, c'est l'ordre moral que nulle loi humaine n'a fait, qui se conserve et se perpétue par sa propre force. Descendons en nous-mêmes, et la conscience nous attestera la justice divine dans la paix et le contentement qui accompagnent la vertu, dans les troubles et les déchiremens, inexorables châtimens du vice et du crime. Combien de fois et avec quelle éloquence toujours nouvelle n'a-t-on pas célébré l'infatigable sollicitude de la divine Providence, ses bienfaits partout manifestés, dans les plus petits comme dans les plus grands phénomènes de la nature, que nous oublions aisément parce qu'ils nous sont devenus familiers, mais qui à la réflexion confondent notre admiration et notre reconnaissance, et proclament un Dieu excellent, plein d'amour pour ses créatures!

Ainsi Dieu est le principe des trois ordres de beauté que nous avons distingués : la beauté physique, la beauté intellectuelle, la beauté morale.

C'est encore en lui que se réunissent les deux grandes formes du beau répandues dans chacun de ces trois ordres, à savoir, le beau et le sublime. Dieu est le beau par excellence, car quel objet satisfait mieux à toutes nos facultés, à la raison, à l'imagination, au cœur? Il offre à la raison l'idée la plus haute au-delà de laquelle elle n'a plus rien à chercher, à l'imagination la contemplation la plus ravissante, au cœur un objet souverainement aimable. Il est donc parfaitement beau; mais n'est-il pas sublime aussi par d'autres endroits? S'il étend l'horizon de la pensée, c'est pour la confondre dans l'abîme de sa grandeur. Si l'ame s'épanouit au spectacle de sa bonté, n'a-t-elle pas de quoi s'effrayer à l'idée de sa justice, qui ne lui est pas moins

(1) Voyez la première série de nos Cours, t. II, troisième partie : *De l'Idée du Bien;* leçons XXIe et XXIIe.

présente? Dieu est à la fois doux et terrible. En même temps qu'il est la vie, la lumière, le mouvement, la grace ineffable de la nature visible et finie, il s'appelle aussi l'éternel, l'invisible, l'infini, l'immense, l'absolue unité et l'être des êtres. Ces attributs redoutables, aussi certains que les premiers, ne produisent-ils pas au plus haut degré dans l'imagination et dans l'ame cette émotion mélancolique excitée par le sublime? Oui, l'être infini est pour nous le type et la source des deux grandes formes de la beauté, parce qu'il est à la fois pour nous une énigme impénétrable, et le mot le plus clair encore que nous puissions trouver à toutes les énigmes. Êtres bornés que nous sommes, nous ne comprenons rien à ce qui est sans limites, et nous ne pouvons rien expliquer sans cela même qui est sans limites. Par l'être que nous possédons, nous avons quelque idée de l'être infini de Dieu; par le néant qui est en nous, nous nous perdons dans l'être de Dieu; et ainsi toujours forcés de recourir à lui pour expliquer quelque chose, et toujours rejetés en nous-mêmes sous le poids de son infinitude, nous éprouvons tour à tour ou plutôt en même temps, pour ce Dieu qui nous élève et qui nous accable, un sentiment d'attrait irrésistible et d'étonnement, pour ne pas dire de terreur insurmontable, que lui seul peut causer et apaiser, parce que lui seul il est l'unité du sublime et du beau.

Ainsi l'être absolu, qui est tout ensemble l'absolue unité et l'infinie variété, Dieu, est nécessairement la dernière raison, le dernier fondement, l'accompli idéal de toute beauté. C'est là cette beauté merveilleuse que Diotime avait entrevue, et qu'elle raconte à Socrate dans *le Banquet.*

« Beauté éternelle, non engendrée et non périssable, exempte de décadence comme d'accroissement, qui n'est point belle dans telle partie et laide dans telle autre, belle seulement en tel temps, en tel lieu, dans tel rapport, belle pour ceux-ci, laide pour ceux-là, beauté qui n'a point de forme sensible, un visage, des mains, rien de corporel, qui n'est pas non plus telle pensée ou telle science particulière, qui ne réside dans aucun être différent d'avec lui-même, comme un animal, ou la terre, ou le ciel, ou toute autre chose, qui est absolument identique et invariable par elle-même, de laquelle toutes les autres beautés participent, de manière cependant que leur naissance ou leur destruction ne lui apporte ni diminution, ni accroissement, ni le moindre changement!

« Pour arriver à cette beauté parfaite, il faut commencer par les beautés d'ici-bas, et, les yeux attachés sur la beauté suprême, s'y

élever sans cesse en passant pour ainsi dire par tous les degrés de l'échelle, d'un seul beau corps à deux, de deux à tous les autres, des beaux corps aux beaux sentimens, des beaux sentimens aux belles connaissances, jusqu'à ce que de connaissances en connaissances, on arrive à la connaissance par excellence, qui n'a d'autre objet que le beau lui-même, et qu'on finisse par le connaître tel qu'il est en soi.

« O mon cher Socrate, continua l'étrangère de Mantinée, ce qui peut donner du prix à cette vie, c'est le spectacle de la beauté éternelle (1). »

III.

L'homme n'est pas seulement capable de connaître et d'aimer le beau, quand il se montre à lui dans des œuvres qu'il n'a pas faites; il est capable aussi de le reproduire. A la vue d'une beauté naturelle, quelle qu'elle soit, physique ou morale, son premier besoin est de sentir et d'admirer : il est pénétré, ravi et comme accablé du sentiment de la beauté; mais quand le sentiment est énergique, il n'est pas long-temps stérile. L'homme veut revoir, veut sentir encore ce qui lui a causé un plaisir si vif, et pour cela il tente de faire revivre la beauté qui l'a charmé, non pas telle qu'elle était, mais telle que son imagination la lui représente. De là une œuvre qui n'est plus celle de la nature, mais une œuvre originale et propre à l'homme, une œuvre d'art. L'art est la reproduction libre de la beauté, et le pouvoir en nous capable de la reproduire s'appelle le génie.

Quelles sont les facultés qui servent à cette libre reproduction du beau? Les mêmes qui servent à le reconnaître et à le sentir. Le goût porté au degré suprême, c'est le génie, si vous y joignez toutefois un élément de plus. Or, quel est cet élément?

Trois facultés entrent dans cette faculté complexe qui se nomme le goût, l'imagination, le sentiment, la raison.

Ces trois facultés sont assurément nécessaires au génie, mais elles ne lui suffisent point. Ce qui distingue essentiellement le génie du goût, c'est l'attribut de puissance créatrice. Le goût sent, il juge, il discute, il analyse, mais il n'invente pas; le génie est avant tout inventeur et créateur. L'homme de génie n'est pas le maître de la force qui est en lui : c'est par le besoin ardent, irrésistible, d'exprimer ce qu'il éprouve qu'il est homme de génie. Il souffre de contenir les sentimens, ou les images, ou les pensées qui s'agitent dans son sein.

(1) Tome VI de notre traduction, p. 316-318.

On a dit qu'il n'y a point d'homme supérieur sans quelque grain de folie; mais cette folie-là, comme celle de la croix, est la partie divine de la raison. Cette puissance mystérieuse, Socrate l'appelait son démon; Voltaire l'appelait le diable au corps; il l'exigeait même d'une comédienne pour être une comédienne de génie. Donnez-lui le nom qu'il vous plaira, il est certain qu'il y a un je ne sais quoi qui inspire le génie, et qui le tourmente aussi jusqu'à ce qu'il ait épanché ce qui le consume, jusqu'à ce qu'il ait soulagé en les exprimant ses peines et ses joies, ses émotions, ses idées, et que ses rêveries soient devenues des œuvres vivantes. Ainsi deux choses caractérisent le génie, d'abord la vivacité du besoin qu'il a de produire, ensuite la puissance de produire; car le besoin sans la puissance n'est qu'une maladie qui simule le génie, mais qui n'est pas lui. Le génie, c'est surtout, c'est essentiellement la puissance de faire, d'inventer, de créer. Le goût se contente d'observer et d'admirer. Le faux génie, l'imagination ardente et impuissante, se consume en rêves stériles et ne produit rien ou rien de grand. Le génie seul a la vertu de convertir ses conceptions en créations.

Si le génie crée, il n'imite pas. Mais le génie, va-t-on dire, est donc supérieur à la nature, puisqu'il ne l'imite point? La nature est l'œuvre de Dieu; l'homme est donc le rival de Dieu?

La réponse est très simple. Non, le génie n'est point le rival de Dieu; mais, lui aussi, il en est l'interprète. La nature l'exprime à sa manière, le génie humain l'exprime à la sienne.

Sans doute, en un sens, l'art est une imitation, car la création absolue n'appartient qu'à Dieu. Où le génie peut-il prendre les élémens sur lesquels il travaille, sinon dans la nature dont il fait partie? Cependant se borne-t-il à les reproduire tels que la nature les lui fournit, n'est-il que le copiste de la réalité, son seul mérite alors est celui de la fidélité de la copie. Mais quel travail plus stérile que de calquer des œuvres essentiellement inimitables, pour en tirer un simulacre médiocre? Si l'art est un écolier servile, il est condamné à n'être jamais qu'un écolier impuissant.

Le véritable artiste sent et admire profondément la nature; mais tout dans la nature n'est pas également admirable. Elle a quelque chose par quoi elle surpasse infiniment l'art, c'est la vie. Hors de là, l'art peut à son tour surpasser la nature, à la condition de ne pas vouloir l'imiter trop scrupuleusement. Tout objet naturel, si beau qu'il soit, est défectueux par quelque côté. Tout ce qui est réel est imparfait. Ici l'horrible et le hideux se mêlent au sublime; là l'élégance et la grace sont séparées de la grandeur et de la force. Les traits de la beauté sont épars et divisés. Les réunir arbitrairement, emprunter à

tel visage une bouche, à tel autre des yeux, sans une règle qui préside à ce choix et dirige ces emprunts, c'est composer des monstres; admettre une règle, c'est admettre déjà un idéal différent de tous les individus. C'est cet idéal que le véritable artiste se forme en étudiant la nature. Sans elle, il n'eût jamais conçu cet idéal; mais avec cet idéal, il la juge elle-même, il la rectifie, et entreprend de se mesurer avec elle.

L'idéal est l'objet de la contemplation passionnée de l'artiste. Assidûment et silencieusement médité, sans cesse épuré par la réflexion et vivifié par le sentiment, il échauffe le génie et lui inspire l'irrésistible besoin de le voir réalisé et vivant. Pour cela, le génie prend dans la nature tous les matériaux qui le peuvent servir, et leur appliquant sa main puissante, comme Michel-Ange imprimait son ciseau sur le marbre docile, il en tire des œuvres qui n'ont pas de modèle dans la nature, qui n'imitent pas autre chose que l'idéal rêvé ou conçu, qui sont en quelque sorte une seconde création inférieure à la première par l'individualité et la vie, mais bien supérieure par la beauté intellectuelle et morale dont elles sont empreintes.

La beauté morale est le fonds de toute vraie beauté. Ce fonds est un peu couvert et voilé dans la nature; l'art le dégage et lui donne des formes plus transparentes. C'est par cet endroit que l'art, quand il connaît bien sa puissance et ses ressources, institue avec la nature une lutte où il peut avoir l'avantage.

La vraie fin de l'art est là précisément où est sa puissance. La fin de l'art est l'expression de la beauté morale à l'aide de la beauté physique. Celle-ci n'est pour lui qu'un symbole de celle-là. Dans la nature, ce symbole est souvent obscur : l'art, en l'éclaircissant, atteint des effets que la nature ne produit pas toujours. La nature peut plaire davantage, car elle possède en un degré incomparable ce qui fait le plus grand charme de l'imagination et des yeux, la vie; l'art touche plus, parce qu'en exprimant surtout la beauté morale il s'adresse plus directement à la source des émotions profondes. L'art est plus pathétique que la nature, et le pathétique, c'est le signe et la mesure de la grande beauté.

Deux extrémités également dangereuses : un idéal mort, ou l'absence d'idéal. Ou bien on copie le modèle, et on manque la vraie beauté; ou bien on travaille de tête et on tombe dans une idéalité sans caractère. Le génie est une perception prompte et sûre de la juste proportion dans laquelle l'idéal et le naturel, la forme et la pensée, se doivent unir. Cette union est la perfection de l'art : les chefs-d'œuvre sont à ce prix.

Il importe, à mon sens, de suivre ce principe dans l'enseignement

des arts. On demande si les élèves doivent commencer par l'étude de l'idéal ou du réel. Je n'hésite point à répondre : Par l'un et par l'autre. La nature elle-même n'offre jamais le général sans l'individuel, ni l'individuel sans le général. Toute figure est composée de traits individuels qui la distinguent de toutes les autres et font sa physionomie propre, et en même temps elle a des traits généraux qui constituent ce qu'on appelle la figure humaine. Ce sont ces linéamens constitutifs, c'est ce type qu'on donne à retracer à l'élève qui débute dans l'art du dessin. Il serait bon aussi, je crois, pour le préserver du sec et de l'abstrait, de l'exercer de bonne heure à la copie de quelque objet naturel, surtout d'une figure vivante. Ce serait mettre les élèves à la vraie école de la nature; ils s'accoutumeraient ainsi à ne jamais sacrifier aucun des deux élémens essentiels du beau, aucune des deux conditions impérieuses de l'art.

Mais en réunissant ces deux élémens, ces deux conditions, il les faut distinguer et savoir les mettre à leur place. Il n'y a point d'idéal vrai sans forme déterminée, il n'y a pas d'unité sans variété, de genre sans individus; mais enfin le fonds du beau, c'est l'idée; ce qui fait l'art, c'est avant tout la réalisation de l'idée, et non pas l'imitation de telle ou telle forme particulière.

Au commencement de notre siècle, l'Institut de France ouvrit un concours sur la question suivante : *Quelles ont été les causes de la perfection de la sculpture antique, et quels seraient les moyens d'y atteindre?* L'auteur couronné, M. Émeric David, soutint (1) l'opinion alors régnante que l'étude assidue de la beauté naturelle avait seule conduit l'art antique à la perfection, et qu'ainsi la seule route pour parvenir à la même perfection était l'imitation de la nature. Un homme que je ne crains point de comparer à Winkelmann, le futur auteur du *Jupiter Olympien* (2), M. Quatremère de Quincy, en d'ingénieux et profonds mémoires (3), combattit la doctrine du lauréat, et défendit la cause du beau idéal. Il est impossible de démontrer plus péremptoirement, par l'histoire entière de la sculpture grecque et par des textes authentiques des plus grands critiques de l'antiquité, que le procédé de l'art chez les Grecs n'a pas été l'imitation de la nature, ni sur un modèle particulier ni sur plusieurs, le modèle le plus beau

(1) *Recherches sur l'art statuaire*, Paris, 1805.

(2) Paris, 1815, in-folio. Ouvrage éminent qui subsistera quand même le temps aura emporté quelques-uns de ses détails.

(3) Réimprimés depuis sous le titre d'*Essais sur l'Idéal dans ses applications pratiques*, Paris, 1837.

étant toujours très imparfait, et plusieurs modèles ne pouvant composer une beauté unique. Le procédé véritable de l'art grec a été la représentation d'une beauté idéale, que la nature, il faut bien le dire, ne possédait guère plus en Grèce que parmi nous, qu'elle ne pouvait donc offrir à l'artiste. Cet idéal lui vint d'ailleurs, et avant tout de son génie. Nous regrettons que l'honorable lauréat, devenu depuis membre de l'Institut, ait prétendu que cette locution de beau idéal, si elle eût été connue des Grecs, aurait voulu dire *beau visible*, parce que idéal vient de εἶδος, qui signifierait seulement, suivant M. Émeric David, une forme vue par l'œil. Platon aurait été fort surpris de cette interprétation exclusive du mot εἶδος. M. Quatremère de Quincy accable son adversaire sous deux textes admirables, l'un du *Timée*, où Platon marque avec précision en quoi le véritable artiste est supérieur à l'artiste ordinaire, l'autre du commencement de *l'Orateur*, où Cicéron explique la manière de travailler des grands artistes, en rappelant celle de Phidias, c'est-à-dire du maître le plus parfait de l'époque la plus parfaite de l'art.

« L'artiste qui, l'œil fixé sur l'être immuable et se servant d'un pareil modèle, en reproduit l'idée et la vertu, ne peut manquer d'enfanter un tout d'une beauté achevée, tandis que celui qui a l'œil fixé sur ce qui passe, avec ce modèle périssable ne fera rien de beau (1). »

« Phidias (2), ce grand artiste, quand il faisait une statue de Jupiter ou de Minerve, n'avait pas sous ses yeux un modèle particulier dont il s'appliquait à exprimer la ressemblance; mais au fond de son ame résidait un certain type accompli de la beauté sur lequel il tenait ses regards attachés, et qui conduisait son art et sa main. »

Ce procédé de Phidias n'est-il pas exactement celui que décrit Raphaël dans sa lettre fameuse à Castiglione, et qu'il déclare avoir lui-même suivi pour la Galatée? « Comme je manque, dit-il, de beaux modèles, je me sers d'un certain idéal que je me fais (3). »

Il est encore une théorie qui revient par un détour à l'imitation : c'est celle qui fait de l'illusion le but de l'art. A ce compte, le beau idéal de la peinture est un trompe-l'œil, et son chef-d'œuvre cette toile de Zeuxis que les oiseaux venaient becqueter. Le comble de l'art pour

(1) Voyez notre traduction, t. XII, p. 116.

(2) *Orator.* « Neque enim ille artifex (Phidias) cùm faceret Jovis formam aut Minervæ, contemplabatur aliquem à quo similitudinem duceret; sed ipsius in mente insidebat species pulchritudinis eximia quædam, quam intuens in eâque defixus ad illius similitudinem artem et manum dirigebat. »

(3) *Raccolta di lett. sulla Pitt.*, t. I, p. 83. « *Essendo carestia e de' buoni giudici e di belle donne, io mi servo di certa idea che mi viene alla mente.* »

une pièce de théâtre serait de vous persuader que vous êtes en présence de la réalité. Ce qu'il y a de vrai dans cette opinion, c'est qu'une œuvre d'art n'est belle qu'à la condition d'être vivante, et par exemple la loi de l'art dramatique est de ne point mettre sur la scène de pâles fantômes du passé, mais des personnages empruntés à l'imagination ou à l'histoire, comme on voudra, mais animés, mais passionnés, mais parlant et agissant comme il appartient à des hommes et non à des ombres. C'est la nature humaine qu'il s'agit de représenter à elle-même, mais sous un jour magique qui ne la défigure point et qui l'agrandisse. Cette magie, c'est le génie même de l'art. Il nous enlève aux misères qui nous assiègent, et nous transporte en des régions où nous nous retrouvons encore, car nous ne voulons jamais nous perdre de vue, mais où nous nous retrouvons transformés à notre avantage, où toutes les imperfections de la réalité ont fait place à une certaine perfection relative, où le langage que l'on parle est plus égal et plus relevé, où les personnages sont plus beaux, où même la laideur n'est point admise, et tout cela en respectant l'histoire dans une juste mesure, surtout sans sortir jamais des conditions impérieuses de la nature humaine. L'art a-t-il trop oublié l'humanité? il a dépassé son but, il ne l'a pas atteint; il n'a enfanté que des chimères sans intérêt pour notre ame. A-t-il été trop humain, trop réel, trop nu? il est resté en-deçà de son but; il ne l'a donc pas atteint davantage.

L'illusion est si peu le but de l'art, qu'elle peut être complète et n'avoir aucun charme. Ainsi, dans l'intérêt de l'illusion, on a mis un grand soin dans ces derniers temps à la vérité historique du costume. A la bonne heure; mais ce n'est pas là ce qui importe. Quand vous auriez retrouvé et prêté à l'acteur qui joue le rôle de Brutus le costume même que porta jadis le héros romain, cela toucherait fort médiocrement les vrais connaisseurs. Il y a plus : lorsque l'illusion va trop loin, le sentiment de l'art disparaît pour faire place à un sentiment purement naturel, quelquefois insupportable. Si je croyais qu'Iphigénie est en effet sur le point d'être immolée par son père à vingt pas de moi, je sortirais de la salle en frémissant d'horreur. Si l'Ariane que je vois et que j'entends était la vraie Ariane qui va être trahie par sa sœur, à cette scène pathétique où la pauvre femme, qui déjà se sent moins aimée, demande qui donc lui ravit le cœur jadis si tendre de Thésée, je ferais comme ce jeune Anglais qui s'écriait en sanglotant et en s'efforçant de s'élancer sur le théâtre : « C'est Phèdre, c'est Phèdre, » comme s'il eût voulu avertir et sauver Ariane!

Mais, dit-on, le but du poète n'est-il pas d'exciter la pitié et la ter-

reur? Oui, mais d'abord en une certaine mesure; ensuite il doit y mêler quelque autre sentiment qui tempère ceux-là ou les fasse servir à une autre fin. Si celle de l'art dramatique était seulement d'exciter au plus haut degré la pitié et la terreur, l'art serait le rival impuissant de la nature. Tous les malheurs représentés à la scène sont bien languissans devant ceux dont nous pouvons tous les jours nous donner le triste spectacle. Le premier hôpital est plus rempli de pitié et de terreur que tous les théâtres du monde. Que doit faire le poète dans la théorie que nous combattons? Transporter à la scène la réalité le plus possible, et nous émouvoir fortement en ébranlant nos sens par la vue de douleurs affreuses. Le grand ressort du pathétique serait alors la réprésentation de la mort, surtout celle du dernier supplice. Tout au contraire, c'en est fait de l'art dès que la sensibilité est trop excitée. Pour reprendre un exemple que nous avons déjà employé, qui constitue la beauté d'une tempête, d'un naufrage? qui nous attache à ces grandes scènes de la nature? Ce n'est certes pas la pitié et la terreur : ces sentimens poignans et déchirans nous éloigneraient bien plutôt. Il faut une émotion toute différente de celles-là, et qui en triomphe, pour nous retenir sur le rivage. Cette émotion, c'est le pur sentiment du beau et du sublime excité et entretenu par la grandeur du spectacle, par la vaste étendue de la mer, le roulis des vagues écumantes, le bruit imposant du tonnerre. Mais songeons-nous un seul instant qn'il y a là des malheureux qui souffrent et qui peut-être vont périr? Dès-là, ce spectacle nous devient insupportable. Il en est ainsi de l'art. Quelques sentimens qu'il se propose d'exciter en nous, ils doivent toujours être tempérés et dominés par celui du beau. Produit-il seulement la pitié et la terreur au-delà d'une certaine limite, surtout la pitié et la terreur physique, il révolte, il ne charme plus; il manque l'effet qui lui appartient pour un effet étranger et vulgaire.

Par ce même motif, je ne puis accepter une autre théorie qui, confondant le sentiment du beau avec le sentiment moral et religieux, met l'art au service de la religion et de la morale, et lui donne pour but de nous rendre meilleurs et de nous élever à Dieu. Il y a ici une distinction essentielle à faire. Si toute beauté couvre une beauté morale, si l'idéal monte sans cesse vers l'infini, l'art qui exprime la beauté idéale épure l'ame en l'élevant vers l'infini, c'est-à-dire vers Dieu. L'art produit donc infailliblement le perfectionnement de l'ame, mais il le produit indirectement. Le philosophe, qui recherche les effets et les causes, sait quel est le dernier principe du beau et ses effets certains, bien qu'éloignés; mais l'artiste est avant tout un artiste : ce qui l'a-

nime est le sentiment du beau, ce qu'il veut faire passer dans l'ame du spectateur, c'est le même sentiment qui remplit la sienne. Il se confie à la vertu de la beauté; il la fortifie de toute la puissance, de tout le charme de l'idéal : c'est à elle ensuite de faire son œuvre; l'artiste a fait la sienne, quand il a procuré à quelques ames d'élite ou répandu dans la foule le sentiment exquis de la beauté. Ce sentiment pur et désintéressé est un noble allié du sentiment moral et du sentiment religieux; il les réveille, les entretient, les développe, mais il n'est pas eux : c'est un sentiment distinct et spécial. De même l'art fondé sur ce sentiment, qui s'en inspire et qui le répand, est à son tour un pouvoir indépendant : il ne relève que de lui-même, il s'associe naturellement à tout ce qui agrandit l'ame, comme il le fait lui-même; mais il n'est pas plus au service de la morale et de la religion que la religion et la morale ne sont au service de la politique.

La religion aussi est sa fin à elle-même; elle n'est la servante d'aucun maître. L'homme doit être vertueux par ce motif seul que la vertu est sa loi; c'est dans cette indépendance qu'est la grandeur et la dignité de la morale. L'homme doit rapporter à Dieu ses actions et ses pensées, parce que Dieu est son principe; là est la sainteté de la religion. La perfection morale n'a d'autre fin que de perfectionner l'ame, et la fin de la religion n'est pas en ce monde. Y a-t-il quelque chose de plus contradictoire que d'élever l'ame vers le ciel, et en même temps de la rabaisser vers la terre? C'est, sous une autre forme, la doctrine de l'intérêt et de l'utile. Non, le bien, le saint, le beau, ne servent à rien qu'à eux-mêmes. Il faut comprendre et aimer la morale pour la morale, la religion pour la religion, l'art pour l'art.

Mais l'art, la religion, la morale, sont utiles à la société; je le sais, mais à quelle condition? Qu'ils n'y songent même pas. C'est le culte indépendant et désintéressé de la beauté, de la vertu, de la sainteté, qui seul profite à la société, parce que seul il élève les ames, nourrit et propage ces dispositions généreuses qui font à leur tour la puissance des états.

Renfermons bien notre pensée dans ses justes limites. En revendiquant l'indépendance, la dignité propre et la fin particulière de l'art, nous n'entendons pas le séparer de la religion, de la morale, de la patrie. L'art puise ses inspirations à ces sources profondes, comme à la source toujours ouverte de la nature; mais il n'en est pas moins vrai que l'art, l'état, la religion, sont des puissances qui ont chacune leur monde à part et leurs effets propres : elles se prêtent un concours mutuel, elles ne doivent point se mettre au service l'une de l'autre.

Dès que l'une d'elles s'écarte de sa fin, elle s'égare et se dégrade. L'art se met-il aveuglément aux ordres de la religion et de la patrie? pour vouloir leur être utile, il ne leur sert plus à rien. En perdant sa liberté, il perd son charme et son empire.

On cite sans cesse la Grèce antique et l'Italie moderne comme des exemples triomphans de ce que peut l'alliance de l'art, de la religion et de l'état. Rien de plus vrai, s'il s'agit de leur union; rien de plus faux, s'il s'agit de la servitude de l'art. L'art en Grèce a été si peu esclave de la religion, qu'il en a peu à peu modifié les symboles, et, jusqu'à un certain point, l'esprit même, par ses libres représentations. Il y a loin des divinités que la Grèce reçut de l'Égypte à celles dont elle a laissé des exemplaires immortels. Ces artistes et ces poètes primitifs, qu'on appelle Homère et Dédale, sont-ils étrangers à ce changement? Et dans la plus belle époque de l'art, Eschyle et Phidias ne portèrent-ils pas une grande liberté dans les scènes religieuses qu'ils exposaient aux regards des peuples, soit au théâtre, soit au front des temples? En Italie, comme en Grèce, comme partout, l'art est d'abord entre les mains des sacerdoces et des gouvernemens; mais, à mesure qu'il grandit et se développe, il conquiert de plus en plus sa liberté. On parle de la foi qui alors animait les artistes et vivifiait leurs œuvres : cela est vrai du temps de Giotto et de Cimabuë; mais dès le XVe siècle, en Italie, j'aperçois surtout la foi de l'art en lui-même et le culte de la beauté. Raphaël, dit-on, allait passer cardinal (1); oui, mais sans quitter la Fornarina, et en peignant toujours la Galatée.

Encore une fois, n'exagérons rien; distinguons, ne séparons pas; unissons l'art, la religion, la patrie; mais que leur union ne nuise pas à la liberté de chacune d'elles. Pénétrons-nous bien de cette pensée que l'art est aussi à lui-même une sorte de religion. Dieu se manifeste à nous par l'idée du vrai, par l'idée du bien, par l'idée du beau. Ces trois idées sont égales entre elles et filles légitimes du même père. Chacune d'elles mène à Dieu, parce qu'elle en vient. La vraie beauté est la beauté idéale, et la beauté idéale est un reflet de l'infini; l'infini est le dernier principe du beau, comme du vrai, comme du bien. Ainsi, même indépendamment de toute alliance officielle avec la religion et la morale, l'art est par lui-même essentiellement moral et religieux, car à moins de manquer à sa propre loi, à son propre génie, il exprime partout dans ses œuvres la beauté éternelle. Enchaîné de toutes parts à la matière par d'inflexibles liens, travaillant sur une pierre inanimée,

(1) Vasari, *Vie de Raphaël.*

sur des sons incertains et fugitifs, sur des paroles d'une signification bornée et finie, l'art leur communique, avec la forme la plus précise, qui s'adresse à tel ou tel sens, un caractère mystérieux qui, s'adressant à l'imagination et à l'ame, les arrache à la réalité et les emporte doucement ou violemment dans des régions inconnues. Toute œuvre d'art, quelle que soit sa forme, petite ou grande, figurée, chantée ou parlée; toute œuvre d'art, vraiment belle ou sublime, jette l'ame dans une rêverie gracieuse ou sévère, qui l'élève vers l'infini. L'infini, c'est là le terme commun où l'ame aspire, sur les ailes de l'imagination comme de la raison, par le chemin du sublime et du beau, comme par celui du vrai et du bien. L'émotion que produit le beau tourne l'ame de ce côté; c'est cette émotion bienfaisante que l'art procure à l'humanité.

L'objet de l'art est donc de produire des œuvres qui, comme celles de la nature, ou même à un plus haut degré encore, aient le charme de l'infini; mais comment et par quel prestige tirer l'infini du fini? C'est là la difficulté de l'art, mais c'est aussi sa gloire. Qui nous porte vers l'infini dans la beauté naturelle? Le côté idéal de cette beauté. L'idéal, voilà l'échelle mystérieuse qui fait monter l'ame du fini à l'infini. Il faut donc que l'artiste s'attache à représenter l'idéal. Tout a son idéal. Le premier soin de l'artiste sera donc, quoi qu'il fasse, de pénétrer d'abord l'idéal caché de son sujet, car ce sujet en a un, pour le rendre ensuite plus ou moins frappant aux sens et à l'ame, selon les conditions que lui imposent les matériaux mêmes qu'il emploie, la pierre, la couleur, le son, la parole.

Ainsi exprimer l'idéal et l'infini d'une manière ou d'une autre, telle est la loi de l'art, et tous les arts ne sont tels que par leur rapport au sentiment du beau et de l'infini, qu'ils éveillent dans l'ame, à l'aide de cette qualité suprême de toute œuvre d'art qu'on appelle l'expression.

L'expression est essentiellement idéale. Ce que l'expression tente de faire sentir, ce n'est pas ce que l'œil peut voir, la main toucher, l'oreille entendre, c'est évidemment quelque chose d'invisible et d'impalpable.

Le problème de l'art est d'arriver jusqu'à l'ame par le corps. L'art offre aux sens des formes, des couleurs, des sons, des paroles arrangées de telle sorte qu'elles excitent dans l'ame, cachée derrière les sens, l'émotion ineffable de la beauté.

L'expression s'adresse à l'ame, comme la forme s'adresse aux sens. La forme est l'obstacle à l'expression, et en même temps elle en est le moyen impérieux, inflexible, unique. C'est donc en travaillant sur la forme, en la pliant à son service, à force de soin, de patience et de génie, que l'art parvient à convertir l'obstacle en moyen.

Par leur objet, tous les arts sont égaux; tous ne sont arts que parce qu'ils expriment l'invisible. On ne peut trop le répéter, l'expression est la qualité constitutive de l'art. La chose à exprimer est toujours la même : c'est l'idée, c'est l'esprit, c'est l'ame, c'est l'invisible, c'est l'infini; mais comme il s'agit d'exprimer cette seule et même chose en s'adressant aux sens qui sont divers, la différence des sens divise l'art en des arts différens.

Nous l'avons vu : des cinq sens qui ont été donnés à l'homme, trois, le goût, l'odorat et le toucher, sont incapables de faire naître en nous le sentiment de la beauté. Joints aux deux autres, ils peuvent contribuer à étendre ce sentiment, mais seuls et par eux-mêmes ils ne peuvent le produire. Le goût juge de l'agréable et non du beau. Nul sens ne s'allie moins à l'ame et n'est plus au service du corps; il flatte, il sert le plus grossier de tous les maîtres, l'estomac. Si l'odorat semble quelquefois participer au sentiment du beau, c'est que l'odeur s'exhale d'un objet qui est déjà beau par lui-même, et qui est beau par un autre endroit. Ainsi la rose est belle par ses contours gracieux, par l'éclat varié de ses couleurs; son odeur est agréable, elle n'est pas belle. Enfin, ce n'est pas le toucher seul qui juge de la régularité des formes, c'est le toucher éclairé par la vue.

Il ne reste donc que deux sens auxquels tout le monde reconnaît le privilége d'exciter en nous l'idée et le sentiment du beau. Ils semblent plus particulièrement au service de l'ame. Les sensations qu'ils donnent ont quelque chose de plus pur, de plus intellectuel. Ils sont moins indispensables à la conservation matérielle de l'individu. Ils contribuent à l'embellissement plutôt qu'au soutien de la vie. Ils nous procurent des plaisirs où notre personne semble moins intéressée et s'oublie davantage. C'est donc à la vue et à l'ouïe que l'art doit s'adresser et qu'il s'adresse pour pénétrer jusqu'à l'ame. De là la division des arts en deux grandes classes, arts de l'ouïe, arts de la vue : d'un côté, la musique et la poésie; de l'autre, la peinture avec la gravure, la sculpture, l'architecture, l'art des jardins.

On s'étonnera peut-être de ne pas nous voir ranger parmi les arts ni l'éloquence, ni l'histoire, ni la philosophie.

Les arts s'appellent les beaux-arts, parce que leur seul objet est de produire l'émotion du beau sans aucun regard à l'utilité ni du spectateur ni de l'artiste. Ils s'appellent encore les arts libéraux, parce qu'ils n'acceptent la tyrannie d'aucun but étranger : leur dignité est dans leur liberté. De là le sens et l'origine de ces expressions de l'antiquité, *artes liberales*, *artes ingenuæ*. Il y a des arts sans noblesse,

ceux dont le but est l'utilité pratique et matérielle; on les nomme des métiers. Tel est celui du poêlier, du maçon. L'art véritable s'y peut joindre, y briller même, mais dans les accessoires et dans les détails, non dans le principal.

L'éloquence, l'histoire, la philosophie, sont assurément de hauts emplois de l'intelligence; elles ont leur dignité, leur éminence que rien ne surpasse, mais, à proprement parler, ce ne sont pas des arts.

L'éloquence ne se propose pas de faire naître dans l'ame des auditeurs le sentiment désintéressé de la beauté. Elle peut produire aussi cet effet, mais sans l'avoir cherché. Sa fin directe, celle qu'elle ne peut subordonner à aucune autre, c'est de convaincre, c'est de persuader. L'éloquence a un client qu'elle doit avant tout sauver ou faire triompher. Que ce client soit un homme, un peuple, une idée, peu importe. Heureux l'orateur s'il fait dire : Cela est bien beau ! noble hommage rendu à son talent; malheureux s'il ne fait dire que cela, car il a manqué son but. Les deux grands types de l'éloquence politique et religieuse, Démosthènes dans l'antiquité, Bossuet chez les modernes, ne pensent qu'à l'intérêt de la cause confiée à leur génie, la cause sacrée de la patrie et celle de la religion, tandis qu'au fond Phidias et Raphaël travaillent à faire de belles choses. Hâtons-nous aussi de le dire, les noms de Démosthènes et de Bossuet nous le commandent : la vraie éloquence, bien différente en cela de la rhétorique, dédaigne certains moyens de succès; elle ne demande pas mieux que de plaire, mais sans aucun sacrifice indigne d'elle; tout ornement étranger, toute ombre de flatterie la dégrade. Son caractère propre est la simplicité, le sérieux; je ne veux pas dire le sérieux affecté, la gravité composée et fardée, la pire de toutes les impostures, j'entends le sérieux vrai qui part d'une conviction sincère et profonde. C'est ainsi que Socrate comprenait la vraie éloquence (1).

Il en faut dire autant de l'histoire et de la philosophie. Le philosophe parle et écrit. Puisse-t-il donc, comme l'orateur, trouver des accens qui fassent entrer la vérité dans l'ame, des couleurs et des formes qui la fassent briller évidente et manifeste aux yeux de l'intelligence ! Ce serait soi-même trahir sa cause que de négliger les moyens qui la peuvent servir; mais l'art le plus profond n'est ici qu'un moyen : le but de la philosophie est ailleurs, d'où il suit que la philosophie n'est pas un art. Sans doute Platon est un grand artiste; il est l'égal de Sophocle et de Phidias, comme Pascal est quelquefois le rival de Démosthènes

(1) Voyez le *Gorgias* avec l'*Argument*, tome III de notre traduction de Platon.

et de Bossuet (1); mais tous deux auraient rougi, s'ils eussent surpris au fond de leur ame un autre dessein, un autre but que le service de la vérité et de la vertu.

L'histoire ne raconte pas pour raconter, elle ne peint pas pour peindre; elle raconte et elle peint le passé pour qu'il soit la leçon vivante de l'avenir. Elle se propose d'instruire les générations nouvelles par l'expérience de celles qui les ont devancées, en mettant sous leurs yeux le tableau fidèle de grands et importans évènemens avec leurs causes et leurs effets, avec les desseins généraux et les passions particulières, avec les fautes, les vertus, les crimes qui se trouvent mêlés ensemble dans les choses humaines. Elle enseigne l'excellence de la prudence, du courage, des grandes pensées profondément méditées, constamment suivies, exécutées avec modération et avec force. Elle fait paraître la vanité des prétentions immodérées, la puissance de la sagesse et de la vertu, l'impuissance de la folie et du crime. Elle est une école de morale et de politique. Thucydide, Polybe et Tacite prétendent à tout autre chose qu'à procurer des émotions nouvelles à une curiosité oisive ou à une imagination blasée; ils veulent sans doute intéresser et attacher, mais pour mieux instruire; ils se portent ouvertement pour les maîtres des hommes d'état et les précepteurs du genre humain.

Le seul objet de l'art est le beau. L'art s'abandonne lui-même dès qu'il s'en écarte. Il est souvent contraint de faire des concessions aux circonstances, aux conditions extérieures qui lui sont imposées; mais il faut toujours qu'il retienne une juste liberté. L'architecture et l'art des jardins sont les moins libres des arts libéraux; ils ont à subir des gênes inévitables; c'est au génie de l'artiste à dominer ces gênes et même à en tirer d'heureux effets, ainsi que le poète fait tourner l'esclavage du mètre et de la rime en une source de beautés inattendues. Une extrême liberté peut porter l'art au caprice qui le dégrade, comme aussi de trop lourdes chaînes l'écrasent. C'est tuer l'architecture que de la soumettre à la commodité, au *comfort*. L'architecte est-il obligé de subordonner la coupe générale et les proportions de son édifice à telle ou telle fin particulière qui lui est prescrite? il se réfugie dans les détails, dans les frontons, dans les frises, dans toutes les parties qui n'ont pas l'utile pour objet spécial, et là il redevient vraiment artiste. La sculpture et la peinture, surtout la musique et la poésie, sont plus libres

(1) Il y a telle *Provinciale* qui, pour la véhémence et la vigueur, ne peut être comparée qu'aux *Philippiques*, et le fragment sur l'*infini* a la grandeur et la magnificence de Bossuet. Voyez notre écrit *Des Pensées de Pascal*, seconde édition, p. 276.

que l'architecture et l'art des jardins. On peut aussi leur donner des entraves, mais elles s'en dégagent plus aisément : à ce titre ce sont les plus libéraux de tous les arts.

Semblables par leur but commun, tous les arts diffèrent par les effets particuliers qu'ils produisent, et par les procédés qu'ils emploient. Ils ne gagnent rien à échanger leurs moyens, et à confondre les limites qui les séparent. Je m'incline devant l'autorité de l'antiquité; mais, peut-être faute d'habitude et par un reste de préjugé, j'ai de la peine à me représenter avec plaisir des statues composées de plusieurs métaux, surtout des statues peintes (1). Sans prétendre que la sculpture n'ait pas jusqu'à un certain point son coloris, celui d'une matière parfaitement pure, celui surtout que la main du temps lui imprime, malgré toutes les séductions d'un grand talent contemporain (2), je goûte peu, je l'avoue, cet artifice qui s'efforce de donner au marbre la *morbidezza* de la peinture. La sculpture est une muse austère; elle a ses graces à elle, mais qui ne sont celles d'aucun autre art. La vie de la couleur lui doit demeurer étrangère : il ne resterait plus qu'à vouloir lui communiquer le mouvement de la poésie et le vague de la musique! Et celle-ci que gagnera-t-elle à viser au pittoresque, quand son domaine propre est le pathétique? Donnez au plus savant symphoniste une tempête à rendre. Rien de plus facile à imiter que le sifflement des vents et le bruit du tonnerre; mais par quelles combinaisons d'harmonie fera-t-il paraître aux yeux la lueur des éclairs déchirant tout à coup le voile de la nuit, et ce qu'il y a de plus formidable dans la tempête, le mouvement des flots qui tantôt s'élèvent comme une montagne, tantôt s'abaissent et semblent se précipiter dans des abîmes sans fond? Si l'auditeur n'est pas averti du sujet, il ne le soupçonnera jamais, et je défie qu'il distingue une tempête d'une bataille. En dépit de la science et du génie, des sons ne peuvent peindre des formes. La musique bien conseillée se gardera de lutter contre l'impossible; elle renoncera à figurer en détail le soulèvement et la chute des vagues et d'autres phénomènes semblables; mais elle fera mieux : avec des sons, elle fera passer dans notre ame les sentimens qui se succèdent en nous pendant les scènes diverses de la tempête. C'est ainsi qu'Haydn deviendra le rival, le vainqueur même du peintre (3), parce qu'il a été donné à la musi-

(1) Voyez le *Jupiter Olympien* de M. Quatremère de Quincy.

(2) Allusion à la *Madeleine* de Canova.

(3) Voyez *la Tempête* d'Haydn, parmi les œuvres de piano de ce maître.

que de remuer et d'ébranler l'ame plus profondément encore que la peinture.

Depuis le *Laocoon* de Lessing, il n'est plus permis de répéter, sans de grandes réserves, l'axiome fameux : *sicut pictura poesis*, ou du moins il est bien certain que la peinture ne peut pas tout ce que peut la poésie. Tout le monde admire le portrait de la Renommée tracé par Virgile; mais qu'un peintre s'avise de réaliser cette figure symbolique, qu'il nous représente un monstre énorme avec cent yeux, cent bouches et cent oreilles, qui des pieds touche la terre et cache sa tête dans les cieux : l'effet d'une pareille figure pourra bien être ridicule.

Ainsi les arts ont un but commun et des moyens radicalement différens. De là les règles générales communes à tous, et les règles particulières à chacun d'eux. Je n'ai ni le temps ni le droit d'entrer à cet égard dans aucun détail. Je me borne à rappeler que la grande loi est l'expression. Toute œuvre d'art qui n'exprime pas une idée ne signifie rien; il faut qu'en s'adressant à tel ou tel sens, elle pénètre jusqu'à l'esprit, jusqu'à l'ame, et y porte une pensée, un sentiment capable de la toucher ou de l'élever. De cette règle fondamentale dérivent toutes les autres, par exemple, celle que l'on recommande sans cesse et avec tant de raison, la composition : c'est là que s'applique particulièrement le précepte de l'unité et de la variété; mais, en disant cela, on n'a rien dit tant qu'on n'a pas déterminé la nature de l'unité dont on veut parler. La vraie unité, c'est l'unité d'expression, et la variété n'est faite que pour répandre et faire luire sur l'œuvre entière l'idée ou le sentiment unique qu'elle doit exprimer. Il est inutile de faire remarquer qu'entre la composition ainsi entendue et ce qu'on nomme souvent ainsi, comme la symétrie et l'arrangement des parties suivant des règles artificielles, il y a un abîme. La vraie composition n'est autre chose que le moyen le plus puissant d'expression.

L'expression ne fournit pas seulement les règles générales des arts, elle donne encore le principe qui permet de les classer, de les coordonner entre eux.

En effet, toute classification suppose un principe qui serve de mesure commune.

On a cherché un tel principe dans le plaisir, et le premier des arts a paru celui qui donne les jouissances les plus vives; mais nous avons prouvé que l'objet de l'art n'est pas le plaisir : le plus ou moins de plaisir qu'un art procure ne peut donc être la vraie mesure de sa valeur.

Cette mesure n'est autre que l'expression. L'expression étant le but

suprême, l'art qui s'en rapproche le plus est le premier de tous les arts.

Tous les arts vrais sont expressifs, mais ils le sont diversement. Prenez la musique; c'est l'art sans contredit le plus pénétrant, le plus profond, le plus intime. Il y a physiquement et moralement entre un son et l'ame un rapport merveilleux. Il semble que l'ame est un écho où le son prend une puissance nouvelle. On raconte de la musique ancienne des choses extraordinaires, qu'il n'est pas difficile d'admettre en voyant les effets de notre musique sur nous-mêmes, qui ne sommes point aussi sensibles au beau que les anciens. Et il ne faut pas croire que la grandeur des effets suppose ici des moyens très compliqués. Non, moins la musique fait de bruit, et plus elle touche. Donnez quelques notes à Pergolèse, donnez-lui surtout quelques voix pures et suaves, et il vous ravit jusqu'au ciel, il vous emporte dans les espaces de l'infini, il vous plonge dans d'ineffables rêveries. Le pouvoir propre de la musique est d'ouvrir à l'imagination une carrière sans limites, de se prêter avec une souplesse étonnante à toutes les dispositions de chacun, d'irriter ou de bercer, aux sons de la plus simple mélodie, nos sentimens accoutumés, nos affections favorites. Sous ce rapport, la musique est un art sans rival; elle n'est pourtant pas le premier des arts.

La musique paie la rançon du pouvoir immense qui lui a été donné; elle éveille plus que tout autre le sentiment de l'infini, parce qu'elle est vague, obscure, indéterminée dans ses effets. Elle est juste l'art opposé à la sculpture, qui porte moins vers l'infini parce que tout en elle est arrêté avec la dernière précision. Telle est la force et en même temps la faiblesse de la musique : elle exprime tout, et elle n'exprime rien en particulier. La sculpture, au contraire, ne fait guère rêver, car elle représente nettement telle chose et non pas telle autre. La musique ne peint pas, elle touche; elle met en mouvement l'imagination, non celle qui reproduit des images, mais celle qui fait battre le cœur, car il est absurde de borner l'imagination à l'empire des images. Le cœur une fois ému ébranle tout le reste : c'est ainsi que la musique peut indirectement et jusqu'à un certain point susciter des images et des idées; mais sa puissance directe et naturelle n'est ni sur l'imagination représentative, ni sur l'intelligence : elle est sur le cœur; c'est un assez bel avantage.

Le domaine de la musique est le sentiment, mais là même son pouvoir est plus profond qu'étendu, et si elle exprime certains sentimens avec une force incomparable, elle n'en exprime qu'un très petit nombre.

Par voie d'association, elle peut les réveiller tous; mais directement elle n'en produit guère que deux, les plus simples, les plus élémentaires, la tristesse et la joie, avec leurs mille nuances. Demandez à la musique d'exprimer l'héroïsme, la résolution vertueuse, et bien d'autres sentimens où interviennent assez peu la tristesse et la joie: elle en est aussi incapable que de peindre un lac ou une montagne. Elle s'y prend comme elle peut : elle emploie le large, le rapide, le fort, le doux, etc.; mais c'est à l'imagination à faire le reste, et l'imagination ne fait que ce qui lui plaît. Sous la même mesure, celui-ci met une montagne, et celui-là l'Océan; le guerrier y puise des inspirations héroïques, le solitaire des inspirations religieuses. Sans doute, les paroles déterminent l'expression musicale, mais le mérite alors est à la parole, non à la musique, et quelquefois la parole imprime à la musique une précision qui la tue et lui ôte ses effets propres, le vague, l'obscurité, la monotonie, mais aussi l'ampleur et la profondeur, j'allais presque dire l'infinitude. Je n'admets nullement cette fameuse définition du chant,—une déclamation notée. Une simple déclamation bien accentuée est assurément préférable à des accompagnemens étourdissans; mais il faut laisser à la musique son caractère, et ne lui enlever ni ses défauts ni ses avantages. Il ne faut pas surtout la détourner de son objet, et lui demander ce qu'elle ne saurait donner. Elle n'est pas faite pour exprimer des sentimens compliqués et factices, ou terrestres et vulgaires. Son charme singulier est d'élever l'ame vers l'infini. Elle s'allie donc naturellement à la religion, surtout à cette religion de l'infini qui est en même temps la religion du cœur; elle excelle à transporter aux pieds de l'éternelle miséricorde l'ame tremblante sur les ailes du repentir, de l'espérance et de l'amour. Heureux ceux qui à Rome, au Vatican, dans les solennités du culte catholique, ont entendu les mélodies de Léo, de Durante, de Pergolèse, sur le vieux texte consacré! Ils ont un moment entrevu le ciel, et leur ame a pu y monter, sans distinction de rang, de pays, de croyance même, par les degrés qu'elle choisit elle-même, par ces degrés invisibles et mystérieux, composés et tissus, pour ainsi dire, de tous les sentimens simples, naturels, universels, qui, sur tous les points de la terre, tirent du sein de la créature humaine un soupir vers un autre monde (1)!

(1) Je n'ai pas eu le bonheur d'entendre moi-même la musique religieuse du Vatican. Je laisserai donc parler un juge compétent, M. Quatremère de Quincy,

Entre la sculpture et la musique, ces deux extrêmes opposés, est la peinture, presque aussi précise que l'une, presque aussi touchante que l'autre. Comme la sculpture, elle marque les formes visibles des objets, en y ajoutant la vie; comme la musique, elle exprime les sentimens les plus profonds de l'ame, et elle les exprime tous. Dites-moi quel est le sentiment qui ne soit pas sur la palette du peintre? Il a la nature entière à sa disposition, le monde physique et le monde moral, un cimetière, un paysage, un coucher de soleil, l'océan, les grandes scènes de la vie civile et religieuse, tous les êtres de la création, par-dessus tout le visage de l'homme, et son regard, ce vivant miroir de ce qui se passe dans l'ame. Plus pathétique que la sculpture, plus claire que la musique, la peinture s'élève, selon moi, au-dessus de toutes les deux, parce qu'elle exprime davantage la beauté sous toutes ses formes, l'ame humaine dans la richesse et la variété de ses sentimens.

Mais l'art par excellence, celui qui surpasse tous les autres parce qu'il est incomparablement le plus expressif, c'est la poésie.

Considérations morales sur la destination des ouvrages de l'art, Paris, 1815, page 98.

« Qu'on se rappelle ces chants si simples et si touchans qui terminent à Rome les solennités funèbres de ces trois jours que l'église destine particulièrement à l'expression de son deuil dans la dernière des semaines de la pénitence. C'est dans cette nef, où le génie de Michel-Ange a embrassé la durée des siècles, depuis les merveilles de la création jusqu'au dernier jugement, qui doit en détruire les œuvres, que se célèbrent, en présence du pontife romain, ces cérémonies nocturnes dont les rites, les symboles, les plaintives liturgies, semblent être autant de figures du mystère de douleur auxquels elles sont consacrées. La lumière décroissant par degrés, à chaque révolution de chaque prière, vous diriez qu'un voile funèbre s'étend peu à peu sous ces voûtes religieuses. Bientôt la lueur douteuse de la dernière lampe ne vous permet plus d'apercevoir dans le lointain que le Christ, au milieu des nuages, prononçant ses jugemens, et quelques anges exécuteurs de ses arrêts. Alors, du fond d'une tribune interdite aux regards profanes se fait entendre le psaume du roi pénitent, auquel trois des plus grands maîtres de l'art ont ajouté les modulations d'un chant simple et pathétique. Aucun instrument ne se mêle à ces accords. De simples concerts de voix exécutent cette musique; mais ces voix semblent être celles des anges, et leur impression a pénétré jusqu'au fond de l'ame. »

Nous avons cité ce beau morceau, et nous aurions pu en citer beaucoup d'autres, encore supérieurs à celui-là, d'un homme aujourd'hui oublié et presque toujours méconnu, mais que la postérité mettra à sa place. Indiquons du moins les dernières pages du même écrit sur la nécessité de laisser les ouvrages d'art dans le lieu pour lequel ils ont été faits, par exemple, le portrait de Mlle de La Vallière en Madeleine aux Carmélites, au lieu de le transporter et de l'exposer dans les appartemens de Versailles, « le seul lieu du monde, dit éloquemment M. Quatremère, qui ne devait jamais le revoir. »

La parole est l'instrument de la poésie; la poésie la façonne à son usage et l'idéalise pour lui faire exprimer la beauté idéale; elle lui donne le charme et la puissance de la mesure; elle en fait quelque chose d'intermédiaire entre la voix ordinaire et la musique, quelque chose à la fois de matériel et d'immatériel, de fini, de clair et de précis, comme les contours et les formes les plus arrêtées, de vivant et d'animé comme la couleur, de pathétique et d'infini comme le son. Le mot naturel en lui-même, surtout le mot choisi et transfiguré par la poésie, est le symbole le plus énergique et le plus universel. Armée de ce talisman, qu'elle a fait pour elle, la poésie réfléchit toutes les images du monde sensible, comme la sculpture et la peinture; elle réfléchit le sentiment comme la peinture et la musique, avec toutes ses variétés que la musique n'atteint pas, et dans leur succession rapide que ne peut suivre la peinture, à jamais arrêtée et immobile comme la sculpture; et elle n'exprime pas seulement tout cela, elle exprime ce qui est à peu près inaccessible à tout autre art, je veux dire la pensée entièrement séparée des sens, la pensée qui n'a pas de forme, la pensée qui n'a pas de couleur, la pensée qui ne laisse échapper aucun son, qui ne se manifeste dans aucun regard, la pensée dans son vol le plus sublime, dans son abstraction la plus raffinée!

Songez-y. Quel monde d'images, de sentimens, de pensées à la fois distinctes et confuses, suscite en vous ce seul mot : la patrie! et cet autre mot, bref et immense : Dieu! Quoi de plus clair, et tout ensemble de plus profond et de plus vaste!

Dites à l'architecte, au sculpteur, au peintre, au musicien même, d'évoquer ainsi d'un seul coup toutes les puissances de la nature et de l'ame. Ils ne le peuvent, et par-là ils reconnaissent la supériorité de la parole et de la poésie.

Ils la proclament eux-mêmes, car ils prennent la poésie pour leur propre mesure; ils estiment et ils demandent qu'on estime leurs œuvres à proportion qu'elles se rapprochent davantage de l'idéal poétique. Et le genre humain fait comme les artistes. Quelle poésie! s'écrie-t-on à la vue d'un beau tableau, d'une noble mélodie, d'une statue vivante et expressive. Ce n'est pas là une comparaison arbitraire; c'est un jugement naturel qui fait de la poésie le type de la perfection de tous les arts, l'art qui comprend tous les autres, auquel tous aspirent, auquel nul ne peut atteindre.

Quand les autres arts veulent imiter les œuvres de la poésie, la plupart du temps ils s'égarent, ils perdent leur propre génie, sans dérober celui de la poésie. Mais la poésie bâtit à son gré des palais

et des temples, comme l'architecture; elle les fait simples ou magnifiques; tous les ordres lui obéissent ainsi que tous les systèmes; les différens âges de l'art lui sont égaux; elle reproduit, s'il lui plaît, le classique ou le gothique, le beau ou le sublime, le mesuré ou l'infini. Lessing a pu comparer avec la justesse la plus exquise Homère au plus parfait sculpteur, tant les formes que ce ciseau merveilleux donne à tous les êtres sont déterminées avec netteté! Et quel peintre aussi qu'Homère! et, dans un genre différent, le Dante! La musique seule a quelque chose de plus pénétrant que la poésie, mais elle est vague, elle est bornée, elle est fugitive. Outre sa netteté, sa variété, sa durée, la poésie a aussi les plus pathétiques accens. Rappelez-vous les paroles que Priam laisse tomber aux pieds d'Achille en lui redemandant le cadavre de son fils, plus d'un vers de Virgile, des scènes entières du *Cid* et de *Polyeucte*, la prière d'Esther agenouillée devant Dieu, les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*. Dans le chant célèbre de Pergolèse, *Stabat Mater dolorosa*, on peut demander ce qui émeut le plus de la musique ou des paroles. Le *Dies iræ, dies illa*, récité seulement, est déjà de l'effet le plus terrible. Dans ces paroles formidables, tous les coups portent pour ainsi dire; chaque mot renferme un sentiment distinct, une idée à la fois profonde et déterminée. L'intelligence avance à chaque pas, et le cœur s'élance à sa suite. La parole humaine, idéalisée par la poésie, a la profondeur et l'éclat de la note musicale, mais elle est lumineuse autant que pathétique; elle parle à l'esprit comme au cœur; elle est en cela inimitable et inaccessible, qu'elle réunit en elle tous les extrêmes et tous les contraires dans une harmonie qui redouble leur effet réciproque, et où tour à tour comparaissent et se développent toutes les images, tous les sentimens, toutes les idées, toutes les facultés humaines, tous les replis de l'ame, toutes les faces des choses, tous les mondes réels et tous les mondes intelligibles!

Arrêtons-nous. Gardons-nous de franchir le seuil de la métaphysique, et d'entrer dans des considérations particulières où de suffisantes études ne nous accompagneraient pas. C'est assez pour nous d'avoir posé les principes et tracé un cadre général. Il appartient à d'autres de remplir ce cadre par des travaux approfondis, d'éprouver ces principes en les appliquant. La science de la beauté vaut bien la peine que de nobles esprits y consacrent leurs veilles et s'efforcent d'y attacher leur nom.

V. Cousin.

L'ALPUXARRA.

DERNIÈRE PARTIE.[1]

III.

J'avais fait, à Almérie, la connaissance d'un compatriote, M. T... de Grenoble; compromis dans la conspiration de Paul Didier, il avait depuis lors quitté la France. Après avoir erré quelques années en Suisse et ailleurs, il avait fixé ses pénates en Espagne, où il exploitait plusieurs établissemens métallurgiques. Précisément alors ses affaires l'appelaient dans l'Alpuxarra; il fut décidé que nous ferions le voyage ensemble. C'était une bonne fortune pour moi, qui trouvais en M. T... un guide instruit et profondément versé dans la connaissance des lieux que je voulais visiter. J'avais licencié, en arrivant à Almérie, mes deux carabiniers; le *mozo* fripon s'était licencié lui-même, à ma grande satisfaction. Je me pourvus d'un autre écuyer, et dus me contenter cette fois pour escorte d'un seul piéton armé d'une escopette; il est vrai que l'arsenal de mon nouveau compagnon de voyage était aussi bien fourni que le mien : il avait comme moi dans ses fontes des argumens péremptoires, et son fusil de chasse à deux coups figurait avec avantage à côté de mon tromblon.

Almérie a quatre portes : la porte du Secours, la porte du Soleil, celles de la Mer et de Purchena; nous sortîmes par la dernière, et prîmes la direction du nord. Le chemin, qui est d'abord assez bon, forme la tête d'une route

(1) Voyez la première partie dans la livraison du 1er août.

militaire ouverte par les Français et abandonnée après eux; non-seulement l'Espagnol ne fonde rien, mais il n'a pas même l'esprit de conservation : dans ses mains tout se dégrade, tout périt. De ce côté de la ville, le paysage est aride, l'horizon borné; des collines pierreuses et grisâtres courent tristement des deux côtés; entre elles coule, à travers les lauriers-roses, le fleuve d'Almérie, torrent capricieux qui, selon la saison, laisse à sec son large lit, ou renverse tout sur son passage. Après quelques milles, on passe le pont des Palmes, ainsi nommé à cause du grand nombre de palmiers qui croissent à l'entour. Je n'en avais jamais tant vu. Ce qu'on remarque avec moins de plaisir, ce sont de nombreux *milagros;* on appelle ainsi des croix de bois plantées à la place où quelque meurtre a été commis. Ces sinistres jalons évoquent des images peu pastorales sur les pas du voyageur, et l'invitent à la prudence.

Tout ce pays est plus que suspect; des histoires de voleurs en défraient seules la chronique. Mon compagnon de voyage en savait quelque chose, et par expérience; il avait été plusieurs fois attaqué sur la route même que nous suivions, et quinze jours s'étaient passés à peine depuis sa dernière aventure. Parmi les brigands qui cette fois l'avaient assailli se trouvait son domestique. Peu de temps auparavant, quatre assassins l'avaient salué, en plein jour, presque au même endroit, d'une volée de coups de fusil; mais ceux-là n'en voulaient pas à sa bourse, et ne songeaient qu'à satisfaire une inimitié commerciale irritée encore par sa qualité d'étranger, qui, au-delà des Pyrénées, est un titre de réprobation. M. T... s'était toujours tiré d'affaire avec un rare bonheur, mais sa sœur avait été moins heureuse que lui : attaquée elle-même et blessée grièvement par ces sauvages, elle était morte des suites de ses blessures. De tels antécédens étaient bien faits pour inspirer quelques alarmes, et on n'affronte pas des dangers si certains sans une passion bien décidée pour les voyages. A cette époque d'ailleurs, un *faccioso* nommé Arraès exploitait l'Alpuxarra au nom du droit salique de don Carlos, qui ne s'en doutait guère. Cette rencontre entrait donc en ligne de compte dans les chances du voyage. Et qu'avions-nous pour faire face à tant d'ennemis? Notre unique fantassin. Il est vrai que notre escorte compta bientôt un homme de plus : le hasard nous fit rencontrer un second fantassin connu du premier, armé comme lui de l'escopette classique, et qui consentit, sur notre demande, à faire route avec nous. Renforcés d'autant, nous poursuivîmes notre marche avec plus de sécurité et prêts à tout évènement.

Laissant à droite Viator et Pechina, deux villages insignifians de la juridiction d'Almérie, nous traversâmes Huercal, gros bourg noyé dans la verdure, et bientôt, quittant la grande route qui s'en va serpenter sur les montagnes, nous descendîmes dans le lit du fleuve pour y marcher durant quatre mortelles heures. La végétation des deux berges est assez belle, mais le milieu est d'une aridité désespérante; les lauriers-roses font trop vite place aux cailloux, et pas un arbre, pas un misérable buisson ne s'élève pour modérer les ardeurs du soleil. Il était midi, un air immobile et chaud pesait

sur nous comme un manteau de plomb. Nous ne traversions ni hameaux ni villages, mais nous en apercevions quelques-uns sur les hauteurs. A droite est le village de Rioja, où finit la sierra d'Alhamilla, qui arrive d'Almérie en ligne droite; à gauche est celui de Gador, où commence la sierra qu'il baptise, et que les Mores, plus poétiques, avaient nommée la sierra du Soleil. Des carrières de jaspe, répandues aux environs, signalent ce point intéressant à l'attention des géologues. Plus haut est Santa-Fé de Mandujar; puis vient Alhavia, où croissent en abondance des dattes, des figues, des pêches; mais, hélas! nous étions dans notre *rambla* comme Tantale, qui, du fond du Tartare, dévorait des yeux les vergers de l'Élysée. La seule halte que nous permît le temps fut une courte et assez maigre étape à la Calderona, taverne isolée et comme suspendue au versant d'un précipice, laquelle n'est guère hantée que par les charbonniers et les bandits.

Plusieurs torrens, descendus de la vaste et imposante sierra de Filabrès, viennent successivement grossir le fleuve d'Almérie : c'est d'abord le Rio de Tabernas, puis celui de Gergal, et enfin le Nacimiento; ce dernier, descendu de la sierra de Baza, est le fleuve d'Almérie proprement dit, quoiqu'il ne prenne ce nom qu'au point de jonction; l'autre affluent arrive de la sierra de Gador et s'appelle le Bogaraya, ou fleuve d'Andarax; c'est celui-là que nous continuâmes à remonter. Nous le passions toutes les minutes, et souvent nous marchions dans l'eau. Je dois ajouter, à la gloire de nos deux janissaires, qu'ils s'en tiraient mieux que les chevaux eux-mêmes, et que, loin de se laisser dépasser par eux, ils étaient toujours en avant. Ils me représentaient fidèlement l'un et l'autre le véritable fantassin espagnol, sobre, discret, agile, infatigable; tout lui suffit, rien ne le décourage; son jarret de fer se joue de la fatigue, un ognon la lui fait oublier: pour un cigarre, il irait au bout du monde. Jusqu'alors spacieuse, la route, je veux dire la rivière, se rétrécit par degrés et fait des coudes fréquens; quelques moulins et quelques chaumines sont dispersés de loin en loin sur les deux rives; les villages sont toujours sur les hauteurs : d'un côté s'élève Alicum, de l'autre Terqué, et, tout près de Terqué, Abentarique ou Ventarique, village arabe autour duquel on recueille du salpêtre en abondance. Le fisc s'en réserve le monopole; mais il en est de cela comme des douanes : on a bien vite formulé une défense, il ne faut pour cela qu'un carré de papier; quant à le faire exécuter, c'est moins facile. Sur le littoral, on fait la contrebande; sur la montagne, on fait de la poudre : c'est l'industrie du lieu, et il n'y a pas de délateurs, parce qu'il n'y a que des complices; chaque maison, chaque hutte, chaque grotte est une poudrière clandestine. La poudre ainsi fabriquée est loin d'être fine. Qu'importe? telle poudre, telle escopette; en Espagne, on n'y regarde point de si près, et l'on y tue son homme sans tant de cérémonie.

Nous quittâmes enfin le lit du Bogaraya; il en était temps, car cette route frayée par la nature est des plus fastidieuses. Une fois sur la terre ferme, on gravit un chemin plus commode, tracé en corniche sur les premières pentes de la sierra de Gador. De l'autre côté du fleuve s'élève le Monténégro, senti-

nelle avancée de la Sierra-Nevada. Il faisait chaud encore, mais les oliviers nous prêtaient leur ombrage, et nous pûmes bientôt nous rafraîchir à la magnifique fontaine d'Illar, dont les jets vigoureux sont autant de cascades. Les femmes du village y puisaient de l'eau dans des cruches de terre informes; elles-mêmes étaient peu gracieuses, et nous firent un farouche accueil. Il se trouvait parmi elles une pauvre jeune fille de douze à treize ans, qui vint danser nue autour de nous. — C'est la gitana, nous dirent-elles cyniquement; que vos seigneuries n'y fassent pas attention! — La malheureuse enfant était folle, folle de naissance, et, malgré sa beauté, malgré son malheur, elle servait de jouet à cette population barbare.

J'ai dit barbare, et je maintiens le mot, car, à mesure qu'on s'enfonce dans les montagnes, le peu de civilisation que les côtes doivent au commerce et au mouvement des voyageurs disparaît et fait place à des mœurs plus rudes et plus sauvages. Le nombre des *milagros* augmente en proportion; cela veut dire que les meurtres se multiplient, sans que la justice se donne la peine de rechercher les meurtriers, à moins pourtant qu'ils ne soient riches, car alors elle les exploite, les pressure, et leur vend heure par heure, c'est-à-dire écu par écu, des délais et des sursis qui ne les sauvent pas toujours, mais les ruinent infailliblement. Je connais un habitant de l'Alpuxarra, vieillard aujourd'hui fort pacifique et corrégidor de son village, lequel a eu le malheur de tuer un homme il y a une trentaine d'années. Un *escribano* a la preuve du crime, et vit depuis trente ans d'un silence qu'il se fait payer à prix d'or. Vous figurez-vous une persécution plus effroyable? Le patient n'est pas riche; comment le serait-il? tout ce qu'il perçoit, tout ce qu'il gagne appartient à son bourreau; c'est pour lui qu'il possède, c'est pour lui qu'il travaille. L'oublie-t-il un instant, il le voit tout d'un coup surgir devant lui comme un spectre acharné. De l'argent! de l'argent! toujours de l'argent! Qu'il refuse, on insiste; qu'il s'indigne, on le menace, et si le désespoir le pousse à la révolte, on évoque à ses yeux l'échafaud. C'est la victime elle-même qui m'a raconté son supplice, un supplice de trente ans! et tandis que le vieux corrégidor me parlait d'une voix étouffée par la rage et la peur, il promenait autour de lui des regards inquiets, égarés, comme s'il eût vu rôder à ses côtés exécrable *escribano* .

Après Illar, on traverse Instincion, hameau misérable. On passe près de Ragol, qu'on laisse dans les bas-fonds, au sein d'une vallée verte que le fleuve arrose et fertilise. Les crêtes sont arides et dépeuplées; à peine y voit-on paraître, d'espace en espace, un chevrier vêtu de peau comme les pâtres de la Sabine, et qui joue de la musette quand il ne tire pas des coups de fusil. Son troupeau, rétif et vagabond, trouve à peine à brouter quelques touffes de thym entre les cailloux. La route en zig-zag passe à travers des rochers magnifiques; et dont les brusques escarpemens, les formes abruptes et déchirées, portent l'empreinte de bouleversemens terribles. Un de ces rochers pittoresques nommé Pierre Forée, *Piedra Forada,* est coupé en deux comme par la hache d'un géant, et donne son nom à une *rambla* qui s'avance

tortueusement et péniblement jusqu'au cœur de la sierra de Gador. Un petit vallon frais et riant est jeté comme une oasis au milieu de ce chaos de pierres; on s'y repose avec charme à l'ombre des platanes et des figuiers. Non loin est une *venta* solitaire et proprette, dont la maîtresse accorte et jolie nous arrêta au passage pour nous offrir le *gaspacho* de rigueur; c'est le sorbet du pays. Ne vous attendez cependant pas à quelque chose de raffiné; rien au contraire n'est plus rustique : le *gaspacho* n'est qu'une salade au pain qui, étendue d'eau glacée, désaltère et rafraîchit fort bien quand on n'a rien de mieux.

Ici finit la terre de Marchena et commence l'Alpuxarra véritable, le pays des mines et des fourneaux. A peine a-t-on mis le pied sur ce sol métallifère qu'on rencontre la fonderie royale d'Alcora; sur l'autre rive du Bogaraya est un autre établissement métallurgique nommé la Forge Catalane. La montée n'a pas cessé d'être rude et rocailleuse. On a devant soi le revers oriental de la Sierra-Nevada; on aperçoit, dispersés sur ses larges flancs, plusieurs villages de l'Alpuxarra orientale, Tizis et son ermitage, Padulès, Ohanès, Canjayar, Beyrès, et d'autres dont les noms plus ou moins gutturaux m'échappent. Mais bientôt l'horizon se ferme, les montagnes se rapprochent, se resserrent, le fleuve lui-même disparaît et gronde invisible au fond des vallées. Au moment où nous entrions dans cette gorge funèbre, le soleil s'était couché derrière les hauts pics de la sierra, et le crépuscule était venu attrister ces lieux déjà si tristes; un épervier regagnait son aire en jetant dans l'espace un cri rauque et mélancolique; une vague inquiétude envahissait la nature et nous envahissait nous-mêmes. Nous marchions en silence, la main sur nos armes, et serrés les uns contre les autres, comme si nous eussions craint à chaque pas une embuscade. La nuit gagnait, la solitude redoublait, on ne rencontrait personne, on ne distinguait rien, rien que le squelette noir et décharné des monts d'alentour. On arriva ainsi à l'entrée d'une gorge étroite et sombre; une lumière brillait à travers les ténèbres; nous avançâmes. C'était une maison, c'était le Pilar, le toit hospitalier sous lequel nous devions passer la nuit.

Le Pilar est une fonderie de plomb. Cet établissement, qui appartient à M. T...., chômait alors, par suite des manœuvres plus ou moins licites d'une forte maison espagnole qui avait accaparé tout l'alquifoux de la contrée. La victoire devait rester et était restée en effet aux gros capitaux; tout ce qu'avaient pu faire les petits fabricans avait été de courber la tête sous cet orage industriel. Voilà les aménités de la concurrence : la ruine de l'un est la fortune de l'autre; c'est le droit du plus fort érigé en loi dans toute sa brutalité. L'Évangile l'avait prévu : on donnera, dit-il, à celui qui a, on ôtera à celui qui n'a pas. N'apercevant ni bois ni houilles, on se demande naturellement avec quoi l'on chauffe ici les fourneaux : les ronces et les herbes qui croissent entre les rochers servent à cet usage, et suffisent à la fusion de l'alcool et de l'alquifoux. Rien, on le voit, n'est plus simple ni plus économique; tout le monde peut arracher de l'herbe; on en est quitte pour les frais de transport. Je ne crois pas même qu'on paie un droit à la commune,

ou, si l'on en paie un, ce droit est minime. Aussi la fabrication du plomb s'obtient-elle ici à plus bas prix que partout ailleurs. Voici, pour l'estimer en chiffres, quelques renseignemens recueillis sur les lieux. Soixante quintaux d'alquifoux donnent en vingt-quatre heures de travail une moyenne de quarante quintaux de plomb, lesquels ne reviennent guère qu'à 2,330 réaux (environ 600 francs). Le combustible ne figure dans ce total que pour environ 90 réaux (moins de 24 fr.). L'alquifoux coûte à la mine 30 à 32 réaux le quintal (soit 7 à 8 fr.), et la journée d'un ouvrier fondeur n'est que de 7 réaux (1 fr. 75 c.); le surplus est absorbé par les faux frais et les frais généraux, surtout par les transports, qui, faute de canaux et de routes, s'effectuent chèrement à dos de mulet. Voilà pour les prix de revient; quant au prix de vente, il était à Almérie, quand je m'y trouvais, de 64 réaux (16 francs) le quintal. Il est facile d'établir des calculs rigoureux sur ces bases, qui sont les véritables en temps normal, sauf les razzias des accapareurs.

Dès le matin, mon hôte s'enferma avec son régisseur pour s'occuper des affaires qui l'amenaient, et moi je me mis en campagne. Le Pilar est situé dans ce que les Espagnols appellent un *barranco*, mot énergique et pittoresque qui peint ce qu'il nomme, c'est-à-dire un défilé profond, étroit, désert, taillé à pic entre deux murailles de rochers. Tel est précisément le barranco du Pilar : rien de plus solitaire, rien de plus désolé; en le remontant, je ne rencontrai pas une habitation, pas un habitant, et m'allai perdre, après beaucoup de fatigue et peu de plaisir, dans une espèce d'entonnoir creusé en spirale au milieu des montagnes; c'est en vain qu'arrivé là je cherchai un sentier : j'aurais pu me croire au bout du monde. Je me demandais comment j'allais faire pour sortir de cet abîme, quand j'entrevis à quelque cent mètres au-dessus de ma tête la silhouette peu rassurante d'un homme armé d'un fusil, et au même instant un coup de feu fit retentir les échos d'alentour; une palombe qui vint tomber sanglante à mes pieds me dit que ce n'était pas à moi qu'on en voulait. Le chasseur m'eut bientôt rejoint pour s'emparer de sa proie. Nous nous saluâmes en nous mesurant du regard avec curiosité; je n'étais pas exempt d'une certaine inquiétude; mon inconnu, quel qu'il fût, sentait son vagabond d'une lieue. Son costume se composait d'une chemise et d'un caleçon de grosse toile; son feutre à grands bords avait pu avoir jadis une couleur, une forme; il n'en avait plus. Après tout, cependant, la partie était égale; si j'étais seul, l'ennemi l'était aussi; s'il avait un fusil, j'avais mon rétac, et puis, en l'examinant de près, je fis sur sa physionomie des découvertes moins alarmantes : quoique horriblement brûlé du soleil, son visage n'était pas trop rébarbatif. Il s'apprivoisa même jusqu'à rompre le silence le premier. — Jésus! s'écria-t-il, quel démon de l'enfer a conduit ici votre seigneurie? — Le démon de la curiosité, lui répondis-je, et là-dessus la conversation s'engagea; on fit connaissance. Mon homme était un mineur et se rendait pour une affaire importante (il le disait du moins) du village voisin d'Alamos à la ville d'Uxixar. Ce mot me fit dresser l'oreille, car Uxixar est, comme on sait, la capitale de l'Alpuxarra. Je n'en étais qu'à deux ou trois

lieues, j'avais devant moi toute une longue journée d'été; comment résister à la tentation? On devine que je n'y résistai point, et me voilà parti en compagnie de mon braconnier.

Ne me demandez pas par où mon guide me fit passer, je ne pourrais vous le dire; il s'était vanté de me faire aller en ligne droite, et il tint parole. Peu lui importait que le sentier fût ou non frayé; il allait devant lui comme un chamois que nul obstacle n'arrête : montagnes, vallées, torrens, il franchissait tout. Heureusement que j'avais le pied montagnard, et je fis bonne contenance, bien que les *alpargatas* de mon compagnon eussent sur mes bottes un avantage incontestable pour courir sur les rochers. Du reste, rien ne me frappa dans cette course au clocher, si ce n'est la constante aridité du paysage et l'absence complète de végétation, toutes les fois qu'on s'élève de quelques toises au-dessus des vallées. Ces vallées même ne sont le plus souvent que des *ramblas* ou des *barrancos;* c'est grand miracle quand le regard peut s'arrêter, comme aux environs de Lucaynena, que nous laissâmes à droite, sur un champ de seigle ou de maïs. De bois, il n'en faut pas parler, et, quant aux eaux, elles sont moins abondantes dans cette partie de l'Alpuxarra que dans les autres. Rien de plus monotone que l'aspect du pays, tant qu'on marche sur les plans inférieurs. Dès qu'on atteint les hautes cimes, on a, il est vrai, de magnifiques échappées sur la Sierra-Nevada et sur la sierra de Gador, qui courent parallèlement de l'est à l'ouest, la première au nord, la seconde au midi.

Point central de l'Alpuxarra, Uxixar est bâti entre les deux chaînes, plus près cependant de la Sierra-Nevada que de l'autre, sur le bord d'une rivière qui en descend, et qu'on appelle le fleuve d'Adra. Malgré son titre de capitale, et quoique élevé au rang de ville par le dernier roi more Abu-Abdalah, Uxixar n'est qu'une assez pauvre bourgade de deux à trois mille habitans, adonnés à la culture des terres et à l'élève des vers à soie. On remarque sur son territoire beaucoup de mûriers blancs et plus encore de cailloux : l'orge et le blé ne percent pas sans peine cette dure écorce. Les guerres et les haines religieuses ont depuis long-temps cessé, le souvenir même en est éteint; cependant il existe encore parmi les habitans des bourgades voisines un préjugé contre Uxixar. Jaloux de ses priviléges de capitale, ils prétendent qu'un grand nombre de familles mores s'y fixèrent à l'époque de l'expulsion générale, et en effet, toute prévention à part, j'ai cru remarquer dans le peuple des physionomies singulièrement africaines. La permanence des types nationaux expliquerait ce fait, si toutefois la tradition populaire est fondée en raison, comme c'est probable. Malgré les rigueurs combinées de la politique et de la religion, beaucoup de familles ont pu et dû nécessairement, soit par une cause, soit par une autre, échapper à la proscription. Les exécuteurs de la loi étaient, après tout, des hommes, et, ce qui pis est, des subalternes : la clé d'or a dû, par conséquent, ouvrir bien des cœurs à la pitié.

Quoi qu'il en soit, j'eus une excellente occasion d'étudier cette population suspecte, car ce jour-là on tirait la loterie, et il y avait foule devant l'obscure

échoppe où les numéros sortans étaient affichés. Je me plus à observer le jeu des physionomies. Gaies ou tristes, on ne cachait guère ses émotions; chacun mettait son cœur à nu avec la naïve expansion des peuples au berceau. La joie bruyante des gagnans (c'était l'infiniment petite minorité) contrastait plaisamment avec les figures longues, blêmes, désappointées de l'immense majorité des perdans. — Ah! disait l'un en se frappant le front à grands coups de poing, c'est quatre qui sort, et j'avais trois! *Fatalidad!* — Et moi donc? disait un autre; je voulais le quatre: c'est ma femme qui m'a fait prendre le cinq! — Ma foi! disait un troisième, si je perds, ce n'est pas faute d'avoir prodigué l'huile à la sainte Vierge; sa lampe a brûlé nuit et jour pendant trois mois. Après cela, ruinez-vous pour les dames du paradis (*las señoras del paraiso*)! — Bah! bah! criait un quatrième, plus exaspéré que les autres et en brandissant son couteau d'un air furibond, on sait ce que cela veut dire; le *lotero* nous vole, c'est sûr! Les bons numéros restent toujours au fond; les gros lots sont pour l'administration. *Venganza!* — Une vieille femme qui avait gagné quelques piécettes passa près des mécontens en faisant sonner sa petite fortune dans le creux de sa main. Je vis le moment où ils allaient se jeter sur elle, et l'homme au couteau l'aurait volontiers écorchée vive pour se venger du *lotero,* dont elle était complice à ses yeux. Elle n'échappa qu'en se plongeant dans la foule au plus vite. La colère de ces forcenés, qui presque tous étaient des campagnards vêtus d'un simple caleçon de toile, tomba alors sur une espèce de demi-monsieur, qui pourtant n'avait pas gagné, et dont l'habit noir n'était pas fait pour exciter l'envie, car il était fort gras et fort râpé. Les mots de fainéant, de voleur, commencèrent à pleuvoir sur notre citadin, assaisonnés de l'inévitable épithète de *Moro!* injure classique de ces contrées; et si un personnage important de l'endroit, l'alcade ou son adjoint, ne se fût interposé, les pans du pauvre habit noir ne seraient certainement pas sortis entiers des griffes de ces furieux. Je compris mieux leur colère en apprenant que le susdit particulier était le commis, et, qui pis est, le cousin du *lotero.*

Je retrouvai là mon braconnier du matin. L'importante affaire qui l'amenait à Uxixar n'était autre, il en convint alors, que le tirage de la loterie; il avait fait, pour venir, six mortelles lieues de pays, de ces lieues plus longues que larges, comme disent les paysans goguenards, et il lui en restait à faire autant pour s'en retourner les mains vides. Voilà une journée qui lui coûtait cher. Il est vrai qu'il avait pour compensation le produit de son braconnage. La loterie est la passion dominante du peuple espagnol, et cela sans distinction de sexe ni de rang: c'est un délire, une frénésie, surtout quand l'heure de la clôture approche; alors la fièvre redouble; si l'argent manque, on s'en procure à tout prix: on emprunte, on mendie, on vole, on vend son corps... On vendrait son ame pour un terne.

Je n'ai pas autre chose à dire d'Uxixar. Cette fameuse capitale n'est, en deux mots, qu'un village, comme Beninar, ou peu s'en faut; elle n'a pour elle qu'un air salubre et d'admirables vues sur la Sierra-Nevada. A peu de

distance est le fief de Valor, qui avait donné à la famille ommyade d'Aben Humeya le nom chrétien qu'il portait lui-même à Grenade avant d'être élu roi de l'Alpuxarra; non loin est Mecina de Bonbaron, où naquit son successeur, Aben Aboo, et au-dessus les sombres et inaccessibles cavernes de Berchulez, où ce dernier fut assassiné. Trevelez est plus haut encore, juste au-dessous du pic de Mulahacen, à l'extrême lisière des régions habitées et habitables. En redescendant vers Torbiscon et Orgiva, on rencontre Portugo, l'ancien château-fort de Jubilez, et plusieurs villages d'origine arabe, qui tous appartiennent à l'Alpuxarra et jouèrent un rôle dans la grande insurrection du XVIe siècle; défendus par la force de leur position autant que par la bravoure de leurs habitans, ils soutinrent pour la plupart des siéges en règle contre les troupes exercées du marquis de Mondejar, du duc de Sesa et du grand-commandeur de Castille, don Louis de Requeçens, car il est à remarquer, à la gloire des vaincus, que pendant trois années les plus illustres noms de la monarchie espagnole, y compris don Juan d'Autriche, sont venus se heurter et quelquefois se briser, témoin le marquis de Velez, contre une poignée de montagnards déterminés. Les colons du nord de la Péninsule qui ont remplacé les indigènes déploieraient-ils dans l'occasion la même énergie, le même courage? C'est ce que personne ne saurait dire, attendu qu'ils n'ont point été mis à l'épreuve. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils n'ont jamais fait parler d'eux, d'où l'on peut conclure, sans leur faire injure, qu'ils ont hérité des terres sans prendre l'esprit indépendant et guerrier qui les ensanglanta si souvent. Le Galicien est resté Galicien, l'Asturien, Asturien; il est vrai qu'en retrouvant sur la Sierra-Nevada les châtaigniers, les rochers et les neiges de leurs propres montagnes, ils ont pu se faire illusion et se croire encore dans leur première patrie.

IV.

En tirant une ligne droite d'Uxixar à la Sierra-Nevada, on laisse à l'est Larolès et Bayarcal, et l'on arrive au port du Loup, un des passages les plus élevés de ces montagnes; car, pris dans cette acception, le mot port, *puerto,* a en Espagne le même sens que le mot col a dans les Alpes. A très peu de distance du premier est un autre col ou port, celui de la Raguaha ou Ravaha (mot arabe qui veut dire abondance d'eau), et en effet aucun point de la sierra n'est plus riche en sources; ce second passage, qui de l'Alpuxarra conduit dans les plaines du Marquisat, côtoie les hauts pics de l'Almirez et de Montayre, et va déboucher entre Guadix et Fiñana, sous la vieille forteresse de la Calahorra, bâtie pour en défendre l'entrée. Cette forteresse a joué un grand rôle dans la guerre des Morisques. Le marquis de Velez, ne trouvant pas le passage suffisamment défendu, eut l'idée au moins téméraire d'élever un fort au sommet du col, afin de se rendre tout-à-fait maître du défilé; on envoya à cet effet des ouvriers et, pour les protéger, trois com-

pagnies d'infanterie sous les ordres du capitaine Hernandez. A peine les premières tranchées étaient-elles ébauchées, que les Mores tombèrent sur les Espagnols, en tuèrent un grand nombre et mirent si bien le reste en déroute, que les fuyards se sauvèrent tout d'une traite jusqu'à Guadix, d'où ils étaient partis et où ils revinrent sans arquebuse, sans épée, sans habits; ils avaient tout jeté pour courir plus vite. Cette déroute fit peu d'honneur aux armes chrétiennes et contrista profondément le cœur magnanime de don Juan d'Autriche. Le projet de fort fut abandonné, et jamais depuis il n'en fut question.

Non loin de la Raguaha est une caverne creusée dans la montagne et qui porte le nom sinistre de *Grotte du Pendu* (*Cueva del Ahorcado*). Cette grotte a sans doute été le théâtre de quelque sombre drame, mais la tradition est muette à cet égard, et le nom seul demeure comme une épitaphe énigmatique dont le sens est perdu. Je me figure que cette caverne mystérieuse dut servir de refuge, lors des persécutions dirigées contre les Morisques, à quelque malheureux proscrit que les attaches toutes puissantes de la patrie enchaînaient malgré tout au sol qui l'avait vu naître. Découvert dans sa retraite par les bourreaux et traîné par eux sur le gibet, il aura payé de sa vie l'amour sacré du pays natal. Tous ces lieux sont sauvages, solitaires et bien faits pour inspirer par eux-mêmes les pensées les plus lugubres. Ce n'est qu'en se rapprochant des plaines qu'on finit par rencontrer des châtaigniers, des mûriers, des oliviers, et partout des pâturages admirables; justement renommées en Espagne, ces prairies exhalent je ne sais quels parfums suaves, pénétrans, et sont d'une fraîcheur délicieuse; des eaux vives, dont beaucoup sont ferrugineuses, donnent à la chair des troupeaux comme à leur lait une saveur toute particulière.

Ce pays, qui est l'ancienne Taha d'Andarax, est, comme son nom l'indique (Andarax veut dire en arabe ère de vie), le meilleur de l'Alpuxarra et aussi le plus peuplé; on y compte sept à huit villes ou villages groupés les uns près des autres dans l'espace d'une lieue : d'abord le préside d'Andarax, qui donne son nom au district et au fleuve qui le traverse; un peu plus haut est Paterna, qui a des sources médicinales et, chose inouïe, un pont sur sa rivière; tout près est Alcolaya et Iniza; plus bas, Lauxar, un gros bourg, presque une ville, située au sein d'une large et splendide vallée qui la sépare de la sierra; sa population, supérieure à celle d'Uxixar en nombre, en activité, est partagée entre l'industrie agricole et l'industrie métallurgique. Les fourneaux fument à travers ses vergers, et des convois de minerai traversent incessamment et animent ses belles prairies. Le plomb de la sierra de Gador est seul exploité; on ne tire aucun parti des mines de fer et de cuivre de la Sierra-Nevada. A une portée de mousquet de Lauxar est le Fondon avec son annexe Bénécid, où la couronne d'Espagne a une grande fabrique de plomb. On vante près de là les eaux thermales connues sous le nom de *Bains-des-Vieilles-Gardes-de-Castille*.

Le Fondon n'est qu'un faubourg de l'ancienne ville de Codbaa, qui était capitale de l'Alpuxarra avant Uxixar et qui fut détruite par les Espagnols

pendant la guerre des Morisques; c'est à Codbaa que le dernier roi de Grenade, Abu Abdalah, s'était retiré après son abdication forcée, et il y vécut cinq ou six ans au sein d'une petite cour animée des illusions et des rêves dont on nourrit toujours et partout les rois déchus. Cependant il se trouvait parmi ces courtisans de l'espérance un homme de bon sens, le vizir Tomixa. Les rois catholiques avaient abandonné en toute propriété à leur ennemi vaincu la Taha de Purchena. Tomixa la leur vendit 80,000 ducats d'or à l'insu de son maître. « Seigneur, lui dit-il en déposant cette somme à ses pieds, partez pour l'Afrique, quittez à jamais cette terre où vous avez régné et où tout est fini pour vous. » Le pauvre roi détrôné suivit en pleurant le sage conseil de son ministre, et, chose étrange, ce même homme qui n'avait pas su mourir pour son peuple et pour son royaume s'alla faire tuer au Maroc en combattant vaillamment à la bataille de Bacuba pour un parent dont les droits étaient contestés. Élevée dès-lors au rang de ville, même de capitale, Codbaa fut au siècle suivant la résidence d'Aben Humeya, et c'est là qu'il fut assassiné à la suite d'un complot raconté fort en détail par les historiens du temps. Nos voisins ont un proverbe trop cru pour que je me permette de le citer littéralement, mais dont le sens est que, toutes les fois qu'on creuse une affaire, on trouve une femme au fond. Le roi Charles III en était si convaincu, que sa première question en toutes choses était celle-ci : « Comment s'appelle-t-elle? » La mort d'Aben Humeya démontre énergiquement la vérité de l'adage espagnol, et c'est plus que jamais le cas de demander : Comment s'appelle-t-elle? L'histoire n'a pas conservé son nom; nous savons seulement qu'elle était belle, bien née, pleine de grace et de raison, capable au besoin de résolution et sachant agir comme elle savait vouloir, ce qui ne l'empêchait pas de s'habiller avec élégance, de jouer du luth à ravir, de chanter encore mieux et de danser comme une bayadère. Mariée à un parent d'Aben Humeya, don Vincent de Roxas, tué dans cette guerre, elle était restée veuve fort jeune, et recevait les soins d'un cousin nommé don Diégo Alguazil, qui l'aimait éperdument. Cet heureux, mais imprudent amant vivait dans la familiarité du roi et lui parlait si souvent de sa belle cousine, qu'il arriva ce qui arrive toujours en pareil cas, c'est que le roi voulut la voir; il la vit en effet, et s'en éprit si fort lui-même, qu'ayant éloigné le cousin, il profita de son absence pour lui enlever sa maîtresse; il fallut user de violence pour la mettre au pouvoir de son adorateur couronné. Quoique marié déjà à plusieurs femmes, Aben Humeya promit à la belle veuve de l'épouser, pourtant il n'en fit rien; de là des plaintes amères et d'implacables ressentimens; on ne se plaignait pas précisément d'avoir été enlevée, l'amour, et surtout l'amour d'un roi, fait pardonner ces choses-là, mais on s'indignait qu'étant femme de qualité, on fût abaissée au rôle ignominieux de concubine. Le ravisseur avait emmené sa nouvelle conquête à Codbaa. Quoique roi des Mores, Aben Humeya n'écrivait point l'arabe, il savait à peine signer son nom, et avait auprès de lui pour suppléer à son ignorance un neveu d'Alguazil, nommé Deyré, qui l'accompagnait partout; la jeune veuve, qui

était lettrée, remplissait elle-même au besoin les fonctions de secrétaire : elle profita de cette circonstance pour accomplir le projet meurtrier qu'elle nourrissait au fond de son cœur; elle entraîna Deyré dans le complot, et tous les deux se concertèrent pour venger, elle sa propre injure, lui celle de son oncle. Ils informèrent secrètement Alguazil qu'Aben Humeya devait expédier un courrier aux Turcs auxiliaires commandés par Aben Aboo et lui fournirent les moyens de contrefaire ses dépêches. Alguazil n'eut garde de laisser échapper une si belle occasion; usant du même stratagème que le fameux comte Julien avait mis en pratique à Ceuta contre les lieutenans du roi Rodrigue, il fit croire aux Turcs, au moyen d'une lettre simulée, que l'intention d'Aben Humeya était de les attirer dans un guet-apens pour les faire tous égorger. Leur fureur égala leur surprise, et leur vengeance fut aussi prompte que terrible : ils marchent sur Codbaa; connus des sentinelles, ils pénètrent sans résistance dans la place, occupée alors par seize cents hommes; quatre cents autres faisaient la garde extérieure du palais, et vingt-quatre le gardaient intérieurement; pas un des nombreux satellites d'Aben Humeya n'eut seulement la pensée de défendre le roi qu'ils s'étaient choisi. Après avoir enfoncé la porte de sa chambre au milieu de la nuit, les Turcs le surprirent couché entre deux femmes, dont l'une, il faut bien le dire, était précisément l'héroïne de l'aventure. Cela ne laisse pas de dépoétiser quelque peu la belle Morisque, mais l'histoire est sans égards; elle ajoute que la veuve paya bravement de sa personne dans cette scène tragique, et qu'elle tint elle-même les bras de la victime pendant que le vindicatif Alguazil, qui naturellement jouait ici le premier rôle, les lui attachait derrière le dos. La garde du palais avait été désarmée pour plus de sûreté, et le palais fut pillé, saccagé; femmes, argent, habits, les conjurés se partagèrent tout. Quant au roi, son procès fut bientôt fait : il eut beau récuser ses juges, nier la lettre frauduleuse qu'on lui attribuait, prouver en un mot son innocence : il avait affaire à des passions aveugles et sourdes, l'amour, la haine, la vengeance, la cupidité. Sa mort fut prononcée à l'unanimité, après un simulacre de jugement, où l'impitoyable veuve de Roxas intervint comme accusatrice. Se voyant perdu sans retour, Aben Humeya déploya tout à coup un grand courage et un grand caractère; il déclara hautement que son intention n'avait jamais été d'être musulman, qu'il n'avait accepté la couronne que pour se venger des injures que lui et son père avaient reçues des ministres de Philippe II, qu'il avait atteint son but, et avait fait assez de mal à ses ennemis pour se dire satisfait. Il prédit à son successeur Aben Aboo, pour prix de sa félonie, une fin prochaine et semblable à la sienne, puis il ajouta qu'il mourait dans la foi des chrétiens comme il comptait y vivre s'il avait vécu. Il parlait encore quand Alguazil lui jeta une corde autour du cou et la tira violemment d'un côté, tandis qu'un de ses acolytes, Diégo d'Arcos, la tirait de l'autre. Le patient fit comme César, il arrangea ses vêtemens, se couvrit le visage et mourut sans pousser un cri ni même un soupir. On se rappelle avec tristesse qu'il n'avait que vingt-trois ans. Son bourreau, Diégo Alguazil, ayant passé au

Maroc après la guerre, y épousa sa cousine et s'établit avec elle à Tétuan; là ils vécurent en paix sous la loi de Mahomet, et eurent, dit-on, beaucoup d'enfans. Ainsi l'une des tragédies les plus terribles de cette tragique histoire d'Espagne finit par un mariage, ce dénouement obligé de toutes les comédies.

A quelques lieues du Fondon s'élève la montagne du Préside, le point de la sierra le plus riche en mines; car, à la lettre, on y trouve plus de plomb que de pierres. J'y accompagnai M. T...., qui allait y chercher de l'alcool avec son régisseur du Pilar et l'*employé d'en-haut*, c'est-à-dire l'employé chargé spécialement des achats de minerai. L'oncle Pierre (c'était son nom), petit vieillard sec et musculeux, supportait la fatigue mieux que beaucoup d'hommes jeunes, et passait pour connaître à fond les mystères des mines. L'exploitation de la sierra se divise en saisons; chacune de ces périodes s'appelle une *barada*. La saison morte est l'été, précisément celle où nous étions; il était donc au moins douteux que mon hôte pût obtenir ce qu'il cherchait. Qu'en pensait l'oncle Pierre? Il ne disait ni oui ni non : « Qui sait? répondait-il sans se compromettre; il faut voir. Allons toujours. » Nous allâmes.

Une côte horriblement nue, toute brûlée du soleil, et si raide que les mulets même avaient peine à s'y maintenir en équilibre, nous conduisit, après une descente non moins escarpée que la montée, au *barranco* de la Plomera, où l'on voit d'anciennes mines exploitées au temps des Mores et peut-être avant eux; une fabrique en activité porte encore aujourd'hui le nom de la Plomera, et s'élève un peu plus loin. Rien d'ailleurs ne me frappa sur cette route, si ce n'est deux ou trois belles fontaines dont le voyageur goûte d'autant mieux les bienfaits, qu'arrivé sur la sierra, on ne rencontre plus d'eau. Pour ma part, je ne me rappelle pas avoir jamais eu plus soif. Il était onze heures; la chaleur était effroyable. Heureusement que le vent se leva dans l'après-midi; mais ce fut alors un autre supplice : on vannait de tous côtés la terre des mines pour en retirer les grains de minerai, et c'était aux quatre points cardinaux des tourbillons d'une poussière fine et métallique qui nous aveuglait, nous suffoquait.

Je ne saurais mieux comparer la montagne du Préside, pour la forme, la couleur, le mouvement, qu'à une fourmilière gigantesque. Quoiqu'on fût, comme je l'ai dit, dans la morte saison, il y régnait cependant de l'activité, mais à l'extérieur seulement; le labeur souterrain était suspendu. Je descendis dans plusieurs mines, dans l'une entre autres dont le puits a sept cents pieds de profondeur : j'en fus pour ma peine, et remontai comme j'étais descendu. Ne croyez pas que ce soit une opération commode : on n'a, pour faire ce voyage vertical et ténébreux, qu'un mauvais panier d'osier soutenu par une mauvaise corde de sparte, et tout le reste à l'avenant. Les procédés en usage aujourd'hui sont les mêmes absolument qu'au temps des Arabes, et si les procédés mécaniques sont misérables, la vie des hommes est plus misérable encore. Plongés nus ou presque nus dans les froides entrailles de la terre, ils l'arrosent en vain de leurs sueurs : cette rude marâtre ne leur donne rien; je dis rien, car la chétive pitance que le monopole jette par grace aux

mineurs est insuffisante pour réparer leurs forces, et les énerve au lieu de les ranimer. Voici ce que j'ai vu : une espèce de brouet noirâtre, hideux à voir, plus hideux à sentir, servi dans une gamelle, tranchons le mot, dans une auge, quelque chose enfin qui n'a pas de nom. Pour se résigner à une pâture ainsi faite, il faut la faim d'Ugolin ou l'instinct grossier des animaux voraces. Nous n'avions point apporté de vivres, et, pour ne pas tomber d'inanition, il nous fallut prendre notre part de cette agape immonde; cela me fut impossible. Si seulement nous avions pu apaiser notre soif; mais, non : la boisson qui a cours à la sierra sous le nom de vin est épaisse, aigre, et sent le bouc à plein nez. Les Espagnols aiment ce parfum; ils appellent bouquet l'arrière-goût de certaines outres puantes contre lesquelles don Quichotte s'escrimait si bien, et qu'il aurait mieux fait d'éventrer toutes une bonne fois pour l'honneur de la Péninsule. Convenez qu'il est dur d'être condamné à un pareil breuvage en vue presque de Malaga, sous le soleil de Xérès et d'Alicante. Ne pouvant boire ni manger, je fus heureux de trouver par hasard quelques gouttes de *mistela*, sorte d'hydromel indigène fait avec du verjus, du sucre et du miel. Je demande grace pour ces détails. Un voyage n'est pas une épopée, et les humbles particularités, les trivialités même de la vie journalière, contribuent souvent mieux que d'éloquentes généralités à faire connaître l'état vrai d'un pays.

Pendant que mes compagnons dînaient ou croyaient dîner, je m'esquivai furtivement du hangar, pour ne pas dire de l'étable, où l'on nous avait servi cet affreux repas, et, trompant la faim par les yeux, je gravis seul le point culminant de la montagne. Quelle vue! quel horizon! A mes pieds se déroulait, comme une mer onduleuse, l'Alpuxarra tout entière, hérissée de vagues écumeuses, c'est-à-dire de crêtes blanches qui figuraient des vagues, tandis que les vallées dessinées en noir sur ce fond clair avaient l'apparence de longs serpens d'eau dépliés au soleil. On découvrait les villes et les villages visités ou seulement entrevus par nous les jours précédens; la vue s'étendait même, à travers les riches campagnes de Berga et la plaine de Dalias, jusqu'aux tristes landes d'Adra; la ceinture bleue de la Méditerranée tranchait gracieusement sur le gris terreux des grèves, et le regard s'égarait au loin sur le mélancolique infini des flots. De l'autre côté s'élevaient en amphithéâtre les immenses gradins de la Sierra-Nevada qu'on embrasse de là dans tout son développement, et que d'aucun point on ne voit aussi belle; l'ampleur et la majesté sont les caractères distinctifs de cette admirable montagne. Le vert tendre des prairies, le vert plus foncé des châtaigneraies, s'y marient harmonieusement avec les teintes brunes des terrains et le gris perlé des rochers. Les deux pics solitaires de Mulahacen et de la Véléta, couverts de neige jusqu'au faîte, dominent, écrasent tous les autres, et couronnent dignement ce paysage incomparable.

La sierra de Gador, qui me cachait Almérie, est bien moins accidentée, moins pittoresque, que la Sierra-Nevada, et surtout beaucoup moins majestueuse. Toutes ses beautés, toutes ses richesses, sont invisibles : je veux dire

que ses marbres et ses métaux précieux sont enfouis dans ses flancs féconds. A l'extérieur, et vue d'où j'étais, elle a la forme d'une longue arête en dos d'âne, et son aspect est ingrat, stérile, même assez maussade. Pas un bois, pas une prairie n'y repose l'œil; pas un point ne s'y élève au-dessus des autres; ses lignes sont uniformes, ses croupes aplaties, sa couleur terne. Le soir seulement, quand la poussière des mines s'allume au soleil couchant, ces mornes sommets s'embrasent, se transfigurent, et la sierra tout entière disparaît, comme l'Ida des divinités d'Homère, dans un nuage d'or.

Du côté opposé, la vue n'est pas moins magnifique. Derrière moi s'étendaient, comme une nappe verte frangée d'argent, les frais pâturages d'Andarax, enlacés mollement dans les méandres du Bogaraya; au-dessus des prairies se dressait la sombre tête du Monténégro, et plus haut encore, aux dernières limites de l'horizon, on apercevait comme une vapeur légère les cimes bleuâtres de la sierra de Filabrès. Il serait difficile d'imaginer un panorama plus étendu, plus imposant, plus varié. Rien de brusque ou de disparate, rien de confus n'y choque le regard. Ces plans successifs sont gradués avec art, les couleurs bien fondues, les transitions ménagées, et l'accord le plus parfait règne entre toutes les parties de l'ensemble; la majesté n'en exclut pas la grace. Ajoutons, pour compléter ce tableau merveilleux, que le fond du ciel était d'un bleu vif et profond, l'air transparent; qu'une lumière abondante et splendide baignait toutes ces montagnes, toutes ces plaines, et que l'azur chatoyant de la Méditerranée rivalisait avec le ciel de douceur, d'éclat et de limpidité.

Je fus arraché trop tôt à ce spectacle magique par mes compagnons, qui recommençaient, mais en vain, leur tournée; les monopoleurs avaient si bien accaparé tout, que le marché était entièrement dégarni; nous entrâmes dans trente mines au moins sans y trouver à acheter un kilogramme de minerai. L'exaspération des petits fabricans était au comble, car ce chômage forcé était pour eux la ruine et la faillite. On n'entendait de tous côtés que plaintes, malédictions et menaces. Si les monopoleurs ou leurs agens, même les plus subalternes, avaient eu l'imprudence de se montrer sur ce champ de bataille, jonché de leurs victimes, vingt escopettes vengeresses en auraient fait justice au même instant; mais ce danger est trop connu pour qu'on l'affronte : on traite de loin avec une prudence, un mystère à désorienter le diplomate le plus consommé; aussi bien les négociations les plus ténébreuses de la diplomatie ne sont-elles que des jeux d'enfans comparées aux roueries diaboliques, aux manéges clandestins du commerce et de l'industrie. On avait gardé pour la fin et comme dernière ressource la mine de la Topera; vain espoir! on fut plus malheureux encore dans celle-là que dans les autres, car on ne nous en permit pas même l'entrée sous le prétexte aimable que nous venions reconnaître la direction des filons. Ici la colère de l'oncle Pierre éclata; il s'était assez bien possédé jusque-là, répétant toujours qu'il fallait voir; tout était vu désormais, le monopole était flagrant, avéré. — « Ah! ah! s'écria-t-il en mettant de travers son chapeau gris, vous croyez donc, messieurs les accapa-

reurs, qu'il n'y a qu'à voler le pain des pauvres chrétiens, parce que vous avez dans vos coffres des onces plus ou moins mal acquises! Oh! que non pas, mes maîtres! Ce n'est pas tout que d'acheter la bête, il faut la prendre, et venez-y, par saint Jean de Dieu! venez chercher votre minerai, je veux être brûlé vif comme un juif de votre espèce, s'il sort un arrobe de la sierra, dussé-je couper moi-même les jarrets de vos mules et de vos muletiers. » L'oncle Pierre parla long-temps, sa colère ne tarissait pas; nous étions de retour au Fondon qu'il parlait encore, et, pour donner plus de poids et d'accent à ses paroles, il frappait à la fin de chaque phrase sur la crosse de son escopette avec un geste significatif.

Notre retour fut marqué par un épisode qui peint bien la population sauvage au milieu de laquelle le hasard m'avait amené. L'oncle Pierre, qui demeurait au Fondon, nous avait quittés à la porte de sa maison; le régisseur du Pilar avait pris les devans, ce que voyant, une douzaine de rustres réunis sur la place du bourg se mirent en tête de nous fermer la rue par laquelle nous devions passer, en nous saluant par-dessus le marché des épithètes *d'afrancesados*, *picaros*, et autres aménités du même genre. Je ne sais s'ils nous prenaient pour les accapareurs de la sierra, mais à coup sûr ils nous traitèrent comme tels. La plaisanterie ne nous parut pas bonne, et nous le témoignâmes à ces malandrins en termes catégoriques; ils n'en tinrent compte : au contraire, ce fut pour eux un motif de la réitérer. Notre patience était à bout, car enfin nous voulions passer, et le droit, sinon la force, était de notre côté; bref, M. T.... prit son fusil, moi mon rétac, et Dieu sait ce qui allait arriver, si l'intervention subite et imprévue de l'oncle Pierre n'était venue donner à cette méchante affaire une issue pacifique. Le vieux mineur réprimanda les assaillans avec l'autorité d'un patriarche et du ton dont Neptune gourmandait les fils d'Éole. Un religieux silence succéda à ses paroles, et nous profitâmes de la première ouverture qui se fit dans les rangs ennemis pour partir au galop, non sans avoir secoué derrière nous la poussière de cette ville inhospitalière et barbare. J'ai gardé rancune au Fondon.

Le soir était venu, et, pour regagner le Pilar, où nous voulions coucher, il nous fallait traverser de nuit tout le Plan de Cacin. Ce vaste banc calcaire sépare les deux sierras, et paraît avoir coulé sur les terrains de première formation qui en constituent la base; il passe pour fertile, mais, à l'exception d'une ferme, une véritable Thébaïde, où M. T... avait vécu dix-huit mois avec sa famille, il est entièrement inhabité; je me trompe, nous y trouvâmes de loin en loin quelques fonderies de plomb d'où s'échappaient des gerbes d'étincelles et une fumée rougeâtre. Nous entrâmes dans une de ces fabriques, celle de Las Augustias, qui se trouvait sur notre passage. Je crus pénétrer dans l'antre de Vulcain; nus, aux caleçons près, les travailleurs, borgnes pour la plupart, avaient l'air de cyclopes; leur œil oblique et jaunâtre, couvert d'épais sourcils, nous jetait des regards peu bienveillans, pour ne pas dire hostiles; leur crinière, roussie par la flamme, tombait en désordre sur leurs épaules, et donnait à leur visage, déjà assez farouche, une expression plus

farouche encore; leur peau, rougie et calcinée par l'effet constant de la chaleur, avait cette couleur de brique si chère à l'école espagnole, et leurs jambes velues, leurs bras noueux rappelaient les types les plus énergiques de Ribéra. Le plomb liquéfié bouillonnait au sein de la fournaise et coulait dans les moules de terre d'où il devait sortir à l'état solide de lingots. Nous ne pûmes supporter long-temps l'excessive élévation de la température, et le brusque passage de cette étuve étouffante au grand air fit sur nous l'effet d'un bain russe.

La soirée d'ailleurs était ravissante; quelle fraîcheur divine! Après la journée brûlante que nous avions subie, la brise du soir était, suivant l'expression du maître fondeur de Las Augustias, le vent du paradis. Le firmament étoilé avait cette sérénité, cet éclat, cette profondeur incommensurable qu'on admire dans les contrées méridionales; les feux du ciel brillaient à la crête des sierras comme des feux de joie allumés par les pâtres; la plaine ondoyait dans les demi-ténèbres des nuits espagnoles, et le silence était si profond, qu'on entendait bien loin dans le fond d'une vallée invisible le sombre et sourd murmure du Bogaraya. Nous marchions lentement et tout droit devant nous sans trop nous soucier de suivre ou non le sentier battu; nous traversions tantôt un champ, tantôt un pré, le plus souvent des bruyères où la charrue ni la faulx ne passèrent jamais. Le sol est uni; une fois pourtant, il se brise; la route est traversée par le barranco de Cacin, gorge effroyable qui coupe en deux la sierra de Gador, et, passant par la Sépulture du Géant, aux confins de l'Alpuxarra, va déboucher à Dalias. Un vent impétueux règne en toute saison dans ce redoutable abîme, hanté par les oiseaux de proie, les loups errans, et où les chasseurs les plus intrépides ne s'aventurent pas sans inquiétude. Arrive-t-il par miracle que la justice se mette à la poursuite de quelque malfaiteur trop fameux, il se jette comme un sanglier traqué dans cette bauge inaccessible, et là défie tous les escopeteros et tous les miquelets de la monarchie espagnole. Comme nous franchissions à un angle droit ce défilé formidable, un coup de sifflet aigu, suivi de plusieurs autres, frappa tout à coup nos oreilles. Une bande de voleurs ou de sbires (c'était la même chose à pareille heure et dans un pareil lieu) était-elle campée au fond du barranco, et les sentinelles avancées venaient-elles de donner le signal de l'attaque? Ce n'était qu'un jeu du vent dans les rochers.

A cent pas de là, nous aperçûmes devant nous une forme d'abord vague et confuse; en approchant, nous reconnûmes un cavalier immobile au milieu du chemin. Nul doute qu'il ne nous attendît. Voulait-il nous demander l'aumône à la façon du mendiant classique que notre ami Gil-Blas rencontra sur la route de Pénaflor? Ce cavalier suspect n'était autre que le régisseur du Pilar. Parti du Fondon une heure avant nous, il s'était endormi sur sa selle, et, en attendant qu'il se réveillât, sa paisible monture paissait sur place les longues herbes du sentier. Nous revînmes tous les trois ensemble et sans autre aventure au Pilar, dont le barranco s'ouvre sur le plateau de Cacin.

V.

M. T... avait de l'autre côté du plateau, au pied de la Sierra-Nevada, une fabrique de plomb dite de seconde fondition, parce qu'on y fond les *orruras*, ou résidus de la première fusion; cette fabrique s'appelle le Rincon (*le Coin*), ce qui veut dire en espagnol comme en français dans cette acception un lieu solitaire et retiré. Le Rincon mérite tout-à-fait son nom : là pas de vues magnifiques, pas d'horizons étendus, mais des réduits champêtres, des sites gracieux, des jardins jonchés de fleurs et de fruits, des figuiers, des amandiers, des treilles, et de tous les côtés des taillis remplis d'oiseaux babillards. Le Bogaraya, qui n'est encore ici qu'un ruisseau, y coule au milieu des aulnes et roule des grenats dans ses eaux cristallines. J'avais besoin de repos et je passai dans ce charmant élysée toute la journée du lendemain, l'une des plus paisibles, des plus fraîches dont j'aie gardé la mémoire. Un seul incident marqua mon séjour au Rincon. Il était midi, je venais de m'endormir prosaïquement sous les aulnes au murmure assoupissant du ruisseau qui me baignait les pieds; tout à coup un cri sauvage éclate à mes côtés, je me réveille en sursaut. Une vieille femme, une gitana, une véritable sorcière, était appuyée à trois pas de moi sur un long bâton blanc. Une loque rougeâtre l'enveloppait aux trois quarts en guise de mantille, le reste de sa toilette se composait d'une jupe trouée et rapiécée, fabriquée de lambeaux de toutes formes, de toutes couleurs. « *Caballero!* me dit-elle à voix basse en posant mystérieusement son doigt de squelette sur sa bouche édentée; pas de bruit! suivez-moi, je vais vous conduire au trésor. Il est là haut, ajouta-t-elle en m'indiquant du bout de son bâton la cime d'un coteau voisin; oui, c'est là qu'il est; venez, *caballero*, venez, vous dis-je, il est à vous pour un duro. » Elle m'en aurait donné cent que je ne l'aurais pas suivie; je me trouvais trop bien où j'étais, et je m'y trouvais d'autant mieux que le chemin que la vieille me montrait à travers les branches était, comme celui de La Fontaine,

> ... Montant, sablonneux, malaisé,
> Et de tous les côtés au soleil exposé.

Encore n'aurais-je pas eu pour le gravir le fameux coche du fabuliste. Je refusai donc tout net le trésor et le duro. « Votre seigneurie a tort, reprit la vieille sans se décourager, elle a tort, vraiment; le trésor, foi de chrétienne, est là qui vous attend. — Eh bien! qu'il attende, lui répondis-je impatienté de son insistance et mécontent qu'elle eût troublé mon somme. Que n'y vas-tu seule? Ton trésor, s'il existe, est aussi bon pour toi que pour moi. — Oh moi! répliqua-t-elle, je ne peux qu'en indiquer la place; pour y toucher, j'ai passé l'âge, et d'ailleurs, moi, je suis du pays. La prophétie dit :

> « A l'étranger tout droit ira,
> Et vieilles mains toujours fuira. »

En ce moment, on entendit la voix des ouvriers fondeurs qui retournaient au travail. Il ne paraît pas que ma chercheuse de trésors vécût avec eux dans la meilleure intelligence, car elle s'enfuit incontinent à travers les fourrés comme une laie relancée par les chiens. Je sus plus tard qu'un village arabe nommé Bogayrayra, ou par ellipse Bogaraya, s'élevait jadis sur la hauteur voisine, et que, détruit dans la guerre des Morisques, il avait laissé son nom au fleuve d'Andarax (1). La pioche et la charrue en découvrent de temps en temps quelques vestiges; il n'en faut pas davantage pour que la tradition populaire y place des trésors. Où n'en place-t-elle pas?

Au-dessus du Rincon est le grand village de Padulès, bâti sur un sol inégal et rocailleux; une belle plaine plantée d'oliviers s'étend à l'ouest, et c'est là sans doute que don Juan d'Autriche avait dressé son camp; c'est là aussi qu'il reçut la soumission des tribus soulevées de l'Alpuxarra. Voici comment la chronique contemporaine raconte cet évènement. « Les commissaires chrétiens et morisques s'étaient abouchés au Fondon le vendredi 19 mai 1570. Parmi ces derniers se trouvait le propre frère d'Aben Aboo, Hernando el Galip, et son général de confiance Habaki. Il s'agissait de fixer les conditions de la capitulation générale et de s'entendre sur la reddition du pays. La journée se passa en récriminations, en disputes; enfin l'on tomba d'accord, et, pour mieux fraterniser, on soupa le soir tous ensemble. Le lendemain, Habaki s'achemina vers Padulès avec Alonzo de Velasco, l'un des commissaires morisques, et une escorte de trois cents escopeteros. Les commissaires chrétiens, qui avaient pris les devans, les reçurent à la porte du camp, et les trois cents escopeteros mores, rangés sur cinq de front, furent placés au centre de quatre compagnies espagnoles commandées à cet effet pour les honorer ou les surveiller. Le cortége, ainsi composé, défila entre les troupes chrétiennes, infanterie et cavalerie, au bruit de la musique militaire et d'une salve de mousqueterie qui dura un quart d'heure. Don Juan était dans sa tente avec son état-major; Habaki descendit de cheval à quelque distance, et se jetant aux pieds du jeune prince : « Miséricorde, seigneur, s'écria-t-il, que votre altesse nous fasse miséricorde au nom de sa majesté et nous accorde le pardon de nos fautes, que nous reconnaissons avoir été énormes. » Détachant alors un cimeterre qu'il portait à sa ceinture et montrant l'étendard d'Aben Aboo qu'il avait remis à Jean de Soto, secrétaire de don Juan : « Je rends à sa majesté, continua-t-il, cette bannière et ces armes au nom d'Aben Aboo et de tous les insurgés en vertu des pouvoirs que je tiens d'eux » Jean de Soto jeta l'étendard du roi de l'Alpuxarra aux pieds de don Juan d'Autriche, et le jeune prince, ayant fait relever Habaki, lui rendit son cimeterre. « Gardez-le, lui dit-il avec beaucoup de grace et de sérénité, et usez-en désormais pour le service de sa majesté. » Les trois cents

(1) Il y a au Maroc, dans le pays de Tafilet, un puits nommé Aïn-Boharaya ou Bogaraya, et Caillé a trouvé un village mahométan du même nom dans l'intérieur de l'Afrique, à l'est de Sierra-Leone.

escopeteros mores retournèrent à Codbaa, mais Habaki resta au camp, où don Juan le combla de faveurs et de présens. Il dîna ce jour-là dans la tente de don François de Cordoue, un des premiers généraux de l'armée espagnole, et le lendemain à la table de l'évêque de Guadix, qui s'applaudissait naïvement d'une conversion si éclatante. Habaki retourna ensuite à l'Alpuxarra pour y rendre compte de sa mission. On sait l'accueil qu'il reçut d'Aben Aboo et comment le successeur d'Aben Humeya joignit le meurtre au parjure. Le souvenir de cette mémorable entrevue s'est conservé dans le pays, il n'est personne qui ne vous montre en passant le champ où le général des Mores rendit son épée au général des chrétiens.

Les habitans de Padulès passent pour indolens, et poussent, m'a-t-on dit, la paresse plus loin qu'il n'est permis, même en Espagne. Ils ont des mines qu'ils ne prennent pas la peine d'exploiter et des vignes qui, faute de soins, leur donnent un vin détestable. Un peu au-dessus de Padulès, vers l'est, est une autre commune, Canjayar, dont la population, plus industrieuse, plus active, tire un meilleur parti de ses mines, de ses terres, et vit dans une abondance relative, bien que son nom signifie village de la famine. Dans la première révolte de l'Alpuxarra contre les rois catholiques, un gros d'insurgés se trouva cerné dans ce lieu sauvage, et y fut serré de si près par le comte de Lorin, que tous moururent de faim jusqu'au dernier. De là ce nom néfaste de Canjayar, qui rappelle aux enfans (en arabe, il est vrai) le supplice de leurs ancêtres.

Almocita est un village, je devrais dire un hameau, qui confine avec les deux précédens. Nous y montâmes le lendemain matin par une côte rude et pierreuse. Le régisseur du Rincon y faisait baptiser un fils ce jour-là, et le parrain était M. T.... Quoique étranger, j'eus un rôle dans la cérémonie, et signai le registre de la sacristie en qualité de témoin. « Ah! me dit le curé, vous êtes donc aussi Français; c'est comme ce digne monsieur Augustin Leclai! — Et comme beaucoup d'autres, répondis-je à sa révérence; mais ce monsieur Leclai, quel est-il? — C'était un homme de bien et charitable comme saint Jean de Dieu. Il avait eu dans sa jeunesse le malheur de tuer en duel un grand seigneur de votre pays. Forcé de s'expatrier, il vint chercher un asile dans notre vieille Espagne et s'établit à Almocita, d'où il ne bougea plus. Il était médecin, mais médecin des pauvres, car, bien loin de se faire payer ses visites, il donnait lui-même à ses malades des médicamens gratis et de l'argent quand ils en manquaient. Aussi sa mort a-t-elle été une véritable calamité publique. Hommes, femmes, enfans, la commune en masse accompagna son corps à l'église, et quand il fallut célébrer l'office des trépassés, au lieu de chanter, on pleurait; je m'en souviens encore comme si c'était hier, et pourtant j'étais bien jeune et il y a de cela bien long-temps : c'était avant la révolution de Robespierre. » Qui jamais serait allé chercher dans un hameau perdu de l'Alpuxarra un Français du XVIIIe siècle transformé par un duel en médecin bienfaisant?

La cérémonie alla bien, je parle du baptême. La famille, c'est-à-dire à peu

près tout le village, remplissait l'église en chantant les litanies d'usage. Le curé, un vieux prêtre septuagénaire qui jamais, je le gage, n'était sorti de son Alpuxarra, administra l'eau de la rédemption avec l'indifférence d'une longue habitude; son air semblait dire : Combien n'en ai-je pas baptisés, puis enterrés! — Pour moi, je ne pouvais me défendre de réfléchir aux bizarreries du hasard qui m'avait conduit si loin de ma patrie, si loin de ma propre famille, au sein de cette famille étrangère; puis mes regards distraits se portèrent du troupeau sur l'église, qui n'était pas trop mal pour une église de montagne. Le plafond était de bois sculpté et doré dans le style moresque. Était-ce une ancienne mosquée? La pauvreté du pays autorise à croire que plus d'une fois on aura changé le dieu sans changer le temple. Cordoue même n'a-t-elle pas érigé en cathédrale la fameuse mosquée du calife Abdérame?

De nouveaux souvenirs de Mahomet m'attendaient à la sortie de l'église : l'usage, aux baptêmes, est de jeter aux enfans du village des *quartos,* c'est-à-dire des sous. Vous voyez d'ici la mêlée : on se rue, on se pousse, on se bat, sans compter les gros mots. Or un de ces gros mots fut naturellement *moro,* qui revint bien vingt fois dans l'espace d'un quart d'heure. Telle est la persistance des haines religieuses sur cette terre immobile et fanatique, qu'aujourd'hui encore il n'y a pas de plus grave injure que celle-là dans le dictionnaire picaresque des vieux chrétiens de la vieille Espagne.

Un sentier frais et ombragé de chênes nous conduisit d'Almocita au village de Beyrès, dont le curé, don Antonio Navarra, oncle de l'enfant baptisé le matin, nous offrit un excellent déjeuner, excellent du moins pour l'Espagne, où l'on mange partout si mal et où l'huile rance empoisonne tous les mets. Notre honnête ecclésiastique avait pour occupation favorite de dresser des perdrix à la chasse, et le déjeuner s'en ressentit, car avec les fruits du presbytère le gibier en fit tous les frais. Beyrès a des mines de fer et d'asphalte. En ce moment, le factieux Arraès battait les environs, et poussait souvent ses reconnaissances jusque dans les maisons du village. Nous devions donc plus que jamais nous attendre à le rencontrer; mais d'après tout ce que nous racontait de lui notre amphitryon, prévenu peut-être en sa faveur et pour cause, cette perspective n'avait rien de trop alarmant. Arraès était un factieux, c'est vrai, mais enfin ce n'était pas un voleur, et s'il lui arrivait quelquefois de lever sur les passans, au nom de sa majesté don Carlos, des contributions plus ou moins directes, c'était toujours avec des formes et quand il ne pouvait faire autrement. L'état de guerre a ses nécessités. Nous poursuivîmes donc notre voyage sans trop d'inquiétude, quoique nous fussions alors réduits à nos propres ressources, sans autre escorte qu'un *mozo* de quinze ans qui courait devant les chevaux et plus vite qu'eux. Aussi bien qu'auraient pu faire contre une bande organisée nos piétons d'Almérie et même mes deux carabiniers de la Real Hacienda?

Nous étions en pleine Sierra-Nevada, et nous montions toujours par des sentiers fort raides et fort raboteux. Ces chemins ne devaient pas être meilleurs au temps des Morisques, et la guerre n'en était que plus difficile. Ayant

fait une pause pour laisser respirer nos montures, je vis sous nos pieds, en me retournant, les vastes champs d'oliviers de Padulès, et plus bas la vallée du Bogaraya. Au-dessus de la rivière se déroulait le vert plateau de Cacin, et l'horizon était fermé par la sierra de Gador, que j'apercevais pour la dernière fois. J'en pris congé là pour ne la plus revoir; de nouvelles sierras nous réclamaient. Faisant donc nos adieux et tournant le dos, non sans quelque regret, à tout le pays que j'avais parcouru les jours précédens, je me jetai, comme Curtius, dans une espèce de gouffre de pierre au fond duquel est Ohanez, gros village qui dépendait, ainsi que les quatre précédens, de l'ancienne taha de Luchar. C'est encore un lieu consacré par les Morisques. Le marquis de Velez marchait sur Andarax à travers ces âpres sommets avec cinq mille hommes d'infanterie, dont huit cents arbalétriers et le double d'arquebusiers; le reste était armé d'épées, de lances et de hallebardes; quatre cents cavaliers bien montés complétaient sa petite armée. Les Mores n'étaient que deux mille, mais bien résolus, quoique si inférieurs en nombre, à lui disputer le passage, même à prendre l'offensive. Le choc fut terrible, la mêlée sanglante : c'était l'hiver, on se battait sur la neige, les morts et les blessés glissaient au fond des abîmes. L'avantage se déclara d'abord pour les Morisques, et la victoire leur serait définitivement restée, si le marquis de Velez ne fût accouru à la tête de sa cavalerie pour soutenir son avant-garde, qui pliait déjà. Il rétablit le combat par sa présence et paya de sa personne en bon cavalier; *oe mostro,* dit Mendoza, qui pourtant ne l'aimait guère, *por su persona buen caballero.* Le champ de bataille demeura enfin aux Espagnols; près de mille Mores et Tahali lui-même leur général furent tués. Poursuivis à travers la montagne, les fuyards se réfugièrent dans des cavernes inaccessibles; on en pendit autant qu'on en prit. C'est ainsi qu'on traitait les prisonniers de guerre. En Navarre, il y a quelques années, on ne les traitait guère mieux.

Ohanez n'est célèbre aujourd'hui dans l'Alpuxarra que par des raisins qui sont excellens, et par des draps si grossiers qu'ils ne valent pas l'honneur d'une mention. C'est une population farouche, cruelle, toujours prête à faire le coup de fusil ou le coup de couteau. Le brigandage est ici un mal endémique. Beaucoup de Français furent massacrés en 1808 dans ce village, que par excès de prudence nous traversâmes au galop. Les femmes fuyaient devant nous, les enfans criaient, les hommes juraient, les chiens aboyaient; nous allions toujours, au risque d'écraser tout le monde et de nous rompre les os, car le site est affreux, les rues sont de vrais précipices. Nous galopâmes ainsi sans respirer jusqu'à l'entrée du barranco de Tizis; là nous mîmes pied à terre pour attendre le *mozo*, qui, cette fois, était en arrière. Tizis est un ermitage fondé par un dévot de Grenade, que sa vie retirée et cénobitique avait fait surnommer le Coucou. L'église est assez jolie, et même a deux tableaux passables : un *Christ portant sa croix,* et une *Conception*, deux sujets de prédilection des peintres et des dévots de la Péninsule. Le lieu d'ailleurs est agréable, riche en verdure, riche en eaux; jeté d'un bord à l'autre du

défilé, un aqueduc à plusieurs arches produit dans le paysage un effet pittoresque et fort inattendu.

A peine avions-nous fait quelques pas dans le barranco, qu'un berger quitta son troupeau pour venir à nous, et nous fit signe de l'attendre. « *Caballeros,* nous dit-il, quand il nous eut rejoints, on m'a demandé des nouvelles de vos seigneuries. — Quand? — Tout à l'heure. — Qui? — Des gens de mauvaise mine. — Plusieurs? — Beaucoup. — Armés? — D'escopettes et de couteaux longs. — Où vont-ils? — Qui le sait? — Par où ont-ils passé? — Par là. — Et que nous veulent-ils? — Ah! voilà!... Si vos seigneuries veulent m'en croire, elles prendront un autre chemin, ou attendront du renfort; il y aura là-bas, c'est sûr, des coups de fusil. » Si l'avis était faux, il était du moins désintéressé, car l'officieux berger nous quitta sans attendre les deux réaux que nous allions lui donner pour sa peine, et disparut dans la montagne. « Je connais le pays, me dit T..., le conseil est bon, suivons-le; nous voyant seuls (le *mozo* ne comptait pas pour un homme), quelques *rateros* d'Ohanez se seront mis à nos trousses, et nous auront dépassés, tandis que nous étions arrêtés à Tizis. Nul doute qu'ils n'aillent nous dresser quelque embuscade pour nous voler après nous avoir préalablement lâché double et triple bordée. C'est à vous de voir si cela vous sourit. »

Avant tout je dois expliquer ce que c'est qu'un *ratero;* le *ratero* est un voleur isolé, non patenté pour ainsi dire, qui vole quand l'occasion se présente et sans mener la vie nomade; les autres, je veux parler des voleurs organisés en bandes, prennent le nom pompeux de *caballistas,* et professent pour les premiers un souverain mépris; ils les accusent de gâter le métier, et les maltraitent quand ils les rencontrent. Les *rateros* sont les plus dangereux; étant moins nombreux, moins aguerris, ils craignent les résistances, et les préviennent en commençant presque toujours par tuer ceux qu'ils veulent dévaliser, ce que les caballistas ne font jamais. « Nous ne sommes pas de vils assassins, disent ceux-ci avec orgueil, nous levons des contributions comme le roi, voilà tout. » Cette distinction superbe était tout justement faite pour augmenter nos alarmes, bien loin de les atténuer, car nous avions affaire évidemment à de misérables rateros. Nous revînmes donc sur nos pas jusqu'à Tizis pour y attendre en sûreté l'arrivée des renforts. Il faut savoir que M. T.... avait donné ordre à ses ouvriers de quitter le Pilar pour le Rebenton, autre fonderie de plomb qu'il avait dans la sierra de Gor, et où nous allions directement; or, ces ouvriers nous suivaient de près et ne pouvaient manquer de nous atteindre bientôt. Ils nous rejoignirent effectivement au nombre de sept, dont trois étaient armés d'escopettes; nous avions dans nos fontes de quoi armer les quatre autres, et il nous restait encore, à M. T..., son fusil à deux coups, à moi mon rétac. Notre première décharge était donc, tout compte fait, de quatorze coups : c'était assez pour nous rassurer, mais ce n'était pas trop, car on pouvait craindre que l'ennemi ne fît des recrues parmi les charbonniers marrons dont cette partie de la sierra est infestée. Nous fîmes nos dispositions en conséquence : deux ouvriers, armés chacun

d'un pistolet d'arçon, marchaient en éclaireurs et composaient l'avant-garde; deux autres fermaient la marche, armés comme les premiers; nous formions, nous, le corps d'armée avec les trois derniers, et de plus le *mozo*, qui, malgré ses quinze ans, voulait jouer son personnage; il avait fallu lui céder mon yatagan maure. A l'air joyeux et féroce dont le sauvage adolescent le brandissait et le faisait reluire au soleil, on voyait que le sang des Monfis coulait dans ses veines, leurs passions sanguinaires éclataient dans ses yeux. Enfin l'armée s'ébranla, et l'on pénétra en bon ordre dans le barranco suspect. L'entrée de cette gorge est assez large et parée d'une belle verdure; peu à peu cependant le passage se rétrécit et s'assombrit; les parois se rapprochent, se déboisent, la verdure s'éclaircit, disparaît; à peine quelques maigres buissons végètent-ils de loin en loin au pied des rochers, et, à vrai dire, j'aurais mieux aimé que ces buissons n'y fussent point, attendu qu'ils formaient autant de remparts excellens pour masquer un guet-apens; c'était bien assez que le chemin fît des coudes, et que de distance en distance de petits barrancos latéraux vinssent s'ouvrir mystérieusement sur le barranco principal. Toutes ces circonstances étaient favorables à l'attaque plus qu'à la défense; et avaient cela de particulièrement inquiétant pour nous, qu'à chaque enfoncement, à chaque détour, à chaque arbuste, on pouvait s'attendre, sans découvrir personne, à recevoir une bordée de coups de fusil. Un combat en règle eût été préférable et moins ennuyeux que cette menace perpétuelle de l'inconnu. Cette attente, cette anxiété fiévreuse dura plusieurs heures; enfin l'armée sortit du terrible pas, comme elle y était entrée; ennemis ou amis, on ne rencontra personne. Les rateros d'Ohanez nous attendaient-ils plus loin, ou, nous voyant si bien escortés, avaient-ils renoncé à leurs perfides desseins? C'est une question qui pour nous resta sans réponse.

Quoi qu'il en soit, nous n'étions pas encore sauvés; il nous restait à franchir le Port ou Col de Santillane, l'un des plus suspects de la Sierra-Nevada, car il est peuplé en toute saison par ces charbonniers marrons dont nous parlions tout à l'heure. Habitués à fabriquer leur marchandise illicite avec le bois d'autrui, ces sauvages fraudeurs n'ont pas sur le droit de propriété des notions fort saines : ils confondent aisément le tien avec le mien, et il n'est jamais prudent de les aller chercher dans leurs charbonnières. Quoique nous en fussions bien près, nous n'en découvrîmes cependant aucun; la solitude était profonde. Les éclaireurs prétendirent bien avoir aperçu au coin d'un bois deux hommes en manteaux, ou peut-être deux troncs qu'ils avaient pris pour deux hommes; n'importe, ils avaient tiré dessus résolument, mais de si loin que les balles durent s'enterrer à moitié chemin. Ici d'ailleurs, si nous n'étions pas à l'abri de toute rencontre, une surprise n'était plus si facile: nous gravissions une montagne ouverte de tous côtés, et sauf quelques bouquets de sapins clair-semés, la vue se portait sans obstacle aux limites de l'horizon : à droite, s'élevaient les sombres crêtes du Boloduy; à gauche, nous avions, mais à une grande distance, les pics de l'Almirez et de Montayre. La pente était douce, le sentier commode, émaillé de bruyères en fleur,

l'air vif et léger comme il l'est sur toutes les montagnes; un soleil radieux nous souriait sans nous brûler, la brise nous apportait l'agreste senteur des sapins et du thym, un troupeau de brebis broutait paisiblement autour de nous; une nature si calme, si pastorale, excluait toute idée sinistre, et les elarmes de Tizis étaient oubliées. Toutefois, en passant devant les *cortijos*, espèce de chalets alpestres groupés au sommet du col, et qui forment les dernières habitations de l'Alpuxarra, nos gens s'obstinèrent à les visiter; car, à les entendre, les ennemis étaient cachés là, et malheur à eux si on leur mettait la main dessus! Nous dûmes consentir à cette visite domiciliaire, infiniment peu légale, mais on n'y regarde point de si près sur la Sierra-Nevada, et d'ailleurs qui donc en Espagne se soucie de la légalité? Les chalets furent fouillés de fond en comble, et on n'y trouva ni voleurs ni charbonniers. Les femmes et les enfans des pasteurs (les hommes étaient aux pâturages) se croyaient pillés, assassinés, et poussaient des gémissemens lamentables; quelques réaux les firent taire, et changèrent en bénédictions leurs cris d'épouvante.

VI.

Nous avions atteint en bon ordre, et marchant toujours militairement, le sommet du Port de Santillane. Là finit l'Alpuxarra et commence la juridiction de Guadix, encore un nom arabe qui signifie fleuve de la vie (*Guet ayx*). A peine a-t-on franchi le point culminant du col, qu'on découvre à ses pieds les riches et belles campagnes du Marquisat, fermées au nord par la sierra de Baza. Ce premier coup d'œil est inattendu, saisissant; je ne saurais mieux le comparer qu'à une vue du Piémont au sortir des Alpes. La manière oblique dont la plaine était alors éclairée lui donnait une teinte bleuâtre, et le Nacimiento ou fleuve d'Almérie, qui la traverse dans toute sa longueur, brillait comme la lame d'une épée brunie au feu. On trouve en descendant le triste hameau d'Abrucena, bâti sur un ruisseau du même nom. Près de là sont des mines de cuivre inexplorées, celle, entre autres, des Quatro-Puntos. Plus bas est Abla (anciennement Alba, Albula), où l'on quitte la Sierra-Nevada pour prendre les bords du fleuve. En tournant vers l'est, on pénètre dans ces terribles gorges de Seron, où don Juan d'Autriche en personne fut battu par les Morisques, et eut la douleur de perdre son tuteur, son ami, don Louis Quixada. D'Abla à Fiñana, la route est une promenade; côtoyant le fleuve de plus ou moins près, elle passe souvent sous des ombrages dont je sentais le prix, car il faisait encore chaud; les cigales chantaient à l'envi. Cette *vega* vaut celle de Grenade. Quant à la population, elle est d'autant plus pauvre que le pays est plus riche, contradiction fort triste, mais fort commune en Espagne. Fiñana, où nous couchâmes chez des associés de M. T..., est un bourg assez propre; on y fabriquait autrefois beaucoup de soie, mais la plupart des mûriers ont été arrachés, et l'on n'y connaît plus guère aujourd'hui que l'indus-

trie des céréales, comme dans tous les villages et tous les bourgs de ces contrées agricoles. Fiñana possède, ainsi qu'Abla, des antiquités romaines. Le bourg était dominé autrefois par une forteresse arabe. Cet antique château n'est plus maintenant qu'une ruine habitée par les chouettes et ouverte à tous les vents du ciel; mais, du haut des créneaux délabrés, la vue est ravissante : on a sous ses pieds les vastes plaines du Marquisat, dit de Zénet, du nom de ses anciens suzerains musulmans, les Zénettes, l'une des cinq grandes tribus arabes qui conquirent l'Afrique, puis l'Espagne. Le chef de cette tribu puissante avait succédé, dans la possession de ce riche apanage, à ce trop fameux comte Julien, dont l'humeur vindicative ruina l'empire des Goths et fit tant de mal à sa patrie. Le fort de la Calahorra occupait le centre du fief, digne repaire de ces tyrans de seconde main, qui tous, mahométans ou chrétiens, vivaient de rapine et de sang. Leur château est encore debout, mais qu'il est déchu ! On en a fait une prison et un grenier à blé. Cette masse brune n'en produit pas moins à distance un effet pittoresque, et forme aujourd'hui la plus belle décoration du pays. Au-dessus du château en ruines s'élève audacieusement le pic de l'Almirès, qui est à ce versant de la Sierra-Nevada ce que Mulahacen et la Veleta sont à l'autre. Ce versant d'ailleurs diffère entièrement du revers opposé, dont il n'a ni les larges pentes ni les gradins majestueux; il tombe à pic, et n'offre de tous côtés que précipices, escarpemens, déchirures effroyables. La sierra de Baza, qui lui fait face au nord, et dont la Nevada n'est séparée que par la riante vallée du Marquisat, a un tout autre aspect : quoique nus, ses flancs n'ont rien d'abrupte, et ses crêtes onduleuses sont couvertes de grands bois qui servent à la construction des navires. J'ajoute, pour ne pas l'oublier, qu'on y trouve aussi des mines, et que les Mores tiraient de cette dernière montagne les beaux marbres qu'on admire encore à Grenade.

Le lendemain, nous partîmes assez tard; notre armée de la veille s'était renforcée de deux nouveaux ouvriers fondeurs; nous étions douze en tout, y compris le *mozo*. Pour gagner la sierra de Gor, où se trouve le Rebenton, il nous fallait franchir celle de Baza; nous l'attaquâmes de front, et d'abord sans beaucoup de fatigue, car la montée est douce, sablonneuse, aisée, et repose des terribles sentiers d'Ohanez et d'Abrucena. Malheureusement, le chemin ne tarde pas à devenir raide et pierreux. On marche en glissant à chaque pas sur de grands bancs de schiste veinés de quartz et semés de grenats. Jusque-là nous n'avions pas encore trouvé d'arbres, partant pas d'ombre, et le soleil nous décochait sans ménagement ses traits caniculaires. Nonobstant la chaleur et les difficultés du sentier, dont, par parenthèse, les sandales des piétons se tiraient beaucoup mieux que le sabot ferré des chevaux, la caravane cheminait lestement et gaiement; les jeunes chantaient des *coplitas*, les vieux contaient des histoires où les mines et les voleurs de la sierra jouaient naturellement le premier rôle. Bientôt on se souvint qu'on n'avait pas déjeuné. Les *botas* étaient pleines, les fromages et les jambons d'Andarax ne manquaient pas dans les *alforjas*. Inutile de dire que les *botas* sont les bouteilles

du pays, c'est-à-dire les outres, et l'*alforja* le sac aux provisions. On se mit donc à l'œuvre; mais, ô douleur! on avait oublié le pain. Que faire? Retourner à Fiñana était impossible; nous en étions déjà trop loin, et nos heures étaient comptées. On délibérait, quand les éclaireurs signalèrent dans un repli du rocher un hameau, que dis-je? un douair plus fait pour des Bédouins que pour des enfans de la civilisation européenne. Quoiqu'il ne fût pas sur notre route, on y monta, dans l'espoir de trouver là de quoi réparer notre oubli. On arrrive... personne! Roposo (c'est le nom du hameau) était désert, et toutes les huttes hermétiquement closes; hommes, femmes, enfans, et jusqu'aux chiens, la population tout entière était dans la montagne, occupée sans doute à couper, à voler du bois, ou à faire pis encore. Pourtant, en cherchant bien, on aperçut une porte ouverte; on entra. Une femme oubliée gardait la case en filant. Quoiqu'elle ne fût ni trop vieille ni trop laide, ses vêtemens étaient si déguenillés, tout en elle était si repoussant, qu'on l'eût prise pour une des furies d'Eschyle, commise par Hécate à la garde d'un village pestiféré. Son accueil fut conforme à sa mine, et si une terreur salutaire n'eût tempéré son humeur revêche, elle nous eût mis à la porte à coups de bâton; cependant nous l'avions appelée *señora!* Courtoisie perdue! cajoleries, prières, menaces, tout fut inutile; elle n'avait, à l'entendre, ni pain ni autre chose, pas même de l'eau. Cependant, quoiqu'elle prît à témoin la Vierge et tous les saints du paradis, l'effronté *mozo* ne tenait nul compte de ses protestations et furetait partout comme un rat affamé. Tout à coup il pousse une exclamation de joie. O bonheur! il avait découvert au fond d'un bahut, caché derrière un fagot d'ajoncs, deux pains énormes. Que devint à cette vue la ménagère? Pâle et tremblante, elle s'élança sur le *mozo*, les griffes en avant pour lui arracher son bien; mais le *mozo*, plus leste, gagna la porte d'un seul bond en emportant sa proie, et l'armée de le suivre en triomphe. J'essaierais en vain de vous peindre la colère de la montagnarde exaspérée; la vieille comparaison classique de la louve à qui l'on a ravi ses louveteaux ne rendrait qu'imparfaitement sa rage et son désespoir. Nous eûmes beau lui jeter en partant un duro pour ses deux pains, qui ne valaient pas une piécette, la vue même de cette belle piastre neuve qui brillait au soleil ne put l'apaiser; nous prenant pour des voleurs, elle la regardait sans doute comme fausse, à moins pourtant, et c'est probable, qu'elle n'en connût pas la valeur. Une pareille somme, à coup sûr, n'avait jamais passé ce seuil de misère.

Cette réquisition forcée n'était pas plus légale assurément que la visite domiciliaire des *cortijos* de Santillane, aussi reçut-elle son châtiment. A peine nous étions-nous remis en route après notre frugal déjeuner, que nous nous égarâmes; ce fut là notre punition. Nous voilà tournant et retournant sur nous-mêmes, prenant, quittant et reprenant vingt sentiers l'un après l'autre sans retrouver le bon ni réussir à nous orienter, et pendant trois mortelles heures nous ne découvrîmes pas une figure humaine, pas même la piste d'un troupeau. Une solitude inflexible régnait dans ces inextricables dédales, et si l'on appelait, les échos seuls nous renvoyaient nos cris. Pendant

ce temps, un aigle, le seul que j'aie vu en Espagne, planait majestueusement sur nos têtes. Tantôt il rasait la crête des rochers, et tantôt montait si haut dans la nue, qu'il n'apparaissait plus à nos yeux que comme un point noir sur l'azur brillant du ciel; puis soudain il se laissait retomber de tout son poids comme pour fondre sur nous, jusqu'à ce qu'un coup de vent ou un coup d'aile le relançât dans l'infini. On eût dit qu'il insultait, par la liberté de son allure, à l'embarras où il nous voyait. On lui tira plusieurs coups de fusil. J'aurais volontiers rapporté des sierras andalouses cette dépouille opime, mais aucune balle ne l'atteignit, et il ne parut pas même entendre la détonation.

Nous avions marché jusqu'alors à ciel ouvert sur des bancs de roche semés çà et là de gramens desséchés. La végétation et le terrain ne tardèrent pas à changer d'aspect; à la sortie d'une gorge étroite et déjà boisée, où un chevrier nous avait introduits, nous entrâmes enfin dans la région des pins, et la terre se tapissa sous nos pas de sauges à larges feuilles et d'une espèce de cyprès ou thuya rampant d'un vert admirable; un parfum pénétrant, vivace, émanait de partout, des sources d'une fraîcheur délicieuse fuyaient en murmurant à travers les longues herbes, la brise était piquante; toujours plus serrés, toujours plus touffus, les pins gazaient et modéraient les rayons du soleil. Je n'étais plus dans la brûlante Espagne, j'étais en Suisse, et je respirais par tous les sens la robuste volupté de mes Alpes bien-aimées. Le sentier serpentait gracieusement sous ces divins ombrages, et, de peur d'en sortir trop tôt, je laissais aller mon cheval à son aise. Si lent que fût son pas, il me semblait encore aller trop vite.

Cependant on montait toujours, et quoique la pente fût douce, on ne laissait pas d'approcher du sommet. En me retournant, j'avais encore quelques échappées sur la Sierra-Nevada, mais je la perdis bientôt de vue pour saluer de nouvelles chaînes. Déjà j'avais entrevu à travers les clairières la sierra de Segura, qui divise trois provinces : Murcie, Jaen et la Manche. Ayant atteint quelques instans après une crête découverte, une sorte de belvéder naturel, qu'on eût dit ménagé au milieu des bois par les génies de la solitude, je découvris tout à coup dans un immense lointain les grandes lignes vaporeuses de la Sierra-Morena, derrière lesquelles le soleil allait se coucher. Ce fut une surprise, un coup de théâtre; je m'arrêtai pour en mieux jouir et plongeai mon regard avec ivresse dans le vaste océan de montagnes déroulé devant moi. Rien n'était distinct. On ne découvrait ni villes, ni villages, ni plaines, ni fleuves, rien que des bois à mes pieds, et plus loin des sierras échelonnées les unes sur les autres jusqu'aux dernières profondeurs de l'horizon; les premiers plans étaient d'un vert sombre, les seconds d'un vert pâle, puis le vert tournait au bleu, qui lui-même tournait au gris, et toutes ces teintes diverses finissaient par se confondre dans la couleur rose du ciel, inondé par les rayons du soleil couchant. Un silence imposant, solennel, le silence des hautes cimes, régnait au loin comme si la création tout entière eût été attentive à ces magnificences. Ce grand spectacle fut saisissant, mais il fut court.

Le crépuscule envahit bientôt l'espace, le ciel pâlit, les sierras s'éteignirent une à une, et un crêpe mélancolique s'étendit sur toute la nature.

Je m'étais laissé volontairement devancer par la caravane. La nuit, qui approchait rapidement, me rappela aux réalités du voyage; me croyant perdu, on me cherchait, on m'appelait à grands cris; je répondis à ces voies amies et rejoignis mes compagnons rassurés. Le Rebenton est situé dans un bas-fond; il nous fallut beaucoup descendre. La fumée rougeâtre qui s'échappait de la fonderie comme du sein d'un volcan nous servait de guide, et ce phare conducteur n'était point inutile, car les ténèbres étaient profondes, les bois épais, et rien n'était plus facile que de prendre un sentier pour un autre dans la double obscurité de la nuit et des forêts. Enfin nous arrivâmes.

Rebenton ou Reventon (car le B et le V sont la même lettre en espagnol) veut dire littéralement déchirement, fracture, et certes nul site n'est mieux baptisé; l'établissement, qui est, comme le Rincon, un fourneau de seconde fondition, est bâti au fond d'une brèche ou crevasse pratiquée violemment par quelque catastrophe diluvienne au travers d'une large et haute montagne. On chercherait là plutôt un ermitage qu'une exploitation industrielle. C'est un lieu triste, solitaire, un lieu perdu, dénué de tout, excepté d'eau, car un torrent y passe, et les sources y sont abondantes : on en trouve une entre autres qui est chaude en hiver et si froide en été, qu'on n'y peut plonger la main cinq ou six fois de suite sans qu'elle y gèle; mais on ne vit pas d'eau seulement, il faut apporter de fort loin dans cette âpre Thébaïde les choses de première nécessité, et l'on y jeûne quand les communications sont interceptées par les neiges ou par les tempêtes. En tout temps on y mène une vie fort misérable. Je pus m'en convaincre par ma propre expérience, et n'en plaignis que davantage les victimes confinées dans ces implacables déserts.

Le Rebenton est, comme nous l'avons dit, dans la sierra de Gor, où nous étions entrés sans nous en apercevoir, car rien ne la distingue de celle de Baza, qui elle-même va s'unir par une transition insensible à la sierra de Filabrès, laquelle se continue jusqu'à la Méditerranée, sous le nom de sierra d'Algamilla; ce n'est réellement qu'une seule et même cordilière sous quatre appellations différentes. La Sierra-Nevada, au contraire, est une masse isolée, et se détache entièrement des systèmes qui l'environnent. J'allais dès l'aurore à la découverte dans les bois escarpés qui entourent et nourrissent la fournaise; j'en trouvai d'admirables, l'yeuse s'y marie au pin, et des lianes robustes se balancent d'un arbre à l'autre, comme dans les forêts vierges du Nouveau-Monde. Le ramier sauvage niche en paix dans ces épaisses futaies, où il brave le plomb des chasseurs, par la raison d'abord qu'il n'y a pas de chasseurs, et ensuite parce que ses retraites sont impénétrables. J'entendais roucouler sous la ramée ces paisibles hôtes de la solitude; mais il me fut impossible d'en dénicher ni même d'en apercevoir un seul. Les bois sont si rares en Espagne, qu'on s'y oublie volontiers quand on a le bonheur d'en rencontrer, et je me fis répéter plusieurs fois le signal

du départ. Pourtant il fallait partir. M. T..., bien qu'il fût arrivé au but de son voyage, voulut m'accompagner; les neuf ouvriers avaient repris leur collier de misère, et nous en étions réduits au *mozo* pour toute escorte, mais cette fois il s'était fait prêter un fusil, et, se croyant dès-lors un homme, il se posait en héros, il marchait fièrement devant nous comme Annibal ou Napoléon au passage des Alpes.

Une montée longue et rapide, mais admirablement boisée, nous ramena de la crevasse ou fondrière dont le Rebenton occupe le fond sur les hauteurs où nous avions passé la veille; nous eûmes même encore une échappée sur les pics neigeux de Mulahacen et de la Veleta vus pour la dernière fois; cette magnifique Nevada que j'avais contemplée si long-temps et tant admirée disparut pour toujours à mes yeux. Nous sortîmes de la sierra et de la juridiction de Gor comme nous y étions entrés, sans nous en apercevoir, et nous rentrâmes dans celle de Baza. Après avoir suivi pendant quelque temps les arêtes supérieures de la montagne, on commence à descendre; les pins sont toujours épais, le sentier est doux et facile. A mes pieds s'ouvraient de belles vallées où l'on recueille l'asphalte végétal, industrie particulière aux habitans de Gor. Parfois déjà j'entrevoyais la plaine fermée au nord par la Sagra-Sierra (Montagne Sacrée), où le Guadalquivir prend sa source, et dont le point culminant, nommé le pic d'Huescar, ressemble, à s'y méprendre, au Puy-de-Dôme. Cependant on descend toujours : un bâtiment en ruine nous signala à mi-côte la Fabrique-Royale, ancienne mine délaissée, dont on fond les *orruras* au Rebenton. Ce lieu passé, la descente devient rude et rocailleuse; les pins s'éclaircissent, et l'on arrive ainsi dans une vaste plaine plantée de sparte à perte de vue. Je compris alors comment la France est tributaire de l'Espagne pour ce graminée qu'il serait si facile de naturaliser sur nos côtes méridionales. Enfin l'on passe de la stérilité à la culture, et, pour ainsi dire, de la mort à la vie, en mettant le pied sur la *vega* de Baza, campagne admirable, toute sillonnée d'eaux courantes, tout émaillée de jardins en fleur ou en fruit. Malgré leurs richesses, ces champs fertiles offraient alors le spectacle de la misère. Une nuée de glaneurs et de glaneuses, poussés par la famine, inondaient les guérets moissonnés récemment. Ils étaient si basanés, si déguenillés, qu'on les eût pris pour une bande de bohémiens occupés à dévaliser le canton, et la rencontre de ce troupeau famélique n'eût pas été sans danger pour nous, si nous fussions tombés là à pied et sans armes; mais l'escopette est souveraine en Espagne encore plus qu'ailleurs, et nos fusils, nos armes tinrent à une distance respectueuse ces maraudeurs suspects.

Ce fut là notre dernier adieu aux sauvages populations de l'Alpuxarra. Nous arrivâmes de bonne heure et sans encombre à Baza, où nous descendîmes à la Posada del Sol. Nous y soupâmes ensemble pour la dernière fois. Le lendemain, nous devions nous séparer, M. T..... pour retourner à Almérie, moi pour continuer ma route seul par Carthagène et Murcie.

CHARLES DIDIER.

ROMANCIERS

CONTEMPORAINS

DE L'ALLEMAGNE.

I.

Mme LA COMTESSE HAHN-HAHN.

L'auteur de *Wilhelm Meister* écrivait, il y a un demi-siècle, que le roman est l'épopée domestique, l'épopée de la société moderne. Certes, ce genre libre et charmant, pour lequel l'illustre écrivain demandait ainsi droit de cité dans les lettres, n'en est plus réduit à justifier ses titres. Il règne, et souvent avec l'arrogance d'un parvenu. N'a-t-il pas voulu tout envahir? n'a-t-il pas cru qu'il pouvait se substituer aisément à tous les travaux de l'imagination, à toutes les formes de la pensée? Or, il y a en Allemagne, comme chez nous, des milliers de plumes occupées à écrire cette épopée dont parle le poète de Weimar. Les rhapsodes, bons ou mauvais, sont innombrables; nos voisins, sur ce point-là, n'ont rien à nous envier; ils possèdent toute une armée de romanciers et de conteurs.

Parmi tant d'écrivains qui réussissent à se faire lire dans ce pays, il y en a bien peu qui aient oublié de donner au moins un recueil de nouvelles. Les poètes ont renoncé à la poésie, les philosophes à la philosophie, les théologiens à l'exégèse, les critiques à leur étude sévère, pour raconter tous leur histoire, et répondre à l'appel tyrannique de la foule. N'oublions pas à leur suite les écrivains sans mission, les désœuvrés, les gens du monde et ceux qui se donnent pour tels, toute la frivole cohue des dilettanti. Dans ces derniers temps surtout, depuis 1830, la mêlée a été singulièrement confuse. A quelle dure servitude ne l'a-t-on pas réduite, cette forme gracieuse du roman, si éprise d'abord du demi-jour, et qui convenait particulièrement aux plaintes d'une ame blessée, aux délicates analyses de la passion! Le roman est devenu une arène bruyante, une tribune toute remplie de sourdes rumeurs. Cette tribune, elle ne s'est pas ouverte seulement, comme c'était encore son droit, aux confidences épiques du monde nouveau, à l'expression des publiques douleurs; elle a donné asile à toutes les folies des écoles, aux vanités de la *jeune Allemagne*, aux rêveries bizarres des socialistes. Singulier mélange de noms et de doctrines! quand elle n'était pas envahie par les prédicans, elle l'était (misère plus grande encore) par une nuée de frivoles esprits, lesquels, bien loin de prêcher, n'avaient absolument rien à dire.

Un critique distingué, mais d'une humeur souvent un peu chagrine, M. Hermann Margraff, se plaignait amèrement, il y a quelques années déjà, de l'accroissement prodigieux de cette fabrication industrielle, et de la funeste influence exercée sur les jeunes talens par la gloutonnerie du public. « Le roman, dit-il, est aujourd'hui, plus qu'aucun autre genre littéraire, une véritable affaire de fabrique, grace au nombre effrayant des consommateurs. Dans ce temps de déloyauté et de mensonge, personne ne sera surpris que tous les écrivains, n'y eussent-ils aucune aptitude, veuillent à l'envi composer des romans. Un roman! voilà ce qu'on demande, voilà ce qu'on lit avidement, plus qu'aucune autre production de l'esprit; voilà la bonne marchandise, celle qui se débite le mieux. Pourquoi ne pas écrire un roman? pourquoi ne pas vous essayer dans la nouvelle? Nommez-moi, parmi tant de jeunes écrivains privés du don de l'invention poétique et disposés à suivre loyalement leur voie, nommez-m'en un seul à qui ces provocations perfides n'aient été maintes fois adressées! Qu'il en coûte peu aujourd'hui pour tromper le public et se mentir à soi-même! On prend la plume et on écrit... Voulez-vous faire un roman philo-

sophique? rien de plus commode; le monde tout entier, sans vous excepter vous-même, le monde tout entier raisonne; le raisonnement court les rues. Un roman historique? C'est bien facile encore; n'avez-vous pas à votre disposition les faits, les situations, les caractères? Il ne vous reste qu'à les enfiler dans une intrigue d'amour, comme un chapelet d'amandes et de raisins secs. Aimez-vous mieux un roman social? Quoi de plus simple? Nous avons des théories à la douzaine; il n'y a qu'à se baisser et à prendre. Quant à raisonner là-dessus, c'est un art que vous possédez depuis vos études à l'université. En vérité, je ne sais ce qui vous empêcherait de nous donner un roman. Voyez ce jeune homme plein d'ardeur pour l'étude; il n'est pas assez riche pour suivre la carrière qui l'attire; qu'à cela ne tienne! il étudie la théologie. Serez-vous plus coupable que lui? Non, certes. Ce pauvre théologien! quel mensonge il vient de faire à lui-même et au monde! Cependant, son examen subi, le voilà autorisé à prêcher la vérité aux hommes. Ah! sur ce goût du mensonge si répandu à l'heure qu'il est, sur ce goût des trompeuses apparences, sur ces vocations factices, j'écrirais volontiers des lamentations dignes de Jérémie... » L'ardent critique, comme on voit, n'est pas disposé à voiler la triste situation des lettres dans son pays. Je voudrais croire que son esprit morose s'est exagéré le mal qu'il dénonce. Pour nous, du moins, que ces misères de l'Allemagne ne préoccupent pas directement (nous avons bien assez des nôtres), nous rechercherons, parmi tant d'écrivains condamnés un peu trop vite, ceux qui auraient pu obtenir grace, ceux qui se détachent du milieu de cette foule tumultueuse, et qui ont mérité, chacun selon sa mesure, les éloges, les conseils, ou les regrets de la critique.

On éprouve un véritable embarras lorsqu'on essaie de classer tous ces romanciers d'une manière nette et distincte. Les noms se pressent, et les directions sont si nombreuses, les ambitions si diverses, qu'il semble difficile de porter la lumière dans cette partie, la plus confuse assurément, des lettres allemandes contemporaines. Je ne remonterai pas jusqu'à Goethe, jusqu'à Jean-Paul, maîtres glorieux qui ont imprimé au roman le caractère souverain de leur génie, et dont on ne pourrait rapprocher sérieusement les dilettanti de nos jours; mais je nommerai l'esprit aimable dont les ingénieuses compositions ont été l'origine et sont demeurées le centre des tentatives nouvelles. Cet écrivain charmant, c'est l'auteur de *Sternbald* et de *Vittoria Accorombona*, c'est Louis Tieck. Entre la grande période de Goethe et les écoles plus brillantes que fécondes qui se partagent

aujourd'hui les lettres, le chef du romantisme de Berlin a été une transition naturelle. Certes, l'auteur de *Sternbald* n'a jamais renoncé à l'amour désintéressé de l'art, mais peu à peu cependant son humeur capricieuse, son ironie légère préparait les esprits à ce badinage un peu affecté, sous lequel se sont cachées dans ces derniers temps les prétentions dogmatiques des novateurs. Tieck avait débuté par une poésie bizarre, éthérée, illuminée, par de gracieuses études d'après les comédies féeriques de Shakspeare. Titania était la reine fantasque de ce royaume imaginaire qu'il peuplait de ses caprices. Eh bien! lorsque, plus tard, il se rapprocha de la réalité et essaya de représenter plus directement les conditions diverses de la vie, on peut dire qu'il fraya la route, sans le savoir, au moderne roman de *la jeune Allemagne*. C'est un fait curieux à remarquer : tandis que l'école romantique, vers 1810, s'abandonnait de plus en plus à l'ivresse de ses enchantemens, tandis que Clément de Brentano écoutait dans sa cellule les derniers sons de la viole de sainte Cécile, tandis qu'Achim Arnim recueillait l'œuvre interrompue de Novalis, et se plongeait avec un bizarre enthousiasme dans cette poésie mystérieuse qui attirait son imagination éblouie, Louis Tieck, un des chefs reconnus de cette mystique école, se transformait insensiblement, et ramenait la Muse dans le domaine des choses réelles. Au chimérique royaume de Titania il préférait les prairies d'Allemagne, et, d'une main délicate, il y traçait de frais sentiers par où allait se précipiter (singulière aventure!) toute une bande de novateurs. Si l'on parcourt les *Nouvelles* que l'auteur de *Phantasus* a répandues avec tant de prodigalité dans tous les *Taschenbücher* depuis une vingtaine d'années, on remarquera bientôt cette transition, imperceptible d'abord, puis plus nette, plus visible, et avouée enfin par M. Tieck lui-même. L'aimable conteur, à qui l'on reprochait ses affections aristocratiques, donnait, il y a quelques années, un gracieux ouvrage intitulé *le Jeune Menuisier* (*Der junge Tischlermeister*). Ce charmant récit paraissait en Allemagne peu de temps avant qu'une plume illustre, mais égarée, écrivît *le Compagnon du tour de France* et *le Meunier d'Angibault;* or, les sympathies qui inspiraient au romancier français des inventions par trop étranges étaient célébrées ici avec une parfaite mesure et un art délicat qui a peur du faux. D'ailleurs, on retrouvait toujours, dans les récentes productions de M. Tieck, l'ironie légère où il se joue si volontiers. Ces êtres fantasques qui avaient leur rôle dans ses premiers romans, ces kobolds, ces nains bossus, toute cette postérité de Puck qui faisait contraste avec la grace aérienne de Titania et d'Ariel, M. Tieck

les fait reparaître dans ses nouveaux contes. Ne sont-ce pas ces personnages plaisans, ces bourgeois ridicules, dont il égaie malicieusement ses tableaux de la vie présente? Grace et malice, persiflage agréablement dissimulé, telles sont les armes que la *jeune Allemagne* voulut dérober à M. Tieck, quand elle introduisit dans de prétentieux romans ses plaidoiries et ses prédications.

Cette transition du romantisme de M. Tieck à la sémillante ironie de la *jeune Allemagne* est évidente pour la forme; elle n'empêche pas qu'il n'y ait une rupture ouverte entre l'ancienne école et la nouvelle. Les romans de M. Gutzkow, de M. Henri Laube, de M. Théodore Mundt, appartiennent très décidément à un ordre d'idées tout nouveau. Ils portent surtout le reflet de 1830; ils sont inspirés par les essais de philosophie et de religion nouvelles qui se produisirent, après la révolution de juillet, en Allemagne aussi bien qu'en France. Ce qui n'est qu'un caprice léger dans les nouvelles les plus hardies de M. Tieck est tout-à-fait, dans les romans de la *jeune Allemagne*, un enseignement adopté, un programme qu'on a promis de remplir. M. Tieck a bien pu chanter avec infiniment de grace *le Jeune Menuisier*, et éclairer son atelier de toutes les lueurs de la poésie; il a bien pu célébrer, dans *Vittoria Accorombona*, la libre fierté d'une jeune femme qui réclame contre les prescriptions de la société; ce n'était pas chez lui une doctrine prêchée officiellement. Aussi, malgré la surprise qu'avait causée d'abord le coup de tête de M. Tieck, la fantaisie du conteur était une suffisante excuse, et Vittoria fit son entrée dans le monde le plus scrupuleux, dans les salons qui étaient restés fermés aux héroïnes du roman moderne. Au contraire, on sait avec quelles prétentions superbes, avec quelle désinvolture suspecte, la *jeune Allemagne* lançait, comme un défi, ses arrogantes aventurières. J'ai tâché d'indiquer ici même, il y a un an, les principaux incidens de cette singulière émeute. L'excitation produite par 1830 avait lâché la bride à toutes les théories sociales; on commença de prêcher l'émancipation de la femme et (c'est aussi le terme consacré) la réhabilitation de la matière. M. Charles Gutzkow publia ce roman de *Vally*, qui suscita tant de colères; M. Mundt écrivit les pages enthousiastes et sensuelles de *Madonna*, et M. Wilkomm crut résumer toutes les idées de la *jeune Allemagne* dans cet étrange imbroglio qu'il appela *les Gens fatigués de l'Europe*. Nous voilà bien loin de M. Tieck et de ses élégantes narrations. Je sais bien que deux critiques de la jeune école, M. Gustave Kühne et M. Théodore Mundt, se sont donné le plaisir très piquant de signaler avec une sorte de pruderie offensée

les énormités sociales de *Vittoria Accorombona;* mais cette ingénieuse tactique n'a trompé personne. M. Tieck est demeuré, aux yeux de tous, le plus insouciant des conteurs. On a même vu, chose singulière! un homme grave, un professeur de l'université de Breslau, M. Braniss, écrire pour la seconde édition de *Vittoria* un commentaire philosophique, où il célèbre les beautés du texte, et les oppose à l'esthétique de Hegel et de ses disciples. Ces faits curieux montrent bien que le spirituel vieillard est encore un des noms les plus agités par la littérature contemporaine, quoiqu'il y représente une école un peu abandonnée.

Les romans de la *jeune Allemagne* ont fait tant de bruit de 1833 à 1837, M. Gutzkow, M. Laube, M. Mundt, M. Willkomm, ont si souvent distrait l'opinion publique, qu'ils ont caché pendant quelque temps la marche continue des lettres et les œuvres plus calmes, plus désintéressées, qui se produisaient à l'entour. Le roman historique, entrepris, il y a déjà une vingtaine d'années, par d'habiles écrivains qu'enflammait le succès de Walter Scott, était poursuivi, avec des chances diverses, par des talens très dignes d'estime. En 1824, un jeune écrivain, M. Wilhelm Haering, avait débuté, à la suite d'un pari, par un roman attribué à l'auteur d'*Ivanhoe*, et il était parvenu à tromper le public ravi; depuis, M. Haering a continué d'appliquer son imagination à la peinture des siècles écoulés, en s'accordant plus de liberté que ne lui en laissait cette gageure gagnée si habilement. Un des romanciers les plus en honneur au-delà du Rhin, M. Spindler, s'est fait dans le roman historique une réputation déjà ancienne et qui paraît assez solidement établie. Parmi ses nombreuses compositions, *le Bâtard* (1826), qui retrace avec vigueur la situation des peuples germaniques au temps de Rodolphe II; *le Juif* (1827), où l'auteur a donné une énergique peinture du XVe siècle allemand; *le Jésuite* (1828), tableau vif et original de la première moitié du XVIIIe siècle, ont mérité d'être placés au rang des œuvres durables que cite et recommande souvent la critique. Depuis ce temps, la fécondité de l'auteur n'a pas diminué; si sa verve s'est un peu affaiblie à la longue, il a retrouvé cependant, quand il l'a voulu, d'heureuses inspirations, dans *la Nonne de Gnadenzell* (1833), dans *le Roi de Sion* (1840), et, chose toujours difficile, il a maintenu son rang. Tandis que le roman historique prenait faveur, d'autres écrivains s'essayaient à reproduire l'esprit de leur temps dans des compositions brillantes; c'est ce que fit un romancier, un publiciste très distingué, M. Henri Koenig, membre de la chambre des députés du grand-duché de Hesse. *La noble Fiancée*,

publiée en 1833, et, plus récemment, *Véronique*, lui ont marqué sa place parmi les plus fermes penseurs et les écrivains les plus libéraux de ce temps-ci. Sans céder aucunement à toutes les fantaisies des écoles socialistes, M. Koenig a vigoureusement reproduit dans ses romans l'esprit libre du XIXe siècle, avec une franchise et, ce qui est plus rare encore, avec une mesure parfaite qui assurent à ses œuvres autre chose qu'un succès de circonstance. *Les Vaudois* et *les Aventures de William Shakspeare* témoignent de son sérieux empressement à chercher dans les traditions du passé les exemples, les récits, qui peuvent instruire et guider notre époque. C'est aussi à l'esprit du monde nouveau que nous devons un beau roman de Charles Immermann, *les Épigones*. Un autre ouvrage, qu'il composa dans les dernières années de sa carrière trop tôt interrompue, *le Baron de Munchausen*, semble continuer, en les appropriant à notre siècle, quelques-unes des inspirations de Jean-Paul, ses mélancoliques satires, ses touchans tableaux mêlés d'une si gracieuse ironie. Jean-Paul, en effet, ne pouvait demeurer sans influence sur les romanciers de l'école présente; il a suscité un disciple enthousiaste, Léopold Schefer, que nous avons blâmé dans ses poèmes philosophiques, et dont il faut louer deux ou trois romans, pleins de passion et de vie. N'est-ce pas aussi à l'école de Jean-Paul qu'on doit rapporter le *Blasedow* de M. Charles Gutzkow? Ces sérieux exemples, accueillis avec une faveur légitime, attirèrent peu à peu les écrivains les plus indisciplinés de la *jeune Allemagne*. Qui se soucie, à l'heure qu'il est, des bizarres productions de 1835? Qui lit encore *Wally* ou *Madonna?* Personne, assurément. Les romanciers de cette école, si tôt décriée pour ses fautes, essayèrent de se renouveler dans des tentatives plus dignes de leur talent. Tandis que M. Gutzkow se livrait aux travaux de la scène avec une activité obstinée et quelquefois heureuse, M. Mundt a publié des romans historiques, dans lesquels son inspiration s'affranchissait de l'esprit de système; M. Henri Laube a donné ses *Franzœsische Lustschlœsser;* M. Willkomm, son *Byron* et son *Wallenstein*. Un écrivain qui, par la fougue de son talent, semble assez près de cette bruyante école, M. Théodore Mügge, a fait lire son roman de *la Vendéenne* et celui de *Toussaint Louverture*. Enfin M. Sigismond Wiese et M. Édouard Duller portèrent dans ces mêmes études l'ardeur d'une imagination encore un peu confuse, tandis que le poète d'*Ahasvérus* et du *Chevalier Wahn*, M. Julius Mosen, charmait les esprits par un récit très vif et très brillant, *le Congrès de Vérone*. Voilà bien des romans empruntés à l'histoire; que devient cependant

la peinture des mœurs du pays, la reproduction originale de la vie allemande? Ce que Frédérike Bremer, Hauch, Andersen, font si gracieusement pour la Suède et le Danemark, aucun écrivain ne voudra-t-il le faire pour ces intérieurs allemands, si souvent chantés par les poètes, et qui se prêtent avec complaisance aux études aimables du roman? Ce furent d'abord les plus hautes régions de la société qui attirèrent les touristes. Mme la comtesse Ida Hahn-Hahn et M. Adolphe de Sternberg ont été les historiens les plus goûtés de l'aristocratie, les chroniqueurs des salons brillans, non pas sans un mélange très visible de théories nouvelles et de rêveries sociales. Puis, comme par un contraste subit, on a vu se lever, dans ces dernières années, tout un groupe charmant de conteurs occupés particulièrement de scènes populaires, et qui ont cherché leurs récits dans les villages, dans la cabane du paysan, dans les sentiers de la forêt Noire. M. Levin Schücking, M. Berthold Auerbach surtout, dans ses *Schwarzwaelder Dorfgeschichte*, quelques autres encore, ont charmé tout à coup l'Allemagne par les plus fraîches peintures, et fait circuler, au milieu d'une littérature toute mondaine, je ne sais quels parfums rustiques et printaniers.

Tel est le tableau rapide, mais exact, de cette nombreuse assemblée de conteurs; je ne voudrais pas me charger de les présenter tous à notre public de France, mais il y en a plus d'un cependant qui mérite une étude attentive.

Pourquoi ai-je ouvert cette série par Mme la comtesse Hahn-Hahn? Il s'en faut bien que la brillante comtesse y puisse occuper le premier rang; parmi tous les noms que je viens de citer, il n'en est peut-être pas un seul qui ne doive durer plus long-temps que le sien, et je m'assure qu'on lira encore *la Noble Fiancée*, de M. Koenig, et *le Congrès de Vérone*, de M. Mosen, quand *Ilda Schoenholm* et *Sigismond Forster* seront tombés dans l'oubli. Hélas! c'est pour cela précisément que je m'adresse d'abord à Mme la comtesse Hahn-Hahn. On la lit encore en ce moment; elle a eu un succès de boudoir qu'on ne peut lui contester; son esprit, ses graces un peu cherchées, son mélange de dédain aristocratique et de *hardiesse* sociale, lui ont valu une certaine vogue, passagère, je le sais, mais assez vive, qu'il importe d'étudier en temps opportun. Hâtons-nous! et ne sommes-nous pas un peu en retard? Les voyages que Mme la comtesse Hahn-Hahn a fait imprimer en si grand nombre depuis ses derniers romans ont beaucoup nui déjà à la célébrité de son nom. Encore une excursion sur le Nil, et la belle *Ilda Schoenholm* est perdue. Voilà pourquoi je me hâte

d'aller entendre Mme la comtesse Hahn-Hahn dans ces brillans salons de Dresde ou de Berlin, dans ces châteaux du Rheingau, dans ces longues allées des parcs magnifiques où sa fantaisie se joue en des conversations sans fin; après cela, mon portrait achevé, que l'aventureuse comtesse reparte pour Beyrouth et Alexandrie! Aussi bien, Mme Hahn-Hahn vient de donner, il y a quelques mois, une complète édition de ses romans, et quoique dans sa préface elle traite tous ses juges avec un charmant dédain de grande dame, ce n'en est pas moins un appel très direct à la critique; de toute manière, l'instant est bien venu de l'apprécier et de marquer sa place.

Il parut à Leipzig, en 1835, un recueil de vers qui portait ce simple titre : *Poésies, par madame la comtesse Ida Hahn-Hahn.* Le nom de l'auteur n'était encore connu de personne, et son volume se produisait, dans une compagnie fort mêlée, au milieu de ces recueils sans nombre qui chaque année viennent chercher aventure à la foire de Leipzig. Être distingué dans cette foule, lorsqu'on porte un nom tout nouveau, c'est un bonheur difficile et rare. Les vers de Mme Hahn-Hahn n'étaient point marqués de ces vives beautés qui révèlent un poète et consacrent, dès le premier jour, une réputation. Cependant il y avait dans tout ce volume un accent de mélancolie profonde; on eût dit la plainte d'une douleur toute récente, le cri d'une blessure qui saignait encore. L'ouvrage portait cette dédicace : *A toi!* et l'auteur avait emprunté à Pétrarque une mystérieuse épigraphe :

Non ti conosce il mondo, mentre t'ha.

Cette même dédicace, ce même appel à un nom qu'il n'osait écrire, l'auteur le reproduisait l'année suivante dans un recueil nouveau tout rempli d'une tristesse semblable, plus vive toutefois, plus impatiente et plus avide de repos. Là, c'étaient surtout des chants de voyage. Le poète, fuyant des souvenirs inquiets, errait par le monde et allait cueillir dans les plaines de Souabe, sur les montagnes du Necker, les simples des prés et des bruyères qui devaient guérir sa plaie; ou bien il s'amusait à rassembler, chemin faisant, les traditions des vieux âges, et il reproduisait dans une série de ballades la lutte poétique des minnesingers au château de la Wartbourg. Les vers, je l'ai dit, étaient bien faibles : on sentait quelque chose de maladif dans ces stances monotones; mais cette faiblesse précisément, cette douleur uniforme, ce mystère, et, s'il faut le dire, le nom de l'auteur, le nom d'une femme du monde inscrit sur ces pages plaintives, tout cela devait peu à peu attirer l'attention et préparer un auditoire au romancier du

lendemain. Hélas! n'était-ce pas une ruse, peut-être? Cette sincérité qu'on avait cru découvrir dans les plaintes sans art du poète était-elle tout-à-fait sans mélange? ou du moins ne s'y est-il pas ajouté bientôt après quelque chose de factice et de contraint? C'est ce que vont nous apprendre les six romans écrits par Mme la comtesse Hahn-Hahn, et qui ont suivi à de courts intervalles la publication de ses élégies. Le premier livre de Mme Hahn-Hahn, *Ilda Schœnholm*, paraissait l'année suivante, en 1837.

Que les circonstances particulières de la vie de l'auteur aient influé sur ses compositions, que son roman personnel, s'il a existé, se soit traduit dans ses œuvres, c'est une question que je crois interdite à la critique. Il faut, pour soulever ces voiles, une main extrêmement légère, et s'il est toujours besoin de précautions infinies en de telles matières si délicates, combien plus de ménagemens devra garder celui qui parle d'une œuvre écrite dans une langue étrangère et empruntée à un monde dont il n'a pas tous les secrets! La discrétion, certes, m'est ordonnée à plus d'un titre; mais les circonstances extérieures appartiennent au lecteur, au critique, et je puis chercher dans les influences du moment l'origine des idées de Mme Hahn-Hahn, l'explication du caractère singulier de ses livres. Quelques mots, quelques rapprochemens suffiront. Or, au moment où l'auteur d'*Ilda Schœnholm* prit place dans les lettres allemandes, la *jeune Allemagne* venait de mener assez loin déjà ses folles équipées; d'un autre côté, les romans de Mme Sand pénétraient de plus en plus au-delà du Rhin, et cette éloquence passionnée séduisait sans peine les neveux de Werther; Rahel de Warnhagen, morte depuis quelques années, était devenue pour les rêveurs enthousiastes l'objet d'un culte fervent, et c'était l'instant où Bettina commençait de prophétiser. Eh bien! que ces excitations diverses viennent à rencontrer une ame douce et pourtant assez ardente, une ame blessée, souffrante, mais prompte toutefois à se guérir et à tirer parti de ses douleurs; que l'écrivain accepte souvent ces influences, que souvent il les combatte; surtout qu'il mêle à cela les souvenirs, les sympathies aristocratiques qui lui sont chères : il composera les romans que j'ai à juger ici, il donnera cette série de livres bizarres, d'un caractère mélangé, indécis, œuvres élégantes, maniérées trop souvent, d'un haut goût aristocratique, et ou éclatent tout à coup, on ne sait pourquoi, les plus bizarres révoltes du drame moderne. Toutefois, ne disons rien de trop, et regardons de plus près pour mieux voir. Aussi bien, ce caractère ne se remarque pas encore dans *Ilda Schœnholm;* ici, c'est une plainte assez douce,

assez gracieuse; il n'y a point de révolte; l'auteur a seulement voulu tracer un tableau mélancolique et montrer cette difficulté de la vie qui est l'éternel sujet des romanciers, la difficulté des engagemens réciproques, des amours que la grace et le bonheur couronnent.

Avant d'assister au drame et de le juger, tâchons de connaître les personnages que l'auteur a mis en scène. Il y en a trois qui attirent surtout l'attention, la comtesse Ilda, Polydore et Ondine.

La comtesse Ilda Schœnholm est veuve; elle est jeune encore et belle, malgré les atteintes de la douleur, malgré cette physionomie attristée que lui a donnée l'habitude d'une réflexion profonde; son ame est pleine de trésors précieux, de *génialité*, disent les Allemands. Mariée, presque enfant encore, au comte de Schœnholm, elle ne l'a point aimé, mais elle a toujours été soumise et douce. Le comte était un homme grossier, une ame vulgaire; courbée sous cette autorité implacable, l'épouse humble, mais forte, supportait en silence cette vie froide et sans soleil. Un an avant la mort du comte, un jeune lord qu'il avait rencontré dans ses voyages, lord Henry Killarney, arriva tout à coup au château de Schœnholm. Lord Henry avait cette beauté pâle, cette distinction mélancolique qui plaît tant aux romanciers; c'est l'amant obligé de la comtesse Ilda. Que lord Henry et la comtesse Ilda s'aimassent, ce n'était un sujet de doute pour personne. Cependant, un matin, tout à coup, lord Henry part, sous le premier prétexte, et retourne en Angleterre. Il était parti sur un signe d'Ilda, dès que cet amour, silencieux d'abord, avait pu inquiéter la noble jeune femme. Hélas! elle fut mal récompensée du sacrifice qu'elle avait fait à son devoir; quelques mois après la mort du comte, au moment où elle allait partir pour retrouver lord Henry en Angleterre, elle apprend tout à coup que lord Henry a cessé de vivre. Alors elle s'enferme dans la solitude comme dans un cloître, elle cherche dans une profonde retraite un aliment à ces saines douleurs qu'il faut accepter pour fortifier la vie; elle ne veut pas que le monde puisse éloigner, par ses vulgaires distractions, les amères pensées dont elle aime à se nourrir. Pourtant, lorsqu'elle sortit de sa retraite, lorsqu'elle reparut dans le monde, n'oublia-t-elle pas un peu vite cette douleur sincère? Ne chercha-t-elle pas à en tirer parti pour sa vanité? Je n'aime pas que la comtesse Ilda devienne une femme de lettres, un écrivain distingué, un poète, un romancier à la mode. Malheureusement c'est là le caractère, c'est là le défaut prétentieux de toutes les héroïnes de Mme Hahn-Hahn; nous le verrons mieux tout à l'heure. La voilà donc qui écrit des vers, des romans, et qui remplit l'Allemagne

de son nom. C'est ainsi que nous apparaît la comtesse Ilda Schœnholm, au moment où s'ouvre le récit de l'auteur.

Après Ilda Schœlholm, à côté d'elle, un des caractères les mieux tracés est celui de Polydore.

Polydore est artiste. La chaste muse de la sculpture lui a révélé ses pures beautés; elle lui a remis ce ciseau inspiré qui doit arracher au marbre les contours sacrés, les statues immortelles qu'il cache dans ses flancs. Il est passionné pour le beau; c'est une ame noble et ardente. Polydore est né dans le Tyrol, dans la petite ville de Botzen; son père est un pauvre vigneron de la montagne. Tout enfant, au milieu des travaux de la terre, son imagination se développait en silence; il dessinait avec un instinct merveilleux, et plus d'une fois les jeunes filles de Botzen posèrent devant le jeune vigneron. Un jour, après certaine aventure naïve, l'enfant n'ose plus rester au village; il part et se dirige vers l'Italie. Il a entendu parler de Rome et de Florence; il veut aller à Florence et à Rome. Comment il y arrive, c'est là une longue histoire; point d'argent, point de protection, mais qu'importe? La jeunesse est si prompte, si confiante, et l'amour de l'art entraîne si vaillamment les cœurs qu'il possède! Qui donc voudrait rien refuser à ce pauvre voyageur, si candide sous ses cheveux blonds? Le fermier toscan l'accueillera sous son toit, le pâtre de la campagne romaine partagera avec lui son morceau de pain. Un jour, à Vérone, une noble dame, frappée de son costume tyrolien, lui adresse la parole en allemand, tandis qu'il copie quelque tombeau dans une église. C'est la comtesse Ilda Schœnholm. Elle lui fait conter son histoire, elle l'encourage, lui donne son nom, et compte bien le retrouver à Rome. Une heure après, l'enfant avait oublié le nom de sa belle protectrice, et il se mettait gaiement en route, sans grand souci du lendemain; mais le lendemain arrive, et la faim, et la misère. C'était un artiste étourdi qui était parti de Botzen; ce fut un pauvre mendiant qui arriva bientôt à Rome. Et que serait-il arrivé de lui, si la comtesse Ilda ne l'eût rencontré par hasard? Or, la comtesse devient comme la mère du jeune montagnard; elle lui fait donner cette première éducation qui lui manque, elle cultive précieusement cette jeune intelligence si bien douée, et, quelques années après, Polydore était l'élève le plus distingué de Thorwaldsen.

Il nous reste à signaler le troisième personnage, qui partage avec Ilda et Polydore l'attention du lecteur.

Ondine a été mariée au cousin d'Ilda Schœnholm, au comte Ascanio. Ondine est faible; elle a besoin d'un appui, d'un amour attentif

et vigilant. Il ne faudrait qu'un oubli d'une heure pour que cette nature fragile, tombant à terre, se brisât. Son mari est jeune, beau, noble comme elle; persuadé que sa femme est digne de lui, et bien sûr aussi d'aimer sa jeune femme avec passion, il se repose avec sérénité dans la conscience de son bonheur; mais cette loyauté si calme, si confiante, ne suffit pas à Ondine : elle a besoin, cette ame timide, de sentir plus vivement, à chaque heure, l'amour dévoué qui la soutient et en qui elle doit vivre. Si un autre homme se présente dans ces momens perfides où languit son cœur, elle cédera sans résistance. Elle a cédé; dans une des résidences du nord de l'Allemagne, tandis que le comte Ascanio est enlevé à son intérieur par les travaux de chancellerie, par les préoccupations diplomatiques, un noble exilé polonais, le prince Casimir, a été admis auprès d'Ondine. On comprend qu'il doive aisément surprendre ce cœur désarmé. Hélas! la jeune femme a vite oublié l'amour si dévoué du comte; elle a écouté la voix de sa faiblesse irritée et avide; elle appartient au prince Casimir. Que va-t-il arriver? Comment finira le drame? Faut-il que le sang du séducteur lave la honte du mari outragé? Mais il y a trop de mépris dans le cœur d'Ascanio pour la femme qui a déshonoré son nom; il la rejette loin de lui avec le calme impassible du juge, et Ondine vient de partir pour l'Italie, où le prince Casimir doit bientôt la rejoindre. Brisé cependant par une si terrible secousse, le comte Ascanio est mort quelque temps après.

Telle est, au début de cette histoire, la situation des trois personnages principaux, Ilda, Polydore, Ondine. Voyez-vous cette chaise de poste qui monte gaiement les Alpes? Elle emporte Ilda et Polydore, la belle jeune femme inspirée, et, à côté d'elle, cet enfant aimable et enthousiaste, le jeune artiste qu'elle protége avec la douce supériorité d'une mère. Tandis qu'ils causent de poésie et d'art, tandis qu'ils recueillent leurs souvenirs de Pise, de Florence, de Rome, et qu'ils saluent à l'horizon les nobles remparts de la patrie, les sommets des Alpes tyroliennes, une voiture passe rapidement auprès d'eux, suivant la route d'Italie. Chose singulière! Ilda Schœnholm a cru reconnaître les armes du comte Ascanio. L'instant d'après, elle n'y songe plus. C'était Ondine qui allait attendre le prince Casimir aux bords du lac de Côme. Ainsi ils s'en vont tous trois, suivant chacun leur rêve, ceux-ci se promettant une vie nouvelle dans la patrie tant désirée, celle-là tout enivrée de l'amour à qui elle a sacrifié son honneur et son nom; mais tous les trois, hélas! sur cette même route, dans un petit village du Tyrol, ils se retrouveront, à la fin de cette

histoire, aussi désespérés qu'ils sont aujourd'hui joyeux et entraînés par les chimères.

Je ne veux pas raconter tout au long le roman de Mme Hahn-Hahn, mais seulement en indiquer le caractère, en signaler, si je puis, le sens et les conclusions. Si nous suivions la comtesse Ilda dans son château, dans sa résidence de Ruhenthal, nous la verrions entourée et fêtée. Parmi les amans que ravissent sa beauté et son génie, il y en a un surtout, Otto, dont l'ame ardente et sérieuse doit faire accepter son amour. Ilda croit que sa vie enfin va commencer; ces affections profondes qui lui ont été interdites, elle va y renouveler son cœur et sa pensée; mais le soir même où elle a laissé échapper son secret, où son amant enivré a couvert de baisers le front et les cheveux de celle qui sera la compagne de sa vie, ce soir-là même, Ilda reçoit une lettre d'Otto. Il lui disait : « Je t'ai vue ce soir pour la dernière fois; il faut nous quitter, je ne te reverrai plus. Adieu, je t'aime. » Bizarres incertitudes, craintes vagues, subtilités de la faiblesse! Otto redoute l'avenir; il ne se sent pas assez de puissance pour remplir toujours cette ame qui se donne à lui; il tremble par avance devant la supériorité d'Ilda Schœnholm. Au lieu d'affronter résolument le danger, comme Adolphe auprès d'Ellénore, il s'exagère le péril, il ne veut point affaiblir les impressions brûlantes d'un instant de bonheur, il frémit à la pensée des amours qui se dénouent, des affections qui vieillissent; il met la main sur son cœur, et fuit en emportant son trésor.

Tandis que l'amour de la comtesse Ilda pour Otto se développait peu à peu, jusqu'au moment de cette brusque rupture, Polydore était à Vienne, où une femme belle, coquette, la comtesse Régine, s'était emparée de son ame. Polydore se croyait aimé d'elle; mais malgré son aveuglement obstiné, malgré sa naïve inexpérience, le jour vint cependant où il vit trop bien que la comtesse Régine jouait gracieusement avec ses souffrances. Il quitte Vienne et accourt à Ruhenthal, pour demander à Ilda Schœnholm ses avis et ses consolations. Comment il trouva sa noble amie, nous l'avons dit; c'était le lendemain du jour où le départ d'Otto avait détruit ses espérances et ajourné éternellement son rêve. Ce n'est pas tout; une autre lettre était arrivée des bords du lac de Côme. Le prince Casimir n'avait pas rejoint Ondine, il venait de se marier en Angleterre, et la jeune femme était devenue folle. La comtesse Ilda se met en route aussitôt pour aller secourir Ondine, et Polydore l'accompagne. Mais les serviteurs dévoués de la pauvre folle n'avaient pu souffrir ce long retard, et Ondine arrivait déjà au-devant de sa cousine. Les voyageurs vont se

rencontrer sur la route, au milieu des montagnes du Tyrol. Entrez dans cette petite auberge; c'est là qu'ils sont tous réunis, et ce tableau terminera le roman avec une grace plaintive. Un des compagnons de voyage d'Ilda Schœnholm écrivait un soir à la mère de la comtesse Ilda : « Nous partons demain avec la pauvre folle pour le lac de Côme, où votre fille habitera la même villa qu'elle habitait déjà l'été dernier. Polydore n'y restera pas long-temps; il ira à Rome et y reprendra ses travaux. Ilda ne désire plus que le silence et la solitude. Ah! chère comtesse, le monde est plein d'ennui, de froideur, et parfois d'évènemens terribles. Les existences les plus douces y sont détruites. Voilà la malheureuse Ondine brisée à jamais; Ilda s'enfuit dans la retraite, et cependant la terre est si belle! »

Ces paroles, que je lis à la dernière page, sont-elles la pensée même du roman? est-ce le regret, est-ce une plainte mélancolique et douce qui a inspiré l'écrivain? Je le crois volontiers, et c'est là, si je ne me trompe, le charme de ce livre. Sans doute, la critique doit y signaler bien des faiblesses; *Ilda Schœnholm* n'est pas un roman; ce n'est guère autre chose qu'une esquisse. Malgré cette rencontre des principaux personnages au premier et au dernier chapitre, malgré ces deux évènemens qui semblent enfermer le tableau dans des lignes précises, par des contours bien arrêtés, l'absence d'art et de composition est trop visible dans le récit. Les caractères ne sont pas tracés d'une main sûre. Pendant le séjour d'Ilda au château de Ruhenthal, l'apprêt des conversations brillantes nous gâte beaucoup cette belle et noble femme, si soumise tout à l'heure et si chastement passionnée. Au lieu d'une ame élevée et sereine que nous aimions, il nous faut suivre dans ses fantaisies suspectes un bel esprit prétentieux. La comtesse Ilda, au château de Ruhenthal, n'est plus celle qui était si résignée sous l'autorité impérieuse du comte, celle qui surveillait avec grace l'éducation de Polydore, celle qui remplira Otto d'un amour si profond, et qui tout à l'heure, s'oubliant elle-même, volera si vite auprès de la malheureuse Ondine. Je ne comprends pas non plus que l'auteur, après avoir raconté la faiblesse d'Otto, prétende nous montrer dans sa rupture éclatante avec Ilda un témoignage de force; je ne puis m'expliquer cette phrase singulière : « Et qu'est devenu Otto? Otto continue son chemin, calme et fort, au milieu des hommes; celui qui peut se gouverner lui-même est né pour gouverner le monde. » Il s'est fait là encore une substitution dans les personnages, et nul ne reconnaîtra dans ce jeune homme si fièrement désigné pour des destinées glorieuses, l'ardent, mais timide rêveur qui a eu peur de son

amour et s'est réfugié dans l'égoïsme. Voilà bien des défauts, assurément : une composition faible, des caractères indécis, sans parler du style et de ses prétentions. Eh bien! malgré tant d'objections sérieuses, il y a dans *Ilda Schœnholm* une tristesse aimable, une grace douloureuse qui rachète les fautes de l'artiste. Cette fin même, qui ne conclut pas, semble une négligence savante, et l'on dirait que de cette histoire inachevée il s'exhale comme un soupir harmonieux.

Les tendances secrètes de l'auteur, que voilait cette indécise mélancolie, vont éclater bientôt dans le second ouvrage qu'elle publiera, dans le plus célèbre de ses romans; je parle de *la Comtesse Faustine*. La comtesse Faustine, c'est encore Ilda Schœnholm. C'est le même cœur ardent, ouvert aux impressions enflammées; c'est aussi le même enthousiasme pour les arts, le même génie avec une ravissante beauté. Seulement, nous ne retrouvons pas ici la douce Ilda résignée, patiente; non, elle s'est révoltée contre la douleur. Lasse du sacrifice, elle en est venue à prêcher l'égoïsme et à le pratiquer sans scrupule. L'égoïsme, voilà son armure pour traverser la vie, et défendre son ame trop souvent blessée. Comme elle porte avec grace cette cuirasse maudite! quelle légèreté! quelle insouciance aimable! à la voir sourire, vous croiriez qu'elle joue, la charmante jeune femme! Prenez garde, ce n'est point un jeu. Quand la passion l'exigera, elle sera implacable, elle frappera de mort ceux qui l'aiment.

On ne peut nier qu'il n'y ait beaucoup d'aisance et d'éclat dans toute la première partie de *la Comtesse Faustine*. Nous sommes à Dresde. Voyez-vous à la promenade, au théâtre, dans les salons, voyez-vous cette jeune femme un peu pâle, un peu sérieuse par momens, mais si belle, si spirituelle, si brillante? C'est la comtesse Faustine Obernau. Il est impossible d'avoir plus de grace dans l'esprit, plus de promptitude dans la pensée, plus de charme dans la parole. Sa conversation est étincelante, et sa fantaisie, toujours prête, sème en se jouant mille trésors autour d'elle. On sent bien, à de certains instans, que cette ame est profonde et résolue; mais comme elle sait cacher cela sous un enjouement adorable! Il n'y a qu'un œil exercé qui puisse surprendre çà et là ces signes d'un caractère viril. Le plus souvent, au contraire, elle s'abandonne à tout le laisser-aller de sa gracieuse nature, elle sourit au monde, elle est heureuse! Mais quel est ce jeune homme qui l'accompagne sans cesse? Ce n'est point son mari, Faustine est veuve; c'est son amant, le comte Anastase Andlau. Or, le monde, cette fois, a oublié ses scrupules et ses répugnances. Le comte Andlau est si noble, si loyal! il y a dans son attachement pour Faustine

quelque chose de si calme et de si confiant! Cette délicate situation est habilement décrite par l'auteur; à voir Faustine si heureuse, si tranquille dans son enjouement, rien ne semble plus régulier que l'engagement de Faustine et du comte. Nul ne songe à faire une question indiscrète et moqueuse.

La sérénité parfaite de la comtesse Obernau n'est pas seulement exprimée dans son bonheur de tous les jours, dans ses relations avec Anastase; l'auteur amène ici un plaisant épisode qui va compléter le portrait de son héroïne. Il la conduit chez sa sœur, mariée à un gentilhomme campagnard, Maximilien de Wallsdorf, et la peinture de cet intérieur servira encore à mettre en lumière la gaieté de Faustine et sa liberté insouciante. La rusticité ambitieuse du hobereau, les qualités bourgeoises de sa femme, le contraste entre la finesse poétique de la comtesse et la vulgaire existence de la maison de Wallsdorf, l'aisance aimable qu'elle y apporte, puis les prétentions chevaleresques du jeune frère de Maximilien, l'amour enthousiaste de cet honnête rustre pour la poétique Faustine, la bienveillante ironie de la jeune femme, qui ne réussit pas à décourager cet adorateur imprévu; tout cela compose un joli tableau de genre où se joue avec grace une malice inoffensive.

De Wallsdorf, l'auteur nous ramène à Dresde, et bientôt nous suivons Faustine et Anastase dans leurs excursions printanières vers les contrées du Rhin. Le roman, à vrai dire, n'avance guère; c'est toujours un peu la même situation, que l'auteur prolonge à dessein pour que le drame des derniers chapitres, plus étrange, plus inattendu, éclate comme la foudre. Un jour, pourtant, le comte Andlau est obligé de quitter Faustine pour aller régler en Alsace des affaires de famille. Au milieu des reproches affectueux, des plaintes, des recommandations de Faustine, l'auteur écrit une page qui termine assez bien cette longue histoire d'amour. On y sent, sous l'amour ardent de la jeune femme, l'orgueil, l'impatience de son ame. C'est là ce qui la perdra. Elle est passionnée, mais on voit bien qu'elle est incapable de dévouement. Comment ces alarmans symptômes échappent-ils au comte Andlau? C'est qu'il est trop loyal pour se défier jamais. Mais il a tort de s'endormir dans cette confiance imprudente; une secousse terrible le réveillera. Pendant son absence, le comte Mario Mengen s'emparera de cette ame égoïste. Ce généreux Andlau, si grand, si noble, il est renié par Faustine dès qu'une nouvelle affection s'offre à elle. Le comte Andlau en mourra, Faustine le sait, elle le dit au comte Mario, elle se le dit à elle même, elle a toute conscience de sa cruauté,

et cependant rien ne l'arrête. Suivre tous les entraînemens de la passion, c'est la loi suprême pour ce cœur frivole et fier. Faustine épouse le comte Mario; mais le comte Mario sera puni, il sera abandonné un jour comme l'a été le comte Anastase. Quand l'amour de Faustine s'affaiblira, elle ira chercher un autre amour, un amour saint, religieux, je l'accorde, mais enfin c'est toujours son incurable égoïsme qui la pousse, elle entrera dans un couvent. Un jour, dans un voyage d'Italie, à Pise, comme elle est sur le point d'être admise dans une abbaye de carmélites, elle rencontre dans la cathédrale un voyageur épuisé, mourant, que le soleil de Pise ne ranimera pas. Elle a reconnu le comte Anastase. Faustine veut le revoir une dernière fois et obtenir son pardon. Ce remords, il est vrai, ne dure guère; laissant derrière elle ce mort, tant aimé jadis, qui est venu l'accuser, oubliant sans pitié et son mari et son enfant, incapable de sacrifice, elle va chercher le repos dans la solitude et l'exaltation du cloître.

Certes, quand on raconte brièvement cette dernière partie du roman, la lâcheté de l'héroïne paraît dans sa nudité coupable; mais ce n'est pas là ce qu'a voulu l'auteur. Cette Faustine que je déteste, Mme la comtesse Hahn-Hahn l'admire. Faustine, c'est l'idéal préféré. Cette facilité à suivre sans résistance l'entraînement égoïste de son cœur, cette impuissance à se dévouer pour un devoir, cette morale fausse, perfide, qui excite à chaque instant l'aversion du lecteur, tout cela est vanté par le romancier et transformé en une vertu supérieure! L'avocat de Faustine veut absolument que nous aimions le vice de sa fille chérie; il veut que nous vénérions comme un noble cœur ce cœur mesquin et lâche. Faustine devient une sainte, et elle meurt au couvent de Pise, sans regret, sans remords, avec la sérénité d'une ame qui a bien vécu et qui a suivi courageusement les sévères prescriptions du devoir. Faustine, on le voit trop, est à la fois l'imitation et la contrepartie d'un roman célèbre de George Sand. L'auteur de *Jacques* avait montré avec une singulière éloquence le courage stoïque, le dévouement impossible d'une grande ame, qui s'élève jusqu'à une abnégation plus qu'humaine. Le héros de George Sand, c'est Jacques, ce n'est pas Fernande, ce n'est pas la femme faible pour qui Jacques s'est condamné à de sublimes douleurs. Sans doute, le romancier s'intéresse à cette douce Fernande, il la plaint, surtout il décrit son cœur, et fait naître une à une les occasions terribles qu'elle fournit à la vertu austère du héros; mais ce n'est pas Fernande qu'il faut admirer. Et puis, Fernande doit ignorer les desseins de Jacques, son héroïque renoncement; elle l'ignore, en effet, elle ne sait pas quel

prix a coûté son bonheur; si elle le savait, cette pensée la couvrirait de confusion et empoisonnerait sa vie. Eh bien! la Faustine de Mme la comtesse Hahn-Hahn, c'est Fernande devenue impatiente, effrontée, Fernande qui sait le secret terrible du drame de Jacques et qui le conduit elle-même. Elle laisse mourir Jacques, et ce sacrifice, elle l'accepte comme un bien qui lui est dû. Non-seulement elle l'accepte, mais elle l'impose, elle tue le comte Andlau, elle tue Mario, et fière, impassible, orgueilleuse, elle continue de vivre dans son égoïsme éternel, purifiée, sanctifiée par ce vice même qui la flétrit. Voilà quel est le paradoxe à la fois hautain et puéril du romancier allemand.

Ce roman de *Faustine* est pourtant l'œuvre la plus célèbre de Mme la comtesse Hahn-Hahn. Il en a été beaucoup parlé, et si les sympathies ont été vives, les sévères objections n'ont pas manqué. C'est peut-être à tout ce bruit qu'il faut attribuer l'affection de Mme Hahn-Hahn pour son héroïne. Dans la préface de la seconde édition, elle accepte comme des éloges les critiques trop légitimes qu'avait provoquées son œuvre. Elle déclare sans façon que Faustine, en effet, est une sublime égoïste, et que, si elle voulait peindre encore les nobles aspirations d'un cœur qui demande le repos, elle écrirait *Faustine* une seconde fois. Dans un roman publié quelques années après, dans *Ulric*, Mme la comtesse Hahn-Hahn se cite elle-même avec une complaisance un peu trop naïve; un des personnages du récit écrit à Ulric des nouvelles du comte Mario, et le nom de Faustine n'est prononcé qu'avec vénération. On voit que Mme Hahn-Hahn a pris son invention tout-à-fait au sérieux. Dans le même roman d'*Ulric*, l'héroïne du premier livre de Mme Hahn-Hahn, la douce et brillante Ilda Schœnholm, reparaît tout à coup dans un épisode. *Faustine* et *Ilda Schœnholm* sont donc très certainement les œuvres favorites de Mme Hahn-Hahn, ses deux créations les plus chères; cependant, on le voit aussi, Ilda Schœnholm n'occupe que la seconde place dans les prédilections de l'auteur, c'est Faustine qui est la figure choisie entre toutes, le rêve idolâtré. Pour moi, je préfère beaucoup Ilda Schœnholm à la comtesse Faustine. Malgré la grace très poétique des premières pages, malgré ce qu'il y a d'aimable dans le portrait de Faustine, avant les brusques évènemens qui assombrissent la seconde partie, j'aime beaucoup mieux les négligences, la mélancolie voilée d'*Ilda Schœnholm*. Mais l'indécision, l'absence de composition et de plan, excusables encore dans ce premier essai, allaient devenir le défaut continuel de Mme Hahn-Hahn, et c'est pour cela sans doute qu'elle s'attache à *Faustine*, comme à la plus ferme et à la plus résolue de ses œuvres.

Si l'auteur, en écrivant ces deux livres, a donné ce qu'il y avait de plus vigoureux au fond de sa pensée, on peut être inquiet, à bon droit, pour l'avenir de son talent. Dans les quatre romans qui ont suivi à de courts intervalles *Ilda Schœnholm* et *la Comtesse Faustine*, Mme la comtesse Hahn-Hahn n'a fait que reproduire, en les affaiblissant, les qualités déjà si fragiles de son imagination; quant aux défauts, ils se sont accrus peu à peu et ont fini par tout envahir. Ce seront presque toujours, au lieu d'une conception originale, les longs détails d'une scène de salon, un interminable babillage, le soir, en buvant le thé, chez M. le duc ou Mme la baronne. Les caractères, déjà si faiblement peints dans ses premiers récits, pâlissent et s'éteignent; vous voyez passer sur la muraille du salon, à la lueur vacillante des lampes, des silhouettes indécises. Je veux considérer de près le prétentieux pastel où l'auteur s'amuse à reproduire ces ombres fugitives; mais déjà la couleur s'efface, les lignes se mêlent, et je n'ai plus devant les yeux qu'une confusion bizarre dont le sens m'échappe. Moins l'auteur est sûr de sa pensée, plus il multiplie ses personnages. Il voudrait bien que le mouvement de son tableau pût dissimuler la faiblesse de son invention; par malheur, c'est le contraire qui arrive : le salon est plein, le roman est vide.

Non, je l'avoue humblement, je n'ai pas eu le bonheur de découvrir, malgré une lecture attentive, le sens mystérieux du livre que Mme la comtesse Hahn-Hahn a intitulé *der Rechte*, le juste, le bon. Je ne pouvais croire, en vérité, que le romancier n'eût voulu nous donner autre chose qu'une série de tableaux, dans un récit dont le plan n'existe pas, et qu'on pourrait lire en commençant par la fin. Je voulais absolument trouver une pensée, une conclusion, mais ma clairvoyance n'a pas égalé ma bonne volonté, et je n'ai pas réussi à deviner l'énigme. Il n'y a guère qu'une seule figure assez nette dans la confuse histoire où j'ai essayé de voir clair, c'est celle de lady Desmont. Lady Desmont, c'est encore l'éternel personnage de Mme Hahn-Hahn; c'est Ilda Schœnholm, c'est Faustine, c'est l'unique héroïne de l'auteur, la jeune comtesse brillante, dédaigneuse, pleine de verve, d'éclat et de fantaisie. Presque tous les romans de Mme Hahn-Hahn se passent dans un salon ou sous les ombrages d'un parc, autour d'une table où l'on prend le thé. Les évènemens, en très petit nombre, qui viennent interrompre ces soirées monotones et donner au tableau l'apparence d'une action, sont toujours racontés par le baron ou par la vicomtesse; on ne peut pas quitter cette maudite table. Le roman commence à neuf heures pour

finir à minuit, et il reprendra demain avec une régularité parfaite. Le roman et le thé continuent ainsi pendant plusieurs semaines; quand l'auteur aura écrit deux volumes, il s'arrêtera; cependant rien ne l'y oblige, et il faut lui en savoir gré. Or, dans ce salon, dont l'auteur nous donne la chronique, un personnage indispensable, c'est celui de la jeune femme capricieuse, fantasque, dont l'aventureuse parole soulève à chaque instant les questions les plus graves, l'amour, le mariage, la religion, et les résout cavalièrement. Je crains bien que Mme d'Arnim n'ait donné à Mme la comtesse Hahn-Hahn le modèle de ses héroïnes; je crains bien que les correspondances si vives, si enthousiastes, de l'ardente amie du poète de Weimar, de la sœur de Clément de Brentano, de la veuve du mystique Arnim, n'aient tenté la plume beaucoup moins riche de Mme Hahn-Hahn. Sans doute Mme Hahn-Hahn ne donne pas à ses personnages l'entrain audacieux, les allures prophétiques de Bettina; elle est beaucoup moins *jeune Allemagne;* c'est l'esprit patricien qui l'anime. L'impétuosité démocratique qui a dicté ce livre fameux qui *appartient au roi* ne conviendrait guère aux ducs et aux duchesses que Mme Hahn-Hahn invite à ses réunions, dans les riches domaines d'Ilda Schœnholm. Il n'est même pas impossible que Mme Hahn-Hahn ait voulu tenter une contre-partie de Bettina, et donner à l'aristocratie ses brillantes sibylles, ses prophétesses inspirées. Pourtant, on ne peut le nier, en luttant avec Bettina, l'auteur de *la Comtesse Faustine* a été amenée à lui dérober ses formes lyriques, ses méditations philosophiques, amoureuses, sociales, toute sa fantasmagorie; mais ce qui est souvent plein de charme dans les correspondances de Bettina devient intolérable dans un récit. Et puis Mme d'Arnim n'a-t-elle pas pour elle le prestige des souvenirs? Goethe, Clément de Brentano, Achim Arnim, Caroline de Günderode, voilà certes de beaux noms. Que Mme d'Arnim arrange trop souvent et défigure ses personnages, qu'elle se substitue sans façon à ses héros, c'est là, je le sais bien, le défaut de ses livres; cependant ces noms glorieux la protégent, et l'attrait des souvenirs qu'elle évoque vient en aide à sa fantaisie. Les confidences de Goethe, si apprêtées qu'elles puissent être, nous attireront plus que les lettres de Polydore, et la comtesse Faustine vaudra-t-elle jamais cette noble et malheureuse Caroline de Günderode? Ce n'est pas tout : voici encore un inconvénient. Puisque Mme Hahn-Hahn imite Mme d'Arnim, ces héroïnes factices qu'elle met en scène seront bien vite épuisées; l'épreuve, en se reproduisant, pâlira. Faustine n'était qu'un reflet; que sera-ce que le reflet de Faus-

tine? l'ombre d'une ombre. Après la peinture assez vive encore d'Ilda et de Faustine, nous aurons leur sœur cadette, ou plutôt leur compagne vieillie, prétentieuse, ennuyeuse, Catherine Desmont.

Oui, Catherine Desmont est bien de la famille de Faustine. Elle a été mariée deux fois, en Allemagne d'abord, à M. de Meerheim, qu'elle a quitté au bout de quelques années, faute d'une sympathie suffisante, et puis en Angleterre, à lord Richard Desmont. C'est toujours, comme dans *la Comtesse Faustine*, la poursuite d'un idéal qui ne se rencontre guère. D'ailleurs, qu'il se rencontre ou non, peu importe; tout se passe le plus commodément du monde dans le pays de Cocagne découvert par Mme Hahn-Hahn. On essaie une première union; l'essai ne réussit pas; qu'à cela ne tienne! Pourquoi se désespérer? pourquoi surtout discipliner son cœur et régler les mouvemens inquiets de la passion? Il y a un remède tout simple; le mariage est rompu, et le lendemain on peut recommencer une nouvelle expérience. A coup sûr, Mme la comtesse Hahn-Hahn n'a jamais lu les lois de son pays, car je ne voudrais pas croire, au contraire, qu'elle les connaît trop bien, et qu'elle se réfugie dans une société imaginaire, pour échapper aux dures conditions de la vie. Il est arrivé à plus d'un poète de prendre ses désirs pour la réalité, et de présenter comme un tableau de ce qui existe le programme des réformes qu'il a imaginées pour l'avenir. Quand Rabelais fondait dans le royaume d'Utopie sa plaisante abbaye de Thélême, c'était à la fois une vive satire et l'expression joyeuse de ses goûts pantagruéliques. Mme la comtesse Hahn-Hahn a fondé, je le crains, une abbaye de Thélême pour les nobles dames de l'aristocratie allemande. La règle est celle de frère Jean des Entomeures : *Fais ce que tu voudras*. A cette prescription rigoureuse, les héroïnes de Mme Hahn-Hahn demeureront toujours fidèles. Et non-seulement elle a tracé sur la porte l'inscription fameuse, mais elle a fini par se persuader que les choses, en effet, se passaient ainsi; c'est très sérieusement que l'auteur nous raconte ces mœurs fabuleuses, ces mariages rompus sans obstacle, ces divorces qu'il est permis de conclure en un instant, d'un seul signe de tête, d'un seul mot, comme l'on refuse un dîner ou une partie de chasse, comme l'on prend congé ou comme l'on signe une lettre. Une formule toute simple, il n'en faut pas davantage. En vérité, c'est trop de candeur. Sans doute, il est permis au poète, si poète il y a, de nous transporter comme Jean-Paul dans un monde à demi fantastique; mais Jean-Paul est-il dupe de son imagination, et le rêveur enthousiaste écrirait-il sur la première page de ses livres ces mots pro-

saïques qui le condamneraient, *aus der Gesellschaft*, — tableau de la société? L'incroyable insouciance des héroïnes de Mme Hahn-Hahn serait tout au plus possible dans les îles de l'Océanie. Mais revenons à lady Desmont.

Il y a trois personnages dans ce roman; je dis trois personnages un peu plus sérieux que les autres, au milieu de la foule qui encombre les salons de la comtesse : Catherine, son cousin Gaston de Lasperg, et un ami de Gaston, le comte Julius Ohlen. Sera-ce Gaston qui épousera Catherine Desmont? sera-ce le comte Ohlen? Tel est à peu près tout le roman. Gaston est bien sombre, bien mystérieux, et à ce titre il pourrait charmer sans doute la poétique Catherine, qui veut faire bravement sa troisième expérience; mais si Gaston est sombre, ce n'est point à cause de la supériorité dédaigneuse de sa pensée, comme cela arrive chez les héros au front pâle et aux tempes dégarnies : non, c'est que Gaston est laid, qu'il a toujours été froissé depuis son enfance, et que ces mesquins et tristes souvenirs lui ont laissé dans l'esprit une timidité ridicule, dans le cœur une irrésolution inguérissable. Gaston n'épousera pas Catherine. Ce sera donc le comte Ohlen? Mais il est impossible d'être plus égoïste et plus léger; ce n'est point là un héros comme il convient. Or, tout à coup il se trouve que le comte Ohlen, sous sa légèreté apparente, cache le cœur le plus passionné; cette découverte nous enchante, et nous nous empressons d'unir le comte Ohlen et Catherine Desmont. Je crois seulement que l'auteur oublie de les marier; Catherine est la maîtresse du comte Ohlen! C'était bien la peine de découvrir un pays privilégié, où le divorce est d'une pratique si facile! Dans ce pays d'Utopie, la bravade de Catherine est moins excusable que jamais. Après cela, si le lecteur m'arrête et me demande quel est l'intérêt, quel est le sens de cette insignifiante histoire, si c'est bien là une œuvre littéraire, où est le plan, où est l'invention, je serai bien forcé de répondre que je l'ignore. Quant au fruit de cette lecture, hélas! le voici : c'est une fâcheuse découverte, la découverte d'un vice littéraire qui semblait impossible en Allemagne, et que nos voisins semblent très fiers de nous avoir dérobé. Se faire lire sans une seule idée, et seulement à cause d'une certaine facilité vulgaire, il y a bien des plumes en France qui savent ce triste secret, et c'est le plus inquiétant symptôme de cet *âge de papier* dont Charles Nodier nous menaçait. L'Allemagne y arrive à son tour; il est donc bien vrai que l'âge de papier a commencé!

Le roman qui suivit de près les trois livres que je viens d'examiner, *Ulric*, a excité une attention assez vive. On a cru y voir une tentative

nouvelle de l'auteur. N'êtes-vous pas bien las en effet de cette héroïne inévitable, de cette jeune femme, poète ou peintre, que Mme la comtesse Hahn-Hahn imagine si brillante, si fêtée, si supérieure à ce qui l'approche et surtout à son lecteur? Cette fois elle a disparu. Rassurons-nous; voici de nouveaux visages. Nous rencontrerons bien Ilda Schœnholm, mais ce sera dans un épisode. Le héros du livre de Mme Hahn-Hahn, ce n'est plus, Dieu merci, cette prétentieuse comtesse dont le portrait sans cesse reproduit allait s'effaçant sur son pastel; c'est un gentilhomme, c'est Ulric, M. le comte Ulric Erbert.

Ulric est une ame passionnée. Il est facile de lire sur son front, déjà sillonné de rides, qu'il a été éprouvé par de sérieuses douleurs. Malgré la distinction parfaite de sa personne, on sent, à son approche, les traces de l'orage qui a passé sur lui. C'est ainsi qu'il apparaît à sa cousine, à la jeune comtesse Unica Erbert, quand il vient l'épouser. Unica est une gracieuse enfant, douce, aimable, et le comte Ulric espère trouver auprès d'elle ce calme après lequel il aspire. Son ame, qui s'est dévouée si ardemment, se reposera dans un attachement plus tranquille, dans un bonheur égal et sans secousses. Devenu incapable d'aimer comme il a aimé jadis, il consacrera à une affection fraternelle les forces épuisées de son cœur. Mais voyez l'imprudence du comte Ulric! Suivez-le sous les grands arbres du parc, quand il se promène tout seul avec la fraîche jeune fille qui sera demain sa femme, et écoutez comme il lui expose naïvement la douloureuse situation de son ame : « Je ne t'aimerai pas, ô ma fiancée! Comment pourrais-je t'aimer? mon cœur a trop souffert, etc..... » Voilà, certes, une idée plaisante. Pour un gentilhomme qui sait si bien le monde et qu'une cruelle expérience a tant instruit, c'est là une gaucherie un peu trop germanique. « Il m'aimera, répond tout bas Unica, il faudra bien qu'il m'aime; » et voilà la fierté de la jeune fille qui se révolte. Puis la vanité s'en mêle. Unica était d'abord résolue à ne pas épouser le comte Ulric; elle le trouvait trop ténébreux, trop mélancolique, et, s'il faut le dire, trop laid. Elle avait déjà refusé très nettement de souscrire aux vœux de son père; mais dès qu'elle sait que le comte Ulric ne peut l'aimer, la voilà décidée à accepter sa main. C'est une lutte qui s'engage. Unica veut être aimée follement, ardemment, comme ces mystérieuses rivales qui lui ont dérobé d'avance le cœur de son mari.

Le mariage est célébré; Unica a épousé Ulric. Le soir même, quand le comte Ulric entre dans la chambre de sa femme, il la trouve tout habillée et comme prête à sortir. « Qu'est-ce que cela? Que voulez-

vous?... — Je veux que vous me laissiez seule, » dit la jeune femme. Elle a juré que son mari viendrait un jour, en suppliant, frapper à cette porte qui lui est interdite; ce n'est que l'amant passionné qui entrera chez elle. « Oui, je sortirai, dit Ulric; mais souvenez-vous-en, madame, si je passe aujourd'hui le seuil de cette chambre, je n'y rentrerai jamais. Vous êtes veuve dès ce soir. » La lutte, comme on le voit, s'ouvre avec vivacité, et les périlleux détails que ne redoute pas Mme Hahn-Hahn donnent à ce début une hardiesse cavalière qui marque nettement, il faut l'avouer, les situations du livre. Par malheur, cette netteté ne dure guère, et surtout le sujet perd bientôt l'intérêt élevé qu'il eût pu conserver entre des mains plus habiles. Qu'une jeune fille s'indigne en apprenant que son mari l'épouse pour calmer son ame épuisée par d'orageuses passions, qu'elle refuse de s'abandonner vulgairement, qu'elle exige un amour dévoué de l'homme qui a osé lui faire des confessions si étranges, c'est là, je l'accorde, une situation dramatique et qui peut offrir au romancier une féconde étude; mais on voit trop, dès le début, qu'il y a plus de vanité puérile que de dignité sérieuse dans la révolte de la jeune femme. A qui pourrai-je m'intéresser? à Ulric, dont l'orgueil ou l'inexpérience (je n'en sais rien encore) est venu troubler le repos de sa fiancée par la nudité de ses aveux? à Unica, qui cède puérilement à un caprice, quand ce caprice eût dû être le noble mouvement d'un cœur fier? J'ai bien peur que le développement d'une action ainsi engagée n'amène autre chose que des caquetages indignes de l'art et de la poésie.

Quel est cependant ce mystérieux et terrible amour qui a dévasté l'ame d'Ulric? Il le dira lui-même à sa jeune femme, car Ulric et Unica continuent de vivre, aux yeux du monde, comme si rien n'avait rompu leurs liens, et nul ne soupçonne la bizarre situation des deux époux. D'ailleurs, Unica aime Ulric avec passion; elle poursuit résolument son dessein; elle croit, elle espère; elle attend l'heure où Ulric lui dira qu'il l'aime. Aussi, voyez comme elle l'entoure de mille prévenances! et quelles angoisses à chaque instant! quelle promptitude à découvrir dans un signe, dans un mot, l'état de son ame! Hélas! Ulric ne remarque rien, et un jour il raconte à Unica l'histoire de cette ardente passion qui l'a dévoré. La femme qu'il a aimée s'appelle Mélusine. Il l'avait rencontrée en Italie, et, à sa tristesse, au caractère pur et sinistre de sa beauté, elle lui est apparue comme une de ces figures sublimes marquées par le destin. Mélusine a résisté longtemps à l'amour d'Ulric; elle l'a écarté avec sollicitude, avec effroi, comme on détourne un aveugle d'un chemin qui conduit à un abîme.

Vains efforts! elle a fini par céder elle-même, elle a aimé Ulric. Quels enchantemens d'abord! quel ineffable bonheur! Ce bonheur a duré plusieurs années : un enfant était venu resserrer ces liens qui semblaient éternels; mais le réveil fut terrible. Après une séparation de quelques mois, Ulric retrouve Mélusine à Berlin, et il apprend que Mélusine, cette femme si noble à qui il a élevé dans son cœur un autel sans tache, est depuis plusieurs années la maîtresse du prince D***. Celle qu'il a aimée si saintement était une femme abandonnée. En vain avait-elle repoussé l'amour impétueux du jeune homme, en vain lui avait-elle dit : Fuyez-moi! Il s'était attaché à elle, et maintenant qu'il la retrouve avilie, il ne se souvient plus de l'effroi et des résistances de Mélusine; il ne se rappelle que l'amour qu'il lui a donné, cet amour si confiant placé sur une tête indigne. Ce qui se passe dans son ame à cette terrible épreuve, on le devine sans peine, et c'est ainsi qu'il est venu, blessé à mort, chercher le calme, mais non le bonheur, dans une affection paisible. La blessure qu'il a reçue ne peut se guérir; la confiance est morte dans ce cœur désespéré.

Faut-il raconter, même brièvement, la longue suite des aventures d'Ulric, et son amour si ardent pour la femme d'un de ses amis, Marguerite de Thierstein, qui se trouve être la sœur de Mélusine? Ce serait introduire le lecteur dans un dédale de menus évènemens qui l'intéresseraient bien peu. Le séjour d'Ulric et d'Unica au château de Thierstein n'est guère autre chose qu'un journal vulgaire où les moindres détails de la vie quotidienne sont enregistrés avec la minutieuse exactitude d'un livre de dépenses. Le drame n'éclate qu'après le départ d'Ulric. Mme de Thierstein, espionnée par sa belle-mère, est brutalement chassée du château, tandis qu'Ulric va promener en Suède sa fastueuse mélancolie. C'est là qu'il rencontre Ilda Schoenholm, et aussitôt commence un duo de dilettantisme avec des variations interminables sur les motifs favoris de Mme la comtesse Hahn-Hahn. Une lettre d'Allemagne interrompt ce concert (un peu trop tard seulement pour le lecteur), et Ulric, rompant tous les liens qui l'attachaient à Unica, va trouver Marguerite à Lausanne, où elle s'est réfugiée. Quand il arrive, Marguerite n'est pas seule; sa sœur Mélusine est à ses côtés, et c'est elle, c'est cette Mélusine, si poétique et si maudite, qui unit Marguerite à Ulric. C'est ainsi que finit cette ennuyeuse histoire; une action assez vivement engagée, puis des puérilités sans fin, des bavardages indignes d'une plume sérieuse, voilà ce qui a suffi à Mme Hahn-Hahn pour mener à terme ses deux volumes.

J'abandonne bien vite *Ulric* pour *Sigismond Forster;* mais *Sigis-*

mond Forster n'est qu'une nouvelle, et faut-il absolument que là où Mme Hahn-Hahn renonce à ses prétentions brillantes, elle s'abaisse tout aussitôt à une faiblesse sans égale? Il y a çà et là quelques situations gracieuses dans *Sigismond Forster;* les premiers chapitres sont pleins de fraîcheur; les étudians de Bonn y sont spirituellement mis en scène, et les deux figures de Sigismond et de Tosca composent un groupe aimable qui se cache en rougissant derrière les camélias de la fenêtre. Malheureusement ce souffle poétique a bientôt passé, et tout ce qui suit n'est plus qu'une aventure banale, froidement conçue, froidement racontée, et que l'on pardonnerait à peine à une imagination qui s'essaie. L'extrême simplicité qu'a recherchée ici Mme Hahn-Hahn est dangereuse pour les plumes inhabiles; elle n'est permise qu'aux maîtres.

Ce n'est certes pas la simplicité qui distingue le roman de *Cécil. Cécil* est une longue histoire, très embarrassée, très compliquée, si compliquée vraiment, que l'auteur n'a su quel nom donner à son œuvre. Est-ce Cécil, est-ce Renata, est-ce Emmerich qui en est le héros? Je l'ignore. L'auteur affirme qu'il nous donne l'histoire de Cécil; mais le caractère de Renata est plus important, mieux étudié, et, s'il y avait un plan, Renata serait la figure principale du drame. Ce qu'il y a de plus clair, c'est que ce livre s'en va au hasard, selon les caprices de la plume. L'auteur pourtant a eu son but. Si je cherche à dégager les idées qui l'ont poussé à écrire, mais qui sont demeurées enfouies dans l'incohérence de sa fable, je trouve que ces idées ne sont pas infécondes. Cécil Forster est un esprit égoïste et ambitieux; plus d'une fois il a cru enchaîner sa volonté à des affections qui devaient gouverner sa vie; vaines promesses! il avait trop compté sur lui-même; l'ambition, la cupidité, vient sans cesse briser ces faibles liens; il sacrifie lâchement les cœurs dévoués qui avaient cru à la sincérité de son amour. Quand le remords le frappe enfin, quand il commence à se mépriser, quand il veut renaître à cette vie de l'amour qu'il a répudiée par faiblesse et par convoitise, il rencontre une noble femme qu'il aime enfin, qu'il aime loyalement, et pour qui il renonce à ses ambitions mondaines; mais au moment où cette belle Renata va être à lui, une catastrophe imprévue, terrible, la lui arrache : c'est la punition fatale de cette vie égoïste et lâche. Renata est une ame douée admirablement : elle a aimé Emmerich avec toute la noblesse d'une ame chaste et dévouée; or Emmerich ne peut unir sa vie à la sienne, et le jour où cette intimité si douce doit se délier, elle a juré à Emmerich qu'elle n'appartiendrait à personne. Un jour elle a oublié ce serment,

l'idéal souvenir qui éclairait sa vie s'est éteint; elle a aimé Cécil Forster, elle va devenir sa femme. C'est à ce moment qu'Emmerich redevient libre. La lettre qui l'annonce à Renata brise en un instant ses affections nouvelles; sur un seul mot d'Emmerich, elle dit adieu à Cécil, elle part, elle arrive; Emmerich était mort la veille. L'infidélité de Renata est punie comme l'égoïsme de Cécil. Telle est la double histoire de Renata et de Cécil; mais il faut au lecteur une attention obstinée pour découvrir le but du romancier sous cette fable inextricable. L'auteur avait toutes ces idées sans doute quand il a conçu son œuvre; il les a oubliées en écrivant. Dire tout ce que l'on veut dire et ne dire que cela, demeurer maître de sa plume au lieu d'être gouverné par elle, c'est là bien certainement ce qui fait l'écrivain. Or, Mme la comtesse Hahn-Hahn est encore bien loin de posséder ce secret, si simple en apparence, mais si rare pourtant et si considérable.

Que Mme la comtesse Hahn-Hahn veuille bien y prendre garde; depuis *Ilda Schœnholm* et *la Comtesse Faustine*, chacun de ses pas a été marqué par une chute. Sa popularité, qui décroît déjà visiblement, ne résistera pas long-temps à de pareilles épreuves. Le succès de *la Comtesse Faustine* l'a trompée; elle a cru qu'elle obtiendrait ce privilége de causer librement devant le public, sans se soucier jamais des règles les plus simples de l'art. Ces dispenses-là ne s'accordent qu'avec peine aux plus charmans esprits, aux plus hautes intelligences. Ce qu'on avait toléré dans ses premiers écrits est devenu insupportable à la longue. Et puis l'auteur a-t-il conservé les qualités aimables qui demandaient grace, dans ses premiers essais, pour l'indécision des lignes et le vague des contours? Ce sentiment poétique, faible, mais gracieux, dans *Ilda Schœnholm*, sensible encore dans *Faustine*, le retrouve-t-on dans *Sigismond Forster* et dans *Cécil?* Non, certes Mme Hahn-Hahn a de grandes prétentions à la poésie, elle invoque sans cesse un idéal inconnu, elle a des aspirations, des élans, moitié mystiques, moitié mondains; ces fantaisies ne tromperont jamais un esprit droit; tout cela est factice, toute cette poésie est une poésie de boudoir. Je cherche un seul de ces héros sur le front duquel elle ait fait descendre ces éclairs sublimes qui sacrent les figures immortelles. Malgré leurs prétentions aristocratiques, ses héros sont bourgeois; l'élégance du langage, le dandysme de la parole, ne cacheront jamais, pour un œil exercé, la vulgarité de leur nature.

J'aurais bien des doutes encore à exprimer sur la parfaite convenance de ce brillant langage qu'elle recherche. Malgré l'extrême cir-

conspection qui est ordonnée au critique quand il juge le style d'un écrivain étranger, j'oserai demander à Mme la comtesse Hahn-Hahn si elle n'a point gâté ou appauvri le riche idiome de son pays? Ces expressions françaises, importées violemment dans sa langue, sont-elles une heureuse conquête? On sait combien Lessing et Goethe étudiaient les maîtres de notre littérature, avec quelle habileté, avec quel bonheur ils ont fait passer dans leur langue trop touffue l'élégance et la netteté de la langue française. Ce sont les emprunts des maîtres. Est-ce aussi ce qu'a voulu l'auteur de *la Comtesse Faustine?* Il ne faut pas une grande connaissance de l'allemand pour savoir à quoi s'en tenir sur ce point. C'est par une détestable affectation de dandysme que l'auteur a bigarré son style de mots français, grotesquement affublés de terminaisons germaniques. On croirait souvent lire une parodie;— frisé et parfumé, *frisirt und parfumirt;* — il faut que je me calme, *ich muss mich calmiren;* — le dîner était fort recherché, *das diner war sehr recherchirt*, etc. Il est évident que ces phrases ne sont d'aucune langue, et je cite ici les premiers exemples que je rencontre; chaque page en fourmille. A coup sûr, si l'auteur eût voulu railler le dialecte prétentieux de quelques salons, il n'eût pas fait autrement. Chez Mme la comtesse Hahn-Hahn, la parodie est involontaire, et c'est avec le plus gracieux sourire que l'auteur parle ce jargon ridicule. En vérité, il y a de quoi faire prendre en haine la langue française à tous les Allemands qui lisent Mme Hahn-Hahn : le roi de Bavière, qui proscrit par ordonnances la langue de Pascal et de Voltaire, pourrait agir plus efficacement, s'il faisait admettre au nombre des livres classiques *Faustine*, *Ulric* ou *Sigismond Forster*. Mme Hahn-Hahn ne se contente pas de défigurer la langue allemande par ses maladroits emprunts, elle nous cite sans cesse; il n'y a pas un seul de ses prétentieux gentilshommes qui ne veuille parler français, et quel français, bon Dieu! La noble comtesse croit nous dérober la fine fleur du beau langage; elle ne soupçonne pas, évidemment, le singulier effet que produisent, au milieu de ses dialogues maniérés, ces phrases triviales qu'elle emprunte à une littérature suspecte. Je voudrais réussir à la détromper sur ce point, et qu'elle fût plus sobre de ces ornemens ou plus sévère dans son choix.

Mme la comtesse Hahn-Hahn, depuis dix ans qu'elle a pris la plume, a déjà beaucoup écrit; ce gros bagage pourtant semble bien léger à son ambition, et son activité, de jour en jour, redouble. Il semble qu'elle veuille lutter contre l'oubli par le nombre de ses publications, et sol-

liciter par une obsession continuelle la faveur, trop indulgente d'abord, qui l'abandonne aujourd'hui. Au moment où je termine ces lignes, je vois annoncer des romans et des voyages. Quel sera l'avenir de son nom? Sans vouloir rien préjuger, je ne puis m'empêcher de ressentir une vive inquiétude quand je vois la direction funeste où s'engage l'auteur. Il eût été possible à ce talent spirituel et parfois gracieux de donner quelques productions durables; s'il eût renoncé à une ambition trop orgueilleuse, s'il se fût défié d'une trop grande facilité de plume, il eût pu donner à *Ilda Schœnholm* et à *la Comtesse Faustine* des sœurs plus irréprochables. Il lui manquerait toujours, je le crains, cette poétique inspiration qui consacre les chefs-d'œuvre; toutefois une certaine grace plaintive eût distingué ses héroïnes de salon. Au lieu de cela, que deviendront les frêles qualités de Mme Hahn-Hahn, si elle continue à vouloir sans cesse occuper le public de ses prétentions bruyantes? Ces parfums légers, fugitifs, qu'un art scrupuleux eût réussi peut-être à fixer dans une œuvre aimable, ne devront-ils pas s'évanouir promptement? n'ont-ils pas déjà disparu? Sans être trop sévère, il est permis de le craindre. Mme Hahn-Hahn avait eu le tort d'imiter Bettina ou George Sand dans ses romans; elle a continué dans ses *voyages* et montré plus clairement encore tout ce qui lui manque pour mériter ces suffrages passionnés qu'elle convoite. Les *Souvenirs de la France* (*Erinnerungen aus Frankreich*) sont certainement le livre le plus faible qui se puisse rencontrer. Les Allemands ont des touristes sans nombre, et leur voyage classique est le voyage de Paris; or, de tous ces visiteurs qui nous arrivent par bataillons et qui tous écrivent leur volume sur la France, Mme Hahn-Hahn a été certainement le plus mal inspiré et le plus fastidieux à lire. J'ai découvert dans ses lettres sur l'Espagne une brillante peinture de l'Alhambra, quelques pages vraiment éloquentes sur Murillo; mais tout cela est noyé dans le plus long et le plus insignifiant des monologues. Que dire enfin de son voyage en Suède, et surtout de ses trois volumes sur l'Orient? Absolument rien, sinon qu'il y est beaucoup question de Mme la comtesse Ida Hahn-Hahn.

Je rouvre maintenant ces deux volumes de poésie qui ont été le premier manifeste, le premier cri de Mme Hahn-Hahn, et je me demande quels ont été les progrès de l'auteur depuis son début. Les vers étaient bien faibles, je l'ai dit; mais combien je préfère cette tristesse réelle à ces prétentions insatiables, à ce désir effréné d'entendre son nom répété à grand bruit! Alceste demandait aux marquis de son temps :

Quel besoin si pressant avez-vous de rimer?
Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer?

La comtesse Hahn-Hahn rimait pour se consoler d'une mystérieuse infortune et pour tromper la douleur. Eh bien! elle y a trop réussi. Il y a des douleurs salutaires, et la sienne était de celles-là sans doute; or, elle l'a échangée contre une maladie pernicieuse. Je parle de cette maladie si répandue dans le temps où nous sommes, si contagieuse en tout pays, au-delà comme en-deçà du Rhin. Vanité de l'esprit, vanité de la plume, intempérance des imaginations faibles, excitations factices, mensonges et lieux communs, appelez-le du nom que vous voudrez, voilà le fléau des lettres contemporaines. Les démangeaisons d'Oronte sont devenues chez la plupart une fièvre tenace; véritable épidémie qui énerve les forts, excite inutilement les faibles, et les fait languir les uns et les autres dans les régions malsaines de la médiocrité. Qui n'aurait cru, en lisant les vers de Mme Hahn-Hahn, à la franchise d'une douleur rendue ainsi sans apprêt et avec une faiblesse aimable? Dès qu'elle a pris la plume, elle a oublié sa souffrance, elle s'est enivrée de sa parole, de sa parole légère et étourdie; elle a continué d'écrire, d'écrire chaque jour, sans motif, sans vocation, sans attendre l'appel de la Muse. Nouveau mal, je le répète, et bien plus grave que l'autre! Je souhaite pour Mme Hahn-Hahn que cette maladie littéraire ne lui dure pas long-temps, pas plus que n'a duré la gracieuse et sincère tristesse dont elle s'est, hélas! si vite et si complètement guérie.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

ÉTUDES

SUR L'ANTIQUITÉ.

DE LA MÉDÉE D'APOLLONIUS.

« Les anciens ne se sont pas contentés de peindre simplement d'après nature, ils ont joint la passion à la vérité. »

FÉNELON, *Lettre sur l'Éloquence.*

La Didon de Virgile passe avec raison pour la création la plus touchante que nous ait léguée l'antiquité; elle en est à la fois la beauté le plus en vue. L'antiquité, en effet, se présente à nous par divers aspects et comme par divers étages de perspectives; elle a ses profondeurs et ses premiers plans. L'antiquité latine, plus rapprochée de nous que la grecque, nous est dès long-temps plus familière; c'est sur elle que tombent d'abord les regards, et qu'aussi, à mesure qu'on s'éloigne, on a plus de facilité pour se reporter. Même lorsqu'il ne nous est pas donné de pénétrer au-delà, et qu'en avançant dans la vie nous n'avons plus que des instans pour nous retourner vers cette patrie première de toute belle pensée, la villa d'Horace, ce Tibur tant célébré, continue de nous apparaître à l'horizon, couronnant les dernières collines, et surtout, comme sur un dernier promontoire de cette mer d'azur aux rivages immortels, s'élève encore et se dessine, aussi distinct qu'au premier jour, le bûcher fumant de Didon.

Si l'on a le loisir pourtant d'examiner de plus près et d'entrer dans le golfe même, si l'on approche, pour le mieux étudier, de ce qu'on admire, si l'on compare avec les monumens les plus connus et les mieux situés ceux qu'ils nous masquaient trop aisément, les œuvres plus reculées et de moindre renom dont les dernières venues ont profité jusqu'à les faire oublier, et dont il semble qu'elles dispensent, mille réflexions naissent; les dernières œuvres qui se trouvent pour nous autres modernes les premières en vue, et qui restent les plus apparentes, n'y perdent pas toujours dans notre esprit; mais on les comprend mieux dans leur formation et leur mérite propre. On voit ce que cette perfection si simple d'ensemble et, en quelque sorte, définitive, a dû coûter d'études, d'efforts, d'épreuves successives et plus ou moins approchantes, avant de se fondre ainsi comme d'un seul jet et de se rassembler d'une ligne harmonieuse sous le regard. Et pour ce qui est de la Didon de Virgile en particulier, à laquelle tout ceci a trait et se rapporte, on se rend mieux compte alors de ces qualités souveraines qui assurent la vie aux œuvres de l'art dans les époques d'entière culture, à savoir, la composition, l'unité d'intérêt et un achèvement heureux de l'ensemble et des parties. Les productions antérieures dont Virgile a profité dans sa Didon manquent trop de cet ensemble et de cette conduite qui ménage en tout point le charme; ce n'est pas à dire qu'elles ne méritent pas d'être plus connues, et de vivre dans la mémoire plus près du chef-d'œuvre auquel elles ont puissamment aidé.

La Didon de Virgile est une imitation combinée, car Virgile aime d'ordinaire à combiner ses imitations pour mieux laisser jour dans l'entre-deux à son originalité. Il se comporte en cela comme ces rois habiles qui ont soin de se choisir plusieurs alliés, afin de ne se trouver à la merci d'aucun. Il s'est donc à la fois inspiré, en concevant sa belle reine, et de l'Ariane de Catulle et de la Médée d'Apollonius de Rhodes. Il s'est surtout souvenu d'Ariane dans les imprécations finales, et de Médée dans la peinture des préambules de la passion. L'Ariane de Catulle peut aisément s'apprécier et faire valoir ses droits; mais il me semble qu'on n'a pas rendu assez justice à la Médée d'Apollonius, frappée d'une sorte de défaveur et d'oubli, et comme entourée d'une ombre funeste. Virgile l'avait très présente à la pensée et lui doit beaucoup; elle ne le cède en rien à Didon (si même elle ne la surpasse point) pour tout le premier acte de la passion, et ce n'est que dans le traînant de la terminaison et par le prolongement d'une destinée dont on sait trop la suite odieuse, qu'elle perd de ses avantages. On dit

souvent qu'il y a dans Virgile beaucoup de traits du génie moderne et qu'il demeure par là original entre les anciens. Il est vrai qu'il n'y a pas seulement chez lui des traits de passion, on y trouve déjà de la *sensibilité*, qualité moins précise et plutôt moderne; mais pourtant on est trop empressé d'ordinaire à restreindre le génie ancien; en l'étudiant mieux et en l'approfondissant, on découvre qu'il avait deviné plus de choses que notre première prévention n'est portée à lui en accorder. Et quant aux nuances et aux délicatesses du sentiment, on va voir que Médée n'en est pas plus dépourvue que Didon ni qu'aucune héroïne plus moderne.

Le poème de *l'Expédition des Argonautes*, dont Médée forme le principal épisode, et comme le centre, eut chez les anciens plus de réputation qu'il n'en a sauvé depuis. Les Romains surtout en firent grand cas : Varron d'Atace l'avait traduit de bonne heure; plus tard Valérius Flaccus l'a imité en le développant; mais c'est par les emprunts que lui a faits Virgile, qu'il se recommande encore de loin à la gloire. L'auteur, Apollonius, dit de Rhodes, parce qu'il y habita longtemps, appartient à cette école des Alexandrins si ingénieuse, si raffinée, qui cultiva tous les genres, qui excella dans quelques-uns, et dont les poètes, rangés en pléiade, se présentaient déjà aux Romains du temps de César et d'Auguste comme les derniers des anciens. Apollonius florissait 180 ans environ avant Virgile. Je ne répéterai pas le peu qu'on sait de sa vie et de ses démêlés avec Callimaque, rivalité de disciple et de maître, querelle d'épopée et d'élégie. Callimaque, dans l'*Hymne à Apollon*, paraît avoir fait allusion à son ancien élève dans ce passage : « L'Envie a dit tout bas à l'oreille d'Apollon : Je n'admire pas un poète qui n'a pas autant de chants que la mer a de flots. — Apollon a repoussé du pied l'Envie, et a répondu : Vois le fleuve d'Assyrie, son cours est immense, mais il entraîne la terre mêlée à son onde et la fange. Non, les prêtresses légères ne portent pas à Cérès de l'eau de tout fleuve; mais celle qui, pure et transparente, coule en petite veine de la source sacrée, celle-là lui est chère (1). » — Le poème des *Argonautes* ne roule pas cependant beaucoup de limon; Quintilien l'a loué, tout au contraire, pour un certain courant égal, pour une certaine mesure qui ne s'abaisse jamais : *æquali quadam mediocritate*. On peut trouver que ce n'est pas là un éloge suffisant pour un poème épique. Ce qui paraît y manquer principalement, c'est l'unité du sujet, c'est un intérêt général, actif, con-

(1) Mot à mot : celle-là est *la fleur;* c'est-à-dire la fleur des eaux, la plus excellente des eaux.

tinu, concentré. Le sujet des *Argonautes* ne se rapporte pas à un grand dessein national, comme celui de l'*Énéide;* il n'intéresse particulièrement aucun peuple, il s'éparpille sur une foule d'origines et de berceaux. L'auteur se propose de raconter avec suite le départ des héros, presque tous égaux en vaillance et en gloire, qui vont sous la conduite de Jason à la conquête de la toison d'or, les incidens de leur voyage, cette conquête, puis leur retour avec tous les incidens encore. Ce thème prêtait à l'érudition géographique et généalogique, aux épisodes, et il y en a d'agréables, même de charmans, et à tout instant éclairés de comparaisons ingénieuses ou grandes, d'images vraiment homériques; mais tout cela est successif, développé dans l'ordre des faits et des temps, sans beaucoup de feu ni d'action, et surtout sans ce *flumen* grandiose continu, qui est le courant d'Homère. La marche du poème ne diffère en rien de celle d'un itinéraire; il n'y a pas en ce sens-là d'invention. Pétrone, parlant d'un poème de *la Guerre civile,* en esquisse largement la poétique en ces termes : « Il ne s'agit pas, dit-il, de comprendre en vers tout le récit des faits, les historiens y réussiront beaucoup mieux; mais il faut, par de merveilleux détours, par l'emploi des divinités, et moyennant tout un torrent de fables heureuses, que le libre génie du poète se fasse jour et se précipite, de manière qu'on sente partout le souffle sacré et nullement le scrupule d'un circonspect récit qui ne marche qu'à couvert des témoignages (1). » On se ressouvient involontairement de cette recommandation en lisant *les Argonautes;* non certes que les fables et les prodiges y fassent défaut, ils sortent de terre à chaque pas; mais ici ces fables et ces prodiges sont, en quelque sorte, la suite des faits mêmes, et il ne s'y rencontre aucune machine supérieure, aucune invention dominante et imprévue, pour donner au poème son tour, son impulsion, sa composition particulière. Toutes ces choses merveilleuses se trouvent racontées selon leur ordre et en leur temps, par une sorte de méthode historique. Le poète-narrateur semble préoccupé, chemin faisant, de ne rien vouloir oublier.

Ces remarques qui tombent sur l'ensemble du poème cessent de s'appliquer justement au chant III, c'est-à-dire au moment de l'arrivée des héros en Colchide, et dès qu'intervient le personnage de Médée. L'intérêt véritable est là; on tient le nœud; l'action se resserre,

(1) « Non enim res gestæ versibus comprehendendæ sunt, quod longe melius historici faciunt; sed per ambages, deorumque ministeria et fabulosum sententiarum torrentem, præcipitandus est liber spiritus, ut potius furentis animi vaticinatio appareat, quam religiosæ orationis sub testibus fides. » (*Satyricon*, CXVIII.)

elle est vive, pressante, à la fois naturelle et merveilleuse, unissant les combinaisons mythologiques et les peintures du cœur humain. Et ce chant (notez-le) n'est pas un chant de dimension ordinaire; il n'a pas moins de 1,400 vers; si l'on y joint les 250 premiers vers du suivant qui exposent les derniers actes de Médée en Colchide et sa fuite à bord du vaisseau *Argo*, on a là une suite de plus de 1,600 vers pleins de beautés diverses, animés de feu, de passion et de grace. Le poème, à partir de ce moment, est expressément placé sous l'invocation d'*Erato*, la muse de l'amour. Il semble que le poète, arrivé à cet endroit de son œuvre, se soit dit que cette passion amoureuse était la seule nouveauté qu'Homère lui eût laissée entière dans le domaine épique, et il s'y est appliqué avec charme, avec bonheur. Il m'est impossible (quelque réserve qu'on doive mettre à juger de soi-même les anciens) de ne pas le trouver en cet endroit un grand poète, ou du moins un poète supérieur; il sort tout-à-fait de l'*æquali mediocritate*, dont l'a qualifié Quintilien; il fait mieux que de *ne jamais tomber*, comme l'en a loué Longin, il s'élève; et, si ce n'est pas du grandiose ni du *sublime*, à proprement parler, il a du moins plus d'un trait admirable dans le gracieux; on ne l'a pas assez dit, et j'espère parvenir, sans beaucoup de peine, à le montrer à l'aide de l'analyse et des traductions suivantes.

Les Argonautes donc, au commencement du chant troisième, après une longue navigation, après toutes sortes d'aventures déjà et de périls, viennent d'entrer dans l'embouchure du Phase et d'aborder en Colchide. Il s'agit pour eux d'obtenir, de gré ou de force, du roi Eétès qui y règne, la toison d'or que Jason doit rapporter. Les Argonautes, dans les derniers jours de leur navigation, ont par bonheur rencontré de jeunes princes, petits-fils d'Eétès et fils d'une ses filles, lesquels, de leur côté, étaient partis un peu aventureusement pour aller en Grèce, car ils sont Grecs par leur père Phrixus; avec le secours de ces auxiliaires précieux qu'ils ont sauvés du naufrage et qu'ils ramènent avec eux, les héros et Jason, leur chef, espèrent s'insinuer auprès d'Eétès et trouver jour à leur entreprise.

Au commencement du chant, Junon et Minerve apparaissent délibérant en faveur de Jason, et cherchant pour lui quelque expédient qui le mette en possession de sa conquête. Elles restent court quelque temps et en silence; tout d'un coup Junon se fixe à l'idée d'aller trouver Vénus et de lui demander qu'elle engage son fils à blesser Médée d'une flèche au cœur pour Jason. Médée, fille d'Eétès, est une jeune fille, prêtresse d'Hécate et habile aux enchantemens; mais, à cette

heure, elle est pure, chaste, aussi virginale que peut l'être Nausicaa; c'est Médée avant tous les crimes. Minerve donne les mains à l'expédient de Junon : « Je n'entends rien, dit-elle, à tous ces traits ni à tous ces foments de l'amour; mais, puisque le moyen te paraît bon, j'y consens, et je suis prête à te suivre : seulement, ce sera à toi de porter la parole. » Les deux déesses s'envolent aussitôt et arrivent au palais bâti à Vénus par son boiteux époux. Celui-ci est parti dès le matin pour visiter les forges de son île flottante. Vénus toute seule, assise devant sa porte, est occupée à se peigner et à partager ses beaux cheveux sur ses épaules avec un peigne d'or. Je passe de gracieux détails; elle s'empresse de renouer ses cheveux dès qu'elle voit les déesses, et les accueille avec une aimable raillerie : « Quel dessein, quelle affaire amène ici de si grandes dames? car vous venez pour quelque chose, et l'on ne vous voit guère d'habitude, étant comme vous êtes les premières des déesses. » Je force peut-être un peu le ton, mais je l'indique du moins. Junon expose l'affaire, et comment il s'agit de favoriser Jason, de le tirer de sa périlleuse entreprise. Vénus fait la soumise et joue l'humilité : elle s'engage à tout ce que peuvent ses faibles mains. Mais ce n'est pas de mains ni de force ouverte qu'il est besoin, lui dit-on; qu'elle veuille bien seulement commander à son fils d'enflammer la fille d'Eétès pour Jason. Elle répond alors :

« Junon et toi, Minerve, il vous obéirait, à vous surtout, bien plutôt qu'à moi; car devant vous, tout impudent qu'il est, le méchant garçon aura encore tant soit peu de honte; mais de moi il n'a nul respect ni souci, et il lui est égal de me quereller sans cesse. Et peu s'en est fallu que, d'indignation, je ne lui aie cassé l'autre jour ses méchantes flèches avec son arc, car il m'a osé dire dans sa menace que, si je ne m'éloignais bien vite tandis qu'il était encore maître de lui, je n'aurais à m'en prendre des suites qu'à moi-même. »

A ce discours de Vénus, les deux déesses se regardèrent en souriant, et Vénus un peu piquée repartit : « Mes maux, je le vois bien, ne servent qu'à faire rire les autres; aussi ai-je tort de les dire à tout le monde; ce m'est bien assez de les savoir moi-même. » Et elle se met en devoir d'exécuter le vœu des déesses. Junon, d'un nouveau sourire, l'en remercie, et lui touchant la main délicate pour l'apaiser : « Allons, dit-elle, ô Cythérée! exécute bien vite ce que tu viens de nous promettre; et ne t'irrite pas ainsi, ne te mets pas en colère contre ton enfant, car il changera par la suite. »

La rivalité de Junon et de Vénus, au premier livre de l'*Énéide*, a certes plus de grandeur ou de gravité, et elle domine tout le poème;

mais ici les scènes d'un ton moins élevé, qui interviennent comme ressort secondaire, ont beaucoup de grace; elles sont d'un jeu habile, ingénieux, et tout le sérieux de la passion va se retrouver dans les effets.

Vénus part à la recherche de son fils, et elle le trouve dans un des vergers de l'Olympe, jouant aux osselets avec Ganymède, deux enfans de mêmes goûts et de même âge. Le fol Amour s'est échauffé au jeu : « tenant contre sa poitrine la main gauche toute pleine des osselets d'or qu'il venait de gagner, il était debout triomphant : une molle rougeur fleurissait le teint de ses joues. Son camarade, tout auprès, assis sur ses talons, se tenait en silence, les yeux baissés à terre; il n'avait plus que deux osselets qu'il jetait machinalement l'un après l'autre : les éclats de rire du gagnant l'irritaient; et, ayant bientôt perdu ce dernier reste, il s'en alla tout confus, les mains vides, sans s'apercevoir de l'approche de Vénus. » Celle-ci n'eut pas de peine à décider l'enfant à ce qu'elle voulut, moyennant promesse d'un jouet plus beau, de celui même qu'on avait fabriqué en Crète pour Jupiter enfant. Amour le voulait à l'instant même et jetait déjà tous les autres; mais Vénus lui jure qu'il l'aura sans faute après.

On se rappelle que Virgile, au livre premier de l'*Énéide*, a trouvé l'ingénieux moyen de déguiser l'Amour sous les traits d'Ascagne, que son père envoyait vers Didon. Apollonius, d'après ce qui précède, eût été fort capable, on le voit, d'imaginer quelque artifice du même genre; mais Jason n'avait point de fils. C'est donc dans une forme plus simple que les choses se passeront. Jason s'est décidé, pour début, à aborder Eétès avec des propositions pacifiques; il se présente au palais, lui et deux de ses compagnons, amenant en outre les quatre jeunes gens, petits-fils du roi et fils de sa fille Chalciope, que les Argonautes ont recueillis en chemin. Le palais du roi est magnifiquement décrit, et rappelle par quelques endroits celui de Ménélas ou d'Alcinoüs dans l'*Odyssée;* on se sent, à première vue, dans la demeure d'un fils du Soleil. Médée qui, d'habitude, se rend dès le matin au temple d'Hécate, dont elle est prêtresse, a été retenue ce jour-là au palais par une suggestion intime de Junon; elle aperçoit les étrangers au moment où elle passe de son appartement dans celui de sa sœur; elle pousse un cri de surprise; Chalciope accourt et reconnaît ses fils, qui se jettent dans ses bras. De là grande rumeur : Eétès lui-même paraît et donne ordre de recevoir les hôtes qui lui arrivent. Ici je traduis aussi exactement qu'il m'est possible :

« Cependant l'Amour, à travers l'air blanc, arriva invisible, aussi âpre que l'est aux tendres génisses le taon que les pasteurs appellent

la mouche des bœufs; et bien vite, sous la porte, dès le vestibule, ayant tendu son arc, il tira de son carquois une flèche toute neuve, source de gémissemens. Toujours inaperçu, il franchit rapidement le seuil, lançant des regards aigus, et, s'étant ramassé tout petit sous Jason lui-même, il mit le cran de sa flèche sur le milieu de la corde; puis, écartant de toutes ses forces ses deux mains, il lâcha le trait tout droit sur Médée : une stupeur muette la saisit au cœur. Et lui alors, reprenant son vol, s'élança hors du palais élevé en riant aux éclats. Le trait brûlait tout au fond dans le sein de la jeune fille, pareil à une flamme; elle ne cessait de fixer sur le fils d'Eson des yeux étincelans, et son cœur à coups pressés haletait de fatigue hors de sa poitrine; il ne lui restait plus aucun autre souvenir, et son ame se distillait dans une douce amertume. Comme une femme, ouvrière laborieuse, qui vit du travail pénible de ses mains, répand tout autour d'un tison ardent des broussailles sèches afin de s'apprêter de nuit une lumière dans sa chambre, car elle s'éveille de très bonne heure; et ce feu, s'allumant tout grand d'un si petit tison, consume à la fois toutes les broussailles : tel, ramassé sous le cœur de la jeune fille, brûlait en secret le funeste Amour; elle laissait ses joues délicates tourner tantôt à la pâleur et tantôt à la rougeur, au hasard de ses pensées. »

Nous voilà dans l'invasion rapide de la passion, dont ce chant tout entier va offrir les alternatives et le développement. On aura remarqué cette comparaison naïvement touchante de la femme *qui vit du travail de ses mains;* elle est tout-à-fait dans le goût d'Homère et des véritables anciens. Ovide, qui déjà n'était plus à tant d'égards qu'un bel-esprit moderne, a omis ou manqué tant de traits heureux dans la Médée de ses *Métamorphoses,* ne conservant que ce qui prêtait à de certains contrastes et cliquetis de pensée. Croirait-on que, dans sa rapide réminiscence, il a fait de la belle similitude ces trois vers sans expression et d'une élégance commune:

> Ut solet a ventis alimenta adsumere, quæque
> Parva sub inducta latuit scintilla favilla,
> Crescere; et in veteres agitata resurgere vires :
> Sic jam lentus amor, etc., etc..... (1)!

Cela ressemble à tous les incendies et à toutes les flammes, et n'a plus aucun caractère. Il me semble lire Apollonius traduit par Delille.

Après le repas qu'Eétès a fait servir aux nouveaux-venus avant toute chose d'après les lois de l'hospitalité, il y a lieu pour Jason

(1) *Métamorphoses,* livre VII.

d'expliquer au roi le sujet de son voyage. Argus (c'est le nom de l'aîné des fils de Chalciope) commence en médiateur; il essaie de disposer son grand-père en faveur des étrangers; il raconte les services que lui et ses frères en ont reçus, le but de l'expédition, la qualité et la race divine de cette élite de héros; que Jason ne vient que pour satisfaire aux ordres d'un tyran jaloux, et que, s'il obtient de plein gré la toison désirée, il est prêt, lui et ses amis, à payer ce bienfait par tous les services. — Eétès s'emporte à cette nouvelle, il met en doute la bonne foi des arrivans, il menace. Jason, se contenant, persiste dans la voie de conciliation, et il reprend les argumens du jeune homme. C'est alors que le roi, dissimulant un peu sa colère et imaginant un détour dont il se croit assuré, lui propose de lui céder la toison d'or à condition de l'épreuve suivante : dans un champ consacré à Mars, il a deux taureaux aux pieds d'airain, et dont les naseaux vomissent la flamme; si Jason parvient à les dompter, à les soumettre au joug, puis à labourer le champ de Mars, et, l'ayant ensemencé des dents d'un dragon, à moissonner la terrible moisson de géans armés qui en doivent naître, il aura la toison divine, mais pas autrement. — Jason, effrayé au fond, hésite; il finit par s'engager pourtant, faute de pouvoir reculer, et sans savoir comment il sortira d'une telle lutte. Ici nous retrouvons Médée, qui a été témoin de tout ce débat, et je recommence à traduire :

« Jason se leva de son siége, et avec lui Augias et Télamon; Argus les suivait, ayant fait signe à ses frères de rester; ils se dirigèrent hors du palais. Le fils d'Eson resplendissait divinement entre tous les autres par la beauté et par les graces. La jeune fille le contemplait tenant sur lui d'obliques regards le long du bord de son voile brillant, de plus en plus minée en son cœur. Sa pensée, comme un songe léger, s'envolait sur ses traces, à mesure qu'il s'éloignait. Lorsqu'ils furent sortis du palais tout affligés, Chalciope, se gardant de la colère d'Eétès, eut hâte de rentrer dans sa chambre avec ses fils; et Médée aussi, de son côté, se retira : elle agitait en elle tout ce que les Amours soulèvent de chers intérêts dans une ame. Au devant, au devant de ses yeux tout lui apparaissait encore, quel il était lui-même en personne, de quel manteau il était vêtu, ce qu'il avait dit, et quelle bonne mine quand il se tenait assis sur son siége, et quelle noble démarche en sortant : et sa pensée, en s'assombrissant, lui disait qu'il n'y en avait pas un pareil entre les hommes; et sans cesse la douce voix du héros résonnait à ses oreilles, avec les discours de miel qu'il avait prononcés. Et elle craignait pour lui, elle craignait que les bœufs ou qu'Eétès lui-

même ne le fissent périr; elle le pleurait comme déjà tout-à-fait mort; de tendres larmes inondaient ses joues dans la violence de sa pitié, et, se lamentant faiblement, elle poussa cette plainte d'une voix frêle :

« Pourquoi, malheureuse, cette angoisse me tient-elle ainsi? Qu'il périsse, lui le premier ou le dernier des héros, que m'importe à moi?... Pourtant, puisse-t-il s'en tirer sans dommage! Oui, vénérable déesse Hécate, qu'il en soit ainsi! qu'il s'en retourne dans sa patrie ayant échappé à ce mauvais sort! Mais si c'est son destin d'être dompté dans cette lutte par les taureaux, oh! qu'il apprenne du moins auparavant que, moi, je suis bien loin de me réjouir de son affreux malheur! » — C'est ainsi que l'esprit de la jeune fille était la proie des soucis. »

Nous entrons ici avec Médée dans le dédale des contradictions charmantes que Virgile a si bien décrites chez sa Didon; nous allons y marcher de plus en plus, et, pour qui sait par cœur son quatrième livre de l'*Énéide*, les réminiscences jailliront à chaque pas. Au reste, dès qu'on veut peindre cette passion identique et une en tous les âges, il n'y a pas de choix, il faut passer par les mêmes traits, revenir sur les mêmes symptômes; et c'est toujours le cas de s'écrier avec la Religieuse portugaise, dans ce conseil éperdu qu'elle donnait à son trop raisonnable amant : « Mais avant de vous engager dans une grande passion, pensez bien à l'excès de mes douleurs, à l'incertitude de mes projets, à la diversité de mes mouvemens, à l'extravagance de mes lettres, à mes confiances, à mes désespoirs, à mes souhaits, à ma jalousie!... Ah! vous allez vous rendre bien malheureux! »

Tandis que Médée se trouble ainsi et se partage tout bas pour le héros, toutes les pensées alentour se dirigent vers elle, et conspirent à l'implorer. A peine de retour à ses vaisseaux, Jason a tenu conseil avec ses compagnons; plus d'un se lève et s'offre, quoi qu'il arrive, à combattre et les taureaux monstrueux et les géans nés des dents du dragon. Toutefois, avant de passer outre, Argus, ce neveu de Médée, a ouvert l'avis qu'il serait bon de tâcher d'obtenir de la jeune prêtresse d'Hécate quelque charme magique pour faire face à l'épreuve : il propose d'en parler à sa mère Chalciope, cette sœur aînée et très aînée de Médée. Chalciope, de son côté, saisie de crainte pour ses enfans qui sont devenus suspects au roi son père, fait en ceci cause commune avec les étrangers, et a déjà songé à implorer sa sœur. Mais comment oser s'ouvrir à elle? — Rien de plus heureux, on le voit, que tout ce concert extérieur qui tend à faire de Médée le personnage nécessaire. Elle-même l'ignore et lutte contre ses propres sentimens. Nous continuons de lire en son cœur :

« Cependant un sommeil épais soulageait un peu de ses angoisses la jeune fille couchée sur son lit; mais bientôt des songes trompeurs, pleins d'images funestes, comme il arrive dans les chagrins, venaient l'irriter. Il lui sembla que l'étranger se soumettait à l'épreuve, non pas tant qu'il désirât beaucoup de remporter la toison du divin bélier, car ce n'était point pour cette cause qu'il était venu dans la ville d'Eétès, mais bien pour la ramener dans sa patrie, elle, comme son épouse virginale (1). Elle se figurait encore qu'elle-même en venait aux prises avec les taureaux, et triomphait de l'épreuve aisément; mais que ses parens refusaient de tenir leur promesse, parce que ce n'était pas à la jeune fille, mais à lui-même, qu'ils avaient imposé la condition de les dompter; que de là s'élevait un grand conflit entre son père et les étrangers; que les deux partis s'en remettaient à elle comme arbitre, pour qu'il en fût selon que son cœur en déciderait; et qu'elle tout d'un coup, sans plus se soucier de ses parens, faisait choix de l'étranger; qu'alors ils étaient saisis d'une immense douleur, et qu'ils s'écriaient de colère. A ce cri le sommeil la quitta en sursaut. Se débattant d'effroi, elle s'élança hors du lit et regarda de tous côtés les murailles de sa chambre : elle eut peine à recueillir ses esprits comme auparavant, et elle laissa échapper ces paroles avec sanglots :

« Malheureuse que je suis, quels songes pesans m'ont épouvantée! Je crains que ce voyage des héros n'apporte quelque grand malheur. Tout mon cœur est en suspens pour cet étranger. Qu'il aille parmi son peuple bien loin faire sa cour à quelque jeune fille grecque; mais qu'à nous la virginité et la maison de nos parens soient toujours chères! Pourtant me relâchant de ma dureté (2), à condition que ce ne soit plus sans l'aveu de ma sœur, je verrai si elle me vient prier d'être de quelque secours en cette épreuve, car elle est en grande inquiétude pour ses enfans; et cela m'éteindrait dans le cœur une peine funeste. »

Remarquez ce qui suit et quelle est la logique de la passion : Médée

(1) N'est-ce pas ainsi, et selon un sentiment très approchant, que, dans les *Lettres portugaises*, la religieuse, se rappelant le jour où elle a, pour la première fois, aperçu du haut de son balcon le bel étranger, dit : « Il me sembla que vous vouliez me plaire, quoique vous ne me connussiez pas : je me persuadai que vous m'aviez remarquée entre toutes celles qui étoient avec moi. Je m'imaginai que, lorsque vous vous arrêtiez, vous étiez bien aise que je vous visse mieux et que j'admirasse votre adresse lorsque vous poussiez votre cheval. J'étois surprise de quelque frayeur lorsque vous le faisiez passer dans un endroit difficile : enfin je m'intéressois secrètement à toutes vos actions. Je sentois bien que vous ne m'étiez point indifférent, et je prenois pour moi tout ce que vous faisiez. »

(2) Mot à mot : laissant là mon cœur *de chien*. — Homère met la même expression dans la bouche d'Hélène.

vient de se dire pour conclusion qu'elle attendrait que sa sœur vînt la première à elle pour requérir secours; et, en conséquence, voilà qu'elle-même se dispose à faire les premiers pas au-devant de sa sœur.

« Elle dit, et, se levant, elle ouvrit les portes de la chambre, nu-pieds, vêtue d'un simple vêtement; et elle voulait aller vers sa sœur, et elle avait déjà franchi le seuil. Long-temps elle demeura à la même place sous le vestibule de sa chambre, retenue par la pudeur; et elle revint de nouveau en arrière, et de nouveau elle se remit à sortir, et de nouveau elle rentra. Ses pieds la portaient au hasard çà et là. Lorsqu'elle allait en avant, la pudeur au dedans la rappelait, et bientôt le désir téméraire triomphait de la pudeur. Trois fois elle tenta d'aller, trois fois elle se retint, et la quatrième elle retomba la face en avant, roulée sur sa couche.

« Comme lorsqu'une jeune mariée pleure dans la chambre nuptiale le florissant époux auquel l'ont unie ses frères et ses parens, et elle évite de se mêler en rien à la foule de ses suivantes, par pudeur et par prudence; mais elle reste assise au fond de sa chambre, silencieuse; car un destin cruel vient de le lui ravir avant qu'ils aient pu jouir l'un de l'autre dans leur mutuelle tendresse; et elle, bien que brûlée de douleur au dedans, en contemplant ce lit veuf, elle étouffe ses pleurs en silence, de peur que les femmes ne lui brisent le cœur par quelque raillerie. C'est pareille à elle que Médée se lamentait. »

Mais une suivante de Médée l'aperçoit en cet état et va en prévenir sa sœur. Celle-ci accourt, l'interroge, la presse : « Quelle est la cause de cette douleur? est-elle saisie d'un mal subit, tel qu'en envoient les dieux? ou bien a-t-elle appris quelque nouvelle fâcheuse? a-t-elle entendu quelque menace d'Eétès contre Chalciope et ses enfans? » Médée profite habilement de cette ouverture que lui offre l'inquiétude d'une mère, et elle a l'art de se faire instamment prier de ce qu'elle-même désire; mais cet artifice ne se passe point sans toute sorte de confusion et sans d'adorables restes d'ingénuité :

« Ainsi parla Chalciope : les joues de Médée se couvrirent de rougeur; long-temps la pudeur virginale l'empêcha de répondre malgré son désir. La parole tantôt lui montait au bout de la langue, et tantôt se renvolait au fond de sa poitrine. Bien des fois sa bouche aimable s'ouvrit pour parler, mais la voix ne passa point plus avant. Bien tard enfin elle se décida à dire de la sorte avec ruse, car les hardis Amours faisaient rage :

« Chalciope, mon ame est tout en peine pour tes enfans : je crains que notre père ne les fasse périr du coup avec ces étrangers. Ce sont

ces horribles songes qu'à peine endormie tout à l'heure je voyais dans mon sommeil. Puisse un dieu les rendre sans effets! puisses-tu n'en venir jamais à cette affreuse douleur pour tes enfans! »

Une fois la mère ainsi alarmée dans Chalciope, celle-ci ne se contient plus; elle fait jurer à Médée le secret sur ce qu'elle va lui proposer, elle la supplie de trouver un expédient de salut pour ses enfans; dans son délire, elle s'emporte même un moment jusqu'à la menace; puis elle embrasse les genoux de la jeune fille, puis elle abandonne sa tête sur ce sein désolé, et les deux sœurs sont là dans les bras l'une de l'autre, à pleurer de pitié l'une sur l'autre, et l'on entend à travers le palais leurs gémissemens confondus. Tableau pathétique et charmant, et bien supérieur par tout ce qu'il renferme à la situation des deux sœurs dans Virgile; car *Anna soror* a beau faire, elle n'est qu'une très noble confidente et n'a pas d'autre rôle que celui d'une magnifique *utilité*.

« Mais que puis-je faire? ajoute ingénument Médée : je l'ai juré et je suis prête à tenter pour tes enfans tout ce que je puis. » C'est alors que Chalciope répond : « Ne pourrais-tu pas (fais cela pour mes enfans) imaginer quelque ruse, un expédient quelconque, dans la grande épreuve, en faveur de cet étranger qui lui-même en a tant besoin? De sa part, et avec mission de lui, Argus m'est venu presser d'obtenir, s'il se peut, ton assistance; je l'ai laissé chez moi en accourant ici. »

A ces mots, le cœur de Médée s'envole de joie; elle rougit, un brouillard délicieux l'enveloppe, et elle promet tout, mais dans quels termes encore et avec quel mélange de gracieux déguisement! « Chalciope, s'écrie-t-elle, tout ce qui peut vous être agréable et cher, je le ferai. Que l'Aurore ne brille jamais à mes yeux et que tu ne me revoies plus existante parmi les vivans, si je préfère quelque chose à toi, ma sœur, ou à tes enfans qui sont comme mes frères, mes défenseurs naturels et du même âge que moi. Et moi-même je puis me dire à la fois ta sœur et ta fille, puisque tu m'as suspendue aussi bien qu'eux à ta mamelle quand j'étais toute petite, comme je l'ai tant de fois entendu raconter à notre mère... » — Est-il besoin de relever la grace exquise de cet artifice, cette subite tendresse qui se réveille pour les enfans de sa sœur et qui cherche à se confirmer par de si attachantes images? Et peut-être qu'elle-même, en disant ces choses, elle en subissait l'illusion, elle croyait les penser et les sentir. Je remarquerai encore qu'à la réflexion cette particularité de famille n'est pas inutile pour nous rassurer sur l'âge de Médée, que les malintentionnés pourraient soupçonner d'être un peu vieille fille, à lui voir des

neveux si grands; mais ces neveux, on le sait à présent, ce sont par l'âge comme des frères.

Médée a tout promis; elle doit se trouver le lendemain matin au temple d'Hécate, et y attendre Jason, à qui elle remettra une drogue magique qui le rendra maître des taureaux. Mais à peine sa sœur l'a-t-elle quittée, que la voilà qui retombe à nos yeux dans les incertitudes et les combats : la pudeur la ressaisit, et la crainte de se sentir méditer de telles choses contre son père et en faveur d'un homme! Ovide, dans le discours qu'il prête à Médée, au livre VII de ses *Métamorphoses*, a rendu avec élégance, avec esprit, ces alternatives; c'est à elle qu'il fait dire ce mot devenu proverbe :

. . . . . Video meliora proboque,
Deteriora sequor. . . . . .

Dans le vrai pourtant, Médée, tout en cédant à ces fluctuations, ne s'en est pas ainsi rendu compte en moraliste, et Apollonius, plus voisin en cela de la nature, ne lui prête pas cette réflexion. Pour trouver des monologues dignes d'être comparés à ceux que son héroïne nous fait entendre, il faut revenir à Didon. En toute cette partie si dramatique, le poète grec est presque l'égal de Virgile, et il a été l'un de ses modèles. N'y eût-il que le passage suivant, il n'y aurait pas moyen d'en douter :

« La nuit, continue Apollonius, la nuit vint ensuite, amenant les ténèbres sur la terre; les nautonniers sur la mer avaient les yeux fixés vers la grande Ourse et vers les étoiles d'Orion; c'était déjà l'heure où tout voyageur et tout gardien aux portes des villes (1) commence à désirer le sommeil; un assoupissement profond s'emparait même des mères dont les enfans sont morts. On n'entendait plus le hurlement des chiens à travers la ville, ni aucun bruit de loin retentissant : le silence occupait l'obscurité tout entière. Mais pour Médée seule il n'y avait ni repos ni douceur du sommeil. Dans son ardeur pour le fils d'Eson mille soins la tenaient éveillée; elle craignait l'indomptable force des taureaux, sous lesquels il était près de périr d'une indigne fin dans la plaine de Mars. Son cœur se précipitait à coups pressés d'au dedans de sa poitrine : comme un rayon de soleil, rejaillissant d'une eau qu'on vient de verser dans une chaudière ou dans un baquet, s'agite à travers la maison et va frapper tantôt ici, tantôt là, avec un tournoiement rapide : ainsi le cœur de la jeune fille se dé-

(1) Mot à mot : tout *portier*. Les gardiens des portes avaient de la considération dans la haute antiquité : Homère les appelle *sacrés*.

battait dans son sein. Des larmes de pitié coulaient de ses yeux; et au dedans la douleur minante ne cessait de la ronger à travers tout le corps, le long des moindres fibres et jusque tout au bas de la nuque, là où plonge le plus sensiblement le mal lorsque les Amours logent sans relâche leurs amertumes dans un esprit. Tantôt elle se dit qu'elle fournira le charme qui doit dompter les taureaux, et tantôt que non, mais qu'elle périra elle-même; puis tout aussitôt elle se dit qu'elle ne mourra pas et qu'elle ne donnera pas non plus le charme, mais qu'elle prendra en patience et à tout hasard son malheur. Et s'asseyant ensuite, elle repassait en elle chaque chose en s'écriant.... »

Je m'arrête un moment après cet admirable morceau, au sujet duquel les remarques se pressent. Et d'abord on aura reconnu la belle description naturelle que Virgile a si bien transportée à sa dernière nuit de Didon :

> Nox erat et placidum carpebant fessa soporem
> Corpora per terras.....
> At non infelix animi Phœnissa.....

En même temps on se demande comment, parmi les divers traits, Virgile a précisément omis celui de *cette mère dont les enfans sont morts*. Je ne puis croire qu'il y ait eu là une timidité de sa part, comme Racine en a parfois. J'aime mieux supposer qu'il se sera fait scrupule d'emprunter un trait trop saillant et trop reconnaissable : mais pourtant il empruntait assez visiblement l'ensemble du passage.

Il prenait encore cette belle comparaison de l'ame en peine avec le rayon de soleil réverbéré dans l'eau :

> Sicut aquæ tremulum labris ubi lumen ahenis
> Sole repercussum.....

Seulement il ne l'applique point en cette situation même à l'ame de Didon, mais, en un tout autre endroit du poème (livre VIII), à l'esprit d'Énée lorsque celui-ci, pendant sa lutte contre Turnus, agite divers projets politiques; et j'ose dire qu'ainsi dépaysée cette comparaison légère, bien plutôt digne du cœur d'une jeune fille ou d'une jeune femme, est beaucoup moins aimable et moins fidèle (1).

On aura remarqué les caractères physiques par lesquels le poète

(1) Qu'on me permette de hasarder une toute petite observation encore : Virgile, dans sa comparaison, dit *lumen aquæ*, une *lumière d'eau* répercutée par le soleil.....; c'est une figure, une hypallage, je crois. Apollonius disait plus directement : *un rayon de soleil*. Il importe, ce semble, d'être clair et direct au moment où l'on fait une comparaison physique. Le *labris ahenis* est aussi un peu obscur.

accuse les progrès de la passion chez Médée, et ce siége de la nuque qu'il assigne au foyer du mal : ainsi osaient faire les anciens. Dans la célèbre pièce de *la Magicienne*, la Simétha de Théocrite ne s'exprime pas autrement lorsqu'elle veut rendre l'effet soudain que lui fit le beau Delphis, le jour qu'en allant à la fête elle le vit sortir tout brillant et tout *luisant* du gymnase :

« Je le vis, et du coup je devins folle, et mon cœur fut attaqué tout entier, malheureuse! Ma beauté commença à fondre; je ne pensai plus à cette fête, et je ne sais comment je revins à la maison; mais une maladie brûlante me ravagea; je restai gisante sur ma couche dix jours et dix nuits. Mon teint devint bien des fois de la couleur du thapse (1); tous les cheveux me coulaient de la tête, et il ne me restait plus que les os même et la peau. A quel devin n'ai-je point recouru?... »

La délicatesse moderne n'ose plus parler de la sorte, et c'est tout ce qu'elle peut faire que de supporter la traduction sans fard de ce langage. La naïveté populaire a pourtant gardé quelque chose de cette franchise primitive, et l'on me cite ce mot familier à nos populations du midi : *aimer à en perdre les ongles*. Mais en général on a recouvert l'antique mal, lorsqu'il se présente, d'expressions plus vagues et plus flatteuses, en même temps que, dans une foule de cas de simple galanterie, on a détourné par abus les expressions physiques de leur sens propre : on s'est mis à brûler et à mourir par métaphore. Les modernes ont très habituellement admis le jeu et le mensonge de l'amour, ce qu'ils aiment aussi à en appeler l'idéal, — les anciens, jamais; ils sont restés naturels.

Qu'on le sache bien pourtant, et n'en déplaise à toutes nos périphrases sociales, la maladie de l'amour est une, constante, *sui generis*, comme on dit dans la science : bien souvent voilée chez les modernes, et encore plus souvent absente, elle se retrouve identique dès qu'elle existe. Quiconque l'a pu voir et observer une seule fois ne la méconnaîtra jamais. Plus ordinaire chez les femmes que chez les hommes qui ont trop de facilités pour la prévenir ou la dissiper, elle ne laisse pas d'être devenue assez rare chez les femmes elles-mêmes qui, en certains pays et dans certain train de société, ont mille moyens gracieux de l'éluder, de s'en prendre ou de s'en tenir aux semblans. Chez les anciens, on le sait, la foudre tombait presque à coup sûr; les mo-

Je ne veux certes point prétendre que Virgile ne soit pas un écrivain plus parfait qu'Apollonius; mais ici, par cela même qu'il l'imite, il raffine un peu, et, tout en traduisant merveilleusement l'image, il nous la rend un peu moins simple.

(1) Espèce de plante.

dernes ont inventé les paratonnerres. La filiation toutefois des nobles et touchantes victimes ne s'est pas interrompue, et on la poursuivrait en quelques types frappans jusqu'à nos jours : — Hélène, Ariane, Médée, Phèdre, la Simétha de Théocrite, Didon, dans l'antiquité; chez les modernes, je ne retrouve l'amour-maladie ni chez Béatrice ni chez Laure; mais Héloïse, celle que M. de Rémusat proclamait récemment *la première des femmes*, en est atteinte; et, sans sortir de notre connaissance et de notre littérature, je retrouve quelques traits irrécusables chez un certain nombre de personnages de la réalité ou du roman (j'aime à les confondre), chez Louise Labé, chez la Religieuse portugaise, la princesse de Clèves, Des Grieux, le chevalier d'Aydie, Mlle de Lespinasse, Virginie, Velléda, Amélie. J'ai dit que Béatrice n'est point atteinte du même mal, et j'ai bien à en demander pardon à cette patrone angélique des poètes: chez Béatrice, en effet, l'amour transformé est devenu une charité, une religion; ce n'est plus une chose humaine, une maladie sacrée, la plus noble de toutes, mais une maladie enfin. J'oserai même ajouter qu'à l'autre extrême, et dans un groupe tout différent, Mme de Warens n'est pas plus sujette à ce noble mal que Béatrice. Si l'une glorifie trop l'amour et le vaporise, l'autre le vulgarise un peu trop fréquemment, deux manières contraires, et presque également certaines, d'en sortir : dans l'un des cas, il s'élève jusqu'à être une religion; dans l'autre, il n'est plus qu'un plaisir. Tel qu'il s'observe en lui-même à l'état de maladie, et soit qu'il éclate en la Religieuse portugaise ou en Médée, il n'est ni l'une ni l'autre de ces choses. C'est un pur mal, amer, cuisant, et qui n'a guère de gracieux que les débuts. Cela est si vrai, que le rôle de l'homme consiste plus souvent alors à le supporter qu'à le partager. L'homme se laisse faire, qu'il s'appelle Jason, Énée ou M. de Chamilly; il profite de ce qui s'offre, sans pour cela toujours en être séduit. Prenons nos exemples dans l'antiquité, qui est à la fois plus simplement naturelle et avec laquelle on est moins tenu de rester poli. Le héros aimé de Phèdre ou de Didon est tellement en présence d'une vraie maladie et d'un fléau des dieux que, s'il résiste, il a affaire à une héroïne violente et très aisément à une femme cruelle. Et plus tard, dès qu'elle est satisfaite et guérie, il se peut même, si la femme n'a pas en elle d'aimables sentimens accessoires, si avec de la passion elle manque de sensibilité proprement dite (ce qui s'est vu quelquefois), — il se peut qu'elle ne vous reconnaisse plus et qu'elle traite comme moins qu'un homme celui qu'elle avait mis tout à l'heure au-dessus d'un dieu. L'objet n'est

pas devenu autre, mais tout se passait en elle. C'est l'égoïsme de la passion dans sa crudité, qui s'était un moment exalté jusqu'au sublime. Heureusement, chez nous autres modernes (rendons-nous justice), tout cela a bien changé; la terminaison se dissimule d'ordinaire, se recouvre d'hommages prolongés et, chez les natures délicates, s'enveloppe d'un culte d'amitié et de souvenirs. Le christianisme et la chevalerie jettent des nuances, et comme des rayons, sur les pentes du déclin qui restent encore belles. En un mot, la maladie, chez les modernes, persiste, mais extrêmement voilée.

Je reviens bien vite à notre antique victime, à Médée et à son monologue interrompu. Seule donc, durant la nuit, et partagée entre mille résolutions contradictoires, elle se débat avec elle-même : elle regrette de n'être point morte de mort naturelle, de n'avoir point été frappée des flèches de Diane avant l'arrivée de cet étranger. Elle le voue à son destin, et veut au même moment l'en arracher. Adieu la pudeur, adieu la gloire! elle le sauvera; mais, pour se punir, le jour même du combat et du triomphe, elle mettra fin à ses jours par le lacet ou par le poison. Pourtant, que diront d'elle alors les femmes de Colchide? Elles railleront son indigne fin et entacheront d'infamie sa mémoire. Ah! mieux vaut mourir cette nuit même, à l'instant, avant le crime, avant la honte. — Je continue de traduire :

« Elle dit et s'en alla prendre la boîte dans laquelle étaient rangées bien des drogues, les unes salutaires, les autres destructives, et, l'ayant placée sur ses genoux, elle se lamentait. Son sein se baignait d'intarissables larmes qui coulaient en torrens à l'aventure, tandis qu'elle déplorait terriblement son destin. Et elle avait envie de tirer des poisons qui tuent, pour se les verser. Déjà elle déliait les liens de la cassette, tout empressée de faire son choix, la malheureuse! mais soudainement les épouvantes de l'horrible Pluton descendirent dans son cœur; elle demeura un long temps privée de la parole : autour d'elle tous les aimables soins de la vie se représentaient. Elle se ressouvint de tout ce qu'il y a d'agréable parmi les vivans; elle se souvint de ses compagnes du même âge qui faisaient sa joie, comme une jeune fille qu'elle était; et le soleil lui parut plus doux à regarder qu'auparavant, à mesure en effet qu'elle se reprenait en idée à chaque chose. Et elle rejeta la cassette de dessus ses genoux, toute retournée au gré de Junon; elle ne partageait plus ses desseins çà et là, mais elle ne désirait que de voir bien vite se lever l'Aurore, afin de lui remettre, à lui, le charme convenu et d'aller à sa rencontre. Plus d'une fois elle ou-

vrit les portes de sa chambre, guettant la lumière : enfin l'Aurore la frappa de sa clarté chérie, et déjà chacun se mettait en mouvement à travers la ville. »

Ici se placent des descriptions pleines de fraîcheur, la toilette empressée de la jeune fille qui veut effacer la trace des larmes de la nuit et s'assurer toute sa beauté, les ordres qu'elle donne à ses compagnes d'atteler le char. Ces graces matinales rappellent le départ de Nausicaa pour le lavoir; mais ici que l'objet est différent, et que déjà l'horizon se fait sombre! Ainsi parée, et tandis qu'on apprêtait le char, « la jeune fille, est-il dit, tournant çà et là dans le palais, foulait le sol dans l'oubli des maux qui s'ouvrent déjà sous ses pieds en abîmes, et de tous ceux qui vont s'amonceler dans l'avenir. » — Après un détail approfondi de l'herbe magique qu'elle prend pour donner à Jason, et des circonstances où elle l'a autrefois cueillie, le poète, continuant de s'inspirer d'Homère, poursuit par des comparaisons enchanteresses que Virgile a ensuite imitées de tous deux :

« Elle mit, dit-il, l'herbe magique à la ceinture odorante qui serrait son beau sein, et, sortant à la porte, elle monta sur le char rapide. Avec elle montèrent de chaque côté deux suivantes. Elle-même prit les rênes et, tenant le fouet élégant de la main droite, elle conduisait à travers la ville. Les autres suivantes, s'attachant derrière à la caisse du char, couraient le long de la large voie, et elles relevaient tout courant leur fine tunique jusqu'à la blancheur du genou. Telle, après s'être baignée dans les tièdes ondes du Parthénius ou encore du fleuve Amnisus, la fille de Latone, debout sur son char d'or traîné de biches légères, parcourt les collines, venant de loin au-devant d'une fumante hécatombe : les Nymphes la suivent en groupes, et celles qui s'assemblent sur la source même d'Amnisus, et celles qui habitent les bois et les hauteurs pleines d'eaux jaillissantes : autour d'elle les bêtes sauvages, tremblant de respect à sa venue, lui font caresse de la queue et avec leurs cris. Telles ces jeunes filles s'élançaient à travers la ville : et les peuples alentour faisaient place, évitant de rencontrer les regards de la vierge royale. »

A peine arrivée au temple, Médée s'adresse à ses compagnes, toujours avec le même composé de charme et de ruse : « J'ai commis une imprudence, leur dit-elle, de vous amener ici, tout près de ces étrangers nouvellement débarqués; aucune femme de la ville n'ose plus y venir. Mais, puisque nous y voilà, et que personne ne paraît, amusons-nous à cueillir des fleurs et à chanter : il sera temps ensuite de s'en retourner, et vous ne reviendrez pas sans présens, si vous voulez

m'en croire. » Et elle leur raconte à demi la promesse à laquelle elle s'est engagée : l'étranger doit venir pour recevoir d'elle un charme propice, mais elle peut lui en donner un qui soit contraire, recevoir les présens, et ainsi tout sera concilié. Les compagnes, à l'unanimité, applaudissent à une idée si heureuse, et se promettent d'en profiter.

Jason, pendant ce temps-là, s'est mis en marche vers le temple, accompagné du seul Argus et du devin Mopsus, bon conseiller. Tous les héros des poèmes anciens, Énée, Ulysse, ont le don de devenir plus grands, plus beaux de leur personne, à de certains momens, sous la protection des déesses; mais nulle part cette sorte de métamorphose ou d'embellissement surnaturel n'est plus magnifiquement décrite que pour Jason : « Personne encore jusque-là parmi les hommes des anciens jours, ni parmi ceux qui sont de la descendance de Jupiter lui-même, ni d'entre tous les héros qui jaillirent du sang des autres immortels, personne n'avait été pareil à ce que devint Jason ce jour-là, par la faveur de l'épouse de Jupiter, tant pour la beauté de la personne que pour le charme des entretiens. Ses compagnons eux-mêmes en étaient éblouis à le considérer si éclatant de graces, et le fils d'Ampicus (Mopsus) se réjouissait grandement de ce voyage dont il présageait d'avance le résultat. »

Mais, au moment où Mopsus embrassait en idée tant de choses, il en était une, et la plus simple de toutes, dont il ne s'avisait pas : ces sortes d'inadvertances sont l'ordinaire, comme on sait, des devins et des astrologues :

« Il y a dans la plaine, le long de la route et non loin du temple, un certain peuplier noir orné d'une chevelure de feuilles infinies, sur lequel aiment à s'assembler les corneilles babillardes. L'une d'elles, pendant qu'ils passaient, se mit à battre des ailes, et, du plus haut de l'arbre, proféra les intentions de Junon :

« O le sot devin, qui ne sait pas même comprendre avec son esprit ce que savent les petits enfans, qu'une jeune fille ne dira ni douceurs, ni propos d'amour à un jeune garçon, s'il y a des étrangers pour témoins! Va-t'en bien loin, ô méchant devin, pauvre sage! Ni Vénus ni les suaves Amours ne versent leur souffle sur toi. »

Mopsus sourit à cet avis si joliment donné, et en tient compte; Argus et lui s'arrêtent à cet endroit, et laissent Jason s'avancer tout seul au terme du rendez-vous. Virgile aussi a montré, en un des plus beaux passages du IVe livre, l'impuissance des devins; c'est quand Didon perd sa peine à consulter les oracles des dieux et à interroger les entrailles des victimes :

Heu vatum ignaræ mentes! quid vota furentem,
Quid delubra juvant? . . . . . .

Chez Apollonius, le trait a moins de portée; l'avertissement sur la vanité de l'art chez le plus habile est indiquée à peine et avec un léger sourire. Cette voix moqueuse de la corneille rappelle assez bien la parole de l'oiseau merveilleux dans les jardins d'Armide. — Mais nous ne sommes qu'au début d'une scène incomparable; tandis que Jason s'avance, revenons encore à celle qui n'attend que lui :

« De son côté, le cœur de Médée ne se livrait pas à d'autres pensées, bien qu'elle fût à chanter avec ses compagnes, et chaque chanson nouvelle qu'elle essayait n'était pas long-temps à lui plaire; elle en changeait tour à tour dans son inquiétude, et elle ne tenait pas un seul moment ses regards arrêtés sur le groupe de ses suivantes, mais elle les promenait de loin vers les chemins, en penchant de côté son visage. Certes, certes, son cœur se brisa souvent, lorsqu'elle croyait entendre courir tout auprès un bruit de pas ou le bruit du vent (1). Enfin, lui-même, sans trop tarder, il apparut à son désir, bondissant à pas élevés, tel que Sirius, qui du sein de l'Océan sort si beau et si splendide à son lever, mais qui apporte aux troupeaux la calamité funeste : tel, dans la beauté de son aspect, survint aux yeux de Médée le fils d'Éson, et son apparition excita en elle une lassitude déplaisante. Le cœur lui tomba de la poitrine, ses yeux se troublèrent d'un brouillard, une chaude rougeur saisit ses joues; elle n'avait la force de lever les genoux pour faire un pas en avant ni en arrière, mais ses pieds restaient fichés sur place. Cependant les suivantes s'étaient toutes éloignées. Tous deux ils se tenaient l'un en face de l'autre, muets et sans voix, semblables à des chênes ou à de grands sapins qui ont pris racine au même lieu sur les montagnes, et qui demeurent tranquilles dans le silence des vents; mais bientôt, sous le coup des vents qui renaissent, ils s'ébranlent et s'entre-répondent avec un murmure immense; c'est ainsi que tous deux allaient bientôt parler et rendre bien assez de sons charmans sous le souffle de l'Amour. Le premier, le fils d'Éson reconnut qu'elle était tombée dans le mal sacré, et, d'une voix caressante, il lui tint ce langage... »

L'admirable comparaison des deux arbres est du genre de celles qui abondent dans les littératures anciennes, qui sont assez rares dans les littératures modernes, mais dont en particulier la poésie française

(1) Se rappeler une situation assez semblable dans une des poésies lyriques de Schiller, *l'Attente*.

dite classique s'est scrupuleusement préservée. Je me rappelle, dans un roman, dans *la Princesse de Clèves*, une situation assez analogue à celle qu'on vient de voir. Un jour, M. de Nemours s'est arrangé pour rencontrer la princesse chez elle sans témoins : « Il réussit dans son dessein, dit le délicat auteur, et il arriva comme les dernières visites sortoient.

« Cette princesse étoit sur son lit; il faisoit chaud, et la vue de M. de Nemours acheva de lui donner une rougeur qui ne diminuoit pas sa beauté. Il s'assit vis-à-vis d'elle avec cette crainte et cette timidité que donnent les véritables passions. Il demeura quelque temps sans pouvoir parler. Mme de Clèves n'étoit pas moins interdite, de sorte qu'ils gardèrent assez long-temps le silence. — Enfin, M. de Nemours prit la parole... »

Voilà ce qu'est proprement le goût français; on indique, on court, on sous-entend; on a la grace, la discrétion, la finesse, tout jusqu'à la poésie *exclusivement*. Et qu'on ne dise pas que les amans sont assis et non debout, et que c'est dans un roman et non dans un poème que je prends mon exemple; on ne dirait pas mieux ni par d'autres images s'ils étaient debout; on dirait moins bien dans un poème, à moins de sortir du cadre convenu. Comparer deux amans immobiles et muets en face l'un de l'autre à deux arbres! Pourquoi pas à deux pieux? Ne voyez-vous pas le sourire? Fénelon, dans sa *Lettre à l'Académie française*, demandait grace vainement pour ces sortes de peintures naturelles où se joint la passion à la vérité. Il esquissait avec une hardiesse voilée de goût tout un programme poétique qu'il n'est pas interdit après plus d'un siècle de reprendre et de féconder.

Ce n'est guère l'occasion toutefois de digression critique à cette heure; nous avons mieux à faire, et il nous faut écouter en Colchide les propos des deux amans : « Pourquoi donc, ô vierge! disait Jason à Médée, pourquoi tant de crainte quand je me trouve seul devant toi. Je ne suis pas de ces hommes avantageux (il dit presque de ces *fats*) comme il y en a, et tel on ne m'a point vu lors même que j'habitais dans ma patrie. Aussi ne me témoigne point cette réserve extrême, ô jeune fille, si tu as quelque chose à me demander ou à me dire; mais, puisque nous sommes venus ici à bonne intention, dans un lieu sacré où tout manquement est interdit, traite-moi en toute confiance... » Et il lui rappelle la promesse qu'elle a faite à sa sœur; il la conjure par Hécate et par Jupiter-Hospitalier; il se pose à la fois comme son hôte et son suppliant, et il touche cette corde délicate de louange qui doit être si sensible chez la femme; car, après

tout, Médée est un peu une princesse de Scythie, une personne de la Mer-Noire qui doit être secrètement flattée de faire parler d'elle en Grèce : « Je te paierai ensuite de ton bienfait, lui dit-il, de la seule manière qui soit permise à ceux qui habitent si loin l'un de l'autre, en te faisant un nom et une belle gloire. Ainsi feront à l'envi les autres héros qui te célébreront à leur retour en Grèce, et les épouses des héros aussi, et les mères; en ce moment peut-être, tristement assises sur les rivages, elles nous pleurent, mais tu les auras délivrées de leurs angoisses. » Et il lui cite l'exemple de Thésée, qui dut son salut à la fille de Minos et de Pasiphaë, à cette Ariane qui en reçut tant d'honneurs des hommes et des dieux, et qui a désormais sa couronne étincelante parmi les constellations célestes. Cet exemple d'Ariane est-il bien choisi? S'il rappelle le dévouement de la fille de Crète, ne rappelle-t-il pas en même temps l'ingratitude de l'Athénien? N'y a-t-il pas imprudence à Jason d'évoquer de telles images? Je l'avais cru d'abord; mais non : au point où en est Médée, cet exemple de sa cousine, si elle songe à tout, devient encore plus attrayant par ses périls mêmes et par les vagues perspectives qu'il entr'ouvre. Jason décidément est un habile homme et plus rompu à la séduction qu'il ne veut paraître. Après donc avoir fait briller de loin la gloire d'Ariane : « C'est ainsi, poursuit-il, que les dieux te sauront gré à ton tour, si tu prends sur toi de sauver une telle élite de héros; et certes, à te voir si belle, tout dit assez que tu es ornée des trésors du cœur.

« Ainsi parla-t-il en la glorifiant, et elle, jetant les yeux de côté, elle souriait d'un sourire délicieux; le cœur lui nageait au dedans, tout enlevée qu'elle était par la louange, et elle finit par le regarder en face. Elle ne trouvait pas à lui dire un mot avant l'autre, mais elle aurait voulu proférer toutes choses à la fois. En attendant, elle n'eut rien de plus pressé que de tirer de sa ceinture odorante l'herbe magique, qu'il reçut de sa main avec joie; et certes, puisant son ame tout entière dans sa poitrine, elle la lui aurait livrée au besoin avec le même transport, tant l'amour en ce moment lançait d'aimables éclairs de la blonde tête du fils d'Éson! Elle en avait les yeux tout ravis (1); elle en fondait de chaleur au dedans, comme autour des roses la rosée s'échauffe et fond aux feux de l'Aurore. Tantôt, dans leur pudeur, ils

(1) On lit ainsi encore dans les *Lettres portugaises*, mais toujours à l'image près, toujours avec cette différence de l'analyse délicate à la poésie : « Vous me dites hier au soir de jolies choses, et j'aurois souhaité que vous eussiez pu vous voir vous-même dans ce moment comme je vous voyois... Vous vous seriez trouvé tout autre qu'à votre ordinaire. Votre air étoit encore plus grand qu'il ne l'est naturellement;

tenaient tous les deux leurs yeux attachés à la terre, tantôt ils les relevaient pour se voir, en s'envoyant de complaisans sourires de dessous leurs sourcils brillans. Et c'est bien tard et à grand'peine que la jeune fille parla... »

Ce premier discours de Médée, si lentement amené, débute et se déroule avec un naturel infini : elle va droit au fait du premier mot : « Écoute bien à présent, lui dit-elle, comment je viendrai à bout de te secourir...; » et elle entre immédiatement en matière sur l'herbe magique, sur l'usage qu'il en faut faire, et sur les diverses circonstances de l'épreuve à laquelle le héros s'est soumis. Ce discours, tout positif et de prescription technique, a pour avantage, en allant d'abord au principal de son inquiétude, de la sauver encore elle-même des restes d'embarras qu'elle éprouve, de lui donner le temps de se remettre, et de suspendre par un dernier détour l'expression directe de ses sentimens; ils éclatent pourtant dans ce peu de mots qui terminent les conseils :

« Tu pourras de cette sorte emporter la toison en Grèce, — bien loin de Colchos; après cela, pars, va où le cœur t'appelle, où tu es si empressé de retourner. »

Tout ce qui suit est d'une gradation charmante : « Ainsi donc parla-t-elle; et en silence, ses regards tombant devant ses pieds, elle baignait sa joue divine de tièdes larmes, s'affligeant de ce qu'il allait errer si loin d'elle à travers les mers; et de nouveau elle lui adressa en face ces paroles pleines d'amertume, en lui prenant la main droite, car déjà la pudeur désertait de ses yeux :

« Souviens-toi, si jamais tu es de retour dans ta patrie, souviens-toi du nom de Médée, comme moi-même je me souviendrai de toi, si éloigné que tu puisses être. Et mets quelque complaisance à me dire où sont tes palais et de quel côté tu vas te diriger d'ici avec ton vaisseau à travers les mers. Est-ce tout près de l'opulente Orchomène que tu dois aller? Est-ce tout près de l'île d'Ääa? Dis-moi quelque chose encore de cette jeune fille que tu as nommée comme si célèbre, de cette fille de Pasiphaë, la sœur de mon père. » Elle dit; et lui aussi, à son tour, le funeste Amour commença à le surprendre par les larmes de la jeune fille, et il répondit.... »

On voit que Jason a bien tardé à s'émouvoir, et que son sang-froid a duré assez long-temps; il est tout-à-fait dans le rôle d'Énée et de

votre passion brilloit dans vos yeux, et elle les rendoit plus tendres et plus perçans. Je voyois que votre cœur venoit sur vos lèvres. Hélas! que je suis heureuse, s'il n'y venoit point à faux! car enfin je ne vous éprouve que trop, et il n'est guère en mon pouvoir de vous éprouver moins... »

tant de héros qui se laissent faire et que les dieux, en de telles rencontres, conduisent par la main à leur fortune. Quant aux questions de Médée, elles sont bien naturelles en même temps que finement insinuantes : elle parle d'Orchomène et de l'île d'Æéa, parce qu'elle ne connaît guère d'autres pays lointains : de l'un est venu son beau-frère Phrixus, et dans l'autre habite sa tante Circé. Elle aime surtout à revenir autour de cette histoire d'Ariane qui la tente, et qu'elle fait un peu semblant de ne savoir que confusément; elle trouve même moyen d'éviter de nommer par son nom celle qu'elle appelle simplement la fille de Pasiphaë. Jason essaie de la satisfaire et commence à lui parler de sa patrie; puis, touché par degrés et gagné à la tendresse, il s'interrompt en s'écriant :

« Mais pourquoi te raconter toutes ces choses que le vent emportera, et ma patrie, et notre famille, et la très illustre Ariane, fille de Minos, nom brillant qui fut celui de cette vierge aimable sur laquelle tu m'interroges? Plût aux dieux que, comme Minos alors s'accorda pour elle avec Thésée, ton père voulût faire de même pour nous! »

« C'est ainsi qu'il parlait, en la touchant avec des entretiens pleins de miel; mais elle, des amertumes très douloureuses irritaient son cœur, et elle ne sut que lui répondre en gémissant :

« C'est en Grèce qu'il peut être beau de songer à de tels accords; mais Éétès n'est point un de ces hommes tel que tu viens de me montrer Minos, l'époux de Pasiphaë; et je ne m'égale point non plus à Ariane : c'est pourquoi, ne me parle en rien de ces alliances hospitalières. Mais toi seulement, lorsque tu seras de retour à Iolcos, souviens-toi de moi, et je me souviendrai de toi à mon tour, en dépit même de mes parens. Et si jamais tu m'oubliais, qu'il me vienne de loin, ou quelque renommée, ou quelque oiseau messager! ou plutôt, moi-même, puissent d'ici les rapides tempêtes m'enlever par-dessus les mers jusqu'en Iolcos, pour que je t'aille jeter à la face mon reproche et le souvenir que tu n'as échappé que par moi... Oh! puissé-je alors, sans que rien m'annonce, m'abattre à ton foyer dans tes palais! » — Elle dit, et des larmes de pitié ruisselaient le long de ses joues... »

Il me semble qu'il n'y a rien à ajouter après de telles beautés, après un tel élan de passion et ce premier cri qui, dans sa violence, renferme déjà toute la tragique destinée. Nous pourrions prolonger encore; l'entretien n'en reste pas là; Jason s'efforce de démentir les éloquens présages et de chasser ces idées de tempêtes et d'oiseau messager : qu'elle vienne seulement en Grèce, et elle verra comme elle y sera honorée. Médée s'oublie à l'écouter, et c'est Jason qui, le premier

(ainsi qu'il est naturel), croit devoir la rappeler à la prudence, l'avertir qu'il se fait tard, que le soleil bientôt va se coucher, et qu'il faut éviter d'éveiller les soupçons des compagnes. Les deux amans se séparent avec espoir de se retrouver.

Le troisième chant n'est pas fini; il va se couronner, non sans grandeur, par une très belle description de la lutte de Jason avec les taureaux qu'il attelle, et de son combat contre les géans, qu'il moissonne comme un laboureur terrible.

Il y aurait encore (mais il ne faut pas abuser même des graces) à tirer du début du chant suivant l'image des terreurs soudaines de Médée, qui se croit découverte, sa fuite du palais paternel, ses adieux au lit, à la chambre virginale, dans laquelle elle laisse suspendue pour sa mère une boucle de ses plus longs cheveux : c'est à regret que je renonce à ces touchantes scènes, dignes de tout ce qui a précédé. Réfugiée à bord du vaisseau des Argonautes, elle en redescend pour guider de nuit Jason par la forêt, et sous l'œil du dragon qu'elle endort, à la conquête des dépouilles du bélier divin : cette scène encore est toute semée de belles images et de poésie. Puis on verrait avec l'aurore le navire *Argo*, vainement poursuivi par les Colchidiens, sortir triomphant du Phase sous les coups de rames des héros, et Médée près de Jason à la place d'honneur, glorieusement assise à la poupe sur la merveilleuse toison.

C'est à ce moment, et comme dans ce lointain, que le poème devrait finir, ce me semble, pour garder son intérêt et pour trouver son unité. Ce serait là, pour cette première Médée, une fin aussi belle dans son genre, bien que moins funèbre, que celle du bûcher de Didon. Par malheur, le poète, redevenu érudit, ne veut rien omettre, et il nous promène ensuite à travers toutes les vicissitudes d'un retour où certains tableaux, ménagés de distance en distance, ne suffisent pas à racheter la fatigue pour le lecteur. Médée, bien qu'à bord du vaisseau, disparaît par intervalles, et surtout elle se gâte en avançant : elle cesse d'être l'intéressante jeune fille qu'on a vue; elle redevient la Médée traditionnelle, la nièce de Circé; on fait plus que deviner, on retrouve en elle la victime des Furies, la meurtrière et l'incendiaire déjà. Du moment qu'elle a été obligée d'aider et d'assister au meurtre de son frère Absyrte, elle est odieuse. Jason ne paraît pas très loin de cet avis, et il la considère trop visiblement désormais comme un embarras. On pourrait y voir une leçon morale, et le poète l'a même indiqué : une première faute peut entraîner à tous les regrets, à tous les crimes. Mais cela est plus utile à apprendre en morale qu'agréable à voir en

poème; et d'ailleurs ici on n'entrevoit cette seconde destinée qu'incomplètement. Qu'on se garde de conclure pourtant qu'il ne se rencontre pas encore de beaux passages, et dignes de souvenir, notamment l'épisode des noces en Phéacie; ce que je veux marquer, c'est que l'action, si heureuse et si pleine dans son milieu, est véritablement sur le retour, c'est que l'intérêt principal se traîne et n'a plus d'objet.

En n'arrêtant pas à temps son plus aimable personnage, et en manquant (du moins d'après nos idées modernes) cette fin de son poème, Apollonius a-t-il mérité de rester si peu avant dans la mémoire des hommes, d'être si peu lu ou si rarement cité? Tandis que la Didon de Virgile est perpétuellement à la bouche et dans le cœur de tout ce qui a du sentiment et du goût, la Médée, qui lui a servi en partie de modèle, a-t-elle si peu de droits à un même honneur? y a-t-il lieu à une pareille inégalité? Il suffit de ce qu'on a pu entrevoir à travers nos rapides traductions, pour mettre tout lecteur équitable à même de répondre. Quand on parle aujourd'hui de la pléiade des poètes d'Alexandrie, et qu'on se demande ce qui nous en reste de charmant, chacun nomme à l'instant Théocrite, et l'on a raison; Théocrite en cela n'a rien usurpé; il est digne de tous les souvenirs et d'un culte à jamais reconnaissant, à jamais nouveau de fraîcheur comme sa muse. Pourtant il a trop éclipsé Apollonius; Virgile l'a trop éclipsé aussi. Nous avons tâché de remettre en lumière quelques traits du vieil Alexandrin, essentiels, originaux, passionnés avec grace, et qui auraient dû, ce semble, maintenir son nom avec plus d'honneur dans le voisinage de ces deux beaux noms. Il y a long-temps que Pline le jeune, dans une agréable lettre où il raconte plusieurs beaux traits de la célèbre Arria, femme de Pœtus, a remarqué qu'ils sont tout aussi grands et aussi mémorables que le fameux mot d'elle, le seul qu'on cite (*Pœte, non dolet*); et il en conclut que la renommée est quelque peu capricieuse, et que, des actions ou des paroles entre lesquelles elle fait choix dans une vie pour la célébrer, les unes ont plus d'éclat et les autres plus de grandeur, *alia esse clariora, alia majora*. Dans le cas présent, en détournant à mon dire cette pensée de Pline, je la traduirai plus modestement et dans un sens plus vrai, de manière à tout respecter, à tout ménager : parmi les œuvres des antiques génies, dirai-je simplement, quelques-unes sont plus célèbres, et d'autres le sont moins qui se trouvent belles encore.

SAINTE-BEUVE.

LADY STANHOPE.

MEMOIRS OF THE LADY HESTER STANHOPE,

As related by herself in conversations with her physician, comprising her opinions and anecdotes of some of the most remarquable persons of her time. — 3 vol., London, 1845.

Le médecin de lady Stanhope vient de soumettre au procédé usuel des biographes anglais la vie, les conversations, les actes de cette femme extraordinaire. L'ouvrage n'est pas celui d'un homme d'esprit ou même d'une intelligence bien ordonnée; de mille ou douze cents pages gonflées par les ruses de la librairie et les redites d'un écrivain qui tire au volume, à peine pourrait-on extraire cinq cents pages vraiment utiles. Peu importe; on aime ces longueurs, on s'engage avec plaisir dans ce marécage de mauvais style et d'anecdotes entassées pêle-mêle, tant elles éclairent bien cette étrange figure de la nièce de Pitt, reine de Tadmor, sorcière, prophétesse, patriarche, chef arabe, morte en 1839 sous le toit délabré de son palais ruineux, à Djîhoun, dans le Liban.

C'était une des notables originalités de l'époque, et qui tenait à l'époque même par de fortes attaches. Tout ce qui est grand et bizarre dans ce siècle et le précédent, elle le rappelle : lord Chatham et Pitt par la naissance, Napoléon par les idées orientales; par la misanthropie, Rousseau, Werther, lord Byron surtout, qui partit pour l'Orient six mois avant elle, et, comme elle, ne revint jamais. Le groupe des femmes

auquel elle appartient n'est pas nombreux, Dieu merci, car ce sont plus que des hommes; il est magnifique par la grandeur et la force. Avec une ardeur qui touche ou plutôt qui atteint la folie, mais privée de ce génie artiste qui transforme les sensations en chefs-d'œuvre, c'est la sœur intellectuelle, la sœur égarée de Mme de Staël, de George Sand et de Rahel l'Allemande; elle est pythonisse et prêtresse comme elles, et monte résolument sur le trépied des questions sociales. Dans les vapeurs et les ténèbres de ces problèmes, elle s'enivre et rend des oracles; devenue sauvage à force de civilisation et d'orgueil, elle aspire à l'avenir par dégoût du présent et devient à demi folle pour avoir voulu réaliser la conquête de l'indépendance absolue, la conquête prophétique de l'avenir. Elle est de ces femmes qui recueillent toute la vie électrique éparse autour d'elles : rien de passionné et d'impétueux ne s'agite dans le monde, même obscurément, qu'elles ne l'absorbent. Ce qu'il y a d'idéal et d'infini se résume en elles, et elles signalent d'autant mieux les aspirations de leur époque, qu'elles la dépassent dans tous les sens.

Sans doute, elle était plus digne d'étonnement que d'admiration, plus capricieuse que sensée et plus originale que grande; mais il n'y a pas dans ce monde d'originalités sans cause, de grandeurs sans base, ni de caprices inexpliqués. Comment est né ce caractère hors de ligne? Où a-t-il trouvé son berceau et son aliment? Quelles circonstances l'ont favorisé? A quels élémens de notre époque répond-il? Le médecin, son secrétaire, n'en dit absolument rien; il entasse dans un prolixe désordre tout ce qu'il a vu ou entendu à ce sujet. Soulevons cette masse, débrouillons ce chaos, soutenus par la curiosité vive qu'inspirent un tel caractère et un tel destin. Je ne connais pas d'analyse qui sollicite davantage la sagacité, ni de plus intéressante étude. Le brave docteur qui nous sert de guide a ceci d'excellent, que son rôle d'écho lui suffit et le satisfait, et qu'il répète avec fidélité jusqu'aux invectives que la reine de Tadmor (c'est le nom de lady Stanhope au désert) ne cesse de lui administrer. Il est là-dessus d'une noble conscience, et nous rappelle deux personnages de Shakspeare dont l'un raconte à l'autre qu'on lui a fait signer une lettre où il s'avouait stupide. « Il m'a dit : Signe, *bonhomme!* J'ai signé. — En toutes lettres? — En toutes lettres. Il dit que je m'appelle ainsi. » Le docteur ressemble un peu à cet ingénu personnage.

En 1788, sur le rivage d'Hastings (1), il y avait un bateau amarré

(1) Tome II, page 16.

et une petite fille de huit ans aux cheveux blonds, à l'œil gris et vif, à la peau si transparente, que les veines y dessinaient tous leurs rameaux bleus. Elle regardait de tous côtés si on ne l'observait pas; puis, après un examen inquiet et attentif, s'emparant de la rame et s'asseyant dans le bateau, elle détacha l'anneau, poussa au large de ses petites mains, et se trouva en mer. Cette petite fille qui avait vu chez son père le comte d'Adhémar et ses magnifiques laquais aux galons d'or, et qui voulait absolument aller en France pour observer ce qui s'y passait, c'était lady Esther Stanhope.

Petite-fille du grand Chatham, elle était née en 1780 du mariage d'Esther, sœur de William Pitt, avec lord Stanhope le républicain. Toute cette race était singulière. Son grand-père, lord Chatham, auquel elle ressemblait en beaucoup de points, ne faisait rien comme personne; il était, ainsi qu'elle, mystérieux et violent, indolent et actif, impérieux et séduisant. « J'ai les yeux gris et la mémoire locale de mon grand-père, dit-elle quelque part. Quand il avait vu une pierre sur une route, il s'en souvenait, et moi aussi. Son œil, terne et pâle dans les momens ordinaires, s'illuminait, comme le mien, d'un éclat effrayant dès que la passion le prenait. » Elle hérita de bien d'autres bizarreries; dès sa première jeunesse, elle aimait à faire attendre, à tenir chacun en suspens et en crainte, et à s'envelopper de mystère. Cette manie que nous retrouverons à travers la vie de lady Esther pensa coûter à Chatham un bel héritage. « Il était souffrant (c'est elle-même qui parle). Un homme à cheval s'arrête à la porte de l'hôtel et veut parler au maître; on lui refuse l'entrée, et il insiste. On ferme la porte; il frappe à coups réitérés. Sa persistance finit par triompher, et on l'introduit dans une chambre obscure où le ministre, entouré d'un paravent et caché par un écran, se dérobait à tous les yeux. — Que voulez-vous? demanda-t-il. — Moi? je veux vous voir. — Un nouvel assaut fut nécessaire et dura long-temps. Quand l'homme fut parvenu à contempler face à face celui qu'il visitait, il tira de sa poche une boîte de fer-blanc, et de cette boîte un parchemin; c'étaient les titres de propriété de deux domaines valant quatorze mille livres sterling de rente, légués par *sir Édouard Pynsent*, comme preuve de son admiration. » Esther avait la voix vibrante de Chatham, son peu de scrupule quant aux moyens de succès, l'art de frapper les imaginations et d'imprimer aux volontés une électricité irrésistible. Comme lui, elle captivait et faisait trembler; c'étaient surtout les intelligences hardies et ardentes qu'elle soumettait à ce joug invisible, et qui l'acceptaient avec enthousiasme. Le malheur d'Esther fut d'être femme,

et de réunir dans des conditions d'impuissance la haine de la dépendance, la fièvre de l'activité et l'énergie comme l'habitude du commandement.

Son père, lord Stanhope, son cousin, lord Camelford, et Pitt, son oncle, le plus grand des trois, n'étaient pas moins singuliers. Lord Stanhope, qui ne s'occupait pas de ses enfans le moins du monde, avait épousé en secondes noces une Grenville, femme à la mode qui ne s'en occupait pas davantage, et dont la vie se passait à l'opéra et dans les bals. Esther reçut donc une éducation sauvage et forma seule ses idées. Plongé dans les rêves philosophiques du XVIIIe siècle, lord Stanhope couchait la fenêtre ouverte, enseveli sous douze couvertures, avec une culotte de soie noire, et déjeunait d'un morceau de pain bis, après avoir passé une légère robe de chambre d'indienne. Quand vint la révolution française, son exaltation pour les théories de Rousseau et de Mably éclata en saillies curieuses; il effaça ses armoiries et vendit comme aristocratiques la vaisselle plate et les tapisseries que le roi d'Espagne avait données à son grand-père. Ce fut un chagrin pour sa femme et sa famille, accoutumées à n'aller qu'en voiture, lorsque, pour compléter sa conversion démocratique, il eut mis bas son équipage. « Toutes les figures étaient longues et sombres, dit lady Stanhope; mais moi, je ne me suis jamais laissé effrayer. Je me fis acheter une paire d'échasses sur lesquelles je marchais hardiment, et je me mis à trotter dans la boue d'une petite ruelle sur laquelle donnait la fenêtre de mon père. Je savais qu'il était toujours de ce côté, la lorgnette à la main. Il m'aperçut, et quand je rentrai : — Eh bien! petite, me dit-il, qu'est-ce que cela veut dire? Sur quoi diable marchiez-vous tout à l'heure? — Oh! papa, lui répondis-je, puisque vous n'avez plus de chevaux, j'ai voulu m'exercer à trotter dans la boue de la manière la plus commode. Quant à moi, cela m'est égal; mais la pauvre lady Stanhope aura de la peine à se faire à cet exercice : elle est habituée à sa voiture, et vous savez qu'elle est d'une mauvaise santé. — Qu'est-ce qu'elle dit? reprit le philosophe. Eh bien! petite, si j'achetais un nouvel équipage pour lady Stanhope, hein? — Ce serait bien bon et bien aimable à vous, mon père. — Nous verrons cela, nous verrons; mais, par tous les diables, pas d'armoiries! » Lady Stanhope, grace à la petite fille, eut un équipage sans blason.

Avec cette résolution et cet esprit, l'enfant grandit, apprenant de ses *governesses*, qu'elle abhorrait et faisait enrager, beaucoup de français et d'italien, livrée d'ailleurs à ses volontés et à ses pensées, et prenant sur ce qui l'entourait l'ascendant inévitable des caractères

énergiques. Les deux personnes qui lui plaisaient le plus étaient son cousin lord Camelford et son oncle Pitt. L'admiration soutenue que lui inspira le premier des deux peut laisser soupçonner chez elle l'existence, ou du moins le premier éclair d'un de ces sentimens tendres qui n'apparaissent nulle part dans la vie de cette femme. « Quiconque osera s'attaquer à moi, disait-elle, me trouvera cousine de lord Camelford. C'était un vrai Pitt, celui-là ! » En effet, il était impérieux, entêté, courageux, bienfaisant, bizarre. Esther rappelait avec orgueil l'effet qu'ils produisaient l'un et l'autre quand ce couple extraordinaire, tous deux d'une taille gigantesque, entrait dans un salon. « Les femmes n'avaient pas assez d'yeux pour lui, les hommes avaient peur et se sauvaient. Grand, musculeux, la figure pâle et sévère, un peu penchée sur l'épaule, ce fut lui qui, s'apercevant que l'équipage de son vaisseau murmurait, pressentit la révolte, et, sans l'attendre, brisa le crâne de son lieutenant d'un coup de pistolet. On le blâma d'abord; bientôt presque tous les équipages se mutinèrent, et l'on reconnut que seul il avait bien jugé la situation. Un de ses plaisirs les plus vifs était d'endosser la casaque du matelot et de courir les tavernes de la Cité. Apercevait-il un pauvre homme dont la figure lui parût honnête, il liait conversation avec lui et l'engageait à lui conter ses peines. « Faites-moi votre histoire, lui disait-il, je vous dirai la mienne. » Il avait trop de tact pour se laisser tromper, et si l'homme lui plaisait, il lui glissait dans la main cinquante ou cent guinées, en lui disant d'un ton sévère : « N'en parlez pas, au moins, ou je vous retrouverais et vous me le paieriez d'une façon qui serait loin de vous convenir. » D'ailleurs il avait tant d'ennemis avec ses singularités, et s'attirait par sa bravoure et son audace tant de mauvaises affaires, que mon oncle, qui l'aimait et l'estimait, le tenait à distance et ne fit jamais rien pour lui. »

Elle eut envie de l'épouser, ce qui eût changé le cours de sa vie. Les Chatham s'y opposèrent; Camelford avait sacrifié cinquante mille livres sterling pour assurer et donner à sa sœur une terre dont lord Chatham espérait hériter. Quant à la jeune Esther, sa guerre contre les *governesses* continuait; en vain essayait-on de lui faire étudier l'histoire, qui, disait-elle, « était une farce misérable. — Voyez un peu, ajoutait-elle à l'appui de l'assertion, comme on écrit celle qui se fait aujourd'hui. » Elle ne voulait pas entendre parler de corset, et se révoltait hautement contre ceux qui prétendaient emprisonner dans un soulier de satin ce petit pied cambré « sous l'arche duquel une souris eût trotté, dit-elle, » et dont elle était si orgueilleuse.

A vingt ans, elle avait près de six pieds, un développement proportionnel du buste et de la taille, et n'était ni jolie ni belle. « Trop virile, dit un contemporain, c'était néanmoins un de ces êtres dont le front, les yeux, la présence, semblent éclairer ce qui les entoure. Un front très haut et droit surmontait deux sourcils arqués d'un contour régulier et d'une finesse singulière; elle avait les dents petites et magnifiquement blanches, l'œil d'un bleu gris, entouré par-dessous d'un arc bleuâtre qui en rehaussait l'éclat, le nez recourbé et disproportionné, la bouche délicate et rentrée, et le menton beaucoup trop long. Quant à l'ovale du visage, il était si pur, si admirablement dessiné, et l'attache du cou si gracieuse, que Brummell le fat, s'approchant d'elle un soir et soulevant ses boucles d'oreille : « Pour l'amour de Dieu! s'écria-t-il, laissez-moi voir ce qu'il y a là-dessous! » Elle s'avouait laide, d'une laideur harmonieuse. On assure, en effet, que la transparence de la peau, l'éclat du regard, la majesté de la démarche, la hardiesse de la répartie, la vivacité sauvage que son éducation avait favorisée, isolaient partout, en la couronnant d'une sorte de lumière qui effrayait, cette reine de vingt ans.

Ses premières impressions lui étaient venues de la grande vie aristocratique de son père, lorsque ce dernier, marié en premières noces à Esther Pitt, et qui n'était pas encore l'adepte de Raynal et de Thomas Payne, exerçait dans son château de Chevening le droit de haute et basse justice, entretenait deux cents serviteurs autour de lui, et donnait des graces et des punitions, des vêtemens, des terres et des places à tout le comté, pendant que la première lady Stanhope, de son côté, distribuait les médicamens aux malades, les aumônes aux pauvres, les sermons aux garçons amoureux, les dots aux filles à marier, et faisait tuer pour sa table un bœuf par semaine et un mouton par jour. Le souvenir de cette existence patriarcale a toujours hanté comme un spectre l'imagination fière de lady Stanhope; ce fut en partie pour atteindre l'idéal de cette puissance bienfaisante et incontestée qu'elle alla se réfugier au désert.

Cependant Pitt était maître du pouvoir, et, tout jeune qu'il fût, il le tenait d'une main sûre. Prévoyant la révolution française et le cataclysme prochain, il resserrait autour de lui avec force les liens de l'aristocratie et du trône, et s'efforçait de confondre aux yeux de tous les intérêts de la France avec les théories révolutionnaires, et le salut de l'Angleterre avec celui de la noblesse. C'était rendre l'aristocratie populaire et le trône héroïque : suprême habileté de ce grand homme. Par là il devint lui-même le symbole anglais par excellence, plaça

le trône au centre de la nation enthousiasmée, et, entraînant l'Angleterre dans une haine qu'il n'avait pas, il fit triompher en définitive la dynastie dont il était le ministre. Lord Stanhope suivait une route diamétralement contraire; ses liaisons avec les démocrates l'éloignaient du pouvoir, et l'exposaient aux vengeances royales, sans qu'il pût prétendre au premier rôle dans les rangs de ses amis. On était venu arrêter chez lui un des meneurs de l'opposition, Joyce, et toute la famille était en désarroi. Esther, à laquelle ce train nouveau de la maison paternelle répugnait, et qui avait conçu pour son oncle une admiration profonde, quitta l'hôtel Stanhope de l'aveu de sa mère, et alla vivre près du ministre, qui n'avait pas de femme, et dont elle gouverna désormais la maison.

C'était un acte hardi, comme tous ceux de lady Stanhope, et qui, en satisfaisant son goût pour l'autorité et l'indépendance personnelle, était d'une politique habile; le danger des opinions professées par son père se trouvait annulé ou amorti, et elle offrait, dans toutes les chances possibles, une protection assurée à sa mère et à ses deux sœurs. Pitt, d'ailleurs, reconnaissait en elle le vrai sang des Chatham : « Quand donc les ailes vont-elles vous pousser? lui disait-il. Vous ne touchez pas terre. Bizarre créature! la solitude vous va, pourvu qu'elle soit profonde; le monde, pourvu que ce soit un tourbillon, et la politique à la condition d'être embrouillée. Il vous faut un de ces trois élémens extrêmes; je ne sais lequel vous convient le mieux. » C'était le jugement le plus exact que l'on pût porter sur cette ame excessive et sur cet esprit altier.

Pitt avait eu une passion malheureuse; on connaît cette figure singulière, ce nez pointu et toujours en l'air, cet œil vif et profond, ce front plus haut que large, cet air distrait et absent; il y avait dans sa conduite comme dans sa physionomie la sagacité du chien d'arrêt. La fille de M. Eden lui avait inspiré un sentiment vif. Le père passait pour peu sûr dans ses relations; la mère était le type de ces maternités anglaises qui pêchent à la ligne les époux de leurs filles avec une âpreté de poursuite indécente. « Elles placent devant vous, disait Esther, leur fille comme une pièce d'artillerie, mèche allumée, la tournant et la retournant sur son pivot, et vous bombardant un homme à bout portant sans miséricorde. La *primosité* (1) anglaise s'arrange de cela, je ne sais comment. Mon oncle reconnut dans quelle famille il allait en-

(1) Mot charmant, de *prim* (raide et gourmé), créé par les Pitt et leurs alentours pour remplacer les mots *puritanism* et *prudery*, qui auraient blessé la bourgeoisie et les femmes, deux grands pouvoirs.

trer, les intrigues qui allaient se nouer autour de lui, et le goût peu prononcé de miss Eden pour sa personne. Il recula sagement, et tomba dans un désespoir amer. Dès-lors il ne pensa plus à se marier. »

Appréciateur plein de tact de la distinction chez les femmes, Pitt fut heureux d'avoir sa jeune nièce auprès de lui. Il se trouvait au plus fort de sa grande lutte, en face de la république française, et ensuite de Napoléon Bonaparte. Esther écrivit sa correspondance, rédigea ses notes, régla sa maison. Elle le soutint de tout son pouvoir, et il reconnut en elle autant de force d'ame que d'activité, et surtout ce sens droit et imperturbable, cette pénétration vigilante, sans lesquels on ne conduit ni les grandes ni les petites affaires. Les hommes d'intrigue sont portés à imaginer que le fond de la politique, c'est le mensonge; cela est faux. Le fond de la politique, c'est la vérité. L'art de connaître les choses cachées et celles qui se préparent constitue la moitié de l'homme politique. Il faut encore, après avoir déchiré les enveloppes et reconnu toutes les réalités, savoir agir sur ces élémens réels. — L'oncle et la nièce firent aussi bon ménage que possible. Il ne dédaignait pas de prendre ses conseils, et n'avait point de secrets pour elle. « Esther, disait-il, parle comme une pie, et ne dit que ce qu'elle veut; elle babille en connaissance de cause. » Le véritable bras droit de William Pitt, ce fut donc Esther, qu'il trouvait à juste titre supérieure à ces nullités actives dont les hommes politiques ont plaisir à s'environner : instrumens qui ne contrôlent rien, espèrent, flattent, obéissent, reçoivent des faveurs, et, quand ils sont exempts d'envie, forment une excellente matière à gouvernement. Pitt en était obsédé. De tous les amis et confidens du ministre, celui dont l'oncle et la nièce se défiaient le plus et qu'ils surveillaient de plus près était Canning; on n'aime guère ses héritiers, et Pitt pressentait celui-ci. Quant aux autres, Esther leur voua le plus complet dédain : Canning fut seul honoré de sa haine.

En soulevant ces voiles, en pénétrant le secret de ces rouages, elle devint misanthrope à vingt ans et presque cynique; cette singulière position d'une jeune fille était relevée par tant de pétulance, de verve, d'entrain et de bonne humeur, que l'on eut peur d'elle; on l'estima très haut, et le vieux roi George fut un de ses admirateurs les plus ardens. La cour se promenait un soir sur cette terrasse féodale de Windsor d'où l'on découvre de si beaux aspects. Les princes et les princesses étaient là. — Pitt, dit le roi en se retournant, j'ai fait choix d'un nouveau ministre. — Comme votre majesté voudra. Le fardeau est lourd et commence à me peser; un peu de repos me fera du bien. — Et

un ministre meilleur que vous! — Le choix de votre majesté doit être excellent. — Oui, Pitt, oui, je vous le répète, et excellent général par-dessus le marché! — Sire, reprit Pitt un peu embarrassé de sa personne, et ne sachant, malgré son habitude des cours et du monde, comment prendre la chose, votre majesté voudra-t-elle me dire le nom de ce remarquable personnage, afin que je le traite désormais avec les égards dus au choix de votre majesté et à un mérite si extraordinaire? — Parbleu, vous lui donnez le bras, reprit le roi en montrant du doigt Esther. Je n'ai pas en Angleterre d'homme d'état qui la surpasse, ni de femme qui fasse plus d'honneur à son sexe. Soyez fier d'elle, monsieur Pitt; elle a toutes les grandes qualités de notre sexe et du sien. » C'était aussi l'avis de Pitt, qui se plaisait à la comparer aux héroïnes de Rome. « Les dames de la cour, dit lady Esther elle-même, se mordaient les lèvres, les ambitieux sollicitaient mon approbation, les sots se tenaient à distance, et tout le monde me respectait. »

Plus d'une fois nous avons essayé d'analyser et de faire comprendre l'état mal connu de la société anglaise à la fin du XVIIIe siècle (1) : à côté de la plus hypocrite raideur, les mœurs les plus débraillées, partout l'exagéré, le factice, mais une vie énergique. La naissance de la république française exerça sur ces élémens une action intense qui, en les comprimant, les exalta. Les patriotes anglais furent plus audacieux, les fats des salons plus fades, les grandes dames plus précieuses, et les puritains plus fanatiques. Ce fut au milieu de ce monde que la jeune Esther se trouva lancée en 1793, sous le patronage et l'égide de son oncle Pitt. Une cour ne tarda pas à l'entourer; on la flatta, on la sollicita, on la craignit. Elle en devint plus sauvage dans ses tendances, plus mystérieuse dans ses actes, plus hardie dans ses propos, plus hostile à toutes les conventions de cette société même qu'elle voyait si basse et si avide. Elle partagea l'ardente réaction qui se manifestait à travers l'Europe contre une civilisation devenue artificielle jusqu'à la nausée, réaction qui donnait la vogue au farouche Ossian, au douloureux Werther, et aux cris furieux de Jean-Jacques Rousseau en faveur de la vie sauvage.

Personne n'était mieux préparé par le caractère et l'éducation à cette révolte contre les usages et les idées reçues que la jeune Esther. Personne n'occupait une situation plus favorable au développement des tendances misanthropiques. Elle voyait *le dessous des cartes*, et de

(1) Voyez, dans la *Revue des Deux Mondes*, — *les Pseudonymes anglais*, 1er juin 1844; — *les Deux Walpole*, 1er avril 1845; — *Études sur le dix-huitième siècle*, 1er juillet 1845, etc.

toutes les cartes; ce que l'observation du philosophe ne peut que deviner ou pressentir, un chef politique le manipule et le remue incessamment. Le marasme et le suicide de Castlereagh, la mort prématurée de Pitt, les derniers jours de Canning, en disent assez là-dessus. Esther Stanhope, à vingt-trois ans, apprit tout ce que la vie de l'homme d'état apprend, à ce qu'on dit : infidélités, ingratitudes, trahisons, achats, ventes, conversions, retours, simulations, pactes secrets; ce que peut peser un patriote, et ce que peut valoir un homme de cour. Elle fit des colonels, défit des secrétaires d'état, rallia des partisans et contresigna plus d'une pension et d'une ordonnance à la place et sous les yeux de son oncle, qui riait en la regardant. Elle étudia sérieusement cette matière du faux; « pour bien imiter une signature, dit-elle, on ne doit pas tracer lentement les lettres, ce qui fait trembler la main; on doit aller vite et hardiment. » Elle se faisait des principes sur toutes choses, et voulait aller au fond de tout.

Placée comme elle l'était, ce fut de sa part une guerre à mort contre les vertus de convention, la moralité d'emprunt et les faussetés de tous les ordres. « Plus un homme est bien élevé, disait-elle, moins il prend ombrage de certaines anecdotes et de certains mots. L'Angleterre en est venue à cet égard à un point d'hypocrisie indécente. Aussi, quoi que l'on dise de moi à Londres, je ne m'en soucie pas plus que de cela. Que m'importent ces esprits tortus et ces ames rabougries? Ils diront ce qu'il leur plaira. Toutes ces coutumes factices dont on fait d'inviolables nécessités, je les exècre. Ils peuvent murmurer et bourdonner autour de moi autant qu'ils voudront; ce sont des moucherons sur la queue d'un cheval d'artillerie. Vient la grande explosion : boum! et tout est dissipé. Quand je vois ces femmes si pâles, si faibles, si gourmandes, qui se bourrent de petits gâteaux, et ne peuvent point faire un pas sans s'appuyer sur le bras d'un homme, ni descendre de voiture sans une main qui les soutienne, j'en ai pitié. Pour moi, quand on m'offrait de tels services, j'avais coutume de dire à ces messieurs : « J'ai des jambes qui sont à moi, grace à Dieu! laissez-les faire. » On s'est imaginé par exemple dans certains salons que l'ennui était la plus belle chose du monde. Plus on était fade et stupide et froid, plus on avait de succès : c'était le bon ton. Le roi de ce bon ton-là était un monsieur Polhill, qui avait toujours l'air stupide et bourru, exactement comme vous, docteur (elle s'adressait à son médecin). Il trouvait un bal magnifique lorsqu'on n'y apercevait que des têtes pressées les unes contre les autres, comme des goulots de bouteille qui sortent d'un panier. »

La haine du sentimentalisme, de l'affectation et de la pruderie, c'est-à-dire de tout ce qui est mensonge, exagération et artifice, éclatait tous les jours chez elle. Bercée sur les genoux de la mode, élevée au milieu du grand monde, ne craignant rien de personne, flattée et caressée par tous, elle exerçait la justice du bon sens avec le caprice d'un enfant malin. Pas de sottises et de prétentions qu'elle ne punît; elle était inexorable, même pour les ministres. Au plus fort de la guerre contre la France, Pitt eut l'idée d'instituer un ordre du mérite, et lord Liverpool, homme systématiquement pompeux, se chargea de régulariser la création et de fixer les couleurs du ruban national. Un soir il arriva, fier de son œuvre, dans le salon du premier ministre, et dit : « Je pense que ma combinaison flattera l'orgueil britannique; rouge, c'est le pavillon de l'Angleterre; bleu, symbole de liberté, et blanc, symbole de loyauté. » — Les courtisans et les flatteurs se récrièrent : c'était admirable, sublime, poétique! — « C'est très beau, interrompit Esther, et le roi sera charmé de la ressemblance; mais il me semble que j'ai vu cela quelque part. — Où donc? demanda Liverpool. — Sur la cocarde des soldats français. Mylord, vous avez découvert le ruban tricolore! » Il resta stupéfait. « Ah! mon Dieu, lady Esther, s'écria-t-il, que vais-je faire? J'en ai commandé plus de trois cents aunes : à quoi cela va-t-il me servir? — A soutenir vos culottes quand vous y mettez des papiers que vous ne retrouvez jamais, et que vous cherchez au fond de la poche droite, puis au fond de la poche gauche, comme une anguille au fond d'un étang. Vrai, mylord, j'ai toujours peur qu'il ne leur arrive malheur, à ces pauvres culottes! »

Elle exerçait souvent une influence plus réelle, toujours dans le sens de la raison contre le ridicule. M. Addington, qui devait sa fortune à l'amitié de Pitt, eut la fantaisie de se faire créer lord Raleigh. Cette application peu convenable d'un nom historique déplut à la maligne Esther, qui courut un beau matin chez son oncle, et lui dit : « Savez-vous ce que l'on vient de faire? Une caricature contre le roi, M. Addington et vous. Vous y représentez la reine Élisabeth, et vous dansez le menuet le nez en l'air; M. Addington est en lord Raleigh et vous fait sa révérence. Sa majesté porte le costume d'un fou de cour. » Elle mit tant de verve dans la description de cette caricature qui n'existait que dans son imagination, que Pitt rit aux éclats; on dépêcha dans tous les quartiers de Londres des émissaires chargés de se procurer à tout prix la gravure prétendue. On ne la trouva pas, bien entendu; mais le ministre fut frappé du ridicule de cette idée, et le XIXe siècle fut privé d'un second lord Raleigh médecin, fils de médecin.

Après Camélford et Pitt, elle n'estimait guère que Brummell, le chef des dandies, roi dans son espèce, et aussi impertinent qu'elle. Elle aimait cette fatuité vengeresse qui imposait à toutes les prétentions, cet ennemi du lieu commun, du sentiment faux, de l'orgueil niais et de la vanité sotte, c'est-à-dire de tout ce qu'elle détestait le plus; ce parvenu assez hardi pour humilier les altesses grossières, les pédans de vertu et les hypocrites de science; c'était plaisir pour elle de le voir saluer un prince par-dessus l'épaule, et forcer par ses grands airs une duchesse à baisser les yeux. Elle racontait là-dessus des anecdotes incroyables et vraies. Un soir, chez le duc de Rutland, au bal, Brummell parcourait lentement du regard un cercle de femmes, disant tout haut et du bout des lèvres : « Où trouverai-je une femme qui sache valser sans m'éreinter? Ah! voici Catherine (la sœur du duc de Rutland), et je crois que cela fera mon affaire. » Il l'invita le plus gracieusement du monde et fut accepté. La duchesse elle-même avait coutume d'augmenter ses graces naturelles par des artifices si considérables, que Brummell, au milieu d'un grand bal, s'arrêta devant elle, et lui dit : « Mais, au nom du ciel! ma chère duchesse, qu'est-ce que cette tournure-là? Je vous donne ma parole d'honneur qu'il faudra vous mettre sous presse. Je vous supplie positivement de marcher à reculons quand vous sortirez de la salle : je ne pourrais pas regarder par-là. » Chez les parvenus, il était aussi impertinent et avec autant d'à-propos que chez les seigneurs. Il interrompait un dîner servi avec la recherche la plus pompeuse pour demander au domestique *des anchois de la mer des Indes* ou *de la sauce de Palmyre*, ajoutant de l'air le plus froid du monde : « On ne dîne plus sans cela! » Le triomphe de cette suprême impertinence était la matinée de Brummell, lorsqu'une douzaine de ducs et six ou sept marquis se tenaient debout pendant sa toilette. « Eh bien! leur disait-il en se retournant, que voulez-vous? Ne voyez-vous pas que je me nettoie les dents? » La brosse se promenait avec lenteur dans la bouche du dandy, qui observait ses dents avec un miroir, et reprenant la parole : « Je crois que c'est une tache... non; c'est un peu de café. Cette poudre est excellente;... n'espérez pas obtenir ma recette; vous n'en aurez pas, vous autres! »

En définitive, ces deux êtres étaient l'analogue l'un de l'autre, à cette exception près, que beau Brummell était la femme. Un jour ces personnages, qui s'appréciaient et s'aimaient fort, se rencontrèrent dans Bond-Street, la promenade à la mode. Ils étaient à cheval l'un et l'autre. Brummell, tenant ses rênes entre le pouce et l'index, comme une prise de tabac, s'arrêta et se pencha vers lady Esther. « Chère

créature, lui dit-il dans le patois du temps, quel est donc ce personnage à qui vous venez de parler? — C'est le colonel Whitby. — Le colonel de quoi? répliqua-t-il de ce ton traînant qui lui était particulier. Est-ce que cela a un père? Et qui diable connaît ce père! » La malice d'Esther s'éveilla. « Voulez-vous me dire, répondit-elle, quelle espèce de père a George Brummell, et qui diable connaît ce père? — Ah! lady Esther, reprit-il d'un ton à demi sérieux, personne ne connaît le père de George Brummell, et personne ne connaîtrait Brummell lui-même, s'il ne jouait le rôle qu'il a pris, et qui, vous le savez très bien, ne vaut que par sa folie. Si je ne toisais pas les marquises et si je ne mystifiais les altesses, il ne serait pas question de moi pendant huit jours; le monde est assez bête pour tomber à genoux devant mes absurdités, et nous savons l'un et l'autre ce qu'il en est. » Le mystificateur des salons britanniques, qui vint mourir en France couvert de dettes, avec des tabatières d'or et un vieil habit, devait plaire à cette femme, que l'orgueil et la haine de la société anglaise rejetèrent plus tard au fond du désert.

Ainsi s'avançait triomphalement et voiles déployées cette vie singulière qui avait bien son côté ridicule, car elle s'éloignait de toutes les conditions féminines. Esther bâtissait, plantait, refaisait sur un nouveau dessin et en huit jours les jardins et le parc de Walmer pour ménager à son oncle une solitude agréable où il pût trouver du repos, rossait cinq soldats ivres qui s'étaient avisés de pénétrer chez elle, créait l'uniforme d'un régiment, déconcertait les intrigues, brisait les cachets des dépêches, et allait, de hardiesses en hardiesses, jusqu'aux dernières limites de l'outrecuidance la plus bizarre. Il était clair qu'une pareille vie ne pouvait se continuer qu'à l'ombre du crédit de Pitt, et qu'elle se préparait pour l'avenir un nombre infini d'ennemis acharnés. « Comment! lui disait-on un jour, vous ne voyez pas lord C... qui vous salue? — J'aperçois là-bas un grand caméléon gorge de pigeon, répondit-elle tout haut. Est-ce là lord C...? » Comme la plupart des humoristes, elle possédait le génie comique et joignait à ses observations une mimique irrésistible. Elle savait que les amours du duc d'York et de Mlle Clarke et leur scandale mécontentaient la population du pays de Galles; elle s'y rendit, et, faisant son quartier-général d'une auberge de Builth, elle y commença ses opérations. Elle fit venir le médecin, le commis de l'octroi, l'apothicaire et le maître de l'auberge. « Ah ça! leur dit-elle, imitant les gestes et la tournure des personnages qu'elle voulait dépeindre, si vous aviez une femme ainsi faite, parlant ainsi, marchant ainsi, entourée d'une meute de beaux messieurs qui la couvri-

raient de la poudre de leurs perruques; si la ménagère était violente, impérieuse, acariâtre, sans ordre, sans gaieté; si au mois de novembre elle voulait que toutes les fenêtres fussent ouvertes et que l'odeur du chenil arrivât jusqu'à vous, ne vous croiriez-vous point parfaitement en droit de prendre un peu de plaisir ailleurs? Voyons! » Elle ramena au parti du duc jusqu'aux ménagères.

Il fallait surtout la voir contrefaire les vertus philanthropiques et les tendresses languissantes des couples sentimentaux alors à la mode en Angleterre sous l'influence de Kotzebue et d'Auguste Lafontaine. Elle jouait d'abord le mari en extase devant sa femme, et cette dernière pleine de langueur enthousiaste; puis, dans un second acte, elle représentait l'un ayant des maîtresses, et l'autre des amans. Comme elle se permettait ces parodies en plein salon, ce rôle de bouffon de cour, adopté par la nièce de Pitt et soutenu avec une vivacité spirituelle de jeune fille, la faisait craindre comme la peste. On baissait la tête; pensions, titres, dignités, projets, tout lui passait par les mains. Elle osait ce que son oncle aurait à peine osé, et souvent elle faisait justice. « Que pouvait donc vous dire un tel (membre du cabinet de Pitt), lui demanda un soir son oncle, avec ses longs discours au milieu du bal, son air animé et ses yeux en l'air? — Il m'assurait sur ses grands dieux que la pension de la pauvre Sarah N... serait accordée demain. Vous savez l'intérêt que je prends à cette pauvre créature et à ses dix enfans; mais, comme je méprise le personnage, je ne l'ai pas même écouté, et je me suis réservé de vous parler de la chose. J'aime mieux puiser à la source. — Il vous disait cela! Voilà qui passe toutes les bornes, s'écria Pitt. Ce même homme, il n'y a pas une heure, est venu me supplier de n'accorder aucune pension à Mme N...! L'administration, dit-il, se trouverait forcée de nourrir les dix enfans. Il veut traîner la chose en longueur, si bien que l'on n'y pense plus. — Mon oncle, reprit Esther, il faut vous montrer. Donnez la pension à l'instant même. — Tout le monde est couché. Il n'y a plus personne à la trésorerie. — Si fait, j'aperçois une lumière. Faites venir M. Chinnery, qui doit y être encore. » On envoya chercher M. Chinnery, le distributeur des pensions. « La première chose que vous ferez demain matin, lui dit-elle, ce sera d'envoyer le brevet de pension à Mme N... N'est-ce pas, monsieur Pitt? » Et la pension fut accordée.

Quand ce qu'elle voulait n'était pas exécuté, elle se vengeait cruellement. Lord Abercorn, qui désirait l'ordre de la Jarretière et l'avait inutilement sollicité de Pitt, auquel il avait de nombreuses obligations, se retourna vers Addington pour l'obtenir et l'obtint. « Je lui ferai

payer cette défection, dit-elle un jour au duc de Cumberland. — Voici le moment, s'écria le duc; il vient d'entrer. Sautez sur lui, petit *bulldog!* (*you little bulldog!*) » Lord Abercorn avait eu les deux jambes cassées, et le père d'Addington avait exercé la profession de chirurgien. Elle s'approcha de lui, et, l'œil fixé sur la jarretière : « Qu'avez-vous là, mylord? lui dit-elle. Un bandage? Addington a bien travaillé, et j'espère que vous serez dorénavant sur un meilleur pied. » Puis elle s'en alla. On lui disait un jour : « Voyez donc comme lord Castlereagh est rouge; » elle répondit : « C'est le reflet des portefeuilles. » Il avait coutume de se faire suivre partout de ses portefeuilles de maroquin rouge, et de paraître éternellement enseveli dans les affaires politiques.

La guerre qu'elle soutenait si résolument et avec tant de caprice contre la civilisation affectée ou exagérée de son temps atteignait, comme on le voit, les têtes les plus hautes. Dans le duel misérable et scandaleux entre le prince et la princesse de Galles, elle ne soutint ni l'un ni l'autre, ne prit parti ni pour une victime peu intéressante, ni pour un maître et un mari sans pudeur, se refusa aux avances de la princesse, fut froide et peu prévenante pour le prince, et condamna également par son silence les extravagantes licences de cette femme sans retenue et sans raison, et l'égoïsme despotique de ce voluptueux sans entrailles. Les choses ne pouvaient durer ainsi long-temps; avec la puissance politique de Pitt, la fantastique royauté de sa nièce devait s'anéantir. En effet, après avoir soutenu l'édifice gigantesque de la suprématie anglaise, Pitt, épuisé et endetté, descendit dans le tombeau; il avait livré à son œuvre politique son ame, son esprit et son corps. Il faut entendre à ce propos les aveux faits par la compagne de ses dernières années; on verra ce que coûtent les plus éclatans triomphes de la politique et du pouvoir. « Aucune des jouissances de la vie commune n'appartenait à Pitt; il n'avait pas même le temps de surveiller ses affaires pécuniaires, et on le volait de toutes parts. Debout à huit heures, déjeunant au milieu d'une foule de solliciteurs et de membres du parlement, ne cessant de travailler, de parler, de répondre, de donner des ordres jusqu'à quatre heures du soir, il mangeait à la hâte une côtelette de mouton, se rendait à la chambre des communes, y trouvait ses ennemis sur le qui vive, luttait avec acharnement jusqu'à trois heures du matin, et revenait souper avec ses amis, pour se coucher ensuite et prendre une ou deux heures de repos. Nulle organisation n'y aurait résisté. Souvent, au milieu de ce sommeil, il était réveillé par une dépêche de lord Melville ou par un ordre de se rendre à Windsor. Ce n'était pas une vie, c'était un meurtre. Ses plus heureux

momens étaient ceux qu'il passait dans une espèce de ferme, à côté de Walmer; il y avait fait placer trois chaises et une table dans une chambre aérée, et passait le temps à écrire et à respirer. Enfin il succomba. »

En effet, il mourut le 23 janvier 1806, tué par la bataille d'Austerlitz, laissant quarante mille livres sterling de dettes et sans avoir vu se réaliser aucun des vastes plans qu'il avait conçus. L'étrange créature qui avait eu tous ses secrets comprit qu'elle n'avait plus rien à espérer en fait de pouvoir occulte ou avoué, d'intrigues à débrouiller ou à pénétrer, d'anxiétés politiques à partager, de sarcasmes à jeter sur les héros de ce drame dont elle avait sondé le fond, fait mouvoir les coulisses, barbouillé les décorations et déshabillé les acteurs. On ne lui accorda que 1,200 livres sterling de rente, et la société anglaise ne lui fit pas attendre sa vengeance. Elle se retira quelque temps à Builth, dans une chaumière du pays de Galles; puis, profondément dégoûtée et blessée, elle partit pour l'Orient en 1810. Jeune et impétueuse, elle avait vécu d'une vie trop forte pour sa raison. La mort de ce grand politique qui s'était immolé à ses desseins, et que personne ne pleurait, avait frappé une ardente imagination de l'ébranlement le plus terrible. Elle n'était ni assez riche ni assez indépendante pour faire tête aux inimitiés qu'elle avait soulevées. Sa haine de l'Europe, et surtout de l'Angleterre, était devenue comme chez Byron une rage, une frénésie, une maladie incurable. Elle aimait le réel, ainsi que tous les grands esprits, et la société anglaise marchait dans sa voie de pruderie hypocrite; elle était rassasiée jusqu'au dégoût de civilisation, de fêtes et d'affectations élégantes. Bientôt le mysticisme, les rêves d'un avenir confus, le besoin de faire encore parler d'elle, la soif d'un pouvoir que sa patrie ne pouvait plus lui donner, firent bouillonner dans son cerveau une fièvre mêlée de misanthropie et d'aspirations à la grandeur qui ne cessèrent plus de la dévorer jusqu'au moment de sa mort. L'étude et la poésie l'auraient calmée et consolée; elle méprisait les livres, n'aimait que l'action, et l'action lui manquait. Elle était orgueilleuse « comme Satan; » elle se sentait humiliée. Canning allait hériter de Pitt après Castlereagh, et l'ingratitude de la nation la révoltait. Après avoir erré quelque temps en Grèce et en Égypte, elle finit par planter sa tente au milieu de la Syrie, entre les Druzes prêts à s'insurger, les Turcs impitoyables et les Arabes sauvages. C'était bien l'écheveau politique le plus embrouillé et le plus sanglant que la situation anarchique de cette contrée, et peut-être cette difficulté même lui offrait-elle un attrait de plus.

Nous rappellerons en peu de mots ce qui se passait en Orient lorsque lady Stanhope choisit le mont Liban pour asile. La faiblesse de l'em-

pire ottoman et cette décadence progressive qu'il avait subie depuis le commencement du XVIIIe siècle encourageaient ses vassaux à la défection; pendant que les Grecs s'insurgeaient et préludaient à leur indépendance, Méhémet-Ali faisait de l'Égypte son domaine personnel, et le prince des Druzes, chef nominal plutôt que réel des peuplades variées et hostiles qui habitent le Liban, essayait de vaincre par la cruauté et les artifices les obstacles opposés à son pouvoir par le peu d'homogénéité des élémens qui lui étaient soumis, et tendait à devenir le maître de toute la Syrie. Pendant les vingt années que lady Stanhope passa dans ce pays, les luttes de l'émir Béchir contre la Porte, les Druzes, les Arabes, les Turcs, et contre ses propres lieutenans, celles des diverses populations entre elles, du pacha d'Acre contre Ibrahim-Pacha, fils de Méhémet, enveloppèrent la solitude de lady Stanhope, située non loin de Beyrouth, d'un réseau d'intrigues, de guerre et d'assassinats effroyables, dans lesquels l'Europe elle-même, souvent trompée, a été forcée de s'engager.

C'était un monstre et un homme habile que cet émir dont on a fait tant de bruit en Europe, et sur lequel les mémoires du docteur donnent des renseignemens précis. Forcé de fuir à diverses reprises la vengeance des pachas d'Acre et de se soustraire aux firmans de la Porte, ce fut lui qui devina de quelle utilité lui pourrait être l'alliance de Méhémet-Ali, et qui, de concert avec ce dernier, essaya de soustraire la Syrie au joug ottoman. Le fils de Méhémet, Ibrahim-Pacha, saisit le moment favorable, pénétra en Syrie, prit Damas, battit l'armée du sultan, se rendit maître de toute la Célo-Syrie, et, sans l'intervention des puissances européennes, il menaçait Constantinople.

De cet accord entre les deux hommes les plus rusés et les plus hardis de l'Orient, ce fut l'émir des Druzes qui retira le plus d'avantages. Il revint dans le mont Liban, où, tout en comprimant par la terreur des races divergentes, il continua de détacher les populations de leur vieille fidélité. Pendant qu'il se donnait pour Druze aux Druzes et pour chrétien aux chrétiens, et qu'il effrayait les Arabes par des exécutions sanglantes, il faisait répandre par ses émissaires que Mahmoud était un Européen qui buvait du vin avec les Grecs, visitait les maisons de débauche, foulait aux pieds le Coran et ne tendait qu'à transformer l'empire turc et à étouffer l'islamisme. Les musulmans de Syrie regardèrent Ibrahim-Pacha comme leur seul espoir et l'apôtre de leur foi.

Ce n'était pas assez : il fallait imposer aux Maronites et aux Druzes, les uns vieille race chrétienne dont les villages couvrent une partie du

Liban, les autres, montagnards infatigables, maîtres des forteresses bâties par les croisés, et qui, de leurs murailles, formant une ligne irrégulière de remparts et de rochers, pourraient braver et détruire une armée. Tous ces hommes avaient des armes, et s'en servaient avec une habileté consommée, un courage indomptable. Un beau matin, pendant que les laboureurs druzes étaient à la moisson, tous les villages du Liban se trouvèrent occupés par les troupes d'Ibrahim, accourues la nuit à marches forcées. On s'empara même du palais de l'émir, qui simula une vive terreur, une indignation excessive, et se donna pour victime du stratagème combiné par lui. On procéda bientôt au désarmement intégral de la population druze. Quelques-uns réussirent à cacher leurs armes; d'autres furent suppliciés; la plupart cédèrent à la force. Poursuivant son dessein avec habileté, le prince, qui voulait s'appuyer sur les chrétiens, déclara que les chrétiens garderaient leurs armes, leur distribua quelques ceintures de soie et quelques cachemires, et passa parmi nous pour le protecteur oriental du catholicisme. Les Grecs de la côte, habitués à ramper devant leurs maîtres musulmans, ne se possédaient pas de joie, et les politiques d'Europe concevaient de grandes espérances. Un jour cependant, lorsque la jalousie excitée par le privilége des chrétiens eut fermenté dans le cœur des Druzes et des Arabes, l'un des neveux d'Ibrahim, Abbas-Pacha, fut chargé par son oncle d'exécuter, toujours avec l'assentiment de l'émir, un de ces stratagèmes dont les pays civilisés n'ont pas le privilége exclusif. « Quel est, demanda-t-il en voyant un chrétien se promener, le poignard à la ceinture, armé d'un cimeterre magnifique et de deux pistolets, quel est cet homme? Un chrétien? Dans quel équipage me montrerai-je, moi, si ces gens paraissent devant nous sous un tel costume? J'y mettrai ordre. » Les chrétiens furent à leur tour désarmés, et la Syrie entière resta sans défense. L'émir Béchir avait réussi. Cependant les Druzes indépendans s'aperçurent qu'ils étaient joués, et s'animèrent d'une juste colère, qui finit par éclater lorsque Ibrahim-Pacha prétendit les soumettre au régime de la conscription. Réunis aux Bédouins du désert voisin, ils attaquèrent l'émir et remportèrent plus d'un succès.

C'est au milieu de cette anarchie de toutes les ruses et de toutes les violences que lady Stanhope était venue chercher asile. Pressée et cernée entre l'hostilité armée d'Ibraham, l'ambition sans scrupule de l'émir Béchir, l'indépendance enracinée des Druzes, les souvenirs vindicatifs des chrétiens opprimés et le mécontentement des musulmans sincères qui regardaient Mahmoud comme un Européen, la Porte ot-

tomane ne pouvait s'appuyer en Syrie que sur le vieux prestige de son autorité. Ce fut précisément en sa faveur que lady Stanhope se déclara; ce fut cette cause qu'elle soutint pendant vingt ans, sous les yeux et à la connaissance de l'émir Béchir, et domiciliée au centre même de son territoire. Elle fit peu de bruit à son arrivée, et l'émir, croyant se faire d'elle un appui, lui concéda comme habitation un vieux couvent de Grecs schismatiques, nommé Mar-Elias, dont les bâtimens étaient en bon état, l'accès facile et la situation commode. Elle resta quelques années dans cette retraite, s'habituant par degrés aux mœurs du pays, formant sa maison asiatique, et préludant à ses efforts de pouvoir et de royauté par une réputation méritée de bienfaisance intarissable. Puis, changeant de retraite, mais conservant la propriété de Mar-Elias, elle choisit pour sa résidence définitive Djîhoun, situé non loin de Saïda.

Sur une des croupes les plus escarpées du mont Liban, cône tronqué, environné de précipices comme d'un fossé d'enceinte, et séparé des autres chaînes, couronnées de neiges et tapissées d'une végétation vigoureuse, par un chaos de rochers, de cèdres et de torrens, elle construisit son singulier palais, amas confus de maisonnettes basses, liées les unes aux autres par des galeries obscures, des corridors tortueux et des cours irrégulières. C'était plutôt un labyrinthe qu'une maison. Là tout était disposé pour le mystère, et elle avait semé son domicile de trappes et de cachettes. Le convive qu'elle invitait ne se doutait pas que derrière lui une boiserie renfermait un homme chargé de tout voir, de tout entendre, et de surveiller le service des domestiques. De la porte de ce singulier château, l'œil plongeait dans la profondeur verdoyante des vallées, où le fleuve serpentait lentement, et, en se relevant, le regard glissait sur les pentes noires des montagnes, qui formaient comme un vaste entonnoir circulaire, avec des créneaux de neiges. Ce fut là qu'environnée d'esclaves barbares auxquels elle imposait par la violence et l'habileté, entourée de populations ennemies qui la respectaient comme un être mystérieux placé sur les limites des deux mondes, en proie aux douleurs morales et physiques les plus intenses, consultant les astres, interrogeant le sort, jouant à la fois la pythonisse et la reine asiatique, faisant de son habitation un enfer et répandant ses guinées sur le Liban avec une munificence et une générosité qui la laissèrent sans ressource, elle fonda sa puissance indépendante de l'émir, hostile même à ses desseins.

Elle avait choisi pour l'escorter une miss William, personnage insignifiant, acclimatée depuis long-temps dans sa famille, et le médecin

auquel nous devons ces mémoires. Ce dernier est évidemment un très honnête père de famille, homme instruit et bien élevé, qui ne savait guère quel supplice l'attendait. Elle avait de trop grands desseins et de trop faibles ressources pour ne pas faire souffrir ceux qui vivaient près d'elle. Méprisant la médecine autant que les médecins, elle ne se gênait nullement pour le lui dire; elle rejetait ses ordonnances, riait de ses préceptes, l'endoctrinait incessamment, et, comme il était l'être le plus civilisé de ce qui l'entourait, il recevait pour son compte l'averse de sa colère contre la civilisation. Ce rôle de souffre-douleur en chef révolta sa fierté, et il partit pour l'Europe. Elle le fit aller et venir, le rappela, le renvoya, le rappela de nouveau, le fit partir une seconde fois, et ces pérégrinations du pauvre docteur, qui fut dévalisé en route par un pirate grec, remplissent une bonne partie des trois volumes. On ne peut s'empêcher de le plaindre; mais *que diable allait-il faire dans cette galère?* Connaissant lady Stanhope, il voulut, malgré les prières et les ordres d'Esther, emmener avec lui sa femme et sa famille, qui n'aimaient ni l'Orient ni les voyages; lady Esther avait pour les femmes, dont elle reniait le sexe, une ineffable horreur; elle ne voulut jamais recevoir la femme du médecin. Ce fut un tiraillement abominable que la vie du pauvre homme placé entre la reine de Tadmor et son épouse légitime, qui, se constituant rivales d'autorité, se l'arrachèrent tant qu'elles purent. Lady Stanhope fulminait; la femme du docteur se trouvait mal et pleurait. Il allait sans cesse de l'une à l'autre sans pouvoir rien concilier. Les montagnards druzes, habitués à mener autrement leur harem, concevaient des maris européens une très pitoyable idée qui humiliait lady Stanhope. Furieuse de la faiblesse du docteur, elle s'avisa d'une vengeance curieuse. La vertu de ses suivantes abyssiniennes et syriennes se contenait difficilement dans les bornes légitimes; ces dames sautaient la nuit par-dessus les murs. Voulant y mettre ordre, elle proposa sérieusement au docteur cette charge confiée dans toute l'Asie à des êtres d'un troisième sexe peu estimé, et voulut le constituer maître de son harem, gardien en titre de ces chastetés orientales qui ont besoin de grilles et de satellites. C'était une épigramme singulière, que le docteur, tout en refusant, ne comprit pas.

Dans une chambre sans tenture et dont le pavé était marbré de briques cassées et fissurées en mille endroits, le docteur faisait une curieuse figure auprès du lit de la reine de Tadmor, il n'apercevait pas toujours distinctement la *cid mylady* dans la fumée qu'elle faisait sortir de sa longue pipe; mais du sein de ce nuage vénérable il sor-

tait des paroles qu'il écoutait la bouche béante pendant des heures entières, et qu'il écrivait ensuite. Il se sentait tour à tour étonné, émerveillé, scandalisé et stupéfié de ces longues séances, après lesquelles il cherchait naïvement s'il pouvait se regarder comme sûr de son identité parfaite. Elle lui avait parlé d'astrologie, de chiromancie, de jumens sacrées, de Pitt, de Chatham, des étoiles, de serpens à tête humaine et de la pierre philosophale; elle l'avait appelé idiot, bonhomme, tête de bois et *bûche*. Elle l'avait caressé, flatté, mystifié, insulté, prêché, consolé, confessé, complimenté et régalé, si bien qu'il ne savait plus du tout où il en était. Après cet exercice de sa patience, il lui fallait redescendre les sentiers glissans et tortueux qui, circulant à travers les ravines, le conduisaient à son domicile, car la reine voulait habiter seule le sommet de Djîhoun.

Le couvent de Mar-Elias, qu'elle lui concéda pour quelque temps, aurait offert à lady Stanhope un domicile plus sain, plus convenable, plus facile à approvisionner. Elle préféra Djîhoun, cette montagne solitaire, retraite plus sauvage, où elle se sentait isolée et reine. Là, seule maîtresse de ses actes, loin des villes importantes, elle échappait à tout contrôle et pouvait découvrir de son nid d'aigle quiconque prétendait en approcher. On n'arrivait à Djîhoun que par des sentiers impraticables dans les mauvais temps, à peine accessibles dans les beaux jours. La panthère et le chacal bondissaient de roche en roche, et les plus hardis y regardaient à deux fois avant de se hasarder sur les rebords de ces précipices. Comme les gens de lady Esther, alléchés par ses munificences, exténués par sa tyrannie, étaient sans cesse tentés de la quitter, ce moyen de les garder près d'elle lui semblait excellent. Malgré cette précaution, toute la partie féminine de sa domesticité émigra en masse pendant une nuit, préférant les dangers de la route à la servitude qu'on lui imposait.

A Djîhoun, elle prit toutes les habitudes orientales et renonça définitivement aux souvenirs européens. Personne n'eût reconnu la nièce de Pitt sous le turban de laine, d'un blanc jaunâtre, s'enroulant pardessus le *fez* ou *tarbouch* rouge; entre le fez et le turban, elle passait le *keffaïah*, mouchoir de soie jaune et rouge, de nuances pâles, noué sous le menton. Elle était couverte tout entière du *machlah*, long manteau de mérinos blanc à draperies amples et rattaché sur la poitrine par des brandebourgs de soie blanche. Le *djoubé*, robe écarlate, apparaissait sous le manteau quand elle l'ouvrait par-devant, et sous cette robe se trouvait placé le *quonbaz*, tunique jaunâtre retenue par une écharpe autour de la ceinture; un pantalon écarlate très large,

avec des demi-bottes jaunes ou *mest* et des babouches jaunes par-dessus, complétait ce costume singulier, qui n'appartenait en réalité ni à l'Europe ni à l'Asie, ne pouvait offenser ni la dignité d'un sexe ni la pudeur de l'autre, et la faisait « ressembler, dit le docteur, quand elle était assise dans un coin obscur de son divan, à une figure fantastique du Guerchin. » Tout cela n'était rien et ne formait que la portion matérielle et la mise en scène de son rôle. Il fallait encore se faire estimer et craindre. Elle n'avait droit qu'aux égards de l'hospitalité ordinaire, et, à son arrivée en Orient, elle ne trouva en effet chez les principaux habitans que le degré de considération dû à son titre d'Européenne, alliée aux grandes familles de son pays. Ce premier prestige n'aurait pas tardé à s'effacer, si elle n'avait su le maintenir et l'accroître par une intime connaissance des mœurs orientales, et des ruses sans nombre jointes à une hardiesse peu commune.

Bientôt son opinion eut de l'autorité, et son alliance acquit de la valeur. Les populations redoutèrent cette femme qui n'avait ni armées ni finances, et les pachas comptèrent avec elle, comme autrefois les pairs d'Angleterre et les membres du cabinet de Pitt. Inaccessible aux présens et aux séductions pécuniaires qui vinrent fréquemment la solliciter, prodigue de son or pour les malheureux et les proscrits, audacieuse jusqu'à la témérité dans ses paroles et dans ses actes, il est curieux d'étudier par quels moyens elle accomplit cette œuvre singulière d'une domination sans base et soutenue par son seul caractère. D'abord elle répandit de toutes parts le bruit de ses doctrines théurgiques, de sa communion avec les esprits invisibles, et de son pouvoir sur les forces surnaturelles; ensuite elle jeta dans les esprits la conviction qu'elle était inexorable dans ses vengeances et intarissable dans ses dons. A la souveraineté de l'opinion qu'elle avait conquise, si elle eût joint des ressources d'argent, elle aurait régné sur le Liban, et son rêve était réalisé.

Elle commença par abjurer les apparences philanthropiques de l'Europe et fit planter devant sa porte deux énormes pieux très pointus, destinés à empaler ses ennemis. Puis elle rendit des services réels à l'homme le plus redoutable et le plus redouté du pays, Abdallah-Pacha, à qui elle fit prêter de l'argent par un banquier d'Europe. Enfin elle comprit qu'elle ne serait pas respectable sans un bourreau, et elle s'en procura un tout-à-fait dans les goûts de l'Orient, ou plutôt elle l'emprunta à celui qui se connaissait le mieux en ces matières, à l'émir Béchir. Ce bourreau était un homme de très grande taille, au nez crochu, impassible, à l'œil fixe et profond comme un vautour, au front

chauve et dégarni comme cet oiseau de proie, et qui caressait et polissait sans cesse l'arsenal de torture qui constituait le mobilier de sa profession. Il se nommait Hamaâdy, et c'était assurément la personne la plus estimée et la plus respectée à vingt lieues à la ronde; comprenant son importance, il ne dérogeait par aucune faute à la considération dont il jouissait. Ce Tristan l'Hermite de l'émir Béchir, lequel condescendait, par estime pour la reine de Tadmor, à lui prêter ses services, ne traversait pas un village qu'on ne lui offrît aussitôt la plus belle maison, des fruits et des fleurs. Sous les ordres de son terrible maître, dont il était l'ami personnel et même jusqu'à un certain point le confident, il a étranglé, pendu, empalé, torturé plus de deux mille hommes et femmes. Aussi ses paroles étaient des ordres, et notre docteur en fit l'expérience à son détriment. Il ne put jamais se procurer une provision de lait et de crème régulière, parce que Suleiman Hamaâdy voulait en avoir tous les jours, et que les paysans le servaient le premier. Au surplus, lady Stanhope ne pendait personne; la reine de Tadmor faisait un usage très modeste de ce moyen de gouvernement, et employait Hamaâdy bien moins en réalité qu'*in terrorem*, comme disent les jurisconsultes anciens. Lorsque ses générosités et ses munificences royales l'eurent réduite à un degré de détresse qui ne lui permettait plus de nourrir ses chevaux, elle résolut de se défaire de deux magnifiques jumens qu'elle aimait beaucoup, et fit venir Hamaâdy : « Vous les tuerez, lui dit-elle, au milieu de la grande cour et d'un seul coup, et vous aurez soin de vous pencher à leur oreille et de leur dire tout bas : « Votre maîtresse, qui vous aime, ne veut pas que vous languissiez et que vous dépérissiez de faim et d'inactivité dans son palais; elle vous renvoie, pauvres êtres, au Dieu suprême de la nature, qui vous transformera selon les volontés de sa puissance. »

Quand le docteur, qui ne concevait pas ces pratiques orientales, lui témoignait son peu de goût pour les tenailles et les ferremens dont Hamaâdy se présentait escorté, lady Esther se justifiait assez bien. « Vous êtes là, lui disait-elle, au milieu du mont Liban et de ce monde sauvage que vous ignorez, aussi stupide qu'un vieux tronc d'arbre et ne comprenant rien à tout ce qui vous entoure. Ici, ce que l'on méprise le plus, c'est la douceur. « Nous ne voulons pas être menés par des poules, dit leur proverbe, mais par des tigres. » Ma servante abyssinienne Fathoum n'exécutait aucun de mes ordres et ne bougeait pas quand je la sonnais. Je la fis venir et je lui demandai ce que signifiaient sa désobéissance et sa paresse. Elle me répondit : « Vous me

« grondez toujours, grande reine, et je pense que vous voulez vous « moquer de moi en m'adressant de longs sermons. Pourquoi ne me « faites-vous pas donner le fouet? Je comprendrais cela. » L'émir Béchir me racontait qu'il avait acheté une Éthiopienne fort belle, et que le premier soir de son entrée au harem elle saisit le poignard de son maître et voulut l'en percer; il s'élança, la frappa d'un ou deux coups de cimeterre, et l'accabla ensuite de coups de cravache; après quoi elle lui devint si tendrement, si passionnément attachée, qu'elle ne voulut jamais qu'on la vendît, menaçant de se tuer dès qu'il était question de se défaire d'elle, et ne voulant absolument plus quitter le harem. Sans ces petites précautions politiques, nous serions pillés et égorgés dans nos lits; j'ai su que les paysans, à mon arrivée ici, avaient formé le plan d'ouvrir le toit de ma chambre avec des pioches et d'y jeter de la paille enflammée pour m'étouffer pendant mon sommeil. Ils ne respectent ici que la force, la grandeur, la volonté inébranlable et la puissance de la cruauté. Mustapha-Pacha, que j'ai connu, ne calmait ses nerfs qu'en tuant un homme. Lorsque cette envie le prenait, ses serviteurs en étaient avertis par une espèce de râle sourd et profond qui sortait de sa poitrine comme de celle d'un tigre. On lui amenait un prisonnier qu'il dépêchait de sa main; alors il redevenait paisible et fumait sa pipe tranquillement.

« Vous avez vu l'autre jour ce brave comte allemand, tout pétri de philanthropie et de sensibilité. Il me disait que sur les bords du Nil il avait fait la rencontre d'un aga qui traînait une femme par les cheveux et la maltraitait cruellement. Il voulut, malgré les remontrances de ceux qui l'entouraient, s'interposer en sa faveur; la scène de Sganarelle et de sa femme se reproduisit tout entière. Elle se mit à le battre, lui jeta sa pantoufle au visage, et l'appela de tous les noms injurieux qu'elle put trouver. Mais vous n'entendrez jamais ces choses, docteur, vous qui n'êtes qu'un homme d'Europe et raisonnablement pédant. Menons le monde comme il veut qu'on le mène. Sans notre bourreau Hamaâdy, ce pauvre vieux voyageur français, M. Dana, serait mort de faim dans nos montagnes. Les brigands de ce pays lui avaient volé sa malle, ses doublons, ses papiers, et il ne savait que devenir. Quand la population du village fut réunie, Hamaâdy, par mon ordre, leur adressa ces paroles du ton le plus honnête : « Mes bons amis, le voyageur ne veut faire de mal à personne; mais c'est ici que son argent et ses papiers ont disparu. Rendez les papiers et l'argent, et il ne vous sera rien fait. » Dieu sait quelles protestations et quels serments répondirent à cette injonction; les hommes criaient, et les

femmes plus haut que les hommes. Hamaâdy, voyant que les discours ne servaient à rien, fit chauffer ses tenailles et rougir ces petits bonnets de cuivre dont on coiffe les suppliciés. Les femmes continuaient de hurler que c'était une injustice affreuse, et Hamaâdy, choisissant celle qui criait le plus fort, insinua une aiguille rouge sous l'ongle d'un de ses doigts. « Lâchez-moi, s'écria-t-elle aussitôt, j'avouerai « tout! » Elle confessa, le croiriez-vous, docteur! que le fils du curé avait volé le voyageur, et qu'elle avait partagé l'argent avec lui. Ne valait-il pas mieux, dites-moi, aimable philanthrope, épouvanter et même punir cette voleuse que de laisser périr ce malheureux voyageur? Les Orientaux, mon pauvre docteur, sont comme les femmes; ils veulent des êtres qui les protégent, et ils reconnaissent la possibilité de cette protection à la vigueur de la main qui les châtie. Quiconque se laisse écraser est une ame vile dont ils se moquent. Ainsi ils sont venus me dire cent fois que vous aviez bon cœur; c'est comme s'ils disaient que vous êtes un *bonhomme*, absolument comme s'ils vous crachaient à la figure. Voyez un peu mon messager Logmagi, comme il les traite et comme ils l'aiment! A leurs yeux, Logmagi est plein de grace, Logmagi est délicieux, Logmagi est adorable. C'est qu'il les rosse d'importance, et chez un maître la sévérité est ici le premier devoir. »

Tout ceci la faisait respecter singulièrement, bien que sa justice orientale se trompât quelquefois; du reste, elle s'en embarrassait peu; elle voyait surtout l'effet à produire et sa puissance à fonder. Elle savait quelle importance sociale les Orientaux attachent au respect pour les femmes, et punissait sans pitié toute infraction à la sévère continence qu'elle exigeait de ses serviteurs. Hanah Messaad, son interprète et son secrétaire, fils d'un Anglais et d'une Syrienne, et qu'elle aimait beaucoup, vint lui dire un jour qu'un autre de ses gens, nommé Michel Toutounghi, avait séduit une jeune Syrienne du village, et qu'il les avait vus l'un et l'autre assis sous un cèdre du Liban. Toutounghi soutint que cela était faux. Lady Esther appela Hamaâdy, qui se fit escorter du barbier de Saïda (l'ancienne Sidon), et, convoquant tout le village sur la pelouse devant le château, elle s'assit sur des coussins, ayant à sa droite Messaad, à sa gauche Toutounghi, enveloppés de leur beniches et dans une attitude respectueuse. Les paysans formaient un cercle; le barbier et l'exécuteur occupaient le centre. « Toutounghi, dit-elle en écartant de ses lèvres le tuyau d'ambre de sa pipe, vous êtes accusé par Messaad d'une liaison criminelle avec Fathoum Aïesha, fille syrienne, qui est là devant moi. Vous le niez. — Vous autres, continua-t-elle en s'adressant aux paysans, si vous savez quelque

chose à ce sujet, dites-le. Ces deux hommes étant mes serviteurs, je leur dois justice à tous deux. Je veux faire justice. Parlez. » Tous répondirent qu'ils n'avaient aucune connaissance de ce fait. Alors elle se retourna vers Messaad, qui, les mains croisées sur la poitrine, attendait la sentence. « Messaad, lui dit-elle, vous imputez à ce jeune homme qui entre dans le monde, et qui n'a que sa réputation pour fortune, des choses abominables. Appelez vos témoins : où sont-ils? — Je n'en ai pas, répondit-il humblement, mais je l'ai vu. — Votre parole est sans valeur devant le témoignage de tous les gens du village et la bonne renommée du jeune homme; » puis, prenant le ton sévère d'un juge : « Vos yeux et vos lèvres ont commis le crime, votre œil et vos lèvres en porteront le châtiment. Hamaâdy, qu'on le saisisse et qu'on le tienne! Et toi, barbier, rase le sourcil gauche et la moustache droite du jeune homme; » ce qui fut dit fut fait. Quatre années après, lorsque Messaad fut devenu secrétaire d'un consul à Beyrouth, bien marié d'ailleurs et homme honorable, lady Stanhope, qui se félicitait d'une justice si équitable et si peu nuisible au supplicié, reçut une lettre où Toutounghi s'amusait à lui raconter que l'histoire de la séduction était parfaitement vraie, et que sa moustache et son sourcil se portaient bien.

C'était déjà un grand point d'être connue pour juste, pour puissante, pour inexorable; pourtant ce n'était que la moitié de l'œuvre. A moins de passer pour magicienne, lady Stanhope ne se crut sûre de rien; elle y réussit, et si complètement, que tout le monde, même le docteur, y a été trompé. De ce qui précède on déduira aisément ce qui n'a pas été compris jusqu'ici : la persévérance de la reine de Tadmor à s'entourer de prestiges astrologiques, l'observation scrupuleuse des jours néfastes, sa retraite des mercredi, pendant lesquels nul n'osait la troubler, le serpent magique, à tête d'homme, qui devait lui annoncer la venue du nouveau Messie, et la description fantastique de cette caverne aux serpens dont elle épouvanta si souvent son docteur. On concevra sans peine cette vie contraire à toutes les lois reçues, l'habitude de se lever à deux heures, l'observation des étoiles heureuses et malheureuses, et la petite jument dont le dos creusé en forme de selle naturelle était nourrie religieusement dans son écurie, pour servir de monture au Messie qui devait entrer avec elle à Jérusalem.

Le docteur, qui vivait au sein des nuages fantastiques évoqués par elle, ne s'expliquait point cette évocation, étrangement combinée avec l'exaltation et le mysticisme réels de lady Esther Stanhope, et seule base de son existence en Orient. Elle ne se contenta point de

passer pour prophétesse, elle s'entoura d'une armée de prophètes, gens redoutés qu'elle attachait par l'intérêt. Grande sibylle orientale, c'était un beau rôle, et tout le monde l'acceptait. Deux sous-prophètes l'aidèrent principalement dans cette entreprise, un Français et un Arabe. Le premier, vieillard qui, pendant plus de vingt ans, vécut de sa bonté, avait connu Tippo-Saëb et Lally, et se nommait Loustauneau; le soleil d'Orient et le mouvement des révolutions avaient un peu dérangé sa cervelle. C'était le fils d'un paysan de Tarbes, embarqué comme matelot à vingt-quatre ans, puis qui avait servi dans l'artillerie du rajah Scindia, où il avait dû un rapide avancement à son intrépidité et à son titre d'Européen. Ruiné à son retour en France par la révolution, puis secouru par la famille d'Orléans, il établit une fonderie sur les frontières d'Espagne, vit ses propriétés détruites par la guerre civile, et finit par s'embarquer pour l'Orient, laissant à Tarbes trois fils et deux filles; sa raison ne put soutenir le choc de tant d'évènemens et de spectacles divers. Il errait en Syrie, de village en village, recevant l'aumône, la Bible à la main, et prophétisant l'avenir, lorsque la reine de Tadmor entendit parler de lui. Elle recueillit le pauvre homme, et l'entretint de ses deniers avec une générosité et une délicatesse infinies, sans le rapprocher d'elle, il est vrai; elle redoutait la mauvaise impression produite par les humeurs, les caprices et les folies du vieillard. Logé dans le couvent de Mar-Elias, il répétait partout, et avec de grandes citations de la Bible, que la reine de l'Orient était venue, que l'étoile était au zénith, et que le Messie allait reparaître, ce qui convenait merveilleusement à la politique de la reine de Tadmor. Souvent le vieillard, une grande Bible sur les genoux, ses longs cheveux blancs flottant sur les épaules, se montrait assis sur le balcon de l'édifice massif et carré fondé par les Grecs schismatiques. Un jour, presque tout le couvent fut renversé par un tremblement de terre, à l'exception du balcon et de la chaise occupée par le prophète, qui vit une muraille se pencher lentement vers lui, comme si elle eût fait la révérence, et crouler. Ce fut un grand miracle dans le pays, et le prophète, ainsi que lady Esther, n'en furent que plus respectés. Dans une autre aile du même couvent, elle avait placé son second prophète, Metta, le docteur arabe du village qui, à l'arrivée de lady Esther dans le pays, avait été saisi d'une sorte de frénésie prophétique, et lui avait annoncé que le trône de l'Orient lui appartenait. Cette protection accordée à un vieillard idiot et à un Arabe menteur la constituait reine des sorciers, et augmentait la vénération orientale pour sa personne et son nom. Metta prétendit qu'une caverne de l'Abys-

sinie renfermait un livre prophétique écrit en aràbe, où toute la destinée d'Esther était tracée. Elle lui donna un beau cheval; il partit devant tout le village, et revint quinze jours après avec le manuscrit arabe annonçant « qu'une femme européenne prendrait possession de Djîhoun, y construirait un palais, et deviendrait plus puissante que le sultan. » A ces prédictions, il ajoutait les histoires de la jument à la selle naturelle, d'un fils sans père et d'une femme inconnue, qui devaient être les précurseurs du Messie et escorter lady Esther à son entrée solennelle à Jérusalem. Metta mourut, léguant à la reine de Tadmor le soin de ses trois enfans; ce legs fut religieusement observé. Ce mélange d'extravagances et de jongleries, qui étonnait si fort le médecin, était précisément ce qui avait le plus de prise sur les Syriens du Liban. Reconnue sorcière, l'émir Béchir ne pouvait plus rien sur elle; l'attaquer devenait inutile et dangereux; du haut de sa crête de montagne, sous ses vêtemens de soie qui tombaient en lambeaux, n'ayant pour domestiques que des bandits qui la pillaient, la vieille sibylle se riait de l'émir.

Elle soutenait ce rôle hardi par des actes de bienfaisance infatigables : veuves, orphelins, prisonniers, matelots, blessés, proscrits, étaient couverts de ses bienfaits. Reine orientale, elle envoyait à ses protégés des paniers de dattes, des chameaux avec leurs harnais, bâtissait des maisons pour les uns, et faisait aux autres cadeau d'un champ ou d'un domaine. Elle remplissait ses magasins de draps, de couvertures, de coussins, de tapis, de vêtemens de soie, de meubles, d'alimens, qu'elle versait à profusion. Tout cela se gâtait, se détruisait, pourrissait ensemble avant qu'elle eût eu le temps de s'en défaire; les fourmis et les rats en dévoraient les débris; le vin tournait, les instrumens de fer se couvraient de rouille. Il lui suffisait de passer pour opulente et généreuse. Elle payait pour les pauvres le *ferdj* et le *miry*, deux impôts onéreux; plus de 1,000 piastres étaient distribuées annuellement entre les habitans de Saïda, tailleurs, maîtresses de bains, chefs du port, qui lui avaient rendu quelques services. Le jour du Baïram et le jour de Noël, on faisait en son nom une grande distribution de pelisses; elle envoyait à la recherche des malades et des vieillards; elle osait même venir au secours des proscrits politiques. Elle se ruinait ainsi, mais elle régnait. Le docteur la trouvait parfaitement insensée, et ne réfléchissait pas qu'il fallait ou ne point venir en Orient, ou se servir de ces moyens.

On vient de voir avec quelle lucidité de coup d'œil et quelle habileté d'action elle les employait. Appuyée ainsi sur les ressorts les plus

puissans de l'imagination humaine, la superstition et la terreur, les résultats politiques qu'elle obtint paraissent moins étonnans. Jouer le rôle de magicienne et de sultane, habiter la crête d'un roc, et de là faire trembler les paysans et les montagnards, ne lui suffit pas : elle se déclara ouvertement en faveur de l'islam, contre l'émir Béchir, contre Méhémet-Ali et la civilisation européenne. Pour allié principal, elle choisit un homme redoutable, qui lui témoignait beaucoup d'estime, cet Abdallah-Pacha, le tyran d'Acre, auquel elle n'épargnait pas les conseils et les réprimandes. Un jour, il venait de rendre un *bouyourdie* ou édit ordonnant des confiscations et des extorsions nouvelles. « Tu te fais haïr inutilement, lui écrivit-elle, par ces actes d'oppression, et tes secrétaires, qui te flattent, causeront ta perte. » Quand cette lettre arriva, le pacha avait cinq ou six dépêches à lire, qu'il laissait éparses sur le sofa sans les ouvrir; il lut celle de lady Stanhope, déchira son *bouyourdie*, et chassa ses secrétaires. Loin de son pays, de sa famille, de ses amis, privée de tout secours étranger, ne pouvant s'appuyer sur aucune des races diverses et ennemies qui habitent ces montagnes, tel était l'ascendant qu'elle avait pris. Méhémet-Ali fut effrayé de la présence et de la capacité de cette femme, et lui écrivit pour la prier de garder au moins la neutralité, ce qu'elle refusa. On peut regarder lady Stanhope comme l'un des principaux mobiles de l'insurrection qui s'alluma dans la montagne. Elle anima les Druzes, leur fournit de l'argent et des armes, et les enflamma contre l'émir et Ibrahim en les pénétrant du sentiment de leur humiliation, douleur insupportable pour ces hommes fiers et sauvages. Ibrahim, comme nous l'avons dit, s'était emparé du Liban sans coup férir, et il lui était échappé après la conquête un mot qui fut rapporté à lady Stanhope : « Quoi! ces chiens de Druzes n'ont pas eu une balle à nous envoyer! » Toutes les fois que lady Esther recevait ou rencontrait un montagnard : « Eh bien! lui disait-elle, chien de Druze, vous n'avez donc pas eu une balle à envoyer à Ibrahim! » Elle accoutuma ses serviteurs à redire la même formule, et bientôt la montagne tout entière retentit de ces paroles, que lady Esther répétait même aux envoyés et aux amis d'Ibrahim, ayant l'air de louer la bravoure et de s'intéresser à la conquête du pacha.

Quand l'insurrection eut éclaté, elle se conduisit de même et ne fut pas moins respectée de l'émir, accoutumé pourtant à tous les crimes qu'il jugeait nécessaires au maintien ou à l'avenir de son pouvoir. Cinq jeunes princes, dont les prétentions à lui succéder lui déplaisaient, avaient eu les yeux crevés. Il faisait couper la langue aux uns, éventrer

les autres, enlever ceux qui lui faisaient ombrage, et qui ne reparaissaient jamais. Loin de se montrer inquiète de sa situation à Djîhoun, elle rechercha l'alliance et cultiva l'amitié du rival même de Béchir, le scheik Béchir. Malgré cette étrange situation, les rapports de la reine de Tadmor et du prince étaient fréquens. Il lui envoyait des émissaires pour la conjurer de quitter un pays que la guerre allait désoler, et où il serait impossible à l'autorité d'offrir protection à une femme étrangère; elle répondait à ces avertissemens par la menace et par l'insulte. L'un des envoyés de l'émir, prêt à se présenter devant elle, venait de déposer dans une antichambre ses pistolets et son sabre. « Ordonnez-lui, dit lady Esther à sa suivante, de reprendre ses armes et de venir armé. — Croyez-vous donc, s'écria-t-elle quand il entra, que votre maître me fasse peur? Je n'ai souci ni de ses poisons, ni de ses poignards. La peur! je ne sais ce que c'est. C'est à lui et aux siens de craindre. Que l'émir Khalil, son fils, ne s'avise jamais de mettre les pieds ici, je le tuerais de ma main. Je ne le ferais pas fusiller, c'est de ma main que je le tuerais. » L'homme, tout tremblant devant une telle femme, vint rapporter à l'émir les paroles de la sorcière de Djîhoun; l'émir fit sortir de sa pipe une énorme colonne de fumée, et quitta la chambre sans proférer un mot. A tous les musulmans qui arrivaient jusqu'à elle, elle tenait le même langage, et sa politique, aussi extraordinaire qu'énergique, avait un succès complet. « Je sais bien, disait-elle, que personne n'est à l'abri de ses couteaux et de ses breuvages; mais qu'on lui apprenne que je le méprise et le brave. C'est un chien. S'il veut mesurer sa force avec la mienne, je suis prête. » Lorsque, fatigué de ces bravades, qui ont d'ailleurs un grand charme pour les Orientaux, Ibrahim fit venir le bourreau de confiance, Hamaâdy, et lui demanda s'il ne serait pas possible de se défaire de cette personne incommode : « Hautesse, lui répondit Hamaâdy, vous ferez mieux de la laisser tranquille. Tous les moyens lui sont bons. On l'a flattée et cajolée toute sa vie; elle ne fait pas plus d'attention à l'argent qu'à de la boue, et elle n'a peur de rien. Quant à moi, hautesse, je n'aurai point affaire à la sorcière, et je m'en lave les mains. »

Dans les catastrophes de la guerre, après le siége d'Acre ou la bataille de Navarin, les rudes sentiers qui conduisaient à Djîhoun se couvraient de fugitifs qui venaient demander asile à lady Stanhope; personne n'eût osé les poursuivre dans ses murailles. Lorsque le scheik Béchir, traqué par son ennemi, laissa toute sa famille à la merci du vainqueur impitoyable, sa femme prit la fuite à travers les rochers du Liban, et des émissaires de l'émir battirent tous les recoins des mon-

tagnes et des forêts pour la livrer aux bourreaux. Une neige épaisse couvrait le Liban; la malheureuse traînait après elle trois enfans, dont l'un à la mamelle, et les deux autres en bas âge, pendant que le père, fait prisonnier par les troupes de l'émir, était enfermé, avec ses deux autres enfans, dans la prison d'Acre, où on l'égorgea (1). Lady Stanhope envoya ses gens à la recherche de la pauvre femme, qui fut trouvée à Horan, demi-morte; l'un d'eux, Hanah Abôud, s'endormit de fatigue dans la neige, et perdit la vue. Lady Esther sauva la proscrite, et lui donna un asile à Djîhoun, ainsi qu'à ses cinq enfans, malgré la colère de l'émir. Après la mort du scheik, elle refusa d'avoir aucune communication avec le prince. « Un monstre, écrit-elle à M. Webbe, son banquier à Livourne, qui mutile les hommes vivans, coupe les mamelles des femmes, qui suspend les enfans par les cheveux, et brûle les yeux des vieillards avec un fer rouge! Il m'a dépêché l'autre jour un de ses grands ambassadeurs, un de ceux qui vont porter à Méhémet-Ali son budget de mensonges. J'ai refusé de le voir et de recevoir le message (2). » Tout cela était vrai, et en écrivant ces détails à un banquier de Livourne, par son espion en titre Logmagi, elle savait parfaitement bien ce qu'elle faisait.

Elle avait gardé, on le voit, les habitudes de la vie politique. Elle gagnait des partisans, payait des espions, entravait l'ennemi, inventait des stratagèmes, tout cela sans but, pour satisfaire son orgueil et sa passion d'agir, tromper l'ennui sur le mont Liban, et rester la digne nièce de Pitt. Ce mot répondait à tout : *Je suis une Pitt!* Folle ou sensée, elle avait compris l'Orient; pour se moquer des consulats et constituer dans le Liban une puissance indépendante, il ne lui manqua rien que de l'argent; avec ses douze cents livres sterling de rente, qui furent

(1) Avant la mort du scheik, lady Esther Stanhope voyait encore l'émir Béchir, lui rendait visite, et était bien reçue de lui, malgré tout ce qu'elle faisait pour contrarier ses desseins. On trouve des détails authentiques sur les rapports de lady Esther et de l'émir dans l'ouvrage récent d'une princesse chrétienne, née près des ruines de l'ancienne Babylone. (*Memoirs of a Babylonian princess*, by Amira Teresa Asmar, London, Colburn, 1845.) Amira Asmar, qui a fait partie du sérail de ce tigre, et qui, par une série curieuse d'évènemens, vient de publier ses mémoires à Londres, parle de la protection vigoureuse qu'il accordait aux peuples du Liban, et rappelle en ces mots les visites de lady Esther à l'émir avant 1822, car depuis cette époque elle cessa de le voir : « La reine de Tadmor, ainsi la nommaient toutes les tribus arabes, venait souvent visiter le jardin de l'émir. Elle avait beaucoup de monde avec elle. Un cheval magnifique l'attendait à la porte, et quand elle avait terminé sa visite, elle s'élançait à la façon orientale, donnait le signal du départ, prenait le grand galop, franchissait rocs et montagnes, et disparaissait. » (T. II, p. 203.)

(2) Juin 1836.

dévorées par sa royauté éphémère, que pouvait-elle faire de plus que de vivre sur sa montagne, pendant que la guerre couvrait de sang le pays? Elle ne paya pas de contribution, ne subit aucune avanie, traita de puissance à puissance avec les pachas. Sans doute il eût mieux valu ne pas se proposer un problème insoluble, ne pas lutter contre l'impossible et ne pas briser sa raison contre l'un et l'autre. On ne peut toutefois s'empêcher d'admirer les ressources qu'elle découvrit dans une situation pareille, et l'ardeur de pouvoir qui la rongeait trouvait ainsi une meilleure issue que lorsqu'elle battait ses serviteurs, sonnait ses servantes deux cents fois pendant la nuit, faisait apporter et étaler devant elle, sur le plancher, toute son argenterie et les débris de ses tasses et de ses cruches pour en faire l'inventaire, menaçait les consuls, et brandissait, pour effrayer ses nègres, la masse d'armes cachée sous son chevet.

Cependant sa santé dépérissait avec sa fortune. Elle ne pouvait plus dormir; sa langue se couvrait d'aphtes et ses ongles se brisaient. Ses os perçaient sa peau desséchée; une souffrance continuelle l'épuisait; la fatale tache rouge se montrait sur ses joues. Des spasmes épouvantables la torturaient. L'image de ses anciens amis et de cette civilisation qu'elle avait abjurée lui apparaissait comme un fantôme; accablant d'invectives son médecin et tout ce qui l'entourait, passant de l'abattement à la colère et de la colère à la prophétie, ce Prométhée féminin enchaîné sur son roc se laissait dévorer par le vautour de son orgueil. On entendait sortir de la chambre de la sibylle des hurlemens épouvantables, et quand le docteur entrait, il voyait la malheureuse vieille étendue par terre, couchée sur son lit ou à genoux devant son divan, la couverture du lit brûlée par les cendres de la pipe, sa tête nue dépouillée du turban, et des larmes coulant de ses yeux éteints. « Ah! docteur, que je souffre! » disait-elle. En effet, elle avait soutenu la lutte des pensées intérieures, des doutes et des inquiétudes sur le monde, sur Dieu et sur l'ame, et le poids de ses souvenirs et le fardeau de l'isolement l'écrasaient. Le médecin ne paraît pas croire que ces convulsions, dont lui-même ne parle qu'avec une horreur et un effroi extrêmes, eussent aucun rapport avec les affections épileptiques ou hystériques. Elle se remettait par degrés, reprenait sa dignité et son aplomb, parlait de Pitt et de Chatham, développait ses théories, et retrouvait un peu de calme et de raison. Cette parlerie éternelle, dont le docteur était le but et la victime, contribuait à lui rendre un peu de tranquillité et de bien-être; c'était un remède plutôt qu'un travers. Un soir que le tonnerre avait grondé sur le Liban : « Ah! docteur,

lui dit-elle quand il entra, que ce tonnerre m'a fait de bien! » Puis, comme il essayait d'expliquer scientifiquement le dégagement d'électricité qui avait pu s'opérer : « Pédant, reprit-elle, je vous ai toujours pris pour un excellent homme, mais pour une intelligence bien bornée. » L'extase et l'inspiration recommençaient, la chambre s'emplissait d'un nuage de fumée, et la fureur de la reine de Tadmor contre l'Europe se faisait jour en torrens d'éloquence frénétique. « Les pensées, disait-elle, me viennent à l'esprit comme les bouffées de vent dans les cèdres. Quand cet ouragan a soufflé, je respire et je me sens heureuse. »

Les voyageurs européens, qui tous voulaient arriver jusqu'à elle, ne lui apportaient aucune joie, mais seulement une fatigue, tant elle disposait d'avance et avec peine les draperies et les prestiges sous lesquels il lui plaisait de se montrer. La plupart n'étaient pas reçus, et les Anglais surtout se formalisaient de ce qui leur semblait une dureté impardonnable; elle admettait ceux dont la réputation, la plume ou le crédit pouvaient influer sur sa position personnelle et répandre en Europe le bruit de sa grandeur. Dans la mise en scène de l'introduction qui leur était réservée, elle remplaçait par le mystère et l'attente ce qui lui manquait du côté du luxe, et se posait comme Napoléon. Elle se montra polie et prévenante pour M. de Marcellus, qu'elle pénétra d'enthousiasme, pour le prince Puckler-Muskau, qu'elle jugea « frivole de pensée comme de style, » et pour M. de Lamartine, à qui elle ne pardonna pas d'avoir caressé sa levrette en lui parlant, et d'avoir frappé sur sa botte avec sa cravache pendant l'entretien qu'ils eurent ensemble. Tout le monde a lu les belles et trop indulgentes pages que M. de Lamartine lui a consacrées; mais personne ne savait quel sentiment de profonde irritation les manières sans façon et aisées du gentilhomme français laissèrent chez l'orgueilleuse reine de Tadmor. Crime irrémissible, il l'avait traitée comme son égale. Elle le ménagea pourtant; elle savait qu'il parlerait d'elle et que sa voix aurait du retentissement en Europe. Ennuyée un jour des questions allemandes que lui adressait le prince Puckler : « Prince, lui dit-elle, je crois que votre intelligence est dans les ténèbres! »

Les années s'écoulaient, la constitution délabrée de lady Stanhope achevait de dépérir, et ses revenus de disparaître; les pachas et les émirs la laissaient fort tranquille. Pour retrouver un peu d'agitation intellectuelle, il ne lui restait plus guère que son médecin à étourdir et ses domestiques à gronder. L'un d'eux, Italien subtil, lui offrit une heureuse occasion de se désennuyer. Il profita d'une mission qu'elle lui avait donnée auprès du pacha d'Acre pour capter la confiance de

ce dernier et s'assurer d'un poste auprès de lui. Comme il avait servi sous Bonaparte, il se fit passer pour artilleur, sans connaître le service d'une pièce. Certain de sa promotion, il revint auprès de lady Stanhope, qu'il pria de lui donner une lettre de recommandation et un certificat de bonne conduite. Elle reconnut qu'elle était jouée, et, sans se fâcher, elle fit faire une magnifique enveloppe avec la suscription honorifique du pacha d'Acre parfaitement formulée; la lettre ne contenait que du papier blanc. Puis elle envoya un messager spécial prévenir le pacha que Paolo n'avait jamais été canonnier, et que probablement, — c'étaient les termes dont elle se servait, — « il ferait plus de ravages dans les troupes qu'il voudrait défendre que dans celles qu'il prétendrait attaquer. » Paolo Perini, tel était son nom, porta la lettre, fut congédié, revint à lady Stanhope, qui se félicitait en riant du succès de sa manœuvre politique, et qui, toute satisfaite d'avoir battu un Italien avec ses propres armes, le renvoya en Europe assez penaud. Cette affaire fut une de celles qui amusèrent le plus cet esprit inquiet et cette activité que ne satisfaisaient ni son docile médecin, ni l'Abyssinienne Fathoum, qui la volait sans cesse, ni son espion et son amiral Logmagi, distributeur de ses bienfaits, plongeur de son métier, et homme de beaucoup d'esprit, qui lui faisait des contes de toute espèce, caressait son orgueil et s'enrichissait à ses dépens.

Un revenu très borné, des ennemis à Londres, une famille indifférente ou hostile, des générosités sans limites, et le pillage exercé par ses domestiques malgré ses fureurs, sa surveillance et même ses châtimens, la réduisirent par degrés à une détresse absolue. Les usuriers juifs, arméniens et arabes s'emparèrent d'elle et achevèrent de dévorer sa fortune. Il lui fallut emprunter à M. Beaudin, consul à Damas, 4,000 dollars, et mettre en gage sa pelisse dans le bazar de Saïda. La neige et les ouragans enlevaient les toitures et renversaient les murailles de son habitation désolée, et cette femme, qui, après le siége d'Acre, avait nourri, vêtu et logé deux cents fugitifs, se trouva sans ressources et sans secours. Elle emprunta de nouveau, la plupart du temps à 20, 25 et 50 pour 100. Un épicier de Saïda, qui avait été à son service, musulman puritain de la vieille école, Cheikh-Omar-Eddin, n'étant pas payé de sa facture, se fit faire un billet du double, et de temps à autre réclama de la munificence d'Esther du blé, de la toile, du drap, des chevaux; en peu de temps, la créance fut dépassée par les dons. L'usurier pieux vint à mourir; il appela sa femme et ses enfans près de son lit et leur dit : « La *cid milady* me doit une somme d'argent; vous trouverez son billet dans mes papiers. Promettez-mo

de n'en faire aucun usage. Brûlez-le; c'est ma bienfaitrice : si je possède quelque chose, c'est à sa générosité que je le dois. J'ai reçu d'elle deux ou trois fois le montant de la créance. » Elle réclamait sans cesse auprès des autorités britanniques; le ministère anglais s'embarrassait peu d'elle; ses demandes n'étaient pas écoutées; les consuls recevaient ses réclamations avec une politesse froide qu'elle repoussait par des invectives violentes. Enfin, il ne lui resta pas une théière qui ne fût ébréchée, ni assez de tasses en bon état pour offrir le thé et le café à ceux qui la visitaient. Elle renvoya le médecin qu'elle n'avait plus le moyen de nourrir, fit tuer ses chevaux de prix, et resta aussi fière qu'auparavant. « Sous ces guenilles, disait-elle en montrant ses robes trouées et ses châles que le temps avait dentelés de toutes parts, qui reconnaîtrait la petite-fille de Chatham? Et cependant je suis encore une Pitt; personne dans ces montagnes n'oserait m'insulter; l'émir Béchir, Ibrahim lui-même, ne se présenteraient pas à ma porte sans ôter leurs babouches. » Cela était vrai, et c'était là tout ce qu'elle y avait gagné; son orgueil était assouvi; l'Europe comme l'Orient connaissaient lady Stanhope; elle était devenue la sibylle-reine du mont Liban.

Mais vers les derniers temps de sa vie, la sibylle fut battue par ses propres armes. Tous les mendians et tous les fourbes accouraient du fond de la Syrie et de l'Égypte pour mettre à profit les libéralités de la reine de Tadmor. Assiégée par les *derviches*, moines voyageurs et mendians, sa politique était de les bien accueillir et d'exploiter la vénération et la terreur qu'ils inspirent. Quand ses finances furent épuisées, elle se trouva hors d'état de les satisfaire, et le renvoi de l'un d'eux fut cause d'une scène singulière qui frappa puissamment les esprits. Un soir d'hiver, un *bektachi* se présenta devant sa porte et demanda l'aumône. Le vent de la mer hurlait dans les cyprès, la pluie qui balayait la vallée ressemblait à une vaste nappe blanche et oblique. C'était un homme athlétique, le sein nu et pareil au poitrail d'une bête fauve, de longs cheveux noirs tombant sur son dos, les pieds nus, la barbe blanche et longue, une peau de tigre jetée sur les épaules. Il portait suspendu à sa ceinture une tasse de bois, une espèce de rateau pour se gratter, une gourde, une plume d'autruche et un rosaire composé d'énormes grains. « Dans ce costume et placé sous le hangar extérieur, debout, ses grands yeux noirs et sauvages roulant dans leurs orbites, il ressemblait, dit le docteur, à Caliban dans sa caverne. » On lui servit un fort bon repas; mais il savait qu'en d'autres temps cent et même deux cents piastres avaient été données à des derviches de son ordre, et on ne lui donnait rien. Alors il se

leva; et le bras droit étendu, soulevant de la main gauche une corne de taureau et y soufflant par trois fois avec un bruit qui se mêlait au hurlement des raffales, il prononça sur la maison, sur la sibylle, sur ses esclaves et sur ses amis une imprécation solennelle. « Maudite! maudite! maudite! » criait-il. Le cri mélancolique de quelques *pouits*, oiseaux de mauvais augure pour les Syriens, et qui se plaisent dans les orages, vint se mêler à la lente malédiction du bektachi. Lady Esther était dans son lit, malade et ruinée.

En effet, peu de jours après, en juin 1839, abandonnée de tous les Européens, squelette vivant, n'ayant plus qu'une douzaine de couverts d'argenterie, et entourée de quelques domestiques arabes, elle rendit le dernier soupir. Le toit de sa chambre, où le vent pénétrait de tous côtés avec la pluie, était soutenu par un tronc d'arbre que l'on n'avait pas même dégrossi, et qu'il avait fallu poser obliquement pour prévenir l'écroulement de la charpente. On déposa son cadavre dans la tombe du couvent de Mar-Elias, près de l'endroit même où elle avait fait déposer son prophète, le Français Loustauneau.

Cette femme étrange qui a fait beaucoup de bien et accompli des choses extraordinaires, personne ne l'a aimée, et personne ne l'a pleurée. Au-dessus de toutes ses facultés planait l'orgueil le plus farouche. Elle a tout sacrifié à l'orgueil. Pauvre femme! si vous eussiez pu soutenir ce qui pèse tant aux ames fières, l'humiliation et l'isolement, la calomnie des habiles et le sourire des sots; si vous aviez été assez forte pour calmer votre ame, apaiser votre orgueil, et regarder avec indifférence, après la mort de votre oncle Pitt, ce monde que vous aviez vu à vos pieds et qui vous délaissait; si, profitant des ressources peu communes d'une intelligence sagace et profonde, vous aviez forcé les acteurs et les intrigues observés de si près dans votre jeunesse à revenir jouer leur rôle dans un livre véridique, vous vous fussiez épargné vingt ans de supplice.

Certes, lady Stanhope, dans sa retraite, eût écrit des mémoires intéressans et utiles sur la politique de Pitt, sur ses amis et ses adversaires. A cette œuvre elle aurait dû livrer les loisirs de sa solitude; quels portraits elle aurait tracés! et quelles lacunes de l'histoire elle aurait pu remplir! Elle n'a pas su changer en philosophie les dures leçons du monde. L'étude des hommes et l'observation des choses, même les plus amères, sont bonnes et excellentes à cette œuvre; elles deviennent la justice de l'histoire, et leur amertume même est une force. C'est ce qui est arrivé à Tacite en des temps serviles, et à Saint-Simon, janséniste, sous Louis XIV et le régent. On doit regretter d'au-

tant plus que lady Stanhope n'ait pas consacré sa retraite à cet ouvrage, qu'il ne reste de traces de la société extraordinaire où elle a vécu que dans les dernières lettres de Walpole, la correspondance de Burke, le journal de Knighton, celui de Mme Darblay, et les mémoires de Wraxall. Les uns ne vivaient pas dans le monde supérieur, les autres ignoraient les choses politiques; ceux-ci étaient des fats, ceux-là des aveugles, et personne n'était placé comme lady Esther pour saisir au passage ces caractères et ces personnages. Elle a mieux aimé dépenser pour son tourment le besoin d'action qui la dévorait, jouer sur une montagne d'Orient le rôle de Timon le misanthrope, et rompre avec l'Europe. Non, il ne faut jamais que notre orgueil renie cette société, sans laquelle l'individu n'est rien; il ne faut pas trancher ces liens sympathiques de patrie, de famille, qui, une fois brisés, nous laissent saignans de toutes parts et par tous les pores, en proie à une agonie plus déchirante que l'agonie du martyre; il ne faut pas porter dans la vie l'isolement, qui est la mort.

Tel est le spectacle tragique donné par cette misanthrope et cette astrologue du XIXe siècle, créature supérieure, que l'orgueilleuse maladie de Jean-Jacques et de Byron a tuée après l'avoir torturée. Les hurlemens de la sorcière, la triste caverne de cette désespérée, son aire d'aigle sur le mont Liban, ses violences, ses caprices, peuvent sembler à quelques-uns comiques comme la grimace du supplicié; pour les ames vigoureuses et irritées, c'est une leçon grave. Rester debout au milieu des siens, lutter contre l'abaissement intellectuel, s'il existe, contre l'énervement des esprits, si on croit l'apercevoir ou le pressentir, vaut mieux que se dévorer dans une irritation vaine et une misanthropie frénétique. Même en se supposant blessées ou méconnues, ce qui est l'histoire de chaque jour, ne reste-t-il pas aux ames saines des sympathies à embrasser et des devoirs à remplir? Est-ce que la tâche de l'historien n'est pas offerte à tous les esprits doués de force et de lumière? Pour quoi donc seraient faits ce qui est odieux et ce qui est vil, les ridicules des uns et les iniquités des autres? Cette mission est grande et a de la durée; exercée sans colère et avec puissance, elle vaut mieux que la rêverie d'Obermann, les pleurs de Werther et la retraite suicide de lady Stanhope.

PHILARÈTE CHASLES.

DU ROMAN ACTUEL

ET DE NOS ROMANCIERS.

S'il était absolument vrai, comme l'a dit un illustre écrivain, que les peuples commencent par la poésie et finissent par les romans, nous serions bien loin de la poésie, car nous sommes bien loin de notre berceau, et nous serions bien près de la décadence, car on n'a jamais écrit plus de romans que de nos jours. Heureusement, l'observation dont on a voulu faire un axiome applicable à tous les temps n'est applicable qu'aux sociétés primitives. Qu'à l'origine des choses la poésie se montre la première, fraîche, naïve, souriante, pour chanter l'hymne du matin, et que les romans n'apparaissent que le soir pour raconter les émotions de la journée, d'accord; mais il en va différemment dans les sociétés modernes. On dirait que la poésie attend la maturité de nos civilisations pour déployer toutes ses forces, et alors, en bonne princesse, elle admet très bien le roman à partager son empire. Un même siècle n'a-t-il pas vu naître *le Cid*, *Athalie*, *les deux Pigeons*, *l'École des Femmes* et *la Princesse de Clèves ?* Pour nous citer nous-mêmes, au moment où nous admirions les trésors de lyrisme que semaient à pleines mains Goethe et Byron, Lamartine et Victor Hugo, n'étions-nous pas charmés par les récits de Walter Scott? Si *le Divan*, *le Lac*, *les Fantômes*, *Manfred*, sont contemporains d'*Ivanhoé*, c'est une assez grande preuve, d'abord que la poésie et le roman peuvent régner ensemble, et secondement qu'ils peuvent avoir leur plus belle

heure au milieu d'une civilisation, long-temps après le commencement et avant la fin. Cela prouve aussi que notre époque a été véritablement privilégiée, qu'elle avait reçu le double don si rare de l'observation et de l'enthousiasme, et qu'elle aurait pu tirer un parti immense de cette rencontre fortunée des poètes lyriques et des conteurs.

L'imagination est en effet la faculté dominante de notre époque littéraire. C'est en cela surtout que nous différons du XVIIIe siècle et que nous avons notre originalité propre. Venu pour détruire, le XVIIIe siècle n'eut pas la lyre d'Amphion, c'est tout simple : cette lyre élevait par enchantement les murs des cités, elle ne les démolissait pas. Pour détruire dans le monde des idées, il n'est pas de meilleur instrument que la polémique, laquelle, comme on sait, vit en mauvaise intelligence avec la Muse. Or, sous le règne de Voltaire, la polémique est souveraine; elle prend toutes les formes, elle est partout, le plus souvent avec sa compagne, la raillerie. Ce siècle est un long éclat de rire mêlé de sarcasmes, et lorsque Beaumarchais se présente sur le déclin, avec le genre de talent qui manquait à l'auteur de *l'Écossaise*, il vient pour achever le tableau. Sans *Figaro*, l'éclat de rire n'eût pas été complet, et il eût existé une lacune dans la gloire de cette littérature militante qui occupa avec tant de bruit et d'éclat la scène du monde depuis le jour où en descendit Louis XIV jusqu'au jour où y monta la révolution française. Rien ne manqua à la littérature polémique après Beaumarchais : l'infatigable héroïne avait obtenu tous les triomphes, et son plus grand peut-être fut d'avoir dépensé tant d'esprit, de verve et de passion, que, pendant toute la durée du combat, on ne s'aperçut pas de l'absence de la poésie. Ce ne fut que plus tard qu'on remarqua cette absence, lorsque, l'œuvre étant accomplie et la passion ayant disparu, il ne resta plus que l'élégance, la pureté et la sécheresse du style, et qu'au lieu de Voltaire on eut M. de Fontanes. Cela ne suffisait pas pour l'ambition et le génie de la France; M. de Fontanes le comprit lui-même, et il poussa en avant l'auteur de *René*. — A voir M. de Fontanes introduire M. de Châteaubriand dans le monde littéraire, ne semble-t-il pas voir le XVIIIe siècle, intelligent jusqu'au bout, abdiquer quand les forces lui manquent, et se choisir un jeune et vaillant héritier?

L'auteur de *René* nous apporta l'imagination, et parce qu'à cette heure cette puissance s'est affranchie de tout frein et se livre à des saturnales, ce n'est pas une raison pour méconnaître son glorieux passé, encore si près de nous. N'oublions pas les belles pages et les beaux vers qu'elle nous a d'abord donnés sans compter; relisons-les

souvent, au contraire, ne fût-ce qu'en manière de compensation. Oui, il est vrai, personne ne le conteste aujourd'hui, que l'imagination a joué dans l'école moderne un rôle original et fécond; mais il est vrai aussi qu'à proprement parler, elle n'a eu qu'un commencement de règne et qu'elle a trompé nos espérances. Faut-il tant s'en étonner? si l'imagination est la plus brillante des facultés de l'esprit, n'est-elle pas en même temps la plus fragile, celle qu'il faut entourer de la surveillance la plus assidue pour la préserver de tout malheur? Or, ce qui nous manque surtout, a dit un penseur, c'est l'attention. Nous sommes irréfléchis et distraits; nous n'avons de la suite que par hasard, et même chez les intelligences qui passent pour les plus sérieuses de notre époque, on trouve, pour peu qu'on les scrute dans leurs replis sans se laisser prendre au dogmatisme de la parole, un fonds étrange de légèreté. Le manque d'attention se fait sentir dans toutes les régions de l'activité et de la pensée, et principalement, hélas! dans les lettres, où il a produit les premiers désordres que bien d'autres causes, à la vérité, ont aggravés depuis et aggravent chaque jour, au point que tout y va au rebours des règles les plus simples de la tradition et du bon sens. Autrefois, dans ce domaine respecté de l'art, les défauts, inséparables des débuts, décroissaient en marchant, et quelquefois même finissaient tout-à-fait par disparaître devant la baguette d'or de la réflexion et du travail, tandis que les bonnes qualités se développaient, gagnaient de la vigueur et de l'éclat. C'est le contraire maintenant, les rôles sont intervertis. Les bonnes qualités, triomphantes au début, cèdent peu à peu du terrain devant les défauts, qui empiètent, grandissent, commandent, et bientôt ne souffrent plus qu'on leur résiste. Que devient alors le talent? Esclave où il devrait être maître, le talent est au milieu de ses défauts, comme autrefois le sultan au milieu de ses janissaires.

Les écrivains d'imagination en proie à leurs défauts, tel est le spectacle qui s'offre de tous côtés, en haut, en bas, chez les grands, chez les petits. Poètes et romanciers acceptent ce rôle, que dis-je? ils en sont fiers; mais nous n'avons pas à parler des poètes, et ne voulons aujourd'hui que prendre les romanciers sur le fait. D'ailleurs, les poètes, les grands au moins, se taisent et bâillonnent leur muse, tandis que toute l'armée des romanciers est sur pied et tient la campagne. Les romanciers sont en ligne et à l'œuvre; ils enveloppent la France d'un vaste réseau de romans, et la foule crie bravo! Chaque matin, plus de cent mille feuilles volantes répandent d'un bout de la France à l'autre des lambeaux de contes et de fictions, et il y a un

nombre immense de gens qui attendent cela comme une manne! C'est là une situation nouvelle et pleine de dangers, à laquelle nous reviendrons plus d'une fois, dût-on nous accuser de tomber dans les redites.

Ainsi le roman est à la mode, et depuis qu'il a vendu sa liberté pour s'attacher à la glèbe, c'est-à-dire au journal quotidien, il a le haut du pavé. Il a acheté une puissance factice au prix de sa liberté, c'est cher; mais s'il faisait servir cette puissance à notre profit et à sa gloire, il se rattraperait sur le prix d'achat, et tout le monde y gagnerait. Il n'en est pas ainsi, et l'optimisme le plus exagéré serait contraint d'avouer que tout le monde y a perdu, en présence de cette menue monnaie qui circule sans effigie au bas des journaux, et surtout en présence de ces beaux chefs-d'œuvre qui ont tant soulevé la curiosité autour d'eux, et qu'une renommée aveugle et criarde a popularisés au loin. Sans doute, le roman, comme la poésie, pouvait se renouveler et se rajeunir parmi nous, et quoique depuis deux siècles notre littérature ait tenté, en ce genre, presque toutes les voies avec un incontestable bonheur, il y avait pour le roman moderne plus d'un progrès possible, et, ce n'est pas trop dire, quelque chose comme une transfiguration. Son originalité eût consisté à être passionné comme Saint-Preux, poétique comme René, vrai comme Manon, sans cesser d'être de son temps. S'assimiler ses devanciers pour les agrandir est un excellent système qu'on sembla vouloir suivre d'abord, et l'on n'eut qu'à s'en louer. Le moment fut heureux. Les productions neuves et brillantes des romanciers contemporains ont cette date, qui mérite plus qu'un souvenir. Depuis, le nouveau régime a tout changé; la peinture animée de la passion vraie a fait place à la peinture violente des passions fausses et bizarres; l'analyse patiente et délicate des choses du cœur a disparu devant l'interminable récit de puériles aventures. En un mot, l'abbé Prévost et Richardson ont été brutalement consignés à la porte du feuilleton.

L'évènement était prévu. Quand un romancier écrit une fiction qu'il enverra en volume à son lecteur, il laisse l'effet se produire à son moment, le drame arriver en son lieu; il n'obéit, en un mot, qu'à la muse du récit. Mais quand il écrit un livre qui doit paraître chaque matin par lambeaux, il est évidemment dans la nécessité de multiplier ses effets outre mesure, de forcer les situations, d'avoir recours à des coups de théâtre qui la plupart du temps ne tiennent en rien à l'action, car le lecteur ne veut pas être frustré, et il lui faut son émotion quotidienne. Sous ce rapport, il n'a pas à se plaindre; tout le talent du romancier, à l'heure qu'il est, est tourné vers ce résultat, qu'il obtient

coûte que coûte. Tel qu'on pourrait nommer, et qui n'est pas le moins heureux à ces tours de force de la plume, a pour habitude invariable, quand son chapitre languit, de le clore par une apparition inattendue, un accident mystérieux dont on n'a le mot que vingt-quatre heures après, comme pour les charades. Le lendemain, il est vrai, le lecteur ne se trouve content qu'à demi, si toutefois même il ne se trouve mystifié; n'importe, sa curiosité a été éveillée tout un jour, et c'est quelque chose. On dira que ce jeu est périlleux, et qu'il est difficile, sinon impossible, de réussir long-temps avec de pareilles ressources; que c'est en quelque sorte jouer avec des dés pipés, et le laisser voir. On dira vrai, et c'est ce qui explique les brusques reviremens du public, et les révolutions qui s'accomplissent dans ce royaume du feuilleton, où il y a un 93 par année. Un sceptre escamoté n'est pas solide dans la main, et le sceptre du feuilleton est déjà tombé deux ou trois fois. Il est à terre en ce moment. Qui le ramassera? Il est sans doute destiné à passer encore dans plusieurs mains; il ne s'arrêtera dans aucune. Plus d'un romancier peut entendre murmurer à ses oreilles : *Macbeth, tu seras roi!* Mais la sorcière devrait ajouter : Tu ne le seras qu'un jour. —Pauvre royauté du feuilleton! royauté de la fève! *le roi boit!*

A moins que le ciel n'eût opéré un miracle, l'imagination des romanciers devait les trahir. Un romancier a beau avoir de l'orgueil, on peut lui dire cependant, sans le blesser, qu'il n'est pas Dieu et que sa fécondité a des bornes. Si grande qu'elle soit, cette fécondité ne peut s'exercer qu'à des conditions expresses de gestation et de repos, sous peine de ne mettre au monde que des embryons et des monstruosités. L'art vit de travail et de pensée, d'activité et de rêverie, et il ne peut produire avec une bienheureuse rapidité qu'après avoir réfléchi avec une sage lenteur. Cette bouche qui répandait en parlant des perles et des rubis était une bouche qui parlait à propos, et celle qui répandait des crapauds et des reptiles était une bouche qui parlait toujours. Certes, les romanciers nous ont donné des perles et des rubis, et ils ne nous donnent pas encore des reptiles; mais qu'ils y prennent garde! L'épuisement fait faire bien des choses, et ne sont-ils pas déjà arrivés à l'épuisement? Depuis long-temps ils se répétaient eux-mêmes; maintenant, ils se copient les uns les autres. Comme chacun, dans des dépenses folles, a déjà épuisé sa part d'originalité, et qu'ils sont tous à peu près à bout de voie, ils sont bien forcés de se servir des procédés ayant cours. Il arrive de là que, malgré la différence des sujets, presque tous les romans actuels ont un air de ressemblance et de famille. Les types lancés dans la circulation

et comme sur le marché, il y a dix ou quinze ans, reparaissent toujours, inévitablement, avec quelques modifications légères tout au plus, et un changement de costume : on dirait une troupe d'acteurs qui a vieilli et qui ne peut faire de nouvelles recrues. Autre malheur : le style a eu le sort de l'invention; il s'est fatigué, a perdu son éclat naturel, sa force primitive, et, pour dissimuler ses pertes, il s'est donné une sorte de fièvre continuelle et des mouvemens convulsifs. Où doivent s'arrêter cette fièvre et ces convulsions? On ne peut le dire. Ce qui est certain, c'est que le style, comme l'invention, a l'air de jouer de son reste. Que va-t-il donc arriver? A mesure que le goût des romans se propage et que les lecteurs deviennent de plus en plus avides et insatiables, le talent des romanciers baisse. Le nombre et l'appétit des consommateurs vont croissant, et la récolte diminue. Il n'y a pas très loin de là à une disette. Aurions-nous déjà eu nos sept années d'abondance?

Cette crainte n'est pas chimérique, tant s'en faut. Le feuilleton est une colonie brûlante et malsaine où les soldats les plus robustes, les héros, si vous voulez, de l'imagination trouvent des infirmités précoces et souvent mortelles. Un étranger qui ne serait pas au courant de ce qui se passe chez nous, et qui ne connaîtrait pas la valeur actuelle de l'argent en matière d'imagination, pourrait très bien croire que le feuilleton est un lieu de déportation, quelque Cayenne où les romanciers vont expier leurs fautes. Prenez, en effet, de savans, discrets et ingénieux conteurs, des maîtres dans l'art du récit qui achèvent toujours leurs tableaux; de délicats et consciencieux artistes, entre autres, Manzoni, M. de Vigny ou M. Mérimée, et condamnez-les au feuilleton perpétuel, moins que cela, à quelques années de feuilleton, et demandez-leur s'ils n'aimeraient pas autant être envoyés à Sinnamary! A coup sûr, la plage n'est pas là-bas plus dévorante.

Proclamez à satiété que, sans le feuilleton, il n'existe pour le romancier qu'une publicité restreinte, je ne comprendrai jamais qu'un peu plus ou un peu moins de publicité vaille tous les sacrifices que le feuilleton impose. Est-il donc raisonnable d'acheter à un prix aussi exorbitant le plaisir de descendre du balcon où l'on dominait la foule, dans la rue où elle vous coudoie, surtout quand ce balcon est une large terrasse pleine de fleurs, comme était celui de Mme Sand, par exemple? La rue attire, à ce qu'il paraît, et Mme Sand n'a pas su rester dans la région sereine qui convenait si bien à son talent : elle est descendue dans le feuilleton. Il faut dire, pour être juste, que Mme Sand est un des écrivains d'imagination qui ont le moins contracté les vices divers qu'on gagne en ce lieu, parce que jusqu'ici elle s'est livrée

avec plus de réserve que les autres; mais, en évitant des écueils, qu'elle n'évitera pas toujours du reste, si elle ne revient promptement à ses habitudes de véritable et grand artiste, Mme Sand est tombée dans d'autres défauts : elle s'est jetée dans le socialisme, qui n'est pas moins funeste à l'art du conteur, au génie du poète. L'auteur du *Meunier d'Angibault* a inventé une muse humanitaire, qui ne ressemble en rien à Valentine ou à Geneviève, une muse qui n'est ni une jeune fille, ni une jeune femme, ni même, s'il faut le dire, une femme. Cette muse a l'ame grande jusqu'à un certain point, mais elle a le cœur faux. Le secret des sentimens vrais et naturels lui échappe, et les héros de son choix vont chercher leurs inspirations bizarres au fond d'un obscur sanctuaire dont Mme Sand et quelques adeptes ont seuls l'entrée.

Dans *le Meunier d'Angibault*, Mme Sand a voulu peindre encore une fois les amours d'un prolétaire et d'une grande dame. On dirait que le thème est invariable; voilà, de compte fait, le cinquième roman de Mme Sand où prolétaires et patriciennes s'aiment d'amour tendre. Aujourd'hui, le prolétaire a nom Henri Lémor, et la grande dame est la baronne Marcelle de Blanchemont. Henri et Marcelle s'aimaient, mais de l'amour le plus pur, du vivant de M. le baron de Blanchemont, et le livre commence au moment où ce dernier vient de passer de vie à trépas. Il est bien entendu que M. de Blanchemont mérite peu de regrets, quoiqu'il soit mort jeune : cet homme avait tous les vices, comme un baron. En revanche, Henri Lémor a toutes les vertus, comme un prolétaire. Henri pousse le désintéressement jusqu'à l'héroïsme. A la mort de son père, se trouvant dans l'aisance, son premier soin fut de distribuer sa fortune à des ouvriers, ce qui est de la charité d'apôtre, à moins que ce ne soit de l'affectation et de l'orgueil. Il ne se borna pas à ce sacrifice en faveur du prolétariat, et, ayant reçu une éducation brillante qui lui permettait d'aspirer à tout, il aspira à descendre, et se fit ouvrier. Pourquoi donc, lorsqu'il pouvait vivre du travail de son intelligence, ne voulut-il vivre que du travail de ses bras? Est-ce que le bras est plus noble que la tête? Est-ce qu'il ne serait possible aujourd'hui d'être probe et d'être utile qu'en endossant la blouse du compagnon et qu'en se servant de la lime ou du rabot? Quoi qu'en puisse dire Mme Sand, il y a d'autres manières de se dévouer à l'humanité quand on a du savoir et de l'éloquence, et M. Henri Lémor eût pu être un bon citoyen et un honnête homme sans prendre un livret et sans courir les chemins avec un bâton ferré, en criant à chaque rencontre : *Tope, compagnon!* A la vérité, ce rôle est commode pour les éternelles déclamations d'un rêveur qui prêche la fra-

ternité avec colère, l'égalité avec un insupportable orgueil, et qui n'admet aucune nécessité sociale. Henri Lémor est communiste à la façon de Campanella ou à la façon de M. Cabet; il confond tous les riches dans une même malédiction, et lorsqu'il se trouve en présence de la femme qu'il aime, devenue libre et qui lui offre sa main, il fuit avec une sorte d'horreur assez théâtrale, parce que Marcelle de Blanchemont a un péché originel, une tache indélébile : elle est riche. Est-ce que Lémor fait preuve ici d'un grand bon sens? Il repousse le bonheur et la fortune : le bonheur n'est pourtant pas à dédaigner quand il est légitime et ne blesse personne, et la fortune offrirait à notre frère prêcheur des moyens de secourir les pauvres, puisqu'il est charitable, d'aider les travailleurs, puisqu'il les appelle ses frères, et de propager ses idées, puisqu'il prétend avoir des idées. Il aime mieux être malheureux et inutile, ou plutôt il n'a qu'un besoin et qu'un désir, c'est de se draper dans sa blouse et de déclamer à son aise.

Marcelle est de race patricienne, comme dit Mme Sand; mais elle n'a point les vices de sa caste. Elle est pure, généreuse et dévouée. Son esprit est libre de tous les préjugés, et comme elle souffre, sans s'en rendre compte, des injustices sociales qui frappent ses yeux, elle est dans des dispositions merveilleuses pour recevoir les idées de l'avenir. La patricienne ne demande qu'à être initiée aux mystères de la nouvelle Éleusis, et le prolétaire sera naturellement l'initiateur. Nous verrons à quoi aboutissent en définitive ces mariages symboliques du patriciat et du prolétariat, et nous trouverons qu'on a fait beaucoup de bruit et qu'on s'est livré à de grands efforts pour obtenir un résultat dérisoire, pour amener un dénouement de conte de fée ou de vaudeville. — La première idée de Marcelle, dès qu'elle est veuve, c'est de devenir la femme d'Henri Lémor. L'ouvrier refuse, comme nous l'avons dit; mais la jeune baronne ne se tient pas pour battue : elle demande un sursis, l'obtient, je crois, à grand'peine, et, cela fait, part pour sa terre de Blanchemont, afin de passer le temps et d'apprendre aussi en quel état son mari a laissé sa fortune. C'est à Blanchemont que se passe le roman de Mme Sand; c'est là que Marcelle rencontre Grand-Louis, meunier d'Angibault.

Ce meunier d'Angibault est la création la plus heureuse du livre. Il est vrai, quoique idéalisé. Sans doute Grand-Louis n'est pas un meunier comme un autre, et il a bien lu quelques brochures de trop, sans doute c'est encore un de ces Grandisson prolétaires qui s'étalent avec complaisance dans les fictions de Mme Sand; mais, à tout prendre, il a assez de bon sens et de gaieté, et il n'ennuie pas. Le meunier se fa-

miliarise vite avec Marcelle, qui l'appelle bientôt son ami. Entre meunier et baronne, dans un roman socialiste, les confidences ne se font pas attendre. Marcelle ouvre son cœur à Grand-Louis; Grand-Louis confie son secret à Marcelle; il aime Rose, la fille du fermier de Blanchemont, et il désespère de l'obtenir, parce qu'elle est plus riche que lui et que le fermier est avare; tout s'arrangera. Marcelle se charge des affaires de cœur du meunier, qui, à son tour, prend en main les affaires de cœur de Mme la baronne; et comme tout lui réussit, il rencontre Henri Lémor partant pour l'Afrique, où il allait oublier son amour, et l'amène au château de Blanchemont. Henri arrive à propos, car l'obstacle à son bonheur est levé. Marcelle est ruinée ou à peu près; son mari a laissé des dettes énormes, et, l'incendie s'en mêlant, il reste si peu de chose à Marcelle, que notre prolétaire n'a plus lieu d'être effrayé. Sur ces entrefaites, un vieux mendiant, un de ces Callot que Mme Sand affectionne depuis *Mauprat*, et dont elle ne varie pas suffisamment la physionomie grotesque, le père Cadoche meurt, et laisse au meunier d'Angibault une grosse somme qu'il avait volée pendant la terreur et enfouie, sans y toucher, pendant cinquante ans. Le père de Rose, M. Bricolin, le paysan parvenu, dont la figure est bien dessinée, du reste, n'a plus de raison pour refuser sa fille à Grand-Louis. On se marie donc, et la noce est célébrée au petit moulin, charmant moulin sur la Vanve, entouré de hêtres, de trembles et d'aulnes. Quant à Marcelle et à Lémor, ils font construire une maisonnette dans les environs, et ils vivront là désormais avec leurs bons voisins, s'inquiétant peu du reste du monde. N'oublions pas de dire qu'Henri Lémor, pour dernière transformation, se fait garçon de moulin.

Voilà bien les poètes! Confiez-leur des thèses sociales ou des systèmes philosophiques! ils s'enflamment pour vos idées, ce sont les disciples les plus fervens, et ceux qui ménagent le moins leur enthousiasme. Vous applaudissez d'abord; attendez la conclusion; elle n'est pas toujours logique, et jure souvent avec les prémisses. Ainsi, Mme Sand, dans tout son livre, prêche, enseignes déployées, les principes les plus larges de fraternité et de progrès; il semble qu'elle va, pour parler comme M. Pierre Leroux, organiser la charité universelle! Elle bat en brèche notre vieille société; elle a le mot de l'avenir et enseigne la religion qui doit renouveler le monde. Puis, tout d'un coup, et pour dénouement à ses tirades éloquentes, elle oublie le culte qu'elle a embrassé avec tant de chaleur, et se souvenant seulement qu'elle est poète, dès qu'elle découvre un coin de terre plein de fraîcheur et de verdure, elle y enfouit ses socialistes pour qu'ils sa-

vourent l'égoïsme à deux! Quelle inconséquence! à moins que le beau idéal du socialisme ne soit de vivre dans la solitude, sous des saules, au murmure d'un clair ruisseau; à moins que les vastes progrès qu'on nous annonce pour l'avenir ne consistent à faire d'un homme jeune, intelligent et instruit, un garçon de moulin, et d'une femme de grande naissance et d'excellent cœur, une femme qui fait elle-même sa cuisine et son lit! Si c'est pour obtenir ces merveilleux résultats que les écrivains socialistes veulent agiter le monde, ils feraient aussi bien de le laisser en paix, d'autant plus que leur talent ne gagne pas à ces sortes de prédications; *le Meunier d'Angibault* le prouve assez. Le romancier, dans l'intérêt de sa thèse qu'il devait si bien contredire à la fin, ne songe qu'à laisser discourir ses personnages, et il arrive qu'Henri Lémor et Marcelle sont des amans qui s'occupent de tout, excepté de s'aimer. Dans aucun roman de l'auteur, la passion n'a été peinte en traits plus effacés.

Sous ce rapport, *Isidora* est bien supérieure au *Meunier d'Angibault*. C'est que Mme Sand, après avoir commencé son livre avec des préoccupations socialistes, a bientôt perdu de vue son point de départ, et s'est laissé entraîner par le courant de la passion. Elle a eu alors des inspirations éloquentes, et a écrit de belles pages. Ce n'est pas que ses personnages soient neufs; les héros du socialisme de Mme Sand n'existent qu'à un petit nombre d'exemplaires. Jacques Laurent, qui joue le principal rôle dans *Isidora*, n'est pas autre qu'Henri Lémor en redingote. Prolétaires tous les deux, ils ont les mêmes sentimens, les mêmes idées, le même langage, et ils sont tous les deux amoureux d'une grande dame. La ressemblance peut-elle être plus frappante? Les deux hommes, dans les deux romans, ne se ressemblent pas plus cependant et ne se copient pas mieux que les deux femmes. Alice, la bien-aimée de Jacques Laurent, ne diffère en rien de Marcelle, la bien-aimée d'Henri Lémor. Même ici, il n'y a que le changement de nom. Le cœur et la tête, comme la position sociale, sont parfaitement identiques. Il n'y a pas jusqu'au veuvage qui ne soit très bien imité, et si l'une ne s'appelait Alice, et l'autre Marcelle, et que celle-ci n'eût les cheveux noirs, et celle-là les cheveux blonds, on pourrait les confondre, et leurs amans eux-mêmes pourraient s'y tromper. — Sans risquer de passer pour trop exigeant, on peut affirmer que le romancier est tenu à plus de frais d'invention.

Isidora, qui donne son nom au roman, est l'éternelle courtisane amoureuse; mais c'est une courtisane avec des aspirations vers l'impossible, et cette soif ardente d'inconnu qui tourmente plus d'une

héroïne de Mme Sand. Isidora, c'est Lélia qui a pris le métier de Pulchérie. C'est une ame orageuse, pleine d'abîmes, où des élans de haute vertu se heurtent contre des inspirations infernales, où se rencontrent d'épouvantables contradictions. Quoique orgueilleuse comme Satan, elle n'est pas assez forte pour se mettre au-dessus du mépris, et elle succombe sous ce fardeau, comme sous une croix trop lourde. Une seule chose la relèverait peut-être à ses propres yeux, c'est l'estime d'un homme de cœur, de Jacques Laurent, par exemple, et Isidora, sans se faire connaître, se fait aimer de Jacques à peu près comme Marion Delorme se fait aimer de Didier; mais ces sortes d'incognito, on le sait, ne durent pas long-temps, et l'infortunée courtisane, qui avait cru un instant au bonheur, retombe plus avant dans son désespoir. Comme Didier, qui sous Marie découvre Marion, Jacques Laurent découvre sous la chaste Julie l'impudique Isidora. Le voile tombe, et la courtisane, mortellement blessée, prend la fuite. Elle va en Italie, et, nourrissant mille projets de vengeance contre un ordre social qui la traite en ennemie, elle prend la première victime qui lui tombe sous la main. Les hommes l'avilissent, elle avilira un homme à son tour. Elle est aimée d'un grand seigneur, il ne lui en faut pas davantage. Elle l'enlace, emploie mille ruses, ment à plaisir : finalement, la courtisane Isidora devient la comtesse Félix de S... et la belle-sœur d'Alice. Quelques années se passent, le comte meurt, et la belle veuve revient à Paris avec son amour qu'a grandi l'absence et qui remplit son cœur tout entier.

Isidora est repoussée avec un mépris hautain par toute la famille du comte de S..., à l'exception d'Alice, qui a dans son cœur des trésors d'indulgence. Chez Alice, Isidora retrouve Jacques Laurent, qui remplit les fonctions de précepteur, et alors commence une véritable histoire d'amour, simple et d'un intérêt puissant. Il n'y a pas de socialisme qui tienne ici; il n'y a plus que trois cœurs qui palpitent et qui saignent. La première entrevue d'Isidora avec Jacques, la nuit, dans ce jardin où ils se sont connus autrefois, est une belle scène pleine d'élévation et d'originalité. Pour reconquérir le cœur de son ancien amant, la courtisane déploie tant de vive et impétueuse éloquence, que Jacques, malgré toutes ses résolutions, est vaincu. Et il ne cède pas à la beauté ou à l'amour; il cède au charme irrésistible de la parole de cette femme : rarement l'auteur a trouvé des accens plus passionnés et plus brûlans.

De son côté, Alice aime Jacques Laurent, et, quoique Jacques soit revenu à Isidora, c'est Alice, à laquelle il n'a jamais parlé de son

amour, qui est la bien-aimée au fond de son cœur. Isidora devine l'amour de Jacques, Alice ne s'en doute pas, et la première souffre autant de sa découverte que la seconde de son ignorance. Jacques, entre ces deux cœurs, est sombre et troublé. Les transports de l'une et le silence de l'autre l'agitent et le tourmentent également. Isidora lutte de toutes ses forces pour réveiller l'amour de son amant. Tentatives inutiles! Alors elle pleure en secret, se désole; elle raille avec amertume sa jeunesse et sa beauté, elle maudit l'amour. Plus tard, elle pleure sans maudire, et, n'ayant plus aucune espérance, elle accepte stoïquement sa destinée, elle veut au moins finir avec Jacques par une action qui lui mérite son estime. Isidora couronne son amour par un trait héroïque. Elle écrit à Alice qui se mourait de douleur, pour lui dire l'amour de Jacques Laurent. Elle a la conviction que ces deux ames sont nées l'une pour l'autre, et, se sacrifiant avec une grandeur pleine de tristesse, elle les unit devant Dieu; puis, le sacrifice accompli, elle met la main sur son cœur et sent qu'elle est arrivée à l'impuissance d'aimer.

C'en est fait, Isidora n'aimera plus. Et pourquoi donc son cœur sera-t-il désormais incapable de battre sous les étreintes de la passion? Elle est jeune encore, toujours belle, elle a une intelligence forte, une imagination riche, beaucoup d'énergie unie à beaucoup de sensibilité, et elle est morte à l'amour! C'est un peu trop tôt, et l'on voit bien que c'est un jeu ou une habitude de l'auteur de *Lélia*. Il y a déjà long-temps que Mme Sand se complaît à nous montrer des femmes au front superbe, au port de reine, rayonnantes de beauté et de jeunesse, soulevant des murmures d'admiration sur leur passage, et portant dans leur poitrine de marbre un cœur qui a essayé de vivre un jour et qui est mort le lendemain. En conduisant si facilement ses héroïnes à l'impuissance radicale du cœur, Mme Sand ne s'aperçoit pas qu'elle les calomnie et calomnie en même temps l'amour; elle ferait croire qu'elles n'ont jamais aimé et n'ont jamais compris qu'un froid et sauvage égoïsme, car, si elles ont une fois éprouvé véritablement la passion, elles seraient capables de l'éprouver encore : chez les cœurs aimans, l'amour a des illusions long-temps renaissantes et des ressources qu'on dirait inépuisables.

Évidemment Isidora ne dissimule pas assez sa parenté avec d'autres héroïnes de Mme Sand, et affecte des allures byroniennes trop prononcées; elle laisse trop voir qu'elle a été bercée, en compagnie de sa sœur Lélia, sur les genoux de Manfred ou du Giaour. Cependant le roman auquel elle donne son nom et dont elle est la grande figure

est plein d'intérêt, et dans cette histoire à trois personnages, peu compliquée, simple histoire de cœur, Mme Sand a retrouvé plus d'une fois son accent des meilleurs jours. Il est maintenant prouvé que Mme Sand n'aurait qu'à vouloir pour rentrer en possession de son talent de conteur; elle n'aurait qu'à rompre avec ce socialisme qui gâte tout ce qu'il touche en matière d'art. Qu'on se figure Mme Sand écrivant aujourd'hui *André* avec le système qui a dicté *le Meunier d'Angibault;* André et Geneviève seraient certainement deux communistes. Que deviendrait alors la fiction touchante et si vraie que vous connaissez? Une composition froide et déclamatoire. Il faut donc souhaiter que Mme Sand renonce à la prédication de ses chimères. Elle ne les prêche pas si bien, du reste, et avec une logique si invincible! Si, au lieu de nous catéchiser, elle voulait nous charmer encore, elle y réussirait facilement. Pour nous montrer son talent dans sa force et encore dans sa jeunesse, il lui suffit de laisser dans leur sacristie ses oripeaux socialistes. Il est bien entendu qu'elle doit aussi se soustraire au régime du feuilleton, dont les succès, — à supposer qu'il y eût succès, — flatteraient médiocrement son amour-propre : les lauriers de M. Eugène Sue ne peuvent pas empêcher Mme Sand de dormir.

Au reste, ces lauriers sont peu enviables aujourd'hui; ils sont déjà flétris et desséchés, et nous sommes véritablement embarrassé pour aborder l'auteur du *Juif Errant*, tant nos craintes à son égard ont été prophétiques. M. Eugène Sue, en entreprenant coup sur coup, au pied levé, deux épopées en dix volumes, a trop compté sur ses ressources, sur les richesses de son imagination, sur l'habileté de sa main, et il nous a donné trop complètement raison sur tous les points. La critique n'aime pas à triompher d'une façon si absolue, quand ses prévisions sont si tristes. Elle aimerait mieux être prise au dépourvu que d'être prise ainsi à la lettre, et si l'auteur des *Mystères de Paris* eût consulté notre goût, il eût fait de nous un faux prophète et nous eût envoyé un chef-d'œuvre. Le plaisir extrême que nous aurions éprouvé en lisant un bon livre nous eût dédommagé du chagrin que nous aurions eu d'avoir porté un jugement téméraire, tandis que le plaisir que nous avons d'avoir prédit juste ne compense pas la fatigue que nous avons ressentie en lisant *le Juif Errant.*

Est-ce de l'art d'abord, du roman et de l'imagination, que d'avoir mis en scène cette société des jésuites au moment où ils avaient à se débattre contre la défiance et la colère publiques? C'est tomber du roman dans le pamphlet, même quand on ne dirait, comme un bon témoin, que la vérité, rien que la vérité, à plus juste raison si on exa-

gère les choses, si on est injuste comme l'a été M. Sue. Transformer les jésuites nos contemporains en complices, ou mieux en instigateurs des *étrangleurs* de l'Inde, n'est-ce pas les calomnier? Or, Voltaire disait qu'il fallait être bien maladroit pour calomnier un jésuite. Cependant, ce n'est pas de maladresse qu'il faut taxer M. Sue; au contraire, il faut lui reprocher d'avoir été trop habile à tirer parti de l'impopularité des jésuites, et à chercher encore une fois un succès littéraire dans des choses qui ne sont pas le moins du monde littéraires. On aura beau dire; tantôt s'adresser au scandale et tantôt à la calomnie, ce n'est pas faire dignement de l'imagination ni de l'art!

Certes on ne nous soupçonnera pas de jésuitisme, mais enfin, si les jésuites sont hors la loi, ils ne sont pas hors l'humanité, et il ne peut pas être permis de les représenter comme une bande de voleurs et d'assassins, au moins sans preuves, et dans une pure fiction. Parce que les repaires de la Cité, que vous avez fouillés avec tant de complaisance, vous font défaut, et que vous avez besoin d'un nouveau répertoire de crimes pour amuser vos lecteurs, ce n'est pas une raison pour représenter les jésuites comme capables des actions les plus infames et les dignes pendans de Jacques Ferrand et du maître d'école. Que ces hommes soient suspects à la liberté, qui est ombrageuse, qu'ils soient hostiles à l'esprit de notre siècle, on ne le conteste pas; mais de là à suborner, à séquestrer, à assassiner les gens pour de l'or, il y a loin. Ah! si vous avez les preuves en main, parlez haut, tonnez, ne ménagez personne, soyez le vengeur de la moralité humaine; romancier, devenez un ministère public éloquent, et que votre œuvre soit un formidable réquisitoire sous lequel des scélérats puissans tomberont brisés et anéantis, aux applaudissemens du monde et à votre gloire. Vous n'aurez peut-être pas fait un roman, vous aurez fait, à coup sûr, une œuvre méritoire, vous aurez accompli une mission utile. Est-ce le cas actuel? Aviez-vous des preuves? N'avez-vous pas inventé des crimes à plaisir? Et en noircissant ainsi vos adversaires, en les peignant comme d'abominables bandits, auprès desquels les forçats sont de véritables saints, n'avez-vous pas cherché à exploiter les haines qu'ils inspirent? N'avez-vous pas voulu fonder votre succès aux dépens de leur honneur et de la vérité? S'il en est ainsi, il est douteux que vous fussiez absous en bonne morale, mais peut-être la critique littéraire, qui aime le beau avant tout, trouverait des circonstances atténuantes, s'il était sorti de là une œuvre saisissante et poétique. La critique pourrait avoir une faiblesse; hélas! elle n'a pas même de tentation.

D'abord, le plan du *Juif Errant* est manqué. Le fantastique et la

réalité sont deux puissances qui doivent rester parfaitement distinctes, sous peine de s'entredétruire. En les réunissant, M. Eugène Sue a commis une grave faute, dont il n'est pas à se repentir. Il y a deux espèces de fantastique, le fantastique railleur, qui ne croit pas à lui-même, qui n'est qu'un jeu de l'esprit, celui de Swift et de Charles Nodier, et le fantastique sérieux, convaincu, celui d'Hoffmann. Le fantastique de M. Sue n'est ni l'un ni l'autre, il ne descend pas plus de Swift que d'Hoffmann, et malheureusement il ne peut pas prétendre, pour son compte, à l'originalité, car véritablement il n'existe pas. M. Sue ne veut donc pas être un fin moqueur, et nous entraîner sur ses traces dans quelque Lilliput ou dans les sept châteaux du roi de Bohême; il n'entreprend aucune excursion dans un pays imaginaire, et il nous jette au contraire en pleine société contemporaine. Alors il doit avoir trouvé le secret de marier si habilement les choses réelles aux choses merveilleuses, qu'on n'aperçoive point la soudure et qu'on soit sous le charme. Pas du tout; les deux actions ne se mêlent pas; le fantastique reste, en quelque sorte, en dehors du livre, et l'auteur n'a recours que de loin en loin aux apparitions, lorsqu'on ne s'y attend pas le moins du monde, et pour se tirer d'embarras. Ces apparitions, que rien n'amène, enlèvent au drame tout ce qu'il pourrait avoir d'émouvant. Ces deux fantômes qui traversent à la fin de chaque acte le théâtre de M. Sue, viennent chaque fois détruire l'illusion que l'auteur commençait à produire. Et quant à eux-mêmes, ils n'intéressent pas plus qu'ils n'effraient; ce sont des revenans en plein jour. Pour nous montrer ses ombres chinoises, M. Sue a oublié de faire l'obscurité.

Si grave qu'il soit, ce vice de composition n'est pas le seul qu'on puisse reprocher au livre de M. Sue. Cette indéfinissable épopée a un autre défaut capital, c'est de mettre en scène trop de personnages qui se montrent, attirent d'abord l'attention, et puis tout d'un coup disparaissent par une chausse-trappe pour ne revenir qu'au bout de cinq ou six volumes. Un roman n'est pas une place qu'on traverse, c'est un lieu qu'on habite. Il ne faut pas croire que la puissance d'imagination consiste à créer personnages sur personnages et à produire un pêle-mêle confus de caractères et de figures; elle consiste plutôt à tracer un petit nombre de figures distinctes, et à exciter autour d'elles un intérêt toujours croissant. Avec le système de M. Sue, l'intérêt éveillé par plusieurs personnages ne se porte en définitive sur aucun, d'autant plus que les héros du *Juif Errant*, assez originaux pour la plupart au début, laissent leur originalité en chemin.

Ainsi Morock, dans son auberge du *Faucon blanc*, avec ses bêtes féroces, son portrait de catéchumène et ses chapelets, s'annoncait assez bien. Que devient-il ensuite? Rien que de très vulgaire. Le moindre forçat libéré remplirait son rôle à merveille. N'en est-il pas de Djalma comme de Morock? Où est le développement de ce caractère? Que fait à Paris ce beau prince indien que ne puisse faire le premier venu? Et les deux jeunes filles qui ouvrent gracieusement l'ouvrage et qui perdent l'usage de la parole à peu près pendant tout le reste du livre! Rose et Blanche, qui pouvaient devenir une création charmante, ne sont-elles pas une insignifiante création? Ma foi, on est excusable de leur préférer Mignon ou Esmeralda.

La véritable héroïne de M. Sue, c'est Mlle de Cardoville, comme son héros c'est Rodin. Mlle de Cardoville, selon les habitudes de l'auteur, qui ne fait pas les choses à demi, est la beauté et la bonté idéales, et Rodin est l'expression la plus complète de la laideur et de la méchanceté. En ce qui touche Mlle de Cardoville, on voit aussitôt que M. Sue n'a rien changé à son système, et qu'il ne veut pas en avoir le démenti; c'est toujours le même profond moraliste qui alla chercher la pureté et l'innocence dans un mauvais lieu. Mlle de Cardoville, en même temps qu'elle est le type de la bonté et de la vertu, est le type du sensualisme le plus raffiné. Sans doute, on peut être vertueux et bon, même saint, dans toute l'acception du mot, sans se livrer à la mortification absolue de la matière, et sans imiter sainte Élisabeth de Hongrie, buvant l'eau avec laquelle elle venait de laver les plaies des lépreux. Cependant, il est quelque peu difficile d'être un modèle accompli de vertu tout en passant sa vie dans des pratiques épicuriennes. Quel singulier caprice a eu M. Sue d'élever le sibaritisme à l'état de vertu? Ne nous trompons pas; c'est plus qu'un caprice, c'est tout un système. Mlle de Cardoville, dans la pensée de M. Sue, est la femme de l'avenir, la femme socialiste. Se douterait-on, à la voir dans son lit d'ivoire, ou dans sa baignoire de cristal, ou, au milieu de ses camélistes, passant sa journée à sa toilette, que c'est là la prêtresse de la religion nouvelle? Quoi qu'il en soit, Mlle de Cardoville est, dans le roman, le génie du bien, et Rodin le génie du mal. Eh bien! acceptons cette donnée, et voyons à l'œuvre le génie du bien et le génie du mal, à l'œuvre et aux prises! Ah! mon Dieu, si l'on a compté sur une grande lutte, le désenchantement arrive vite. Jamais lutte ne fut plus puérile, et l'on ne mit jamais en jeu de plus ridicules moyens. Mlle de Cardoville n'est pas un bon général, cela se conçoit; mais Rodin, dont M. Sue porte au troisième ciel l'immense habileté, comment

se fait-il que Rodin soit un si pauvre Machiavel? Il remue ciel et terre pour n'arriver à rien, il entasse des milliers de fourberies, dont pas une seule ne vaut le moindre tour de Scapin; il complote mille scélératesses inutiles. Il faut avouer que, si M. Sue a voulu simuler le combat des bons et des mauvais anges, son Rodin est un triste Lucifer, et son archange Michel n'a pas l'épée flamboyante.

En tout cas, le combat est long, trop long. La haine dont Mme la princesse de Saint-Dizier poursuit sa nièce, absolument comme Mlle de Maran poursuivait Mathilde, et la Chouette Fleur-de-Marie, car M. Sue se répète sans scrupule, n'anime pas la lutte suffisamment. Aussi qu'advient-il? Au milieu de complications interminables et pendant que le dialogue se traîne, l'ennui déborde. L'ennui! voilà le grand mot lâché. Encore, si au prix de la fatigue qui résulte de cette lecture on assistait à cette magnifique organisation du travail annoncée dès la première page, et pour laquelle l'auteur s'armait bravement et semblait faire provision de forces, on aurait une compensation; on n'en a point. Il n'est question d'organiser le travail que dans la dédicace de M. Sue : le phalanstère ne sort pas de ses fondemens. Pour toutes ces causes et pour beaucoup d'autres, *le Juif Errant* a échoué. Nous n'abuserons pas de cette chute de l'auteur des *Mystères de Paris*. Si l'an dernier nous l'avons accompagné dans sa marche triomphale à son petit Capitole en le priant de se souvenir qu'il était homme et en lui disant quelques vérités un peu sévères, nous serions tenté, maintenant qu'il s'avance tristement vers la petite roche Tarpéienne du feuilleton, de lui rappeler, pour lui donner du courage, qu'après tout il est homme d'esprit et de talent, et qu'il pourrait se relever de son échec en se retirant à propos dans l'art pur et le travail sérieux, et en se guérissant de la maladie du roman en dix volumes.

Il n'y a qu'un homme qui pourrait se jouer dans ces récits sans fin et marcher sans fatigue dans ces inextricables labyrinthes tant à la mode : on a nommé M. Alexandre Dumas. Quel dommage que ce facile conteur, faisant un prodigieux abus de sa fertilité et mettant à contribution la fertilité d'autrui, produise tant et tant de livres qu'on ne sait plus auquel entendre, et qu'il est impossible de distinguer ce qui lui revient en propre dans celui-ci ou dans celui-là! Et croyez-vous qu'il se borne à publier plus de quarante volumes de romans par année? Il écrit encore de l'histoire; il est vrai que ce n'est pas à la façon de Tacite, et que sa Clio, au lieu d'être une muse, est la première venue. Qui sait les titres de tous les livres que M. Dumas a signés? Les connaît-il lui-même? S'il ne tient pas un registre en partie

double, avec *doit* et *avoir*, évidemment il a oublié, à moins qu'il n'ait la mémoire de César, plus d'un de ces enfans dont il est le père légitime, ou le père naturel, ou le parrain. Les productions de ces derniers mois ne s'élèvent pas à moins de trente volumes : *Vingt ans après*, *la Reine Margot*, *la Guerre des Femmes*, *le Chevalier de Maison-Rouge*, *le Comte de Monte-Cristo*, etc., etc. Ce qui est incontestable, c'est que la plupart de ces livres offrent une lecture amusante. Sans doute, lorsque M. Dumas et ses collaborateurs bâclent un roman historique, ils se permettent de singulières incartades, et plus d'un érudit entrerait en fureur à la vue de pareilles profanations. Ces messieurs ne sont pas de l'avis de Machiavel, qui n'entrait dans son cabinet d'étude pour s'entretenir avec les hommes du passé qu'en grand costume et avec un profond respect. Les écrivains de *la Reine Margot* ou ceux de *la Guerre des Femmes* n'y regardent pas de si près; ils visitent l'histoire sans façon et les manches retroussées. Il faut voir comme ces iconoclastes, spirituels et amusans du reste, traitent les figures historiques les plus connues, et surtout quels étranges discours ils prêtent à leurs héros! — M. Dumas, dans la préface des *Trois Mousquetaires*, roman en huit volumes, dont *Vingt ans après*, avec ses neuf volumes, n'est que la suite, annonce gaillardement qu'il entrera sous bref délai à l'Académie Française : si c'est en qualité d'historien, ce n'est pas décourageant.

Le Comte de Monte-Cristo est, dans la demi-douzaine de romans que M. Dumas sert au public à la même heure, celui qui paraît le plus habilement agencé. Il a encore l'avantage de ne pas être une œuvre où l'histoire est défigurée à plaisir; c'est un roman du temps actuel : il est fâcheux qu'à partir du troisième volume on sente l'imitation des *Mystères de Paris*. Sans doute il ne faut pas chercher dans ce tableau de la vie actuelle la vérité et la profondeur; il n'y a pas moins beaucoup d'agrément dans cette narration vive, pétulante, dans ce dialogue animé, dans cette heureuse combinaison d'évènemens qui naissent sans effort les uns des autres. Le comte de Monte-Cristo est une espèce de prince Rodolphe; toutefois il est autrement riche que le grand-duc de Gérolstein. Monte-Cristo est plus opulent qu'un nabab; il revient de l'Eldorado comme Candide : à la lettre il a trouvé un trésor. A ce sujet, on peut remarquer avec quelle facilité nos romanciers additionnent les millions. On sait le goût de M. de Balzac, qui nage si bien en plein Pactole; on connaît les millions de la succession Rennepont, et avant, on avait les millions de Lugarto. M. Dumas ne pouvait rester en arrière, et il a placé, au milieu de son roman, une mine

d'or. Du reste, l'idée des auteurs de *Monte-Cristo* est assez neuve; ils ont voulu montrer un homme d'une intelligence supérieure qui a de terribles vengeances à exercer, et qui a en main l'irrésistible puissance de l'argent. A l'aide de cette donnée, on a construit un drame qui, sans offrir une peinture sérieuse des caractères, ni une étude de la société, sans s'adresser à l'esprit ni au cœur, parvient à piquer assez vivement la curiosité. Après quoi, il est permis de croire que M. Dumas, qui n'avait pas encore trôné en dictateur dans le feuilleton, pourrait bien se réveiller un de ces matins avec la fragile couronne au front. C'est peut-être déjà fait. Alors qu'il ne soit pas ingrat envers les compagnons de ses travaux. N'a-t-il pas sa pairie toute prête, au moins douze pairs, comme Charlemagne?

Ce n'est pas M. de Balzac qui disputera à MM. Dumas l'engouement du vulgaire; ce n'est pas M. Soulié non plus. M. de Balzac et M. Soulié ont vu depuis long-temps s'éloigner d'eux la grosse popularité, et cette déesse n'a pas l'habitude de revenir sur ses pas. Ils ne seraient guère à plaindre, au reste, de cet abandon, s'ils s'en consolaient dans des travaux choisis, dans des études fécondes, et surtout s'ils avaient conservé cette fraîcheur d'imagination qui, pour aimer particulièrement la jeunesse, ne fuit pas toujours l'âge mûr, et brille quelquefois jusqu'au déclin. Par malheur, ils n'ont pas gardé le don précieux, ils l'ont jeté aux quatre vents du ciel. Que font-ils alors? M. de Balzac s'enfonce dans ses défauts, il s'y établit comme dans une grasse châtellenie de Touraine. Le charmant conteur d'*Eugénie Grandet* est devenu un conteur diffus et embrouillé. L'observateur qui voyait bien se sert maintenant d'une lunette dont les verres lui changent la couleur et la dimension des objets. M. de Balzac n'aperçoit plus la réalité qu'à travers un prisme. Dans *les Paysans*, y a-t-il un seul personnage qui soit réel, qui ne soit pas de pure fantaisie? Y en a-t-il un seul qui ait le degré de vraisemblance nécessaire, et qui soit vrai dans son genre et son originalité, comme *le Bas-de-Cuir* de Cooper, pour citer quelqu'un? Les paysans de M. de Balzac, avec leur machiavélisme outré, leurs haines bizarres et les mille traits tourmentés de leur physionomie, n'habitent ni le nord, ni le midi de la France. Ils viennent sans doute de ce pays qui a vu naître les jeunes filles des derniers livres de M. de Balzac, ces jeunes filles du nom de Modeste, qui ont une science si profonde et si raffinée! Les paysans de M. de Balzac n'existent que dans cette lande déserte que cherche à peupler l'imagination épuisée du romancier. Sans compter que c'est une heureuse idée qu'a eue M. de Balzac de prédire une jacquerie, et de de-

mander le rétablissement de la féodalité! Que voulez-vous? c'est son socialisme à lui; Mme Sand en a un autre; M. Sue également : à chaque romancier le sien. A la vérité, chez l'auteur des *Paysans*, c'est du luxe, il ne s'en sert qu'à certains jours, et justement il n'en fait pas parade dans un dernier petit ouvrage où il traite de son sujet de prédilection, la vie conjugale. Après quinze ans, l'auteur de la *Physiologie du Mariage* a voulu refaire un livre que, sans être trop sévère, il est permis de trouver passablement licencieux, et au lieu de l'enrichir, il l'a appauvri. La péroraison de M. de Balzac va rejoindre son exorde; mais dans l'intervalle, les traits du moraliste rabelaisien se sont émoussés, sa gaieté n'est plus communicative; son rire est jaune. Tout le naturel du talent a disparu.

Les Drames inconnus de M. Soulié sont l'éternelle continuation des *Mémoires du Diable*. C'est la même fable enchevêtrée; ce sont les mêmes couleurs violentes et communes, avec la jeunesse et la nouveauté de moins. Sans être bien littéraire, M. Soulié avait du dramatique et un certain mordant, qualités qui vieillissent vite si on en abuse, et M. Soulié en a fait un abus énorme. Aussi, quoiqu'il veuille encore être terrible, il ne réussit qu'à être long et filandreux. Son diable n'a plus de griffes, et, malgré qu'il en ait, il devient bonhomme. L'auteur des *Drames Inconnus* a beau parsemer ses récits d'enfans trouvés, de femmes de mauvaise vie, de meurtres et d'infanticides, il ne parvient ni à nous attendrir, ni à nous effrayer. Il ne suffit pas, pour intéresser le lecteur, de voir les hommes en noir, d'exagérer de parti pris la méchanceté du cœur humain, et d'avoir l'air de croire que sur dix femmes entourées des respects du monde, neuf méritent la cour d'assises, et que les salons sont les *tapis-francs* de la bonne compagnie. Ces exagérations incroyables ne dispensent pas d'être un conteur habile et original, et de tracer ses caractères d'une main ferme et délicate, de quoi M. Soulié semble prendre un médiocre souci. La manière de conter, le dialogue, les personnages, tout, dans *les Drames Inconnus*, est d'une trivialité fort peu avenante. — Rendons, du reste, à chacun ce qui lui revient : c'est M. Soulié qui a inventé les longs romans où d'autres ont fait fortune, où lui-même réussit d'abord, et dans lesquels il s'égare aujourd'hui comme dans des catacombes dont on ne sait plus retrouver la porte. M. Frédéric Soulié fut, sans s'en douter, le Jean-Baptiste de M. Eugène Sue. Que Dieu pardonne au précurseur et au messie du roman-feuilleton en dix volumes!

Ainsi voilà où en sont les romanciers régnans et vieillissans, tandis

que la jeune levée des romanciers se met à la suite, s'enrôle, de telle sorte que si la muse de la fiction est abaissée aujourd'hui, on ne peut pas espérer qu'elle se relèvera demain. La décadence pourtant des chefs de cohorte de l'armée des conteurs est assez visible pour qu'il soit d'un fort mauvais calcul d'épouser leur fortune, et de suivre pas à pas leurs traces. Les jeunes plumes seraient-elles séduites par le bruit et le fracas que soulève le roman actuel, et le nombre de lecteurs qui s'ameutent autour du feuilleton? Mais quel est donc ce grand public pour lequel on a abandonné si facilement les lecteurs d'élite, les gens de goût? car où sont les esprits délicats et cultivés qui se plaisent à ces jeux violens d'imaginations surexcitées? Ce public, c'est l'ancien public, ni plus ni moins, de Ducray-Duminil et de Pigault-Lebrun. Ceux de nos romanciers qui possédaient le mieux le sentiment de l'art, Mme Sand, et à un degré moindre, M. de Balzac, n'ont pu, malgré leur bonne volonté, passer tout-à-fait, avec armes et bagages, à ce public si nouveau pour eux; aussi ils n'ont été compris qu'à demi, en un mot, ils réussissent peu en feuilleton. M. Sue et M. Dumas, au contraire, ont passé naturellement, et sans efforts, du côté de ce public, et ils ont été reçus à bras ouverts. — Si les jeunes romanciers n'ambitionnent que des succès à la Dinocourt, il n'y a rien à leur dire; mais que penser d'une génération d'écrivains qui n'aspirerait qu'à de tels triomphes?

Il faudrait songer qu'un jour viendra, et ce jour n'est peut-être pas si éloigné, où ce même public qui demande à grands cris des aventures, et toujours des aventures, en aura assez de ces interminables récits qui se ressemblent tous, au fond, d'une façon désespérante. La satiété lui donnera du goût, et il reviendra au simple et au naturel par réaction. Quand les lecteurs en seront là, où en seront les romanciers? Ils auront depuis long-temps perdu le secret des analyses du cœur et du bon style, et ils se trouveront avoir abaissé leur talent et compromis leur renommée pour plaire à un public qui à la fin les reniera. Les mieux avisés devraient dès aujourd'hui se surveiller avec une attention scrupuleuse, afin de conserver leur talent dans sa force, si leur talent est déjà développé, ou de le mûrir, s'il est jeune encore. Quand s'opérera la réaction inévitable, ils seraient tous prêts à augmenter leur réputation, s'ils ont déjà un peu de gloire, ou à conquérir un beau nom, s'ils sont encore inconnus. L'occasion sera excellente; et quels regrets ils auraient alors de s'adresser en vain à leur imagination, et de ne trouver chez eux que fatigue et décrépitude!

PAULIN LIMAYRAC.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 août 1845.

Les dernières nouvelles de Constantinople annoncent de grands changemens dans le divan. Riza-Pacha, premier ministre et grand-maréchal du palais, a été violemment destitué. On sait qu'il exerçait dans le divan une influence prépondérante, et qu'il y représentait depuis cinq ans le vieil esprit de l'empire, opposé aux idées européennes. Faut-il attribuer sa disgrace à des motifs politiques et au triomphe de l'esprit de réforme dans les conseils de la Porte ottomane? Ce qui semblerait justifier cette opinion, c'est que la chute de Riza-Pacha a entraîné celle de plusieurs de ses collègues, solidaires de ses actes, et accusés comme lui d'avoir excité les troubles de l'empire par une administration tyrannique. De plus, si l'on en croit les renseignemens donnés par les feuilles ministérielles, les nouveaux ministres seraient des hommes sages, d'une prudence reconnue, et tout-à-fait exempts des préjugés qui ont égaré leurs prédécesseurs. Enfin, des correspondances particulières annoncent que Réchid-Pacha, l'homme le plus libéral de la Turquie, est rappelé à Constantinople pour y prendre la direction des affaires. Si ce bruit se confirmait, il donnerait à la destitution de Riza-Pacha une signification importante.

Dans une note communiquée aux puissances le 28 juillet, la Porte a indiqué les mesures qu'elle va prendre pour faire cesser l'anarchie du Liban. Le ministre des affaires étrangères, Chékib-Effendi, ira lui-même en Syrie surveiller l'exécution des ordres du sultan, et le commandant de l'armée d'Arabie, Namick-Pacha, viendra seconder ses opérations à la tête d'une force imposante. L'administration intérieure de la montagne sera définitivement réglée. Les représentans des cinq puissances ont approuvé, dit-on, les mesures ordonnées par la Porte, et le monde diplomatique paraît en attendre d'heureux résultats. Nous craignons cependant qu'on ne se fasse sur ce point des illusions. En supposant que les intentions du divan soient bonnes, et ses démonstrations sincères, aura-t-il la force de faire exécuter ses volontés?

Pourra-t-il comprimer le fanatisme musulman toujours si implacable contre les chrétiens d'Orient? Peut-il compter sur la justice des autorités turques, dont l'odieuse partialité en faveur des Druzes a été cent fois signalée dans la dernière guère? Peut-il compter sur l'armée, qui a excité les partis l'un contre l'autre au lieu de les contenir, et qui a massacré les chrétiens au lieu de les défendre? D'ailleurs, la note du 28 juillet laisse subsister dans la montagne un ordre de choses que la France, protectrice des chrétiens d'Orient, ne peut accepter sans réserve.

Il est bon de rappeler en quoi consistent les difficultés que l'arrangement de 1842 a rencontrées dans les districts mixtes, c'est-à-dire dans la moitié du Liban, difficultés assez grandes pour que, depuis trois ans, on n'ait su de quelle manière s'y prendre pour exécuter l'arrangement. Les districts mixtes sont peuplés par deux cinquièmes de Druzes et trois cinquièmes de chrétiens. Pendant le gouvernement de l'émir Béchir, la puissance des chrétiens s'était considérablement développée; les cheiks druzes, à la suite de révoltes nombreuses, avaient été chassés de Syrie. En 1840, ils profitèrent du bouleversement général pour reprendre ce qu'ils avaient perdu depuis un quart de siècle; les chrétiens ne voulurent pas reconnaître l'autorité de ces nouveaux venus. Les Druzes, moins nombreux, mais plus unis, organisèrent, en 1841, un plan d'attaque soudain et général, et firent un vaste massacre des chrétiens. Cette manière de procéder n'était pas faite pour rendre ceux-ci plus disposés à accepter la restauration de l'autorité druze. Les Turcs n'étaient d'ailleurs pas innocens de ces excès, et tentèrent d'en faire leur profit; mais l'Europe intervint et s'opposa à l'installation d'un pacha en demandant la conservation de l'administration indigène et le respect des vieilles traditions: une année de pourparlers amena comme transaction le système des deux kaïmakans, dans lequel un chef d'origine druze devait commander aux Druzes, et un chef chrétien devait commander aux chrétiens. C'est pour avoir mal compris ce système que l'on a discuté près de trois ans à Constantinople, et que les parties intéressées s'égorgeaient, il y a deux mois. Les chrétiens disaient que l'arrangement de 1842 avait été fait pour eux et pour les soustraire à la haine et aux violences des Druzes: en ceci, ils avaient parfaitement raison; à quoi les Druzes répondaient que deux autorités ne pouvaient exister dans les mêmes communes, dans les mêmes districts, sans que la guerre civile y devînt un fait nécessaire et normal, et en ceci les Druzes avaient également raison; ils ajoutaient, bien entendu, que leurs cheiks étaient la seule autorité légitime, et que l'émir Béchir avait fait acte d'injustice en les expulsant. Entre ces deux opinions contradictoires, on a pris au commencement de 1845, à Constantinople, une sorte de *mezzo termine* d'où est sortie la note du 28 juillet; celle-ci n'est au fond que la confirmation du système bâtard de 1842. La teneur de cette étrange pièce, type de protocole turc, laisse le champ libre à toutes les interprétations. Toutefois, il en ressort assez clairement l'intention de donner aux Druzes, dans la personne de leurs moukatadjis, une supériorité réelle sur les Maronites. Dans les villages

mixtes, les moukatadjis sont exclusivement chargés des affaires administratives et de la police. Ils seront les intermédiaires entre l'autorité de la Porte et le district : à la vérité, dans certains cas, leur action pourra être contrôlée par les vékils maronites; mais ces derniers, réduits la plupart du temps à des fonctions municipales, n'auront jamais qu'une importance secondaire dans les localités.

D'autres dispositions règlent la perception des impôts, l'exécution des mesures de police, qui sont exclusivement confiées aux moukatadjis, et les cas où il sera permis au vékil d'intervenir. Tout ce mécanisme est bien délicat pour les mains qui devront le faire fonctionner; il nous semble que le Druze continuera au tribunal de défendre le Druze, le chrétien de soutenir le chrétien, et que de la discussion les juges et les plaideurs en viendront très vite aux voies de fait. Pour dire toute notre pensée, le système des kaïmakans est une erreur de quelques hommes d'ailleurs bien intentionnés; souhaitons donc qu'ils reconnaissent que l'arrangement de 1842 n'est pas praticable, et qu'ils cessent de s'agiter dans un cercle vicieux. Nous avons eu récemment l'occasion de recueillir sur cette affaire des renseignemens pris sur les lieux par des hommes qui ont vu et bien vu, et nous avons acquis la conviction qu'il y avait dans le *statu quo* des amours-propres engagés plutôt que des intérêts, et que l'étude de la question indique quelque chose de mieux que le système qu'on s'efforce de faire vivre. M. Guizot n'a-t-il pas déclaré, il y a deux mois, devant la chambre des pairs, que le seul moyen, selon lui, de pacifier le Liban était d'y rétablir l'ancienne administration nationale et chrétienne? M. Guizot ajoutait qu'il n'avait pas renoncé à faire prévaloir cette opinion dans les conseils du divan. Il allait même jusqu'à dire que la France pouvait agir isolément dans les affaires de la Syrie, qu'elle n'était liée par aucun engagement avec les autres puissances, qu'elle n'avait pas abandonné son droit de protéger à elle seule les catholiques d'Orient, et qu'elle saurait exercer son protectorat dès qu'elle le jugerait nécessaire. Après une telle déclaration, nous doutons fort que M. le ministre des affaires étrangères puisse considérer la note du 28 juillet comme une concession suffisante aux intérêts des chrétiens du Liban, et comme un succès diplomatique dont la France ait à se glorifier.

La mission de Chékib-Effendi nous semble, avant tout, un attermoiement destiné à affaiblir l'écho que les derniers massacres ont eu en Europe. Nous désirons qu'elle ait d'autres résultats, et qu'il ne faille pas recourir aux coups de fusil pour imposer aux populations le gouvernement dont il s'agit. L'opinion publique accuse les pachas turcs en Syrie de toute autre chose que d'incapacité lorsqu'ils ont aidé les Druzes à saccager les villages chrétiens. On concevrait en effet que les autorités de Syrie eussent mis de la lenteur à séparer les combattans, on pourrait expliquer leur conduite par l'absence d'instructions, par le manque de décision; mais c'est pousser l'incapacité bien loin que de recevoir de Constantinople des instructions favorables aux chrétiens et de fusiller ces mêmes chrétiens de compte à demi avec les Druzes. Les

démonstrations de sympathie que la Porte prodigue aux populations chrétiennes dans ses notes officielles ne doivent pas trop faire perdre de vue le contraste qui existe souvent entre son langage et les faits. A ce propos, il est important de ne pas laisser tomber dans l'oubli l'assassinat du prêtre tué dans le couvent latin d'Abeil. C'est fait de nos missions et du prestige nécessaire au costume européen, si ce crime, jusqu'à ce jour sans exemple, n'amène pas promptement l'exécution du coupable. C'est, d'ailleurs, rendre un véritable service à la Turquie que de lui donner le sens moral et d'apprendre aux autorités locales à ne pas se mettre du côté des meurtriers.

La note du 28 juillet recommande aux habitans des villages mixtes de ne chercher d'autre appui que celui de la Porte, et de ne pas s'adresser aux consuls des puissances. Elle invite en outre ces agens à s'abstenir de toute intervention publique ou secrète. Si quelqu'un doit profiter de cet avertissement, c'est l'Angleterre, dont le consul à Beyrouth n'a pas craint d'exciter publiquement l'insurrection des Druzes, et de les soulever contre des chrétiens! Quant aux agens de la France en Orient, leur conduite n'a mérité depuis long-temps que des éloges. L'énergie, le courage, l'humanité qu'ils ont montrés, leur ont valu les plus nobles témoignages de l'estime publique. Ils n'ont usé de leur influence que pour défendre des populations opprimées et pour arrêter l'effusion du sang. Espérons que cette légitime influence ne leur sera pas enlevée, et que notre gouvernement saura la garantir contre toute atteinte.

Une nouvelle crise agite en ce moment la Grèce. Depuis plusieurs mois, la violence des partis, les menées révolutionnaires, l'importance des questions soulevées devant les chambres, tout présageait un combat décisif, où l'avenir du gouvernement serait en jeu. Ce combat vient d'être livré. Heureusement, la cause nationale est sortie victorieuse de cette lutte, qui a déjoué tous les calculs de l'ambition et de l'intrigue. M. Coletti, attaqué par une coalition, a triomphé de tous ses adversaires. Resté seul maître du pouvoir, il semble résolu à braver toutes les difficultés de sa situation. Il puise de nouvelles forces dans le sentiment de ses devoirs, qui s'accroissent avec sa responsabilité.

Il eût été bien difficile que l'organisation du saint synode ne devînt pas pour M. Coletti et pour le gouvernement de la Grèce une redoutable épreuve. On sait comment les esprits, en Grèce, sont divisés sur cette question. Le parti napiste, autrement dit le parti russe, fidèle aux traditions de M. Capo-d'Istria, veut la prépondérance de l'église dans l'état. Les plus exagérés du parti vont même jusqu'à réclamer un changement de dynastie, vu que le roi actuel est catholique, et que ses intérêts religieux sont en opposition avec ceux de l'église orthodoxe. Or, sur ce terrain, M. Coletti, chef du parti national et dynastique, devait nécessairement rencontrer parmi ses adversaires M. Metaxas, chef du parti napiste. En outre, il devait supposer que la loyauté et la bonne foi seraient des liens bien faibles, dans une pareille circonstance, pour enchaîner l'opposition de M. Mavrocordato. En effet, M. Mavrocordato

n'a pas hésité; il a sacrifié ses principes à l'espoir de renverser le cabinet; il a uni ses efforts à ceux de M. Metaxas pour faire triompher un système qu'il a autrefois combattu; il a donné ouvertement la main au parti russe. M. Coletti, abandonné à lui seul, eût succombé devant cette coalition puissante, s'il n'eût appelé à son aide toutes les ressources de son esprit et de son courage.

Trois questions ont dominé le débat. Il s'est agi d'abord de déterminer quelle serait la situation du chef de l'église; par qui serait nommé le président du saint-synode; quelle serait sa place dans l'état. Le parti napiste voulait qu'il fût élu par l'assemblée des archevêques et des évêques. C'était faire du clergé un pouvoir indépendant, et changer les destinées de la Grèce, en provoquant, dans un avenir plus ou moins éloigné, le renversement de la dynastie. Les napistes et les mavrocordatistes ont soutenu de tous leurs efforts cette proposition audacieuse, qui a heureusement échoué, grace à la fermeté de M. Coletti et à la sagesse du parti national. Malgré cette défaite, l'opposition a essayé de ressaisir l'avantage sur d'autres points; mais toutes ses tentatives ont été repoussées. Le parti napiste voulait que le mariage fût exclusivement soumis à l'autorité spirituelle, qui aurait ainsi disposé du sort des familles : la chambre a décidé que le mariage serait à la fois un sacrement et un acte civil, soumis par conséquent à l'autorité temporelle. L'opposition demandait une pénalité excessive contre les prêtres qui renonceraient à leurs vœux; la chambre a refusé de prononcer une peine contre ces infractions, qu'elle a abandonnées aux châtimens spirituels de l'église.

Après une pareille lutte, il était évident que la situation de M. Metaxas était gravement modifiée. Soit qu'il n'eût suivi que les impulsions de sa conscience, soit qu'il eût trempé dans une intrigue, il ne pouvait plus être le collègue de M. Coletti. Aussi, après une réconciliation plus apparente que sincère, l'association ministérielle a été définitivement rompue. M. Coletti ayant fait entrer quinze nouveaux membres dans le sénat, afin d'enlever la majorité à M. Mavrocordato, M. Metaxas a saisi ce prétexte pour offrir sa démission, qui a été acceptée.

Nous applaudissons à la victoire remportée par M. Coletti. C'est le triomphe du patriotisme sur l'influence étrangère, de la loyauté sur l'intrigue, des idées libérales sur les idées rétrogrades, de la vérité et du bon sens sur l'ignorance et la passion, égarées par des menées perfides. Appuyé sur la majorité dans les deux chambres, investi de la confiance du trône, fort de la droiture de ses sentimens et de la légitimité de sa cause, M. Coletti a de puissans moyens pour se maintenir au pouvoir. Il serait difficile, néanmoins, d'apprécier dès à présent la véritable force de sa situation. On ne sait pas encore l'attitude que prendra M. Metaxas. Nommé ministre à Constantinople, il a demandé plusieurs jours pour réfléchir sur le parti qu'il avait à prendre, et l'on ne connaît pas encore sa décision. Enfin, on ignore le contre-coup des derniers évènemens sur les cabinets étrangers. Dieu veuille que l'Angleterre, dans ces conjonctures critiques pour le gouvernement de la Grèce, comprenne

enfin la nécessité de revenir à des sentimens meilleurs envers l'administration de M. Coletti. Tous les amis de l'indépendance hellénique s'accordent à louer la sagesse des conseils que la légation française d'Athènes a donnés dans ces derniers temps au gouvernement grec. Nous voudrions pouvoir en dire autant de la légation britannique. Ce serait un beau spectacle que l'entente cordiale employée à diriger, à soutenir, à asseoir sur des bases durables cette jeune liberté de la Grèce, espèce d'avant-garde de la civilisation européenne au milieu de la barbarie de l'Orient.

L'entente cordiale, toujours problématique dans les affaires du Levant, paraît prendre plus de consistance dans les affaires du Nouveau-Monde. Les journaux anglais nous annoncent la médiation de la France et de l'Angleterre dans les différends de la Plata. Les hostilités ont cessé. Le gouvernement de Montévideo a le premier déposé les armes; Rosas, après une courte résistance, a cédé devant l'attitude résolue des puissances médiatrices. L'armée de Buenos-Ayres a évacué le territoire oriental, et le gouvernement de Montévideo a proclamé une amnistie. Rosas, dit-on, consent à signer la paix, mais à la condition que la république de l'Uruguay élira un nouveau président, et que les deux rivaux, Oribe et Rivera, seront exclus des élections. On ne dit pas quelle est la réponse faite à cette proposition. On ne sait rien encore de positif à l'égard des indemnités dues par Rosas. Sans doute les négociateurs auront été chargés par leurs gouvernemens respectifs de conclure des conventions commerciales avec les deux pays; on doit croire que cet intérêt n'a pas été négligé, et qu'un des bienfaits de cette intervention tardive, si souvent réclamée à la tribune et dans la presse, sera d'ouvrir les rives de la Plata, les provinces de l'Uruguay, du Chili, de la Bolivie et du Pérou, à un immense mouvement d'importation et d'exportation. Une intervention sérieuse et efficace sur la Plata doit nécessairement enfanter une révolution commerciale dans l'Amérique du Sud.

Les négociations de la France et de l'Angleterre sur la question du Texas ne paraissent pas destinées à produire d'aussi beaux résultats. L'annexion, déjà votée par les chambres texiennes, vient d'être confirmée en dernier lieu par la convention chargée de donner une constitution au nouvel état. Ainsi tout est consommé. Le Mexique, toujours déchiré par ses divisions intestines, et privé des ressources nécessaires pour soutenir la lutte, voudra-t-il réaliser des menaces qui, jusqu'à présent, n'ont point paru sérieuses? Des nouvelles récentes annoncent que le gouvernement mexicain a pris des mesures énergiques, qu'il montre des dispositions belliqueuses, et qu'il est prêt à envoyer trente mille hommes dans le Texas, dès que la guerre sera déclarée. Ces nouvelles méritent confirmation. Quant au gouvernement anglais, on peut croire qu'il ajournera sa vengeance; il sait que les occasions de l'exercer ne lui manqueront pas, et que l'ambition des États-Unis ne les fera pas long-temps attendre. Dans ces circonstances, le rôle de la France est tout tracé. Après avoir donné à l'Angleterre une preuve de bon vouloir, rendue inutile par la force des choses, le gouvernement français n'a plus rien à faire dans

la question du Texas; il doit reprendre la neutralité. S'il persistait à suivre une politique où ses intérêts sont visiblement sacrifiés, où il n'a rien à gagner et où il a tout à perdre, sa responsabilité serait gravement compromise.

Pendant long-temps, les catholiques d'Irlande ont eu le privilége d'agiter l'Angleterre par l'association du rappel, et par le spectacle de leurs innombrables *meetings*. Aujourd'hui, ce sont leurs adversaires irréconciliables, les orangistes, qui veulent à leur tour intimider le gouvernement, et qui se rassemblent par milliers pour protester contre la politique de transaction suivie à l'égard d'O'Connell et de son parti. Leurs déclamations furibondes sont remplies d'anathèmes contre sir Robert Peel. A Enniskillen, à Lisburn, ils ont voté des adresses dans lesquelles ils supplient la reine de renvoyer le cabinet. Ils crient à la trahison, à la lâcheté du gouvernement, à l'abandon de l'église protestante, à la violation des droits et des principes de la vieille Angleterre. Quoi qu'il en soit, malgré toute cette colère déployée contre lui, sir Robert Peel n'a rien à craindre de ce côté. Les orangistes d'Irlande ne sont pas appuyés en Angleterre; ils n'ont qu'une minorité très faible dans le parlement : à l'ouverture de la session prochaine, le ministère pourra, s'il le croit nécessaire, demander le renouvellement du bill qui a déjà prononcé plusieurs fois la dissolution des sociétés orangistes, et cette mesure passera sans opposition.

On a répété bien souvent que l'Irlande était la grande difficulté du gouvernement britannique. Aujourd'hui, ce mot ne serait point exact. Le cabinet britannique, dans ses vues sur l'Irlande, est soutenu par une majorité puissante, qui partage ses convictions, qui veut, comme lui, substituer à un système de rigueur une politique conciliante, et qui est décidée à fournir au gouvernement tous les moyens nécessaires pour faire triompher cette politique. La grande difficulté du cabinet anglais n'est donc plus, pour le moment du moins, dans l'administration de l'Irlande; elle est ailleurs, et on peut aisément la découvrir. Parcourez les districts manufacturiers de la Grande-Bretagne; allez dans ces immenses *meetings* où se traitent toutes les questions d'économie sociale et politique; écoutez ces théories du libre commerce et ces doctrines financières si absolues, si radicales; voyez cette puissante ligue contre les céréales, qui demande que l'Angleterre ouvre ses ports à tous les produits du monde, qui veut l'abolition de tous les tarifs et le renversement des bases du budget! Dans ce mouvement si orageux, dans cette association gigantesque qui couvre tout le royaume, dans cette effrayante menace dirigée à la fois contre la propriété foncière, contre l'aristocratie, contre la constitution anglaise; dans cette croisade industrielle et commerciale, dont le dernier mot peut être une révolution politique, ne doit-on pas reconnaître la cause des inquiétudes secrètes qui agitent, dit-on, le gouvernement de l'Angleterre? N'y a-t-il pas là des dangers qui doivent attirer dès à présent toute l'attention de sir Robert Peel?

S'il est vrai, comme on l'a prétendu, qu'un des motifs qui ont déterminé le voyage de la reine d'Angleterre en Allemagne a été l'espoir qu'une dé-

marche flatteuse pour le roi de Prusse le rendrait favorable aux intérêts anglais dans les affaires du *Zollverein*, cet espoir a été complètement déçu. Le congrès douanier de Carlsruhe, au lieu d'abaisser les droits qui protègent l'industrie allemande contre la concurrence étrangère, a paru en général disposé à les élever. La Prusse, fidèle à ses traditions, a d'abord combattu cette tendance, elle a voulu maintenir les tarifs existans; mais il paraît qu'aujourd'hui elle consent aux aggravations qu'on lui demande, et qui seront surtout dirigées contre la concurrence anglaise. La Prusse, qui s'est vue accusée de trahison, en 1842, au congrès de Stuttgard, pour avoir défendu trop vivement le système des tarifs modérés, a craint en dernier lieu de soulever de nouveaux mécontentemens, et de réveiller d'anciennes préventions. Jamais d'ailleurs l'assentiment des états germaniques n'a été plus nécessaire à la Prusse qu'en ce moment. Le rôle qu'elle vient de prendre dans les affaires religieuses lui a créé une situation difficile qui doit exciter la défiance des populations allemandes, et lui donner, à leurs yeux, des torts qu'elle doit racheter par des concessions.

Les mouvemens religieux dont l'Allemagne est le théâtre ont pris tout à coup une importance que personne n'aurait pu prévoir. L'esprit de secte, après avoir long-temps germé dans les têtes de quelques novateurs, a fini par s'emparer des masses et a causé de graves désordres, qui ont dû fixer l'attention des gouvernemens. M. de Metternich, dit-on, n'a pas caché le trouble que lui ont fait éprouver ces manifestations, dans lesquelles il a reconnu le symptôme d'une fermentation morale qui a besoin d'aliment. Tel est le résultat du système qui a voulu à toute force, depuis trente ans, comprimer en Allemagne l'esprit public. En refusant aux peuples des constitutions, en les privant de la tribune et de la presse, on les a rejetés dans l'activité philosophique et religieuse, tout aussi redoutable dans ses excès que l'activité politique, car l'esprit de secte et d'hérésie est aussi un esprit de liberté capable de toutes les exagérations et de toutes les fureurs. Quoi qu'il en soit, il était urgent de prendre un parti. Les populations s'agitaient de tous côtés, et les cérémonies des catholiques allemands menaçaient l'ordre public. D'après les conseils de M. de Metternich, il a été décidé que le mouvement religieux serait comprimé. La Prusse a donné le signal de la réaction. MM. Ronge et Czerski, les apôtres de l'église allemande, ont reçu l'ordre de se rendre dans des résidences distinctes, et de n'en pas sortir sans autorisation supérieure. Les réunions publiques ou clandestines ont été prohibées. Toute polémique religieuse a été interdite dans les journaux. Le gouvernement prussien, jusqu'ici favorable à la liberté de conscience, n'a pas hésité, comme on voit, à démentir ses précédens. Toutefois, en même temps qu'il comprimait toutes les manifestations religieuses, le roi de Prusse a témoigné, dit-on, des intentions favorables à la liberté politique. Est-ce un langage sincère, est-ce un moyen de se faire pardonner ses dernières rigueurs? L'avenir nous l'apprendra.

L'Europe a toujours les regards fixés sur la Suisse, où une explosion semble

imminente. La diète a clos ses séances, dont le seul effet, comme on devait s'y attendre, a été d'augmenter l'irritation des esprits. Les partis mesurent leurs forces, qui malheureusement se balancent d'une manière à peu près égale. On a dit que M. Rossi avait reçu la mission de négocier près du saint-siége l'affaire des jésuites de Lucerne. Ce bruit n'est pas fondé. Il est possible que l'habile diplomate se soit entremis officieusement pour chercher un moyen de terminer cette déplorable affaire; mais aucune mission de ce genre ne lui a été confiée. Loin de là; si nous sommes bien informés, toute action sérieuse du gouvernement français dans les affaires de Suisse aurait cessé depuis six mois. On doit croire que notre cabinet, sentant l'impuissance de ses efforts, a pris le parti de rester immobile.

Le ministère espagnol vient d'échapper à une nouvelle crise. Depuis longtemps les mesures financières de M. Mon entretenaient une vive exaspération dans la capitale. Le nouveau système d'impôts et la restitution au clergé des biens non vendus avaient soulevé d'unanimes attaques dans la presse. Abandonné par les organes du parti modéré, le ministère Narvaez était réduit, pour se défendre, à employer des récriminations officielles, qui compromettaient la dignité et l'ascendant du pouvoir. Les partis extrêmes ont pensé que le moment était favorable pour tenter un coup de main; mais leurs projets ont été déjoués par la vigueur du gouvernement. Un fait honorable pour la presse espagnole, c'est que les organes du parti modéré, voyant que leur opposition consciencieuse était indignement exploitée par les ennemis de la cause constitutionnelle, ont aussitôt changé de langage, et se sont ralliés sincèrement au cabinet. Cette conduite loyale et désintéressée prouve qu'il y a en Espagne un parti d'ordre et de gouvernement résolu à défendre la monarchie constitutionnelle jusqu'au bout, et à ne jamais pactiser avec l'anarchie.

Malheureusement le cabinet Narvaez, entraîné dans de mauvaises voies, commet souvent des fautes regrettables qui irritent contre lui les opinions les plus bienveillantes. Ainsi, sans parler des mesures financières qui concernent l'Espagne, comment ne pas déplorer le préjudice que causeront à la presse française les nouvelles dispositions postales arrêtées le 15 août dernier? D'après l'ancien tarif, déjà rigoureux, chaque feuille d'impression payait 8 centimes pour aller de Paris à la frontière, et circuler librement en Espagne. La *Revue* payait par numéro 56 centimes. D'après les nouvelles dispositions, les imprimés publiés périodiquement paieront, selon le poids, la moitié du prix fixé pour les lettres. Le poids de la lettre simple est arrêté à 6 demi-drachmes (à peu près 10 grammes), et le prix à 27 centimes. Le poids du numéro de la *Revue des Deux Mondes* étant de 250 grammes, il en résulte qu'il lui faut, pour circuler dans la Péninsule, acquitter la taxe de 3 francs 37 centimes, qui, ajoutée au chiffre de 28 centimes, prix du transport de Paris à la frontière, atteint la somme énorme de 3 francs 95 cent. par numéro! Les conséquences nécessaires d'un tel arrêté, s'il était mis sérieusement en vigueur, seraient de diminuer considérablement, sinon de

rendre impossible la circulation des recueils périodiques en Espagne. Est-ce là le but que s'est proposé le gouvernement constitutionnel de Madrid?

Cette question du tarif espagnol pour le transport des *revues* nous rappelle des difficultés d'une autre nature que ce service rencontre du côté des postes anglaises. Nous avions cru que la dernière convention postale conclue entre l'Angleterre et la France, bien que très rigoureuse pour les recueils périodiques, serait modifiée dans le sens des intérêts littéraires des deux pays. Il n'en est rien. Loin d'ouvrir de plus larges débouchés aux publications vraiment littéraires et scientifiques, on semble prendre à tâche de leur opposer des obstacles de jour en jour renaissans. Pour montrer jusqu'où va le mauvais vouloir de l'office des postes britanniques envers la presse française, nous devons dire que les agens de cette administration refusent de surveiller le transport des recueils périodiques aux Indes, en Amérique, aux colonies françaises et anglaises, par les paquebots transatlantiques. Il arrive ainsi que les numéros de *revues* françaises qui, depuis quelque temps, profitaient de la voie rapide des bâtimens à vapeur, mettent maintenant deux et trois mois à parcourir un trajet qu'ils auraient pu faire en quinze jours. Est-ce là, nous le demandons, cette réciprocité de bons procédés tant préconisée dans la convention postale du 3 avril 1843, et la France ne doit-elle pas faire entendre à nos voisins que, si elle s'impose des sacrifices pour garantir leurs intérêts sur le continent, il est bien juste que de leur côté, dans le service de mer, ils veillent un peu sur les nôtres? M. le ministre des affaires étrangères nous permettra de lui recommander cette question, qui intéresse à un haut degré les amis des sciences et des lettres.

Parmi les questions du jour qui font l'objet de la polémique de la presse, il en est une que le ministère envisage avec une certaine inquiétude: c'est celle qui concerne le maréchal Bugeaud. On savait depuis long-temps que de profonds dissentimens séparaient le maréchal et le ministère. En dernier lieu, à propos de l'organisation civile de l'Algérie, et au sujet de l'expédition de la Kabylie, il s'était élevé entre le maréchal gouverneur et le président du conseil, ministre de la guerre, des contestations dont la vivacité n'avait été un secret pour personne. On n'a donc pas été surpris, il y a peu de jours, d'apprendre par les journaux d'Afrique que le maréchal allait revenir en France, et qu'il prendrait un congé de plusieurs mois.

Avant de quitter l'Algérie, le gouverneur a adressé aux généraux placés sous ses ordres une circulaire relative aux essais de colonisation militaire. Dans cette circulaire, le maréchal annonce qu'il a lieu de regarder comme très prochain le jour où ces essais pourront être entrepris, et il ordonne de faire connaître aux soldats les bases de l'institution. Cette circulaire, comme on sait, a été violemment attaquée. Elle a été le texte des accusations les plus étranges. On a comparé le maréchal Bugeaud à un pacha révolté. On a appelé sur lui la colère du gouvernement et des chambres. Pour nous, nous avons beau relire ce document, nous ne pouvons y découvrir les attentats énormes qui excitent tant d'indignation et tant d'alarmes. Pense-t-on que le maréchal Bugeaud ait voulu distribuer des terres à ses soldats, comme le ferait

un conquérant barbare, et qu'il ait eu la pensée de coloniser l'Afrique sans le consentement du gouvernement et des chambres? Il n'était pas autorisé, dit-on, à écrire sa circulaire. Qu'en sait-on? Tant que le ministère ne se sera pas expliqué nettement sur ce point, on doit croire qu'il est aussi embarrassé que le maréchal lui-même, et la justice veut, au moins provisoirement, que l'on n'accuse ni l'un ni l'autre.

Rome et Naples, par M. Paul Drouilhet de Sigalas. — Parcourir l'Italie, c'est pour plus d'un voyageur se donner le plaisir vulgaire des gens oisifs et ennuyés qui aiment à dire qu'ils ont vu Rome, Florence, Naples, Venise, et qui, à ce propos, cousent ensemble, du mieux qu'ils peuvent, quelques morceaux d'érudition devenue banale; pour M. de Sigalas, la terre illustre a été le sujet de méditations plus sévères. Il a voulu donner à son livre une couleur poétique et une unité très marquée, en ne prenant l'Italie que comme un cadre; le vrai sujet, c'est sa propre histoire, l'histoire de son ame, de sa pensée, qui se modifient sensiblement au contact de ce pays si riche en souvenirs. L'auteur quitte la France, l'esprit rempli de ces doutes trop communs dans ce siècle; il va en Italie, et l'Italie lui rend la foi, la vie de l'ame : miracle assez grand assurément! Il serait bien à désirer qu'elle se la rendît à elle-même. Telle est l'idée générale du livre, l'idée qui finit par triompher, telle est la conclusion qui nous est donnée. *Rome et Naples* se divise en plusieurs parties, qui toutes n'ont pas un égal mérite; la plus remarquable est celle qui traite des arts, de la poésie. On ne peut en dire autant de la partie philosophique, un peu prétentieuse, et qui est l'œuvre d'un esprit mal préparé à traiter de telles matières. Le morceau sur *la femme,* sur *la chute* et *la rédemption*, qui est une paraphrase de la Genèse, des prophètes et du Nouveau Testament, ne contient guère d'idées nouvelles, et n'est qu'une étude de style faite sur les livres saints. M. de Sigalas y a-t-il songé, lorsqu'il fait exclusivement des idées catholiques la sauvegarde de *la femme* dans les sociétés modernes et de son autorité dans la famille, quand il met la religion protestante au même rang que le mahométisme et les religions païennes pour la manière d'envisager le rôle de *la femme?* Ce sont de pures fantaisies, qui ne peuvent être regardées comme un jugement sérieux. Il en est de même de l'*épilogue,* où l'auteur fait en quelque sorte le bilan du catholicisme et de la philosophie. M. de Sigalas croit que s'il y a de l'égoïsme en nous, si nous nous éloignons de toutes les idées de moralité humaine et de fraternité, c'est que la philosophie a desséché nos cœurs, a tué en nous ces principes vivifians dont la source unique serait à Rome, au Vatican. C'est, comme on voit, une grande question, et nous ne croyons pas que M. de Sigalas l'ait résolue. Si la raison humaine avait abdiqué ses droits, comme vous le lui conseillez, comment la pourriez-vous aujourd'hui combattre avec ses propres armes? Cependant, il faut le dire, à un certain point de vue cet *épilogne* contient des pages vraiment éloquentes. En résumé, si l'auteur de *Rome et Naples* veut aller plus avant dans la voie philosophique, il faut qu'il se livre à de nouvelles et profondes études, qui éclaireront de plus en plus son esprit et élargiront son horizon.

V. de Mars.

ÉTUDES

ADMINISTRATIVES.[1]

IV.

LES FONCTIONNAIRES PUBLICS.

PREMIÈRE PARTIE.

Les fonctionnaires publics, en donnant à ce titre son acception la plus large, sont les dispensateurs ou les instrumens de la force sociale. La loi, règle suprême d'un pays libre, trouve en eux les intelligences qui la fécondent, l'interprètent ou l'appliquent. Par leur entremise, la justice se rend, l'instruction se propage, la police est observée, l'impôt perçu, la fortune publique administrée, la richesse nationale accrue, la sûreté, la dignité, la grandeur du pays sont maintenues et garanties. Ils occupent tous les degrés de l'échelle sociale; ils résident sur toutes les parties du territoire et y représentent sous ses aspects multiples la puissance publique. Ils sont les rouages qui reçoivent le mouvement et le transmettent à la ma-

(1) Voyez, pour ces *Études administratives* de M. Vivien, *le Conseil d'État*, 15 octobre et 15 novembre 1841, *la Préfecture de Police*, 1er décembre 1842, *les Théâtres*, 1er mai 1844.

chine de l'état, les canaux par lesquels passent les bienfaits d'un gouvernement stable et régulier, les forces animées qui donnent la vie aux résolutions abstraites des grands pouvoirs. Les fonctionnaires tiennent une grande place dans toute organisation politique. En France, leur nombre est immense et leur part d'action considérable : conséquence nécessaire d'un système administratif qui confère à l'autorité centrale les plus vastes attributions, et d'institutions politiques qui organisent partout un contrôle auprès du pouvoir public, tenu dans un état permanent de suspicion. D'autres causes ont contribué aux mêmes résultats. Une longue intervention du gouvernement dans presque toutes les affaires a fait perdre aux citoyens l'habitude des efforts personnels et le sentiment de la responsabilité. On se dérobe à toute initiative individuelle. On attend d'autant plus du gouvernement qu'on est disposé à lui laisser davantage, et si l'on se plaît à le critiquer beaucoup, on cherche peu à se substituer à lui. L'état des familles et des fortunes favorise cette tendance : plus d'opulens patrimoines toujours prêts à faire à l'état une généreuse concurrence dans l'accomplissement de certains services publics; la règle des partages divise les héritages et disperse les longs produits du travail ou de l'épargne. Plus de noms illustres consacrés à des œuvres de patriotisme; un besoin d'égalité jaloux les écarte ou les inquiète. Plus d'associations religieuses avec d'immenses revenus et un vaste patronage; les lois les condamnent, les mœurs élèvent une barrière entre elles et les intérêts de ce monde. Le labeur de chacun se concentre dans le développement de son propre bien-être et la contemplation de ses intérêts domestiques. Dans ce naufrage de la grande propriété, des influences héréditaires, des vocations pieuses et du patriotisme individuel, la tâche du gouvernement s'accroît sans cesse, et avec elle le nombre et l'importance des fonctionnaires. Nos plus chers intérêts reposent entre leurs mains; leurs fautes peuvent tarir les sources de la prospérité publique, et leurs talens les vivifier.

Partout la condition des fonctionnaires préoccupe vivement les hommes d'état et les gouvernemens. Toutefois d'autres pays nous offrent peu d'exemples applicables à la nature de nos institutions et conformes au génie de la France. La démocratie des États-Unis, si défiante envers l'autorité publique, si prompte, dans sa mobilité capricieuse, à sacrifier le petit nombre des agens non électifs aux exigences des majorités, ne peut offrir des modèles compatibles avec notre système de centralisation, avec notre respect délicat des situations privées. Le régime de la Russie, où l'administration est constituée à

l'image de l'armée, où les agens civils sont assimilés aux officiers quant aux titres et aux grades, ne convient qu'à un gouvernement absolu dans lequel l'esprit militaire prédomine. En Angleterre, le défaut d'unité, la diversité des fonctions, n'ont rendu possibles que quelques règles fort rares, applicables à certains services seulement et à peine en rapport avec le nombre fort restreint des fonctionnaires des trois royaumes. Les seuls gouvernemens allemands, et en particulier la Prusse et le Wurtemberg, empressés d'opposer aux agitations de la liberté politique les bienfaits d'une administration vigilante et éclairée, ont placé les fonctionnaires publics sous un régime de garanties qui mérite d'être étudié dans toutes ses parties et imité dans plusieurs.

En France, toutes les fois que des organes des besoins publics ont pu se faire entendre, leur sollicitude s'est portée sur les fonctionnaires. Les ordonnances d'Orléans, de Moulins et de Blois, provoquées par les plaintes des états-généraux, contiennent de nombreuses dispositions relatives aux emplois publics, et prescrivent des mesures, trop souvent éludées, contre de crians abus. L'assemblée constituante établit elle-même des règles d'ordre et de bonne administration que l'usage et les lois ont désormais consacrées; chacun des gouvernemens qui se succèdent après elle suit, à l'égard des fonctionnaires, son esprit et sa nature propres. L'empire introduit les garanties que comporte une autorité non contestée. La restauration se livre à des mesures de réaction familières aux pouvoirs inquiets et impopulaires. Le gouvernement de juillet respecte les personnes, relève les traitemens les plus faibles, organise les services. Chaque année, la chambre des députés agite des questions relatives à ce grave sujet. Elle discute le régime des pensions, étudie les rapports qui rapprochent ou séparent le serviteur de l'état et l'homme politique, et tente de régler les conditions de l'admission et de l'avancement dans les carrières publiques.

Le moment est opportun, si nous ne nous trompons, pour traiter ces questions. Les fonctionnaires ont souvent occupé le public : le théâtre les a traduits sur la scène; des écrivains ingénieux ont esquissé leurs mœurs. Nous les considérerons d'un regard plus élevé et plus sérieux. L'éloge et la censure seraient également faciles envers une classe de citoyens dont les rangs pressés offrent les caractères les plus opposés et les situations les plus disparates, où l'on trouve beaucoup de qualités, où l'on pourrait découvrir beaucoup d'imperfections; mais il ne nous convient de nous ériger ni en apologiste ni en détracteur. Nous ne voulons étudier les fonctionnaires que dans les relations établies entre l'état et eux par les lois et par les règles ad-

ministratives. Nous indiquerons en passant les exemples fournis par les législations étrangères, les lacunes à remplir, les améliorations possibles. Notre but sera atteint si cet examen peut fournir quelques notions utiles et sinon des solutions définitives, du moins des renseignemens à consulter.

I.

Avant d'exposer les systèmes, recherchons les diverses branches dont se compose la grande famille des fonctionnaires. A défaut d'une nomenclature complète dont le gouvernement lui-même possède à peine les élémens, et qui se modifierait peut-être pendant que nous la dresserions, faisons au moins le dénombrement des services publics les plus importans. Les autres s'y rattacheront en quelque sorte d'eux-mêmes et par voie d'assimilation. Après avoir passé cette espèce de revue, nous dirons les conditions générales de l'organisation du personnel public considéré dans son ensemble.

Trois branches du service de l'état se présentent les premières et appellent d'abord l'attention par la grandeur des besoins sociaux auxquels elles correspondent, par une organisation régulière et par une destination précise. Nous voulons parler du clergé, de la magistrature et de l'Université. La religion, la justice, la science, sont à la tête des intérêts moraux d'une nation, et ceux dont le devoir est d'en répandre les bienfaits exercent un ministère sacré. Le clergé compose en France un corps public, rétribué par le trésor, exerçant ses fonctions en vertu d'une délégation directe ou indirecte de l'autorité civile, lié par un serment et soumis à des devoirs qui concilient à la fois la liberté inviolable de la conscience et les droits inaliénables de l'état. La religion catholique, professée par la majorité des Français, selon les termes de la charte de 1830, compte 41,619 prêtres, dont 39,238 rétribués sur les fonds du trésor public. Ses pieux ministres sont répartis entre tous les centres de population jusqu'aux plus humbles hameaux, et chaque année le gouvernement augmente le nombre des autels à desservir. La communion protestante entend la parole de 690 pasteurs; le culte juif, salarié par l'état depuis 1830, a 111 rabbins ou ministres officians. — Notre système judiciaire, qui rapproche partout le juge du justiciable et place les garanties d'une bonne justice dans le nombre des juridictions et des membres qui y sont attachés en proportion de l'importance de chacune, donne au personnel de la magistrature un développement qu'il n'a reçu dans aucun autre pays. La cour de cas-

sation compte 56 membres, les cours royales 937, les tribunaux de première instance 2,498 titulaires et 1,178 suppléans. Les juges de paix sont au nombre de 2,847, assistés chacun de 2 suppléans. 220 tribunaux spéciaux non rétribués connaissent des affaires de commerce et renferment 1,002 juges titulaires et 660 suppléans. 4,238 greffiers et commis sont rétribués par l'état dans tous les siéges de judicature. Le nombre total des membres des cours et tribunaux est de 14,872, celui des citoyens contribuant à divers titres à l'administration de la justice de 19,110, dont 10,576 ayant part au budget. Cette nomenclature ne comprend pas encore un certain nombre de commis des greffes qui ne sont pas salariés par le trésor; elle ne comprend pas non plus les 61 conseils de prud'hommes, les juridictions administratives et les tribunaux militaires et maritimes. — L'état dispense l'instruction dans les établissemens qui lui appartiennent, et il la surveille dans les autres. L'Université, préposée à cette double fonction, se compose du personnel administratif et, à ses divers degrés, de professeurs et d'instituteurs. 156 membres du conseil royal, recteurs et inspecteurs, exercent les attributions administratives. L'instruction supérieure dans les facultés est donnée par 360 professeurs; l'instruction secondaire dans les colléges royaux occupe 1,075 proviseurs, censeurs et professeurs, et dans les colléges communaux 1,950 principaux et régens. Outre ces fonctionnaires qui appartiennent à l'Université, des établissemens scientifiques ou littéraires spéciaux, au premier rang desquels se trouvent le Collége de France et le Muséum d'histoire naturelle, emploient un personnel de 495 membres, et les facultés, académies et autres établissemens universitaires possèdent, en dehors du professorat, 857 employés ou agens. Enfin, l'instruction primaire est répandue par plus de 36,000 instituteurs communaux et surveillée par 200 inspecteurs ou sous-inspecteurs. Ainsi le personnel de l'instruction publique dépasse 40,000 fonctionnaires ou agens, non compris les écoles spéciales attachées à quelques départemens ministériels pour préparer aux services publics, et des agens d'un ordre inférieur qui échappent à toute énumération.

Avec ces auxiliaires, l'état accomplit des devoirs du premier ordre, mais sa tâche est loin d'être remplie. Il lui faut pourvoir à ses intérêts directs, entretenir au dehors des relations permanentes avec les autres nations, assurer une protection à ceux de ses enfans qui se sont éloignés du sol de la patrie, favoriser le commerce extérieur, faire respecter sur tous les points du globe le nom et les couleurs de la France, préserver le territoire de toute agression et maintenir la

paix intérieure contre les attentats des factions. Il s'appuie, pour répondre à ces nécessités, sur le corps diplomatique et consulaire, sur la flotte et sur l'armée. La France est représentée à l'étranger par 10 ambassadeurs, 21 ministres plénipotentiaires, 2 chargés d'affaires, 48 secrétaires d'ambassade et de légation, 24 consuls généraux, 86 consuls et 62 chanceliers, ensemble 253 agens. L'effectif de la flotte et de l'armée dépend chaque année de la loi de finances. D'après le budget de 1845, pour ne parler que des officiers, le cadre de la marine en comprend 1,742, celui de l'armée de terre 18,035. La flotte et les arsenaux emploient en outre 5,772 agens militaires ou civils, et les services administratifs de l'armée de terre 5,940. Total, pour les deux divisions de la force publique, 31,479.

Les autres catégories de fonctionnaires appartiennent à l'administration proprement dite, qui se partage entre quatre services principaux et distincts : 1° l'administration communale et départementale, à laquelle se rattachent naturellement la police générale du royaume, si étroitement liée au gouvernement des départemens et des communes, et la direction des télégraphes, ces courriers du pouvoir que l'électricité rendra bientôt plus rapides que la lumière; 2° la direction des intérêts de l'agriculture, des manufactures et du commerce, direction purement morale, principalement destinée à donner une impulsion scientifique ou intellectuelle, ou à répandre des encouragemens pécuniaires, et qui, s'exerçant dans une sphère où doit régner l'indépendance, ne revêt les formes de l'autorité que quand l'intérêt général le commande; 3° les travaux publics, cette gloire d'un gouvernement pacifique, ces prodiges du génie industriel au service de l'état; 4° enfin, les finances, dont la bonne administration intéresse à la fois tous les services publics et toutes les fortunes privées. — L'administration communale et départementale est entre les mains de 86 préfets, 7 secrétaires-généraux, 278 sous-préfets, 328 conseillers de préfecture, et 37,000 maires environ, lesquels sont assistés chacun d'un adjoint au moins. Des commissaires de police, dont le nombre s'élève à environ 800 et varie selon la population, sont placés sous la double autorité du maire et du préfet. Le service des télégraphes a 1,158 agens. — Les agens attachés aux établissemens agricoles ou industriels qui appartiennent à l'état sont au nombre de 672. — Les travaux publics sont exécutés ou dirigés par les corps des ponts et chaussées et des mines. Aux ponts et chaussées appartiennent 671 ingénieurs de tous grades, depuis les inspecteurs généraux jusqu'aux élèves, et 700 conducteurs embrigadés. Le corps des mines se com-

pose de 108 ingénieurs et 60 gardes-mines; 161 officiers et maîtres de port, et 17 inspecteurs de la navigation sont préposés à la surveillance des ports et des rivières : ensemble 1,717 fonctionnaires ou agens, sans compter les conducteurs non embrigadés. — Le service le plus nombreux, le plus complexe, le plus considérable, est celui des finances. Plusieurs centaines d'employés sont réunis dans les bureaux de l'administration centrale; dans chaque département, une longue série de délégués pourvoit au recouvrement du revenu de l'état. Chaque nature d'impôt est confiée à une administration spéciale. Plusieurs de ces administrations ont des milliers d'agens. Les contributions directes en occupent 1,030 pour l'assiette de l'impôt et 7,523 pour la perception, l'enregistrement et le timbre 3,608, les forêts 3,433, les douanes 2,956 pour le service administratif et 26,559 pour le service actif, les contributions indirectes 9,139, et enfin les postes 6,694. La Monnaie compte 143 employés. Si l'on ajoute 8,676 facteurs ruraux, 1,000 agens de bureaux de distribution des lettres, et 8,840 receveurs buralistes des contributions indirectes, le personnel des finances se compose de plus de 80,000 agens. Toutes les opérations financières sont réglées et apurées par la cour des comptes, composée de plus de cent membres. Ce service entier est placé sous l'autorité suprême du ministre des finances. Véritable potentat, il a son sénat dans la réunion de chefs habiles et expérimentés, sa justice dans la cour des comptes, son armée dans les douanes et dans la foule de ses employés, et dans les recettes et les dépenses qu'il dirige ou surveille, le plus riche trésor de l'Europe.

Ce vaste réseau de plus de 250,000 ecclésiastiques, magistrats, lettrés ou savans, diplomates, militaires, ingénieurs, administrateurs, employés, agens de toute nature et de tous grades, couvre le territoire du royaume, selon les besoins du public et les nécessités du service. L'ordre règne au sein de cet immense personnel. Il y est entretenu par la hiérarchie, sans laquelle la désorganisation ne tarderait pas à s'y introduire. La hiérarchie crée les rangs, classe les individus, et distribue à chacun son titre et son grade : elle est la source de la subordination et l'instrument de la discipline. Par la carrière qu'elle ouvre aux ambitions, elle offre une récompense aux bons services, un emploi utile au mérite. Le territoire du royaume lui fournit pour cadres les circonscriptions départementales et communales. Dans les services publics qui ne comportent pas cette division, des circonscriptions spéciales sont formées de la réunion de plusieurs départemens. Ainsi le royaume est partagé en diocèses pour le culte, en ressorts judiciaires pour la justice, en académies pour l'instruction

publique, en divisions militaires pour les affaires de la guerre, en inspections pour les travaux publics, en conservations pour les forêts. Les contrées étrangères où la France juge nécessaire d'entretenir des représentans sont elles-mêmes divisées en grandes régions et distribuées entre les ambassadeurs ou ministres et les consuls-généraux. A des degrés divers et successifs, l'autorité déléguée par le ministre au chef intermédiaire descend de celui-ci à ses inférieurs. Chaque case de cet échiquier, si l'on peut ainsi parler, a une organisation propre et reproduit une unité secondaire dans la grande unité politique : dans le diocèse, l'archevêque, l'évêque, le curé de canton, le desservant; dans le ressort, la cour royale, le tribunal de première instance, la justice de paix; dans l'Académie, le recteur, l'inspecteur, le proviseur ou le professeur de collége royal, le principal ou le régent de collége communal; dans la division militaire, le lieutenant-général, le maréchal-de-camp commandant la subdivision, le commandant de place; dans chaque département, le préfet, le sous-préfet, le maire, — l'ingénieur en chef des ponts et chaussées, l'ingénieur ordinaire, — le receveur-général, le receveur particulier, les percepteurs, — le payeur-général, — le directeur de département, le directeur d'arrondissement dans les régies financières.

Cette savante et ingénieuse organisation reçoit l'impulsion du pouvoir central, qui en est l'ame. Le clergé seul, dans l'accomplissement de ses devoirs spirituels, ne relève que de ses propres chefs. A la tête de la magistrature, qui, sur son siége, ne peut être subordonnée à la volonté ministérielle, la cour de cassation maintient l'application uniforme des lois dans tous les tribunaux du royaume. Dans toutes les autres parties du service, le mouvement est imprimé et la conduite réglée par le pouvoir responsable. Un ordre parti du siége du gouvernement est transmis de proche en proche et pénètre en quelques jours jusqu'aux extrémités les plus reculées du royaume. Partout il peut compter sur une obéissance fidèle, sur une même exécution. Ainsi fonctionne le système de la centralisation, cette grande force de la France, d'autant plus nécessaire que nos institutions font une plus large part à l'intervention des citoyens, si prompte à dégénérer en opposition et en résistance. La centralisation, c'est l'ordre et l'unité, et pour ne parler que du sujet qui nous occupe, si le pouvoir central n'avait point autorité sur les fonctionnaires, le trouble et la confusion régneraient bientôt parmi eux. Tout le personnel public dépend donc plus ou moins étroitement du gouvernement. Ce pouvoir suprême se personnifie dans les ministres responsables, chargés par la constitution, et sous le contrôle des chambres,

d'assurer partout l'exécution des lois et l'accomplissement des services publics. Des auxiliaires particuliers, fonctionnaires eux-mêmes, les assistent dans l'exercice de ce pouvoir. Des conseils les éclairent, des bureaux leur tiennent la plume, des inspecteurs leur prêtent le secours d'une surveillance permanente. Les conseils, les bureaux, les inspecteurs, sont la pensée, la main et l'œil du pouvoir central. Ils complètent l'organisation générale des fonctionnaires publics, et relient tous les rameaux de l'arbre au tronc commun.

Pour l'administration générale, le gouvernement s'appuie sur le conseil d'état. Nous avons retracé ailleurs les fonctions et les attributions de ce conseil (1). Pour les administrations spéciales, et, si l'on peut ainsi dire, techniques, des conseils spéciaux sont constitués à la tête de presque tous les grands services : à l'instruction publique, le conseil royal; à la marine, le conseil d'amirauté; à la guerre, un comité pour chacune des armes, comités au-dessus desquels des hommes expérimentés demandent le rétablissement d'un conseil supérieur, déjà formé à des époques antérieures; au commerce et à l'agriculture, des conseils-généraux pour l'agriculture, pour le commerce, pour les manufactures, pour les haras, etc.; aux travaux publics, un conseil-général des ponts-et-chaussées, un conseil-général des mines; à chacune des régies financières un conseil d'administration, composé du directeur-général et d'un certain nombre d'administrateurs. Les affaires les plus importantes sont traitées dans ces conseils. Leur intervention est l'application du principe qui place partout auprès du chef unique et responsable une autorité collective et consultative.

Les bureaux sont les archives vivantes de l'administration et les dépôts de la tradition. Ils font le rapport des affaires, appliquent la décision prise par le ministre ou le chef secondaire, après l'avis du conseil compétent, et expédient la correspondance administrative, quelquefois minutieuse dans ses exigences, mais toujours, même dans ses abus, conservatrice des intérêts publics. Ils n'exercent aucun pouvoir nominal, mais le plus souvent ils doivent à leur position spéciale, à leur expérience, à leur fidélité aux règles déjà appliquées, le pouvoir réel. Les bureaux occupent un personnel très nombreux : 2,940 employés de tous rangs y sont réunis, 594 serviteurs et hommes à gages leur sont attachés. Le nombre des employés est de 100 à la justice, 57 aux cultes, 127 à l'instruction publique, 73 aux affaires étrangères, 205 à la marine, 453 à la guerre, 234 à l'intérieur, 138 au

(1) Voyez la *Revue des Deux Mondes* des 15 octobre et 15 novembre 1841.

commerce, 143 aux travaux publics, et 1,373 aux finances. Les administrations départementales et communales, les régies financières et d'autres services ont aussi des bureaux qui exercent des fonctions analogues dans les départemens ou dans les ressorts spéciaux.

Pour éclairer les bureaux et les conseils, pour suivre l'exécution des ordres donnés, des inspections sont confiées à des fonctionnaires distincts. Ils suppléent à la correspondance toujours lente, toujours incomplète. Exclusivement commis à ce soin, ils n'ont rien à taire, et ne peuvent avoir intérêt à dissimuler des abus dont ils ne sont ni les auteurs ni les complices. Leur attention se porte sur l'ensemble et sur les détails, et la perspective de leurs investigations, toujours suspendues sur les têtes, est à elle seule un frein et un moyen de discipline. Ainsi des inspecteurs-généraux parcourent chaque année les départemens pour surveiller le personnel enseignant, les corps militaires, le régime des prisons et des établissemens de bienfaisance, les haras, les travaux des canaux, des routes, des ponts et des mines, et l'immense gestion de la fortune publique; des inspections particulières concourent au même but dans chaque ressort pour l'instruction publique, dans chaque département pour l'instruction primaire, pour l'enregistrement, les postes, etc. Il est rendu compte du résultat des visites dans des rapports circonstanciés, et ainsi le gouvernement ou les chefs intermédiaires sont toujours en état de savoir exactement si les ordres donnés ont été suivis, les règles de bonne administration observées et les besoins publics satisfaits.

Telle est l'organisation générale du personnel des serviteurs de l'état. Si leur grand nombre étonne au premier aperçu, toutefois grace à la hiérarchie, constituée sans interruption du sommet à la base, et à l'intervention des conseils, des bureaux et des inspecteurs, la subordination, l'exactitude, le respect des lois, sont maintenus en tous temps et en tous lieux, et le public peut ainsi attendre de la part des hommes consacrés à son service des travaux utiles, une coopération active et assidue, et une sage administration de ses intérêts.

Après ce coup d'œil d'ensemble, les détails que nous nous proposons de présenter, sur la condition des fonctionnaires en France, seront plus clairs et plus faciles à saisir. Nous nous attacherons à exposer suivant quelles règles les emplois publics sont conférés, exercés et retirés, quelles rémunérations sont accordées à ceux qui les occupent, quels moyens d'existence à ceux qui les quittent. En d'autres termes, nous suivrons les fonctionnaires dans toutes les phases de leur carrière. Cet exposé ne comprendra ni les magistrats municipaux,

dont les fonctions sont gratuites, semi-électives, et d'une nature toute spéciale, ni le clergé, dont la constitution est soumise à un régime exceptionnel qui sera traité à part.

II.

L'état, par la nomination d'un fonctionnaire, contracte des engagemens, délègue une portion de son pouvoir et accepte une solidarité au moins morale. Son choix doit être soumis à des conditions. Ces conditions sont diverses; elles se rapportent à l'âge, à l'état civil, au caractère moral, à la capacité. Il n'en est aucune qui concerne la naissance ou la condition sociale. La charte déclare tous les Français également admissibles aux emplois civils et militaires, et ce principe est une des conquêtes les plus précieuses de notre révolution. A part un très petit nombre de services, tels par exemple que l'inspection générale des finances, où ceux qui sollicitent leur admission doivent justifier d'un certain revenu, on n'impose plus aux candidats aucune condition de fortune personnelle; mais ce principe, comme nous le verrons à l'occasion des salaires, ne peut pas être toujours rigoureusement appliqué. — Les emplois ne sont ni héréditaires, ni transmissibles à prix d'argent. Le même principe s'y oppose péremptoirement. Cependant, par une faveur naturelle, et sans déroger aux conditions spéciales d'aptitude, les fils des fonctionnaires sont choisis de préférence dans plusieurs administrations et notamment dans le service consulaire. D'un autre côté, les greffiers des cours et tribunaux ont droit de vendre leur office, en vertu de la loi de 1816, qui les a confondus, par erreur, avec les titulaires de charges privées. A part cette exception, aucun emploi ne peut être vendu : un marché de ce genre devrait être, pour qui l'aurait conclu, un titre d'exclusion.

La condition de l'âge se modifie selon la nature des emplois. Les surnuméraires et les candidats qui aspirent aux postes inférieurs pour gravir ensuite les degrés plus élevés doivent être encore dans la période de la vie où l'instruction s'acquiert aisément, où l'esprit se façonne sans peine à une direction spéciale : ils ne sont admis en général que de dix-huit ou vingt à vingt-cinq ou trente ans. Les fonctions qui exigent la vigueur physique et qui comportent un service actif ne doivent pas être conférées à l'âge où les forces sont exposées à décliner dans un temps assez rapproché. Celles où la maturité et l'expérience sont des titres nécessaires ne s'ouvrent au contraire qu'aux

hommes dont l'esprit est déjà formé par l'exercice de la pensée, l'habitude du monde et la pratique des affaires. En général, l'état doit refuser de s'associer ceux qui ne peuvent lui promettre de longs services : autrement il est obligé de les congédier avant qu'une retraite soit acquise à leurs vieux jours ou de conserver dans les emplois des agens qui ne lui apportent plus qu'une intelligence usée et un corps débile.

Dans la plupart des fonctions, la qualité de Français est impérieusement exigée. Il est juste que les émolumens payés par l'état soient réservés à ceux qui participent à toutes les charges publiques; pour être investi de l'influence ou de l'autorité que confèrent certains emplois, il faut être uni au pays par les liens de l'origine, de l'éducation, de la famille, et exercer tous les droits du citoyen. Seulement des étrangers pourraient être admis dans quelques emplois inférieurs, exception dont on a fait profiter des proscrits que les évènemens politiques avaient chassés de leur patrie et à qui la France accordait une généreuse hospitalité. Des savans étrangers ont aussi été appelés à des emplois de l'enseignement. Jamais la science et le génie n'ont eu besoin de lettres de naturalité dans un pays qui met sa gloire à les honorer. Outre la qualité de Français, les aspirans doivent posséder la complète jouissance de leurs droits civils. Ceux qui en auraient perdu, ne fût-ce qu'une partie, par suite de jugement, ne pourraient être admis. La même exclusion devrait atteindre un failli. Même dans les plus humbles postes, l'honneur de servir l'état ne peut être conféré à qui n'a pas le droit de marcher la tête levée. Les femmes ne sont admises que dans l'administration des postes, et ne peuvent occuper que les directions dont le revenu est inférieur à 2000 francs. Il en est aussi qu'on emploie dans les bureaux du timbre et de l'Imprimerie Royale, mais à titre d'ouvrières plutôt que de fonctionnaires.

La probité, les bonnes mœurs, la droiture du caractère, sont les plus vulgaires et les plus indispensables qualités du fonctionnaire. Quiconque aspire à ce titre doit prouver qu'il en est digne. Plusieurs règlemens expriment cette obligation, tous la supposent. Quant aux preuves à produire, elles ne peuvent être définies, sauf dans quelques postes subalternes, où elles consistent en certificats, témoins souvent trompeurs. Dans toutes les administrations, ceux qui font ou préparent les nominations doivent se livrer à cet égard aux investigations les plus scrupuleuses et les plus sévères. Jusqu'à quel point les opinions des candidats doivent-elles être interrogées et prises en considération? c'est une question qui, à d'autres époques, a beaucoup agité les esprits.

Dans l'ancien régime, on recherchait le culte ou la croyance des candidats. La restauration réservait toutes ses préférences à ceux qui partageaient ses doctrines politiques ou religieuses : système imprudent, triste héritage des discordes civiles. Un gouvernement sage s'attache à étendre le cercle de ses adhérens, loin d'entretenir de jalouses inimitiés. La recherche des opinions doit être interdite dans les temps ordinaires et pour la plupart des emplois. La conscience du fonctionnaire n'est pas moins inviolable que celle du simple citoyen. Cependant il est des époques et des emplois qui ne permettent point cette indifférence absolue. Après des commotions politiques, il convient, comme le demandaient les états-généraux en 1483, de choisir des hommes « étrangers aux troubles qui ont agité l'état. » Quand le pouvoir n'est pas assis, quand les partis sont encore en armes, il serait imprudent de confier à des mains ennemies une part d'autorité. Il en est de même en tous temps de certains emplois dont le caractère est essentiellement politique et dont les titulaires doivent reproduire sans altération la pensée, les tendances et l'esprit du gouvernement.

Ces conditions générales d'âge, d'état civil, de moralité privée, ne constituent qu'une aptitude commune et ne peuvent conférer aucun titre, si elles ne trouvent un complément nécessaire dans des garanties plus spéciales et plus directes : c'est surtout à l'entrée de la carrière que ces garanties doivent se placer. Un fonctionnaire public, de quelque ordre qu'il soit, n'acquiert pas en un jour toutes les qualités requises : les plus habiles se forment de longue main, par l'étude qui donne les connaissances générales, par la pratique qui donne l'expérience relative. Au début de toutes les professions se trouve l'apprentissage, et les hommes qui se vouent au service public en sont moins dispensés que d'autres. Il est du devoir de l'état d'imposer à tous ceux qui lui proposent leur concours, l'obligation de s'y préparer de bonne heure. Il est de son intérêt de les y préparer lui-même dans certaines branches de l'administration qui exigent une capacité plus déterminée et plus définie. Les diverses mesures prises dans ce double but constituent ce qu'on peut appeler, en termes généraux, le noviciat des services publics, noviciat dont les conditions et les formes sont aussi nombreuses que variées. Dans certains services, l'état adopte dès leur première jeunesse les sujets qui se montrent dignes de sa confiance, il leur donne dans des *écoles* spéciales l'instruction nécessaire, les initie à ses principes, à ses doctrines d'administration, et se les assimile, pour ainsi dire, par une éducation prolongée. Dans d'autres, il subordonne l'admission des jeunes aspirans

soit à un *concours* ou à un *examen*, soit à la production de *diplômes* universitaires ou scientifiques, ou bien il supplée à l'instruction antérieure par un *stage*. Il en est dans lesquels le *choix* n'est assujéti à aucune règle. Quelquefois plusieurs de ces modes sont combinés ensemble. Nous les examinerons successivement.

Les *écoles* spéciales sont les plus fertiles pépinières des services publics. A la fois honorables et utiles pour l'état qui les entretient, elles sont la plus vraie application du principe de l'égale admissibilité de tous les citoyens aux emplois. Nulle institution n'est plus libérale et plus démocratique. Trois grands services se recrutent dans le sein des écoles spéciales : les armées de terre et de mer, les ponts-et-chaussées et les mines, et l'instruction publique. Au premier rang apparaît l'École Polytechnique, dont la renommée est européenne, et qui, par de savantes études, prépare des officiers pour l'artillerie, pour le génie et pour une partie de l'état-major, et des ingénieurs pour les constructions navales, les ponts-et-chaussées et les mines. Des écoles d'application destinées à compléter le service théorique et à commencer l'expérience pratique des élèves sortis de ses rangs sont ouvertes à Metz pour l'artillerie et le génie, à Lorient pour le génie maritime, à Paris pour l'état-major, pour les ponts-et-chaussées et les mines. A l'école de Saint-Cyr, exclusivement militaire, s'instruisent des officiers pour l'infanterie, la cavalerie et une partie de l'état-major. Les régimens de l'armée reçoivent à la sortie ceux qui entrent dans l'infanterie. Enfin l'école navale forme des officiers de mer : il en sort aussi de l'École Polytechnique. Des règles communes sont suivies dans toutes ces écoles : on y est admis, et l'on passe ensuite dans les emplois par la voie du concours; des examens répétés assignent à chaque élève son rang, et décident de sa carrière ultérieure. C'est la seule porte pour entrer dans ceux des emplois d'officiers que les lois sur l'avancement militaire n'ont point réservés aux sous-officiers, et dans tous les emplois des ponts-et-chaussées et des mines. La carrière s'ouvre ainsi sous la direction de maîtres éminens, sous l'impression durable d'une forte discipline, et les postes les moins élevés sont déjà le prix du travail et la récompense de longs efforts.

Les jeunes gens qui se destinent à l'art d'enseigner les lettres et les sciences sont initiés à cette noble fonction dans l'École Normale; ils y passent trois années. L'admission est aussi le résultat d'un concours; mais le conseil royal dresse préalablement, sur les notes des recteurs, la liste des candidats admis à concourir, précaution salutaire qui permet d'apprécier les qualités morales des aspirans, si nécessaires dans le sa-

cerdoce civil auquel ils consacrent leur vie. Indépendamment des examens de l'école, les élèves doivent prendre des grades universitaires pendant le cours des études. Ils sont pourvus d'une chaire à leur sortie, mais sans droit exclusif aux emplois de l'Université. Pour professer dans un collége royal, il leur faut encore obtenir au concours le titre d'agrégé, et des candidats étrangers à l'École Normale peuvent le leur disputer. C'est un point sur lequel cette école diffère des écoles militaires. L'instruction primaire a aussi ses écoles normales, placées dans les départemens, et où se forment les instituteurs communaux.

D'autres écoles correspondent à des services d'une moindre importance. 1° L'École Forestière de Nancy est ouverte aux jeunes gens qui veulent entrer dans le service des forêts. Les examens d'admission se font dans la même forme que ceux de l'École Polytechnique; mais les jeunes gens ne sont admis à concourir que sur une lettre du directeur général. 2° Une école spéciale a été fondée au Pin, en 1840, pour le service des haras. Les élèves en sont nommés au concours après que le ministre les a autorisés à se présenter. 3° L'École des Chartes délivre des brevets d'archiviste paléographe à ceux de ses élèves admis au concours qui, après deux années d'études, ont répondu aux examens d'une manière satisfaisante. 4° L'*école des jeunes de langue*, qui reçoit des élèves de huit à douze ans, c'est-à-dire à l'âge où l'étude des langues et des idiômes étrangers est rapide et facile, prépare des interprètes et des drogmans pour les échelles du Levant. 5° Enfin l'école vétérinaire d'Alfort prépare aux emplois de vétérinaires de l'armée un certain nombre d'élèves militaires, à la nomination du ministre de la guerre, sans concours.

Dans les écoles spéciales, le concours se combine ordinairement avec l'instruction qui s'y acquiert. Les plus sûres garanties de la capacité sont ainsi réunies. Le concours a pour objet de désigner le plus capable; l'*examen* tend seulement à constater une capacité absolue d'un degré suffisant : il tend à devenir la condition générale de l'admission aux emplois. La nouvelle loi sur le conseil d'état l'impose aux auditeurs; les élèves consuls y sont soumis depuis 1833; toutes les administrations centrales, dans les règlemens qui viennent de les organiser, l'ont admis, à l'exception seulement des affaires étrangères et de l'instruction publique (1). Dans les départemens de la guerre et du

(1) En Angleterre, les conditions d'admission dans les services financiers sont déterminées par des ordres des conseils supérieurs de chaque administration. L'obligation de subir un examen est commune à tous les candidats. La chambre des communes a ordonné en 1843 l'impression de toutes les décisions prises à ce sujet.

commerce, après l'examen, des listes sont dressées par ordre de mérite, mesure très analogue au concours. Ce n'est qu'après des examens, quelquefois renouvelés à plusieurs reprises, qu'on est admis dans les services des douanes, de l'enregistrement, des contributions directes ou indirectes et des tabacs, et qu'on peut être nommé élève inspecteur des télégraphes (1) ou conducteur auxiliaire des ponts-et-chaussées.

Un examen a toujours précédé la délivrance des *diplômes* littéraires ou scientifiques, et par conséquent ils attestent aussi une certaine capacité. Dans quelques cas, ces diplômes sont la condition de l'admission au concours ou à l'examen; dans d'autres, ils constituent seulement un titre de préférence; souvent ils suppléent à toute autre constatation. Le diplôme de licencié en droit est exigé pour l'admission dans la magistrature; il est demandé aux auditeurs au conseil d'état, aux chefs de bureaux, sous-chefs et rédacteurs de la justice et des cultes, aux surnuméraires des affaires étrangères, aux adjoints à l'inspection générale des finances, aux professeurs des langues orientales vivantes; celui de bachelier ès-lettres aux expéditionnaires de la direction des cultes, aux employés des bureaux de l'instruction publique et de la marine, aux surnuméraires de l'enregistrement, aux élèves de l'École Forestière et de l'École des Chartes, et aux élèves chirurgiens militaires. Il faut justifier du diplôme de vétérinaire en titre ou de certificats équivalens pour les emplois d'instruction à l'école d'Alfort, du diplôme d'aptitude de l'école des haras pour devenir officier des haras. Les prix remportés dans les écoles de droit donnent le premier rang pour obtenir le brevet de surnuméraire de l'enregistrement.

Dans la plupart des services, l'administration admet les candidats à faire leur apprentissage sous ses yeux et sous sa direction. Ce *stage* s'accomplit sous des dénominations diverses. Les jeunes gens destinés à obtenir des emplois reçoivent le titre d'élèves, d'auditeurs, de surnuméraires, d'attachés, d'aspirans ou d'auxiliaires. Des noms différens désignent souvent une même situation, sans que rien explique la variété de ces qualifications. Le service des consulats, celui des télégraphes, celui des chirurgiens militaires, ont des élèves sans avoir d'écoles spéciales; le conseil d'état a des auditeurs; les administrations centrales et les régies financières ont des surnuméraires. Le département des finances y a ajouté, par une superfétation assez singulière,

(1) Les élèves de l'École Polytechnique déclarés admissibles dans les services publics sont dispensés de l'examen.

des aspirans au surnumérariat. Des attachés ont été créés au ministère de l'intérieur pour les emplois du service extérieur, et au ministère des affaires étrangères pour les bureaux et les ambassades. Le titre d'auxiliaire a été adopté dans le personnel des conducteurs des ponts-et-chaussées, dans le service de santé militaire, dans l'intendance militaire et au dépôt de la guerre; il désigne aussi, dans quelques administrations, des employés accidentels, créés pour des besoins extraordinaires. Tantôt, et par exemple dans les régies financières, le surnumérariat est un préalable nécessaire à l'obtention des emplois, et sauf le cas de renvoi pour défaut de zèle ou de capacité, il ouvre des droits certains; tantôt il n'est ni une condition, ni un titre. Dans l'administration des postes, aucun employé n'est admis qu'après un essai de trois mois. La durée du stage, sous quelque dénomination qu'il s'accomplisse, est subordonnée au mérite des candidats et au nombre des vacances. Les auditeurs au conseil d'état sont rayés au bout de six ans, s'ils n'ont pas été appelés à un emploi en titre. Les surnuméraires ne peuvent être placés qu'après six mois d'exercice dans les bureaux des travaux publics, qu'après deux ans au ministère de l'intérieur et dans le service de perception des contributions directes. Le stage des magistrats des cours et tribunaux consiste seulement dans l'exercice nominal ou réel de la profession d'avocat pendant deux ans; pour d'autres fonctionnaires, il résulte de services déjà rendus à un titre différent. Les bureaux de la marine sont ouverts à ceux qui ont servi trois ans dans une autre branche de ce département, ceux des travaux publics aux ingénieurs des ponts-et-chaussées et des mines, aux conducteurs, garde-mines et inspecteurs de la navigation, ceux de l'intérieur à tous les fonctionnaires du même département, ceux enfin de l'instruction publique à tous les membres de l'Université. Les personnes qui ont servi sept ans dans l'administration, ou dont l'emploi a été supprimé, peuvent être appelées aux places de percepteurs, sans surnumérariat.

Parmi tous les moyens d'admission, le concours offre les garanties les plus réelles. Quand il se joint à des études dans une école spéciale, il ne laisse rien à désirer; mais tous les services ne comportent pas la création d'une école. L'examen n'est pas toujours sérieux : l'administration se réserve le droit de désigner les juges, les questions et les candidats; c'est trop d'arbitraire à la fois. La faveur et le népotisme peuvent se glisser dans les nominations à l'aide de l'examen, loin qu'il les exclue. Les diplômes s'obtiennent souvent avec une grande facilité, et l'on a pu remarquer que parfois ils ne se rapportent que fort indi-

rectement à l'objet des fonctions pour lesquelles ils sont exigés. Enfin, le stage favorise une double équivoque, si l'on peut ainsi s'exprimer. On y admet aisément et sans preuve, parce qu'il n'est qu'un essai, et l'on nomme ensuite aux emplois ceux qui l'ont accompli, parce qu'ils y ont consacré déjà un temps plus ou moins long et des travaux plus ou moins suivis, dont on s'empresse de leur tenir compte. Nous convenons pourtant que le concours a l'inconvénient de constater exclusivement la capacité scientifique et de laisser de côté les raisons morales d'aptitude. Nous souhaiterions qu'il ne fût adopté qu'avec le droit conféré à l'administration, comme elle l'exerce déjà pour l'École Normale et l'École Forestière, de dresser préalablement la liste de ceux qui y seraient admis, ou bien que, si le système des examens prévalait, des dispositions formelles en déterminassent impérativement les formes et les conditions, de manière à les rendre sérieux et décisifs.

Au total, la carrière des armes, celles des ponts-et-chaussées, des mines et de l'enseignement sont les seules dans lesquelles un noviciat complet ait été organisé par la loi. Dans les administrations financières, les jeunes candidats sont choisis avec soin et soumis à des épreuves, mais aucune disposition légale n'a assuré de la fixité aux règles établies. Par la loi de finances de 1844, la chambre des députés avait exigé une organisation nouvelle des administrations centrales, mais aucun effort sincère n'a été fait pour en préparer le recrutement. Dans le chaos des règlemens arrêtés par chaque ministre, dans ceux que chaque régie des finances a composés d'après les données successives de l'expérience, on ne trouve ni unité, ni ensemble. On s'aperçoit aisément qu'aucune pensée directrice n'a présidé à ces mesures. Il est urgent que cette confusion disparaisse. Elle nuit au service et blesse nos habitudes de régularité et de simplicité. Enfin, la diplomatie et l'administration proprement dite sont restées en dehors de toutes les règles établies dans les autres services; l'entrée de la magistrature elle-même n'est garantie par aucune précaution suffisante. Disons quelques mots sur ces lacunes.

La vénalité des offices de judicature, si pernicieuse à beaucoup d'égards, avait au moins le mérite de constituer des familles de magistrats en qui se perpétuaient avec la toge les plus saintes traditions de science, de sagesse et d'amour de la justice. La révolution de 1789 supprima la vénalité, institua le régime électif, et brisa ainsi toute carrière dans cet ordre de fonctions. Après avoir ressaisi le droit de pourvoir à tous les emplois de magistrature, l'empereur considéra la création d'un noviciat comme le couronnement du nouvel établissement judiciaire.

En 1808, il institua des juges auditeurs auprès des cours, et voulut qu'ils fussent nommés sur des listes de candidats présentées par ces cours elles-mêmes, et composées d'avocats attachés au barreau depuis deux ans au moins. Ce souvenir des antiques prérogatives des parlemens, chargés jadis de faire des présentations analogues, aurait dû plaire à un gouvernement qui affectait toutes les formes de l'ancien régime; cependant la restauration s'en écarta complètement, lorsqu'elle étendit l'institution des juges auditeurs aux tribunaux de première instance. Aucune condition ne fut attachée aux nominations, et les choix ne tardèrent point à prouver qu'un esprit exclusif et partial présidait à la composition des corps judiciaires. L'opinion s'en était émue, et quand éclata la révolution de juillet, l'institution même des juges auditeurs fut emportée. En ce moment, il n'existe aucun séminaire pour les augustes et sévères devoirs de la magistrature; on a cherché à combler cette lacune en conférant aux jeunes aspirans, à titre de début, l'emploi de juge suppléant, créé dans d'autres vues et pour d'autres besoins, et constitué dans des conditions incompatibles avec cette destination d'emprunt. Les juges suppléans jouissent de l'inamovibilité qui ne doit point appartenir à une position d'épreuve. Ils ne peuvent être nommés qu'à vingt-cinq ans, tandis que l'emploi de substitut, réservé à leur avancement, peut être obtenu à vingt-un ans. La nomination des juges suppléans n'est d'ailleurs soumise à aucune autre condition que le diplôme de licencié en droit et deux années de barreau, plus souvent oisives que laborieuses. Dans ces derniers temps, un autre noviciat paraît avoir été établi; nous voulons parler des avocats attachés à certains parquets et désignés ainsi dans quelques actes de nomination royale. Nous ne pouvons discuter un titre qui n'est reconnu par aucune décision de l'autorité publique, qui n'existe pas légalement et qui n'est même pas admis dans tous les parquets. Dans cet état de confusion, nous n'hésitons pas à dire que l'avenir de la magistrature est compromis, et que si elle maintient intacte sa vieille réputation de droiture et d'impartialité, rien ne se fait pour que les lumières y restent toujours à l'unisson des mœurs. Il est urgent d'y pourvoir, en constituant un noviciat judiciaire. Que les jeunes gens destinés à la magistrature reprennent le titre d'auditeurs, nous n'y faisons aucune objection, mais il ne faut pas que leur nomination soit livrée à la volonté discrétionnaire du gouvernement. Là est la condition virtuelle du rétablissement de l'institution. On a dit que les auditeurs de la restauration avaient péri dans le mouvement de 1830, parce qu'ils étaient inamovibles, et qu'ils pouvaient néanmoins, par le

caprice d'un ministre, être transférés d'un siége à un autre. C'est une erreur; ces inconvéniens étaient graves, mais secondaires. Les auditeurs ont succombé sous le principe d'égalité et de libre concurrence qu'inaugurait le triomphe définitif de la révolution de 1789. Ils étaient des privilégiés; à la faveur d'un titre modeste, certaines familles avaient envahi les siéges de la magistrature, et trop souvent l'indépendance de la fortune et l'honnêteté des mœurs, seules conditions dont on se préoccupât, étaient les compagnes d'un esprit médiocre et imbu de préjugés. A Dieu ne plaise que nous frappions d'un ostracisme aussi absurde qu'injuste aucune classe de citoyens. Toutes doivent être admises au partage des emplois, et toutes y ont les mêmes droits. Si pourtant il fallait choisir entre la capacité et la naissance, nous avouons que la capacité aurait nos préférences; mais cette alternative n'existe point. Ceux qu'on veut favoriser, en supprimant toute garantie, se présenteront souvent dans la lice avec des armes mieux trempées que celles de leurs rivaux. La fortune et la naissance ont des avantages naturels et inévitables; la fortune donne le loisir, la liberté d'esprit, et procure ordinairement les bienfaits d'une instruction supérieure. Un nom honoré, même dans l'enceinte limitée d'une province ou d'une ville, est entouré d'un prestige dont la démocratie elle-même ne se défend point; des règles d'admission même sévères n'entraîneront donc aucune exclusion regrettable; mais elles ne permettront pas à des influences de famille ou d'argent de s'exercer au profit de la médiocrité paresseuse ou de l'ignorance insolente. Que la capacité soit donc le premier titre à l'admission, si elle ne peut pas être le seul. Faisons concourir ensemble les garanties morales et les garanties intellectuelles. Ne sacrifions pas plus la science aux mœurs que les mœurs à la science, et que nul ne soit admis au redoutable emploi de rendre la justice, s'il n'a fait ses preuves, non par la production d'un vain diplôme, mais en personne, non par un interrogatoire fugitif, mais par des travaux répétés. Nous ne pouvons pas emprunter des exemples à l'Angleterre, où le petit nombre des juges et l'énormité des salaires permettent au gouvernement d'arracher au barreau ses plus illustres membres, mais l'Allemagne a depuis long-temps tracé la route; les aspirans à la carrière de la magistrature y subissent successivement des examens théoriques, un stage et des épreuves pratiques (1). Ce n'est point ici le lieu d'entrer dans des détails d'exécution;

(1) Voir un article très intéressant sur l'enseignement et le noviciat aux fonctions publiques en Allemagne, publié par M. Éd. Laboulaye dans le tome XVIII de la *Revue de Législation et de Jurisprudence.*

le jour où les ministres renonceront à des prétentions d'omnipotence que rien ne justifie, il sera facile d'organiser le noviciat judiciaire sur des bases qui satisfassent à la fois au vœu de l'opinion et aux intérêts sacrés de la justice.

Si ces intérêts tiennent le premier rang, ceux qui sont confiés au dehors aux agens diplomatiques et consulaires ne méritent pas moins, quoique dans une sphère différente, d'être remis à des mains dignes et habiles. Nos affaires extérieures sont confiées à deux ordres d'agens, entre lesquels les règlemens et les usages ont établi une séparation presque absolue. Le corps diplomatique et le corps consulaire, organisés parallèlement, sont entièrement distincts. A notre avis, ce divorce doit cesser. Plus les nations se rapprochent par des alliances commerciales et industrielles, plus la politique se lie étroitement au commerce, et plus le commerce à son tour, dans ses accidens si variés, a des rapports intimes avec la politique. Dans ce développement des relations internationales, il n'est pas plus permis à un agent consulaire d'ignorer l'histoire des traités qu'à un ministre politique d'être étranger aux questions de douanes et de tarifs. Certains préjugés de corps repoussent cette assimilation, mais elle est juste et nécessaire : elle simplifierait, si elle était admise, beaucoup de difficultés, et permettrait d'asseoir cette branche du service public sur des bases plus larges. Quant à présent, des dispositions toutes différentes règlent l'admission dans l'une et l'autre carrière. Celle des consulats est organisée très régulièrement. Des élèves consuls en occupent le seuil, et leur existence, qui remonte à Louis XIV, est consacrée par le règlement du 3 mars 1781. Placés auprès des consuls, ils vivent avec eux, assistent à leurs actes, s'initient à toutes les connaissances relatives à l'administration des consulats, étudient les langues étrangères, font des extraits de toutes les affaires contentieuses soumises aux consuls, ainsi que des jugemens rendus, et chaque année sont tenus de subir un examen et de rédiger un mémoire sur un sujet désigné par le ministre, auquel ce travail est ensuite adressé.

Ce système offre des garanties réelles. Il est vrai que la sévérité des examens n'est point assurée par la publicité, que les candidats sont exclusivement au choix du ministre, et qu'aucun concours n'est ouvert; mais l'exécution franche des règlemens satisferait aux nécessités les plus impérieuses, et la capacité des agens sortis du corps des vice-consuls a jusqu'ici répondu au but de l'institution. On aurait d'ailleurs mauvaise grace à déclarer insuffisant le noviciat établi dans le corps consulaire, si l'on songe que la carrière diplomatique, qui s'en

rapproche par une si étroite analogie, ne possède aucune institution de ce genre. Le recrutement y est préparé par l'adjonction d'un certain nombre d'attachés aux bureaux du ministère ou aux ambassades; malheureusement leur nomination est toute discrétionnaire. Point d'examen, point d'études obligées, point d'avenir assuré. L'enseignement nécessaire à ces futurs diplomates n'est donné dans aucune école. Sous l'empire, Napoléon avait chargé M. le comte d'Hauterive de lui proposer les mesures nécessaires pour combler cette lacune; les évènemens politiques ne permirent point à cette pensée de se réaliser. En 1830, M. de Polignac, dans des vues de politique plus peut-être que d'utilité publique, avait fondé aux affaires étrangères un cours de droit public et un cours d'instruction diplomatique, destinés à vingt-quatre élèves, parmi lesquels, selon leur capacité et leur zèle, devaient être pris des secrétaires surnuméraires, pépinière officielle du personnel des ambassades et des légations. La révolution de juillet a renversé cet établissement naissant. Depuis, aucune disposition n'a été faite pour former ni pour instruire des sujets capables de suivre avec succès une carrière qui exige des qualités et des connaissances si spéciales et si nombreuses (1).

Nos dernières critiques s'adressent à l'administration départementale. L'accès n'en est point défendu contre les surprises de l'ignorance et de la médiocrité, et tous les postes en sont accessibles à toutes les ambitions. On y débute par le titre d'auditeur au conseil d'état ou d'attaché au ministère de l'intérieur, et par les fonctions de conseiller de préfecture, qui depuis quelques années ont été conférées à titre de noviciat; mais, par des raisons de plusieurs natures, ces diverses initiations n'atteignent point le but. Les auditeurs au conseil d'état, qui devraient être destinés surtout aux emplois de sous-préfets, pour être promus ensuite aux préfectures, sont rarement appelés à ces emplois. Nommés qu'ils sont sur la proposition du garde-des-sceaux, dont ils dépendent, le ministre de l'intérieur les connaît peu, s'y intéresse encore moins, et ne se tient pas pour obligé de leur faire une car-

(1) En Belgique, les jeunes gens qui se destinent à la carrière diplomatique sont obligés de subir un examen. Nous en avons le programme sous les yeux, et nous ne savons pas si beaucoup de nos jeunes diplomates seraient en état d'y satisfaire. On exige plus encore en Prusse. Un premier examen, cinq années d'études, des attestations de l'expérience acquise, enfin un dernier examen oral et par écrit sur l'administration intérieure, sur l'état agricole et commercial, et sur les intérêts les plus essentiels au commerce de la Prusse : tels sont les préliminaires obligés de l'admission dans la carrière.

rière. Plusieurs, attachés à Paris par le vœu et l'intérêt d'une famille puissante, peu séduits par les honneurs du pouvoir dans quelque résidence obscure et éloignée, ont refusé des places offertes à leur ambition plus exigeante; ces refus, dont on ne devait point tenir compte, ont fait accuser le corps entier d'élever trop haut ses prétentions, et les auditeurs n'ont aucun avenir assuré. Cette institution, que l'empereur avait fondée et d'où sont sortis tant d'hommes distingués, n'est plus qu'une impasse qui ne conduit à rien. On lui a créé d'ailleurs la plus maladroite des concurrences par l'établissement bâtard des attachés au ministère de l'intérieur, auditeurs au petit pied, qu'on nous passe le mot, superfétation parasite, à laquelle le ministre président du conseil d'état n'aurait pas dû consentir. Les attachés ont de moins que les auditeurs la faculté d'assister aux discussions si attachantes et si instructives du conseil d'état. Ils ont de plus la participation au travail des bureaux; mais la plupart s'y montrent rarement, et les chefs de service se prêtent de mauvaise grace à faire l'éducation de jeunes gens qui doivent les quitter précisément à l'heure où ils deviendraient utiles. Trop souvent enfin le titre d'attaché n'est qu'une faveur nominale destinée à en préparer de moins vaines, sans les justifier. Pour compléter des études préparatoires, ou nulles ou insuffisantes, on introduit les plus heureux dans les conseils de préfecture, avec les fonctions de secrétaire-général, dans les chefs-lieux où ces fonctions ne forment point un emploi distinct. Nous n'approuvons pas ces nominations. Les conseils de préfecture sont des tribunaux administratifs, appelés souvent à prononcer sur les plus graves questions : il y faut de l'expérience, de la maturité, une pratique déjà longue. Ce n'est pas là que doit se faire l'apprentissage administratif. Nous en dirons autant des fonctions de secrétaire-général, qui consistent surtout dans la connaissance exacte des traditions administratives et locales, l'habitude de l'ordre, le respect inflexible de la règle, qualités essentielles qui ne sont point l'attribut ordinaire de la jeunesse.

A tous les détails dans lesquels nous sommes entré se rattache une observation générale, qui servira de conclusion à ce que nous avons dit sur le noviciat dans les services publics. Nous avons vu l'état ouvrir des écoles savantes pour préparer les hommes qui doivent entrer dans l'armée, dans les ponts-et-chaussées, dans les mines, dans l'instruction publique. Les facultés de droit, sauf les épreuves ultérieures dont nous avons signalé le besoin, instruisent les aspirans aux emplois de la magistrature, mais ceux qui prétendent à l'honneur de

représenter le pays à l'étranger ou de l'administrer à l'intérieur, où peuvent-ils acquérir les connaissances nécessaires? Nous avons loué les efforts des administrations financières pour former des sujets capables; mais où s'enseigne la théorie des fonctions qu'ils pourront exercer un jour, où recueilleront-ils, indépendamment des exercices pratiques auxquels on les soumet, les idées générales, les notions d'ensemble, les connaissances scientifiques qui les guideraient dans toute leur carrière et leur permettraient d'échapper au joug pesant de la routine? Nous cherchons en vain les sources auxquelles ils pourraient puiser.

La France a toujours occupé le premier rang dans le monde par sa supériorité dans les lettres et dans les sciences. Nos vieilles universités ont conquis une gloire dont le souvenir est encore vivant, et leur digne héritière, reconstituée par le génie de l'empereur, n'a pas été inférieure à ses devancières. L'enseignement public est établi partout sur des bases larges et fécondes; cependant, tandis que l'état entretient et propage toutes les connaissances qui ont pour objet le bien-être individuel ou les droits privés des citoyens, il a toujours laissé dans l'oubli et négligé celles qui embrassent les intérêts généraux de la société. Il prépare et fait des avocats et des médecins, il ne s'occupe point de créer des hommes publics, des administrateurs, des diplomates, des financiers. A part quelques chaires de droit administratif, créées dans ces derniers temps, et qui, bien qu'enfermées dans un cercle étroit, ont déjà rendu de grands services, les sciences politiques et sociales ne sont point enseignées en France. Nous avons été devancés par l'Allemagne, où plusieurs états rivalisent de zèle pour répandre ces sciences. Par une étrange contradiction, c'est sous des gouvernemens absolus que s'ouvrent des chaires qui conviennent surtout à un peuple libre; il est temps que l'enseignement soit mis en harmonie avec les institutions. Plus les citoyens sont appelés à prendre part aux affaires publiques, non-seulement dans les emplois de l'état, mais dans les conseils électifs, dans la commune, dans le département, dans les assemblées politiques, plus il est nécessaire de leur donner la science qui permet d'accomplir dignement ces devoirs nouveaux. Il ne suffirait point d'augmenter le nombre des chaires de nos facultés. Ce n'est pas un simple développement de l'enseignement actuel qu'il s'agit de constituer, mais un enseignement spécial avec son esprit propre et son caractère particulier (1). De nouveaux pro-

(1) Il n'entre pas dans notre plan de discuter le mode d'organisation de ces fa-

fesseurs attachés aux facultés de droit ne tarderaient point à en adopter l'esprit trop juridique. A des hommes qui consacrent leur vie au service public, il faut inspirer un sentiment plus énergique des droits de la société, moins de passion pour l'individu, plus de souci des intérêts de l'état. A Dieu ne plaise que nous condamnions l'étude du droit civil. Nous aimons et nous respectons dans le magistrat et dans le jurisconsulte ce généreux dévouement qui se porte toujours au secours du plus faible, et mesure la protection au pouvoir de l'oppresseur; mais nous ne voulons pas soumettre à la même influence des études qui tendent vers un but entièrement distinct. Notre révolution a proclamé le principe de la séparation des pouvoirs : elle a défendu que l'administration et la justice fussent confondues dans les mêmes mains, et les a séparées d'une manière absolue. Ce principe ne sera définitivement consacré que quand un enseignement spécial prendra au début et conduira vers leurs destinations respectives ceux qui doivent parcourir l'une ou l'autre carrière.

Un enseignement complet de toutes les sciences qui se rapportent aux affaires publiques est donc le point de départ d'une bonne organisation du personnel des fonctionnaires. Tant qu'il ne sera pas constitué, toutes les mesures prises pour consacrer les droits du talent et pour procurer à l'état des serviteurs intelligens et capables seront vaines et sans effet. L'année dernière, d'honorables députés ont proposé de déterminer les règles de l'admission dans les fonctions publiques. Une pensée louable avait inspiré ce projet. S'il a échoué, c'est surtout parce qu'il était dépourvu de base, faute d'une école publique où pussent s'acquérir les connaissances exigées des candidats aux emplois. Nous faisons des vœux pour que cette lacune soit comblée. Puisse bientôt l'état, en présence d'une jeunesse active, laborieuse, pleine d'une généreuse émulation, se créer le moyen d'en choisir l'élite pour l'appliquer au service public et étendre ainsi, par des dispositions successives, à la diplomatie, à l'administration, aux régies financières, avec les tempéramens propres à chacun de ces services, le régime de garanties qui garde déjà le seuil des autres carrières!

cultés nouvelles et les chaires qui devraient y être ouvertes. Cette question a été traitée, avec tous les développemens qu'elle comporte, dans le travail remarquable de M. Laboulaye, que nous avons cité plus haut.

III.

Jusqu'ici nous ne nous sommes occupé que des emplois les moins élevés, sorte d'épreuve et d'initiation plus spécialement destinée aux hommes jeunes, nouveaux, et chez qui le zèle et la vivacité de l'esprit suppléent à l'expérience. Au-dessus de ces emplois s'ouvre la liste de tous ceux dont se compose l'ensemble du service public et qui réclament d'autres qualités, la maturité avec la vigueur, et des connaissances qui, pour quelques-uns du moins, supposent une intelligence distinguée. Recherchons quels principes en règlent la distribution.

C'est aux fonctionnaires d'un ordre moins élevé dans le même service que sont donnés la plupart des emplois, soit en vertu de dispositions formelles, soit par la libre volonté des chefs, soit enfin par l'influence qu'exercent naturellement les efforts déployés et l'aptitude constatée dans les postes inférieurs. L'avancement est le droit commun : c'est une règle aussi salutaire qu'équitable. Elle donne à l'état des serviteurs expérimentés, elle excite le zèle et entretient l'émulation; par l'avenir qu'elle offre aux fonctionnaires, elle compense en partie la médiocrité des rémunérations accordées par l'état. L'avancement s'obtient de deux manières, soit par l'ancienneté, loi fatale qui confère un droit en vertu de la seule date de l'entrée en fonctions, soit au choix, combinaison heureuse qui concilie les droits des fonctionnaires avec les besoins de l'état, et ne considère la durée des services que quand elle s'unit au mérite.

Dans l'armée de terre et dans les corps de troupes de la marine, des emplois nombreux sont donnés à l'ancienneté. Ce privilége était dû à une carrière où l'on n'entre pas librement, et dont il était juste que les devoirs rigoureux fussent rendus moins pesans par la perspective d'un avenir assuré. Des limites ont été posées pour que jamais la chose publique ne soit compromise par ce mode aveugle de promotion. Les sous-officiers ne sont pas les produits de l'ancienneté. L'ancienneté ne confère pas non plus le grade de sous-lieutenant : elle ne fait que des lieutenans, des capitaines et des chefs de bataillon ou d'escadron. Ainsi elle ne commence qu'aux hommes dont l'aptitude est déjà constatée par un choix discrétionnaire antérieur, et elle s'arrête aux emplois qui entraînent une trop grande responsabilité pour ne réclamer que de l'expérience et de la pratique. Il est aussi certains services dans lesquels l'ancienneté attribue seule le rang ou la classe, c'est-à-dire

un avantage qui augmente seulement l'honneur ou le salaire de la fonction, déjà donnée au choix. C'est ainsi qu'à la cour des comptes la moitié des emplois de référendaires de première classe est attribuée aux plus anciens titulaires de la seconde classe. Enfin, dans quelques administrations où des fonds disponibles sont répartis entre les employés inférieurs que l'insuffisance des crédits privait du traitement légalement assigné à leur titre, les allocations nouvelles appartiennent aussi de droit aux plus anciens, parce qu'il paraît juste de commencer par ceux qui ont le plus long-temps attendu. A part ces priviléges conférés à l'ancienneté, l'avancement est accordé au choix. C'est la règle de l'armée elle-même pour tout ce qui ne revient pas à l'ancienneté, et de tous les autres services publics. Le choix s'exerce dans les cadres de la hiérarchie et se dirige d'après les lumières que lui fournissent des garanties diverses destinées à l'éclairer.

Nous avons déjà parlé de la hiérarchie dans son organisation générale et dans ses rapports avec la constitution des services publics. Relativement à l'avancement, la hiérarchie se compose des grades et des classes, expressions diverses pour indiquer les degrés successifs de l'échelle. Le grade désigne plus spécialement un titre ou une fonction spéciale, la classe un rang parmi ceux qui occupent cette fonction. Ces divisions, quelquefois multipliées à l'excès, fournissent le moyen d'accorder plus fréquemment des récompenses, et de tenir ainsi le zèle plus constamment éveillé. A très peu d'exceptions près, l'armée ne connaît que les grades. Dans les emplois des administrations centrales, les commis, les sous-chefs, les chefs de bureaux, sont divisés en classes nombreuses. Il en est de même dans les services financiers; on y trouve des emplois qui ont jusqu'à huit classes. La classe est quelquefois attachée à l'agent, presque toujours à la résidence. Les ingénieurs des ponts-et-chaussées, les conservateurs des forêts, d'autres fonctionnaires des finances, peuvent avancer de classe sans quitter leur poste. Les préfets, les sous-préfets, les directeurs des régies financières, n'obtiennent cet avancement qu'en changeant de résidence, obligation parfois onéreuse et qui a empêché des hommes très méritans d'accepter un avancement dû à leurs longs services, obligation toujours regrettable, en ce qu'elle établit une mobilité fâcheuse et prive souvent un arrondissement, un département d'un agent populaire et estimé qui ne tiendrait point à s'en éloigner, et ne peut pourtant obtenir qu'à ce prix la récompense de ses travaux. La plupart des services comportent des fonctions de nature diverse et qui suivent une hiérarchie parallèle; dans la magistrature, le parquet

et le siége; dans l'Université, le professorat et l'administration; dans les finances, la partie active et la partie sédentaire; presque partout, les bureaux de l'administration centrale et les emplois extérieurs. Les besoins du service et les convenances personnelles peuvent réclamer le passage d'une branche à l'autre. Il y est pourvu à l'aide des assimilations de grades établies par des dispositions expresses ou par l'usage. Ces assimilations n'existent point d'un département ministériel à l'autre. En général chaque administration est jalouse des positions qu'elle possède, mais la latitude laissée au choix permet, dans les services qui le comportent, de faire au dehors les emprunts commandés par l'intérêt public.

Dans les parties de l'administration qui sont bien constituées, la règle de l'avancement est qu'aucune nomination ne peut se faire que parmi les titulaires du grade ou de la classe immédiatement inférieure à l'emploi vacant. Les lois ou les règlemens le prescrivent ainsi dans l'armée, dans les ponts-et-chaussées et les mines, dans les consulats, dans l'Université, dans les administrations financières. Cette règle est appliquée à l'administration centrale de la guerre; elle a été écartée dans les autres ministères. Aux affaires étrangères, à la justice, aux cultes, à la marine, une portion seulement des emplois intermédiaires de rédacteurs, de commis principaux, de sous-chefs, est réservée à l'avancement. On n'a posé aucune règle pour les emplois supérieurs. A la guerre, le mode d'avancement est réglé jusqu'à l'emploi de chef de bureau. Dans les départemens de l'intérieur, du commerce, de l'instruction publique, les emplois sont accessibles à tous les fonctionnaires du département, sans distinction. Les autres ministères se sont donné une liberté illimitée. On s'est seulement attaché, dans presque toutes les administrations centrales, à prendre des mesures contre un avancement trop rapide. Il y faut avoir passé un temps déterminé dans un grade ou dans une classe pour pouvoir monter dans le grade ou la classe supérieure. Le temps est fixé à deux ans dans tous les ministères, excepté ceux de l'intérieur et de l'instruction publique, où l'on n'exige qu'une année.

Ces règles, même les plus sévères, laissent toutes une part à l'appréciation du pouvoir qui doit nommer. Pour le guider dans cette tâche délicate, plusieurs espèces de procédés sont établis. Dans quelques services, la capacité des employés est mise à des épreuves déterminées. Les inspecteurs-généraux-adjoints des finances doivent avoir fait deux tournées d'inspection. Les employés des contributions directes sont obligés d'exécuter certains travaux qui sont transmis à

l'administration centrale. C'est la seule obligation qui ait le caractère d'un examen. L'examen n'est une condition de l'avancement que pour quelques emplois les moins élevés, et dont les titulaires sont encore dans une sorte de position d'essai, par exemple dans quelques administrations financières et dans les bureaux de la guerre. Il y est suppléé par les comptes-rendus périodiques qui sont demandés aux chefs intermédiaires. Ces comptes-rendus doivent être fournis, à des époques fixes, par les présidens des comités du conseil d'état pour les auditeurs placés sous leurs ordres, par les directeurs pour les administrations financières, par le secrétaire-général du ministère pour les bureaux de la justice, par le directeur des cultes pour les bureaux de sa direction, par les chefs respectifs pour les bureaux de l'intérieur. Dans les bureaux de la guerre, les sous-chefs, commis principaux, rédacteurs et vérificateurs, tiennent un carnet sur lequel ils inscrivent chaque jour l'analyse succincte des affaires qu'ils ont traitées; ces carnets visés par le chef du bureau, renouvelés tous les ans et classés comme archives, servent de base aux propositions d'avancement. Dans l'armée, les nominations au choix sont préparées par les tableaux d'avancement. Chaque année, des inspecteurs-généraux parcourent toute la France, visitent les établissemens et les corps militaires, se tiennent au courant de l'état du service, de la conduite de tous les officiers, et dressent les tableaux sur lesquels se font les promotions; nul ne peut obtenir de l'avancement s'il n'y est inscrit. Les choix sont ainsi circonscrits dans le cercle des hommes qui ont été à l'avance déclarés dignes. Des tableaux semblables sont dressés dans le service actif des douanes, qui est organisé à l'instar de l'armée. Le ministre actuel de l'instruction publique a annoncé l'intention d'introduire aussi dans son département les tableaux d'avancement. Il est procédé autrement encore dans la magistrature. Les nominations sont précédées des présentations des chefs des cours royales. Toutes les fois qu'un emploi est vacant, le premier président et le procureur-général doivent adresser au garde-des-sceaux une liste triple de candidats. Le ministre propose au roi celui des candidats qui lui paraît devoir être préféré, mais il n'est pas tenu de se renfermer dans la liste des candidats. Les présentations des chefs intermédiaires sont le mode le plus habituellement suivi dans les diverses administrations. Il est naturel que ceux qui suivent l'employé dans ses actes journaliers témoignent de son aptitude et de ses droits à une récompense. Il est bon que la responsabilité de chacun soit ainsi engagée, et plus s'étend le nombre de ceux

qui concourent à préparer les nominations, plus sont respectés les droits légitimes et repoussées les obsessions de l'intrigue.

Tels sont les moyens variés par lesquels s'éclairent les choix qui confèrent l'avancement; mais l'avancement n'est pas le seul chemin qui conduise aux emplois. Dans l'armée, dans les ponts-et-chaussées, les mines, l'Université et les régies financières, les divers postes sont exclusivement affectés aux fonctionnaires qui ont commencé par les degrés les moins élevés; dans les autres services, ils peuvent être conférés à quiconque satisfait à des conditions générales qui n'impliquent ni les services rendus ni l'aptitude nécessaire.

En dehors des administrations qui se composent d'un grand nombre d'employés, dans lesquelles a pu se constituer une hiérarchie, où chaque position est un pas vers celle qui la précède, il est des services spéciaux qui n'offrent ni classes ni degrés à ceux qui leur appartiennent. On ne peut donc les recruter à l'aide du noviciat ni de l'avancement. Il y est suppléé par des formalités spéciales. A cette catégorie appartiennent particulièrement les services suivans, que nous mentionnons entre autres en raison du grand nombre de ceux qui en dépendent : 1° les juges de paix, magistrature spéciale, distincte des tribunaux de première instance et des cours royales, et qui ne pourrait être considérée, ainsi qu'on l'a quelquefois proposé, comme le début de la carrière judiciaire, sans perdre son caractère propre, sans être livrée à une instabilité, à des pensées d'ambition qui la discréditeraient : il est pourvu aux emplois de juges de paix sur la présentation des chefs de la cour et du tribunal, présentation dans laquelle le choix n'est pas tenu de se renfermer; — 2° les vérificateurs des poids et mesures, fonction toute particulière, à laquelle aucune autre ne conduit, et qui ne conduit à aucune autre : les nominations doivent être précédées d'un examen auquel il est procédé publiquement toutes les fois qu'il faut pourvoir à une vacance, cependant les vérificateurs nommés peuvent changer de résidence et obtenir ainsi une sorte d'avancement; — 3° les conservateurs des bibliothèques publiques : la carrière des lettres est la préparation la plus convenable à ces emplois, il n'est mis aux nominations d'autre condition que de porter sur des membres de l'Université, des littérateurs et savans connus par leurs travaux ou des élèves de l'École des Chartes; — 4° enfin les professeurs soit dans les facultés de l'Université, soit dans d'autres établissemens publics. Les chaires des facultés des lettres et des sciences pourraient être données à l'avancement. Un grand nombre de professeurs

des colléges royaux, déjà éprouvés par les concours d'agrégation et par un enseignement souvent éclatant, y seraient très justement appelés; mais le mode de nomination, sans les exclure, ne leur donne aucune préférence. Le choix se fait entre quatre candidats, dont deux sont présentés par la faculté et deux par le conseil académique. Les chaires de droit et de médecine sont données au concours; celles des facultés de théologie sont remplies sur la présentation des évêques et des facultés et consistoires, selon le culte. Quant aux emplois de l'enseignement dans les établissemens publics étrangers à l'Université, c'est aussi sur des présentations que se font les nominations. Ces présentations sont généralement confiées aux conseils supérieurs de ces établissemens : pour le Collége de France, elles émanent des professeurs mêmes et de l'Institut. Ce dernier corps intervenait aussi précédemment dans les présentations destinées à pourvoir aux chaires de l'École Polytechnique; il a été dépouillé de cette attribution par M. le maréchal Soult, dont le nom restera attaché à cette attaque dirigée contre le premier corps savant et littéraire de l'Europe. Nous ne parlons pas d'une foule d'emplois placés hors de toute catégorie, et qui dépendent des divers ministères, tels que ceux de médecin, d'architecte, d'économe ou de conservateur du mobilier dans une administration, d'essayeur de la garantie à la Monnaie, de directeur de certains établissemens agricoles ou charitables, etc.; nous ne pourrions retracer les dispositions qui les concernent sans étendre démesurément une nomenclature déjà trop longue, et ces postes exceptionnels ne peuvent être soumis à une règle commune.

Mais en dehors du système général, on a laissé des fonctions nombreuses et importantes qui souffrent de cette situation; nous voulons parler des employés des préfectures et des sous-préfectures et de quelques directions financières dans les départemens. Ces employés sont considérés comme attachés exclusivement au département où ils sont placés : on a voulu les laisser ainsi dans une dépendance plus directe du chef auquel ils obéissent, et l'on a cru trouver en même temps dans cette combinaison un moyen d'économie. Ces avantages sont contestables, et les inconvéniens ne le sont point. Dans une administration bien réglée, un chef de service exerce toujours une autorité suffisante sur ses inférieurs, même quand il ne les nomme point. Ses plaintes sont écoutées et son droit de censure admis. Entre lui et ceux qui sont placés sous ses ordres, le ministre hésite rarement; il sent trop les nécessités du service et l'intérêt de la subordination. On peut en trouver la preuve dans les administrations où la

hiérarchie embrasse tous les degrés, et rattache tous les agens au chef suprême. Quant aux raisons d'économie, elles ne peuvent exister qu'autant que les employés dont nous nous occupons seraient en réalité moins payés que s'ils l'étaient directement par l'état. Or, d'où que leur vienne le salaire, il doit être suffisant et proportionné à leurs travaux et à leur talent. La mesure en est la même, que le ministre ou le préfet en règle le taux. L'état ne doit pas leur accorder une récompense supérieure à leur mérite, ce serait dilapidation; le département ne doit pas non plus la leur accorder inférieure, ce serait injustice, dureté et mauvais calcul administratif. Ainsi, les raisons de hiérarchie et d'économie ne sont pas admissibles; pourtant ce sont celles qui ont fait établir un régime par lequel une foule d'employés laborieux, capables, expérimentés, sont privés de tout avenir, condamnés à languir toute leur vie dans une position obscure et ingrate, et placés, à l'égard de tous les autres serviteurs de l'état, dans une condition humiliante d'infériorité. Ce malaise réagit sur les affaires publiques. Les hommes qui se sentent forts s'éloignent d'un service si mal récompensé; ceux qui y entrent n'y apportent que le découragement et la misère. Le chef du service, préfet ou directeur, ne sait le plus souvent comment combler les vides, et l'on en a vu qui, hors d'état de remplacer un employé de qui dépendait tout le travail, se trouvaient obligés de subir ses exigences, loin de jouir d'une autorité plus certaine. Nous appelons sur cette partie de l'administration l'attention de tous ceux qui veulent à tous les degrés que les services soient récompensés et la condition des fonctionnaires garantie.

En résumé, pour en revenir aux services généraux, c'est surtout l'avancement qui règle la promotion aux emplois. Son domaine se compose de toutes les fonctions qui lui sont légalement et exclusivement dévolues, et de celles où il est consacré par la pratique et par des raisons de justice et d'utilité publique. Cependant, là même où il s'exerce, les règles établies ne sont pas toujours les meilleures, et il y pourrait occuper une plus grande place. D'un autre côté, il devrait régir des services d'où on l'a exclu. C'est ce que nous allons essayer de faire voir.

La règle qui doit présider à la distribution des emplois a été proclamée de toute ancienneté. Les états-généraux disaient jadis : « Il faut pourvoir aux emplois et non aux personnes. » La même pensée était exprimée par l'empereur, qui répétait souvent : « Il faut choisir l'homme qui convient à la place, et non la place qui convient à l'homme. » Les fonctionnaires à tous les degrés sont les serviteurs de l'état; l'in-

térêt du service public est la considération dominante et exclusive. Choisir le plus capable, c'est-à-dire le plus savant, si la science est requise; le plus ferme, si l'énergie du caractère est nécessaire; le plus vigoureux, s'il s'agit de fatigues à supporter; le plus discret, si l'imprudence doit être un danger; donner à chaque poste l'homme qui lui convient le mieux, approprier l'âge, le caractère, les mœurs, l'esprit de chacun aux nécessités de l'emploi, voilà le devoir de celui qui nomme, devoir complexe, délicat, à l'accomplissement duquel on ne peut apporter trop d'attention pour éviter les surprises, trop de volonté pour déjouer les intrigues, trop de désintéressement pour résister aux obsessions de la parenté et de la camaraderie. A quels principes sera soumis l'exercice de ce pouvoir? quelle part sera faite à la règle, quelle part au pouvoir discrétionnaire? Ces questions ne peuvent guère être résolues en termes absolus, et les solutions les plus contraires ont été proposées. Les uns soutiennent que le droit de nomination aux emplois doit être entièrement abandonné à la responsabilité ministérielle, ils l'érigent en attribut nécessaire de la couronne, ils le proclament comme une de ses principales prérogatives. Les autres, au contraire, veulent exclure tout arbitraire, soumettre tous les choix à des dispositions de rigueur, et créer au profit des fonctionnaires un droit absolu. Ces théories opposées nous paraissent également excessives et inapplicables.

Prétendre que le droit de nommer aux emplois publics a été attribué à la couronne pour étendre son patronage, pour agrandir son influence et son autorité, c'est contredire l'esprit de notre révolution, qui repousse les priviléges, exclut la faveur et consacre les droits du talent et de la capacité. Cette opinion prévaut, on ne le sait que trop, dans les plus hautes régions du pouvoir : elle se laisse voir chaque jour dans ses conséquences les plus regrettables, elle contribue à accroître démesurément le nombre des emplois, au grand détriment du service et des fonctionnaires eux-mêmes; mais de tels abus, loin de la justifier, en sont la plus formelle condamnation, et toutes les lois, tous les actes de la puissance publique qui ont restreint ce droit dans les divers services que nous avons désignés, prouvent suffisamment qu'il peut être limité sans violer la constitution. Il n'est pas plus vrai que le principe de la responsabilité des ministres implique la faculté de disposer en toute liberté des emplois publics. Combien n'abuse-t-on pas du principe de la responsabilité des ministres! Si l'on acceptait certaines théories, aucun régime ne serait plus despotique que notre régime de liberté. On dit que toute règle est étroite,

aveugle, fatale, et que l'intérêt public n'a pas de juge plus compétent, d'appréciateur plus éclairé, qu'un ministre qui peut faire la part des nécessités de toute sorte selon les temps et les lieux, mesurer le mérite, peser les circonstances et tenir une balance impartiale entre des prétentions sans nombre. Nous n'avons besoin de contester ni le caractère ni le talent des ministres et de leurs délégués; nous les tenons tous, si l'on veut, pour sages et éclairés, mais nous voudrions, avant de leur remettre l'arbitraire, être assurés qu'ils auront toujours le loisir d'en user avec discernement, le courage de résister aux influences illégitimes qui les assiégent, et qu'ils ne seront jamais ni hommes de partis, ni parens aveugles, ni amis complaisans. Qu'on nous donne cette assurance, et nous tenons l'arbitraire ministériel pour le plus heureux des régimes. En vain prétend-on que la responsabilité est une garantie suffisante : descend-elle jamais à ces obscurs détails! et combien de fautes lui échappent, s'il en est qu'elle empêche! Voyez les faits; observez dans sa marche le gouvernement constitutionnel. Supposez un ministère en possession d'une majorité, non pas faible, disputée, composée à grands efforts d'ambitions séduites ou de cœurs défaillans, mais convaincue, décidée, sympathique, comme le comporte le gouvernement parlementaire dans son état normal, et voyez à quoi se réduit la garantie de la responsabilité ministérielle, appliquée aux intérêts secondaires. Une pensée politique dominante absorbe toutes les autres questions et ne laisse plus de place à aucune contradiction de détail. Imaginez, pour ne pas sortir de notre sujet, un débat s'engageant sur une nomination qui sera condamnée par l'opposition. La majorité dédaigne cette mesquine attaque, défend de prononcer des noms propres et n'a pour s'éclairer que la parole amie d'un ministre qu'elle soutient. Admettons pourtant que, dans une circonstance spéciale, le scandale ait été assez grand pour déconcerter le parti du gouvernement, pour braver les scrupules de la tribune, pour exclure toute dénégation, ne demeurera-t-il pas encore impuni? et combien d'autres échapperont à tout contrôle et, pour avoir moins irrité l'opinion, auront été également dommageables au service public!

Ce n'est donc ni au nom de la prérogative royale ni au nom de la responsabilité ministérielle que l'on peut condamner les règles destinées à présider à la distribution des emplois, mais ce n'est pas non plus au nom du droit des fonctionnaires qu'elles peuvent être défendues. Les fonctionnaires n'ont aucun droit fondé sur leur intérêt privé, s'il ne se lie étroitement à l'intérêt public. L'état leur doit sa

protection, sa sollicitude, mais il est tenu en premier ordre de veiller au service public dont ils ne sont que les instrumens.

Le problème consiste à concilier dans une juste mesure la règle et l'arbitraire, de manière que, loin de se détruire, ils se prêtent un mutuel secours, que la règle corrige l'arbitraire et l'arbitraire la règle. Or, les termes de la question se modifient selon l'importance des emplois et la nature des services. Essayons d'indiquer les principes les plus généraux de cette grave matière.

Certaines fonctions résistent par leur nature à toutes conditions explicites d'aptitude, et l'accès en doit être entièrement libre. Ce sont les fonctions politiques, celles qui se lient à la marche même du gouvernement, à ses rapports avec les pouvoirs parlementaires. Il est nécessaire que les ministres soient entourés d'hommes qui s'unissent intimement à eux, qui partagent leurs idées et leur fortune, et qui, élevés au pouvoir par le même succès, doivent en descendre par une chute commune. C'est un secours et une force pour un cabinet, et l'intérêt qu'ont les ministres à ne point se donner des auxiliaires qui seraient dépourvus de talent ou privés d'influence ne permet pas de craindre que les postes ainsi donnés ne tombent dans des mains incapables. Il faut seulement éviter de placer dans cette catégorie des emplois qui exigeraient des connaissances techniques et une expérience pratique dont manqueraient les élus de la politique.

La règle n'est jamais qu'une garantie contre l'abus, et elle est toujours une entrave; elle ne doit donc pas exercer son empire dans les cas où l'abus est peu probable et où le pouvoir a besoin d'une grande latitude. Cette réflexion s'applique aux situations les plus élevées de l'administration. Les conditions d'aptitude y doivent être ou nulles ou établies en termes très généraux. Il y a deux raisons pour qu'il en soit ainsi. D'abord l'importance du titre est en elle-même un obstacle à des promotions qui ne reposeraient que sur la faveur : de telles promotions sont publiques; elles excitent vivement l'attention, elles touchent toutes les ambitions rivales, souvent aussi jalouses que puissantes, et l'opinion publique s'en préoccupe avec ardeur. En second lieu, il faut dans les premiers rangs du service public des qualités que ne donnent point la routine et la simple pratique des affaires, l'étendue de l'esprit, la justesse du coup d'œil, des connaissances générales et approfondies, le talent de conduire les hommes. On ne trouverait pas toujours à satisfaire à ces conditions par des choix hiérarchiques. Les fonctions supérieures sont celles qui exigent le moins de science pratique. Il est de l'intérêt de l'état que les hommes

éminens révélés par de grands travaux, par les discussions des chambres, par les succès de l'intelligence, puissent toujours être appelés à diriger les affaires publiques. Quelquefois on a essayé de suppléer à la hiérarchie par des catégories de fonctions ou de situations dans lesquelles les nominations devraient se renfermer. Cet expédient a plus d'inconvéniens que d'avantages : les catégories autorisent plus souvent les mauvais choix qu'elles ne préparent les bons, et quand il s'agit de fonctions placées, par leur importance, sous la seule garantie de la responsabilité des ministres, il ne faut point la soulager par des entraves secondaires.

Après avoir ainsi fait la part des besoins de la politique et des nécessités propres aux premiers emplois, on peut plus aisément proclamer la règle dans les fonctions inférieures. En général, plus on descend l'échelle des emplois, plus il est facile et juste de consacrer des droits et de circonscrire le territoire laissé à l'arbitraire : en effet, le nombre des candidats admissibles est en raison inverse de l'importance des fonctions. Dans les emplois intermédiaires, une aptitude spéciale est nécessaire, car il y faut agir plus que diriger, et exécuter plus que prescrire. L'abus pourrait d'ailleurs s'y introduire plus aisément à la faveur du nombre des emplois à distribuer et du peu de publicité des nominations. La constitution de l'armée nous fournit sur ce point des données précieuses. Cependant nous n'entendons point étendre à d'autres services les droits qu'elle accorde à l'ancienneté; il faut que les nominations soient toujours le résultat d'une appréciation intelligente et éclairée. La règle doit consister en même temps dans la possession de titres ou de grades antérieurs qui établissent une présomption d'aptitude, et dans l'obligation de vérifier l'aptitude réelle par des moyens déterminés, les plus propres à la constater d'une manière exacte. A part de rares exceptions, toute nomination doit être faite dans la classe ou le grade immédiatement inférieur : cet encouragement est dû aux fonctionnaires qui ont déjà su se faire une place dans la hiérarchie, et les candidats les plus aptes se trouvent presque toujours dans leurs rangs. Toute infraction à cette règle est une exception qui a besoin d'être motivée. Enfin, parmi les titulaires du même degré, l'ancienneté doit prévaloir à mérite égal. Mais comment sera constaté le mérite? C'est la question la plus essentielle, celle d'où dépend la bonne composition du personnel public. Cette constatation doit se faire avec soin, résulter de preuves réitérées, et pouvoir être elle-même contrôlée et vérifiée; arrière ces jugemens qui se glissent à l'oreille, que la jalousie envenime, que la

faveur adoucit, et qui ne sont pas assez sincères pour oser s'avouer. Il est vrai que nous vivons dans un temps d'indiscrétion où nul ne peut compter sur le secret, même dans les choses qui le veulent impérieusement, dans un temps de ménagemens et de compromis où l'on craint de se faire des ennemis; mais ces mœurs complaisantes et lâches ne doivent pas être encouragées : il faut habituer les dépositaires de l'autorité à en supporter le poids comme ils en recueillent les profits. Quand un ministre est appelé à faire une nomination qui attachera à l'état un serviteur nouveau et exclura peut-être vingt concurrens dont l'aptitude est certaine, aucun renseignement n'est superflu, aucune vérification n'est trop minutieuse. Point d'examens; toutes les fonctions n'en comportent pas, tous les candidats ne sont pas disposés à cette épreuve réservée aux débutans. Celui qui exerce déjà une fonction subit un examen permanent; il suffit de tenir une note exacte de ses travaux, d'en conserver la trace, d'en indiquer avec précision le nombre et la valeur : c'est à la fois un sujet perpétuel d'émulation dans l'œuvre de chaque jour et un moyen certain d'appréciation quand vient le jour d'une promotion. Cette promotion sera elle-même précédée d'une présentation du chef intermédiaire appuyée sur des faits précis et circonstanciés, et la nomination, après de telles précautions, pourra difficilement méconnaître les droits de la capacité et des services déjà rendus. Voilà les règles que nous réclamons, et nous ne croyons point qu'elles contrarient aucun intérêt légitime de l'administration. Peut-être écarteront-elles la sottise en crédit et l'intrigue remuante; mais qui stipule au nom de la sottise et de l'intrigue? Dans les emplois qui n'appartiennent point à la hiérarchie d'un service organisé, d'autres dispositions doivent être adoptées. Les présentations des conseils des établissemens, celles de l'Institut dans les fonctions où il est en état d'apprécier les candidats, offrent des garanties satisfaisantes. Nous les préférons notamment aux concours, bons pour les jeunes aspirans à l'entrée de la carrière, imparfaits et trompeurs dans les emplois qui conviennent à des hommes plus âgés, à des hommes quelquefois déjà célèbres, et peu disposés à jouer leur réputation dans les hasards de ces luttes épineuses, et à s'exposer à perdre en quelques heures le fruit des travaux de toute une vie.

Telle est, à notre avis, la conduite générale que l'administration doit s'imposer dans les nominations aux emplois intermédiaires : elle diffère peu des procédés actuellement suivis dans plusieurs services publics; mais il en est où l'on repousse toute gêne, où l'on prétend que l'arbitraire doit être entier. On place dans ce régime exceptionnel la diplomatie,

l'ordre judiciaire et l'administration départementale. Cette prétention est-elle fondée? C'est ce que nous allons examiner. Nous parlerons en même temps d'un corps spécial de magistrature à l'occasion duquel s'élèvent des questions analogues.

Il n'est pas de carrière qui exige plus d'expérience, de connaissances générales et d'habitudes pratiques que la diplomatie, mais il n'en est pas non plus où les conditions d'aptitude soient plus relatives, qui engage de plus près les premiers intérêts de l'état et la responsabilité des ministres, qui réclame enfin plus de confiance réciproque, de communauté d'idées entre le chef et l'agent, et de sympathie dans l'obéissance et dans le commandement : on ne peut donc la soumettre à des règles étroites. L'ancienneté peut n'être d'aucune considération, et le talent même ne point suffire à telle nécessité accidentelle. Ajoutons qu'un personnel très limité ne laisserait pas toujours une suffisante latitude à des choix concentrés dans ses rangs, et que le recrutement du corps n'est point entouré, quant à présent du moins, des précautions propres à en exclure l'incapacité. On y accorde trop au nom, à la richesse, à la situation sociale, trop peu au mérite et à l'intelligence. Il faut donc qu'en dehors des cadres puissent se faire toutes les nominations commandées par l'intérêt du service. Nous n'ignorons point les abus qui ont excité de justes plaintes, les sacrifices faits à une politique corruptrice, le découragement jeté dans les rangs inférieurs; nous condamnons des écarts déplorables, mais quel esprit sage proposerait de dépouiller l'état de ses prérogatives nécessaires, parce qu'elles ont été temporairement détournées de leur but légitime?

Aucune de ces considérations ne s'applique aux nominations judiciaires. Les choix peuvent s'exercer dans un cercle étendu, les candidats capables sont nombreux, les fonctions à conférer exigent avant tout le caractère et l'indépendance et non la souplesse et la dextérité. Or, quel intérêt plus élevé que celui de la bonne composition de la magistrature? De tout temps il a excité la sollicitude des organes de la nation et commandé des dispositions protectrices. On peut dire de la règle, en beaucoup de choses de gouvernement, ce que Mme de Staël disait de la liberté, que c'est elle qui est ancienne et l'arbitraire qui est nouveau. En 1356, les états-généraux, assemblés pendant la captivité du roi Jean, demandaient que les offices de justice ne fussent donnés que « par bonne et mûre délibération, en pourvoyant aux offices et non aux personnes. » L'ordonnance du 14 mai 1358 consacre ce vœu. En 1408, les offices de président et autres gens du parle-

ment sont remis à l'élection du parlement lui-même. Plus tard, l'élection directe est supprimée et remplacée par une liste de présentation dressée au scrutin. Enfin, après le rétablissement de la vénalité des charges, des ordonnances veulent qu'avant la réception de ceux qui en auront été pourvus, il soit « informé de leurs vie, mœurs et conversation » et procédé à un examen « tant sur la loi que sur la pratique et en la fortuite ouverture de chacun livre qui se fera en trois endroits pour le moins. » Si l'information et l'examen ne sont pas suffisans, l'admission est refusée. Telles sont les précautions prises sous un régime absolu; elles étaient plus sérieuses que celles dont on use aujourd'hui. La loi, en effet, pour tous les emplois judiciaires, n'exige, comme nous l'avons déjà dit, qu'un diplôme de licencié et deux années de stage au barreau. Cependant les nominations ont ordinairement lieu sur une présentation des chefs des cours royales; mais cette présentation, seul moyen d'information du pouvoir qui nomme, n'est pas toujours suivie. Les principaux inconvéniens des formes actuelles tiennent à l'absence de noviciat judiciaire; si cette préparation aux fonctions de la magistrature était constituée sur des bases solides, elle lèverait les principales difficultés. On peut remarquer, en effet, que partout où le noviciat est constitué, les règles hiérarchiques s'observent. Il conviendrait en outre de créer des moyens plus nombreux de constater le mérite et les services des magistrats de l'ordre le moins élevé. Ils dépendent trop des impressions favorables ou contraires de leurs supérieurs; quiconque a eu le malheur de déplaire se voit fermer toute chance d'avancement. La politique, qui devrait au moins respecter le temple de la justice, est trop souvent admise à contrôler les choix ou à les dicter. Au reste, la multiplicité des emplois, les inconvéniens attachés à une trop grande mobilité, ne permettent point de constituer une hiérarchie régulière et de créer des grades et des classes par lesquels les aspirans aux emplois supérieurs soient tenus de passer successivement. Enfin, la convenance et la nécessité d'appeler les membres du barreau dans la magistrature à laquelle ils ont de tout temps rendu de grands services s'opposent à ce que les nominations soient exclusivement attribuées à l'avancement. Il faut donc laisser une grande part d'autorité au pouvoir qui fait les nominations. Puisse-t-il ne consulter jamais que les besoins du service et le mérite des candidats!

Des ministres, pour s'affranchir de toute règle, ont prétendu qu'il était nécessaire de réserver au gouvernement le droit de nommer qui bon lui semble aux emplois de sous-préfet et de préfet, de chef de

bureau, de chef de division et de directeur dans les administrations centrales, d'inspecteur-général dans les services du ministère de l'intérieur. Ces emplois, il est vrai, sont d'une espèce particulière, et ne peuvent être soumis à des règles aussi étroites que ceux des finances ou des ponts-et-chaussées; ils ne sont point purement techniques, et plusieurs touchent à la politique. Cependant, nous ne trouvons aucun motif plausible pour ne pas circonscrire le choix dans le cercle des fonctionnaires déjà éprouvés et instruits dans des postes moins élevés. A quelles catégories seraient empruntées les promotions faites hors de ce cercle? On a vu, à d'autres époques, dans les momens de crise, où les choix hiérarchiques cédaient le pas aux nécessités politiques, ce que l'administration en pouvait attendre. Un sous-préfet, un préfet, un chef du service central, un inspecteur-général, ne s'improvisent point. Combien d'intérêts confiés à leur zèle! quelle somme de connaissances indispensables : l'économie politique et sociale, la statistique, le droit public et administratif, les traditions consacrées par l'usage! Les meilleurs choix ont été faits dans la hiérarchie, et si, parmi ceux qui lui étaient étrangers, plusieurs n'ont pas compromis le service public, aucun n'a toutefois fait briller des qualités qu'on n'eût pas rencontrées au moins au même degré dans les catégories fournies par les cadres administratifs. Ces catégories sont nombreuses, elles renferment des esprits et des capacités de tout genre; on ne risquerait jamais, en s'y renfermant, de ne point pouvoir donner à chaque emploi un agent capable et à chaque nécessité publique une satisfaction complète.

En dehors de ces services généraux, le mode de recrutement et d'avancement intérieur de la cour des comptes réclame une attention spéciale. Sa constitution primitive portait l'empreinte des principes d'ordre et de régularité qui régnaient sous l'empire. En cas de vacance d'une place de conseiller maître, il devait être fait une liste de six référendaires distingués par leur talent et leur zèle; la nomination ne devait donc pas être entièrement arbitraire. Les référendaires étant divisés en deux classes, l'ancienneté déterminait pour moitié le passage de la seconde à la première : cette dernière règle était absolue, et il a fallu la respecter; mais pour la nomination des référendaires et des conseillers maîtres, aucune condition n'est exigée, et les choix ont plus d'une fois donné lieu aux plaintes les plus vives. Rien ne serait pourtant plus facile que de régler ces nominations de manière à donner tout à la fois à la cour des comptes des magistrats très habiles et très recommandables, et aux divers services financiers, par l'espoir

d'y voir entrer leurs membres, un juste sujet d'émulation. Ce grand corps a reçu, dans ces derniers temps surtout, des attributions très élevées qui lui donnent une part réelle dans le gouvernement, et qui ne permettent pas plus de le composer de simples comptables, habiles seulement à vérifier des chiffres, que de personnages politiques étrangers aux questions de comptabilité. A toutes les époques, le rôle de la cour des comptes a été considérable, et l'on a compris la nécessité d'y encourager, par l'espoir de l'avancement, le zèle des rangs inférieurs. Nous en trouvons la preuve dans des lettres-patentes du 18 août 1406, qui ont pour objet de décider que des clercs de la chambre des comptes seront appelés à remplir les charges de conseillers maîtres; elles s'appuient sur l'ancien usage suivant lequel, en cas de vacances, les places de maîtres des comptes étaient données, sur la présentation de la chambre, à ceux « qui longuement avoient servy et qui savoient et cognoissoient les besoignes, et par ainsi les autres clercs de moyen aâge, considérans lesdittes rémunéracions, estoient plus encouragez de travailler et pener diligemment ondit fait, pour parvenir et avoir ce degré ouquel aucun ne peut gueres estre expert se il n'a longuement exercé le fait, et par ce en estoient les besoignes et affaires mieulz soutenuez et serchéez. »

Telles sont les règles générales qui régissent ou qui, selon nous, devraient régir la composition du personnel des services publics. Si nous considérons les faits, il faut reconnaître que la plupart de ces services sont soumis à des dispositions sages et tutélaires. Quand on étudie de bonne foi et sans esprit de parti l'administration française dans ses innombrables détails, on y aperçoit, malgré des abus toujours trop nombreux, mais inévitables, un esprit d'ordre incontestable et un système de garanties qui oppose de solides obstacles aux excès de l'arbitraire. De mauvais choix ont introduit dans les fonctions publiques des hommes qui ne méritaient point ou qui méritaient peu d'y entrer; mais ces erreurs regrettables ont été plus éclatantes que nombreuses. Ce n'est pas une raison pour en permettre le retour : c'en est une pour ne pas condamner trop sévèrement un régime qui a plus arrêté que permis de tels écarts. Nous avons indiqué les moyens propres à le compléter; ils se réduisent à un certain nombre de dispositions simples, dont l'application n'est pas aussi difficile qu'on le suppose. Ces dispositions ne nous paraissent point de nature à être formulées en loi, comme l'avaient demandé les auteurs de la proposition dont nous avons déjà parlé. Une telle loi devrait embrasser trop de situations différentes : si elle voulait être rigoureuse pour prévenir

tout abus, elle gênerait d'une manière fâcheuse certaines parties du service public; si elle admettait des exceptions pour faire la part de toutes les nécessités, elle ouvrirait la porte aux abus même contre lesquels elle serait dirigée. Des ordonnances délibérées par le conseil d'état peuvent seules régler cette matière, sauf l'intervention de la loi pour quelques mesures qui ne pourraient être prises sans y recourir. Nous croyons avoir suffisamment indiqué le but général que devrait se proposer le gouvernement : à l'entrée des carrières, créer des garanties applicables à tous les services, et dont le modèle se trouve déjà dans plusieurs, donner la sanction de règlemens obligatoires aux mesures adoptées dans les administrations financières, les coordonner, les rendre uniformes, subordonner partout l'admission à une aptitude constatée par un examen, y joindre la garantie d'un stage, constituer un noviciat judiciaire; préparer des hommes aux délicates fonctions de la diplomatie, aux devoirs austères de l'administration; organiser, comme point de départ, un enseignement sérieux et approfondi des sciences politiques, administratives et financières; — pour le partage des autres emplois, accorder à l'avancement tous les priviléges compatibles avec l'intérêt public, réserver à la politique les positions qui lui sont nécessaires, aux talens supérieurs les emplois assez élevés pour que l'intrigue n'y puisse atteindre, combiner dans une proportion convenable les droits de l'ancienneté et ceux du talent, ne laisser à l'arbitraire, dans la diplomatie, dans la magistrature, dans l'administration, que la part rigoureusement nécessaire; en un mot, consacrer partout les priviléges de la capacité, cette loi d'un pays qui a détruit l'hérédité des charges et la vénalité des emplois, et ne laisser jamais sans récompenses les services rendus, premier titre à l'estime publique et à la confiance de l'état, titre sacré que les premiers des citoyens, ceux même que leur naissance a placés sur les marches du trône, ne laissent échapper aucune occasion d'acquérir : telles sont, selon nous, les données générales du problème.

Nous avons dit comment s'acquièrent les fonctions publiques; il nous reste à retracer les droits et les devoirs de ceux qui les occupent.

VIVIEN.

Mme DU CHATELET.

LETTRES INÉDITES

Au maréchal de Richelieu et à Saint-Lambert.

On s'est beaucoup occupé de Voltaire dans ces derniers temps, et après tant d'attaques violentes et de jugemens passionnés, c'était justice de revenir à ce grand homme avec impartialité ou plutôt avec reconnaissance. Voltaire a été le hardi fondateur de cet esprit de tolérance politique et religieuse que, malgré quelques essais infructueux en sens contraire, la génération actuelle tient à honneur de maintenir. Voltaire fut le représentant de tout un siècle. M. de Châteaubriand l'a dit : « Voltaire est à lui seul toute l'histoire de France de son temps. » Nous n'avons point à rappeler ici ce qu'a fait pour la France et pour le monde ce bienfaisant génie à qui Paris doit encore une statue auprès de celle de Molière. Nous entreprenons une tâche plus humble. Il y a presque toujours dans la vie des grands hommes une attrayante figure de femme dont les biographes attachés à la principale figure dédaignent de s'occuper, ou qu'ils ne nous rendent qu'imparfaitement. N'est-ce pas aux femmes qui tiennent une plume de revendiquer ces touchantes et nobles mémoires trop souvent méconnues par la postérité? Les femmes sont un peu traitées par les historiens et par les moralistes comme on traite les nations vaincues,

c'est-à-dire que leur personnalité s'efface, disparaît, ou tout au moins se confond dans celle de l'homme qui les a dominées. Ce qu'elles eurent d'originalité, de grandeur, et quelquefois de génie, ne leur est reconnu que comme un reflet de l'esprit de l'homme célèbre qu'elles ont aimé.

C'eût été pourtant, même sans le prestige de la renommée de Voltaire, une femme vraiment supérieure par le cœur et par l'esprit, qu'Émilie-Gabrielle, marquise du Châtelet. Née à Paris, en 1706, elle était fille du baron de Breteuil, introducteur des ambassadeurs. Douée d'une vive intelligence, elle apprit dès son enfance, et comme en se jouant, l'italien et le latin. Elle avait commencé à quinze ans une traduction de Virgile, et les fragmens qui restent de cette étude prouvent combien elle avait dès-lors le sentiment des beautés de l'original. Ce jeune esprit s'exerçait aussi à faire des observations grammaticales et littéraires sur les grands écrivains du règne de Louis XIV, et c'est ainsi que se forma ce goût d'une exquise délicatesse, qui fut plus tard si salutaire au génie de Voltaire. A ces fortes études, l'éducation du temps, comme celle de nos jours, en joignait de moins sévères. La jeune Émilie avait une voix charmante; elle apprit la musique, la déclamation, la danse, l'équitation, elle apprit même le jeu, car c'était alors un des plus vifs amusemens du monde, et les jeunes femmes se le permettaient aussitôt après leur mariage. Voltaire aperçut quelquefois l'aimable et studieuse enfant chez son père, puis il la perdit de vue, et ne la retrouva qu'en 1733. Elle fut mariée à dix-neuf ans au marquis du Châtelet-Lomont, lieutenant-général des armées du roi, et d'une des plus anciennes maisons de Lorraine; le contrat fut passé à Versailles, le 4 juin 1725, devant Louis XV et la famille royale.

La jeune femme fit son entrée dans le monde à une époque où débordait la licence, et, sans s'abandonner au torrent comme tant d'autres, elle ne sut pas s'y dérober entièrement. Ce fut dans ces années d'entraînement et d'inexpérience qu'elle rencontra ce brillant maréchal de Richelieu, « cet homme extraordinaire qui, à vingt ans, avait été deux fois à la Bastille pour la témérité de ses galanteries, qui, par l'éclat et le nombre de ses aventures, avait fait naître parmi les femmes une espèce de mode et presque regarder comme un honneur d'être déshonorées par lui (1). » Mme du Châtelet eut la faiblesse d'ai-

(1) Condorcet, *Vie de Voltaire*. — Pour comprendre la dissolution des mœurs de la noblesse à cette époque, il faut avoir parcouru les lettres adressées au maré-

mer le maréchal de Richelieu, alors jeune, charmant, dans la fleur de la galanterie; elle mit tout son cœur dans cette liaison passagère, comme elle le mettait dans chaque sentiment qu'elle éprouvait; elle souffrit beaucoup de la légèreté du brillant séducteur, et lui retira dignement son amour en le forçant à garder pour elle une amitié et une estime qu'il accordait rarement aux femmes dont il avait été aimé. Elle continua d'entretenir avec le maréchal un commerce de lettres dont quelques-unes sont parvenues jusqu'à nous. Il est curieux d'y voir la transformation d'une tendresse orageuse en une sereine amitié. Quand le duc de Richelieu se maria à la princesse de Guise, Mme du Châtelet devint l'amie de sa jeune femme; elle lui inspira le goût des sciences. Souvent, durant ses voyages à Paris, elle logeait à l'hôtel de Richelieu; Voltaire était lié avec le maréchal, il avait même contribué à son mariage, et, grace à un philosophique oubli du passé, il se forma entre ces quatre personnes une amitié sincère et pleine d'agrémens.

« Qui l'aurait jamais cru, écrivait (1) Mme du Châtelet au maréchal après une maladie, qu'entre Mme de Richelieu, Voltaire et vous, l'amitié eût pu me faire regretter? A peine l'espérais-je de l'amour. On n'est heureux que par ces deux sentimens. J'avoue qu'ils font le bonheur de ma vie et que je ne demanderais aux dieux (s'il y en a) que de passer ma vie dans cette partie carrée, où il serait également doux d'être le tiers et le quart..... Je crois que je vaux réellement quelque chose depuis que je commence à croire que vous avez pour moi une amitié solide..... Vous connaissez mon cœur, et vous savez combien il est vraiment occupé (de Voltaire); je m'applaudis d'aimer en vous l'ami de mon amant.

« Ce sentiment ajouterait encore à la douceur que je trouve dans votre amitié, si je ne l'avais pas empoisonné; je ne me pardonne point d'avoir eu pour vous des sentimens passagers, quelque légers qu'ils aient été; assurément le caractère de mon amitié doit réparer cette faute, et si c'est à elle que je dois la vôtre, je dirai, malgré tous mes remords, *ô felix culpa!* »

chal de Richelieu par les femmes de la cour et les princesses du sang, qui, selon l'expression malheureusement si juste de Condorcet, *tenaient à honneur d'être déshonorées par lui*. Jamais la licence du langage n'a été poussée plus loin. Dans la langue comme dans les mœurs, la corruption est venue des hautes classes. Parmi ces lettres écrites à Richelieu par les femmes qui l'ont aimé, celles de Mme du Châtelet (et celles aussi de Mme de La Popelinière) expriment seules une émotion vraie et des sentimens délicats dans un langage décent. Cette *correspondance générale* d'amour, conservée avec soin par la vanité du don Juan de l'époque, fait aujourd'hui partie de la précieuse collection d'autographes de M. Feuillet de Conches.

(1) Fragmens d'une lettre inédite de Mme du Châtelet au maréchal de Richelieu, faisant partie de la collection de M. Feuillet de Conches.

On le voit, dans cette lettre, une singulière légèreté de ton, inspirée sans doute par le souvenir de l'homme, se mêle à des réflexions sérieuses. Une autre fois, elle lui écrivait d'un accent plus ému (1) :

« Je n'aurais jamais dû vous dire ce que je vous ai avoué; mais je n'ai pu me refuser la douceur de vous faire voir que je vous ai toujours rendu justice, et que j'ai toujours senti tout ce que vous valez. L'amitié d'un cœur comme le vôtre me paraît le plus beau présent du ciel, et je ne me consolerais jamais si je n'étais sûre que vous ne pouvez, malgré toutes vos résolutions, vous empêcher d'en avoir pour moi. Au milieu du sentiment vif qui emporte mon ame et qui fait disparaître le reste à mes yeux, je sens que vous êtes une exception à cet abandonnement de moi-même et de tout autre attachement. J'ai tout quitté pour vivre avec la seule personne qui ait jamais pu remplir mon cœur et mon esprit; mais je quitterais tout dans l'univers, *hors elle*, pour jouir avec vous des douceurs de l'amitié. Ces deux sentimens ne sont point incompatibles, puisque mon cœur les rassemble sans avoir de reproches à se faire. Je n'ai jamais eu de véritable passion que pour ce qui fait à présent le charme et le tourment de ma vie, mon bien et mon mal; mais je n'ai jamais eu de véritable amitié que pour Mme de Richelieu et pour vous. J'ai conservé ce sentiment si cher à mon cœur au milieu de la plus grande ivresse, et je le conserverai toute ma vie. »

Puis, dans un moment où Voltaire est poursuivi, elle écrit au maréchal :

« On passe sa vie avec des vipères envieuses; c'est bien la peine de vivre et d'être jeune. Je voudrais avoir cinquante ans et être dans une campagne avec mon malheureux ami, Mme de Richelieu et vous. Hélas! on passe sa vie à faire le projet d'être heureux, et on ne l'exécute jamais.

Mme du Châtelet était grande, svelte et brune. Nous avons vu un fort beau pastel qui la représentait à vingt ans, dans ce moment de première jeunesse dissipée. Le jour où l'artiste a tracé pour la postérité cette vivante image, la marquise portait une agaçante robe bleue pomponnée de blanc; ses cheveux légèrement poudrés faisaient paraître plus éclatant encore son grand œil noir, qui rayonnait sous un épais sourcil. Sa bouche expressive souriait; sa taille souple et fine s'épanouissait dans un corsage de soie. Telle elle était alors, telle elle fut jusqu'à la fin de sa vie si courte, car sa beauté consistait surtout dans une vive physionomie, mélange de force et de grace, qui, à quarante ans comme à vingt, était encore jeune et séduisante.

(1) Ce fragment et les suivans sont extraits d'une brochure extrêmement rare, imprimée à Genève en 1786, ayant pour titre : *Lettres de Voltaire et de sa célèbre amie.*

Les fêtes de la cour, où sa naissance l'appelait et où elle brillait par la distinction de son esprit, les plaisirs variés de cette brillante société du XVIIIe siècle, ne suffisaient pas cependant à remplir la vie de la jeune femme; quelquefois elle se dérobait au monde pour revenir à l'étude. Elle avait eu trois enfans dans les premières années de son mariage : une fille (1) et deux fils; elle eut le malheur de perdre un de ses fils, et dans son affliction elle songea à former l'intelligence de celui qui lui restait au contact de la sienne (2). Nous la verrons plus tard adresser à ce fils un livre composé durant des veilles laborieuses qui formaient un piquant contraste avec d'autres veilles consacrées au plaisir. Du reste, tous les êtres d'élite de cette époque furent ainsi; ils recherchèrent ardemment le plaisir, mais, le plaisir ne les satisfaisant pas, ils se rejetaient sur les sciences : ils étaient avides de tout ce que peut connaître et sentir l'ame humaine, et se purifiaient pour ainsi dire en éclairant leur raison.

C'est au moment de ce retour à des goûts sérieux que Voltaire retrouva Mme du Châtelet; ils devaient être naturellement charmés l'un par l'autre. Tous deux réunissaient dans un mélange parfait le frivole et le sérieux, l'esprit et la raison de leur siècle, et par exception le sentiment. Par les graces et la souplesse de son esprit, Voltaire était du monde de la marquise, et, par l'étendue de son génie, il répondait aux instincts jusqu'alors comprimés de cette vive intelligence. Il parvint facilement à se faire aimer, et durant quatorze ans il fut tout pour Mme du Châtelet. Les premières traces de leurs relations naissantes se trouvent dans la correspondance de Voltaire à la date du 3 juin 1733; Mme du Châtelet avait alors vingt-sept ans. Voltaire écrit de Paris à son ami de Cideville : « Hier, étant à la campagne, n'ayant ni tragédie, ni opéra dans la tête, pendant que la bonne compagnie jouait aux cartes, je commençai une épître en vers dédiée à une femme très aimable et très calomniée. » L'épître sur *la Calomnie*, dont il est ici question, fut adressée à Mme du Châtelet avant le départ de Voltaire pour Londres. Ce n'est qu'après ce voyage qu'ils se lièrent intimement. A son retour, Voltaire esquisse encore à M. de Cideville quelques traits de l'image aimée :

(1) Héloïse du Châtelet, mariée, en 1743, au duc de Montenero. « Ce Napolitain au grand nez, au visage maigre, à la poitrine enfoncée, dit Voltaire, il va nous enlever une Française aux joues rebondies. »

(2) Ce fils, créé duc du Châtelet, fut ambassadeur d'Angleterre et colonel du *régiment du roi*. Pendant la révolution, il s'empoisonna en prison pour échapper aux massacres de septembre.

Elle a l'imagination
Toujours vive et toujours fleurie;
Elle a, je vous jure, un génie
Digne d'Horace et de Newton,
Et n'en passe pas moins sa vie
Avec le monde qui l'ennuie
Et des banquiers de pharaon.

Dans l'*épître à Uranie*, la muse de Voltaire rencontre quelques accens de véritable passion :

Je vous adore, ô ma chère Uranie!
Pourquoi si tard m'avez-vous enflammé?
Qu'ai-je donc fait des beaux jours de ma vie?
Ils sont perdus : je n'avais point aimé.
J'avais cherché dans l'erreur du bel âge
Ce dieu d'amour, ce dieu de mes désirs;
Je n'en trouvai qu'une trompeuse image,
Je n'embrassai que l'ombre des plaisirs.

Mme du Châtelet avait pour amie la duchesse de Saint-Pierre, et parfois elles allaient ensemble surprendre le poète dans le modeste appartement qu'il occupait alors vis-à-vis de Saint-Gervais. Le duc de Forcalquier, amant de la duchesse de Saint-Pierre, accompagnait les deux jeunes femmes. On enlevait Voltaire à son travail, et on lui demandait à souper.

C'était l'amour du temps, intrigue à demi cachée, galanterie frivole mêlée de petits vers et de bonne chère; mais dans Mme du Châtelet et dans Voltaire, l'amour devait avoir un côté plus sérieux : le goût réciproque de l'étude fortifiait en eux le sentiment. La vie de Paris les fatigua bientôt; dès le commencement de 1734, ils se retirèrent ensemble à Monjeu, près d'Autun; c'est là que Mme du Châtelet commence à lire Locke et à traduire Newton. Elle prend des leçons de Maupertuis, à qui elle écrit (1) : « Ce n'est pas pour moi que je veux devenir géomètre, c'est par amour-propre pour vous. Je sens qu'il n'est pas permis à quelqu'un qui vous a pour maître de faire des progrès si médiocres, et je ne puis vous dire à quel point j'en suis honteuse. » Plus loin, « je sens, dit-elle, combien je perdrais si je ne

(1) Les originaux des lettres de Mme du Châtelet à Maupertuis sont au dépôt des manuscrits de la Bibliothèque du roi. Une édition de ces lettres avait été faite; mais elle est devenue si rare, que nous n'avons pu en découvrir qu'un seul exemplaire : il appartient à M. Beuchot, qui a bien voulu nous le communiquer.

profitais pas de la bonté que vous avez de vouloir bien condescendre à ma faiblesse et m'apprendre des vérités si sublimes presque en badinant. J'aurai toujours par-dessus vous l'avantage d'avoir étudié avec le plus profond et en même temps le plus aimable mathématicien du monde. »

Ainsi elle mêlait l'étude au sentiment et au plaisir, et Voltaire, sous le charme de l'amour qu'elle lui inspirait, lui adressait alors ces vers :

CONTRE LES PHILOSOPHES SUR LE SOUVERAIN BIEN.

L'esprit sublime et la délicatesse,
L'oubli charmant de sa propre beauté,
L'amitié tendre et l'amour emporté,
Sont les attraits de ma belle maîtresse.
— Vieux rêvasseurs, vous qui ne sentez rien,
Vous qui cherchez dans la philosophie
L'Être suprême et le souverain bien,
Ne cherchez plus, ils sont dans Uranie!

C'est au milieu de ces enchantemens de l'amour que la publication des *Lettres philosophiques* obligea Voltaire de s'éloigner de Paris pour échapper à la persécution. Il partit pour la Champagne et se retira au château de Cirey, propriété du marquis du Châtelet depuis longtemps inhabitée. Durant cette première et courte séparation, la correspondance des deux amans fut fort active (1). Après quelques arrangemens d'affaires de famille et de société, Mme du Châtelet alla rejoindre Voltaire à Cirey.

Entre deux coteaux, dans le département de la Haute-Marne, se cache le riant village de Cirey, bâti sur la lisière d'un bois; la Blaise, petite rivière, l'arrose en courant et baigne de nombreuses prairies. Les templiers possédaient à Cirey une commanderie dont il reste encore quelques vestiges. Après la condamnation des templiers par Philippe-le-Bel, le duc de Lorraine, pour obéir au pape, leur enleva leurs biens de Cirey, qu'il réunit au domaine de Ferry-d'Enfer ou du Diable, son frère et son vassal, et laissa seulement ceux qu'il avait dépossédés

(1) Rien n'est resté de ces lettres intimes. « Mme du Châtelet, dit l'abbé de Voisenon dans ses *Anecdotes littéraires*, avait huit volumes in-4o et bien reliés des lettres que Voltaire lui avait écrites. On ne s'imaginerait pas que dans des lettres d'amour on s'occupât d'une autre divinité que celle dont on a le cœur plein, et qu'on fît plus d'épigrammes contre la religion que de madrigaux pour sa maîtresse. Voilà pourtant ce qui arrivait à Voltaire. »

vivre et mourir sur leurs anciennes terres. Pour protéger son domaine ainsi augmenté, Ferry fit construire en 1220 à Cirey même un petit château-fort ou *chastelet* parfaitement gardé et armé, puis il ajouta à ses autres titres celui de seigneur du Chastelet. Telle est l'origine de la famille du Châtelet. Depuis ce moment, elle ne cessa de s'allier aux premières maisons de l'Europe.

Les bâtimens du château de Cirey sont gracieusement groupés sur le penchant d'une des collines boisées au pied desquelles serpente la jolie rivière, où se baignaient de beaux cygnes. Ces bâtimens se divisent en deux parties, les constructions féodales et gothiques désignées sous le nom de vieux château et servant de communs, et le château neuf élevé sous la régence, vaste et simple maison à l'anglaise, meublée et embellie avec amour par Voltaire et Mme du Châtelet. Le site de Cirey est ravissant; au-dessus du château, de grands arbres s'échelonnent jusqu'au sommet le plus élevé de la colline, couronnée par une chapelle qui sort d'un bouquet de pins. C'est là que Voltaire allait parfois à la messe, pratiquant à l'avance ce que Béranger a dit plus tard :

On peut aller même à la messe.

La vallée de Cirey est une des plus pittoresques et des plus riches de la Champagne; la Blaise y arrose dans son cours des vergers, de grands prés, de nombreuses fabriques; puis, à l'horizon qui borne la vallée, d'autres villages se groupent sur les coteaux, et de grands bois projettent leur sombre verdure sur le fond du ciel. C'est dans ces bois qu'on courait les chevreuils que Mme du Châtelet envoyait aux *deux anges* (1); c'est dans ces bois que Voltaire chassait. « J'ai besoin de faire de grands exercices, écrivait-il à l'abbé Moussinot; je vous prie de me faire acheter un bon fusil, une jolie gibecière avec appartenances, marteaux d'armes, tire-bourre, etc. » Et tandis qu'il passait à travers les forêts dans cet équipement, Mme du Châtelet le suivait svelte et gracieuse, montée sur sa jument l'*Hirondelle*.

L'intérieur du château de Cirey était d'une grande magnificence; c'était ce luxe intelligent et exquis que les artistes et les poètes seuls savent se donner quand ils ont pour eux la fortune. Le président Hénault s'arrête un jour à Cirey en allant à Plombières, et il écrit au comte d'Argenson : « J'ai passé par Cirey; c'est une chose rare. Ils sont là tous deux seuls, comblés de plaisirs; l'un fait des vers de son

(1) C'est ainsi que Voltaire et Mme du Châtelet appellent toujours dans leurs lettres le comte et la comtesse d'Argental, leurs confidens et leurs amis.

côté, et l'autre des triangles. La maison est d'une architecture romanesque et d'une magnificence qui surprend. Voltaire a un appartement terminé par une galerie qui ressemble à ce tableau que vous avez vu de l'école d'Athènes, où sont rassemblés des instrumens de tous les genres, mathématiques, chimiques, physiques, astronomiques, etc., et tout cela est accompagné d'ancien laque, de tableaux, de porcelaines de Saxe, etc.; enfin, je vous dis que l'on croit rêver. »

Voltaire avait fait graver au-dessus de la porte de la galerie dont parle le président :

Asile des beaux arts, solitude où mon cœur
Est toujours occupé dans une paix profonde,
C'est vous qui donnez le bonheur
Que promettait en vain le monde.

Et sur la porte du belvédère où travaillait Mme du Châtelet, on lisait :

Du repos, une douce étude,
Peu de livres, point d'ennuyeux,
Un ami dans la solitude,
Voilà mon sort, il est heureux.

L'Amour avait sa statue dans cette riante demeure, et c'est aux pieds de cette statue qu'étaient gravés ces deux vers célèbres :

Qui que tu sois, voici ton maître,
Il l'est, le fut, ou le doit être.

On le voit, rien ne manquait au bonheur des deux amans. Le cadre était digne de l'intéressant tableau qu'offrait l'intimité de ces deux natures d'élite.

Mme du Châtelet était venue rejoindre Voltaire à Cirey; son mari s'était prêté à cet arrangement, et avait même présidé à l'installation du poète. C'était dans le goût du temps; chaque grand seigneur patronait un homme de lettres. Avoir chez soi le premier d'entre tous fut une satisfaction de maître de maison à laquelle la vanité du marquis du Châtelet ne résista pas. Tantôt à la cour, tantôt à son régiment, rarement chez lui, c'était là un seigneur et maître peu gênant, et pour lequel on avait d'ailleurs de grands égards. Le plus parfait décorum présidait à cette liaison de Voltaire avec la marquise. Dans le monde, Émilie n'était pour le poète que la *divine Émilie*, une muse, une déesse, un prodige de savoir et d'esprit; on substituait l'admiration à l'amour, on désavouait en public les vers à Uranie un

peu trop tendres et significatifs. Les d'Argental seuls étaient dans la confidence.

Mais tandis que ce beau château abritait cette double vie studieuse et tendre, Voltaire, menacé d'être arrêté par suite de la publication de ses *Lettres philosophiques*, fut obligé de quitter tout à coup Cirey. Il s'enfuit en Hollande au milieu de l'hiver. Écoutons Mme du Châtelet confier sa douleur et son inquiétude à son ami le comte d'Argental; ici l'amour se montrera tel qu'il est d'ordinaire dans le cœur de la femme, sans autre préoccupation que celle de l'objet aimé. Dans cette correspondance, qui se continue jusqu'en 1748, et que nous prendrons souvent plaisir à citer, l'ame de Mme du Châtelet se fait voir tout entière, ardente, dévouée, délicate, s'oubliant elle-même pour s'occuper constamment de Voltaire, de sa gloire, de ses intérêts, lui sacrifiant avec joie son temps, son esprit et sa fortune, jusqu'à ce que, le cœur froissé par ce brillant égoïsme, elle essaie de retrouver l'amour, qu'il ne peut plus lui inspirer, dans un autre cœur plus jeune, tentative orageuse et vaine dont elle mourut.

Mme du Châtelet, inconsolable du départ de Voltaire, qu'elle aime alors avec toute la vivacité des premiers temps de l'amour, écrit au comte d'Argental, en décembre 1734 :

« Ange tutélaire de deux malheureux, j'ai enfin reçu de la frontière des nouvelles de votre ami; il y est arrivé sans accident et en bonne santé. Sa malheureuse santé soutient toujours mieux les voyages qu'on n'oserait l'espérer, parce qu'en voyage il travaille moins. Cependant, quand je regarde la terre couverte de neige, ce temps sombre et épais, quand je songe dans quel climat il va et l'excessive délicatesse dont il est sur le froid, je suis prête à mourir de douleur. Je supporterais son absence, si je pouvais me rassurer sur sa santé.....

« Je ne veux point absolument qu'il aille en Prusse, et je vous le demande à genoux; il serait perdu dans ce pays-là. Il se passerait des mois entiers avant que je pusse avoir de ses nouvelles; je serais morte d'inquiétude avant qu'il revînt : le climat est horriblement froid..... Le prince royal n'est pas roi : quand il le sera, nous irons le voir tous deux; mais, jusqu'à ce qu'il le soit, il n'y a nulle sûreté : son père ne connaît d'autre mérite que d'avoir six pieds de haut. Il est soupçonneux et cruel, il persécute son fils, il le tient sous un joug de fer; il croirait que M. de Voltaire lui donnerait des conseils dangereux; il est capable de le faire arrêter dans sa cour ou de le livrer au garde des sceaux. En un mot, point de Prusse; je vous en supplie, ne lui en parlez plus. »

Le 30 décembre de la même année, elle exprime au comte d'Argental de nouvelles et plus vives inquiétudes, elle craint qu'on ne la

sépare à jamais de Voltaire. Un de ses parens, qui lui est hostile, menace d'écrire une lettre au marquis du Châtelet pour lui dessiller les yeux; après avoir parlé de cette crainte :

« Je désire, dit-elle, de me tromper, mais si je ne me trompe pas, comme je le crains, il est de la dernière importance que je le sache. Cela changerait toute ma vie; il faudrait abandonner Cirey, du moins pour un temps, et venir demeurer à Paris. Là on n'aura point de prétexte de prier M. du Châtelet de ne lui point donner asile, et nous pourrons du moins nous voir. Il faudrait que j'eusse le temps de prévenir M. du Châtelet de loin, car nos affaires sont arrangées pour demeurer ici au moins encore deux ans. Nous y avons fait bien de la dépense, mais cela ne fait rien, j'en viendrai à bout, pourvu que je le sache. Il est bien affreux de quitter Cirey, mais tout vaut mieux que la lettre à M. du Châtelet..... Je vous demande donc d'éclaircir ce mystère d'iniquité.... Ma vie, mon état, ma réputation, mon bonheur, tout est entre vos mains. »

Et le 31 décembre :

« La tête me tourne d'inquiétude et de douleur, vous vous en apercevez bien à mes lettres. Je n'ai pas eu de nouvelles de votre ami depuis le 20; cependant je suis bien sûre qu'il m'a écrit. Il peut arriver tant d'accidens en chemin, sa santé est si mauvaise, que les choses les plus sinistres me passent par la tête et que je suis prête à céder à mon désespoir. Il se peut encore qu'on ait reconnu son écriture et qu'on ait arrêté ses lettres....

« Il y a quinze jours que je ne passais point sans peine deux heures loin de lui. Je lui écrivais alors de ma chambre à la sienne, et il y a quinze jours que j'ignore où il est et ce qu'il fait; je ne puis même pas jouir de la triste consolation de partager ses malheurs. Pardonnez-moi de vous étourdir de mes plaintes, mais je suis trop malheureuse. »

Janvier 1735.

« Je vous ai mandé mes raisons aussi bien que mes instances pour qu'il fût d'une sagesse extrême dans cette nouvelle édition de ses œuvres..... Il faut à tout moment le sauver de lui-même, et j'emploie plus de politique pour le conduire que tout le Vatican n'en emploie pour retenir la chrétienté dans ses fers...

« On (Voltaire) m'envoie la copie d'une lettre au prince royal (de Prusse)... Voici ce que j'y trouve : *J'aurai la hardiesse d'envoyer à votre altesse royale un manuscrit que je n'oserais jamais montrer qu'à un esprit aussi dégagé de préjugés que le vôtre, et à un prince qui, parmi tant d'hommages, mérite celui d'une confiance sans bornes.* Je connais ce manuscrit; c'est une métaphysique d'autant plus raisonnable qu'elle ferait brûler son homme .... Jugez si j'ai frémi; je n'en suis pas encore revenue d'étonnement, et, je vous avoue aussi, de colère. J'ai écrit une lettre fulminante; mais elle

sera si long-temps en route que le manuscrit pourra bien être parti avant qu'elle arrive, ou du moins on me le fera croire, car nous sommes quelquefois entêtés, et ce démon d'une réputation (que je trouve malentendue) ne nous quitte point. Je vous avoue que je n'ai pu m'empêcher de gémir sur mon sort, quand j'ai vu combien il fallait peu compter sur la tranquillité de ma vie; je la passerai à combattre contre lui pour lui-même sans le sauver, à trembler pour lui, à gémir de ses fautes ou de son absence. Mais enfin telle est ma destinée, et elle m'est encore plus chère que les plus heureuses..... Confier à un prince de vingt-quatre ans dont le cœur ni l'esprit ne sont encore formés, qu'une maladie peut rendre dévot, qu'il ne connaît point, le secret de sa vie, sa tranquillité et celle des gens qui ont attaché leur vie à la sienne, en vérité, il devait ne le point faire! Si un ami de vingt ans lui demandait ce manuscrit, il devrait le lui refuser, et il l'envoie à un inconnu et *prince!* »

Et plus loin :

« Ce serait bien ici le temps de faire imprimer cette dissertation sur les trois épîtres; cela lui ferait plus de plaisir que cela ne vaut. Il faut lui pardonner ses faiblesses. »

En février de la même année elle écrit encore :

« Je l'aime mieux libre et heureux en Hollande que menant pour moi la vie d'un criminel dans son pays; j'aime mieux mourir de douleur que de lui coûter une fausse démarche....

« On jouait *Alzire* à Bruxelles, à Anvers, et dans toutes les villes où il a passé. Quels chaos de gloire, d'ignominie, de bonheur, de malheur! heureuse! heureuse l'obscurité!....

« Vous penserez que je deviens folle; on le serait à moins. Je suis un avare à qui on a arraché tout son bien et qui craint à tout moment qu'on ne le jette dans la mer.

« ..... Plus de cour de Lorraine; si je puis revoir votre ami, je ne veux jamais sortir de Cirey. J'en reçois dans cette minute une lettre qui me fait bien craindre qu'il ne revienne point; je suis très mécontente de lui; il faut enfin que je vous l'avoue, et je crains fort qu'il ne soit bien plus coupable envers moi qu'envers le ministère. Enfin nous verrons s'il reviendra; mais, je vous le répète, je n'en crois rien, et je vous jure bien que je ne me sens pas la force de résister au chagrin que j'en ressentirais : nous le perdons sans retour, n'en doutez point; mais qui pourrait le conserver malgré lui-même? Je n'ai rien à me reprocher, c'est une triste consolation : je ne suis pas née pour être heureuse. Je n'ose plus rien exiger de vous; mais, si je l'osais, je vous prierais de faire encore un dernier effort sur son cœur. Mandez-lui que je suis bien malade, car je le lui mande, et qu'il me doit au moins de venir m'empêcher de mourir; je vous assure que je ne mens pas

trop, car j'ai la fièvre depuis deux jours; la violence de mon imagination est capable de me faire mourir en quatre jours.

« Je suis bien plus à plaindre que je ne l'ai jamais été. Il est affreux d'avoir à me plaindre de lui; c'est un supplice que j'ignorais. S'il vous reste encore quelque pitié pour moi, écrivez-lui; il ne voudra point rougir à vos yeux; je vous le demande à genoux.

« ..... Si vous aviez vu sa dernière lettre! elle est signée et il m'appelle *madame!* C'est une disparate si singulière, que la tête m'en a tourné de douleur.

« M. du Châtelet me persécute pour aller en Lorraine au mariage de Mme la princesse, mais je n'en veux rien faire : une noce et une cour me désoleraient. L'endroit où j'ai vu votre ami est le seul que je puisse habiter... »

Et en finissant :

« Ses lauriers le suivent partout, mais à quoi lui sert tant de gloire? un bonheur obscur vaudrait bien mieux. *O vanas hominum mentes! ó pectora cœca! Vale, et me ama et ignosce.* »

Ici s'interrompt cette correspondance avec M. d'Argental; nous la retrouverons trois ans plus tard. Ces fragmens ont suffi pour initier le lecteur à ce qu'était l'amour de Mme du Châtelet pour Voltaire; quel dévouement! quel oubli d'elle-même! quelle préoccupation incessante de l'être aimé! Elle tremble pour sa santé, pour son repos, pour sa réputation; elle songe même à satisfaire ses faiblesses littéraires; c'est bien là un cœur de femme, c'est un de ces cœurs que l'égoïsme de Mme du Deffant était incapable de comprendre (1). Les fragmens de ces lettres font revivre Mme du Châtelet telle qu'elle fut. Dans une correspondance intime, on se découvre bien mieux que dans des mémoires où l'on pose presque toujours pour la postérité.

Après quelques mois de séjour en Hollande, Voltaire revient à Cirey, et tous les tourmens de Mme du Châtelet font place au bonheur. Les trois plus belles années de cette liaison, qui dura près de quinze ans, s'écoulèrent de 1735 à 1738. Durant ces trois ans, leur amour fut sincère et parfait; non-seulement les vers plus émus de Voltaire en font foi, mais, dans sa correspondance à la date de ces années,

(1) « Émilie, dit Mme du Deffant dans un portrait satirique qu'elle a tracé de Mme du Châtelet, travaille avec tant de soins à paraître ce qu'elle n'est pas, qu'on ne sait plus ce qu'elle est en effet. Elle est née avec assez d'esprit; le désir de paraître en avoir davantage lui a fait préférer l'étude des sciences abstraites aux connaissances agréables. Elle croit, par cette singularité, parvenir à une plus grande réputation et à une supériorité décidée sur toutes les femmes, etc. »

on découvre à chaque instant la vérité et la force du sentiment qu'il éprouvait pour elle. C'est de ce temps que sont ces vers :

Tout est égal, et la nature sage
Veut au niveau ranger tous les humains.
Esprit, raison, beaux yeux, charmant visage,
Fleur de santé, doux loisirs, jours sereins,
Vous avez tout, c'est là votre partage;
Moi je parais un être infortuné,
De la nature enfant abandonné,
Et n'avoir rien semble mon apanage :
Mais vous m'aimez, les dieux m'ont tout donné!

Mme du Châtelet ne faisait pas de vers; elle en fit un seul pour Voltaire, et c'est un vers latin :

Post genitis hic carus erit, nunc carus amicis (1).

Ce vers, qui fut gravé au bas du portrait de Voltaire, devait l'être plus tard sur son tombeau (2). Mais ces jeux d'esprit de leur tendresse n'étaient qu'un délassement pour ces deux grandes intelligences; des études plus sérieuses les captivaient. Voltaire composait à Cirey ses plus belles tragédies et ébauchait son *Siècle de Louis XIV*. Mme du Châtelet, éprise de la philosophie de Leibnitz, la défendait contre Voltaire et Maupertuis, et écrivait pour son fils les *Institutions de Physique*. Les spirituelles railleries de l'auteur de *Candide* ne pouvaient la détacher de sa tendance à l'optimisme où se révélait son amour des grandes conceptions. Nous citerons ce passage remarquable de la dédicace à son fils :

« Jusqu'au dernier siècle, les sciences ont été un secret impénétrable, auquel les prétendus savans étaient seuls initiés; c'était une espèce de cabale dont le chiffre consistait en des mots barbares qui semblaient inventés pour obscurcir l'esprit et pour le rebuter.

« Descartes parut dans cette nuit profonde comme un astre qui venait éclairer l'univers; la révolution que ce grand homme a causée dans les sciences est sûrement plus utile et peut-être même plus mémorable que celle des plus grands empires, et l'on peut dire que c'est à Descartes que la raison humaine doit le plus; car il est bien plus aisé de trouver la vérité quand on est une fois sur ses traces que de quitter celles de l'erreur. La Géométrie de ce grand homme, sa Dioptrique, sa Méthode, sont des chefs-d'œuvre de saga-

(1) « Un jour, il sera cher à tous les hommes autant qu'il l'est aujourd'hui à ses amis. »

(2) Dans le cloître de l'abbaye de Scellières, où Voltaire fut d'abord inhumé.

cité qui rendront son nom immortel, et s'il s'est trompé sur quelques points de physique, c'est qu'il était homme, et qu'il n'est pas donné à un seul homme ni à un seul siècle de tout connaître.

« Nous nous élevons à la connaissance de la vérité, comme ces géans qui escaladaient les cieux en montant sur les épaules les uns des autres. Ce sont Descartes et Galilée qui ont formé les Huyghens et les Leibnitz, ces grands hommes dont vous ne connaissez encore que les noms, et dont j'espère vous faire connaître bientôt les ouvrages, et c'est en profitant des travaux de Kepler et en faisant usage des théorêmes d'Huyghens, que M. Newton a découvert cette force universelle répandue dans toute la nature qui fait circuler les planètes autour du soleil et qui opère la pesanteur sur la terre.

Dans une lettre à Maupertuis, Mme du Châtelet nous fait connaître elle-même sa passion pour la science.

« La vie est si courte, lui écrit-elle, si remplie de devoirs et de détails inutiles, qu'ayant une famille et une maison, je ne sors guère de mon petit plan d'étude pour lire les livres nouveaux. Je suis au désespoir de mon ignorance; si j'étais homme, je serais au mont Valérien avec vous (1), et je planterais là toutes les inutilités de la vie; j'aime l'étude avec plus de fureur que je n'ai aimé le monde; mais je m'en suis avisée trop tard. Conservez-moi votre amitié, elle console mon amour-propre. »

C'est sans doute aussi durant ces studieuses années de retraite passées à Cirey que Mme du Châtelet composa un petit traité qui ne fut publié qu'après sa mort, ayant pour titre *Doutes sur la religion révélée* (2). Ici, avec ce même style ferme et lucide qui, dans les *Institutions de Physique*, lui sert à démontrer l'existence de Dieu, elle exprime ses doutes sur *la révélation, les miracles, l'Écriture sainte*. Dans ce rare et curieux écrit, cette intelligence sérieuse et hardie veut soumettre à la raison toutes les propositions de la foi, et souvent elle appelle à son aide l'esprit et la raillerie de Voltaire.

(1) Maupertuis et Clairault avaient une retraite scientifique au Mont-Valérien.

(2) En 1767, on publia, sans nom d'auteur, les *Doutes sur la Religion;* cet ouvrage avait été imprimé à Genève, sous la rubrique de Londres. On l'attribua d'abord à Guyot de Pival, bibliothécaire de Rouen et précepteur du chevalier de Belle-Isle et du comte de Gisors. A la suite de ce traité se trouvait une analyse de Spinosa par le comte Henri de Boulainvilliers, célèbre par ses systèmes historiques. Ce même traité (*Doutes sur la Religion*) reparut en 1792 comme inédit et avec quelques changemens, sous ce titre : *Doutes sur la Religion révélée, adressés à Voltaire, ouvrage posthume par madame la marquise du Châtelet*, in-8°. Cette brochure se trouvait dans le recueil des pièces de la Bibliothèque du roi, mais il nous a été impossible de la découvrir ailleurs que dans les catalogues. Nous n'avons retrouvé qu'un seul exemplaire de l'édition première, au Louvre, dans la bibliothèque particulière du roi.

C'est encore à Cirey, dans ces beaux jours d'intimité, qu'elle commence à traduire le livre des *Principes* de Newton. Tous les esprits étaient émus de cette magnifique découverte, qui avait opéré une si profonde révolution dans la science. Une femme jeune et belle se prend de passion pour cette grande étude, et la première elle fait connaître à la France et rend accessible au vulgaire l'immortel ouvrage du philosophe anglais.

« Mme du Châtelet a rendu un double service à la postérité, dit Voltaire, en traduisant le livre des *Principes* et en l'enrichissant d'un commentaire. Il est vrai que la langue latine dans laquelle il est écrit est entendue de tous les savans; mais il en coûte toujours quelque fatigue à lire des choses abstraites dans une langue étrangère. D'ailleurs le latin n'a pas de termes pour exprimer les vérités mathématiques et physiques qui manquaient aux anciens. »

Voltaire écrivait encore à son ami Thiriot :

« Nous étudions le divin Newton à force. Vous autres serviteurs des plaisirs, vous n'aimez que les opéras. Eh! pour Dieu, mon cher petit Mersenne (1), aimez les opéras et Newton, c'est ainsi qu'en use Émilie :

Que ces objets sont beaux! que notre ame épurée
Vole à ces vérités dont elle est éclairée!
Oui, dans le sein de Dieu, loin de ce corps mortel,
L'esprit semble écouter la voix de l'Éternel.
Vous à qui cette voix se fait si bien entendre,
Comment avez-vous pu dans un âge encor tendre,
Malgré les vains plaisirs, cet écueil des beaux jours,
Prendre un vol si hardi, suivre un si vaste cours,
Marcher avec Newton dans cette route obscure
Du labyrinthe immense où se perd la nature?

Voilà ce que je dis à Émilie dans des entresols vernis, dorés, tapissés de porcelaines, où il est bien doux de philosopher. Voilà de quoi on devrait être envieux plutôt que de *la Henriade*. Mais on ne fera tort ni à *la Henriade* ni à ma félicité. »

C'était durant la nuit, de minuit à cinq heures du matin, que Mme du Châtelet travaillait. Trois heures de sommeil lui suffisaient. A son lever, elle faisait souvent, dans la belle saison, une promenade à cheval. Sa toilette de campagne était fort simple; elle portait une robe d'indienne, un tablier de taffetas noir; ses beaux cheveux bruns, très longs et sans

(1) Allusion au père Mersenne, ami et correspondant de Descartes.

poudre, étaient relevés sur le sommet de la tête, et retombaient en boucles par derrière comme ceux des enfans. A onze heures, on prenait le café dans l'appartement de Voltaire, après quoi l'on se remettait au travail, ou bien on répétait quelque ouvrage dramatique de Voltaire, tragédie, comédie ou opéra, que l'on représentait le soir sur le petit théâtre du château. Mme du Châtelet y jouait toujours le premier rôle. Les autres étaient remplis par les visiteurs qui se succédaient à Cirey. On soupait à neuf heures dans la galerie de Voltaire qui, poudré, parfumé, en veste brodée d'or, en habit à la française (1), recevait la châtelaine bien-aimée, entouré d'un nombreux domestique. On faisait grande chère, on buvait du vin de Champagne du crû, du vin d'Alicante donné par Maupertuis et du vin de Hongrie envoyé par le prince royal de Prusse.

Lorsqu'il était à Cirey, le marquis du Châtelet assistait au souper; mais, au dessert, le sommeil le gagnait, et il se retirait. C'est alors que Voltaire lisait à Émilie et à ses hôtes le travail de sa journée, tantôt un acte de tragédie, tantôt une épître, une réponse à un pamphlet ou un fragment de son histoire de Louis XIV. Les conseils littéraires que lui donnait son amie étaient excellens; au risque de blesser sa susceptibilité de poète, toujours en éveil, elle engageait Voltaire à faire moins de vers et à les châtier davantage. Elle modérait les emportemens de son amour-propre irrité, et s'efforçait d'arrêter sa plume quand il voulait se venger des injures de ses ennemis en les injuriant à son tour; ferme et digne, elle faisait des observations avec franchise et vivacité, et ne cédait point aux colères qu'elle suscitait parfois. De là des querelles fréquentes, mais soudain apaisées, que le public appelait de graves dissentimens. Mme du Châtelet manquait peut-être de douceur, mais elle avait la bonté, la droiture et le dévouement.

Quand Voltaire était malade, Mme du Châtelet, assise à son chevet, lui lisait les épîtres de Cicéron, Virgile et Ovide en latin, Newton et Pope en anglais, ou bien elle lui servait de secrétaire. Ce temps de bonheur, car c'était du bonheur, malgré quelques nuages bien vite dissipés par l'amour, fut troublé à la fin de 1736. Voltaire, menacé de nouveau après la publication du *Mondain*, est forcé de quitter

(1) Voltaire était d'une extrême recherche dans sa toilette; il écrivait de Cirey à l'abbé Moussinot : « Envoyez-moi des boucles en diamans pour souliers et pour jarretières; vingt livres de poudre à poudrer, vingt livres de poudre de senteur, une bouteille d'essence de jasmin, deux énormes pots de pommade à la fleur d'orange, deux houppes à poudrer, deux pinces de toilette, trois paires de pantoufles bien fourrées, deux vestes brodées, etc., etc. »

Cirey. Mme du Châtelet l'accompagne jusqu'à Vassy, petite ville sur la route de Bruxelles; c'est de là qu'il écrit au comte d'Argental : « Votre amie est devant moi qui fond en larmes; mon cœur est percé. Faudra-t-il la laisser retourner seule dans ce château qu'elle n'a bâti que pour moi, et me priver de ce qui est la consolation de ma vie, parce que j'ai des ennemis à Paris? Je suspens dans mon désespoir mes résolutions; j'attendrai encore que vous m'ayez instruit de l'excès de fureur où l'on peut se porter contre moi. » Il continue son voyage, et recommande tendrement Mme du Châtelet à Mme de Champbonin (1) par ce billet qu'il écrit en route :

De Givet, décembre 1736.

« M. de Champbonin, madame, a un cœur fait comme le vôtre; il vient de m'en donner une preuve bien sensible. Je me flatte que vous rendrez encore un plus grand service à la plus adorable personne du monde; vous la consolerez, vous resterez auprès d'elle autant que vous le pourrez. J'ai plus besoin encore de consolations; j'ai perdu mille fois davantage, vous le savez; vous êtes témoin de tout ce que son cœur et son esprit valent; c'est la plus belle ame qui soit jamais sortie des mains de la nature. Voilà ce que je suis forcé de quitter. Parlez-lui de moi, je n'ai pas besoin de vous en conjurer. Vous auriez été le lien de nos cœurs, s'ils avaient pu ne se pas unir d'eux-mêmes. Hélas! vous partagez nos douleurs! Non, ne les partagez pas, vous seriez trop à plaindre. Les larmes coulent de mes yeux en vous écrivant. Comptez sur moi comme sur vous-même. »

On le voit, ils étaient encore alors dans toute la ferveur du sentiment. Après un court séjour en Hollande, Voltaire revint à Cirey. C'est durant une de ces rares séparations forcées que Mme du Châtelet, étant à Paris, allait presque chaque jour au Mont-Valérien pour y prendre des leçons de Maupertuis; mais ni la passion de la science, ni les plaisirs de la cour ne pouvaient lui faire oublier Cirey. Elle retourna bien vite auprès de Voltaire; du reste, un écho du monde parisien les suivait toujours dans leur solitude. Tous les livres nouveaux, tous les journaux d'alors, leur étaient envoyés; ils recevaient même les satires, les pamphlets dirigés contre Voltaire. Tantôt c'étaient les injures grossières de l'abbé Desfontaines et de Jean-Baptiste Rousseau, tantôt des épigrammes à coups d'épingle, comme celles de Riccoboni, qui chansonnait Voltaire et la marquise. Heureusement ces attaques de la médiocrité envieuse, qui consacre pour ainsi dire les renommées éclatantes, avaient de douces et glorieuses compensations; de toutes

(1) Parente de Voltaire, dont le château était voisin de Cirey.

parts arrivaient à Cirey les témoignages de l'admiration de la France et de l'Europe. Peu soucieuse pour elle-même de l'éclat de la gloire, Mme du Châtelet, cette muse discrète et fière de la science, reportait à son ami ces hommages du monde, sans lesquels elle sentait bien qu'il aurait eu la faiblesse de se trouver malheureux.

Le grand Frédéric, alors prince royal, était un des correspondans les plus assidus de Voltaire, et toutes ses lettres renfermaient de gracieuses paroles pour Mme du Châtelet : « Si j'approchais de la divine Émilie, écrivait-il un jour, je lui dirais comme l'ange de l'Annonciation : Vous êtes la bénie entre toutes les femmes, car vous possédez un des plus grands hommes du monde. Et j'oserais encore lui dire : *Marie* a choisi le bon parti, elle a embrassé la philosophie. » Dans la vivacité de son enthousiasme pour Voltaire et pour son amie, enthousiasme que nous verrons bientôt s'affaiblir, Frédéric envoyait son portrait à Mme du Châtelet, des plumes et des écritoires d'ambre, petits souvenirs accompagnés de devises galantes faites par le prince-poète. En 1737, un ambassadeur vint de sa part à Cirey; c'était le comte de Kaiserling, surnommé *Césarion* par Frédéric. Le château fut en fête durant huit jours; on joua plusieurs pièces de Voltaire; on fit une belle illumination dont les lumières dessinaient le chiffre et le nom du prince de Prusse, avec cette devise : *l'espérance du genre humain*. L'ambassadeur de Frédéric, qui arrivait du fond de la Poméranie, était surpris et charmé de ce luxe élégant, dont la cour de Berlin ne lui avait pas donné l'idée. Quand il partit de Cirey, Mme du Châtelet lui offrit des présens beaucoup plus royaux que ceux qu'il avait apportés de la part de son maître. Cirey traitait de puissance à puissance avec Potsdam.

Des amitiés tout aussi empressées, plus tendres et moins passagères que celle de Frédéric, les cherchaient encore dans leur solitude. Leurs *deux anges*, M. et Mme d'Argental, leur écrivaient presque tous les jours des nouvelles de Paris; Helvétius communiquait ses premiers essais à Voltaire, et s'enquérait du jugement de Mme du Châtelet. Le marquis d'Argens, l'aimable épicurien provençal, dont Voltaire devait retrouver plus tard l'amitié à Berlin, leur adressait ses *Lettres juives;* d'autres se rendaient en pélerinage à Cirey. En 1738, Mme Denis, nièce de Voltaire, vint y passer quelques jours. Mme du Châtelet et Mme Denis! le rapprochement de ces deux noms rappelle naturellement ce que furent ces deux femmes dans la vie de Voltaire. L'une avait été l'amie noble, tendre, dévouée, inspiratrice des grands travaux du poète, et lui avait offert la solitude de Cirey pour s'y recueillir;

l'autre fut la ménagère tracassière, intéressée, mondaine, remplissant de bruit la maison de son oncle, et le forçant à venir mourir à Paris, où elle désirait vivre. Une autre femme, l'auteur des *Lettres d'une Péruvienne*, Mme de Graffigny, vint, en cette même année 1738, chercher dans sa détresse un asile à Cirey; elle y passa plusieurs mois, et nous a laissé bien des commérages sur les deux amis. Maupertuis et Clairault, Jean Bernouilli, Koenig, Algarotti, habitèrent aussi ce beau lieu.

Malgré les distractions du dehors, Mme du Châtelet continuait ses travaux scientifiques. Elle concourut pour un prix à l'Académie des sciences; le sujet était : *Dissertation sur la nature et la propagation du feu*. Voltaire composa un mémoire pour le même concours; ils avaient travaillé à l'insu l'un de l'autre, et ils ne s'avouèrent qu'ils avaient concouru qu'après le jugement de l'Académie, qui distingua ces deux mémoires, mais ne les couronna point. « Mme du Châtelet aurait eu le prix à l'Académie, dit Voltaire, si l'absurde et ridicule système des tourbillons n'était pas encore dans toutes les têtes. » Maupertuis confirmait ce jugement de Voltaire.

Plus occupée de la gloire de celui qu'elle aimait que de sa propre gloire, Mme du Châtelet interrompit ses travaux pour écrire une défense de Voltaire, et le venger d'un infame libelle que l'abbé Desfontaines venait de publier contre lui. Il faut voir dans sa correspondance avec M. d'Argental, qui recommence à cette époque (1738), avec quelle chaleur elle prend la défense de son ami, et comme elle s'irrite de la tiédeur de Thiriot qui semble trahir ses intérêts :

« Je viens de voir cet affreux libelle, écrit-elle le 6 décembre. Je suis au désespoir; je crains plus la sensibilité de votre ami que le public, car je suis persuadée que les cris de ce chien enragé ne peuvent nuire. J'ai empêché qu'il ne le vît. La fièvre ne l'a pas quitté aujourd'hui; il s'évanouit hier deux fois. Il est dans un grand affaiblissement, et je craindrais infiniment si, dans l'état où il se trouve, son ame éprouvait quelque secousse violente; il est sur cela d'une sensibilité extrême... Voilà de quoi le faire mourir. Il n'y a point de fraudes que je n'invente pour lui adoucir des nouvelles si affligeantes, et je n'ose me flatter d'y réussir toujours. Vous, mon cher ami, qui connaissez l'extrême sensibilité de mon cœur, vous devez concevoir tout ce que je souffre, et l'état violent où je suis... Je ressens vivement ses injures et sa douleur. Si Thiriot n'est pas le plus malhonnête homme et le plus ingrat, il doit être outré de la façon dont on y parle de son amitié pour M. de Voltaire... »

Malgré les précautions ingénieuses de Mme du Châtelet, Voltaire eut connaissance du libelle de l'abbé Desfontaines, et y répondit lui-même

par un mémoire. Cette dispute préoccupa le public et tourmenta Mme du Châtelet pendant plus d'une année. En mai 1739, Mme du Châtelet écrivait encore à M. d'Argental : « Je vous envoie un billet de 300 livres sur mon notaire, à vue; je vous prie de l'employer à retirer tout ce qui concerne cette malheureuse affaire... Votre ami n'en sait rien, et je ne le lui dirai point; vous en sentez la nécessité. » On le voit, toujours le même dévouement, actif, caché, délicat.

L'année 1738 semble clore ces belles années d'amour, de travail et de solitude que Mme du Châtelet et Voltaire passèrent à Cirey. A l'affaire du libelle vinrent se joindre d'autres affaires qui les forcèrent à s'éloigner de leur retraite. Mme du Châtelet venait d'acheter à Paris l'hôtel Lambert (1), dans l'île Saint-Louis : « Un hôtel, écrivait Voltaire au prince royal de Prusse, bâti par un des plus grands architectes de France, et peint par Lebrun et Lesueur. C'est une maison faite pour un souverain qui serait philosophe (2). » Voltaire et Mme du Châtelet devaient habiter cette royale demeure tous les hivers; mais un procès les obligea à séjourner plusieurs années en Hollande. Mme du Châtelet avait à liquider tous les biens de sa maison, qui étaient engagés; elle dut poursuivre elle-même cette grande affaire, pour laquelle elle rédigea des mémoires avec la même netteté et la même force qu'elle mettait dans ses ouvrages de géométrie. Se trouvant en Hollande (1739), Mme du Châtelet alla visiter avec Voltaire une petite principauté qui s'appelait Beringhen, près de Liége, et qui venait de lui être laissée en héritage par un de ses oncles. C'est en arrivant dans ce domaine féodal que Voltaire écrivait à Mme de Champbonin :

« Mon aimable *gros chat*, j'ai reçu votre lettre à Bruxelles. Nous voici au fin fond de la barbarie, dans l'empire de son altesse monseigneur le marquis de Trichâteau (3), qui, je vous jure, est un assez vilain empire. Si Mme du Châtelet demeure long-temps dans ce pays-ci, elle pourra s'appeler la reine des sauvages. Nous sommes dans l'auguste ville de Beringhen, et demain nous allons au superbe château de Ham, où il n'est pas sûr qu'on trouve des lits, ni des fenêtres, ni des portes. On dit cependant qu'il y a ici une troupe de voleurs; en ce cas, ce sont des voleurs qui font pénitence : je ne connais que nous de gens volables. Le plénipotentiaire Montors avait assuré M. du

(1) Cet hôtel, aujourd'hui restauré, appartient à un noble exilé polonais, le prince Czartoryski.

(2) Voltaire avait envoyé de Flandre de très beaux tableaux pour orner l'hôtel Lambert. Ces tableaux font aujourd'hui partie de la galerie du Louvre.

(3) Marc-Antoine du Châtelet, marquis de Trichâteau, seigneur de Ham et de Beringhen, cousin germain de Florent-Claude du Châtelet, mort à Cirey.

Châtelet que les citoyens de son auguste ville lui prêteraient beaucoup d'argent; mais je doute qu'ils pussent prêter de quoi envoyer au marché. Cependant Émilie fait de l'algèbre, ce qui lui sera d'un grand secours dans le cours de sa vie, et d'un grand agrément dans la société. Moi, chétif, je ne sais encore rien, sinon que je n'ai ni principauté ni procès, et que je suis un serviteur fort utile. »

Une pointe de raillerie commence à percer dans ce billet; on y devine une sorte de lassitude de suivre en tous lieux la *divine* Émilie On resta peu de jours dans ce vieux château démantelé. Le procès de Mme du Châtelet l'obligea de retourner à Bruxelles; mais, là comme partout, les plaisirs venaient la distraire du travail et des affaires. Voltaire lui donna une fête brillante à laquelle assistèrent la princesse de Chimay et le duc d'Aremberg, qui reçurent tour à tour dans leurs châteaux Mme du Châtelet et son ami. Ce procès, qui fut une grande affaire dans la vie de la marquise, dura près de cinq ans, et la détermina à se fixer à Bruxelles. Elle ne venait plus que rarement à Cirey ou à Paris, et pour y passer très peu de temps. C'est à Bruxelles qu'en 1740 Frédéric, devenu roi de Prusse, envoya M. de Camas en ambassade à Voltaire, qui lui écrivit à ce sujet :

« Je volai hier chez cet estimable M. de Camas, envoyé chanté par son roi, et dans le peu qu'il m'en dit, j'appris que votre majesté, que j'appellerai toujours votre *humanité*, vit en roi plus que jamais, et qu'après avoir fait sa charge de roi sans relâche les trois quarts de la journée, elle jouit le soir des douceurs de l'amitié qui sont si au-dessus de celles de la royauté. Nous allons dîner dans une demi-heure tous ensemble chez la marquise du Châtelet. Jugez, sire, quelle sera sa joie et la mienne! Depuis l'apparition de M. de Kaiserling, nous n'avons pas eu un si beau jour. »

Comme contraste, on peut lire le récit très plaisant que fait Voltaire dans ses mémoires de cette ambassade de M. de Camas.

Voltaire et le roi de Prusse, qui jusqu'à l'année 1740 ne s'étaient connus que par correspondance, se virent pour la première fois au commencement de cette année. Mme du Châtelet aurait désiré assister à cette entrevue, qui eut lieu dans le duché de Clèves; mais le roi de Prusse, en qui déjà le soldat effaçait le philosophe et le poète, oubliant son ancienne galanterie pour la marquise, écrivit à ce sujet à Voltaire : « A vous parler franchement, touchant le voyage de Mme du Châtelet, c'est Voltaire, c'est vous, c'est mon ami, que je désire voir, et la divine Émilie, avec toute sa divinité, n'est que l'accessoire d'Apollon newtonianisé. » Puis, dans une autre lettre légèrement ironique :

« S'il faut absolument qu'Émilie accompagne Apollon, j'y consens; mais si je puis vous voir seul, je préférerai le dernier. Je serais trop ébloui, je ne pourrais supporter tant d'éclat à la fois. Il me faudrait le voile de Moïse pour tempérer les rayons mêlés de vos deux divinités. » Voltaire partit seul, et après avoir passé quelques jours auprès du roi de Prusse, il vint rejoindre Mme du Châtelet à Bruxelles; mais bientôt Frédéric attira de nouveau Voltaire, qui alla le voir à Berlin. Quelques passages de sa correspondance à cette époque semblent indiquer que son affection pour Mme du Châtelet commençait à décroître. Il écrit à Mme de Champbonin d'un ton railleur : « Elle est plus savante que jamais, et si sa supériorité lui permet encore de baisser les yeux sur moi, ce sera une belle action à elle, car elle est bien haute; il faut qu'elle cligne les yeux en regardant en bas pour me voir. » Et au roi de Prusse : « Je veux partir, Mme du Châtelet ne pourra m'en empêcher, je quitterai Minerve pour Apollon. » Mme du Châtelet rend ainsi compte de ce voyage à son ami M. d'Argental :

« Je vous assure, mon cher ami, que, depuis que je vous ai quitté, j'ai été bien à plaindre, car j'ai joint au chagrin de l'absence une inquiétude affreuse sur les suites et les risques d'un voyage toujours très fatigant, mais que les débordemens et la saison avaient rendu très périlleux. Il a été douze jours sur l'eau, pris dans les glaces, de La Haye ici. Je n'ai pu avoir pendant ce temps-là de ses nouvelles, et la tête a failli m'en tourner. Enfin il est arrivé se portant assez bien, à une fluxion sur les yeux près. Tous mes maux sont finis, et il me jure bien qu'ils sont finis pour toujours. Le roi de Prusse est bien étonné qu'on le quitte pour aller à Bruxelles; le roi ne conçoit pas de certains attachemens, il faut croire qu'il en aimera mieux ses amis. Il n'y a rien qu'il n'ait fait pour retenir l'autre, et je le crois outré contre moi; mais je le défie de me haïr plus que je ne l'ai haï depuis deux mois. Voilà, vous l'avouerez, une plaisante rivalité..... Je ne crois pas qu'il y ait une plus grande contradiction que l'invasion de la Silésie et *l'Anti-Machiavel* (1); mais il peut prendre toutes les provinces qu'il voudra, pourvu qu'il ne prenne plus ce qui fait le charme de ma vie. »

Voltaire, chargé d'une négociation auprès du roi de Prusse, s'éloigna de nouveau de Mme du Châtelet pour aller rejoindre ce prince en Franconie. Durant cette absence, il écrivit plus rarement encore que pendant la précédente. Mme du Châtelet comprit que les sentimens de son ami n'étaient plus les mêmes.

« Je viens enfin de recevoir une lettre, écrit-elle (le 10 octobre 1743) à

(1) Ouvrage écrit par Frédéric lorsqu'il n'était encore que prince royal.

M. d'Argental, elle a quatre lignes! Il est clair par cette lettre qu'il a été quinze jours sans m'écrire; il ne me parle point de son retour. Que de choses à lui reprocher! et que son cœur est loin du mien! Mais puisqu'il se porte bien, je n'ai plus de reproches à lui faire, et je suis trop heureuse. »

Et quelques jours après elle écrit de Bruxelles :

« Je fais des réflexions bien cruelles : je crois qu'il est impossible d'aimer plus tendrement et d'être plus malheureuse. Imaginez-vous que, pendant que M. de Voltaire pouvait et devait partir pour revenir ici, après m'avoir juré mille fois dans ses lettres qu'il ne serait pas à Berlin plus long-temps qu'en 1740 (et il y fut dix jours), dans ce temps-là il va à Bareith, où assurément il n'avait que faire; il y passe quinze jours sans le roi de Prusse et sans m'écrire une seule ligne; il s'en retourne à Berlin, et y passe encore quinze jours, et que sais-je? Peut-être y passera-t-il toute sa vie, et, en vérité, je le croirais, si je ne savais pas qu'il a des affaires qui le rappellent indispensablement à Paris. Il m'écrit donc quatre lignes en passant, dans un cabaret, sans m'expliquer les raisons de son séjour à Bareith, ni celles de son silence, sans me parler de son retour, ni de son nouveau séjour à Berlin. Enfin, il m'écrit un billet tel qu'il m'en écrivait un de sa chambre à la mienne, et voilà la seule chose que j'aie reçue de lui depuis le 14 septembre, c'est-à-dire depuis plus d'un mois!

« Concevez-vous que quelqu'un qui me connaît m'expose à cette douleur, et à toutes les imprudences dont il sait bien que je suis capable quand je suis inquiète de lui? Vous savez ce qu'il m'en a coûté, j'ai pensé réellement en mourir, et j'en ai encore une petite fièvre lente qui se marque en double tierce, et qui me prépare un bien triste hiver. C'est un miracle que je n'aie pas passé Lille : dans l'excès de mon inquiétude et de ma douleur, je ne sais où j'aurais pu aller, la fièvre m'en a préservée; mais je ne vous cache point que mon cœur est ulcéré, et que je suis pénétrée de la plus vive douleur. Avoir à me plaindre de lui est une sorte de supplice que je ne connaissais pas. J'ai éprouvé à la vérité une situation plus cruelle, celle de trembler pour sa vie; mais je pouvais espérer que mes craintes étaient chimériques, et il n'y a point de ressources à ses procédés pour moi. Je sais par une lettre du 4 octobre que M. de Podevils a reçue de lui, et qu'il m'a envoyée de La Haye, qu'il comptait partir de Berlin le 11 ou le 12; mais ce n'était pas un projet arrêté, et quelque opéra ou quelque comédie pourra bien le déranger. Il est singulier que je reçoive de ses nouvelles par les ministres étrangers et par les gazettes. Cependant je suis ici, où je fais semblant d'avoir affaire, mais mon esprit n'en est pas capable; heureusement qu'il n'a pas de quoi s'exercer.

« Je l'attendrai s'il revient ce mois-ci, mais, si son retour se retardait, comme rien n'est plus possible, je retournerai chercher auprès de vous une consolation dont je suis bien incapable, et je compte aller ensevelir cet hiver mes chagrins à Cirey..... Ne montrez cette lettre à personne; je sens une

triste consolation à vous ouvrir mon cœur; le temps ni les torts ne font rien sur moi, et je vois bien, par ce que j'éprouve, que la source de mes chagrins est intarissable. »

Le 22 octobre 1743, elle écrit encore de Bruxelles :

« ..... Je ne reconnais plus celui d'où dépend et mon mal et mon bien, ni dans ses lettres ni dans ses démarches; il est ivre absolument. Je sais enfin, par l'envoyé de Prusse à La Haye, qu'il est parti de Berlin le 12; il doit passer par Brunswick, car il est fou des cours d'Allemagne. Enfin, il met douze jours pour revenir de Berlin à La Haye, et il n'en a mis que neuf à y aller. Je sens bien que trois jours, dans une autre situation, ne devraient pas être reprochés; mais quand vous songerez qu'il a fait durer cinq mois une absence qui devait être au plus de six semaines, qu'il est resté quinze jours à Bareith sans le roi de Prusse, qu'il a passé, à son retour, quinze jours de plus à Berlin, qu'il a été trois semaines entières sans m'écrire, et que, depuis deux mois, j'apprends ses desseins et ses démarches par les ambassadeurs et par les gazettes, vous sentirez aisément combien je suis à plaindre. Tout ce que j'ai éprouvé depuis un mois détacherait peut-être toute autre que moi, mais s'il peut me rendre malheureuse, il ne peut diminuer ma sensibilité. Je sens que je ne serai jamais raisonnable; je ne le voudrais pas même, quand il ne tiendrait qu'à moi, et, malgré tout ce que je souffre, je suis bien persuadée que celui qui aime le mieux est encore le plus heureux...

« Je ne vous dirai point que ma santé ne soit fort délabrée : je tousse continuellement, j'ai un mal affreux entre les deux épaules, et j'ai de plus une douleur fixe au côté droit, je crois au foie, et qui ne me quitte point. Je ne suis pas à présent assez heureuse pour être fort affectée de mon état, cependant je vous avoue que je voudrais être à Paris. Ma fièvre est pourtant diminuée, et ce n'est presque plus rien; une autre que moi en serait morte, et peut-être serait-ce encore le meilleur!

Ce dernier cri du cœur ne semble-t-il pas un pressentiment de ce qui l'attendait? Oui, c'eût été le meilleur de mourir alors, de ne pas essayer de recommencer sa vie et de rouvrir son ame aux passions.

Par ces lettres écrites dans tout l'abandon du sentiment, on voit qu'après dix ans de durée l'amour de Mme du Châtelet pour Voltaire était resté aussi tendre, aussi profond qu'aux premiers jours; mais lui n'était plus qu'un ami tiède, ne pouvant plus donner et ne désirant plus inspirer que de l'amitié. En vain, à son retour, écrivait-il à Mme de Champbonin : « Mon corps a voyagé, mon cœur est toujours resté auprès de Mme du Châtelet; » il ne put faire rentrer la confiance dans cette ame blessée. Plus galant que tendre, il s'efforçait désormais de cacher sous des paroles courtoises l'absence de l'amour. Le mal était fait; ils restèrent amis, mais le charme des années précédentes avait

disparu. Mme du Châtelet nous raconte elle-même, dans un petit écrit ayant pour titre *Réflexions sur le Bonheur*, la transformation de ses sentimens.

« ..... La passion, dit-elle, qui peut nous donner les plus grands plaisirs et nous rendre le plus heureux met entièrement notre bonheur dans la dépendance des autres : on voit que je veux parler de l'amour. Cette passion est peut-être la seule qui puisse nous faire désirer de vivre et nous engager à remercier l'auteur de la nature, quel qu'il soit, de nous avoir donné l'existence. Milord Rochester a bien raison de dire que les dieux ont mis cette goutte céleste dans le calice de la vie pour nous donner le courage de la supporter.

« Si ce goût naturel, qui est un sixième sens, le plus fin, le plus délicat, le plus précieux de tous, se trouve rassemblé dans deux ames également sensibles, également immuables, également susceptibles de bonheur et de plaisir, tout est dit, on n'a plus rien à faire pour être heureux, tout le reste est indifférent..., il faut employer toutes les facultés de son ame à jouir de ce bonheur... Je ne sais cependant si l'amour a jamais rassemblé deux personnes faites à tel point l'une pour l'autre, qu'elles ne connussent jamais la satiété de la jouissance, ni le refroidissement qu'entraîne la sécurité, ni l'indolence et la tiédeur qui naissent de la facilité et de la continuité d'un commerce dont l'illusion ne se détruit jamais (car où en entre-t-il plus que dans l'amour?), et dont l'ardeur enfin fût égale dans la jouissance et dans la privation, et pût supporter également les malheurs et les plaisirs.

« Un cœur capable d'un tel amour, une ame si tendre et si ferme, semble avoir épuisé le pouvoir de la Divinité. Il en naît une en un siècle, il semble qu'en produire deux soit au-dessus de ses forces, ou que, si elle les avait produites, elle serait jalouse de leurs plaisirs si elles se rencontraient. Mais l'amour peut nous rendre heureux à moins de frais : une ame tendre et sensible est heureuse par le seul plaisir qu'elle trouve à aimer. Je ne veux pas dire par là qu'on puisse être parfaitement heureux en aimant quoiqu'on ne soit pas aimé, mais je dis que, quoique nos idées de bonheur ne soient pas également remplies par l'amour de l'objet que nous aimons, le plaisir que nous sentons à nous livrer à toute notre tendresse peut suffire pour nous rendre fort heureux; et si cette ame a encore le bonheur d'être susceptible d'illusions, il est impossible qu'elle ne se croie pas plus aimée qu'elle ne l'est peut-être en effet; elle doit tant aimer qu'elle aime pour deux, et que la chaleur de son sentiment supplée à ce qui manque réellement à son bonheur. Il faut sans doute qu'un caractère sensible, vif et emporté, paie le tribut des inconvéniens attachés à ces qualités, je ne sais si je dois dire bonnes ou mauvaises; mais je crois que quiconque composerait son individu les y ferait entrer. Une première passion emporte tellement hors de soi une ame de cette trempe, qu'elle est inaccessible à toute réflexion et à toute idée modérée; elle peut sans doute se préparer de grands chagrins, mais le plus grand inconvé-

nient attaché à cette sensibilité emportée, c'est qu'il est impossible que quelqu'un qui aime à cet excès soit aimé, et qu'il n'y a presque point d'hommes dont le goût ne diminue par la connaissance d'une telle passion. Cela doit sans doute paraître bien étrange à qui ne connaît pas encore assez le cœur humain; mais, pour peu qu'on ait réfléchi sur ce que nous offre l'expérience, on sentira que, pour conserver long-temps le cœur de son amant, il faut toujours que l'espérance ou la crainte agisse en lui. Or, une passion telle que je viens de la dépeindre produit un abandonnement de soi-même qui rend incapable de tout art. L'amour perce de tout côté; on commence par vous adorer, cela est impossible autrement, mais bientôt la certitude d'être aimé, l'ennui d'être toujours prévenu, le malheur de n'avoir rien à craindre, émoussent ses goûts. Voilà comme est fait le cœur humain, et qu'on ne croie pas que j'en parle par rancune. J'ai reçu de Dieu, il est vrai, une de ces ames tendres et immuables qui ne savent ni déguiser ni modérer leurs passions, qui ne connaissent ni l'affaiblissement ni le dégoût, et dont la ténacité sait résister à tout, même à la certitude de n'être plus aimé; mais j'ai été heureuse pendant dix ans par l'amour de celui qui avait subjugué mon ame, et ces dix ans, je les ai passés tête-à-tête avec lui sans aucun moment de dégoût et de langueur. Quand l'âge, les maladies, peut-être aussi la satiété de la jouissance, ont diminué son goût, j'ai été long-temps sans m'en apercevoir. J'aimais pour deux, je passais ma vie entière avec lui, et mon cœur, exempt de soupçons, jouissait du plaisir d'aimer et de l'illusion de se croire aimé. Il est vrai que j'ai perdu cet état si heureux, et que ce n'a pas été sans qu'il m'en ait coûté bien des larmes.

« Il faut de terribles secousses pour briser de telles chaînes; la plaie de mon cœur a saigné long-temps. J'ai eu lieu de me plaindre, et j'ai tout pardonné; j'ai été assez juste pour sentir qu'il n'y avait peut-être au monde que mon cœur qui eût cette immutabilité qui anéantit le pouvoir des temps, que si l'âge et ses maladies n'avaient pas entièrement éteint ses désirs, ils auraient peut-être encore été pour moi, et que l'amour me l'aurait ramené; enfin que son cœur, incapable d'amour, m'aimait de l'amitié la plus tendre et m'aurait consacré sa vie. La certitude de l'impossibilité du retour de son goût et de sa passion, que je sais bien qui n'est pas dans la nature, a amené insensiblement mon cœur au sentiment paisible de l'amitié, et ce sentiment, joint à la passion de l'étude, me rendait assez heureuse. »

Voltaire, affaibli par les infirmités, vieillard avant l'âge, semble avoir répondu à ces pages d'un cœur toujours jeune et passionné par ces vers bien connus adressés à Mme du Châtelet :

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours, etc.

Les séjours à Cirey devenaient de plus en plus rares. Les fêtes du mariage du dauphin attirèrent Voltaire et Mme du Châtelet à Fontai-

nebleau, où l'on représenta devant la cour *la Princesse de Navarre.* Un jour, Mme du Châtelet faillit être étouffée au milieu de la foule qui se pressait aux réjouissances publiques par lesquelles Paris célébrait ce mariage.

« Savez-vous bien, très adorable président, écrit à ce sujet Voltaire au président Hénault, que vous avez tiré Mme du Châtelet du plus grand embarras du monde, car cet embarras commençait à la Croix-des-Petits-Champs et finissait à l'hôtel de Charost? C'étaient des reculades de deux mille carrosses en trois files, des cris de deux ou trois cent mille hommes semés auprès des carrosses, des ivrognes, des combats à coups de poing, des fontaines de vin et de suif qui coulaient sur le monde, le guet à cheval qui augmentait l'imbroglio, et, pour comble d'agrément, son altesse royale (1) revenant paisiblement au Palais-Royal, ses gardes, ses pages, et tout cela ne pouvant ni reculer ni avancer jusqu'à trois heures du matin. J'étais avec Mme du Châtelet; un cocher qui n'était jamais venu à Paris l'allait faire rouer intrépidement. Elle était couverte de diamans; elle met pied à terre criant à l'aide, traverse la foule sans être ni volée ni bourrée, entre chez vous, envoie chercher la poularde chez le rôtisseur du coin, et nous buvons à votre santé tout doucement dans cette maison (2) où tout le monde voudrait vous voir. »

Quoiqu'elle eût alors près de quarante ans, Mme du Châtelet aimait encore, comme dans sa première jeunesse, les fêtes, les spectacles, le jeu. Une partie de ses nuits et presque chaque matinée étaient données à l'étude des sciences, et pour reposer sa tête après ces heures d'un travail assidu, le mouvement du monde lui était nécessaire. Vive, enjouée, passionnée, même pour des distractions, elle réunissait souvent ses amies, la duchesse de Boufflers, les marquises de Mailly, de Gouvernet, du Deffant, et Mme de La Popelinière; parfois ces dames se donnaient des soupers dont les hommes étaient exclus. Un jour d'été, Mme du Châtelet les conduisit à Chaillot, dans un cabaret nommé *la Maison rouge.* Les six amies s'assirent autour d'une table couverte de fleurs, de vins exquis, et des mets les plus recherchés. Un seul laquais faisait le service; au dessert, il fut éloigné. Ces dames restèrent réunies jusqu'à cinq heures du matin, riant, chantant, et devisant sur toutes choses. Que d'esprit il dut se dépenser là! Que de mordant chez Mme du Deffant, que de sensibilité chez Mme de La Popelinière, que de grace chez la marquise de Boufflers! Quant à Mme du Châtelet, son cœur et son esprit pouvaient prendre tous les tons.

(1) Le duc de Chartres, aïeul du roi Louis-Philippe.
(2) Rue Saint-Honoré, vis-à-vis les Jacobins.

Nous avons dit que Mme du Châtelet aimait le jeu; Voltaire écrivait au marquis d'Argenson : « Est-il possible que ce soit Mme de Pompadour qui, à vingt-deux ans, déteste la cavagnole, et que ce soit *madame du Châtelet-Newton* qui l'aime ! » Une nuit à cette époque (1740), Mme du Châtelet était à Fontainebleau au jeu de la reine, elle perdit 800 louis; c'était tout ce qu'elle et Voltaire avaient apporté d'argent. Elle s'obstine à jouer sur parole, espérant changer la fortune, et elle perdit encore 84,000 francs avec un intrépide sang-froid. Voltaire, qui était auprès d'elle, lui dit en anglais que sa passion pour le jeu l'aveuglait et l'empêchait de s'apercevoir qu'elle avait affaire à des fripons. Ces paroles, quoique prononcées à voix basse, furent entendues de quelques personnes; des suites fâcheuses pouvaient en résulter; la reine en avertit Voltaire, qui se retira. Il partit la nuit même de Fontainebleau avec Mme du Châtelet. Ils se cachèrent quelque temps à la petite cour de Sceaux, chez la duchesse du Maine, cette princesse dont Fontenelle disait « qu'elle voulait dans les divertissemens de sa cour que la gaieté eût de l'esprit. » Voici comment Mme de Staal, dame d'honneur de la duchesse, raconte leur arrivée, dans une lettre adressée à Mme du Deffant :

« Mme du Châtelet et Voltaire, qui s'étaient annoncés pour aujourd'hui et qu'on avait perdus de vue, parurent hier sur le minuit comme deux spectres, avec une odeur de corps embaumés qu'ils semblaient avoir apportée de leur tombeau. On sortait de table; c'étaient pourtant des spectres affamés : il leur fallut un souper, et qui plus est des lits, qui n'étaient pas préparés. Le concierge, déjà couché, se leva en grande hâte..... »

Et deux jours après Mme de Staal écrit encore d'un ton railleur à sa railleuse amie :

« Nos revenans ne se montrent point de jour; ils apparurent hier à dix heures du soir : je ne pense pas qu'on les voie guère plus tôt aujourd'hui. L'un est à écrire de hauts faits, l'autre à commenter Newton; ils ne veulent ni jouer ni se promener; ce sont bien des non-valeurs dans une société où leurs doctes écrits ne sont d'aucun rapport. »

Bientôt cependant des fêtes s'organisèrent à la petite cour de Sceaux, sous la direction de Voltaire et de Mme du Châtelet; la comédie, l'opéra, les bals, les concerts se succédaient; on représenta des comédies de Voltaire et des opéras de Rameau, dans lesquels Mme du Châtelet jouait et chantait les principaux rôles. Elle fut charmante dans la pastorale d'*Issé* de Houdard de Lamotte, et Voltaire lui adressa à cette occasion ces vers qui tournent au madrigal :

Charmante Issé, vous nous faites entendre,
Dans ces beaux lieux, les sons les plus flatteurs;
Ils vont droit à nos cœurs.
Leibnitz n'a point de monade plus tendre,
Newton n'a point d'xx plus enchanteurs!

Après avoir passé quelques semaines chez la duchesse du Maine, Voltaire et Mme du Châtelet retournèrent à Paris; mais, lassés bientôt de cette vie oisive et dissipée, l'amour de l'étude, à défaut d'un sentiment plus tendre, les attira de nouveau dans leur chère retraite de Cirey. Ils partirent au mois de janvier; la terre était couverte de neige, le froid était des plus vifs; Mme du Châtelet aimait à voyager la nuit. Arrivée près de Nangis, sa voiture se brisa, et comme on était éloigné de toute habitation, nos deux voyageurs furent obligés d'attendre long-temps sur la grande route.

« M. de Voltaire et Mme du Châtelet, dit Lonchamps dans ses mémoires, s'étaient assis à côté l'un de l'autre sur les coussins du carrosse qu'on avait retirés et portés sur le chemin couvert de neige. Là, presque transis de froid malgré leurs fourrures, ils admiraient la beauté du ciel; il est vrai qu'il était parfaitement serein : les étoiles brillaient du plus vif éclat, l'horizon était à découvert; aucune maison, aucun arbre n'en dérobait la moindre partie à leurs yeux. On sait que l'astronomie a toujours été une des études favorites de nos deux philosophes. Ravis du magnifique spectacle déployé au-dessus et autour d'eux, ils dissertaient en grelottant sur la nature et le cours des astres, sur la destination de tant de globes immenses répandus dans l'espace; il ne leur manquait que des télescopes pour être parfaitement heureux. Leur esprit égaré dans la profondeur des cieux, ils ne s'apercevaient plus de leur triste position sur la terre, ou plutôt sur la neige et au milieu des glaçons. »

On aime à revoir dans ce tableau Mme du Châtelet étudiant le cours des astres comme la muse antique, véritable *Uranie*, ainsi que Voltaire se plaît à la nommer quelquefois. Combien elle nous paraît plus noble et plus intelligente en contemplant dans cette solitude les splendeurs du ciel, que lorsque dans les boudoirs ambrés de Cirey elle condescendait à entendre des chants de ce poème de Voltaire qu'on ose à peine indiquer!

On le voit, si le monde attirait Mme du Châtelet, il ne pouvait la fixer; le goût de l'étude l'emportait en elle sur le goût des plaisirs. Chose remarquable, malgré les charmes de sa personne et de son esprit, malgré la célébrité qu'elle s'était acquise dans les sciences, elle ne pensa jamais à avoir un salon littéraire, un centre de beaux esprits, et ne partagea point à cet égard la passion de Mme du Deffant, de

Mme Geoffrin et de quelques autres femmes de ce temps. Elle aimait l'étude pour elle-même, dans la retraite, sans se préoccuper des suffrages du monde. « Jamais femme, dit Voltaire, ne fut si savante qu'elle, et jamais personne ne mérita moins qu'on dît d'elle : C'est une femme savante. Elle ne parlait jamais de science qu'à ceux avec qui elle croyait pouvoir s'instruire, et jamais n'en parla pour se faire remarquer. On ne la vit point rassembler de ces cercles où il se fait une guerre d'esprit, où l'on établit une espèce de tribunal, où l'on juge son siècle, par lequel, en récompense, on est jugé très sévèrement. Elle a vécu long-temps dans des sociétés où l'on ignorait ce qu'elle était, et elle ne prenait pas garde à cette ignorance. »

Après un nouvel hiver passé à Cirey dans le travail et les distractions habituelles, spectacles, concerts donnés aux visiteurs et aux voisins de campagne, Voltaire et Mme du Châtelet partirent pour Lunéville. Stanislas, roi de Pologne et père de Marie Leczinska, femme de Louis XV, les appelait à sa petite cour. Comme chacun le sait, ce prince, élu deux fois roi de Pologne, n'en avait possédé que le titre, et, chassé de ses états, avait obtenu en dédommagement de la perte d'une couronne l'usufruit de la Lorraine, qu'il gouvernait temporairement, cette province appartenant de fait à la France par suite des traités de Vienne de 1735. M. du Châtelet était un des premiers gentilshommes de Lorraine, où il commandait un régiment. La marquise de Boufflers, amie de Mme du Châtelet, faisait les honneurs de la maison du roi de Pologne à Lunéville. On le voit, toutes les convenances se réunissaient pour y attirer Voltaire et Mme du Châtelet. De plus, un jésuite, confesseur de Stanislas, avait des vues secrètes sur Mme du Châtelet. Voltaire raconte plaisamment ce projet d'intrigue digne d'un révérend père de la compagnie de Jésus.

« Le roi Stanislas tenait alors sa petite et agréable cour à Lunéville. Tout vieux et tout dévot qu'il était, il avait une maîtresse. C'était Mme la marquise de Boufflers. Il partageait son ame entre elle et un jésuite nommé Menou, le plus intrigant et le plus hardi prêtre que j'aie jamais connu. Cet homme avait attrapé au roi Stanislas, par les importunités de sa femme qu'il avait gouvernée, environ un million, dont partie fut employée à bâtir une magnifique maison pour lui et pour quelques jésuites, dans la ville de Nancy. Cette maison était dotée de vingt-quatre mille livres de rente, dont douze pour la table de Menou et douze pour donner à qui il voudrait.

« La maîtresse n'était pas, à beaucoup près, si bien traitée. Elle tirait à peine alors du roi de Pologne de quoi avoir des jupes, et cependant le jésuite enviait sa portion et était furieusement jaloux de la marquise. Ils étaient ou-

vertement brouillés. Le pauvre roi avait tous les jours bien de la peine, au sortir de la messe, à rapatrier sa maîtresse et son confesseur.

« Enfin notre jésuite, ayant entendu parler de Mme du Châtelet, qui était très bien faite et encore assez belle, imagina de la substituer à Mme de Boufflers. Stanislas se mêlait quelquefois de faire d'assez mauvais petits ouvrages; Menou crut qu'une femme auteur réussirait mieux qu'une autre auprès de lui, et le voilà qui vient à Cirey pour ourdir cette belle trame. Il cajole Mme du Châtelet, et nous dit que le roi Stanislas sera enchanté de nous voir. Il retourne dire au roi que nous brûlons d'envie de venir lui faire notre cour. Stanislas recommande à Mme de Boufflers de nous amener.

« Et en effet, nous allâmes à Lunéville. Il arriva tout le contraire de ce que voulait le révérend père. Nous nous attachâmes à Mme de Boufflers, et le jésuite eut deux femmes à combattre. »

C'est à Lunéville que Mme du Châtelet vit pour la première fois Saint-Lambert, beau, froid, ayant de grandes manières et l'esprit du monde. Écrivain correct et poète médiocre, Saint-Lambert ne doit de nos jours un reste de célébrité qu'à l'amour de deux femmes (1) qui ont pu le préférer aux deux plus grandes renommées du XVIIIe siècle, Voltaire et Jean-Jacques Rousseau. A l'époque où Mme du Châtelet arriva à Lunéville, Saint-Lambert avait trente-trois ans, huit ans de moins que la marquise, et vingt ans de moins que Voltaire. Il était alors capitaine au régiment des gardes lorraines, et attaché à la cour du roi Stanislas. Il s'était d'abord occupé de la marquise de Boufflers, dont le roi était fort jaloux; mais la contrainte excessive qu'il devait s'imposer pour se rendre auprès d'elle le disposa à tenter auprès de Mme du Châtelet une séduction qui pour lui ne fut qu'un plaisir calculé. Pour elle, ce sentiment devint une passion sérieuse, la dernière, la plus ardente de sa vie. Mme du Châtelet était belle encore, mais touchait à cet âge où l'amour semble nous échapper et où quelques femmes s'y rattachent avec délire. C'est une étude curieuse et triste que cette lutte d'un cœur qui veut ressaisir les passions de la jeunesse et qui y parvient un instant à force de dévouement, d'exaltation, de sensibilité vraie, de douloureuse tendresse. La femme ramasse alors pour ainsi dire tous ses trésors de sentiment et les prodigue à l'homme qu'elle aime, et pour qui tant d'amour ne compose souvent qu'une distraction passagère.

Depuis long-temps Mme du Châtelet n'avait plus d'amour pour Voltaire. Nous avons vu après quelles altérations successives ce sentiment s'était détruit, ou plutôt transformé en amitié. Le vide s'était fait

(1) Mme du Châtelet et Mme d'Houdetot.

lentement dans son cœur; quand Saint-Lambert se montra, la place était libre. L'amour-propre de Voltaire fut blessé à la découverte de cette passion nouvelle, mais son cœur ne fut pas atteint. Il resta stoïquement l'ami de Mme du Châtelet et de Saint-Lambert. Celui-ci mettait un soin extrême à flatter le grand homme; il lui prodiguait cet encens banal par lequel Voltaire se laissait trop facilement enivrer. C'était là le petit côté de ce grand esprit. Saint-Lambert divinisait le poète et lui enlevait Émilie. La satisfaction de la vanité était un baume pour la blessure du cœur, si tant est que le cœur saignât. Les vers suivans, adressés à cette époque par Voltaire à Saint-Lambert, annoncent une résignation exempte de douleur :

Tandis qu'au-dessus de la terre,
Des aquilons et du tonnerre,
La belle amante de Newton
Dans les routes de la lumière
Conduit le char de Phaéton,
Sans verser dans cette carrière;
Nous attendons paisiblement,
Près de l'onde castalienne,
Que notre héroïne revienne
De son voyage au firmament.
Et nous assemblons pour lui plaire,
Dans ces vallons et dans ces bois,
Les fleurs dont Horace autrefois
Faisait des bouquets pour Glycère.
Saint-Lambert, ce n'est que pour toi
Que ces belles fleurs sont écloses;
C'est ta main qui cueille les roses,
Et les épines sont pour moi.

Seule, Mme du Châtelet prenait au sérieux cet amour, seule elle en était véritablement émue; elle aimait avec l'ardeur désespérée d'une dernière passion. Pour comprendre la puissance du sentiment qu'elle éprouvait, il faut avoir lu ses lettres à Saint-Lambert (1), lettres encore toutes parfumées d'ambre et écrites sur les papiers élégans de l'époque, entourés de petits filets verts ou roses. Tantôt c'est un court billet ne renfermant que ces mots : « Venez, je vous adore, je vous attends! » Tantôt ce sont de longues pages où sa passion éperdue cherche en vain à enflammer un cœur presque indifférent. Un jour, tremblant

(1) Ces lettres font partie de la collection de M. Feuillet de Conches.

que Saint-Lambert ne la quitte pour aller à la guerre, elle fait des vœux ardens pour la paix, et lorsque la paix est conclue, elle lui écrit : « Les harengères ont coutume de dire pour s'injurier entre elles : *Tu es bête comme la paix*. Eh bien! moi, j'adore la paix, puisqu'elle vous conserve à moi. » A ces lettres si tendres, Saint-Lambert répondait par des lettres galantes sans chaleur, sans élan. C'est du cœur que déborde le sentiment d'Émilie, celui de Saint-Lambert vient d'ailleurs; il nomme Mme du Châtelet *son cher amour, sa chère maîtresse, son cher cœur;* il emploie toujours le tutoiement, il fait des digressions sur le plaisir, il parle de la nature comme le chantre des *Saisons* pouvait en parler; il rappelle le charme qu'on trouve dans l'accord des sentimens en présence d'un beau paysage, la volupté du chant du rossignol qu'ils ont entendu ensemble, et à ce sujet il dit que Stanislas vieillissant prétendait que les rossignols de Pologne avaient la voix plus forte que ceux de France. Éternelle faiblesse des vieillards, qui attribuent leur propre déclin à tout ce qui les entoure; le maréchal de Richelieu, dans ses dernières années, disait aussi : *Il n'y a plus de femmes!*

Au début de cette passion, Mme du Châtelet, forcée de s'éloigner pour quelque temps de la cour de Lorraine, écrivait à Saint-Lambert cette tendre et charmante lettre (1) :

« Toutes mes défiances de votre caractère, toutes mes résolutions contre l'amour n'ont pu me garantir de celui que vous m'avez inspiré. Je ne cherche plus à le combattre, j'en sens l'inutilité : le temps que j'ai passé avec vous à Nancy l'a augmenté à un point dont je suis étonnée moi-même; mais, loin de me le reprocher, je sens un plaisir extrême à vous aimer, et c'est le seul qui puisse adoucir votre absence. Je suis bien contente de vous quand nous sommes tête à tête; mais je ne le suis point de l'effet que vous a fait mon départ. Vous connaissez les goûts vifs, mais vous ne connaissez point encore l'amour. Je suis sûre que vous serez aujourd'hui plus gai et plus spirituel que jamais à Lunéville, et cette idée m'afflige indépendamment de toute inquiétude. Si vous ne devez m'aimer que faiblement, si votre cœur n'est pas capable de se donner sans réserve, de s'occuper de moi uniquement, de m'aimer enfin sans bornes et sans mesure, que ferez-vous donc du mien? Toutes ces réflexions me tourmentent, mais elles m'occupent sans cesse, et je ne pense qu'à vous en ne voulant m'occuper que des raisons qui doivent m'empêcher d'y penser. Vous m'écrirez sans doute; mais vous prendrez sur vous pour m'écrire. Vous voudriez que j'exigeasse moins; je recevrai quatre lignes de vous, et ces quatre lignes vous auront coûté. J'ai bien peur que votre

(1) Cette lettre inédite est de la fin de 1748.

esprit ne fasse bien plus de cas d'une plaisanterie fine que votre cœur d'un sentiment tendre; enfin, j'ai bien peur d'avoir tort de vous trop aimer. Je sens bien que je me contredis, et que c'est là me reprocher mon goût pour vous; mais mes réflexions, mes combats, tout ce que je sens, tout ce que je pense me prouve que je vous aime plus que je ne dois. Venez à Cirey me prouver que j'ai tort; je sens que vous ne le pouvez avoir que quand je ne vous vois pas. Cette lettre est pleine d'inconséquences; elle ne se ressent que trop du trouble que vous avez mis dans mon ame; il n'est plus temps de le calmer. J'attends votre première lettre avec une impatience qu'elle ne remplira peut-être point; j'ai bien peur de l'attendre encore après l'avoir reçue. Mandez-moi surtout comment vous vous portez. Je me reproche cette nuit que vous avez passée sans vous coucher. Si vous en êtes malade, vous ne me le manderez point. Je voudrais savoir si vous avez essuyé bien des plaisanteries, et cependant je voudrais que vous ne me parlassiez que de vous; mais surtout parlez-moi de vos arrangemens. Je vous attendrai à Cirey, n'en doutez pas. Si vous le voulez *bien fort*, croyez que je n'aurai qu'une affaire, mais vous ne voulez rien bien fortement. Sans cette preuve d'amour que vous m'avez tant reproché d'exiger (1), je ne croirais pas que vous m'aimez; j'attache à ce mot bien d'autres idées que vous; j'ai bien peur qu'en disant les mêmes choses, nous ne nous entendions pas. Cependant, quand je pense à la conduite que vous avez eue avec moi à Nancy, à tout ce que vous m'avez sacrifié, à tout l'amour que vous m'avez marqué, je me trouve injuste de vous dire autre chose sinon que je vous aime; ce sentiment efface tous les autres. Croyez que si vous ne venez pas à Cirey, vous aurez bien tort. Je suis inconsolable quand je pense que si j'avais pensé à ce saint Stanislas (2), je serais encore à Lunéville; mais il me semble que vous ne m'y avez jamais tant aimée qu'à Nancy. Je ne puis me repentir de rien, puisque vous m'aimez. C'est à moi que je le dois; si je ne vous avais pas parlé chez M. de la Galaisière, vous ne m'aimeriez point. Je ne sais si je dois m'applaudir d'un amour qui tenait à si peu de chose; je ne sais si je n'eusse pas bien fait de laisser à votre amour-propre le plaisir qu'il trouvait à ne plus aimer. C'est à vous à décider toutes ces questions; je ne sais si votre cœur en est digne. Je sais que cette lettre est trop longue, je devrais la jeter au feu; je vous en laisse le soin, mais prendrez-vous celui de me rassurer? »

Mme du Châtelet revient à Lunéville et se livre à tout l'entraînement de cet amour; elle en est heureuse et riante, les plaisirs du monde l'enivrent de nouveau. Elle veut briller aux yeux de Saint-Lambert, et se montrer à lui dans tous ses agrémens; elle joue la comédie et chante l'opéra à la petite cour du roi de Pologne; elle rajeunit, et Voltaire écrit au comte d'Argental :

(1) Le sacrifice d'un voyage en Italie que Saint-Lambert devait faire.
(2) La fête du roi de Pologne, qui se célébrait à la petite cour de Lunéville.

« Mme du Châtelet se porte merveilleusement bien.... Je ne sais si elle ne restera pas ici tout le mois de février. Pour moi, qui ne suis qu'une petite planète de son tourbillon, je la suis dans son orbite, cahin-caha.... En vérité, ce séjour-ci est délicieux, c'est un château enchanté dont le maître fait les honneurs. Mme du Châtelet a trouvé le secret d'y jouer *Issé* trois fois sur un très beau théâtre, et *Issé* a fort réussi.... On va tous les jours dans un kiosque, ou d'un palais dans une cabane, et partout des fêtes et de la liberté. Je crois que Mme du Châtelet passerait ici sa vie. »

Cependant son amitié pour Voltaire la décide à quitter encore une fois Lunéville, elle le suit à Paris, où l'appelaient les représentations de *Sémiramis*, elle sacrifie à son vieil ami le bonheur que l'amour lui donne. La vanité de Saint-Lambert plus que sa tendresse souffrit et s'irrita de ce départ; quelques orages s'ensuivirent. Mme du Châtelet y fait allusion lorsque, écrivant à Saint-Lambert, elle se reproche si tendrement ce qu'elle appelle *ses torts*. Ce fut après cette seconde séparation qu'elle s'aperçut que, par suite de l'entraînement de son amour, elle serait bientôt mère; depuis vingt ans, elle n'avait pas eu d'enfant, et elle vivait depuis long-temps séparée de son mari. Elle portait un grand nom, elle paraissait chaque année à la cour de Versailles; sa vie était une de celles qui ne peuvent se cacher; son rang, son esprit, sa liaison avec Voltaire, l'avaient mise en évidence. Comment dérober à tout le monde un évènement qui à son âge surtout la déshonorait? C'était, il est vrai, l'époque des maris trompés ou complaisans, des galanteries ouvertement tolérées; mais encore fallait-il dans certaines circonstances que l'honneur d'une grande maison fût en apparence respecté. L'orgueil du nom était le dernier orgueil de cette aristocratie déchue. On ne procédait pas alors en amour par fuite et par enlèvement, comme de nos jours, ce qui donne, il faut en convenir, une sorte de satisfaction superbe à la passion; on ne disait pas bravement à son mari, à la face de tous : Je ne vous aime pas et je vous quitte. On se contentait de le mystifier.

Pour jouer un pareil rôle, il fallut à Mme du Châtelet un grand courage. Certaine scène humiliante et burlesque, digne de la plume de Boccace, et que nous ne saurions rapporter ici, dut singulièrement coûter à cet esprit fier, à ce cœur sincère. Voltaire nous apparaît tout entier dans cette étrange comédie. Sa conduite fut certainement celle d'un ami loyal et généreux; mais aussi, il faut le dire, son esprit léger et moqueur prit un malin plaisir à conduire cette mystification : c'était un *conte* à mettre en action, il y employa toute sa verve. Il manda d'abord Saint-Lambert à Cirey pour se concerter avec lui, puis

le mari fut appelé; on convoqua, pour fêter son arrivée, tous les voisins de campagne; il y eut des divertissemens au château; on y fit grande chère, on remaria les deux époux, et M. du Châtelet accepta la grossesse de sa femme; Voltaire finit par rire de l'aventure comme il riait de tout.

C'est après ce voyage à Cirey que Saint-Lambert, de retour à Lunéville, écrivait à Mme du Châtelet (1) :

« Je ne suis parti de Nancy qu'après la poste, parce que j'avais écrit au facteur de m'y renvoyer tes lettres. J'attendais donc ce matin les trésors que je devais recevoir mercredi; je les ai reçus, j'en ai joui pendant ma route. Hélas! ils ne m'ont pas empêché de sentir que je mettais cinq lieues de plus entre nous. Me voilà donc, mon cher amour, dans un lieu où j'ai bien moins de cette précieuse liberté qui de jour en jour me devient plus précieuse.....

« Le roi m'a reçu avec sa bonté ordinaire; il est bien assurément de toute sa cour ce que j'aime le mieux. Je suis bien plus déterminé que jamais à ne donner mon temps qu'à lui et à ne prendre absolument de tout mon voyage aucune distraction que celle que ma santé exige. Je reviens à ta lettre : il fallait que je fusse bien abattu pour ne t'écrire que quatre mots le jour que je t'ai quittée. J'avais à te dire tout ce que je te dis ordinairement, tout ce que je te fais entendre, et puis tous mes regrets. Sois-en bien sûre, mon cher amour, ils n'ont jamais été aussi vifs, aussi vrais et moins susceptibles d'être affaiblis par la dissipation. La route m'accablait sans me distraire de toi, et toutes les dissipations qu'on pourrait m'offrir seraient repoussées par mes regrets et par cette mélancolie qui ne m'est que trop naturelle, et qui augmente si fort par ton absence. Je sens mon existence d'une manière pénible, et je me suis cher pourtant dès que je me souviens que tu m'aimes, et que je me dis que tu es avec moi. Mon cher cœur, fais-moi bien des détails sur la conduite de ton mari, sur tes amusemens, sur tout. Je n'ai jamais pris un intérêt plus passionné, plus tendre, à tout ce que tu es, à tout ce que tu sens, tout ce que tu fais, tout ce que tu peux être et devenir. Ménage bien ta santé, rafraîchis-toi souvent; souviens-toi du grand principe de Mme ...: tout ce qui échauffe vieillit, tout ce qui rafraîchit rajeunit.... Oh! si tu savais quel trésor je possède en toi, tu te ménagerais bien. Sois sûre que toutes les impressions vives et délicieuses que j'ai reçues de toi se sont conservées dans mon cœur, s'y sont même augmentées, s'y conservent toujours. Il est bien impossible que rien fasse mon bonheur que toi; je serai toujours également rempli de ma tendresse et content de la sentir. »

On voit dans cette lettre que Saint-Lambert s'efforce de paraître tendre, sensible, mélancolique; mais où est le naturel?

Mme du Châtelet, Voltaire et le marquis du Châtelet ne tardèrent pas

(1) Lettre inédite faisant partie de la collection de M. Aimé Martin.

à revenir à Lunéville. La petite cour de Stanislas s'anima de nouveau à leur arrivée. Mme du Châtelet, malgré son état de souffrance, y joua *Nanine*. Elle avait retrouvé Saint-Lambert; le lien secret qui l'unissait à lui augmentait encore sa passion, et, tour à tour heureuse et affligée de cet amour, elle s'abandonnait aux plaisirs, aux larmes, à la réflexion, au travail. Elle avait quarante-trois ans; à cet âge, l'idée de devenir mère l'alarmait. Poursuivie par le triste pressentiment de sa fin prochaine, elle passait les nuits pour terminer ses commentaires de Newton. Elle disait à Saint-Lambert : « Il n'y avait aucune nécessité à ce que j'entreprisse cet ouvrage, mais puisque je l'ai commencé, il faut que je l'achève. » Un soir, presque au terme de sa grossesse, elle lui écrivait :

« Mon Dieu, que tout ce qui était chez moi quand vous êtes parti m'impatientait! que mon cœur avait de choses à vous dire! Vous m'avez traitée bien cruellement, vous ne m'avez pas regardée une seule fois; je sais bien que je dois encore vous en remercier, que c'est décence, discrétion, mais je n'en ai pas moins senti la privation; je suis accoutumée à lire à tous les instans de ma vie dans vos yeux charmans que vous êtes occupé de moi, que vous m'aimez; je les cherche partout, et assurément je ne trouve rien qui leur ressemble; les miens n'ont plus rien à regarder. Je suis d'une impatience extrême de savoir si vous monterez la garde demain?.... Songez que si vous montez la garde demain, je puis vous revoir lundi, songez qu'un jour est tout pour moi, et je n'ai pas besoin, pour le sentir, de mes craintes ridicules, car je les condamne, mais un jour passé avec vous vaut mieux qu'une éternité sans vous. Je ferai mon possible pour n'avoir pas d'humeur ce soir; mais comment ferais-je pour qu'on ne s'aperçoive pas de l'inquiétude et du malaise de mon ame, car c'est le mot qui peut rendre mon état. Ne jugez point de moi par ce que j'ai été, je ne voulais pas vous aimer à cet excès, mais à présent que je vous connais davantage, je sens que je ne puis jamais vous aimer assez. Si vous ne m'aimez pas moins, si mes torts n'ont pas affaibli cet amour charmant sans lequel je ne pourrais vivre, je suis bien sûre qu'il n'existe personne d'aussi heureuse que moi, mais je vous avoue que je le crains. Rassurez-moi, mon cœur en a besoin; la moindre diminution dans vos sentimens me déchirerait de remords, je croirais toujours que ç'a été ma faute, que sans Paris vous auriez toujours été le même. Songez que mon amour, que les chagrins que vous m'avez faits en voulant me quitter, et que la crainte de ces grenadiers (1), m'ont assez punie; je vous aime avec une ardeur bien faite pour vous rendre heureux si vous pouvez m'aimer encore comme vous m'avez aimée. Je n'ai rien trouvé de mieux à vous envoyer que

(1) Saint-Lambert avait songé à entrer dans le service actif en achetant un régiment de grenadiers.

la cassette où vous renfermerez mes lettres. Rapportez-les, je vous le demande à genoux, bonheur de ma vie. »

Quelques jours après, elle adressait à Saint-Lambert cette tendre et douloureuse page :

Samedi soir.

« Vous me connaissez bien peu, vous rendez bien peu de justice aux empressemens de mon cœur, si vous croyez que je puisse être deux jours sans avoir de vos lettres, lorsqu'il m'est possible de faire autrement. Vous êtes d'une confiance sur la possibilité de monter vos gardes en arrivant, qui ne s'accorde guère avec l'impatience avec laquelle je supporte votre absence. Quand je suis avec vous, je supporte mon état avec patience, je ne m'en aperçois souvent pas; mais quand je vous ai perdu, je ne vois plus rien qu'en noir. J'ai encore été aujourd'hui à ma petite maison, à pied, et mon ventre est si terriblement tombé, que je ne serais point étonnée d'accoucher cette nuit; mais j'en serais bien désolée, quoique je sache que cela vous ferait plaisir. Je vous ai écrit hier huit pages; vous ne les recevrez que lundi. Vous n'articulez point si vous reviendrez mardi, et si vous pourrez éviter d'aller à Nancy au mois de septembre. Ne me laissez pas d'incertitude, je suis d'une affliction et d'un découragement qui m'effraieraient si je croyais aux pressentimens. Le prince va être bien heureux de vous posséder; il n'en connaîtra pas le prix si bien que moi. Dites bien au prince que vous n'irez plus à Aroué (1) avant mes couches, je ne le souffrirai pas. J'ai un mal de reins insupportable et un découragement dans l'esprit et dans toute ma personne dont mon cœur seul est préservé. Ma lettre qui est à Nancy vous plaira plus que celle-ci; je ne vous aimais pas mieux, mais j'avais plus de force pour vous le dire, il y avait moins de temps que je vous avais quitté! Je finis parce que je ne puis plus écrire. »

Pour se raffermir contre ses funestes pressentimens, Mme du Châtelet avait appelé auprès d'elle une demoiselle de compagnie qui lui avait été autrefois fort attachée. Elle se nommait Mlle Duthil. Mme du Châtelet la revit avec plaisir, mais n'en conserva pas moins de vives alarmes. La crise douloureuse arriva : huit jours après le billet à Saint-Lambert que nous venons de citer, Mme du Châtelet accoucha d'une fille (2), le 4 septembre, dans le palais même du roi Stanislas. Ne prévoyant pas la douloureuse issue de cet évènement, Voltaire l'annonce fort gaiement au comte d'Argental : « Mme du Châtelet, dit-il, cette nuit, en griffonnant son *Newton*, s'est sentie un petit besoin. Elle a appelé une femme de chambre qui n'a eu que le temps de

(1) Maison de plaisance du roi de Pologne.

(2) Cette fille ne survécut que peu de jours à sa mère.

tendre son tablier et de recevoir une petite fille qu'on a portée dans son berceau. La mère a arrangé ses papiers, s'est remise au lit, et tout cela dort comme un liron à l'heure que je vous parle. » Voltaire annonçait la même nouvelle à peu près dans les mêmes termes à l'abbé de Voisenon : « Mme du Châtelet, étant cette nuit à son secrétaire, selon sa louable coutume, a dit : *Mais je sens quelque chose!* Ce quelque chose était une petite fille qui est venue au monde sur-le-champ. On l'a mise sur un livre de géométrie qui s'est trouvé là, et la mère est allée se coucher. »

Quatre jours après sa délivrance, Mme du Châtelet n'éprouvait qu'une extrême faiblesse, mais pas de souffrance. La chaleur était très forte et l'incommodait; la fièvre de lait qui survint augmenta ce malaise; elle demanda à boire de l'orgeat à la glace : sa garde-malade s'y opposa; elle insista et voulut être obéie, mais à peine en eut-elle bu un grand verre que sa tête devint brûlante et que tous ses membres furent engourdis. Le médecin du roi de Pologne accourut, il jugea le cas très grave et demanda à s'adjoindre les meilleurs médecins de Nancy. Après deux jours d'étouffemens et de suffocations, on parvint à rappeler à la vie Mme du Châtelet. Elle paraissait hors de danger et reposait doucement. C'était le 10 septembre. Voltaire et le marquis du Châtelet quittèrent quelques instans la malade pour aller souper chez la marquise de Boufflers. Saint-Lambert et Mlle Duthil restèrent auprès d'elle; Saint-Lambert s'était approché de son lit, et ils avaient échangé de tendres paroles; puis, craignant de la fatiguer et s'apercevant que le sommeil la gagnait, Saint-Lambert alla s'asseoir à quelque distance. Dix minutes après, une sorte de râle s'échappa de la bouche de la malade; Mlle Duthil et Saint-Lambert accoururent, ils la soulevèrent sur son séant, lui firent respirer des sels; ils croyaient qu'elle n'était qu'évanouie : tous les secours furent impuissans, elle était morte.

Les derniers mots qu'elle avait prononcés avaient été des paroles d'amour à celui qu'elle avait tant aimé. Voltaire et M. du Châtelet, qu'on se hâta de prévenir, se précipitèrent dans la chambre suivis de tous les convives consternés. Voltaire et Saint-Lambert passèrent une partie de la nuit auprès de ce corps inanimé; on ne pouvait les arracher à ce funèbre spectacle. Voltaire surtout était profondément ému; quand il sortit de cette chambre, égaré, hors de lui, il gagna la porte du château et alla se heurter contre l'escalier extérieur. Sa tête frappa sur le pavé. Un domestique et Saint-Lambert vinrent à lui; en reconnaissant ce dernier, il lui dit en sanglotant : *Ah! c'est vous qui me l'avez tuée!*

Mme du Châtelet fut inhumée dans la chapelle du palais du roi Stanislas; on lui fit de magnifiques funérailles. La cour, le monde des sciences et des lettres, s'émurent de la fin prématurée de cette femme de génie. Clairault, son ami et son maître, la pleura long-temps, et porta son deuil. Quelques jours après cette mort funeste, Voltaire, ramené à Cirey, écrivait à M. d'Argental de ces lieux qu'elle avait embellis pour lui, et dont désormais elle était pour toujours absente :

« Je ne sais, mon adorable ami, combien de jours nous resterons encore dans cette maison que l'amitié avait embellie, et qui est devenue pour moi un objet d'horreur. Je remplis un devoir bien triste, et j'ai vu des choses bien funestes..... Je meurs dans ce château..... j'y remplis mon devoir avec le mari et avec le fils. Il n'y a rien de si douloureux que ce que j'ai vu depuis trois mois, et qui s'est terminé par la mort..... Je ne crains pas mon affliction; je ne fuis point ce qui me parle d'elle. J'aime Cirey : je ne pourrais pas supporter Lunéville, où je l'ai perdue d'une manière plus funeste que vous ne pensez; mais les lieux qu'elle embellissait me sont chers. Je n'ai point perdu une maîtresse, j'ai perdu la moitié de moi-même, une ame pour qui la mienne était faite, un ami de vingt ans que j'avais vu naître. Le père le plus tendre n'aime pas autrement sa fille unique. J'aime à en retrouver partout l'idée; j'aime à en parler à son mari, à son fils; enfin les douleurs ne se ressemblent point, et voilà comme la mienne est faite. Comptez que mon état est bien étrange..... Je viens de lire des matériaux immenses de Mme du Châtelet qui m'effraient. Comment pouvait-elle pleurer, avec cela, à nos tragédies? C'était le génie de Leibnitz avec de la sensibilité. Ah! mon cher ami, on ne sait pas quelle perte on a faite! »

L'appartement que Voltaire occupait à Cirey fut démeublé; il ne resta plus que les murs de cette galerie et de ce cabinet de travail où chaque jour elle s'asseyait auprès de lui, inspirant ses ouvrages et lui donnant des conseils. La douleur de Voltaire fut très vive pendant plusieurs mois; sa santé, déjà si faible, s'en ressentit; mais le temps, les distractions de Paris, l'amour du travail et de la gloire, adoucirent ses regrets. Il conserva toujours pour elle un profond sentiment de reconnaissance et d'affection, et chaque fois qu'il en parla dans ses écrits, ce fut avec respect et enthousiasme.

On vient de lire la vie de Mme du Châtelet, racontée pour ainsi dire par elle-même, par Voltaire et leurs contemporains. Il nous a semblé que ces nombreux fragmens de correspondance faisaient revivre, bien mieux que nous n'aurions pu le faire nous-même dans un récit apprêté, cette aimable et sérieuse figure. Nous avons été très sobre de jugemens sur Mme du Châtelet; nous avons voulu la faire connaître

plutôt que la juger. C'est là, nous le croyons, le premier devoir du biographe. Pourtant, nous nous permettrons en finissant quelques réflexions sur son talent et sur son caractère. Dans les lettres, sa renommée, liée à celle de Voltaire, a été naturellement éclipsée par l'éclat de cette grande mémoire. Les ouvrages qu'elle a laissés ne peuvent d'ailleurs être goûtés et compris que d'un petit nombre de lecteurs; puis la science a marché, et toutes les connaissances de ce rare esprit ont été dépassées. Cependant on ne saurait nier que Mme du Châtelet n'ait eu sa part glorieuse dans l'influence que les sciences exercèrent en France au XVIIIe siècle. Sa haute position et sa liaison avec Voltaire servirent à propager le goût de la philosophie. Par sa traduction du livre des *Élémens*, elle popularisa le système de Newton; par ses *Institutions de Physique*, elle initia la France à la philosophie de Leibnitz. Enfin, dans une science sur laquelle il nous serait impossible d'émettre un jugement même superficiel, elle a mérité ce bel éloge d'un savant contemporain (1) : « Mme du Châtelet est un génie en géométrie. »

Quant à ce que fut sa vie, il faut, pour être équitable envers Mme du Châtelet, ne point la séparer de son temps; pour comprendre ses faiblesses, pour les excuser même, il est nécessaire de les comparer aux intrigues audacieuses, aux galanteries sans amour des femmes d'alors : bien peu furent égarées par le cœur. Dans Mme du Châtelet, nous l'avons vu, c'est toujours le sentiment qui domine, et dans la peinture de ce sentiment son style reste constamment chaste. Une sensibilité délicate l'entraîne et la contient à la fois. La femme supérieure maîtrise en elle la femme du XVIIIe siècle. Son caractère et ses goûts étaient pourtant, il faut l'avouer, une des expressions les plus caractéristiques de cette époque, à la fois si frivole et si tourmentée, se raillant de tout et voulant tout connaître, se débattant au milieu des ruines et ne pressentant pas l'ordre meilleur qui allait en sortir. La vieille foi était morte, le respect pour la royauté avait disparu, et rien ne remplaçait encore ces symboles détruits; les devoirs politiques, les sympathies et les croyances nouvelles étaient à peine en germe dans les cœurs. Voltaire avait le sentiment profond de la justice; mais avait-il bien celui du droit de l'homme et de la liberté? Non : ce ne fut qu'à la fin de son siècle que ces idées généreuses et fécondes se formulèrent et pénétrèrent successivement dans toutes les intelligences. Rousseau, qui sut comprendre bien mieux que Voltaire les tendances et les be-

(1) M. Ampère, père du savant et spirituel collaborateur de cette *Revue*.

soins des sociétés modernes et proclamer le droit commun, Rousseau, qui peignait l'amour comme Mme du Châtelet l'avait ressenti, était encore obscur quand elle mourut. Caché dans Paris, triste et rêveur, il méditait sur les passions et les problèmes sociaux. L'audacieux tribun par qui devait triompher à jamais cette éclatante réforme dont se préoccupaient vaguement tous les esprits d'élite, Mirabeau, venait à peine de naître (1). Les sciences avaient à compléter le rôle qu'elles jouaient en Europe depuis deux cents ans, rôle d'opposition éclairée contre l'autorité aveugle de la routine. Lavoisier, Laplace, Monge, Lagrange, allaient paraître : philosophes, orateurs, savans, tous se montrèrent à l'heure voulue, et concoururent à cette grande révolution d'où est sortie la France nouvelle; mais, au temps de Mme du Châtelet, les ames ardentes et privilégiées cherchaient, encore incertaines, leur voie naturelle, allant de la science au plaisir et se lassant tour à tour de l'une et de l'autre, puis y revenant, curieuses toujours, jamais satisfaites. On marchait alors, on n'arrivait pas. Cette agitation générale de l'époque explique Mme du Châtelet; nous l'avons vue demandant des émotions à l'amour, aux distractions frivoles, au jeu, à la métaphysique, s'abaissant à prêter l'oreille à la lecture d'un poème obscène, et écrivant de nobles pages sur l'existence de Dieu, poursuivant le bonheur et l'idéal dans les passions et dans l'étude de la vérité et sentant toujours la satisfaction du cœur et de l'esprit lui échapper. Cette inquiétude des intelligences élevées est moindre de nos jours, pourtant beaucoup de nobles esprits souffrent encore. Le merveilleux, l'inconnu, qui, dans l'antiquité, répondait à cette notion de l'idéal que l'homme porte en lui, n'existe plus pour nous. La terre est maintenant une étroite sphère parcourue en tous sens. Le globe entier est exploré; plus de pays lointain et ignoré où le surnaturel puisse se réfugier. L'ame humaine, à la gêne sur la terre, frappe incessamment aux portes du ciel, et parfois elle croit entendre une voix d'en haut qui lui répond; mais pour beaucoup la voix reste muette, et à ceux-là il faut les passions de ce monde, l'amour, la gloire, la richesse, l'exercice du pouvoir, les recherches audacieuses de l'esprit; jouissances bien vite épuisées par l'être insatiable aspirant à des destinées immortelles, et qui, dans le doute de ces destinées, répète avec angoisse les sombres paroles de Pascal : *Le silence éternel des espaces infinis m'effraie.*

Mme L. Colet.

(1) Mirabeau avait six mois au moment de la mort de Mme du Châtelet.

POÈTES

MODERNES

DE L'ITALIE.

IV.

NICCOLINI.

Au commencement de ce siècle, l'Italie entrait déjà dans la révolution littéraire, qui est désormais un fait consommé pour l'Europe moderne; elle offrait tous les signes d'un rajeunissement intellectuel. C'est un spectacle instructif et plein d'attrait à considérer que celui de la pensée d'un peuple dans ses mouvemens divers, dans ses déviations, dans ses retours et dans ses accroissemens successifs. Sans remonter jusqu'aux *seicentisti*, jusqu'à cette époque relâchée de futiles paroles, de fausse harmonie, où un seul cri énergique a peine à se faire entendre : « *Italia! Italia!* etc.... Italie, Italie, ô toi à qui la fortune a fait don de la beauté! etc.... » quel est encore, en 1750, le plus grand poète au-delà des Alpes? Métastase est le dominateur efféminé de ce temps; le pâle et inoffensif courtisan de Schœnbrunn

suffit aux imaginations affaiblies, et les nourrit de son élégante fadeur, de sa délicate et prétentieuse mollesse, de sa poésie de *lait et de miel*, comme on l'a justement dit. La *Clemenza di Tito*, *Issipile*, *l'Olimpiade*, sont les chefs-d'œuvre de cet art doucereux et corrompu. Cependant bientôt tout change d'aspect; le XVIIIe siècle s'avance et finit au milieu des agitations; Alfieri a succédé à Métastase. Une légion nouvelle de poètes se lève : c'est le sage et profond Parini qui frappe d'une vive et honnête satire les vices de la société milanaise, et aiguillonne la paresse des sardanapales de la Lombardie. C'est le doux et rêveur Pindemonte qui devine d'instinct l'aimable génie d'André Chénier. Le brillant Monti, qui avait, par malheur, autant de ressources dans la conscience que dans le talent, semble un instant avoir retrouvé la verve héroïque de Dante, et écrit la *Bassvilliana*. Cesarotti initie l'esprit italien aux vaporeuses beautés de la poésie du Nord en traduisant Ossian. Foscolo laisse échapper de son cœur troublé les accens les plus pathétiques, — *Jacob Ortis* et *les Tombeaux*. Faut-il attribuer ce réveil à une de ces contradictions telles qu'en a cru remarquer Sismondi? « On a vu souvent quelques hommes, dit-il, parvenir au plus haut terme de la gloire littéraire, à l'époque même où la décadence de toutes les institutions politiques semble devoir dégoûter de la gloire et donner de l'aversion pour tout développement de l'esprit. » Nous ne savons où l'auteur de l'*Histoire des Littératures méridionales* a pu distinguer ce phénomène d'une poésie grande et vraie venant dans une époque de complète décrépitude; mais si un pays murmure déjà de sa décadence, s'il la connaît et veut rompre avec elle, si ses efforts tendent invinciblement à une transformation, si enfin l'espérance a de nouveau pénétré dans les cœurs, alors l'inspiration poétique peut renaître. Tel était l'état de l'Italie après Filangieri, Beccaria et le grand Vico.

Cette impulsion vigoureuse, quoique incertaine encore et timide en plus d'un point, se fait sentir particulièrement dans les œuvres dramatiques; c'est le moment où la péninsule a un théâtre. Certes, l'Italie autrefois fut richement douée; les couronnes de la poésie n'ont pas manqué à son front. Une seule gloire, toutefois, lui a fait défaut, la gloire dramatique, la *Sofonisbe* du Trissin, l'*Oreste* et la *Rosmonda* de Ruccellaï n'égalent pas même les compositions secondaires d'un autre genre. Le vrai drame italien dans ces temps si pleins de mouvement et de brusques péripéties, c'est *l'Enfer*. Les essais de comédie de Machiavel, qui ne sont pas sans mérite, si l'on veut, et qui se font trop remarquer par une licencieuse bouffonnerie, pâlissent bien au-

près du *Prince* ou du *Discours* sur la première décade de Tite-Live. Nulle part on ne voit, comme en Angleterre, comme en Espagne, ce penchant décidé de quelques grands esprits pour l'art scénique, cet ensemble d'ouvrages qui constituent un théâtre ayant son caractère propre, son originalité, et retraçant avec puissance les glorieux épisodes de la vie nationale. — La tragédie, il est vrai, telle que la conçut, telle que la créa Alfieri, ressemble à la tragédie française du XVIIe siècle; Corneille et Racine en ont été les inspirateurs; c'est la même correction savante, la même unité, la même obéissance aux règles. Dans les œuvres du hautain Piémontais cependant, — dans *les Pazzi*, dans *Philippe II*, — il y a une mâle austérité, une franchise entière d'inspiration dont l'auteur n'a trouvé la source qu'en lui. Les plus belles pages sont encore celles où il s'abandonne au charme fortifiant des souvenirs nationaux. Il y a parfois aussi une visible tendance à se rapprocher de la vérité historique, de la réalité humaine, et plusieurs des qualités du drame moderne s'y trouvent en germe. Les mêmes traits caractérisent les essais dramatiques de Jean Pindemonte, *Ginevra di Scozia*, *Adelina e Roberto*, ce sombre tableau des Pays-Bas sous le gouvernement du duc d'Albe, la *Rotrude* de Pepoli, l'*Arminius* d'Ippolito Pindemonte, l'*Aristodeme*, le *Caïus Gracchus*, le *Galeotto Manfredi* de Monti. Qu'ils s'exercent d'ailleurs au théâtre ou dans la poésie lyrique, une pensée surtout semble dominer les plus marquans de ces écrivains : ils s'efforcent de faire revivre la vieille langue italienne. Semblables au paysan d'Athènes qui regardait vers le couchant pour voir plus tôt blanchir au sommet d'une tour voisine les premières lueurs de l'aube, ils tournent, eux aussi, leurs yeux vers le passé pour y lire le présage du prochain avenir littéraire de l'Italie; pensée en partie juste et grande, en partie stérile et erronée, nous le verrons, par la portée extrême qu'on lui voulut donner, et qui excita plus tard de vives et remarquables luttes.

Aucun écrivain de notre temps ne se rattache plus directement que Niccolini à cette école dont les vues étaient déjà tournées vers l'avenir; aucun poète n'a parcouru avec plus de persévérance, avec une fermeté plus égale, grandissant à chaque pas, accroissant ses forces, acceptant les hardiesses légitimes, et résistant aux caprices passagers du faux goût, ce grand espace, — *œvi spatium*, — qui nous sépare des premiers jours du siècle. Son existence littéraire embrasse quarante années; elle a commencé par *Polixene*, elle continue aujourd'hui par *Arnaldo da Brescia;* l'un de ces ouvrages marque le point de départ du poète, l'autre est la preuve énergique de la marche constamment

progressive qu'a suivie cet heureux talent. Si le théâtre moderne de l'Italie se pouvait résumer en un seul homme, ce serait en Niccolini. Manzoni, en effet, s'est borné à deux drames, *Carmagnola* et *Adelghis*, qui n'ont point été joués, et qui restent comme des indications éclatantes, comme deux jalons lumineux, et on ne saurait dire quel effet la pratique de la scène eût produit sur le grand auteur milanais. Silvio Pellico a bien moins le nerf tragique, ainsi qu'on le peut voir dans *Francesca da Rimini*, *Eufemio di Messina*, *Esther d'Engaddi*, *Thomas Morus*. Ce que conçoit cette muse pieuse, ce n'est pas le violent combat des passions; si elle ressent parfois quelques frémissemens patriotiques, bientôt elle revient à ses inspirations familières, à la résignation, au pardon évangélique, à une foi sans limites; sa tragédie, c'est le simple récit des *Prisons!* Niccolini, avec des facultés naturelles, n'a cessé de rechercher par l'étude les vraies conditions de l'art dramatique; par ses tentatives multipliées aussi, il n'a cessé de s'éclairer de ces lumières qui jaillissent, pour l'écrivain, d'un contact assidu avec le public. Ses œuvres sont populaires en Italie; quelques-unes de ses tragédies ont été jouées sur tous les théâtres, et s'y sont longtemps maintenues. Ce n'est pas seulement un poète dramatique éminent, c'est en même temps un philologue habile, un critique tour à tour éloquent et délié, un penseur droit et sévère comme le démontrent ses ouvrages en prose, l'*Éloge d'Alberti*, les discours sur *la formation de la langue*, sur *le sublime et Michel-Ange*, — pures qualités de l'esprit rehaussées encore par le plus noble caractère. Ainsi il est arrivé, par degrés, à cette haute renommée dont il jouit aujourd'hui. Quel nom autre que le sien pourrait-on mettre auprès de celui de Manzoni, glorieux à tant de titres?

Giovani Batista Niccolini est né dans l'autre siècle, peu avant 1789. Vrai Toscan, pur Florentin, il est aisé de voir quel immuable attachement lui a inspiré l'Athènes nouvelle de cette autre Grèce. Comme tous les hommes du même temps, il a ouvert les yeux pour assister, jeune encore, au spectacle de toutes les extrémités humaines qui s'est déroulé pendant vingt ans. Il s'y est peu mêlé activement toutefois; sa vie est la vie d'un savant, d'un sage, — la vie d'un poète: peut-être n'est-ce pas toujours la même chose. Le seul emploi qu'il ait occupé, je pense, est l'emploi de professeur d'histoire. Dans son entraînement naissant, il n'a pas, à l'exemple de Monti, salué tous les pouvoirs. Ses relations marquent mieux ses premières pensées : Foscolo était-il forcé de quitter Milan en fugitif, il l'accueillait à Florence et se liait avec le fougueux auteur d'*Ortis* d'une chaude amitié. Ce

n'est pas que dans cette position désintéressée, pour ainsi dire, et en dehors de la lutte publique, les évènemens n'aient eu en lui aucun retentissement : ils ont puissamment agi sur sa jeune ame; ils lui ont montré son pays morcelé, déchiré, livré à toutes les ambitions, passant d'une servitude à l'autre et possédant malgré tout d'indestructibles élémens de vie, et ainsi, par cette éducation lente, silencieuse d'abord, qui fait la virilité de l'esprit en le provoquant à la méditation, ils accoutumaient cette pensée toute préoccupée d'art à rattacher les choses littéraires au développement de la société, ils faisaient naître dans son cœur un amour élevé pour l'indépendance italienne, un sentiment de patriotisme généreux et ferme qui depuis est devenu en quelque sorte le fondement de ses croyances littéraires. C'est en considérant ce premier germe qu'on peut mieux juger comment, par une loi logique, l'auteur a pu écrire plus tard *Jean de Procida* et *Arnaldo da Brescia*, après les compositions de ses jeunes années où ne se révèle aucun autre soin que celui de la forme et de la perfection poétique.

Le premier essai de Niccolini date de 1804 : c'est le poème de *la Pitié*, écrit en tercets comme *la divine Comédie*, ou plutôt en vue d'un modèle plus rapproché, de la *Bassvilliana*. Écoutant *la pitié qui enseigne la plainte aux mortels*, le poète a réuni deux fléaux qui désolèrent alors Livourne, une fièvre contagieuse et une inondation, et, par une heureuse fiction, c'est la tempête qui absorbe les miasmes corrupteurs de la fièvre. Au milieu des hésitations de la jeunesse et de quelques beautés de convention, il y a déjà dans ces vers une pure élévation, et les sombres ravages des deux fléaux y sont peints en traits vigoureux. Mais c'est en 1810 seulement que *Polixene* fit voir en Niccolini un poète dramatique qui, du premier coup, atteignait aux plus sérieuses qualités de pensée et de style. L'auteur avait choisi la douce héroïne d'Euripide, la fille de Priam et d'Hécube, immolée, après la ruine de Troie, sur le tombeau d'Achille. Ici cependant la vérité des faits est modifiée : de même que parmi les captives troyennes Cassandre est échue à Agamemnon, Polyxène est tombée en partage à Pyrrhus, au fils d'Achille, qui est touché de sa grace et de sa douleur et qui l'aime. Elle-même n'est point éloignée de l'aimer à son tour; mais cet amour est retenu par un cruel remords, tempéré par le respect du devoir, et ce n'est pas seulement de la froide dignité tragique : cette prisonnière, en effet, que Pyrrhus supplie, cette victime qu'il dispute à la mort, n'a-t-elle pas été promise à l'ombre paternelle? D'un autre côté, cet homme pour qui Polyxène sent son

cœur s'amollir n'est-il pas un des auteurs des calamités de sa patrie et de sa famille? Noble lutte de généreuses passions! Dans le drame apparaissent encore *le roi des rois*, Agamemnon, qui voudrait aussi sauver Cassandre et sur qui pèse le souvenir de sa fille sacrifiée; Calchas, parlant au nom des dieux et attachant le salut des Grecs à un nouveau sacrifice; l'artificieux Ulysse, qui diffère trop peut-être du sage héros d'Homère. Rien n'est grand comme la douleur maternelle d'Hécube : « Le Destin nous réserve de nouvelles épreuves, dit-elle, et bientôt Ilion détruit sera pour nous une ancienne douleur.

« POLYXÈNE.— Que peux-tu craindre?... Quel autre souhait pourraient faire les Grecs? Les dieux n'ont-ils pas épuisé leurs colères?

HÉCUBE. — Hécube a encore des enfans!... Ah! tu ne sais pas que le vainqueur redoute toujours le vaincu... Une mère n'est point trompée par les prévisions de son cœur affligé... Hélas! je ne suis pas encore arrivée à cette sécurité terrible qu'on rencontre au bout des infortunes humaines!... »

En effet, les larmes d'Hécube couleront encore, l'ombre d'Achille aura sa victime; Polyxène n'est pas vainement réclamée par les dieux; du moins elle mourra de la main de Pyrrhus, et elle se jette au-devant de son glaive, au moment où, irrité, il veut frapper Calchas en face des Grecs assemblés pour le sacrifice.

Polixene fut, avec justice, couronnée en 1810 par l'académie de la Crusca. C'est une belle étude sur ces temps consacrés par la poésie, un vrai bas-relief antique. Niccolini était remonté droit à la source de l'inspiration grecque, à Homère, à Eschyle, à Euripide, et on sent combien, dans son jeune enthousiasme, il s'était laissé séduire par cette mâle vigueur de pensée et cette divine harmonie de forme. Il n'y aurait pas beaucoup de traits à retrancher pour que *Polixene* eût pu figurer devant le public d'Athènes; y a-t-il donc une si grande différence entre la patrie d'Euripide et la patrie de son lointain disciple?

Il y a en effet une chose à observer, bien propre à éclairer l'histoire littéraire : c'est cette mystérieuse parenté qui rapproche les peuples à travers les siècles et fait comme une famille unique d'une race antique et des races nouvelles qui en dérivent. Par-là s'expliquent nos goûts, nos préférences, nos instincts intellectuels; de là naît aussi cette aptitude particulière de chaque nation à reproduire des types divers. Faire revivre la Grèce, n'est-ce pas, pour l'Italie, retracer en beaucoup de points sa propre image? En s'en allant vers cet antique pays, elle aperçoit encore le même ciel, elle vit sous le même climat; elle sent en elle le même amour de la forme, de la beauté, de tout ce qui est grand et harmonieux. Si l'on tient compte

des modifications introduites par la civilisation chrétienne, le génie méridional se retrouve encore, pour ainsi dire, en face de lui-même. En serait-il ainsi d'un génie bien différent, du génie du Nord placé en présence de ces merveilleux souvenirs de l'antiquité? C'est une erreur de croire que le sentiment critique, si fort développé dans notre temps, nous rend propres à renouveler même les beautés qui nous sont le plus étrangères; nous pouvons les juger, les apprécier plus sainement en critiques; difficilement un poète parviendrait à saisir assez bien leur essence pour qu'on ne pût voir dans son travail la trace d'une inspiration factice, laborieuse et souvent mélangée d'élémens contraires. Goethe l'a tenté dans *Iphigénie;* mais l'auteur d'*Hermann et Dorothée* et de *Faust*, qui était le poète le mieux doué pour une telle œuvre, a-t-il pleinement réussi? Est-il vrai que la jeune fille grecque, même dans son exil de la Tauride, ait dû nourrir son ame de ces *songes stériles* dont parle Goethe, et les pût savamment décrire comme ferait quelque fils rêveur de la Germanie? La vierge antique se serait-elle écriée : « Ah! l'état des femmes est bien digne de pitié! dans l'intérieur, à la guerre, l'homme commande...; c'est lui qui a le plaisir de la possession; c'est lui que couronne la Victoire; c'est à lui qu'une mort pleine d'honneur est réservée? Que le bonheur de la femme est peu de chose! obéir à un époux farouche est pour elle un devoir... » — Et ailleurs : « L'homme a-t-il donc le privilége des actions extraordinaires? a-t-il seul un cœur héroïque et sublime qui embrasse l'impossible? Ne nous reste-t-il rien à nous? » Iphigénie est bien autre dans Euripide; ses rêves n'ont pas cette indomptable ambition; elle n'embrasse pas l'impossible; le sort de la femme ne lui apparaît pas sous le même aspect. « Habitante de ces rivages barbares, dit-elle, je suis dans un séjour odieux, sans hymen, sans enfans, sans patrie, sans amis. Mon occupation n'est plus de chanter Junon déesse d'Argos, ni de retracer sur les riches tapis, avec l'art de Minerve, les titans qu'elle dompte... » Ainsi l'*Iphigénie* de Goethe diffère de celle d'Euripide. C'est encore, si l'on veut, un admirable effort de ce puissant esprit; c'est une belle statue antique, mais transportée en quelque sorte sous les brumes du Nord qui enveloppent et glacent sa pure nudité, atténuent le relief de ses formes et effacent peu à peu sa beauté native. — Dans *Polixene*, Niccolini a ressaisi sans peine les traits du génie grec. Ses vers ont la même grace décente et parfois aussi la même forte simplicité. A quoi faut-il attribuer en partie ce résultat, si ce n'est à cette intime parenté dont nous parlions, qui unit l'Italie à la Grèce?

Cette œuvre de pure et calme poésie apparaît singulièrement au milieu de ce monde où vivait l'auteur. Niccolini s'était fait le contemporain d'Homère, tandis qu'autour de lui l'histoire vivante offrait le plus dramatique intérêt, tandis que l'Europe était tout entière en armes, frémissante sous l'empire d'un seul homme, tandis que l'Italie, subissant le contre-coup de toutes ces révolutions grandioses, changeait à chaque instant de maîtres, se voyait le hochet des fantaisies impériales, et déguisait mal ses inquiétudes. A peine, par un indirect pressentiment, parle-t-il de ces expéditions lointaines où les époux vont mourir, « ne trouvant que des mains étrangères pour fermer leurs yeux, et ne devant plus retrouver les embrassemens des épouses. »

Les ouvrages qui suivent *Polixene*, *Ino e Temisto*, *Edipo*, *i Sette a Tebe*, ont une moindre valeur. Par *Nabucco*, Niccolini entra un peu dans cette guerre d'allusions dont l'*Ajax* de Foscolo avait donné l'exemple éclatant. Nabucco n'est autre que Napoléon; Marie-Louise revit sous la figure d'Amiti, « dont le mariage fit espérer la paix du monde. » Vasti, la mère de Nabucco, ne peint-elle pas le héros moderne en disant : « Que la fortune lui sourie, son orgueil est de nouveau poussé à de téméraires entreprises, et de ses triomphes même naît la guerre. Que les rois ennemis l'emportent, et je les vois fouler aux pieds Nabucco et se hausser sur ses ruines!..... » Nabucco, déjà près d'être vaincu, appelle Amiti : « Si je t'entraîne dans mon malheur, lui dit-il, mon nom te reste, et la gloire que tu en recevras sera plus grande que celle du trône et de tes aïeux.... Va vers notre fils, embrasse-le pour moi!... » Illustre héritage qui a été répudié comme un legs vulgaire! Faut-il être surpris qu'un poète bien inspiré se reportât vers d'autres temps pour y trouver un idéal de dignité qu'il n'avait pas sous les yeux?

Cependant, au moment même où Niccolini écrivait ces ouvrages empreints de la couleur antique, sans relation avec les questions actuelles, avec cet ensemble de pensées nouvelles qui tendaient à pénétrer dans la littérature, il se faisait en lui un travail secret qui préparait son esprit aux tentatives modernes, qui le conduisait à approfondir les lois de l'art, à leur donner une interprétation plus large et plus vivante. L'instinct de rénovation perce déjà dans ses premiers fragmens de critique. Dans le discours sur *la Ressemblance de la poésie et de la peinture* (*della Somiglianza fra la pittura e la poesia*), Niccolini indique comme le but le plus constant de l'une et de l'autre la fidélité à la nature. Le morceau *de l'Influence des arts sur la vie civile* est plein d'une sérieuse fierté. Les arts ne sont plus considérés comme

un objet de frivole amusement, comme un passe-temps aimable; l'auteur ne les sépare pas de la vie sociale, il veut qu'ils soient l'expression de nos sentimens, de nos pensées, et qu'ils travaillent aussi à élever nos ames, à nous encourager dans les luttes publiques, et pour cela il faut que les arts aient le premier bien qui les peut faire vivre, la liberté. C'est là le résumé du *discours*, qui finit par un chaleureux appel au souvenir de Rienzi. Que ces idées, entrevues par Niccolini, soient développées, n'arrivera-t-on pas à la ruine de toutes les fictions académiques, et aux principes littéraires que l'école moderne a cherché à faire prévaloir? C'est de ces préoccupations, sans aucun doute, qu'est né le premier essai dramatique du poète florentin sur un sujet moderne. *Matilde* date d'une année plus féconde en catastrophes qu'en productions littéraires, — de 1815! C'est une œuvre médiocre, où luttent des tendances opposées, où se fait sentir un pénible effort. L'auteur voit bien que le passé littéraire ne peut plus être refait; il sent que les classiques héros de la tragédie ont perdu leur prestige, qu'une révolution s'est accomplie dans les esprits; mais l'avenir? il ne peut le distinguer clairement encore. Quels accens, quelles formes faut-il invoquer pour donner une poésie digne d'elle à cette époque si profondément remuée, éblouie par tant de gloire, attristée par tant de malheurs? C'était un moment grave pour la littérature. Dès-lors Niccolini semble rentrer en lui-même; il se renferme dans l'étude, seul asile qui convienne à son indépendance; il laisse passer les réactions bruyantes au sein desquelles les lettres n'ont point de rôle. Il attend le résultat de ces luttes tragiques, et demande à la méditation silencieuse la maturité qui manque à ses idées. Son intelligence observe soigneusement tous les indices, et s'élargit par la connaissance des littératures étrangères. Un élégant *Discours sur Andrea Orgagna* est le seul fruit de ces années. Entre ces dernières œuvres et celles qui ont vu le jour depuis, il y a un intervalle marqué, — plus grand encore si on le juge au point de vue moral qu'au point de vue du temps écoulé.

L'empire, dans sa chute, avait entraîné toutes ces fragiles puissances, ces proconsulats auxquels Napoléon avait soumis l'Italie. La face de l'Europe était changée; rien ne restait plus de cet assemblage de royaumes feudataires que l'empereur avait cru durables dans l'illusion de sa gloire; les frontières nouvelles que sa main hardie avait tracées, la rancune victorieuse avait eu hâte de les faire disparaître, et, en effaçant tout vestige de cette domination gigantesque, fille d'une révolution, il semblait aussi qu'on eût le dessein de ne laisser

subsister aucune des conquêtes morales, aucun des progrès qui en étaient résultés. L'Autriche avait ressaisi le sceptre de la péninsule, qui se trouvait ainsi ramenée à l'immobilité, livrée de nouveau à un esprit de gouvernement sans grandeur, réduite à vivre sans bruit, doucement, vulgairement, dans une passive obéissance, propre encore à augmenter ses divisions. Si vive que fût en quelques cœurs italiens l'animosité contre l'empereur pour les déceptions qu'il leur avait causées, il y avait encore en eux cependant une intime espérance. Un poète l'a dit, — par les armes qui étaient mises dans ses mains, l'Italie pouvait regagner son indépendance; ce mélange de peuples divers sous les drapeaux pouvait servir à atténuer d'antiques rivalités, à réaliser en partie l'union du pays. Voilà ce qui ne paraissait plus possible avec les nouveaux gouvernemens italiens, influencés par l'Autriche. Quels sentimens, quelles pensées furent éveillés dans l'ame de Niccolini par ces évènemens mémorables? Peut-être est-il aisé de l'entrevoir dans l'*Éloge d'Alberti*, prononcé à l'académie des beaux-arts de Florence en 1819, et où il apprécie avec une singulière virilité les conditions de l'art en face du pouvoir : c'est la forte impartialité d'un esprit éclairé et affermi par les révolutions, qui a vu souvent l'égoïsme et l'ambition pris pour mobiles, et ne croit plus qu'à la vertu, à l'indépendance, seuls objets dignes qu'on se dévoue à leur culte. Il aime à s'arrêter là où ces qualités se retrouvent. « Alberti n'était pas tel, dit-il, qu'en face des puissans la peur lui conseillât un lâche silence ou l'adulation de viles paroles. » Et, en peignant la calme solitude du sage, qui semble être pour lui un idéal, il ajoute : « .... Mais pour que cette vie solitaire te plaise, il faut que tu saches supporter joyeusement la pauvreté, que ta conscience soit assez pure pour ne te rien reprocher, ton ame assez forte pour se suffire à elle-même; afin d'arriver à ce but, rappelle-toi les doctrines de cette mâle philosophie qui éleva l'ame de Caton et de Brutus, et qui, dans les temps de la plus abjecte servitude, préserve la dignité du genre humain et inspire une vertu sans terreur. » N'y a-t-il pas en même temps un sentiment de plus en plus assuré de la vérité littéraire dans les observations de Niccolini sur cette époque des Médicis, « où l'auguste éloquence des libres génies fait place à la présomptueuse loquacité des rhéteurs, et où l'érudition impose silence aux muses toscanes. »

La rénovation littéraire se dessinait dès-lors avec puissance et avec un remarquable ensemble en Italie. Au milieu des effets désastreux qu'eut la catastrophe de 1815, il en est un cependant qui mérite d'être

autrement jugé. En mettant fin à la vie militaire où l'Europe se trouvait engagée, à ces vastes prises d'armes pour lesquelles il n'y avait plus de bras, ce grand changement détermina le retour des esprits vers les studieuses recherches, vers les discussions intellectuelles. De là naquit le mouvement philosophique et littéraire de la restauration en France, qui alla hardiment, à travers l'empire, renouer la tradition de la révolution ancienne, pour aboutir à une révolution nouvelle. L'Italie entrait aussi dans la même voie; mais la sphère littéraire lui était seule ouverte. Quelques années s'étaient à peine écoulées, et déjà d'énergiques poètes se produisaient avec éclat, — Manzoni, Berchet, Silvio Pellico, Grossi. Ils levaient le drapeau de la révolte en face des doctrines anciennes : Manzoni tentait la réforme du drame, Berchet donnait de beaux exemples de poésie lyrique, Grossi travaillait à créer le poème historique par *les Lombards à la première croisade;* leurs brillans essais suscitèrent des polémiques semblables à celles qu'on a pu voir en France, polémiques pleines de passion et d'acrimonie, et qui n'ont pas empêché la poésie moderne, dans tous les pays, d'arriver à ses hautes fins, parce que le but des novateurs était de lui rendre la vérité, de peindre avec plus d'exactitude et plus d'élévation en même temps les faits de l'histoire qui peuvent revêtir la forme tragique, d'exprimer plus fidèlement ces inquiétudes, ces angoisses, ces libres élans, ces joies sereines de l'amour, ces mortelles tristesses du désespoir, qui se modifient sans cesse et font de la vie du cœur un poème si vieux et si nouveau, si simple et si étrange, si douloureux et si consolant. Et puis ils avaient pour eux la jeunesse, l'inspiration, l'enthousiasme, qui se reflétaient dans leurs ouvrages; ils marchaient en avant, ils produisaient, tandis que leurs adversaires se bornaient à la critique, à la raillerie, à un blâme stérile, au nom de théories surannées.

Rien ne donne mieux une idée d'un tel mouvement littéraire que les publications périodiques. Il n'est pas besoin de rappeler celles qui se signalèrent en France et donnèrent une si vive, une si haute impulsion aux esprits. L'Italie eut divers journaux qui servaient d'organes aux deux partis. Champions des anciennes doctrines, la *Bibliothèque de Milan*, *l'Arcadico* de Rome, servaient moins encore la cause littéraire que les desseins des gouvernemens blessés de l'audace des idées nouvelles. *Le Conciliateur* avait réuni à Milan les plus jeunes, les plus fiers novateurs; c'était comme l'avant-garde de la révolution poétique. L'histoire en a été déjà retracée; le *Journal Bleu*, comme on le nommait, fut bientôt frappé; au moment où les insurrections

de Turin et de Naples retentissaient dans la Lombardie, ses rédacteurs furent dispersés dans l'exil et dans les prisons. Le Spielberg recueillit celui qui en avait conçu l'idée, Silvio Pellico, et le jeune auteur de *Francesca da Rimini* alla expier dans un silence de dix ans ses nobles désirs et ses espérances. L'*Anthologie* de Florence a été sans aucun doute un des plus sérieux essais de littérature périodique de ce temps, et par une fortune singulière, due à un gouvernement plus doux, elle a vécu douze années environ, de 1819 à 1832, jusqu'à l'heure où l'Italie s'agita de nouveau, et où chaque parole pouvait devenir une étincelle propre à enflammer les cœurs. Un homme bien intentionné, M. Vieusseux, avait réuni autour de lui, à Florence, quelques écrivains éminens, qui formaient comme une libre famille de penseurs. MM. Zannoni, secrétaire de l'académie de la Crusca, Giordani, Sestini, Niccolini, Tommaseo, prirent part à l'*Anthologie;* M. Libri fut appelé à lui prêter son concours. Sans avoir la fougue du *Conciliateur*, l'*Anthologie* était ouverte à toutes les tentatives généreuses, à toutes les vues élevées et hardies, et prenait chaque jour une importance plus grande, après les hésitations du début. Il y a de remarquables pages de Romagnosi; les questions de droit naturel, de philosophie, d'instruction publique, donnaient lieu à des études où apparaît un légitime désir de perfectionnement. La France surtout, dans l'*Anthologie*, était l'objet d'une préoccupation constante; les cours de MM. Guizot, Cousin, Villemain, y étaient suivis et attentivement analysés. Les idées de Herder y trouvaient aussi de l'écho, et venaient naturellement rejoindre les théories historiques de l'auteur de *la Science nouvelle*. Dans les discussions littéraires, qui occupaient une large place, l'*Anthologie* appuyait le principe d'une rénovation dans les arts, dans la poésie, dans le drame, dans le roman, mais avec la prudence d'un goût sévère qui répugne également aux audaces emportées jusqu'au-delà du but et aux stériles prescriptions de règles étroites. Tel est le sens général de cette œuvre collective, et, il faut l'ajouter aussi, tel est le caractère de l'auteur de *Polixene*.

Niccolini a été l'un des collaborateurs de l'*Anthologie*. Son nom se lie au mouvement littéraire italien; mais il diffère des autres poètes qui ont assuré par leurs efforts et par leurs ouvrages le triomphe des théories modernes. Il se rattache à la rénovation par le développement invincible de sa pensée, qui tend toujours à s'agrandir, sympathise avec toutes les conquêtes de la raison humaine, et éprouve sans cesse le besoin du vrai; il s'en éloigne par une réserve qui ne l'abandonne jamais dans ses hardiesses, par un goût qui s'effraie aisément de la

licence littéraire, par ses visibles affinités avec le XVIIIe siècle, par son amour presque exclusif des gloires nationales, qu'il craint de voir désertées pour des modèles étrangers, pour Goethe, pour Schiller.

La première question où le novateur se révèle en Niccolini, c'est la question de *la langue*, toujours agitée avec tant de chaleur, avec une si vive passion, et qui ne serait qu'un puéril débat de vanités rivales, qu'une pédantesque dispute de grammairiens, si on ne découvrait ce qu'il y a au fond d'essentiel et de vital. M. Sainte-Beuve, dans sa belle *étude* sur Fauriel (1), a montré à quel point l'obstacle qu'oppose au progrès littéraire de l'Italie la différence de ses dialectes avait occupé Manzoni : il se présente en effet invinciblement à l'esprit de tout écrivain, au moment où il prend la plume, et lui rappelle les divisions du pays. Ainsi cette question philologique naît d'une pensée plus profonde déposée au cœur de l'Italie moderne; ce travail pour créer une langue commune sur les ruines des dialectes qui se combattent répond à d'autres vœux plus intimes, aux tendances irrésistibles vers l'unité. Au commencement du siècle, disions-nous, quelques poètes, sentant cette difficulté, voyant d'ailleurs la langue énervée, pervertie par l'imitation, avaient voulu la retremper à ses sources, et, se retirant dans le passé, ils avaient pris exclusivement pour modèles les antiques écrivains. Là du moins était la certitude, là se retrouvait la pureté primitive, là l'expression n'était sujette à aucune variation; mais n'était-ce point constituer une sorte d'aristocratie de langue écrite à côté de la langue parlée, diverse et mobile? Toute tradition morale n'était-elle pas rompue? En immobilisant le langage, ne violaient-ils pas toutes les lois du progrès intellectuel? De telle façon que leurs efforts, généreux en principe, aboutissaient à des conséquences étroites et infailliblement mortelles, à une littérature toute de fiction et d'imitation. Niccolini envisage ce problème à un point de vue plus élevé, à un point de vue vraiment philosophique, dans son *Discours sur la formation de la langue*, écrit en 1818. Il ne sépare pas le développement de la langue de la vie même de la nation; il recherche les élémens de l'expression dans nos facultés, dans notre entendement, dans nos sentimens et nos pensées les plus intimes; il efface ces distinctions d'un langage écrit, fixe et invariable, qui serait un langage mort, et d'un langage parlé, abandonné à tous les caprices, à toutes les divisions, rebelle à toute règle, et impropre aux œuvres littéraires; il n'en existe qu'un seul, et c'est dans le peuple autant que dans les livres

(1) Voyez les livraisons de la *Revue* du 15 mai et du 1er juin 1845.

qu'il le faut aller chercher; c'est l'usage qui le modifie et le transforme, qui fait vivre les mots ou les frappe de mort. En prenant cette parole dans sa plus haute signification, on peut dire que la langue est *démocratique* par essence. Cette liberté de principes dénotait certainement un esprit large, vigoureux, et dévoué à la révolution littéraire plus qu'il ne le pensait lui-même; mais en même temps, ébloui par ses souvenirs, aveuglé par cette gloire traditionnelle d'écrivains qui ont illustré Florence plus que toute autre ville, ne se montrait-il pas trop porté, en concluant, à s'enfermer dans sa patrie particulière au sein de la grande patrie? N'y avait-il point une inconséquence trop claire à vouloir imposer la langue toscane à l'Italie pour arriver à l'unité désirable? Malgré tout, cependant, le *Discours sur la formation de la langue*, où quelques faiblesses se mêlent à tant de vues supérieures, est une des pièces solennelles de ce débat, depuis bien long-temps posé, qui a inquiété beaucoup d'esprits, qui a été l'occasion de luttes amères, et n'est point arrivé encore à sa solution.

Ceci est le côté élevé et fécond de ces polémiques soulevées par la rénovation littéraire italienne. Cependant il faudrait aussi faire la part de l'envie, de la jalousie, des basses passions mises en jeu, qui faisaient saigner la nature généreuse et impressionable de Foscolo à Londres; il y a encore cette plaie honteuse de la vénalité, qui inspirait à Niccolini ces hautes et fermes paroles : « Vous accusez les libraires... je ne veux pas me faire leur apologiste; mais l'un d'eux ne pourrait-il pas vous répondre : — La soif de l'or nous est commune; nous gagnons, il est vrai, sur la fatigue de votre esprit, mais vous, vous vendez aux puissans votre génie et votre conscience? Par les dates de vos livres, on connaît vos opinions, et l'Égypte n'eut jamais de divinité si ridicule qui n'eût eu votre encens. Fauteurs de la licence ou de la tyrannie, pour que l'une ou l'autre vous paie, vous rendez odieux le vrai en l'exagérant, ou vous vous appliquez à ne laisser briller que cette faible et malfaisante lumière qui, si elle est mortelle à la pensée, n'en est que plus chère au nombre infini de ceux que le soleil blesse, et plus utile à ceux qui aiment à ne point être vus. Par vous sont mises en honneur ces misérables études qu'on permet à ceux qu'on veut retenir dans une perpétuelle faiblesse, comme on laisse un jouet entre les mains d'un enfant. L'infortune, qui désarme les hommes généreux, vous rend cruels; vous aimez à planter votre bannière sur les ruines d'autrui. Vous flairez la force triomphante comme l'hyène suit le lion pour dévorer ses restes, et vous ne craignez pas de jeter la pierre de la malédiction à la tête des malheureux qui sont tombés! »

L'ame fière et libre du poète respire dans ces lignes tombées en passant de sa plume dédaigneuse.

Le discours sur *le sublime et Michel-Ange* témoignait de nouveau, en 1825, des progrès de l'esprit de Niccolini. Le grand auteur du *Penseroso* a inspiré peu de pages aussi éloquentes. Ici on voit combien la pensée du poète s'est agrandie par degrés et s'est affranchie du joug des règles. Pour lui, ni le *beau* ni le *sublime* n'ont un caractère unique et immuable, dont il appartienne aux rhéteurs de marquer les traits; les voies qui y conduisent sont variées et nombreuses. « Si le style, dit-il, est comme la manière d'être dans un ouvrage, ceux qui pensent qu'il n'en peut exister qu'un seul circonscrivent la nature dans un cercle semblable à celui où l'ambassadeur romain enferma le roi de Syrie. Et ces Popilius de l'art se plaignent ensuite qu'il ne produise plus rien, lorsque la rigueur de leurs préceptes le retient dans l'impuissance, enchaîné au point où ils se sont arrêtés. » Il y a un autre mérite dans ce *discours*, c'est la liberté des jugemens sur le temps et sur les hommes. Niccolini ne néglige aucune occasion de mettre en lumière tout ce qui peut rehausser l'ame, de frapper d'une parole ardente l'âge de corruption où disparaît l'indépendance italienne. « Alexandre de Médicis, écrivait-il, voulait que Michel-Ange choisît un lieu opportun pour élever une forteresse qui pût être le soutien de la nouvelle puissance et la terreur des citoyens; ce grand homme refusa. Les sages des époques corrompues diront que cette audace qui créait pour lui un péril ne procura pas aux autres la liberté; mais je prie que la postérité n'ait pas assez peu de mémoire, que les lettres ne soient pas assez ingrates pour laisser dans l'oubli ce magnanime refus! » Puis, arrivant au bout de la longue vie de Buonarotti, il ajoute avec une grave tristesse : « ..... Je le plains d'avoir vécu si long-temps, en songeant à ce que la vieillesse devait lui permettre de voir. Les Italiens, courbés sous le poids de l'autorité espagnole, oublièrent les coutumes de leurs aïeux, et, acceptant tout de leurs nouveaux dominateurs, ne gardèrent d'eux-mêmes que leurs vices. Les douceurs domestiques disparurent au milieu des pompes d'un faste sans richesse, des vanités d'un abaissement caché sous des noms magnifiques;..... l'Italie eut l'inertie sans le repos, des aventures sans gloire, des crimes atroces, de lâches vertus, et, en résumé, toutes les honteuses douleurs de la servitude. Alors aussi on tenta d'étouffer le génie, de faire périr la véritable éloquence à l'ombre des écoles, de tromper la conscience du genre humain, et d'empêcher ces destinées qui sont le fruit du temps et des idées. Et la pensée se fit si bien à cette domesticité,

qu'à cette époque, qui enfanta des travers nouveaux, on ne trouve pas un écrivain italien qui ait laissé éclater un peu de cette généreuse colère par laquelle, comme on le voit dans Tacite et dans Juvénal, les lettres peuvent vivre encore dans les siècles corrompus. Dans les arts eux-mêmes il n'y eut plus de goût; Michel-Ange resta sans ennemis, mais sans juges, roi encore, il est vrai, mais d'un peuple d'esclaves!... »

Ce serait une étude curieuse à faire que de rechercher à quel point le poète et le critique coexistent dans Niccolini, et se prêtent une aide mutuelle; la grave émotion d'une raison élevée se mêle, en lui, à l'élan naturel de l'inspiration. Du poète, il a l'instinct divinateur, l'activité féconde, le mouvement, l'éclat, la sympathie pour tout ce qui est beau. Du critique, il a la fermeté de vues, la sagacité, la logique, et ces facultés diverses sont dominées par un mobile supérieur, par un invincible amour de la patrie. C'est cet amour qui éclaire l'esprit de l'auteur de *Polixene*, et détermine sa foi aux idées progressives, parce que sans elles l'Italie resterait en arrière des peuples. Niccolini n'est point, il est vrai, un de ces audacieux novateurs qui ouvrent des routes inconnues jusqu'à eux, et s'y précipitent avec une ardeur spontanée et irréfléchie; mais chaque pas qu'il fait est assuré : son génie peu hasardeux, grave, méditatif, le rend d'autant plus propre à féconder des principes qu'il n'a admis qu'avec maturité. Les germes déposés dans son esprit fructifient peu à peu. En vain les excès de l'école moderne le pourront effrayer par momens, et lui feront regretter les réserves de sa jeunesse, si fort éprise de l'antiquité; en vain des tendances opposées se disputent son intelligence; son talent se développe néanmoins dans le sens nouveau; il va d'*Antonio Foscarini* à *Jean de Procida*, de *Procida* à *Arnaldo da Brescia*. Ce sont les trois œuvres glorieuses de sa vie littéraire.

Foscarini marque la rentrée de Niccolini au théâtre, en 1827, après dix années de silence. L'issue de la lutte littéraire n'était plus douteuse déjà : *Carmagnola* et *Adelghis* avaient montré ce que peut un génie éminent dégagé des liens d'une discipline trop sévère; mais il restait à tenter quelques-unes de ces réformes sur la scène même, il restait à concilier la liberté, la vérité désormais exigées dans une action tragique avec les pratiques théâtrales. Niccolini a-t-il rempli ces conditions? Il a du moins essayé d'y parvenir, et ses efforts ne sont pas sans éclat. *Foscarini* n'est point certes un drame conçu sur le modèle de *Cromwell*. Il offre cependant des beautés vraiment neuves. La couleur moderne y est bien plus prononcée que dans les tragédies d'Alfieri. La régularité qu'on y remarque naît plus encore de

la simplicité de l'action elle-même que du respect outré de l'auteur pour des préceptes abrogés. C'est un grave et sombre tableau de cette politique occulte et étouffante de Venise qui dit par la bouche de Lorédan : « Qu'arrive-t-il si tout est livré à un téméraire examen? D'abord on pense, puis on hait, puis on conspire! » Et encore : « L'homme qu'on redoute est toujours coupable, et, fût-il innocent, il faut le punir si on l'a offensé, car il deviendra coupable par vengeance! » Antonio Foscarini, bien qu'il descende d'aïeux illustres, bien qu'il soit le fils du doge, est la victime choisie par ce haineux pouvoir, toujours mis au service des colères personnelles. Revenant de la Suisse, où il a été envoyé, Foscarini, la poitrine pleine encore de cet air salubre qu'il a respiré dans les libres montagnes helvétiques, revoit sa patrie contristée par la tyrannie des *dix*; il retrouve aussi une jeune fille, qu'il aime et dont il est aimé, devenue l'épouse de Contarini, l'un des trois inquisiteurs d'état et son plus cruel ennemi. Ainsi l'homme et le citoyen tout ensemble sont profondément blessés. Foscarini cependant veut revoir encore Teresa, et il va répéter près de sa maison le chant plaintif de leurs jeunes amours. La jeune femme, qui n'a cédé qu'à la force et au malheur en épousant l'inquisiteur d'état, s'attendrit. Au moment où Antonio et Teresa sont réunis mêlant leurs douleurs irréparables, les souvenirs de leur affection sans espérance, ils sont surpris tout à coup par Contarini, et Foscarini, pour sauver la renommée de son innocente complice, n'a d'autre moyen que de se réfugier aussitôt dans le palais de l'ambassadeur espagnol. Or, depuis la conjuration de Bedmar, la loi punit de mort, comme conspirateur, tout sujet vénitien qui met le pied dans le palais d'un ambassadeur étranger. Foscarini est donc traité comme un criminel d'état; il va être jugé par Contarini, qui a découvert la vérité. Ce qui répand un noble intérêt sur le jeune patricien, c'est la fierté qu'il met à avouer tout haut des pensées de liberté qui sont un crime aux yeux du tribunal secret, tout en niant qu'il ait eu le dessein de conspirer contre Venise; c'est son généreux empressement à cacher le motif réel pour lequel il a été trouvé en rébellion contre la loi, préférant ainsi la mort au déshonneur de Teresa. Contarini se venge en inquisiteur et en époux irrité en le condamnant. Son père lui-même, le doge Alvise Foscarini, devant son silence, est forcé de le condamner. Vainement le peuple commence à gronder au dehors; quelques sbires suffisent à le disperser et à étouffer sa voix, qui n'est plus menaçante; vainement Teresa, devinant le danger de son amant, accourt pour s'avouer aussi coupable et éclairer ce sombre mystère; par les soins de Contarini,

Antonio Foscarini est déjà mort. — Ce drame, dans sa simplicité, est d'un puissant effet. Joué sur tous les théâtres, il a été vivement attaqué et chaleureusement défendu. Un critique de l'*Anthologie* en donnait une définition vivante qu'on peut bien rapporter. Un jour, il avait vu une jeune Française, renommée pour sa beauté autant que pour son talent poétique, descendant les degrés du palais Michelozzi; sa figure fière et charmante, ornée d'une belle chevelure blonde, se détachait, par un merveilleux relief, sur la structure monumentale qui semblait lui servir de cadre. Voilà la tragédie de Niccolini! s'écria-t-il. Telle est, en effet, la douce et pâle image de Teresa se dessinant sur le fond austère de la Venise du XVIIe siècle. Il y a une différence cependant; déjà la douleur a laissé sa trace sur le front de la jeune Vénitienne, et ses cheveux qui tombent ont été dénoués dans l'affliction.

Jean de Procida date de 1830. Qui ne connaît le terrible et sanglant épisode des vêpres siciliennes? Un essai érudit et ingénieux de M. Amari a, il est vrai, présenté ce grand fait sous un jour nouveau et en a notablement changé le caractère; il a effacé cette couleur dramatique que l'histoire semblait avoir empruntée à l'imagination populaire. Il a réduit à des termes moins héroïques ce soulèvement proverbial. Cependant cette victoire de l'érudition ne saurait, à notre avis, modifier profondément le point de vue sous lequel la poésie l'a pu envisager. La vérité poétique, en effet, diffère de la vérité historique en plus d'un point. Certes l'historien qui décrit une époque ne peut en négliger le côté moral; mais son premier devoir, c'est une entière exactitude, c'est une parfaite reproduction de la réalité des faits. Le poète, au contraire, échappe à cette loi rigoureuse et peut créer lui-même une action, pourvu qu'il reste fidèle à la vérité des mœurs, des idées, des sentimens, à la vérité humaine. Que lui importent les détails d'une conspiration, le lieu où elle a pris naissance, le nom de ceux qui ont poussé le premier cri de révolte? S'il voit dans un pays deux races qui se combattent, des vainqueurs et des vaincus, certainement il ne fausse pas la vérité en montrant ceux-ci prêts à tout tenter pour leur délivrance et en personnifiant la lutte en quelques hommes dont il agrandit à dessein la figure. C'est en quoi, il nous semble, la tragédie de Niccolini peut être vraie encore, malgré les démentis que lui pourraient donner les faits après les découvertes érudites de M. Amari. *Jean de Procida* est le résumé vivant de toutes les antipathies patriotiques contre la domination étrangère; il a parcouru toute l'Europe pour fomenter des inimitiés contre Charles

d'Anjou; âpre et redoutable proscrit, il remet le pied en Sicile; son pays gémit sous le joug, son fils est mort, sa fille Imelda est la femme d'un des dominateurs, de Tancredi, fils d'Éribert. « Je n'ai plus d'enfans, s'écrie-t-il, je n'ai que ma patrie! » Et il prépare l'effrayant dénouement auquel les coopérateurs ne manqueront pas dès le premier appel. « Un peuple ne conjure pas, dit Procida; mais tout le monde s'entend sans qu'il y ait un accord visible. » Le drame entier est écrit avec une chaleureuse énergie et abonde en traits d'une poésie inspirée. Tout s'y agite, tout prend une voix, — le peuple, qui remue sourdement, gronde, puis éclate, — les poètes, qui se demandent en chœur si la sueur des esclaves doit toujours féconder la terre, si le divin sourire du ciel est fait pour éclairer tant de douleurs, — et les jeunes filles siciliennes, qui pleurent la perte de leur beauté réservée au vainqueur. C'est la poésie de la plainte, de l'amertume, de la vengeance. Dans cette atmosphère de haine, cependant, il circule un souffle plus doux par momens; il y a une pensée de concorde où se peut reposer le cœur. L'auteur a fait la part de l'humanité généreuse, aspirant à la paix, à l'union fraternelle, et c'est l'amour de Tancredi et d'Imelda qui semble être l'expression de ces nobles souhaits. Imelda dit au fils d'Éribert :

« Ah! puissé-je te suivre et oublier que je suis née sur cette terre où la haine des Francs est arrivée à son comble!

TANCREDI. — Que me parles-tu d'Italie et de France? Ah! tu ne sais pas qu'il n'y a qu'une patrie pour les ames!... Devant Dieu, il n'y a ni Italien ni Franc; il n'y a que l'homme, et je sens toute la douceur de cette loi qui nous veut frères. Reviens vers notre enfant, tu verras comme il dort et comme il sourit. Peut-être est-ce à nous qu'il pense dans son rêve; s'il se trouble, donne-lui un baiser; soulève ses mains innocentes vers le ciel, et que sa prière entendue du Seigneur te rende la paix!... »

Tancredi, n'est-ce pas un autre marquis de Posa pour Niccolini, c'est-à-dire l'homme qui devance son temps, le héros idéal que, par un anachronisme pardonnable, le poète aime à opposer à la réalité digne de pitié ou de mépris?

Jean de Procida rappelle une autre œuvre d'un écrivain respecté, de Casimir Delavigne. Niccolini, Delavigne! ce n'est point un rapprochement factice créé par notre imagination. En négligeant les différences radicales, soit dans l'idée, soit dans l'exécution, qu'il y a entre *Procida* et *les Vêpres siciliennes*, et en remontant des œuvres aux hommes, combien de traits semblables dans le caractère égale-

ment digne et pur des deux poètes, dans leur talent sérieux et élevé! L'un en Italie, l'autre en France, ils représentent ces pensées de transaction auxquelles en appellent toujours les esprits ennemis des excès, dans les réformes littéraires comme dans les révolutions politiques. Nés presque dans les mêmes circonstances, leur vie, en avançant, semble suivre la même loi. Une conviction morale pareille les anime. L'amour du pays domine leurs inspirations et laisserait le même reflet dans leurs ouvrages, si cet éclair joyeux que le triomphe fait briller parfois au front de Delavigne n'était remplacé chez Niccolini par une constante tristesse. Les doutes, les craintes, que l'un a ressentis en présence des hardiesses littéraires excessives, l'autre les a connus. Leur existence s'est passée à rechercher le vrai point où le sentiment d'une règle supérieure se pourrait concilier avec les libertés de l'art moderne, et il ne faut pas croire que ce soit l'imitation qui ait produit ce phénomène de deux hommes semblables sous tant de rapports : il n'en est rien; mais les mêmes questions littéraires s'agitant autour d'eux, c'est par une simultanéité naturelle que leur génie fraternel est arrivé à la même gloire par le même chemin.

Niccolini n'est point un poète lyrique dans le sens réel du mot. Ses élans passionnés, ses cris vengeurs, c'est dans ses drames qu'il les faut chercher. Rarement il s'est servi de cette forme abondante et glorieuse de l'hymne ou de l'ode si propre aux directes émanations de l'ame, au développement des pensées les plus intimes, des sentimens les plus secrets et les plus vivans du cœur qui s'abandonne à lui-même, sans s'arrêter aux limites qu'impose la peinture d'une action définie. Il n'a pas fixé en strophes harmonieuses et alternées ses impressions personnelles, ses émotions viriles, ses souvenirs et ses douleurs mystérieuses, et sa vague rêverie. Tel n'est pas le penchant décidé de son talent poétique. Pourtant, dans ses œuvres, il y a souvent la marque d'une inspiration qui pourrait se suffire à elle-même; plus d'un passage révèle ce qu'il aurait pu en ce genre. Les *chœurs* de *Procida* l'indiquent; ceux d'*Arnaldo da Brescia* le disent mieux encore. Parfois aussi, de même que Corneille peignait en passant

> Cette pâle clarté qui tombe des étoiles,

il jette un regard détourné vers la nature, et laisse tomber quelques vers sur « la nuit profonde qui agrandit l'ame et attriste le cœur; » ou bien il décrit « ce lointain et vaste horizon où le ciel et la mer se

confondent en se touchant. » C'est ainsi que se décèle accidentellement, pour ainsi dire, le talent lyrique de Niccolini, bien mieux que dans ses *Poésies diverses*. Parmi celles-ci, deux morceaux seulement, une courte élégie sur *la Vieillesse* et une touchante *Plainte*, portent un vrai caractère lyrique. Une grave tristesse est empreinte dans cette ode de *la Plainte*, adressée à une femme, et lui donne une valeur particulière.

« Vous pleurez!... Vainement vous cherchez à retenir et à cacher vos larmes. Quel fantôme est passé devant votre ame? Est-ce un souvenir ou une crainte?

« Hélas! comme s'il ne souffrait pas assez du malheur actuel, l'homme, emporté dans l'immensité du temps, — regarde toujours, plein de terreur ou de regret, en avant ou en arrière du point indivisible qui partage l'infini!.....

« Était-ce en voyant s'enfuir les jours rapides de la jeunesse et les plus douces illusions du songe de la vie?...

« ..... Vous étiez-vous fiée, dans votre crédulité, aux promesses d'un long amour? Si vous avez cueilli cette fleur, elle naît, puis bientôt languit, et meurt.

« Pleurez, et que celui qui vous a trompée soit vaincu par l'enchantement de votre regard!... — Mais il n'est pas donné aux gémissemens d'avoir une fin dans cet exil, ni aux larmes de tarir dans notre paupière.

« Maintenant que, mère vigilante, vous veillez auprès de votre enfant, qu'il apprenne de vous la première langue de l'homme, — la plainte!...

« ..... Il se plaint, celui qui regrette, celui qui souffre; il se plaint, celui qui sert comme celui qui commande. Nous sommes tous condamnés : les larmes sont la meilleure prière.

« Vous savez les douces et tendres paroles qu'enseigne l'amour; mais l'homme seul se laisse aller aux chants de la douleur.

« Moi aussi, j'ai voulu exprimer ces tristes accens; j'essayai, nouveau Pygmalion, d'animer ma statue; — je l'étreins encore, et je tremble..... elle ne sent rien, et le marbre cruel retombe sur moi froid comme la pierre de la tombe.

« ..... Un souci grave et assidu poursuit mes jours, et le malheur m'assiége de toutes parts.

« Déjà, comme une image rapide qui se reflète sur le mur, je disparais de la mobile scène de l'univers.

« Je rêvai de la gloire, je me crus de la race de l'aigle, et me voilà gisant près du rocher d'où j'essayai de prendre mon vol.

« Mais avant que la mort étende son voile éternel sur mes yeux, qu'ils brillent encore de ces larmes à qui le ciel fut promis!... »

Peut-être est-il permis de regretter que cette sévère et profonde mélancolie ne se soit pas épanchée plus souvent, et que l'auteur n'ait pas ajouté d'autres chants à ce poème intime du cœur, qu'on eût pu mettre à côté des hautes inspirations lyriques de Berchet et des hymnes douloureux de Leopardi.

Tandis que dans ces écrits divers, tragédies ou essais de critique, on voit le poète florentin s'accroître ainsi, et par un effort mesuré et persévérant, par une sorte de combat où se plaît son esprit, qui développe ses forces, chercher à s'approprier ce qu'il y a de bon, d'excellent, de fécond dans les doctrines modernes, sans renier les pensées de sa jeunesse et les souvenirs de l'austère tradition, — la littérature contemporaine, au contraire, affaiblie dans son triomphe, s'aventurait et se relâchait de plus en plus; la recherche, l'affectation, dont on avait cru se délivrer, reparaissaient sous d'autres formes; l'incertitude produisait un désordre maladif et stérile, une réelle anarchie d'idées et de langage. Le caprice restait seul souverain; il était adopté comme l'unique règle dans la poésie. Or, à quelque point de vue qu'on se place en abordant sérieusement les questions littéraires, qu'on veuille suivre les traces de Shakspeare ou de Racine, de Virgile ou de Dante, de Boileau ou de l'Arioste, qu'on s'inspire de l'antiquité, du moyen-âge ou du temps présent, est-il possible d'imaginer un art qui ne soit que l'expression de la fantaisie de chaque écrivain, auquel on ne puisse demander compte des œuvres qu'il produit, en vertu de certaines notions générales, de certaines lois fixes, de certaines conditions immuables qui forment comme un point commun où se peuvent retrouver, pour se comprendre, le poète, le critique et le public? La poésie serait vraiment alors rejetée parmi ces brillantes futilités qui amusent sans instruire, sans laisser dans le cœur cette durable émotion qu'excite l'expression de toute vérité humaine largement et fidèlement reproduite. Là où nous cherchions les mouvemens de notre propre nature, nous trouverions le caprice et les bizarreries de l'écrivain. La critique ne serait pas seulement inutile, elle serait impossible, car elle ne pourrait être que le sentiment particulier d'un homme variable, suivant son humeur, et ne se rattacherait à aucun principe permanent. Ainsi, ce qu'il y a de vraiment grand dans la littérature considérée comme l'image de la société qui s'agite et qui marche disparaîtrait aussitôt! Cela est vrai en Italie comme en France.

Quelle influence pouvait avoir un tel état de choses sur l'auteur de *Procida?* L'hésitation devait regagner son intelligence et glacer ses

premières ardeurs. Son cœur reste animé des espérances et des vœux de ce siècle, et son esprit, effrayé des excès littéraires, se réfugie parfois encore vers le passé; il doute, il recherche un terrain solide qui lui échappe sans cesse. C'est ainsi qu'il va d'une tentative à l'autre, qu'il fait *Lodovico Sforza* et *Rosmonda*. Dans *Lodovico Sforza*, dans ce tableau sévère de l'usurpation de Louis le More sur son neveu Galeas, duc de Milan, la fibre patriotique frémit, il est vrai, et donne une apparence de vie à l'action. L'un des personnages, Belgiojoso, s'écrie : « Je hais la servitude et l'étranger. Ne sais-tu pas que dans ma patrie il est encore des hommes qui ont vu la république? Ignores-tu que, le dernier des Visconti descendu au tombeau, Milan osa briser ses chaînes, et que des lèvres fermées par la peur il sortait un nom qu'on peut invoquer après celui de Dieu, la liberté!.... » Mais c'est une tragédie régulière et froide à laquelle quelques touchans passages ne peuvent donner un intérêt suffisant. *Rosmonda*, au contraire, est un essai plus libre; l'histoire de la maîtresse de Henri II d'Angleterre, de la rivale d'Éléonore de Guyenne, y est retracée avec plus de mouvement et d'ampleur. La même contradiction se reproduit dans d'autres œuvres : tantôt Niccolini, suivant Shelley au milieu des vices monstrueux de l'Italie corrompue, fait revivre la sinistre famille des *Cenci* dans un drame plein de toutes les hardiesses nouvelles, et tantôt, comme pour purifier son esprit, il revient avec joie vers la source antique, en publiant une œuvre de sa jeunesse, *Agamennone*, et, selon les paroles de sa dédicace au professeur Centofanti, cette simple et harmonieuse beauté fait naître en lui un triste regret semblable à celui qu'inspire le souvenir d'un premier amour. Telles sont les incertitudes de Niccolini; de là naissent ces vœux de conciliation prédominans en lui, et résultant naturellement de sa position intermédiaire. *Beatrice Cenci* et *Agamennone* lui ont fourni l'occasion de résumer ses vues dans un *Discours sur la tragédie grecque et sur le drame moderne*. C'est une étude d'une savante érudition et d'une vive logique, où il analyse avec soin le théâtre grec, les œuvres d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, pour montrer leur incomparable grandeur, et où il lance de solides attaques contre ce goût de l'exception qui a envahi le drame moderne, contre ces personnages qui semblent faire sur eux-mêmes une perpétuelle expérience en disséquant leurs passions, leurs pensées, par une subtile analyse, « qui s'aiment, se haïssent, se redoutent, sont heureux ou malheureux seulement par pure curiosité scientifique, de même qu'Eusebio Valli s'inoculait la

peste, afin de la mieux étudier. » Oui, cela est vrai, la tragédie grecque a des beautés toujours enviables, oui, encore, ceux qui ont tenté de nos jours de créer un théâtre ont semé de graves et de nombreuses erreurs : c'est là ce qui est toujours le plus facile à démontrer; mais, arrivé à ce point, l'auteur s'arrête. La conclusion du *discours* est donc moins satisfaisante que quelques parties pleines d'observations larges et vraies sur Eschyle, sur Shakspeare, et sur la noble fraternité de ces génies immortels.

C'est par une œuvre récente, par *Arnaldo da Brescia*, que Niccolini a semblé triompher de ses hésitations, et s'est pleinement jeté dans la voie nouvelle; il a fait taire les scrupules d'un goût trop prompt à s'alarmer, et ici comme en toutes ses tentatives les plus marquantes, on pourrait le dire, c'est le sentiment patriotique qui a servi de lumière à son intelligence. Son regard s'est étendu vers un horizon plus vaste; son inspiration embrasse tout un âge historique, toute une période de formidables combats où l'Italie aime encore à se contempler telle qu'elle fut, pleine de vie et d'ardeur. Le sens politique d'*Arnaldo da Brescia* a été indiqué ici même (1) : c'est une puissante invective contre l'adultère de l'empire et de l'église au moyen-âge, adultère consommé dans un but d'oppression. C'est une vigoureuse satire, quoique indirecte, des nouveaux guelfes et des nouveaux gibelins qui prétendraient ressusciter ces anciennes doctrines et se fieraient encore soit au pouvoir temporel de Rome, soit à l'influence de cette ombre d'empire qui plane encore sur la péninsule et l'enveloppe. Vue dans le vague lointain du XIIe siècle, la figure d'Arnaldo n'est pas sans grandeur; c'est un digne sujet pour la poésie. Arnaldo n'est-il pas le type de ces réformateurs extrêmes et prématurés qui se sont succédé d'âge en âge au-delà des Alpes, de ces conspirateurs remplis des souvenirs de la vieille Rome, animés d'instincts généreux, mais imparfaits, citoyens d'une république chrétienne idéale, qui voulaient remettre un peu du sang de Caton et de Brutus dans les veines de l'Italie, déjà atteinte par la corruption, et s'en allaient un jour s'éveiller de leur songe au pied d'un gibet ou dans les flammes d'un bûcher? Vainement les cendres d'Arnaldo furent jetées dans le Tibre, comme pour purger l'Italie de son passage; cela n'a pas empêché que, trois siècles après, Savonarola ne fût tourmenté des mêmes rêves et ne renouvelât

(1) Voyez l'article sur *la Révolution en Italie*, par M. Ferrari. — *Revue des Deux Mondes* du 1er janvier 1845.

la même tragédie sanglante. — Niccolini a rassemblé dans son drame, — dont la scène est placée dans tous les lieux illustres de Rome, au Vatican, en face du Capitole, sur la place publique, dans les solitudes peuplées d'ombres antiques, — les personnages caractéristiques du temps, le pape Adrien IV, Frédéric Barberousse, des cardinaux et des sénateurs, des nobles et le peuple, les féroces soldats de l'empereur et les Suisses, que, selon Jean de Müller, Arnaldo avait emmenés avec lui à Rome en rentrant de son exil. Puis de toutes parts éclatent les lamentations des villes détruites par le fer et par le feu, de Tortona, d'Asti, de Chieri, de Trecate, à travers lesquelles Frédéric s'est frayé un chemin jusqu'à la cité éternelle. Dès-lors, on conçoit l'animation de cette grande tragédie, qui finit par la défaite de Rome révoltée contre le pape, par le martyre d'Arnaldo de Brescia livré aux flammes, et par la rentrée triomphale d'Adrien et de Frédéric faisant alliance pour mieux assurer leur empire et donner au pouvoir « cette unité qui le fait ressembler à Dieu. » Il est rare de voir mieux exprimés les mouvemens d'une multitude changeante sous la pression de quelque puissant agitateur. C'est ici le grand art de Shakspeare dans *Jules-César* ou dans *Coriolan*. Arnaldo s'empare, par sa parole enflammée, de ce peuple assemblé en face du Capitole; il le passionne en prêchant « Dieu et la liberté! » Lui rappelle-t-il les vieux souvenirs romains, le peuple veut le faire tribun ou consul; s'il lui fait sentir le poids de son esclavage, s'il retourne, pour ainsi dire, le fer dans la plaie, en répétant ces mots de saint Bernard : « Les Romains sont rebelles ou vils... pourquoi les craindre? montre à l'Europe qu'ils ont la parole superbe et le pied rapide! » le peuple crie, frémit, s'agite, étouffe la voix d'Arnaldo et le menace de mort; et s'il réveille ses espérances au contraire, s'il lui présage la victoire et offre son sang en holocauste, alors de toutes les poitrines s'échappe un même cri : « Vive Arnaldo! vive le saint!.... C'est notre père!.... » — Les chœurs sont aussi une des beautés d'*Arnaldo da Brescia*. Les Suisses et les Romains unissent leurs chants; les premiers invoquent la liberté de leurs montagnes :

Les Suisses. — Soyons frères; notre fer dira aux barbares que nous sommes citoyens de Rome....

Arnaldo. — Soleil qui brilles sur notre hémisphère et qui renouvelles tout parmi nous, que la lumière de la vérité ait des rayons encore plus ardens que les tiens! Que la flamme de l'esprit nouveau brûle toujours dans le cœur du guerrier! Embrassez-vous; ils sont plus que frères, ceux qu'unit une même pensée.

UN SUISSE A UN ROMAIN. — Sauras-tu soutenir le choc des armes?

LE ROMAIN. — Immobile et fier, tu me verras sur le champ de bataille, et la seule pensée de la fuite ne pénétrera pas dans mon cœur.

UN SUISSE. — Et si le peuple cède aux chances du combat?

LE ROMAIN. — Le Tibre est là près de nous; nous mourrons tous, et celui qui succombera sera frappé au front; il aura la poitrine percée par la lance ou par le glaive, en mourant pour la liberté.

ARNALDO. — Ah! si une valeur égale ne répond pas à ces paroles altières, les étrangers pourront dire : Brutus est pour toujours endormi!

Arnaldo da Brescia est le dernier fruit de la maturité prolongée et virile de l'auteur; ses sentimens politiques comme ses instincts littéraires viennent s'y résumer avec puissance, et sous une forme hardie qui est un vrai signe de force. Dans son ame, on le voit, il est resté une foi entière à un idéal supérieur; son esprit a gardé une fleur de pureté ineffaçable, et qui lui vient de sa première familiarité avec le génie antique. Nul ne vérifie plus complètement que l'auteur d'*Arnaldo* ce mot trop oublié : « Qui se contient s'accroît. » Et peut-être est-ce un exemple salutaire à opposer à cette diffusion étourdie, à ce relâchement effréné qui conduisent à une stérilité précoce, à cette ivresse factice qui flétrit et tue les meilleures natures avant qu'elles aient tenu toutes leurs promesses.

Ainsi apparaît Niccolini; telles sont les œuvres de ce poète sérieux et fier. Sans doute on peut concevoir une interprétation plus large et plus profonde du cœur humain, une vigueur de création plus spontanée et plus libre, des habitudes de style moins souvent déparées par l'enflure; sans doute Niccolini n'a point fondé d'école et ne pouvait en fonder : la mesure même de son génie efface en lui ces traits saillans par lesquels éclatent les grandes originalités poétiques. Cependant il occupe encore un illustre rang, et c'est avec justice qu'un poète *anonyme*, répondant à ceux qui voient l'Italie déjà passée dans la région des ombres, invoquait récemment son nom comme une preuve que les sources de la vie et du patriotisme ne sont point taries au-delà des monts. Certes, ce n'est point un esprit médiocre, celui qui, cédant aux suggestions généreuses de l'amour national, a pu s'élever de *Polixene* à *Arnaldo*.

Ce qu'il faut louer, ce qu'il faut aimer en Niccolini, c'est cette constance qui ne se dément pas, cette sérénité, pour ainsi dire, qu'il montre dans la colère, cet ensemble de qualités qui ont survécu à des déceptions nombreuses, et, en un mot, le rajeunissement progressif

de son talent. Poète éprouvé des premiers jours de la révolution littéraire italienne, où on le voit jouer un rôle particulier et indépendant, de ces jours où Manzoni, Silvio Pellico, cherchent hardiment des routes nouvelles, il n'a pas déserté le combat, et il se retrouve encore aujourd'hui au milieu d'une génération plus jeune qui leur a succédé et qui s'efforce de continuer leurs tentatives. — Si on jette, en effet, un coup d'œil général sur l'art dramatique en Italie depuis que l'auteur de *Carmagnola* est rentré dans le silence, le théâtre, on le verra, ne se résume pas tout entier dans cette naturalisation vulgaire du vaudeville et du mélodrame français habilement essayée par Romani et Bon, ou dans quelques languissantes et fades imitations de Nota et de Goldoni, ou bien dans la populaire bouffonnerie des grotesques héros de tréteaux. Il y a encore de jeunes poètes, tels que Battaglia, Revere, Turotti; il y a des œuvres, telles que *Luisa Strozzi* ou *le comte d'Anguissola*, qui sont empreintes d'une vigueur peu commune et dénotent une réelle aptitude. Mais quelle conclusion en pourrait-on tirer? Ces œuvres ne sont-elles pas de persistans indices bien plutôt que la réalisation de l'avenir dramatique qui semblait promis à l'Italie? Et, à vrai dire, un temps de transition est-il propre au développement de la poésie dramatique? Combien de causes se réunissent au contraire pour arrêter son essor!

Ce qui manque aux meilleurs de ces drames, c'est la vérité humaine, sans laquelle une œuvre tragique ne peut vivre; ce qui manque aux auteurs, c'est la certitude, c'est une claire notion de ce qu'ils peuvent et doivent peindre. Au sein d'une semblable époque agitée par de sourds et irrésistibles ébranlemens, on peut imaginer une grande poésie lyrique se faisant l'écho des tristesses de l'ame, des regrets, des espérances, jetant un mélancolique adieu aux ruines qui tombent, ou chantant l'hymne de la réédification triomphante; le douteux aspect de toute chose est lui-même une source nouvelle d'inspiration. Il n'en est pas ainsi de la poésie dramatique qui a un but plus certain, qui, en animant des personnages, doit reproduire leur caractère, leurs passions, leurs sentimens, dans leur rigoureuse logique, avec précision et vérité. Or, cette vérité, qui la pourra enseigner au poète? Qu'il regarde autour de lui, et il verra de tous côtés l'effort, l'inquiétude, l'attente, le renouvellement partout commencé et à chaque pas suspendu; ce monde lui apparaîtra comme un tableau dont l'inconstante mobilité lasse le regard, et alors, voyant que tout déjoue son observation, que pourra-t-il faire si ce n'est créer une nature hu-

maine fille de sa fantaisie et de ses rêves, et souvent aussi de son inexpérience? Aux obstacles qui naissent de ces circonstances morales, joignez encore les difficultés matérielles; la censure, en repoussant les écrivains de la scène, ne leur ôte-t-elle pas le seul moyen qui les pourrait ramener à un sentiment plus exact de la réalité? Privés de cette active communication avec le public si féconde en enseignemens, de ce commerce vivant et animé avec la foule lettrée ou vulgaire qui modifie sensiblement les conditions de l'art dramatique et fait sa puissance, ils créent cette distinction illusoire et funeste du drame écrit et du drame représenté; leurs compositions ne sont pas des ouvrages scéniques : ce sont des poèmes libres, vagues, flottans, où toute perspective est troublée, où l'action s'encombre d'inutiles détails, où la pensée principale disparaît dans les divagations d'un esprit non retenu. De là vient que les œuvres aujourd'hui remarquables en Italie ne constituent pas, à proprement parler, un théâtre. Ce n'est pas la décadence de la poésie dramatique, mais ce n'est point le progrès véritable. C'est une suite d'efforts généreux, mais isolés et sans portée générale. C'est comme une aurore qui se prolonge depuis Manzoni et tarde à s'épanouir. Il est aisé de voir combien il y aurait d'autres questions à résoudre pour rendre moins problématique l'avenir dramatique de l'Italie. — Si ce jour désirable où s'aplanira cet avenir était proche, à côté des poètes nouveaux qui naîtraient, les hommes comme Niccolini, qui ont gardé une ame inaccessible aux défaillances et un génie pur des dérèglemens et des excès, ne trouveraient-ils pas comme une seconde jeunesse féconde encore en projets et en œuvres et éclairée par quelques-uns de ces bienfaisans rayons qu'ils virent briller dans leurs premiers songes de poésie?

CH. DE MAZADE.

LES

VICTIMES DE BOKHARA.

THE VICTIMS OF BOKHARA, BY CAPTAIN GROVER.
LONDON, 1845.

Ce qui me toucherait le plus, si je mettais le pied dans ces grands pays du Gange, de l'Indus et de l'Oxus, ce ne seraient pas les mœurs curieuses des vieilles monarchies asiatiques, ni le combat qu'elles soutiennent contre l'envahissement occidental, mais une douzaine de tombes européennes éparses sur ces domaines; il y a là le Français Victor Jacquemont, le bon évêque Héber, le voyageur Moorcroft, son compagnon Trebeck, le lieutenant Vyburg, et vingt autres qui dorment sous les dattiers et les cyprès, derrière quelque pagode en ruines, méprisés des habitans et oubliés des voyageurs qui passent. De temps en temps, on rencontre sur les steppes et dans le creux des vallées un pauvre cippe funéraire ou une élévation de terrain qui annoncent la présence d'un cadavre; quelque voyageur anglais, français ou russe, Moorcroft, Burnes, Stoddart, sont enterrés là, pionniers de la civilisation, et qui lui ont frayé la route dans ces contrées. Ces hommes courageux ont préparé, leurs successeurs

préparent encore la grande solidarité qui ne manquera pas de lier un jour tous les habitans du globe.

Il faut voir chez Jacquemont, Elphinstone ou Alexandre Burnes, quel pressentiment amer, quelle terreur sourde avertissent ces races placées entre l'influence moscovite et la puissance anglaise, barbares Sicks, Afghans, Thibétains et Bokhares, que le moment fatal va venir, et que bientôt s'éteindra l'indépendance de leurs coutumes antiques. Toutes le savent; les plus timides courbent la tête, accablées par cette destinée qui absorbe les races inférieures au profit des races supérieures et des hautes civilisations; les plus barbares et les plus lointaines se soustraient de leur mieux aux regards des observateurs européens, et les tuent quand elles peuvent.

Il n'y a pas, en ce genre, de victimes plus intéressantes et plus volontaires que deux officiers anglais, Stoddart et Conolly, sur lesquels un homme de beaucoup de cœur, d'obstination et de hardiesse, mais d'infiniment trop de violence, à ce qu'il nous semble, le capitaine Grover, a récemment attiré l'attention de l'Europe. Avant d'esquisser rapidement leur histoire, nous entrerons dans quelques détails nécessaires; nous dirons ensuite pourquoi le capitaine Grover les signale comme sacrifiés par les autorités anglaises avec une lâche et indigne cruauté. La polémique soulevée à ce sujet ne nous arrêtera point; régler les intérêts de la grande politique moderne n'est pas une de nos prétentions, assez d'autres se chargent de ce soin. Encore moins nous immiscerons-nous dans les affaires intérieures de la grande et petite Bokharie; défendre lord Aberdeen, incriminer lord Palmerston, appartient à d'autres: nous n'en savons pas assez pour cela; mais la marche de la civilisation nous intéresse; nous chercherons donc à expliquer, à éclaircir, à rectifier, d'après les documens nombreux qui ont été publiés, un récit obscur et curieux, triste et romanesque, qui surtout importe à l'histoire moderne.

En 1838, sir John Mac-Neil était ambassadeur de sa majesté britannique auprès du schah de Perse. On sait dans quelle situation politique cette partie du monde se trouvait, quelles intrigues s'y nouaient, avec quelle peine l'Angleterre essayait de se défendre, sans y parvenir, contre l'influence de la Russie. Ces menées, sourdes la plupart du temps, s'étendaient de Saint-Pétersbourg jusqu'au Thibet et à la Chine, de Calcutta jusqu'à l'Hindou-Coutch et la mer Caspienne. Elles avaient pour but l'affaiblissement ou le maintien de la puissance anglaise dans ces contrées, pour principal théâtre ce plateau de l'Asie centrale où vivent depuis des siècles, sans communication avec nous,

des populations intelligentes et rapaces, qui, parmi les vices des barbares, ont surtout adopté le manque de foi. C'étaient elles que travaillaient obstinément les Russes d'une part, les Anglais de l'autre; nous ne reviendrons pas sur cette situation souvent décrite. Les rapports amicaux des cabinets de Saint-Pétersbourg et de Londres n'en étaient point troublés; avec une politesse infinie, on suscitait des ennemis à l'adversaire, on lui enlevait ses alliés, on déconcertait ses projets. On se tuait par envoyés et l'on s'embrassait par protocoles.

A cette partie d'échecs il fallait des instrumens secondaires, des pions, si l'on nous passe le terme. Exposés aux chances des avant-postes, ils s'en allaient en sentinelles perdues accomplir les desseins des deux cabinets, et tenter la fortune. Les agens russes se cachaient mieux, se glissaient avec plus d'adresse, et ne montraient pas moins de dévouement que les agens anglais. Chez les autres, plus d'orgueil, de persévérante énergie, et de savantes ressources embarrassaient des trames qui demandent moins d'audace et de savoir que de ruse et de patience. Les rangs de l'armée indo-britannique offrent une pépinière presque intarissable de ces capacités dévouées; on les recrute encore parmi les missionnaires protestans, les employés de la compagnie des Indes, les juges, les *civilians*, les marchands, et même les hommes de science.

Auprès de sir John Mac-Neil, ambassadeur à la cour de Perse, se trouvait un officier, déjà employé dans quelques affaires diplomatiques. Il se nommait le colonel Charles Stoddart. Chargé d'accompagner le schah de Perse à ce siége de Hérat qui contrariait si fort les Anglais, et menaçait d'implanter la puissance persane-moscovite dans cette partie de l'Asie, il s'était conduit avec fermeté et loyauté; chargé ensuite de réclamer impérativement la levée du siége, il l'obtint, et fut désigné à son gouvernement comme digne d'éloge et de récompenses. Les qualités dont il avait fait preuve, zèle, vigueur, intrépidité, se mêlaient à d'autres nuances de caractère, qui le rendaient assez peu propre à réussir dans une mission plus délicate, que sir John Mac-Neil lui confia en juin 1838.

Entre l'Afghanistan et la Russie, à l'est de la mer Caspienne, se trouvent de petits empires rivaux, souvent en guerre, où règne un mahométisme fanatique, et dont les habitans enlèvent partout des esclaves pour en trafiquer. Ces états, Ouzbecks ou Usbecks, de Khiva, du Kokan et de Bokhara (1), long-temps inconnus de l'Eu-

(1) Al. Burnes, *Travels to Bokhara.*

rope, nous ont été révélés par le spirituel et hardi voyageur Alexandre Burnes, mort en 1841 sous les balles des Afghans. Burnes s'était tiré des mains de ces peuplades à force d'adresse. On sait que le brigandage est en honneur chez les Ouzbecks, et que plusieurs tribus regardent comme honteux de mourir dans son lit, au lieu de périr dans un *tchapao* ou « expédition de pillage. » Les vices des régions voisines, la finesse outrée des Persans, le vol organisé des Chinois, la perfidie des Thibétains, la cruauté des Tatars, paraissent s'être donné rendez-vous sur cette terre mitoyenne, d'ailleurs livrée à une éducation théologique tout en pratiques, en arguties et en formules religieuses. Le centre de cette civilisation singulière se trouve à Bokhara, ville sacrée dont les deux principaux caractères semblent être le commerce et le fanatisme. Placée, comme Genève, entre des populations de croyances différentes, elle est puritaine jusqu'à la dernière rigidité et fait un assez grand négoce. On comprend que ces empires fussent pour la compagnie des Indes un sujet perpétuel d'inquiétude; leurs incursions et leurs pillages, qui approvisionnaient d'esclaves leurs marchés, les constituant en hostilité permanente avec les royaumes limitrophes, présentaient à la Russie ou à la Perse un motif légitime de conquête.

Le gouvernement anglais envoya donc le capitaine Conolly auprès du khan ou roi de Kokan, le capitaine Abbott et sir Richmond Shakspeare auprès du khan de Khiva, le colonel Stoddart auprès du khan de Bokhara, non-seulement pour réclamer la suppression du commerce des esclaves, mais pour observer les ressources et les intentions de ces chefs et de ces peuplades, les préparer à l'alliance anglaise et contrebalancer l'influence russe. Houzourout, khan de Khiva, reçut favorablement les envoyés, leur promit ce qu'ils voulurent, et se débarrassa le plus tôt possible de leur présence, qui le gênait. Le khan ou roi de Kokan fit de même. L'un et l'autre s'engagèrent à cesser leurs déprédations, si le khan de Bokhara, plus puissant qu'eux, se prêtait aux intentions des Anglais. C'était consentir à tout et ne rien terminer; les diplomates européens ne paraissent pas s'en être aperçus.

Le roi ou émir de Bokhara, Nassr-Oullah-Bahadour Khan-Melik-el-Moumenin, un des hommes les plus barbares de ces contrées, est parvenu au trône par une série de crimes atroces même pour un souverain oriental. Le voisinage et la présence des Européens, Russes ou Anglais, l'épouvantait, non sans raison. C'est un monstre, mais sa terreur jalouse était fondée. Averti qu'un envoyé anglais allait pénétrer jusqu'à lui, il résolut de le frapper de stupeur, et de lui donner la

plus terrible idée de sa puissance. Il espérait détruire ainsi chez les Anglais toute envie de se mêler de ses affaires à l'avenir, et comptait bien garder cet envoyé comme prisonnier, pour en user comme d'un otage si jamais on le contrariait en rien. Ce n'était pas mal raisonné pour un barbare, et ce qui le prouve, c'est qu'il a réussi.

Le respect pour les mœurs mahométanes, une extrême réserve, beaucoup de modestie et de simplicité, auraient pu le calmer ou l'apprivoiser; le colonel Stoddart ne fit qu'effaroucher davantage cette bête fauve. Après avoir réussi, par la persistance et la raideur, auprès des Persans, race civilisée et affaiblie, après avoir fait lever le siége de Hérat et imposé la loi britannique au roi de Perse, Stoddart espéra sans doute obtenir, chez les Ouzbecks de Bokharie, le même succès par les mêmes moyens. Homme sévère, loyal et fier, très attaché aux coutumes et à la religion de son enfance et de son pays, ne se pliant que sous la discipline militaire, il allait se trouver en contact avec des gens de proie, dénués de pitié comme de bonne foi, naïvement perfides, se croyant tout permis quand ils ont dit leur chapelet, renfermés dans la minutie des pratiques, et pillant, trompant, tuant, en sûreté de conscience. Stoddart s'était déjà fait des ennemis; Yar-Méhémet, visir de Hérat, était en très mauvais termes avec le colonel, dont l'humeur altière l'avait blessé. Ce visir adressa une lettre secrète à Nassr-Oullah, et chargea l'un des hommes de la suite du colonel de la remettre au roi. Stoddart y était représenté comme un espion fort dangereux, plein d'orgueil, de ruse, d'obstination, et qu'il fallait réduire ou exterminer.

Stoddart, qui ne se doutait ni de la belle lettre de recommandation dont un de ses suivans était porteur, ni des mœurs auxquelles il allait se mêler, traversa la première ville sans encombre et entra dans la capitale de Nassr-Oullah-Bahadour, deux jours avant la fête du ramazan. Il était attendu; une escorte nombreuse de cavalerie, précédée par un *mehmandahr*, l'accueillit et l'accompagna jusqu'à la résidence qu'on lui avait assignée près de la maison du visir, nommé Mahzoum-Berde-Reiss. Le visir affecta beaucoup de colère de ce que les lettres de créance de Stoddart eussent été adressées à son prédécesseur et non à lui-même : c'était un prétexte ridicule d'irritation, puisque l'on ignorait en Perse, au moment du départ du colonel, la nomination du visir nouveau; mais le système d'intimidation commençait. La lettre du visir de Hérat était déjà parvenue au maître de Bokhara, et ce dernier cherchait les moyens efficaces d'humilier l'étranger qui venait se jouer à lui. Stoddart accueillit ces injures avec

fierté. Le ministre ne lui rendit pas sa visite, mais lui fit dire de venir; l'agent anglais refusa d'obéir. Ces insultes concertées entre le visir et son maître furent au comble lorsque Mahzoum-Berde-Reiss, accourant chez le colonel, l'interpella par cette véhémente apostrophe : « Savez-vous bien que j'ai écrasé tous les ennemis de l'émir! — Je suis charmé d'apprendre, répondit Stoddart avec une ironie assez déplacée, que l'émir n'a plus d'ennemis. »

Après avoir ainsi débuté, on poursuivit de même des deux côtés. Le premier jour du ramazan, le colonel reçut l'injonction de se rendre à pied au Registan, grande place de Bokhara, où l'émir, qui voulait lui parler, devait l'envoyer prendre. Stoddart s'y refusa encore, répondit qu'il irait à cheval, que la force seule pourrait l'en faire descendre, et qu'il se conduirait à Bokhara exactement comme à Londres. Cette résolution parut exorbitante à Nassr-Oullah, déjà si mal disposé; un chrétien ou un juif ne peuvent se montrer à cheval dans Bokhara, ni un autre que le roi lui-même dans la place du Registan. On envoya cependant dire à l'Anglais qu'il pouvait agir à son gré, et cet officier européen, en grand uniforme, caracola dans le Registan, au grand scandale de la population ébahie. Ce fut pis lorsque, le bruit des trompettes et le piaffement des chevaux ayant annoncé le cortége de Nassr-Oullah, l'officier anglais, au lieu de mettre pied à terre, s'affermit sur sa selle, et se contenta d'exécuter le salut militaire, en portant la main à son chapeau d'ordonnance. L'émir, se voyant bravé publiquement, arrêta sur le colonel un fixe et long regard, ne prononça pas un mot et passa. Quelques minutes après, un *maharam* ou chambellan vint de la part de Nassr-Oullah lui demander « pourquoi il n'avait pas mis pied à terre devant le roi. — Ce n'est pas la coutume de mon pays. — Mais c'est la nôtre. — Je ne puis agir autrement. — C'est bien; l'émir est satisfait, et vous invite à vous rendre immédiatement à son palais. »

Ce n'était pas ainsi que le spirituel Alexandre Burnes avait préparé son entrée chez le roi de Bokhara; il s'était fait précéder par une lettre orientale, qui demandait pour le voyageur protection et asile à ce magnifique roi, « citadelle des croyans, tour de l'islam, perle de la foi, étoile de la religion, dispensateur de l'équité, colonne des fidèles. » Comment Alexandre Burnes, sans caractère officiel, avait-il réussi à Bokhara, s'y était-il fait des amis, avait-il échappé à tous les dangers? En respectant la bigoterie du pays, en se conformant à ce puritanisme sans égal, à cet amour chinois des formules, à cette sévérité extérieure et hypocrite. Tous les obstacles s'étaient aplanis devant lui. Il

paraît que le colonel, au contraire, avait mis dans sa tête de fouler aux pieds l'étiquette des Ouzbecks, et de faire prévaloir à la cour de Bohkara cette raideur si chère aux voyageurs anglais, et dont l'Europe s'est souvent offensée. On le plaça dans un corridor qui conduit à l'Avezahna, espèce de cour où le roi donne ses audiences et reçoit les pétitions; un maharam, s'approchant de lui, le prévint qu'il allait demander de sa part à l'émir la permission d'être introduit, et lui présenter son *arzie bendaghanie*, « la prière de son esclave. » Stoddart s'en offensa; autant vaudrait s'offenser des mots *votre majesté*, qui n'appartiennent guère qu'à Dieu, ou de la formule *votre très humble serviteur*, qui ne signifie rien. L'esprit court et rigide du colonel jugea cette formule inconvenante; il répondit avec véhémence : « Je n'adresse de prières qu'à Dieu, je ne suis l'esclave de personne; dites-le bien à votre maître. Je lui communiquerai ce que j'ai à lui dire lorsqu'il m'aura reçu, mais non auparavant. » La même inflexibilité se manifesta par plusieurs autres traits de même nature. La présence d'un souverain dans ces pays est présumée devoir attérer de son éclat l'étranger qui se hasarde à en soutenir les rayons; en conséquence, on le prend par-dessous les aisselles, et on le soutient dans sa faiblesse lorsqu'il entre dans la salle où le roi se trouve. Stoddart, soumis à la même cérémonie, secoua violemment ses deux acolytes et s'en débarrassa; selon le capitaine Grover, lorsque le maître des cérémonies vint tâter ses vêtemens pour s'assurer qu'il n'avait pas d'armes cachées, il le renversa d'un grand coup de poing et l'étendit à demi mort; cette circonstance, qui a été révoquée en doute, s'accorde d'ailleurs généralement avec la conduite du colonel. A la porte de la salle est placé un huissier, qui, au moment où un étranger est admis, prononce les mots : « Priez tous pour le roi; » comme si, dans ces mœurs féroces, la mort et le danger étaient sans cesse présens. Stoddart, qui ne s'était informé d'aucun de ces détails, au lieu d'une prière mentale, se mit à réciter à haute voix une prière à Dieu en persan. Nassr-Oullah, assis sous le dais royal, caressait sa barbe, plein de haine pour cet étranger, de dégoût pour sa grossièreté et fatigué de ses airs dominateurs. Il prononça l'*Allahoû Akbar* ordinaire, reçut la lettre dont Stoddart était porteur, et le renvoya.

Ce début ne promettait pas d'heureux succès. Stoddart, qui n'avait rien fait pour se concilier l'estime et la confiance du maître, arrivait à Bokhara sans présens, sans escorte, armé de sa seule intrépidité. Il se présentait en conquérant plutôt qu'en allié ou en ami; son caractère politique était équivoque; il ne représentait ni l'Angleterre ni

la compagnie des Indes; le khan et son visir profitèrent de ces circonstances, et, deux jours après, le colonel reçut l'intimation d'aller à l'instant même chez le visir. Il se hâta d'obéir, par une complaisance assez peu explicable, car l'heure était indue, et il avait refusé précédemment de se rendre à une injonction pareille.

C'était le soir. Le colonel, en entrant chez Mazhoum, vit douze hommes armés qui stationnaient dans l'antichambre du reiss : ils se jetèrent tous à la fois sur lui, le renversèrent et le garrottèrent avec des cordes. Comme il était ainsi par terre, pieds et poings liés, le visir parut, un yataghan nu à la main, et s'élança vers le colonel : « Que Dieu vous pardonne vos péchés! » s'écria l'Anglais, qui pensait que son dernier moment était venu. Alors Mazhoum Berde, le regard étincelant et la bouche écumante, dirigeant vers la poitrine de Stoddart la pointe de sa lame, se mit à l'accabler d'invectives : « Misérable espion! écume de la terre! tu viens donc ici de la part de tes maîtres anglais pour acheter Bokhara comme ils ont acheté Kaboul! Tu n'y réussiras pas; je te tuerai! » Et il appuyait le yataghan sur le sein de Stoddart, dont l'œil immobile restait fixé sur l'œil furieux du visir. Cette scène dura quelques minutes, et soit que l'impassible contenance de la victime arrêtât le bras du bourreau, soit, ce qui est plus probable, que cet appareil fût concerté entre Mazhoum et le roi, le visir tout à coup dit à ses serviteurs : « Qu'on l'emporte! » La pluie tombait à torrens; ces hommes, armés de torches et gardant un profond silence, l'emportèrent comme un cadavre, à travers les rues désertes, tantôt le laissant tomber sur les pierres, tantôt secouant rudement ses membres brisés. Quelquefois ils s'arrêtaient, et ces visages farouches le contemplaient en riant. « Achevez-moi tout de suite! leur criait-il; par pitié, achevez-moi! Ne prolongez pas mes tortures. » L'un d'eux, l'éclairant de plus près de sa torche, se baissa vers lui comme il était étendu par terre et immobile : « Certes, tu es un démon ou un sorcier, lui dit-il; tu sais d'avance qu'on ne te fera pas mourir. Si tu n'étais qu'un homme, tu aurais eu peur. » On le traîna encore pendant quelque temps à travers la ville; enfin on le jeta dans une chambre obscure, tout garrotté comme il était, et l'on ferma la porte avec des verroux. Il avait passé deux heures dans ce cachot, seul, étendu sur un plancher humide, quand la porte s'ouvrit; des lumières parurent, quelques serviteurs entrèrent, précédant un homme enveloppé des pieds à la tête de draperies de laine, qui ne laissaient apercevoir que ses yeux. Ce personnage voilé s'accroupit sur un divan placé à l'extrémité de la salle, et les lumières

furent posées devant lui. Le patient suivait du regard tous les mouvemens du nouveau venu auquel on témoignait beaucoup de respect, et qui lui semblait devoir être l'émir lui-même; se soulevant de son mieux sur le parquet et reprenant un peu de forces : « Je prie le Tout-Puissant, lui dit-il d'une voix ferme, qu'il vous pardonne. Vous avez mal fait de jeter dans cette prison un homme innocent, chargé d'une mission de son gouvernement auprès de votre roi. Si vous n'étiez pas disposés à me recevoir, vous ne deviez pas me laisser entrer dans votre ville; c'était au visir de me signifier les volontés de son maître. Si vous voulez que je parte, je suis prêt à faire ce que vous désirez. » Après avoir écouté cela fort attentivement, l'homme voilé se leva et dit : « Je communiquerai ces choses à l'émir. »

Ce personnage était le chef de la police de Bokhara, nommé Mirîe-Schaab. Il sortit pour exécuter les volontés de son maître, saisit tous les papiers du colonel, les brûla, mit ses effets et ses équipages à l'encan, et le fit transférer dans un cachot plus horrible que le précédent; descendu au moyen d'une corde à une profondeur de vingt-un pieds, Stoddart se trouva dans un puits avec trois malheureux, dont deux voleurs et un assassin. Ce dernier y avait passé plusieurs années, et Stoddart y passa deux mois. Les insectes et les reptiles que l'humidité entretient dans ce trou infect livraient une guerre incessante aux prisonniers; la corde qui les avait descendus leur apportait quelques alimens, et tout le temps était employé à fumer ensemble.

Lorsque le caprice farouche de Nassr-Oullah fut assouvi, lorsqu'il crut avoir dompté l'orgueil de l'Anglais et lui avoir imprimé la terreur de sa puissance, il donna ordre au ministre de la police de tirer le colonel du puits où il croupissait depuis deux mois et de le garder chez lui. Deux jours après, le bourreau vint, chargé d'annoncer la mort à Stoddart, avec la seule alternative de se faire mahométan. Stoddart, vaincu par la souffrance et l'épuisement, répéta la confession de foi de l'islam. Sa piété vive et austère ne se pardonna jamais cette faiblesse, qui remplit le reste de sa vie d'un repentir amer. Cependant le bruit des cruautés exercées sur la personne de Stoddart s'était répandu, et le général russe Perowsky, gouverneur d'Orembourg, fit demander à Nassr-Oullah que le captif fût remis aux mains des Russes. On conduisit ce dernier chez l'émir. « Les Russes vous réclament, lui dit le roi; que veulent-ils faire de vous? Vous traiteront-ils bien, et vous remettrai-je entre leurs mains? — Je suis sûr, répliqua le colonel, d'être bien traité par les Russes; mais si mon gouvernement vous demande ce que votre altesse a fait de moi, que répondrez-vous? » Telles

furent les paroles de cet homme héroïque, épuisé par son séjour dans un cachot malsain, et qui voyait la mort de si près. Le khan détacha de ses propres épaules la pelisse de fourrures noires qui le couvrait, en revêtit le colonel Stoddart, et, ordonnant qu'on le plaçât sur un cheval, lui fit traverser en triomphe les rues de sa capitale. Revenu à la santé, le premier acte public de Stoddart fut de se proclamer hautement chrétien et de protester contre une abjuration que la violence seule lui avait arrachée. L'imprudence de cette conduite avait quelque chose de si grand, cette énergique opiniâtreté témoignait d'une force d'ame si peu commune, que Nassr-Oullah, Mazhoum, Mirîe-Schaab et la population elle-même furent comme vaincus; on le traita honorablement, on lui dit qu'on l'avait pris pour un espion et traité comme tel; il fut admis à faire sa cour à l'émir, et reçut de ce barbare des marques de bienveillance.

Il y avait à ce singulier changement divers motifs : d'abord les succès des armes anglaises dans le Kaboul et l'Afghanistan devenaient menaçans pour l'émir; puis ce dernier voulait faire sentir sa munificence après avoir fait peser sa tyrannie; enfin il avait conçu l'espoir de s'attacher, comme l'avait fait Rundjet-Singh, un de ces Européens, « Frandgis ou Feringhis, » si puissans dans les arts et la diplomatie, si habiles à organiser une armée, et qui semblent amener partout le succès avec eux. Caressé et fêté à Bokhara, bien que son retour au christianisme l'exposât quelquefois aux avanies de la populace, le colonel, logé dans le palais, captif dans les murs de la ville, fut soumis tour à tour à la surveillance d'un noble ou naïb avide d'argent nommé Abd-Oul-Samet-Khan, et du maître-d'hôtel de la maison royale, qui s'appelait Abdoul-Halyk. Stoddart tomba malade d'une fièvre typhoïde; le khan lui envoya son propre médecin, qui lui sauva la vie. Sur le point de faire partir une ambassade qui se rendait près du tsar, Nassr-Oullah offrit au colonel d'accompagner cette ambassade jusqu'à Saint-Pétersbourg, et de se charger d'une mission particulière. Une fois à Orembourg, et parvenu à la frontière de Russie, il dépendait du colonel de se mettre sous la protection des Russes et d'échapper pour toujours à Nassr-Oullah. Stoddart refusa; « son gouvernement, disait-il, ne lui avait pas encore intimé l'ordre de quitter Bokhara. » Jamais le sentiment du devoir militaire ne fut poussé jusqu'à un scrupule plus étonnant. Stoddart devait penser que les distances, la guerre flagrante, l'état politique de l'Asie centrale, rendaient les communications presque impossibles; la dépêche attendue

pouvait ne jamais venir, et cette obstination renouvelait les soupçons conçus contre son espionnage. En effet, les colères du barbare se réveillèrent après le refus de Stoddart; à deux reprises, on le conduisit dans une prison, moins dure que la première, et d'où on le tira bientôt. Il ne se laissa pas épouvanter. C'était un soldat qui restait à son poste sous les balles; la sentinelle, n'étant pas relevée, ne bougeait pas.

Lorsque reparaissaient les ombrages de Nassr-Oullah, le naïb qui surveillait Stoddart recevait l'ordre de l'empoisonner; l'Anglais marchandait sa vie, et ne réussissait à la conserver qu'en flattant la cupidité du naïb et lui faisant espérer une grosse rançon. D'autres fois, l'émir, revenant à des sentimens meilleurs, lui faisait porter du tabac et des pelisses, essayait de le capter, et le priait de réparer le tain de ses glaces, de lui fabriquer un thermomètre et « des chandelles brûlant sans fumée. » Stoddart aurait pu tirer grand parti de ces dispositions s'il avait eu autant d'adresse que de hardiesse et de piété.

Cependant les évènemens extérieurs, s'avançant vers le dénouement de 1841, qui couvrit de cadavres anglais les défilés de l'Afghanistan, rendaient la situation de l'agent britannique de plus en plus inquiétante. A l'instigation des Anglais, on le croyait du moins, la guerre avait éclaté entre Nassr-Oullah et l'un des petits rois ses voisins Mohammed-Ali. Le sultan de Constantinople, reconnu pour chef spirituel de tout l'islam, écrivait au khan de Bokhara qu'il eût à relâcher son captif; les Russes eux-mêmes, dont une ambassade allait arriver de Saint-Pétersbourg, demandaient, selon les us et coutumes chevaleresques de cette lutte entre diplomates, la mise en liberté de Stoddart, et le khan de Khiva, pressé par le colonel Abbott, la réclamait de son côté. Harcelé par ces influences, preuve de la puissance anglaise, et ne sachant comment y échapper, le despote devint furieux. Il répondit au sultan qu'il obéirait, pourvu que la reine d'Angleterre restât son amie et ne lui en voulût pas; — au cabinet de Saint-Pétersbourg, que le prisonnier n'était qu'un voyageur sans caractère officiel, — et à son confrère de Khiva par ces paroles bizarres : « Vous avez un Anglais, et moi j'en ai un. Pourquoi voulez-vous me prendre le mien? » Puis il partit pour guerroyer contre les Kokaniens.

La mission russe à Bokhara rencontra dans cette ville l'agent anglais, et s'empressa de lui donner protection. Plusieurs lettres qu'il avait écrites à ses amis, portées les unes par des Kourdes qui les cousaient dans un pan de leur robe, les autres par des juifs ou des Persans que gagnait l'appât de l'argent, étaient parvenues à leur des-

tination; dans cette correspondance, en partie imprimée, on est surpris de reconnaître le style puritain des contemporains de Cromwell; au-dessus des intérêts diplomatiques ou guerriers, l'intérêt religieux domine l'esprit et la destinée de Stoddart, à qui ces sentimens élevés prêtent une grandeur réelle. Le capitaine Conolly, chargé auprès du roi du Kokan d'une mission analogue à celle de Stoddart, en recevant une de ces lettres, résolut d'aller trouver son frère d'armes, et de partager ses dangers. La tentative était hasardeuse, car Nassr-Oullah regardait Conolly comme le mobile des embarras qui lui étaient suscités et de la guerre qu'il avait à soutenir contre ses voisins. Mohammed-Ali, roi du Kokan, lui permit de se rendre à Bokhara sous condition de le renseigner exactement sur la route que son ennemi devait prendre pour arriver jusqu'à lui. Quant à Nassr-Oullah, ce nouvel Anglais qui venait s'engager dans ses filets le charma; il se hâta de donner son consentement, et promit la liberté à un esclave qui se chargea de porter à Conolly la dépêche royale et de traverser un pays couvert de troupes et plein de périls. Conolly, reçu d'abord dans le camp royal, interrogé avec hauteur, accueilli froidement et dirigé sur Bokhara sous escorte, fut logé chez le naïb Abd-Oul-Samet. Stoddart habitait la maison de l'ambassade russe, où il trouvait sécurité. On eut peur qu'il ne voulût y rester, et que ses amis russes ne le défendissent. Pour l'engager à rentrer chez Abd-Oul-Samet, on empêcha Conolly de le voir; les deux amis, ainsi séparés, ne tendirent plus qu'à se réunir, et Stoddart, entraîné par un désir aussi facile à comprendre que fatal, quitta l'ambassade russe pour aller vivre avec son ami chez Abd-Oul-Samet. On était au 11 novembre 1840.

Nassr-Oullah se trouvait seul maître des deux Anglais, et c'était ce qu'il voulait. La guerre du Kaboul continuait, et les populations de l'Asie centrale s'animaient d'une fureur profonde contre le pouvoir qui les pressait et les enveloppait. La conduite de Nassr-Oullah envers Conolly était toujours hautaine et menaçante; Abd-Oul-Samet craignit ou feignit de craindre qu'une partie de la colère du monarque ne tombât sur lui-même, et une maison particulière fut assignée aux Anglais, avec un revenu de 3 *tillahs* ou 30 shellings par jour. Pendant un mois, Conolly demanda et ne put obtenir une audience particulière. Le 2 décembre seulement, on conduisit les deux prisonniers chez Nassr-Oullah. « Où sont vos lettres? demanda-t-il à Conolly. Vous êtes un espion; mais souvenez-vous que Bokhara n'est pas aussi facile à conquérir que l'Afghanistan. Je vais vous envoyer en prison,

et vos Anglais viendront avec une armée, s'ils veulent, pour vous tirer de mes mains. » Conolly répondit avec autant de fermeté, mais plus de prudence que Stoddart, et l'un et l'autre furent congédiés. On les enferma dans une chambre du palais, où ils passèrent une nuit de terreur et de souffrance; le lendemain, on les conduisit en prison.

Plusieurs de ces faits, avancés par le capitaine Grover, ont été controversés ou niés quant à l'exactitude des détails; les variantes que l'on y oppose ne changent pas matériellement la situation que nous avons décrite. Les vacillations du roi de Bokhara dans sa conduite envers Conolly peuvent avoir été plus ou moins marquées, il a pu montrer d'abord quelques égards pour ce dernier, ce qui importe peu. Les évènemens suivaient leur cours, l'insurrection du Kaboul se propageait. Le messager juif chargé d'apporter à Nassr-Oullah une lettre de lord Palmerston réclamant la liberté des captifs fut, suivant le capitaine Grover, décapité d'un coup de cimeterre dans le corridor du palais, selon d'autres, jeté dans le puits noir et exécuté. L'Angleterre, sans pouvoir dans le pays, n'avait plus de mission à Hérat, à Khiva, ni dans le Kokan; l'Afghanistan était en armes, et toutes les communications interrompues; ces sentinelles perdues de la puissance britannique dans l'Inde semblaient vouées à la mort.

Cependant ils avaient des amis qui ne les oubliaient pas. M. de Boutenieff, l'ambassadeur du tsar, que la fureur croissante du khan força de quitter Bokhara, ne cessait pas de réclamer. Alors le fils d'un juge ou *kazie* de Hérat, Akounzadeh-Saleh-Mahomed, dont la famille devait la vie à un Anglais, au major Todd, et qui semblait faire du dévouement aux compatriotes de son libérateur le but unique de ses actions, voulut tout braver pour aller retrouver à Bokhara, malgré le péril, le capitaine Conolly, au service particulier duquel il se trouvait attaché depuis long-temps. La générosité de cet Asiatique, aussi active que sa reconnaissance était ardente, mérite de nous arrêter quelques instans.

Six mois auparavant, un ami du major Todd, le capitaine Abbott, cet envoyé à Khiva dont nous avons déjà parlé, avait quitté le roi de ce pays pour se rendre en Russie; une bande de Kozacks le surprit en route, tua ses gens, le dépouilla et le retint captif. Comme il était par terre dans une tente, où on le gardait à vue et où il attendait la mort, un Kozack entra et lui dit : « On vient vous délivrer. » Puis un jeune homme en costume afghan souleva le cuir de la tente, s'élança vers lui, se jeta à son cou en versant des larmes. « Gloire

à Dieu! s'écria-t-il en persan, je vous trouve enfin! Relevez la tête, seigneur, vos malheurs sont finis. » C'était Akounzadeh, que le major Todd avait chargé d'aller à la recherche d'Abbott, avec une somme d'argent considérable, et de sauver sa vie. Traversant les steppes, allant d'une tente à l'autre sans savoir le langage des Kozacks, égaré par leurs faux renseignemens, forcé de lutter contre la mauvaise volonté de sa propre escorte, il avait battu le désert dans toutes les directions pour accomplir les volontés de Todd, son bienfaiteur; et, sans se décourager, parvenu aux bords de la mer Caspienne, où il « ne voyait plus, dit-il dans sa narration (1), ni une voile sur la mer, ni un abri sur les steppes, » il rencontra enfin le malheureux capitaine, qu'il conduisit sain et sauf à la première forteresse russe. On ne sait pas trop pourquoi le capitaine Grover appelle « coquin de premier ordre (*a regular scoundrel*) » un homme si fidèle et si dévoué, qui pendant vingt-deux jours de marche à travers le désert garda 980 ducats roulés dans sa ceinture, et les apporta intégralement au capitaine Abbott. Le même Akounzadeh, six mois après, ne trouvant plus à Khiva Conolly, son ami et son maître, se dirigea résolument vers Bokhara, pour lui porter des nouvelles et de l'argent. « Vous vous exposez, lui dit le khan Houzourout en le voyant partir; Conolly a fait une grande faute de se livrer lui même au khan de Bokhara; il sera traité comme le colonel Stoddart. » Akounzadeh faillit y perdre la vie, comme on va le voir. Arrêté à la frontière, puis conduit devant l'émir, qui le regarda sans dire un mot, il fut jeté en prison avec ses domestiques. Il trouva cependant moyen de communiquer avec Conolly, et c'est une chose touchante de voir ces deux hommes, prisonniers l'un et l'autre, l'un Asiatique, né à Hérat, l'autre Européen, né à Londres, ne jamais se perdre de vue du fond de leurs cachots et se rendre jusqu'à la mort des services mutuels.

L'histoire des deux officiers anglais avait pénétré en Perse, dans l'Hindoustan, en Europe; partout un intérêt très vif s'attachait à eux. Ni l'Angleterre ni même la Russie ne les avaient délaissés. Depuis le mois de février 1839, le lieutenant Pottinger, agent politique à Hérat, sir John Keane, commandant l'armée du Kaboul, l'envoyé, sir William Macnaghten, avaient assiégé Nassr-Oullah de leurs remontrances; le chef des moullahs ou prêtres de Hérat, Khan-Moullah-Khan, était venu, de la part du major Todd, demander la liberté du

(1) Récit du voyage de Saleh-Mahommed de Hérat, dit Akounzadeh. *Victims of Bokhara*, appendix, p. 215.

captif : « Vous! mahométan, vous venez parler pour cet infidèle, lui dit Nassr-Oullah en le renvoyant. » Tout étant inutile, on essaya de faire agir de concert les khans de Hérat et de Khiva, le sultan de Kaboul et les envoyés de Saint-Pétersbourg. Cet accord, cette persistance, persuadaient à Nassr-Oullah que l'on attachait un haut prix à la vie de Stoddart, et qu'il obtiendrait une rançon considérable; il espérait même exploiter la circonstance pour agrandir son royaume. Profitant des ouvertures qui lui étaient faites, il demanda à la reine d'Angleterre l'adjonction à ses domaines de certaines régions limitrophes et ne reçut qu'une réponse dilatoire. Nassr-Oullah spéculait sur ses captifs.

Quant à Stoddart, avec cette confiance héroïque et aveugle que nous connaissons, il rendait sa libération presque impossible. En vain lui écrivait-on qu'il était libre de partir, en vain les autorités de Calcutta lui conseillaient-elles de saisir la première occasion qui pouvait se présenter et de fuir; retenu par un sentiment du devoir presque fanatique, il prolongeait, malgré ses chefs eux-mêmes, cette situation dangereuse. Il atteignit ainsi l'époque où le pouvoir anglais ébranlé dans l'Afghanistan et le massacre du Kaboul encouragèrent le roi à en finir avec deux prisonniers qui ne lui rapportaient rien de ce qu'il avait espéré et qui l'embarrassaient.

Deux circonstances précipitèrent le dénouement. Les moullahs ou prêtres du Kaboul, après le massacre des défilés, écrivirent au khan de Bokhara que les étrangers étaient exterminés, et que s'il n'avait pas encore osé tuer ses deux captifs, il pouvait maintenant ou s'en défaire ou les leur livrer; « cette lettre, dit Akounzadeh dans son récit, fit sur l'émir une impression profonde. » Il transféra les deux Anglais dans un cachot plus rigoureux et les fit dépouiller de leurs habits. On trouva dans une doublure des vêtemens du colonel un crayon et des papiers qui furent remis à Nassr-Oullah; rien n'est plus suspect à ces hommes que les écritures et les dessins tracés par des Européens. On voulut savoir qui avait apporté ces papiers et ce qu'ils signifiaient, et l'on battit cruellement pendant deux ou trois jours successifs Stoddart, qui se refusa obstinément à toute révélation. Enfin le 17 juin 1841, le khan ordonna l'exécution de Stoddart en présence de Conolly, et fit offrir la vie à ce dernier, s'il voulait abjurer et devenir mahométan. Les mains liées et croisées sur la poitrine, ils furent conduits à travers une foule nombreuse dans une petite place carrée, où le bourreau abattit la tête de Stoddart. — Se tournant alors du côté de Conolly, le bourreau lui dit : « Voulez-vous être mahométan? l'émir vous donne la vie. — Vous ne

l'avez laissée ni à Youssouf (un des serviteurs de Stoddart) qui était de votre foi, ni à Stoddart qui embrassa le mahométisme quelque temps. Je ne serai pas renégat; tuez-moi! » Il tendit le cou, sa tête tomba; on plaça ces deux hommes courageux dans des fosses que l'on venait de creuser sous leurs yeux. Akounzadeh, dépouillé de tout ce qu'il avait apporté, recueilli par un bon négociant bokhare qui le prit dans sa maison, se hâta de quitter la ville sans bruit et à pied, s'égara dans les steppes, et revint à Hérat exténué.

Cependant les Anglais, dont les communications avec Bokhara étaient coupées, ne savaient rien de tout cela; ils se préparaient à tirer une vengeance éclatante de leurs désastres chez les Afghans, et la préoccupation du cabinet britannique comme des autorités de l'Inde anglaise se concentrait sur ce point redoutable. La destinée des deux malheureux voyageurs était inconnue, et lorsque le gouverneur-général, en annonçant ses triomphes et la punition des Afghans, réclama les agens de l'Angleterre, Bokhara n'avait plus que leurs cadavres.

Il y a dans cette triste affaire autant de malheurs que de fautes. Il ne paraît pas que le choix de ce soldat honnête et puritain, le colonel Stoddart, fût approprié à une mission qui demandait le tact le plus délié et l'observation exacte des coutumes adoptées par un peuple qui les prend pour la seule vertu. Après la mauvaise réception de Stoddart, son rappel immédiat et impératif devenait nécessaire. Le voyage du généreux Conolly, qui vint se jeter hardiment dans la gueule du même tigre, ne témoigne pas plus de prudence. C'est sous ce rapport et surtout dans les premières phases de ce triste et curieux drame que l'humanité et la politique peuvent accuser les autorités anglaises d'avoir trop peu ménagé la vie et la sûreté de leurs agens. Ces prémisses posées, le reste des faits s'enchaînait par une suite de conséquences inévitables, et, contre l'opinion du capitaine Grover, les plus pressantes réclamations et les menaces les plus vives n'auraient fait que convaincre de l'importance de sa capture ce barbare acculé au bout du monde et sûr de sa position.

Quand le meurtre des deux officiers fut connu, le gouvernement anglais se trouva fort embarrassé, et l'est encore. Pour attaquer avec quelque chance de succès et punir Nassr-Oullah, une armée considérable devait marcher; elle laissait derrière elle les Sicks, les Afghans, et tous les bandits de la rive gauche de l'Indus; elle trouvait en face, une fois parvenue à Bokhara, les avant-postes de la Russie, les Kozacks des steppes, le Thibet, la Perse, Khiva et le Kokan, forcés de faire cause commune avec le roi des Bokhares; une contrée aussi

grande que l'Europe, avec ses montagnards nomades, qui ne font que la guerre, se soulevait comme un seul homme. Certes, il y avait là de quoi réfléchir; mais la presse et l'opposition anglaise ne s'endormirent pas. Ce qui s'est passé depuis 1841, à cet égard, est un symptôme curieux de l'universalité d'intérêts et de relations qui s'établit dans le monde, et de la puissance énorme de la publicité moderne.

A propos de ces deux Anglais sacrifiés par le chef d'un royaume barbare, Saint-Pétersbourg, Téhéran et Calcutta s'agitent. Une assemblée spéciale est instituée à Londres pour le seul objet de sauver les prisonniers ou de les venger. Un homme se trouve, d'un cœur chaud et d'un esprit belligérant, le capitaine Grover, qui assiége Downing-Street, harcèle les ministres, remplit les journaux de ses plaintes, invoque le secours de l'Europe entière contre un monarque voisin de la Chine et contre le cabinet britannique, accusé par lui d'abandonner ses agens. Il se rend à Saint-Pétersbourg pour obtenir du tsar ce que les autorités anglaises lui refusent; il récuse jusqu'au dernier moment les témoignages nombreux, et selon nous incontestables, qui racontent la mort ou plutôt l'assassinat des deux captifs; il éveille si bien la pitié publique, qu'un autre homme se présente, missionnaire protestant, qui, habitué aux courses les plus périlleuses à travers le globe, offre à son tour de partir pour l'Asie centrale et de ramener ses compatriotes. Il s'embarque « fort tranquillement, dit le capitaine Grover, après avoir embrassé sur le rivage sa femme et sa fille, la Bible à la main, et tout aussi paisible que s'il fût parti pour un voyage de quelques jours. » Cet homme est le docteur Wolff, et, dans cette triste aventure, c'est le quatrième personnage qui expose résolument sa vie pour sauver celle d'autrui.

Le docteur, après avoir couru de grands dangers, protégé par le seul titre de moullah ou prêtre dont il était investi, est revenu persuadé pour son compte que toute recherche sera désormais stérile, que le récit d'Akounzadeh est la vérité même, et que les deux officiers anglais ont péri. C'est ce que le capitaine Grover ne veut pas croire; on peut les retrouver, dit-il, dans quelque forteresse ignorée, du côté d'Orembourg et de la mer Caspienne. Aussi son livre, dont la seconde édition vient d'être publiée, est-il une malédiction continuelle, mêlée de satire et d'invectives, contre les autorités anglaises, lord Aberdeen, lord Palmerston, sir Robert Peel et tous ceux qui n'ont pas secondé les vues du capitaine, qui ne les secondent pas aujourd'hui. Nous avons dit pourquoi cette violente réclamation ne nous semble pas complètement justifiée par les faits. La forme d'ailleurs, celle

du pamphlet et du journal, manque de la gravité convenable et de la dignité nécessaire. Un critique anglais se plaignait récemment du style décousu et emphatique qui envahit l'Europe entière : « Diction vague et flottante, dit-il fort bien, tantôt rampante, tantôt dans les nues, toujours facile et redondante, et qui, des vastes pages du journal quotidien, s'est répandue, comme les flots du déluge, sur le roman, le poème, la dissertation, le voyage et le pamphlet. » Il y a plus de dix ans que nous avions prédit, dans ce recueil même, cette destruction de l'originalité et de la concentration du style, résultat inévitable des nouvelles mœurs. Le livre du capitaine Grover est malheureusement écrit selon cette recette que nous appellerions volontiers le *style-moniteur*, style qu'il faut repousser des domaines plus sévères, et qui n'a pu que nuire à la gravité de ses réclamations.

Pour nous, sans prendre parti pour ou contre les ministres anglais, nous n'avons voulu qu'exposer simplement cette lointaine et récente histoire, qui a donné lieu à quelques beaux développemens du caractère humain. Les Russes MM. de Boutenieff et Perowsky, l'Asiatique Akounzadeh, le missionnaire Wolff, le capitaine Grover, jouent dans ce drame d'honorables rôles, souvent à leur propre péril. On aurait tort de juger Conolly et Stoddart comme des agens vulgaires; ils ont agrandi, dans ces régions inconnues, que l'Europe finira par couvrir du flot de ses idées et de ses mœurs, la trouée nécessaire à la civilisation de l'avenir. Quant au mouvement suscité par le capitaine Grover en faveur des pauvres officiers tués à Bokhara, il soulève une question importante; ces réclamations, même exagérées dans leur violence, ont cet avantage, d'apprendre à ceux qui commandent qu'il faut ménager la vie des hommes et protéger ceux qu'ils emploient. C'est un utile obstacle opposé à cette politique qui sacrifie sans pitié l'humanité à ses desseins. Ni les gouvernemens, ni les hommes n'ont le droit d'abuser de l'héroïsme; quiconque veut trouver toujours des agens dévoués doit se dévouer à eux.

PHILARÈTE CHASLES.

POÈTES FRANÇAIS.

GRESSET.

Essai Biographique sur sa Vie et ses Ouvrages,

PAR M. DE CAYROL.[1]

Alexandre ne voyageait jamais sans emporter avec lui les poèmes d'Homère, et la cassette dans laquelle il les enfermait est restée célèbre. Silius Italicus, dans sa retraite de Naples, avait coutume de fêter le jour de naissance de Virgile plus solennellement que le sien propre, et il n'approchait du tombeau du grand poète que comme d'un temple. Lors de la renaissance des lettres, ce culte pour les prédécesseurs s'est renouvelé sous plus d'une forme, parfois singulière, et il suffit de rappeler ce noble vénitien Naugerius qui, dans son adoration pour Catulle, brûlait chaque année quelques exemplaires de Martial en son honneur. Enfin, sans tant multiplier les exemples, il est bien constant qu'il y a telle chose que la religion et même que la dévotion littéraire : là aussi, on n'adore pas seulement les grands dieux, on se prend aux moindres saints. Saint Paulin, retiré près de Nole, s'était choisi pour patron saint Félix, et il lui adressait chaque année un panégyrique en vers. Il y a telle dévotion littéraire qui fera la

(1) Deux volumes in-8°, chez Dumoulin, quai des Augustins.

même chose pour le patron auquel elle s'est une fois consacrée; elle lui élève une chapelle, si ce n'est un temple; elle dessert l'autel, et y expose les reliques, et sonne la cloche en tout temps pour réveiller les fidèles. M. de Cayrol s'est fait le desservant de Gresset.

Il y a quinze ans que cet honorable gentilhomme, ancien député sous la restauration, a pris à cœur de rechercher tout ce qui pouvait, de près ou de loin, concerner l'aimable poète d'Amiens. M. de Cayrol a vécu quelque temps en Picardie, il est membre et a été chancelier de l'Académie du département de la Somme; il n'en a pas fallu davantage pour enflammer chez lui une prédisposition qu'on peut croire préexistante et comme innée. Depuis ce temps, il n'est pas de soins ni de mouvemens qu'il ne se soit donnés pour retrouver les moindres débris du portefeuille de Gresset, pour en déchiffrer les plus informes brouillons, pour en restituer les plus exigus fragmens, pour conférer les diverses éditions et présenter les variantes comme on fait pour les grands classiques; les académies du lieu, les sociétés littéraires des cantons circonvoisins, ont retenti mainte fois du prélude de ces estimables travaux, poursuivis avec un zèle pour ainsi dire acharné; et aujourd'hui, maître de son sujet, en ayant épuisé toutes les veines, le laborieux biographe ramasse ses résultats en deux volumes, qui contiennent tout sur Gresset, et même un peu plus que tout, puisqu'on y rencontre certaines petites injures contre les ex-romantiques, contre cette abominable postérité de Jodelle et de Du Bartas, et aussi contre *le virus des ames gangrenées* de George Sand et consorts. Oh! pour le coup, ceci est trop; en matière littéraire, un peu de superstition ne me déplaît pas, mais point de fanatisme. M. de Cayrol, en mêlant ces sorties sans motif à la célébration de son innocent et gracieux poète, pourrait compromettre la cause de celui-ci et lui attirer par contre-coup des désagrémens, si on ne faisait la part d'une *grosseur* de termes qui tient à une plume rarement taillée, et si on ne rabattait d'un emportement qui n'est guère qu'une faute de goût. Ceux qui ont tant parlé de goût au nom des classiques, dont ils se croyaient les seuls défenseurs, ont eu souvent ce tort et commis cette petite inconséquence. Nous devions d'abord en prendre acte et montrer qu'ici elle ne nous a pas échappé. Après quoi nous nous empressons de l'oublier, car elle nous conduirait à être sévère, c'est-à-dire injuste envers un homme et un ouvrage dont le mobile et l'objet sont faits pour intéresser.

Il est intéressant en effet de voir ce zèle dont se trouvent tout d'un coup saisis, après de longues années, certains critiques et biographes

pour l'auteur qu'ils adoptent avec prédilection. Un écrivain a fleuri et brillé en son temps, il est mort; le goût public a changé; sa renommée a vieilli et a pâli; on le cite encore à la rencontre, on a lu de lui une ou deux pièces qui seules survivent au reste des œuvres oubliées; il semble que tout soit dit sur son compte : et voilà subitement qu'un homme arrive, littérateur ou non de métier, mais ayant au cœur je ne sais quelle étincelle littéraire, et cet homme un matin se consacre à cette mémoire défunte, la réchauffe, la restaure, s'applique de tout point à la rehausser. C'est comme un contemporain retardé par accident, venu un siècle après, et qui va compenser par surcroît d'efforts le temps perdu; c'est un serviteur posthume de cette gloire dans laquelle, comme au premier jour, il va tout replacer. Le pauvre poète défunt pourrait revenir et, devant ce tombeau refleuri, se croire encore à son heure de triomphe et de fête. Je dis que cela est touchant, parce que cela est désintéressé; et c'est l'honneur éternel des lettres, de ce que les anciens appelaient *studia*, d'entretenir en ceux qui les aiment de ces piétés qu'on appellera, si l'on veut, des manies : les hommes qui ne visent qu'au présent et à user à leur profit des circonstances sont incapables, je l'avoue, de telles illusions, qui supposent le rêve d'immortalité, et c'est pourquoi, avec toute sorte de considération pour ces hommes *utiles*, je préfère les autres.

Y a-t-il rien de nouveau à dire sur Gresset? y a-t-il lieu surtout de réformer à quelques égards le jugement établi sur son talent? Je ne le crois pas, et pourtant je vais refeuilleter sa vie et ses ouvrages avec M. de Cayrol, me bornant à toucher quelques traits çà et là. Il naquit à Amiens, comme on sait, le 29 août 1709; son père, qui remplissait d'honorables fonctions judiciaires, était tant soit peu poète, et rimait en style convenable des épîtres ou satires à l'imitation de Boileau. Le jeune Gresset fit ses études au collége des jésuites à Amiens; d'élève devenu novice et admis dans la compagnie, il passa au collége Louis-le-Grand, et de là fut envoyé pour professer en divers lieux, à Nevers peut-être, certainement à Moulins, dans le voisinage de ce couvent de Visitandines qu'il a si joliment célébré. Gresset avait deux de ses sœurs qui se firent religieuses au couvent des Augustines d'Amiens. A ses débuts, on le voit, il tenait par tous les côtés à cette vie de collége et de cloître qui fut son premier horizon, et qui resta toujours sa perspective; il y était initié à fond, et son naturel badin, agréable et ingénument malicieux ne réussit jamais d'un tour plus sûr que lorsqu'il s'y donna ses ébats, en ayant l'air d'en sortir. Des vers latins, des discours latins, des énigmes rimées, une traduction en vers français des

Églogues de Virgile, faite à vingt et un ans, je franchis d'un pas tout ce premier bagage, sur lequel le biographe, comme de juste, s'appesantit. Gresset, jésuite, avait vingt-cinq ans lorsqu'en 1734, *Ver-Vert* s'échappant par mégarde de son portefeuille, trois éditions (quel scandale!) en parurent coup sur coup, et divulguèrent un talent nouveau du côté où l'on s'y attendait le moins. Le succès de ce petit poème fut inimaginable; la condition de l'auteur ajoutait au piquant. Envoyé en pénitence à La Flèche, par une punition fort douce, convenons-en, et de bien peu de durée, il ne revint à Paris que pour récidiver de plus belle : *la Chartreuse* courut avec la pièce des *Ombres*, qui en est la suite, et un libraire les imprima. Cette fois, l'affaire parut plus grave; quelques vers étaient de nature à mécontenter le parlement. Les supérieurs se décidèrent à renvoyer Gresset de la compagnie, non sans avoir consulté le cardinal Fleury, qui écrivait là-dessus au lieutenant de police Hérault :

A Issy, le 23 novembre 1735.

« Voilà une lettre, monsieur, du père De Linyères, au sujet de ce jeune homme dont vous m'avez donné trois petits ouvrages. Celui du *Perroquet* est très joli et passe bien les deux autres; mais il est bien libertin, et fera très certainement des affaires aux jésuites, s'ils ne s'en défont. Tout le talent de ce garçon est tourné du côté du libertinage et de ce qu'il y a de plus licencieux, et on ne corrige point de pareils génies. Le plus court et le plus sûr est de le renvoyer, car *les Nouvelles ecclésiastiques* (1) triompheront sur un homme de ce caractère... »

J'ai cité cette lettre parce qu'elle me paraît caractériser à merveille, dans le ton paterne du bon octogénaire, le genre de *libertinage*, comme il disait, dont la muse de Gresset s'était rendue coupable; c'est un petit libertinage léger et sans trop de fond, une gaieté de jeunesse très émoustillée, et qui ne tire pas tellement à conséquence qu'elle ne fasse encore sourire le digne cardinal au moment où il la condamne : on sent que, s'il ne faut plus garder Gresset chez les jésuites, il n'est pas perdu sans ressource pour cela, et qu'il pourra revenir à résipiscence, comme y revint ce Ver-Vert lui-même qu'il a si gentiment chanté. Dans une lettre à peu près du même temps, que Gresset écrivait à sa mère après son retour de la pénitence à La Flèche

(1) Journal janséniste.

et avant sa sortie définitive de chez les jésuites, il lui disait d'un ton de plaisanterie qui rentre bien dans notre remarque :

« Ma très chère Mère,

« Voilà qui n'est, en vérité, point édifiant : dater une lettre d'une heure après minuit (1), temps auquel une vertueuse mère de famille doit, comme la femme forte, goûter dans le sein du repos la douceur des songes évangéliques; temps auquel une jeune prosélyte doit tranquillement sommeiller et rêver pieusement. De telles nuits marquent des ames beaucoup trop éveillées, et assurément, si je me mêlais de me scandaliser, ma délicatesse serait bien déconcertée par un pareil dérangement, surtout après la grande et pompeuse retraite. C'est donc là que sont venus aboutir tant d'affectueux sentimens! C'est donc en vain que le vertueux père Fleuriau, l'apôtre des gentils, a labouré, semé, arrosé; voilà donc sa moisson! Il a prié, exhorté, ménacé, tonné, cassé sa flûte, et cependant je ne vois point de changement; on continue; autrefois on se couchait à minuit, et depuis la retraite on est devenu plus méchant d'une heure. »

Et le caquetage continue sur ce ton. On voit combien cela est d'une gentillesse enfantine ou du moins adolescente : *on est devenu plus méchant d'une heure!* Le joli mot! Nous tenons là sur le fait l'espiègle, le *petit libertin*, comme dirait le cardinal Fleury ou madame sa maman.

Ver-Vert nous offre le chef-d'œuvre de cette malice encore innocente et décente dans son plus périlleux excès. Bailly, le grave Bailly, en son *Éloge* de Gresset (car Bailly a fait l'*Éloge* de Gresset, et il eut même pour concurrent Robespierre), a très finement déduit comme quoi ce gracieux petit poème n'est qu'un transparent à travers lequel on devine les passions, les émotions chères au cœur, qui prennent ici le change pour éclore et s'amusent à ce qui leur est permis :

Et dans le vrai c'était la moindre chose
Que cette troupe étroitement enclose,
A qui d'ailleurs tout autre oiseau manquait,
Eût pour le moins un pauvre Perroquet.

On sent courir à tout moment la vague pensée, on effleure le sujet interdit, mais au même moment on l'esquive; on est chatouillé et

(1) Il paraît qu'il avait reçu de sa mère et de sa sœur une lettre datée de cette heure-là, et que de plus il y avait eu une *retraite* à Amiens.

rassuré à la fois; on se donne une entière licence avec une sorte de sécurité; car, notons-le bien, c'est encore un novice qui badine, et non un page; le Chérubin dont l'enjouement a dicté ces gaietés d'un jour ne sera jamais l'amant de sa marraine; que dis-je? en vieillissant il deviendra presque un marguillier.

Gresset, n'en déplaise à l'enthousiasme trop continu de son panégyriste, n'a fait dans sa vie que deux choses qui se puissent relire avec un vrai plaisir et qui s'attacheront toujours à son nom : il a fait *Ver-Vert* à son moment le plus vif, et *le Méchant* à son moment le plus mûr. Dans tout ce qu'il a écrit dans l'intervalle et depuis, il n'a su que répéter, affaiblir, délayer la manière ou les idées de ces deux excellens ouvrages, les seuls de lui qui méritent de rester. Le plus léger des deux, *Ver-Vert*, est peut-être celui qui, à cette distance, a le moins perdu dans son ensemble : il se retrouve d'un bout à l'autre agréable et charmant.

Il y a des esprits et des talens qui n'ont que de la jeunesse, et encore de la première jeunesse : Gresset en eut de bonne heure le pressentiment. Dans cette *Chartreuse* si goûtée de nos pères et où quelques bons vers seulement nous arrivent à la nage dans un torrent de rimes, il disait :

Persuadé que l'harmonie
Ne verse ses heureux présens
Que sur le matin de la vie,
Et que sans un peu de folie
On ne rime plus à trente ans....

Dans une pièce adressée *à ma Muse*, il disait encore, toujours dans ce même sentiment de la brièveté :

Moi que le Ciel fit naître moins sensible
A tout éclat qu'à tout bonheur paisible,
Je fuis du nom le dangereux lien;
Et quelques vers échappés à ma veine,
Nés sans dessein et façonnés sans peine,
Pour l'avenir ne m'engagent à rien.
Plusieurs des fleurs que voit naître Pomone
Au sein fécond des vergers renaissans
Ne doivent point un tribut à l'Automne :
Tout leur destin est de plaire au Printemps.

Ce qui manqua à Gresset, ce furent les idées, le renouvellement d'idées. Son fonds d'adolescence et de première entrée dans le monde

resta à très peu près le même, ni plus ni moins. Dans un siècle qui remuait toutes les théories, qui agitait tous les problèmes, il ne prit aucune part effective, aucun intérêt véritablement intelligent. Pas plus que Crébillon, que Jean-Baptiste Rousseau, que Piron, ses aînés, il n'avait l'esprit *sérieux*, tandis que Voltaire l'avait jusqu'en ses saillies, et c'est ce qui explique le peu de résistance qu'ils firent tous en face d'un tel rival, à la fois léger de plume et muni du fonds. La première veine de jeunesse dissipée, la matinée à peine finie et midi sonnant, Gresset n'eut plus rien à dire et ne put que se replier dans Amiens : car je suis fort de l'avis de Diderot qui remarque quelque part que, lorsqu'un poète peut prendre si aisément sur lui de se taire, c'est qu'il n'a plus guère à parler. Après *le Méchant*, dans lequel il prouva une heureuse entente des tracasseries du monde, comme dans *Ver-Vert* il s'était joué avec les tracasseries du couvent, Gresset avait tout dit.

Il y eut, ne l'oublions pas, deux temps très distincts, deux moitiés très tranchées dans le XVIIIe siècle; ce n'est que dans la seconde moitié et après 1747, année du *Méchant*, que ce siècle produisit les mémorables ouvrages qui en firent décidément une grande époque de philosophie et d'éloquence : l'*Esprit des Lois*, l'*Histoire naturelle*, l'*Encyclopédie*, l'*Émile* et tant d'autres; Voltaire embrasse et remplit les deux périodes, Rousseau n'éclate que dans la seconde; Gresset ne passa jamais la première. Le lendemain du *Méchant*, sa moisson était faite, et sa provision aussi; son esprit rassasié n'accepta pas une idée depuis. On voit assez en quel sens on est autorisé à dire qu'il n'avait pas l'esprit sérieux. Combien de poètes sont ainsi, et eurent le talent plus distingué que l'intelligence!

On retrouverait en lui partout, et dans le meilleur sens, l'élève des jésuites et du père Du Cerceau; quand les jésuites ne se mêlaient pas de théologie, mais seulement de littérature, ils avaient de ce genre d'esprit dont Gresset représente la fleur la plus brillante et la plus mondaine : il suffit de nommer Commire, Cossart, Rapin, Porée, Bougeant et tant d'autres. Cette littérature tout intérieure et confinée aux ornemens des écoles, avait de la gaieté et laissait à ces aimables maîtres (encore un coup, je ne parle que de ceux qui ne faisaient pas les théologiens) une certaine enfance de mœurs et d'esprit qui de près n'était pas sans charme. Pline le jeune, parlant d'un vieux et aimable rhétheur, Isée, qui avait un prodigieux talent de parole et d'amplification, une élégance et une pureté de diction réputée attique, ajoute : « Il a plus de soixante ans, et il n'en est encore qu'à s'exercer au sein

des écoles; c'est dans cette classe d'hommes qu'on trouve le plus de simplicité, de sincérité et de bonté pure; car, nous autres, qui passons notre vie au barreau et dans les contestations réelles, nous y apprenons, bon gré, mal gré, beaucoup de malice (1). » Gresset, même dans le temps de ses plus grandes malices, fut toujours un peu un homme de cette nature, un *scholasticus* comme Pline le dit en bonne part du rhéteur Isée, et comme Voltaire l'a dit moins bénignement de lui dans ces vers si connus :

> Gresset doué du double privilége
> D'être au collége un bel-esprit mondain,
> Et dans le monde un homme de collége.

Aussitôt après sa sortie des jésuites (1735), Gresset, accueilli dans le monde, et particulièrement à l'hôtel de Chaulnes par suite de ses relations de province, prodigua, pendant les années suivantes, une foule de vers légers, agréables en naissant, dans le genre de Chaulieu et d'Hamilton; mais, si Hamilton est un inimitable modèle, ce n'est point par ses vers assurément. Ceux de Gresset avaient pourtant de quoi plaire dans leur nouveauté : J.-B. Rousseau, qui les recevait à Bruxelles, ne se contenait pas de joie, et voyait déjà dans le nouveau-venu un rival et un vainqueur de Voltaire : « Je viens de relire votre divine Épître (celle *à ma Muse*), lui écrivait-il; et, si la première lecture a attiré mon admiration, je ne puis m'empêcher de vous dire que la seconde a excité mes transports. » Il est vrai que, dans l'épître en question, Gresset y parlait de Jean-Baptiste comme d'un Horace, et le proclamait *ce Phénix lyrique*. De son côté, Fréderic, avec qui Gresset était en correspondance, trouvait ses vers *d'un acabit admirable*. Desfontaines, plus judicieux, concluait, après bien des éloges : « Ce sont de jolis riens qui ne conduisent à rien. »

A les relire aujourd'hui, en effet, presque tous ces vers de Gresset ne nous offrent plus guère qu'une interminable enfilade de rimes entrecroisées dans lesquelles chaque mot ne marche qu'invariablement escorté de son épithète : pur babil, ramage, une sorte de loquacité poétique qui prouve de la facilité plutôt que de la verve : *facilitas potius quam facultas*. Il ne sait ni s'arrêter ni finir sa phrase; le sens est noyé. Dans ce courant verbeux, redondant à l'oreille et plus gonflé

(1) « Animum sexagesimum excessit, et adhuc scholasticus tantum est; quo genere hominum nihil aut simplicius, aut sincerius, aut melius. Nos enim qui in foro verisque litibus terimur, multum malitiæ, quamvis nolimus, addiscimus. » (*Epist.*, liv. II, 3.)

que léger, on saisit au passage quelques vers dignes d'être retenus, mais aucun de ces traits dont le ton chaud gagne en vieillissant. Qu'y faire? le brillant tout entier a péri, la fleur du pastel est dès longtemps enlevée, et on ne distingue plus rien de la poussière première à ces ailes fanées du papillon.

Je ne prétends pas dire que Gresset n'ait pas eu là d'heureuses années embellies de succès légitimes; des idées riantes, un certain jeu de vivacité naturelle et de mollesse voluptueuse, quelques éclairs de tendresse, des accens sortis d'un cœur droit, d'une ame honnête et bonne, animaient ces productions de sa veine dans leur fraîcheur : presque tout cela, encore un coup, a disparu. Gresset était d'une physionomie douce, fine, et qui devait s'accommoder du sourire. On a dit qu'il était très aimable dans l'intimité, et je le crois volontiers; mais, d'après les échantillons même qu'on donne de sa conversation et des ingrédiens qu'il y faisait entrer, j'y trouve tout un train de bons mots, anecdotes et historiettes, accusant ce tour d'esprit un peu futile dont le XVIIIe siècle ne se payait qu'en de certains momens. En ce genre-là, je doute que Gresset ait jamais approché de Delille. M. de Cayrol, qui n'entend pas contradiction sur son héros, traite fort mal M. de Feletz, pour avoir osé mettre en doute l'agrément de Gresset en prose; il me semble qu'au moment où il plaidait pour les agrémens d'un autre, le digne biographe l'aurait pu faire en un style plus persuasif et mieux assorti; pour moi, en ces matières d'urbanité, je suis accoutumé à reconnaître M. de Feletz comme un excellent juge. Non, Gresset, causeur et conteur, n'était rien moins qu'un Hamilton; malgré ses succès dans deux ou trois cercles où on l'adopta, j'oserai conclure des récits même de son biographe que, durant ces quinze années qu'il passa dans le monde de Paris, depuis sa sortie de chez les jésuites jusqu'à sa retraite à Amiens (1735-1750), Gresset n'eut jamais pied véritablement en plein milieu du siècle, et qu'il n'y tint jamais un de ces premiers rôles, ne fût-ce que d'amabilité brillante, qu'on a peine ensuite à quitter. Il assista, il observa d'une place commode, et pour lui c'était assez. Quelques mots épars, quelques indices recueillis par M. de Cayrol, semblent indiquer que les jouissances de cœur ne manquèrent pas à Gresset dans ces années mondaines; mais la discrétion du poète n'a rien laissé percer sur l'objet aimé, et, dans un monde où tout s'affichait, il sut couvrir d'un voile mystérieux le nom de sa *Glycère*. Gresset avait le cœur délicat; même à son heure la plus brillante et en son midi, il se rejetait le plus qu'il pouvait dans le demi-jour.

Ses tentatives au théâtre, où il débuta en 1740 par *Édouard III*, où il récidiva en 1745 par *Sidnei*, deux pièces assez équivoques de genre comme de talent, se couronnèrent en 1747 par le succès brillant et imprévu du *Méchant*, l'une des meilleures comédies d'un siècle qui n'en a pas eu de grande avant Figaro. L'observation fine de Gresset venait de prendre sur le fait un travers, un vice particulier à ce moment de société auquel il assistait; son talent redevenu net, vif, élégant, et à la fois enhardi, avait mis l'odieux objet dans une entière lumière; sa conscience d'honnête homme l'avait flétri. Après le débordement de la régence, en effet, les vices du siècle avaient légèrement rentré; la corruption s'était faite élégante, et ne circulait que mieux sous un vernis de persiflage; on avait à combattre une seconde *rouerie* plus convenable d'apparence, et plus périlleuse peut-être que la première; armée d'une diction polie, acérée, elle se faisait gloire d'une sécheresse spirituelle et d'une scélératesse de bon ton qui, même entre gens qui se piquaient d'honneur, devait en plus d'un cas passer des paroles jusqu'aux procédés. Quelques hommes distingués avaient perfectionné cet art misérable, qui était devenu leur fonds de nature, et la jeunesse, comme toujours, s'y portait à leur suite par imitation et singerie. Le Cléon de Gresset jeta le masque, et vint exposer le portrait devant tous les yeux; il était si frappant par tant de traits qu'on y appliqua à l'instant plusieurs noms, le marquis de Vintimille, le comte de Stainville, et bien d'autres. Le piquant, c'est qu'il y en avait parmi les dénoncés qui ne s'en défendaient pas beaucoup, et M. de Vintimille déclara que, sauf quelques traits de noirceur qui étaient plutôt du scélérat que du méchant, il n'aurait pas été fâché de ressembler à Cléon. Le personnage de Valère, de ce jeune homme bien doué et d'un naturel excellent, qui se croit obligé de faire le fat par bon air, n'est pas moins vivement saisi; cela prête à plus d'une scène heureuse et d'un intérêt assez comique; mais la diction surtout du *Méchant* est excellente; on en peut dire ce que Voltaire disait de la satire des *Disputes*, que ce sont des vers comme on en faisait dans le bon temps. Aucune comédie n'a peut-être autant fourni à la mémoire du public et n'a mis en circulation pour l'usage journalier un aussi grand nombre de ces mots devenus proverbes en naissant :

Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs...
C'est pour le peuple enfin que sont faits les parens...
Il ne vous fera pas grace d'une laitue...
. . . . . , . . Elle a d'assez beaux yeux,

Pour des yeux de province. . . . . .
On ne vit qu'à Paris, et l'on végète ailleurs...
Tout le monde est méchant, et personne ne l'est...
L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre...
L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a...
Et c'est là qu'on entend le cri de la nature...

Et cent autres. Relu aujourd'hui, *le Méchant* se ressent un peu de cet inconvénient d'avoir trop réussi et d'être trop su d'avance. Pourtant il se maintiendra toujours à son rang littéraire, comme une des œuvres les plus honorables dans ce genre de la comédie mitigée et de l'épître morale, dont le mérite, lorsqu'il est universellement goûté par l'élite d'une nation, donne la mesure certaine d'une qualité de civilisation bien polie et bien délicate.

Le succès du *Méchant* ouvrit à Gresset les portes de l'Académie; il était donc à trente-neuf ans, en 1748, au comble, ce semble, de ses vœux et dans la plénitude de sa carrière, lorsque, sans qu'on vît bien pourquoi, il ressentit soudainement une grande lassitude et ne songea plus qu'à se retirer. Comme s'il avait pris à la lettre et tout-à-fait au sérieux son sujet du *Méchant*, et comme s'il s'était dit qu'il n'y avait pas à demeurer dans un pareil monde, il ne tourna plus désormais de regards qu'en arrière, vers la retraite et vers la vie de province. On le voit en 1749 obtenir des lettres patentes pour faire ériger en académie la Société littéraire d'Amiens; il s'y disposait un abri commode et un petit sanctuaire à sa convenance. Au commencement de 1751, il se maria dans sa ville natale, et n'en sortit plus qu'en deux ou trois occasions obligées; il y passa les vingt-six dernières années de sa vie.

A de telles déterminations qui tiennent de si près à la conscience et à la morale intime, il n'y a rien à opposer : l'idée qu'on peut se faire du cœur de Gresset gagne plutôt à le voir ainsi se dérober à ce qui eût tenté la plupart. La gloire dont il venait de goûter à pleine coupe dans l'applaudissement universel lui fut amère; il parut sentir que c'était un breuvage trop fort pour lui, et il s'en détourna. Des pensées plus douces et plus humbles lui sourirent; le bonheur domestique lui fit envie. Je ne sais qui disait de la situation de l'Autriche par rapport aux autres états plus remuans : Que voulez-vous? ce sont des gens qui ont la bêtise d'être heureux. Gresset, à même de choisir, préféra ainsi le bonheur sûr à l'éclat hasardeux; mais le bonheur trouve son prix en lui-même, et il n'est guère intéressant à raconter.

Il ne tiendrait pas à M. de Cayrol que nous ne vissions dans ces

années de retraite de Gresset l'époque la plus remplie littérairement et la plus fertile de sa vie. L'honorable biographe s'est tellement appliqué et a si bien réussi à retrouver tous les canevas et projets qui ont pu passer dans l'esprit ou s'ébaucher sous la plume de l'auteur sommeillant et indécis, que nous nous perdons avec lui dans cette multitude d'essais oiseux, de dédicaces sans but et de faciles avortemens. Il ne nous a convaincu pourtant que d'une chose, c'est que Gresset, à peine retiré, baissa aussitôt comme poète. Confiné et, pour tout dire, confit dans les solennités provinciales, dans la coterie littéraire du lieu et dans les admirations bourgeoises, il put encore avoir de bons, d'aimables instans en petit comité entre le digne évêque M. de La Mothe, qui le dirigeait, et MM. de Chauvelin, gens d'esprit, dont l'un était intendant de Picardie; mais il ne retrouva plus désormais, il ne posséda plus son talent; il eût été incapable, à sa manière, d'un grand et vivant réveil, comme en eut Racine. En guise d'*Esther* et d'*Athalie*, il couva *le Parrain magnifique* et *le Gazetin*, deux pauvretés qu'il regardait comme ses chefs-d'œuvre, et qui sont à *Ver-vert* ce que Campistron est à Racine lui-même.

Il est, je l'ai dit et j'y reviens comme à la clé de mon explication, il est des natures poétiques qui vieillissent vite, et Gresset était de celles-là. Il avait eu son beau moment de maturité dans *le Méchant*, mais ce n'avait été qu'un éclair : à partir de là, son talent devint tout aussitôt vieillot avant l'âge, de même qu'il avait été si agréablement jeunet dans *Ver-Vert*. Ce qui avait été badinage aimable en sa primeur ne fut plus, en se répétant, que babiole et pure fadaise.

Quand on retrouverait la totalité des manuscrits perdus, quand ce fameux portefeuille de Gresset qu'avait eu entre les mains M. Duméril, et qui s'est égaré on ne sait comment, se rouvrirait aujourd'hui tout entier; quand on en verrait sortir cette suite du *Ver-Vert* dont M. de Cayrol porte encore le deuil et dont il a tenté de nous donner en vers la complète restitution, on n'aurait guère à changer d'avis; on y serait de plus en plus confirmé, je le crains. Gresset vieillissant tournait sans cesse autour du *Ver-Vert;* il en avait repris, développé, enjolivé les deux derniers chants; une partie nouvelle qui s'appelait *l'Ouvroir* fut par lui récitée à la famille royale dans un voyage qu'il fit à Paris en 1774. Il eut là le plus vif succès de ses vingt-cinq dernières années. Mesdames royales, filles de Louis XV, ne se sentirent pas de joie à la peinture de cet intérieur de nonnes; c'était la plus vive gaieté qui eût jamais pénétré au sein de cette autre vie cloîtrée et innocemment futile.

A part ce petit succès à huis clos, Gresset ne donna signe de vie durant ces années que pour essuyer de légers échecs qu'un manque de tact devenu trop habituel lui attirait. Chargé en 1754 de recevoir d'Alembert à l'Académie, il trouva moyen, à propos de l'évêque de Vence qu'on remplaçait, de faire une critique des prélats de cour qui ne résidaient pas; l'occasion était mal choisie, et l'on dit que, lorsqu'il alla ensuite à Versailles pour présenter au roi son discours, Louis XV, qui le crut esprit-fort, lui tourna le dos. Quelques années après, en 1757, ce fut Gresset qui, lors de l'attentat de Damiens, voulut signaler son zèle en demandant au roi, par une Épître en vers, qu'il daignât changer le nom de la ville d'*Amiens* en celui de *Louisville*. Ce sont là de ces faiblesses telles qu'il en arrive aux gens honnêtes un peu amollis par la vie domestique; mais on se demande ce qu'est devenu l'homme d'esprit.

On se le demande encore, lorsqu'en 1759 on voit Gresset, sans nécessité, sans prétexte, s'aviser de publier une *Lettre sur la Comédie*, dans laquelle il déclare à tous son projet de renoncer au théâtre par scrupule de conscience, et d'après la décision qu'il en a reçue de l'évêque d'Amiens : « Je profite de cette occasion, y disait-il, pour rétracter aussi solennellement tout ce que j'ai pu écrire d'un ton peu réfléchi dans les bagatelles rimées dont on a multiplié les éditions, sans que j'aie jamais été dans la confidence d'aucune. » Ces sentimens sont respectables, même dans leur excès; mais à quoi bon les proclamer? et que cela donnait beau jeu à Voltaire de s'écrier dans *le Pauvre Diable*, qui est justement de l'année suivante :

. . . . . .
Gresset dévot, long-temps petit badin,
Sanctifié par ses palinodies;
Il prétendait avec componction
Qu'il avait fait jadis des comédies
Dont à la Vierge il demandait pardon.
— Gresset se trompe, il n'est pas si coupable :
Un vers heureux et d'un tour agréable
Ne suffit pas; il faut de l'action,
De l'intérêt, du comique, une fable,
Des mœurs du temps un portrait véritable,
Pour consommer cette œuvre du démon!

Chez Gresset, sans qu'il s'en rendît compte, la conscience littéraire, par une de ces ruses d'amour-propre qui sont naturelles au cœur humain, se déguisait ici en conscience morale; elle lui disait tout haut

qu'il ne devait plus rien faire, pressentant tout bas qu'il ne le pourrait plus.

Mais l'échec le plus célèbre de Gresset depuis sa retraite fut à l'un de ses retours comme directeur de l'Académie, lorsqu'il reparut en public pour la réception de Suard, en août 1774. Le siècle dans l'intervalle avait changé; les grandes œuvres philosophiques s'étaient produites, et la mode elle-même tournait au sérieux. Gresset, dans son séjour d'Amiens, s'était extrêmement préoccupé, comme font volontiers les écrivains retirés en province, du néologisme qui s'introduisait en quelques branches du langage : « Il avait été frappé justement, mais beaucoup trop, dit Garat dans sa *Vie de Suard*, du ridicule d'une vingtaine de mots qui avaient pris leurs origines et leurs étymologies dans les boutiques des marchandes de modes, même dans les boutiques des selliers. » Il en forma comme le tissu de son discours; toutes ces locutions exagérées dont il s'était gaiement raillé vingt-cinq ans auparavant dans le rôle du jeune Valère : Je suis *comblé*, *ravi*, je suis au *désespoir*; Paris est *ravissant*, *délicieux*, il les remit là en cause, il fit d'une façon maussade comme la petite pièce en prose à la suite du *Méchant;* et tandis que Suard plaidait avec tact pour la raison, alors dans sa fleur, et pour la philosophie, Gresset souligna pesamment des syllabes, anticipant l'office que nous avons vu depuis tant de fois remplir à feu M. Auger avec un égal désagrément. Le succès en effet répondit à la méthode, et, « dès les premiers mots, c'est encore Garat qui nous le dit, les applaudissemens furent si bruyans, si universels, si continus, que Gresset lui-même ne put se méprendre à leur intention. »

Qu'est-ce donc que cette chose légère qu'on appelle le goût, l'urbanité, qui est si en danger de s'évaporer sitôt que l'on s'éloigne d'un certain centre et qu'on ne respire plus en un certain lieu? Qu'est-ce que cette mollesse et finesse de l'air que les anciens trouvaient au ciel d'Athènes, que les Latins du temps des Césars croyaient ressentir à Rome (*proprium quemdam gustum urbis*), que Voltaire recommandait si fort aux poètes trop absens de Paris, et dont lui-même, à ce qu'il semble, il savait se passer si bien? En combien d'endroits de ses lettres Cicéron se montre préoccupé de ce je ne sais quoi si réel et si indéfinissable, soit que, du fond de la Cilicie, il écrive à un de ses amis plus heureux, qui vit, comme il dit, à la lumière : « *Urbem, urbem, mi Rufe, cole et in ista luce vive* (1); » soit qu'il écrive à cet autre

(1) *Lettres familières*, II, 12.

qui se plaignait de lui et qui tout d'un coup, en arrivant à Rome, change de ton : « Il a suffi du seul aspect de la ville pour te rendre ta première urbanité, *adspectus videlicet urbis tibi tuam pristinam urbanitatem reddidit* (1). » Comment la vue seule de Paris et de ce monde qu'il avait une fois connu ne fit-elle point à Gresset cet effet-là? Comment la rouille avait-elle si complètement recouvert ce vif et brillant esprit? Car enfin, même en se retirant au bout du monde, on emporte des préservatifs avec soi : Voltaire se fit un Paris et un Versailles partout où il alla, et tout en se vantant par coquetterie d'être Suisse et très Suisse. Cet Hamilton que Gresset, dans sa jeunesse, avait beaucoup lu et qu'il prétendait continuer, ne vécut pas toujours, tant s'en faut, à Paris ou à Saint-Germain, et les délicieux *Mémoires de Grammont* sont donnés comme venant de la plume d'un campagnard, de quelqu'un qui se dit rouillé par une longue interruption de commerce avec la cour. Je sais bien qu'autre chose est l'entière retraite de la campagne, autre chose la ville de province (2), surtout l'académie de l'endroit; et Gresset, par le genre de vie anodin qu'il adopta, se soumit à la plus redoutable, à la plus assoupissante des épreuves. Malgré tout, on revient toujours à se poser à son sujet cette question délicate, embarrassante : comment se fait-il que, lorsqu'on a eu du goût, on cesse tout d'un coup d'en avoir? et est-il bien vrai alors qu'on en ait eu réellement auparavant, j'entends du vrai goût, du franc, du meilleur, de celui qui tient à la première nature?

C'est assez insister sur ces problèmes, un peu humilians au fond pour l'esprit humain et pour le talent. Il ne me reste rien à dire de Gresset, sinon qu'il mourut de mort subite en juin 1777, universellement regretté malgré sa longue éclipse, et pardonné aisément d'un siècle qui avait deux fois reçu de lui un régal excellent. — Pour moi, en tout ceci, à l'occasion du livre de M. de Cayrol, je n'ai guère fait que commenter et développer, en l'adoucissant convenablement, l'opinion qu'avait exprimée Voltaire avec un bon sens malin et intéressé, je l'avoue, mais d'autant mieux aiguisé.

SAINTE-BEUVE.

(1) *Lettres familières*, III, 9.

(2) La ville de province telle qu'elle était *autrefois*, car, on le sait, il n'y a plus de province aujourd'hui, il n'y en aura plus demain, grace aux chemins de fer; nous sommes à la veille d'un atticisme universel, à Paris comme ailleurs, et c'est ce qui me met à l'aise pour m'expliquer.

LES

CHEMINS DE FER

ET LES CANAUX.

DES TRAVAUX DE CANALISATION.

I. — DES VOIES D'EAU EN GÉNÉRAL.

Nous avons suivi pas à pas (1) la comparaison entre les chemins de fer et les canaux, en supposant les uns et les autres exploités comme moyens de transport, et dans des conditions égales, par des compagnies financières agissant en vue d'un revenu, et nous sommes arrivé à cette conclusion, fondée sur un vaste ensemble de faits, que, malgré des inégalités inévitables, la lutte, puisqu'on suppose une lutte existante, sans pouvoir jamais être mortelle pour les chemins de fer, qui ont des facultés spéciales, laisserait aux canaux l'avantage qui leur appartient pour le transport des marchandises pesantes. Tel n'est pas cependant le véritable état de la question. C'est d'abord se placer à un point de vue bien étroit que de ne voir dans tout ceci qu'une occasion de rivalités et de luttes. Les chemins de fer et les canaux ont, même comme voies de communication, et malgré quelques points de

(1) Voyez dans la livraison du 15 juillet la première partie de ce travail.

contact, des propriétés distinctes; loin de s'exclure, ils s'harmonisent et se complètent. Si d'ailleurs l'on veut à toute force les mettre en présence comme modes de transport rivaux, il n'est pas vrai qu'on doive les placer dans des conditions égales. Que les chemins de fer qui ne servent qu'aux transports couvrent, par le produit des transports, les frais de leur construction et de leur entretien, rien de plus simple, et nous ajouterons rien de plus juste; mais les canaux, si utiles qu'ils soient comme voies navigables, ont encore un autre caractère plus général, une fonction plus importante et plus haute, et qui appelle un régime tout différent. C'est ce que nous allons essayer d'établir, et nous insisterons d'autant plus sur cette vérité importante, qu'elle a été plus outrageusement méconnue.

Les canaux sont les prolongemens des rivières; pour mieux dire, ce sont des rivières artificielles, souvent plus utiles d'ailleurs que les autres, parce qu'elles sont plus régulières dans leur tenue d'eau et dans leur cours. Il semble donc que, pour faire bien comprendre l'importance des canaux, il suffirait de demander si l'on croit à l'utilité des rivières, ou en général des voies d'eau. Sur une telle question, l'hésitation n'est guère permise; pourquoi donc refuser aux rivières creusées de main d'homme la valeur que l'on accorde aux autres? Parce que ces voies d'eau sont devenues utiles à la navigation, il semble qu'on en ait oublié peu à peu la destination primitive. On ne les désigne plus que sous le nom de voies navigables, et ce nom, qui ne devrait rappeler qu'un service de plus ajouté à tant d'autres, est devenu, ou peu s'en faut, un titre de proscription. Il faudrait se souvenir pourtant qu'en laissant à part l'intérêt de la navigation, qui est aussi respectable, les voies d'eau, de quelque nature qu'elles soient, répondent encore à de pressans besoins.

Tout ce grand appareil hydraulique qui couvre la surface de la terre, et qui se compose d'abord des fleuves, des rivières et des ruisseaux, quelque usage que l'homme en fasse, est avant tout nécessaire, on le comprend, pour répandre sur le sol la fécondité et la vie. Tel en est, s'il est permis de le dire, l'emploi primitif. Avant d'être des voies navigables, les cours d'eau sont des aqueducs pour les hommes et les animaux qu'ils abreuvent, et des moyens d'irrigation pour les campagnes, où ils entretiennent l'humidité, condition nécessaire de la fécondité. S'ils sont utiles en ce qu'ils répandent sur la surface du sol les eaux, source de vie, ils ne le sont pas moins d'ailleurs en ce qu'ils en enlèvent, dans certains cas, le superflu.

Qu'on se représente un instant la terre privée tout à coup de ses

voies d'eau, et qu'on se demande jusqu'à quel point elle resterait habitable. Sans doute les puits creusés de main d'homme ou les eaux pluviales convenablement aménagées satisferaient encore à de nombreux besoins; qui ne voit pourtant combien ces ressources seraient, pour les hommes même, ou précaires ou chétives? Et quelle serait d'ailleurs, dans un tel état de choses, la condition du sol? Il y perdrait son plus bel ornement, sa plus riche parure, ses produits les plus savoureux, les plus féconds. Plus de ces vallées riantes, toujours fraîches, toujours humides; plus de gras pâturages, ni aucune de ces cultures plantureuses dont l'élément liquide est le premier besoin. Tout au plus y trouverait-on encore de bonnes terres arables, pour lesquelles, à toute rigueur, l'eau du ciel suffit. Encore n'est-ce là qu'une vue incomplète, et, pour se faire une juste idée de cet état de choses, il faudrait se représenter, à côté du mal causé par l'absence des eaux, les désordres causés dans d'autres cas par leur surabondance. Privées des moyens d'écoulement que les ruisseaux ou les rivières leur procurent, que deviendraient les eaux pluviales dans la saison où le ciel les verse en abondance, et quelquefois par torrens? Elles s'amasseraient dans les plaines basses, et surtout dans les bas-fonds. Ici elles formeraient des mares que le soleil dissiperait peut-être en été, mais toujours trop tard pour la culture; ailleurs elles créeraient, en s'accumulant dans une mesure plus forte, des lacs ou des marais permanens, sous lesquels disparaîtrait la terre cultivable, ou qui empesteraient l'air par leurs perfides émanations. Voilà donc quel serait au vrai l'aspect de la terre : ici des plaines arides et nues, là des lacs inutiles ou des marais fangeux; nulle part un sol rendu favorable par la distribution régulière et le juste équilibre des eaux. Ménager cette distribution, établir cet équilibre, telle est donc la fonction primitive, essentielle, de toutes ces coupures hydrauliques qui, sous un nom quelconque, sillonnent le sol.

La nature, dira-t-on, y a pourvu, et c'est aux voies d'eau naturelles que tout ceci s'applique. Oui, la nature y a pourvu; mais est-il nécessaire d'avoir étudié de bien près, et la configuration du sol, et les accidens dont il est semé, et le mouvement des eaux qui s'agitent à sa surface, pour reconnaître que la nature a laissé son œuvre, comme toujours, à l'état de grande et magnifique ébauche, qu'elle n'a pourvu à la distribution des eaux que d'une manière irrégulière et incomplète, qu'il se trouve dans le système hydraulique dont elle a gratifié la terre des imperfections et des lacunes? Eh bien ! combler ces lacunes, corriger ces imperfections, prévenir les désordres qui en sont la suite,

étendre enfin les bienfaits de la nature, achever, perfectionner son œuvre, voilà ce qui reste à faire à l'homme. Tel est ou doit être, même avant toute idée de navigation, le but essentiel de tous les travaux de canalisation qu'il entreprend.

Et d'abord les voies d'eau naturelles, fleuves ou rivières, n'ont pas généralement un cours réglé ni une tenue d'eau constante. Elles débordent souvent en hiver, et désolent leurs rives qu'elles devraient féconder. En été, elles tarissent à demi, ne présentant plus, au lieu de ce lit plein et bien nourri que la terre desséchée réclame, que des sables nus et désolés ou des plages boueuses sur lesquelles se traînent péniblement de maigres filets d'une eau infecte. Il y a donc ici déjà pour l'homme un double travail à faire : d'une part, prévenir les ravages que ces eaux causent dans la saison où elles abondent, en les contenant dans leur lit; de l'autre, les ménager, les élever, les emmagasiner, pour ainsi dire, dans la saison où elles tarissent, en prévenant leur trop rapide écoulement. Pour remplir convenablement ce double objet, il ne faut guère moins, outre l'endiguement des rivières, que leur canalisation complète.

Ce n'est pas tout. En dehors de l'action des voies d'eau naturelles, et dans les parties du sol qu'elles ne traversent pas, n'existe-t-il donc aucun des inconvéniens, aucun des désordres que nous venons de rappeler? N'y a-t-il pas des plaines arides qu'elles pourraient féconder? N'y a-t-il pas ailleurs des eaux stagnantes qu'elles devraient emporter dans leur cours? Eh bien! pourquoi des rivières artificielles ne viendraient-elles pas suppléer à l'insuffisance des autres, partout où les circonstances locales l'exigent, partout où la configuration du sol le permet? S'il est vrai que les cours d'eau naturels soient utiles, les canaux ne le sont pas moins, et aux mêmes titres. Ils le sont peut-être davantage, parce que la direction qu'ils prennent, au lieu d'être déterminée par une puissance aveugle, l'est toujours ou doit l'être avec intelligence et avec choix. Si l'on admet enfin que sans la présence des rivières la terre serait à peine habitable pour l'homme, on peut dire avec toute autorité et toute raison que le prolongement ou la multiplication des rivières par les canaux agrandit le domaine de l'homme en même temps qu'il l'embellit.

Voilà donc et la canalisation des rivières et la construction des canaux proprement dits motivées et justifiées, en dehors de toute idée de navigation, par les seuls besoins de la terre et des hommes. Que maintenant la navigation profite de ces travaux exécutés à d'autres fins, n'est-il pas vrai que les services qu'elle en retire sont en principe

gratuits? Ainsi se justifie ce que nous avons dit en commençant, qu'en principe le péage n'est pas dû sur les voies navigables. Il convient pourtant de rendre cette vérité plus sensible, en montrant que les exigences de la navigation et de la culture sont à fort peu de chose près les mêmes dans tous les cas.

II. — DE LA CANALISATION DES RIVIÈRES.

L'amélioration d'une rivière admet ordinairement trois séries de travaux, qui sont comme trois degrés successifs conduisant à une canalisation complète. Le premier est l'endiguement, qui tend à resserrer la rivière, à l'emprisonner dans son lit, dont elle est quelquefois sujette à sortir. Le second est l'établissement de barrages destinés à élever le niveau de l'eau, de manière à en conserver un certain volume en toute saison. Le troisième enfin, c'est l'établissement, à côté de chaque barrage, d'une sorte de canal latéral, ou plutôt d'un passage garni d'écluses mobiles, qui permette de franchir l'obstacle que les barrages opposent à la circulation.

L'utilité de l'endiguement de certaines rivières sujettes à inonder leurs bords est tellement évidente, qu'il suffit de la signaler en passant. L'établissement des barrages est d'un autre ordre. Il ne s'agit plus d'empêcher les ravages que les eaux causent par leur surabondance, mais au contraire d'en prévenir l'épuisement. Maintenir un niveau constant, et tel que les campagnes environnantes, aussi bien que les populations riveraines, soient suffisamment abreuvées en toute saison, tel est l'objet de l'établissement des barrages. C'est assez pour en expliquer l'utilité, qui est, du reste, double. Les barrages ont cela de particulier qu'ils engendrent des chutes converties en forces motrices à l'usage des établissemens industriels. Toutefois les services qu'ils rendent ne sont pas sans troubles, et s'ils ont le mérite de maintenir les eaux à un niveau convenable, ils ont aussi le tort grave d'en empêcher, dans les temps de crue, le libre écoulement. Aussi, quand il s'agit d'une rivière de quelque importance, on ne comprend guère l'établissement d'un barrage sans l'accompagnement d'un passage latéral régulièrement organisé. Ce n'est pas seulement pour la circulation des bateaux que ce passage est nécessaire; il l'est au moins autant pour la sécurité des populations riveraines. Ce n'est donc guère que sur des ruisseaux, sur de petites rivières, que l'on souffre l'établissement des barrages sans cet accompagnement nécessaire, et alors même c'est un mal. Non pas qu'il n'existe toujours, à côté de chaque usine fai-

sant usage d'un moteur hydraulique, un canal de décharge par où les eaux s'échappent quand on cesse de les appeler sur la roue, mais ce canal ne suffit jamais pour prévenir tous les désordres. De l'établissement de ces sortes de barrages les campagnes profitent sans aucun doute, puisqu'ils leur assurent, même en été, un volume d'eau satisfaisant, et l'on peut dire que c'est en général le long de ces ruisseaux barrés qu'on trouve les terres les plus fertiles; mais le mal est alors à côté du bien. Les inondations sont fréquentes; après avoir fertilisé les plaines ou les vallées qu'ils traversent, ces ruisseaux les ravagent; ils détruisent souvent ce qu'ils ont créé. C'est en ce sens qu'on peut dire que des barrages établis dans ces conditions ne sont guère utiles qu'aux établissemens industriels qui viennent y chercher des chutes.

Veut-on connaître le bien sans mélange, il faut admettre une canalisation complète; ce qui comporte à la fois l'établissement de digues, de barrages et de passages latéraux garnis d'écluses. C'est ce que demande la navigation, mais c'est aussi ce que demandent les terres et les populations riveraines. Pour la navigation, les digues procurent d'excellens chemins de halage; les barrages lui assurent une tenue d'eau suffisante en toute saison, et les passages latéraux facilitent la circulation des bateaux que des barrages inflexibles eussent arrêtés. Est-il besoin de montrer que les populations et les terres obtiennent des mêmes travaux des avantages correspondans? Seulement les terres demandent quelque chose de plus; il faut que les digues offrent de distance en distance des percées régulières, par où l'on puisse à volonté appeler l'eau dans les campagnes voisines, car, s'il est bon que ces campagnes soient préservées des inondations des rivières, il ne l'est pas qu'elles soient privées du bienfait de leurs irrigations. A côté de l'intérêt de la navigation et de celui de la culture est toujours l'intérêt non moins recommandable de l'industrie, qui trouve à chaque barrage, et dans la chute qu'il engendre, une force motrice à bon marché.

Quand on considère attentivement les avantages de toute nature qui découlent du simple fait de la canalisation d'une rivière, on ne comprend guère qu'il y ait pour un pays un travail plus utile, une entreprise plus féconde, plus digne à tous égards d'éveiller la sollicitude de ceux qui le gouvernent, et l'on veut mal au peuple assez peu soucieux de ses intérêts pour négliger de tels travaux. Est-il besoin de montrer que ce tort nous appartient? Il s'est fait peu de chose en France pour atteindre en général ce grand et digne objet de la

distribution régulière des eaux sur la surface du sol, et en particulier pour l'amélioration de nos rivières. Si quelques-unes sont dans un état convenable, combien d'autres qui roulent à travers le territoire avec toutes les inégalités, tous les désordres de l'état sauvage! Faut-il le dire, la plupart de nos voies d'eau naturelles ont été plutôt gâtées qu'améliorées par les travaux d'art exécutés le long de leur cours. Qui le croirait, si ce fait n'était pas attesté par des témoignages irrécusables? nos rivières sont en général moins navigables qu'elles ne l'étaient du temps des Romains. Combien de fois aussi n'a-t-on pas fait cette autre remarque, que les inondations sont devenues plus fréquentes et plus terribles! Sans vouloir rapporter à une seule cause ce qui dérive sans doute de plusieurs, signalons ici en passant la funeste influence de la plupart de nos ponts. Tous ces ponts, avec leurs arches étroites, engendrent des courans rapides que les bateaux franchissent difficilement à la remonte, et qui ne sont pas sans dangers à la descente. En outre, l'existence même des courans prouve que l'écoulement de l'eau n'y est pas libre; de là des engorgemens à la moindre crue, et par suite des inondations. Qu'on examine si les ponts en pierre qui traversent la Seine dans Paris ne sont pas tous plus ou moins dans ce cas : obstacles pour la navigation, sources d'inconvéniens et de dangers pour les populations riveraines. Il en est d'autres pourtant auxquels cette double observation s'applique encore mieux. Qui ne sait, par exemple, que le pont de la Mulatière, au confluent de la Saône et du Rhône, celui que le chemin de fer de Saint-Étienne traverse pour entrer dans la presqu'île de Perrache, a été la principale, sinon l'unique cause des terribles inondations qui ont désolé la vallée de la Saône et Lyon (1)? Tout le monde connaît aussi, au moins de nom, le fameux pont Saint-Esprit, sur le Rhône, ce pont dont la célébrité est égale à celle des plus redoutables écueils de l'Océan. C'est ainsi que des travaux d'art mal entendus, au lieu d'augmenter les avantages naturels que nos voies d'eau nous procurent, les ont plutôt amoindris. Et il est remarquable que les mêmes erreurs, les mêmes fautes qui nuisent à la navigation, causent aux propriétés riveraines un tort semblable, tant il est vrai qu'à tous égards ces intérêts sont solidaires.

Il y a du reste dans notre système hydraulique un autre vice plus grave, et qu'il est malheureusement plus difficile de corriger : c'est

(1) Quand nous y passâmes au mois d'avril de l'année dernière, on s'occupait d'en agrandir les arches.

l'étrange partage qui s'est fait entre nos simples ruisseaux et nos rivières. Dès long-temps on a établi en France une distinction profonde entre les cours d'eau navigables ou flottables et ceux qui ne le sont pas, distinction fausse, selon nous, car il n'y a si petit cours d'eau qui, pourvu que l'alimentation en soit régulière et constante, ne puisse devenir parfaitement navigable à l'aide de barrages bien établis. Combien de ces cours soi-disant innavigables qui charrient un volume d'eau suffisant pour entretenir à la fois plusieurs canaux! Qu'on jette par exemple les yeux sur l'Aa, dans la partie qui précède Saint-Omer, sur l'Essonne, qui se décharge dans la Seine à Corbeil, sur l'Huisne, qui se jette dans la Sarthe près du Mans, sur la Nive (1), qui se jette dans l'Adour à Bayonne. Par une conséquence plus ou moins juste de cette distinction abusive, on a décidé que les cours d'eau navigables ou flottables seraient réservés comme propriété de l'état, pendant que les autres seraient abandonnés aux propriétaires des terres qu'ils traversent. Qu'est-il arrivé? D'une part, l'état, avec cette suprême négligence qui lui est propre, a laissé les belles voies d'eau qui lui appartiennent en souffrance, autorisant seulement çà et là, sans trop y prendre garde, des travaux mal conçus, qui en aggravent tous les désordres. Et quant aux propriétaires des cours d'eau réputés non navigables, ne pouvant, isolés qu'ils sont et privés de moyens réguliers de s'entendre, entreprendre ou exécuter aucun travail d'ensemble, ils se sont contentés de barrer, chacun pour son compte, la partie du ruisseau qui leur appartient, de manière à créer une chute d'eau pour leur usage. De là un double mal. D'abord, c'est en général sur des ruisseaux de ce genre que sont établies celles de nos usines qui se servent de moteurs hydrauliques, inconvénient grave, dont notre régime industriel se ressent. Qui ne voit en effet que ces usines sont là hors de leur place, hors de leur sphère, perdues qu'elles sont sur des ruisseaux solitaires, loin des centres d'activité et des moyens réguliers de communication? Dans un pays tel que la France, où le charbon est

(1) La Nive, quoique barrée, ne laisse pas d'être jusqu'à un certain point navigable, grace à des coupures faites dans les barrages. Elle est fréquentée par de petits bateaux ou *chalands*, très allongés, très minces, dont la pointe se relève par devant, à peu près comme les patins des patineurs, afin qu'ils ne soient pas exposés à plonger en descendant les *nasses*. A chaque coupure de barrage, on a établi une sorte de petit chemin de halage, en forme d'estacade en bois, dont on se sert pour faire remonter les bateaux au retour. C'est, comme on le voit, une navigation fort imparfaite, et qui met à l'épreuve l'adresse connue des bateliers basques. Elle n'est pourtant pas sans intérêt. Par là descend des Pyrénées vers Bayonne le kaolin, qui alimente nos fabriques de porcelaine.

rare et cher, où il était encore, il y a quelques années, plus rare et plus cher qu'il ne l'est aujourd'hui, la force hydraulique est précieuse, tout le monde le sent : or, les grands cours d'eau qui appartiennent à l'état étant négligés par lui, n'étant ni canalisés ni réglés, et n'offrant par conséquent aucune force disponible, il était inévitable que nos industriels allassent, en désespoir de cause, chercher cette force où ils la trouvaient, sur des ruisseaux. Il n'en est pas moins vrai qu'ils y paient généralement un peu cher, par leur isolement et par l'absence de toutes communications régulières, les moteurs hydrauliques dont ils jouissent. D'un autre côté, quels désordres! Barrés sans rémission et sans la précaution nécessaire de l'établissement d'un canal latéral, ces ruisseaux sont devenus sujets à grossir, à s'enfler par momens, à l'instar des plus grands fleuves. Les industriels, causes innocentes de ces débordemens, en souffrent les premiers; mais quel remède peuvent-ils appliquer au mal dans leur isolement? D'une part donc la négligence de l'état, de l'autre l'isolement des intérêts privés, ont préparé sur notre territoire un régime sans nom, dans lequel, à certaines époques, ruisseaux, rivières, fleuves, tout déborde à l'envi. C'est ainsi qu'au XIXe siècle, dans un pays civilisé, au sein de cette belle France que l'on renomme, nous assistons périodiquement au spectacle du déchaînement général des eaux.

Opposons à ce tableau, malheureusement trop vrai, celui qu'aurait produit sur notre sol l'application active et vigilante d'un système mieux entendu. On aurait déclaré canalisable en principe, et on aurait canalisé en effet non-seulement toute rivière, flottable ou non, mais encore tout ruisseau assez abondant pour alimenter régulièrement un canal, à moins qu'on ne rencontrât dans la configuration du sol des obstacles décidément insurmontables, et ce n'est guère que dans les pays de montagnes qu'il en existe de tels. La navigation en aurait profité sans aucun doute et largement. Les bateaux auraient pénétré dans tous les recoins du territoire, allant chercher partout ou les denrées du sol ou les produits des mines et des carrières, y répandant au retour ou les produits de l'industrie ou les engrais propres à féconder les champs. Et quelle immense activité n'aurait-on pas vu se déployer sur les principales rivières, enrichies à la fois des produits créés sur leurs rives et des tributs de leurs nombreux affluens! Avant tout cependant, c'est à l'agriculture, c'est à la fécondation du sol que ce système eût profité, puisque de toutes parts et sur tous les cours d'eau, grands ou petits, les barrages eussent ménagé en tout temps la tenue

d'eau la plus favorable aux terres, sans que, grace aux passages latéraux garnis d'écluses, cet avantage fût acheté par des inondations. Sans interdire formellement sur les ruisseaux de peu d'importance l'établissement des usines à moteurs hydrauliques, on ne l'aurait autorisé, là comme partout, qu'avec certaines réserves, c'est-à-dire qu'après avoir pourvu à l'alimentation régulière du canal, on aurait utilisé, s'il y avait lieu, une partie de la puissance des chutes pour élever l'eau sur les plateaux voisins, de manière à étendre au loin le bienfait de ces irrigations, en ne laissant aux usines que ce qui resterait de force disponible après la juste satisfaction de ces besoins. Il résulterait de là qu'à la différence de ce qui se voit aujourd'hui, c'est sur les cours d'eau de quelque importance, sur les rivières plutôt que sur les ruisseaux, que les usines seraient établies, puisque c'est là surtout qu'elles auraient trouvé dans les chutes un excédant de force suffisant pour leur usage. Est-il besoin d'ajouter que c'est là leur véritable place, celle que leur propre intérêt leur assigne, et qu'elles adopteraient toujours de préférence s'il leur était permis de choisir, puisque c'est là seulement qu'elles peuvent trouver dans l'activité qui les entoure, dans les communications par terre et par eau dont elles sont en possession, la satisfaction immédiate de leurs besoins?

Si un tel système avait prévalu en France; si d'ailleurs il était passé du principe à l'application, c'est alors qu'il eût été vrai de dire sans restriction que tout le mouvement industriel, aussi bien que le mouvement commercial du pays, est indissolublement lié au parcours des voies navigables. Nous avons fait remarquer ailleurs que les chemins de fer n'ont pas, pour attirer les établissemens industriels et les populations sur leur parcours, la même puissance que les voies d'eau, et cela est évident, même dans l'état actuel de la France; mais combien cette vérité ne serait-elle pas plus frappante, si les voies d'eau étaient ce qu'elles doivent être! Comment se pourrait-il, par exemple, qu'un chemin de fer conduit à travers les plaines de la Picardie détournât l'activité qui règne sur la Somme entre Amiens et Abbeville, alors que cette rivière, par les onze bras qu'elle projette dans Amiens, et qui sont autant de moteurs puissans, par les chutes d'eau qu'elle alimente encore tout le long de son cours, par les riches cultures qu'elle entretient dans la vallée, par les magnifiques tourbières qu'elle y a formées de ses dépôts, crée, pour ainsi dire, elle-même les trois quarts des produits qu'elle transporte? Supposons la Seine canalisée; il n'y a pas un seul des barrages établis sur son parcours qui ne per-

mît le creusement de dix ou quinze ruisseaux artificiels, détachés du bief supérieur, et qui animeraient autant de belles usines (1) : c'est-à-dire que chacun de ces barrages enfanterait, sur une moindre échelle sans doute, et sauf le privilége de l'antériorité, qui est toujours considérable, un autre Amiens. Ajoutez que toutes ces branches détachées du tronc de la rivière, bien que créées par des particuliers dans l'unique intérêt des établissemens industriels, n'en seraient pas moins, en tant qu'elles traverseraient les champs, d'excellens conduits d'irrigation. Est-il possible encore une fois qu'un chemin de fer traversant les plaines détourne la moindre partie d'une activité fondée sur de semblables élémens?

III. — DES CANAUX.

Si les canaux proprement dits ne peuvent se comparer aux rivières canalisées, en ce que la puissance fécondante en est moindre, et qu'ils ne créent pas de chutes, l'utilité en est en général supérieure à celle des rivières abandonnées à leur libre cours. La tenue d'eau y étant plus régulière et plus constante, ils humectent en tout temps les terres voisines et ne les ravagent jamais. Comme ils traversent d'ailleurs plus ordinairement les plaines que les vallées, il n'est pas nécessaire qu'une force hydraulique en élève les eaux, déjà placées au niveau où elles doivent être. Pour qu'ils étendent au loin le bienfait des irrigations, il suffit que l'alimentation en soit suffisante, et que l'administration permette en conséquence, au profit des propriétaires voisins, l'établissement de conduits particuliers et de prises d'eau. Quand cette hypothèse se réalise, l'humble canal acquiert une vertu fécondante égale à celle des plus puissantes rivières. Il fertilise toute la plaine qu'il traverse; il suffit à lui seul pour changer la face d'une contrée.

C'est mieux encore lorsqu'un canal traverse des terres basses exposées dans certaines saisons au séjour prolongé des eaux. Alors l'utilité en est double; il devient à la fois canal d'irrigation et canal d'épuisement. Sans laisser, en effet, d'entretenir sur ces terres une humidité toujours précieuse dans les temps de sécheresse, il en enlève en d'autres temps le superflu, rendant ainsi ou retirant tour à tour l'eau, selon qu'elle s'épuise ou qu'elle abonde; également utile dans l'un et l'autre emploi. Que sera-ce si l'on considère les cas particuliers, mais

(1) La force que chaque barrage engendrerait sur la Seine dépendrait, comme partout, de la hauteur de la chute, et par conséquent de l'intervalle qu'on laisserait d'un barrage à l'autre; mais on ne peut guère estimer cette force à moins de mille ou deux mille chevaux.

non pas rares, où un canal emporte dans son passage les eaux stagnantes des marais! Ce n'est plus alors une conquête relative qu'il opère, en augmentant les facultés productives du sol cultivable; c'est une conquête absolue, puisqu'il livre à la culture des terres qui se dérobaient à son action, sans compter qu'avec les eaux stagnantes des marais, il emporte aussi les miasmes pestilentiels et les maladies dont ils sont l'inévitable source. Souvent la construction d'un canal est le meilleur, l'unique moyen d'assainir une contrée, et cette seule considération suffit pour en justifier l'établissement, sans aucun égard même pour tous les autres avantages qu'il procure. Combien de pays neufs, où les maladies engendrées par la terre, bien plus que le climat, déciment les hommes! Combien d'autres qui dévorent en peu de temps toutes les populations qu'on leur envoie! Veut-on les rendre habitables, qu'on y construise des canaux. Et croit-on par hasard qu'il existe beaucoup de pays en Europe qui, dans une mesure quelconque, n'aient encore besoin d'un tel secours?

Sans nous appesantir sur les services si nombreux et si divers que les canaux peuvent rendre, considérons-les seulement par rapport à la France comme moyens d'irrigation, puisque c'est là leur caractère le plus général, et arrêtons-nous un instant sur cette donnée.

Il n'y a pas un seul canal régulier, de quelque façon qu'on le dirige, dans quelque intention qu'il soit construit, qui ne devienne forcément pour les terres riveraines un moyen d'irrigation dont l'énergie est proportionnée à la richesse de l'alimentation et à l'abondance des eaux. Pour que le canal arrose une campagne, il suffit en effet qu'il la traverse. C'est bien à tort qu'on a voulu à cet égard établir des catégories, faire des distinctions, séparer les canaux d'irrigation des canaux navigables : ces distinctions sont purement imaginaires. Tout récemment, quand il a été question dans quelques écrits, et même au sein des chambres, des travaux de canalisation actuellement entrepris par la Belgique, le canal de la Campine ayant été nommé entre plusieurs autres, on a prétendu que ce n'était pas là un travail du même genre que les autres; que ce n'était pas une voie navigable, mais un canal d'irrigation destiné à porter les eaux de la Meuse dans les plaines arides de la Campine. Que le canal de la Campine soit un canal d'irrigation, nous le croyons sans peine; qu'il ait été plus particulièrement conçu et exécuté dans l'intention d'améliorer la culture de ces campagnes infertiles, c'est possible; mais qu'importe? en est-il moins navigable pour cela? Si le canal de la Campine a été particulièrement construit en vue de l'irrigation, ceux qui avoi-

sinent le littoral de la mer en Belgique ont été construits presque tous pour dégager le pays des eaux surabondantes et les déverser dans la mer. En sont-ils moins pour cela des voies très navigables? en sont-ils moins de puissans moyens d'irrigation pour les campagnes voisines, et, de plus, d'excellens aqueducs pour les populations? En France, dans l'arrondissement de Dunkerque, le plus riche de tous en canaux, il n'y en a pas un seul qui n'ait eu pour objet primitif, comme ceux du littoral de Belgique, le dégorgement des eaux surabondantes dans la mer. Telle en est encore aujourd'hui la fonction essentielle, et, quoiqu'ils soient en grand nombre, ils ne suffisent pas toujours à la remplir. Est-ce à dire qu'ils laissent pour cela de rendre les mêmes services que des canaux construits à d'autres fins? Le canal de l'Ourcq est avant tout un aqueduc, puisqu'il a eu pour objet primitif d'amener de l'eau pour l'approvisionnement de Paris : cesse-t-il pour cela d'arroser les terres qu'il traverse? En est-il moins navigable? C'est qu'en effet toutes les fonctions des canaux se lient d'une manière étroite, et, quelle que soit la pensée qui en ait motivé la construction, ils rendent toujours les mêmes services.

Il n'y a guère à cela qu'une exception : c'est le cas où un canal passe dans la terre, sous une voûte ou bien à une profondeur considérable. Il semble qu'alors l'unique emploi qui lui reste soit de transporter les bateaux. Il n'en serait pas de même s'il passait au-dessus de la terre, porté sur un aqueduc à une certaine élévation; dans ce cas même, en effet, si l'alimentation en était suffisante, il ne cesserait pas de féconder les terres riveraines, soit à l'aide de conduits d'eau qui s'en détacheraient, ou seulement par des infiltrations. C'est donc uniquement lorsqu'il passe dans les profondeurs de la terre que le canal est exclusivement une voie navigable; mais ces cas sont rares; ce sont des exceptions qui ne se rencontrent même que pour des fractions minimes, et qui ne détruisent pas l'utilité générale de l'ouvrage. Tel est, par exemple, le canal de Saint-Quentin, qui passe sous une voûte dans une partie de son parcours; ce qui n'empêche pas qu'il ne soit ailleurs un auxiliaire utile de la culture. Le voyageur qui se dirige sur Cambrai le reconnaît de loin aux arbres plus élancés, à la verdure plus fraîche, aux riantes maisons et aux belles usines qui en couronnent les bords.

Il faut reconnaître après tout que les canaux n'ont, à cet égard, qu'une puissance d'emprunt. Les eaux qu'ils répandent dans les campagnes, ils les reçoivent des rivières ou des ruisseaux. Aussi l'existence de ces voies artificielles est-elle subordonnée à celle des cours

d'eau naturels, dont elles sont une dépendance. De là vient qu'en bonne logique la canalisation des ruisseaux, et surtout des rivières, doit précéder la construction des canaux proprement dits. Sans cette précaution nécessaire, l'ouverture de ces derniers serait même souvent impossible; du moins trouverait-on plus difficilement et plus rarement des eaux suffisantes pour les alimenter. Cela dit, nous demanderons s'il existe un autre système meilleur, plus régulier, plus efficace, pour répandre dans les campagnes le superflu des eaux que les cours naturels fournissent.

Nous avons admis tout à l'heure que, les rivières une fois canalisées, on trouverait à chacun de leurs barrages une force suffisante pour élever les eaux sur les plateaux voisins; mais comment y répandre ces eaux sans en laisser perdre la vertu fécondante, et surtout sans bouleverser les moissons? Ce ne sera pas à coup sûr en les versant brutalement à travers les champs ensemencés; elles emporteraient avec elles ou les moissons, ou les semences; au lieu de fertiliser les campagnes, elles les ravageraient. Sera-ce au moins par des coupures? Oui, mais à certaines conditions. Et d'abord ces coupures seront fixes et non sujettes à se déplacer à volonté; autrement, elles porteraient dans les champs l'anarchie et le désordre, et les eaux seraient bientôt l'objet d'un gaspillage affreux. De plus, ces coupures auront une pente, afin que le liquide se porte en avant; et toutefois cette pente sera régulière et douce, autrement on y verrait l'eau se précipiter en torrens, sans laisser presque aucune trace de son passage. Ce n'est pas même assez; si douces que fussent ces pentes, l'eau s'écoulerait encore trop vite; elle n'aurait pas le temps d'humecter la terre; elle produirait à peine quelques fruits. Il faudrait donc encore des moyens de la retenir, de la ménager, de la parquer pour ainsi dire, afin de lui faire produire, dans son passage, tous ses résultats utiles, c'est-à-dire qu'il faudrait la soutenir par des barrages. Qui ne voit enfin qu'il ne pourrait être question d'établir ici des barrages fixes, puisqu'alors l'eau deviendrait stagnante et se corromprait par un séjour trop prolongé, mais des barrages mobiles qui permettraient de renouveler le liquide régulièrement en temps utile? Or, nous ne connaissons pas pour cet objet de meilleurs barrages mobiles que les écluses. C'est dire assez que ces coupures, pour remplir convenablement l'objet proposé, devraient encore réunir toutes les conditions des canaux. Elles les rappelleraient d'autant mieux qu'une administration prévoyante devrait, pour s'épargner les travaux et les soins, procéder par grandes coupures, suffisamment larges et profondes pour contenir un notable

volume d'eau, sauf à accorder aux propriétaires riverains, dans une certaine mesure et avec quelques réserves, la faculté d'en détacher, chacun pour son usage, de faibles filets. C'est ainsi que, n'eût-on en vue que le seul intérêt de la culture, c'est encore par l'établissement de véritables canaux qu'il faudrait procéder.

Ce n'est pas qu'à la rigueur l'irrigation des terres ne puisse être faite à d'autres conditions, et nous en connaissons quelques exemples; mais on peut affirmer hautement que tout autre système, outre les désordres qu'il fait naître, exige, pour donner des résultats équivalens, une dépense d'eau incomparablement plus forte. Pour s'en convaincre, il suffirait de considérer, par exemple, ce qui se passe dans une certaine partie de la Limagne d'Auvergne, vers Riom et Clermont. Là plusieurs ruisseaux qui descendent des montagnes, ou qui jaillissent des sources, servent tour à tour à faire mouvoir des roues hydrauliques et à arroser les prés. Pour remplir ce dernier objet, on y a établi d'ancienne date un mode de distribution assez ingénieux, quoique relativement barbare. A certains momens prévus, le cours du ruisseau est barré, alors s'ouvrent de petites vannes latérales par où l'eau s'échappe dans les prés. Bien qu'elle y coule généralement par des rigoles, que chaque propriétaire y a pratiquées pour cet usage, on a soin qu'elle déborde pour que son effet s'étende; souvent même elle coule en larges nappes, c'est une véritable inondation. Après un certain parcours, elle est ramenée plus bas vers le ruisseau qui l'a produite. L'action de cette eau étant intermittente, il faut qu'elle coule long-temps, par exemple toute une nuit, pour produire son effet utile, et, comme la course en est rapide, on peut imaginer combien il s'en dépense dans cet intervalle de temps. Inutile de dire qu'en dépit des précautions qu'on peut prendre, les chemins vicinaux souffrent d'un tel déchaînement des eaux, et que ce ne sont pas là les seuls désordres qui s'ensuivent. Nul doute qu'après tout ce système d'irrigation ne produise d'excellens effets. Il convertit les terres riveraines des ruisseaux, terres qui sont d'ailleurs naturellement fertiles, en prés magnifiques et d'un admirable rapport; mais aussi quelle effrayante consommation de ce précieux liquide que la France a tant d'intérêt à ménager! Si l'on comparait ce mode d'irrigation à celui qui est produit, par exemple, dans l'arrondissement de Dunkerque (1)

(1) Il existe dans l'arrondissement de Dunkerque une institution empruntée autrefois à la Hollande et à la Belgique, et qui est unique en France : c'est la *Société* dite *des Wateringues*. Comme l'indique le nom flamand qu'elle porte, cette société a pour objet de pourvoir à l'aménagement des eaux. Elle se compose de

par des canaux régulièrement aménagés, on trouverait que ceux-ci donnent, avec moins de désordre et une dépense d'eau qui est peut-être dix, quinze ou vingt fois moins forte, des résultats incomparablement plus étendus. Ces résultats sont aussi plus variés, car les ruisseaux d'Auvergne ne fécondent, et on le comprendra sans peine, que des prés à foin, toute autre culture ne pouvant guère s'accommoder d'un tel système d'irrigation, tandis que les canaux du nord, outre qu'ils entretiennent de magnifiques pâturages toujours frais, toujours verts, rendent à tous les genres de culture les mêmes services.

Il est donc vrai que les canaux sont non-seulement d'excellens moyens d'irrigation, mais encore les seuls réguliers, les seuls vraiment efficaces, les seuls enfin qui, sans désordre, fassent produire aux eaux disponibles d'un pays tout leur effet utile. Comment comprendre maintenant ce qui se passe depuis deux ans au sein de nos assemblées législatives? D'une part, la question de l'irrigation des terres vient-elle à surgir, on l'accueille avec intérêt, on l'étudie, on la débat avec une sollicitude, sinon très éclairée, au moins très vive. De l'autre, s'agit-il des canaux, on se montre de glace à leur endroit, on va même jusqu'à refuser l'achèvement de ceux qui sont en cours d'exécution. Pourquoi cela? Serait-ce par hasard que les canaux ont le tort de joindre à l'avantage d'être les meilleurs conduits possibles d'irrigation, celui d'être les voies de communication les plus économiques? Ce qui est vrai, c'est que les chambres, aussi bien que le public, ont été momentanément égarées par des théories décevantes. Elles reviendront, nous n'en doutons pas, de ces erreurs funestes. Autrement il faudrait désespérer de la santé morale autant que des intérêts matériels du pays.

Quoi qu'il en soit, on voit que pour les canaux, aussi bien que pour les rivières canalisées, la dépense de la construction étant largement payée par les services rendus à la terre, les services rendus à la navigation sont acquis au pays à titre purement gratuit.

IV. — LES CANAUX ET LES CHEMINS DE FER BELGES.

Les pays de l'Europe qui paraissent avoir le mieux compris ces vérités sont la Hollande et la Belgique : non pas qu'en Angleterre la canalisation ne soit aussi avancée, aussi complète; mais les voies d'eau

tous les propriétaires de terres, qui contribuent à l'exécution des travaux hydrauliques par des cotisations annuelles, proportionnées à l'importance de leurs propriétés. La plupart des canaux dont ce pays est coupé en tout sens ont été exécutés aux frais de cette société ou avec son concours.

y étant abandonnées généralement à des compagnies exploitantes, on y a perdu de vue trop tôt les bienfaits de toute nature que ces voies répandent sur le pays, pour les considérer exclusivement comme des valeurs financières, sources de revenus commerciaux. La Belgique et la Hollande, au contraire, pays très bas et souvent exposés, surtout vers le littoral de la mer, à être couverts par les eaux, ont été fréquemment rappelés, par leur situation même, à des sentimens plus justes. Les premiers travaux qui y ont été exécutés en ce genre sont des canaux d'épuisement, destinés à verser le superflu des eaux dans la mer. Dans cette prévision, on y a créé d'ancienne date d'excellentes institutions, dont nous avons vu une imitation et comme un reflet dans une contrée de la France voisine de la Belgique, et placée à certains égards dans une situation semblable. Il semble que ces premiers canaux, commandés par la nécessité, et dont l'unique but était le desséchement des terres, aient, en multipliant leurs services au-delà des espérances qu'ils avaient fait naître, donné comme l'avant-goût de ce que ces utiles créations pouvaient produire, et encouragé de semblables travaux là même où une nécessité impérieuse ne les commandait plus. Toujours est-il que ces deux pays ont persévéré dans la voie féconde où ils s'étaient engagés. Ils présentent aujourd'hui un système de canalisation supérieur à celui de tous les pays du continent.

La Belgique ne paraît pas avoir perdu l'excellente tradition qu'elle s'était faite. Quoiqu'elle possède déjà un ensemble de canaux très respectable, elle n'en poursuit pas moins son œuvre de canalisation avec une ardeur réglée et une persévérance infatigable. Il semble que l'esprit des sociétés particulières instituées pour le régime des eaux ait passé dans le gouvernement et dans les chambres. Malgré l'achèvement complet du chemin de fer national, quoiqu'il semble que rien ne manque plus désormais pour faciliter les communications régulières dans le pays, les travaux de canalisation suivent leur cours; toutes les voies d'eau naturelles ou artificielles se perfectionnent, s'achèvent ou se complètent. Chose étrange! pendant que la France, qui n'a pas encore de chemins de fer, dont le système de canalisation est à peine ébauché, paraît accueillir, sur la foi de quelques bravades irréfléchies, l'idée barbare de l'abandon de ses rivières, de l'abandon de ses canaux, la Belgique, si bien pourvue quant aux deux modes de transport, s'impose en faveur de ses voies d'eau de nouveaux sacrifices. C'est qu'on a compris dans ce pays, par l'expérience qu'on en a faite, la merveilleuse utilité de ces travaux.

On a dit, en parlant de la Belgique, que si, lors de la création des chemins de fer, les canaux n'avaient pas existé, si le gouvernement

avait eu à choisir, « il aurait repoussé le canal, et il aurait eu pour lui le suffrage des hommes de sens. » Nous jugerions à peine utile de relever ces paroles inconsidérées, si nous n'avions pas lieu de croire qu'elles ont eu malheureusement quelque influence. Il est trop facile pourtant d'en démontrer l'erreur.

D'abord, quand même le gouvernement belge aurait considéré les chemins de fer comme fort supérieurs aux canaux en tant que moyens de transport, il n'aurait pas apparemment repoussé cette portion *du canal* qui était nécessaire pour rendre à la culture la partie du littoral couverte par les eaux; il l'aurait toujours entreprise, sinon comme voie navigable, au moins comme moyen d'épuisement, et il se serait trouvé par là à peu près au même point où les faits antérieurs l'avaient mis. Quelle que fût donc son opinion quant à la valeur relative des deux modes de communication, il n'avait à cet égard aucun regret à former.

Comment se fait-il ensuite que ce gouvernement, qu'on présente comme subissant à regret l'existence des canaux antérieurs au chemin de fer, vienne lui-même, quand déjà le chemin de fer existe, non-seulement poursuivre le complément des canaux existans, mais encore en proposer et en entreprendre d'autres? En vérité, ce gouvernement nous paraît faire ici bien peu de cas de ce qu'on appelle le suffrage des hommes de sens. Veut-on en juger, on n'a qu'à lire le passage suivant d'un ouvrage publié en 1842 par le ministre des travaux publics de Belgique, et dans lequel sont exposées les vues du gouvernement pour la canalisation du pays.

« Les projets dont nous proposons l'exécution se partagent en trois catégories : la première comprend ceux qui, par leur caractère d'utilité générale, leur but agricole et commercial, ou le peu de chances qu'ils offrent à la spéculation, demandent à être exécutés par l'état; la seconde se forme de ceux qui, par leurs spécialités productives, sont susceptibles de péages assez élevés pour devenir l'objet d'entreprises par concession; dans la troisième rentrent les améliorations motivées par des considérations locales, et qui incombent particulièrement aux provinces et aux communes.

« Dans la première catégorie se rangent le canal de Selzacte, — la mise en grande section des six premières écluses du canal de Charleroi, — l'amélioration du tirant d'eau de la Sambre, — l'amélioration du Ruppel, — l'amélioration de la Dendre entre Ath et Alost, — le canal de Bocholt à Herenthals (1) et les améliorations de la Petite-

(1) C'est celui qu'on désigne sous le nom de *canal de la Campine*.

Nethe, — l'amélioration de la navigation de la Meuse, — enfin l'achèvement du canal de Meuse et Moselle jusqu'à la Roche.

« La seconde catégorie renferme le canal de Bossuyt à Courtrai, — le canal de Mons à la Sambre par la Trouille, — le canal de Mons aux embranchemens du canal de Charleroi, — le canal de Vilvorde à Diest, — la canalisation du Petit-Schyn et sa jonction à la Petite-Nethe canalisée.

« La troisième catégorie comprend l'amélioration des canaux de l'Yperlée, de Loo et de Furnes, — la canalisation du Mandel, — la canalisation de la Grande-Nethe, — le canal de Deynse au canal de Bruges, — enfin l'amélioration de l'écoulement des eaux du bassin de l'Iser et de la traversée du port de Nieuport.

« Ainsi, d'après nos propositions, l'état aurait à sa charge le montant intégral des dépenses de la première catégorie; il devrait, en outre, intervenir dans les dépenses des deux autres par des subsides d'une quotité déterminée (1). »

On dira peut-être à cela que tous ceux des travaux compris dans cette liste qui peuvent être considérés comme de nouvelles créations ont, comme le canal de la Campine, un autre objet que la navigation. Et qu'importe? s'il en est ainsi, ce qui est fort possible, ils ressemblent beaucoup en cela à tous les autres. Loin d'en conclure que le gouvernement belge doit regretter l'existence de ses anciens canaux, nous en conclurons plutôt qu'il en a bien compris l'objet et la valeur. Nous en tirerons même cette autre conséquence, que, pour les nouveaux canaux comme pour les anciens, le péage ne sera pas dû en principe, puisque, la construction en étant déjà justifiée par des considérations d'un autre ordre, les services qu'ils rendront comme voies navigables, si étendus qu'ils puissent être, seront acquis au pays à titre purement gratuit.

Quand on considère de ce point de vue, qui est le seul véritable, l'existence des canaux, on n'a point de peine à s'expliquer pourquoi les droits de navigation sont si peu élevés en Belgique. On comprend que cette modération, au lieu d'être une faveur faite par le gouvernement, n'est qu'un résultat naturel des circonstances. Il ne s'agit pas d'examiner ici comment cette modération est expliquée, interprétée, soit dans les discussions des chambres, soit dans les documens officiels; nous savons même qu'il y a eu à cet égard des versions

(1) *Considérations historiques, suivies de propositions diverses ayant pour objet l'amélioration et l'extension de la navigation.*

diverses : ce que nous examinons, c'est la manière dont elle est justifiée par les faits. Or, un grand nombre de canaux ayant été exécutés par les propriétaires des terres ou à leurs frais, l'état en ayant lui-même entrepris d'autres en sa qualité de représentant des intérêts du sol, tous enfin payant largement par l'amélioration des terres la dépense qu'ils ont causée, on ne voit pas pourquoi cette dépense resterait à la charge de la navigation. Cela ne veut pas dire que le gouvernement belge n'avait pas le droit d'établir des tarifs plus élevés, et qu'en le faisant il eût commis une exaction : non, le droit d'un gouvernement sur les travaux qu'il exécute n'est pas nécessairement limité par la mesure des services rendus. Il faut bien qu'il prélève l'impôt quelque part, et quant au choix des objets imposables, il ne doit consulter en cela que l'intérêt du pays. Cela veut dire seulement qu'en modérant ses exigences, ce gouvernement n'accorde pas une faveur, qu'il ne fait au contraire que laisser les choses dans leur état normal, et que, s'il établissait des tarifs plus élevés, ce ne serait plus comme paiement direct de services rendus, mais comme impôt.

Les droits de navigation sur les canaux belges sont donc en général très modérés. Est-il besoin de dire maintenant ce que devient la concurrence des chemins de fer et des voies navigables dans ces nouvelles conditions? Tous les résultats se résument en quelques mots. Partout où les deux modes de transport se trouvent en présence, les voies navigables ont conservé, pour le transport des marchandises pesantes, qui est leur apanage, une supériorité absolue, décisive. C'est à peine si leur clientelle a été entamée par les voies rivales : elle s'est même accrue en peu de temps dans d'énormes proportions. Laissons pourtant cet exemple et les conséquences si nombreuses qu'on en pourrait tirer. Tout ce que nous voulons conclure de ce qui précède, c'est que les droits modérés sur les canaux ne constituent pas une exception favorable, mais un état normal; c'est qu'il faut prendre à cet égard la Belgique et non l'Angleterre pour modèle, et que, dans cette situation vraiment régulière des choses, toute concurrence sérieuse est impossible entre les deux modes de transport que l'on suppose rivaux. Ils rentrent tous les deux, s'il est permis de s'exprimer ainsi, dans leur rôle; chacun d'eux prend la place qui lui appartient; le pays n'en est que mieux et plus complètement servi, et la part des chemins de fer reste encore assez belle pour ne laisser rien à regretter.

CH. COQUELIN.

POÉSIES DE VOYAGE.

I.

LA TAVERNE.

A la mémoire d'Ives Gestin.[1]

Tels sont les cœurs : parfois, sous les genêts fleuris,
En Bretagne il est doux de songer à Paris ;
Mais qu'aux bords de la Seine un autre ennui nous gagne,
Nous aimons dans Paris à causer de Bretagne.

— « Silence ! nous disait un soir ce bon Gestin,
« C'est la vie en breton du grand saint Corentin.
« Barde, écoutez; pour vous, soldats, laissez vos verres ;
« Et, tous les trois, ouvrez des oreilles sévères.
« Sais-je comme aujourd'hui le langage a tourné,
« Et s'ils me comprendraient aux lieux où je suis né ?
« Ainsi, mes chers amis, faites un long silence
« Et pesez avec soin les mots dans la balance.
« J'ai cru, dans ce travail, tomber à chaque pas :
« Car le cœur est fidèle et l'esprit ne l'est pas. » —

Le modeste écrivain ! comme de sa légende
S'exhalait cependant un doux parfum de lande !

(1) Mort récemment. On lui doit la *Vie de saint Corentin*, petit chef-d'œuvre de langue celtique.

Les mots qu'il redoutait, au meilleur coin frappés,
Dans les eaux de l'Avon semblaient par lui trempés.
Corentin! Corentin! tout près de vous, de grace,
A votre historien réservez une place :
Voyez le soldat Pôl et le sergent Arzur,
Quels pleurs à votre nom dans leurs grands yeux d'azur!
Oh! oui, c'est au milieu de cette vaste France
Que l'accent de l'Avon, du Rhin, de la Durance
A toute sa douceur; et ceux qui l'entendront,
En passant dans Paris, de bonheur pleureront!
Dans ce gai cabaret attablés d'aventure,
Comme nos cœurs battaient durant cette lecture!

— « Mais, du vin! rapportez du vin! je veux ici
« Sur quelques vers nouveaux vous consulter aussi,
« Pour qu'un maître chanteur, si mon refrain vous touche,
« Les jours de grands *pardons*, l'entonne à pleine bouche. » —

C'était un air connu. Sitôt qu'il l'entendit,
Arzur le Cornouaillais fit chorus : on eût dit
Que sa paroisse, assise au creux d'une vallée,
Passait magiquement devant lui déroulée,
Avec ses champs de mil, ses eaux vives, ses bois,
Et que d'un heureux pâtre il écoutait la voix.
Quant à l'autre soldat, l'aîné de ces deux braves,
Il était de Léon, où les hommes sont graves.
Pôl écoutait pensif; mais lorsque la chanson
Chanta : « *De la bombarde entendez-vous le son?* »
Nous vîmes frissonner ses robustes épaules,
Comme sous un vent frais les bras noueux des saules.
Puis, à ces mots : « *Heureux à la lutte un vainqueur!*
« *De la fille qu'il aime il gagne aussi le cœur,* »
Pareil au bruit plaintif du taureau qui rumine,
Ce fut un long soupir au fond de sa poitrine.
Enfin, ces mots venus : « *O pays, notre amour!*
« *Des bois sont au milieu, la mer est à l'entour!* »
Cet hymne du pays, enthousiaste et tendre,
Ce chant, devant un frère il fallut le suspendre,
Car ses tempes battaient de mouvemens nerveux,
Et ses deux mains mêlaient follement ses cheveux.

— « Qu'est-ce donc, notre ami? » Mais d'un ton héroïque,
Et comme s'enivrant des parfums d'Armorique :
— « Si la fenêtre était ouverte, cria Pôl,
« Mon cœur n'y tiendrait plus, et je prendrais mon vol! »

Lorsqu'aux bords de la Seine un sombre ennui nous gagne,
Nous aimons dans Paris à causer de Bretagne;
Puis (ainsi vont les cœurs) sous les genêts fleuris,
En Bretagne il est doux de songer à Paris.

II.

UNE LETTRE DE LA VILLE.

Au fond d'une campagne, errant de chêne en chêne,
Vous vivez de repos, d'oubli, d'obscurité :
Arrive de Paris un papier cacheté,
Le démon de la ville en sort et se déchaîne.

Illusions! voilà tout le luxe des arts!
Déjà vous entendez les rumeurs du théâtre;
Dans les jardins royaux, près des vases d'albâtre,
Les déesses de marbre attirent vos regards.

Fraîcheur du soir si douce à la terre embrasée,
Tu peux calmer aussi ces ardeurs d'un moment :
Descends avec la nuit, ô saint recueillement!
Reviens, Esprit des champs, viens avec la rosée!

En Cornouailles.

III.

EN PASSANT A KEMPER.

Le double flot coulait sonore et clair
Au confluent de l'Odet et du Ster;

Comme un géant hurlant dans les vallées,
La cathédrale envoyait ses volées;

Et Corentin et le roi Gralon-Maur
Sur les deux tours semblaient régner encor;

Tous les Esprits et les Saints d'Armorique
M'apparaissaient dans la cité celtique....

Jean La Fontaine! alors je t'arrachai
Un noir feuillet de malice entaché :

« Aux flots bretons va, feuille champenoise,
« Dis-je en riant, tombe, ô feuille sournoise!

« Tout voyageur sur tes bords arrêté
« Doit ce tribut, Kemper, à ta beauté :

« C'est une fable, et qu'après un long somme
« Pourra rimer là-bas le faux bonhomme.

« Il sied vraiment de se moquer d'autrui
« Aux malheureux nés dans Château-Thierry! »

— Et cependant sous nos vieilles murailles
Gaiement passaient les filles de Cornouailles,

Et laboureurs avec leurs longs cheveux,
Portant la braie ainsi que leurs aïeux;

Tout verdissait sur la haute montagne;
Tout se mêlait, la ville et la campagne :

Le double flot coulait sonore et clair
Au confluent de l'Odet et du Ster.

IV.

LA MAISON DE L'AVARE.

« Quand vous seriez de la race du chien,
« Entrez dans ma maison si vous avez du bien. »

Ainsi parlait le seuil de ce logis infame,
Et l'avare ajoutait, montrant toute son ame :

« Quand vous seriez de la race du roi,
« Si vous n'avez plus rien, passez. Chacun chez soi. »

V.

A MARIE.

A midi, quand j'entrai dans ta chaumière sombre,
Tu dormais, succombant à la chaleur du jour;
Tes cheveux dénoués flottaient, noirs et sans nombre;
Je te vis, et sur moi planaient encor dans l'ombre
Les grandes ailes de l'Amour.

VI.

DERNIÈRE DEMEURE.

A toi, grand Tal-iésin, barde au front radieux (1),
Un nid voisin de l'aigle, un tombeau près des cieux;
A toi les hauts sommets, à moi l'humble vallée,
Et, comme fut ma vie, une tombe voilée.
Tel est mon dernier vœu. Tout près du pont Kerlô,
Dans un bois qui pour maître avait le vieil Elô;
Couché parmi les buis, au murmure des sources.
Je reposerais bien, je crois, après mes courses,
Les soirs d'été, c'est là qu'aux branches des buissons,
Nous allions, gais enfans, pendre nos hameçons,
Cueillir l'airelle noire, et, dans le mois des neiges,
Tout le long des taillis tendre aux oiseaux des piéges.
Pourtant, mon corps venu, si le nouveau curé
Me refuse une tombe en ce bois ignoré,
Qu'il me donne du moins ma place au cimetière,
Parmi les rangs bénis de la paroisse entière,
Avec Tangui, Daniel et tous ceux du canton
Dont j'ai dit bien des fois le village et le nom.
Une autre aussi viendra vers cette couche sombre,
Et réunis enfin, nous dormirons dans l'ombre.

(1) Barde gallois du VIe siècle.

VII.

LA TRAVERSÉE.

A Louisa ***

« Adieu, ma ville! Adieu, grève de Ker-Roman!
« La grande voile s'enfle et frappe le hauban;
« Je vois monter au loin les côtes de Belle-Ile,
« Pour la dernière fois, adieu, la blanche ville!
« Et vous, hameaux sacrés, où, comme un fils pieux,
« J'errais, interrogeant l'antique esprit des lieux,
« L'enfance dans ses jeux, sur son banc la vieillesse;
« Tout ce qu'enferme un cœur aimant, je vous le laisse. »
Mais déjà le navire entrait en pleine mer,
Tout s'imprégnait de sel et devenait amer,
Les vagues et les vents redoublaient leur secousse,
Les matelots juraient, et l'on battait le mousse.
« Ah! dis-je, et, tout ému, mon cœur se soulevant,
« C'est une lâcheté de frapper un enfant! »
Le matelot rougit, mais une jeune fille,
Aventurière, hélas! sans amis, sans famille,
Comme moi vint en aide au petit malheureux,
Et dans un coin du bord murmura : « C'est affreux! »

Tel fut notre départ. Au terme du voyage,
Pourquoi donc ce retour vers le dur équipage,
Et qu'au roulis des flots en moi-même bercé,
J'achève à terre un chant sur la mer commencé?
Ah! ce chant, inscris-le sur tes feuillets d'ivoire,
Car c'est là, Poésie, un voyage à ta gloire,
Sirède dont la voix modère l'ouragan,
Déesse qui soumets les loups de l'Océan.

Chaque soir, bruit des vents pareils à des couleuvres,
Tumulte des marins courant dans les manœuvres,
Féroces coups de mer; puis, au jour renaissant,
Cette fièvre des flots par degrés s'apaisant;

La voile sans haleine, et, sur une mer d'huile,
Comme un phoque endormi le navire immobile.

Alors, quand sur le pont l'équipage étendu
Reposait, l'un fumant, l'autre en rêve perdu,
Quand la chaudière aussi par le mousse allumée
Sur nous joyeusement répandait sa fumée,
La jeune fille alors, les yeux vers l'horizon,
A ce monde inconnu jetait une chanson,
Le peuplait de châteaux, d'amoureux, de féeries,
Tant que rien ne troublait ses longues rêveries.
Parfois, vers un gros livre ouvert sur mes genoux,
Je voyais lourdement se trainer tous ces loups :
« Lisez-nous, disaient-ils, quelque nouvelle histoire,
« Celle d'hier remplit encor notre mémoire. »
Sauvage naturel, mais instinct vierge et prompt :
Dès que la voix de l'art l'interroge, il répond.
Comme l'aile du vent sur la cime des lames,
L'émotion courait rapide sur ces ames;
Un mot assombrissait leurs yeux, où sans efforts
Le rire sur leur lèvre arrivait à pleins bords.
Oh! lorsque le récit grave, mais sans emphase,
Loin du monde présent les tenait en extase;
Malheur à l'importun qui ramenait du ciel
Ces esprits enivrés! Ainsi ce bon Mikel,
Obligé de passer, de repasser sans cesse,
Pauvre mousse, essuyait toujours quelque rudesse.
— « Mikel, disais-je alors, près de nous assieds-toi.
« En maître tu sais lire, un instant lis pour moi. »
Et le cercle s'ouvrait, et ce timbre sonore
Au charme du récit prêtait son charme encore,
Et des yeux des marins mes yeux voyaient sortir
Des larmes, à la voix de cet enfant martyr.

Poésie, ô parfum, accord, divine flamme,
Des lèvres de l'enfant, des chansons de la femme,
Ainsi tu t'exhalais! ainsi, purifié,
Le plus dur se laissait aller à la pitié! —

Une nuit, froide nuit où, selon ma coutume,

Je marchais sur le pont en défiant la brume,
Le patron m'aborda; puis, sa main dans ma main,
« Ah! si l'on m'eût montré plus jeune mon chemin!
« Me dit-il brusquement; car je suis un sauvage....
« Mais on peut, grace à Dieu, se refaire à tout âge. »

Au point du jour, le vent souffla plus attiédi.
Sur nous se déployait le ciel bleu du midi.
Sous les reflets dorés de ce soleil d'automne,
Quand le côtier breton entra dans la Garonne,
Les juremens, les cris n'éclataient plus à bord;
Chaque homme à son travail se tenait doux et fort;
Le mousse à pleine voix chantait sur un cordage,
Et la femme envoyait ses rêves au rivage;
Partout avec bonheur régnait l'ordre prescrit :
Le navire semblait conduit par un Esprit.

Bordeaux.

A. Brizeux.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 septembre 1845.

Les chemins de fer ont pris la place de la politique. L'évènement du jour est l'adjudication de la ligne du Nord. En présence de cet évènement, tout s'est effacé; les affaires de l'Europe, l'action de la diplomatie dans les deux mondes, les voyages des rois et des princes, tout a disparu. Heureux les ministères qui ont des chemins de fer à adjuger!

Il faut dire aussi que l'adjudication du chemin du Nord n'était pas un évènement ordinaire. Les œuvres industrielles qui ont cette importance et cette grandeur sont aussi des œuvres politiques. Depuis dix ans, le chemin du Nord, sans cesse ajourné par la lutte des systèmes et par les crises ministérielles, semblait accuser l'infériorité industrielle de la France. Notre honneur national, autant que les intérêts de notre politique et de notre commerce, était en jeu. Toutefois, si la conclusion s'est fait attendre, on peut dire du moins qu'elle est de nature à satisfaire le pays. Les conditions de l'adjudication, la puissance de la compagnie soumissionnaire, la faveur qu'elle rencontre dans l'opinion, tout présente les garanties désirables.

On s'est beaucoup récrié contre le chiffre de trente-huit ans accepté par le ministre. Un tel chiffre cependant n'a rien d'excessif. Ceux qui calculent les bénéfices que peut faire la compagnie adjudicataire, et qui trouvent ces bénéfices énormes, devraient aussi, pour être justes, mettre en regard les dangers qu'elle peut courir, et les obstacles de toute nature qui peuvent entraver la marche d'une entreprise aussi gigantesque. Pense-t-on que l'appât d'un bénéfice médiocre suffirait pour déterminer les capitaux à se lancer dans ces opérations immenses, où l'imprévu joue un si grand rôle, et où les plus habiles peuvent commettre de graves erreurs? On parle d'une féodalité industrielle! on déplore les scandaleuses fortunes que le chemin du Nord va partager entre un petit nombre de privilégiés, dont les millions gouverneront la

France! Nous ne croyons pas, quant à nous, que la France soit disposée à se laisser gouverner par des millions. Dans tous les cas, à défaut de notre dignité morale et de nos lumières, le code civil est là pour nous protéger contre les excès de la puissance industrielle. Si les chemins de fer, à Dieu ne plaise, devaient créer parmi nous une aristocratie financière, la loi des successions et la concurrence commerciale nous en auraient bientôt délivrés.

Du reste, il est assez singulier que l'on attaque si vivement aujourd'hui les compagnies, lorsqu'on a rendu leur concours inévitable, en repoussant l'initiative et la prépondérance du gouvernement dans l'établissement des chemins de fer. Nous avons toujours pensé, pour notre compte, que les grandes lignes, comme celles du Nord, de Lyon, de Strasbourg, pourraient devenir entre les mains de certaines notabilités industrielles, sinon l'élément d'une puissance aristocratique, devenue désormais impossible, du moins un instrument de force et d'influence digne d'être remarqué. Aussi nous aurions voulu remettre cette force entre les mains de l'état. Les chemins de fer étant une œuvre de civilisation, un bienfait pour la société, nous aurions voulu que l'état eût le mérite de ce bienfait, et qu'il s'attirât, en l'octroyant lui-même, la reconnaissance des populations; mais les chambres en ont décidé autrement. Les préventions démocratiques, secondées par les dissensions parlementaires et par les incertitudes du pouvoir, ont enlevé à l'état ce moyen d'influence pour le livrer à des compagnies. Dès-lors que reste-t-il à faire? Quel est le devoir de tous les gens sensés? Continuer la lutte contre les compagnies, ce serait compromettre le succès de nos grandes lignes et nous exposer à la risée de l'Europe. Il vaut mieux, dans l'intérêt du pays, encourager les compagnies sérieuses et seconder franchement le pouvoir dans l'application du système adopté par les chambres.

La fusion qui s'est opérée entre les compagnies rivales a été l'objet des plus vives récriminations. On a dit que cette fusion était une violation du principe de concurrence. Nous ne dirons pas que ce principe ait été rigoureusement respecté; néanmoins, tous les gens de bonne foi conviendront que les termes de la loi n'ont pas été violés, et que l'on a suivi, dans cette circonstance, la marche la plus sensée et la plus profitable à l'intérêt général. Une lutte violente entre des compagnies d'une force inégale, mais également passionnées, et résolues à se livrer un combat désespéré le jour de l'adjudication, eût été pour la ligne principale du Nord une épreuve trop redoutable. Le chemin du Nord eût pu périr dans cet aveugle conflit, et ce premier choc eût porté à nos grandes lignes un coup désastreux. On a donc eu raison de part et d'autre d'épargner à la ligne du Nord un si grand danger. D'ailleurs, les transactions qui ont eu lieu sous l'inspiration visible du gouvernement n'ont rien eu de contraire à l'intérêt de l'état. Au moyen du maximum de jouissance déterminé par les chambres, et du rabais laissé à la discrétion du ministre responsable, l'état est resté suffisamment armé devant la compagnie puissante qui s'est présentée seule à l'adjudication. En un mot, on

peut dire de cette adjudication qu'elle a été une sorte de concession directe, mais une concession faite au grand jour, d'après des bases déterminées par les pouvoirs publics, et pleinement acceptées par l'opinion.

Laissons maintenant le chemin du Nord à ses destinées, à son avenir politique et commercial, aux fureurs vraies ou fausses qu'il soulève, à l'ivresse qu'il excite à la Bourse, et parcourons le cercle du petit nombre d'incidens plus ou moins politiques qui ont signalé cette quinzaine, si agitée par les passions industrielles.

On recommence à parler des élections. On dit que le ministère, encouragé par le succès des élections partielles qui ont eu lieu ou qui se préparent en ce moment dans plusieurs colléges en remplacement des nouveaux pairs, songerait encore à courir la chance des élections générales au mois de novembre. Nous n'ajoutons pas grande foi à cette nouvelle. Quand le ministère s'est résolu, il y a deux mois, à ne pas dissoudre la chambre cette année, il avait fait de mûres réflexions. Il avait consulté les rapports les plus détaillés sur la situation des esprits dans les départemens. Il savait que, malgré les succès diplomatiques qui avaient terminé heureusement la session, l'opinion du pays sur la politique générale du 29 octobre n'était pas sensiblement modifiée. On louait le ministère d'avoir habilement conclu l'affaire du droit de visite et celle des jésuites; mais on louait aussi l'opposition d'avoir préparé ce double succès par la prudence de ses conseils, par la persévérance qu'elle avait mise à combattre et à redresser les tendances du ministère. Or, depuis ce temps, il ne s'est rien passé qui ait pu changer les dispositions des colléges. A l'intérieur, la loi des patentes, dont l'effet général n'est pas encore exactement apprécié, a porté l'irritation dans un assez grand nombre de localités. Sur la question de l'enseignement, les intentions du ministère semblent assez équivoques. L'esprit du clergé paraît s'enhardir et ne pas être suffisamment contenu. Parmi les questions administratives qui seront portées l'année prochaine à la tribune, celle de la marine, récemment compliquée par l'incendie de Toulon, occupe sérieusement les esprits. Au dehors, l'intervention de notre diplomatie dans l'affaire du Texas n'a pas été heureuse. Du côté de Taïti, rien n'est venu prouver que le protectorat fût un système sagement inventé pour l'honneur et l'intérêt de la France. Du côté du Maroc, la présence d'Abd-el-Kader sur les frontières de l'Algérie, et les nouvelles forces dont il dispose, ne prouvent pas que le traité conclu avec Abderrahman nous ait assuré tous les avantages que nous pouvions attendre du bombardement de Mogador et de la bataille d'Isly. De tout cela, il résulte une situation au moins douteuse pour le cabinet. L'opposition n'a pas perdu toutes ses chances de succès, et puisque le ministère a jugé prudent, il y a deux mois, de ne pas tenter cette année la fortune électorale, il est probable qu'il persévérera jusqu'au bout dans cette résolution.

Les esprits commencent à se calmer sur le compte du maréchal Bugeaud. On a cessé d'incriminer violemment ses actes et ses systèmes; des injures on

est passé à la discussion. C'est finir par où l'on aurait dû commencer. Vis-à-vis d'un homme qui a rendu au pays de si grands services, cette guerre de personnalités ridicules, ces accusations aussi injustes qu'absurdes étaient un triste spectacle. Nous ne sommes pas surpris que la population d'Alger s'en soit émue, et qu'elle ait réclamé contre ces outrages en adressant à l'illustre maréchal un témoignage public de ses sympathies. Le maréchal a répondu à cette manifestation par des paroles pleines de dignité, et qui respirent le plus noble patriotisme. Sa réponse donnera des regrets à ses accusateurs.

On connaît les plans de colonisation militaire proposés par le maréchal Bugeaud. L'Algérie, selon lui, doit être colonisée par des bras qui pourront la défendre. Pour cultiver la terre, il faut de la sécurité; pour établir la sécurité, il faut la force; or, le plus sûr moyen de coloniser les plaines de l'Algérie, sans cesse exposées aux incursions arabes, serait de les livrer à nos soldats, à des cultivateurs armés, espèce de milice permanente, qui défendrait le sol destiné à la nourrir, qui s'y fixerait en y trouvant ses affections, ses intérêts, ses devoirs, qui créerait à l'Algérie une existence propre, assez forte pour donner à la France la liberté de ses mouvemens, et mettrait ainsi notre conquête à l'abri des vicissitudes de la politique européenne. Tel est en résumé le plan du maréchal Bugeaud, moins les détails d'exécution, qui sont peut-être, sur certains points, la partie vulnérable du système. A ces idées que le maréchal Bugeaud professe depuis long-temps avec l'ardeur qu'il porte en toutes choses, idées sérieuses et grandes, qu'on a eu tort d'appeler chimériques, le nouveau gouverneur par *intérim*, M. de Lamoricière, oppose un système tout différent. M. de Lamoricière ne veut pas de la colonisation militaire; il veut la colonisation civile, au moyen de l'émigration française et étrangère, stimulée par les bénéfices des grandes exploitations agricoles. La chose qui manque le plus à l'Algérie, suivant M. de Lamoricière, ce sont les capitaux. Appelez l'argent en Afrique, sollicitez le crédit, abaissez le taux d'un intérêt ruineux, et vous aurez de grandes spéculations agricoles et industrielles, qui amèneront des colons. A cela, M. le général Bugeaud répond qu'il faudra protéger ces colons avec une armée, que dès-lors les dépenses de la métropole ne seront pas allégées, que l'Afrique pèsera toujours sur la France, que d'ailleurs ces colons, venus de tous les pays, ne seront pas rattachés les uns aux autres par le lien de la commune patrie, que le premier revers les dispersera; qu'enfin, le système des grandes exploitations étant préféré aux exploitations partielles et restreintes, il s'ensuivra naturellement que chaque groupe de colons dépendra de la fortune ou du caprice d'un seul individu; si l'entreprise réussit, les colons resteront; si elle échoue, ils iront ailleurs. Tels sont les deux systèmes qui sont en présence. On peut dire que leur antagonisme est plus apparent que réel. Nous croyons que chacun d'eux, au fond, repose sur des préférences plutôt que sur des exclusions. Ainsi, le maréchal préfère la colonisation militaire à la colonisation civile;

mais il ne refuse pas de laisser à cette dernière une juste part : cela résulte de ses propres discours. De même, on peut croire que M. de Lamoricière ne repousserait pas tout essai de colonisation militaire, à la condition toutefois que la colonisation civile fût tentée sur une grande échelle. Ces deux opinions pourraient donc, sinon se concilier, du moins se tolérer l'une l'autre à la faveur de concessions réciproques. On pourrait essayer à la fois les deux systèmes sur des points différens. Ce sera sans doute le parti que prendra le gouvernement, et que lui conseilleront les chambres.

Dans peu de jours, on saura sans doute le résultat de l'entrevue du maréchal avec M. le président du conseil, à Soultberg. Des circonstances, que tout le monde connaît, donnent à cette entrevue un intérêt particulier. Nous désirons sincèrement qu'elle soit de nature à apaiser les ressentimens légitimes qui ont pu s'élever dans l'esprit du maréchal Bugeaud, et qui, d'après le bruit public, lui ont rendu si difficile l'exercice de son gouvernement.

La France vient de perdre une des plus grandes intelligences de ce temps-ci, un des plus rares esprits, un des caractères les plus purs, un des hommes qui ont exercé le plus d'influence sur les idées morales et politiques de notre siècle. M. Royer-Collard est mort à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Sa fin a été calme comme sa vie. Il a senti long-temps la mort s'approcher. Il le disait tranquillement à ses amis, jadis ses disciples, aujourd'hui philosophes illustres, grands écrivains, hommes d'état, devenus les héritiers de sa gloire, et les chefs des générations nouvelles. L'un d'eux, que les tourmentes politiques avaient séparé de lui pendant de longues années, l'a revu plusieurs fois dans les derniers momens de sa vie. Cette réconciliation avait laissé dans l'ame du vénérable vieillard une impression profonde. Il en parlait souvent avec attendrissement; il remerciait la Providence d'avoir procuré à ses derniers instans une joie si vive, et d'avoir effacé de son ame tant de souvenirs amers. Une autre plume que la nôtre retracera dans cette *Revue* l'existence si pleine de M. Royer-Collard, ses travaux politiques, sa carrière parlementaire, sa popularité si grande et si méritée, la puissance de cette parole si énergique et si concise, ces mots profonds qui étaient recueillis comme des arrêts sur les choses et sur les hommes. La mort de M. Royer-Collard laisse un fauteuil vide à l'Académie. Toutes les voix s'accordent à reconnaître que cette succession glorieuse appartient à M. de Rémusat.

La reine d'Angleterre est venue pour la seconde fois visiter le roi des Français au château d'Eu. Cette visite courte, mais gracieuse, a été présentée par les journaux du ministère sous des couleurs convenables. On n'a pas eu, cette fois, la maladresse d'en faire un sujet de triomphe; on n'a pas pris le style de l'épopée ou du roman; on a été simple et vrai : c'était le meilleur moyen de célébrer cet heureux évènement. La France peut se sentir flattée des témoignages d'estime et d'affection donnés par la jeune reine des trois royaumes au représentant couronné de la révolution de juillet. Pour faire cette visite amicale, la reine Victoria, venue des côtes de Belgique, a prolongé

pendant trente-six heures son séjour à bord. Cette circonstance relève le prix de son affectueuse démarche. Aussi, a-t-elle été la bien-venue sur le rivage de France, et les populations l'ont saluée avec un sincère enthousiasme.

Cette visite au château d'Eu, toute spontanée, toute familière, a présenté un singulier contraste avec les pompes et le cérémonial du voyage de Prusse. S'il faut en croire quelques invités privilégiés des fêtes de Bonn, de Stolzenfels, de Coblentz, la reine Victoria aurait trouvé ces fêtes plus splendides qu'amusantes. Il faut dire aussi que les divertissemens imaginés par sa majesté le roi de Prusse pour mieux fêter la jeune souveraine de la Grande-Bretagne n'ont pas tous été choisis avec un tact merveilleux. Des salves d'artillerie, des feux d'artifice accompagnés de détonations formidables, des tambours, des fanfares, et trois ou quatre concerts par jour, voilà des galanteries bien bruyantes pour l'oreille d'une femme. La reine, à ce qu'il paraît, n'a pu résister à tout ce vacarme. Elle a fait bonne contenance le premier jour, mais sa patience s'est bientôt lassée, et l'on assure qu'elle n'a pas été assez maîtresse d'elle-même pour dissimuler à ses augustes hôtes un secret ennui que rien n'a pu dissiper. Ni les attentions délicates du roi et de la reine, ni les prévenances de la princesse Amélie, n'ont pu triompher de cette fâcheuse impression. Le roi de Prusse en a été pour les frais de ses illuminations féeriques, de ses feux d'artifice et de ses concerts, qui se sont élevés, dit-on, à la somme de quatre millions. Lord Aberdeen, qui sans doute n'était pas venu en Prusse pour entendre des salves de canon et les symphonies de Beethoven, en a été pour ses combinaisons, qui ont dû être singulièrement dérangées.

La reine d'Angleterre, tout le monde le sait, a peu de goût pour la représentation et l'étiquette. Aux pompes de la royauté elle préfère les plaisirs de la vie intime, les joies de sa jeunesse, encore un peu naïve. Le but de son voyage en Allemagne n'était pas seulement de voir la cour de Prusse, où elle devait s'attendre à trouver les magnificences et les ennuis d'une réception royale : ce qui l'attirait surtout, c'était la petite cour princière de Cobourg, la patrie du prince Albert; c'était Gotha, et ses mœurs patriarcales. Aussi, à Cobourg, à Gotha, la reine a été d'une humeur charmante, et le souvenir du voyage de Prusse avait complètement disparu de son gracieux visage lorsqu'elle est arrivée au château d'Eu, où elle a reçu cette hospitalité cordiale qui lui plaît, et que le roi Louis-Philippe sait lui rendre si séduisante.

Le mouvement religieux, naguère si désordonné et si étendu, paraît momentanément comprimé dans les états de l'Allemagne. Les chefs des sectes dissidentes se tiennent en repos. Les rassemblemens ont cessé. La censure et la police arrêtent toute manifestation. Néanmoins il s'en faut que les gouvernemens soient pleinement rassurés sur la situation des esprits. Les derniers évènemens ont laissé après eux une agitation sourde qui peut éclater d'un jour à l'autre, et sous la forme la plus imprévue. Tout récemment, la réu-

nion des artistes venus de tous les points de l'Allemagne pour fraterniser dans un immense festival avait causé de vives alarmes à la diplomatie, qui avait vu dans cette démonstration un caractère politique. Il paraît que les craintes de la diplomatie étaient fondées : le principe de l'unité allemande s'agite aujourd'hui dans les questions musicales, comme dans les questions commerciales et religieuses; et qu'est-ce que l'unité allemande, si ce n'est le mot d'ordre de la liberté politique?

Une réaction inattendue s'est opérée en Suisse. On avait déjà remarqué, depuis la déroute des corps francs, un changement de conduite dans le gouvernement de Berne. Peu de temps après la victoire de Lucerne, le gouvernement bernois avait pris des mesures contre les excès de la presse radicale. Plus tard, l'expulsion de M. Snell, l'un des chefs de l'expédition des corps francs, et la création d'une presse officielle, destinée à combattre les sociétés populaires, avaient annoncé des tendances de réaction. Cependant, malgré ces mesures, la politique du gouvernement bernois conservait encore un caractère équivoque. S'il prêchait la modération dans les journaux, il n'en laissait pas moins le mouvement populaire s'organiser sous ses yeux. C'était sur son territoire que se préparaient ouvertement les moyens de renverser le gouvernement fédéral. C'est de lui qu'on attendait le signal pour une nouvelle expédition des corps francs. Le gouvernement bernois voulait-il, en agissant ainsi, encourager l'anarchie tout en paraissant la combattre, et s'assurer les fruits d'une révolution unitaire dont il eût paru repousser l'initiative? Il est permis de le supposer. Dans tous les cas, un pareil jeu ne pouvait se jouer long-temps sans péril. Éclairé sur les projets des sociétés populaires, qui poursuivaient une révolution locale en même temps qu'un bouleversement général de la Suisse, averti par l'exemple de la révolution vaudoise, et voyant bien qu'il ne pouvait plus tolérer les passions anarchiques sans courir le risque d'être emporté par elles, le gouvernement bernois a pris son parti : le conseil d'état vient de convoquer le grand conseil en session extraordinaire, à l'effet d'obtenir un vote de confiance qui lui permette d'agir énergiquement contre les sociétés populaires. L'adhésion de M. Neuhaus à cette mesure lui donne un caractère décisif. Les ultra-radicaux sont menacés. Leurs violences ont enfanté un parti d'une modération relative, qui veut sauver l'ordre intérieur et la constitution cantonale, au risque d'ajourner la vengeance des corps francs contre Lucerne, et le triomphe de l'ambition bernoise sur la vieille constitution helvétique. Quels que soient les motifs qui font agir ce parti, il est bon de l'encourager et de le soutenir, s'il persiste dans ses desseins, car c'est le seul point d'appui que la Suisse, au milieu de ses déchiremens intérieurs, ait présenté depuis long-temps à la politique de notre gouvernement.

Pendant que la jeune reine Isabelle d'Espagne recevait à Pampelune, au milieu des fêtes, les princes français ses cousins, les affaires de ce pays ont paru marcher vers une crise prochaine. Les principaux chefs des partis vaincus, carlistes, exaltés, espartéristes, mécontens de toutes les couleurs, tra-

vaillent avec une extrême activité à fomenter de nouveaux troubles, malheureusement secondés pour le moment par l'irritation qu'excite sur presque tous les points de l'Espagne l'exécution des nouvelles lois d'impôt. On s'était depuis long-temps habitué en Espagne à ne rien payer pour les dépenses publiques, ou du moins à payer si peu et si mal, que le budget de cette nation de quatorze millions d'ames était une véritable fiction. M. Mon a entrepris de doter son pays d'une organisation financière quelque peu régulière. Or, pour qu'un état fasse des dépenses; pour qu'il puisse payer ses magistrats, son armée, son administration; pour qu'il puisse faire des routes et creuser des canaux, il faut avant tout avoir des recettes. M. Mon a donc entrepris d'avoir des recettes pour le trésor; mais cette prétention a paru inouie à bon nombre d'Espagnols. On sait avec quelle difficulté de nouveaux impôts s'établissent dans tous les pays du monde, excepté peut-être en Angleterre où l'intelligence de la communauté d'intérêts qui constitue l'état est poussée plus loin qu'ailleurs; cette difficulté est d'autant plus grande en Espagne, que ce pays est moins éclairé, plus habitué à la défiance par la longue habitude d'un mauvais gouvernement, plus pauvre enfin par l'effet même de cette absence d'impôts qui se résout toujours en absence d'ordre, de justice, de sécurité, et par conséquent de travail, d'industrie et de richesse. De là les derniers soulèvemens de Madrid et ceux qui s'annoncent ou qui ont déjà éclaté dans d'autres provinces.

Nous n'avons pas ici à donner une idée complète des plans financiers de M. Mon. Qu'il nous suffise seulement de dire que ces plans ne sont pas autre chose que l'application à l'Espagne des principes généralement admis dans les gouvernemens de l'Europe, et surtout en France, en matière d'impôts. Encore ces principes ont-ils été appliqués à l'Espagne avec une extrême précaution et dans une mesure qui paraîtrait excessive dans tout autre pays. Il ne s'agit après tout que de faire rendre à l'impôt en Espagne trois à quatre cents millions par an, c'est-à-dire le cinquième ou le quart de ce qu'il rend en France, le huitième à peu près de ce qu'il rend en Angleterre. Cela semble bien peu de chose; c'est beaucoup, à ce qu'il paraît, pour l'Espagne, car tout le monde s'est récrié. D'un bout de la Péninsule à l'autre, c'est une longue protestation : les uns réclament contre l'impôt foncier, qu'ils prétendent intolérable pour l'agriculture; les autres s'élèvent avec passion contre l'impôt des patentes, qu'ils déclarent incompatible avec l'industrie; ceux-ci menacent de ne plus ensemencer leurs champs, ceux-là de fermer leurs boutiques; d'autres, et ce ne sont pas les moins irrités contre les mesures ordonnées par le ministre des finances, trouvent inconcevable qu'on ait la prétention de gêner la contrebande effrénée qui, sur toutes les côtes d'Espagne, s'exerçait en quelque sorte en plein soleil. Une partie notable de la population andalouse et catalane, qui vivait de la contrebande, se voit pour la première fois contrariée dans son industrie par une surveillance de jour en jour plus active et plus efficace. En même temps une autre population, qui vivait aussi

d'une autre espèce de contrebande, la coterie des gens de bourse, des faiseurs de contrats, des spéculateurs sur la hausse et la baisse, sur les emprunts, sur les fournitures et les marchés illicites, a déclaré aussi la guerre à M. Mon, qui lui coupe les vivres par la sagesse et l'honnêteté de son administration. De près et de loin, dans la hutte du contrebandier andaloux comme dans l'officine du *boursier* madrilègne, et malheureusement aussi dans la boutique du petit marchand comme dans la ferme de l'agriculteur, le nom de ce ministre est maudit.

Les hommes raisonnables, car il y en a, grace à Dieu, un assez bon nombre en Espagne, trouvent bien que toute cette opposition n'a pas le sens commun, et que M. Mon a pris le seul moyen d'établir enfin dans son pays un gouvernement, une administration, une armée, toutes choses qui ne marchent pas sans argent; mais en présence du déchaînement que soulèvent les nouvelles lois financières, on n'ose pas dire ce qu'on en pense du fond du cœur. On craint ce terrible mot d'*impopularité*, qui fait reculer les plus fermes courages dans un état encore si neuf pour la vie politique. Les plus habiles se tirent d'affaire en disant que sans doute il faut des revenus publics, mais que M. Mon aurait pu s'y prendre autrement, qu'il aurait dû aller moins vite en besogne, et déguiser le fond sous la forme, comme s'il y avait quelque forme qui pût donner le change sur une question d'impôt, et comme s'il ne fallait pas, en définitive, aboutir à faire payer ceux qui ne paient pas. Rien n'est brutal comme un chiffre, et, de quelque façon qu'on s'y prenne, un déficit ne se comble pas avec des phrases; ce qui n'empêche pas certaines gens de dire aux propriétaires qu'on aurait dû imposer uniquement les commerçans, aux commerçans, qu'on aurait dû imposer uniquement les propriétaires; aux uns et aux autres, qu'on aurait bien pu s'adresser encore au crédit, et rouvrir le gouffre de l'emprunt. On dit que M. Mon s'irrite de ces complaisances intéressées, et qu'il s'exprime quelquefois assez vertement sur le peu d'appui qu'il trouve parmi ceux même qui devraient lui en donner le plus. On comprend sans peine que la patience échappe à un honnête homme ainsi poussé à bout; mais ces emportemens n'en font pas moins leur effet : les paroles sévères du ministre, colportées avec soin, défigurées, exagérées à dessein, servent à lui faire de nouveaux ennemis, et l'on voit tous les jours grossir contre lui, soit dans les chambres, soit dans le public, un parti d'hommes prudens et perfides, qui sans partager les passions de la foule, encouragent ces passions par une connivence tacite, et respectent les erreurs de l'opinion, tout en les déplorant au fond de l'ame.

La seule force qui soutienne encore au pouvoir le ministère actuel, c'est l'union du général Narvaez avec ses collègues, et notamment avec les deux ministres les plus attaqués, MM. Mon et Pidal. Le général Narvaez représente la puissance militaire, la plus grande de toutes malheureusement dans ce pays si récemment libre. Le jour où le bras du général Narvaez se retirerait de MM. Mon et Pidal, ce jour-là ces ministres seraient renversés par le

soulèvement des contribuables et la faiblesse des cortès, quels que soient les services qu'ils aient rendus au gouvernement constitutionnel. Nul n'a plus fait que MM. Mon et Pidal pour l'établissement de la liberté politique dans la Péninsule; on les a vus, dans les temps difficiles qui ont suivi la chute d'Espartero, repousser avec une constante énergie toutes les pensées de gouvernement absolu, défendre le pouvoir royal contre l'entraînement de son propre succès, et en appeler toujours à la nation, à l'opinion publique, aux cortès, quand rien n'était plus facile que de supprimer en un jour toutes les garanties constitutionnelles. Ils étaient populaires alors, et la nation espagnole semblait leur savoir quelque gré d'avoir fait triompher ses droits; aujourd'hui tout est oublié. Rien n'est épargné par les secrets ennemis de la monarchie d'Isabelle II, pour saisir l'occasion de l'ébranler en semant des mésintelligences entre les ministres. Il ne manque pas d'officieux conseillers pour dire tous les jours à Narvaez qu'il se compromet en couvrant de la puissance de son nom et de sa gloire des ministres impopulaires; que le meilleur parti à prendre serait de laisser là les innovations françaises du ministre des finances, et de revenir aux vieilles méthodes nationales, au système espagnol d'impôt, c'est-à-dire au désordre héréditaire dont on a l'habitude depuis tant de siècles; qu'en persistant à défendre M. Mon contre l'irritation générale de la capitale et des provinces, il finira par avoir sa part dans cette irritation, et qu'un jour arrivera où l'entraînement, devenu irrésistible, renversera d'un même coup et le financier imprudent et l'homme de guerre aveugle qui se sera fait tuer pour les fautes d'autrui. Jusqu'ici Narvaez a résisté à ces suggestions sans cesse renouvelées; résistera-t-il long-temps? résistera-t-il toujours? Là est la grande question du moment. Nous ne voulons pas dire que, si le ministère reste uni, il soit sans aucun doute en état de lutter contre les résistances coalisées contre lui; mais, ce qui est sûr, c'est que, s'il se divise, il est de nouveau impossible de prévoir jusqu'où ira cette pauvre Espagne encore une fois lancée dans les aventures.

Le général Narvaez peut très aisément, dans ce moment-ci, se séparer de ses collègues et faire un ministère de transaction; mais la question est aujourd'hui si nettement posée entre l'ordre nouveau et l'ancienne anarchie, qu'elle ne peut pas être éludée par un changement de personnes. Le lendemain du jour où M. Mon serait remplacé par un financier moins entier dans ses idées, il s'agirait de savoir si les nouvelles lois d'impôt seraient retirées ou non. Si ces lois ne doivent pas être appliquées, à quoi bon changer de ministère? Ce serait ajouter aux difficultés actuelles celles qui naîtraient de l'élan donné à la résistance par un commencement de satisfaction. Si au contraire les nouveaux impôts doivent être abolis ou suspendus, et il serait à peu près impossible qu'il en fût autrement après une victoire de l'opinion sur le ministère, une autre difficulté bien plus sérieuse commence. Le système financier de l'Espagne subit aujourd'hui une tentative générale de réorganisation : si vous arrêtez le travail au milieu de son cours, il ne vous res-

tera rien, ni le passé, qui n'est déjà plus, ni l'avenir, qui n'est pas encore. Le peu de revenus qui arrivaient au trésor avant le ministère actuel, et qui n'étaient pas en état de suffire au quart des charges publiques, ne seront même plus recueillis. Il deviendra impossible de payer quoi que ce soit; l'armée, si belle aujourd'hui, si bien organisée pour la première fois depuis long-temps, recommencera à se démoraliser et à se dissoudre; sans paie, point de discipline, et sans discipline, point d'ordre public. L'Espagne retombera dans le chaos d'où elle travaille avec tant de peine à se tirer. Cet ascendant supérieur du général Narvaez, il le doit sans doute à son courage, à sa résolution, à ses succès, à ses ressources d'esprit et de volonté, mais ne le doit-il pas aussi un peu à cette administration financière tant décriée et qui lui fournit les moyens de payer et d'équiper ses troupes avec une régularité inconnue jusqu'ici? Quand une fois ce point d'appui lui manquera, ne sera-t-il pas bien exposé à tomber lui-même? Les factions ennemies ne s'y trompent pas, elles veulent abattre M. Mon d'abord, parce que c'est en réalité le plus grand obstacle à leur triomphe; elles espèrent plus tard avoir bon marché des autres, et de Narvaez tout le premier. Le moment est donc venu pour celui-ci d'y prendre bien garde; si M. Mon a besoin de lui, il a besoin aussi de M. Mon, ou plutôt, pour sortir de ces questions de personnes qui ne sont jamais que l'expression des questions de choses, l'organisation financière d'un état a besoin d'être défendue par la force publique, et la force publique a besoin à son tour d'être entretenue par une bonne organisation financière; tout se tient dans un gouvernement; si une des mailles du réseau se détache, le reste ne tarde pas à suivre. Ce n'est pas M. Mon qui est nécessaire, ce n'est pas M. Narvaez, c'est ce que M. Mon et M. Narvaez représentent, c'est-à-dire l'association des deux grandes forces de l'état.

Une question d'un autre genre contribue d'ailleurs à aggraver la situation actuelle de l'Espagne, c'est celle du mariage. Jusqu'ici on s'est accordé à peu près à ajourner la question du mariage; de jour en jour, cet ajournement devient plus difficile. La reine Isabelle a vécu jusqu'ici sous l'aile de sa mère; on commence à trouver en Espagne que cette tutelle, qui a cessé d'être légale, mais qui n'en est pas moins réelle, se prolonge beaucoup. A tort ou à raison, dans ce pays mobile et passionné, le nom de la reine Christine n'est plus aussi en honneur qu'il y a deux ans. C'est là une erreur de l'opinion, une grande erreur, nous n'en doutons pas; la reine Christine n'a jamais fait que du bien à l'Espagne, et dans ces derniers temps, en contribuant par son autorité à maintenir l'union des différens chefs du parti modéré, elle a rendu un immense service à sa fille et à son pays. Ceux qui l'ont vue de près savent d'ailleurs avec quel tact admirable elle sait se tenir à part quand il le faut, et laisser, en apparence du moins, aux ministres de sa fille toute leur liberté d'action. Mais la nation espagnole est capricieuse comme la nôtre; elle commence à ne plus rendre justice à la reine Christine, elle l'accuse de griefs imaginaires, qui n'en sont pas moins acceptés comme vrais. La reine

Christine elle-même manifeste, dit-on, le désir de revenir en France, du moins pour quelque temps; elle comprend que le pays devient défiant à son égard, et elle ne voudrait pas nuire à la jeune reine en voulant trop la servir. Dans cet état de choses, un mariage viendrait bien à propos. Si intelligente qu'elle soit, la reine Isabelle est bien jeune pour porter toute seule ce fardeau d'une couronne. Or cette question est, plus peut-être que toute autre, hérissée de difficultés. Parmi les prétendans, il n'en est pas, à vrai dire, un seul qui plaise à la fierté espagnole. Le dernier des fils de la maison de Cobourg, le plus jeune des frères du roi de Naples, le simple fils de l'infant don François de Paule, tout cela paraît bien peu de chose à l'Espagne. Ce peuple si fidèle à ses souvenirs se dit que lorsque la première Isabelle s'est mariée, son époux lui a apporté pour dot un royaume, et il lui semble que lorsqu'on est la reine de toutes les Espagnes, on est en droit de prétendre au moins à la main d'un autre Ferdinand. Rien n'est plus arriéré et moins constitutionnel que cette idée, mais elle n'en est pas moins dans tous les esprits. Le jour où la reine se mariera, quel que soit celui qu'elle épouse, on peut être certain que le peuple espagnol sera mécontent. Tous les rêves qu'on a faits sur une grande alliance devront s'évanouir, et le passage de la poésie à la prose, du vague à la réalité, est toujours désagréable. Nouvel embarras pour le ministère, nouvelle difficulté. S'il se tire de toutes ces épreuves, nous en serons heureux, car nous croyons que depuis long-temps une pareille réunion d'hommes éclairés et vraiment libéraux n'avait présidé aux destinées de l'Espagne; mais nous avons peine à l'espérer.

Notre mission de Chine fait un heureux emploi de ses loisirs. Une excursion intéressante aux établissemens hollandais de Java a rempli le temps qui devait s'écouler jusqu'au retour du traité envoyé en France pour y être soumis à la ratification du roi. Nous avons sous les yeux quelques documens recueillis pendant le séjour de nos équipages à Batavia, et qui forment une relation complète de ce curieux voyage. Ces documens nous montrent la colonie hollandaise sous ses deux principaux aspects, d'abord à Batavia, au centre de son activité commerciale, puis dans l'intérieur de l'île, en présence des populations indigènes.

Partie de Singapore le 23 mars, *la Cléopâtre*, accompagnée de *la Victorieuse*, laissait tomber l'ancre le 1er avril en rade de Batavia. *L'Alcmène*, ayant à son bord les délégués du commerce français, avait précédé de peu de jours dans cette rade les bâtimens qui amenaient à Java M. de Lagrenée et le contre-amiral Cécille. Le 2 avril, l'ambassadeur et le contre-amiral se rendaient à terre, où ils recevaient des principales autorités de la colonie l'accueil le plus cordial. Le soir même, un bal splendide inaugura dignement

les fêtes qui devaient célébrer le séjour de la mission française à Batavia; mais l'hospitalité hollandaise ne s'en tint pas là, et, peu de jours après, le gouverneur-général, M. Reyns, recevant le contre-amiral Cécille dans sa résidence de Buitenzorg, lui faisait une offre séduisante, qui fut accueillie, comme on le pense, avec empressement. Il s'agissait d'une tournée dans l'intérieur de l'île, et deux généraux hollandais, qui connaissent parfaitement le pays, MM. Cochins et Vanderweck, se chargeaient de tracer au contre-amiral un itinéraire qui lui permît de voir en peu de jours ce que la colonie offre de plus intéressant. La sympathie que témoignait une réception si courtoise s'explique par une cause qu'il n'est pas inutile de rappeler : plusieurs officiers supérieurs de la colonie ont servi dans la marine ou dans l'armée française, au temps des guerres de l'empire; ils avaient à recevoir dans nos marins, non pas des étrangers, mais des frères d'armes.

Après être retourné à Batavia, où il avait quelques ordres à donner, le contre-amiral Cécille s'embarqua le 12, avec son adjudant, M. Reille, sur le bateau à vapeur *la Reine des Pays-Bas*. Quarante-trois heures après, il était à Samarang. Les préparatifs de son voyage avaient été faits comme par enchantement. Traîné sur de belles routes par de petits, mais vigoureux chevaux, et par des centaines d'hommes stationnés d'avance, quand il s'agissait de franchir des gorges ou de passer à gué des rivières dont les ponts avaient été rompus, précédé par un piquet de cavalerie, accompagné par les maîtres de poste à cheval, le contre-amiral trouvait à chaque relai une musique javanaise et des rafraîchissemens. Il arriva bientôt à Magallan, chef-lieu de la province de Kadoc, une des plus petites, des plus peuplées et des mieux cultivées de Java. Près de Magallan s'élèvent les temples de Boro-Bodor et de Manidut. Une demi-journée fut consacrée à examiner ces monumens de l'antique civilisation qui régnait dans ces contrées avant que l'islamisme y apportât le despotisme et l'ignorance. Boro-Bodor est surtout remarquable par ses proportions colossales et l'originalité de sa construction. De l'éminence sur laquelle il s'élève, on découvre un vaste horizon circonscrit par les nombreux volcans qui jadis fertilisèrent ce pays, et dont le Mérapi conserve seul aujourd'hui quelque activité. Le temple de Manidut, récemment découvert sous une colline d'où il a été dégagé, est moins imposant peut-être que Boro-Bodor, mais d'une architecture plus harmonieuse. Malheureusement les nombreuses commotions des volcans voisins ont ébranlé ce bel édifice, qui ne sera bientôt plus qu'un monceau de ruines.

Le lendemain de cette visite à Boro-Bodor, l'on se mit en route de très bonne heure : les voyageurs approchaient de Djocjokarta, ancienne capitale des sultans de l'île. L'habitation de M. Rœdenberg, inspecteur des cultures, se trouvait sur leur route. Ils y déjeunèrent à la hâte; le propriétaire, M. Rœdenberg, homme fort aimable et passionné pour la France, offrit à ses hôtes un souvenir précieux, deux manuscrits javanais trouvés, il y a peu d'années, dans une grotte à six mille pieds de profondeur. L'un de ces manuscrits est

un traité de théologie, l'autre contient des pièces de théâtre; tous deux sont en langue sanscrite. On fait chaque jour de pareilles découvertes à Java; ces documens, interprétés par la science, pourront jeter quelque lumière sur l'histoire ancienne de l'île.

L'amiral et sa suite arrivèrent à Djocjokarta par une longue et magnifique avenue de banians centenaires, qui annonce dignement une grande capitale. Djocjokarta a été de tout temps le siége du gouvernement des sultans; elle est de plus un chef-lieu de résidence, et c'est encore là qu'habite aujourd'hui le représentant humilié de l'ancienne puissance déchue, qui reçoit du gouvernement néerlandais une pension mensuelle de 40 à 45,000 guilders. Tenu en chartre privée, le sultan n'en paraît pas moins fier de porter sur sa poitrine l'ordre du Lion de Hollande. C'est encore par le prestige de l'autorité du sultan, et de quelques autres princes également pensionnés, que les Hollandais exercent leur pouvoir sur ces provinces conquises. Un seul cri : aux armes! prononcé par les princes, mettrait le pays en révolution, comme cela eut lieu en 1830; mais le sultan et les autres chefs indigènes n'auraient pas, pour soutenir une guerre de cinq ans, les moyens dont disposaient leurs prédécesseurs; ils savent qu'à la première tentative de rébellion, ils iraient indubitablement rejoindre en exil à Amboine et à Ternate ceux dont ils occupent aujourd'hui paisiblement la place.

Le jour où l'amiral arrivait à Djocjokarta était l'anniversaire de la naissance du sultan. Il y avait le soir même grande fête à la cour. En attendant l'heure de se rendre à cette fête, où il avait été invité avec toutes les autorités du pays, l'amiral alla visiter le Kraton. On appelle ainsi un grand carré entouré de hautes et épaisses murailles, et dont l'intérieur est divisé par des murs qui forment des compartimens affectés chacun à une destination particulière. C'est dans cette enceinte, qui n'a pas moins de trois milles de circuit, qu'est le palais du sultan, et qu'habitent les familles attachées à son service ainsi qu'à celui des princes. On a compté jusqu'à quinze mille individus vivant dans l'intérieur du Kraton. Cette place, merveilleusement disposée pour la résistance, a été, pendant la dernière guerre, défendue par les Javanais avec un acharnement qui tenait du fanatisme; elle a été prise et reprise plusieurs fois, et les Hollandais y ont éprouvé des pertes énormes. Non loin du Kraton est Besar-Gédé, qui en est pour ainsi dire une dépendance. On y arrive par une grande place ouverte d'un côté, et qui sert de marché. C'est une suite de petites cours entourées de hautes murailles, et où l'on ne pénètre que par des portes étroites, précédées chacune d'un escalier. Ces cours renferment les tombeaux des personnes de marque et des princes. Les tombeaux des sultans sont réunis sous un grand hangar, qui couvre presque entièrement la cour la plus reculée et la plus solitaire. C'est un lieu sacré aux yeux du Javanais, et plus d'un combat acharné a été livré pour le défendre. Sur la place du marché, on remarque une multitude d'enfans des deux sexes que la superstition des parens y conduit chaque jour, et aussi un

grand nombre de lépreux qui paraissent faire de ce lieu leur demeure habituelle.

Cependant l'heure du bal était venue; l'amiral se rendit au palais, où il fut présenté au sultan par M. Boschins, résident hollandais à Djocjokarta, chez qui il avait trouvé, comme partout, une réception des plus cordiales. Le sultan vint recevoir ses hôtes au bas des degrés menant à la pièce principale où étaient réunis les autres conviés. Ils entrèrent dans cette pièce, tous trois de front, M. Boschins donnant au sultan le bras droit et l'amiral le bras gauche. Après avoir fait ainsi le tour de la salle, le sultan monta sur son trône; le résident prit place à sa gauche, sur un siége à peu près semblable à celui du prince; l'amiral, le colonel commandant la garnison, le sous-résident, eurent un canapé à gauche sur la même ligne. A droite du sultan était la sultane, Mme Boschins et la sultane-mère; puis, un peu plus loin, trois ou quatre princesses qui paraissaient aussi vieilles que le palais même. Bientôt le bal commença, mais sans rappeler en rien les fêtes javanaises décrites par le capitaine Laplace. C'était un bal tout à l'européenne, et qui trompa désagréablement l'attente des spectateurs français. A minuit, le sultan et la princesse s'étant retirés, on alla prendre place à une table de cent cinquante couverts très bien dressée et splendidement illuminée. On porta les santés officielles, d'abord celle du roi de Hollande, puis celle du gouverneur-général, enfin celles du sultan et du résident.

Le sultan, âgé de vingt-sept à peine, n'a pas d'enfans; marié depuis neuf ans à une femme jeune et gracieuse, il a pris dès les premiers jours de son union une telle aversion pour elle, qu'il ne lui adresse jamais la parole. Cet état de choses contrarie les Hollandais, car le frère du sultan, qui, selon toute apparence, lui succédera un jour, est assez mal disposé pour les Européens. Délivré de tout souci politique, ayant peu à s'occuper de la gestion des terres qui lui sont restées en propre et qu'il afferme par contrats de quinze à vingt ans, le sultan passe sa vie dans l'inaction la plus complète. C'est à la bonne chère et à l'usage immodéré des liqueurs fortes qu'il demande une distraction dans ses ennuis; aussi a-t-il acquis une obésité monstrueuse, et perdu une partie de ses facultés morales, s'il en eut jamais, car son intelligence paraît très bornée.

Le contre-amiral ne voulait point prolonger son séjour à Djocjokarta, et le lendemain, au point du jour, il était déjà en voiture pour continuer son voyage. On fit une halte aux ruines de Brambarra, appelées les *mille temples*. Ce sont des masses de pierres envahies de tous côtés par l'exubérante végétation des tropiques. Un arbre monstrueux a fait de l'un de ces massifs son piédestal. Quelques grottes renferment des statues bien conservées. La superstition n'a pas cessé de leur apporter son tribut, et on trouve au pied de quelques-unes de ces idoles des *joss-sticks*, comme ceux que les Chinois brûlent dans leurs temples. Au-delà de Djocjakarta, les voyageurs ne remarquèrent plus ces traces de culture intelligente qui les avaient frappés avant d'ar-

river à cette capitale. Le pays est toujours aussi fertile, mais l'industrie européenne n'a pu encore réaliser dans ces terres, qui appartiennent aux anciens souverains, les effets qu'elle a produits dans les possessions hollandaises. A mesure que l'on s'éloigne des régions élevées du Kadoc, pour descendre dans les plaines basses de Sourakarta, on sent une atmosphère embrasée succéder à une température fraîche et fortifiante. L'amiral et sa suite parvinrent enfin à la splendide résidence de Solo, où leurs fatigues furent bientôt oubliées. Une hospitalité gracieuse attendait à Solo le contre-amiral, qui reçut, à peine arrivé, la visite du colonel et des officiers de la garnison. Les troupes hollandaises sont casernées à Solo dans une forteresse qui, comme à Djocjokarta, occupe le milieu de la ville et la commande. Sur plusieurs points de la route qu'il avait suivie, et particulièrement dans les deux provinces javanaises, l'amiral put remarquer un grand nombre de redoutes que les Hollandais avaient été obligés de construire pendant la dernière révolte. L'établissement de ces redoutes avait précipité le dénouement de la guerre, qui, sans la mise à exécution de cette mesure, aurait pu se prolonger indéfiniment.

A Solo, l'amiral rencontra un nouveau pensionnaire de la Hollande, le prince Ponoto-Gomo septième, communément appelé *l'empereur* (1). Il reçut aussi la visite de Mangkoénégoro, prince indépendant, qui habite ordinairement Solo. Comme l'empereur et le sultan, Mangkoénégoro est pensionné des Hollandais, mais il est obligé d'entretenir un régiment de huit cents hommes pour le service des maîtres de Java. Ses troupes sont parfaitement disciplinées; pour la tenue et l'instruction, elles ne le cèdent en rien aux troupes indo-hollandaises. Le prince est le colonel de ce régiment, et ses nombreux frères et parens y occupent différens grades. Mangkoénégoro porte parfaitement l'uniforme; il passe pour un militaire instruit, et ses manières sont fort distinguées. Il a rendu d'importans services aux Hollandais pendant la dernière guerre.

Le lendemain de son arrivée à Solo, l'amiral, accompagné de plusieurs personnes notables de la résidence, alla rendre visite à l'empereur. Ponoto-Gomo septième est un homme de quarante-deux ans environ; ses manières sont affables, son caractère est gai, et il ne manque pas de savoir-vivre. Son éducation s'est faite dans l'armée hollandaise des Indes, où il a servi comme officier. Issu de la famille impériale, Ponoto-Gomo a remplacé le dernier souverain exilé. Ce prince avait été informé de l'arrivée de l'amiral, et il attendait ses visiteurs. Toute sa maison était sur pied, et l'amiral fut salué par des fanfares qu'exécuta la musique de l'empereur. On joua aussi *la Marseillaise*. Après quelques instans donnés au cérémonial, l'empereur conduisit ses hôtes au sommet d'un belvédère très élevé, d'où l'on découvre toute la

(1) Voici la liste exacte des noms que porte l'*empereur :* Hong-Kang-Sonœhoon-Kang-Djeng-Sœsœhœnan-Pakoe-Boeæono-Senopati-Yng-Ngalogo-Ngabdur-Rachman-Saijdin-Ponoto-Gomo septième.

plaine de Solo. Un essaim de jeunes filles de huit à douze ans les y suivirent et les charmèrent par leur grace et leur gentillesse, que relevait encore le contraste de trois affreuses naines chargées de porter le *siri*, le vase indispensable à ceux qui usent de cette drogue dégoûtante, et le chasse-mouche. Des rafraîchissemens avaient été préparés dans ce lieu élevé, où l'on reçoit l'air de trois côtés. Des esclaves servirent les convives avec cette exagération d'humilité qui est le propre des mœurs orientales. Du belvédère on se rendit aux appartemens intérieurs. La faveur de visiter ces appartemens n'est pas accordée à tout le monde; quant aux femmes de l'empereur, il fallut renoncer à les voir. Elles ne paraissent que lorsque des *dames* viennent les visiter. L'empereur daigna cependant présenter à l'amiral sa fille aînée, âgée de vingt ans, et qui n'a guère que sa jeunesse pour attrait. Ponoto-Gomo a deux filles, et point d'enfant mâle; sa succession ira donc à la branche collatérale.

L'appartement intérieur est somptueux, mais tout ce qu'il renferme est arrangé sans goût. Le lit de l'empereur est placé sous un vaste baldaquin en forme d'alcove; quatre chambres, deux à droite et deux à gauche, sont destinées aux quatre femmes que la loi lui permet d'avoir. Ces chambres, dont deux seulement sont habitées, occupent tout un côté d'un grand salon assez sombre. Les autres côtés sont garnis de meubles de toutes les formes; la plupart de ces meubles sont européens, et les murailles sont couvertes de tableaux représentant des sujets empruntés à l'histoire de l'empire français. On remarque une statuette du roi des Français à côté de celle de Napoléon, et un grand nombre d'objets de nos manufactures, pendules, vases, etc. Ponoto-Gomo, qui paraît très au courant de l'histoire contemporaine, et sait fort bien que Java fut un moment sous la domination française, semblait prendre un véritable plaisir à montrer à notre amiral ces souvenirs d'une gloire passée. Il jouissait évidemment de l'impression que ces objets produisaient sur son hôte, et tout indiquait chez le prince javanais une réelle sympathie pour la France.

On avait sans doute appris à Ponoto-Gomo le désappointement causé à l'amiral par le bal européen de Djocjokarta. Quand les visiteurs rentrèrent dans la cour d'honneur, ils virent réunies sous un hangard, dont le sol avait été exhaussé de quelques pieds, une vingtaine de bayadères, qui exécutèrent plusieurs danses nationales. Ponoto-Gomo eut soin de retenir les spectateurs à quelque distance de la scène où dansaient les bayadères. Le contre-amiral l'ayant questionné à ce sujet, il répondit que les danseuses, commandées à l'improviste, n'avaient pas eu le temps de prendre leurs beaux costumes, et qu'obligées de danser dans une toilette un peu simple, elles l'avaient prié de ne pas les laisser voir de trop près. En effet, excepté les *sarrons* serrés autour de la taille, et qui enveloppent la partie inférieure du corps, excepté les écharpes légères dont elles tiraient habilement parti, ces danseuses, il faut le dire, étaient assez peu vêtues.

L'empereur voulut avoir les noms du contre-amiral et de ses compagnons

correctement écrits. Ceux-ci satisfirent à ce désir bienveillant, et se rendirent ensuite chez le prince Mangkoénégoro, qui les reçut à la tête de son état-major, composé en grande partie de ses parens, tous en grande tenue. Plusieurs des officiers du prince portent des décorations hollandaises gagnées sur le champ de bataille. Mangkoénégoro n'est pas marié; son luxe est tout militaire et consiste dans un grand nombre de très beaux chevaux.

Le soir, un dîner somptueux réunit à la résidence, outre les voyageurs français, les personnes les plus considérables du pays, le prince Mangkoénégoro et quelques officiers de la maison de l'empereur. Ce dîner fut suivi d'une soirée dansante, à laquelle Ponoto-Gomo, qui aime la société, vint prendre part. Il se retira fort tard et engagea l'amiral à aller voir sa maison de campagne à Karta-Soura. L'amiral y consentit, quoique cela l'éloignât un peu de sa route. La maison de campagne de l'empereur contient, comme son palais de Solo, un grand nombre de tableaux français. On remarque un salon où les portraits de tous les maréchaux de l'empire sont réunis comme pour tenir compagnie au portrait de Napoléon. De Karta-Soura, les voyageurs allèrent coucher à la sous-résidence de Salatiga, où il y a un fort et une garnison assez nombreuse. Le lendemain, ils étaient à Ambrava, où ils rejoignirent M. de Lagrenée, qui, parti le 10 de Buitenzorg, avait parcouru une autre partie de l'île. Ambrava est une place fortifiée très importante, à laquelle on travaille depuis plusieurs années. Les constructions intérieures, — c'est-à-dire les logemens de l'état-major général, des officiers, des troupes, l'hôpital, les magasins et les écuries, calculées pour recevoir quatre mille hommes et deux cents chevaux en temps de guerre, — sont achevées. Elles ont été exécutées sur une vaste échelle et avec un luxe d'architecture extraordinaire. Il reste à faire les fossés et les terrassemens, qui sont à peine indiqués. Mille à douze cents travailleurs y sont occupés journellement, et, quoique les travaux soient poussés avec activité, on pense qu'il faudra encore deux ou trois ans pour les achever. Bâtie au milieu d'une plaine marécageuse, dans la partie centrale de Java, cette forteresse sera inabordable par trois de ses fronts; le quatrième, faisant face à des hauteurs éloignées, pourra seul être attaqué, et c'est de ce côté que doit être la principale défense. Mais quand on réfléchit que pour réduire cette place il faudrait de la grosse artillerie, quand on se rend compte des difficultés que présenterait le transport de cette artillerie depuis la côte jusqu'à Ambrava par un terrain coupé de rivières, de marais et de gorges profondes, on en vient à reconnaître que cette citadelle est inattaquable autrement que par la famine. Un puits artésien, qui donne en abondance une eau légèrement minérale, a été percé au milieu de la forteresse.

Depuis quelques années, les Hollandais s'occupent sérieusement de compléter le système de défense de Java. Des sommes considérables sont votées chaque année à cet effet, et les fortifications d'Ambrava ne sont pas le seul ouvrage important qui soit en construction. Sourabaya doit devenir une place forte de premier ordre, qui renfermera la ville dans son enceinte.

On espère en faire en même temps un port militaire accessible aux grands bâtimens. Une redoute nouvelle a été faite à Samarang, une autre à Veltevreden, et la rivière de Batavia sera protégée par un système de défense mieux entendu et plus considérable que celui qui existait anciennement. Les Hollandais veulent être en état de soutenir une lutte sérieuse dans le cas d'une invasion étrangère ou d'une révolte intérieure. Sous ces deux points de vue, la position d'Ambrava est parfaitement choisie.

Si l'on jugeait de l'établissement néerlandais de Java par les apparences, on pourrait croire que les Hollandais n'ont rien à redouter des populations indigènes. Cependant la dernière guerre est venue démentir cette supposition, et, à en croire des personnes qui connaissent bien le pays, si une expédition un peu considérable était tentée contre Java, si en même temps on promettait aux indigènes de les délivrer du joug qui les astreint à un travail excessif dont le produit sert à enrichir quelques *régens* (1) ou des étrangers, on trouverait de nombreux auxiliaires dans cette population qu'on évalue à 6 millions d'individus. Quoi qu'il en soit, Java est en ce moment l'objet de toute la sollicitude des Hollandais. Depuis que les colonies des autres nations produisent des épices, depuis que l'on peut se procurer le poivre dans la partie indépendante de Sumatra et ailleurs, les Moluques, dont les Hollandais ont été si jaloux autrefois, n'ont plus à leurs yeux qu'une médiocre importance; on ne les conserve que par amour-propre et pour que d'autres ne s'y établissent pas. Il en est de même de Sumatra : cette colonie n'offre, pour la culture des terres, ni les ressources, ni les élémens de prospérité qu'on trouve à Java, et jusqu'à ce jour elle a été plus à charge qu'utile à ses possesseurs. Les Hollandais ont abandonné la Nouvelle-Guinée; le pays est si malsain, que les garnisons n'y pouvaient vivre. L'expérience a prouvé d'ailleurs que la population indigène est tout-à-fait impropre au travail et au commerce.

L'armée néerlandaise des Indes est sur un bon pied; elle se compose de 18,000 hommes environ, dont un tiers européen, et suffit à la garde de toutes les possessions hollandaises de l'Orient. La marine se compose de quatre bâtimens à vapeur, de quelques corvettes, bricks, et de petits bâtimens de flottille principalement employés contre la piraterie.

D'Ambrava, M. de Lagrenée et le contre-amiral Cécille revinrent en quelques heures à Samarang; ils avaient parcouru en six jours près de 250 milles à travers les provinces centrales de Java. On ne peut se faire une idée de la richesse et de la beauté de ce pays. Partout s'étendent des plantations de riz, de cannes à sucre, de caféiers, d'indigotiers, de cotonniers, sans compter le blé, le maïs, les légumes, les fruits d'Europe, qui trouvent dans les régions élevées de l'île un climat favorable à leur culture. Du haut des montagnes, la vue plane sur un immense jardin arrosé de mille ruisseaux et animé par de nombreux villages qui s'élèvent çà et là sous l'ombre bienfaisante des cocotiers et des bananiers. Il serait difficile de dire ce que l'on doit le plus ad-

(1) On cite des régens qui gagnent jusqu'à 150 et 200,000 florins par an.

mirer : la beauté du paysage, la perfection des cultures, ou la patience d'une population soumise à de rudes travaux qui produisent des richesses énormes et lui rapportent si peu de profit.

Le 22, l'ambassadeur et le contre-amiral s'embarquèrent sur *le Mérapi*, steamer de la marine royale qui devait les ramener à Batavia. Après une traversée de trente-deux heures, ils assistèrent, le soir de leur arrivée, à un bal offert par les officiers de la garnison, et le lendemain à un second bal paré et masqué, donné par la société de Veltevreden. Le 26, le contre-amiral retournait à bord : pendant les vingt-cinq jours passés sur cette rade réputée si pernicieuse, la santé des équipages n'avait aucunement souffert. Cet heureux résultat ne doit pas être attribué seulement à l'époque de la saison : le contre-amiral avait eu la précaution, en arrivant, de faire consigner les équipages; il avait en outre prescrit de suspendre les travaux pendant la grande chaleur du jour, et d'employer les Javanais pour le service des embarcations. C'est grace à ces sages mesures qu'on n'a eu à déplorer aucun accident pendant le séjour de *la Cléopâtre* et de *la Victorieuse* à Java. De telles expéditions sont à la fois honorables et utiles, honorables pour le ministre qui les encourage, pour les chefs qui les dirigent, utiles pour notre marine dont elles fortifient l'expérience, et pour le commerce, dont elles servent les intérêts.

— Le XVIe siècle n'a pas été seulement pour la France une époque de rénovation littéraire; à côté des poètes et des érudits, il vit marcher les libres penseurs, et notre littérature politique sortit tout armée des luttes ardentes dont le bruit ne put couvrir ni les chants de Ronsard, ni la libre causerie de Montaigne. C'est un ami de l'auteur des *Essais*, c'est un des pères de cette littérature politique dont la France oublie trop les origines, que M. Léon Feugère a voulu rappeler à notre attention un peu distraite, dans un livre curieux sur *la Vie et les Ouvrages d'Étienne La Boëtie* (1). Cette noble physionomie, que beaucoup ne connaissaient que par d'admirables pages de Montaigne, méritait d'être étudiée dans les écrits mêmes où elle revit tout entière, avec ses inquiétudes, ses tristesses généreuses et son énergie toute romaine. Telle est la tâche qu'a remplie M. Léon Feugère; et son livre ne nous laisse rien ignorer ni sur l'homme, ni sur le publiciste, ni sur le poète. La biographie y complète heureusement la critique. Il est à désirer que de pareilles études se continuent sur les écrivains, trop peu connus, qui, bien avant le XVIIIe siècle, donnèrent dans notre pays le signal de l'alliance de la politique et des lettres. M. Léon Feugère est entré dans une voie où il y a d'utiles recherches à faire et de légitimes succès à obtenir.

(1) Un vol. in-8°, chez Labitte, quai Voltaire, 3.

V. DE MARS.

TABLE

DES MATIÈRES DU ONZIÈME VOLUME.

(NOUVELLE SÉRIE.)

POÈTES ET ROMANCIERS MODERNES DE LA FRANCE. — LI. — Desaugiers, par M. SAINTE-BEUVE. 5

ÉTUDES SUR L'ANGLETERRE. — Les Classes inférieures du Royaume-Uni, par M. LÉON FAUCHER. 20

VOYAGE ARCHÉOLOGIQUE A NINIVE. — II. — La Sculpture assyrienne, par M. EUGÈNE FLANDIN. 88

DES TRAVAUX RÉCENS SUR LE XVIIIe SIÈCLE EN ALLEMAGNE ET EN ANGLETERRE. — Le docteur Schlosser, lord Brougham et Swinburne, par M. PHILARÈTE CHASLES. 112

MOEURS MILITAIRES DE L'INDE ANGLAISE. — Une Excursion aux Ruines de Vijayanagar, par M. ÉD. DE WARREN. 148

LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS. — *Voyage d'un Slave autour de la Chambre*, par M. PAULIN LIMAYRAC. 177

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 185

LA CONQUÊTE DU MEXIQUE PAR FERNAND CORTEZ, d'après de nouveaux Documens américains, par M. MICHEL CHEVALIER. 197

L'ALTAÏ, SON HISTOIRE NATURELLE, SES MINES, SES HABITANS ET LE GOUVERNEMENT RUSSE (*Voyage dans l'Altaï oriental et les parties adjacentes de la frontière de Chine*, de M. Tchihatcheff), par M. A. DE QUATREFAGES. 236

LES CHEMINS DE FER ET LES CANAUX. — De la Rivalité actuelle des lignes de fer et des voies navigables en France, en Angleterre et en Belgique, par M. CHARLES COQUELIN. 269

HISTOIRE LITTÉRAIRE. — Une Polémique religieuse au XVIIe siècle, par M. D. NISARD. 302

SOPHIE-DOROTHÉE, FEMME DE GEORGE Ier, Drame-Journal de sa vie, écrit pendant sa captivité, par M. PHILARÈTE CHASLES. 328

DE LA POÉSIE LYRIQUE EN ALLEMAGNE. — Édouard Mœricke, par M. HENRI BLAZE. 353

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 367

REVUE LITTÉRAIRE. 378

DES IDÉES ET DE L'ÉCOLE DE FOURIER DEPUIS 1830. — Les Écrivains et les Publications fouriéristes, par M. FERRARI. 389

ÉTUDES SUR L'ANTIQUITÉ. — Varron et ses Satires ménippées, par M. CH. LABITTE. 435

DU MYSTICISME, par M. VICTOR COUSIN. 469

L'ALPUXARRA, première partie, par M. CHARLES DIDIER. 487
DE LA COLONISATION DE LA GUYANE FRANÇAISE. — État présent et avenir de la colonie, par M. A. COCHUT. 519
Les Bretons, poème de M. Brizeux, par M. CHARLES MAGNIN. 554
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 570

SOUVENIRS D'UNE CAMPAGNE D'AFRIQUE, par M. le PRINCE DE LA MOSKOWA. 581
LE MONDE GRÉCO-SLAVE. — Les Diètes de 1844 dans l'Europe orientale, par M. CYPRIEN ROBERT. 647
HISTOIRE D'UNE DÉPORTÉE A BOTANY-BAY, par M. F. DE LAGENEVAIS. . 683
HROSVITA ET SES CONTEMPORAINS (*Théâtre de Hrosvita*, de M. Charles Magnin), par M. PHILARÈTE CHASLES. 707
BEAUX-ARTS. — Statue équestre de M. le duc d'Orléans, de M. Marochetti, par M. GUSTAVE PLANCHE. 732
REVUE MUSICALE. — La Statue de Beethoven à Bonn, *la Barcarole*, *le Diable à Quatre*, etc. 744
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 754
REVUE LITTÉRAIRE. — *Philosophie cartésienne*, par M. ÉMILE SAISSET. 763

DU BEAU ET DE L'ART, par M. VICTOR COUSIN. 773
L'ALPUXARRA, dernière partie, par M. CHARLES DIDIER. 812
ROMANCIERS CONTEMPORAINS DE L'ALLEMAGNE. — I. — Mme la comtesse Ida Hahn-Hahn, par M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER. 842
ÉTUDES SUR L'ANTIQUITÉ. — De la Medée d'Apollonius, par M. SAINTE-BEUVE. 873
LADY ESTHER STANHOPE (nouveaux Documens sur la vie de la reine de Tadmor, *Memoirs of the lady Hester Stanhope*), par M. PHILARÈTE CHASLES. 909
DU ROMAN ACTUEL ET DE NOS ROMANCIERS. — Derniers romans de MM. G. Sand, E. Sue, A. Dumas, de Balzac, F. Soulié, etc., par M. PAULIN LIMAYRAC. 937
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 958

ÉTUDES ADMINISTRATIVES. — IV. — Les Fonctionnaires publics, par M. VIVIEN. 969
MADAME DUCHATELET, correspondance inédite, par Mme L. COLET. . . . 1011
POÈTES MODERNES DE L'ITALIE. — IV. — Niccolini, par M. CH. DE MAZADE. 1054
LES VICTIMES DE BOKHARA (*the Victims of Bokhara*, by captain Grover), par M. PHILARÈTE CHASLES. 1082
POÈTES FRANÇAIS. — Gresset (*Essai biographique sur sa vie et ses ouvrages*, de M. de Cayrol), par M. SAINTE-BEUVE. 1100
LES CHEMINS DE FER ET LES CANAUX. — Des Travaux de Canalisation, par M. CHARLES COQUELIN. 1115
POÉSIES DE VOYAGE, par M. A. BRIZEUX. 1135
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 1143
JAVA EN 1845. — Les Hollandais et les princes indigènes. 1154

FIN DE LA TABLE.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00674 8236